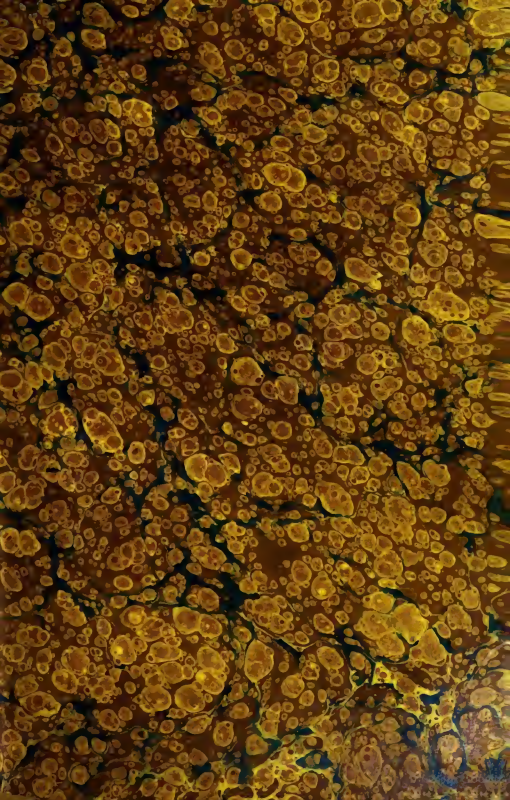










NAZIONALE

B. Prov.

XVII

171

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

0302

o. F. 2

B Pur  
XVII  
171





**L'UNIVERS.**



**HISTOIRE ET DESCRIPTION**

**DE TOUS LES PEUPLES.**



**ÉTATS**

**DE LA**

**CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.**

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
RUE JACOB, 56.

046849 SBN

# ÉTATS

DE LA

## CONFÉDÉRATION GERMANIQUE

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE GÉNÉRALE

## DE L'ALLEMAGNE,

PAR

**M. PH. LE BAS,**

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE, ETC.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

—  
M DCCC XLII.





# L'UNIVERS,

OU

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

### DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

---

## AUTRICHE,

PAR M. LE BAS,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.

---

#### ÉTENDUE DE L'EMPIRE AUTRICHIEN

L'EMPIRE d'Autriche, l'une des plus importantes monarchies de l'Europe, comprend aujourd'hui une grande partie du midi de l'Allemagne et du nord de l'Italie, ainsi que plusieurs contrées habitées par la race slave. Il s'étend entre le 6° et le 24° de longitude orientale, de Sesto-Calende sur le Tésin (légation de Milan) jusqu'au confluent de la Podhorza avec le Dniester (dans le cercle de Czortkow, en Gallicie), sur une étendue de 750 milles; et sa plus grande largeur, comprise entre le 42° et le 51° de latitude, de Trau sur l'Adriatique (en Dalmatie), jusqu'aux monts Erzbirge en Bohême (dans le cercle de Staatz), est de 442 milles.

Les bornes de cet empire sont, à l'ouest, le royaume de Sardaigne, la confédération suisse, le lac de Constance et la Bavière; au nord, la Saxe, la Silésie prussienne, la république de Cracovie, le nouveau royaume de Pologne, et la Volhynie, dans l'empire russe; à l'est, la Podolie et la Bessarabie, dans le même empire, et la Moldavie, province vassale du sultan; au sud, la Valachie, et la Servie, soumises à la Porte au même

titre que la Moldavie; la Bosnie et la Croatie, provinces ottomanes; l'Adriatique, la légation de Ferrare, dans les états du saint-siège; les duchés de Modène et de Parme.

Les principaux pays dont se compose ce vaste empire sont : l'archiduché d'Autriche avec ses annexes, les possessions autrichiennes dans l'Isirie et la haute Italie du nord-est, l'archevêché de Salzbourg, et toute la partie de la Bavière à droite de l'Inn, depuis son confluent avec la Saltza; — le royaume de Bohême avec la Moravie, une partie de la haute Silésie et du duché d'Auschwitz; — le territoire de Venise, la Lombardie, Mantoue, la Valteline, les comtés de Bormio et de Chiavenna, quelques territoires enclavés dans les Etats de l'Eglise et dans le duché de Parme, sur la rive gauche du Pô; — les royaumes de Hongrie, de Slavonie et de Croatie; — la grande principauté de Transylvanie, et les provinces appelées les confins militaires; — la république de Raguse, le royaume de Gallicie et une partie de celui de Loudounirie. De toutes ces provinces, la seule dont nous avons à nous occuper spécialement est l'archiduché d'Autriche.

ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE.  
GÉOGRAPHIE DE CETTE PROVINCE.

L'archiduché d'Autriche, la province qui donne son nom à toute la monarchie, est borné, à l'est, par la Bavière; au nord, par la Bohême et la Moravie; à l'est et au sud-est, par la Hongrie; au sud, par le duché de Styrie. Cette contrée, qui a près de deux mille lieues en superficie, est également partagée du sud au nord par l'Ens qui, après avoir pris sa source non loin de Radstadt, court de l'ouest à l'est, presque sur une ligne droite, à travers les montagnes, et tourne tout à coup au nord pour se jeter dans le Danube. La partie de l'archiduché à l'ouest de l'Ens prend le nom de Haute Autriche; la partie à l'est, celui de Basse Autriche.

Les montagnes du midi de la Bohême et les Alpes noriques forment une belle et large vallée, au fond de laquelle coule de l'ouest à l'est le Danube, ce roi des fleuves de l'Europe. Parfois ces montagnes se prolongent jusqu'aux bords du fleuve, qui alors gronde en perçant des masses énormes de rochers couvertes de forêts antiques, au-dessus desquelles on voit s'élever encore çà et là un ermitage, une vieille abbaye, ou la tour abandonnée et croulante d'un vieux château féodal. Lorsque le Danube entre en Autriche, à quelques lieues de Passau, il creuse son lit à travers les rochers. A droite et à gauche sont des montagnes, dont quelques-unes semblent perpendiculaires au fleuve, et au milieu du courant des masses granitiques où se brisent ses vagues, et dont l'une, le Jochstein, porte une chapelle surmontée d'une croix, et marque la limite entre les possessions autrichiennes et bavaises (\*). Cette simple chapelle, placée dans ce lieu pittoresque pour fixer la frontière des deux États, n'annonce point ces longues et sanglantes inimitiés qui faisaient dire à

l'empereur Maximilien que si l'on faisait bouillir ensemble du sang bavarois et du sang autrichien, on les verrait bientôt sauter dehors, l'un à droite, l'autre à gauche.

COURS DU DANUBE.

Les villes les plus importantes que le Danube rencontre sont Lintz, Steverreck, Ens, près de l'embouchure de la rivière du même nom; Grein, que domine un vieux château; Ips, Pochlarn, Durrestein, Tulln, Vienne, Haimbourg. A Grein, se trouve le célèbre passage du Strudel. Les montagnes se rapprochant du Danube baignent leur pied dans le fleuve, et le pressent entre elles de manière à rendre sa course plus impétueuse (\*). Si l'on descend une demi-lieue au-dessous de Grein, on se trouve tout à coup transporté au milieu d'une nature sauvage et terrible. Le fleuve gronde sourdement dans le lointain, et se resserre encore entre des rochers groupés d'une manière effrayante, le long de ses rives, comme s'il voulait réunir toutes ses forces pour franchir ou emporter les obstacles qu'il va trouver au Strudel. Cette gorge étroite et obscure, qu'on appelle le Strudel, et dont le passage est encore dangereux malgré les travaux qu'on y a exécutés en 1778, est un canal formé par les montagnes du rivage et l'île de Werder, longue de quatre cents toises et large de deux cents. A la tête de l'île, les rochers qui en forment la base se relèvent menaçants pour faire tête au fleuve qui vient se briser contre cette muraille indestructible; à droite sont des bas-fonds qui rendent la navigation impossible; à gauche le Strudel. Ce passage, large de quatre-vingt-dix toises, est encore partagé par des rochers à fleur d'eau en trois parties, dont la plus voisine de l'île est seule praticable; encore

(\*) Cette chapelle, qui fixait d'une manière si pittoresque les limites des deux pays, se trouve, depuis la paix de Vienne, à quelque distance de la frontière, qui a été reculée jusqu'au delà de Engelhartzel.

(\*) Le cours du Danube est presque partout très-rapide. La distance de Lintz à Vienne, qui est de soixante lieues, se parcourt aisément en un jour et demi ou deux jours au plus.

faut-il beaucoup d'adresse pour naviguer dans cet étroit canal tout bordé d'écueils. Le Strudel passé, tout n'est point fini pour le pilote : deux cents pas au-dessous de Werder le Danube rencontre une nouvelle barre de rochers qui le force de tourner à l'est. Ici la colère du fleuve tourmenté par tant d'obstacles devient terrible. Les eaux tourbillonnent sur elles-mêmes avec violence, puis lancent le bateau avec une effrayante rapidité hors de ce dangereux passage. A quelque distance au-dessous du Wirbel (c'est le nom de ce dernier tournant), l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'une ancienne forteresse. La position est bien choisie. Le maître du manoir dut plus d'une fois hériter du navigateur imprudent dont le navire s'était brisé contre les rochers du Strudel. Les châteaux du Rhin descendent quelquefois dans le fleuve, et semblent encore, comme au bon temps du moyen âge, demander rançon à tous ceux qui passent. Les seigneurs des bords du Danube n'avaient point tant de frais à faire, ils se plaçaient au-dessous de quelque pas difficile, laissaient faire le fleuve, et n'avaient que la peine de ramasser les bris.

Tous ces châteaux sont aujourd'hui en ruine, et n'ont plus d'intérêt que pour le voyageur qui les visite avec curiosité et interroge leur histoire souvent si dramatique. Celui de Durrestein, que l'on rencontre en suivant le cours du Danube, aurait bien des choses à raconter si l'on en croyait les vieilles traditions. C'est lui, dit-on, qui servit de prison à Richard Cœur de Lion, lorsque ce roi d'Angleterre tomba entre les mains de l'archiduc d'Autriche, dont il avait par mépris jeté l'étendard dans la boue des fossés de Saint-Jean d'Acre. Plus loin est celui d'Agstein, construit sur un immense rocher qui s'avance comme une arche à demi-ruinée au-dessus du fleuve. Les anciens seigneurs de ce domaine furent longtemps puissants; leur juridiction s'étendait jusqu'en Bohême et jusqu'au Markfed. C'étaient presque des princes; mais leur

cruauté les perdit. Profitant de l'abaissement des empereurs de la maison de Hohenstaufen, ils se livrèrent à tous les excès, firent révolter contre eux leurs vassaux, et se vengèrent en pillant impitoyablement tous ceux qui passaient à leur portée. Dans une tour dont la vue dominait tout le cours du fleuve, veillait, jour et nuit, un homme d'Agstein, qui sonnait du cor sitôt qu'un bâtiment paraissait. Alors bien heureux qui échappait! car le maître descendait avec ses hommes d'armes et emmenait tout au château, marchands et marchandises. Il se trompa cependant une fois : il croyait ne piller que des manants; mais sous le pont étaient des chevaliers du duc d'Autriche, qui conduisirent à Vienne le seigneur d'Agstein. Une funeste destinée semblait attachée à la possession de ce domaine; étant passé dans les mains d'une autre famille, il continua d'être l'effroi de la contrée, et les nouveaux maîtres ne furent bientôt connus que sous le nom terrible de Schreckenwald. Ceux-ci ne se contentaient point de piller les marchands; l'un d'eux se plaisait à les suspendre en l'air, où ils devenaient tout vivants la proie des corbeaux, ou bien il les envoyait derrière son jardin de roses (Rosengarten), fermait sur eux une porte de fer, et les laissait, sur la pointe d'un immense rocher perpendiculaire, choisir leur genre de mort, la faim ou un saut de deux cents pieds. Heureusement pour les marchands, une des victimes de ce terrible châtelain échappa comme par miracle. C'était un noble homme qui avait un bon lignage; il conta son aventure, rassembla quelques chevaliers, et s'empara par surprise du seigneur d'Agstein, qui paya de sa tête ses cruautés. Cependant ce manoir restait toujours la terreur de la contrée; mais un comte de Stharemborg, profitant de l'absence du seigneur, occupé à une expédition lointaine, s'empara par surprise de son repaire, et le château d'Agstein resta enclavé dans les possessions de cette famille.

Il reste aujourd'hui peu de chose de ce château. Pour arriver jusqu'aux

ruines, il faut presque trois heures de marche, par un étroit sentier, le long des précipices et des rochers que les vagues du Danube battent sans cesse. Avant de parvenir à la partie principale, l'on rencontre successivement trois enceintes assises sur des rochers, dont quelques-uns se relèvent dans la première cour, et soutenaient jadis une tour isolée, où pouvaient se retirer, par des souterrains, les troupes chargées de garder le mur et la porte extérieurs. Cette tour défendait les approches du second mur, qui domine toute la première enceinte, et dont il fallait s'emparer pour pénétrer dans la troisième cour. Là se trouvaient un grand nombre de salles et de caves servant au besoin de prison. Maîtres des trois cours, les assiégeants ne l'étaient pas encore du château véritable, qui, place sur la pointe des derniers rochers, ne communiquait avec les ouvrages extérieurs que par un souterrain taillé dans le roc et facile à défendre. Une telle forteresse ne pouvait être enlevée que par surprise ou par famine.

On conçoit difficilement aujourd'hui comment des hommes riches et puissants pouvaient s'enfermer dans un si triste séjour; et cependant toute l'Europe, au moyen âge, était hérissée de pareils châteaux; alors l'homme s'emprisonnait lui-même volontairement; il croyait n'avoir jamais assez de murailles pour se défendre et n'osait même s'aventurer à quelques pas de son pont-levis, s'il n'était couvert de cette autre muraille de fer, de ces armures qui émoussaient les lances et brisaient les haches d'armes. C'est qu'alors tous les liens de la société étaient rompus; c'est que tous se craignaient, et que, comme aux anciens temps de Rome, le voyageur et l'étranger étaient regardés comme ennemis (*hospes* synonyme de *hostis*). Plaignons ces temps où régnait la force brutale; mais rappelons-nous toutefois, pour la grande cause du progrès de l'humanité, que derrière ces épaisses murailles s'est reformée la famille, que la femme y a repris son rang, que l'homme y a senti sa force et sa dignité.

A quelques lieues de Vienne se trouvent, sur les bords du Danube, les ruines du château de Greiffenstein, construit en 1136. Ce n'est plus qu'une longue tour solitaire, d'où personne ne descend plus que le voyageur qui va voir encore ses portes en fer et l'entrée de ses immenses souterrains. Là s'est passée, sans doute, plus d'une tragique histoire, mais le souvenir s'en est perdu (\*).

(\*) Les gens du pays racontent cependant qu'il y a bien longtemps le château de Greiffenstein avait un seigneur du nom de Rheinhart. C'était un rude maître, à la parole breve, à la main prompte, dur pour ses vassaux et pour sa douce fille, la belle Ételina. Ételina avait dix-sept ans; tous les barons d'alentour vinrent bientôt, quittant cuirasses et hanberts, offrir leurs fiefs et leurs couronnes à la noble damoiselle du manoir de Greiffenstein; mais ce fut en vain. Ételina avait donné son amour au jeune et pauvre chevalier Rodolphe, que Rheinhart aurait à peine voulu pour écuyer. Cependant Rheinhart, appelé près de l'empereur, laissa sa fille sous la garde du chapelain qui l'avait élevée. Huit mois se passèrent sans qu'on apprît aucune nouvelle du comte. Mais un matin Ételina reçut un message lui annonçant la prochaine arrivée de son père avec l'époux qu'il lui destinait. Épouvantée de cette nouvelle, elle confia son secret à Werner, le suppliant de la sauver de l'époux qu'on lui destine et de la fureur de son père. Le bon chapelain, pour gagner quelques jours, la conduisit, avec Rodolphe, dans un secret souterrain, avec un panier de pain et une cruche d'huile. Le chapelain espérait fléchir le comte par ses prières. Mais Rheinhart ne put rien entendre; il voulut savoir le lieu où étaient cachés les deux amants, et, sur le refus de Werner, il le fit descendre, avec une corde, par une trappe de fer, au fond d'un cachot creusé à trente pieds au-dessous du sol; en même temps, il jura d'y plonger sa fille, si jamais il la retrouvait. « Et puisse - je, dit-il, mourir à l'instant et errer jusqu'au jour du jugement, comme un fantôme, si jamais je lui pardonne. » Un an s'écoula, et Rheinhart, toujours sourdre et triste, errait dans son château, où personne ne venait plus. Or, voilà qu'un jour, après une longue chasse, il vit tout à coup devant lui, sur les bords du Danube, un homme couvert de peaux de bêtes,

Au delà de Vienne, le Danube quitte les montagnes pour courir à travers des plaines immenses qui annoncent déjà celles de la Hongrie. Là, plus de châteaux, plus de sites pittoresques couronnés par la vieille tour féodale; car là c'est la *Marche*, le pays ouvert, incessamment dévasté par les incursions des Slaves. Le grand fleuve semble avoir peine à quitter ces belles contrées : il tourne et retourne dans le *Marckfeld*; à chaque pas, il se partage pour former des îles nombreuses, entre lesquelles se remarque l'île Lobau, si célèbre dans nos annales militaires. Puis, reprenant enfin sa course impétueuse, il s'en va droit jusqu'à Presbourg, et quitte l'Autriche pour la Hongrie, où il va devenir comme une mer au milieu de trois cents lieues carrées de marais.

#### HAUTE AUTRICHE.

« La haute Autriche est l'une des plus belles provinces de la monarchie autrichienne, celle qui présente le plus de sites variés, d'aspects agréables ou sauvages, mais qui, surtout, donne l'idée d'une culture avancée, d'un peuple heureux et fidèle. Si cette province était plus connue, les voyageurs viendraient la parcourir comme la Suisse et l'Italie; les hommes passionnés pour les beautés de la nature, pour ce repos, cette fraîcheur qui règnent dans les hautes régions pendant un

qui, sans parler, le conduisit près d'une jeune femme et d'un enfant. Le comte reconnut sa fille. La solitude lui pesait trop depuis un an; il serra sa fille dans ses bras, la ramena au château, et adopta le fils de Rodolphe; puis, pour réunir tous les vieux amis, il courut à la prison de Werner; mais son pied heurta contre la trappe qui, s'ouvrant, le laissa se briser sur la pierre du cachot. Depuis lors, son ombre erre sans cesse autour des murs durant la nuit, et elle ne s'éloignera que quand la trappe sera tellement usée qu'elle se rompra d'elle-même en deux parties. Mais à peine y voit-on, aujourd'hui, quelques indices de vétusté; aussi y a-t-il encore des fantômes qui errent la nuit autour du château ruiné de Greiffenstein.

certain temps de l'année, viendraient y fixer leur séjour. On va chercher bien loin des émotions vives; on suit les pas de ceux qui ont signalé quelques pays et tracé, pour ainsi dire, une route sur le globe, et on néglige des lieux qui renferment ces mêmes beautés, mais qui sont près de vous : *quod queris, hic est*. Combien de voyageurs racontent avec enthousiasme les courses qu'ils ont faites en Suisse, sur les Apennins, dans le Hartz, en Bohême, ou dans la forêt Noire, et qui ne savent pas que le cercle seul de la Traun offre, dans un espace de douze lieues carrées, vingt lacs, dont quelques-uns ont 7 à 8 lieues de tour, des montagnes dont le sommet se perd dans les nues, des chutes d'eau aussi fortes et plus pittoresques que celles du Rhin; enfin un peuple dont les mœurs, les habitudes, les coutumes méritent une étude particulière (\*). »

« La haute Autriche est arrosée par le Danube dans la direction de l'ouest à l'est; toute la partie montagneuse présente un aspect sévère et imposant, c'est l'*asperum cœlo, tristem cultu aspectuque* de Tacite; mais la vallée située entre Krensmünster, Steyer, Saint-Florian et Liutz, est un jardin continu. L'industrie des cultivateurs, jointe aux beautés de la nature, y forme partout les plus riants tableaux. Une riche végétation d'arbres forestiers répandus dans toutes les campagnes, de plus nombreuses plantations d'arbres fruitiers, des champs ornés de haies vives et cultivés avec soin, se joignent sur un sol inégal et varié avec les plus hautes projections des monts qui les dominent. Les villages sont très-disseminés par la grande division des propriétés, ce qui contribue à la facilité de la culture et à l'ornement du pays. Chacun habite au milieu de son champ et ne possède guère que ce qu'il peut cultiver. Aussi les chevaux et les bœufs ne reviennent point fatigués du travail, et leur exploitation ne s'étend pas au delà d'un quart de lieue.

(\*) De Laborde, Voyage pittoresque en Autriche, t. I, p. 207.

« L'activité et l'industrie sont la source principale de l'aisance du peuple : il n'est pas rare de rencontrer des paysans possédant 30,000 francs de revenu (\*).

« Une partie de la haute Autriche, et principalement le cercle de la Traun qui confine avec la Styrie et le pays de Salzbourg, est coupée par de hautes montagnes qui ne laissent entre elles que d'étroites vallées. Les montagnes les plus rapprochées du Danube, où le climat est plus doux, sont fertiles et offrent partout une végétation abondante. Les sommets sont couverts de forêts, et à leur pied règne une culture active; mais il n'en est pas de même à mesure qu'on s'enfonce dans les gorges qui séparent l'Autriche de la Styrie, et surtout dans la chaîne des montagnes qui part des frontières du pays de Salzbourg, contournant à droite le lac d'Hallstadt, et se rejoint aux montagnes de la Styrie. Là on n'aperçoit plus qu'une végétation incertaine, que des plantes alpines qui couvrent à peine les rochers aigus dont les sommets sont cachés sous la neige. Telles sont les gorges de Gosa, de l'Alster et d'Ischel, et cette partie qu'on appelle *Montagne de la mort* à cause de sa tristesse et de son dénuement absolu de toute production. Le point le plus élevé de ces montagnes n'est habité que par les bergers avec leurs troupeaux, et seulement encore pendant une petite partie de l'été. Pendant le reste du temps ces parages sont déserts, et la mort seule, dont ils portent le nom, semble les habiter. C'est ici le point de séparation entre la haute Autriche, la Styrie et le pays de Salzbourg. Le soin des bestiaux est le seul revenu des habitants de ces contrées, qui vivent là toute l'année pour recevoir un médiocre salaire qui suffit à peine à leurs besoins. Les pâturages sont divisés en plusieurs catégories, suivant leur hauteur sur la montagne, qui permet d'y envoyer paître plus ou moins longtemps. Les meilleurs ont quarante semaines de pâture, les

autres seulement quatorze, d'autres enfin seulement dix. Les vaches donnent du lait, et rapportent en raison des pâturages où elles se trouvent plutôt qu'en raison de leur taille.

« Ces pauvres habitants, qui n'ont pour patrimoine que quelques landes couvertes de neiges, aiment cependant leurs montagnes, et savent trouver et mettre de la passion dans les petits événements qui leur surviennent. Après s'être consacrés à la pâture, le temps qu'ils passent chez eux les indemnise de leurs pénibles travaux.

« Je me suis souvent trouvé, dit Schultes, dans le moment où les vaches descendent des montagnes. C'est alors une fête pour le pays; les taureaux et les vaches ont les cornes garnies de rubans, la tête et le cou ornés de guirlandes et des plus belles fleurs alpines. Plusieurs portent au cou de grosses sonnettes qui annoncent de loin leur arrivée. Les jeunes filles qui les avaient soignées avant qu'elles n'aient été envoyées à la montagne, vont au-devant d'elles et de leurs gardiens. Elles ont pour cela une toilette plus recherchée : elles ornent leurs grands chapeaux des rubans et des bijoux que leur ont donnés leurs amoureux le dernier dimanche qu'ils ont passé près d'elles. Dès qu'ils se rencontrent, l'air retentit de leurs cris, de leurs démonstrations de joie. Les bestiaux semblent eux-mêmes éprouver un semblable plaisir, et ils se précipitent, en sautant, dans la porte de leurs étables, qu'ils reconnaissent. Les enfants, les mères caressent les vaches, et se réjouissent de les voir en bon état; elles se plaisent à considérer combien leur veau et leur taureau ont acquis de force et de poids. Le petit paysan, pendant ce temps, a été jeté par terre par le veau qu'il a voulu, comme autrefois, prendre par les cornes et monter, sans penser qu'il n'est plus aussi patient; ses sœurs et les voisines rient de sa mésaventure (\*).

Les plus élevées des montagnes de la haute Autriche sont les Zachtstein (2,426 mètres), le Rumerkogel (1,569

(\*) Idem, t. I, p. 208.

(\*) Idem, t. I, p. 216.

mètres), le Priel (2,182 mètres), et l'Ischel (1,188 mètres), dont on tire une très-grande quantité de sel. Le cercle de la Mühl n'est guère moins montueux. On y voit, au nord-ouest, le Plekenstein, qui lui servait autrefois de limites avec le royaume de Bohême.

« Ces montagnes sont, pour la plupart, formées de pierre calcaire reposant sur des couches de granit à petit grain, mêlé de schiste, qui forme la base de la chaîne qui borde la rive droite du Danube.

« Un sol aussi inégal ne présente qu'un petit nombre de plaines : la seule qu'on y remarque commence au chemin d'Ebersberg à Lintz, et se prolonge dans une étendue de quatre milles au midi. Les autres montagnes, quoique d'une hauteur médiocre, sont tellement multipliées, qu'il est difficile de trouver entre elles une plaine de quelques arpents.

« Outre le Danube, qui traverse la province dans toute sa longueur, on compte dans la haute Autriche plusieurs rivières considérables qui vont payer au grand fleuve le tribut de leurs eaux. La Traun s'y jette au-dessous de Lintz ; elle prend naissance en Styrie, traverse les lacs d'Hallstadt et de Gemund, forme à Laufen une cascade magnifique qui se prolonge jusqu'à Ischel, où elle se réunit à la rivière du même nom. Elle est navigable pour les radeaux et les bateaux plats. C'est par elle que l'on transporte à Vienne les sels de Gemund. Son cours rapide et varié présente tantôt l'aspect d'un torrent, tantôt celui d'une grande source limpide qui coulerait doucement dans un verger.

« L'Ens, la Steyer, la Mühl, la Narn, rivières moins considérables, fertilisent les campagnes qu'elles arrosent ; mais elles offrent peu de ressources commerciales, puisqu'elles ne sont pas navigables. Il n'en est pas ainsi des nombreux lacs de la haute Autriche. C'est sur les bords de ceux d'Alster et de Mund, dans le cercle d'Austruck, et de ceux de la Traun, que se trouvent situés les établissements

pour la fabrication et l'emballage du sel. Le plus étendu est celui d'Alster. Il n'a pas moins de quatre lieues de large sur une lieue de long. En été, sa profondeur est de 579 mètres en plusieurs endroits. On y pêche d'excellents poissons, et, entre autres, différentes espèces de truites (\*).

Ces lacs ne sont pas seulement précieux pour l'industriel, ils le sont aussi pour le voyageur et pour l'artiste, aux yeux desquels ils forment le plus bel ornement de la contrée. « Ils sont tellement rapprochés, que des points élevés on en aperçoit plusieurs qui semblent autant de miroirs placés pour réfléchir les beautés des lieux qui les entourent. Ces lacs proviennent de rivières rapides ou d'énormes sources qui, sortant des montagnes et tombant de rocher en rocher, ont l'air de s'être arrêtées pour se reposer au milieu de charmantes vallées, qu'elles embellissent et qu'elles fertilisent. L'œil se repose comme elles sur les miroirs d'azur qu'elles forment, et où viennent se reproduire les masses énormes qui les entourent. Des chemins charmants, tracés avec cette intelligence que donne la nécessité, conduisent, à travers les sites les plus pittoresques, à tous ces lacs, et les unissent entre eux. Les principaux de ces lacs sont le *Mund-See*, lac de la Lune, déjà connu sous ce nom par les Romains, à cause de sa forme de croissant ; le *Altersee*, *Atrolacus*, également célèbre et le plus considérable de tous : c'est le véritable océan autrichien, où règnent des tempêtes, et qui s'étend à plus de dix lieues de longueur. Près de là, comme par opposition, on trouve les deux petits lacs de Lambach dans un vallon charmant, ombragé de hautes forêts, ressemblant à des pièces d'eau de jardin qu'on voudrait transporter dans un parc anglais, ou plutôt qui offrent à la fois toutes les beautés de la nature dans des proportions que l'art pourrait prétendre à imiter ; les lacs d'Offensee, dans une dimension à peu près semblable ; celui de Wolfgang, situé dans un pays plus âpre,

(\*) Idem, t. I, p. 208.

se rapprochant des hautes montagnes; enfin les nombreuses flaques d'eau que dépose la Traun dans son cours rapide et majestueux, qui forment autant de lacs se succédant merveilleusement pour préparer à contempler celui de Gemund; le plus agréable de tous, tant par sa forme et la beauté de ses eaux, que par les charmantes habitations qui ornent ses bords. Ce lac a environ deux milles d'Allemagne de long et trois quarts de large. Il est bordé au nord par la jolie vallée de Gemund, et au sud par le Salskammergut. Il ne gèle jamais, et son eau est si limpide, que près de ses bords on découvre toujours le fond. De la ville même de Gemund, on aperçoit, à droite, le comté d'Ost, sur une petite presqu'île qui ne tient à la terre que par un long pont. Plus loin on découvre l'église pittoresque du Traunkirchen, dont les clochers se répètent dans l'eau, et coupent agréablement la ligne de l'horizon. A gauche, dans l'éloignement, on aperçoit le rocher de Traunstein, qui, sans être très-élevé, est cependant, par sa situation, aperçu de tous côtés, et semble sortir des eaux pour se perdre dans les nuages; enfin des rochers de cinq à six cents toises d'élévation entourent de tous côtés ce lac, et réfléchissent leurs sommets gris et bleus dans les eaux vert-foncé.

« A ces beautés de la nature, à cette tranquillité admirable qui règne sur ces bords, se joignent des souvenirs touchants : c'est près de cette église de Traun et du comté d'Ost qu'était autrefois un couvent de religieuses, fondé par Ottocar II, margrave de Styrie, en souvenir des victoires qu'il avait remportées sur les Huns, en 900. Les vaincus détruisirent le couvent, qui fut rebâti par Ottocar III, en 1115, et donné par lui à sa fille Altha, comme abbesse. C'est là qu'on raconte que sa famille avait voulu soustraire aux poursuites de son amant. Le malheureux, ne pouvant vivre sans elle ni loin d'elle, et voulant au moins mourir à la vue des lieux qu'elle habitait, bâtit un petit château près du moulin de Corbach, de l'autre

côté du lac, et toutes les nuits il s'élançait à la nage, et allait trouver sa bien-aimée. Comme Léandre, il réussit complètement dans ce trajet pendant un an; enfin, comme lui, il succomba, et un jour on trouva son corps sur le rivage.

« Le comté d'Ost est déjà mentionné dans les auteurs au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Il fut vendu à Rodolphe II, en 1625, et Ferdinand le donna au comte d'Herliersdorf, célèbre par ses violences dans les guerres de religion. Enfin il tomba à la couronne sous Léopold I<sup>er</sup>, et n'a jamais cessé, depuis ce temps, de faire partie des domaines des princes autrichiens.

« Il est plusieurs points d'où l'on peut admirer la beauté de ce lac et celle de tout le pays environnant. Le premier est au nord, sur le sommet du rocher de Traun; le second, plus central et qui permet d'embrasser une plus grande étendue de terrain, est au midi, près du village d'Ebensee, au point où la Traun se jette dans le lac, sur le sommet qu'on appelle le Kranabitsattel. Le moment le plus favorable est la fin ou le commencement du jour, lorsque les rochers de la partie orientale sont encore éclairés des rayons éclatants du soleil qui se couche derrière les montagnes occidentales, ou lorsque le soleil, se levant majestueusement derrière les monts, éclaire progressivement cette scène sublime, et classe devant lui le voile que les nuages opposent à la vue. Il faut environ quatre heures pour arriver au sommet, et là, en s'approchant des bords de l'abîme, qui a plus de cinq cents toises de profondeur, on découvre le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer. Sur le premier plan, mais à la distance que suppose la hauteur, se développent le beau lac de Traun, les deux petits lacs de Lambach et le majestueux Altersee; à gauche, plus loin, les mouvements admirables des chaînes secondaires couvertes de forêts et d'habitations arrosées de ruisseaux et de rivières sans nombre, et à l'horizon les plaines de la Bavière, celles de l'Autriche depuis Passau, et les bords admirables du Danube. Chaque place



nouvelle qu'on choisit sur le sommet de ce mont, présente un changement de tableau, divise les lacs qu'on a devant soi, et produit de nouvelles scènes plus intéressantes, et surtout majestueuses dans les effets de nuit.

« Ce beau lac, entouré de rochers, et dont les bords sont couverts d'habitations charmantes, présente partout des aspects variés. Les points habités rappellent les lacs de la Suisse; les autres transportent le voyageur dans les solitudes du nouveau monde. C'est principalement à la partie méridionale du lac qu'on trouve un caractère sévère et sauvage. Là, cette couleur verte des eaux devient noire, par l'opposition des rochers. La roche de Traun se dessine sur ce miroir, et les nuages du soir réfléchissent les teintes sombres dans les eaux. Cette solitude n'est troublée que par le bruit continu de quelques moulins, et de temps à autre par la chute d'arbres énormes qui, roulant avec fracas du haut des montagnes, sont lancés dans le lac de la hauteur souvent de cinq cents toises.

« Il n'est pas inutile de dire un mot sur cette singulière exploitation qui paraît appartenir exclusivement à ce lieu. Les montagnes de toute cette partie, et en général de toutes les Autriches, sont encore si peu habitées, si peu coupées de routes, qu'une surface considérable de territoire serait sans aucune valeur, si l'on ne trouvait moyen de l'exploiter habilement. Les arbres que l'on abattrait dans les parties élevées resteraient donc arrêtés par le tronc des autres, ou s'ils pouvaient se glisser dans les intervalles, entraîneraient avec eux les rochers et la terre végétale, qui bientôt rendrait le sol improductif. On a su remédier à cet état de choses en pratiquant sur différents points des montagnes qui avoisinent les lacs, des espèces de ponts de bois, ou, pour mieux dire, des trottoirs composés d'arbres liés les uns aux autres, et décrivant des zigzags suivant le contour des montagnes. Ces arbres sont assujettis fortement, et garantis par d'autres arbres formant parapet du côté de l'abîme, et c'est dans cette espèce

d'entonnoir ou de cunette artificielle qu'on laisse couler les arbres qu'on abat, lesquels, ne trouvant pas de résistance, descendent, avec une rapidité qui s'accroît par la pression de leur poids, jusqu'au bord des lacs vers lesquels on a jugé à propos de les diriger. C'est un magnifique et imposant spectacle que de voir, du haut de rochers de six cents toises d'élévation, des arbres, semblables à des mâts de navire, lancés avec la force et la rapidité d'une flèche dans ce vaste océan, et décrivant une parabole. Le bruit de leur marche dans la montagne est semblable aux grondements du tonnerre, au vent de la tempête; celui de leur chute, à des coups de canon de gros calibre, entendus d'une distance assez rapprochée. Le vallun retentit à ce bruit, et ce mélange de silence absolu et d'un bruit terrible a quelque chose d'imposant. Souvent la densité de l'eau et la force de la chute brisent l'arbre en mille pièces.

« Lorsqu'un certain nombre de ces arbres couvre la surface du lac, des ouvriers viennent en bateau les rassembler et les diriger vers les bords. Ces ponts factices sont les seuls chemins pour s'élever dans ces montagnes solitaires, et les amateurs de botanique les suivent avec des crampons, et pénètrent par ce moyen jusqu'au sommet; mais ce genre de voyage demande beaucoup de précautions pour ne pas être surpris par le passage des arbres et des éboulis qu'ils entraînent.

« Le lac de Gemund reçoit également le nom de la Traun, qui y porte le tribut de ses eaux. Cette rivière admirable mérite à elle seule une description particulière, et le voyage sur ses bords depuis sa source est, sans contredit, une des courses les plus agréables qu'on puisse faire, et qui surpasse le cours du Rhin et du Danube en beautés pittoresques et variées. La clarté des eaux, dont on voit toujours le fond, leur chute, semblable à celle de Schaff house, l'ombre des arbres majestueux qui de tous côtés couvrent les rochers, laissent l'âme en suspens, et représentent, dans un

étroit espace, les effets qu'il faudrait chercher dans cent lieux différents.

« Cette rivière prend sa source en Styrie, traverse ou reçoit le lac d'Aussee, et arrive, en tombant de rochers en rochers, au lac de Grundel (Grundelsee), embellissant partout le pays qu'elle doit bientôt fertiliser. De là, traversant cet admirable lac, l'un des plus pittoresques qu'on puisse voir, et qui rappelle les scènes d'Ossian et les mers d'Ecosse, elle continue son cours à travers les rochers, ornant le beau vallon d'Aussee, et entrant majestueusement dans le lac de Hallstadt. Ce lac est de tous côtés entouré de rochers immenses, à travers lesquels les nuages, le matin et le soir, semblent jouer pour produire les formes les plus bizarres. Les bords sont peu habités, mais, les jours de fêtes, ils sont couverts de barques légères qui servent aux habitants des environs pour se rendre à l'église de Traundorf et de Golsern. Non loin de là, on visite la place où Maximilien I<sup>er</sup>, cet empereur dont la mémoire est si chère aux habitants de l'Autriche, s'est reposé après avoir gravi les rochers; ce qu'il aimait passionnément.

« Ce pays ne pouvait manquer de charmer un admirateur passionné des arts et de la nature, et c'est aussi sur les bords de la Traun et dans la petite ville de Wels qu'il mourut en 1513.

« Au sortir du lac de Hallstadt, la Traun longe le vallon de Gossa et passe à Laufen, où elle se précipite tout entière par une chute énorme. De là, continuant son cours, elle entre dans le lac de Gemund ou de Traun, qui porte son nom. Elle en sort pour bientôt se précipiter de nouveau, près de Roitham, dans ce qu'on appelle le Traunthall, divisé en deux parties, dont il a été fait beaucoup de tableaux. Plus rapide et moins étendu que la chute du Rhin, on en saisit mieux l'ensemble. Tout cela rend le court trajet de Gemund à Stadel une promenade charmante. Il faut, après avoir joui de la vue éloignée de la vallée, retourner pour la voir de près, et ne pas craindre de refaire les deux lieues que

l'on a parcourues pour la descendre.

« On ne trouve de Gemund à Stadel qu'un village à Roitham, qui est placé sur une petite hauteur couverte de bois, sur les bords de la Traun. De là on peut aller à Lambach ou à une abbaye de bénédictins, une des plus anciennes de l'Autriche. Tout le chemin en descendant la Traun, depuis Stadel jusqu'au-dessous de Wels, est charmant, et il faut l'observer en tournant toujours la vue vers les montagnes et le dos au Danube. Alors vous avez toujours en vue le Traunstein à l'est, et les admirables montagnes qui l'accompagnaient à l'ouest.

« Bientôt on aperçoit au milieu d'un bois un château pittoresque, c'est Schassberg; et on découvre plus loin la petite ville de Wels, charmant endroit, quoique situé dans une plaine peu fertile. C'est là que mourut, en 1513, Maximilien, si cher aux arts, aux lettres et au souvenir de la patrie. Tout le pays après sa mort eut à souffrir de la persécution contre les protestants.

« Si on va en voiture de Wels à Linz, on a deux postes, ou huit lieues de France, à parcourir à travers une plaine aride et nue, qui fait un contraste avec les beaux sites que l'on quitte. En suivant la rivière, on aperçoit la petite ville de Traun, et le pays est plus agréable. Ce lieu est fort ancien, et les comtes de Traun en tirent leur nom. Déjà, en 1073, on trouve un seigneur de Traun dans l'histoire. Plus loin, on arrive au village de Saint-Denis et à ses vieilles tours, qui, semblables à leur patron, n'ont point de tête. Enfin on aperçoit Ebersberg et son éternel pont sur la Traun, et le château qui le domine. C'est ce lieu que Frédéric d'Autriche attaqua et détruisit en 1244, et où Rodolphe de Habsbourg, en 1276, arma chevaliers cent vingt de ses guerriers avant de combattre Otlochar. Plus tard il a été immortalisé par la bravoure des Autrichiens et des Français, dans le sanglant combat qu'ils y soutinrent en 1809.

« C'est dans ce lieu, si l'on veut juger de l'état florissant de l'agriculture

dans quelques parties de l'Autriche, qu'il faut faire une excursion à Kremsmünster et à Saint-Florian. On traverse toujours des champs admirablement cultivés, qui n'ont ni le pittoresque des montagnes, ni la richesse de la plaine, mais qui participent de l'un et de l'autre. Les bestiaux sont plus beaux; tout est planté d'arbres fruitiers; tout respire l'aisance, le bien-être et la liberté. Il y a des paysans qui, sous les dehors grossiers de leur costume et de leur ameublement, jouissent pourtant de toutes les recherches du luxe et de l'abondance; leurs enfants sont élevés comme ceux des gentilshommes; eux-mêmes en ont les manières et le ton, et ressemblent parfaitement à ce qu'on connaît en Angleterre sous le nom de gentilshommes fermiers, *gentleman-farmers* (\*).

« Le climat de la haute Autriche est généralement froid et humide; les sources innombrables et les rivières qui la sillonnent, les barrières que les montagnes opposent au vent du sud en sont la cause, et la température y varie suivant la disposition du sol. Près du Danube elle est assez douce; elle devint plus âpre à mesure qu'on s'élève; les plantes alpines suivent la même proportion. Les observations faites à Lintz présentent une température moyenne de 1° 7' 4", à peu près la même que celle de la basse Autriche.

« La principale richesse de la province se trouve, sans contredit, dans les belles mines de sel gemme du canton de Salzkammergut, ainsi nommé à cause de sa principale production. Il est situé dans le cercle de Traun, entouré de hautes montagnes et couvert de lacs pittoresques. Son étendue est à peine de onze myriamètres carrés. Il forme la partie sud-ouest de la haute Autriche sur les frontières du pays de Salzbourg et de la Styrie. La plus considérable de ces salines fut découverte, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, par Élisabeth, épouse d'Albert I<sup>er</sup>, duc d'Autriche. Avant ce temps, l'Autri-

che achetait le sel des archevêques de Salzbourg, qui le tiraient des mines de Hallein (\*).

« L'industrie manufacturière est depuis longtemps dans un haut degré de prospérité. Les fabriques de fer y sont en si grand nombre, surtout dans les deux cercles qui bordent la gauche du Danube, qu'elles nourrissent près de cinq mille familles. Elles fournissent au commerce une immense quantité d'ouvrages de quincaillerie et toutes sortes d'instruments pour les arts mécaniques.

« Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle la ville de Steyer fait un grand commerce de fer avec l'Allemagne, la Hongrie et le pays de Venise. Ses scies doivent à la trempe et à la qualité de l'acier la grande réputation dont elles jouissent. C'est à Steyer aussi que se trouve une des meilleures fabriques de fusils et de baïonnettes pour le compte du gouvernement, et dans les environs des manufactures de faux et de faucilles, d'aiguilles, d'alènes, et généralement de tous les instruments d'un usage habituel. Ces différents genres de travail occupent plus de quarante mille ouvriers.

« Les autres fabriques ne sont pas dans une proportion égale avec celles de fer. Celle de drap cependant occupe quinze mille ouvriers; mais aujourd'hui les débouchés ne sont plus aussi étendus. Celle de toile en occupe quatre mille: ses produits, généralement grossiers, sont peu exportés. Les sucres de la bonneterie ont beaucoup diminué. En général, tous les genres d'industrie de cette province paraissent devoir diminuer, par la raison que chaque peuple cherche maintenant à pourvoir à ses propres besoins.

« D'ailleurs, la haute Autriche a peu de débouchés extérieurs, quoiqu'elle soit traversée par quatre grandes routes et un fleuve navigable pour les gros bateaux. Son commerce n'a une importance réelle que dans l'intérieur du pays. Ses marchés et ses foires sont très-fréquentés. Le transit et

(\*) Idem, t. I, p. 212 et suiv.

(\*) Idem, t. I, p. 209.

les commissions lui donnent des bénéfices considérables; et si les propriétaires des biens-fonds et les possesseurs des fabriques ne dépensaient pas hors du pays leurs revenus et leurs bénéfices, on peut croire que la balance du commerce serait en faveur de la province, malgré le grand nombre d'objets qu'elle est obligée de tirer de l'étranger (\*).

#### VILLES PRINCIPALES DE LA HAUTE AUTRICHE.

La capitale de la haute Autriche, Lintz (*Lentia* sous les Romains), compte vingt-quatre mille habitants. Lintz, située sur le Danube, offre comme Vienne cette particularité, que la ville proprement dite est moins considérable que les faubourgs. Sur sa grande place se trouve une colonne élevée par Charles IV à la sainte Trinité; mais l'érudition classique des sculpteurs chargés d'ornez cette place a mis à droite et à gauche de la colonne chrétienne deux fontaines chargées, l'une de la statue de Neptune, l'autre de celle de Jupiter. Un magnifique chemin de fer met Lintz en communication avec Budweis. Ce nouveau moyen d'activer les communications commence à devenir populaire en Allemagne, en Autriche surtout, où le fer est si abondant; et l'on ne saurait prévoir quels immenses changements l'établissement de ces routes nouvelles peut apporter dans ce pays, où les vieilles coutumes, les habitudes sédentaires étaient si fortes.

La petite ville de Steyer, arrosée par l'Ens, est une des plus industrielles cités de toute la monarchie autrichienne. Le voisinage du mont Erzberg, si riche en mines de fer, a enrichi Steyer d'une immense quantité d'usines et de fabriques, d'où sortent des produits qui, grâce à leur qualité et à leur bas prix (une douzaine de bons rasoirs pour cinquante sous, un millier de couteaux de poche pour trente-sept ou cinquante francs), sont exportés jusqu'en Orient.

Près de son embouchure dans le

Danube, l'Ens baigne les murs d'une ville de son nom, qui est peut-être l'ancienne Lorek, le Laureacum des Romains. En remontant la Traun, près du lac, l'on rencontre la petite ville de Gemund, qui se mire dans son beau lac, et à laquelle un chemin de fer allant à Lintz va donner une nouvelle importance, que lui assuraient déjà ses riches salines. « Près de là, se trouve le chapitre de bénédictins connus sous le nom de Garsten, dont la fondation remonte à plus de huit cents ans. L'église en est magnifique; elle renferme de beaux tableaux et le tombeau d'Ottocar IV. Mais ce chapitre n'est point à comparer à celui de Krems-Munster, fondé en 777 par Tassillon, duc de Bavière. La grandeur de l'édifice, la beauté de l'observatoire, le nombre immense de tableaux, la richesse de la bibliothèque et des collections d'histoire naturelle et d'instruments de mathématiques, le luxe intérieur, l'orangerie et les jardins, mettent ce monastère au premier rang de ceux de l'Allemagne. Il existe près de ce lieu des sources incrustantes, dont les eaux déposent sur les végétaux qui y croissent un sédiment calcaire tellement abondant, qu'on les exploite en pierres destinées pour la bâtisse.

« Hallstadt n'est important que par ses salines, d'où l'on retire environ 10,000,000 d'hectolitres de sel. Près de ses murs s'étend un lac de 4,200 toises de long, de 1,100 de large, et d'une profondeur que l'on dit incalculable. Ses eaux, d'un vert noirâtre, nourrissent de très-beaux poissons.

« On croit reconnaître le Bundunum des Romains dans la ville de Branau, peuplée de 3,000 habitants. Le bourg de Mundsee est remarquable par sa position pittoresque au bord d'un lac long d'une lieue et demie, large d'une lieue, et de 200 toises de profondeur. Près du village de Bischofshofen, qu'arrose la Salzach, tombe avec fracas d'un rocher de 400 pieds de hauteur, la magnifique cascade de Bachsfall (\*).

(\*) Idem, t. I, p. 210.

(\*) Maltebrun, t. VII, p. 490.

Enfin nous voici à Salzbourg (\*), la forte et pittoresque ville, dont la principale porte est taillée dans un roc, sur une longueur de cent cinquante pieds, et sur une largeur de vingt à vingt-quatre. « Si j'étais roi, dit M. Lherminier (\*\*) dans son livre sur l'Allemagne; si j'étais roi, je n'aurais jamais consenti à céder Salzbourg; c'est trop beau pour être abandonné. Cette contrée, qui a passé du sceptre de la Bavière à celui de l'Autriche, a des enchantements qui demandent pour les quitter un héroïque courage. A quoi bon partir pour aller ailleurs? La nature vous retient avec instance; la pensée devient plus lente et ne vous sollicite plus au changement. La religion catholique, présentant à chaque pas ses images, engage le cœur à la foi naïve, à l'oubli du monde, aux illusions superstitieuses. En vérité, à Salzbourg, on perdrait la mémoire du siècle, sans deux avertissements qui parlent plus haut, le berceau de Mozart et le tombeau de Paracelse. Penser à Mozart, c'est penser à tout; le musicien vous rejette dans l'univers, dans la vie, et Don Juan vous arrache aux mystiques langueurs. Dans l'année 1541, un homme vint frapper à la porte de l'hôpital de Saint-Étienne: il était pauvre, souffrant, malheureux; on lui donna un lit et du pain; mais quelques jours après, il n'avait plus besoin ni de l'un ni de l'autre, il mourut. Il put se reposer enfin de son enthousiasme et de ses travaux, du ravage des passions et de la science, de ses conceptions sur la solidarité des astres qui roulent dans les cieux et des destinées qui s'accomplissent sur la terre, de ses pressentiments sur l'harmonie qui doit régner entre la nature, ouvrage de Dieu, et l'âme, sanctuaire de l'homme. Enfant du dix-neuvième siècle, ne méprise pas Paracelse! »

(\*) Elle a successivement porté les noms de *Juvavum*, *Hadriana* et *Pet-na*. Attila la ruina en 448; mais elle fut ensuite rebâtie par les ducs de Bavière, à la recommandation de saint Rupert.

(\*\*) Au delà du Rhin, t. I, p. 63

#### BASSE AUTRICHE.

La basse Autriche est, ainsi que la haute, divisée par le Danube en deux parties presque égales de l'ouest à l'est; elle est bornée au nord par la Bohême et la Moravie, à l'est par la Hongrie, au sud par la Styrie, et à l'ouest par la haute Autriche. Sa superficie est de cent quatre-vingt-quatorze myriamètres carrés, couverts par une population d'un peu plus d'un million d'habitants.

Il y a dans cette contrée moins de montagnes que dans la haute Autriche; cependant on y compte encore les monts Kahlen, dont les dernières collines viennent s'affaisser auprès de Vienne, et qui se prolongent jusqu'en Carinthie: c'est l'ancien *mons Caelius* des Romains. Ces montagnes, qui s'étendent depuis Vienne jusque vers la chaîne calcaire des Alpes, renferment plusieurs dépôts de houille, tels que ceux de Thomasberg et de Meyersdorf. Quant aux sommets les plus élevés, ce sont ceux de l'OETScher et du Schneeberg; le premier n'a que 1970 mètres au-dessus du niveau de la mer; le second a une élévation de 2231 mètres.

Le Schneeberg est l'une des plus curieuses montagnes de la basse Autriche. « Elle est couverte de nuages pendant plus de neuf mois de l'année; il serait même imprudent d'en entreprendre le voyage lorsqu'on n'y est point invité par un ciel sercin. En y montant par la route la plus fréquentée, on se trouve bientôt au-dessus d'une étroite et profonde vallée, dont le centre est occupé par un lac noirâtre. Après avoir traversé la région des arbres, on arrive à une plate-forme sur laquelle on a construit une petite maison destinée à servir d'asile au voyageur que la nuit y surprend. Au-dessus de cet asile, la végétation ne se compose plus que de lichens. Après avoir franchi des rochers nus et décharnés, après avoir évité des précipices effrayants, on arrive, non sans danger, au sommet, dont la hauteur est telle, qu'on y jouit d'un horizon qu'il est difficile de mesurer. Au nord,

on aperçoit les chaînes boisées du Wiener-Wald et du Manharts; l'œil parcourt le plus beau panorama qu'il soit possible d'imaginer. Vienne se présente alors comme un simple bourg, et la Danube comme un fil d'argent jeté sur un tapis de verdure; on peut compter de là toutes les villes, et, quoique l'éloignement les fasse paraître comme des points placés sur une carte géographique, aucune sommité n'est plus convenable pour faire apprécier d'un coup d'œil l'importance et la richesse de l'archiduché. Si l'on se tourne vers le sud, la chaîne des Alpes, qui se déploie sur une longueur de plus de 60 lieues, offre un spectacle magnifique; à l'ouest, on distingue les montagnes de la haute Autriche, les alpes de Salzbourg, et même celles du Tyrol; au sud-est, la vaste plaine hongroise se prolonge jusqu'auprès de Raab et d'Ofen (Bude); à quelques pas de là, on domine un affreux précipice de 1,000 toises de profondeur (\*).

En descendant du Schneeberg, l'on va d'ordinaire visiter les deux cascades de la Mira, près de Mukendorf, et de la Sierning, dans la vallée de Buehberg. La chute de la Sierning est plus imposante que celle de la Mira, et l'aspect sauvage du pays ajoute encore à la terreur involontaire que font éprouver ces grands bruits de la nature, qui étouffent au loin toute voix humaine. Ce qui donne encore à ces lieux un caractère particulier, c'est de trouver là des hommes qui, à côté de ces grandes scènes, font tranquillement leur œuvre de chaque jour, et forcent le torrent lui-même à venir aider leurs mains.

Lorsque l'on quitte la cascade de la Mira pour se rendre dans la vallée de Peraitz, l'on trouve « un large sentier dans la montagne, et entre les deux énormes rochers qui en forment les parois, coule en grondant le torrent de la Piesting, et l'on aperçoit un pont de bois qui s'étend à perte de vue, non pas en travers du courant, qui

n'aurait que douze à quinze pas de largeur, mais sur sa longueur même, c'est-à-dire, au milieu de son cours, et le couvrant presque en entier. Là, d'immenses blocs de pierre sont à droite et à gauche au milieu des eaux, et soutiennent ce singulier ouvrage; là, des sapins énormes, abattus par le vent et par la chute des rochers, se croisent au-dessous. C'est une des scènes les plus singulières de la nature. Au milieu de cette frêle et bizarre construction, et dans l'endroit où le danger d'être englouti, ou par les rochers suspendus sur la tête, ou par le torrent qui gronde sous les pieds, est une petite cabane de bois où le voyageur se repose, et à droite et à gauche, des excavations dans des rochers avec des bancs pour mieux contempler ce spectacle. Bientôt on arrive à la vue du château de Guttenstein, et cette apparence d'un lieu habité change pour un moment l'aspect sauvage du lieu (\*).

Du haut du Schneeberg on peut embrasser une grande partie de la basse Autriche, et compter ses villes : Bruck, sur la rive droite du Danube; Hainbourg, qui a la plus importante fabrique de tabac de toute l'Autriche; Krenis et Stein, sur la rive gauche du Danube; Durrenstein, où l'on voit encore les restes du château qui servit de prison à Richard Cœur de Lion; Morik, remarquable par son magnifique couvent de bénédictins; Saint-Pelten; Awischofen, avec sa manufacture de glaces; Aloosdorf; Aleiben, où l'on voit une des plus belles bergeries impériales de l'Autriche; Maria-Taferl, sur une montagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique, et où se rendent tous les ans des processions de cent mille pèlerins; Riesenberg, patrie de Haydn; enfin, dans la plaine, Wagram, qui rappelle la bataille du 6 juillet 1809.

LE BASSIN DE VIENNE.

Nous avons réservé, pour en faire

(\*) De Laborde, Voyage pittoresque en Autriche, t. II, p. 97.

(\*) Maltebrun, t. VII, p. 487.

une description à part, le magnifique bassin dont Vienne occupe le centre. D'abord c'est le Danube, qui coule de l'ouest à l'est, séparant les plaines du Marckfeld des collines boisées qui entourent Vienne au sud. Son cours est large, profond, rapide, semé d'îles nombreuses couvertes de bois et d'une riche verdure. Entre Floridsdorf et Regelsbrun, c'est-à-dire, un peu au-dessus et au-dessous de Vienne, le fleuve fait de nombreux détours; il jette mille bras à travers la plaine, comme pour enlacer dans ses plis tout ce beau pays. A l'est, les bords du bassin sont formés de montagnes couvertes d'habitations; elles se réunissent à celles qui le ferment au sud. Vers l'ouest, le bassin s'élargit et s'étend jusqu'aux monts Manhartsberg, dont les flancs sont couverts de forêts. Au nord, l'œil s'égare dans une plaine dont il ne peut mesurer l'étendue. Enfin, au sud, les hauteurs sont couronnées de villages et de maisons de campagne qui se détachent et se groupent çà et là au milieu de bouquets de verdure. Derrière ces riants coteaux, des cimes élevées prennent dans le lointain une teinte bleuâtre, dont les différentes nuances se fondent insensiblement avec l'azur du ciel.

## VIENNE.

Du milieu de cet immense panorama se détache la capitale de la monarchie autrichienne.

Vienne, en allemand *Wien*, fut fondée en 1142, par Henri I<sup>er</sup>, duc d'Autriche. Elle tire son nom d'une petite rivière qui la traverse et court se jeter dans le Danube. La ville proprement dite est peu de chose; mais les trente-quatre faubourgs qui l'entourent lui donnent une circonférence de sept lieues et une population de deux cent cinquante mille habitants: Paris en compte quatre fois autant sur une même étendue de terrain; mais Vienne, comme beaucoup de villes allemandes, laisse pénétrer la campagne jusque dans son sein: partout sont d'immenses promenades et, dans les fau-

bourgs, des jardins et des champs en culture. Cette verdure, qui vient se montrer au milieu de l'industrie et du commerce, n'est pas un des moindres attraits des vieilles cités d'Allemagne; c'est une image du génie de ces peuples, chez qui l'amour de la nature est si puissant, et qui trouvent si souvent le panthéisme au fond de leurs systèmes philosophiques. Vienne était autrefois fortifiée; mais ces fortifications, élevées à la hâte en 1683, pour repousser les Turcs, ont été rasées, et aujourd'hui les remparts et les bastions sont garnis de belles promenades. Voici en quels termes s'exprime un voyageur qui a récemment visité la capitale de l'Autriche: « On éprouve dans Vienne je ne sais quelle langueur; il circule dans cette ville un souille de mollesse et de plaisir qui vous gagne et vous pénètre. Le peuple mange, boit, se promène et dort; il s'estime heureux. La noblesse demeure dans ses châteaux et dans son orgueil. Une nature resplendissante enveloppe une population dont les mœurs sont bienveillantes et faciles, dont les plaisirs sont la musique, la danse, la promenade et la bonne chère. Aujourd'hui, Vienne est encore la même ville dont Aeneas Sylvius traçait au XV<sup>e</sup> siècle la peinture, dont il disait: « C'est par charretées que l'on « apporte à Vienne les œufs et les « écrevisses, le pain, la viande, le « poisson et les volailles de toute es- « pèce; et toutefois, à la chute du jour, « il ne reste plus vestige de ces pro- « visions (\*). On n'exige aucun droit de « ceux qui vendent du vin dans les mai- « sons; aussi presque tous les citoyens « tiennent-ils cabaret. Ils chauffent leurs « étuves, y font la cuisine, et y recoi- « vent les ivrognes et les filles de joie... « Le nombre des courtisanes est très- « considérable. Outre cela, il y a peu de

(\*) Voici un renseignement curieux sur la statistique gastronomique de Vienne; on le doit à Hebel. A Vienne, dans une année, on tua et on consumma 66,795 bœufs, 2,133 vaches, 75,092 veaux, 47,000 moutons, 120,000 agneaux, et 71,800 porcs.

« femmes qui se contentent de leurs maris. » Un siècle après, Guy-Patin disait de Vienne : « Vienne est une ville de plaisir s'il y en a au monde ; et comme je prétends qu'à moins d'être Français, il faudrait souhaiter d'être Allemand, de même je dis qu'à moins de passer sa vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

« Il est singulier de voir la capitale d'un aussi grand empire déstituée d'un caractère moral dont la précision puisse la désigner entre toutes les autres villes. Londres, Berlin, Paris, ont leur génie et le montrent aux yeux ; Vienne est un corps immense dont on cherche l'âme ; je l'appellerais, pour ainsi parler, une ville athée. Elle est sans unité ; elle réunit dans son sein le Hongrois, le Bohême, le Grec, l'Italien, l'Allemand ; elle enveloppe tout dans sa variété anarchique et ses trente-deux faubourgs, sauf un esprit qui lui appartienne. A peine si à l'entour et dans l'enceinte de la magnifique cathédrale de Saint-Stéphane, le génie primitif de la cité paraît quelquefois. Tout s'est évaporé au vent du Danube, de cet Ister, fleuve bien moins allemand que le Rhin ; tout a revêtu, aux rayons du soleil, je ne sais quel prisme italien, grec, ou slave ; ce qui s'y produit le moins, c'est le génie germanique. Étrange cité ! le bonheur matériel y siège. La justice positive des rapports civils n'est pas absente ; le peuple est bon ; la bourgeoisie bienveillante : elle aime les concerts, la campagne, les bords du Danube, et le poulet frit ; les arts ont, dans le château impérial (Burg) et les palais de la noblesse, leurs merveilles et leurs trésors ; les médailles, les statues et les tableaux ne manquent pas ; des savants et des poètes dont toute littérature pourrait s'honorer, accueillent l'étranger avec une grace affectueuse ; la haute aristocratie a des causeries dont l'élégance ne saurait être effacée par aucune autre société de l'Europe. Eh bien, au milieu de ces choses agréables, l'âme ne saurait être contente, à moins de se laisser tout à fait engourdir.

« Que manque-t-il donc à Vienne ? Il lui manque la liberté de la pensée, ou plutôt l'absence de la pensée s'y fait voir. Tout y est permis, tout y est possible, sauf de diriger son esprit sur les graves et mâles objets d'où dépendent les destinées de l'homme et du genre humain. Des spéculations profondes à Vienne ? erreur ! De l'enthousiasme ? folie ! Il faudrait écrire sur les poteaux de la route de Vienne : *On ne pense point ici.*

« La monarchie autrichienne exerce une vaste et sourde proscription contre le génie : elle ne le tue pas, elle le déprécie. Un poète avait commencé de s'élancer dans les divins pays de l'imagination et de l'idéal : un instant on le laissa faire, puis on l'avertit, on l'inquiéta, on l'invita amicalement de ne pas se rendre suspect par trop de verve et d'impétuosité ; quand le poète voulait lever les yeux au ciel, il rencontrait autour de lui les regards immobiles d'une inquisition secrète. Il a fini par comprendre que la monarchie lui dictait le silence ; il se tait, il vit ainsi, ou plutôt il meurt tous les jours, sans se plaindre et sans chanter.

« Comme au temps de Wan Swieten et de Métastase, la médecine et l'opéra sont l'objet des soins et des faveurs de la cour et du pouvoir. La musique, la danse et les sciences naturelles ont seules conservé le privilège de l'innocence (\*). »

(\*) Lherminier, *Au delà du Rhin*, t. I, p. 70 et suiv. La botanique surtout a reçu de très-grands encouragements ; il n'y a point de lieu en Europe où, sur un même espace donné, il se trouve autant de *jardins botaniques*. L'empereur, les archiducs, et, à leur exemple, les principaux seigneurs, ont fait d'énormes dépenses pour réunir les plantes les plus rares. Le prince d'Esterhazy a les plus grandes et peut-être les plus belles serres qui existent au monde. Les comtes de Pelfy et de Harrach, les princes de Lichenstein et de Schwarzenberg, les barons de Fronay, de Lang et vingt autres, possèdent des jardins qui le disputent en magnificence aux plus beaux établissements de ce genre formés dans les principales capitales de l'Europe.



M. Lherminier n'a voulu, dans ce passage, considérer Vienne que sous le point de vue politique; mais nous qui, pour le moment, visitons l'Autriche en artiste, qui nous arrêtons à ses beaux sites, devant ses vieux châteaux et dans ses villes moitié neuves et moitié anciennes, nous laisserons de côté, pour les retrouver plus tard, les considérations politiques, et nous continuerons notre voyage pittoresque.

SCHÖNBRUNN. — LUXEMBOURG.

Les environs de Vienne sont embellis d'une foule de châteaux, dont les plus remarquables sont ceux de Schönbrunn et de Luxembourg. Le premier est une résidence impériale, dont les bâtiments, mais les jardins surtout, méritent la réputation qui leur a été faite. Quant à Luxembourg, c'est une résidence d'été. L'architecture n'offre rien de remarquable, mais son beau et grand parc renferme un château gothique, qui est devenu une des curiosités de l'Allemagne. La disposition des appartements, leurs meubles, leurs ornements, tout y retrace fidèlement les usages et les coutumes du moyen âge.

« A l'entrée se trouve une enceinte très-étendue entourée de murs, auxquels sont intérieurement adossés des gradins en maçonnerie, construits, ainsi que les murs, avec la plus grande solidité. Cette enceinte, ou, pour mieux dire, cette lice, est destinée à donner des tournois. Sa distribution est absolument pareille à celle des anciennes lices où se donnaient autrefois les combats de ce genre, soit qu'ils eussent lieu à outrance et à fer énioulu, ou seulement à fer émoussé et avec des armes courtoises.

« Sur un des grands côtés de l'ovale prolongé que forme cette lice, est une tribune plus élevée que le reste de l'enceinte; cette tribune est destinée à la

famille impériale et à ses grands officiers. Une tribune pareille s'élève du côté opposé; c'est là que se placent les dames de la cour, les princes de l'empire, les feld-maréchaux, les ministres et autres personnes de haut rang. Au fond de la lice est la tribune du maréchal et des juges du camp. Vis-à-vis, et à l'extrémité opposée du grand ovale, se trouve la barrière par laquelle on entre dans l'enceinte; cette barrière est de fer, et ses barreaux, alternativement jaunes et noirs (aux couleurs impériales), sont surmontés de l'aigle double qui compose, comme on le sait, les armoiries autrichiennes.

« Telle est la lice qui précède et annonce le Ritterschloss. On y a donné, dans divers temps, plusieurs tournois, et l'image des anciens combats chevaleresques y a été souvent répétée. Le souvenir de ces siècles héroïques, de ces temps si renommés de loyauté, de vaillance et de galanterie, s'est mieux conservé dans l'empire d'Allemagne que dans le reste de l'Europe.

« En face de cette lice, et au centre d'une enceinte bastionnée, qu'environne un fossé large et profond, s'élève le Ritterschloss proprement dit. Jamais château ne mérita mieux ce nom. Sa construction (quoique très-récente) semble appartenir au siècle des Amadis, des Galaor, des Ogier, ou des quatre fils Aymon. Des remparts crénelés, garnis de mâchicoulis et de meurtrières; des tourelles, dans lesquelles se trouvent les divers escaliers intérieurs; un donjon très-élevé, qui domine le reste des édifices; des guérites de forme gothique, disposées aux angles des remparts; une chapelle non moins gothique, remarquable par ses antiques vitraux colorés; des portes et des fenêtres rares et étroites, et terminées en ogive: tel est l'extérieur du Ritterschloss. Une porte de peu de largeur introduit dans la cour, au centre de laquelle est un puits profond. En entrant dans le château, on trouve d'abord la salle où étaient censés s'assembler les chevaliers. Ses murs sont décorés de vieux tableaux d'Albrecht-Altdorfer, qui vivait dans le treizième

Comme le dit M. Lherminier, ce goût, mis à la mode par la cour, est peut-être une sorte de moyen adroitement employé pour diriger l'activité des esprits vers des études qu'aucun gouvernement ne peut redouter.

siècle ; d'antiques chaises et autres meubles, entre autres d'une table de 1591 : sur la pierre qui forme le dessus on voit gravé un jeu de ce temps-là. On monte ensuite sur la tour en machicoulis, sur laquelle il y a une plate-forme munie de canardières. On y remarque de plus la chambre de la garde du château, où l'on trouve un très-grand porte-voix en fer-blanc, qui y a été apporté de Kufstein en Tyrol. On monte de là dans le donjon, d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, planant sur le parc dans toute son étendue, sur toutes les montagnes d'Autriche et de Styrie, et d'un autre côté jusqu'en Hongrie. On passe de là à une autre tour où l'on voit des vitraux très-anciens, qui étaient autrefois à Vienne dans l'église de Notre-Dame des Degrés (Maria-Stiegen). Dans un corridor voisin sont soixante petits portraits dans le costume et les modes du moyen âge. A côté de ce corridor sont les appartements du gouverneur de ce château (burgvogt). On descend ensuite, par des marches de pierre, dans les cachots éclairés par des lampes qui répandaient une clarté pâle et funèbre. On y voit un templier avec les habits de son ordre. Cette figure, au moyen de ressorts, se soulève lentement quand on entre, et secoue ses chaînes. Une grille qui est au plancher fait voir d'autres cachots plus souterrains. En sortant de ces cachots on arrive à la salle de justice. Sur une table est la déesse de la justice. On remarque au plafond une poulie au moyen de laquelle on faisait monter les prisonniers, en ôtant la statue qui couvre le trou communiquant aux cachots, et le prisonnier y arrivait de manière que son corps était dans la table et que sa tête seule sortait par le trou : il subissait ainsi son interrogatoire.

« Le salon en forme de galerie est d'environ quarante pieds de longueur, sur une largeur proportionnée; il est voûté en bois dans le genre gothique le plus léger et le plus artistement travaillé, en arêtes saillantes, sans aucune dorure ni autre couleur que celle qu'ont donnée à ce chef-d'œuvre de sculpture

les siècles nombreux qui se sont écoulés depuis son existence. Cette voûte, ou plutôt cet admirable lambris, fut donné à l'impératrice par une riche et ancienne abbaye de bénédictins, dont il avait, depuis sa fondation, embelli le réfectoire, ou la salle capitulaire; et c'est sans contredit un des plus précieux ornements du Ritterschloss. Les fenêtres de ce salon, dont les châssis sont découpés en forme gothique, telles qu'on les voit dans nos anciennes cathédrales, sont garnies de verres de Bohême colorés, sur lesquels on a peint en couleurs brillantes les écussons héraldiques d'Autriche-Lorraine et de Naples-Bourbon, avec ceux de toutes les alliances de ces maisons. Sur les carreaux qui couronnent la pointe ou ogive de chaque fenêtre, sont peints, avec beaucoup de goût, les chiffres transparents de la feuve impératrice reine Marie Thérèse d'Autriche, grand'mère de l'empereur régnant (\*), et de Marie Thérèse de Bourbon, son épouse, avec des inscriptions dont l'une entre autres offre aux yeux ces mots placés sous les chiffres réunis de ces deux souveraines :

*Heureuse avec son nom, si j'avais ses vertus.*

« Au milieu du salon est un trône couvert d'un dais. A côté sont deux grands tableaux, dont l'un représente le couronnement de François II à Francfort. On trouve aussi dans cette salle un clavecin et un luth de 1675, et une belle armoire en mosaïque.

« A la suite de ce beau salon, dont j'abrège infiniment la description, se trouve la salle d'armes, ainsi appelée parce qu'elle contient une collection très-complète d'armes offensives et défensives, ainsi que des armures en usage dans le temps de la chevalerie. Les murs sont décorés de trophées d'armes, d'une grande quantité de drapeaux aux armoiries des pays héréditaires d'Autriche, et d'anciens écus ou boucliers qu'ont portés les plus célèbres chevaliers allemands du temps des croisades, et du siècle qui les a suivies.

(\*) François II. L'ouvrage de M. De Laborde a été publié en 1821.

La plus remarquable de toutes ces armures est celle de l'empereur Frédéric III. Les écus portent pour la plupart les pièces ou figures devenues depuis héraldiques, qui composèrent les armoiries de leurs descendants; mais ceux de ces boucliers qui avaient appartenu à des chevaliers religieux militaires n'ont d'autre ornement que la croix distinctive de leurs ordres respectifs; savoir : pour les templiers, la croix rouge, la blanche pour les hospitaliers de Saint-Jean (chevaliers de Malte), la noire pour l'ordre teutonique, et la verte pour celui de Saint-Lazare de Jérusalem. Les noms des chevaliers, ou laïques ou religieux, à qui servaient jadis ces différentes armures, sont écrits, en lettres d'or, au-dessus de ces groupes ou mannequins armés, casqués, cuirassés, bottés, éperonnés, qui semblent représenter au naturel les guerriers dont ils rappellent le souvenir.

« Le cabinet placé à l'extrémité de la salle d'armes renferme le seul monument moderne qui soit dans le château; mais quoique moderne, ce monument n'entre pas moins dans l'esprit qui inspira la disposition de tout le reste. Sur une estrade élevée de plusieurs marches, couverte d'un riche tapis, et surmontée d'un dais de velours cramoisi bordé de crépines d'or, est la figure ou plutôt la représentation parfaite (grandeur de nature) de l'empereur régnant, François II, entouré de ses quatre frères, Charles, Léopold, Joseph et Jean. L'empereur est en costume chevaleresque, armé de toutes pièces, le casque en tête, visière levée, le visage très-ressemblant, et tenant dans la main droite une épée nue dont il paraît frapper légèrement l'épaule du jeune prince impérial (son fils aîné) que son père est censé recevoir chevalier. Ce jeune prince, en simple habit de bachelier (ou aspirant à la chevalerie), est à genoux sur la première marche de l'estrade, et semble pénétré de l'honneur qu'il reçoit. A côté de lui se voit son parrain dans cette noble cérémonie, S. A. I. et R. l'archiduc Charles, également armé et vêtu comme les anciens chevaliers, mais dans le cos-

tume de l'ordre teutonique, dont il était grand maître, et dont la croix noire, si révérée dans toute l'Allemagne, orne la cuirasse, et se répète sur son bouclier. Il tient de la main droite la main gauche de son neveu qui, en élevant l'autre vers le ciel et vers son père, semble prêter le serment de fidélité à son Dieu et à son prince, de loyauté pour un sexe et de courtoisie pour l'autre. Derrière les trois principaux personnages de cette scène, on voit l'impératrice dans l'ancien costume de souveraine, tenant par la main sa fille aînée encore enfant, l'archiduchesse Marie Louise (\*).

En allant de Vienne à Kloster-Neubourg, l'on rencontre le Kalenberg, que tout nouveau venu dans la capitale de l'Autriche visite, pour jouir de la vue magnifique que l'on découvre de son sommet. Ici, les hautes montagnes sont loin, mais sous vos pieds est Vienne avec ses trente-neuf ponts, son beau fleuve et sa ceinture de forêts, et le Marckfeld couvert de ses riches moissons, de ses habitations nombreuses; enfin l'antique couvent de Kloster-Neubourg qui montre de loin ses dômes brillants.

A quelques lieues au sud de Vienne, se trouve Baden, sur la pente septentrionale du Calvarienberg; ses eaux thermales, dont on a reconnu l'efficacité contre les affections rhumatismales, sont tellement fréquentées, que dans la saison des bains on y compte souvent plus de cinq mille étrangers. « C'est au pied du mont Calvaire qu'est la source. Un antre, de quarante pas de longueur, conduit dans la grotte, brillante comme si elle était de cristal, où l'on trouve un bassin creusé par la nature, d'une toise carrée environ. Cette source est si abondante que l'on évalue à treize mille quatre cent quarante muids la quantité d'eau qu'elle donne en vingt-quatre heures. Les vapeurs qui s'en exhalent sont recues dans une petite chambre pratiquée dans la grotte même, et forment un bain de vapeur. Une partie s'attache

(\*) De Laborde, *ibid.*, t. II, p. 57.

aux parois de la grotte, et y forme une incrustation brillante, dont on tire le sel de Baden, qui a beaucoup de ressemblance avec celui de Glauber, tandis qu'une autre partie se liquéfiant tombe en gouttes acides qui décomposent les couleurs. Les boues artificielles, dont on se sert extérieurement, se tirent d'une fosse préparée à l'entrée de la chambre du bain de vapeur. On jette dans cette fosse une terre argileuse qui s'imprègne de gouttes acides, et qu'on laisse se saturer d'acide sulfurique.

« Cette source, connue depuis mille ans, loin de souffrir par les tremblements de terre, n'en est devenue que plus abondante, et d'une température plus élevée. Dans le dernier tremblement de terre de Naples, du 26 juillet 1805, plusieurs sources ont tari, celle de Carlsbad a été huit heures sans couler, celle de Baden n'a point souffert. En 1764 et 1794 on fit quelques réparations à la grotte, et en creusant au pied pour donner plus de jour à quelques bains, on arriva à des fragments de mur et à un pavé de grandes briques plates, creusées au milieu. Enfin on trouva des briques avec des inscriptions romaines. On en voit encore deux dans le vestibule des bains primitifs, marquées L. G. XIII, G. M. V (*legio XIV gemina martiana victrix*), et L. X, G. P. F. (*legio decima gemina pia fidelis*). La plupart des auteurs qui ont écrit sur Baden ont conclu de là que ces eaux étaient déjà connues des Romains, et que ce pavé était celui d'un bain de vapeur. Mais ces briques prouvent tout au plus qu'une division des dixième et quatorzième légions a été campée dans ce lieu qui était un défilé important, car on en trouve partout où ces légions ont eu leur camp retranché (\*). »

Plus loin vers le sud, au delà de la délicieuse vallée de Sainte-Hélène, est située Neustadt, la plus jolie ville de tout l'archiduché. Neustadt, dont la population s'élève à huit mille âmes, a de nombreuses et florissantes fabri-

ques, qui peuvent facilement exporter sur Vienne leurs produits par le canal construit entre ces deux villes.

Comme on le voit, la basse Autriche n'a qu'une grande cité, sa capitale; mais on y compte trente-quatre petites villes, deux cent trente-trois bourgs, et quatre mille deux cent quatre-vingt-sept villages.

\*\*\*\*\*

## HISTOIRE DE L'AUTRICHE.

L'AUTRICHE JUSQU'À CHARLEMAGNE.

L'Autriche (*Osterland, Österreich*, le pays de l'est) était dans l'origine, comme toutes les autres contrées de la Germanie, couverte d'épaisses forêts, au milieu desquelles les débordements du Danube avaient formé d'immenses marécages. Alors le Marckfeld, cette grande plaine qui s'étend au sud de Vienne jusqu'aux montagnes de la Bohême, était sans doute couvert par les eaux. Ce sont les Romains qui, les premiers, apportèrent dans ce pays quelques arts utiles, et commencèrent la civilisation en y établissant plusieurs colonies. La plus importante fut l'*Indobona*, Vienne, qui dut son origine, comme un grand nombre d'autres villes de l'Allemagne et des Gaules, à un camp romain.

Auguste, comme nous l'avons dit dans notre histoire générale de l'Allemagne, ne voulait point que l'empire cherchât à faire des conquêtes en Germanie. Cependant, la sûreté de l'Italie le força d'abandonner lui-même le plan qu'il s'était tracé. En effet, la Cisalpine pouvait être menacée par les peuplades de la Rhétie; Auguste les soumit, s'empara des passages des Alpes, et les légions vinrent établir leur *castra stativa* sur la rive droite du Danube. C'est alors que les contrées arrosées par ce fleuve prirent le nom de Norique et de Pannonie : l'Autriche actuelle était comprise dans ces deux provinces.

Les établissements des Romains sur les bords du Danube furent bientôt menacés par la ligue puissante des Marcomans, comme l'avaient été ceux

(\*) De Laborde, *ibid.*, t. II, p. 75.

du Rhin par la confédération des Chérusques. A la tête des Marcomans se trouvait Marbod, élevé à Rome comme Hermann, comme lui citoyen et chevalier romain. Avec ses quatre-vingt mille guerriers, qu'il essayait de soumettre à la discipline romaine, il avait étendu sa domination sur toute la ligne du Danube en face des postes romains. Si Marbod alors eût pénétré dans les Alpes à peine soumises et attaqué l'Italie septentrionale, l'empire se serait trouvé dans un danger imminent. Aussi Tibère disait-il que Marbod était plus redoutable pour Rome que ne l'avaient jamais été Philippe pour les Athéniens, Pyrrhus ou Antiochus pour la république.

Auguste comprit ce danger; il sentit qu'il fallait à tout prix détruire cette puissance naissante. Douze légions furent données à Tibère. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait été réunie sous les ordres d'un général romain. Tibère, avec une partie de ses troupes, vint sur les bords du Danube, attaquer Marbod par la Pannonie. En même temps un autre général s'avancait vers le Harz. Par malheur, les Pannoniens et les Dalmates, récemment soumis par Rome, crurent l'occasion favorable pour ressaisir leur indépendance. Mais Tibère eut l'adresse d'arrêter les hostilités qui allaient commencer contre les Marcomans, et tourna ses armes contre les Dalmates qui ne purent résister. Les Dalmates s'étaient trop hâtés, car à peine avaient-ils déposé les armes, qu'ils apprirent la nouvelle du grand désastre essuyé dans le nord par Varus. C'était pour Marbod, s'il eût voulu sincèrement l'indépendance de la Germanie, l'occasion favorable de tomber sur les Romains encore effrayés. Mais le roi des Marcomans ne pouvait entendre vanter les exploits du chef des Chérusques; il était jaloux de la gloire de Hermann. D'ailleurs il n'était point animé, comme ce jeune chef, du noble sentiment de l'indépendance nationale; ce qu'il voulait, ce n'était point l'affranchissement de la Germanie, mais un empire construit à son profit et qu'il

pût régenter, comme Auguste régentaient l'empire romain.

La guerre acharnée que se firent Marbod et Hermann délivra Rome d'inquiétude. Le chef des Marcomans, vaincu, fut contraint d'aller mendier un asile auprès des Romains.

Après ce grand désastre des Marcomans, la Pannonie et le Norique furent quelque temps tranquilles. Mais encouragés par les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron, et par le bruit des victoires du Batave Civilis, les Germains des bords du Danube renouvelèrent leurs incursions, et le roi des Daces osa même attaquer l'Italie. Le lâche Domitien acheta la paix des barbares, et dégrada l'empire jusqu'à leur promettre un tribut annuel. Trajan vengea le nom romain; il jeta audacieusement un immense pont de pierre sur le Danube, comme pour défier les barbares, battit les Daces, et réduisit leur pays en province. Ces triomphes de Trajan sur les peuples de la Pannonie ne firent qu'irriter les Germains méridionaux. Tous les peuples situés le long du Danube, depuis la Pannonie jusqu'au Nordgau, les Marcomans, les Quades, les Hermondures, les Langobards, et plusieurs autres qui nous sont inconnus, formèrent une vaste confédération. L'effroi se répandit par toute l'Italie, et, si l'on en croit Lucien, on alla jusqu'à consulter un prétendu prophète, qui promit la victoire si l'on jetait dans le Danube, pour les faire aborder sur la rive gauche, deux lions chargés de parfums et d'aromates. Mais les barbares, qui prirent ces lions pour des chiens sauvages, les tuèrent à coups de flèches, et, quelque temps après, massacrèrent vingt mille Romains.

Il fallut que les deux empereurs Marc Aurèle et l'indigne collègue qu'il s'était donné, Lucius Vérus, marchassent contre les Germains. Pour se rendre les dieux favorables, et ranimer la confiance des soldats, toujours alarmés d'une guerre au delà des Alpes, Marc Aurèle ordonna un si grand nombre de sacrifices, que les plaisants

de Rome disaient qu'à son retour il ne trouverait plus de bœufs pour remercier les dieux de sa victoire. Les barbares avaient pénétré jusqu'à Aquilée; ce ne fut qu'avec peine qu'il en délivra l'Italie. L'empereur croyait la paix assurée, mais les Marcomans et leurs alliés avaient éprouvé la faiblesse de l'empire et goûté les fruits de l'Italie : la guerre recommença.

Cependant, à Rome, toutes les ressources avaient été épuisées. Marc Aurèle se vit obligé de vendre les meubles et les effets précieux du palais impérial; on enrôla les esclaves, les gladiateurs, les étrangers, et cette armée, à peine romaine, descendit des Alpes vers le Danube. Attiré par les Quades dans d'étroits défilés, l'empereur se vit tout à coup enfermé par les barbares, qui, détournant tous les ruisseaux, laissèrent leurs ennemis exposés à une soif dévorante. Le désastre de Varus allait se renouveler. L'empereur et sa dernière armée périssaient, lorsqu'une pluie imprévue leur offrit le moyen de se désaltérer. En même temps, un orage affreux, mêlé de grêle et de tonnerre, fondit sur les Quades, qui se hâtèrent de rendre les armes, persuadés que les dieux s'étaient prononcés pour les Romains. Cette intervention du ciel fut attribuée aux prières de la légion fulminante, la dixième, celle de César, et qui était toute composée de chrétiens.

Sous les successeurs de Marc Aurèle, la Pannonie et le Norique furent traversés et ravagés par ces hordes sans nombre qui se ruaient sur l'empire romain. Placées au pied des Alpes, ces contrées étaient comme leur lieu de rendez-vous; c'est là qu'ils se préparaient aux attaques contre l'empire; de là qu'ils partaient pour franchir les Alpes et descendre dans la vallée du Pô. Ces hordes vagabondes échappent à l'histoire; c'est à peine si leurs noms ont survécu à leurs ravages : Sarmates, Vandales, Gépides, Hérules, Rugiens, Bulgares, etc., paraissent tour à tour sur les bords du Danube, qu'ils ensanglantent dans leurs querelles sans cesse renouvelées. Les Avars y éta-

blirent une domination plus durable : de la Hongrie, le centre de leur empire, ils s'étendirent à l'ouest jusque dans le cœur de l'Allemagne; mais, battus par les Francs en Thuringe, ils furent bientôt réduits en Germanie à la possession de l'Autriche jusqu'à la rive droite de l'Ens, et d'une partie de la Styrie.

—  
L'AUTRICHE DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU' AUX  
MARGRAVES HÉRÉDITAIRES.

L'Autriche resta alors pendant longtemps une *marche*, une frontière partagée entre les Germains qui habitaient la rive gauche de l'Ens, et les barbares de la Hongrie; mais lorsque Charlemagne eut renversé le duc de Bavière, Tassilon, il se trouva en face des Avars. Tassilon avait sollicité leurs secours contre le roi des Francs, et ils avaient pénétré avec deux armées dans le Frioul et la Bavière. C'était appeler sur eux-mêmes les armes de Charlemagne. « Le roi, dit Éginhard, quitta Worms vers le commencement de l'été, et partit pour la Bavière dans la résolution de rendre aux Huns (ou Avars) le mal qu'ils lui avaient fait, et de leur déclarer la guerre le plus tôt possible. Il rassembla donc, dans cette intention, des convois et les meilleures troupes de son royaume, et commença à faire route avec son armée partagée en deux. Il en confia une portion au comte Théodoric et à Meginfried, son chambellan, et leur ordonna de s'avancer le long de la rive septentrionale du Danube; lui-même occupa avec celle qu'il conduisait la rive méridionale de ce fleuve, et gagna la Pannonie. Il commanda aux Bava-rois de descendre le Danube avec les provisions de l'armée, placées sur des bateaux. S'étant ainsi mis en marche, il dressa d'abord son camp près de l'Ens; car ce fleuve, coulant entre la Bavière et le pays des Huns, devait nécessairement servir de limites aux deux royaumes. On fit alors pendant trois jours des prières pour que l'issue de cette guerre fût heureuse et fortunée; ensuite les troupes se mirent

en mouvement, et la guerre fut déclarée par les Francs à la nation des Huns. Les garnisons des Huns furent chassées; leurs forteresses, dont l'une était bâtie près du fleuve du Camb, et l'autre près de la ville de Comagène (Comhorn?), et sur le mont Anneberg, furent détruites, et tout fut dévasté par le fer et la flamme. Le roi gagna avec son armée le fleuve du Raab, le passa, et marcha, en suivant la rive, jusqu'au lieu où il joint le Danube; il y campa quelques jours, et résolut de retourner par la Bavière; mais il ordonna aux autres troupes, à la tête desquelles étaient Théodoric et Meginfried, de reprendre la route de la Bohême, qu'elles avaient déjà suivie. Ayant ainsi parcouru et ravagé une grande partie de la Pannonie, il reentra en Bavière avec son armée saine et sauve. Quant aux Saxons et aux Frisons, ils retournèrent chez eux par la Bohême, avec Théodoric et Meginfried, selon l'ordre qu'ils avaient reçu. Cette expédition se passa sans aucun fâcheux accident, si ce n'est que les chevaux de l'armée que menait le roi furent atteints d'une telle maladie, qu'on dit que de plusieurs milliers de chevaux il en resta à peine la dixième partie. Le roi renvoya ses troupes, se rendit à la ville de Régine, nommée actuellement Regensbourg (Ratisbonne), y passa l'hiver, et y fêta la naissance et la résurrection du Sauveur. »

Charlemagne ne fit en personne qu'une seule campagne en Pannonie. « Il se reposa sur son fils Pépin, les commandants des provinces, les comtes et les lieutenants, du reste de la guerre. Quoique soutenue par tous ceux-ci avec un très-grand courage, elle ne fut terminée qu'au bout de huit ans (791-797). La Pannonie, vide d'habitants, et la résidence royale du Chagan tellement dévastée qu'il n'y restait pas trace de demeure humaine, attestent combien il y eut de combats donnés et de sang répandu. Les Huns perdirent toute leur noblesse, virent périr toute leur gloire, et furent dépouillés de tout leur argent, ainsi que des trésors qu'ils avaient amassés de-

puls de longues années. De mémoire d'homme, les Francs n'ont fait aucune guerre dont ils aient rapporté un butin plus abondant et de plus grandes richesses. Jusqu'à cette époque, on aurait pu les regarder comme pauvres; mais alors ils trouvèrent dans le palais du roi des Huns tant d'or et tant d'argent, et rapportèrent des combats tant de précieuses dépouilles, qu'on est fondé à croire que les Francs enlevèrent justement aux Huns ce que ceux-ci avaient précédemment ravi injustement aux autres nations (\*). »

Cette nation, autrefois si redoutable, tomba si bas après sa défaite, que ce qui en restait fut obligé de venir demander à Charlemagne asile et protection contre les Slaves. Il en établit en Bavière, et leur fit prêcher le christianisme.

#### MARGRAVES D'AUTRICHE.

Pour administrer ses nouvelles conquêtes, Charles établit de ce côté des comtes de la frontière, des *margraves*, qui, sous le titre de comtes de la Bavière orientale, durent veiller sur tous les mouvements des Slaves, des Moraves d'abord, puis ensuite des Hongrois, dont les incursions désolèrent l'Allemagne du midi, jusqu'aux grandes victoires remportées sur eux par Henri l'Oiseleur et Othon le Grand.

Après la mort de Charlemagne, lorsque s'opéra le démembrement du grand empire, ce déchirement eut lieu pour l'Allemagne avec une régularité parfaite. On en voit les diverses parties échapper successivement et sans secousse apparente, à l'unité administrative que Charlemagne avait imposée. D'abord, se forme un royaume de Germanie; bientôt se dessinent au-dessous deux grandes masses, deux provinces dont le caractère est bien tranché, deux anciennes nations germaniques, qui ressaisissent leur indépendance sous des princes particuliers, la Saxe et la Bavière. Puis, à côté de

(\*) Éginhard, Vie de Charlemagne.

la Bavière, s'élève le duché de Souabe; à côté de la Saxe, celui de Franconie; enfin, sur les bords du Rhin, celui de Lorraine.

Quand les provinces intérieures, qui avaient déjà possédé jadis une existence politique, se trouvent reconstituées, alors vient le tour des frontières. Les margraves dans toute l'Allemagne orientale, prétendent au droit de transmettre à leurs fils le gouvernement de leurs *marches*, et lorsqu'en 883, Charles le Gros voulut enlever aux fils du margrave d'Autriche la charge de leur père, ils prirent les armes pour défendre ce qu'ils appelaient leur droit, et trouvèrent assistance parmi tous les seigneurs voisins, qui regardaient déjà comme une injustice d'enlever aux enfants les offices possédés par le père.

#### LÉOPOLD L'ILLUSTRE.

Léopold dit l'Illustre, chargé par Henri l'Oiseleur du gouvernement de la marche orientale, fut la tige des margraves d'Autriche. Léopold défendit courageusement cette province contre les attaques des Hongrois. Geiza, roi de Hongrie, s'étant emparé de la forteresse de Melck, Léopold se mit en marche contre lui avec une puissante armée, le battit sur les bords du Danube, et reprit la place. Il remporta d'autres avantages sur les Hongrois, aux dépens desquels il recula les limites de l'Autriche vers l'orient. Sa piété ne le cédait point à sa valeur; il fonda au château de Melck un chapitre de douze chanoines, où il fut dans la suite inhumé avec sa femme. Sa mort fut l'effet d'un accident tragique. Ayant été invité par l'évêque de Wurtzbourg à la fête de saint Kilien, patron de cette ville, il s'y rendit avec Henri, son fils; mais tandis qu'il regardait d'une fenêtre les exercices militaires de ses soldats, qui l'avaient accompagné, il fut frappé mortellement d'une flèche tirée au hasard, et n'eut que le temps de recevoir les derniers secours de l'église (994).

#### HENRI 1<sup>er</sup>.

(994-1018.)

Son fils Henri lui succéda : on sait peu de chose sur ce prince. Il soutint l'empereur Henri II dit le Saint dans sa lutte contre Boleslas Chrobry, roi de Pologne, et repoussa comme son prédécesseur, les attaques des Hongrois, qui du reste n'envenimaient l'Autriche que pour y faire du butin, et non pour y chercher un établissement. Henri, pour prévenir ces incursions, fit alliance avec leur roi et lui donna sa fille en mariage.

Le château de Melck était alors la résidence des margraves autrichiens; c'est là que Henri fit transporter le corps de saint Coloman, auquel il fit élever dans l'église de Saint-Pierre un magnifique tombeau.

#### ALBERT 1<sup>er</sup>, LE VICTORIEUX.

(1018-1056.)

Albert, surnommé le Victorieux, avait déjà mérité ce titre par son courage et ses exploits, avant de succéder à son père. L'alliance contractée par Henri avec les Hongrois, le mariage d'Albert avec la sœur de leur roi Pierre, dit l'Allemand, à cause de la faveur qu'il accordait aux hommes de cette nation, rien ne put sauver l'Autriche des éternels ravages de ces redoutables ennemis. Albert eut à repousser, en 1042, une dernière invasion tentée par eux; mais il les vainquit et leur enleva tout le pays qui formait autrefois la haute Pannonie. L'empereur Henri III, pour reconnaître l'important service que rendait à l'Allemagne entière une victoire gagnée sur les Hongrois, voulut que le pays conquis par Albert restât comme possession héréditaire dans la maison des margraves d'Autriche. Le roi André, successeur d'Aba, ayant renouvelé la guerre, Albert remporta encore sur lui divers avantages, qui l'obligèrent à demander la paix. Ce margrave peut être regardé comme le fondateur de l'Autriche actuelle, car ce fut lui qui étendit jusqu'à la rivière de Leytha



son territoire, qui n'allait auparavant que jusqu'au Kahlenberg.

Ainsi, les margraves d'Autriche augmentaient lentement leur pouvoir : restant étrangers aux querelles qui occupaient l'Allemagne derrière eux, ils assuraient et étendaient leurs frontières aux dépens des Slaves.

#### ERNEST LE VAILLANT.

(1056-1075.)

Ernest suivit d'abord cette conduite prudente de ses pères ; il soutint avec bonheur plusieurs guerres contre les Hongrois, et reçut en récompense de l'empereur Henri IV, en 1058, l'avouerie de l'archevêché de Salzbourg et celle de l'évêché de Passau, avec le droit de faire porter devant lui le glaive et le drapeau, comme les rois, et de prendre sur son sceau un oiseau semblable à l'aigle double des armes actuelles de l'Autriche.

Mais cette extension de territoire et de prérogatives vers l'ouest, semble avoir décidé Ernest à donner son attention aux révolutions de l'empire. Lorsque la querelle des investitures éclata, et qu'il vit toute l'Allemagne du nord soulevée contre Henri IV, espérant sans doute qu'en s'unissant avec elle il trouverait moyen d'accroître ses domaines aux dépens de la Bavière, qui soutenait Henri, il se déclara contre l'empereur, et partagea la défaite que Henri fit éprouver aux Saxons sur les bords de l'Instrut. Ernest resta lui-même sur le champ de bataille.

#### LÉOPOLD II, dit LE BEAU.

(1075-1096.)

Ce ne fut point un avertissement pour son fils ; il resta comme son père attaché au parti des Saxons. Henri se vengea en lui ôtant le margraviat d'Autriche, qu'il donna à Wratislas II, roi de Bohême ; mais c'était une de ces décisions qui ne peuvent s'exécuter qu'avec une armée, car le temps n'était plus où l'empereur pouvait donner ou enlever à son gré ces charges, qui étaient devenues des principautés in-

dépendantes. Le roi de Bohême, aidé par son frère, le margrave de Moravie, et par les troupes du duc de Bavière, pénétra en Autriche, et remporta une victoire dans un lieu nommé Moriberch. Cependant, malgré cet échec, Léopold parvint à se soutenir dans sa province, et força même le roi de Bohême à renoncer au don que lui avait fait l'empereur. Quelques succès sur les Hongrois, qui voulaient encore entamer l'Autriche, consolidèrent sa puissance.

Sa veuve, Itha, eut une destinée singulière. Partie pour visiter la terre sainte, avec le duc de Bavière, l'archevêque de Salzbourg et d'autres princes, Itha fut prise par un prince sarrasin, et la femme d'un margrave d'Autriche alla mourir dans le sérail d'un émir musulman.

#### LÉOPOLD III, dit LE PIEUX.

(1096-1136.)

Léopold mérita son surnom par ses libéralités envers les églises. Il fit de nombreuses donations aux moines de Melck, et obtint, en 1113, une bulle de Rome, qui exemptait ce monastère de la juridiction de l'évêque de Passau, pour le soumettre immédiatement à celle du saint-siège. L'année suivante, il fonda l'église de Neubourg, où il établit des moines de l'ordre de Saint-Augustin (\*). Léopold administra l'Autriche, comme il aurait fait pour son propre domaine, avec économie et justice. Son peuple avait encore des mœurs grossières et même féroces qu'il devait à ses éternelles luttes contre les Slaves : Léopold les adoucit par de sages

(\*) Suivant une tradition populaire, le magnifique convent de Kloster-Neubourg aurait été construit par Léopold, à l'endroit où sa femme aurait retrouvé un voile précieux perdu à la chasse huit ans auparavant. Léopold se complut tellement à son ouvrage, qu'il fit bâtir en même temps, à côté du cloître, le château de Furstenhof; bientôt on éleva tout à l'entour des maisons, pour servir de demeure aux personnes attachées au margrave, et peu à peu Kloster-Neubourg devint une ville considérable.

règlements. Leur religion était mêlée de cérémonies superstitieuses, restes de l'ancien paganisme conservés sous différentes formes dans les montagnes, il les effaça et fit prêcher la pure doctrine. Les pauvres eurent à selouer de sa bienfaisance, et tous ses sujets de sa justice.

Tant de sagesse répandit par toute l'Allemagne la réputation du margrave d'Autriche; et lorsque Henri V mourut, Léopold fut désigné par plusieurs pour lui succéder dans l'empire. Mais comme il vit son compétiteur Lothaire réunir un plus grand nombre de suffrages, il se retira.

Malgré son caractère pacifique, Léopold eut plusieurs guerres à soutenir contre Étienne, roi de Hongrie, dont il repoussa les attaques avec l'assistance du roi de Bohême. La Hongrie fut même ravagée par lui, en représailles des dévastations qu'Étienne avait répandues sur l'Autriche.

Le règne de Léopold eut une heureuse influence sur l'Autriche. Les margraves précédents avaient, par la guerre, fondé en quelque sorte ce margraviat; Léopold, par son administration, en unit les diverses parties, en forma comme une masse homogène qui ne pouvait plus être séparée. L'ancienne marche avec ses limites incertaines, et sa population, mêlée de Germains et de Slaves, formait maintenant un État, ayant une vie propre, comme chacun des autres grands duchés de l'Allemagne.

**ALBERT II, dit LE DÉVOT.**  
(1136.)

Son fils Albert ne régna que peu de temps; il mourut la même année que son père, après avoir cependant signalé sa courte administration par une utile intervention dans les affaires de la Hongrie, où il soutint son beau-frère Bela II contre un compétiteur qui lui disputait le trône.

**LÉOPOLD IV, dit LE LIBÉRAL.**  
(1136-1142.)

Léopold, le troisième fils de Léopold le Pieux, succéda à son frère Al-

bert, par préférence à son autre frère Henri, plus âgé que lui. L'empereur d'Allemagne, Conrad de Franconie, était son frère utérin; car Léopold le Pieux avait épousé la veuve du duc de Souabe, déjà mère de Conrad. Cette parenté valut au margrave d'Autriche le duché de Bavière, que l'empereur lui conféra lorsqu'il en eut privé Henri le Superbe. Léopold administra ce pays pendant quatre années jusqu'à sa mort, arrivée en 1142.

**DUCS D'AUTRICHE.**

**HENRI, dit DE JOCHSAMERGOTT.**  
(1142-1177.)

Henri, frère aîné de Léopold, lui succéda. Conrad lui conféra, comme à Léopold, le duché de Bavière; mais il était difficile qu'un même prince possédât ces deux provinces; l'équilibre de l'Allemagne s'y opposait autant que la rivalité des deux peuples. Aussi, en 1154, à son retour de la croisade où il avait suivi l'empereur, Henri abandonna de lui-même la Bavière à Henri le Lion, fils de Henri le Superbe. Toutefois, deux ans plus tard, Frédéric Barberousse, redoutant la puissance et la vieille haine du duc de Bavière, le contraignit de céder à Henri tout le pays en deçà de l'Ens. L'Autriche, par cet accroissement de territoire, devenait un des plus grands fiefs de la couronne de Germanie. Il n'était pas juste que ses princes conservassent le titre modeste de margrave. Aussi Frédéric, qui d'ailleurs avait besoin, pour ses expéditions d'Italie, des secours de l'Allemagne méridionale, s'attacha à gagner Henri, et érigea le margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Par une charte donnée à Ratisbonne, le 17 septembre 1156, en présence des princes de l'empire, l'Autriche fut érigée en duché et principauté de l'empire, héréditaire à perpétuité, transmissible aux femmes, mais après l'extinction des mâles de toutes les branches descendantes du premier Arnulf, duc de Bavière sous Othon I<sup>er</sup>.

Le nouveau duc accompagna en effet

deux fois Frédéric en Italie, et assista à la prise de Milan. De retour en Autriche, il établit sa résidence à Vienne, dont il fit la capitale de tout le duché.

Henri soutint plusieurs guerres avec Geisa, roi de Hongrie, Welf, duc de Bavière, Conrad, margrave de Moravie, et le jeune Ottocar, margrave de Styrie; mais on n'en connaît point les détails. Il mourut, le 13 janvier 1177, d'une chute de cheval. Il avait épousé, en passant à Constantinople au retour de sa croisade, Théodora, nièce de l'empereur Manuel.

#### LÉOPOLD V. (1177-1194.)

Léopold V, fils aîné de Henri et son successeur, suivit comme lui la fortune de Frédéric Barberousse. Lorsque ce prince fut contraint d'aller à Venise reconnaître l'indépendance de la ligue lombarde, le duc d'Autriche était avec lui. En 1182, il fit un premier voyage à la terre sainte, d'où il rapporta un morceau de la vraie croix, qu'il déposa dans l'abbaye de Sainte-Croix, près de Vienne. L'amitié qui liait Léopold à Ottocar fut utile au duc d'Autriche; car le margrave de Styrie, n'ayant point d'enfants, lui assura sa succession; et l'an 1192, cette importante contrée fut remise à l'Autriche. La manière dont Léopold se vengea de Richard Cœur de Lion a rendu son nom célèbre en l'attachant pour toujours à celui du roi d'Angleterre. Léopold avait accompagné Frédéric Barberousse à la terre sainte, en 1189. Au siège de Saint-Jean d'Acre, il se distingua par son courage, et eut un jour son habit tellement couvert de sang, qu'il ne resta de blanc que ce qui était couvert par son baudrier. Le duc de Souabe, qui remplaçait l'empereur son père, mort dans la route, changea, par cette considération, les armes de l'Autriche, et lui donna un écu de gueules à la face d'argent. La mort ayant aussi enlevé, dans cette expédition, le duc de Souabe, les troupes allemandes refusèrent de continuer le service, et reprirent la

route de leur pays. Léopold, ne pouvant les retenir, demeura au siège avec une partie des siennes. L'arrivée successive des armées de Flandre et d'Angleterre, sous la conduite de leurs rois, Philippe Auguste et Richard I<sup>er</sup>, ranima le courage des assiégeants, qui se rendirent enfin maîtres de la place. Dans un des assauts qui y furent donnés, Léopold, s'étant rendu maître d'une tour, y fit planter sa bannière. Le monarque anglais, piqué de cet acte d'autorité, fit arracher et fouler aux pieds le drapeau par ses gens. Léopold sentit vivement cet affront, et résolut de s'en venger un jour, s'il en trouvait l'occasion.

Elle se présenta, contre son attente, lorsqu'il était déjà de retour en son pays. Richard, en voulant regagner le sien, prit sa route par l'île de Corfou, et essuya sur la route une violente tempête qui le jeta sur les côtes de l'Istrie, où son bâtiment échoua. Obligé de continuer son voyage par terre, et de traverser l'Allemagne, en passant par l'Autriche, il prit le parti de se déguiser en templier pour n'être pas reconnu. Mais il le fut près de Vienne, le 20 décembre, et aussitôt arrêté par ordre de Léopold. L'empereur Henri VI, instruit de cet événement, acheta du duc d'Autriche, pour une somme d'argent, l'illustre prisonnier, qu'il retint en captivité l'espace de onze mois (\*). Le pape, la reine, mère du monarque anglais, sollicitèrent si vivement sa délivrance, qu'à la fin elle fut accordée, au commencement de février 1194, dans la diète de Haguenau, moyennant une rançon de 15,000 marcs d'argent, dont un tiers pour Léopold. Ce duc ne jouit pas longtemps du fruit de sa vengeance. Sur la fin de la même année, étant monté à cheval dans le dessein de retourner pour la troisième fois en Palestine, il fit, près du château de Gratz, un chute si violente, qu'il en mourut le 21 décembre.

(\*) C'est dans le château de Durrenstein que Richard fut emprisonné. Voyez la planche 1.

**FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>, dit LE CATHOLIQUE.**  
(1194-1198.)

Le fils de Léopold partagea le goût de son père pour les expéditions lointaines et les guerres saintes. Les quatre années que dura son règne furent employées par lui à deux croisades. En 1195, il partit avec plusieurs princes allemands, pour aller combattre les Sarrasins d'Espagne. Mais une expédition au delà des Pyrénées n'avait pas le même charme ni les mêmes avantages qu'un pèlerinage à la terre sainte. Il y avait, dans le voyage de Jérusalem, plus d'indulgences à gagner, et puis l'Orient à voir en passant. Aussi Frédéric, à peine revenu d'Espagne, partit pour la terre sainte; mais il mourut le 11 août de l'année 1198.

**LÉOPOLD VI, dit LE GLORIEUX.**  
(1198-1230.)

A son avènement, Frédéric avait abandonné la Styrie à son frère; heureusement pour l'Autriche, Frédéric mourut sans enfants, et Léopold, en héritant du duché, y réunit la province qui avait formé son apanage du vivant de son frère. Comme Frédéric, Léopold fit plusieurs croisades. C'est le prince le plus aventureux de son temps; on le trouve sur tous les grands chemins de l'Europe. En 1208, il alla à la terre sainte. Trois ans plus tard, il prit part, avec plusieurs autres princes allemands, à cette guerre des Albigeois qui désola tout le midi de la France, mais fut utile aux progrès de l'autorité royale dans ce pays. Puis il passa en Espagne, où les royaumes chrétiens du nord de la Péninsule étaient menacés par la formidable invasion des Almoravides. Léopold prit une part glorieuse à la sanglante et décisive bataille de *las Navas de Tolosa*. De retour en Autriche, il ne put y rester en repos, et l'an 1217 il partit avec André II, de Hongrie, pour la Palestine. Jusque alors les croisés avaient toujours attaqué les musulmans dans la terre sainte; mais l'on commençait à comprendre que tous les secours leur

venant d'Égypte, c'était là qu'il fallait aller conquérir Jérusalem. Les croisés s'y rendirent et attaquèrent, au mois d'août de l'année 1218, la tour du Phare qui défendait le port de la ville de Damiette. Le duc d'Autriche eut, dans cette expédition, le commandement de l'armée. Un chroniqueur contemporain, Jacques de Vitry, parle de ce prince en ces termes : « Le noble duc d'Autriche, en véritable prince catholique, se montra en tout point brave et honorable chevalier du Christ. » Cette tour du Phare était située au milieu du Nil. « En cette tour était le bout d'une chaîne dont l'autre bout était à Damiette; les Sarrasins la levaient quand ils voulaient que les vaisseaux ne montassent ni ne descendissent le fleuve (\*). » Le duc d'Autriche fut principalement chargé, comme nous l'avons dit, de la conduite de ce siège. « Nos princes, dit Jacques de Vitry, ayant jugé qu'il ne serait pas convenable de laisser cette tour sur leurs derrières, le duc d'Autriche et les hospitaliers préparèrent des échelles sur deux bâtiments. Les Teutons et les Frisons formèrent des retranchements sur un troisième navire, et construisirent une petite tour au sommet de leur mât, sans y suspendre d'échelle. L'échelle des hospitaliers fut brisée, et tomba avec le mât et avec les combattants qu'elle portait. L'échelle du duc fut pareillement brisée et presque à la même heure, et les vaillants chevaliers qui la montaient, revêtus de leurs armes, tombèrent de leurs corps; mais en même temps leurs âmes, couronnées d'un glorieux martyre, s'élevèrent vers les cieux. Les Égyptiens, remplis de joie, poussèrent de grands éclats de rire et de grands cris, battant le tambour, faisant résonner les trompettes; et dans le même temps les chrétiens étaient saisis de chagrin et de douleur. Cependant le vaisseau des Teutons ayant jeté l'ancre entre la tour et la ville, faisait beaucoup de mal aux Égyptiens à l'aide des ar-

(\*) Bernard le Trésorier, continuateur de Guillaume de Tyr.

chers qui le montaient, et principalement à ceux des ennemis qui occupaient le pont qui s'étend de la tour à la ville. De leur côté, les ennemis attaquaient vivement le même navire, tant du côté de la ville que de la tour et de dessus le pont, et lui lançaient des feux grégeois. Ces feux l'ayant enfin atteint, les chrétiens eurent lieu de craindre qu'il ne fût entièrement brûlé, et ceux qui le défendaient travaillaient avec ardeur et réussirent à éteindre l'incendie. Puis le navire, criblé de flèches en dedans aussi bien qu'en dehors, sur la petite tour dressée au sommet du mât de même que dans tous les cordages, fut enfin ramené vers sa première station, au très-grand honneur des chrétiens. Un autre navire des templiers, que l'on avait de même garni de retranchements, et qui, durant cet assaut, s'était tenu toujours tout près de la tour, essuya également de grandes avaries.

« Considérant alors que nous ne pourrions réussir à nous emparer de la tour, ni avec nos pierriers, puisque nous l'avions tenté vainement pendant plusieurs jours, ni en dressant un camp tout à l'entour, à cause de la profondeur des eaux, ni par famine, attendu le voisinage de la ville, ni en pratiquant des mines, à cause de la proximité des eaux qui l'entouraient, agissant sous les yeux du Seigneur, et lui obéissant comme à notre architecte, nous prîmes deux bâtiments des Teutons et des Frisons, que nous liâmes ensemble, non sans beaucoup de travail, les attachant fortement l'un à l'autre avec des pontres et des cordes, pour éviter qu'ils ne vinssent à vaciller; puis nous dressâmes sur ces bâtiments quatre mâts et autant de vergues. Au sommet des mâts, nous placâmes une tour, fortement fixée à l'aide de lattes et d'un tissu solide, pour résister aux efforts importuns des machines. La tour fut doublée de cuivre en dehors et sur la toiture, afin de la préserver de l'atteinte des feux grégeois, et en dessous de cette tour on construisit une échelle qui fut attachée et suspendue par de très-forts corda-

ges, et qui s'avancait à trente coudées environ de la proue. Ces divers travaux étant terminés en peu de temps, et fort heureusement, nous invitâmes les grands de l'armée à venir voir s'il y manquait quelque chose qui pût être fait soit avec de l'argent, soit par l'adresse de l'homme; et comme on nous répondit qu'on n'avait jamais fait un pareil ouvrage en bois sur les eaux, nous jugeâmes qu'il fallait mettre celui-ci à l'épreuve. Pendant ce temps, le pont qui conduisait les ennemis de la foi de la ville à la tour avait été presque entièrement détruit par les machines qu'on faisait sans cesse jouer contre lui.

« Le sixième jour de la semaine qui précède la fête de saint Barthélemy, nous nous avançâmes pieds nus, et en toute dévotion, avec tous ceux de notre nation, pour faire une procession à la sainte croix. Là, après avoir humblement imploré les secours d'en haut, pour écarter de l'œuvre de Dieu tout sentiment de jalousie et de vanité, nous invitâmes à nous assister dans l'exécution de notre entreprise, des hommes des diverses nations qui étaient alors dans notre armée, quoiqu'il y eût des Teutons et des Frisons en nombre bien suffisant pour monter sur les vaisseaux et diriger les manœuvres. Le jour de la Saint-Barthélemy, qui était un vendredi, le Nil ayant fait une forte crue, et malgré tout l'obstacle que nous imposait l'impétuosité des eaux, nous parvîmes, non sans de grandes difficultés, et même des périls, à faire remonter notre nouvelle construction du lieu où elle avait été faite jusque vers la tour. Un navire, que nous associâmes à notre entreprise, se portait en avant, marchant à force de voiles.

Pendant ce temps, les clercs étaient sur le rivage, pieds nus, adressant au ciel leurs supplications. Lorsque nous fûmes arrivés vers la terre, notre double navire ne put être retourné vers la rive occidentale; et, remontant droit devant nous, nous le dirigeâmes vers la plage septentrionale, et nous parvîmes enfin à fixer nos cordages et nos ancres, malgré l'effort des gran-

des eaux qui tendaient à nous repousser. Les ennemis établirent au-dessus des tours de la ville six machines, ou même davantage, pour les faire battre sur nous; mais dès le principe, l'une de ces machines fut brisée et demeura en repos; d'autres, après quelques coups (\*)..... D'autres nous lancèrent sans interruption des pierres qui tombaient comme la grêle. Le navire qui s'était posté en avant et au pied de la tour, ne fut pas exposé à de moindres périls. Des feux grégeois, lancés de près, du haut de la tour située sur le fleuve, et de loin, des tours de la ville, tombaient sur lui, semblables à la foudre, et étaient bien propres à y porter l'épouvante. Cependant à force de travail on parvint à éteindre ces feux avec du vinaigre et du sable. Pendant ce temps le patriarche se prosternait dans la poussière devant le bois de la croix, et tous les hommes du clergé, revêtus de leurs étoles, étaient nu-pieds sur le rivage, élevant leurs cris vers le ciel.

« Cependant les défenseurs de la tour, portant leurs lances en avant, parvinrent à enduire d'huile la partie antérieure de l'échelle, puis ils la recouvrirent de feux grégeois qui jetèrent aussitôt des flammes. Les chrétiens qui étaient dessus, s'étant serres pour échapper à ces flammes, accablèrent de leur poids l'extrémité de l'échelle, en sorte que le pont mobile que l'on avait adapté sur le devant s'affaissa. Le porte-bannière du duc d'Autriche tomba de l'échelle, et les Sarrasins enlevèrent la bannière.

Les chrétiens qui étaient sur le rivage descendirent de cheval, se prosternèrent pour adresser leurs supplications au ciel, et leurs mains étroitement serrées, leurs figures fortement contractées attestaient la douleur qu'ils ressentaient pour ceux qui s'étaient exposés à tant de périls sur un fleuve si profond. A ce témoignage de la vive dévotion du peuple, et tandis qu'il élevait vers le ciel des mains suppliantes, la miséricorde divine souleva l'échelle; les larmes des fidèles éteignirent le feu,

et les nôtres, se trouvant de nouvelles forces, attaquèrent de près les défenseurs de la tour, et combattirent vigoureusement avec le glaive, la pique, les massues et d'autres instruments. Un certain jeune homme du diocèse de Liège monta le premier à la tour. Un autre Frison, très-jeune, tenant main un fléau à battre le grain, qu'il avait préparé pour le combat en le serrant fortement avec des cordes, frappait de cette arme à droite et à gauche, et ayant renversé un homme qui portait la bannière jaune du soudan, il la lui enleva aussitôt. D'autres accoururent bientôt à la suite des premiers, et triomphèrent de ces ennemis, qu'ils avaient estimés si durs et si cruels tandis qu'ils résistaient. O miséricorde ineffable de Dieu! ô transports de joie inexprimables des chrétiens! Après la douleur et le deuil, après les larmes et les gémissements, quelle joie, quel triomphe nous vîmes! Nous entonnâmes le *Te Deum laudamus*; *Benedictus Dominus Deus Israel*, et d'autres cantiques d'actions de grâces; nous célébrâmes à haute voix les louanges mille fois répétées du Seigneur, et d'abondantes larmes se mêlaient à ces élans de nos cœurs (\*).

La prise de la tour du Phare permit d'entreprendre le siège de Damiette; mais le duc d'Autriche, qui avait si bien commencé la campagne, n'eut pas la patience d'en attendre la fin. Après une victoire remportée sur les infidèles le jour des Rameaux, il se rembarqua avec une partie des Allemands et des Frisons.

Malgré ces lointaines expéditions, Léopold ne négligea pas l'administration de son duché. Plusieurs des règlements qu'il établit restèrent longtemps

(\*) Jacques de Vitry, Histoire des Croisades, liv. III, traduction de M. Guizot. Si nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs cet extrait peut-être un peu long d'un historien contemporain des croisades, c'est parce que l'auteur est généralement peu connu, et que son récit, dans son exactitude scrupuleuse et naïve, nous fait connaître quelles étaient les ressources de l'art militaire à cette époque.

(\*) Il y a ici une lacune dans le texte.

en vigueur; il agrandit la ville de Vienne, lui accorda des privilèges; fit construire le vieux château, nommé *Burg*, qui sert encore de résidence aux souverains, et donna des établissements aux chevaliers de l'ordre teutonique et de Saint-Jean de Jérusalem. La possession de Scharding, qu'il fortifia, ainsi que Vienesch-Neustadt, semble indiquer qu'il était maître d'une certaine étendue de territoire sur la rive gauche de l'Ens. Sous son règne, l'Autriche s'agrandit au sud-est par l'acquisition de la Carniole qu'il acheta moyennant 1650 marcs d'argent.

**FRÉDÉRIC LE BELLIQUEUX.**  
(1230-1246.)

Ce fut le dernier prince de la maison de Bamberg. Les premières années de son règne ne furent occupées que par des guerres continuelles contre la Bohême et la Hongrie, qui se terminèrent par une paix dont on ignore les conditions. A peine Frédéric avait-il échappé aux dangers dont le menaçait la coalition des deux rois, qu'il souleva contre lui, par le dérèglement de ses mœurs, les habitants de Vienne; il fut contraint de sortir de la ville et d'aller chercher un asile au milieu de ses troupes. Il se mit alors lui-même à piller son duché, rançonnant surtout les monastères qu'avaient enrichis les libéralités de ses prédécesseurs. Les plaintes qui éclataient de toutes parts contre lui devinrent si vives qu'il fut cité à comparaitre par-devant la diète (1236) : sur son refus, on le déclara déchu de ses duchés, et l'empereur, assisté du roi de Bohême, du duc de Bavière et d'autres princes, entra dans Vienne où il resta trois mois. En partant il y laissa un gouverneur qui devait l'administrer comme ville impériale. Pendant quatre ans Frédéric vécut à Neustadt comme un simple particulier. Ce temps fut pour l'Autriche une époque de calamité, car les seigneurs profitèrent de la ruine de leur duc pour piller tout le pays; le margrave de Baden s'empara du château de Kalenberg et de Kloster-Neu-

bourg : ses partisans Schenck, Harnpach et Presler désolèrent le duché; mais aucun ne se signala par plus de ravages que le seigneur d'Agstein. Hadamar III, surnommé le Clicn, à cause de sa cruauté, profitant de la position de son château sur le Danube, interceptait la navigation du fleuve, et enlevait marchands et marchandises. De toutes parts c'était de semblables pirateries, car toutes les collines qui bordent le Danube, toutes les passes des montagnes, s'étaient couvertes de forteresses féodales où se retirait, comme dans un repaire, des hommes trop souvent armés pour le meurtre et les rapines.

Cependant, profitant des embarras qui retenaient l'empereur en Styrie, Frédéric leva des troupes, chassa les impériaux de Vienne, et parvint à rentrer ainsi en possession de la Styrie et de la Carniole; mais pendant qu'il allait à Vérone faire la paix avec l'empereur, le roi de Bohême surprit Vienne, et ne la rendit que pour une bonne somme d'argent.

En 1243, la guerre éclata entre Frédéric et Bela IV, roi de Hongrie. A la fin de la troisième campagne, le duc d'Autriche livra aux Hongrois une bataille qui aurait pu être décisive; mais, au milieu de l'action, il fut blessé d'un coup de flèche à l'œil, et tomba sous son cheval, dont le poids l'étouffa. 1246.

Frédéric n'avait point d'enfants : en lui s'éteignit la maison de Bamberg, qui avait reçu l'Autriche comme une simple *marche*, et qui la légna à la maison de Habsbourg, comme un des plus puissants duchés de l'Allemagne.

Après la mort de Frédéric le Belliqueux, l'empereur regarda l'Autriche et ses dépendances comme revenant à l'empire, et il la fit administrer en son nom. Mais sous les règnes de ses faibles successeurs, Conrad IV, Guillaume de Hollande, Richard d'Angleterre, et pendant l'inter règne qui suivit, ces pays se trouvèrent dans les circonstances les plus funestes, en butte aux prétentions de tous les parents du dernier duc, aux entreprises des souverains

de la Hongrie, de la Bohême, et des ducs de Bavière, ainsi qu'aux intrigues de la cour de Rome. Frédéric le Belliqueux avait laissé après lui une fille de son frère, Gertrude, mariée à Hermann, margrave de Baden, et deux sœurs, Constance, mariée à Henri, margrave de Misnie, et Marguerite, qui épousa, dans la suite, Ottocar, fils et héritier du roi de Bohême. Hermann de Baden s'empara du duché, et le conserva jusqu'à sa mort, mais sans pouvoir le transmettre à son fils Frédéric, qui alla mourir à Naples sur un échafaud, avec Conradin, le dernier rejeton de la maison de Hohenstaufen. Le prince de Bohême se rendit alors maître de l'Autriche et de ses dépendances, au préjudice des autres prétendants, qu'il défit constamment. Il recut l'investiture de l'empereur Richard d'Angleterre, et eut aussi l'adresse d'obtenir l'héritage de la Carinthie. Possesseur de la Bohême et de la Moravie, ce prince devint le plus puissant de l'Allemagne, et il serait resté tel s'il n'avait voulu se rendre indépendant de l'empire. Cette tentative le mit aux prises avec le nouveau roi de Germanie, Rodolphe de Habsbourg, dont les descendants règnent encore aujourd'hui avec le titre d'empereur d'Autriche.

--

#### MAISON DE HABSBOURG.

##### RODOLPHE I<sup>er</sup>.

Le glorieux fondateur de la monarchie autrichienne naquit le 1<sup>er</sup> mai 1218. Son père, Albert le Sage, qui avait pris la croix, mourut en Palestine, en 1240. Sa mère était fille du comte de Kibourg, qui descendait des puissants ducs de Zœringen, sous la domination desquels le nom des hommes libres de Schwitz, berceau de la confédération et de l'indépendance helvétique, commença à figurer parmi ceux des comtes illustres et des villes puissantes dont se glorifiait l'Helvétie. Les généalogistes ont fait remonter, d'après les conjectures les plus vraisemblables, cette illustre famille jusqu'à Etichon I<sup>er</sup>,

duc d'Alsace, et avec certitude jusqu'à Gontran le Riche, comte d'Alsace et de Brisgau, qui vivaient l'un au septième, l'autre au dixième siècle.

Ce fut en 1240 que le jeune Rodolphe, appelé à succéder à son père dans tout ce qui formait le patrimoine de sa maison, apparut sur la scène politique. Mécontent de l'héritage paternel, car de la tour de son manoir il pouvait mesurer de l'œil les limites de ses domaines héréditaires, qui se bornaient au landgraviat de la haute Alsace, au bourgraviat de Rheinsfeld, il partagea avec ses deux frères quelques domaines épars dans la Souabe et dans le Brisgau, et montra de bonne heure le désir de relever sa famille du long abaissement où elle était plongée. Élevé dans les camps de Frédéric II, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême, il avait fait ses premières armes en Italie sous les drapeaux de cet empereur. A la mort de son père, il revint en Helvétie; et, saisissant avec empressement les premières occasions qui se présentèrent d'acquiescer de la puissance et des richesses, il se mit à guerroyer à la tête d'un corps d'aventuriers, contre les barons turbulents, licenciés, qui infestaient les routes, surprenaient les villes, et pillaient les églises. En se faisant ainsi le défenseur des privilèges et des immunités des villes, et le protecteur des peuplades d'hommes libres qui vivaient en Helvétie, il se concilia des amis dévoués et redoutables. Le premier seigneur qu'il attaqua fut Hugues de Tuffenstein, qui avait tenu contre lui des discours outrageants. Il investit son château et le prit. Hugues fut tué après une courageuse résistance.

Rodolphe fut ensuite engagé dans deux autres expéditions, l'une contre le comte de Lauffenbourg, son oncle et son tuteur, qui lui retenait, disait-il, injustement une partie de son patrimoine; l'autre, contre les comtes de Kibourg, ses parents maternels. Dans ces deux expéditions, il trouva à ajouter à ses biens héréditaires : ce furent autant de degrés qui hâtèrent son élévation.

En 1245, Rodolphe épousa la fille de



**Burkard**, comte de Hohenbourg et de Hagenlock, qui lui apporta pour dot le château d'Oettingen, la vallée de Weile et quelques autres domaines en Alsace.

Jusqu'à l'année 1553, nous n'entendons plus parler du comte de Habsbourg. Nous le voyons reparaître chargé d'une excommunication pour avoir brûlé un monastère de la ville de Bâle. Ce fut sans doute en vue de se réconcilier avec l'Eglise, qu'il se rangea sous les drapeaux d'Ottocar, roi de Bohême, pour combattre les idolâtres de la Prusse, qui défendaient depuis cinquante ans les dieux et la liberté de leurs pères, vainement attaqués par les chevaliers de l'ordre teutonique. Rodolphe aida ensuite ce même prince dans la guerre qu'il entreprit contre Bela, roi de Hongrie.

Cette croisade ne l'empêcha pas, quelque temps après, d'attaquer l'évêque de Strasbourg, à qui son oncle Hartmann avait cédé ses terres. Hartmann se repentait de la donation; Rodolphe se chargea de la retirer des mains de l'évêque. Dans cette guerre, il y eut pour lui double gain: il entra dans ses domaines, et reçut des Strasbourgeois révoltés contre l'évêque, le titre d'avoué de leur ville.

Dans le cours de la même année, mourut le jeune Hartmann de Kibourg, laissant ses vastes domaines à sa fille en bas âge. L'année suivante, Hartmann l'aîné, dernier comte de Kibourg et landgrave de Thurgau, descendit aussi dans la tombe, et Rodolphe, tant en son nom qu'en celui de sa pupille, héritière du jeune Hartmann, prit possession des comtés de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden, et accrut ainsi son influence en Alsace et en Suisse.

Bien que Rodolphe eût presque toujours les armes à la main, il ne s'en servit jamais, comme les barons ses voisins, pour tourmenter les pauvres habitants des campagnes, et rançonner sans merci les voyageurs. Il n'usa de sa puissance que pour maintenir la sécurité dans les montagnes où il avait reçu le jour, défendant contre la tyrannie de la noblesse les citoyens

des villes, purgeant les grands chemins des nombreux bandits qui les infestaient, servant d'éclat aux faibles et de rempart aux monastères et aux cités. Cette conduite attirait déjà sur lui les regards de l'Allemagne; et telle fut l'opinion que l'on prit de sa justice et de sa valeur, que les petites républiques helvétiques qui bornaient ses domaines, sollicitèrent son intervention pour apaiser les troubles qui les divisaient. Schwitz, Uri et Underwald le choisirent librement pour protecteur. Les citoyens de l'importante ville de Zurich ne crurent pouvoir mieux assurer leur liberté qu'en lui confiant le commandement de leurs troupes. Mais les barons voisins, jaloux de ce choix, formèrent contre lui une redoutable confédération. Les deux armées se trouvèrent en présence aux environs de Zurich, et, après une lutte des plus opiniâtres, les armes du comte de Habsbourg furent couronnées d'un plein succès. Les confédérés, après leur défaite, voulurent essayer de traîner la guerre en longueur; mais ce plan échoua devant l'infatigable activité de Rodolphe. Après une suite de sièges et de combats où il développa tout à la fois les ressources de son génie inventif et rusé, et la fougue aventureuse de sa belliqueuse ardeur, les barons confédérés, frappés de terreur, s'écrièrent: « Toute résistance est vaine, Rodolphe est invincible! » Et dès lors cette ligue puissante fut dissoute. Leur chef, Hutold, se vit forcé de céder à Zurich la plus grande partie des domaines qui lui restaient.

Quelque temps auparavant, Berthold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, avait sommé Rodolphe, qui venait d'entrer en possession de l'héritage de la maison de Kibourg, de faire hommage pour certains fiefs qui relevaient de son abbaye. Le comte n'ayant pas obéi à cette sommation, le prélat, jaloux de ses prérogatives, s'était mis à la tête d'un corps de troupes considérable pour envahir les possessions de son vassal. Rodolphe se disposait à repousser l'agression, lorsqu'il apprit que les bourgeois de Bâle, à l'instiga-

tion de leur évêque, s'étaient soulevés et avaient massacré plusieurs de ses compagnons d'armes. Indigné de cette perfidie, Rodolphe jure de venger dans le sang le sang de ses amis. Il part accompagné seulement de dix chevaliers, et arrive au moment où Berthold était à table avec un grand nombre de seigneurs. « Je viens, dit le comte de Habsbourg, mettre fin à nos querelles; vous êtes mon suzerain et je suis votre vassal. » L'abbé de Saint-Gall le reçoit à bras ouverts, et le convie à prendre place à ses côtés. Rodolphe fait le récit de l'événement de Bâle; il raconte d'une voix si noblement indignée l'arrogance de l'évêque et la fureur du peuple, qu'il enflamme de courroux tous ceux qui l'écoutent. D'un ennemi il parvient à se faire un ami; Berthold et ses vassaux lui offrent leurs secours. Rodolphe les conduit sous les murs de Bâle, ainsi que les citoyens de Zurich, les montagnards suisses et ses propres sujets; et bientôt il contraint les Bâlois à lui livrer des otages.

Rodolphe s'en prit ensuite à l'évêque lui-même. Ayant passé le Rhin sur un pont de bateaux, que, le premier d'entre les modernes, il avait su construire, il enlève au prélat tous ses domaines, dévaste ses forêts, brûle ses villages et ses moissons, et fait un désert des belles campagnes qui avoisinent Bâle. Réduit aux dernières extrémités, l'évêque sollicite et obtient une suspension de vingt-quatre jours, durant laquelle le différend devait être accommodé par voie d'arbitrage.

#### RODOLPHE EST ÉLU EMPEREUR.

Rodolphe attendait l'expiration de cette trêve, lorsque, reposant dans sa tente, à minuit, il fut réveillé par Frédéric de Hohenzollern, bourgrave de Nuremberg, dont il était le parent et l'ami, et qui venait lui annoncer que les électeurs de l'empire germanique l'avaient, le 29 septembre 1273, appelé au trône impérial. La joie se répandit, à cette nouvelle, dans toutes les possessions du comte, et chez les habitants des villes et des vallées qui jouissaient de sa protec-

tion. Les Bâlois, dont l'énergique résistance avait fatigué les assiégeants, l'invitèrent à entrer dans leur ville, où il fut reçu aux acclamations générales; ils lui prêtèrent serment de fidélité, et lui firent présent d'une somme considérable pour les frais de son couronnement. L'évêque de Bâle, consterné de l'élévation de son ennemi, s'écria en se frappant le front : « Cramponne-toi bien à ton siège, seigneur Dieu, si tu ne veux que Rodolphe prenne ta place ! »

La mort de Richard, roi des Romains, arrivée en 1271, avait été suivie d'un interrègne de deux ans, durant lesquels l'Allemagne se vit presque toujours en proie à la plus déplorable anarchie. « Il n'y avait point de roi en Israël, s'écrient les contemporains, et chacun n'y faisait que ce qui paraissait juste à ses propres yeux. » « La terre pleure et languit, disait encore l'archevêque de Cologne dans ce beau langage de l'Écriture, le mont Liban est ébranlé jusque dans ses fondements, et la lune est toute rouge de sang. »

Une diète ayant été convoquée à Francfort, tous les électeurs s'y rendirent, à l'exception d'Ottocar, roi de Bohême, et de Henri, roi de Bavière, qui envoyèrent leurs ambassadeurs. Trois candidats furent nommés : Alphonse, roi de Castille, Ottocar, roi de Bohême, et Rodolphe de Habsbourg, simple comte de Souabe. Les suffrages tombèrent sur ce dernier, qui fut proclamé roi des Romains. Ce choix répondait parfaitement aux vues politiques des électeurs. Ils désiraient un chef, et craignaient de se donner un maître. Rodolphe leur avait paru propre, par son activité, à maintenir l'ordre dans l'empire, tandis que le peu d'étendue de ses domaines leur faisait espérer de n'être point inquiétés dans leurs usurpations par le nouvel empereur, simple comte de Souabe, issu d'une famille presque inconnue hors de ses domaines.

La couronne de Charlemagne fut posée à Aix-la-Chapelle, sur la tête du nouveau roi des Romains, le 24 octobre 1273. La cérémonie fut suivie

d'une contestation au sujet de l'investiture qu'il était dans l'usage d'accorder aux princes. Comme il n'y avait point de sceptre, on prétendit que Rodolphe ne pouvait investir. Saisissant le crucifix sur l'autel : « Ceci, qui est l'image de votre maître et du mien, dit-il, peut bien servir de sceptre. » Les investitures furent données.

Rodolphe prouva bientôt qu'il était digne du rang suprême. Il s'empessa de demander au pape la confirmation des droits qui lui avaient été conférés par son élection et son couronnement. Ses ambassadeurs obtinrent facilement l'approbation de Grégoire X, en souscrivant aux conditions qui avaient été imposées à deux de ses prédécesseurs ; en promettant de s'abstenir de toute intervention dans les lieux soumis à l'autorité du souverain pontife, particulièrement à Rome ; en ratifiant toutes les donations au profit du saint-siège ; en confirmant tous les droits de l'Eglise romaine sur le temporel du clergé d'Allemagne ; en promettant d'aider la maison d'Anjou à s'assurer la jouissance des royaumes de Naples et de Sicile, qu'elle possédait à titre de fiefs de l'Eglise, et en promettant enfin que Rodolphe entreprendrait en personne une croisade dans la terre sainte. En conséquence, le pape prêta son appui au nouveau roi des Romains, refusa d'écouter les propositions d'Ottocar, qui avait protesté contre l'élection ; et, après beaucoup de difficultés, il obtint le désistement d'Alphonse, roi de Castille, qui, durant l'inter règne, avait été élu roi des Romains par une partie des princes de l'empire.

#### GUERRE CONTRE OTTOCAR.

Tranquille désormais pour son autorité, Rodolphe s'appliqua sans relâche à faire cesser les pillages et les massacres qui se commettaient encore impunément par tout l'empire, et à ramener la paix et la sécurité. Ce fut alors qu'il développa dans toute son étendue ce désir ardent d'agrandir sa maison, cette ambition personnelle qu'il signala par des entreprises aventureuses, mais presque toujours couronnées

de succès. Jetant les yeux sur l'Autriche, il accueillit les plaintes que lui adressèrent les états de ce duché, et fit citer Ottocar à la diète d'Augsbourg pour qu'il eût à rendre compte de sa conduite, et à faire hommage pour ses fiefs. Ottocar répondit avec dédain à cette sommation, traitant Rodolphe de simple comte de Habsbourg. Une seconde sommation demeura sans réponse : à la troisième, le roi de Bohême envoya l'évêque Sekau en qualité d'ambassadeur, à la diète d'Augsbourg ; et son exemple fut suivi par le duc de Bavière. L'évêque harangua l'assemblée avec violence contre le chef de l'empire. Comme il s'exprimait en latin, Rodolphe lui dit avec dignité : « Si vous haranguiez dans un consistoire, vous pourriez employer la langue latine ; mais en discourant sur mes droits et sur ceux des princes de l'empire, vous ne devez pas vous servir d'un idiome que ne comprennent point la plupart de ceux qui vous écoutent. » A ces paroles, la diète, irritée de l'insulte qu'on lui avait faite, somma Ottocar de restituer l'Autriche, la Carinthie et la Carniole, et de faire hommage pour la Bohême et le reste de ses états ; menaçant, en cas de refus, de le mettre au ban de l'empire. De nouveaux ambassadeurs lui furent inutilement envoyés ; et il viola même les lois des nations en faisant mettre à mort les hérauts qui lui notifèrent le décret de la diète.

Rodolphe, pour exécuter la sentence prononcée contre le puissant roi de Bohême, eut besoin de mettre en usage tout ce qu'il possédait de talents, de courage et d'expérience militaire. Ottocar était un vieux guerrier, chéri de la victoire, et qui devait à son épée autant qu'à son adresse l'accroissement de sa puissance. Ses états s'étendaient des confins de la Bavière aux bords du Raab, en Hongrie, et de la Baltique à l'Adriatique. Les états de Rodolphe, peu considérables en eux-mêmes, étaient épars au pied des Alpes, en Souabe et en Alsace, et, par conséquent, éloignés des lieux qui devaient être le théâtre de la guerre. Quoique

l'empire eût voté des secours, un grand nombre d'États ne tinrent pas leurs promesses. Les mesures d'une équitable sévérité, que déjà le roi des Romains avait prises pour modérer l'esprit licencieux des barons, recouvrer les fiefs dont divers princes s'étaient emparés, avaient fait de nombreux mécontents. Rodolphe, cependant, tira de puissants secours de l'électeur palatin, des électeurs de Saxe et de Brandebourg, du bourgrave de Nuremberg, de la noblesse d'Alsace et de Souabe, et des cantons suisses; il entama des négociations avec Ladislas, roi de Hongrie, et avec Meinhart, comte du Tyrol : mais il fut secondé plus efficacement encore par le mécontentement qui agitait tous les États autrichiens, et par la sentence d'excommunication fulminée contre Ottocar par l'archevêque de Salzbourg. Ce prélat, après avoir relevé de leur serment de fidélité les peuples de son diocèse, et les avoir exhortés à secouer le joug d'un tyran et à recevoir en ami le chef de l'empire, employa toute son éloquence pour engager le roi des Romains à envahir les États autrichiens. « Je vois, lui dit-il, vos ennemis frappés de terreur; ils ont perdu tout leur courage; votre nom seul les fait trembler, et ils ne vous connaissent point encore. Que deviendront-ils quand ils entendront gronder la foudre, et qu'ils verront les aigles impériaux fondre sur eux avec la rapidité de l'éclair ? »

Animé par ces paroles, qui flattaient son ambition, Rodolphe marcha d'abord contre Henri, duc de Bavière, qu'il contraignit à renoncer à l'alliance du roi de Bohême. Ce succès lui ouvrit l'entrée de l'Autriche, et son expédition, commencée sous les plus heureux auspices, devait dès lors se terminer presque à son début. Accompagné de son nouvel allié, le duc de Bavière, qui était à la tête de dix mille chevaux, il traversa la basse Bavière, et s'avança sans résistance contre Vienne. Ottocar qui, plein d'un mépris superbe pour son adversaire, avait cru, au premier instant, inutile d'exciter par

sa présence le courage de ses troupes, accourut, à travers les montagnes et les forêts de la Bohême, au secours de la capitale de l'Autriche. Mais la fatigue et le manque de vivres ne permirent pas à ses troupes de passer Drossendorf, tandis que Rodolphe, après avoir longé la rive méridionale du Danube, vint camper sous les murs de Vienne. La garnison et les citoyens tinrent six semaines. A la fin, la famine et la menace d'arracher toutes les vignes excitèrent un soulèvement, et le gouverneur capitula.

Après la reddition de Vienne, le roi des Romains se disposant à porter la guerre en Bohême, fit construire sur le Danube un pont de bateaux qui excita l'admiration générale. Entouré d'ennemis, délaissé par la noblesse, et apercevant des symptômes de révolte dans ses États héréditaires, le fier Ottocar se vit réduit à demander la paix. Il fut stipulé que la sentence d'excommunication fulminée contre lui serait révoquée; qu'il renoncerait à tout droit sur l'Autriche et sur ses dépendances; qu'il ferait hommage entre les mains du chef de l'empire, et qu'il recevrait de lui l'investiture pour la Bohême, la Moravie et les autres fiefs qui lui restaient. Une alliance de famille devait avoir lieu entre les deux princes, par le double mariage d'un fils et d'une fille de Rodolphe avec une fille et le fils d'Ottocar.

#### SOUMISSION D'OTTOCAR.

Le roi de Bohême, forcé de se rendre à ces conditions humiliantes, passa le Danube avec une escorte de sa noblesse. Le roi des Romains le reçut dans son camp, en présence de plusieurs princes de l'empire. Ottocar ne put cacher le sentiment pénible qu'il éprouvait; cependant il confirma le traité; ployant ensuite le genou, il fit l'hommage et reçut l'investiture.

Voltaire et d'autres historiens prétendent que, pour ne pas rendre public l'acte d'humiliation auquel il se soumettait, Ottocar avait demandé que le roi des Romains fût seul dans sa tente lorsqu'il recevrait l'hommage,

et que Rodolphe y avait consenti; ils ajoutent que la cérémonie eut lieu, non dans son camp, sous les murs de Vienne, mais dans l'île de Camberg, au milieu du Danube. « Ottocar, dit l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, s'y rend couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple, sous un pavillon dont les rideaux tombent, et laissent voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocar, à genoux, tenant les mains jointes entre les mains de son vainqueur. »

Cette version, pour mériter d'être adoptée, est trop en opposition avec la modération et la prudence si remarquable dans Rodolphe. Et d'ailleurs, ni les auteurs contemporains, ni même les historiens bohémiens, qui ont montré tant d'animosité contre cet empereur, et tant de partialité pour Ottocar, ni les annalistes autrichiens et allemands, quoiqu'ils rapportent minutieusement tous les détails de la cérémonie, ne parlent aucunement du fait.

#### NOUVELLE GUERRE CONTRE OTTOCAR.

Rodolphe prit immédiatement possession des provinces conquises, et transporta sa cour à Vienne. Mais le roi de Bohême ne put supporter longtemps l'humiliation de sa défaite, que lui reprochait sans cesse Cunégonde son épouse. Pour mieux assurer sa vengeance, il s'était ligué de nouveau avec Henri, duc de Bavière. Il avait obtenu de la Pologne, de la Bulgarie, de la Poméranie, de Magdebourg et de l'ordre teutonique, des troupes auxiliaires. Enfin il s'était fait un parti en Hongrie, et il fomentait le mécontentement de la noblesse d'Autriche, dont Rodolphe s'était d'abord concilié l'affection en confirmant ses privilèges, et en lui permettant de relever ses châteaux, qu'Ottocar avait fait raser, mais qui se détacha bientôt de lui quand, pour récompenser ceux qui avaient suivis drapeaux, il se vit dans la nécessité d'imposer de fortes contributions

et de demander un subside au clergé. Ottocar commença donc par opposer des obstacles à l'exécution du traité qu'il avait souscrit. Rodolphe désirant éviter une lutte qui pouvait le dépouiller de sa couronne impériale, fit partir pour Prague Albert, son fils. Ottocar renouvela par serment la promesse d'exécuter tous les articles du traité. Mais à peine le jeune prince se fut-il éloigné, que le roi de Bohême, ne pouvant plus dissimuler son ressentiment, fit prendre le voile à celle de ses filles dont il avait promis la main à un fils de Rodolphe, et il écrivit au roi des Romains une lettre où il lui prodiguait les plus sanglants outrages. Le chef de l'empire répondit avec dignité, et se prépara à soutenir une lutte où il avait à combattre tout autant pour sa vie que pour venger l'outrage fait à la couronne de Charlemagne.

Le roi de Bohême, ayant fait sa jonction avec ses alliés, parut subitement en armes sur les frontières de l'Autriche, emporta d'assaut Drossendorf, et investit la forteresse de Laa. Rodolphe, abandonné cette fois des États de l'empire, réduit à ses seules forces, et ne voyant pas arriver un corps de troupes qu'Albert, son fils, devait lui amener d'Alsace, tomba dans l'abattement et la consternation; mais les habitants de Vienne lui ayant demandé à capituler, cette proposition lui rendit toute son énergie; il la leur communiqua, et obtint d'eux qu'ils défendraient la place jusqu'à l'extrémité.

Trois jours après, il passa le Danube, et alla jusqu'à Machhegg, sur la Marck, où les Styriens, les Carinthiens et les troupes que lui amenait Ladislas, roi de Hongrie, avec qui il avait conclu une alliance offensive et défensive, se réunirent à lui. Les deux armées se trouvèrent en présence à Wcissendorff. Des traitres vinrent alors proposer à Rodolphe de faire assassiner Ottocar; il rejeta leur offre avec indignation, en instruisit le roi de Bohême, et lui offrit une réconciliation; mais Ottocar la refusa dédaigneusement, persuadé que l'avis était

une ruse, et la proposition une marque de faiblesse.

#### DÉFAITE ET MORT D'OTTOCAR.

Le 26 août 1278, à la pointe du jour, le roi des Romains range son armée en bataille, ordonnant à ses troupes de former le croissant et d'attaquer en même temps le front et les flancs de l'ennemi. La mêlée fut sanglante, et Rodolphe fut sur le point de perdre la vie. Ayant à lutter corps à corps avec plusieurs chevaliers qui s'étaient engagés à le prendre mort ou vif, il fit mordre la poussière aux premiers qui se présentèrent; mais un chevalier thuringien, d'une taille gigantesque, perça au poitrail le cheval du monarque, le blessa lui-même, et le désarçonna. Son casque tomba du coup; le poids de son armure l'empêchant de se relever, le roi des Romains se couvrit le visage de son bouclier. Berthold Capillar, qui commandait le corps de réserve, voit le danger qui le menace; il se fait jour à travers les rangs ennemis, et Rodolphe, étant remonté sur un autre cheval, revient à la charge avec une ardeur héroïque, et remporte une victoire décisive.

Ottocar, quoiqu'il eût vu la déroute complète de ses troupes, ne voulut point battre en retraite. Après avoir signalé son intrépidité par des coups prodigieux, il fut enveloppé et tomba.

Rodolphe s'empara de la Moravie sans coup férir, et pénétra dans la Bohême, à la prière de Cunégonde, mère de Venceslas, fils d'Ottocar; il prit sous sa protection ce jeune prince et ses États. Othon, margrave de Brandebourg, s'étant avancé à la tête d'une armée considérable, pour mettre à profit l'État de troubles et de dévastation où la mort d'Ottocar avait laissé son royaume, s'empara de la personne de Venceslas, et marcha contre l'empereur.

#### RODOLPHE PREND POSSESSION DE L'AUTRICHE.

Affaibli par le départ des belliqueux Hongrois, qu'il avait congédiés après la victoire de Marckfeld, Rodolphe ne

voulut pas s'exposer à de nouveaux hasards, et écouta les propositions de paix qui lui furent faites. On lui abandonna les provinces autrichiennes; Venceslas fut reconnu roi de Bohême, et la régence fut déferée à Othon. Délivré de ses ennemis les plus redoutables, Rodolphe s'occupa principalement à assurer à sa maison la possession des États autrichiens, mais il eut bien des obstacles à vaincre pour y parvenir.

Comme nous l'avons déjà dit, pour faire sanctionner son élection par le pape, le roi des Romains s'était engagé à ne point s'opposer aux prétentions de Rome; mais la mort de Grégoire X et la succession rapide de trois pontifes, qui eut lieu en quelques mois, le portèrent à tenter de faire revivre l'autorité impériale en Italie. Il somma les villes de la Romagne et de la Toscane de lui faire hommage; peu d'entre elles y consentirent. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Nicolas III; c'était un homme d'un caractère hardi et décidé. Il accusa Rodolphe d'avoir violé ses engagements, et le menaça de l'excommunication s'il n'accomplissait le vœu qu'il avait fait de combattre les infidèles. Le roi des Romains, alors engagé dans la seconde guerre de Bohême, crut devoir renoncer à ses prétentions et garantir au pape la jouissance des provinces qu'il possédait.

Le roi des Romains put alors s'appliquer avec une nouvelle ardeur à rétablir la paix publique dans ses États. Il engagea tous les membres du corps germanique à ne pas décider leurs différends à la pointe de l'épée, mais à s'en rapporter à des médiateurs. Le point le plus important était d'assurer l'exécution des lois qui défendaient d'élever et d'entretenir des forteresses particulières. Convaincu que la sécurité du pays ne serait pas durable s'il n'usait de la plus extrême rigueur, Rodolphe condamna à mort vingt-neuf seigneurs des premières maisons de la Thuringe, et répondit aux sollicitations qui furent faites en leur faveur: « Ce ne sont point des nobles, ce sont

« d'exécrables voleurs, ceux qui oppriment le pauvre et troublent la paix publique. La vaine noblesse est loyale et juste; elle n'offense personne et ne fait aucune injure. » Enfin, il fit raser soixante-dix châteaux qui étaient de véritables repaires de brigands.

La célèbre bataille de Marckfeld avait valu à Rodolphe la possession de plusieurs provinces grandes et fertiles, qui, sous le nom de duché d'Autriche, passèrent à sa longue postérité. En Helvétie, il avait ajouté à ses biens héréditaires, soit par succession, soit par achat, soit par la force des armes, un grand nombre de seigneuries et de villes. Mais ses projets d'agrandissement devenant plus vastes et plus assurés, il avait eu l'idée de rétablir l'ancien royaume d'Arles et de Bourgogne, et d'en faire l'apanage de Hartmann, son fils chéri. La mort prématurée de ce jeune prince vint renverser soudainement de si belles espérances. Hartmann se noya près du village de Rheinau, en passant le Rhin pour aller joindre son père.

#### GUERRE CONTRE PHILIPPE, COMTE DE SAVOIE.

Cependant la domination de Philippe, comte de Savoie, s'étendant toujours davantage dans l'Helvétie bourguignonne, Rodolphe réclama plusieurs fiefs de l'empire, que son prédécesseur s'était appropriés durant les troubles. Sur le refus du comte, il entra à main armée dans ses possessions. Il y eut, sous les murs de Morat, une action très-chaude, où le roi des Romains courut de nouveau le plus grand danger. Démonté, et entouré d'un grand nombre d'ennemis, il s'élança dans le lac, et saisissant une branche d'arbre d'une main, il se défendit de l'autre, jusqu'à ce que les siens fussent venus à son secours. Le comte de Hohenberg, son beau-frère, à qui avait été remis le commandement des troupes, prit Morat, et s'avança jusqu'à Payerne. Mais tout fut concilié par l'intervention du pape Martin V. Le comte de Savoie abandonna au roi des Romains Morat, Payerne et Gummenen.

#### GUERRE CONTRE LES COMTES DE BOURGOGNE.

Ce fut avec la même ardeur que Rodolphe tourna ensuite ses armes contre les comtes de Bourgogne qui avaient cessé de reconnaître les droits de l'empire, et avaient fait hommage au roi de France. Il entra dans la province de Bourgogne avec une armée et mit le siège devant Besançon. Là, les ambassadeurs de Philippe le Bel vinrent lui déclarer que, s'il ne retirait ses troupes, leur maître marcherait contre lui. « Annoncez à votre maître, » répondit le belliqueux Rodolphe, que « nous l'attendons; il reconnaîtra que « nous ne sommes point ici pour nous « livrer aux plaisirs, mais pour dicter « la loi à la pointe de l'épée. » Le comte de Bourgogne se vit contraint à rompre ses liaisons avec la France; il se rendit à Bâle et fit hommage entre les mains du roi des Romains.

Nous avons déjà dit que pour rétablir la paix publique, Rodolphe s'était vu dans la nécessité d'adopter des mesures rigoureuses qui avaient excité le mécontentement de la plupart des barons de l'empire. Un homme de basse extraction, nommé Tile Kolup, tenta de mettre à profit ce mécontentement, en se faisant passer pour Frédéric II. L'imposture était grossière; mais les mécontents sont aveugles. Il convoqua une diète, requit Rodolphe d'abdiquer, et même il réunit une troupe assez nombreuse pour assiéger Colmar. Le roi des Romains, ayant reconnu que les provinces situées sur le Rhin étaient disposées à le favoriser, marcha contre lui en personne, le poursuivit jusqu'à Wetzlar, attaqua cette ville et la contraignit à lui livrer le faux empereur qu'il fit mettre à mort.

#### SIÈGE DE BERNE.

Rodolphe avait à cœur d'étendre encore son influence en Suisse. Il résolut de s'emparer de Berne, dont les habitants, lorsqu'il avait porté la guerre chez le comte de Savoie, ne l'avaient servi qu'avec répugnance, et s'étaient trouvés quelquefois dans les rangs de

ses ennemis : il en était profondément irrité, et n'attendait qu'un prétexte pour les châtier. Les juifs, à cette époque, faisaient un commerce considérable en Allemagne et en Italie. Il est assez remarquable que, malgré le mépris dont les chrétiens se croyaient en droit de les abreuver, ils jouissaient d'une prérogative que toutes les villes et tous les seigneurs recherchaient avec empressement, celle de relever immédiatement de l'empire : ils avaient ainsi sur la moitié des chrétiens de ce temps l'avantage de naître libres. Quelques juifs avaient été accusés à Berne d'avoir fait mourir un enfant; ceux qui avouèrent dans les tortures le crime qu'on leur imputait furent suppliciés, et le conseil bannit de la ville, à perpétuité, tous les individus de la même religion. Le roi des Romains, qui ne cherchait qu'une occasion d'humilier les Bernois, s'empara de celle-ci (1288), cassa l'arrêt du conseil et condamna la ville à une forte amende. Mais les Bernois n'eurent aucun égard à cette décision, laquelle fut bientôt suivie d'une seconde, qui leur enlevait toutes leurs franchises, et qui ne fut pas plus respectée que la première. Le roi des Romains vint alors à la tête de trente mille hommes mettre le siège devant Berne, et essaya inutilement de s'en emparer. L'Aar, qui l'entoure presque de tous côtés, ses murailles et surtout la valeur de ses citoyens, la défendirent si bien, que Rodolphe, qui avait anéanti le redoutable Ottocar, et humilié l'orgueil des puissantes maisons de Bourgogne et de Savoie, fut contraint de céder à la fermeté d'une république naissante.

RODOLPHE PRÉPARE LA GRANDEUR DE SA MAISON PAR DES ALLIANCES.

Rodolphe renonçant à de nouvelles tentatives contre une ville qui défendait ses droits avec tant d'héroïsme, accourut en Bohême délivrer le jeune roi Venceslas, que Othon de Brandebourg retenait captif dans une forteresse; et comme l'art de contracter

des alliances fut toujours un des principaux moyens que Rodolphe sut habilement employer pour l'établissement de sa maison, il donna sa cinquième fille, Judith, à Venceslas, à qui il restitua la Moravie. De ce mariage dérivèrent les prétentions des successeurs de Rodolphe à la couronne de Bohême. Une autre fille de l'empereur épousa Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, sœur de Ladislas III, roi de Hongrie. Ce mariage prépara les événements qui mirent la Hongrie sous le gouvernement des princes autrichiens. La Hongrie, continuellement en proie aux factions civiles, ou victime des déprédations de ses souverains, ne pouvait acquérir la force à laquelle la nature l'avait destinée. Ladislas III, qui s'était aliéné par ses vices le cœur de ses sujets, périt misérablement après avoir fait assassiner son frère, André d'Esclavonie. Comme ce roi ne laissait pas de postérité mâle, sa couronne fut disputée par André, dit le Vénitien, par Charles Martel et par Rodolphe, qui, considérant ce royaume comme fief de l'empire, en conféra l'investiture à Albert d'Autriche son fils. Mais André, ayant pour lui le vœu et l'appui de la nation, contraignit Rodolphe et Albert à se désister de leurs prétentions.

MORT DE RODOLPHE.

Pliant alors sous le poids de l'âge, Rodolphe convoqua en mai 1291 une diète à Francfort, dans l'espoir qu'elle transmettrait la dignité impériale à Albert, le seul fils qui lui restât. Mais son espérance fut déçue, et il en ressentit une douleur profonde, qu'il tenta de dissiper en voyageant dans ses États héréditaires. Il se disposait à se rendre en Autriche; mais les médecins l'invitèrent à prendre du repos, Rodolphe, comme s'il présageait son sort, leur dit : « Laissez-moi aller à Spire, visiter les monarques mes prédécesseurs. » Il descendit le Rhin; mais il ne lui fut pas possible de passer Germesheim. Il mourut le 15 janvier 1291, dans la soixante-quatrième année de



son âge. Son corps fut transporté à Spire, et déposé dans le tombeau des empereurs.

#### POTRAIT DE RODOLPHE.

Rodolphe, dit un annaliste contemporain, avait sept pieds de haut, la taille délicate, la tête petite, le nez grand et aquilin, le visage pâle; il était presque chauve. Dans ce siècle de rudesse féodale, de mœurs grossières et de discordes civiles, il se fit remarquer par une âme bienveillante, un esprit éclairé, des manières pleines de grâce et d'affabilité. Des soldats, un jour, écartaient de lui des pauvres : « Laissez-les approcher », dit-il, je n'ai pas été nommé « chef de l'empire pour être séquestré du reste des hommes. » Il était simple en ses vêtements, et avait une religion éclairée. Un jour, étant à la chasse, il rencontra sur son passage un prêtre, qui portait le viatique. Le chemin était bourbeux. L'empereur mit pied à terre, et donna son cheval au prêtre en disant qu'il lui sèrait mal de s'en servir, tandis que celui qui portait le corps de Jésus-Christ serait à pied. En même temps, il exprima sa gratitude et son amour envers Dieu, qui l'avait tiré du chaume de ses ancêtres pour le placer sur le trône de l'empire. Élevé dans les camps, il fut un belliqueux et habile capitaine. La dignité impériale avait été avilie; les efforts et la sagesse de Rodolphe lui rendirent son éclat. Brave, prudent, politique, versé dans les affaires, jaloux de la distribution de la justice, il ne recula devant aucun moyen pour maintenir la paix et la sûreté publiques. Enfin, dit l'historien de la maison d'Autriche, si l'on examine la situation où était l'Allemagne, lorsqu'il monta sur le trône impérial, et celle où il laissa cette vaste contrée; si l'on oppose ses actions à la faiblesse de ses moyens; si l'on considère sa rare prudence, son habileté, son ardeur pour la gloire des armes, et cependant son amour pour la paix, sa modération dans la prospérité, sa constance dans l'infortune, ses talents dans l'art

de gouverner, et enfin les qualités aimables qui le distinguaient comme homme, on doit compter Rodolphe au nombre des meilleurs et des plus grands princes qui aient porté la couronne.

#### ALBERT 1<sup>er</sup>.

(1282-1308.)

A la mort de Rodolphe, Albert, qui avait hérité des qualités belliqueuses de son père, mais non de ses principes d'équité et de justice générale, vit se soulever contre lui ses États héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait déjà gouvernées avec le plus violent despotisme du vivant même de Rodolphe. A l'aide de renforts puissants tirés de Souabe et d'Alsace, il parvint à étouffer cette révolte, et dans son ressentiment, ayant forcé les insurgés à venir pieds et tête nus, lui livrer leurs chartes et leurs diplômes, il mit en pièces devant eux ces frères monuments de leurs libertés, franchises et coutumes.

#### ADOLPHE DE NASSAU EST ÉLU EMPEREUR.

Cependant on se disposait à donner un nouveau chef à l'empire germanique. Les talents d'Albert, les grandes alliances et le souvenir de la gloire de son père, semblaient devoir lui mériter la couronne impériale. Sa confiance à ce sujet était si grande, que, sans attendre la décision de la diète, qui se tenait à Francfort, il s'était emparé des ornements impériaux. Cette arrogante présomption jointe au souvenir du despotisme avec lequel il avait gouverné ses fiefs matrimoniaux, ruina ses prétentions dans l'esprit des électeurs. Adolphe de Nassau fut élu (1<sup>er</sup> mai 1292.)

C'était un gentilhomme d'une bravoure éprouvée, mais sans autre patrioisme que son épée. Au reste, ce ne fut pas seulement à la haine profonde que le fils de Rodolphe avait soulevée contre lui, qu'Adolphe dut son élection. Les électeurs suivirent en cette occasion la politique qu'ils avaient adoptée lorsqu'ils décorèrent un simple

comte de Souabe de la couronne de Charlemagne. Dans la première ardeur de son ressentiment, Albert témoigna le désir de s'opposer à cette nomination; mais des troubles ayant éclaté contre lui dans ses possessions de Suisse, il se vit obligé d'ajourner toute tentative de résistance, pour se rendre à marches forcées dans l'évêché de Constance. C'était là le foyer de l'insurrection. Albert y promena sans pitié la dévastation et l'incendie. Cependant, craignant, au milieu de cette guerre contre ses propres sujets, d'attirer encore sur lui les forces de l'empire, se rappelant d'ailleurs la misérable destinée d'Ottocar, Albert reconnut l'élection d'Adolphe, livra les ornements impériaux, et reçut des mains du nouvel empereur l'investiture de ses fiefs. Une maladie violente, qui le mit sur le bord de la tombe, et dont il ne guérit qu'après qu'elle l'eut défiguré et privé d'un œil, rendit sans doute cette résignation moins douloureuse à son orgueil. Mais il eut bientôt de nouveaux démêlés avec ses peuples d'Autriche et de Styrie, et surtout avec l'archevêque de Salzbourg, qui, sur le bruit de sa mort, avait fait une invasion dans ses États, et détruit une ville nouvellement bâtie sur ses frontières. Le duc de Bavière ayant paru vouloir embrasser la cause de cet archevêque, Albert conclut avec ce dernier une trêve, que des événements importants transformèrent ensuite en une paix durable.

#### GUERRE ENTRE ALBERT ET ADOLPHE.

Cependant Adolphe de Nassau, qui régnait depuis six ans, avait par ses actes arbitraires autant que par ses vices médisposé contre lui tous les esprits, même celui des électeurs qui avaient concouru avec le plus de zèle à son élévation. Né loin du trône comme Rodolphe de Habsbourg, il n'avait aucune des qualités morales qui avaient aidé celui-ci à s'y maintenir. Faible, il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route, il ne put s'arrêter; il alla

d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes, et en reçut la punition. Albert, qui épiait l'occasion favorable pour ressaisir le sceptre que son père avait si glorieusement porté, mit tout en œuvre pour se concilier les nouveaux ennemis de son rival. Une diète fut convoquée à Mayence le 23 juin 1298, à la suite de laquelle Adolphe fut déposé, et Albert nommé à sa place.

#### ALBERT SE RÉCONCILIE AVEC BONIFACE VIII.

L'Allemagne se divisa. Adolphe parvint à réunir une armée supérieure à celle de son compétiteur, et la chance semblait être en sa faveur. Les deux rivaux se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire. Le combat fut acharné. Le fils de Rodolphe, qui avait formé le projet d'éteindre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la déposition, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention particulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de se faire jour jusqu'à Adolphe; ce moyen réussit. La cavalerie d'Adolphe fut dispersée. Lui-même fut démonté, et reçut à la tête un coup si terrible, qu'il fut obligé d'ôter son casque. Il s'élança sur un nouveau cheval, et parcourant les rangs, la tête découverte, il se fraya un passage vers Albert, qui animait ses troupes du geste et de la voix. « Tu vas, s'écria-t-il en l'apercevant, quitter à la fois la couronne et la vie. — Le ciel en décidera, répondit Albert, en lui portant un coup de lance au visage. » Adolphe tomba mourant, et les partisans d'Albert l'achevèrent (2 juillet 1298).

#### ÉLECTION D'ALBERT.

Victorieux et tout-puissant, trop circonspect d'ailleurs pour monter sur le trône en vertu d'un titre dont on lui contestait la validité, Albert sentit que c'était le cas de la magnanimité; il renonça à toute prétention à la couronne impériale, et, comme on le prévoyait, il fut réélu par les suffrages unanimes de tout le collège électoral.

Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle, le 24 août 1298, et sa première diète se tint à Nuremberg avec une magnificence inaccoutumée. Les électeurs et le roi de Bohême le servirent à table; son épouse fut reconnue reine des Romains, et il donna à ses fils Rodolphe, Frédéric et Léopold, l'investiture de l'Autriche, de la Carinthie et de la Styrie.

Cependant l'élection d'Albert avait allumé le courroux du fougueux Boniface VIII, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Ce pape avait de la hardiesse dans les vues, et de la ténacité dans les résolutions. Il menaçait les souverains d'une domination temporelle; et, depuis son exaltation, il marchait avec audace dans un système qu'il n'avait point établi, mais qu'il voulait à tout prix faire prévaloir. La nomination d'Albert lui parut donc illégale, comme blessant les justes prérogatives de la cour de Rome, le chef de la chrétienté étant, disait-il, le véritable roi des Romains. Se répandant en amères invectives contre ce prince, il alla jusqu'à représenter sa victoire sur Adolphe de Nassau comme un lâche assassinat. L'orgueil d'Albert fut profondément blessé; mais ayant senti qu'avant tout il fallait détourner l'orage, ils s'empressa d'envoyer à Rome, avec de riches presents, des ambassadeurs qu'il chargea de protester de son dévouement filial envers le chef de l'Eglise. Boniface reçut, assis sur le trône pontifical, la couronne au front et l'épée de Constantin au côté, les ambassadeurs d'Albert, et prenant le titre de vicaire général de l'empire, il somma le prétendu roi des Romains de comparaître devant lui pour se justifier du crime de trahison envers Adolphe de Nassau, pour demander pardon au saint-siège, et pour subir la pénitence qui lui serait imposée.

Les États d'Allemagne s'émurent à ces paroles; déliés par le pape du serment de fidélité qu'ils avaient prêté au nouvel empereur, ils se ligèrent pour le détrôner. L'archevêque de Mayence, qui d'abord avait fait élire Adolphe de Nassau au détriment d'Albert, et qui,

ensuite, offensé par cet Adolphe, avait été le premier moteur de la révolution qui l'avait chassé du trône, se trouvait à la tête de la ligue. Il y avait dans la présomption de ce prélat une arrogance telle, qu'il avait dit à Albert lui-même: « Je n'ai besoin que de « sonner du cor pour faire sortir de « terre un autre empereur. »

#### ALBERT S'UNIT AVEC PHILIPPE LE BEL CONTRE LE PAPE.

Avant de chercher dans les armes la défense de ses droits, Albert combinant ses ressources avec habileté, adressa à Philippe le Bel, roi de France, non moins menacé que lui par Boniface, des propositions qui furent acceptées. Albert et Philippe s'engagèrent par un traité à faire cause commune contre quiconque entreprendrait sur les droits de l'empire et de la France. Cette union fut scellée par le mariage de Rodolphe, fils d'Albert, avec Blanche, sœur de Philippe. Albert, s'étant ensuite assuré de la neutralité des électeurs de Saxe et de Brandebourg, fonda sur l'électorat de Mayence, avec une armée formidable, en prit les principales forteresses, et contraignit l'archevêque non-seulement à renoncer à l'alliance du pape, mais à prendre l'engagement de servir l'empereur dans toutes les guerres qu'il entreprendrait pendant cinq ans.

#### ALBERT SE RÉCONCILIE AVEC BONIFACE VIII.

Ce succès ouvrit la voie à une réconciliation entre Albert et Boniface. La querelle du saint-siège avec le roi de France, relativement aux dîmes à lever sur le clergé, était alors enflammée au plus haut degré. Boniface n'ayant pu détrôner le roi des Romains, entama avec lui des négociations dans lesquelles Albert montra toute la duplicité de son caractère. Il rompit ses traités avec Philippe, reconnut formellement que l'empire d'Occident avait été transféré des Grecs aux Allemands en la personne de Charlemagne; que le droit des électeurs à choisir un roi

des Romains était dérivé du saint-siège, et que les rois et les empereurs recevaient du souverain pontife la puissance du glaive matériel. Enfin, il s'engagea par serment à défendre les droits de l'Eglise contre tout ennemi, fût-il roi, et à lui faire la guerre dès que le pape l'exigerait. En récompense, Boniface, par la plénitude de son pouvoir, rectifia toutes les irrégularités de l'élection du roi des Romains, et le qualifia de fils soumis de l'Eglise. En même temps, il fulmina une sentence d'excommunication contre Philippe, et le déclarant déchu de tout droit à la couronne de France, il en investit Albert. On ne peut savoir jusqu'à quel point l'avid empereur aurait profité, contre son ancien allié, de cette libéralité pontificale, si Philippe n'avait mis un terme à la longue querelle du sacerdoce et de l'empire, par une scène de violences et d'humiliations envers le souverain pontife, où la force triompha sans danger et sans gloire, et où la victime ne sut pas honorer son malheur.

#### ALBERT FAIT ÉLIRE SON FILS ROI DE BOHÈME.

A peine couronné roi des Romains, Albert mit à découvert toute son ambition. Après avoir forcé les armes à la main les princes du bord du Rhin à lui céder certains droits importants, il attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme des fiefs de l'empire; mais une défaite complète l'obligea d'abandonner cette entreprise. Il se rejeta sur la Bohême, dont le souverain lui avait refusé le dixième du produit des mines de Kuttenberg, et ne fut pas plus heureux. Cependant la puissance et la prospérité toujours croissantes de la Bohême irritaient sa cupidité. Jaloux d'ailleurs de réparer son dernier échec, il marcha de nouveau en Bohême à la tête d'une nombreuse armée; mais son agression fut encore repoussée. Sur ces entrefaites, Venceslas IV mourut. Son fils, âgé seulement de dix-sept ans, obtint la paix moyennant quelques cessions au profit de l'empereur,

et en rendant hommage pour ses deux souverainetés de Bohême et de Pologne. Ce jeune prince mourut assassiné quelques mois après, et Albert parvint à faire élire, par les états du royaume, son fils Rodolphe. Une conduite modérée aurait comblé le vœu des Bohémiens. Rodolphe était d'un naturel juste et doux; mais son père lui dictant des mesures tyranniques, les coutumes du pays furent violées, les églises dépouillées, le clergé proscrit. Le mécontentement se propagea rapidement, et toute la nation se leva pour attaquer le despotisme autrichien. Rodolphe entra en campagne pour soumettre la rébellion, et mourut de maladie devant Horadowitz dont il formait le siège. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les états s'y refusèrent avec obstination, et choisirent Henri de Carinthie. L'orgueil d'Albert fut profondément blessé. Des troupes impériales s'avancèrent vers Prague; mais elles furent battues et repoussées.

#### IL ESSAIE DE CONQUÉRIR LA HONGRIE.

Dans le même temps, Othon, duc de la basse Bavière, se vit appelé au trône de Hongrie. Une armée d'Albert, munie des bulles fulminantes du pape, parut sur les frontières, et n'osa rien entreprendre; car Othon, bien secondé par les magnats, la tint habilement en échec. L'empereur échoua aussi dans les tentatives qu'il fit pour s'emparer de la Misnie et de la Thuringe. Les légitimes possesseurs de ces deux provinces défirent complètement les troupes envoyées contre eux. L'empereur se préparait à marcher en personne pour laver cette honte; mais les soulèvements de l'Helvétie demandèrent toute son attention, et lui firent remettre à une époque ultérieure l'invasion de la Thuringe et de la Bohême.

#### RÉVOLTE DE LA SUISSE.

A la mort de l'empereur Rodolphe, l'alarme s'était répandue dans toute la Suisse, divisée alors en un grand

nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement. Le caractère d'Albert, si éloigné de la sagesse et de la modération de son père, avait donné à ces montagnards, jaloux de leur indépendance, des craintes sérieuses pour la conservation de leurs privilèges, que Rodolphe de Habsbourg avait solennellement reconnus. De toutes parts, on chercha à se mettre à l'abri des envahissements dont on se voyait menacé. Uri, Schwitz et Unterwald renouvelèrent leur ancienne alliance. Cependant Adolphe fut élu empereur. Les Suisses avaient embrassé son parti. Albert, pour se distraire de sa mortification, et se venger des villes et seigneurs de la Suisse qui s'étaient prononcés contre ses intérêts, vint, comme nous l'avons déjà dit, porter la guerre et la désolation dans ce pays. Adolphe de Nassau rétablit la paix, et confirma les privilèges et immunités des villes impériales et des vallées libres. Mais ce malheureux empereur ayant été déposé, Albert, qui le remplaça sur le trône impérial, ne dissimula plus son désir de former dans la Suisse une principauté pour un de ses nombreux enfants. En conséquence, on le vit empiéter continuellement sur les immunités des habitants; il pensa qu'en leur donnant des gouverneurs impériaux durs et cruels qui leur prodigueraient sans cesse l'insulte et les vexations, il pousserait le peuple à la révolte, et trouverait ainsi un prétexte pour motiver l'oppression qu'il méditait, ou bien encore que ces pauvres paysans se détermineraient volontairement à rechercher la domination de la maison d'Autriche. De cette manière, il espérait atteindre son but, en conservant les apparences de la justice.

## MORT D'ALBERT.

Mais les cœurs étaient profondément ulcérés, et le jour de la vengeance ne devait pas tarder à luire. Ce fut le 13 janvier 1308 qu'éclata la glorieuse révo-

lution qui donna la liberté à la Suisse. Les gouverneurs furent tués ou chassés; tous les châteaux tombèrent entre les mains des insurgés; la plupart furent rasés, et il n'en resta que quelques débris pour attester seulement que là avaient été les *nids de la tyrannie*. Albert jura d'exterminer les paysans rebelles à sa volonté, et il se disposait à marcher contre eux à la tête d'une armée nombreuse et d'une foule de chevaliers de la Souabe et de l'Helvétie. Mais son injustice lui avait suscité d'ardents ennemis chez les grands et la noblesse, et sa vie était menacée par une conjuration.

Déjà à Bâle, l'évêque Othon de Grandson, à qui il refusait l'investiture de plusieurs fiefs attachés à son siège, s'était rendu auprès de lui, et avait fait briller un poignard à ses yeux, en le menaçant de le tuer s'il ne lui donnait pas une satisfaction immédiate. Albert, seulement accompagné de quelques chevaliers, promit tout; mais, pour ne rien tenir, il s'échappa pendant la nuit, et alla rejoindre son armée en Argovie.

Il avait près de lui son neveu et pupille, le duc Jean de Souabe, dont il retenait le patrimoine, quoique ce jeune seigneur eût atteint sa majorité. Jean avait jusqu'à ce jour inutilement pressé l'empereur de le mettre en possession de ses États; cette fois, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations. Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs, et les présentant à son neveu: « Prends ceci, lui dit-il, qui sied bien à ton âge, et « laisse-moi le soin de gouverner tes « États. » Jean se retira, l'indignation dans le cœur, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur, Walter d'Ehsenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Baln et Conrad de Tegenfeld, s'associèrent à son injure.

L'empereur se rendait de Baden à Rheinfeld où était l'impératrice. Arrivés sur les bords de la Reuss, les conjurés passèrent le bac les premiers: ils furent suivis d'Albert, qui n'avait avec lui qu'un seul officier, ayant laissé sur l'au-

tre rive son fils Leopold et le reste de sa suite. L'empereur traversa lentement les campagnes qui se déroulent au pied des montagnes que couronne le château de Habsbourg; et il était à converser avec l'officier qui l'accompagnait, lorsque le duc Jean lui enfonce son poignard dans la gorge, en s'écriant : « Reçois le prix de l'injustice. » Au même instant, Rodolphe de Balm lui traverse la poitrine de son épée, et Walter d'Eschenbach lui fend la tête. C'est ainsi que périt le fils de Rodolphe de Habsbourg (1<sup>er</sup> mai 1308). Une pauvre femme que le hasard avait amenée là recueillit le dernier soupir du monarque, et étancha son sang avec des haillons.

Une chronique contemporaine représente ce prince comme un homme grossier, ignoble et presque féroce, *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in personâ*. Il regardait les hommes comme destinés, chacun dans son état,

*A tracer sous le joug un pénible sillon.*

Que le soldat soit brave, le prêtre dévot, la femme soumise, le paysan laborieux et rien de plus, était une maxime qu'il avait rendue proverbiale à force de la répéter. Aveuglé par l'ambition, il dédaignait ce pouvoir que donnent aux chefs des États l'affection et la confiance des peuples. Il ne voyait que deux moyens, les moins sûrs et les moins nobles, de gouverner et de conquérir, les armes et l'argent. Les moindres bornes que l'on voulait mettre à son autorité, allumaient en lui cette indignation féroce qui n'a rien de commun avec l'instinct de supériorité d'un homme fait pour commander aux autres. Sa cupidité lui coûtait la vie, et à sa maison l'empire, qui n'y resta que cent trente ans après, dans la personne d'Albert II, gendre et successeur de Sigismund.

#### LES FILS D'ALBERT I<sup>er</sup>.

FRÉDÉRIC, LÉOPOLD, ALBERT, HENRI, OTTON.

Albert laissa cinq fils, qui succé-

dèrent, par indivis, à toutes les possessions de leur famille, tant acquises qu'héritaires. Trois d'entre eux étant encore fort jeunes, Frédéric l'aîné, surnommé le Beau, administra les provinces autrichiennes, et Léopold, qui venait après lui, prit en main le gouvernement des États de Souabe, d'Alsace et de Suisse.

#### CHÂTIMENT DES MEURTREIERS D'ALBERT.

Le premier soin des enfants d'Albert fut de venger la mort tragique de leur père. Frédéric et Léopold surprirent et rasèrent les châteaux des auteurs et des complices du meurtre, et en égorgèrent tous les habitants sans excepter les femmes et les enfants au berceau. Dans la forêt voisine de Fahrwangen, soixante-trois chevaliers, quoiqu'ils eussent protesté de leur innocence, furent décapités sous les yeux de Léopold et de sa sœur Agnès, veuve d'André, roi de Hongrie. « Je me baigne dans la rosée de mai, » dit cette princesse féroce en voyant la terre inondée de leur sang et jonchée de leurs cadavres. Agnès n'avait alors que vingt-six ans. L'épouse de Rodolphe de Wart se jeta à ses pieds pour implorer la grâce de son mari, mais ne put rien obtenir : il fut roué vif et resta exposé sur la roue pendant trois jours, au bout desquels il expira. Enfin plus de mille victimes furent immolées aux mânes du monarque autrichien; et, quand elles furent bien repues, Agnès et sa mère Elisabeth fondèrent un riche monastère à l'endroit même où Albert avait été frappé. Ce monastère fut appelé depuis le Champ du Roi (Königs Felden); les deux princesses s'y enfermèrent, et y passèrent en exercices de piété le reste de leurs jours. Berthold Strebel d'Ofstringen, vieux guerrier qui vivait en ermite sur des monts escarpés, ayant été invité par elles à venir chercher un asile au monastère : « Femmes, leur dit-il, on ne sert point Dieu en réparant le sang innocent, ni en fondant des monastères avec le fruit des rapines qu'on a commises. On le sert

« par la compassion et l'oubli des in-jures. »

Frédéric et Léopold, sur qui reposait alors la fortune de la maison d'Autriche, n'avaient de commun entre eux que cette rare valeur héréditaire dans leur famille. Frédéric était d'une taille élevée et bien prise, son caractère était plein de bienveillance et de douceur. Il passait pour le prince le plus accompli de l'Allemagne. Léopold était petit et difforme, et d'un caractère inquiet et fougueux ; mais quoiqu'il eût à peine seize ans, il s'était déjà signalé par cette bravoure à toute épreuve qui dans la suite le fit appeler la gloire de la chevalerie. Une ancienne chronique le compare au Tydée de Lucain.

« Major in exiguo regnabat corpore virtus. »

HENRI DE LUXEMBOURG EST ÉLU EMPEREUR.

Le trône impérial était vacant. Frédéric sollicita la couronne ; mais la dureté du gouvernement de son père avait inspiré aux esprits un tel éloignement pour la maison d'Autriche, que, malgré les qualités aimables de Frédéric, les électeurs donnèrent la préférence au comte de Luxembourg, qui devint Henri VII. Cette élévation fit échouer les projets des princes de la maison d'Autriche, au sujet de la Bohême, dont, par un heureux concours de circonstances, le nouvel empereur put faire passer la couronne sur la tête de son fils. Les États réclamèrent en faveur de leur nouveau roi l'Autriche, la Styrie et la Carniole, conformément à l'investiture que Richard de Cornouailles avait donnée à Ottoncar. L'empereur ayant fait sommer les possesseurs de rendre ces fiefs, Frédéric répondit avec fierté : « Dites à Henri de Luxembourg que depuis cinquante ans l'Autriche a été le tombeau de cinq princes souverains, et qu'il y pourra aussi trouver le sien, s'il tente de nous ravir notre héritage. » Ce différend se termina sans recourir à la voie des armes. Frédéric acquiesça à tout ce qui s'était fait en Bohême, et, de son côté, l'empereur accorda publiquement aux prin-

ces d'Autriche l'investiture de leurs États, et leur transféra les possessions du meurtrier de leur père, contre lequel il prononça une sentence de mort.

#### ÉLECTION DE LOUIS IV.

Mais la mort prématurée du chef de l'empire vint bientôt replonger l'Allemagne dans le trouble et la désolation. Les ducs d'Autriche concurent l'espérance de placer l'un d'eux sur le trône impérial. Après un interrègne de dix mois, les électeurs se rendirent à Francfort ; mais, divisés en deux partis, ils formèrent deux assemblées. Le plus grand nombre proclama Louis de Bavière ; la minorité choisit Frédéric d'Autriche : les deux compétiteurs coururent aux armes. Durant le cours des hostilités, Frédéric et Léopold célébrèrent leurs noces, l'un avec Élisabeth d'Aragon, et l'autre avec Catherine de Savoie. Au lieu de réunir leurs efforts contre l'ennemi, ils perdirent un temps précieux en fêtes et en tournois. Enfin, Frédéric marcha contre Louis, tandis que son frère attaquait les trois cantons suisses qui avaient épousé les intérêts du prince bavarois.

#### GUERRE DE LA SUISSE. — BATAILLE DE MORGARTEN.

Léopold s'était mis en marche à la tête de vingt mille hommes, parmi lesquels on remarquait une multitude de chevaliers de l'Helvétie allemande. Il s'avançait avec la certitude du triomphe. A son approche, quatorze cents hommes, la fleur de la jeunesse suisse, saisissent leurs armes et se rassemblent à Schwitz. Ils passent un jour entier à chanter des hymnes, et à demander au Dieu des batailles, agenouillés dans les places publiques, de soutenir leurs efforts et d'humilier l'insolence de leurs ennemis. Ayant pris poste sur les hauteurs de Morgarten, et enflammés du même courage que les Grecs aux Thermopyles, ils attendent de pied ferme l'armée autrichienne. Cinquante montagnards, bannis de

leur patrie par suite des factions qui régnaient dans ce siècle, où les procès n'étaient décidés que par la force, et où les guerres intestines occasionnaient toujours de nombreux bannissements, viennent offrir leurs bras pour la défense de la chose publique, et, quoique refusés, ils occupent une hauteur qui commande l'entrée du défilé situé entre le lac et des escarpements fort élevés, et aboutissant à un terrain marécageux et presque impraticable. Le lendemain, au point du jour (16 novembre 1315), on vit paraître l'ennemi, qui se croyait assuré de la victoire. A peine sa cavalerie pesante et nombreuse se fut-elle engagée dans le défilé, que les cinquante bannis firent rouler sur elle d'énormes troncs d'arbres et des quartiers de rochers qui mirent bientôt le désordre et la confusion dans ses rangs. Au même instant, les Suisses s'élançant de leurs retranchements, en poussant de grands cris, et se précipitant sur les Autrichiens, qui, épouvantés de cette attaque audacieuse, et hors d'état d'opposer de la résistance, cherchent à s'enfuir. Les cavaliers se rejettent sur l'infanterie et en écrasent une partie. Les Suisses, avec leurs larges épées, leurs masses à pointes de fer, et leurs hallebardes, firent un horrible carnage. Plus de 1,500 cavaliers périrent, et avec eux l'élite de la noblesse. Léopold lui-même ne parvint qu'avec peine à échapper aux vainqueurs.

Cette victoire fut rapidement suivie de plusieurs autres avantages. Assemblés à Brunnen, les Suisses déclarèrent, dans une assemblée publique, « que l'anniversaire du jour où le Dieu » des armées avait visité son peuple, » et lui avait donné la victoire sur ses » ennemis, serait un jour de fête. » Ils rendirent les droits de citoyen aux héroïques bannis qui avaient survécu à la bataille, et perpétuèrent leur alliance, que confirma le chef de l'empire, en sanctionnant aussi leurs antiques franchises dans toute leur étendue. Telle fut l'issue de l'expédition de Léopold. Elle devait anéantir la liberté renaissante des trois cantons, et elle

n'eut pour résultat que de l'affermir davantage.

#### GUERRE CONTRE LOUIS DE BAVIÈRE.

Les ducs d'Autriche profitèrent d'un armistice qu'ils conclurent avec les Suisses, pour diriger tout l'effort de leurs armes contre Louis de Bavière. Il y eut une multitude de petits combats et d'invasions réciproques entre les deux compétiteurs, jusqu'à la bataille livrée à Mühldorf, sur l'Inn, où le prince bavarois triompha de tous les obstacles. Les ducs Frédéric et Henri d'Autriche restèrent prisonniers entre ses mains ; le premier fut confiné à Transnitz, place forte du Palatinat, près de Ratisbonne, et son jeune frère fut livré à Jean, roi de Bohême. Cette défaite fut due à l'imprudence de Frédéric, qui livra la bataille sans attendre l'arrivée de Léopold, qui venait d'entrer en Bavière à la tête de forces considérables. Léopold ayant appris le funeste résultat de la journée de Mühldorf, se retira en Alsace, d'où il fit de vains efforts pour obtenir la liberté de ses deux frères. Il parvint cependant à gagner le roi de Bohême, qui, moyennant une rançon de neuf mille marcs d'argent, fit cesser la captivité de Henri. Mais sa plus grande espérance pour relever les malheurs de sa maison, il la mettait dans le pape Jean XXII, dont le dessein le plus important était de placer sur le trône de l'empire le roi de France, Charles IV, dit le Bel. Ayant levé beaucoup de troupes, il ravagea la Bavière, et insulta les villes impériales de Souabe. Pour arrêter cette incursion, Louis se mit en campagne au cœur de l'hiver, et assiégea Burgau. Mais Léopold le défit complètement, et cette victoire accrut l'influence du parti autrichien. Léopold eut avec le roi de France une entrevue à Bar-sur-Aube. Il se réunit ensuite aux électeurs de Mayence et de Cologne, aux ambassadeurs de Charles IV, et au légat du pape, pour concerter la déposition formelle de Louis et l'élection du monarque français.



## RÉCONCILIATION AVEC LOUIS IV.

Louis était trop peu sûr de ses partisans, il connaissait d'ailleurs trop bien l'étendue des forces de ses ennemis, pour exposer sa couronne aux hasards des combats. Le plus sage parti qu'il eût à prendre, c'était de se réconcilier avec les princes autrichiens. En conséquence, Frédéric recouvra sa liberté, mais sous la condition de renoncer à tous ses droits sur la couronne impériale, de restituer toutes les places qu'il avait enlevées à l'empire, de soutenir l'empereur contre tous ses ennemis, et de venir reprendre ses fers s'il ne pouvait exécuter tous les articles de la convention. Mais ses frères, et particulièrement le fier Léopold, refusèrent d'accéder à ce traité, que le pape de son côté déclara nul, comme ayant été arraché par la force. Frédéric, ne pouvant remplir ses promesses, se remit en la puissance de Louis, qui, touché d'une telle grandeur d'âme, traita son prisonnier avec une noble générosité. Une chronique rapporte que les deux princes mangèrent à la même table, qu'ils n'eurent qu'un même lit, et que quand Louis fut appelé dans le Brandebourg pour y étouffer une révolte qui avait éclaté contre son fils, il confia le gouvernement de la Bavière à Frédéric. C'est sous l'empire de ces sentiments de fraternelle bienveillance qu'il offrit à son prisonnier de moins rudes conditions. D'ailleurs sa politique se trouvait d'accord avec sa générosité; il était fatigué des attaques impétueuses et terribles de Léopold, et il espérait désarmer la haine du pape, qui avait lancé contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. On conclut un traité (8 septembre 1325) portant que les deux compétiteurs régneraient conjointement avec une parfaite égalité de droits, et que chacun d'eux aurait alternativement la préséance. Léopold se montra satisfait de cet accord; les électeurs et les princes de l'empire soutinrent au contraire que c'était une violation de leurs privilèges, et le pape, de son côté, le censura comme attentatoire aux prérogatives

du saint-siège. Mais tous les efforts du pape, du roi de France et des électeurs, ne purent désunir Louis et Frédéric. Léopold, avec son activité accoutumée, rassemblait sur le Rhin une armée destinée à forcer le consentement des princes de l'empire, lorsque sa mort (23 février 1326) vint tromper de nouveau les espérances de sa maison.

Un an après, Henri son frère, qui avait déployé de bonne heure des talents pour la guerre, mourut des suites du traitement rigoureux et humiliant que le roi de Bohême lui avait fait subir pendant sa captivité. Albert soutint avec Frédéric le poids des affaires. Othon, le plus jeune des frères, mécontent de n'y avoir aucune part, se souleva, et, à l'aide des Hongrois et des Bohémiens, ravagea l'Autriche, jusqu'à ce qu'on l'eût mis en jouissance des États que Léopold avait possédés en Souabe. Frédéric, si cruellement éprouvé par la fortune, succomba sous le poids des chagrins (13 janvier 1330). Comme il ne laissait point de postérité, Albert et Othon jouirent seuls de l'héritage paternel. Ils y ajoutèrent la Carinthie (\*) et la Carniole, à la mort du

(\*) Les cérémonies encore en usage au treizième et au quatorzième siècle dans la Carinthie pour l'élection du duc, méritent d'être citées. Les différentes circonstances de cette cérémonie supposent que le prince doit acheter du peuple, dans la personne du paysan libre qui le représente, et son duel et ses droits.

Toutes les fois qu'un duc reçoit l'hommage comme héritant de la couronne, un paysan de la race des Edlinges, qu'on appelle le paysan duc, le duc de Glaserdorf, et de préférence le duc en Carinthie, vient s'asseoir, à Zollfeld, sur le siège ducal de marbre. Autour de la pierre, en dehors de l'enceinte, se tient rangé à perte de vue le peuple des campagnes qui attend le nouveau duc. Celui-ci est couvert d'un surcoat gris avec ceinture rouge; il porte sur le côté une carnassière rustique, et dans sa poche du pain, du fromage, des instruments de labourage; aux pieds, des souliers lacés à nœuds rouges; sur la tête, un chapeau gris à la mode des Wendes; sur les épaules, un manteau gris; à la main, un bâton de berger.

duc, qui se trouvait le dernier mâle de sa race. L'empereur leur donna l'in-

Escorté de deux seigneurs du pays, il s'approche du siège, ayant à ses côtés un taureau noir et un cheval de paysan très-maigre. Derrière lui viennent nobles et chevaliers en habits de fête et dans le plus grand éclat, avec la hanniére et les étendards du duché. Dès que le cortège est arrivé près du siège de marbre, et que le paysan aperçoit le prince, il s'écrie en langue wendique : « Qui s'avance si fièrement ici ? — Le prince du pays, » répond la multitude. Alors le paysan, « Est-il un juge équitable ? A-t-il le bien du pays à cœur ? Est-il né libre et chrétien ? » — Il l'est et le sera, répondent les assis- « tants tout d'une voix. — Je demande alors « de quel droit il me fera quitter ma place ? » Là-dessus le comte de Goritz : « Il te l'achète « soixante pfennings ; ces bêtes de trait (le « taureau et le cheval) seront tiennes ; pour « toi anasi seront les vêtements du prince ; ta « maison sera libre, et tu ne payeras ni re- « devance ni dime. » Alors le paysan donne au prince un léger soufflet, l'invite à la justice, descend de son siège, et emmène le taureau et le cheval.

Aussitôt le nouveau duc se place sur le siège, brandit son épée nue de tout côté, et promet au peuple droit et justice. En signe de sa frugalité, il boit un coup d'eau fraîche dans son chapeau. Ensuite le cortège se rend à l'église de Saint-Pierre, située non loin de là sur une colline, pour y assister au service divin. Le duc quitte ses habits de paysan pour revêtir le costume de prince, et prend place, avec la noblesse et les chevaliers, à un festin magnifique. Au sortir de table, le prince se rend sur le penchant de la colline, où se trouve un autre siège à deux places, avec un dossier commun. Sur la place antérieure est assis le duc, le visage tourné vers le soleil levant. La tête nue, les doigts élevés, il jure de maintenir les libertés du pays. Puis il reçoit le serment d'hommage héréditaire, et distribue les fiefs. Assis derrière lui, le comte de Goritz répartit les fiefs qui relèvent de lui comme comte palatin héréditaire. Tant que le duc reste assis et fait l'investiture des fiefs, les hommes de Gradnecke ont de toute antiquité le droit de fancher autant de foin qu'ils le peuvent, à moins qu'on ne rachète ce droit. Ceux de Raub (*Rauber*, les brigands) sont, de leur côté, libres de piller, et ceux de Portendorf (et après eux les Mordaxes) peuvent mettre

vestiture de cette province, sur laquelle il avait des droits, malgré l'opposition et les armements du roi de Bohême. La plus parfaite union régnait entre les maisons de Bavière et d'Autriche, lorsque Othon termina ses jours (1339), laissant deux fils mineurs, qui moururent sans alliance et sans postérité quelques années après.

#### ALBERT LE SAGE.

(1339-1358.)

Demeuré seul de sa famille, Albert se vit à la tête de toutes les possessions dont se formait déjà son riche patrimoine. Jusqu'alors, il avait pris peu de part au gouvernement des affaires publiques. Il avait été destiné à l'état religieux, et l'on prétend même qu'il avait été chanoine de Passau. A 27 ans, il épousa Jeanne, fille et héritière d'Ulric, comte de Ferrète, en Alsace, qui, après une stérilité de 19 années, lui donna six enfants. A 32 ans, une paralysie lui enleva l'usage des jambes, et cette infirmité le fit surnommer le Boiteux ; surnom que ses grandes qualités lui firent échanger plus tard contre celui de Sage.

Jean XXII, après avoir déposé et excommunié Louis IV de Bavière, pressa le prince autrichien de solliciter la couronne impériale. Mais Albert avait trop de prudence et de sagesse pour consentir à perpétuer les troubles de l'empire, et à n'être qu'un instrument entre les mains du pape. Résistant donc aux sollicitations de la cour de Rome, il se déclara pour l'empereur contre son compétiteur. A la mort de l'empereur, Charles, fils du roi de Bohême, ayant réuni tous les suffrages, Albert se rangea de son parti, et obtint pour sa famille des avantages considérables.

#### TRAITÉ AVEC LES CANTONS SUISSES.

Tandis qu'Albert étendait ainsi ses possessions, et consolidait sa puissance sur les bords du Rhin, les trois

le feu dans le pays là où ils veulent, à moins qu'on ne transige avec eux. (Jac. Grimm, *Antiquités du droit germanique*, p. 253.)

petites républiques, qui avaient déjà humilié l'orgueil de sa maison, resserraient les anciens domaines que les ducs d'Autriche possédaient en Suisse. Depuis la bataille de Morgarten, l'esprit de liberté s'était répandu dans cette contrée avec les succès des trois cantons. Les peuples désiraient avec ardeur de s'affranchir du despotisme féodal. Le canton de Lucerne, accablé sous le joug autrichien, avait accédé, en 1332, à la confédération de Brunnen. Zurich entra dans la ligue en 1351. Cette ville était alors dominée par Rodolphe Brun, qui y avait détruit l'influence de la noblesse, et établi le gouvernement populaire. Les nobles, qui voulurent s'opposer à cette révolution, furent bannis, et leurs biens confisqués. Les mécontents se réunirent dans le château de Rapperschwil; mais leur tentative pour s'y maintenir avant échoué, un comte de Habsbourg fut tué, un autre jeté dans un cachot; Rapperschwil fut détruit jusque dans ses fondements; femmes, enfants, vieillards périrent sur l'échafaud, et leurs cadavres demeurèrent pendant trois jours exposés dans les rues, jusqu'à ce que les pieds des chevaux et les roues des voitures les eussent entièrement défigurés. L'autorité du tyran populaire fut affermie plus que jamais.

Le duc d'Autriche se rendit à la tête de seize mille hommes sous les murs de Zurich, la ville la plus importante de la confédération. L'électeur de Brandebourg, en personne, s'était joint à cette armée que la fière résistance des confédérés et le défaut de subsistances ne tardèrent pas à mettre en danger. Dans cette circonstance, l'électeur de Brandebourg offrit aux parties belligérantes sa médiation, qui fut acceptée. Le duc d'Autriche fut réduit à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. On se jura mutuellement la paix; mais Albert se promettait bien de rompre le traité au premier prétexte qui s'offrirait à lui. Aussi recommanda-t-il bientôt les hostilités. Il avait exigé que Zug et Glaris, qui avaient pris l'engagement de lui faire hom-

mage, se détachassent de l'union helvétique; mais ces deux cantons n'ayant pas donné une attention sérieuse à cette exigence despotique, Albert se plaignit à l'empereur, et parvint à lui inspirer des craintes relativement à cette ligue des Suisses, dans laquelle les villes impériales croyaient pouvoir entrer. Charles IV vint lui-même en Helvétie, à la tête d'une armée plus nombreuse que toutes celles qui s'y étaient montrées depuis l'invasion des barbares. Une garnison de 4000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance héroïque. Mais comme cette résistance devait nécessairement à la fin céder devant le nombre, les Zurichois, pour ne pas échoir à l'insatiable avidité de la maison de Habsbourg, arborèrent sur leurs tours l'aigle impériale. A cette vue, des divisions éclatèrent dans le camp ennemi. Les soldats de Schaffhouse, de Bâle et de plusieurs autres villes et pays libres, sous la protection de l'empire, ne voulurent plus combattre une alliée. Les Zurichois offrirent alors la bataille; mais la plus singulière dispute sur la préséance fit qu'elle n'eut pas lieu. Les Bohémiens que Charles avait conduits à ce siège prétendirent que l'honneur de marcher les premiers à l'ennemi, leur appartenait; les Autrichiens et les Souabes soutinrent qu'eux seuls avaient droit à cet avantage. La journée se passa en querelles sur ce grave sujet. Charles, à qui les Zurichois avaient fait tenir secrètement une forte somme d'argent, parut fort irrité contre les Autrichiens; il ordonna la retraite, et licencia ses troupes. Albert, resté seul avec les siens, se voyait hors d'état de soutenir la lutte. Mais au défaut de la force, il recourut à la corruption. Rodolphe Brunn s'était vendu au duc d'Autriche, et par le soin de cet homme, à qui la postérité aurait accordé le plus glorieux renom s'il n'eût immolé les vertus simples et modestes du patriotisme aux prétentions ambitieuses d'un chef de faction, Zurich se déclara pour Albert. C'était le premier pas vers la défection. D'autres cantons

parlaient déjà de neutralité. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats, quand les montagnards de Schwytz, prenant seuls les armes, et faisant flotter l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où, le 16 août 1358, il mourut du chagrin que lui causa une expédition aussi onéreuse que dépourvue de gloire.

#### LES FILS D'ALBERT II.

RODOLPHE IV (1358-1365), FRÉDÉRIC II (1359), ALBERT III (1365-1395), ET LÉOPOLD II (1365-1386.)

TRÊVE AVEC LES SUISSES. — SAGE ADMINISTRATION DE RODOLPHE.

Albert laissait en mourant quatre fils, Rodolphe IV, Frédéric II, Albert III et Léopold II. Rodolphe, à titre d'aîné, eut l'administration des États autrichiens. C'était un jeune homme de vingt ans, plein de fougue, d'ardeur chevaleresque, d'activité inquiète, et qui cependant, chargé par son père d'administrer les possessions de la maison de Habsbourg dans la Souabe, l'Alsace et la Suisse, s'était signalé par une sagesse précocce et montra une habileté supérieure à son âge. La Souabe, comme toutes les contrées riveraines du Rhin, était un des pays les plus commerçants de l'Allemagne, mais aussi un de ceux où, depuis la ruine de la maison de Hohenstaufen, il y avait eu le plus de rapines et de violences de toute espèce. Rodolphe sut jusqu'à un certain point y rétablir l'ordre et la sûreté publique. Dans la vue de rendre les communications plus faciles, il fit construire, à l'extrémité du lac de Zurich, le célèbre pont (\*) de

Rapperschwill, qui fut regardé alors comme une merveille. Lorsque la mort de son père l'eut investi du gouvernement général, il s'empessa de conclure avec les Suisses une trêve qui suspendit cette guerre ruineuse et déshonorante pour l'Autriche. Il se dédommagea, au reste, de ces sacrifices apparents par des acquisitions importantes.

Placée au pied des Alpes et ne pouvant s'étendre dans l'Allemagne proprement dite sans soulever contre elle tout le corps germanique, l'Autriche jeta de bonne heure les yeux vers les riches contrées du sud. La Suisse était d'une grande importance militaire : c'est le point central entre l'Italie, la France et l'Allemagne; d'ailleurs c'était un vieux domaine de la maison de Habsbourg, et les princes autrichiens devaient hésiter à l'abandonner. Cependant, quand le courage des Suisses eut affranchi leur pays et en eut interdit l'entrée aux armées de l'Autriche, cette puissance, abandonnant une proie qu'elle ne pouvait ressaisir, renoua à la possession des Alpes occidentales et des bords du Rhin, pour établir sa domination sur tout le cours du Danube, s'emparer des Alpes orientales, tourner ainsi la Suisse allemande et la Suisse française, et descendre dans l'Italie. Ce fut Rodolphe IV qui donna cette direction nouvelle à la politique de sa maison. Les successeurs immédiats de Rodolphe de Habsbourg, nouveaux venus au milieu des Slaves, regrettent l'Alsace, la Souabe et la Suisse d'où ils sont sortis; mais à partir de Rodolphe IV, ils chercheront à s'étendre aux dépens des Slaves, ils s'empareront peu à peu de la Bohême, de la Hongrie, etc., et plus tard ils empièteront sur l'Italie jusqu'à ce qu'ils s'y établissent en maîtres et y fondent enfin le royaume Lombard-Vénitien.

#### ACQUISITION DE L'AUTRICHE EN TYROL.

Par des négociations adroitement conduites, il trouva de la prise. Il arrive de là que ce pont est assez dangereux à passer quand il fait du vent, et que l'on est exposé à voir les planches emportées devant et derrière soi.

(\*) Ce pont, jeté sur un bas-fond du lac, a près de dix-sept cents pas de longueur. Construit sur pilotis, il n'a point de garde-fous, et les planches sur lesquelles on marche ne sont que posées sur les madriers, afin de n'opposer aucune résistance au vent, qui, étant quelquefois très-violent, ébranlerait

duites, les comtés de Goritz, de Gradiſca et du Tyrol furent réunis aux États autrichiens (1363). Le Tyrol renfermait vingt-neuf vallées, dans chacune desquelles s'élevait une ville ou grande bourgade ayant un marché public, plus de trois cent cinquante châteaux, et environ neuf cents villages. Cette acquisition était donc de la plus haute importance : aussi la maison de basse Bavière s'y opposa-t-elle les armes à la main. La médiation du pape prévint l'effusion du sang et fit respecter la donation de Marguerite Maultasch. Mais avant d'aller plus loin, il faut nous arrêter quelque peu sur l'importante acquisition du Tyrol, la clef de l'Italie et du sud de l'Allemagne, la province par laquelle l'Autriche pénètre dans l'Italie, et par laquelle aussi Bonaparte arriva jusqu'aux portes de Vienne.

#### DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DU TYROL.

Autrefois compris dans le Noricum, le Tyrol se trouve limité à l'ouest par la Suisse, au sud par l'Italie et l'Illyrie, à l'est par l'Autriche et le pays de Salzbourg, et enfin au nord par la Bavière. « Plus étendu de l'est à l'ouest que dans toute autre direction, ce pays se trouve traversé dans le même sens et vers le nord par la chaîne des Alpes rhétiques : cette chaîne se divise elle-même, ou, pour mieux dire, on en voit deux distinctes, dont les ramifications aussi nombreuses qu'étendues ceignent le Tyrol de toutes parts. Ces ramifications sont si multipliées, qu'elles laissent, vers la partie septentrionale de cette contrée, encore moins de plaines que l'on n'en voit au milieu des alpes de la Suisse. Les masses des montagnes ont généralement en Tyrol une plus grande étendue, quoique leurs sommets soient moins élevés ; ce qui tient peut-être à ce qu'au milieu de ces montagnes primitives on en voit de calcaires qui leur sont adossées, formant un système particulier. Il n'en est pas ainsi de la partie méridionale du Tyrol, qui est loin de présenter la moindre ressemblance avec la Suisse. Quelque mon-

tagneuse, elle n'offre point de cimes très-élevées, et les vallées y deviennent tellement larges, que de belles rivières y étalent le tribut de leurs eaux. La culture et le climat se ressentent de cette différence dans la configuration du sol, et toutes les productions de l'Italie réussissent fort bien dans la vallée de l'Adige. »

Cependant, quelques montagnes, ainsi qu'une partie de la chaîne secondaire des Alpes tyroliennes qui s'étendent vers l'Italie, paraissent encore conserver une hauteur de douze cent soixante-huit à treize cent soixante-six mètres : du moins les monts Euganéens en Italie, et spécialement le mont Summano, ont encore cette élévation.

« Un grand nombre de rivières sillonnent dans toutes sortes de directions le sol du Tyrol. Parmi ces rivières, on peut en distinguer deux principales qui indiquent la pente générale du sol. Ainsi, pour la partie septentrionale, le cours de l'Inn annonce que l'inclinaison du terrain est à la fois vers l'est et vers le nord, surtout dans cette première direction, vers laquelle s'incline également tout le sol de la Bavière. La pente de toutes les contrées du Tyrol, adossées au revers méridional des Alpes rhétiques, est bien différente ; les rivières servent encore à la déterminer. Nous verrons d'abord au sud-est de la chaîne, l'Eysach se précipiter des flancs du mont Brenner et porter ses eaux dans le centre du Tyrol méridional, vers lequel la pente est tellement prononcée, que l'Adige vient s'y réunir. En abandonnant les monts escarpés de Tschirfser, l'Adige descend à travers le sol marécageux des environs de Gluzen, dirige ses eaux vers le sud-est, tandis que le cours de l'Eysach est constamment vers le sud-ouest. Ces rivières formant ainsi deux vallées inclinées dans ces deux sens, une fois parvenus auprès de Botzen, l'Eysach et l'Adige, se réunissent en un seul fleuve, qui va se jeter dans la mer Adriatique, au-dessous de Venise. Dès lors, l'inclinaison du sol reste constante dans la direction du nord au sud.

« Les vallées de l'Inn, de l'Eysach et de l'Adige, les plus considérables de tout le Tyrol, sont cependant loin, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, d'être les seules vallées du Tyrol méridional. On remarque encore, parmi les principales, la vallée de Puster, arrosée par les eaux de la Drave, et, plus au nord, celle où le Lech prend sa source. Enfin, une vingtaine d'autres sont traversées par des rivières plus ou moins considérables; mais toutes ont constamment, celles du revers septentrional, leur direction du sud au nord ou de l'ouest à l'est, tandis que celles du revers méridional s'inclinent vers le sud.

« Le Tyrol serait une autre Suisse, si les rivières qui le traversent avaient une pente moins rapide, et si leurs eaux pouvaient s'y réunir en lacs d'une certaine étendue. En effet, à l'exception du lac de la Garda, situé à l'extrémité du Tyrol méridional, on n'en voit point dont la grandeur aille jusqu'à une lieue. Il y a donc bien loin de ces lacs à ceux de la Suisse, au milieu desquels se distinguent ceux de Constance, de Zurich et de Genève. Du reste, ces deux pays nous retracent à peu près les mêmes scènes, ayant une élévation peu différente et un sol tout aussi inégal. Ce sont, à la fois, des montagnes escarpées, couronnées de neiges éternelles, des torrents impétueux qui se précipitent avec fracas du sein des glaciers, des avalanches, fléaux de la vallée, de sombres forêts de sapins, et enfin d'immenses pâturages où errent de nombreux troupeaux, l'unique espoir du laboureur. Dans l'une et l'autre contrée, un air chaud et brûlant succède à une température glacée: ainsi, au pied des neiges éternelles il n'est pas rare de voir de beaux vignobles, ou même le grenadier étaler la beauté de ses fleurs (\*). »

HISTOIRE DU TYROL JUSQU'À SA RÉUNION  
À L'AUTRICHE.

Pendant longtemps le Tyrol fut di-

(\*) Marcel de Serre, Voyage dans le Tyrol.

visé entre plusieurs princes. Parmi les plus anciens seigneurs de ce pays, on cite les comtes de Goritz, d'Eppan et d'Uelten, et les seigneurs de Castel-Barco, d'Arco et d'Ach. Les comtes d'Andechs ne parurent qu'après eux-ci; mais, plus adroits, ils prirent possession du Tyrol, en profitant de la citation au ban de l'Empire de Henri, duc de Bavière. Ainsi, peu à peu, les comtes d'Andechs surent s'emparer du Tyrol, qui appartenait à Henri le Lion. Ils devinrent marquis d'Istrie, et tranquilles possesseurs de la ville d'Innsbruck (Inspruck), ainsi que de la plus grande partie des vallées de l'Inn et de l'Adige. L'empereur Frédéric I<sup>er</sup> leur conféra la dignité ducale, après la mort de Conrad, dernier duc de Dackau, qui portait le titre de duc de Dalmatie. Les comtes d'Andechs prirent alors le titre de duc de Méran, quoique leurs terres fussent pour la plupart dispersées en Bavière, principalement dans le haut Palatinat, en Franconie, en Voigtland, et même en Istrie.

Lorsque, dans la seconde moitié du treizième siècle, le comte de Tyrol Albert mourut sans enfants mâles, ses possessions échurent à ses gendres, Mainard III, comte de Goritz, époux d'Adélaïde, et Gebhard, comte d'Hirschfeld, époux d'Élisabeth. Le comte de Goritz, plus habile politique que Gebhard, se fit céder tout le Tyrol. Ainsi, en 1234, il se vit tranquille possesseur de tout le pays dont les confins étaient, vers le nord, la Bavière et la Souabe. Gebhard obtint, pour tout dédommagement, quatre cents marcs d'argent. Mainard IV, et Albert II, fils de Mainard III, firent, en 1271, un nouveau partage des États que leur avait laissés leur père. Le premier eut tout le Tyrol; Albert n'obtint que le comté de Goritz; Mainard IV, prince valeureux et habile politique, augmenta beaucoup ses États; l'empereur Rodolphe I<sup>er</sup> l'éleva au rang de prince, et lui donna l'investiture de la Carinthie. Henri, fils et successeur de Mainard, transmitt le comté du Tyrol à sa fille Marguerite, plus connue sous le

nom de Maultasch, à cause de la configuration hideuse de sa bouche.

#### EXTENSION PRISE PAR LE TYROL DEPUIS SA RÉUNION A L'AUTRICHE.

Ce fut cette Marguerite qui, après la mort de son fils, Léza, comme nous l'avons dit, le Tyrol et ses prétentions sur Goritz à ses trois oncles les archiducs d'Autriche. Entre les mains de l'ambitieuse et prudente maison de Habsbourg, le Tyrol ne cessa plus de s'étendre. En 1373, elle obtint des ducs de Padoue, de la maison de Carrare, les trois seigneuries situées sur les frontières d'Italie, d'Yvan, de Selvan, de Castel-Alto, ou le val Valsugan. Après Léopold, Maximilien I<sup>er</sup> l'augmenta, en 1500, du Pusterthal, dont il hérita après la mort de Léonard, dernier comte de Goritz. Cet habile empereur, profitant des troubles qu'il avait suscités entre les princes de Bavière, leur enleva les seigneuries de Kusstein, de Kitzbühl et de Rattemberg, dans la basse vallée de l'Inn, et les réunit au Tyrol. Il en fit de même de la ville d'Ampero, des quatre vicariats, de la prefecture de Roverédo, et enfin de la ville d'Arco, situés au bord du lac de Garda. Ainsi, soit par adresse, soit par force, la maison d'Autriche sut donner au Tyrol ses limites naturelles, savoir : l'Italie, la Suisse et la Bavière.

#### NOUVELLES ACQUISITIONS DE L'AUTRICHE.

Cette acquisition précieuse du Tyrol par Rodolphe IV fut bientôt suivie de nouveaux accroissements de territoire. Ayant eu quelques contestations avec le patriarche d'Aquilée, il lui déclara la guerre et lui enleva plusieurs places. Pour obtenir la paix, le prélat fut contraint de céder ce qu'il possédait dans la Styrie, la Carinthie et la Carniole, et reçut même un juge et une garnison autrichienne dans la capitale du Frioul. Ainsi s'ouvrait la route qui devait mener les Autrichiens à Venise et à Milan ; mais il fallut plus de quatre siècles pour y arriver et tromper ainsi la jalousie et les craintes de l'Europe.

#### RODOLPHE ÉTEND LES PRÉROGATIVES DE LA MAISON D'AUTRICHE.

Rodolphe n'accrut pas seulement les domaines de sa maison ; il voulut aussi étendre ses prérogatives et ses titres. Son orgueil souffrait d'être obligé de céder le pas aux électeurs ; aussi voulut-il au moins être distingué de la foule des autres princes par un titre particulier ; Frédéric I<sup>er</sup> avait conféré aux ducs d'Autriche de la maison de Bamberg le nom d'archiduc ; en 1228, ils avaient obtenu de porter sur le bonnet de prince le diadème impérial, et, plus tard, de le surmonter d'une croix. Rodolphe fit revivre tous ces titres et tous ces insignes ; il s'entoura d'une pompe royale, et siégea comme un monarque au milieu de ses vassaux.

#### FONDATEURS DUES A RODOLPHE.

Rodolphe, qui avait succédé à son père en 1359, mourut le 27 juillet 1365, à l'âge de vingt-six ans. Malgré un règne si court, Rodolphe doit prendre rang parmi les princes les plus remarquables qu'ait fournis la maison de Habsbourg ; s'il eût vécu, disent ses biographes, ses talents et son ambition auraient ruiné l'Autriche, ou l'auraient élevée au plus haut degré de puissance. Ce prince ne signala pas seulement son administration par d'importants accroissements de territoire, mais encore par de nombreuses créations qui lui méritèrent le surnom de Fondateur. Ainsi il fonda l'université de Vienne, qui égala bientôt la réputation de l'université de Prague. C'est à lui aussi que la capitale de l'Autriche doit son plus magnifique édifice, l'église cathédrale de Saint-Étienne, commencée par son père en 1339, et pour laquelle Albert avait établi une imposition générale d'un gros par tête, sans en exempter même les enfants et les veuves. Rodolphe dota richement l'église : il y attacha des bénéfices pour vingt-quatre chanoines, sous la direction d'un prévôt. Il ne put achever tout l'édifice ; car il fallait des siècles pour conduire à fin ces monuments

gigantesques qu'éleva au moyen âge la pitié de l'Europe chrétienne; mais il jeta lui-même les fondements de la grande tour.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE  
A VIENNE.

« L'église de Saint-Étienne est l'édifice le plus solide et le plus majestueux qu'il y ait à Vienne. Le premier duc d'Autriche Henri, surnommé Jasomirgott, en posa les fondements en 1144; mais elle fut presque totalement réduite en cendres en 1258. Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque de la construction de la nouvelle église: les uns l'attribuent au duc Albert, en 1326; d'autres à son fils Rodolphe IV, en 1358. Cependant, on a récemment découvert, près de l'autel de Saint-Pierre et de Saint-Paul, en enlevant un vieux cadre, le buste en relief de l'architecte qui, d'une main, tient un compas, et de l'autre une équerre dorée. Il est entouré d'ornements peints, sur lesquels on voit distinctement les trois lettres M. A. P. et la date 1313 (\*), ce qui prouverait, sinon que cet architecte a construit toute l'église, du moins le chœur. On a fait des recherches à ce sujet, et l'on a trouvé que cet architecte devait être un certain maître Antoine Pilgran, ainsi que les lettres l'indiquent, le même que le duc de Moravie appela auprès de lui en 1359.

« Vers 1326, le chevalier Ulrich de Terna, avec les secours de son épouse Perchta et de ses sœurs Adélaïde et Elisabeth, fit ajouter vers la grande porte une chapelle appelée *de la Croix*. Dès lors on continua, quoique lentement, à étendre et embellir cet édifice. Sous le règne d'Albert, on bâtit un très-beau chœur; Gutta, sœur du duc et femme du comte Louis d'Otting, donna, par son testament, un legs de quinze marcs d'argent pour l'achever. »

On lit dans une ancienne chronique qu'Albert, en 1339, leva une contri-

bution (dont les enfants et les veuves ne furent pas même exceptés) d'un gros par tête pour l'édification de cette église.

On trouve aussi, dans les archives du chapitre de Vienne, une lettre écrite d'Avignon, le 5 novembre 1339, par laquelle plusieurs évêques accordaient des indulgences pour quarante jours à tous ceux qui fréquenteraient l'église de Saint-Étienne, et qui contribueraient aux frais de sa construction, et surtout qui donneraient des secours pour bâtir le nouveau chœur et le tabernacle. Ce chœur, au rapport d'une ancienne chronique de Kloster-Neubourg, fut consacré en 1340.

« En sortant du Kollmarkt, et sur une place assez étendue, on découvre la belle façade de l'église de Saint-Étienne. La porte, nommée Riesenthor, ne s'ouvre que dans les grandes occasions. Sur le portail on voit Jésus-Christ avec plusieurs saints: à droite, un saint Jean-Baptiste dans le désert, avec cette inscription allemande: *C'est Weiss Jean Werder et sa femme Agnès qui ont fait faire ce saint Jean*. Le fondateur est mort le jour de Saint-Étienne de l'année 1508. Vis-à-vis on voit un renard la gueule ouverte, ayant une chaîne autour du cou, et paraissant sortir d'un puits. Ce sont sans doute les armes de ce Jean Werder. Au dehors, à gauche, on voit la statue de saint Etienne, portant sur sa poitrine la marque d'une année qui paraît être 500. De l'autre côté est une statue qui déchire un lion. Dans le haut on remarque un jeune homme portant le pied sur le genou de l'autre, et sur lequel il n'existe aucune tradition. Dans les deux angles on remarque plus distinctement, d'un côté, le duc Rodolphe IV, et de l'autre sa femme Catherine, assise sur un lion, avec deux écussons aux armes de l'Autriche et de la ville de Vienne; et enfin, tout en haut de l'église, trois autres statues, celles des saints martyrs Etienne et Laurent, et celle de l'archange saint Michel. Cette façade est noble, majestueuse, et d'un très-beau travail gothique.

(\*) Cette date doit avoir été mise plus tard, puisqu'on ne se servait alors que de chiffres romains.



« L'église de Saint-Étienne est toute bâtie en pierres de taille. Ses murs ont sept pieds d'épaisseur. Sa longueur est de cinquante-sept toises, et sa plus grande largeur entre les deux grandes tours est de trente-sept toises. Elle est environnée extérieurement de galeries ornées de sculptures. Là commence le triple toit, dont la partie la plus élevée, celle qui se trouve au-dessus de la principale porte et entre les deux tours, a dix-sept toises trois pieds et demi, et est couverte de briques à demi convexes et vernies, rouges, vertes et blanches. Deux escaliers de pierre en escargot conduisent à ces deux toits : de là on arrive au plus haut point du troisième par six escaliers de bois. On y voit la date de 1490, qui indique sans doute l'époque où l'on a réuni ces deux toits.

« Cette charpente est un ouvrage gigantesque. Le nombre des pièces de bois monte à deux mille huit cent quatre-vingt-neuf. On a pris toutes les précautions contre les incendies, et l'on trouve en tout temps sous ces toits de vastes réservoirs pleins d'eau, et les ustensiles nécessaires pour éteindre le feu.

« Les voûtes de l'église reposent sur dix-huit piliers. La plus grande a quatorze toises deux tiers de contour d'un pilier à l'autre. On abattit, en 1574, les voûtes inférieures qui menaçaient ruine et on les refit à neuf, mais telles qu'elles avaient été dans le principe. On voit sur les pilastres et sur les murs des pyramides surmontées d'ornements, et portant les statues de différents saints, ainsi que les armoiries de ceux qui les ont élevées.

« L'église a trente et une grandes fenêtres qui vont jusqu'aux voûtes. Il y avait jadis des vitraux peints, dont l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> avait fait présent à l'église ; mais en 1646 on leur substitua des vitres blanches pour donner plus de jour au vaisseau.

« En 1514, le sommet du clocher, souvent frappé de la foudre, menaçait de s'écrouler. On travailla à le réparer jusqu'en 1519. Cuspinian, qui vivait alors, rapporte qu'il n'y eut qu'un cer-

tain Hauser, chasseur de l'Empereur, et dans la suite capitaine d'infanterie, et un certain Grégoire Hauser, architecte, qui osèrent entreprendre ce périlleux travail. Ils montèrent au haut de la tour, et brisèrent le sommet en petits morceaux, qu'ils firent descendre peu à peu sans qu'il leur arrivât aucun accident. On eut beaucoup de peine à redresser la grosse barre de fer sur laquelle repose le sommet, et l'on n'y parvint qu'après plusieurs années.

« La tour souffrit beaucoup du siège des Turcs en 1529 ; et l'on employa aussi plusieurs années à réparer le dégât. En 1591, on substitua à la pomme de pierre une sphère de cuivre doré, avec une étoile et une demi-lune mobile ; mais les Turcs ayant été forcés de lever le siège de Vienne en 1683, l'évêque Émerich rappela au pieux Léopold la promesse qu'il avait faite, alors qu'il était à Linz, de faire, si la ville de Vienne était sauvée, abattre le croissant, et de lui substituer le signe victorieux de la croix. Après avoir longtemps cherché quelqu'un qui voulût se charger de cette périlleuse expédition, on trouva un maître couvreur, nommé Ressytko, qui offrit de l'entreprendre moyennant une somme de mille florins et un habillement complet pour lui et ses deux fils. D'autres avaient demandé cinq mille florins. Le 12 juillet, il commença à élever l'échafaudage, qui était très-simple, et ne coûta que onze florins ; il consistait en quelques poutres et onze échelles, qu'il lia les unes aux autres par des cordes. Il réussit en effet à enlever la demi-lune et l'étoile, qui furent portées dans l'hôtel du comte Léopold de Kollonitsch, lequel les exposa le lendemain aux yeux du public ; et, le soir, le maître couvreur les apporta à la cour. On plaça, le 14 septembre, au lieu de la lune et de l'étoile, une croix qui, étant immobile, fut renversée par le vent dès le 14 décembre de la même année. On y porta, peu de temps après, une aigle en cuivre, qui fut bénie le 31 octobre par l'évêque, et placée solennellement au son du tam-

bour. On répandit à cette occasion des médailles d'or et d'argent, et on grava sur cette aigle plusieurs inscriptions qui rappelaient la mémoire du souverain alors régnant, et de la défense heureuse qu'avait faite la ville de Vienne contre les ennemis de la chrétienté.

« La tour est bâtie toute en pierres de taille, jointes les unes aux autres par cinq tenons de fer : elle est toute à jour et ornée d'images de saints.

« Au-dessus de l'horloge règne un chemin ou plutôt une galerie entourée de douze pyramides surmontées de pommes dorées. On y montre encore l'endroit où le comte de Starenberg, commandant de Vienne pendant que les Turcs assiégeaient cette ville, avait coutume de s'asseoir pour reconnaître leur camp. C'est depuis cette époque que la famille Starenberg porte la tour de Saint-Étienne dans ses armoiries.

« L'escalier de la tour a cinq cent cinquante-trois marches de bois. On monte au clocher par le moyen d'échelles. Toute la hauteur de la tour est de soixante et quatorze toises et un demi-pied.

« L'horloge a quatre cadrans qui montrent les heures et les quarts. La hauteur des cadrans est de deux toises cinq pouces, et la largeur d'une toise cinq pieds trois pouces. L'aiguille a une toise et quatre pouces ; les chiffres ont deux pieds de longueur sur deux pouces de largeur. L'horloge ne frappe que les heures ; les quarts sont frappés par les gardiens de la tour sur une cloche particulière : mais ils ne frappent pas le dernier quart. On prétend que c'est parce qu'en 1683, les Turcs avaient déclaré qu'ils prendraient la ville au dernier quart d'une certaine heure, et que l'on s'abstint de le sonner. Après qu'ils eurent été chassés, on continua ainsi, pour perpétuer le souvenir de cet événement. Cependant l'histoire du siège ne fait pas mention de cette circonstance. Le Père François, ex-jésuite, a établi, en 1742, une méridienne qui passe par cette horloge.

« Les principales cloches sont : 1<sup>o</sup> la cloche dite Joséphine, fondue le 18 décembre 1710. Elle pèse en tout quatre cent deux quintaux. On y voit l'image de saint Joseph environné d'anges qui portent des instruments de différents métiers ; au-dessus sont les armes de Bohême et de Hongrie. Sur une autre face on a représenté l'immaculée conception avec les armes impériales et celles de quelques provinces de l'Autriche. La hauteur de cette cloche, y compris la couronne, est de neuf pieds huit pouces et demi, son diamètre de dix pieds ; l'épaisseur du métal est de huit pouces. On la sonna pour la première fois le 26 janvier 1712, lorsque Charles VI revint à Vienne après son couronnement. Elle a coûté dix-neuf mille quatre cent quarante florins.

« 2<sup>o</sup> La cloche que l'on sonne pour les incendies, et que l'on nomme *Rathsglocke* (cloche du conseil), parce qu'on la sonne pour assembler le conseil après les vacances, et, en outre, tous les jours, en été, à six heures et demie, et en hiver à sept heures du soir, en mémoire de la délivrance de Vienne (en 1683), parce que c'est à cette heure que les armées chrétiennes s'avancèrent contre les Turcs. Elle est marquée MCCCCLIII.

« 3<sup>o</sup> La cloche nommée *Speisglocke* est destinée au service des mourants : elle a été fondue en 1613.

« 4<sup>o</sup> La cloche nommée *Zugenglocke* a été fondue en 1707. Elle est destinée à avertir le public d'aller prier pour les agonisants.

« 5<sup>o</sup> La cloche nommée *Primglocke* sert, entre plusieurs autres usages, à sonner matines et prime.

« Il y a quatre gardiens de la tour qui se relèvent deux à deux : ce sont eux qui, en cas d'incendie, donnent le signal et indiquent le point où le feu a pris. On voit, au lieu où ils sont de garde, un jeu de quilles où l'on joue à reculons.

« Outre la grande tour de Saint-Étienne, cette belle église en a trois autres ; l'une dont Rodolphe jeta également les fondements, mais qui n'a

point été achevée. Hasselbach raconte que l'an 1450, au jour Saint-Hippolyte, les bourgeois commencèrent avec de grandes solennités, au milieu des chants et en présence des évêques, prélats, prévôts et abbés, à jeter les fondements de la seconde tour de Saint-Etienne, et que le prévôt de Kloster-Neubourg en posa, entre sept et huit heures du matin, la première pierre, tandis que l'on entonnait des hymnes et le *Te Deum*. On travailla lentement à cette tour, n'y employant que dix ou onze personnes. On renonça à la continuer en 1511 : la tour avait alors vingt-cinq toises de hauteur. En 1579, on la surmonta d'une petite tour recouverte en cuivre, et surmontée d'un aigle qu'un vent impétueux renversa le 17 février 1761.

« Les deux petites tours sont des restes de l'ancienne église de Saint-Etienne, et ont par conséquent près de sept cents ans. Elles sont toutes deux bâties en pierres de taille, et ne sont guère plus hautes que le toit de l'église, qui, lors de la nouvelle édification, fut considérablement exhaussé, par suite des agrandissements que reçut l'église (\*). »

LÉOPOLD II EXIGE D'ALBERT III LA CESSION  
D'UNE PARTIE DES ÉTATS AUTRICHIENS.

Des quatre fils d'Albert II, il n'en restait plus, en 1365, que deux, Albert III et Léopold II; l'ainé, Rodolphe, était mort à Milan d'une fièvre inflammatoire; l'autre, Frédéric, avait été tué à la chasse. Les deux nouveaux maîtres des États autrichiens étaient d'un caractère trop opposé pour que leur bonne intelligence fût durable; autant Albert était doux et ami des occupations pacifiques, des lettres et des travaux du jardinage, autant Léopold était violent et emporté, avide de pouvoir et de conquêtes. Le pacte de famille qui donnait toute autorité à Albert son aîné ne pouvait être respecté par lui; il exigea d'abord de son

frère la cession des biens de sa maison en Souabe et en Alsace, et en outre la Styrie, la Carinthie et le Tyrol. Ainsi Léopold, réduisant son frère à la seule possession de l'Autriche, s'était saisi des provinces frontières; de la Souabe il menaçait les cantons helvétiques, du Tyrol il regardait l'Italie. Mais il fallait faire consentir à cette transaction l'Empereur qui avait sanctionné le pacte de famille; Charles IV y donna avec joie son approbation. « Nous avons longtemps, dit-il, travaillé vainement à abaisser la maison d'Autriche, et voilà qu'elle se ruine elle-même. »

ACQUISITIONS DE LÉOPOLD II. — GUERRA  
CONTRE ENGUERRAND DE COUCY.

D'abord Léopold, par des achats ou des négociations, obtint Fribourg en Brisgau, Bâle cédée par son évêque, le comté de Feldkirch, plusieurs autres places, les bailliages de la haute et basse Alsace, enfin les revenus d'Augsbourg et de Gingen. Au milieu de toutes ces acquisitions, il fut troublé par l'approche d'une armée formidable: c'était Enguerrand VII de Coucy, qui, pendant le voyage de l'empereur Charles IV en France, lui avait demandé la permission de faire la guerre à la maison d'Autriche. Arrière-petit-fils de l'empereur Albert par sa mère, fille de Léopold II, il demandait tous les biens de Léopold, comme n'étant point des fiefs masculins. Léopold rejeta cette demande contraire aux lois de succession établies dans sa maison. On ne s'attendait pas qu'un simple gentilhomme picard pût rassembler une armée; Coucy en réunit cependant une très-considérable, formée soit par ses parents et par ses amis, soit à l'aide d'une partie de son bien qu'il vendit, soit enfin par l'espoir du butin qui entraîne toujours beaucoup d'aventuriers dans les entreprises extraordinaires. D'ailleurs la paix conclue alors entre la France et l'Angleterre laissait sans emploi une grande quantité de mercenaires qui, ne pouvant vivre que de pillages, marchèrent

(\*) Laborde, Voyage pittoresque en Autriche, t. II, p. 46 et suiv.

volontiers avec Enguerrand contre les riches cités de l'Alsace et de la Souabe. A la tête de quarante mille hommes, Enguerrand se dirigea contre Strasbourg, dont il ravagea le territoire, et qui paya une rançon de quinze mille florins d'or; puis sur Brisach, où Léopold s'était renfermé. Le duc d'Autriche ayant dévasté lui-même le pays, Concy, pour faire vivre ses troupes, fut contraint de les conduire en Suisse. Là, l'hiver, des froids rigoureux, la famine, des misères enfin de toute espèce les attendaient; mais ce qui était plus redoutable encore, c'était le courage des Suisses. Les troupes d'Enguerrand, dispersées par tout le pays, furent surprises et détruites isolément; et Léopold put voir, sans combattre, la ruine de cette armée formidable (1375).

Les services que les Suisses rendirent dans cette occasion à Léopold le forcèrent sans doute à suspendre, au moins pour quelque temps, ses desseins contre eux. On le voit en effet porter à cette époque, vers l'autre extrémité des possessions autrichiennes, son activité et son ambition.

#### GUERRE DE LÉOPOLD II CONTRE VENISE.— ACQUISITION ET CÉSSION DU TRÉVISAN.

La Marche trévisane venait d'être depuis peu le théâtre de sanglants démelés; Venise, oubliant les intérêts de son commerce pour le désir de se former un territoire sur le continent, s'était livrée à des guerres qui, en résultat, lui donnèrent la domination sur le Trévisan. Mais les petits princes italiens, voyant avec effroi ces progrès de la république vénitienne, et redoutant son ambition, ne cessèrent dès lors de lui susciter des embarras et de lui chercher des ennemis.

Le plus actif de ces adversaires de Venise était François Carrare, seigneur de Padoue. Des défaites successives, et la nécessité humiliante d'envoyer son fils devant le grand conseil de la république demander à genoux le pardon de son père, ne firent qu'ajouter à ses craintes le désir de la ven-

geance. Des négociations avec le roi de Hongrie n'ayant pas réussi, Carrare se tourna vers Léopold, qui, maître du Tyrol, pouvait aisément déboucher sur la Marche trévisane. Le prince autrichien ne laissa pas échapper une aussi belle occasion; ses troupes parcoururent le Trévisan et menacèrent même la capitale. Une défaite qu'il éprouva sur les bords de la Piave le contraignit à signer une paix qu'il ne fut pas tenté d'enfreindre, même durant les malheurs de Venise dans la guerre de la Chiozza. Les Vénitiens, en reconnaissance, lui cédèrent la Marche en 1381, pour être plus sûrs de sa neutralité. Mais en 1383, Léopold, qui le mécontentement de ses vassaux de Souabe et d'Alsace rappelait en Allemagne, fit abandon à François Carrare, pour la somme de soixante mille ducats, de cette province qu'il ne pouvait conserver qu'en restant toujours les armes à la main, soit pour se défendre contre les puissances voisines qui l'ambitionnaient, soit pour en maintenir les habitants dans l'obéissance; car, dès ce premier effort tenté par la maison d'Autriche pour prendre pied en Italie, elle sentit tout ce que le génie contraire des habitants lui ferait éprouver de sérieuse résistance.

#### ACQUISITION DE TRIESTE.

Cependant, avant de repasser les Alpes pour porter ailleurs son active ambition, Léopold fit l'acquisition de Trieste; les habitants de cette ville s'étant, durant la guerre, soulevés contre Venise, se donnèrent à Léopold, qui promit de respecter leurs privilèges; ce fut le premier port que l'Autriche posséda sur l'Adriatique. Aujourd'hui cette ville, peuplée de quarante-neuf mille âmes, est la première ville marchande de l'Empire.

#### GUERRE DE LÉOPOLD CONTRE LES SUISSES.

La fin peu satisfaisante de la guerre que Léopold avait soutenue en Italie, le mauvais état de ses finances, les malheurs de son fils qui perdit la cou-

ronne de Pologne avec la main de la belle Hedwige, jetèrent ce prince dans une tristesse qui lui fit négliger les affaires de sa maison. Ses baillis de la Souabe et de l'Helvétie en profitèrent pour fouler le peuple à leur profit. « Ils causeront ma ruine, » disait Léopold quand les plaintes de ses sujets arrivaient jusqu'à lui; mais son énergie était comme engourdie, et il ne faisait aucun effort pour satisfaire aux réclamations qui s'élevaient de toutes parts. Abandonnées à elles-mêmes, les villes s'unirent entre elles. En face des confédérations nobles du Lion, de Saint-Guillaume et de Saint-George, s'éleva la ligue plébéienne de cinquante et une villes libres et impériales des bords du Rhin, de la Souabe et de la Franconie; mais, entourées par les chevaliers qui les séparaient les unes des autres, ces villes sentirent le besoin de chercher un appui parmi ces montagnards héroïques qui avaient déjà terrassé ou mis en fuite les meilleurs chevaliers de l'Autriche; elles sollicitèrent l'alliance des cantons helvétiques.

Ceux-ci montrèrent qu'au patriotisme ils joignaient la prudence; plusieurs refusèrent de se mêler de si lointaines affaires: ils n'avaient eu besoin de personne pour recouvrer leur liberté, et ils comptaient bien être assez forts pour se défendre seuls encore contre toutes les attaques; mais Berne, Zurich, Soleure, Zug, incessamment menacés par l'ambition des princes autrichiens, acceptèrent l'alliance proposée.

Cependant Léopold, effrayé de toutes ces mesures hostiles, vint sur les lieux, et prit d'abord des moyens détournés. Schwitz fut gagné par l'abolition du péage de Rapperschwil; la ligne des cités impériales fut, sinon dissoute, du moins fort ébranlée. Léopold parvint à séparer les villes de Franconie de celles de la Souabe. Enfin, une proposition de paix perpétuelle fut faite aux confédérés. Mais quand les Autrichiens virent ainsi leurs craintes les plus sérieuses dissipées, ils firent entendre de nouveau des paroles pleines d'arro-

gance; Pierre de Thorberg, Hermann de Graunberg, recommencèrent à fouler les habitants de Wolhausen, de l'Entlibuch et de Rotenberg. Ceux-ci implorèrent l'assistance des Lucernois, qui, aidés des Waldstetten, allèrent attaquer et détruire tous les châteaux situés dans le voisinage.

A cette nouvelle, Léopold se rendit dans ses possessions de l'Argovie, en jurant hautement de châtier l'insolente confédération des Suisses.

On vit alors éclater en tant de lieux, avec toute son énergie, la haine des seigneurs contre les bourgeois et les paysans libres, que, dans l'espace d'un petit nombre de semaines, cinquante-trois déclarations de guerre furent envoyées aux confédérés. Le duc profita d'un court armistice pour mettre sur pied toutes ses forces; et, en douze jours, les Suisses se virent en guerre ouverte avec cent soixante-sept seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers.

Léopold réunit ses troupes près de Baden, dans l'Argovie, au même lieu où l'armée qui combattit à Morgarten s'était réunie soixante et onze ans auparavant. Le duc, instruit que les bourgeois de Zurich et l'élite des confédérés formaient à cette ville une garnison imposante, arrêta, dans un conseil de guerre, que l'armée assiègerait son camp autour de Brugg dans l'Argovie, sous le commandement suprême de Jean, baron de Bonstetten, trop près de Zurich pour ne pas y semer l'épouvante, et protégée contre les sorties par la Reuss et l'Aar; que lui, Léopold, les seigneurs, les chevaliers et leurs hommes d'armes, suivraient les pentes presque insensibles qui exhaussent le sol de l'Argovie; qu'il convenait que le seigneur de la contrée châtiât les rebelles de Sempach; et qu'ensuite, passant par le bailliage de Rotembourg qu'une injuste violence lui avait arraché, il s'emparât par surprise de la ville de Lucerne, le boulevard des Waldstetten, avant que les milices confédérées osassent laisser Zurich en butte aux attaques de Bonstetten. A peine le duc se fut-il mis

en marche, que les confédérés en furent instruits. Deux choses leur parurent indubitables, d'après la connaissance qu'ils avaient de son caractère : en premier lieu, que l'endroit où il se trouverait présent serait le théâtre des opérations les plus importantes et les plus hardies; secondement, qu'aucun avantage ne déciderait le sort de la campagne tant qu'il ne serait pas battu en personne.

En conséquence, ils arrêtaient de se tenir sur leurs gardes contre les stratagèmes auxquels Bonstetten pourrait avoir recours, attendu qu'il n'avait pas les machines nécessaires pour assiéger Zurich. Ils réglèrent ensuite que les confédérés sortiraient de cette ville, traverseraient la Reuss et le bailliage de Rotenbourg, et se rendraient à Sempach, dans la haute Argovie. Les habitants de Zug et de Glaris devaient garder les frontières avec soin; ceux-ci contre la maison de Montfort, contre Gaster, Rapperschwil et Gessler; les premiers, pour empêcher que Bonstetten, se hâtant de remonter le Reussthal, ne fondit tout à coup sur leur ville et leur bailliage avec des forces supérieures, ce qui aurait jeté le trouble dans toutes les mesures. Les autres confédérés se chargèrent de résister à Léopold, malgré leur petit nombre et la multitude de ses troupes. Ils comptaient sur l'assistance divine en combattant pour leur patrie.

La garnison sortit aussitôt de Zurich, laissant aux bourgeois la garde de ses tours et de ses murailles. Les confédérés marchèrent sans s'arrêter. Ils furent joints dans leur route par plusieurs habitants de Zug, de Glaris, de l'Entlibuch, et des villes qu'ils traversaient; chacun était jaloux de partager le péril et l'honneur du combat qu'ils allaient présenter à Léopold (\*).

Le duc étant parti du château de Baden, traversa la Reuss, les bailliages et l'Aargau, et gagna Sempach en passant par Sursée. La petite ville de

Sempach est située à trois lieues de Lucerne, à l'extrémité supérieure d'un lac qui se prolonge l'espace de deux lieues, et dont les bords riants et fertiles offrent d'abord des plaines, ensuite des terres labourées que termine une forêt. Ce fut dans ce bois que se postèrent les confédérés.

Ils aperçurent l'ennemi le 9 juillet. Sa cavalerie était nombreuse, bien montée et couverte d'armures magnifiques; chaque baron conduisait ses vassaux; chaque avoyer des villes autrichiennes était à la tête de leur milice. Les écuyers, les serfs et les soldats composaient l'infanterie. Léopold n'avait point d'artillerie de campagne; seulement l'on traînait avec lenteur de pesantes arquebuses, destinées à faire le siège de Sempach.

#### BATAILLE DE SEMPACH. — MORT DE LÉOPOLD.

(9 juillet 1386.)

On était dans le temps des moissons. Les soldats autrichiens coupèrent les blés, tandis que les seigneurs s'approchèrent des murailles de Sempach, en caracolant, pour insulter les bourgeois; à les entendre, ils étaient fermement résolus de châtier seuls, et sans le secours de l'infanterie, les *vils manants* de la Suisse. Le duc, apercevant les confédérés sur la hauteur, oublia que la cavalerie attaquait avec plus d'avantage d'en bas que d'en haut. Il lui parut nécessaire d'éloigner les chevaux, quoique les armes pesantes de la noblesse fussent lui interdire les évolutions de l'infanterie.

Dès que la noblesse fut descendue de cheval, Léopold lui commanda de se former en bataillon serré. Au moyen des lances qui pouvaient se prolonger en dehors depuis le quatrième rang, il donna un front impénétrable et meurtrier à cette épaisse phalange (\*).

Vainement Jean, baron de Hasenbourg, guerrier vieilli dans les combats, qui avait examiné la position et la contenance de l'ennemi, dissuada Léopold de livrer la bataille; vainement

(\*) Jean de Muller, Histoire des Suisses, liv. II, ch. 6, t. V, p. 281 et suiv. de la trad. française, publiée à Lausanne en 1796.

(\*) Ibid., p. 286 et suiv.

d'autres seigneurs lui représentèrent que les batailles rangées étaient fécondes en accidents imprévus, que l'armée aurait plus à souffrir de la perte de son chef que si quelques-uns d'entre eux venaient à succomber; il répondit d'abord en riant, mais ensuite avec impatience : « Faut-il donc que Léopold » contemple de loin ses chevaliers qui » se sacrifieront pour lui ? Non, je serai » vainqueur ici sur cette terre qui m'appartient, ou j'y périrai avec vous » pour l'intérêt de mes sujets. »

Les confédérés étaient sur la hauteur; le bois couvrait leur petite armée. Tant que les nobles demeurèrent à cheval, il leur parut malaisé de soutenir en plaine le choc de leur multitude, et ils jugèrent qu'il était plus sûr d'attendre qu'ils vinssent les attaquer, puisque leur position offrait des avantages évidents. Si la victoire se rangeait de leur parti, ils espéraient qu'elle déciderait le sort de la campagne, en levant le courage des peuples. Dans le cas contraire, ils regardaient leur mort comme le gage d'une éternelle renommée, et comme un aiguillon de vengeance pour ceux qui leur survivraient. Mais quand la noblesse descendit de cheval, ils sortirent du bois et débouchèrent dans la plaine. Peut-être craignaient-ils un stratagème, ou qu'un mouvement rapide les cernât dans le bois. Ils formaient un bataillon serré, en forme de coin. Leurs armes étaient courtes, et leur troupe composée de quatre cents Lucernois, de neuf cents hommes des trois Waldstetten, et d'environ cent hommes de Glaris, de Zug, de Gersau, de l'Entlibuch et de Rottenbourg. Chaque détachement était rangé près de sa bannière, et commandé par le landammann de chaque vallée.

L'avoyer de Lucerne avait le commandement général. Quelques confédérés portaient les hallebardes avec lesquelles leurs ancêtres avaient triomphé à Morgarten. D'autres, au lieu de boucliers, avaient une petite planche liée autour de leur bras gauche. Leur bravoure fut remarquée par ceux des

ennemis qui avaient l'expérience des combats. Ils firent halte, se mirent à genoux, et prièrent suivant leur antique usage. Cependant les seigneurs attachaient leurs casques, et le duc faisait des chevaliers. Le jour était déjà avancé et la chaleur excessive.

Leur prière achevée, les Suisses coururent à l'ennemi en poussant des cris belliqueux. Ils se flattaient d'enfoncer la phalange autrichienne, et de pouvoir ensuite combattre à leur gré sur la droite et sur la gauche. Les boucliers leur opposèrent un mur impénétrable et les lances une forêt de pointes de fer. Le courroux, l'impatience animaient la milice de Lucerne; elle essaya de s'ouvrir un passage à travers les lances, tandis que la phalange s'ébranlait avec un bruit formidable, et semblait vouloir s'étendre en largeur, comme pour former une demi-lune capable d'envelopper l'ennemi. Il en avait déjà coûté la vie à soixante Suisses, et les autres craignaient l'effet soudain d'un mouvement insensible de l'arrière-garde, ou d'être pris au dépourvu par le corps d'armée de Bontetten, quand Arnold Strutthan de Winkelried, chevalier, habitant du canton d'Underwald, mit un terme à ce moment d'inquiétude et d'irrésolution : « Je vais vous ouvrir un passage, » dit-il à ses compagnons d'armes; et s'étant élancé hors des rangs : « Ayez » soin de ma femme et de mes enfants, » ajouta-t-il; chers confédérés, pensez » à ma famille ! » En prononçant ces mots, il courut à l'ennemi, saisit autant de fers de lances que ses bras purent en contenir, les fit entrer dans sa poitrine, et, comme il était grand et robuste, il les entraîna avec lui en tombant. Aussitôt ses compagnons passèrent sur son corps; toute l'armée des confédérés les suivit; ses files étroites et serrées pénétrèrent avec une force irrésistible. Frappés d'étonnement, les ennemis se culbutaient les uns sur les autres pour éviter leur rencontre. Dans ce conflit désastreux, quantité de seigneurs expirèrent étouffés sous le poids de leurs armures, sans avoir été blessés. De nouveaux confédérés ac-

coururent en foule de la profondeur du bois, et se hâtèrent de venir renforcer les vainqueurs.

Les valets des nobles, qui étaient à peu de distance parmi les bagages, voyant que la fortune abandonnait leur parti, montèrent sur les chevaux de leurs maîtres, afin de se sauver par une prompte fuite. Forcés de tenir tête aux vainqueurs, les chevaliers opposèrent une vigoureuse résistance. Déjà la bannière de Habsbourg avait succombé entre les mains de plusieurs chevaliers, amis de Léopold. « Puisque » tant de seigneurs sont morts à mes » côtés, dit ce prince, je veux mourir » comme eux avec gloire. » A ces mots, guidé par la douleur et le désespoir, il s'élança pour trouver la mort dans les rangs des confédérés. Renversé dans la mêlée, bouillant de fureur et ne voulant pas perdre la vie sans vengeance, il s'efforçait de se relever sous sa pesante armure, quand un homme du canton de Schwitz s'approcha de lui. « Je suis le duc d'Autriche, » lui cria Léopold. Ou cet homme ne l'entendit pas, ou il ne voulut pas le croire, ou bien encore il pensa que la guerre annulait toutes les dignités. Il lui porta un coup dont le prince mourut sur-le-champ. Martin Malterer, qui portait la bannière de Fribourg en Brisgau, lui vit rendre le dernier soupir. D'abord immobile de douleur, il laissa échapper sa bannière; puis il se précipita sur le cadavre, pour empêcher les ennemis de le meurtrir et de le défigurer. Il expira dans cette situation. Les regards de l'armée cherchaient le prince; ils le cherchaient en vain.

Tout à coup la masse entière des troupes autrichiennes prit la fuite en gémissant. Tous les nobles demandèrent leurs chevaux à grands cris. Un nuage de poussière leur indiquait à peine dans l'éloignement le chemin qu'avaient pris leurs valets. Chargés de lourdes armures, accablés d'une chaleur insupportable, épuisés de soif et de fatigue, il ne leur restait d'autre parti à prendre que de venger leur suzerain, et de vendre chèrement leur vie, s'ils ne pouvaient la sauver.

Le nombre des comtes, des seigneurs et des chevaliers qui demeurèrent sur le champ de bataille fut de six cent cinquante-six. Ce vide douloureux ternit pour longtemps la splendeur de la cour autrichienne, et ce fut dans le peuple un dicton général : « Que Dieu était monté sur son tribunal pour châtier l'arrogance arbitraire de la noblesse (\*). »

Dès le même jour, on fit passer la nouvelle de la victoire à Berne, à Zurich, à Zug et à Glaris. Le lendemain, les Suisses accordèrent une suspension d'armes, afin d'enterrer les morts; mais cette trêve vint trop tard pour un parti de fugitifs qui fut rattrapé et tué dans les environs de Sursée. On transporta dans l'abbaye de Königsfeld le corps de Léopold, avec ceux de soixante seigneurs et chevaliers. Il fut placé dans le caveau de marbre où la reine Agnès reposait avec d'autres princes de sa maison. Les confédérés, au nombre de deux cents, furent enterrés à Luccerne.

Les vainqueurs, suivant l'usage, passèrent trois jours sur le champ de bataille; ensuite ils se mirent en marche avec quinze bannières dont ils s'étaient emparés, et retournèrent dans leurs cantons en chantant leur triomphe.

Six jours après, cinquante seigneurs du premier rang et le jeune Léopold, duc d'Autriche, surnommé l'Orgueilleux, fils du mort, frère de Wilhelm, de Frédéric et d'Ernest, leur firent passer des déclarations de guerre.

#### TRÊVE. — GUERRE CONTRE GLARIS.

Le duc Albert, oncle de ces princes, profita d'une courte trêve pour régler à Bade l'administration des Etats dont ils venaient d'hériter; après quoi, la petite guerre commença en divers lieux et se prolongea pendant trois mois. Au bout de ce temps, les Autrichiens, découragés par de nouveaux revers, conclurent une trêve de dix-huit mois pour se mettre en état de recommencer plus vivement les hostilités. Lors-

(\*) Ibid., pag. 308.



qu'au commencement de l'année 1388 la trêve expira, les Autrichiens surprirent un corps de Glaris posté dans la ville de Wesen. Cette sanglante déclaration de guerre fut bientôt suivie d'attaques ouvertes plus sérieuses; la vallée de Glaris fut envahie.

## BATAILLE DE NÄFELS.

(1339.)

L'armée autrichienne était à peu près au nombre de six mille hommes. Le 8 avril, au soir, le capitaine Matthias Am Büel, qui gardait avec deux cents hommes le défilé de Næfels, eut avis qu'on venait l'attaquer. Il en fit sur-le-champ passer la nouvelle dans le principal village; et, pendant le cours de cette même nuit, les femmes et les enfants se réfugièrent dans les montagnes, avec les meubles et le bétail. Des jeunes gens coururent en hâte à Schwitz, à travers le val de Muotta, requérir les habitants de venir prendre part au combat qui allait se livrer pour la liberté de Glaris. D'autres volèrent instruire de son danger les cantons d'Uri, d'Underwald et de Lucerne; l'armée autrichienne, campée entre Zurich et Glaris, n'interceptait point ces communications. Aussitôt, sans attendre que le peuple fût rassemblé, Schwitz fit partir trente jeunes gens qui surpassaient tous les autres en ardeur belliqueuse et en célébrité. Ils furent suivis presque immédiatement de vingt autres, et ces deux petits détachements se rendirent à Glaris, avant le jour, par les monts de Richensau.

L'armée ennemie s'ébranla le dimanche 9 avril, vers quatre heures du matin, et l'on vit paraître les premiers corps près du retranchement qui, prolongé d'une montagne à l'autre, fermait l'entrée des limites vers Næfels, tandis que d'autres se montraient sur le Kirenzen, et s'avançaient de l'autre côté du Landwehr, pour fondre par derrière, de la hauteur de Beglingen, sur ceux qui étaient chargés de défendre le passage. Matthias de Büel fit sonner le tocsin. Les habitants de Molis furent les premiers qui vinrent se

joindre à lui; ceux de Glaris parurent ensuite au nombre de six cents, sous la conduite du landamman Albert Vogel, qui se distingua dans cette journée. Après une vigoureuse défense et une perte considérable, voulant donner au peuple le temps de se réunir, de Büel céda l'avantage. L'armée autrichienne ayant forcé le retranchement, entra dans le pays avec une impétuosité irrésistible, tandis que le tocsin continuait de sonner; que l'on se rassemblait dans tous les hameaux, et que toute cette agitation, dont le bruit parvenait à l'oreille des fugitifs, les remplissait au fond des Alpes de terreur et d'inquiétude. De Büel fit prendre à sa troupe, alors réduite à cinq cents hommes, une position telle que le mont Rütli couvrait ses derrières. Henri de Büel, à travers mille dangers, y porta la bannière du canton.

Les habitants accouraient de toutes parts se grouper autour d'elle; ils venaient par petits détachements et pas saient à travers l'armée autrichienne, qui, méprisant leur petit nombre, s'occupait à emmener les troupeaux, à vider les magasins de provisions et à brûler Næfels.

L'ennemi s'avança jusqu'à Netstall; sa cavalerie attaqua les Glaronnais dans un sentier pierreux, impraticable pour les chevaux; les Glaronnais accablèrent les animaux de pierres: plusieurs en furent blessés, mutilés ou tués, et jetèrent le désordre parmi les ennemis. Pendant ce temps il leur survenait des renforts de tous côtés, et même des vallées qui leur étaient inconnues. Ces secours les mirent à portée d'attaquer à leur tour. Les Glaronnais sont remarquables par leur vivacité et leur adresse. Les ennemis, au moment où ils s'y attendaient le moins, se voyaient couverts de blessures et renversés de cheval. Tout à coup de grands cris annoncèrent l'arrivée d'un nouveau renfort, accompagné de trente jeunes gens de Schwitz. Les montagnes répétèrent ces cris, et les combattants y répondirent par les leurs. La confusion des chevaux, l'énergie de la résistance, ces cris auxquels l'ennemi n'était

point accoutumé, l'aspect des Alpes voisines du champ de bataille, le remplirent d'illusions effrayantes; il se crut environné de périls cachés et surnaturels.

Vers neuf heures du matin, les Autrichiens s'enfuirent tout à coup saisis d'une terreur panique, et comme intimidés par l'ombre de Walther de Stadion, qui, trente-sept ans auparavant, avait trouvé sa perte dans le même défilé en combattant les mêmes hommes. Ils périrent en foule. Tout Glaris poursuivit les Autrichiens jusqu'au pont de Wesen, en poussant des cris de victoire. Les seigneurs autrichiens se pressaient en foule sur le pont; il enfonça. Les chevaliers, pesamment armés, tombèrent dans le lac de Walenstadt; d'autres les suivirent sans savoir ce qu'ils faisaient. On ignore le nombre de ceux qui se noyèrent; plusieurs tombèrent sans défense sous les hallebardes des Glaronnais. Il périt cent quatre-vingt-trois chevaliers ou nobles, en tout plus de deux mille cinq cents hommes. Onze bannières et dix-huit cents armures devinrent la proie des vainqueurs.

A la suite de cette éclatante victoire, les Glaronnais décrétèrent « que tous « les ans, le premier dimanche d'avril, « on enverrait à Nafels, de toute la « contrée, le principal habitant de « chaque maison, en état de faire le « voyage, et que ces députés, visitant « les chemins et les défilés où leurs « pères avaient été, à pareille époque, « en butte à l'excès de la fatigue et « du danger, prieraient pour la consolation et le salut des âmes de ceux « qui avaient péri, et loueraient le Tout-puissant. » Conformément à cette loi, le peuple se rend en corps aux endroits où des attaques eurent lieu, ce qui fait onze stations; à la sixième, on lit, en présence du landamman, l'histoire de la bataille de Sempach, des événements dont Gaster fut le théâtre, et de la victoire de Nafels; les noms de cinquante et un Glaronnais tués dans le dernier combat; ceux des valets de Conrad von der Au; ceux de deux habitants de Schwitz; enfin, celui de

Matthias de Büel et de tous ceux qui, sous son commandement, hasardèrent leurs jours en faveur de la patrie. A la suite d'une messe célébrée à leur intention, et après un discours où l'on rappelle le courage avec lequel ils défendirent la liberté, la multitude s'abandonne à une joie légitime (\*).

#### PAIX AVEC LES SUISSES.

Le lendemain de la bataille, sept cents Zurichois, partis trop tard pour partager le triomphe de Glaris, vinrent avec eux assiéger Rapperschwil. Berne, de son côté, qui ne s'était pas trouvée à ces batailles héroïques, mais qui savait en profiter, enleva les villes autrichiennes de Nidau, Büren et Underwen. L'Argovie était sérieusement menacée par Berne et Zurich; la Thurgovie semblait vouloir faire defection; il fallait se hâter d'arrêter les armes des Suisses, dont l'ambition avait été éveillée par leurs triomphes. Aussi, les princes autrichiens, dont l'attention était d'ailleurs appelée d'un autre côté, se décidèrent-ils à traiter enfin avec les montagnards qui les avaient contraints à respecter leur indépendance.

Louis, comte de Thierstein, abbé d'Einsidlen, et Burkard Wyss, abbé de Wettingen, négocièrent le traité suivant à Zurich, sous la médiation des villes libres et impériales de Constance, de Rothwyl, de Ravensbourg, d'Ueberlingen, de Lindau et de Bâle. Cette paix fut ratifiée à Vienne le 22 avril 1389. Elle était conçue en ces termes :

« Tous les pays, châteaux et villes « qui ont fait des traités de combourgeoisie avec les Suisses, ou que ces « derniers ont conquis durant le cours « de la précédente guerre, demeurent « ront en leur pouvoir pendant toute « la durée de cette paix.

« Cependant ils restitueront la ville « de Wesen, à condition qu'aucun des « anciens habitants qui ont été parjures « à leur égard ne logera ou ne bâtira « dans ses murs. Lucerne nommera « un bailli pour le lac de Sempach.

(\*) Ibid. p. 334 et suiv.

« Le commerce sera libre. Il ne sera point établi de nouveaux péages, et chacun pourra changer de séjour, sauf la réserve des cens fonciers et des droits de départ.

« Les Suisses n'accorderont à l'avénir le droit de combourgeoisie à aucun sujet de la maison d'Autriche, à moins qu'il n'établisse son domicile dans leurs villes ou à Waldstetten. Aucune des parties contractantes ne donnera passage, liberté de commerce ou de protection aux ennemis de l'autre partie. Tous les points litigieux seront discutés et jugés à l'amiable ou avec équité dans les abbayes d'Im Var ou de Saint-Urbain, choisies pour lieux d'assises, la première quand il s'agira de Zurich, de Lucerne, d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, la seconde pour Berne et Soleure.

« Si les réclamations viennent de la part de la maison d'Autriche, elle choisira l'arbitre parmi les conseillers du canton dont elle se plaindra.

« Si c'est un canton qui se plaint d'elle, l'affaire sera jugée par un arbitre élu entre les conseillers autrichiens de la Thurgovie ou de l'Argovie. »

« Ce fut ainsi, dit Jean de Muller (\*), que les Suisses mirent fin à la guerre sanglante qui avait amené les batailles de Sempach et de Næfels; leurs gouvernements l'avaient commencée à regret, mais les peuples s'y étaient portés avec joie. »

#### SAGE ADMINISTRATION D'ALBERT III.

Pendant que le fils de Léopold II usait ses forces dans une lutte inutile contre les Suisses, son oncle Albert, réduit au gouvernement du duché d'Autriche, se consacrait aux soins d'une administration vigilante, réprimant les excès des seigneurs, et s'appliquant à établir dans ses Etats une police active. Ses efforts constants pour maintenir la tranquillité et assurer la liberté des routes, le firent aimer de ses sujets, qui, à sa mort, versèrent des larmes véritables. Albert III est le type des

souverains de la maison d'Autriche, princes débonnaires, affables, et dont l'autorité, pour ainsi dire paternelle, repose sur le respect et la confiance des habitants de l'archiduché. Voici le portrait que trace un chroniqueur contemporain d'Albert III : « C'était un prince ami de la paix, pieux et doux. Il faisait sa résidence principale à Laxendorf, à deux milles de Vienne. Il en écartait autant qu'il pouvait toute affaire, et y vivait avec la simplicité d'un chartreux. Il travaillait dans son jardin, de ses propres mains; et, Palladius à la main, il s'occupait ou de plantations ou de jardinage. »

Albert aimait aussi les lettres; il obtint du pape Urbain VI la permission de fonder, dans l'école établie par Rodolphe IV, une chaire de théologie, ce qui éleva l'école de Vienne au rang d'université. Les premiers professeurs furent Henri de Hesse et Henri d'Oyta, qu'on fit venir de Paris, dont l'université était alors la première lumière du monde. Son administration fut encore marquée par la fondation du couvent des sœurs de Sainte-Madeleine ou de la Pénitence. Il y avait déjà près de deux siècles que l'Église s'ouvrait aux femmes; que Robert d'Arbrissel leur avait construit des asiles en France, surtout pour les grandes pécheresses, pour celles qui avaient longtemps vécu dans les plus odieux séjours. Les sœurs du couvent de Sainte-Madeleine étaient des femmes qui se repentaient de la mauvaise vie qu'elles avaient menée; elles passaient leur temps en prières et à des ouvrages utiles; mais elles ne faisaient point de vœux, et pouvaient sortir de cet asile pour se marier, après s'être ainsi purifiées dans le travail et l'amour de Dieu. Il était défendu, sous des peines sévères, de leur faire des reproches pour leurs fautes passées; mais si l'une d'elles sortait du couvent pour reprendre ses premières habitudes, elle était précipitée dans le Danube.

#### MORT D'ALBERT.

Cependant Albert, à la fin de sa vie,

(\*) Ibid. p. 360.

oublia les douceurs de sa retraite pour se mêler aux guerres civiles de la Bohême, où Wenceslas, qui mérita les surnoms d'ivrogne et de fainéant, avait soulevé tous les seigneurs contre lui par sa conduite tyrannique. La révolte éclata en 1394; les magistrats de Prague, suivis de tout le peuple, vinrent saisir le roi dans son palais, et le jetèrent dans une prison d'où il parvint à s'échapper après quatre mois de captivité. La guerre civile éclata, et les grands appelèrent Albert d'Autriche, qui, réunissant une armée, se prépara à entrer en Bohême; mais il fut arrêté par une maladie mortelle qui l'emporta le 29 août 1395, à l'âge de quarante-six ans. Qu'on ne s'étonne pas de voir le pacifique Albert troubler ses dernières années par une guerre : l'Autriche jette déjà les yeux sur la Bohême, dont elle est si proche, et dont la possession couvrirait Vienne et le Danube. Nous verrons bientôt Albert V joindre à sa couronne archiducale celle de Bohême et de Hongrie.

#### ALBERT IV.

(1395-1404).

ALBERT PARTAGE LE POUVOIR AVEC GUILLAUME FILS DE LÉOPOLD II.

Albert ne laissait qu'un fils du même nom que lui, et âgé de seize ans; ce prince devait avoir l'administration de l'Autriche proprement dite; mais Guillaume, le fils aîné de Léopold II, non moins ambitieux que son père, et qui avait eu en partage la Styrie, la Carinthie, la Carniole et leurs dépendances, réclama, à titre d'aîné de toute la maison, l'administration de l'archiduché. Après quelque résistance, Albert consentit à signer un compromis, par lequel il fut convenu que les deux princes régneraient conjointement sur l'Autriche.

#### ALBERT A LA CROISADE.

Soit mécontentement d'avoir été contraint d'abandonner des droits légitimes, soit zèle religieux et ardeur

chevaleresque, Albert partit bientôt pour les lieux saints; il alla s'embarquer à Venise, et arriva de là, sans être reconnu, en Palestine et à Jérusalem. A son retour, au moment de quitter les rivages de la Syrie, il se rembarqua au bruit des trompettes et des timbales, et fit arborer sur son vaisseau l'étendard autrichien.

Après ce voyage rempli, au dire des poètes et des romanciers, d'aventures fabuleuses, qui lui valurent le surnom de *la merveille du monde*, Albert revint en Allemagne, où il prit part aux contestations de la maison de Luxembourg.

#### ALBERT S'IMMISCHE AUX AFFAIRES DE LA BOHÊME.

Wenceslas avait marqué son rétablissement par de nouvelles cruautés qui avaient encore une fois soulevé la Bohême contre lui; Sigismond, roi de Hongrie, ayant été appelé par les mécontents, prit la régence, et, sous prétexte de protéger la vie de son frère contre la vengeance de ses sujets, il s'empara de sa personne, et en confia la garde au duc d'Autriche. Wenceslas fut en effet transféré dans le château de Wilsberg, situé sur le Danube. Cependant il eut encore l'adresse de s'échapper; et, traversant le fleuve sur la barque d'un pauvre pêcheur qui avait facilité son évasion, il parvint, à la faveur d'un déguisement, jusqu'en Bohême, où un parti nombreux le remplaça sur le trône.

#### MORT D'ALBERT IV.

Nous avons raconté dans l'histoire d'Allemagne les dernières vicissitudes du règne de Wenceslas, sa mort et l'élection de Sigismond comme empereur. Cette haute fortune du roi de Hongrie aurait été favorable au duc d'Autriche, s'il n'avait été enlevé par une mort prématurée; il assiégeait Znaim avec Sigismond lorsqu'il fut empoisonné dans un repas par un agent des assiégés (1404). Il ne laissa qu'un fils, Albert V, âgé de dix-sept ans.

ALBERT V.

(1404-1439.)

TUTELLE. — ALBERT RÉTABLIT L'ORDRE  
DANS LE DUCHÉ.

Le nouveau duc fut mis d'abord sous la tutelle de son oncle Guillaume; mais ce prince étant mort en 1406, Albert fut confié à ses oncles Léopold III et Ernest. La maison d'Autriche se trouva alors divisée en deux branches, la ligne Albertine et la ligne Léopoldine; cette dernière étant elle-même subdivisée en branches de Styrie, de Tyrol et de Souabe.

Lorsque l'un des tuteurs, Léopold III, mourut, Albert, âgé de quinze ans, fut déclaré majeur par l'empereur Sigismond. Durant sa minorité, Vienne et tout le duché avaient été sans cesse troublés; son premier soin, ou plutôt celui des sages conseillers dont il fut entouré, fut de rétablir l'ordre et la tranquillité et de rendre aux lois leur vigueur. Le premier exemple qu'il donna de son amour pour la justice fut la punition de deux gentilshommes, qui, pour s'approprier des biens qui ne leur appartenaient pas, avaient falsifié des actes. Albert fit instruire leur procès, et la fraude ayant été évidemment constatée, il les condamna, selon les lois de ce temps, à être brûlés vifs. Cette fermeté et cette justice d'Albert contribuèrent à le faire respecter de ses sujets et de ses voisins.

## PERSÉCUTION DES JUIFS.

Albert V, qui n'avait point la tolérance et les lumières d'Albert II, souilla son règne par la persécution des juifs. On dit que l'un d'entre eux, ayant acheté des hosties consacrées, les avait profanées en les répandant parmi d'autres juifs comme un objet de dérision. Le jeudi de la semaine de Pentecôte, de grand matin, on commença à se saisir inopinément de tous les juifs qui étaient en Autriche. Un grand nombre embrassa la religion chrétienne. De tous ceux qui ne voulurent pas abjurer la foi de leurs pères, les moins aisés furent chassés, les plus riches mis à

mort, et tous leurs biens confisqués. Dans la seule ville de Vienne, on en brûla cent quarante des deux sexes.

MARIAGE D'ALBERT. — IL EST ÉLU ROI DE  
BOHÈME ET DE HONGRIE.

Rembert de Waldsée et Gaspard Schlick ayant, par leurs négociations, déterminé Sigismond à donner sa fille Élisabeth à Albert V, Sigismond lui assigna pour dot le margraviat de Moravie. Cette alliance devait assurer la Hongrie et la Bohême à l'archiduc. Fidèle à la cause et aux intérêts de son beau-père, Albert le soutint dans toutes ses entreprises, et signala son zèle pour lui dans la guerre contre les Hussites. Sigismond ne perdit aucune occasion de lui en témoigner sa reconnaissance; c'est ainsi qu'il voulut lui conférer le duché de basse Bavière, devenu vacant par la mort de Jean de Straubing (\*), et qu'il fit tout pour lui procurer les couronnes de Hongrie et de Bohême. Il put voir réaliser ses espérances; Albert, qu'il désigna par son testament pour son successeur, fut en effet élu roi de Bohême, et, quelques jours après la mort de Sigismond, roi de Hongrie, puis enfin empereur d'Allemagne sous le nom d'Albert II (1437).

## ALBERT EMPEREUR.

Il y avait cent trente ans, depuis la mort du fils aîné de Rodolphe de Habsbourg, que la couronne impériale était sortie de la maison d'Autriche : elle y rentra en 1437 pour n'en plus sortir. ▲ la dignité impériale, Albert joignait la couronne de Hongrie et de Bohême, que lui avait cédée Sigismond; la Moravie, qu'il tenait du même prince, et l'archiduché d'Autriche : vaste puissance qui aurait dû effrayer les électeurs, si la dignité impériale avait encore été à craindre, et si la position

(\*) C'est cette investiture, à laquelle l'opposition des États d'empire força Albert de renoncer, qui fut invoquée au dix-huitième siècle par Marie-Thérèse.

des États d'Albert ne l'eût pas désigné au choix de l'Allemagne, qu'effrayaient les progrès des Turcs. Albert ne porta que peu de temps la couronne impériale, car il mourut dès le 27 octobre 1439; cependant son règne si court fut marqué par quelques efforts pour établir la paix publique. Il modéra le pouvoir redoutable des tribunaux secrets de la Westphalie, qui furent longtemps la honte de la jurisprudence allemande; il proposa à la diète de supprimer le droit de guerre que possédaient les princes et les villes, et, pour parvenir à ce but, il traça le plan d'une division de l'Empire en cercles, plan qui fut perfectionné par Maximilien.

Dans les affaires de l'Église, Albert suivit la marche de son beau-père. Les électeurs convoqués à Nuremberg, assistés des ambassadeurs de France, de Castille, de Portugal et d'Aragon, examinèrent les griefs réciproques du pape et du concile, et le 26 mars 1439 approuvèrent vingt-six propositions décrétées par les Pères de Bâle touchant la supériorité des conciles généraux sur le pape, l'élection sans sermons des évêques et des prélats, la réforme des mœurs du clergé, les appels en cour de Rome, les annates, les réserves papales, etc. Ce fut ce qu'on appela la pragmatique sanction germanique.

Quant au gouvernement public, Albert ne put montrer que de bonnes intentions, tous ses soins étant portés vers la pacification de la Bohême, où les Calixtins refusaient de le recevoir, et vers la défense de la Hongrie menacée par les Turcs.

#### PROGRÈS DES TURCS EN EUROPE.

Ces barbares avaient fait depuis un demi-siècle d'effrayants progrès. Amurath, transférant sa résidence à Andrinople, avait soumis la Thrace jusqu'au mont Hæmus, et attaqué les Bosniaques et les Serviens. Bajazet avait pénétré jusque dans la Valachie, et ses progrès, que n'avait pu retarder

l'inutile croisade de Nicopolis (1396), avaient été heureusement arrêtés par Tamerlan; mais Amurath II, son petit-fils, releva la gloire éclipsée de l'empire ottoman. Après de grands succès en Asie, il attaqua de nouveau l'Europe, enleva Thessalonice aux Vénitiens, et soumit la plus grande partie de la Grèce, détruisa aussi la Transylvanie, rendit tributaire le prince de Valachie, et arracha à George, despote de Servie, la promesse de chasser les Hongrois, et de laisser le passage libre aux Turcs. Pour garantir de cette promesse, le despote lui donna sa fille en mariage, et un de ses fils comme otage. Cette alliance forcée ne put retenuir deux princes ennemis par leurs intérêts et leur religion. George noua des intrigues avec Sigismond, et, par la cession de Belgrade, acheta sa protection. Amurath, de son côté, se prépara à réduire cette place, à soumettre la Servie, se proposant d'attaquer ensuite la Hongrie, affaiblie par les contestations qui s'étaient élevées après la mort de Sigismond. En 1439, il fondit sur la Servie et assiégea Semendria. Le despote, laissant la défense de la place à son fils, implora le secours d'Albert, qui se rendit en toute hâte à Bude, leva des troupes, et marcha à la tête d'une armée considérable contre les Turcs.

#### ALBERT MARCHE CONTRE LES TURCS. — SA MORT.

Albert assit son camp entre la Theiss et le Danube; mais ce fut pour y être témoin de la prise de Semendria et du massacre de la garnison. La réduction de cette place et celle de Sophie, qui suivit, répandirent la terreur parmi les Hongrois; ils accoururent alors en foule auprès d'Albert pour défendre leurs frontières. La dysenterie, qui enleva un grand nombre, affaiblit aussi l'armée d'Amurath, qui fit enfin sa retraite. Albert lui-même, atteint de la contagion, revint malade à Bude, et mourut dans le diocèse de Gran le 17 octobre 1439.

## LADISLAS LE POSTHUME.

1439-1458).

LADISLAS EST RECONNU EN AUTRICHE ET EN BOHÈME.

En mourant, l'empereur avait laissé enceinte sa femme Elisabeth, fille de Sigismond. Or, des trois couronnes d'Albert, deux étaient électives, l'autre héréditaire, mais formait un fief masculin. On régla donc que si Elisabeth accouchait d'un fils, il hériterait de l'Autriche, sous la régence de Frédéric de Styrie; que si c'était une fille, l'Autriche passerait à Frédéric et aux autres princes de la maison d'Autriche. En Bohême, les députés consentirent à attendre la délivrance de la reine; mais les Hongrois, craignant les dangers d'une longue minorité, forcèrent Elisabeth d'offrir sa main au roi de Pologne, qui venait de rejeter les offres avantageuses des Turcs. On stipula que si l'enfant qu'elle portait était un fils, les Hongrois aideraient à lui assurer la possession de l'Autriche et celle de la Bohême. Cependant Elisabeth ayant accouché quelque temps après d'un fils, Ladislas le Posthume, elle retira ses offres; mais, abandonnée de la plupart des Hongrois, elle n'eut que le temps de faire couronner précipitamment son fils à Albe-Royale, et se retira auprès de Frédéric III, duc de Styrie et roi des Romains, emportant avec elle la couronne de saint Étienne. L'Autriche et la Bohême restèrent à Ladislas, la Hongrie au roi de Pologne Wladislas (1440), autour duquel vinrent se ranger les principaux seigneurs du pays, et à leur tête Jean Huniade, le *chevalier blanc de l'alachie*, le plus redoutable adversaire des Ottomans.

En Bohême, Ladislas fut plus heureux, la diète le reconnut roi; mais Frédéric de Styrie ayant refusé d'exercer la régence en Bohême au nom de son pupille, le gouvernement fut confié au célèbre George Podiebrack, qui, soutenu par le parti nombreux des Calixtins, exerça un pouvoir qui différa peu de l'autorité royale.

## LUTTE DE LA HONGRIE CONTRE LES TURCS.

Pendant ce temps, la Hongrie, cette autre couronne de l'héritage d'Albert, était le théâtre d'une lutte acharnée contre les Turcs qui avaient reparu plus redoutables que jamais. Dans l'effroi que causaient leurs progrès, le pape Eugène avait prêché une croisade pour délivrer le boulevard de la chrétienté, Belgrade assiégé depuis sept mois par Amurath. D'abord d'heureux succès signalèrent cette guerre sainte; le siège fut levé, et le sultan perdit contre Huniade trois armées en Transylvanie et en Bulgarie (1442). Attaqué en Asie par le roi de Perse, il fut obligé de rendre la Servie à Wladislas, en échange de la Bulgarie conquise par les Hongrois. Ces succès répandirent au loin le nom de Wladislas et de son général: Eugène IV, Venise, Gênes et Philippe le Bon lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter de ses victoires. Mais le pape, mécontent du traité conclu avec Amurath, écrivit au cardinal Julien, son légat, qu'un traité fait à son insu avec les ennemis de la religion n'était pas valable. Le légat parla si haut, que Wladislas consentit à faire une seconde expédition en Bulgarie. L'occasion semblait favorable: le pape croyait avoir formé une ligue redoutable contre les infidèles; les Vénitiens, les Génois, et Philippe, duc de Bourgogne, avaient promis d'équiper une flotte considérable pour fermer aux Turcs le passage en Europe; Jean Paléologue, empereur de Constantinople, devait arrêter leurs progrès dans la Thrace, et Scanderbeg l'Epirote joindre ses efforts à ceux des confédérés. Le succès paraissait assuré, car Amurath était en Asie avec la plus grande partie de ses forces. Mais comme l'armée hongroise approchait de Warna, elle apprit avec étonnement qu'Amurath, trompant la vigilance des chrétiens, avait passé l'Hellespont. La déroute des chrétiens fut complète (1444); le roi lui-même resta sur le champ de bataille, et Huniade ne put que ramener au delà du Danube les débris de l'armée vaincue; mais il arrêta les Turcs

sur la Save, et battit les Autrichiens en Croatie.

LADISLAS EST RECONNU PAR LES HONGROIS.  
HUNIADÉ PROCLAMÉ RÉGENT.

L'empereur Frédéric III, tuteur de Ladislav le Posthume, avait déjà attaqué les Hongrois à plusieurs reprises. Incapable de leur faire une guerre sérieuse et suivie, il les fatiguait par de continuelles incursions que favorisait le mécontentement de quelques nobles hongrois ennemis du roi de Pologne. Après la mort de celui-ci, la diète de Pesth reconnut Ladislav le Posthume, et demanda, mais aussi inutilement que l'avaient fait les Bohémiens, qu'il vint demeurer au milieu d'eux. Frédéric se refusa à toutes les propositions. Huniade, proclamé régent par la même diète de Pesth, tenue après la défaite de Wara, aurait voulu se venger de ces hostilités continuelles, et forcer Frédéric à rendre le roi et la couronne de saint Étienne; mais il ne pouvait commencer aucune guerre importante du côté de l'ouest avant d'être certain de ne pas être tout à coup rappelé en arrière par une invasion turque. Aussi dut-il se contenter de ravager par une incursion rapide la Styrie, la Carinthie et l'Autriche, et eourut s'unir à Scanderbeg contre Amurath.

HUNIADÉ S'UNIT À SCANDERBEG CONTRE  
LES TURCS.

Ce héros, l'ennemi le plus intrépide, avec Huniade, que les Turcs eussent encore rencontré, était un Albanais élevé dans le sérail même du sultan. En 1442, après la défaite de la Morava, il avait soulevé l'Épire, et la défendit durant vingt-quatre ans contre tous les efforts d'Amurath et de Mahomet. Les deux soldats de J. C. voulaient joindre leurs forces; mais, averti par le craie de Servie, Amurath vint se placer entre les deux armées chrétiennes pour empêcher leur jonction, et livra à Huniade, près de Cassovo, une bataille de trois jours. Huniade fut vaincu; mais l'année suivante il sauva le royaume

de Servie attaqué par les Turcs, et détruisit leur armée (1449). Amurath désespérant de pouvoir entamer la Hongrie, défendue d'ailleurs dans sa partie méridionale par trois cents lieues carrées de marais, évita jusqu'à sa mort de renouveler la guerre de ce côté.

LADISLAS EST RENDU À L'AUTRICHE.

Durant le cours de ces événements, Ladislav avançait en âge. La Bohême, comme la Hongrie et l'Autriche, le redemandèrent à Frédéric III. Celui-ci refusa obstinément; mais quand il vit Ulric Eitzinger, seigneur autrichien, assiéger Neustadt avec seize mille hommes, il fut obligé de céder, et Ladislav fut remis à son oncle maternel, le comte de Cilley. Les principaux seigneurs des États de Ladislav se réunirent à Vienne en 1452. Huniade y tint le premier rang après le roi; il abdiqua ses pouvoirs; mais Ladislav les lui rendit sur-le-champ, le érça comte de Bistrie, et lui donna pour armes un lion couronné. Les États de Ladislav se trouvèrent encore placés sous trois régents, Huniade, Podiebraek, et le comte de Cilley. Celui-ci, voulant attirer à lui toute l'autorité, chercha à inspirer de la défiance à son neveu contre les deux régents de Hongrie et de Bohême. Classé de la cour par les seigneurs autrichiens, il rentra bientôt en faveur; et, après s'être débarrassé en Autriche de tous ceux qui gênaient son autorité, il résolut aussi de faire périr Huniade. Le régent, mandé à Vienne, répondit que son devoir le retenait en Hongrie. Il eut cependant près de Vienne une entrevue avec le comte, qui l'engageait à venir recevoir un sauf-conduit des mains du roi; mais Huniade prit si bien ses mesures, qu'il ne put être enlevé. Alors Ladislav en personne alla à Bude voir Huniade, l'assura de son amitié, et garda auprès de lui le jeune Mathias Corvin, en qualité de page.

LADISLAS S'ENFUIT À L'APPROCHE DES TURCS.

Cependant Mahomet II avait pris



Constantinople le 29 mai 1453; puis, remontant le Danube, il s'était dirigé sur Belgrade avec cent cinquante mille hommes. Toutes les forces de la Hongrie se retirèrent devant une armée si redoutable, et des ambassadeurs allèrent en toute hâte solliciter les secours des principaux souverains de l'Europe; le corps germanique se réunit en diète et vota la levée d'une armée de quarante mille hommes. Le premier moment d'effroi passé, on oublia que le danger, pour n'avoir pas encore éclaté sur l'Allemagne, n'en était pas moins toujours menaçant. Les États du nord et de l'ouest, éloignés des infidèles, comptèrent sur l'Autriche, la Hongrie et la Bohême, alors réunies dans les mêmes mains. Mais celui qui portait cette triple couronne refusa lui-même sa part de danger: le jeune Ladislas, à l'approche des Turcs, s'enfuit en toute hâte de Bude, remettant le salut de la Hongrie au courage de Huniade.

#### HUNIADÉ DÉLIVRE BELGRADE. — SA MORT.

Huniade avait peu de ressources; mais le franciscain Capistran, qui avait prêché la croisade de ville en ville, rejoignit Huniade avec quarante mille hommes, la plupart sans vêtements et sans armes, et tous deux marchèrent vers Belgrade, que Mahomet canonisait sans relâche avec d'énormes pièces fondues sous les murs même de la ville, et dont le fracas s'entendait jusqu'à Segedin, au confluent de la Theiss et de la Marerch. Quand Huniade approcha, il vit Belgrade foudroyée sans relâche, sa citadelle presque détruite, et la région d'alentour couverte d'une fumée perpétuelle. Les chrétiens enlevèrent à l'abordage (\*) toute la flottille turque sur le Danube, et entrèrent dans Belgrade à demi ruinée. Mahomet, qui avait juré de prendre la ville en quinze jours, et qui se moquait de son père, qui n'avait pu l'enlever après un siège de sept mois, donna, le 8 août, un assaut général. Les Turcs

pénétrèrent jusqu'au milieu de la place; le croissant fut arboré sur les remparts; un Hongrois prit corps à corps le Turc qui l'avait planté, et se jeta avec lui et l'étendard au bas du mur. Huniade alors fit de prodigieux efforts, rejeta les Turcs hors de la ville, les poursuivit, prit le camp du pacha d'Asie sur la Save, avec toute l'artillerie, qu'il tourna sur-le-champ contre les ennemis. Mahomet, après avoir tué de sa main plusieurs janissaires qui reculaient, fut blessé lui-même et obligé d'abandonner Belgrade, laissant sous les murs de cette ville les cadavres de trente mille Turcs. Son désespoir fut tel, qu'il voulut, dit-on, s'empoisonner; Capistran et Huniade, au contraire, dans l'ivresse de la victoire, se hâtèrent d'écrire au pape Calixte des lettres où chacun d'eux s'attribuait tout l'honneur de la retraite des Turcs. Mais la joie de la Hongrie fut modérée par la perte de son défenseur: Huniade, peu de temps après la victoire, mourut d'une fièvre ardente, causée par les fatigues de corps et d'esprit qu'il avait endurées (1456).

#### LADISLAS FAIT METTRE A MORT LADISLAS, FILS DE HUNIADÉ. — RÉVOLTE DE LA HONGRIE.

Huniade laissait deux fils, Mathias et Ladislas. Lorsque le roi Ladislas le Posthume voulut entrer dans Belgrade pour visiter cette ville, au pied de laquelle avait échoué toute la puissance mahométane, le fils de Huniade ne voulut recevoir dans la ville ni le comte de Cilley ni aucun soldat autrichien, s'excusant sur ce que sa propre vie était menacée par le comte. S'étant rencontrés par hasard (mars 1457), ils s'adressèrent les reproches et les outrages les plus sanglants; et Cilley, arrachant le sabre de l'un des spectateurs, frappa son ennemi à la tête. Les gens de Ladislas accoururent à son secours; un combat suivit, dans lequel Cilley fut tué (\*). Ladislas reçut les excuses de la veuve de Huniade, jura sur l'eucharistie qu'il pardonnait à son fils; et l'ayant

(\*) Capistran était sur la proue du premier vaisseau le crucifix à la main et répandant des malédictions sur les infidèles.

(\*) Plusieurs auteurs présentent le comte de Cilley comme tué d'un guet-apens.

par ces promesses attiré à sa cour avec son frère Mathias, il les fit arrêter, et fit trancher la tête à Ladislas (15 mars 1457). A la nouvelle de cette exécution, une partie de la Hongrie se souleva, et Ladislas fut contraint de fuir à Vienne, emmenant avec lui le dernier fils du grand Huniade.

#### MORT DE LADISLAS.

Quelque temps après, Ladislas se rendit à Prague pour y célébrer son mariage avec Madeleine, fille de Charles VII de France; mais, au milieu des préparatifs de la fête, il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en trente-six heures (1458). On soupçonna le régent de Bohême, Podiebrack, de l'avoir empoisonné.

#### HISTOIRE DE LA BRANCHE DU TYROL.

##### GUERRE MALHEUREUSE DE FRÉDÉRIC IV CONTRE LES SUISSES.

La maison d'Autriche, qui s'était divisée en trois branches, celle d'Autriche, de Styrie et de Tyrol, venait de voir, par la mort de Ladislas, s'éteindre la première; celle du Tyrol ne fournit pas une plus longue carrière; elle ne compta que deux princes, Frédéric IV, quatrième fils de Léopold II, et son fils Sigismond. Héritier, en 1411, des possessions autrichiennes en Souabe, en Alsace et en Brisgau, Frédéric, dont les terres touchaient ainsi de toutes parts à la Suisse, ne profita pas du souvenir de Morgarten et de Sempach. Le canton d'Appenzel s'étant soulevé contre le puissant abbé de Saint-Gall, Frédéric prit son parti, et ce fut pour se faire humilier encore par les pâtres de Schwitz et de Glaris.

##### FRÉDÉRIC FAVORISE L'ÉVASION DU PAPE JEAN XXIII.

Il fut plus malheureux encore dans l'assistance qu'il prêta au pape Jean XXIII, qui, se regardant comme prisonnier à Constance, ne cherchait qu'une occasion de s'échapper et d'annuler ainsi les décrets du concile; il

jeta les yeux sur Frédéric d'Autriche. Ennemi personnel de l'empereur Sigismond et gendre du roi Robert, l'adversaire de la maison de Luxembourg, le duc d'Autriche possédait dans les environs de Constance un grand nombre de places fortes qui pouvaient offrir au pape un asile. En conséquence, Jean promit à Frédéric la charge de gonfalonier de l'Eglise, avec six mille ducats de pension (1415). Séduit par ces offres brillantes, le 20 mars, Frédéric, pour distraire l'attention, donna hors de la ville un grand tournoi, et, pendant que tout le monde assistait à cette fête, le pape, travesti en piqueur, sortit de la ville et se rendit à Schaffhouse. Le duc, qui était engagé dans la lice, prolongea le combat jusqu'à ce que le pape fût en lieu de sûreté, et, cédant alors une victoire facile, il courut le joindre.

##### PROSCRIPTION DE FRÉDÉRIC.

Cette évasion causa une consternation générale; on crut que le concile allait se dissoudre; mais l'empereur parcourut les rues de la ville pour calmer les esprits, et s'occupa aussitôt, pendant que le concile se déclarait, sur la proposition de Gerson, supérieur au pape, à punir ceux qui avaient favorisé sa fuite. D'abord Frédéric fut excommunié et mis au ban de l'Empire, comme ennemi de l'Eglise et traître à l'empereur. « Ses sujets furent déliés de leur serment de fidélité, et les États circonvoisins invités, par la promesse de l'absolution, et par la permission de reténir leurs conquêtes, à s'emparer de ses possessions. En un mois, tout l'Empire fut armé. Trente mille hommes, commandés par le burgrave de Nuremberg, fondirent sur les États de Frédéric, lui prirent Stein et Diessenhofen, et marchèrent contre Schaffhouse.

« A l'approche du danger, le pape et le duc d'Autriche se réfugièrent à Lauffenbourg. Schaffhouse s'étant rendue sans résistance, fut mise sous la protection de l'Empire. Frauenfeld et la Thurgovie suivirent cet

exemple. Le comte de Tockenbourg s'appropriâ le comté de Sargans, ainsi que les autres terres qui lui étaient engagées, et, de concert avec l'évêque de Coire, il assiégea Feldkirch. Seckingen fut investie par les troupes de Bâle; et une armée d'exécution, commandée par l'électeur palatin, parcourut l'Alsace autrichienne. Frédéric réunissait ses forces dans l'Argovie, lorsqu'il apprit que les Suisses confédérés, ayant cédé aux instances de l'empereur, avaient rompu la trêve et conquis ses États d'Helvétie. Ceux de Berne rassemblèrent leurs cobourgeois de Soleure, de Bienne et de Neuchâtel, levèrent la bannière impériale, et prirent Löffingen, Arberg, Arau, Bruck et Lentzbourg, ainsi que plusieurs châteaux, au nombre desquels était celui de Habsbourg, ce berceau des princes de la maison d'Autriche. En huit jours, et seulement avec une perte de quatre hommes, ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la jonction de l'Aar et de la Reuss. Ils payèrent, au moyen d'une certaine somme, les services de leurs cobourgeois, et s'approprièrent ainsi un pays étendu, bien cultivé et très-peuple. Les troupes de Lucerne, avec la même rapidité, prirent Sursée et les bailliages de Reichensée, de Mevenberg et de Wilmeringen, dans le Wagginthal. Zurich fit occuper la seigneurie de Kuonau; et ses troupes, étant jointes par celles des cantons forestiers, conquièrent Mellingen et Bremgarten, ainsi que les districts adjacents. Elles assiégèrent ensuite Baden, la meilleure forteresse que les princes autrichiens aient possédée dans l'Helvétie. La place fut défendue vaillamment par Burkard de Mansberg, qui en était gouverneur; mais les assiégeants, ayant reçu des renforts, pressèrent avec vigueur les opérations du siège.

#### FRÉDÉRIC LIVRE LE PAPE.

« Frédéric, qui, durant ces événements, s'était retiré de Lauffenbourg à Brisach, parut d'abord déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité. Sa

cause n'était pas encore désespérée : Baden, Seckingen et Feldkirch opposaient une résistance opiniâtre; et un grand nombre de ses vassaux, revenus de leur première consternation, envoyèrent déclarer la guerre à l'empereur même. Les Tyroliens et les habitants de la forêt Noire, peuples fidèles, brûlaient de venger leur souverain outragé. Le pape fournit de grosses sommes au duc d'Autriche; les ducs de Bourgogne et de Lorraine se préparèrent à lui prêter secours, et il aurait pu espérer que l'influence, sinon les forces d'Ernest, son frère, et d'Albert, son cousin, lui aurait été d'une grande utilité; mais la mauvaise fortune abattit autant Frédéric que la prospérité lui avait enflé le cœur; il succomba sous le poids du malheur. Sourd à la voix de l'honneur et aux exhortations du pape, il céda à l'avis timide de Louis, duc de Bavière, et consentit à livrer Jean, et à se mettre lui-même à la discrétion de Sigismond.

#### HUMILIATION DE FRÉDÉRIC.

« Jamais prince de l'Empire ne fut soumis à tant d'humiliations. L'empereur, pour donner plus d'éclat à son triomphe, convoqua, dans le réfectoire des religieux de l'ordre de Saint-François, les ambassadeurs des États de l'Italie, les principaux Pères du concile, et les princes les plus puissants de l'Empire. Sigismond s'étant placé sur son trône, Frédéric, accompagné du burgrave de Nuremberg, son neveu, et de Louis de Bavière, son beau-frère, entra dans la salle et se prosterna trois fois. Tous les regards se fixèrent sur ce prince infortuné, à qui l'empereur dit : « Que demandez-vous ? » Le burgrave répondit : « Très-puissant monarque, c'est le duc Frédéric d'Autriche, mon oncle, qui vient implorer votre pardon royal et celui du concile, pour les offenses qu'il a commises contre vous et contre l'Eglise. Il se remet en votre pouvoir, et offre, à condition que sa personne et ses États seront en sûreté, de faire conduire le pape à Cons-

« tance. » L'empereur, élevant la voix, reprit : « Duc Frédéric, vous engagez-vous à tenir cette promesse ? » Le duc répondit, d'une voix entrecoupée : « Je m'y engage, et j'implore humblement votre miséricorde royale. » A ces mots, un sentiment de pitié se répandit dans l'assemblée ; Sigismond lui-même parut ému, et dit : « Je suis fâché qu'il ait tenu une conduite si répréhensible. » Frédéric abandonna tous ses États depuis le Tyrol jusqu'au Brisgau, pour en recevoir, seulement à titre de grâce, ce que l'empereur « voudrait lui rendre, » et il se renuit lui-même en otage pour l'exécution de ce qu'il avait promis. Sigismond lui prit alors la main, et termina la cérémonie en disant aux prélats italiens : « Révérends Pères, vous connaissez la puissance des ducs d'Autriche ; jugez, par ce que vous venez de voir, de ce que peut un empereur d'Allemagne (\*). »

Les Suisses montrèrent dans ces circonstances une avidité que pent à peine faire excuser leur haine si légitime d'ailleurs pour la maison d'Autriche. Sigismond, de son côté, fit preuve d'une rapacité déshonorante : non content de confisquer pour les revendre à son profit tous les fiefs de Frédéric hors du Tyrol, il voulut s'emparer même de cette province, que la fidélité des habitants conserva cependant à son maître légitime. A sa mort, en 1439, Frédéric ne possédait plus dans l'Helvétie que le bas Sorgans, le comté de Kibourg, Wintherthur et Rapperschwil. Sigismond, son successeur, perdit même ces dernières possessions de la maison d'Autriche. Ce fut ce prince qui engagea à Charles le Téméraire les quatre villes forestières avec ses États d'Alsace et le Brisgau, et qui finit par conclure avec les Suisses une paix cimentée enfin par la communauté des intérêts et la haine contre le duc de Bourgogne. Six ans avant sa mort, Sigismond, qui n'avait point

d'enfant, fut obligé de céder le gouvernement de ses États à Maximilien, fils de Frédéric III de Styrie.

#### ERNEST DE STYRIE S'OPPOSE AUX ENVAHISSEMENTS DE SIGISMOND.

Le fondateur de cette branche de la maison d'Autriche était Ernest, le troisième fils de ce Léopold qui fut tué à Sempach ; il fut surnommé de fer, à cause de son caractère ferme et prononcé. Quand l'empereur Sigismond voulut s'emparer du Tyrol, Ernest qui, du consentement des États et avec l'assentiment secret de Frédéric, s'était mis en possession de cette province, répondit aux envoyés impériaux : « Dites à Sa Majesté qu'elle se contente de tout ce qu'elle s'est approprié dans la Souabe et dans l'Helvétie. Si mon frère doit être puni, que ce ne soit pas en lui enlevant des provinces qui appartiennent à sa maison. Si ses États doivent être partagés, j'aurai ma part, et principalement le Tyrol, mon héritage paternel. Le peuple de cette province ne reconnaît pour souverain que celui qui tient le château de Tyrol. Que l'empereur vienne me l'enlever ! »

Plus tard, quand Sigismond mit de nouveau Frédéric au ban de l'empire, Ernest parut tout à coup aux portes de Constance, avec mille chevaux et un corps d'infanterie considérable. Laisant ses troupes campées sous les murs, il entra dans la ville avec une escorte de cent hommes à cheval et accompagné de ses principaux conseillers. « Si, dit-il hardiment à l'empereur, le duc Frédéric est coupable, qu'il soit puni. Pourquoi son château enveloppait-il des princes qui n'ont commis aucune offense ? N'êtes-vous pas content d'avoir enlevé à la maison d'Autriche l'Argovie et la Thurgovie, ainsi que les seigneuries de Baden et de Lentzbourg, et ne les avez-vous pas sordidement vendues à des pâtres ? Par là, vous avez donné un exemple funeste. A l'avenir, ce sera aux princes à obéir à leurs vassaux, et l'empereur n'entrera plus en cam-

(\*) Coxe, Histoire de la maison d'Autriche, t. I, p. 356 et suiv. de la traduction française.

« pague que suivi de paysans. Agissez  
 « avec moins de rigueur. La maison  
 « d'Autriche est fidèle à vous et à l'Em-  
 « pire; ne la forcez pas à se plaindre  
 « de Sigismond. Vous ne devez point  
 « remettre à un concile l'administration  
 « de la justice, ni souffrir que des ec-  
 « clésiastiques dominent, comme ils le  
 « font, sur des princes de l'Empire.  
 « Qu'ils portent la crosse, et qu'ils lais-  
 « sent l'empereur porter le sceptre. »  
 Ces vives représentations, soutenues  
 par des forces redoutables, épouvantè-  
 rent le concile et Sigismond, qui re-  
 nonça à son système de spoliation, et  
 rendit à Frédéric une partie de ses  
 possessions et son rang.

### FRÉDÉRIC III EMPEREUR.

(1439-1493.)

#### TENTATIVES CONTRE LES SUISSES.

Le fils et le successeur d'Ernest de Styrie, mort en 1424, fut ce Frédéric qui fut proclamé empereur, en 1439, à la mort d'Albert II, et qui, par l'extinction des autres branches de sa maison, réunit sous sa main toutes les possessions autrichiennes. Pendant les cinquante-quatre ans qu'il porta la couronne impériale, Frédéric ne montra que sa pusillanimité et son indolence, si ce n'est dans les cas où il s'agit des intérêts de sa maison. Ainsi il avait espéré d'abord de pouvoir profiter des dissensions qui s'élevaient parmi les cantons helvétiques (\*), pour recouvrer les biens de ses ancêtres; trompé dans son attente, il avait invoqué les secours de l'Empire, et enfin ceux du roi de France, qui, embarrassé du grand nombre de soldats qu'avait laissés libres la paix avec l'Angleterre, saisit cette occasion de se délivrer de ces mercenaires, et les envoya, sous la conduite du dauphin, se faire tuer par les Suisses à la bataille de Saint-Jacques (1444). En 1449, un accommodement avait été conclu, qui replaçait les deux partis sur le pied où ils se trouvaient avant la guerre, et établit solennelle-

ment ce grand principe de la confédération helvétique, qu'aucune alliance avec une puissance étrangère ne pouvait être formée que du consentement unanime des cantons.

#### FRÉDÉRIC VA SE FAIRE COURONNER A ROME.

En 1451 l'empereur fit le voyage d'Italie pour aller prendre des mains du pape la couronne impériale. A Viterbe il faillit devenir la victime d'un tumulte excité par des bandits : tandis qu'il traversait la ville en grand appareil, des hommes armés de crocs de fer enlevèrent le drap d'or qu'on portait sur sa tête; dans le même temps quelques soldats du pape voulurent arrêter son cheval, et d'autres tentèrent de faire tomber son chapeau qui était orné d'un joyau de prix. Frédéric saisissant un bâton avec une vivacité que ne paraissait pas composer son caractère flegmatique, se tira des mains des assaillants et chargea la populace.

Après cet exploit chevaleresque, il entra à Rome le 16 mars 1452, et reçut des mains du pape la couronne de Lombardie, puis celle d'empereur. De Rome il se rendit à Naples auprès du roi Alphonse. Ce fut là la persuasion de ce prince qu'il osa enfin consommer son mariage, que son flegme et ses craintes superstitieuses lui avaient empêché jusque-là d'accomplir, car il avait peur que si l'impératrice lui donnait un enfant conçu en Italie, il ne ressemblât aux Italiens.

#### MÉCONTENTEMENT OCCASIONNÉ EN ALLEMAGNE PAR L'INDOLENCE DE FRÉDÉRIC.

De retour en Allemagne, Frédéric y resta aussi étranger qu'auparavant aux affaires de ce pays : une seule fois il voulut, en 1458, agir comme empereur, et il faillit y perdre sa couronne, ayant refusé sa sanction à un arrangement passé entre l'électeur palatin et les États de Bavière-Landshut. L'électeur invita les princes de l'Empire à se réunir pour délibérer en commun sur la mauvaise administration de Frédé-

(\*) Voyez Suisse, p. 133.

ric III. Deux diètes furent tenues, en février et mars 1461, à Egra et à Nuremberg. Dans une troisième, convoquée à Francfort, ils adressèrent à l'empereur une lettre qui contenait les reproches les plus sanglants, et où l'on attribuait les maux de l'Allemagne à sa faiblesse et à son incapacité; on lui reprochait de s'être absenté des diètes depuis quinze ans, malgré toutes les prières et toutes les sommations qu'on lui avait faites. On exigeait qu'il se rendit à Francfort, et on le menaçait, en cas de refus, de prendre les mesures qui seraient jugées nécessaires.

Frédéric ne se tira de ce mauvais pas qu'en divisant ses ennemis et en opposant au palatin l'électeur de Brandebourg, jaloux de la réputation du *mauvais Fritz*, comme Frédéric appelait son adversaire.

EFFORTS DE FRÉDÉRIC POUR RÉTABLIR LA  
PUISSANCE DE L'AUTRICHE. — PRIVILÈGES  
DES ARCHIDUCS.

Pendant que l'Empire, déchiré par des guerres sans cesse renaissantes, menaçait de déposer son chef indolent, tandis que les Turcs faisaient chaque jour d'effrayants progrès, Frédéric, abandonnant l'Allemagne à l'ambition de ses princes, la Hongrie aux armes de Mahomet et à Mathias Corvin, la Bohême enfin à Podiebrak, rachetait soixante-dix seigneuries engagées jadis par les princes de sa maison, et s'occupait à ériger l'Autriche en archiduché. S'en référant aux *lettres patentes de Jules César et de Néron* et aux diplômes des deux Frédéric et de Henri VI, confirmés par Rodolphe de Habsbourg, et que Rodolphe IV avait fait revivre, il leur accordait le titre d'archiduc, qui les plaçait au-dessus de tous les princes. Ils devaient être censés avoir obtenu l'investiture de leurs domaines, lorsqu'ils l'avaient demandée trois fois. Ils ne pouvaient être requis de passer les limites de leurs États, où ils pouvaient se montrer couverts du manteau royal, portant en tête la couronne ducale, surmontée du dia-

dème impérial et de la croix, et enfin, tenant un bâton de commandement à la main. Ils devinrent, par le droit de leur naissance, conseillers privés de l'empereur, et leurs États ne pouvaient point être mis au ban de l'Empire. Toute attaque contre leur personne devait être punie comme un crime de haute trahison. Il fut défendu de les appeler en combat singulier. Ils furent exempts de l'obligation de se rendre à la diète et de supporter toute charge publique, excepté l'entretien de douze hommes pendant un mois, pour combattre les Turcs en Hongrie. Ils furent autorisés à lever des impôts, à donner des lettres de baron, à défaut de ligne masculine, les femmes purent succéder à la couronne, et, faute d'héritiers quelconques, les archiducs furent autorisés à disposer de leurs biens par testament. Toute terre de l'Empire put être aliénée en leur faveur. Enfin, leurs sujets ne devaient pas être attirés hors de leur territoire, soit pour être poursuivis en justice, soit pour porter témoignage, soit pour recevoir une investiture de fief (\*).

GUERRE DE FRÉDÉRIC CONTRE SIGISMOND  
ET ALBERT.

Avant de se voir seul maître des possessions autrichiennes, Frédéric avait eu à vaincre l'opposition peu redoutable de son cousin Sigismond, fils de Frédéric, puis celle d'Albert son frère. Tous trois prétendaient, à différents titres, à la possession de l'archiduché et de la ville de Vienne. D'abord les États réunis dans cette capitale en interdirent l'entrée aux trois princes avant qu'ils se fussent accordés. Pour les bien disposer en sa faveur, Albert envoya quelques troupes saisir les brigands qui dévastaient les environs de Vienne; on en prit cent cinquante, dont quatre-vingts furent pendus et le reste jeté dans des cachots où on les laissa périr de misère. Peu après, un traité conclu entre les deux frères leur

(\*) Coxe, Histoire de la maison d'Autriche, t. I, p. 417.

partagea l'Autriche; mais Albert ne se contenta point de son lot, et fomenta le mécontentement des bourgeois de Vienne. Le sénat et les riches tenaient pour Frédéric; la populace, dirigée par le bourgmestre Hulzer, démagogue turbulent, avait épousé la cause d'Albert.

« Ce prince, appelé par Hulzer, entra en Autriche avec ses troupes. Toutes les villes se rendent; il marche sur Vienne: déjà il était dans le faubourg nommé Landstrasse, lorsque la garnison impériale, qui avait eu beaucoup de peine à contenir les bourgeois, fit une sortie et l'en chassa. Il revint à la charge: on se battit sous les murs de la ville. Cependant on ne tarda pas à conclure un armistice par lequel Albert demeurait en possession des villes qu'il avait prises sur son passage. L'empereur, qui n'avait pu approuver l'armistice, se rendit à Vienne dès qu'il fut expiré, avec son épouse, son fils Maximilien, et quatre mille chevaux. On ne voulait point le laisser entrer dans la ville, qu'il n'eût consenti à une nouvelle nomination de magistrats: il cède, et se croyant alors sûr de ses sujets, il renvoie ses troupes; mais à peine sont-elles parties, que les mécontents se révoltent contre l'empereur et l'assiègent dans son château. Alors il a recours aux princes de l'Empire, au roi de Bohême et aux Carinthiens. Les rebelles investissent le château; et pour alarmer d'autant plus l'empereur, ils dressent toutes leurs machines de guerre contre les appartements de l'impératrice et du jeune prince, qui sont contraints de se réfugier dans les souterrains. Ils vont jusqu'à pratiquer des mines; mais un Transylvanien nommé Thomas avertit les assiégés du danger, en tirant une flèche à laquelle il avait attaché un billet, et l'on travaille en conséquence à écarter les mines.

« Cependant la famine se faisait sentir: l'empereur et l'impératrice seuls avaient encore du pain de froment; tout le reste était obligé de se contenter de farine d'orge, de pois ou de son. Le jeune prince surtout, se plaignant un jour de n'avoir que de

l'orge, et allant demander en pleurant à sa mère une grive ou quelque autre chose à manger, l'impératrice lui répondit en pleurant aussi: « Mon cher fils, louons Dieu d'avoir du pain. » Le tailleur de l'empereur, nommé Kronberger, qui s'était trop arrêté en ville, et n'avait pu entrer dans le château, ayant appris cette anecdote, sauta pendant la nuit dans le fossé et apporta quelques volailles au jeune prince; son fils, jeune étudiant, en fit autant. L'empereur reconnaissant anoblit ce jeune homme, et le fit dans la suite bourgrave de Vienne. Maximilien l'aima tant qu'il vécut, le fit chanoine et lui donna plusieurs prébendes. Enfin le roi de Bohême vint au secours de Frédéric, et fit lever le siège, qui durait déjà depuis deux mois. L'impératrice partit dès le même jour, avec son fils et sa cour, pour Neustadt; l'empereur traversa le Danube et alla trouver le roi de Bohême. Par une convention passée à Korneubourg, Frédéric cède à son frère, pour huit ans, toute la basse Autriche, se contentant d'un revenu de 14,000 ducats. Il se rendit alors à Neustadt, auprès de sa famille, et Albert se fit prêter hommage à Vienne le jour de Saint-Étienne (1462) (\*).

La mort d'Albert, arrivée l'année suivante, délivra Frédéric d'un ennemi implacable et turbulent. Dès lors il se trouva seul maître de toutes les possessions de sa maison, à l'exception de ce que conservait encore Sigismond.

#### PORTRAIT DE FRÉDÉRIC.

Quand Frédéric ne s'occupait point des moyens d'agrandir sa maison, il vivait dans son laboratoire ou sa bibliothèque. « Frédéric, dit un contemporain, pénétra avec les astrologues et les alchimistes dans les secrets de la nature; non-seulement il développa les mouvements planétaires, mais il apprit à connaître la combinaison et

(\*) Chronique de Vienne, publiée par M. de Laborde, Voyage en Autriche, t. II, p. 12.

l'influence des astres fortunés; il comprit et prédit les choses les plus sublimes. Ses connaissances en alchimie étaient si grandes, qu'en dormant des couleurs aux cailloux communs il semblait les transformer en diamants, en rubis, en émeraudes et en saphirs. Il changeait le vif-argent en or, et tirait de quelques gouttes d'eau un grand spécifique contre différents maux. » Frédéric, non-seulement consacra à ces occupations ridicules ses heures de loisir, mais il y sacrifia les devoirs du gouvernement, à des époques où la situation de ses affaires aurait exigé l'emploi de toutes ses facultés intellectuelles et tout son temps. Pour elles il renonça souvent aux projets qui le flattaient le plus, et même plus d'une fois, lorsque le caprice ou ses intérêts lui avaient mis les armes à la main, il les posa pour chercher des jouissances et du repos dans son laboratoire ou sa bibliothèque. Ainsi que Rodolphe, son grand-oncle, Frédéric fut attaché à la science des antiquités et étudia le blason. Comme ce prince, il composa un alphabet de caractères mystérieux et des devises fantastiques. Il adopta comme indiquant la grandeur future de la maison d'Autriche une sorte d'anagramme qui consiste en cinq voyelles, qu'il fit imprimer sur sa vaisselle. Cette énigme, qui occupa les têtes graves de ses savants contemporains, fit naître une foule de conjectures ridicules. L'important secret ne fut découvert qu'après la mort de l'empereur, qui en laissa dans ses papiers une explication écrite de sa propre main, et d'après laquelle ces cinq lettres sont les initiales de cinq mots qui signifient : *La maison d'Autriche doit gouverner le monde* (\*). Frédéric composa, en langue latine, un journal de sa propre vie. Enfin, il remplit ses tablettes de proverbes, d'apophthegmes et de maximes, tirés des poètes et des philosophes, et dont la lecture le consolait au sein de l'infor-

tune. Le plus grand défaut de Frédéric était le manque d'activité. C'est donc une chose étrange qu'au milieu de tant d'embarras, un homme d'un tel caractère ait si essentiellement contribué à l'agrandissement de sa maison. Ce qui explique le mieux un pareil phénomène, c'est que rien en ce prince ne pouvait provoquer la haine. Sa patience finissait par lasser ses ennemis les plus entreprenants, et lui-même il poursuivait ses desseins avec une constance opiniâtre. Comme le roseau, auquel il prenait plaisir à se comparer, il pliait sous l'effort de la tempête pour se relever lorsque le ciel était devenu serein (\*).

Nous avons raconté dans le deuxième volume de l'Allemagne (\*\*) l'histoire de Frédéric III comme empereur. Nous nous bornerons à rappeler qu'il mourut après un règne de 54 ans, le 9 août 1493.

PROGRÈS DE L'AUTRICHE DURANT LE RÈGNE DE FRÉDÉRIC. — MARIAGE DE MAXIMILIEN ET DE MARIE DE BOURGOGNE.

Sous ce prince peu disposé à prendre les armes, l'Autriche ne joue qu'un rôle politique très-secondaire. La grande affaire du siècle et de l'Allemagne en particulier est la guerre des Turcs; or l'Autriche n'y prend aucune part; Frédéric III se cache de Mahomet II derrière Mathias Corvin. Mais qu'on ne croie pas cependant qu'elle n'ait fait aucun progrès. Si à la mort d'Albert elle a vu la Bohême et la Hongrie chercher à établir au-dessus d'elle des dynasties nationales, ses princes au moins ont appris le chemin de Prague et de Bude; ils conservent dans leurs archives des pactes de confraternité conclus avec la maison de Luxembourg et même avec Mathias, et ces pactes seront produits quand l'occasion s'en présentera. Que ces royautes bâtarde et décrépites avant d'avoir vécu, malgré et peut-être à cause de l'éclat de deux grands

(\*) *a, e, i, o, u*, en latin *Austriæ Est Imperare Orbi Universo*, et en allemand *Alles Erdreich Ist Oesterreich Unterthan*.

(\*) Ibid. p. 491.

(\*\*) Page 70 et suiv.



hommes, Podiebrak et Mathias qui les ont fondées, que ces dynasties, dis-je, s'éteignent, et les princes autrichiens se présenteront comme leurs héritiers naturels et légitimes. L'Allemagne ne s'y opposera point, car elle sera de longue date habituée à l'idée de voir ces deux couronnes revenir à la maison de Habsbourg. L'Autriche va donc laisser s'user d'elles-mêmes la dynastie bohémienne et la dynastie hongroise. En attendant qu'elle puisse recueillir ce riche héritage, que lui promettent les traités (\*) et que les armes des Turcs lui assureront, elle travaille, à l'autre extrémité de l'Allemagne, à augmenter encore sa fortune par le mariage de Maximilien avec la fille et l'héritière du duc de Bourgogne.

Ce mariage, qui fut célébré le 20 août 1477, devait avoir pour l'Autriche d'immenses résultats. Marie de Bourgogne étant morte en 1482, d'une chute de cheval, laissa deux enfants, Philippe le Beau et Marguerite. Le premier, qui avait quatre ans, lui succéda sous la tutelle de son père, qui, en 1486, fut élu roi des Romains. En 1496, Philippe le Beau, maître des Pays-Bas, épousa Jeanne la Folle, fille et héritière de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. De ce mariage sortit Charles-Quint, qui, possesseur de la Flandre, des Pays-Bas et de l'Espagne, de l'Amérique et du royaume de Naples, succéda à son grand-père Maximilien dans la dignité impériale, et dans toutes les possessions autrichiennes. Son frère Ferdinand, auquel il céda l'Autriche, ayant épousé en 1521 Anne Jagellon, sœur et unique héritière de Louis, roi de Bohême et de Hongrie,

(\*) Par un traité de confraternité, conclu en 1364 entre les maisons d'Autriche et de Luxembourg, toute la succession de l'empereur Sigismond, roi de Bohême et de Hongrie, passa à l'archiduc Albert II. Ce pacte fut renouvelé avec Mathias, qui permit même à Frédéric III de porter le titre de roi de Hongrie : son successeur Wladislas II l'accepta, et, par la paix du 7 novembre 1491, il promit de faire reconnaître le droit éventuel de l'archiduc au trône de Hongrie.

hérita de ces deux couronnes en 1526; et la maison d'Autriche régna alors sur une plus grande étendue de pays que Charlemagne n'en avait réuni sous son sceptre. Ainsi d'heureuses alliances firent ce que n'aurait jamais pu faire la force des armes. Un distique latin, attribué à Mathias, constate cette fortune singulière :

Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube;  
Natum, quæ Mars alius, dat tibi regna Venus.

#### MAXIMILIEN 1<sup>er</sup>.

(1493-1550.)

Maximilien succéda à son père Frédéric III à l'âge de trente-quatre ans. A son avènement, les possessions de la maison d'Autriche se composaient de l'archiduché d'Autriche, des duchés de Styrie, de Carinthie et de Carniole; à ces domaines il ajouta depuis le Tyrol, les possessions de Souabe et d'Alsace, le comté de Ferrette, le Brisgau et le Sundgau, à la mort de son cousin Sigismond (1496), qui l'avait institué son héritier, ainsi que les possessions de la maison de Bourgogne par son mariage avec Marie. En mariant, comme nous l'avons dit, son fils, Philippe le Beau, avec Jeanne la Folle, fille et héritière de Ferdinand le Catholique, il préparait l'élévation de la maison d'Autriche au trône d'Espagne, de même qu'en négociant le mariage de son petit-fils Ferdinand avec Anne de Hongrie, héritière de Ladislas VII, il voulait donner à sa maison des droits sur la Hongrie et la Bohême.

« Maximilien ressemblait peu à son père; actif et entreprenant, il aimait le travail; mais la guerre et la chasse étaient ses amusements favoris... Il aimait les arts et les lettres, et cultivait la peinture, la musique et l'architecture; il avait des connaissances en métallurgie, en histoire et en géographie. Il appartient même aux écrivains allemands, par la part qu'il eut au *Weisskunig*, espèce de roman qui rapporte, d'une manière allégorique, et quelquefois énigmatique, et sous des noms supposés, les gestes de son père et quelques-uns des siens. Ce livre a été écrit par Treizsauerwein,

secrétaire de Maximilien... Maximilien s'occupa beaucoup du perfectionnement de l'art militaire, qu'avec l'aide de l'un de ses plus fameux capitaines, George de Frundsberg, il réduisit en système. L'organisation de l'infanterie en régiments armés de piques, qu'on nomma *Lanzknechten* (lansquenets), est due à Frundsberg (\*). »

Dès son avènement au trône, Maximilien eut à repousser une invasion des Turcs dans la Styrie, la Carinthie et la Carniole. En 1494, Maximilien en personne les défit; et, depuis ce revers, ils n'osèrent plus attaquer ces provinces.

Maximilien eut ensuite à défendre la maison d'Autriche contre les envahissements de la France, dont le roi, Charles VIII, méditait la conquête de l'Italie. Après avoir (1495) fait adopter à la diète de Worms plusieurs règlements utiles à l'Empire, Maximilien partit pour l'Italie, où l'avaient appelé Alexandre VI, Venise, et le duc de Milan (1496). Mais, lorsque ses alliés surent que Charles VIII avait ajourné la nouvelle expédition qu'il projetait, ils lui suscitèrent tant de contrariétés, qu'il repartit pour l'Allemagne. Depuis, comme on peut le voir dans l'histoire de son règne (ALLEMAGNE, t. II, p. 141-155), Maximilien prit part à presque toutes les affaires relatives aux guerres d'Italie; il entra dans la ligue de Cambrai contre Venise (1508), et devait avoir dans le partage des dépouilles de la république, la Marche trévisane, l'Istrie et le Frioul, comme chef de la maison d'Autriche, et, comme empereur, Rovérédo, Vérone, Vicence et Padoue. Après de nombreuses négociations et bien des combats, Maximilien fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes en Italie à la paix de Bruxelles (1516).

A la diète de Cologne (1512), il avait partagé l'Empire en dix cercles. Parmi les institutions dont il dota l'Autriche, on doit citer les armées permanentes qu'il y établit. Il mourut en 1519, le 12

janvier, à Wels en Autriche, à l'âge de soixante ans.

#### FERDINAND I<sup>er</sup>.

(1519-1564.)

#### PARTAGE DE LA MAISON D'AUTRICHE EN DEUX BRANCHES.

Après la mort de Maximilien, les possessions autrichiennes avaient été gouvernées par l'archiduc Ferdinand au nom de son frère et au sien. Mais, par le traité de Worms (28 avril 1521), Ferdinand et Charles-Quint se partagèrent les États héréditaires d'Allemagne. Charles céda à son frère l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, une partie de la Carniole, et se réserva l'Alsace, les possessions en Souabe, le Tyrol, Goritz, la seigneurie d'Ortembourg, l'Istrie et le Frioul. Mais, l'année suivante, ce traité fut annulé, et Ferdinand obtint la possession de tous les domaines de sa maison en Allemagne. Depuis cette époque, la maison d'Autriche fut partagée en deux branches, l'espagnole et l'allemande; et cette division subsista cent soixante et dix-huit ans. Pendant tout le temps que son frère Charles, déjà roi d'Espagne, gouverna l'empire d'Allemagne, à la couronne duquel il avait été appelé après la mort de Maximilien, Ferdinand administra avec habileté les États autrichiens. Il épousa, en 1521, Anne, sœur de Louis II, roi de Hongrie; et, à la mort de celui-ci (1526), il obtint les royaumes de Hongrie et de Bohême, avec les dépendances de ce dernier, la Moravie, la Silésie et la Lusace. La Bohême consentit à reconnaître Ferdinand pour roi; mais les nobles de Hongrie, qui n'avaient pas ratifié le mariage et les clauses du contrat, attaquèrent de nullité un acte qui ne pouvait avoir de valeur qu'à la condition d'avoir été approuvé par eux, et ne voulurent pas regarder comme possesseur de la couronne de Hongrie, jusqu'alors élective, l'archiduc d'Autriche, qui se portait comme héritier de son beau-frère Louis II. Ils élurent donc Jean de Zapol (26 novembre 1526); et une guerre très-active s'engagea entre les deux souverains. Zapol fit alliance

(\*) Schoell, Cours d'hist. des États européens, t. XIII, p. 283.

avec les Turcs ; et, en 1529, Soliman II vint assiéger Vienne. Mais Charles-Quint accourut au secours de son frère, et les Turcs furent obligés de battre en retraite. Ce n'est pas ici la place de raconter tous les détails de cette guerre ; on en trouvera le récit dans l'histoire de Hongrie. Nous nous contenterons de dire que Ferdinand maintint ses droits et conserva une partie de la Hongrie.

Après l'abdication de Charles-Quint (1556), Ferdinand fut élu empereur. Philippe II hérita de l'Espagne, de ses dépendances en Europe et de ses colonies, et dès lors fut accompli le partage des possessions de la maison d'Autriche. Charles-Quint qui voulait prévenir ce partage, avait inutilement sollicité son frère d'abandonner à Philippe II ses Etats patrimoniaux en Allemagne ; mais Ferdinand avait résisté, et avait ainsi empêché la réalisation de cette monarchie universelle que rêva, pendant tout le seizième siècle, la maison espagnole, et qu'elle aurait peut-être accomplie sans l'opposition d'un membre de sa famille. Ferdinand, sur le trône d'Allemagne, acquit la réputation d'un prince sage et tolérant. Il mourut le 25 juillet 1564, à soixante-deux ans. Il avait eu de sa femme, Anne de Hongrie, quinze enfants, dont trois seulement lui survécurent : Maximilien, Ferdinand et Charles. Comme le droit de primogéniture n'était pas encore établi dans la maison d'Autriche, Ferdinand partagea ses Etats héréditaires entre ses enfants : il donna à l'aîné la Hongrie, la Bohême, l'archiduché d'Autriche ; le second eut le Tyrol et les possessions de Souabe et d'Alsace ; le troisième obtint la Styrie, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie et le comté de Goritz.

#### MAXIMILIEN II.

(1564-1576.)

Maximilien II, après la mort de son père, fut élu à la couronne impériale et continua la guerre en Hongrie. Il parvint, en 1572, à faire élire son fils Rodolphe roi de ce pays ; mais sa mort

l'empêcha de réussir dans les tentatives qu'il fit pour réunir la Pologne à l'Autriche, après la fuite de Henri d'Anjou, roi de Pologne. Il fut bien élu par un parti (1575) ; mais une autre faction proclama Etienne Battori, qui resta maître du trône. En 1587, à la mort de ce dernier, Maximilien, quatrième fils de Maximilien II, essaya de se faire nommer roi de Pologne ; mais il échoua dans cette tentative. Maximilien II mourut le 12 octobre 1576, et laissa cinq fils, dont l'aîné, Rodolphe, lui succéda sur le trône impérial et dans les Etats héréditaires.

#### RODOLPHE II.

(1576-1611.)

Le fils de Maximilien II n'était pas destiné à marcher sur les traces de son père. Ce fut un prince faible qui resta toute sa vie soumis aux jésuites par lesquels il avait été élevé, et à la cour de Madrid, où Philippe II l'avait fait venir tout jeune encore, pour lui léguer peut-être un jour sa succession avec la main de sa fille. Rodolphe se montra encore docile à une autre influence, celle des astrologues et des alchimistes dont il s'entoura avec soin ; cependant il faut dire que, parmi ses astrologues, se trouvaient Kepler et Tycho-Brahé.

MODIFICATION DU PACTE DE FAMILLE. —  
RODOLPHE BANNIT LES PRÉDICATEURS PROTESTANTS.

L'avènement de Rodolphe fut signalé par un fait d'une haute importance pour l'avenir de la maison d'Autriche : le droit de primogéniture fut reconnu dans l'archiduché, et les frères de Rodolphe n'eurent que des apanages. Ce prince, indolent et irrésolu, vit se préparer les malheurs qui devaient fondre sur l'Allemagne au dix-septième siècle. Son prédécesseur ne lui avait laissé d'autre alternative qu'une tolérance tacite ou une intolérance déclarée : il fut intolérant. Ses conseillers et l'imprudence des protestants qui déclarèrent, en refusant d'obtempérer à l'un de ses édits, qu'ils étaient obligés

d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, le forcèrent à bannir de ses États les prédicateurs les plus violents, et à interdire l'exercice du culte réformé dans toutes les villes royales, et particulièrement à Vienne.

MESURES PRISES CONTRE LES INCURSIONS DE  
TURCS. — CROATES. — USCOQUES. — AC-  
QUISITION DE LA TRANSYLVANIE.

Quant aux affaires extérieures, ce fut le soin de protéger ses possessions contre les incursions des Turcs qui attira d'abord son attention. Pour y parvenir à peu de frais, il céda à son oncle Charles, duc de Styrie, la garde des places fortes de la Croatie. Charles fit bâtir (1579) sur les bords de la Kulp, la forteresse de Carlostad qui devint la capitale de la Croatie. Il appela une foule d'aventuriers de toutes les nations, auxquels il accorda des fiefs, et forma par cet établissement une sorte de colonie militaire, d'où sortit cette milice intrépide et pillarde, connue sous le nom de Croates et de Pandours. Ce fut dans leurs rangs que vinrent se fondre plus tard les Uscoques ou hommes errants. C'étaient des chrétiens qui avaient abandonné le territoire ottoman, et s'étaient retirés à Clissa en Dalmatie, où des terres leur avaient été cédées, à la condition de combattre les Turcs toutes les fois qu'ils se présenteraient. Fidèles d'abord à leurs promesses, ils oublièrent bientôt qu'ils ne devaient attaquer que les infidèles, construisirent des embarcations sur l'Adriatique, et, comme les flibustiers d'Amérique, ne respectèrent aucun pavillon. Leurs incursions sur le territoire ottoman amenèrent même une guerre avec les Turcs. Pour punir leurs ravages, le pacha de Bosnie attaqua les Croates, et sa défaite amena le sultan lui-même dans les plaines de la Hongrie. Sisseg et Raab furent enlevés; Vienne se voyait encore une fois menacée; mais l'alliance du vaïvode de Transylvanie, Sigismond Battori, ralentit les progrès des Turcs. Uni aux vaïvodes de Moldavie et de Valachie, Sigismond défit le grand vizir et repoussa les Turcs vers la Thrace (1595). Ces

succès profitèrent aux Autrichiens qui chassèrent d'abord les Ottomans de la Hongrie; puis, après la démission volontaire de Sigismond (1602), entrèrent en possession de la riche province de Transylvanie, d'où ils chassèrent André, cardinal-évêque de Warmie, que Sigismond avait désigné pour son successeur.

RODOLPHE PERD LA HONGRIE ET LA TRANSYLVANIE.

La cruauté du général de Rodolphe II, Basta, faillit lui faire perdre cette brillante conquête; un magnat transylvanien, Moïse Tzekeli, soutenu par des Turcs et des Tartares, s'empara de la capitale, et se fit proclamer prince. Sa défaite par le vaïvode de Valachie, et sa mort dans le combat, permirent aux Autrichiens de reparaître en maîtres dans la province. Mais au même moment la Hongrie, révoltée des exactions des officiers impériaux, se soulevait sous la conduite de Botskai, qui, aidé par les Turcs, chassa les Autrichiens de la haute Hongrie et de la Transylvanie (1604), et se vit bientôt en état de menacer les frontières mêmes de l'archiduché.

Ainsi l'indolence de Rodolphe faisait perdre à la maison d'Autriche le plus beau fleuron de sa couronne, le royaume pour la possession duquel elle avait épuisé ses finances, et dépensé des forces qu'il lui aurait été si utile d'employer ailleurs. Mais le malheureux empereur avait bien d'autres soucis que de veiller sur ses provinces. Effrayé par les prédictions de Tycho-Brahé, il se tenait renfermé dans ses appartements; les ambassadeurs étrangers, ni ses ministres même ne pouvaient parvenir jusqu'à lui.

RÉACTIONS CATHOLIQUES A AIX-LA-CHAPELLE  
ET A DONAUWERTH.

On doit bien penser qu'un tel prince laissait aller à leur gré les affaires de l'Empire, sans s'inquiéter de la ligue catholique ou de l'union évangélique qui s'étaient élevées en face l'une de l'autre, et semblaient prêtes à vider

enfin leur vieille querelle de religion. Dès l'année 1598, les catholiques avaient, au mépris de tous les droits, chassé avec une armée les protestants d'Aix-la-Chapelle, et interdit l'exercice, dans cette ville, du culte réformé. En 1607, ils voulurent opérer la même révolution à Donauwerth, petite ville impériale du cercle de Souabe. Sous prétexte de quelques troubles religieux qui y avaient éclaté, ils firent charger le duc de Bavière de réduire la ville, qui, d'État libre de l'Empire, devint ainsi une simple municipalité de la Bavière.

#### AMBASSADE DES PROTESTANTS A RODOLPHE.

Cet événement décida les princes unis à envoyer une ambassade solennelle à l'empereur; le prince Christian d'Anhalt en fut le chef; et, après avoir lu à Rodolphe la liste des griefs des protestants, il lui représenta les actes arbitraires commis à Donauwerth, les envahissements du conseil aulique, sa propre indolence, qui lui faisait abandonner tout le soin des affaires à des ministres corrompus. « Si l'on n'écoutait point leurs réclamations légitimes, ajoutait le prince, les États évangéliques seraient obligés de pourvoir à leur sûreté avec l'aide de Dieu. D'ailleurs un grand feu couvait sous les cendres, même en Bohême; et les ministres que l'empereur s'était choisis n'étaient pas les hommes qui pourraient le sauver du danger. » Que Sa « Majesté impériale se rappelle, disait-il encore, l'exemple de Jules César, « pour se convaincre de la nécessité « de voir par elle-même et de ne pas « différer ce qui peut se faire sur-le-champ. Si le grand dictateur avait « voulu lire le mémoire qui lui fut remis « lorsqu'il alla pour la dernière fois au « sénat, la conspiration traînée contre « sa vie aurait manqué, et son sang « n'aurait pas jailli par vingt-cinq blessures. »

#### RÉVOLUTION DANS LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Cette menaçante péroration effraya

Rodolphe, qui accorda tout ce qui lui était demandé; mais la révolution qui survint dans la maison d'Autriche suspendit toute décision sérieuse. « Rodolphe, par sa conduite bizarre, était devenu un objet de haine pour ses sujets et de mépris pour sa famille. Le dégoût que de tout temps il avait montré pour les affaires s'accrut avec l'âge et devint à la fin insurmontable. Pendant que toute la surface de l'Allemagne et ses pays héréditaires en particulier se couvraient de troubles, l'empereur distillait des eaux spiritueuses, taillait des pierres fines, élevait des édifices et observait le cours des astres. En 1597, il avait pris à son service le célèbre Tycho-Brahé. Ce grand astronome était très-superstitieux; il croyait lire dans les mouvements des planètes sa destinée et celle des autres. Par malheur, il avait lu dans les étoiles que les plus proches parents de l'empereur attenteraient à la vie de ce prince, et il n'avait pas caché sa découverte à Rodolphe, qui, aussi crédule que son maître, fut agité depuis ce moment de terreurs continuelles et se séquestra du monde. Enfermé dans son palais, il devint inaccessible à ses courtisans. Il n'osait plus se rendre à sa chapelle, et, pour ne pas être privé du plaisir de voir ses chevaux, il fit construire une galerie couverte qui, du château, conduisait à l'écurie; elle était éclairée par des fenêtres étroites par lesquelles le jour entraient obliquement, afin que la galerie pût lui servir de promenade sans qu'il risquât d'être atteint d'un coup de fusil. Après ses chevaux, ce qu'il aimait le mieux, c'étaient ses maîtresses; mais rarement il s'en trouvait une qui sût l'attacher pendant plus de huit jours. Outre ses écuries et son sérail, il avait aussi une ménagerie pleine d'animaux rares qu'il se procurait à grands frais. Quelquefois il était assis, immobile pendant des heures entières, à regarder travailler un peintre ou un horloger. Malheur à qui le dérangeait dans ces moments de jouissance! le premier meuble qui se trouvait sous sa main volait à la tête de l'imprudent. Comme

il était naturellement doux, on attribuait à un dérangement d'esprit cette fureur qui le saisissait par moments.

« En 1581, il s'était fiancé à l'infante Isabelle, fille aînée de Philippe II, qui pouvait devenir l'héritière de la monarchie espagnole, parce qu'elle n'avait qu'un seul frère dont la santé était fort délicate; mais il différa ce mariage pendant dix-sept ans, jusqu'à ce que Philippe, offensé de ces retards, fiança l'infante, qui était parvenue à sa trentetroisième année, à l'archiduc Albert, frère de l'empereur. Rodolphe montra beaucoup d'humeur de l'inconstance de l'infante. Pour s'en consoler, il rechercha alternativement la main de Marie de Médicis, qui fut ensuite reine de France, celles de ses cousines germanes, des archiduchesses de Styrie, des princesses de Lorraine, d'une princesse russe et d'une fille du vaïvode de la Valachie. Ses émissaires voyageaient d'une cour à l'autre pour voir toutes les princesses nubiles; ils lui envoyaient les portraits des plus belles, et des renseignements sur leur caractère et leur humeur; mais il ne put se résoudre à en épouser aucune. Son avarice ne lui permit pas de donner à ses frères des établissements qui les missent en état de se marier, et ce fut ainsi que la descendance masculine de Maximilien II s'éteignit avec les cinq fils que ce bon prince avait laissés.

« Enfin Mathias, l'un d'eux, résolut de mettre fin à cet état de choses. Le 25 avril 1606, il conclut à Vienne un traité d'union avec l'archiduc Maximilien, son frère, qui était grand maître de l'ordre Teutonique, avec Ferdinand, archiduc de Styrie, et Maximilien-Ernest, frère de celui-ci. » Étant « de notoriété publique, dit ce traité, « qu'une faiblesse d'esprit accompagnée de paroxysmes dangereux rend « l'empereur Rodolphe incapable de « gouverner plus longtemps, ils ont « jugé nécessaire de déclarer l'archiduc « Mathias chef de leur maison, promettant de l'assister de conseils et de « faits, nommément s'il était question « de le faire élire roi des Romains. »

Ils conclurent cet acte en leur nom et en celui de leurs frères et cousins mineurs; l'archiduc Albert, qui était gouverneur des Pays-Bas, y accéda, par un acte particulier, le 11 novembre 1606 (\*).

Fort du consentement de tous les princes de sa maison, Mathias convoqua à Presbourg les états d'Autriche et de Hongrie, qui formèrent une confédération dont le but secret fut la déposition de Rodolphe. Les Moraves y accédèrent, et, le 25 juin 1608, Mathias, qui se trouvait à la tête de vingt mille hommes, força son frère à lui céder la Hongrie, l'Autriche et la Moravie, avec le titre de roi désigné de Bohême.

#### PROGRÈS DES PROTESTANTS. — LETTRES DE MAJESTÉ.

Cette révolution de famille eut un contre-coup politique; les états d'Autriche forcèrent Mathias de confirmer aux nobles de l'archiduché l'exercice du culte réformé dans leurs terres; d'un autre côté, les protestants de Bohême, enhardis par l'exemple de leur voisin et par la faiblesse et l'humiliation de Rodolphe, résolurent d'obtenir aussi la liberté de conscience. Rodolphe ayant convoqué une diète au commencement de 1609, les membres protestants qui formaient la majorité montrèrent des dispositions si hostiles, que Rodolphe prorogea la diète; mais elle se réunit d'elle-même le 4 mai, dans Prague, protégée par une garde de douze cents hommes et par dix mille bourgeois armés. L'empereur effrayé s'efforça par des promesses vagues de calmer les esprits. On lui répondit par un décret, qui ordonna la levée d'une armée dont le commandement fut confié au comte de Thurn. Ils établirent en outre un conseil permanent, et conclurent une ligue avec les députés que les états de Silésie avaient envoyés à Prague pour y demander la liberté de conscience.

(\*) Schœll, Cours d'hist. des États europ., t. XV, p. 229.

L'empereur, par une fermeté maladroite, résistait à toutes ces demandes; mais ses conseillers catholiques, et même l'ambassadeur d'Espagne, le conjurèrent de céder à l'orage. Rodolphe signa enfin, le 11 juillet 1609, les *lettres de majesté*, qui accordaient à tous les adhérents d'une confession signée en 1575 par les Bohémiens, le libre exercice de leur religion et le droit de fonder des écoles et des églises nouvelles. Ce fut cet article qui devint la cause immédiate de la guerre de trente ans.

RODOLPHE OPPOSE LÉOPOLD A MATHIAS. — IL EST FORCÉ D'ABDIQUER LA COURONNE DE BOHÊME. — SA MORT.

Malgré son inertie, Rodolphe s'indigna de la conduite de son frère, et chercha à le dépouiller de ce qu'il avait été forcé de lui céder, pour en disposer en faveur de l'archiduc Léopold de la branche de Styrie. Ce prince se trouvait, sous prétexte de la guerre pour la succession de Juliers, dans son évêché de Passau à la tête de seize mille hommes; tout à coup il entra en Autriche, y commit d'affreux dégâts, et parut bientôt à quelques lieues de Prague, déclarant dans un manifeste qu'il venait défendre Rodolphe contre ses ennemis. Les états de Bohême étaient alors assemblés; dans leur effroi ils s'adressèrent à Mathias, qui accourut avec dix-huit mille hommes. A son approche, les troupes de Léopold s'enfuirent, et Mathias, maître dans Prague, força son frère d'abdiquer la couronne de Bohême (12 avril 1611). On dit que quand il apprit la décision des états en faveur de son frère, il s'écria dans son désespoir : « Prague, ville ingrate » que j'ai élevée si haut, tu insultes à « ton bienfaiteur ! Puisse la vengeance « du ciel tomber sur toi et sur toute la « Bohême ! » Rodolphe n'avait plus que son titre d'empereur; mais déjà les électeurs lui avaient adressé de sévères reproches et se préparaient à élire un roi des Romains, lorsque la mort vint l'enlever à ce dernier outrage (20

janvier 1612). Son frère hérita encore de sa couronne impériale.

#### MATHIAS.

(1612 - 1619.)

DESTINÉES DE MATHIAS AVANT LA RÉVOLUTION DE 1608.

Rien n'était plus opposé au caractère de Rodolphe que celui de Mathias; son éducation avait été littéraire sans pédanterie, et s'il connaissait les arts et les sciences, c'était pour les protéger et non pour les professer lui-même. Jusqu'au moment où il dépouilla son frère de sa triple couronne, il eut une vie pleine d'aventures. En 1577, il était allé offrir son épée aux Provinces Unies, révoltées contre Philippe II, le chef de sa maison. Repoussé de sa famille lorsqu'il quitta les Pays-Bas, après y avoir exercé un pouvoir éphémère, il obtint une faible pension qu'on cessa bientôt de lui payer, et il fut réduit à aller vivre à Lintz dans la pauvreté. Dans cette dure extrémité, perdant toute espérance, il offrit de renoncer à tous ses droits sur la succession de Rodolphe, à condition qu'on lui céderait la petite seigneurie de Steyer.

Cependant, les embarras croissants de Rodolphe le forcèrent de recourir à son frère; il le nomma gouverneur de l'Autriche et le chargea de commander son armée de Hongrie; mais il lui refusa toujours un établissement convenable à son rang et la permission de se marier.

EXIGENCES DE MATHIAS. — RÉSISTANCE DES ÉTATS.

Nous avons vu comment Mathias se fit déclarer par ses frères chef de sa maison, et comment il enleva successivement à Rodolphe toutes ses couronnes. A peine fut-il en possession de ce vaste héritage, qu'il vit éclater contre lui de nombreuses révoltes. La tolérance qu'il avait professée d'abord n'était qu'un moyen de politique, et il revint aux mesures oppressives dès qu'il se vit maître poisi-

ble de l'autorité; aussi la diète germanique, sans égard pour ses demandes et ses besoins, au lieu de troupes et d'argent qu'il sollicitait, lui présenta une longue liste de griefs. Les états d'Autriche, de Hongrie et de Bohême firent une réponse semblable. Dégouté, par ces refus et les embarras où ils le jetaient, de ce pouvoir qu'il avait si péniblement conquis, il tomba dans l'inaction politique et se laissa aller au cours des événements, abandonnant l'Allemagne à elle-même et se contentant de faire avec les Turcs une trêve de vingt ans.

#### INFLUENCE DE L'ESPAGNE SUR MATHIAS.

La branche de la maison d'Autriche établie en Espagne s'était opposée à l'élection de Mathias, en souvenir de l'assistance qu'il avait prêtée aux révoltés des Pays-Bas; mais quand elle le vit sur le trône impérial elle se rapprocha de lui, et tâcha de le circonvenir pour obtenir de lui qu'il laissât ses couronnes à Ferdinand de Styrie. Cette bonne intelligence qui existait depuis Charles-Quint entre les deux branches de la maison de Habsbourg, se cimentait continuellement par des mariages qui venaient effacer les degrés de parenté, et rattacher à la souche commune les branches collatérales à mesure qu'elles s'en écartaient. Une princesse autrichienne se voyait en naissant destinée à un prince espagnol de son sang, et les monarques espagnols, héritiers du plan de Charles-Quint, soutenaient de leur or et de leurs armes la puissance quelquefois affaiblie des princes autrichiens. Après la mort de Ferdinand I<sup>er</sup>, l'influence de Philippe II s'établit peu à peu et devint prépondérante dans le cabinet de Prague. Philippe II retint cet ascendant : instruit que Mathias vieillissait au milieu des infirmités et sans postérité, il lui recommanda instamment pour son successeur l'archiduc Ferdinand de Styrie, petit-fils de Ferdinand I<sup>er</sup>, zélé catholique qui promettait de satisfaire la haine du pape et de l'Espagne contre les protestants, en les extirpant au moins des États héréditaires.

#### PERSÉCUTION DES PROTESTANTS. — DÉFÉSTRATION DE PRAGUE.

Mathias agréa la proposition de Philippe III, et les archiducs Albert et Maximilien, qui n'avaient point d'enfants, ayant renoncé à leurs droits, Ferdinand fut désigné comme le successeur de Mathias. Aussitôt, et du vivant même de Mathias, les Thurn, les Colonna et les autres seigneurs protestants furent dépouillés de leurs emplois, les églises des protestants furent démolies et leurs assemblées défendues. Lors de l'entrée de Ferdinand à Olmutz, les jésuites exposèrent sur un arc triomphal un tableau, où l'on voyait le lion de Bohême et l'aigle de Moravie unis aux armes autrichiennes; au-dessous se trouvait un lièvre dormant les yeux ouverts, et l'inscription : *Adsuervi. Les defensores* (\*), qui naturellement protestaient contre de tels faits, furent assignés à comparaître devant la chancellerie, où on leur fit entendre qu'ils n'eussent point à s'opposer à la volonté de l'empereur; et comme en même temps l'autorité prit quelques mesures militaires dans la ville, les protestants se rendirent, le 23 mai 1618, à l'hôtel de ville, pour demander des explications aux gouverneurs. Ceux-ci ayant refusé de répondre, les protestants les jetèrent par la fenêtre, suivant un antique usage de la Bohême. Toutefois les gouverneurs furent tous sauvés, parce qu'ils tombèrent sur des monceaux de papiers que le peuple, dans sa colère, avait lancés par les mêmes issues.

On ne sait pas bien si ces événements furent le résultat d'un plan tramé à l'avance, ou s'il faut seulement les attribuer à l'effervescence du moment; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut le signal des hostilités qui pendant trente ans devaient désoler l'Allemagne, et la première explosion de l'orage qui s'annonçait depuis un siècle.

(\*) Par les lettres de majesté les protestants de la Bohême avaient obtenu le privilège de choisir un certain nombre de personnes chargées de veiller, sous le titre de défenseurs de la foi, à l'exécution de l'édit. Le comte de Thurn était l'un d'eux.



cle. Quoi qu'il en soit, les Bohémiens ne se hasardèrent pas encore à élire un autre souverain; ils envoyèrent même des plénipotentiaires à Mathias pour se justifier auprès de lui, et pour demander le redressement de leurs griefs.

Mais, en même temps, les états, avec l'assentiment des catholiques, réorganisaient avec plus d'équité et d'économie l'administration intérieure devenue insupportable, et bannissaient les jésuites du royaume, en déclarant que les principes de ces religieux rendaient toute paix impossible. Mathias aurait bien voulu pacifier le pays par des moyens de douceur et de conciliation, mais déjà Ferdinand dirigeait tout à Vienne; il traita l'empereur comme celui-ci avait naguère traité son frère Rodolphe. Dans un mémoire qu'il fit adresser à la cour d'Espagne, il dit sans détour, « que consentir à ne lever des impôts qu'avec l'agrément du peuple, c'est faire du souverain le serviteur de ses sujets; que l'autorité venant de la grâce de Dieu, ce pouvoir du peuple dont on parlait tant ne pouvait être que l'ouvrage du diable; qu'il fallait prendre de telles mesures, ou sinon que l'on aurait bientôt une république; qu'il fallait profiter des circonstances pour rendre l'autorité des princes absolue; que sans doute on aurait de grands sacrifices à faire, mais que le résultat dédommagerait amplement les rois de toutes leurs pertes. »

On envoya donc des troupes en Bohême; mais elles furent battues, et les comtes de Mansfeld et de Thurn chassèrent les partisans de l'empereur de presque toutes les places qui leur restaient encore, et en même temps les états autrichiens refusèrent les subsides. Telle était la situation des affaires quand Mathias mourut le 20 mars 1619.

#### FERDINAND II.

(1619-1637.)

COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

A peine Mathias était-il mort, que Ferdinand se présenta pour lui suc-

céder sur le trône impérial; et malgré les efforts de l'union protestante, qui offrit successivement cette dignité aux ducs de Bavière et de Savoie, au prince d'Orange et au roi de Danemark, Ferdinand fut élu le 28 août 1619, malgré la vive opposition de l'électeur palatin Frédéric V. Pour le moment, Ferdinand ne songea qu'à apaiser les troubles dans ses États héréditaires, avant de tourner ses regards et son ambition vers l'Allemagne.

Le règne de Ferdinand II, commencé en 1619 et terminé le 13 février 1637, fut tout occupé par la guerre de trente ans. Nous ne nous étendrons pas ici sur cette guerre que nous avons racontée longuement dans notre histoire d'Allemagne; nous nous contenterons de résumer en un tableau rapide ce que nous avons dit sur ce grand événement, renvoyant pour les détails à l'ouvrage cité ci-dessus.

#### PÉRIODE PALATINE.

(1619-1628.)

Les Bohémiens, ne voulant point reconnaître pour roi Ferdinand II, et craignant les jésuites, levèrent des troupes, et proclamèrent (3 septembre 1619) Frédéric V, électeur palatin, zélé calviniste, dont la parenté avec le roi d'Angleterre et le stathouder de Hollande pouvait être de quelque utilité dans la guerre. A peine le soulèvement de la Bohême fut-il connu, que les protestants d'Autriche et de Hongrie suivirent cet exemple. Ceux de Hongrie proclamèrent la déchéance de Ferdinand II, et donnèrent la couronne au vaivode de Transylvanie, Bethlen Gabor. Les deux nouveaux rois firent alliance entre eux et s'attachèrent le comte Ernest de Mansfeld, habile guerrier. Les protestants étaient soutenus encore par la France, Venise, l'Angleterre et la Hollande, et comme les Turcs menaçaient Vienne, le succès semblait assuré à leurs desseins. Mais Frédéric V n'était pas fait pour jouer le rôle auquel il était appelé; il ne sut profiter d'aucune des ressources dont il pouvait disposer; au lieu de maintenir

L'harmonie entre les différentes confessions, il laissa les calvinistes commettre des vexations contre les luthériens, et, ce qui était non moins grave, il dépensa en fêtes l'argent destiné à l'entretien des armées. Pendant ce temps, Ferdinand II gagnait à sa cause la France, la Saxe, la Bavière et l'union allemande, en donnant satisfaction à ses demandes; le pape lui envoyait de l'argent et l'Espagne des soldats. Bientôt le landgrave de Hesse et les autres princes luthériens abandonnèrent Frédéric, et, suivant l'exemple de Maximilien, électeur de Bavière, firent alliance avec l'empereur. Gabor fut aussi détaché du parti de Frédéric et conclut une trêve avec Ferdinand. Abandonné de tous ses alliés, à l'exception de l'Angleterre, qui ne lui envoya que quatre mille soldats, Frédéric vit le Palatinat attaqué par Spinola, et la Bohême envahie par cinquante mille hommes. Son armée fut vaincue auprès de Prague, à la montagne Blanche (8 novembre 1620), pendant qu'il donnait un splendide festin à l'ambassadeur d'Angleterre. Frédéric se rendit lâchement après cette bataille, abandonnant des troupes encore nombreuses et bien disposées à combattre. Ferdinand vainqueur traita la Bohême avec rigueur, et poursuivit avec violence et fermeté son projet de détruire le protestantisme dans ce pays (voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 266). Les réactions exercées par Ferdinand II donnèrent une certaine force aux débris de l'armée bohémienne, commandés par Ernest de Mansfeld et Christian de Brunswick, qui se maintinrent quelque temps dans le Palatinat, d'où ils furent chassés par Tilly, qui les battit à Wimpfen et à Hechst en 1622.

« Quoique cette guerre parût complètement terminée, les ressentiments et les fureurs qu'elle avait fait naître se propagèrent avec rapidité en Hongrie et dans toute l'Allemagne, et l'acte de bannissement qui fut proclamé contre l'électeur palatin et tous ses adhérents excita plus vivement l'ardeur des partis. C'est par là que la guerre de trente ans prit le caractère révolu-

tionnaire qui lui devint particulier depuis cette époque. Après ce premier pas, il fallut aller plus loin; mille projets hardis furent présentés dans les cours de Vienne et de Madrid; on résolut en Espagne de recommencer la guerre des Pays-Bas; la destruction du protestantisme et le renversement des libertés de l'Allemagne et de la Hollande parurent désormais inséparables; le succès des premières armées de l'empereur et de la ligue fut jugé d'un favorable augure, et l'Espagne se disposa à leur prêter de nouvelles forces (\*).

Le 25 février 1623, l'électeur palatin, retiré en Hollande, fut mis au ban de l'empire, et son électorat donné à la Bavière. Cet acte ouvrit les yeux à tous les princes protestants. En effet, dès ce moment, la majorité dans le collège électoral était acquise aux catholiques et aux partisans de la maison d'Autriche; aussi l'empereur put, comme il l'écrivait à l'Espagne, se croire appelé d'en haut à extirper les factions séditieuses qui étaient particulièrement entretenues par l'hérésie du calvinisme.

#### PÉRIODE DANOISE.

(1625-1629.)

Mais les protestants menacés prirent des mesures actives pour résister aux projets de Ferdinand. Les premiers mouvements eurent lieu dans la basse Saxe, sur les frontières de laquelle se tenait Tilly. Les états de ce cercle, après avoir vainement demandé son rappel, levèrent une armée pour le chasser, et se choisirent pour général Christian IV, roi de Danemark. Ce prince accepta ce titre, autant pour venir au secours de ses coreligionnaires, que pour égaler la gloire de son rival Gustave-Adolphe. Il se décida à céder aux instances de l'Angleterre et de la Hollande, et accepta le titre de général que lui offraient les Saxons.

(\*) Heeren, Mannel d'histoire moderne, p. 99.

Pendant que les premières hostilités s'engageaient entre Tilly et les troupes saxonnes, de graves événements se préparaient. La ligue catholique, à la tête de laquelle était l'électeur de Bavière, n'était pas disposée à soutenir l'Autriche dans ses projets d'absolutisme; et la maison de Bavière, redoutant l'ambition de Ferdinand, se montrait disposée à s'allier à la France, qui, conduite par le génie puissant de Richelieu, reprenait les plans de Henri IV pour l'abaissement de la maison d'Autriche.

Ferdinand II ne pouvant plus compter sur la coopération entière de Maximilien, se voyait dans une situation assez précaire, lorsque Wallenstein vint lui offrir une armée de cinquante mille hommes. Albert de Wallenstein était né à Prague en 1583, et avait étudié chez les jésuites. Il avait visité toute l'Europe, étudié les sciences astrologiques, et s'était ensuite attaché au prince Ferdinand. Pendant la guerre contre l'électeur palatin, il avait rendu de très-grands services à l'Autriche, et avait reçu en récompense la seigneurie de Friedland avec le titre de duc. Les conditions qu'il imposa à Ferdinand II pour lever cette armée étaient de le laisser entièrement maître de choisir tous les généraux et de lui accorder une autorité illimitée. L'empereur consentit à tout, lui donna des pleins pouvoirs, et dès lors put se passer du secours de la Bavière.

Pendant ce temps, Tilly attaquait l'armée danoise à Lutter, remportait sur elle une victoire complète et forçait Christian IV à s'enfuir (27 août 1626). Wallenstein, de son côté, refoulait le comte de Mansfeld au pont de Dessau et le poursuivait jusqu'en Hongrie, où il mourut; puis, pénétrant de nouveau dans le nord de l'Allemagne, il vint terminer la guerre avec Christian en lui enlevant le Holstein et le Jutland, qu'il ravagea impitoyablement. L'empereur, en reconnaissance de ces brillants succès, lui donna en fief le duché de Mecklembourg (1628). Cet acte souleva toute l'Allemagne

contre Ferdinand; mais celui-ci marchait droit à son but sans s'inquiéter des obstacles. Il ne fallait plus, comme le disait Wallenstein, de princes électeurs; tout devait être soumis à un seul roi comme en France et en Espagne. En établissant un prince catholique dans le Mecklembourg, Ferdinand enlance dans ses filets l'Allemagne tout entière; il s'empare des ports de la Baltique, empêche le Danemark et la Suède de secourir les protestants; et si la ligue catholique s'oppose aux prétentions de l'empereur pour défendre le vieux système féodal, l'armée de Wallenstein est là pour la soumettre. Mais les projets de Ferdinand II pour établir l'unité allemande vont bientôt trouver des obstacles insurmontables dans l'opposition de Richelieu, de Gustave-Adolphe, et dans l'ambition de Wallenstein, qui essaiera de tourner à son profit les victoires qu'il remporte au nom de son maître et du principe qui seul fait sa force.

Les succès de Tilly et de Wallenstein obligèrent le roi de Danemark à signer la paix. Le traité fut conclu à Lubeck en 1629 (12 mai). Christian IV recouvrait toutes ses possessions, mais renonçait à toute participation aux affaires d'Allemagne, et abandonnait ses alliés.

#### ÉDIT DE RESTITUTION.

Après la victoire vint la réaction. Le 9 mars 1629, les jésuites arrachèrent à l'empereur l'édit de restitution. En vertu de cet édit, le clergé devait rentrer dans tous les biens saisis antérieurement à la convention de Passau (1552); la paix de religion fut déclarée ne s'appliquer qu'aux chrétiens de la confession d'Augsbourg, et non aux calvinistes. Les armées, dont on espérait le licenciement, furent destinées à faire exécuter l'édit de restitution, et la guerre continua, sous une autre forme, contre les protestants privés de leurs alliés.

#### LICENCIEMENT DE L'ARMÉE DE WALLENSTEIN.

Cependant la ligue catholique ne

pouvait, sous peine de se voir détruire plus tard, laisser plus longtemps l'empereur maintenir Wallenstein dans l'énorme puissance qu'il avait acquise. Depuis qu'il était devenu duc de Mecklembourg, Wallenstein avait essayé de se rendre maître de la Poméranie. Il avait, malgré les ordres contraires de l'empereur, attaqué la ville de Stralsund, et n'en avait levé le siège qu'après avoir été repoussé par les bourgeois et avoir perdu douze mille hommes. Les ravages commis par ses soldats (\*), leurs cruautés, furent signalés à l'empereur par la ligue catholique. Wallenstein aspirait ouvertement à se rendre souverain indépendant dans le nord de l'Allemagne; et le titre de général de la Baltique dont il s'était revêtu n'indiquait que trop ses prétentions. L'empereur effrayé, gagné par les intrigues de l'envoyé de Richelieu, le Père Joseph, consentit à satisfaire aux réclamations des électeurs, et ordonna le licenciement de l'armée de Wallenstein (1630).

#### INTERVENTION DES SUÉDOIS.

Mais, pendant ce temps, Richelieu faisait conclure une trêve entre la Suède et la Pologne, et sollicitait Gustave-Adolphe de s'opposer à l'agrandissement de l'autorité et du pouvoir de

(\*) Pour apprécier ce qu'étaient ces troupes enrôlées à prix d'argent, et les maux qui étaient le résultat de leur genre de guerre, nous citerons les paroles de Mansfeld, l'inventeur de cette tactique : « Les soldats, aussi bien que leurs chevaux, ne peuvent pas vivre de l'air du temps; ils ne peuvent pas non plus porter des armes brisées et des habits en lambeaux. Ils prennent donc où ils trouvent, et cela, à la vérité, sans aucune proportion avec ce qui leur est dû; parce que ne payant rien ils ne pèsent rien. Si une fois on leur ouvre la porte, ils s'y jettent avec fureur, et alors plus de frein, plus de harrière pour les arrêter. Ils s'emparent de tout, escaladent tout, brisent et écrasent tout ce qui leur fait résistance. En un mot, il est impossible d'imaginer un plus grand désordre, une plus grande confusion. » Kulrausch, *Histoire d'Allemagne*, t. II, p. 202 de la traduction française.

l'Autriche, lui promettant d'occuper une partie des forces de l'empereur en Italie. Le Danemark joignit ses prières à celles de la France, et Gustave-Adolphe débarqua en Allemagne.

Ferdinand méprisa d'abord le nouvel ennemi qu'il allait combattre, et déclara que ce roi de neige fondrait bientôt devant le soleil impérial. Gustave n'avait en effet que quinze mille hommes. Mais dans cette petite armée, parfaitement homogène, régnait une sévère discipline; et ce qui faisait surtout sa force, c'était la nouvelle tactique, dont son chef était l'auteur, et qu'il lui avait appliquée.

#### SUCCÈS DE GUSTAVE-ADOLPHE. — SA MORT.

Gustave voulait avant tout délivrer Magdebourg, assiégée par Tilly. Les craintes et la désunion des princes protestants l'empêchèrent d'avancer assez promptement au secours de cette ville qui fut prise le 20 mai 1630. Tilly y fit égorger vingt mille habitants, et rendit son nom à jamais exécration par cet acte de cruauté. Après ce honteux avantage, Tilly s'avança contre les Suédois, et les deux armées se rencontrèrent à Breitenfeld, près de Leipzig (17 septembre). L'armée impériale fut repoussée par les manœuvres des Suédois et foudroyée par leur artillerie. Les résultats de cette victoire furent immenses; les villes les plus importantes de l'Allemagne tombèrent au pouvoir de Gustave. Deux ans plus tard (30 avril 1632), Tilly étant mort des blessures qu'il avait reçues au combat du Lech, l'empereur se vit menacé dans ses propres États, et fut obligé de rappeler Wallenstein. L'orgueilleux général consentit à lever une armée de trente mille hommes et à en accepter le commandement, à la condition qu'il en aurait le commandement absolu. On lui accorda de plus le droit de disposer à son gré des conquêtes qu'il ferait dans l'Empire, et on lui promit de lui rendre le Mecklembourg ou un équivalent à la paix. Alors Wallenstein alla établir son armée dans les retranchements élevés à Nuremberg pour dé-

fendre la Bavière menacée par le roi de Suède. Gustave essaya de les forcer (4 septembre), mais n'ayant pu y parvenir il battit en retraite. Wallenstein tomba aussitôt sur la Saxe. Gustave-Adolphe marcha au secours de ses alliés, et les deux armées se livrèrent bataille près de Lutzen (16 novembre 1632). Dès le commencement du combat, Gustave fut tué; mais Bernard de Weimar rétablit l'ordre par sa fermeté héroïque, et les Suédois furent vainqueurs. Wallenstein donna l'ordre de sonner la retraite; le champ de bataille et l'artillerie impériale restèrent au pouvoir des Suédois.

## MORT DE WALLENSTEIN.

Gustave avait eu la sage précaution, en quittant la Suède, de faire reconnaître sa fille pour son héritière; et dans le cas où il trouverait la mort sur le champ de bataille, il avait désigné le chancelier Axel Oxenstiern pour avoir la direction des affaires et le commandement des armées. La guerre continua donc entre l'Autriche et les protestants allemands soutenus par l'armée suédoise. Wallenstein, occupé de l'établissement de sa puissance, ne profita pas de l'hésitation que la mort du roi de Suède jeta parmi les protestants. Il laissa Bernard de Weimar prendre, à la tête des Suédois, Ratisbonne; et ayant, dans une expédition en Silésie, fait prisonnier le comte de Thurn, il le relâcha, sous prétexte que ce fou serait plus utile à l'empereur à la tête des armées suédoises qu'en prison. Ferdinand prit enfin la résolution de faire assassiner Wallenstein; et, le 25 février 1634, ce grand homme tomba sous les coups de quelques sicaires des jésuites (voir ALLEMAGNE, t. II, p. 287).

## BATAILLE DE NORDLINGEN. — TRAITÉ DE PRAGUE.

Après la mort de Wallenstein, l'empereur donna le commandement de l'armée autrichienne à son fils Ferdinand, qui ouvrit sa carrière par un brillant succès. Après avoir chassé

les Suédois de la Bavière, il les atteignit à Nordlingen en Franconie. Le téméraire Bernard de Weimar livra la bataille (7 septembre 1634), bien que dans une position désavantageuse; une défaite complète et la mort de vingt mille de ses braves Suédois le punirent de son imprudence. Cette victoire eut pour l'Autriche des conséquences importantes. L'électeur de Saxe, Jean-George, abandonna une cause qu'il croyait perdue, et fit la paix avec l'Autriche (traité de Prague, 30 mai 1635). L'empereur lui céda la Lusace, une partie de la province de Magdebourg, et la liberté religieuse fut assurée à ses sujets pour quarante ans. Les autres États protestants, après s'être justement élevés contre la conduite de l'électeur, furent forcés pour la plupart, par suite de cette défection, de traiter avec l'Autriche. Le Brandebourg, le Magdebourg, le duché de Weimar, la principauté de Lunebourg, etc., s'accommodèrent ainsi avec Ferdinand II.

## MORT DE FERDINAND II.

Au lieu de profiter de ce retour de fortune pour dicter la paix, Ferdinand montra une haine implacable, et traita avec rigueur ceux qui se soumièrent volontairement. S'il signa avec l'électeur de Saxe une paix particulière, ce fut pour affaiblir ce qui lui restait encore d'ennemis, et les forcer de se rendre à merci. La guerre continua donc; mais les Suédois ne pouvaient seuls en porter le poids. Ils s'adressèrent à la France qui promit des subsides et des troupes, nomma le duc Bernard de Weimar son généralissime en Allemagne, et se décida enfin à prendre la part la plus active à cette lutte qui devait lui assurer de si grands avantages. C'est à ce moment décisif que la mort vint enlever Ferdinand à cette carrière orageuse qu'il parcourait depuis vingt et un ans.

## PORTRAIT DE FERDINAND.

Ce prince était doux, affable et bien-

faisant; cependant, depuis le jour où il monta sur le trône jusqu'à celui de sa mort, il ne cessa de faire la guerre. Malgré les conquêtes qu'il fit d'abord, et qui lui valurent d'énormes richesses, malgré des revenus fixes qui s'élevaient à plus de 5,400,000 florins, et des confiscations nombreuses, Ferdinand vit toujours ses finances dans l'état le plus déplorable, grâce à la magnificence qu'il déployait dans l'entretien de sa maison, et à ses bienfaits envers l'Eglise. Il fonda en effet dans le cours de son règne seize collèges de jésuites et des convents pour des barnabites, des capucins, des camaldules, des paulistes, des carmes déchaussés, des augustins réformés, des bénédictins du Monferrat, des servites et des franciscains irlandais. Il ajouta une somme annuelle de 24,000 florins aux revenus de l'archevêché de Prague, assigna à l'archevêché de Gran la vingt-huitième partie des mines d'or et d'argent de la Hongrie, et fit partager annuellement une somme de 40,000 florins entre les prélats autrichiens; enfin il institua dans la Bohême quatre évêchés, plusieurs séminaires, des hôpitaux, et d'autres maisons de charité.

Accessible même pour le dernier de ses sujets, il admettait tous les pauvres en sa présence, et plus d'une fois il empêcha qu'on repoussât des mendiants soupçonnés d'être infectés de la peste. Il rachetait chaque année un grand nombre d'esclaves chrétiens, donnait aux indigents des repas auxquels il assistait lui-même, et nommait des avocats pour plaider à ses frais la cause des pauvres dans les cours de justice.

Si dans l'intérieur de son palais et de sa famille, si dans toute sa vie privée il se montra bon père, époux fidèle et maître indulgent, il fut dans sa carrière politique habile, opiniâtre, impérieux et cruel durant la bonne fortune, mais courageux et résigné dans l'adversité. Les imperfections des rois comme les fautes de leur administration dérivent le plus souvent de leurs faiblesses; on peut reprocher

au contraire à Ferdinand II d'avoir outré la force de son caractère, de s'être montré ferme au delà de toute mesure. L'esprit de persévérance et de suite est un trait louable et bien marqué chez presque tous les descendants de Rodolphe de Habsbourg; mais pas un n'a montré une telle opiniâtreté dans ses entreprises.

Inhabile à commander ses armées, il sut distinguer les hommes de talent, et triompha quoique toujours renfermé dans son palais ou dans son oratoire. La confiance même qu'il accorda aux jésuites était bien excusable dans le temps où il vivait et avec l'austérité de ses principes religieux. L'esprit de corps qui régnait dans cette société le séduisit comme politique et comme dévot. Il considéra cet ordre religieux comme une sorte de chevalerie nouvelle, uniquement occupée du soutien de la foi, et se croisant dans tous les pays contre les nouvelles erreurs. Malheureusement pour ce prince et pour ses successeurs, il éveilla l'attention et la crainte de l'Europe entière sur ses projets. Charles-Quint sut quelquefois suspendre ses desseins : Ferdinand, par son obstination à saisir le pouvoir absolu, non-seulement ne l'atteignit pas, mais le fit manquer à ses successeurs. Longtemps après lui, l'Allemagne et l'Europe accusèrent l'Autriche d'aspirer à la monarchie universelle, lorsqu'elle luttait seulement pour rétablir l'équilibre et garantir sa puissance du naufrage.

#### FERDINAND III.

(1637-1657.)

Ferdinand III, qui succéda à son père, hérita de sa guerre et de ses projets, mais il mêla aux armes les négociations; et s'il continua la lutte, ce fut pour attendre des chances de la guerre un moment moins défavorable pour traiter.

SUITE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS. —  
PÉRIODE FRANÇAISE.

(1635-1648.)

Deux ans avant la mort de Ferdi-

nant II, la France avait compris que les Suédois n'étaient pas assez forts pour tenir seuls en Allemagne, et qu'il était temps qu'elle descendît à son tour sur le champ de bataille. Richelieu qui la gouvernait alors l'avait trouvée livrée à l'influence espagnole, et trahie par les princes et les grands, par la mère du roi, par les protestants. Ce grand ministre reprit alors les projets de Henri IV contre la maison d'Autriche. Effrayé des conséquences que devait avoir le triomphe des Autrichiens, Richelieu résolut de soutenir activement les protestants, et offrit aux Suédois les services de la France. Il ne demandait pour récompense que l'occupation de Philipsbourg sur le Rhin. Le 27 octobre 1635, Richelieu fit avec Bernard de Weimar un traité d'alliance: Richelieu avait aussi conclu un traité (8 février 1635) avec la république de Hollande pour occuper les Espagnols alliés de la maison d'Autriche.

Dans les années 1637 et 1638, le duc Bernard de Weimar poursuivit le cours de ses victoires sur le Rhin; il battit les catholiques à Reinfeld et fit prisonnier l'habile Jean de Werth; mais ce fut contre la ville de Brisach qu'il tourna toutes ses forces, et il l'enleva le 3 décembre 1638. Il aspirait à s'emparer de l'Alsace et à s'y rendre indépendant, lorsqu'il mourut subitement le 18 juillet 1639. Aussitôt après sa mort, Richelieu acheta son armée, qui lui livra Brisach, et établit ainsi la puissance française en Alsace.

Pendant ce temps, les Suédois, commandés par Banier, battaient les Austro-Saxons à Wittstock (24 septembre 1636) et ravageaient la Bohême.

Cependant, dès l'année 1640, les puissances engagées dans cette guerre essayèrent de rétablir la paix. L'Espagne était occupée de la révolte du Portugal (1640) et de la guerre contre la Hollande et contre Richelieu, qui lui enleva le Roussillon et fit soulever la Catalogne. La puissance que l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, sut acquérir en Allemagne alarma Ferdinand III, et le décida à ne plus

s'opposer à la paix. Les ambassadeurs des principales puissances se réunirent à Hambourg (25 décembre 1621) pour signer les préliminaires, et pour convenir du temps et du lieu où se rassemblerait le congrès. Mais la mort de Richelieu rendit l'espoir à l'Autriche, qui suspendit les négociations qu'elle avait entamées. Toutefois la guerre qui continuait toujours au désavantage de cette puissance la força à revenir à l'idée de faire la paix, et le congrès s'ouvrit enfin à Munster et à Osnabruck (avril 1645). On employa trois ans à fixer les bases de la paix; et, pendant ce temps, l'Allemagne méridionale et surtout la Bavière furent le théâtre d'une guerre acharnée.

A Banier, mort en 1641, avait succédé Torstenson. Ce général, bien que paralytique et obligé de se faire porter en litière, menait la guerre avec une incroyable activité. Il envahit la Silésie, conquit Schweinitz, s'empara d'Olmütz et menaça Vienne; il aurait pris la capitale de l'Autriche sans les maladies qui se mirent dans son armée et le forcèrent à la retraite. Mais le 23 octobre de cette année (1642), il remporta sur Piccolomini, qui le poursuivait, une victoire complète dans les environs de Leipzig. L'année suivante, il revint encore sur Vienne, puis tomba sur le Holstein. En 1644, il détruisit l'armée de Gallas; en 1645, il battait les Autrichiens à Jankau en Silésie, et marcha de nouveau sur Vienne à travers la Moravie. Si la ville de Brunn n'avait, par une résistance héroïque, retardé le général suédois, peut-être se serait-il rendu maître de Vienne; mais son armée s'affaiblit tellement par les maladies devant Brunn, qu'il fut obligé de battre en retraite, et sa faiblesse le força bientôt à déposer le commandement. Gustave Wrangel le remplaça, et combina ses opérations avec celles de Turénne et de Condé. Pendant que les Français combattaient les Impériaux et les Bavares sur le Rhin, Wrangel envahissait la Bavière et forçait l'électeur Maximilien I<sup>er</sup> à conclure un armistice à Ulm (14 mars 1647). Cette

trêve ayant été rompue au mois de septembre suivant, la Bavière fut de nouveau envahie et ravagée pendant toute l'année 1648. L'empereur perdait pendant ce temps ses meilleurs généraux, Jean de Werth et Merci. Les Suédois, continuant leurs succès, attaquèrent de nouveau les États héréditaires de l'Autriche, et le général suédois Kœnigsmark assiégea Prague. Wrangel se disposait à venir le soutenir avec toute son armée, quand on apprit que la paix était signée.

#### PAIX DE WESTPHALIE.

A l'ouverture du congrès, on avait perdu beaucoup de temps à régler les questions de préséance, et on avait eu bien de la peine à s'entendre sur les conditions de la paix. En effet, on comprendra les difficultés immenses qu'il y avait à résoudre. « L'Autriche était en guerre avec la Suède, la plupart des États protestants d'Allemagne et la France; la Suède avec l'Autriche, la Bavière et la Saxe; la France avec l'Autriche, ses alliés et l'Espagne; l'Espagne avec la France, le Portugal et les Pays-Bas. Le congrès (20 janvier 1648) ne termina que la guerre de l'Espagne et des Pays-Bas et celle de l'Allemagne. La paix d'Allemagne fut conclue à Munster entre l'empereur et la France; à Osnabruck, entre l'empereur et la Suède; et ces deux traités furent réunis et confirmés par celui qui reçut le nom de traité de Westphalie (\*). »

**1° Avantages accordés aux couronnes de France et de Suède, à leurs alliés et à leurs protégés.**

**FRANCE.** Les trois évêchés; Pignerol (cédé en 1632), la haute et basse Alsace, le Sundgau, le vieux Brisach, Philipsbourg. Aucune forteresse ne sera élevée sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Philipsbourg. La France tient garnison dans cette dernière ville, et promet trois millions à l'archiduc Ferdinand-Charles en dédommagement

de ses biens en Alsace. Liberté pour le commerce et la navigation du fleuve.

**SUÈDE.** La Poméranie citerieure avec Stettin, etc; l'expectative de toute la Poméranie, à l'extinction des mâles de Brandebourg; Wismar, Bremen et Verden sont secularisés en sa faveur; l'île de Rugen lui est cédée; de plus, trois voix à la diète, cinq millions d'écus.

**BRANDEBOURG** obtient Magdebourg, Halberstadt; Minden et Camin sont secularisés.

**SAXE**, quelques bailliages.

**MEKLEMBOURG**, en échange de Wismar, reçoit deux évêchés secularisés, deux canonicats à Strasbourg, deux riches commanderies, l'exemption de deux cent mille rixdalers sur les contributions générales de l'Empire.

**BRUNSWICK-LUNEBOURG** et **HESSE-CASSEL** ont des indemnités (six cent mille écus pour la dernière).

L'électeur palatin est créé huitième électeur grand trésorier; il reçoit le bas Palatinat.

La Suisse est soustraite formellement à la juridiction de l'Empire.

#### 2° Dispositions relatives à la religion protestante.

La paix d'Augsbourg (1555) est confirmée et étendue aux calvinistes.

1624 sera considéré comme l'année normale (1618 sera l'année normale pour le Palatinat, le margraviat de Bade et le duché de Wurtemberg).

Les biens ecclésiastiques sont confirmés à ceux qui les possédaient dans l'année normale.

La réserve ecclésiastique aura son effet à l'égard des bénéficiers des deux religions.

L'autorité civile règle la religion et le culte public, en tant que l'état normal des années 1624 et 1618 ou des pactes faits avec les sujets le permettront.

Les membres de la religion non tolérée auront trois ans pour émigrer.

Dans la chambre impériale, il y aura vingt-quatre protestants et vingt-six catholiques; six protestants dans le conseil aulique.

(\*) Heeren, Manuel de l'histoire mod., p. 108.



On ne décidera plus dans les diètes, en matière de religion, à la majorité des suffrages d'un parti contre le nombre inférieur de suffrages de l'autre, mais par voie amiable.

Toutes les affaires de l'Empire, lois, guerre, alliances, impositions, levée de troupes, logements, forteresses, garnisons, etc., seront décidées par les libres suffrages des princes et États.

La souveraineté des États est reconnue, avec le pouvoir de faire des alliances entre eux ou avec les étrangers, pourvu que ces alliances ne soient pas dirigées contre l'empereur ni l'Empire.

#### RÉSULTATS DE LA PAIX DE WESTPHALIE.

Les conséquences immédiates de quelques-uns de ces articles, relativement à l'organisation intérieure de l'Allemagne, furent l'établissement d'une diète permanente qui enleva presque tout ce qui restait de prérogatives à l'empereur, et le droit de faire des alliances, qui mêla dès lors les étrangers à toutes les affaires de l'Allemagne. Les princes, en effet, pour assurer le privilège, que leur promettait le traité de Westphalie, de concourir à l'élection d'un chef de l'Empire et à la rédaction de sa capitulation, arrachèrent à l'empereur, le 20 avril 1662, la promesse de ne point dissoudre la diète que ces points et ceux que le même traité avait laissés indécis n'eussent été réglés. On ajourna la question. La diète fut prolongée contre l'usage, et, à la fin, elle fut virtuellement rendue permanente, par un décret qui autorisa les princes et les États à lever des taxes sur leurs sujets pour subvenir aux frais des légations. Il devint dès lors impossible à l'empereur de prévenir, en prononçant la dissolution de l'assemblée, une discussion dangereuse, et les délégués ne purent décider aucune question sans l'avoir communiquée à leurs commettants. Les opérations de la diète devinrent alors très-lentes, et l'intervention des puissances étrangères n'en fut que plus facile.

Par le traité de Westphalie, les États

allemands avaient obtenu le droit de faire des alliances, soit entre eux, soit avec les puissances étrangères. Plusieurs États profitèrent de ce droit; les trois électeurs ecclésiastiques, l'évêque de Munster, le comte palatin de Neubourg, le landgrave de Hesse et le roi de Suède, en sa qualité de souverain de Bremen, Verden et Wismar, conclurent une alliance offensive et défensive, que la situation des États des parties contractantes fit nommer ligue du Rhin. Les États composant cette confédération, dont la durée était fixée à trois ans, devaient avoir une armée de dix mille hommes pour prévenir toute violation, à leur égard, du traité de Westphalie. La France y accéda pour le cercle de Bourgogne, et put alors intervenir d'une manière puissante dans toutes les affaires de l'Allemagne.

Tels furent les résultats immédiats ou éloignés d'une guerre de trente ans. Ferdinand, dont la sagesse et la modération avaient amené le rétablissement de la paix, passa les dernières années de son règne à cicatriser les plaies de ses États héréditaires. Éclairé et instruit, il protégea les sciences et les arts, veilla avec un soin paternel sur l'administration de l'Autriche et de la Bohême, et s'endormit dans le sein de ses aïeux, en se rendant cette justice que, durant tout son règne, on n'avait pu lui reprocher d'avoir, en connaissance de cause, agi contre le droit et l'équité.

#### LÉOPOLD 1<sup>er</sup>.

(1657-1705.)

LA COURONNE IMPÉRIALE EST MAINTENUE  
DANS LA MAISON D'AUTRICHE.

Depuis deux siècles, dix princes de la maison d'Autriche avaient successivement porté la couronne impériale; mais le fils de Ferdinand III faillit la voir placer sur une autre tête. Cependant Léopold n'avait que dix-huit ans, et ses États couvraient l'Allemagne contre les Turcs; ces raisons, appuyées par l'électeur de Brandebourg, décidèrent les électeurs, et, malgré les

intrigues de la France, Léopold reçut, après quinze mois d'inter règne, cette couronne qu'on venait de priver de ses plus belles prérogatives.

C'était un prince faible, circonspect, et son règne sera cependant un des plus brillants qu'ait encore vus la maison de Habsbourg. Menacé par la France et la Turquie, il sortira vainqueur de ce double danger, et, grâce à l'ambition de Louis XIV, ressaisira une partie de l'influence que sa maison exerçait autrefois sur l'Allemagne. C'est que la terreur inspirée jadis par Charles-Quint et les trois Ferdinand est excitée maintenant par la prépondérance menaçante de la France. Grâce à Richelieu, à Mazarin, aux victoires de Condé et de Turenne, au génie de Colbert et de Louvois, au faste insultant, aux entreprises hardies et aux prétentions de Louis XIV, le corps germanique sentit le besoin de se rallier à son chef.

PAIX D'OLIVA. — LÉOPOLD SONGE A RÉDUIRE LA HONGRIE.

Léopold succéda à son père en 1657, et ceignit la couronne impériale le 31 juillet de l'année suivante, après avoir signé une capitulation qui lui interdisait même de secourir le roi d'Espagne, afin de rompre l'union menaçante des deux branches de la maison de Habsbourg. Les premières années de son règne se passeront à combattre les Suédois, mais seulement à titre d'auxiliaire de la Pologne. Le traité d'Oliva ayant mis fin aux troubles du Nord, Léopold se trouva libre de porter toute son attention sur la Hongrie. Depuis cent trente années que l'Autriche possédait ce royaume, elle n'y avait toujours exercé qu'une autorité précaire : les princes de Transylvanie et les Turcs ne lui avaient laissé, en 1660, que les comtés compris entre la Neutra à l'est, le Danube et le Raab au midi; encore faut-il ajouter que les magnats de ces provinces, habitués à une licence anarchique, et protestants d'ailleurs pour la plupart, n'accordaient qu'une obéissance fort limitée.

Léopold, ou plutôt son conseil, songea à réduire enfin la Hongrie.

INVASION DES TURCS. — BATAILLE DE SAINT-GOTHARD.

Mais il fut prévenu dans son dessein par une invasion des Turcs. Depuis Soliman, l'empire allait s'affaiblissant chaque jour. Les sultans, devenus le jouet des janissaires, ne faisaient que passer sur le trône. On en compte dix en un siècle. Mais Mahomet Kiuprouli, fils, dit-on, d'un gentilhomme français tué dans un combat contre un corsaire turc, et qui du pachalic de Damas avait été élevé, à l'âge de quatre-vingts ans, à la dignité de grand vizir, avait rendu à l'empire son antique énergie. Habile et cruel, il avait, dans l'espace de trois ans, fait mettre à mort trente-six mille personnes, rétabli l'ordre, rempli le trésor du sultan, et lui avait donné, en mourant, le conseil d'occuper par des guerres lointaines l'activité des janissaires, lui laissant, dans la personne d'Achmet, son fils, un ministre capable de réaliser ses vues.

Achmet maintint aussi la paix dans l'empire; et, exécutant ce que Kiuprouli n'avait pu faire lui-même, il entreprit la guerre contre la maison d'Autriche. Le prince transylvanien George II, successeur de Ragotski, avait mécontenté le sultan, son suzerain, par une invasion en Pologne; les Turcs le firent déposer par les états, et l'on nomma successivement à sa place Reday, qui expira dans les fers; Bartzai, qui tomba sous les coups d'un assassin; et Kenniny, qui réclama l'assistance de Léopold contre les Turcs. Les secours qu'il en reçut ne purent le sauver; il succomba les armes à la main. Michel Apaffy, soutenu par les Turcs, le remplaça sur ce trône sanglant. Mais les Turcs ne se bornèrent pas longtemps au rôle d'auxiliaires. Achmet vint, à la tête de cent mille hommes, inonder la Hongrie; l'Empire effrayé fournit des subsides et des troupes; et le roi de France envoya même six mille volontaires fran-

çais, qui contribuèrent puissamment au gain de la bataille de Saint-Gothard (1<sup>er</sup> août 1664). Cette victoire si vantée semble avoir coûté peu d'efforts. Voici la lettre qu'écrivit de Presbourg, le 16 octobre 1664, le comte de Coligny, chef des volontaires français (\*) :

A Presbourg, ce 12 octobre 1664.

« Puisque vous voulez apprendre de moi le détail de ce qui se passa à Saint-Gothard, vous saurez que le détachement fut fait à bâtons rompus, régimens après régimens, une heure ou une heure et demie après les autres. Dès que j'en eus détaché deux, je dis à la Feuillade, qui étoit de jour, qu'il falloit qu'il y allât. Il y alla, et me vint redire un moment après que les Turcs avoient repassé la rivière : je lui répondis que j'avois peine à le croire, et qu'il s'y en retournd. De là à quelque temps, moi toujours à la veille d'être attaqué par toute l'armée des Turcs en bataille devant moi à la portée du mousquet, on m'envoya demander un troisième bataillon, que je menai alors moi-même. Je trouvai tous les généraux des armées en conseil sur ce qu'ils avoient à faire; et comme nous consultations là-dessus, le comte de Waldeck, le général de la cavalerie de l'Empire, me vint dire en grande hâte que les Turcs alloient attaquer mon poste. J'y courus en diligence, et je trouvai qu'ils avoient fait quelques mouvemens, mais qu'ils n'attaquoient pas. Je m'en retournai fort vite, et en un demi-quart d'heure que je mis à aller et venir, je trouvai que les Turcs s'étoient tous enfuis d'eux-mêmes, sans tirer ni qu'on leur tirât un seul coup de mousquet.

« Voilà comment l'affaire s'est passée, et si brusquement que pas un seul officier général des trois armées ne s'y est trouvé. Et quand la Feuillade envoie des gazettes dans

« lesquelles il dit qu'il a fait des merveilles, il a menti, car c'est le plus grand poltron de France. — Adieu.

« COLIGNY. »

Ce qui semble justifier ce récit, c'est le traité honteux qui suivit. Neuf jours après la bataille, Léopold conclut une trêve de vingt ans, par laquelle Apaffy conserva la Transylvanie, les Turcs le grand Waradin, New-Zoll et Novigrade. Léopold retint les comtés de Zalunar et de Zambolitz, et fut laissé maître d'élever des deux côtés du Waag des forteresses pour couvrir ses États.

INSURRECTION DE LA HONGRIE. — LÉOPOLD ABROGE LES PRIVILÈGES DE LA NATION HONGROISE.

Ce traité avait été conclu sans la participation des Hongrois. Le mécontentement qu'ils montrèrent fut bientôt accru par de nouvelles mesures que prit le cabinet de Vienne. Toutes les places fortes de la Hongrie furent occupées par des garnisons allemandes, et sur les bords du Waag s'éleva la forteresse menaçante de Leopoldstadt. En même temps l'empereur néglaissait de convoquer les états, et de conférer la dignité restée vacante de palatin de Hongrie. Ces tentatives des ministres de Léopold pour attirer dans leurs mains l'administration du royaume, et étouffer les antiques privilèges de la nation, n'échappèrent point aux magnats hongrois. Treize comitats se réunirent dans une association offensive et défensive. On leva des troupes, et l'on entretint des intelligences avec les Turcs et le prince de Transylvanie.

Mais Léopold prévint et effraya les mécontents en faisant enlever quatre magnats, Nadasti, Pierre Sgrini, ban de Croatie, Frangipani et Tattenbach, qui furent condamnés et exécutés; leurs biens et ceux de leurs partisans furent confisqués; puis l'empereur déclara, de son autorité privée, que les dignités de palatin de Hongrie, de ban de Croatie et de juge du royaume, étaient supprimées. Il remit l'exercice de l'autorité suprême et de la justice à un

(\*) Publiée par MM. Petitot et Monmerqué, Collections des mémoires relatifs à l'histoire de France, deuxième série, t. 65, p. 154.

conseil dont il s'attribua la nomination (1673). Des tribunaux furent institués pour juger et punir les hérétiques. Les rigueurs de l'inquisition secondèrent les exécutions militaires; enfin Léopold rétracta tous les serments prononcés à son avènement, et crut avoir dompté la Hongrie comme ses prédécesseurs avaient fait de la Bohême.

#### GUERRES CONTRE LOUIS XIV.

Pendant ce temps, Louis XIV effrayait l'Europe de son ambition; l'Espagne vaincue lui avait abandonné la Flandre par la paix d'Aix-la-Chapelle, et la Hollande attaquée à son tour le voyait aux portes d'Amsterdam.

L'héroïsme des Hollandais, qui en coupant leurs digues inondèrent tout leur pays, et les grands talents de Guillaume III, nommé stathouder au milieu de ce danger, n'auraient peut-être pas sauvé la Hollande, si l'empereur et l'électeur de Brandebourg n'étaient venus à son secours. L'empereur avait à craindre que Louis XIV, maître de la Hollande, n'enlevât à l'Espagne les Pays-Bas. En conséquence, Léopold fit alliance avec les États-généraux, et une armée allemande s'avança sur le Rhin (1672). Turenne, il est vrai, empêcha cette armée de passer le fleuve; mais la diversion qu'elle fit sauva la Hollande. L'armée française, menacée sur sa droite, avait été obligée de se diviser. Les Hollandais avaient repris courage, et, en 1673, Louis XIV évacua la Hollande. Cette retraite fut suivie de la défection de tous ses alliés, à l'exception de la Suède. En 1674, l'Angleterre fit alliance avec la Hollande, et l'incendie du Palatinat par Turenne souleva contre la France tous les princes d'Allemagne, qui s'allièrent à Léopold. Mais avant que les alliés aient eu le temps de réunir leurs forces, Louis XIV conquiert la Franche-Comté (1674), et, poursuivant ses succès, bat Guillaume à Senef, et enlève aux Espagnols douze places fortes dans les Pays-Bas.

Au mois de mars 1677, il s'ouvrit un congrès à Nimègue, où l'on essaya de

fixer les conditions de la paix. Les alliés exigèrent de Louis XIV la restitution de toutes ses conquêtes. Mais le roi de France, ayant refusé d'accéder à ces propositions, fondit sur les Pays-Bas et s'empara de Gand. Profitant de la terreur que ses victoires jetaient parmi les alliés, il imposa ses conditions et demanda la conservation de la Franche-Comté et de toutes les places qu'il avait conquises dans les Pays-Bas. Joignant au succès de ses armes l'habileté de ses négociations, il désunit les alliés, fit alliance avec la Hollande, traita avec l'Espagne, et força ainsi Léopold à signer la paix avec lui (5 février 1679), et à lui laisser l'Alsace et la ville de Fribourg, en échange de laquelle Louis XIV cédait Philipsbourg.

Aussitôt la paix signée, le roi de France commença contre l'Allemagne une série d'envahissements qui rendirent la guerre imminente. Il s'empara de Strasbourg, Trèves, Luxembourg, et prétendit avoir des droits sur un grand nombre de fiefs, que les chambres de réunion (voir ALLEMAGNE, t. II, p. 315) signalèrent comme relevant de la France.

Louis XIV, en fomentant la révolte des Hongrois et en excitant les Turcs à porter la guerre dans les États autrichiens, empêcha Léopold de s'opposer à ces envahissements, et le força, en 1684 (26 août), à signer la trêve de Ratisbonne. Cette trêve devait durer vingt ans, et la France, pendant tout cet espace de temps, devait conserver Luxembourg, Beaumont, Chinay, Strasbourg, Kehl, et tous les droits de souveraineté sur l'Alsace. Louis XIV, arrivé alors au faite de sa puissance, viola plusieurs articles de cette trêve, chassa les protestants de France, et força les États de l'Europe à s'unir pour résister à ses prétentions.

L'empereur, les deux branches autrichienne et espagnole de la maison d'Autriche, le roi de Suède, la Saxe, les cercles de Bavière et de Franconie, une partie des princes du Haut-Rhin, conclurent à Ausbourg, le 9 juillet 1686, une ligue pour le maintien des

traités de Westphalie et de Nimègue. Louis XIV, par d'habiles négociations, empêcha la Hollande, l'Angleterre et l'électeur de Brandebourg, d'entrer dans cette ligue, qui devenait redoutable et qui persista dans ses prétentions.

Louis XIV alarmé offrit de convertir en paix la trêve de Ratisbonne, et d'indemniser la duchesse d'Orléans, pour lui faire abandonner les droits qu'elle invoquait sur la succession de l'électeur palatin Charles-Louis (1687). Léopold refusa. Louis XIV prévint ses ennemis, envahit et conquît le Palatinat (1688). L'avènement de Guillaume III au trône d'Angleterre sauva la maison d'Autriche attaquée par les Français, les Hongrois et les Turcs. La guerre devint générale dès l'année suivante, et les Français, attaqués par les forces de toute l'Allemagne, furent obligés d'évacuer le Palatinat, qu'ils dévastèrent. Le 12 mai 1689, Léopold augmenta ses alliés, et, à la paix de Vienne, toute l'Europe, sauf le Portugal et la Russie, s'unit contre la France, et décida de ne déposer les armes qu'après que les choses auraient été rétablies sur le pied où elles avaient été mises par les traités de Westphalie et des Pyrénées. Mais cette masse hétérogène d'armées et de peuples échoua contre la France, que son unité et la valeur de ses soldats rendaient si forte. Le prince de Waldeck fut vaincu à Fleurus (1690), et Guillaume III fut mis en déroute à Nerwinde et à Steinkerke par le maréchal de Luxembourg. Le roi, de son côté, prit Mons et Namur; Catinat, en Italie, battit les alliés à Staffarde et à Marsaille. Ces succès furent compensés par la défaite de la Hogue (mai 1692) et la prise de Namur (1694) par Guillaume III. Heureusement pour la France, le désaccord se mit bientôt entre ses ennemis; la jalousie des princes indépendants qui composaient l'Empire, et la diversité des religions y entretenaient une désunion qui avait annihilé presque entièrement l'influence de l'Autriche pendant cette lutte. Les alliés étaient las de la guerre, et tous voulaient la

paix. La Catalogne était envahie, la monarchie espagnole en danger, la Savoie au pouvoir des Français, et les Provinces-Unies avaient tout à craindre de la France qui était à leurs portes. Léopold, obligé de lutter contre les Turcs, les Hongrois et la France, n'avait plus ni hommes ni argent; cependant il ne voulait pas déposer les armes, désirant faire durer la confédération jusqu'à la mort prochaine du roi d'Espagne, dont Louis XIV convoitait l'héritage. Ce fut précisément cette considération, jointe à la mort de Louvois et à l'épuisement du royaume, qui déterminait le roi de France à hâter la fin de la guerre. Il conclut donc un traité avec le duc de Savoie (1696), auquel il rendit les villes qu'on lui avait prises, et, profitant de la défiance que cette défection avait inspirée aux alliés, il leur proposa la paix. Il offrit de restituer Strasbourg, et ses conquêtes depuis la paix de Nimègue, de rendre la Lorraine, de reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre. L'Angleterre et la Hollande acceptèrent, et un congrès s'ouvrit à Riswick (9 mai 1697). Léopold et l'Espagne refusèrent d'accéder aux propositions de la France. Louis XIV, assuré de l'alliance de Guillaume III, fit remettre son *ultimatum* à Léopold, et lui donna six semaines pour l'adopter. Pendant ce temps, le duc de Vendôme prenait d'assaut Barcelone (27 août 1697), et forçait ainsi l'Espagne à abandonner Léopold. Cependant ce prince persistait à ne point accepter l'*ultimatum* de Louis XIV, et le roi de France refusa alors de céder Strasbourg, et lui donna vingt jours pour accepter cette dernière proposition. Léopold refusa encore, essaya de ramener à sa cause les princes de l'Empire, fit alliance avec Pierre le Grand, et empêcha le prince de Conti de monter sur le trône de Pologne. Enfin, se voyant seul, il consentit à signer la paix de Ryswick (31 octobre 1697). La France conserva l'Alsace et Strasbourg, et rendit ses conquêtes du Brisgau, Kehl, Brisach et Fribourg. Le duc de Lorraine rentra dans ses

États, mais on démantela Nancy, et la France se réserva Longwy et Sarrelouis pour le passage de ses troupes. Le traité ne parlait pas des prétentions de Léopold et de Louis XIV à la succession d'Espagne; on attendait les événements.

TENTATIVES DE LÉOPOLD CONTRE LES LIBERTÉS DE LA HONGRIE. — TÉKÉLY.

Dans tout le cours de la guerre dont nous venons de tracer un tableau rapide, Léopold avait lutté contre Louis XIV avec plus d'opiniâtreté que d'énergie; il avait semblé craindre de se commettre avec la France. Ce n'est pas qu'il ne tint fortement à terrasser cet adversaire redoutable, qui avait réalisé avec tant de bonheur une partie des projets de Henri IV contre la maison d'Autriche; mais il avait près de lui des dangers plus pressants. Il lui fallait réprimer les révoltes de la Hongrie et repousser les attaques incessantes des Turcs.

Depuis l'an 1670, il avait continué ses projets d'établissement de monarchie absolue en Hongrie. Une armée nombreuse avait été envoyée en Hongrie pour en forcer les habitants à l'obéissance, et les Hongrois s'étaient vus accablés d'impôts pour payer les soldats qui les opprimaient. En 1673, Léopold, comme nous l'avons dit plus haut, avait remis l'exercice de l'autorité suprême à un conseil composé d'un président et de conseillers en nombre illimité et nommés par lui. Le protestantisme fut attaqué avec violence. Des tribunaux furent établis pour punir les hérétiques; on emprisonna leurs ministres ou on les envoya aux galères.

Les Hongrois, exaspérés par ces actes de despotisme, excités d'ailleurs par les émissaires secrets de Louis XIV, soutenus par Abaffy, prince de Transylvanie, et encouragés par la Porte Ottomane, se révoltèrent enfin, et se donnèrent pour chef le jeune comte de Tekély.

« C'étoit le fils d'Étienne Tekély de Kesnarch, comte et grand officier hé-

ritaire d'Avowa, baron de Schaiffoire, qui étoit fort attaché à la confession d'Ausbourg, et qui possédoit plus de trois cent mille livres de rente. Comme ce seigneur avoit eu beaucoup de part à la première révolte de Hongrie, l'empereur envoya les généraux de Spork et de Heister assiéger Avowa, qui étoit le lieu de sa résidence. En vain il offrit de se justifier; et il eut beau protester qu'il n'avoit jamais rien su de la conjuration de Hongrie, on lui déclara que l'empereur souhaitoit qu'il reçût garnison dans ses forteresses, avec menace, s'il le refusoit, de le traiter en rebelle. Tekély ne voulut pas exposer cette place à être rasée s'il attendoit qu'elle fût prise, et il se soumit à la volonté de l'empereur. Il fit cependant évader le comte Émérie Tekély, son fils unique, en habit de paysan, et le confia à deux gentilshommes déguisés de la même façon. On le fit passer au travers des bois pour le conduire en Transylvanie, d'où il gagna la Pologne en habit de fille. Son père étant mort peu de temps après, l'empereur confisqua tous ses biens, et on enleva de ses châteaux des trésors immenses en or, en argent, en pierreries et en meubles précieux. Le jeune comte Tekély ne sauva des débris de sa fortune que les biens de la comtesse de Thurlo sa mère, fille et héritière d'Émérie de Thurlo, palatin de Hongrie, seigneur fort riche. Tekély professoit la religion calviniste; il avoit beaucoup d'esprit et une grande facilité de parler. Après une retraite de plusieurs années en Pologne, il retourna en Transylvanie, où le prince Abaffy lui donna de l'emploi dans ses troupes (\*).

Quand Tekély vit le mécontentement des Hongrois parvenu à son comble, il parut au milieu d'eux, se mit à leur tête, battit plusieurs corps autrichiens, et fit de fréquentes incursions dans la Moravie, l'Autriche et la Styrie.

Léopold fut alors obligé de renoncer à

(\*) Mémoires de M. de \*\*\* , dans la collection de MM. Petitot et Monmerqué, t. 59, p. 5

ses projets ; il offrit de rétablir la constitution dans toute son intégrité, et de rendre à la nation tous ses privilèges. Une diète fut convoquée à Oedenbourg (1681). La nouvelle forme de gouvernement fut abolie, une amnistie générale fut promulguée, le prince Esterhazy fut élu palatin, et la liberté de conscience fut rendue aux protestants.

Tékély, doutant de la bonne foi de la maison d'Autriche, n'accepta point les décisions de la diète, et tout ce qu'elle put obtenir de lui, ce fut de prolonger l'armistice pendant six mois. Pendant ce temps, Léopold avait fait demander au sultan la prolongation de la trêve de 1664. Mais le sultan, d'après les conseils de la France, exigea de Léopold un tribut annuel et la satisfaction de tous les griefs des Hongrois.

#### GUERRE AVEC LES TURCS. — SOBIESKY DÉLIVRE VIENNE.

Une déclaration de guerre était la seule réponse à faire à de pareilles propositions. Tékély et Abaffy commencèrent les hostilités et réduisirent les Impériaux à la défensive. Tékély (1682) fit son entrée à Bude, où il fut inauguré, par le pacha, prince de la haute Hongrie. L'année suivante, le grand visir, Kara Mustapha, à la tête de deux cent mille hommes, se réunit à Tékély, et soumit presque toutes les villes de la Hongrie.

Léopold, pour résister à la guerre, fit alliance avec la Saxe, la Bavière et le roi de Pologne, Jean Sobiesky. Le duc de Lorraine, avec quarante mille hommes, essaya de tenir tête à l'ennemi ; il tenta de s'emparer de Neubausel, mais il fut obligé de battre en retraite sur Vienne, d'où l'empereur sortit. L'ennemi s'avança sur cette ville hors d'état de soutenir un siège ; ses remparts tombaient en ruine. Cependant le duc de Lorraine calma l'inquiétude générale, fit relever les fortifications, arma les citoyens, et, laissant huit mille hommes de troupes pour défendre la place, sous la conduite du comte de Staremberg, il passa le Da-

nube pour tourner l'armée turque et couper ses communications. Les Turcs parurent devant Vienne le 14 juillet 1683, et assiégèrent la place. Malgré toutes les tentatives que fit le duc de Lorraine pour troubler leurs opérations, ils campèrent sous les murs de la ville, qui se défendit avec intrépidité. Cependant la famine commençait à s'y faire sentir ; les armées d'Allemagne et de Pologne n'arrivaient pas, et l'empereur fut obligé d'écrire à Sobiesky de venir en toute hâte se mettre à la tête de ses troupes. Le chevaleresque Polonais accourut aussitôt avec trois mille chevaux, et fut très-étonné quand il ne trouva que le petit corps du duc de Lorraine. Ne pouvant rien entreprendre avec si peu de monde, Sobiesky attendit son armée, qui arriva sur le Danube (\*) le 5 septembre, et opéra sa jonction avec celle de l'Allemagne deux jours après. A la tête de soixante mille soldats, le roi de Pologne et le duc de Lorraine s'avancèrent sur Vienne, et, le 2 septembre, attaquèrent le camp du vizir. Repoussés par les habitants, attaqués et vaincus par Sobiesky, les Turcs battirent en retraite et abandonnèrent leur camp. Sobiesky entra le lendemain dans Vienne, où il fut reçu comme un libérateur. Quelques jours après, Sobiesky et le duc de Lorraine poursuivirent les Turcs et les vainquirent auprès de Gran. Cette ville fut le prix de la victoire ; les Turcs évacuèrent la Hongrie et se renfermèrent à Belgrade. Après leur retraite, Cassovie, Agria, Bude

(\*) Sobiesky jugeait qu'il avait affaire à un ennemi peu habile. Les généraux allemands redoutant le grand nombre d'ennemis qu'on allait avoir à combattre, « Pen-  
« sez, leur dit Sobiesky, au général que vous  
« allez combattre et non à la multitude qu'il  
« commande. » En voyant passer un bataillon de Polonais mal vêtus, les généraux allemands ne purent s'empêcher de témoigner la mauvaise idée qu'ils en avaient : « Regardez bien ces soldats, répondit Sobiesky, « c'est une troupe invincible, qui a fait ser-  
« ment de ne jamais porter que les habits  
« de l'ennemi. Dans la dernière guerre ils  
« étaient tous vêtus à la turque. »

tombèrent au pouvoir des Autrichiens. Le 12 août 1687, le duc Léopold remporta une victoire signalée sur les Turcs à Mohatz.

EXÉCUTIONS SANGLANTES EN HONGRIE. — DIÈTE DE PRESBOURG. — LA COURONNE EST DÉCLARÉE HÉRÉDITAIRE DANS LA MAISON D'AUTRICHE.

Ce fut alors que Léopold reprit le projet de rendre héréditaire la couronne de Hongrie et de détruire le protestantisme dans cette contrée. On prétendit que Tekély avait ourdi une conspiration contre l'empereur, et l'on institua à Éperies un tribunal pour punir les coupables. Ce tribunal était présidé par un Italien, le général Caraffa, et composé d'officiers étrangers, tous ignorant les lois du pays. Un échafaud fut dressé au milieu de la ville, et pendant neuf mois trente bourreaux furent occupés à tuer les victimes que leur amenaient les troupes allemandes. Toute la nation fut plongée dans la terreur, et le souvenir de ces terribles exécutions s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les Hongrois, qui ne prononcent qu'avec horreur le nom du *théâtre sanglant d'Éperies*. L'empereur convoqua une diète à Presbourg (1687). Entre autres choses, on y décida que la couronne serait héréditaire dans la ligne masculine de la maison d'Autriche, et qu'en cas d'extinction de la ligne masculine, tant de la branche espagnole que de la branche allemande, la nation hongroise recouvrerait le droit d'élection. L'archiduc Joseph fut en conséquence sacré roi.

CONTINUATION DE LA GUERRE AVEC LES TURCS.

Cette même année la république de Venise et la Russie, qui étaient entrées dans la ligue formée par Léopold et Sobiesky, achevèrent d'accabler les Turcs. Venise conquit la Morée et la Dalmatie; la Russie attaqua la Crimée. A la fin de 1689, Tekély était soumis, et les Turcs, refoulés au sud du Danube, ne conservaient plus que Temeswar et le grand Waradin. Ce-

pendant, excités et soutenus par la France, alors en guerre avec l'Autriche, ils purent reprendre l'offensive; mais la victoire de Salankémen (19 août 1691), remportée par le margrave de Bude, arrêta leurs succès, et, jusqu'en 1697, la guerre fut peu importante. Mais cette année, le prince Eugène de Savoie remporta à Zenta une victoire décisive (11 septembre), qui fut suivie de la paix de Carlowitz. La Porte céda Azov aux Russes; Kaminiék, la Podolie et la souveraineté de l'Ukraine, à la Pologne; la Morée avec plusieurs places de la Dalmatie aux Vénitiens; Léopold resta maître de toute la Hongrie (sauf Temeswar et Belgrade), de la Transylvanie et de l'Esclavonie.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

(1700-1714.)

Après la paix de Ryswick, Louis XIV s'occupa sérieusement de la succession d'Espagne, sur le point de devenir vacante. Charles II avait eu beaucoup de peine à traverser les crises de l'enfance. Sa débilité native avait fait discuter de bonne heure sa succession, que Louis XIV et l'empereur Léopold s'étaient déjà partagée en 1668. Les progrès de l'âge et la séve ordinaire de la jeunesse n'avaient pu ranimer ce corps usé sans avoir servi. Charles II s'était marié deux fois et n'avait pas eu d'enfants. Il avait épousé, après la paix de Nimègue, Marie-Louise, fille du duc d'Orléans et nièce de Louis XIV, qui était morte en 1689, non sans soupçon d'avoir été empoisonnée. Peu de temps après, il avait été marié à Marie-Anne de Neubourg, belle-sœur de l'empereur Léopold. Cette princesse avait un grand empire sur son mari, et elle était entièrement dévouée à la maison d'Autriche. Vieux à l'âge de trente-six ans, Charles II était frappé de tous les signes précurseurs d'une fin prochaine. Le moment de pourvoir à sa succession était arrivé (\*).

(\*) M. Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, Introduction, p. LXXV, in-4.



Trois princes prétendaient à la succession d'Espagne : le dauphin de France; Joseph-Ferdinand, prince électoral de Bavière; et l'empereur Léopold. Le dauphin tenait ses droits de sa mère, Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV. Il est vrai que cette princesse avait renoncé à ses droits à la succession espagnole lorsqu'elle avait épousé Louis XIV; mais l'habile duc de Lionne avait fait insérer dans le contrat, que la validité de la renonciation à la couronne était subordonnée à l'exactitude du payement des 500,000 écus d'or que l'on donnait en dot à la princesse. Or cette dot n'avait point été payée, et d'ailleurs la cour de France attaquait la validité de la renonciation, déclarant qu'on ne pouvait enlever à quelqu'un, par une clause particulière, un droit qui lui était acquis. Le dauphin se présentait donc comme l'héritier légitime et le plus direct de Philippe IV. Le prince électoral de Bavière était petit-fils de Marie-Marguerite, sœur de Marie-Thérèse, qui n'avait pas été contrainte comme elle de signer un acte de renonciation à la couronne espagnole. Léopold réclamait la succession comme descendant en ligne masculine de Philippe le Beau, et comme fils de Marie-Anne, fille de Philippe III. En 1668, Léopold et Louis XIV avaient conclu un traité de partage de la monarchie espagnole; mais alors Léopold n'avait pas d'enfants et était en paix avec Louis XIV : depuis cette époque, les sentiments de l'empereur avaient changé, et il essaya dès lors de s'emparer de toute la succession de Charles II, et de la donner à son second fils l'archiduc Charles.

Cependant le roi d'Espagne avait fait un testament en faveur du prince électoral de Bavière, qu'il reconnaissait comme son héritier; mais bientôt le comte d'Arrach, ambassadeur de Léopold, et la reine, avaient obtenu du faible Charles II la révocation de cet acte, et il pouvait se faire que le roi d'Espagne reconnût l'archiduc comme héritier de sa couronne. Louis XIV ne parvint pas à empêcher ces intrigues; le marquis d'Harcourt, son am-

bassadeur à la cour de Madrid, ne put obtenir audience. Alors Louis XIV « n'espérant pas tout l'héritage, travailla à se ménager l'acquisition d'une partie. Il s'adressa aux puissances mêmes qui avaient été les ennemies les plus persévérantes de sa grandeur, à la Hollande et à l'Angleterre, animées alors du même esprit et dirigées par le même homme. Guillaume III les avait placées à la tête des coalitions formées pour contenir Louis XIV et pour empêcher la ruine de l'équilibre continental. Louis XIV ne se trompa point en pensant que cet habile politique admettrait une partie de ses droits pour éviter qu'il les revendiquât en totalité les armes à la main, et qu'il lui marquerait son lot dans la succession espagnole, de peur qu'il ne s'en attribuat un trop grand s'il le prenait lui-même. En effet, Guillaume III consentit, dans un intérêt de paix et d'équilibre, à diviser d'avance la monarchie espagnole entre les trois compétiteurs qui se la seraient disputée après la mort de Charles II (\*). »

Le 11 octobre 1698, un traité de partage fut signé à la Haye entre la France, l'Angleterre et la Hollande. Lorsque Charles II en eut connaissance, il se hâta d'instituer de nouveau le prince de Bavière pour son héritier universel. Mais ce prince mourut le 8 février 1699. Louis XIV et Guillaume III firent un nouveau traité de partage à Londres, le 25 mars 1700. Les possessions espagnoles furent divisées entre les deux compétiteurs : l'Espagne, les Indes, les Pays Bas et la Sardaigne étaient donnés à l'archiduc Charles; le dauphin avait le royaume de Naples, de Sicile, le Guipuscoa et la Lorraine. L'empereur et Charles II ne voulurent jamais souscrire à ce traité.

Pendant que ces négociations avaient lieu, Charles II faisait, le 2 octobre 1700, un nouveau testament, par lequel il instituait pour son héritier universel le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Louis XIV accepta le tes-

(\*) Mignet, ouvrage cité, p. 111.

tament, et reconnut le duc d'Anjou comme roi d'Espagne. Ce fut le signal d'une guerre générale. L'Angleterre et la Hollande, irritées de la violation du traité de Londres, et, de plus, aigries par plusieurs actes de Louis XIV (\*), se réunirent à Léopold. Les Français furent vaincus à Hochstett et chassés de l'Allemagne (1704), à Ramillies (1706) et chassés des Pays-Bas, à Turin (1706) et chassés d'Italie. Après la défaite d'Oudenarde (1708), la France était envahie. Louis XIV demanda alors la paix aux alliés. On exigea la cession de toute la monarchie espagnole à l'archiduc, la démolition de Dunkerque, la cession de plusieurs villes de la Flandre, Lille, etc., pour augmenter la barrière, etc. Louis XIV accepta, et les confédérés exigèrent alors la cession de Strasbourg, la démolition des forteresses de l'Alsace, et l'alliance de Louis XIV avec eux pour renverser Philippe V. Le vieux roi refusa ces conditions; mais la défaite de Malplaquet l'obligea à demander la paix de nouveau. On lui imposa comme condition l'abandon de toutes les conquêtes de la France depuis les Pyrénées, et on exigea qu'il se chargeât tout seul de détrôner Philippe V. Louis XIV offrit de céder l'Alsace et de payer un million par mois pour aider les alliés à chasser d'Espagne son petit-fils, s'il ne voulait pas abandonner le trône. Cette offre fut rejetée, et la guerre recommença.

Philippe V n'avait jamais voulu consentir à sa déchéance, et les victoires d'Almanza (1707) et de Villa-Viciosa (1710) l'avaient affermi sur le trône d'Espagne; d'ailleurs la nation, comprenant que lui seul pouvait assurer le maintien de ses possessions, le soutenait avec dévouement.

Un événement imprévu changea la face des affaires. L'archiduc Joseph mourut; son frère l'archiduc Charles lui succédait dans les États autrichiens et sur le trône impérial; s'il devenait possesseur de la monarchie espagnole,

il rétablissait l'ancienne puissance de Charles-Quint, que toute l'Europe avait attaquée. Louis XIV saisit habilement cette circonstance pour détacher l'Angleterre de la coalition, et, le 8 octobre 1711, l'Angleterre et la France signèrent la paix. La Hollande accéda bientôt aux préliminaires de Londres, et, en février 1712, des négociations s'ouvrirent à Utrecht. La victoire de Denain rendit à la France une partie de sa prépondérance, et hâta la fin des négociations avec l'empereur. « Par le traité d'Utrecht (11 avril 1713), on établit, comme l'une des règles fondamentales du droit européen, la séparation perpétuelle des deux monarchies de France et d'Espagne. L'Espagne perdit les Pays-Bas, le royaume de Naples, les ports de Toscane et le duché de Milan, réservés à l'empereur, qui protesta encore quelque temps, les armes à la main, contre cet arrangement; la Sardaigne, accordée à l'électeur de Bavière en dédommagement de ses propres États; la Sicile, donnée au duc de Savoie, qui garda de plus Exilles, Fenestrelles et la vallée de Prayellas qu'il avait enlevés à la France. Les Hollandais obtinrent la fameuse barrière qu'ils avaient si ardemment recherchée, et à laquelle Louis XIV céda les places de Menin, de Tournai, de Furnes, de Furnes-Ambacht, de Knoque et d'Ypres. Les Anglais acquirent Gibraltar et Minorque de l'Espagne, et ils obtinrent de la France la baie d'Hudson, l'Acadie, l'île de Saint-Christophe, Terre-Neuve, le comblement de Dunkerque, la reconnaissance de la succession protestante et le renvoi du prétendant.

« L'empereur, sur lequel le maréchal de Villars prit Landau et Friedbourg, fut bientôt obligé de souscrire lui-même à ces conditions. Il accepta en 1714, par les traités de Rastadt et de Bade, suites du traité d'Utrecht, le lot qui lui avait été attribué, et reçut la Sardaigne en échange de la Bavière, qu'il restitua à l'électeur (\*). »

(\*) Voyez Mignet, p. LXXXIII.

(\*) Mignet, p. xcv et suiv.

JOSEPH I<sup>er</sup>.

(1705-1711.)

Léopold I<sup>er</sup> étant mort le 5 mai 1705, son fils aîné lui succéda, et continua contre la France la guerre que son père avait commencée, et dont nous venons de raconter l'issue.

## INSURRECTION DE LA HONGRIE.

A l'intérieur, ses États furent agités par les révoltes des Hongrois. A la mort de son père, Joseph avait fait déclarer par le palatin qu'il avait été étranger aux mesures prises contre les Hongrois pendant le règne précédent; il avait renvoyé les ministres qui avaient encouru leur haine, et les avait remplacés par des hommes plus conciliants. Cependant ces dispositions ne satisfirent pas les mécontents. Ragotzky, fils de l'un des magnats qui avaient succombé dans la révolte de Tékély, s'était déjà mis, en 1704, à la tête d'un mouvement concerté avec les Français. Il convoqua à Setzim une diète, où se rendirent les magnats, les prélats et les députés des provinces soulevées. L'assemblée institua une confédération semblable à celle de la Pologne. La direction des affaires fut remise à un sénat de vingt-quatre membres et à Ragotzky, auquel on décerna le titre de duc. L'assemblée jura fidélité au nouveau gouvernement, et s'engagea à ne faire la paix que lorsque les anciens privilèges de la nation seraient rétablis. En 1705, Herbéviller, général autrichien, s'empara de la Transylvanie, siège de l'insurrection. Pendant ce temps les Hongrois, qui s'avançaient sur Vienne, refusèrent de faire la paix et consentirent seulement à un armistice (1706). Les Impériaux furent cependant chassés de la Transylvanie, et Ragotzky en fut proclamé prince. Ces succès décidèrent les Hongrois à tenter une plus grande entreprise, à laquelle d'ailleurs les agents de la France les poussèrent. Au mois de juin 1707, Ragotzky tint à Onod une diète, dans laquelle, à l'unanimité des suffrages, Joseph fut déclaré usurpateur et tyran, et la vacance du trône proclamée.

## PACIFICATION DE ZATMAR.

Alors Joseph rassembla à Presbourg quelques magnats qui étaient restés fidèles à l'Autriche, et leur accorda toutes les demandes qu'ils lui présentèrent; mais il ne put faire accepter ces transactions aux confédérés, et la guerre recommença en 1708. Les Hongrois furent vaincus à Trentschin (17 août), et Ragotzky se sauva en Pologne. Joseph se conduisit alors avec autant de vigueur que de modération; il conclut avec Caroly, qui était à la tête des insurgés, une convention à Zatmar (1711): il fut décidé qu'une amnistie générale serait accordée, que tous les biens confisqués seraient rendus, les prisonniers remis en liberté, que les protestants auraient la liberté d'exercer leur religion dans la Transylvanie et la Hongrie; les privilèges de la nation, que Joseph avait jurés à son avènement, furent confirmés. Joseph I<sup>er</sup> venait de rendre la paix à la Hongrie, lorsqu'il mourut le 7 avril 1711, à l'âge de trente-trois ans.

## CHARLES VI.

(1711-1740.)

Joseph étant mort sans postérité, son frère Charles VI lui succéda en Autriche et dans l'Empire. La défaite du prince Eugène à Denain avait forcé Charles VI à faire la paix avec la France; le traité de Rastadt (1714) avait ajouté aux États autrichiens de nombreuses possessions qui avaient augmenté de beaucoup l'importance de la maison d'Autriche. Il acheva d'attacher les Hongrois à l'Autriche en confirmant la pacification de Zatmar; et la Hongrie, jusqu'alors ennemie de la domination allemande, parut la supporter avec plus de résignation (1711).

## GUERRE AVEC LES TURCS.

Pendant que Charles VI terminait la guerre avec la France, les Turcs (1715), violant la paix de Carlowitz, déclarèrent la guerre aux Vénitiens, conquirent la Morée et assiégèrent

Corfou. Charles envoya aussitôt le prince Eugène en Hongrie avec les troupes qui avaient servi sur le Rhin; Eugène passa le Danube à la vue de cent cinquante mille Turcs, et les tailla en pièces près de Peter-Waradin (15 août 1716). Trente mille Turcs et le vizir restèrent sur le champ de bataille; on prit deux cent cinquante pièces de canon, et Temeswar, la dernière place que les Turcs possédaient en Hongrie, tomba au pouvoir de l'Autriche. En 1717, le prince Eugène détruisit encore une armée turque auprès de Belgrade qu'il assiégeait et qui se rendit après cette victoire.

L'année suivante, Charles VI conclut la paix à Passarowitz avec les Turcs (21 juillet 1718). Par ce traité, la maison d'Autriche acquérait le bannat de Temeswar, la partie occidentale de la Valachie et de la Serbie, avec Belgrade et son territoire, et une partie de la Bosnie. L'Autriche atteignit alors le terme de sa plus grande puissance; mais de nouvelles guerres avec la France et l'Espagne, l'élévation de la Prusse et la guerre de la succession d'Autriche, devaient bientôt diminuer son importance.

#### GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

Charles VI ne reconnaissait pas Philippe V pour roi d'Espagne, et Philippe V ne renonçait pas à ses droits sur les Pays-Bas, le Milanais et le royaume de Naples. Parmi les projets d'Albéroni, son ministre, se trouvait celui de reprendre ces provinces; aussi l'empereur s'était-il réuni à l'Angleterre, la Hollande et la France, et avait-il formé avec elles la quadruple alliance. L'empereur s'engagea à reconnaître Philippe V pour roi d'Espagne, mais à la condition de l'exécution du traité d'Utrecht par ce dernier (2 août 1718). Les quatre puissances accordèrent trois mois à Philippe V pour notifier son adhésion; mais il rejeta ces propositions, malgré la défaite de sa flotte en vue de la Sicile (11 août). Cependant la nouvelle défaite de Vigo, la conquête de la Cata-

logne, de la Sicile, forcèrent le roi d'Espagne à renvoyer Albéroni, à accéder à la quadruple alliance et à signer le traité de la Haye (17 février 1720).

#### PRAGMATIQUE SANCTION.

Après ce traité, Charles VI donna, sous le nom de pragmatique sanction, une nouvelle loi de succession pour les États de la maison d'Autriche. D'après les décisions de Léopold I<sup>er</sup>, confirmées par ses deux successeurs, les États héréditaires devaient passer aux filles de Joseph, si Joseph et Charles mouraient sans postérité masculine. Cependant Charles VI, à peine monté sur le trône, déranger cet ordre de succession, bien qu'il n'eût pas d'enfants. Il décida que, s'il mourait sans postérité masculine, la succession serait dévolue à ses filles, ou, à leur défaut, à celles de Joseph; puis il maria ses nièces aux électeurs de Saxe et de Bavière, exigea d'elles une renonciation à leurs droits. Mais il s'occupait surtout, pour assurer l'accomplissement de ses volontés, de faire reconnaître la pragmatique sanction par les différents États de ses possessions et les divers souverains de l'Europe. Ces négociations furent le grand acte de son règne. Nous n'entreprendrons pas d'en faire le tableau; nous dirons que toutes les puissances européennes étaient occupées de la pragmatique sanction et des prétentions de la reine d'Espagne sur divers duchés d'Italie, lorsque la guerre de la succession de Pologne éclata.

#### GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE.

L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste II, étant mort, son fils, Auguste III, et Stanislas Leczinsky, depuis beau-père du roi de France, s'étaient mis sur les rangs pour obtenir la couronne de Pologne. Charles VI soutint Auguste III, qui paraissait décidé à adopter la pragmatique sanction; la Russie soutenait ce prince, ainsi que la Prusse et les puissances maritimes. Le 12 septembre 1733, la diète, dirigée par l'influence de la France, élit Sta-

nislas. Cependant un parti, soutenu par une armée russe, nomma Auguste III. Stanislas se retira à Dantzic, où il fut assiégé, et Auguste III fut couronné à Cracovie. Charles VI, trop confiant dans l'alliance de plusieurs États de l'Europe, s'engagea dans une guerre contre la France, qu'appuyaient l'Espagne et le roi de Sardaigne, et fut abandonné par l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et le Danemark. Pendant qu'une armée française entraînait en Italie et opérait sa jonction avec les troupes sardes, une autre armée française envahissait la Lorraine et s'emparait de Kehl.

En 1734, le royaume de Naples et de Sicile fut conquis par don Carlos, fils de Philippe V, et le comte de Montemar, par la prise de Naples et la bataille de Bitonto (27 mai). En Allemagne, Philipsbourg tombait au pouvoir des Français. En 1735, l'empereur ne fut pas plus heureux. Messine et Syracuse furent soumises, et don Carlos fut couronné roi des Deux-Siciles le 3 juillet. Cependant Dantzic fut pris et Stanislas obligé de se retirer en France. Charles VI se hâta de traiter avec la France, et, le 3 octobre, les préliminaires de la paix furent signés à Vienne; mais le traité ne fut conclu que le 31 décembre 1738. Il fut décidé que Stanislas abdiquerait la couronne de Pologne, et recevrait les duchés de Lorraine et de Bar en échange; la Toscane fut cédée au duc de Lorraine comme compensation; don Carlos fut reconnu roi de Naples; la Sardaigne eut les provinces de Novarre et de Tortone, et plusieurs petits pays; la France abandonnait ses conquêtes, mais elle devait avoir les duchés de Lorraine et de Bar à la mort de Stanislas. L'empereur, pour prix de tant de sacrifices, obtint Parme et Plaisance, et l'acceptation de la pragmatique sanction par la France et la Sardaigne.

La maison d'Autriche fit une perte irréparable peu de temps après la paix de Vienne : le prince Eugène mourut le 20 avril 1736, à l'âge de soixante et douze ans. Sa mort était d'autant plus regrettable, que la maison d'Autriche

allait entreprendre une nouvelle guerre avec les Turcs, dans laquelle elle était poussée par l'ambition de la Russie.

#### GUERRE AVEC LES TURCS.

L'impératrice Anne avait recommencé, en 1736, la guerre avec les Turcs pour reprendre Azov, et avait sollicité l'alliance de l'Autriche. Charles VI se déclara pour la Russie, soit pour se dédommager de ses pertes en Italie en enlevant de nouvelles provinces aux Turcs, soit pour accomplir ses devoirs de prince chrétien en combattant les ennemis de la croix.

Sekendorf, que le prince Eugène avait désigné à Charles VI comme le général le plus capable de commander les armées, fut chargé (1737) de diriger les troupes impériales pendant cette guerre; mais, gêné par les instructions qu'il recevait de la cour de Vienne, et que d'ignorants favoris dictaient à Charles VI, Sekendorf ne put exécuter son plan, employa la campagne à d'inutiles manœuvres, fut rappelé et mis en prison. L'année suivante, l'armée autrichienne, commandée par le duc de Lorraine et le feld-marechal Königs-eck, fut battue en plusieurs rencontres, et obligée de se retirer sur Belgrade, après s'être avancée en Serbie. En 1739, le feld-maréchal Wallis fut chargé de terminer cette guerre en engageant, à la première occasion favorable, une action générale.

Les Turcs furent encore vainqueurs à la bataille de Grotzka (1739, 2 juillet), et Wallis se replia sur Belgrade, qui fut aussitôt attaqué. En vertu des pleins pouvoirs dont il avait été investi, il envoya demander la paix aux Turcs, en offrant de céder la ville importante qu'il occupait. L'empereur, à cette nouvelle, chargea le comte de Neuperg de terminer la guerre, en prévenant la retraite sur Peter-Waradin et la cession de Belgrade. Tous les efforts de l'armée eurent dès lors pour but de sauver ce boulevard de l'Autriche. La paix fut enfin signée (18 septembre) sous la médiation de la France; mais on décida que Belgrade serait démantelé et rendu aux Turcs, ainsi que tout ce qu'ils

avaient cédé à la paix de Passarowitz, c'est-à-dire, la Serbie et la Valachie autrichiennes; Charles VI conservait cependant le bannat de Ténésvar. Le traité avec la Russie, qui n'avait pas été plus heureuse que son alliée, forçait l'impératrice à détruire Azov et à rendre ses conquêtes.

Le honteux traité de Belgrade fit perdre à l'Autriche le fruit de toutes les victoires du prince Eugène. W. Coxe (\*) paraît avoir expliqué en partie le mystère qui enveloppe encore les négociations de l'Autriche à cette époque. La Porte, attaquée par la Russie et l'Autriche, avait sollicité la médiation de la France. Cette puissance avait envoyé le marquis de Villeneuve, en lui donnant pour instructions de faire tous ses efforts dans le but de détacher l'empereur de la Russie, d'empêcher tout démembrement de la Turquie et tout agrandissement de la maison d'Autriche. Villeneuve, dans lequel Charles VI avait grande confiance, reçut de l'empereur diverses confidences sur l'état critique de ses affaires, la disposition où il était de conclure la paix, même en cédant Belgrade. Villeneuve, par des communications officieuses, avait pu rendre le courage aux Turcs, qui devinrent plus exigeants; d'un autre côté, le duc de Lorraine et Marie-Thérèse, craignant la fin prochaine de l'empereur, et redoutant, non sans raison, une guerre contre la France à sa mort, exhortèrent Neuperg à terminer à tout prix la guerre avec les Turcs. Villeneuve put donc se vanter d'avoir rendu à la France un service plus essentiel que s'il avait gagné une bataille décisive.

Le 20 octobre 1740, Charles VI mourut à cinquante-six ans. Avec lui s'éteignit la branche masculine de la maison d'Autriche.

#### MARIE-THÉRÈSE.

(1740-1780.)

#### GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE.

Marie-Thérèse succéda à son père,

(\*) Histoire de la maison d'Autriche, t. IV, p. 519.

dans tous les États autrichiens, en vertu de la pragmatique sanction. Mais les puissances de l'Europe, qui précédemment avaient solennellement reconnu la pragmatique de Charles VI, violant leurs engagements, se mirent en mesure de démembrement la monarchie autrichienne. Le moment était opportun. L'Autriche était sous le poids du traité de Belgrade; le trésor était vide, l'armée peu nombreuse; un soulèvement des Hongrois était possible, et au milieu de ces graves circonstances le gouvernement était entre les mains d'une jeune femme sans expérience et de ministres peu habiles.

Pendant que de nombreuses négociations avaient lieu entre les souverains de l'Europe intéressés au démembrement de l'Autriche, le roi de Prusse Frédéric le Grand entra brusquement en Silésie, en décembre 1740. Ce prince était monté depuis peu sur le trône avec le désir d'élever la Prusse au rang des premières puissances continentales, et par conséquent d'agrandir son territoire. Quelques prétentions sur certaines parties de la Silésie lui fournirent un prétexte pour commencer la guerre. Lorsque Frédéric pénétra dans cette province, elle était dégarnie de troupes; il l'occupa sans coup férir, et fut reçu avec joie par les habitants, dont les deux tiers étaient protestants. Le 1<sup>er</sup> janvier 1741, il fit son entrée dans Breslau, et avant la fin de ce mois il possédait toute la province, à l'exception des villes fortes de Glogau, de Brieg et de Neisse. En même temps Frédéric envoyait à Vienne le comte de Gotter offrir son alliance à Marie-Thérèse, moyennant la cession de la Silésie. Cette offre, exprimée en termes assez insultants, fut rejetée, et Marie-Thérèse chargea le comte de Neuperg d'aller repousser le roi de Prusse. Le 8 avril, les deux armées se rencontrèrent auprès de Molwitz. L'infanterie prussienne gagna la bataille.

Dès lors les puissances européennes qui négociaient en secret résolurent hardiment d'attaquer l'Autriche pour démembrement ses États et s'en partager les débris. La cour de France, dirigée

à cette époque par le maréchal de Belle-Isle, hâta les négociations et trouva de nombreux alliés. L'électeur de Bavière, le roi d'Espagne, l'électeur de Saxe, le roi de Pologne et le roi de Prusse conclurent en 1741 (18 mai et 1<sup>er</sup> novembre suivant) une alliance secrète à Nymphenbourg. D'après les projets des confédérés, la Bohême et la haute Autriche avec la dignité impériale devaient être données à l'électeur de Bavière Charles Albert; la Moravie et la haute Silésie à l'électeur de Saxe; la basse Silésie et le comté de Glatz au roi de Prusse, et les possessions en Lombardie au roi d'Espagne. Abandonnée à ses seules forces, Marie-Thérèse semblait devoir succomber. En septembre 1741, l'armée française, commandée par le maréchal de Belle-Isle, fit successivement sa jonction avec les troupes bava-roises et saxonnes, s'empara de Prague (16 novembre), fit couronner Charles Albert roi de Bohême (19 décembre), et empereur d'Allemagne le 24 janvier 1742. Le 17 mai suivant, Frédéric II remporta une nouvelle victoire à Czaslaw.

Mais les succès des coalisés s'arrêtèrent là : l'Angleterre ne pouvait voir tranquillement la France augmenter son influence sur le continent, et laisser détruire la puissance de l'Autriche; aussi avait-elle conclu, dès le 24 juin 1741, un traité de subsides avec Marie-Thérèse, et avait envoyé le lord Hyndford pour faire cesser la guerre entre la Prusse et l'Autriche. Cet ambassadeur n'avait pu concilier les deux partis; mais, après la bataille de Czaslaw, il parvint à leur faire signer la paix à Berlin (28 juillet). La Prusse renonça à toutes ses alliances contre l'Autriche, et Marie-Thérèse lui céda toute la Silésie, sauf la ville de Troppau et quelques cantons adjacents. Les Hongrois avaient reconnu Marie-Thérèse et avaient juré de mourir pour elle (13 septembre 1741); la diète avait ordonné de nombreuses levées qui permirent à Marie-Thérèse, débarrassée de la guerre avec la Prusse, d'opposer, sous le commandement de l'habile Khevenhuller, des forces redouta-

bles aux alliés. La Bohême, la Lusace et la haute Autriche étaient en leur pouvoir. Le maréchal de Broglie, qui occupait la Bohême, fut chassé de diverses places et bloqué dans la ville de Prague. Pendant ce temps, l'Angleterre, intéressée au maintien de la puissance autrichienne, se déclarait pour Marie-Thérèse, le parlement ordonnait des levées d'hommes, et la Hollande accordait un subside à cette reine. Le roi de Sardaigne, dégoûté de faire la guerre au seul profit du roi d'Espagne, fut aisément détaché de son alliance par la cession de Finale, et promit de s'opposer à l'entrée des ennemis en Italie; le roi de Naples fut forcé par une flotte anglaise à garder la plus stricte neutralité.

La France se vit alors sérieusement menacée : l'Europe, d'abord liguée contre l'Autriche, avait été tournée tout entière contre elle. Le vieux cardinal de Fleury demanda la paix; mais l'impératrice la lui refusa avec hauteur. Déjà s'agitait entre l'Angleterre et l'Autriche la question du démembrement de la France : l'Angleterre devait garder les Pays-Bas autrichiens, et l'Autriche recevoir en échange la Lorraine, l'Alsace, la Bavière et les possessions italiennes perdues à la paix de Vienne.

Mais la France se défendit avec courage. Le maréchal de Maillebois quitta la Westphalie, se dirigea sur Prague, et pendant une marche d'environ deux cents lieues, opéra sa jonction avec les troupes bava-roises, puis arriva à Égra. Le siège de Prague était alors mené avec la plus grande vigueur, et l'arrivée de Maillebois pouvait changer la face de la guerre; Klievenhuller et le prince Charles empêchèrent Maillebois de forcer les défilés de Satz et de Caden, et le maréchal fut obligé de se replier sur l'Iser. La garnison de Prague, épuisée par la famine et les maladies, parvint à sortir de la ville (16 décembre) et atteignit la ville d'Égra en opérant une admirable retraite à travers des forêts impénétrables, des marais gelés et des montagnes couvertes de neige, sans autres vivres que du pain gelé. Le maréchal de Belle-Isle, qui avait

exécuté cette audacieuse retraite, avait laissé six mille hommes, commandés par Chevert, pour défendre la citadelle et garder les malades. Les Autrichiens sommèrent le gouverneur français de se rendre à discrétion ; mais Chevert déclara qu'il brûlerait plutôt Prague, et il obtint de se retirer, avec les honneurs de la guerre, à Égra, où il rejoignit Belle-Isle. Le maréchal partit le 2 janvier, et revint en France avec l'élite de ses troupes, ses canons et ses drapeaux qu'il avait si glorieusement défendus.

La campagne de 1743 fut féconde en résultats avantageux pour l'Autriche. L'électeur de Bavière fut obligé d'abandonner ses États après la bataille d'Erlach ; le 27 juin, le maréchal de Noailles fut battu à Dettingen par les alliés qui s'avancèrent sur le Rhin ; enfin en 1744, la France déclara la guerre à l'Angleterre, et le roi marcha à la tête de cent mille hommes contre les Pays-Bas, pendant que les Autrichiens envahissaient l'Alsace et que les Anglais remportaient une victoire en vue de Toulon (24 février).

Cependant Marie-Thérèse, par la conquête de la Bavière, effraya l'Empire, et en ne cachant pas son désir de reprendre la Silésie, elle mit de nouveau Frédéric dans la nécessité de s'allier avec la France. En effet, au mois de mars, un traité d'alliance fut conclu entre la Prusse et Louis XV, et, le 22 mai suivant, l'électeur de Bavière, l'électeur palatin et le landgrave de Hesse-Cassel y accédèrent. Frédéric envahit la Bohême et s'empara de Prague, le 16 septembre ; pendant qu'un autre corps de troupes prussiennes enlevait Munich et remettait Charles VII en possession de sa capitale. Ces attaques forcèrent l'Autriche à évacuer l'Alsace, et la France fut ainsi dégagée. Le 28 novembre, Fribourg tomba au pouvoir du maréchal de Coigny ; mais la mort de Charles VII arrivée le 20 janvier 1745 et les défaites de Frédéric en Bohême changèrent encore la face de la guerre. Maximilien-Joseph renonça à ses prétentions sur la couronne impériale, à la condition qu'on lui ren-

drât la Bavière ; le traité fut signé à Fussen, le 22 avril 1745, et Maximilien promit sa voix à l'époux de Marie-Thérèse. Frédéric, vainqueur à Friedberg (4 juin), à Sore (30 septembre 1746), à Kesselsdorf (15 décembre), des Autrichiens et des Saxons, obtint une seconde fois la cession de la Silésie par la paix de Dresde (25 décembre), et s'engagea à reconnaître François I<sup>er</sup> pour empereur.

Pendant ce temps, les Français, commandés par le maréchal de Saxe, battaient les Anglais à Fontenoy (11 mai 1745) et prenaient la ville de Tournay ; de son côté le prétendant Charles-Edouard faisait une diversion importante en Écosse. La seule compensation que l'Autriche eut pendant cette année fut l'élection de François I<sup>er</sup> au trône impérial (13 septembre). En 1746, le maréchal de Saxe, continuant ses succès dans les Pays-Bas, prit les villes de Bruxelles, Anvers, Mons, Namur, battit les alliés à Raucoux (11 octobre), à Laufeld (2 juillet 1747). En Italie, les revers et les succès furent balancés.

Cependant la guerre avait changé d'objet : la maison d'Autriche était en possession du trône impérial, et l'ennemi principal de la France était alors l'Angleterre, qui enlevait à la France toutes ses colonies dans les deux Indes. Des négociations s'ouvrirent dès l'an 1747 sous la médiation de la Hollande ; mais l'Autriche ayant repoussé les ouvertures qui lui furent faites et ayant conclu un traité avec la Russie (12 juin), les Français entrèrent dans le Brabant hollandais et s'emparèrent de Berg-op-Zoom (16 septembre). Les puissances belligérantes se décidèrent enfin à ouvrir le congrès d'Aix-la-Chapelle, et un traité fut signé le 17 octobre 1748 entre la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, l'Espagne et la Sardaigne. La France et l'Angleterre se rendirent leurs conquêtes dans les Indes ; la Hollande rentra en possession de ses places fortes ; l'Autriche restitua Parme, Plaisance et Guastalla à l'Espagne, qui les donna à l'infant don Philippe. La



Sardaigne conserva quelques portions du territoire milanais, dont elle s'était emparée en 1743. La possession de la Silésie fut assurée à la Prusse; la pragmatique sanction fut confirmée, et la succession au trône d'Angleterre fut garantie à la maison de Hanovre.

## GUERRE DE SEPT ANS.

(1756 à 1763.)

La guerre de la succession d'Autriche avait bouleversé l'état politique de l'Allemagne; la Prusse, jusqu'alors puissance de second ordre, avait été élevée au rang des premières puissances, et l'Autriche, sans avoir été affaiblie comme le voulaient ses ennemis, avait cependant été obligée de céder la Silésie. Dès lors tous les efforts de Marie-Thérèse tendirent à reprendre cette province et à se venger de cette humiliation. Elle mit un ordre parfait dans ses finances et augmenta ses revenus; elle établit une discipline sévère dans ses armées, exerça fréquemment ses troupes, à la tête desquelles elle mit des généraux habiles et des officiers instruits dans l'art de la guerre, et fonda près de Vienne une école militaire pour les jeunes gens nobles.

Parmi les hommes qui eurent une grande part dans les affaires à cette époque, nous signalerons le comte de Daun, habile général, et le prince de Kaunitz, homme d'État et diplomate consommé.

La cour de Vienne reconnut cependant qu'il lui était impossible de reprendre la Silésie sans être soutenue par de puissants alliés, et surtout par la France, qui, en défendant la Prusse, son allié naturelle, pouvait lui assurer la victoire.

L'Autriche fit donc tous ses efforts pour gagner cette puissance, et il fallut l'habileté de Kaunitz pour réussir dans cette négociation. La France devait s'allier à l'Autriche pour détruire la Prusse; l'Autriche et ses alliés devaient ensuite partager ses dépouilles. L'Autriche aurait eu la Silésie; la Suède, la Poméranie; la Saxe, Magdebourg, et don Philippe les Pays-

Bas, en échange de ses duchés en Italie.

« Ainsi, dans ce traité vraiment extraordinaire, l'Autriche stipula en sa faveur tous les avantages qui pouvaient survenir, et n'en concéda aucun à la France; à moins que l'on ne compte pour beaucoup l'honneur auquel elle lui permit de prétendre, celui de concourir au renversement de son ennemi et de partager ensuite avec elle la domination de l'Europe; du reste, la grande faute de la France en cette occasion ne fut pas tant de souscrire à un traité dans lequel on ne lui laissait que les charges, que de consentir à donner un démenti public au rôle politique qu'elle avait adopté jusqu'à ce jour. Depuis plus de deux siècles, adversaire constante de l'Autriche, la France avait tenu le rang le plus élevé parmi les puissances continentales; il semblait impossible qu'elle s'y maintînt en se faisant aussi officieusement l'auxiliaire de sa rivale (\*). »

Pendant que ces négociations avaient lieu, l'Angleterre déclarait la guerre à la France, à propos des limites du Canada (le 15 mai 1756). Cette dernière puissance étant devenue l'alliée de l'Autriche, l'Angleterre devint naturellement l'alliée de la Prusse, et la guerre générale éclata. Frédéric la commença en envahissant la Saxe au mois d'août 1756.

C'est dans l'histoire de la Prusse que doit trouver place le récit de cette guerre, dans laquelle Frédéric acquit tant de gloire et donna à son royaume une si haute importance; contentons-nous ici d'un simple résumé des principaux événements de cette époque mémorable.

Frédéric signala le commencement de ses opérations par la victoire de Lowoitz sur les Saxons (1<sup>er</sup> octobre). Les Français et les Impériaux furent vaincus à Rosbach (5 novembre 1757), et les Français dans leur lutte contre l'Angleterre perdirent le Canada, les Antilles, Pondichéry. Pour remédier

(\*) Heeren, Manuel de l'hist. mod., t. I, p. 267.

à tant de défaites, le duc de Choiseul organisa, sous le nom de pacte de famille, une alliance entre la France, l'Espagne et Naples; les Anglais enlevèrent aux Espagnols plusieurs colonies, et leur but étant atteint, la domination de la mer leur restant, ils acceptèrent la paix que la France leur offrit. Le traité fut signé à Paris en 1763. L'Autriche et la Prusse firent la paix à Hubertsbourg le 15 février 1763 : le traité de Dresde fut confirmé.

Deux ans après, François I<sup>er</sup> mourut ( 1765 ) : Joseph II, son fils, prit alors le titre d'empereur. La couronne impériale était fixée désormais dans la maison d'Autriche.

#### PREMIER DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.

Marie-Thérèse s'occupa dès ce moment des affaires de Pologne. A la mort d'Auguste III (1763), Stanislas Poniatowski avait été nommé par la diète, contrainte par une armée russe à élire l'amant de Catherine II. Marie-Thérèse, qui avait soutenu la candidature du prince Xavier, second fils d'Auguste III, très-mécontente des efforts que faisait Catherine II pour exclure ce prétendant du trône de Pologne, avait publié un manifeste, dans lequel elle déclarait avoir usé de tout son pouvoir pour assurer la liberté de l'élection, et la France fit une déclaration semblable. Poniatowski avait cependant été élu. Dès son avènement il chercha à soustraire son royaume à l'influence de la Russie, et il fit tous ses efforts pour réformer la constitution, dont les vices permettaient aux puissances étrangères d'intervenir, à chaque nouveau règne, dans les affaires de la Pologne. Catherine fut irritée de ces réformes et elle chercha les moyens de les suspendre; elle souleva des dissidents et les protégea. Marie-Thérèse défendit les catholiques qui avaient formé la confédération de Barr. Profitant de ces troubles, Frédéric, qui depuis longtemps désirait s'emparer de la Pologne occidentale, afin de faire communiquer entre elles les parties séparées de son royaume, s'entendit avec

l'Autriche pour démembrer la Pologne, et le partage fut résolu à l'assemblée de Neustadt ( 1770 ). Frédéric décida ensuite Catherine II à entrer dans l'alliance. Le traité définitif de partage fut signé à Saint-Petersbourg (5 août 1772). Pendant que cette machination odieuse se tramait contre la Pologne, ce malheureux pays usait dans la guerre civile les forces qu'il aurait dû conserver pour se défendre contre l'étranger.

Marie-Thérèse acquit par cet infâme traité la Russie Rouge, la Gallicie, les palatinats de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, de Beltz, de Volhinie et de Podolie. Profitant ensuite de la guerre de Catherine contre les Turcs, Marie-Thérèse, pour prix de son intervention, se fit céder la Buchowine par les Turcs en 1777.

#### GUERRE DE LA SUCCESSION DE BAVIÈRE.

La mort de l'électeur de Bavière qui ne laissait pas de postérité masculine, parut à l'ambitieux Marie-Thérèse une occasion d'augmenter ses États, et la guerre éclata encore une fois en Allemagne. L'électeur palatin, Charles-Théodore, était l'héritier naturel de Maximilien-Joseph. En sa qualité de chef de la branche de Wittelsbach, l'électeur de Saxe reclama toutes les propriétés allodiales; le duc de Mecklenbourg-Schwerin, le landgraviat de Leuchtenberg; la maison d'Autriche, la basse Bavière. L'empereur Joseph II de son côté revendiquait comme fiefs masculins dévolus à l'Empire le landgraviat de Leuchtenberg, les comtés de Wolfstein, de Haag, de Schabeck, de Hals, etc.

A peine l'électeur eut-il rendu le dernier soupir (30 décembre 1777), que l'Autriche fit occuper par ses troupes les États qu'elle réclamait.

Cependant Frédéric était d'accord avec la France pour empêcher l'Autriche de s'agrandir aux dépens de la Bavière; il engagea le duc de Deux-Ponts, héritier de l'électeur palatin, et l'électeur de Saxe, à protester devant la diète et à faire un appel à la Prusse et à la France. Pendant que les cours de Vienne et de Berlin négociaient re-

lativement à cette affaire, elles faisaient aussi leurs dispositions pour commencer les hostilités, et les négociations étant devenues inutiles, la guerre se s'engagea.

Joseph II occupa l'invincible position de Königsgrätz que le roi de Prusse vint attaquer; mais n'ayant pu la forcer, Frédéric battit en retraite sur la Silésie. Les négociations recommencèrent aussitôt, et la paix fut signée à Taschen (13 mai 1779). L'Autriche conserva la portion de la basse Bavière située entre l'Inn, le Danube et la Salz.

Les derniers actes de la vie politique de Marie-Thérèse furent de nombreuses négociations pour assurer à l'Autriche l'alliance de la czarine; après avoir réussi complètement, l'impératrice mourut le 29 novembre 1780, âgée de soixante-trois ans et demi.

#### JOSEPH II.

(1780-1784.)

##### RÉFORMES OPÉRÉES PAR JOSEPH II.

Joseph II, déjà empereur d'Allemagne depuis la mort de son père François, succéda dans les États autrichiens à Marie-Thérèse. C'était un prince très-brave, habile dans toutes les parties du gouvernement, très-humain et d'une affabilité proverbiale. Il montrait le plus grand désir d'affranchir les paysans, et disait que son plus grand bonheur serait de régner sur des hommes libres. L'État autrichien était un composé de plusieurs nations différentes par les mœurs, le langage, le gouvernement. Le système féodal existait partout. Marie-Thérèse avait commencé à opérer la fusion des diverses races qui composaient l'Empire, mais lentement; elle avait aussi attaqué la féodalité par des réformes modérées et successives. Joseph II était trop impétueux pour agir avec autant de lenteur. Il voulut établir tout à coup l'unité dans ses États, et déclara qu'à l'avenir il n'y aurait plus de provinces séparées. Il partagea toute la monarchie en treize gouvernements, substitua partout la volonté absolue

du souverain à l'autorité des nobles et des coutumes féodales. Il supprima treize cents couvents, et, parmi les communautés religieuses, ne conserva que celles qui s'occupaient de l'éducation des filles. Il limita l'autorité de la cour de Rome, accorda la liberté de conscience à tous les cultes (13 octobre 1781), abolit la servitude féodale et tous les droits seigneuriaux. La Hongrie seule n'exécuta pas cet édit.

Les arts, les lettres et les sciences furent aussi l'objet de ses soins; il enleva la censure aux ecclésiastiques. Pour faciliter le commerce, il supprima les douanes provinciales, ouvrit de nouvelles routes, creusa des canaux, déclara Trieste port franc, etc.

On reconnaît à ce tableau un élève des philosophes français. Comme on l'a fait déjà remarquer, Joseph II exécuta dans ses États tout ce que l'assemblée nationale décréta en France en 1789.

##### PROJET D'ÉCHANGE DE TERRITOIRE AVEC LA BAVIÈRE.

À l'extérieur, Joseph II continua à cultiver l'alliance de la Russie; il aida la czarine à faire la conquête de la Crimée, dans l'espérance d'obtenir son appui pour s'emparer de la Moldavie et de la Valachie; mais la France s'étant opposée à tout agrandissement de l'Autriche aux dépens de la Turquie, Joseph, menacé de la guerre, abandonna son projet et en forma un autre d'une très-grande importance. Les Pays-Bas autrichiens étaient séparés des autres possessions autrichiennes, et ce morcellement était une cause de faiblesse pour l'Empire; Joseph offrit à l'électeur de Bavière d'échanger son électorat contre les Pays-Bas, qui seraient convertis en royaume de Bourgogne. L'Autriche se serait ainsi étendue sans interruption depuis le Rhin jusqu'à la Pologne. L'électeur accepta. La France, séduite par l'offre de Namur et de Luxembourg, s'engagea à conserver la neutralité; la Russie promit à Joseph de le seconder; mais Frédéric s'opposa à ce projet, qui devait rendre l'Autriche trop redoutable à la nouvelle monarchie

qu'il venait de fonder : il souleva donc les princes de l'Empire contre Joseph. Le 3 juillet 1785, le roi de Prusse, les électeurs de Hanovre, de Saxe, de Mayence, les princes d'Anspach, de Deux-Ponts, etc., conclurent une ligue à Berlin pour s'opposer aux envahissements de la maison d'Autriche.

Joseph fut obligé de céder devant tant d'ennemis, auxquels s'étaient encore jointes les Provinces-Unies et l'Angleterre : il renonça à son projet.

Mais aussitôt il revint à une ancienne tentative, qui était de démembrer l'empire ottoman (1788). Dans cette odieuse attaque, il reprit Belgrade aux Turcs (9 octobre 1789). Pendant ce temps, les Russes, alliés de Joseph, faisaient de leur côté d'importantes conquêtes. L'intervention de la Prusse et la révolution française sauvèrent la Turquie de sa ruine.

L'indépendance des Pays-Bas, qui se révoltèrent contre l'établissement de la monarchie absolue (1790), est l'un des derniers événements du règne de Joseph II, qui mourut le 20 février 1790.

\* Des observateurs superficiels ont attribué les actions de Joseph II uniquement au désir ardent que ce prince aurait eu de faire le bonheur de ses sujets. Ses lettres, ses édits et sa conversation, il est vrai, étaient marqués au coin d'une philanthropie affectée, mais tout démontre qu'il cachait le despotisme et l'ambition sous le voile de la bienveillance et de la philosophie (\*).

#### LÉOPOLD II.

(1790-1792.)

LÉOPOLD ABOLIT LES RÉFORMES DE JOSEPH II.

Joseph II avait, par son testament, laissé ses États à son frère Léopold, déjà illustre par la sagesse de son administration en Toscane. Lorsque ce prince monta sur le trône de l'Autriche, une partie des États héréditaires était soulevée; la Belgique formait une ré-

publique indépendante; la Bohême se plaignait des impôts; la Hongrie ne voulait pas reconnaître Léopold et revendiquait le droit d'élection. Toutes les provinces étaient agitées par les réformes du philosophe Joseph II, réformes que les préjugés et les intérêts de certaines castes faisaient repousser de toutes parts.

À l'extérieur, la révolution française commençait à bouleverser le système politique de l'Europe: Léopold, resserrant les liens qui l'unissaient avec les divers souverains absolus, résolut de s'opposer à la propagande des principes révolutionnaires, et détruisit une à une toutes les institutions libérales de son prédécesseur. On a dit que les peuples acceptèrent avec joie le rétablissement de tous les abus; mais si les phrases des écrivains subventionnés de cette époque n'ont pas plus de valeur historique que celles de certains auteurs de nos jours, il est permis de croire que les Autrichiens ne manifestèrent pas tant d'amour pour le régime féodal. En même temps, Léopold calma l'irritation des Bohémiens et des Hongrois; mais il ne put faire rentrer la Belgique sous son obéissance qu'en recourant à la force des armes. Le maréchal Bender mit en déroute les troupes de la nouvelle république, et Bruxelles fut reprise.

#### TRAITÉ DE PILNITZ.

Libre de soins intérieurs, Léopold put alors concentrer toute son attention sur la révolution française. Beau-frère de Louis XVI, il désirait, comme parent et comme souverain, conserver à ce monarque la plénitude de son pouvoir. D'ailleurs les réclamations des princes *possédonnés* (\*) compliquaient la question et poussaient Léopold, comme empereur, à s'opposer aux décrets de l'assemblée nationale.

Le 27 août 1791, l'empereur et le roi de Prusse conclurent à Pilnitz une

(\*) On appelait ainsi les princes allemands qui lors de la réunion de l'Alsace à la France avaient conservé des droits féodaux sur cette province.

(\*) W. Coxe, Histoire de la maison d'Autriche, t. V, p. 539.

alliance dont les motifs et le but sont exposés dans l'acte suivant :

Sa Majesté l'empereur et Sa Majesté le roi de Prusse, ayant entendu les désirs et les représentations de Monsieur et de monsieur le comte d'Artois, déclarèrent conjointement qu'elles regardent la situation où se trouve actuellement le roi de France comme un objet d'un intérêt commun à tous les souverains de l'Europe. Elles espèrent que cet intérêt ne peut manquer d'être senti par les puissances dont les secours sont réclamés, et qu'en conséquence elles ne refuseront pas d'employer, conjointement avec Leursdites Majestés, les moyens les plus efficaces, relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir, dans la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique également convenable aux droits des souverains et au bien-être de la nation française. Alors, et dans ce cas, Leursdites Majestés l'empereur et le roi de Prusse sont résolues d'agir promptement, d'un mutuel accord, avec les forces nécessaires pour obtenir le but proposé et commun. En attendant elles donneront à leurs troupes les ordres convenables pour qu'elles soient à portée de se mettre en activité.

Cependant l'acceptation par Louis XVI de la constitution de 1791 semblait indiquer l'établissement de ce gouvernement que Léopold souhaitait à la France. Il abandonna donc ses projets et reçut le pavillon tricolore dans ses ports. Mais bientôt la continuation du mouvement révolutionnaire ramena Léopold à ses premières idées; il reprit ses armements, soutint les demandes des émigrés, et appuya les réclamations des princes possessionnés. La France aussitôt demanda la guerre, et Léopold s'y préparait en renouvelant son alliance avec la Prusse, lorsqu'il mourut le 1<sup>er</sup> mars 1792.

#### FRANÇOIS II.

(1792-1835.)

#### GUERRE CONTRE LA FRANCE.

A peine le fils de Léopold fut-il monté sur le trône, que Louis XVI, forcé par la nation, déclara la guerre à l'Autriche (20 avril). Cette puissance et son alliée réunirent leurs armées

et en donnèrent le commandement au duc de Brunswick. Celui-ci, à la tête de soixante-dix mille Prussiens et de soixante-huit mille Autrichiens, Hessois ou émigrés, envahit la Champagne; mais les victoires de Valmy (20 septembre 1792), de Jemmapes (21 octobre), remportées par Dumouriez, et la prise de Mayence par Custine, suspendirent la guerre. Cependant tous les rois de l'Europe, excités par Pitt, se réunirent bientôt à la Prusse et à l'Autriche, et la France se trouva attaquée sur toutes ses frontières. La convention accepta cette lutte et jeta un terrible défi à l'Europe, la tête d'un roi! Elle déclara que tout *citoyen était soldat*; elle créa le comité de salut public pour détruire les ennemis à l'intérieur, les traîtres qui conspiraient avec l'étranger, et lança bientôt, au chant de la *Marseillaise*, quatorze armées qui repoussèrent partout les confédérés.

La campagne de 1793, commencée au mois de février, fut malheureuse pour la France; Dumouriez, mal secondé par les généraux sous ses ordres, ou déjà traître à la patrie, fut battu et finit par désertre, lorsque la convention qu'il menaçait l'eut mis en état d'arrestation. Mais en 1794, les alliés furent vaincus à Tournai (8 mai) par Pichegru, à Fleurus (26 juin) par Jourdan; la Hollande fut conquise (janvier 1795), et la Prusse, débordée par sa droite, fit la paix avec la république (traité de Bâle, 5 avril); l'Espagne suivit son exemple (22 juillet).

L'Angleterre redoubla alors d'efforts pour tenir réunis les princes encore coalisés, et compenser la défection de la Prusse et de l'Espagne par l'accession de la Russie à la coalition. Malgré ces efforts de l'Angleterre, tout le poids de la guerre retomba sur l'Autriche. L'Autriche fut néanmoins abandonnée par l'Empire qui conclut une trêve avec la France (31 décembre): François II persista courageusement; aussi le gouvernement français (le directoire), pour contraindre l'empereur à la paix, résolut d'attaquer l'Autriche sur le Rhin et en Italie. Jourdan sur

le bas Rhin, Moreau sur le haut Rhin et Bonaparte en Italie, commencèrent les opérations avec ardeur, François leur opposa l'archiduc Charles, qui, par ses savantes manœuvres sur le Rhin, sauva l'Autriche d'une ruine imminente.

#### CAMPAGNES D'ITALIE.

(1796-1797.)

Dès que Bonaparte eut reçu le commandement de l'armée d'Italie, la guerre prit un aspect tout nouveau. A peine a-t-il rassemblé ses troupes éparses, qu'il se jette sur les Autrichiens, les bat à Montenotte (12 avril), à Millésimo (15 avril), culbute leurs alliés les Piémontais à Mondovi (22 avril), et force le roi de Sardaigne à conclure un armistice (28 avril) qui, dix-sept jours plus tard (15 mai), est changé en paix définitive.

Libre d'attaquer avec toutes ses forces les généraux autrichiens, Bonaparte passe le Pô à Plaisance, force les ducs de Parme et de Modène à acheter sa neutralité, et tombe sur les derrières des Autrichiens, qui se concentrent à Lodi pour défendre le passage de l'Adda. Le pont de Lodi est enlevé au pas de course (10 mai), et cette action vigoureuse est suivie de la retraite de Beaulieu sur le Mincio. Les Français entrèrent à Milan (15 mai).

Ces victoires assurèrent le triomphe des Français en Italie; Parme et Modène avaient déjà conclu des armistices avec la France; le pape et le roi de Naples se hâtèrent de demander la paix.

Pendant le temps que les négociations avaient lieu, Bonaparte poursuivait la suite de ses opérations. Il força le passage du Mincio (30 mai), et investit l'importante place de Mantoue. Serrurier fut chargé du siège, le reste de l'armée française observait les mouvements de Beaulieu, et s'emparait de la ligne de l'Adige.

Le cabinet de Vienne envoya aussitôt Wurmser avec une nouvelle armée au secours de la place assiégée. Lever le siège de Mantoue, battre successivement les corps d'armée de Wurmser

et de Quasdanowich à Lonato, à Castiglione (5 août), forcer Wurmser à se retirer dans le Tyrol, réinvestir Mantoue, furent autant de manœuvres conçues et exécutées avec une audace et une rapidité incroyables. Une nouvelle tentative de Wurmser sur Mantoue fut encore rendue inutile par les victoires de Bonaparte à Mori, Rovérédo, Calliano, Bassano.

Mais, pendant ce temps, les armées françaises étaient battues sur le Rhin. Bonaparte, craignant une diversion et voulant se faire des alliés, créa les républiques cisalpine, cispadane et transpadane. L'Autriche, de son côté, fit un nouvel effort pour sauver Mantoue. Une nouvelle armée, commandée par Alvinzy, fut battue à Arcole (15 octobre) et à Rivoli (14 janvier 1797). Provera fut écrasé sous les murs de Mantoue où il voulait entrer. Wurmser capitula le 2 février. La garnison était aux abois; elle avait mangé tous ses chevaux, et elle était en proie à des maladies qui la décimaient. Les ennemis de la France, le pape et l'Autriche, implorèrent la paix. Le directoire signa un traité à Tolentino avec le pape (19 février). Pie VI céda Avignon, le comtat Venaissin, les légations de Ferrare et de Bologne, la Romagne, et paya trente millions.

#### PAIX DE CAMPO-FORMIO.

Maître de ses mouvements en Italie, Bonaparte marcha sur Vienne. François lui opposa l'archiduc Charles, qui fut rappelé de l'armée du Rhin, mais qui ne put empêcher les Français de passer la Piave (10 mars) et le Tagliamento. Les troupes qui lui arrivaient d'Allemagne furent écrasées à Neumark et Hundsmark par Masséna; et enfin, le 7 avril, l'archiduc envoya demander un armistice. Les préliminaires de la paix furent signés le 18 à Léoben. Le traité définitif ne fut conclu que le 17 octobre à Campo-Formio près d'Udine. L'Autriche céda la Belgique à la France, et recut en échange le territoire de la république de Venise, la Dalmatie vénitienne,

l'Istrie et les bouches du Cattaro. L'acquisition de la Gallicie occidentale, obtenue, en 1795, par le troisième partage de la Pologne, apportait aussi une compensation aux pertes de territoires que l'Autriche venait de supporter.

#### REPRISE DES HOSTILITÉS.

Mais la paix avec la France ne fut pas de longue durée. Il était impossible, en effet, que les vieilles monarchies européennes vissent tranquillement les États que la France arrachait à leur autorité, s'organiser en démocraties, d'où s'échappait une propagande enthousiaste. C'était la continuation de la lutte entre le vieux principe et les nouvelles doctrines que les philosophes français du dix-huitième siècle avaient enseignées au monde, lutte qui ne se terminera que par la ruine entière de l'un des deux antagonistes. Aussi l'Autriche, profitant du séjour de Bonaparte en Égypte, recommença la guerre, soutenue par l'Angleterre et la Russie. Cette nouvelle coalition contre la république française était moins nombreuse que la première, mais plus redoutable.

Le roi de Naples et le roi de Sardaigne commencèrent les hostilités en novembre 1798. Le directoire les punit de leur audace, en enlevant au roi de Sardaigne toutes ses provinces territoriales, et en chassant le roi de Naples de l'Italie. Après cette victoire, Championnet érigea le royaume de Naples en république parthénopéenne.

Mais ces succès allaient se changer bientôt en revers. L'archiduc Charles et le général russe Souwaroff s'avancèrent sur le haut Rhin, et battirent Jourdan à Ostrach (21 mars 1799) et à Stockach (25 mars). Masséna, par la victoire de Zurich, rétablit un instant la supériorité des armées françaises; mais en Italie la victoire se prononçait en faveur des Austro-Russes. Souwaroff battait Schérer à Cassano (27 avril), reprenait Milan, Turin, Mantoue, et chassait les Français de l'Italie par les victoires qu'il remportait à la Trebbia (17-19 juin) sur Macdonald, et à Novi

(15 août) sur Joubert. Continuant ses succès, le général russe voulut se réunir à Korsakoff; mais celui-ci venait d'être vaincu à Zurich, et Souwaroff fut obligé de battre en retraite, par des chemins impraticables, dans les Alpes de la haute Souabe.

En apprenant ces nouvelles, Bonaparte quitta l'Égypte, vint à Paris arracher le pouvoir aux faibles mains des directeurs (18 brumaire), et organisa de nouvelles armées. Il devait vaincre les Autrichiens en Italie, pendant que Moreau les attaquerait en Allemagne.

L'armée française traversa les Alpes au mont Saint-Bernard et arriva à Milan. Bonaparte réorganisait déjà la république cisalpine, que Mélas, le général autrichien, le croyait encore en France. Son armée était enfermée entre le Pô et la mer; il ne pouvait s'échapper que par la rive droite du fleuve. Bonaparte résolut de lui couper la retraite. Mélas essaya de se frayer un chemin, mais fut repoussé à la bataille de Montebello. Dès lors, il attendit les Français dans les plaines de Marengo, où sa cavalerie pouvait se développer à son aise. Enfin, le 14 juin, la bataille s'engagea.

#### BATAILLE DE MARENGO.

« Le 14, à l'aube du jour, les Autrichiens attaquèrent avec fureur le village de Marengo. La résistance fut opiniâtre et longue.

« Le premier consul, instruit par la vivacité de la canonnade que l'armée autrichienne attaquait, expédia sur-le-champ l'ordre au général Desaix de revenir avec son corps sur San-Juliano. Il était à une demi-marche de distance sur la gauche.

« Le premier consul arriva sur le champ de bataille à dix heures du matin, entre San-Juliano et Marengo. L'ennemi avait enfin emporté Marengo, et la division Victor, après la plus vive résistance, ayant été forcée, était mise dans la plus complète déroute. La plaine sur la gauche était couverte de nos fuyards, qui répan-

daient partout l'alarme, et même plusieurs faisaient entendre ce cri funeste : « Tout est perdu ! »

« Le corps du général Lannes, un peu en arrière de la droite de Marengo, était aux mains avec l'ennemi, qui, après la prise de ce village, se déployant sur sa gauche, se mettait en bataille devant notre droite qu'elle débordait déjà. Le premier consul envoya aussitôt son bataillon de la garde consulaire, composé de huit cents grenadiers, l'élite de l'armée, se placer à cinq cents toises sur la droite de Lannes, dans une bonne position, pour contenir l'ennemi. Le premier consul se porta lui-même, avec la 72<sup>e</sup> demi-brigade, au secours du corps de Lannes, et dirigea la division de réserve, Cara-Saint-Cyr, sur l'extrême droite, à Castel-Cerriolo, pour prendre en flanc toute la gauche de l'ennemi.

« Cependant, au milieu de cette immense plaine, l'armée reconnaît le premier consul, entouré de son état-major et de deux cents grenadiers à cheval, avec leurs bonnets à poil ; ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espoir de la victoire. La confiance renaît ; les fuyards se rallient sur San-Juliano, en arrière de la gauche du général Lannes. Celui-ci, attaqué par une grande partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite au milieu de cette vaste plaine, avec un ordre et un sang-froid admirables. Ce corps mit trois heures pour faire en arrière trois quarts de lieue, exposé en entier au feu de mitraille de quatre-vingts bouches à feu, dans le temps que, par un mouvement inverse, Cara-Saint-Cyr marchait en avant sur l'extrême droite et tournait la gauche de l'ennemi.

« Sur les trois heures après midi, le corps de Desaix arriva : le premier consul lui fit prendre position sur la chaussée, en avant de San-Juliano.

« Mélas, qui croyait la victoire décidée, accablé de fatigue, repassa les ponts et rentra dans Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de poursuivre l'armée française. Celui-ci croyant que la re-

traite de cette armée s'opérait sur la chaussée de Tortone, cherchait à arriver sur cette chaussée derrière San-Juliano ; mais, au commencement de l'action, le premier consul avait changé sa ligne de retraite, et l'avait dirigée entre Sale et Tortone, de sorte que la chaussée de Tortone n'était d'aucune importance pour l'armée française.

« En opérant sa retraite, le corps de Lannes refusait constamment sa gauche, se dirigeant ainsi sur le nouveau point de retraite, et Cara-Saint-Cyr, qui était à l'extrémité de la droite, se trouvait presque sur la ligne de retraite, dans le temps que le général Zach croyait ces deux corps coupés.

« Cependant la division Victor s'était ralliée et brûlait d'impatience d'en venir de nouveau aux mains. Toute la cavalerie de l'armée était massée en avant de San-Juliano, sur la droite de Desaix, et en arrière de la gauche du général Lannes. Les boulets et les obus tombaient sur San-Juliano ; une colonne de six mille grenadiers de Zach en avait déjà gagné la gauche. Le premier consul envoya l'ordre au général Desaix de se précipiter, avec sa division toute fraîche, sur cette colonne ennemie ; Desaix fit aussitôt ses dispositions pour exécuter cet ordre ; mais comme il marchait à la tête de deux cents éclaireurs de la 9<sup>e</sup> légère, il fut frappé d'une balle au cœur, et tomba roide mort au moment où il venait d'ordonner la charge.

« Ce malheur ne déranga en rien le mouvement, et le général Boudet fit passer facilement dans l'âme de ses soldats le vif désir dont il était lui-même pénétré, de venger à l'instant un chef tant aimé. La 9<sup>e</sup> légère, qui, là, mérita le titre d'*incomparable*, se couvrit de gloire. En même temps, le général Kellermann, avec huit cents hommes de grosse cavalerie, faisait une charge intrépide sur le milieu du flanc gauche de la colonne ; en moins d'une demi-heure, ces six mille grenadiers furent enfoncés, culbutés, dispersés ; ils disparurent.

« Le général Zach et tout son état-



major furent faits prisonniers (\*). » Des lors l'armée autrichienne ne présenta plus qu'une épouvantable confusion. Le lendemain, Mélas demanda une suspension d'armes; il obtint la permission de se retirer au delà de Mantoue, à condition qu'il céderait toutes les places de la Lombardie.

CONTINUATION DES HOSTILITÉS. TRAITÉ DE LUNÉVILLE.

La cour de Vienne refusant de traiter, la guerre recommença en Allemagne et en Italie. Moreau remporta la bataille de Hohenlinden (3 décembre), et s'avança jusqu'à Lintz; d'un autre côté, Brune passait le Mincio, l'Adige; Macdonald traversait les Alpes du Tyrol, opérait sa jonction avec ses collègues; Bellegarde allait être détruit, et l'armée française d'Italie pouvait venir se joindre à Moreau; Vienne alors eût succombé. L'empereur accepta la paix; elle fut signée à Lunéville (1801, 9 février). L'Autriche perdit la Toscane qui fut érigée en royaume d'Étrurie; cependant on lui donna les évêchés de Trente et de Brixen, et la possession des États vénitiens et de la Gallicie lui fut assurée.

Profitant de la paix, François II s'occupa d'améliorer l'état de son royaume; il encouragea l'industrie. « Les beaux établissements agricoles qu'il fonda dans ses domaines particuliers ont servi d'écoles et de pépinières pour tous les environs. Les seigneurs de Vienne, à son exemple, établirent chez eux des filatures de coton, des manufactures de toile, de bas, de drap, etc. La race des animaux se perfectionna avec une rapidité inconcevable, et le produit que donnaient les laines fines, fit sentir l'avantage des prairies artificielles. Dans l'espace de dix ans, les pays héréditaires virent doubler la valeur de leurs productions: les arts libéraux ne furent pas moins cultivés (\*\*). »

(\*) Mémoires de Napoléon, écrits par le général Gourgaud, t. I, p. 289.

(\*\*) Delaborde, Voyage en Autriche, t. I, p. 203.

#### CRÉATION DE L'EMPIRE D'AUTRICHE.

Quelques mois après que Napoléon eut ceint la couronne impériale, François II réunit tous ses États sous le titre d'empire d'Autriche, et prit pour lui le titre d'empereur héréditaire (11 août 1804).

#### NOUVELLE COALITION CONTRE LA FRANCE. BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Les projets de Napoléon sur l'Angleterre amenèrent la troisième coalition, fomentée par l'or britannique, et dans laquelle l'empereur d'Autriche entra imprudemment. François II s'allia avec la Russie et l'Angleterre (9 août), et déclara la guerre à Napoléon.

Les hostilités engagées, les Autrichiens ouvrirent la campagne plus maladroitement qu'ils ne l'avaient jamais fait. Ils s'imaginèrent prendre Napoléon au dépourvu. Cette prétention devait leur être funeste.

Napoléon ayant fait à Boulogne un simulacre d'embarquement, les Autrichiens le crurent en mer, et s'avancèrent sur la Bavière sans attendre l'arrivée des Russes. Napoléon se mit aussitôt en marche avec son armée, qui passa le Rhin vers la fin de septembre. Ses manœuvres eurent pour objet de se jeter sur les derrières des Autrichiens, afin de les isoler des Russes. Pendant qu'il concentrait ses forces sur Donawerth, Mack commit l'énorme faute de se renfermer dans Ulm, et de vouloir couvrir la ligne du Danube, d'Ulm à Rain, en faisant face du côté du Rhin, quand l'armée française débouchait déjà sur l'extrémité de sa ligne pour l'assaillir à revers. Le 9 octobre, cent vingt mille Français étaient répandus sur les communications de Mack avec Vienne; c'est alors qu'eurent lieu la bataille d'Elchingen (le 14 octobre) gagnée par Ney, l'investissement d'Ulm, et la reddition de cette ville (25 octobre).

Aussitôt Napoléon marcha contre les Russes, qui, sous la conduite de

Kutusoff, s'avançaient au secours des Autrichiens, et étaient déjà parvenus aux bords de l'Inn. Kutusoff, effrayé, se replia, fut battu (6 novembre) au passage de l'Ens, rejeté sur la droite du Danube, battu à Dirnstein par Mortier, obligé de se jeter en Moravie, et de laisser Vienne à Napoléon, qui entra dans cette ville le 13. Après des négociations infructueuses, on se décida à recourir aux armes. La bataille s'engagea auprès d'Austerlitz.

Les Russes et les Autrichiens avaient quatre-vingt mille hommes, placés en ligne depuis Posoritz jusqu'à Augedz, dans un pays coupé par des ravins et défendu par des hauteurs. Leur centre était à Pratzen. Les Russes étaient sûrs de la victoire, et leur jactance était aussi grande que leur inexpérience. Leur plan, que Napoléon devina, était de tourner la droite des Français et de couper leur retraite sur Vienne. Napoléon, qui avait ménagé sa retraite en Bavière par la Bohême, laissa les Russes dégarnir leur gauche et leur centre, leur tendit plusieurs pièges, dans lesquels ils tombèrent tête baissée, et le combat s'engagea le 2 décembre, jour de l'anniversaire du couronnement de Napoléon. Cette circonstance avait animé les Français d'un enthousiasme qu'il serait réellement impossible de décrire. On sait que, pendant la nuit qui précéda le combat, Napoléon, en parcourant le front de bandière, le trouva illuminé. Les soldats avaient mis la paille de leurs bivacs au bout de leurs fusils, et toute la ligne des faisceaux offrait une longue suite de feux de joie. On connaît aussi cette promesse d'un grenadier à l'empereur : « Demain, l'armée t'amènera les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 décembre, l'armée française était ainsi placée : le corps de Bernadotte était au centre, derrière le village de Jirzokowitz. Le corps de Soult formait la droite; placé entre Sokelnitz et Puntowitz, il se

trouvait ainsi en face du centre de l'ennemi. Murat, avec sa cavalerie, était à la gauche avec Lannes. Ce dernier avait son extrême gauche appuyée sur une hauteur appelée le Santon, que Napoléon avait fait fortifier et garnir de dix-huit pièces de canon. Les réserves, composées de dix bataillons de la garde et de dix bataillons de grenadiers d'Oudinot, avec quarante pièces de canon, étaient établies, près de Turas, en arrière de Soult et de Bernadotte. La force totale des troupes françaises en ligne était de soixante à soixante et dix mille hommes; les alliés en avaient près de cent mille. Dès le matin du 2 décembre, les manœuvres de l'ennemi annonçaient que son plan était toujours d'opérer un effort par leur gauche sur la droite de Napoléon, de couper la route de Vienne, et de refouler l'armée française sur la route de Brünn. Les ennemis manœuvrèrent par les deux ailes en dégarnissant leur centre et les hauteurs de Pratzen, clef de tout le champ de bataille. Aussitôt qu'ils eurent commencé leur mouvement, Napoléon s'écria, en s'adressant aux soldats qui l'entouraient : « Soldats, l'ennemi vient » se livrer imprudemment à vos coups : « souvenez-vous que cette bataille doit » être un combat de géants. Il faut » finir cette campagne par un coup de » tonnerre qui confonde l'orgueil de » nos ennemis, et apprenne enfin au » monde que nous n'avons pas de ri- » vaux ! »

Le maréchal Soult partit comme l'éclair du ravin de Kobelnitz, gravit les hauteurs de Pratzen, culbuta l'ennemi; et bientôt le corps de Kolowrat, où se trouvait l'empereur Alexandre, est entouré, mis en déroute, et obligé de s'enfuir, en abandonnant toute son artillerie. A la gauche, l'ennemi fut également pris en flanc, et les réserves se trouvèrent assaillies les premières. Le combat fut partout soutenu avec acharnement, mais partout aussi l'ennemi plia. Sa gauche fut culbutée et obligée de s'enfuir du côté d'Augedz. L'armée russe opéra sa retraite à travers les lacs gèles, qui se

trouvent au-dessous de ce bourg; mais le poids des canons et les boulets français enfoncèrent la glace; hommes et artillerie furent engloutis; et, sans la nuit et le brouillard, toute l'armée était détruite en cet endroit.

Au centre, un combat furieux s'était engagé entre la division d'Erlon et la garde russe. Un bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne fut enfoncé et perdit son aigle dans la mêlée; mais bientôt la cavalerie de la garde, commandée par Bessières, soutenue par l'infanterie de Bernadotte, enfonça la ligne russe; l'infanterie de la garde russe se replia sur Krzenowitz. Le régiment des chevaliers-gardes essaya de rétablir les affaires; il fut détruit par les grenadiers à cheval que Rapp dirigeait. Pendant ce temps, Murat et Lannes mettaient en déroute le corps de Bagration et la cavalerie d'Ouwaroff qui défendaient la droite de l'armée russe.

L'ennemi, battu sur tous les points, fut rejeté sur la route de Hongrie, où il pouvait être pris en tête par Davoust, pendant que Napoléon le pressait en queue. L'armée austro-russe avait perdu vingt-cinq mille hommes et cent vingt pièces de canon.

L'empereur d'Autriche demanda une entrevue, elle lui fut accordée et elle eut lieu près du village de Nazedlowitz, dans un bivac, sur le bord d'un fossé. Napoléon, alors maître des destinées de l'Europe, manqua à sa fortune(\*). Un armistice fut conclu; les

troupes russes, que Napoléon pouvait détruire entièrement, durent retourner

alliance commune; que du maintien d'un tel système de rapports entre les grands États de l'Europe naitraient des causes permanentes de guerre; que les paix ne seraient que des trêves, et que l'effusion du sang humain ne serait jamais que suspendue.

« Il se demandait dès lors quel était le nouveau système de rapports qui, supprimant tout principe de méintelligence entre la France et l'Autriche, séparerait les intérêts de l'Autriche de ceux de l'Angleterre, les mettrait en opposition avec ceux de la Russie, et par cette opposition garantirait l'empire ottoman et fonderait un nouvel équilibre européen. Telle était la position du problème. Voici qu'elle en était la solution. Il proposait d'éloigner l'Autriche de l'Italie en lui ôtant l'État vénitien, de la Suisse en lui ôtant le Tyrol, de l'Allemagne méridionale en lui ôtant ses possessions en Souabe. De cette manière, elle cessait d'être en contact avec les États fondés ou protégés par la France, et elle ne restait plus en hostilité naturelle avec elle. Pour surcroît de précaution, l'État vénitien ne devait pas être incorporé au royaume d'Italie, mais être interposé comme État républicain et indépendant entre ce royaume et l'Autriche. Après avoir dépouillé celle-ci sur un point, il l'agrandissait sur un autre, et lui donnait des compensations territoriales proportionnées à ses pertes, afin que, n'éprouvant aucun regret, elle ne fit aucune tentative pour reconquer ce qui lui aurait été enlevé. Où étaient placées ces compensations? Dans la vallée même du Danube, qui est le grand fleuve autrichien. Elles consistaient dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie.

(\*) Après les victoires d'Elchingen et d'Ulm, M. de Talleyrand envoya de Strasbourg à Napoléon un plan de traité avec l'Autriche, qui modifiait entièrement le système de la politique européenne. Selon lui, il y avait en Europe quatre grandes puissances, la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie. Il faisait remarquer à l'empereur, « Que l'Autriche et l'Angleterre étaient alors les ennemies naturelles de la France, et la Russie son ennemie indirecte par la sollicitation des deux autres et par ses projets sur l'empire ottoman; que l'Autriche, tant qu'elle ne serait pas en rivalité avec la Russie, et la Russie tant qu'elle resterait en contact avec la Porte, seraient facilement unies par l'Angleterre dans une

« Par là, disait-il en concluant, les Allemands seraient pour toujours exclus de l'Italie, et les guerres, que leurs prétentions sur ce beau pays avaient entretenues pendant tant de siècles, se trouveraient à jamais éteintes; l'Autriche, possédant tout le cours du Danube et une partie des côtes de la mer Noire, serait voisine de la Russie et dès lors sa rivale, serait éloignée de la France et dès lors son alliée; l'empire ottoman achèterait, par le sacrifice utile de provinces que les Russes avaient déjà envahies, sa sûreté et un long avenir; l'Angleterre ne trouverait plus d'alliés sur le continent, ou n'en trouverait que d'inutiles; les Russes, comprimés

immédiatement en Pologne, et des négociateurs devaient se réunir à Presbourg pour traiter de la paix définitive.

PAIX DE PRESBOURG. DISSOLUTION DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE. CONFÉDÉRATION DU RHIN.

Le traité fut signé à Presbourg le 26. L'empereur d'Autriche paya les fautes de sa conduite et de l'inhabileté de ses généraux, par la cession de plusieurs provinces : il fut obligé d'abandonner au royaume d'Italie les États vénitiens et la Dalmatie; à la Bavière, le Tyrol, le Vorarlberg, les évêchés de Trente et de Brixen, avec plusieurs seigneuries, Passau, etc.; au duc de Bade, l'Autriche antérieure, le Brisgau et Constance; au Wurtemberg, les cinq villes du Danube. Ce traité détruisait la monarchie autrichienne.

L'année suivante, Napoléon (1<sup>er</sup> août 1806) renversait l'empire d'Allemagne et le remplaçait par la confédération du Rhin. Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon indique le but qu'il se proposait alors, c'était l'unité, l'agglomération des peuples allemands; il voulait simplifier la monstrueuse organisation de l'Allemagne, détruire le long mensonge de l'empire germanique, et, en se déclarant protecteur du nouvel État, annihiler la puissance de la Prusse et de l'Autriche, et attacher l'Allemagne au sort de la France.

Dès lors, François II abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne et prit celui de François 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche; il semblait se résigner à sa mauvaise fortune, mais, fidèle au caractère autrichien, il se préparait secrètement à laver la honte de la capi-

dans leurs déserts, porteraient leur inquiétude et leurs efforts vers le midi de l'Asie, et le cours des événements les mettrait en présence des Anglais, transformant en futurs adversaires ces confédérés d'aujourd'hui. »

Napoléon rejeta ce plan.

Mignet, Notice historique sur le prince de Talleyrand.

tulation d'Ulm et de la paix de Presbourg.

Quant à l'empereur Alexandre, ne voulant pas accepter l'humiliation de ses alliés, il refusa la paix que Napoléon lui offrit.

NOUVELLE COALITION DE L'AUTRICHE CONTRE LA FRANCE. BATAILLE DE WAGRAM.

La paix de Presbourg ne pouvait pas être de longue durée. François 1<sup>er</sup> s'occupait aussitôt des moyens de recommencer les hostilités; profitant des embarras que la guerre d'Espagne donnait à Napoléon, François 1<sup>er</sup> lui déclara la guerre (15 avril 1808). Bien que cet acte dût être regardé comme injuste par tous les Français, Napoléon, pour achever d'irriter la France contre l'Autriche, et rendre ainsi la guerre aussi populaire que possible, fit publier toutes les pièces diplomatiques relatives à cette affaire, et ordonna qu'on remit au sénat la pièce suivante :

Le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, étant venu au ministère des relations extérieures le 2 mars 1809, l'entretien suivant s'établit entre lui et M. le comte de Champagny :

*L'ambassadeur.* — M. le comte, je viens vous annoncer l'arrivée du comte de Mier; il a mis neuf jours à se rendre de Vienne à Paris; il a trouvé la route encombrée de neiges et de troupes. Je suis autorisé à vous prévenir que le courrier prochain m'apportera la réponse de ma cour à différentes notes que vous m'avez adressées au sujet de cet officier italien insulté à Trieste, et de l'acte de violence exercé contre un homme d'Udine. Sa Majesté l'empereur mon maître a ordonné à cet égard des recherches dont on n'avait pas encore reçu à Vienne le résultat.

*Le ministre.* — J'espère alors, M. l'ambassadeur, que votre courrier aura à m'annoncer la répression de ces attentats dont j'ai regretté d'avoir si souvent de justes plaintes à porter.

*L'ambassadeur.* — J'ai aussi reçu l'ordre de ma cour de prévenir Votre Excellence, qu'ainsi que je l'avais prévu, le retour de l'empereur Napoléon à Paris, l'ordre donné aux princes de la confédération du Rhin de

tenir prêts leurs contingents, et enfin quelques articles insérés dans les journaux français et allemands, ont donné à ma cour de justes inquiétudes, et qu'elle a cru devoir faire sortir ses troupes du pied de paix où elles ont été jusqu'à présent; mais que l'empereur mon maître, toujours animé des mêmes sentiments, ne prend cette mesure que parce qu'il s'y voit forcé, et qu'il conserve toujours, à l'égard de la France, les dispositions les plus pacifiques.

*Le ministre.* — Est-ce que vous voulez nous faire la guerre, M. l'ambassadeur?

*L'ambassadeur.* — Si nous avions voulu vous faire la guerre, nous n'aurions pas attendu ce moment; avant le mois de janvier, nos troupes auraient été sur le Rhin.

*Le ministre.* — Cela n'aurait pas été si facile, M. de Metternich; les moyens que nous avons à vous opposer en ce moment existaient au mois de janvier.

*L'ambassadeur.* — Mais l'empereur Napoléon était en Espagne....

*Le ministre.* — Oui, mais en 1805, vous étiez à Ulm qu'il était encore à Boulogne, et il n'est pas arrivé trop tard.... Soyez vrai. Si vous faites marcher des troupes, c'est que la faction anglaise a pris le dessus à Vienne. On affiche des alarmes pour séduire et entraîner l'empereur; ceux qui sont au fait et qui dirigent ce qui se passe chez vous n'en ont pas. D'ailleurs, ils ne peuvent en avoir. Comment seriez-vous alarmés dans ce moment, lorsque vous ne l'étiez pas au mois d'août dernier? Alors l'empereur n'était pas en Espagne, alors il couvrait toute l'Allemagne de ses troupes; il occupait sur vos derrières la Silésie et le grand-duché de Varsovie; les troupes de la confédération du Rhin étaient campées, et cependant vous restiez tranquilles. Vous vouliez attendre les événements. Actuellement, vous feignez des inquiétudes; vous vous alarmez du retour de l'empereur, comme s'il avait dû rester toujours en Espagne; vous vous plaignez d'un avis donné aux princes de la confédération, comme si cet avis, qu'a rendus nécessaires la continuation de vos armements, étaient autre chose que l'avis de se tenir prêts, et vous m'annoncez que vous faites marcher vos troupes! Pas un homme n'a bougé de la part de la confédération ni de la France. Si vous n'avez pas fait la guerre à l'empereur, vous lui avez ôté la sécurité de la paix; vous avez précipité son retour; vous l'avez empêché de poursuivre les Anglais en personne, et de leur fermer le chemin de la

mer; vous avez arrêté des expéditions projetées contre l'Angleterre; des troupes qui se rendaient à Toulon et à Boulogne ont suspendu leur marche à Lyon et à Metz par les menaces que vous avez faites. Vous avez servi l'Angleterre. Parlerai-je de cette fermentation dont on agite les États autrichiens? de cette opinion qu'on a dirigée contre la France? des insultes faites à Trieste à des officiers français et italiens? de l'assassinat de nos courriers si longtemps impuni? des articles de la *Gazette de Presbourg*? des fausses nouvelles répandues sur l'Espagne? de l'accueil fait à Trieste aux officiers de la frégate espagnole envoyée par les insurgés? du libelle de M. Cevallos répandu à Vienne avec profusion?

*L'ambassadeur.* — Monsieur, cette brochure n'est venue de Munich.

*Le ministre.* — Ne pouvait-elle pas y être venue de Vienne? Au reste, le livre s'est vendu à Vienne; il s'est vendu avec la permission de la police. J'en ai vu l'annonce publique, et je sais qu'on l'annonce ainsi que les livres dont elle permet la vente. Je continue.... Partout vos agents se sont montrés les ennemis de la France; je vous mettrai sous les yeux des extraits de correspondance qui vous feront connaître la conduite de votre internonce à Constantinople, et celle de votre consul en Bosnie.

*L'ambassadeur.* — Mais n'avons-nous pas à nous plaindre aussi de M. de Latour-Maubourg, qui a, pour ainsi dire, déclaré la guerre entre la France et l'Autriche, en rompant toute communication entre les Français et leurs alliés, et les Autrichiens?

*Le ministre.* — Que devait donc faire M. de Latour-Maubourg? assister au triomphe des Anglais? Vraiment, cela eût été trop complaisant.

Voilà donc les griefs que nous pourrions alléguer contre vous; et cependant vous savez si notre conduite a été pacifique. A-t-on fait à votre cour une demande qui pût blesser le plus faible de ses intérêts? Vous a-t-on dit un mot dont vous puissiez vous plaindre? Vous avez répandu le bruit qu'on vous demandait Trieste, Fiume, la Croatie.

*L'ambassadeur.* — C'est dans la *Gazette d'Allemagne* qu'on a imprimé cela.

*Le ministre.* — Mais par ordre de votre cabinet, et par les lettres venues de Vienne et de Presbourg; mais c'est en Autriche aussi qu'on l'a imprimé, et il vous était si facile de désabuser votre peuple: avez-vous dit un mot pour cela?

*L'ambassadeur.* — Mais, ici, me parle-t-on davantage? Si l'empereur avait réellement des inquiétudes sur ce qu'on a appelé nos armements, pourquoi, au lieu de se taire avec moi, et d'appeler les troupes de la confédération, ne m'a-t-on pas parlé? Ou se serait expliqué, et probablement entendu.

*Le ministre.* — A quoi cela aurait-il servi? à quoi ont servi des démarches semblables faites il y a cinq mois? L'empereur ne vous parle plus, monsieur, parce qu'alors il vous a parlé en vain; parce que vous avez perdu auprès de lui, par des promesses trompeuses, le crédit qu'on accorde au titre d'ambassadeur. Rappelez-vous qu'alors vous promettez qu'il ne serait plus donné suite à vos mesures militaires, que les exercices de la milice discontinueraient avec la belle saison, que la reconnaissance du roi Joseph ne souffrirait aucune difficulté; et sur tous ces points vous vous disiez autorisé par votre cour. D'ailleurs, je répondrai en un seul mot: l'empereur a pu être réservé avec un ambassadeur que sa cour avait, pour ainsi dire, désavoué, et qu'il a aussi considéré comme auteur de démarches hasardées que les faits ont démenties; mais il n'a pas appelé un seul homme de la confédération: de l'avis de se tenir prêt à celui de marcher que vous avez donné, il y a loin. Les troupes qui étaient sur la Saône et la Meurthe y sont encore, et n'ont pas bougé.

*L'ambassadeur.* — Mais une partie de ces promesses a été effectuée; ou n'a rien ajouté à l'organisation militaire.

*Le ministre.* — On a tout fait pour inquiéter.

*L'ambassadeur.* — Je ne crois pas que les exercices aient été continués pendant l'hiver.

*Le ministre.* — A Trieste, pendant l'hiver, les milices ont été exercées dans le vieux théâtre.

*L'ambassadeur.* — Enfin, si le roi Joseph n'a pu être reconnu, il faut l'attribuer à la conférence d'Erfurth. Certes, si l'empereur avait voulu admettre à cette conférence l'empereur mon maître, ou seulement s'il m'avait été permis d'y aller, ainsi que je l'avais proposé, la reconnaissance aurait été prononcée. Elle ne l'a pas été parce que cette conférence a donné des soupçons, parce que la Russie est intervenue, parce que son langage, fort peu amical, a offensé, parce que cette réunion de deux grandes puissances, dont on ignorait les vues et les résolutions, a fait juger que cette affaire de

la reconnaissance se trouvait liée à d'autres arrangements dont on a cru devoir exiger la connaissance.

*Le ministre.* — Votre promesse était absolue; elle a été faite dans un temps où la conférence d'Erfurth était prévue; elle était faite en retour d'une promesse du gouvernement français d'évacuer la Silésie, promesse qu'il a effectuée. Au surplus, ce résultat de la conférence d'Erfurth vous a été connu; vous savez bien qu'elle n'était pas dirigée contre vous. Pourquoi donc n'avez-vous pas fait cette reconnaissance?

*L'ambassadeur.* — Mais le général Androssy a rejeté la reconnaissance conditionnelle que vous aviez offerte. D'ailleurs, si nous n'avons pas fait la reconnaissance, nous avons parlé de conserver des relations amicales avec le roi Joseph, comme roi d'Espagne.

*Le ministre.* — M. l'ambassadeur, je crains que vous ne vous trompiez; ces termes ne sont point dans la réponse de votre cour. Est-ce en faisant imprimer avec affectation les libelles des insurgés? est-ce en quittant Madrid et en suivant les insurgés, que votre chargé d'affaires à Madrid a prouvé qu'il avait ordre d'être l'ami du roi Joseph? Au surplus, que prétendaient la France et la Russie en vous demandant cette reconnaissance? Faciliter la paix avec l'Angleterre, ne laisser à cette puissance aucune chance de troubler le continent, et par là porter à la paix dont tout le monde a besoin. Vous êtes venu à la traverso, vous avez pris le langage et embrassé la défense de l'Angleterre; vous avez dit au public que vous armiez. Vos gazettes, qui sont d'une si grande circonspection, ont été pires que les plus mauvais libelles de Londres. La paix avec l'Angleterre n'a pas eu lieu. L'Angleterre triomphe à Constantinople de vous voir courir à la guerre. Qu'en espérez-vous?

*L'ambassadeur.* — Actuellement que nos troupes vont sortir de l'état de paix où elles étaient, on verra la différence entre cet état et celui où elles vont se placer.

*Le ministre.* — On verra les résultats de neuf mois de préparatifs. Croyez-vous de bonne foi qu'ils puissent faire peur et imposer à personne? Au surplus, je le répète: l'empereur qui ne vous demande rien, que de le faire jouir de la sécurité de la paix, ne veut pas la guerre; il la fera si vous l'y contraignez. Il ne vous en a pas donné le plus léger prétexte. Je lui rendrai compte de la communication que vous venez de me

faire. Je ne sais où vos mesures vous entraîneront ; mais si la guerre a lieu, c'est parce que vous l'aurez voulu.

*L'ambassadeur (en s'en allant).* — Je ne parle jamais de moi, mais vous savez comme je suis traité dans les cercles de la cour. On m'a dit que l'empereur se plaignait du traitement fait à son ambassadeur à Vienne. Je proteste que le général Andréossy a, jusqu'à ce dernier moment, été parfaitement traité par l'empereur mon maître.

*Le ministre.* — Vous savez, M. l'ambassadeur, qu'il n'y a pas de rang établi à la cour. L'empereur ne se plaint pas de M. de Metternich ; mais il ne peut plus accorder la même confiance à l'ambassadeur qui a été, pour ainsi dire, démenti par sa propre cour. Votre cour, en n'exécutant pas vos promesses, a seule blessé la dignité de votre caractère.

Tous les reproches adressés à l'Autriche étaient fondés, et la guerre ne tarda pas à éclater. L'Autriche leva trois cent cinquante mille hommes, jaloux de venger la honte de la capitulation d'Ulm, et lança dans toute l'Allemagne un appel aux peuples, pour les exciter à se soulever contre la domination de la France ; on mit en mouvement les sociétés secrètes, les fédérés de la Vertu, dont l'un des chefs résidait à Vienne ; et on choisit la Westphalie, la vieille terre des tribunaux vehmiques, pour le théâtre de l'explosion.

#### GUERRE DE 1809 CONTRE LA FRANCE. BATAILLE DE WAGRAM.

L'archiduc Charles, placé à la tête de l'armée autrichienne, passa l'Inn le 10 avril 1809, et se dirigea sur Munich et Ratisbonne, où il devait réunir près de cent quatre-vingt mille combattants ; mais il perdit un temps précieux dans ses marches. À peine la nouvelle du passage de l'Inn fut-elle parvenue à Paris (le 12), par dépêche télégraphique, que Napoléon quitta cette ville et arriva à son quartier général, à Donawerth, le 17, où il répara les nombreuses fautes de Berthier. Le combat de Thann permit aux divers corps de l'armée française de se réunir, d'isoler la gauche des Autrichiens

à Abensberg, d'achever de la mettre hors de combat à Landshut, et de présenter la bataille auprès d'Eckmühl, au centre de l'archiduc isolé de ses ailes. Le 22, au matin, le combat s'engagea ; et, après des prodiges de valeur de l'armée française, les cuirassiers de Nansouty, par leur impétuosité, décidèrent la victoire. L'archiduc Charles perdit dix mille hommes et battit en retraite sur la Bohême. Napoléon, en dix jours, était venu de Paris à Ratisbonne, et avait décidé de la campagne après quatre victoires.

Aussitôt que l'archiduc eut abandonné la rive droite du Danube, Napoléon marcha sur Vienne. Le général autrichien Hiller défendit le passage de la Traun, retranché à Ebersberg. Le général Cohorn passa un pont de cent toises sous le feu de quatre-vingts pièces de canon, s'empara du château et mit en pleine déroute, après un horrible combat dans les rues étroites de la ville, les trente mille hommes chargés de la défendre. L'archiduc Charles perdit, à Budweis, un temps précieux, au lieu de s'avancer à marches forcées pour couvrir la capitale de l'empire. Napoléon arriva, le 10 mai, sous les murs de Vienne, vingt-sept jours après son départ de Paris !

Le gouvernement essaya de défendre cette ville, en invoquant le souvenir de la résistance faite jadis aux Turcs, et l'héroïque défense de Saragosse ; « mais, comme le dit Jomini, nous « n'étions pas des Turcs, et les bons « Viennois ne sont pas des Arago- « nais. » L'archiduc Maximilien se retira dans l'ancienne enceinte avec quinze mille hommes ; mais, voyant les Français marcher sur le pont de Tabor pour lui couper la retraite, il se hâta, pour n'être pas fait prisonnier, de brûler le pont et d'évacuer la ville qui se rendit le 13 mai.

Aussitôt Napoléon, profitant de l'abandonnement de l'ennemi, résolut de passer le Danube. Certes, à tout autre général ce projet eût paru impraticable : il s'agissait, en effet, de franchir un fleuve de trois cents toises de largeur en présence de cent mille hom-

mes, soutenus par une artillerie formidable, et retranchés dans d'inexpugnables positions.

Napoléon choisit, pour passer le fleuve, l'endroit où son cours est divisé par plusieurs îles, entre autres par l'île de Lobau. Les ponts furent jetés le 19 et le 20, malgré l'ennemi et une crue subite du Danube. Le 21 au matin, Masséna s'établit à Aspern, et la division Boudet à Essling, la cavalerie de Bessières entre les deux bastions. Bientôt après l'archiduc Charles fait attaquer Aspern par quatre-vingt mille hommes et trois cents pièces de canon. A la suite d'un combat acharné, les cuirassiers, lancés contre les artilleurs autrichiens, les forcent à retirer leurs pièces en toute hâte; mais la cavalerie française ne put entamer l'infanterie autrichienne. A Essling, Lannes soutenait le choc de Rosenberg au milieu d'un village en flammes; les Français restèrent dans toutes leurs positions, mais rien n'était encore décidé. Le 22, le combat recommença; deux ruptures partielles des ponts n'avaient pas permis à Napoléon d'avoir sur la rive gauche plus de cinquante-cinq mille hommes et cent pièces de canon. Malgré cette infériorité du nombre, la bataille s'engagea. La direction de la ligne concave de l'archiduc indiquait à Napoléon le point qu'il devait surtout attaquer.

Davoust et la jeune garde déboucheront par Essling, prendront en flanc la gauche des Autrichiens, et l'acculeront au Danube; Masséna restera à Aspern et contiendra la droite de l'ennemi; Oudinot et Lannes, formés au centre avec la cavalerie, enfonceront celui de l'ennemi. Oudinot et ses grenadiers commencent l'attaque malgré le feu de l'artillerie de l'ennemi; l'archiduc s'avance avec toutes ses réserves pour soutenir ses colonnes ébranlées; Lannes et Bessières marchent à sa rencontre. Les bataillons autrichiens pliaient, lorsqu'à sept heures du matin, au moment où la victoire allait se décider, on annonça à Napoléon que le pont venait d'être détruit en entier par des brû-

lots et des bateaux amarrés que l'ennemi avait lancés; Napoléon, voyant ses communications interceptées avec ses réserves, ordonna aussitôt à Lannes de se replier sur Essling; mais, au moment où ce maréchal allait commencer son mouvement de retraite, l'archiduc exécuta une attaque générale sur Essling pour s'emparer des ponts. Pendant six heures (de dix heures à quatre), l'archiduc entra cinq fois dans Essling, et en fut toujours repoussé; enfin il venait de s'en emparer pour la sixième fois, lorsque la brigade des fusiliers de la garde, commandée par l'intrépide comte Lobau, se précipite avec fureur, reprend enfin ce poste important, et assure ainsi notre retraite. Il y avait trente heures que les troupes françaises combattaient. La bataille était terminée quand un boulet perdu cassa les genoux au généreux Lannes. L'armée française se retira dans l'île de Lobau et se prépara à recommencer l'attaque. Le 25, les ponts étaient réparés; l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, opéra sa jonction avec Napoléon. Marmont arriva aussi avec le corps d'armée de Dalmatie. Enfin, après cinq semaines passées dans l'île de Lobau, Napoléon se prépara à repasser le Danube. Il avait cent cinquante mille hommes et quatre cents bouches à feu. L'archiduc Charles, trompé par les constructions gigantesques que Napoléon faisait élever, crut que l'empereur déboucherait de nouveau entre Essling et Aspern; en conséquence, il avait fortement retranché ces positions défendues par une formidable artillerie. Dans la nuit du 4 au 5 juillet, l'armée entière passa dans l'île de Lobau. Aussitôt l'archiduc, trompé par une fausse démonstration contre Aspern, fait tirer toutes ses pièces contre l'île de Lobau. L'artillerie française, en répondant, incendia le village d'Enzersdorf; un orage violent augmenta la majesté de cette scène terrible. Pendant ce temps, Napoléon faisait placer un pont construit à l'avance entre l'île Alexandre et la rive gauche; cinq autres furent aussitôt



jetés, et le défilé se fit toute la nuit. Le lendemain, l'archiduc trouva l'armée française, qu'il croyait écrasée, en bataille sur sa gauche, au delà de ses retranchements. Le général autrichien, stupéfait de tant d'habileté et d'audace, se retira sur Wagram, et reforma ses lignes sur ce plateau qu'il étudiait depuis cinq mois. La journée du 5 se passa en reconnaissances et en escarmouches. Mais, le 6, la bataille s'engagea.

« L'archiduc Jean était sur la March, à la tête de trente mille hommes; et, dans la soirée du 5, on avait reconnu que la droite du généralissime s'étendait jusqu'à Neusiedel, à une lieue et demie de Wagram. On devait en conjecturer qu'il manœuvrait pour rallier son frère; et, selon toute apparence, Neusiedel était la clef du champ de bataille. Au point du jour, on se disposait à l'enlever, lorsque les Autrichiens en sortirent, passèrent le Russbach, et firent reculer l'aile droite du vice-roi. Mais on était sous les armes; on leur eut bientôt opposé Eugène, Davoust, la garde, la cavalerie; ils furent culbutés et rejetés en désordre au delà du ruisseau.

« Comme Napoléon allait suivre ce succès, aborder les collines, se jeter entre les deux archiducs, il apprit que Rosenberg seul était devant lui. Il aperçut dans le lointain les masses du généralissime, que ce prince avait formées de Stammersdorf au Danube, et qui s'avançaient perpendiculairement au fleuve. Les officiers d'ordonnance se succédaient d'instant en instant; on sut bientôt que le centre des Autrichiens occupait Aderklaa, évacué par Bernadotte, et que leur droite marchait aux ponts. Comme dans la journée du 21 mai, ils prenaient à revers les lignes françaises et mettaient toute l'armée en péril. Un coup d'œil suffit à Napoléon pour mesurer le mal et pour y porter remède. Il laissa à Davoust le soin de déborder Rosenberg, de le rejeter sur Wagram; il courut à Masséna, lui donna le commandement de toute la gauche, lui prescrivit de rentrer dans Aderklaa;

enfin il prit Eugène, Marmont, Oudinot, les Bavares et les réserves pour former le centre, et leur fit faire un changement de front, l'aile gauche en arrière, de manière à les ranger de Baumersdorf à Raschdorf.

« Ce mouvement, qui s'exécuta sous les ordres d'Eugène, avec une admirable précision, fut protégé par l'attaque d'Aderklaa. Masséna enleva d'emblée le village; puis, en s'y maintenant pendant trois heures, il s'opposa au déploiement du centre de l'archiduc. Enfin, assailli par le prince en personne, débordé par sa droite, il dut céder la position; mais le vice-roi était en mesure, et l'on pouvait reculer sans rien compromettre. L'infanterie se forma par bataillons serrés en masse, et se replia en obliquant à gauche en arrière, et en repoussant avec vigueur les charges de la cavalerie ennemie. Lorsqu'elle eut repris l'alignement du centre à la hauteur de Raschdorf, elle fit halte.

« Il était dix heures: à ce moment, l'archiduc, ayant déblayé le débouché de son centre, s'avancait dans la plaine. Napoléon, qui ne voulait ni se porter au-devant de lui, ni engager la mêlée, l'attendait de pied ferme, couvert sur une demi-lieue de front par soixante pièces d'artillerie de la garde. A l'approche des Autrichiens, toute la batterie vomit un feu terrible et les força de suspendre leur marche. La canonnade s'ouvrit de part et d'autre, portant dans les rangs opposés le ravage et la mort; elle se termina à l'avantage des Français; l'ennemi fut réduit au silence.

« Cependant la gauche du généralissime pénétrait dans l'intervalle que Masséna avait laissé vide entre le Danube et lui. Le maréchal expédiait ses aides de camp pour annoncer les progrès de l'ennemi, pour demander des ordres. Le canon tonnait déjà sur ses derrières; la division Boudet, qu'on avait laissée à la garde des ponts, était refoulée dans l'île; la retraite était menacée.

« Napoléon semblait indifférent à ces nouvelles; il les écoutait en silence

et portait ses regards, non du côté du Danube, mais vers sa droite. Enfin, à midi, il aperçut Davoust, qui depuis le matin cherchait à tourner Rosenberg, dépasser Neusiedel. Il vit le corps autrichien plier; il vit qu'il n'avait plus de diversion à craindre de l'armée de Hongrie, et il s'écria vivement: « Courez dire à Masséna qu'il « reprenne l'attaque, la bataille est « gagnée. »

« Masséna tomba impétueusement sur les colonnes qui avaient osé le déborder; il leur enleva Essling, où elles cherchaient un appui; il rallia Boudet, et, culbutant tout sur son passage, il seconda puissamment, en se portant jusqu'à Léopoldau, le mouvement que faisait le centre.

« Napoléon s'était assuré que Davoust avait pris l'ascendant et devait percer jusqu'à Wagram; il le fit côtoyer par Oudinot; puis, flanqué de l'autre côté par Masséna, il n'hésita plus à former le reste de son centre en colonne, et à le pousser en avant.

« Macdonald se mit en première ligne avec huit bataillons déployés et treize bataillons en masse sur les ailes; en seconde ligne, le vice-roi suivit avec deux divisions, les cuirassiers et la cavalerie légère de la garde aux ailes; enfin, en troisième ligne, Napoléon, la vieille et la jeune garde, et les grenadiers à cheval.

« Rien ne put arrêter l'élan de cette masse formidable; les lignes de l'ennemi se rompirent devant elle. En la chargeant en flanc, elles lui firent éprouver de cruelles pertes, mais elle traversa, sans s'arrêter, toute la plaine; et lorsque, en saisissant enfin Süssenbrunn, Macdonald eut enfin trouvé un point d'appui, qui jusqu'alors lui avait manqué, l'archiduc, dont les ailes avaient déjà perdu Wagram et Léopoldau, renonça au champ de bataille, et ne combattit plus que pour assurer sa retraite (\*). »

(\*) Histoire des guerres de la révolution par un ancien élève de l'École polytechnique.

PAIX DE VIENNE. NAPOLEON ÉPOUSE L'ARCHIDUCHESSA MARIE-LOUISE.

Les négociations s'ouvrirent aussitôt, et l'empereur François I<sup>er</sup> fut obligé d'accepter la paix de Vienne ou de Schœnbrunn (10 octobre 1809).

Par ce traité, l'Autriche céda à la France toutes les provinces illyriennes, le cercle de Villach, le comté de Görz, le territoire de Trieste, la moitié de la Croatie et le littoral de la Hongrie et de l'Italie; au roi de Sardaigne, comme duc de Sardaigne, la Gallie occidentale; à la Russie, un district de quatre cent mille âmes dans la Gallie orientale; et aux princes de la confédération, Salzbourg, l'Innviertel, l'Hausruckviertel.

« La paix de Vienne fit perdre à la monarchie autrichienne environ trois millions et demi de sujets; mais l'invincible attachement que lui avaient témoigné ses peuples en était le premier dédommagement; et ce qui se perdait comme le Tyrol, n'était pas perdu. Cependant tout semblait présager qu'après une pause, il s'élèverait un nouvel orage qui lui enlèverait encore d'autres États. Maintenant, totalement séparée de la mer, privée de son rempart des Alpes et avec des frontières ouvertes, politiquement et militairement investie au sud, à l'ouest et au nord, et sans finances, quel espoir pouvait-il lui rester, sinon dans les erreurs de la politique (\*)? »

En effet, méditant de grands projets contre la Russie, et poussé par le désir insensé de s'allier avec la fille d'un empereur de vieille race, Napoléon demanda à François I<sup>er</sup> la main de l'archiduchesse Marie-Louise, et contracta avec ce prince, dirigé par le cauteux prince de Metternich, une alliance qui lui laissait le champ libre pour se jeter en Russie et servir ainsi les intérêts de l'Autriche. En effet, dans le cas d'une victoire ou d'une défaite, François I<sup>er</sup> n'avait qu'à gagner; pressé entre deux redoutables voisins, l'affaiblissement de l'un ou de

(\*) Herren, Manuel d'histoire moderne, t. II, p. 108.

l'autre ne pouvait être qu'utile à l'Autriche. Comment Napoléon ne vit-il pas que ce mariage ne pouvait faire oublier à l'Autriche la perte de ses frontières et le souvenir de ses défaites? Comment a-t-il pu croire à l'amitié d'un ennemi vaincu si souvent? Quels qu'aient été les motifs secrets qui ont fait agir l'empereur français, il comprit lui-même, mais trop tard, les funestes résultats de sa conduite, et disait à Sainte-Hélène : « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schönbrunn eût été moins funeste pour la France que ne l'a été mon union avec l'Autriche. » En effet, pour ne pas mécontenter son nouvel allié, auquel il avait assuré la possession de la Gallicie, Napoléon abandonna encore une fois son véritable appui, la cause des peuples, et refusa aux Polonais de proclamer solennellement le rétablissement de leur nationalité.

L'AUTRICHE ABANDONNE LA FRANCE APRÈS LA CAMPAGNE DE RUSSIE. CAMPAGNES DE 1813 ET 1814.

Après les désastres de 1812, l'Autriche crut que le moment était venu de recommencer la guerre ou de se faire rendre tout ce qu'elle avait cédé par les traités de Presbourg et de Vienne. A la fin de juin 1813, M. de Metternich vint à Dresde traiter avec Napoléon des conditions d'une alliance avec l'Autriche. François 1<sup>er</sup> demandait la restitution de l'Illyrie, la moitié de l'Italie, l'abandon de l'Espagne, de la Hollande, de la confédération du Rhin. L'empereur indigné s'écria : « Il me faudrait évaluer l'Europe, dont j'occupe encore la moitié; ramener mes légions la crosse en l'air, derrière le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, et souscrivant à un traité qui ne serait qu'une vaste capitulation, me livrer comme un sot à mes ennemis, et m'en remettre, pour un avenir douteux, à la générosité de ceux-là même dont je suis aujourd'hui le vainqueur. Et c'est quand mes drapeaux flottent encore aux bouches de la Vistule et de l'Oder, quand mon armée triom-

phante est aux portes de Berlin et de Breslau, quand, de ma personne, je suis ici à la tête de trois cent mille hommes, que l'Autriche, sans coup férir, sans même tirer l'épée, se flatte de me faire souscrire à de telles conditions! Sans tirer l'épée! cette prétention est un outrage. Et c'est mon beau-père qui accueille un tel projet! c'est lui qui vous envoie! Dans quelle attitude veut-il donc me placer en présence du peuple français? Il s'abuse étrangement, s'il croit qu'un trône mutilé puisse être en France un refuge pour sa fille et son petit-fils (\*). »

L'Autriche déclara la guerre à la France le 12 août 1813, et s'allia avec la Russie et la Prusse (9 septembre). Ce traité, conclu à Tœplitz entre MM. de Metternich, de Nesselrode et de Hardenberg, contenait parmi ses principaux articles : 1<sup>o</sup> l'union étroite et la garantie réciproque des Etats des puissances contractantes ; 2<sup>o</sup> l'assistance mutuelle avec au moins soixante mille hommes, et un plus grand nombre, au besoin, pour le rétablissement et le maintien de la paix en Europe ; 3<sup>o</sup> point de paix ni de trêves séparées ; 4<sup>o</sup> la restauration des monarchies autrichienne et prussienne sur le même pied qu'en 1805.

Le 3 octobre, l'Autriche conclut un traité pareil avec l'Angleterre.

Quelques jours après (26 octobre), l'armée coalisée attaqua l'empereur à Leipzig. Après cette bataille, l'armée française se replia sur le Rhin, et la France, au milieu de toute l'Europe soulevée contre elle, se vit attaquée sur toutes ses frontières. Pendant ce temps (août et septembre 1813), le général autrichien Hiller, puis après lui Bellegarde, attaquaient les provinces illyriennes, en chassaient le vice-roi, le poursuivaient en Italie, d'où, après une longue lutte, ils parvinrent à l'expulser (avril 1814). Murat, pour gagner du temps, négocia avec l'Autriche et finit par s'allier avec cette puissance (11 janvier 1814).

(\*) Mémorial de Sainte-Hélène.

Cependant l'armée coalisée, forte de quatre cent mille hommes, avait passé le Rhin. Vainement Napoléon déploya contre elle toutes les ressources de son génie; il ne put rien contre la trahison. Alors qu'il allait peut-être repousser l'ennemi sur le Rhin, où les garnisons de nos places fortes leur eussent fermé le passage, il apprend que Paris a capitulé (le 30 mars), et le 10 avril il abdique.

#### CONGRÈS DE VIENNE.

Pendant qu'au congrès de Vienne l'Autriche et ses alliés disposaient des nations, qu'ils disaient avoir rendues libres, et les parquaient en troupeaux d'esclaves, Napoléon débarqua à Cannes, et la guerre européenne recommença. La bataille de Waterloo, la prise de Paris, une nouvelle abdication de l'empereur, le second traité de Paris (1815), permirent aux plénipotentiaires de Vienne de reprendre leurs travaux, et de disposer de l'Europe d'après les intérêts des puissances du Nord. La monarchie autrichienne recouvra tout ce qu'elle avait perdu depuis 1792, sauf la Belgique; mais elle s'augmenta du nouveau royaume Lombard-Vénitien, et en outre on donna à des princes de la même maison la Toscane, Modène, Parme et Plaisance. On lui rendit l'Illyrie, la Dalmatie, le Tyrol et la Gallicie.

L'Autriche n'a cessé dès lors d'augmenter son importance : elle s'est placée à la tête de la sainte alliance; son empereur est devenu le premier membre de la confédération germanique, et elle a profité de sa puissance pour réparer les malheurs occasionnés par les guerres qu'elle avait soutenues contre la France. Maîtresse des ports de Venise et de Trieste, l'Autriche a créé une marine (\*) et a établi d'importantes relations commerciales avec le Levant. Ses flottes ont à plusieurs reprises châtié les pirates de l'Archipel (1826) et ceux de Maroc (2 juin

1829), avec lesquels elle conclut un traité en 1830 (19 février). Depuis cette époque aussi, l'Autriche s'est déclarée l'ennemie de toute idée révolutionnaire : elle s'est opposée par la force des armes à la révolution de Naples, à la propagande des sociétés secrètes dans les divers États allemands, à toutes souscriptions ou démarches en faveur des Grecs, et, depuis la révolution de 1830, à toutes les tentatives faites en Suisse, en Italie, en Pologne et en Allemagne, dans un sens démocratique. Elle a établi dans les pays soumis à sa domination une censure sévère et minutieuse; elle a comprimé avec violence tous les mouvements insurrectionnels de l'Italie, envoyé dans les prisons du Spielberg les hommes généreux qui voulaient secouer le joug de l'étranger, et constituer enfin cette unité italienne qui s'établira le jour où la cause des peuples sera jugée par les peuples. Qui ne connaît le récit des malheurs de Gouffonieri d'Oroboli? et en lisant les pages de Silvio Pellico, le poétique historien de ces sublimes infortunes, qui n'a gémi en pensant à l'oppression de l'Italie et à l'abandon de ce pays en 1831 et en 1838!

Cependant, poussé irrésistiblement par la marche des idées, François I<sup>er</sup> arrêta avec l'Angleterre, la France, la Prusse et la Russie, l'abolition de l'infâme trafic des nègres (1<sup>er</sup> décembre 1825, 7 août 1826).

La mort de François I<sup>er</sup> (2 mars 1835) et l'avènement de son successeur Ferdinand I<sup>er</sup> furent le signal d'un adoucissement dans le traitement des prisonniers du Spielberg, qui furent amnistiés en 1838, mais non d'un changement de conduite de la part du gouvernement. Les mêmes antipathies existent entre les Autrichiens et les peuples que les traités leur ont donnés; et quelle que soit l'habileté du cabinet de Vienne, l'Autriche, en cas d'une guerre européenne, parviendrait difficilement, composée comme elle l'est d'éléments hétérogènes, à rester maîtresse des populations courbées aujourd'hui sous son joug.

(\*) Aujourd'hui la marine autrichienne compte 3 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 8 bricks et 6 schoners.

## APPENDICE.

## POPULATION DE L'EMPIRE D'AUTRICHE.

Pour achever de montrer quelle est l'hétérogénéité des éléments dont se compose l'empire d'Autriche, nous publions le tableau suivant qui présente les diverses races de l'empire et l'évaluation de leur population :

| RACES.            | PAYS OCCUPÉS.                                                                     | POPULATION |
|-------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|------------|
| RACE ALLEMANOE..  | Archiduché d'Autriche, le Tyrol, la Styrie, la Hongrie,.....                      | 800,000    |
|                   | Saxons de Transylvanie, .....                                                     | 200,000    |
|                   | Gallie, .....                                                                     | 80,000     |
|                   | A Asiago, en Lombardie, .....                                                     | 55,000     |
|                   | Carniole, .....                                                                   | 48,000     |
|                   | Frontières militaires, .....                                                      | 10,000     |
| RACE SLAVE.....   | La Bohême (les Czeches),                                                          | 18,300,000 |
|                   | La Gallie (les Polonais),                                                         |            |
|                   | Les Russniaks dans les Karpathes,                                                 |            |
|                   | Les Slovaques (en Moravie),                                                       |            |
|                   | Les Wendes, en Illyrie, en Styrie,                                                |            |
|                   | Les Croates, entre la Save et la Drave,                                           |            |
| RACE FINNOISE.... | Les Morlaques dans la Dalmatie,                                                   | 500,000    |
|                   | Les Rumans ou Valaques, en Transylvanie, en Hongrie, et dans les pays militaires. |            |
| RACE ITALIENNE... | Les Magyars, en Hongrie et en Transylvanie.....                                   | 4,500,000  |
| RACE SÉMITIQUE... | Dans le royaume Lombard-Vénitien et l'Istrie.....                                 | 4,500,000  |
|                   | Les Juifs, en Gallie surtout.....                                                 | 500,000    |
|                   |                                                                                   | 34,200,000 |

On s'étonne, devant un pareil assemblage de peuples si divers par la langue, la religion, les mœurs et les lois, de la durée et de l'agrandissement de l'empire d'Autriche; on a peine à concevoir un *empire allemand* de trente-quatre millions d'habitants, sur lesquels six millions seulement sont Germains.

## RELIGION.

La religion dominante en Autriche est la religion catholique; c'est celle de l'empereur. Il porte le titre de Majesté Catholique depuis 1758; mais aucune bulle du pape n'est publiée dans l'empire sans la sanction préalable du souverain. Le clergé est soumis aux impôts et à la juridiction temporelle; toutes les religions sont tolérées.

## TABLEAU DES SECTATEURS DES DIVERSES RELIGIONS.

|                  |             |
|------------------|-------------|
| Catholiques..... | 27,000,000; |
| Grecs.....       | 3,000,000;  |
| Protestants..... | 3,000,000;  |
| Juifs.....       | 500,000.    |

Le clergé catholique de l'empire d'Autriche est composé de

3 cardinaux,  
11 archevêques,  
70 évêques,

2,568 membres de chapitre.

Les archevêques sont ceux de Vienne, Prague, Venise, Gran, Erlau, Kolocza, Lemberg, Spalatro, Raguse, Salzbourg, Udine.

## DU GOUVERNEMENT ET DES INSTITUTIONS POLITIQUES.

Un vice choquant dans la constitu-

tion politique de l'empire, et auquel Joseph II avait voulu remédier, c'est que chaque province est régie par des lois particulières. Rien ne serait plus nécessaire cependant, au milieu de ces populations dissimilaires, qu'un système uniforme d'administration, de lois; l'esprit public, le sentiment de nationalité, l'unité de l'empire, ne pourraient découler que d'une pareille forme de gouvernement. Mais il n'en est rien : le gouvernement méticuleux de Vienne laisse tous les peuples soumis à ses ordres vivre avec leurs coutumes particulières, maintenant un *statu quo* absolu, et pour tout moyen d'établir l'unité, ou, pour mieux dire, de prévenir la révolte, fuit des canons sur les places de toutes les villes qui lui sont soumises et des sentinelles à tous les coins de rue.

#### DES LOIS FONDAMENTALES DE L'EMPIRE.

« Les lois fondamentales sur lesquelles repose la constitution de la monarchie autrichienne, ou les règlements qui déterminent la forme du gouvernement, les droits du souverain et les prérogatives des diverses provinces, peuvent être distinguées en lois écrites et en lois non écrites. Ces dernières ont pour garantie le consentement tacite des parties intéressées à conserver et à perpétuer la forme du gouvernement adopté dans l'État. Les lois écrites, dont plusieurs portent un nom particulier, sont distinguées en lois générales et en lois particulières.

« Les lois générales, ou celles qui s'appliquent à l'ensemble des États héréditaires de la maison d'Autriche, sont :

« 1<sup>re</sup> Le testament de Ferdinand I<sup>er</sup>, de l'année 1543, et le codicile de 1547;

« 2<sup>re</sup> Le testament de Ferdinand II, de l'année 1621, et le codicile de 1635. L'empereur Ferdinand II règle dans ce testament le droit de succession, la tutelle et la majorité du successeur, et enfin, ce qui était bien plus important, l'intégrité des États d'Autriche;

« 3<sup>re</sup> La pragmatique sanction de Charles VI, du 19 avril 1713, qui con-

firme l'intégrité des États d'Autriche, et règle la succession par droit d'aînesse;

« 4<sup>re</sup> L'ordonnance de François I<sup>er</sup>, du 11 août 1804, par laquelle il prend le titre d'empereur d'Autriche, et celle du 1<sup>er</sup> au 6 août 1806, par laquelle il déclare que son empire doit être considéré comme distinct et indépendant des autres États d'Allemagne.

« Outre ces lois fondamentales et générales, il y en a d'autres particulières pour les différentes provinces et les divers royaumes de la monarchie autrichienne.

« La principale loi fondamentale pour l'Autriche est la grande charte de l'empereur Frédéric, de l'an 1156, qui statue que tout ce qui sera ordonné et arrêté par le duc d'Autriche, dans les états, ne pourra être changé par aucune puissance; que dans le cas où le souverain aurait plusieurs fils, le droit de succession appartient à l'aîné, sans partage; qu'à défaut d'héritiers mâles, les filles seront habiles à succéder; et que, si le duc n'a point d'enfants, il pourra disposer de ses biens en faveur de qui bon lui semblera. Le titre d'archiduc, que l'on trouve dans cette charte, n'a été cependant donné aux ducs d'Autriche qu'après le règne de Maximilien (\*).

Quant aux lois particulières pour la Bohême et la Hongrie, on trouvera à l'histoire de ces pays les règlements les plus intéressants à connaître.

#### DE LA FORME DU GOUVERNEMENT.

L'autorité de l'empereur d'Autriche est illimitée dans toutes les provinces, sauf en Hongrie et en Transylvanie, où les diètes et chancelleries ont part à l'exercice du pouvoir législatif et exécutif. Les états provinciaux, dont les prérogatives sont différentes dans les diverses provinces, n'ont d'autre droit que celui de répartir l'impôt et de faire des rapports et des requêtes au souverain. Dans le Tyrol, les paysans font

(\*) Voyage en Autriche, par Marcel de Serres, t. I, p. 174.

partie des états. La Dalmatie n'en a point du tout. Les confins militaires ont un gouvernement particulier, qui dépend entièrement et exclusivement du ministère de la guerre.

La couronne d'Autriche est héréditaire dans la ligne masculine par ordre de primogéniture; mais elle passe aux femmes à défaut d'héritiers mâles.

S'il arrivait que la maison d'Autriche s'éteignît dans toutes ses branches, les états de la Hongrie et de la Bohême rentreraient dans tous leurs droits, et pourraient élire eux-mêmes leur souverain. Quant aux provinces autrichiennes d'Allemagne, le dernier prince régnant peut en disposer, en cas d'extinction de sa famille, de la manière qui lui paraît la plus convenable.

L'époque où les souverains d'Autriche doivent être reconnus comme majeurs a été fixée par Marie-Thérèse à dix-huit ans. En Bohême, on les regarde comme majeurs à seize. En Hongrie, aucune loi n'a encore fixé l'âge de la majorité du souverain. Quant à la régence, elle appartient à l'impératrice veuve ou à l'un des plus proches parents, s'il n'en a pas été statué autrement par le souverain mort. En Hongrie, c'est le palatin du royaume qui est chargé de droit de la régence, en vertu d'une loi de 1435; cependant le palatin ne devient régent que lorsque l'on n'en trouve pas d'autre dans les États de l'Autriche.

#### ADMINISTRATION.

L'empereur a immédiatement sous ses ordres son conseil d'État et ministériel (*Staats und Conferenz Ministerium*), composé de plusieurs ministres et conseillers d'État. Ce conseil fut établi en 1761 par Marie-Thérèse, et il est chargé d'examiner et de discuter toutes les affaires, et de régler, avec la sanction du souverain, tout ce qui a rapport à l'administration intérieure de l'empire. Il est présidé par le grand chancelier.

#### ARMÉE.

En temps de paix, l'armée autri-

chienne est forte de deux cent quatre-vingt-six mille cinq cents hommes, dont quarante-cinq mille de cavalerie, et trente mille d'artillerie et de génie. En cas de guerre, par le moyen de la réserve et des milices, elle s'élève à cinq cent vingt-sept mille deux cent vingt hommes. Le nombre d'hommes que l'Autriche doit fournir à l'armée de la confédération, pour les onze millions cinq cent cinquante mille habitants qui vivent sur les provinces de l'empire faisant partie du territoire de la confédération, est de quatre-vingt-quatorze mille huit cent quatre-vingts hommes.

#### FINANCES.

D'après Malthus, le montant des revenus de l'Autriche est de cent cinquante millions de florins, et la dette publique de huit cents à huit cent cinquante millions.

#### INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'instruction publique est soumise à la direction et à la censure du conseil aulique des études, et dirigée d'après les idées absolutistes du gouvernement. Cependant l'instruction, ainsi tronquée et faussée, est fort répandue en Autriche.

On compte dans l'empire neuf universités, à Vienne, Pesth, Prague, Pavie, Lemberg, Padoue, Olmütz, Gratz, Inspruck. Il y a à Vienne et à Prague une école polytechnique; à Vienne, un institut théologique et une faculté de théologie protestante, une école normale, une académie impériale des ingénieurs, une académie impériale d'agriculture; à Esterhaz, une école forestière; à Schemnitz, une école des mines; à Vienne, Pesth, Prague, Padoue et Milan, une école vétérinaire; à Pesth et à Waitzen en Hongrie, une école militaire; à Trieste, une école royale de navigation; à Venise, un collège des cadets de marine; à Milan, un institut militaire géographique; à Vienne, Prague, Venise, Mantoue, Milan, Bergame, des académies des beaux-arts; à Vienne, Milan, un conservatoire ou école de

musique; dans toutes les villes importantes, un grand nombre de sociétés s'occupant d'histoire naturelle, de géographie, de musique, d'industrie, d'agriculture, d'art, de théologie, mais aucune d'histoire, d'économie politique, etc.; deux cent trente-sept collèges fréquentés par vingt-neuf mille élèves, et vingt-cinq mille écoles élémentaires donnant l'instruction primaire à plus de deux millions d'enfants.

## INDUSTRIE.

« Depuis le règne mémorable de Joseph II, et particulièrement depuis les efforts faits par l'empereur régnant afin de rendre ses vastes États indépendants des étrangers pour ce qui concerne les produits de l'industrie, les fabriques et les manufactures ont fait de si grands progrès, surtout en Bohême, en Moravie, en Silésie, en Styrie et en Carniole, que plusieurs cantons de ces pays peuvent être comparés sous ce rapport aux contrées les plus industrieuses de l'Europe. Dans cette classe on peut ranger aussi plusieurs districts du royaume Lombard-Vénitien. Ce sont surtout les *draps*, les *étoffes de coton*, les *ouvrages en acier* et en *ébénisterie* et la *verrerie*, qui ont acquis une grande perfection dans ces dernières années. Les articles principaux de l'industrie de cet empire sont les *toiles* de Bohême, Moravie et Silésie; les *dentelles* de Bohême, de Venise, Burano, et autres endroits du ci-devant Dogado, ainsi que celles du Tyrol; les beaux *draps* de Moravie, de la basse Autriche et du royaume Lombard-Vénitien; les *étoffes de soie* de Vienne, Milan, Bergame, Vicenza, Venise, etc.; la *verrerie* de la Bohême, dont quelques articles sont supérieurs, pour le bas prix et pour la qualité, à tout autre objet correspondant fabriqué en France et en Angleterre; les belles et énormes *glaces* de Neuhaus dans la basse Autriche, celles de Venise, et surtout les *perles fausses* de cette dernière ville, qui sont encore très-recherchées; les *fers* et les *aciens* de la Styrie qui, pour

la bonté, sont regardés comme supérieurs à tous ceux des autres fabriques de l'Europe; les *armes* et la *coutellerie* de Steyer, Brescia et autres villes; les *peaux chamoisées* et les *tapis* du Tyrol; les *cuirs* de la basse Autriche, de la Hongrie et de la Moravie; le *cordouan* de la Bukowine et de la Transylvanie; les *papiers* de la Bohême et du royaume Lombard-Vénitien, surtout ceux de la rivière de Salo; les beaux *papiers à tenture* de Vienne et de la Bohême; les *violons* de Crémone et du Tyrol; les *pianos* de Vienne et ceux qui sortent de l'atelier de l'abbé Trentin à Venise; les *savons* de cette dernière ville, de Debreczin et de Troppau; les *pendules* de Vienne; la *quincaillerie* de Vienne, Prague, Carlsbad, Steyer, etc.; les *modes* et la *porcelaine* de Vienne; cette dernière est remarquable autant par la qualité de la composition que par la beauté des peintures; les *ouvrages de bois sculptés* du Tyrol; les articles d'*orfèvrerie* de Vienne, Milan, Venise, Prague; la *thériaque*, la *crème de tartre* et la *bougie* de Venise; le *rosolio* de Zara et de Trieste; la *céruse* de Vienne; les beaux *équipages* de Vienne, Milan, Padoue; les *souliers* de Vienne, qui forment un article important d'exportation pour l'Europe orientale et qui sont recherchés dans plusieurs provinces de l'Autriche (\*). »

## COMMERCE.

« Malgré le désavantage d'une position presque entièrement continentale, désavantage augmenté par la position de la chaîne de montagnes qui, à l'exception d'une partie du gouvernement de Venise, sépare la côte de l'intérieur de l'empire, cet État fait un commerce très-étendu et très-important. Il le doit en partie aux routes superbes, presque toutes construites sous le règne actuel, et aux canaux.

« Ses principaux articles d'exportation sont : produits du règne minéral, bruts ou fabriqués; toileries, verrerie,

(\*) Balbi, Géographie, p. 278.



draps, soie en fil ou en étoffes, grains et vins; les autres moins importants sont : tabac, ouvrages en bois, instruments de musique et de mathématiques, miel, cire, goudron, noix de galle, potasse, savon, thériaque, térébenthine, porcelaine, papier, chapeaux de feutre et de paille, etc. Les principaux articles d'importation sont : café, sucre, cacao et autres denrées coloniales, fil de coton anglais et de Turquie, bestiaux, peaux tannées et non tannées, laine, coton, bois de teinture et pour ouvrages d'ébénisterie, lin, vin de Chypre (\*).

Le commerce de transit est fort important en Autriche; traversé par le Danube, cette admirable route commerciale entre l'Europe occidentale et orientale, l'empire d'Autriche est le centre de toutes les transactions commerciales entre ces deux parties de l'Europe; mais depuis que l'Autriche, devenue maîtresse du tiers des côtes de l'Adriatique, et des excellents ports de Trieste, Venise, Raguse, Fiume, etc., depuis que les deux premiers ont été déclarés francs, le commerce maritime est devenu très-considérable et paraît devoir s'augmenter tous les jours. La nouvelle création des bateaux à vapeur,

destinés à entretenir des correspondances et des relations continuelles avec le Levant, est de nature à développer encore les nombreuses relations de l'Adriatique avec l'Orient. Sentant ses voies commerciales attaquées par la Russie sur le Danube inférieur, par la cession des bouches du Danube à la Russie, par la domination de cette puissance sur les trois principautés, l'Autriche, tout en ne résistant pas aux envahissements de sa rivale, semble comprendre déjà les funestes résultats de la politique européenne, et essaye d'ouvrir de nouveaux débouchés au commerce de ses provinces, afin de prévenir le malaise et les commotions qui en résultent ordinairement, pour le jour où se videra la grande question européenne. De plus, les tentatives sur la Romagne, la Marche d'Ancone, le joug qu'elle fait peser sur Naples, indiquent hautement l'idée de s'emparer de tout le littoral du beau bassin de l'Adriatique, d'y établir une marine qui s'accroît tous les jours, et vient déjà échanger à Toulon ses salves avec celles des flottes françaises étonnées; et enfin le projet d'essayer un jour à résister sur mer, le vrai champ de bataille à venir, aux agressions du vautour moscovite.

(\*) Balbi. Géographie. p. 273.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS L'AUTRICHE.

|                                                      | <u>Pages.</u> |
|------------------------------------------------------|---------------|
| Étendue de l'empire autrichien.                      | 1             |
| Archiduché d'Autriche. Géographie de cette province. | 2             |
| Cours du Danube.                                     | ibid.         |
| Haute Autriche.                                      | 5             |
| Villes principales de la haute Autriche.             | 12            |
| Basse Autriche.                                      | 13            |
| Le bassin de Vienne.                                 | 14            |
| Vienne.                                              | 15            |
| Schönbrunn. Laxembourg.                              | 17            |

### HISTOIRE DE L'AUTRICHE.

|                                                                 |       |
|-----------------------------------------------------------------|-------|
| L'Autriche jusqu'à Charlemagne.                                 | 20    |
| L'Autriche depuis Charlemagne jusqu'aux margraves héréditaires. | 22    |
| <u>MARGRAVES D'AUTRICHE.</u>                                    | 23    |
| <i>Leopold l'Illustre.</i>                                      | 24    |
| <i>Henri I<sup>er</sup>.</i>                                    | ibid. |
| <i>Albert I<sup>er</sup>, le Victorieux.</i>                    | ibid. |
| <i>Ernest, le Vaillant.</i>                                     | 25    |
| <i>Leopold II, dit le Beau.</i>                                 | ibid. |
| <i>Leopold III, dit le Pieux.</i>                               | ibid. |
| <i>Albert II, dit le Dévot.</i>                                 | 26    |
| <i>Leopold IV, dit le Libéral.</i>                              | ibid. |
| <u>Ducs d'Autriche. — Henri, dit de Jochsamerstatt.</u>         | ibid. |
| <i>Leopold V.</i>                                               | 27    |
| <i>Frédéric I<sup>er</sup>, dit le Catholique.</i>              | 28    |
| <i>Leopold IV, dit le Glorieux.</i>                             | ibid. |
| <i>Frédéric, le Belliqueux.</i>                                 | 31    |

### L'AUTRICHE MONARCHIQUE.

|                                          |       |
|------------------------------------------|-------|
| <u>RODOLPHE DE HABSBURG.</u>             | 32    |
| Rodolphe est élu empereur.               | 34    |
| Guerre contre Ottocar.                   | 35    |
| Soumission d'Ottocar.                    | 36    |
| Nouvelle guerre contre Ottocar.          | 37    |
| Défaite et mort d'Ottocar.               | 38    |
| Rodolphe prend possession de l'Autriche. | ibid. |
| Guerre contre Philippe, comte de Savoie. | 39    |
| Guerre contre les comtes de Bourgogne.   | ibid. |
| Siege de Berne.                          | ibid. |

|                                                                                     |               |
|-------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
|                                                                                     | <u>Pages.</u> |
| Rodolphe prépare la grandeur de sa maison par les alliances.                        | 40            |
| Mort de Rodolphe.                                                                   | ibid.         |
| Portrait de Rodolphe.                                                               | 41            |
| <i>Albert I<sup>er</sup>.</i>                                                       | ibid.         |
| Adolphe de Nassau est élu empereur.                                                 | ibid.         |
| Guerre entre Albert et Adolphe.                                                     | 42            |
| Albert se réconcilie avec Boniface.                                                 | ibid.         |
| Élection d'Albert.                                                                  | ibid.         |
| Albert s'unit avec Philippe le Bel contre le pape.                                  | 43            |
| Défaite et mort d'Adolphe.                                                          | ibid.         |
| Albert fait élire son fils roi de Bohême.                                           | 44            |
| Il essaie de conquérir la Hongrie.                                                  | ibid.         |
| Révolte de la Suisse.                                                               | ibid.         |
| Mort d'Albert.                                                                      | 45            |
| <i>Les fils d'Albert I<sup>er</sup>. — Frédéric, Léopold, Albert, Henri, Othon.</i> | 46            |
| Châtiments des meurtriers d'Albert.                                                 | ibid.         |
| Henri de Luxembourg est élu empereur.                                               | 47            |
| Élection de Louis IV.                                                               | ibid.         |
| Guerre de la Suisse. — Bataille de Morgarten.                                       | ibid.         |
| Guerre contre Louis de Bavière.                                                     | 48            |
| Réconciliation avec Louis IV.                                                       | 49            |
| <i>Albert le Sage.</i>                                                              | 50            |
| Traité avec les cantons suisses.                                                    | ibid.         |
| <i>Les fils d'Albert II (Rodolphe). Frédéric II, Albert III, Léopold II.</i>        | 52            |
| Trêve avec les Suisses. — Sage administration de Rodolphe.                          | ibid.         |
| Acquisition de l'Autriche en Tyrol.                                                 | ibid.         |
| Description géographique du Tyrol.                                                  | 53            |
| Histoire du Tyrol jusqu'à sa réunion à l'Autriche.                                  | 54            |
| Extension prise par le Tyrol depuis la réunion à l'Autriche.                        | 55            |
| Nouvelles acquisitions de l'Autriche.                                               | ibid.         |
| Rodolphe étend les prérogatives de la maison d'Autriche.                            | ibid.         |
| Fondations dues à Rodolphe.                                                         | ibid.         |
| Description de l'église de Saint-Étienne à Vienne.                                  | 56            |
| Léopold exige d'Albert III la cession d'une partie des États autrichiens.           | 59            |

|                                                   | Pages. |                                                          | Pages. |
|---------------------------------------------------|--------|----------------------------------------------------------|--------|
| <u>Acquisitions de Léopold II. — Guerre</u>       |        | <u>Frédéric va se faire couronner à Rome.</u>            | 77     |
| <u>contre Enguerrand de Coucy.</u>                | 59     | <u>Mécontentement occasionné en Alle-</u>                |        |
| <u>Guerre de Léopold II contre Venise. —</u>      |        | <u>magne par l'indolence de Frédéric I<sup>er</sup>.</u> | ibid.  |
| <u>Acquisition et cession du Trévisan.</u>        | 60     | <u>Efforts de Frédéric pour rétablir la</u>              |        |
| <u>Acquisition de Trieste.</u>                    | ibid.  | <u>puissance de l'Autriche. — Privilé-</u>               |        |
| <u>Guerre de Léopold contre les Suisses.</u>      | ibid.  | <u>ges des archiducs.</u>                                | 78     |
| <u>Bataille de Sempach. — Mort de Léopold.</u>    | 62     | <u>Guerre de Frédéric contre Sigismond</u>               |        |
| <u>Trêve. — Guerre contre Glaris.</u>             | 64     | <u>et Albert.</u>                                        | ibid.  |
| <u>Bataille de Nafels.</u>                        | 65     | <u>Portrait de Frédéric.</u>                             | 79     |
| <u>Paix avec les Suisses.</u>                     | 66     | <u>Progrès de l'Autriche durant le règne</u>             |        |
| <u>Sage administration d'Albert III.</u>          | 67     | <u>de Frédéric. — Mariage de Maximi-</u>                 |        |
| <u>Mort d'Albert.</u>                             | ibid.  | <u>lien et de Marie de Bourgogne.</u>                    | 80     |
| <u>Albert IV.</u>                                 | 68     | <u>Maximilien I<sup>er</sup>.</u>                        | 81     |
| <u>Albert partage le pouvoir avec Guil-</u>       |        | <u>Ferdinand I<sup>er</sup>.</u>                         | 82     |
| <u>laume, fils de Léopold II.</u>                 | ibid.  | <u>Partage de la maison d'Autriche en</u>                |        |
| <u>Albert à la croisade.</u>                      | ibid.  | <u>deux branches.</u>                                    | ibid.  |
| <u>Albert s'immisce aux affaires de la Bo-</u>    |        | <u>Maximilien II.</u>                                    | 83     |
| <u>hème.</u>                                      | ibid.  | <u>Rodolphe II.</u>                                      | ibid.  |
| <u>Mort d'Albert IV.</u>                          | ibid.  | <u>Modification du pacte de famille. —</u>               |        |
| <u>Albert V.</u>                                  | 69     | <u>Rodolphe banit les prédicateurs</u>                   |        |
| <u>Tutelle. — Albert rétablit l'ordre dans</u>    |        | <u>protestants.</u>                                      | ibid.  |
| <u>le duché.</u>                                  | ibid.  | <u>Mesures prises contre les incursions des</u>          |        |
| <u>Persécution des juifs.</u>                     | ibid.  | <u>Turcs. — Croates. — Uscoques. —</u>                   |        |
| <u>Mariage d'Albert. — Il est élu roi de</u>      |        | <u>Acquisitions de la Transylvanie.</u>                  | 84     |
| <u>Bohème et de Hongrie.</u>                      | ibid.  | <u>Rodolphe perd la Hongrie et la Tran-</u>              |        |
| <u>Albert empereur.</u>                           | ibid.  | <u>sylvanie.</u>                                         | ibid.  |
| <u>Progrès des Turcs en Europe.</u>               | 70     | <u>Résolutions catholiques à Aix-la-Cha-</u>             |        |
| <u>Albert marche contre les Turcs. — Sa</u>       |        | <u>pelle et à Donauwerth.</u>                            | ibid.  |
| <u>mort.</u>                                      | ibid.  | <u>Ambassade des protestants à Rodolphe.</u>             | 85     |
| <u>Ladislav le Posthume.</u>                      | 71     | <u>Révolution dans la famille impériale.</u>             | ibid.  |
| <u>Ladislav est reconnu en Autriche et en</u>     |        | <u>Progrès des protestants. — Lettres de</u>             |        |
| <u>Bohème.</u>                                    | ibid.  | <u>majesté.</u>                                          | 86     |
| <u>Lutte de la Hongrie contre les Turcs.</u>      | ibid.  | <u>Rodolphe oppose Léopold à Mathias. —</u>              |        |
| <u>Ladislav est reconnu par les Hongrois.</u>     |        | <u>Il est forcé d'abdiquer la couronne</u>               |        |
| <u>Huniade proclamé régent.</u>                   | 72     | <u>de Bohème. — Sa mort.</u>                             | 87     |
| <u>Huniade s'unit à Scanderberg contre</u>        |        | <u>Mathias.</u>                                          | ibid.  |
| <u>les Turcs.</u>                                 | ibid.  | <u>Destinée de Mathias avant la révolution</u>           |        |
| <u>Ladislav est rendu à l'Autriche.</u>           | ibid.  | <u>de 1608.</u>                                          | ibid.  |
| <u>Ladislav s'enfuit à l'approche des Turcs.</u>  | ibid.  | <u>Exigences de Mathias. — Résistance des</u>            |        |
| <u>Huniade délivre Belgrade. — Sa mort.</u>       | 73     | <u>états.</u>                                            | ibid.  |
| <u>Ladislav fait mettre à mort Ladislav, fils</u> |        | <u>Influence de l'Espagne sur Mathias.</u>               | 88     |
| <u>de Huniade. — Révolte de la Hon-</u>           |        | <u>Persécution des protestants. — Défen-</u>             |        |
| <u>grie.</u>                                      | ibid.  | <u>stration de Prague.</u>                               | ibid.  |
| <u>Mort de Ladislav.</u>                          | 74     | <u>Ferdinand II.</u>                                     | 89     |
| <u>Histoire de la branche du Tyrol.</u>           | ibid.  | <u>Commencement de la guerre de trente</u>               |        |
| <u>Guerre malheureuse de Frédéric IV</u>          |        | <u>ans.</u>                                              | ibid.  |
| <u>contre les Suisses.</u>                        | ibid.  | <u>Période palatine.</u>                                 | ibid.  |
| <u>Frédéric favorise l'évasion du pape</u>        |        | <u>Période danoise.</u>                                  | 90     |
| <u>Jean XXIII.</u>                                | ibid.  | <u>Édit de restitution.</u>                              | 91     |
| <u>Proscription de Frédéric.</u>                  | ibid.  | <u>Licenciement de l'armée de Wallens-</u>               |        |
| <u>Frédéric livre le pape.</u>                    | 75     | <u>tein.</u>                                             | ibid.  |
| <u>Humiliation de Frédéric.</u>                   | ibid.  | <u>Intervention des Suédois.</u>                         | 92     |
| <u>Ernest de Styrie s'oppose aux envahis-</u>     |        | <u>Succès de Gustave-Adolphe.</u>                        | ibid.  |
| <u>sements de Sigismond.</u>                      | 76     | <u>Mort de Wallenstein.</u>                              | 93     |
| <u>Frédéric III, empereur.</u>                    | 77     | <u>Bataille de Nordlingen. — Traité de</u>               |        |
| <u>Tentatives contre les Suisses.</u>             | ibid.  | <u>Prague.</u>                                           | ibid.  |

|                                          | Pages. |                                           | Pages |
|------------------------------------------|--------|-------------------------------------------|-------|
| Mort de Ferdinand II.                    | 93     | Projet d'échange de territoire avec la    |       |
| Portrait de Ferdinand.                   | ibid.  | Bavière.                                  | 115   |
| <i>Ferdinand III.</i>                    | 94     | <i>Léopold II.</i>                        | 116   |
| Suite de la guerre de trente ans. —      |        | Léopold abolit les réformes de Joseph II. | ibid. |
| Période française.                       | ibid.  | Traité de Pilnitz.                        | ibid. |
| Paix de Westphalie.                      | 96     | <i>François II.</i>                       | 117   |
| Résultats de la paix de Westphalie.      | 97     | Guerre contre la France.                  | ibid. |
| <i>Léopold I<sup>er</sup>.</i>           | ibid.  | Campagnes d'Italie.                       | 118   |
| La couronne impériale est maintenue      |        | Traité de Campo-Formio.                   | ibid. |
| dans la maison d'Autriche.               | ibid.  | Reprise des hostilités.                   | ibid. |
| Paix d'Oliva. — Léopold souge à ré-      |        | Bataille de Marengo.                      | 119   |
| duire la Hongrie.                        | 98     | Continuation des hostilités. — Traité     |       |
| Invasion des Turcs. — Bataille de Saint- | ibid.  | de Lunéville.                             | 121   |
| Gothard.                                 |        | Création de l'empire d'Autriche.          | ibid. |
| Insurrection de la Hongrie. — Léopold    |        | Nouvelle coalition contre la France.      |       |
| abroge les privilèges de la nation       |        | Bataille d'Austerlitz.                    | ibid. |
| hongroise.                               | 99     | Paix de Presbourg. Dissolution de l'em-   |       |
| Guerre contre Louis XIV.                 | 100    | pire d'Allemagne. Confédération du        |       |
| Tentatives de Léopold contre les liber-  |        | Rhin.                                     | 124   |
| tés de la Hongrie. — Tékély.             | 102    | Nouvelle coalition de l'Autriche contre   |       |
| Guerre avec les Turcs. — Sobiesky dé-    |        | la France. Bataille de Wagram.            | ibid. |
| livre Vienne.                            | 103    | Guerre de 1809 contre la France. Ba-      |       |
| Exécutions sanglantes en Hongrie. —      |        | taille de Wagram.                         | 127   |
| Diète de Presbourg. — La couronne        |        | Paix de Vienne. Napoléon épouse l'ar-     |       |
| est déclarée héréditaire dans la mai-    |        | chidnesse Marie-Louise.                   | 130   |
| son d'Autriche.                          | 104    | L'Autriche abandonne la France après      |       |
| Continuation de la guerre avec les       |        | la campagne de Russie. Campagnes          |       |
| Turcs.                                   | ibid.  | de 1813 et 1814.                          | 131   |
| Guerre de la succession d'Espagne.       | ibid.  | Congrès de Viennne.                       | 132   |
| <i>Joseph I<sup>er</sup>.</i>            | 107    | APPENDICE.                                | 133   |
| Insurrection de la Hongrie.              | ibid.  | Population de l'Autriche.                 | ibid. |
| Pacification de Zatmar.                  | ibid.  | Tableau des sectateurs des diverses re-   |       |
| <i>Charles VI.</i>                       | ibid.  | ligions.                                  | ibid. |
| Guerre avec les Turcs.                   | ibid.  | Religion.                                 | ibid. |
| Guerre avec l'Espagne.                   | 108    | Du gouvernement et des institutions       |       |
| Pragmatic sanction.                      | ibid.  | politiques.                               | ibid. |
| Guerre de la succession de Pologne.      | ibid.  | Des lois fondamentales de l'empire.       | 134   |
| Guerre avec les Turcs.                   | 109    | De la forme du gouvernement.              | ibid. |
| <i>Marie-Thérèse.</i>                    | 110    | Administration.                           | 135   |
| Guerre de la succession d'Autriche.      | ibid.  | Armée.                                    | ibid. |
| Guerre de sept ans.                      | 113    | Finances.                                 | ibid. |
| Premier démembrement de la Pologne.      | 114    | Instruction publique.                     | ibid. |
| Guerre de la succession de la Bavière.   | ibid.  | Industrie.                                | 136   |
| <i>Joseph II.</i>                        | 115    | Commerce.                                 | ibid. |
| Réformes opérées par Joseph II.          | ibid.  |                                           |       |

# L'UNIVERS,

ou

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

---

## BOHÈME,

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

SITUATION, FORME, ÉTENDUE ET CLIMAT  
DE LA BOHÈME.

Le royaume de Bohême (en latin *Boiohemum*, et en allemand *Boehmen*) est un pays montagneux, entouré de chaînes dont les versants s'inclinent vers son centre, et qui sont comme une ceinture ou une muraille naturelle, propre à la défendre contre les entreprises de ses voisins. Les sommets élevés, les riantes collines, s'y marient admirablement avec les poétiques vallées, les fertiles et vastes plaines.

Suivant les calculs de l'astronome bohémien David, la Bohême s'étend des 29° 59' 15" aux 34° 26' 45" longitude est, et des 48° 35' 53" aux 57° 2' 39" latitude nord. Sa superficie est de 951 <sup>2</sup>/<sub>5</sub> milles carrés. Sa forme est celle d'un quadrilatère irrégulier, dont les angles regardent les quatre points cardinaux. Les montagnes qui l'entourent en font, pour ainsi dire, un immense bassin.

Le climat de ce pays est tempéré. Les vents qui y règnent sont ceux de sud-est et de sud-ouest. L'élévation du sol, qui domine celui de toutes les contrées environnantes, sa nature, la culture à laquelle il est soumis, les fleuves qui y prennent leur source et le par-

courent, ses inégalités, les vents, dont les retours périodiques emportent les miasmes malsains, en font un des séjours les plus salubres de l'Europe. Toutefois la température y est sujette à de nombreuses et subites variations : elle est froide sur les hautes montagnes, couvertes, pour la plupart, d'épaisses forêts ; mais elle s'adoucit à mesure que le niveau s'abaisse et que les bois deviennent plus rares.

La diversité des gisements détermine celle des productions naturelles. Les vallées et les plaines du centre, ainsi que les versants des *Mittelgebirge* (montagnes du milieu), sont fertiles, tandis que les montagnes ne produisent pas même le blé nécessaire aux besoins des populations qui les habitent. Dans les années froides, les grains ne parviennent pas à la maturité. On trouve aussi des régions sablonneuses, où la végétation est si pauvre qu'elles sont presque stériles.

FRONTIÈRES POLITIQUES ET NATURELLES. —  
MONTAGNES, FLEUVES, RIVIÈRES ET ÉTANGS.

La Bohême est bornée au nord par le royaume de Saxe et la Silésie prussienne ; à l'est, par le comté prussien de Glatz et la Moravie ; dans une par-

tie de l'est et au sud, par la haute et la basse Autriche et par une partie du royaume de Bavière; enfin à l'ouest par la Bavière et le Voigtland. Au nord, à partir des *Fichtelgebirge* (chaîne des Pins) jusqu'aux bords de l'Elbe, courent les *Erzgebirge* (montagnes métalliques)(\*), qui séparent la Bohême de la Saxe; leur base granitique supporte des couches de formations différentes, sans aucune trace de débris volcaniques. En se rapprochant du centre, et à gauche de l'Elbe, on rencontre les *Mittelgebirge*, dont le plus haut sommet est le Donnersberg (412 toises au-dessus du niveau de la mer). Cette partie est remarquable par la forme arrondie de ses sommets et de ses flancs. « Jusqu'aux dernières pentes qui se terminent à quelques lieues au nord de Bunzlau, ces montagnes offrent des trachytes, des basaltes et d'autres roches qui paraissent avoir été modifiées par l'action des feux souterrains. Souvent on voit un vieux château élever ses tours gothiques au milieu de ces roches prismatiques, avec lesquelles il semble se confondre, et par sa forme et par sa teinte noircie (\*\*). » Le grès, le porphyre, l'ardoise, le basalte, y dominent. Du côté des frontières de la Lusace s'élèvent les *Niederländische Gebirge* (les Monts postérieurs), et vers celles de la Silésie, les *Isargebirge* (la chaîne de l'Isar) et les *Riesengebirge* (montagnes du Géant). La masse de basalte du Buchberg, avec son sommet arrondi, est une des curiosités des *Isargebirge*.

Des différences notables distinguent les Sudètes et les *Riesengebirge* des autres chaînes de montagnes. Les flancs et les cimes du Boehmerwald (forêt de la Bohême) et des *Erzgebirge* sont ombragés de bois; mais les *Riesengebirge* n'offrent que des amas gigantesques de rochers dépouillés, des ravins escarpés et d'horribles précipices. Sur les plateaux s'étendent de vastes plaines crevassées de marais ou

(\*) Le Schwartzwald est la plus haute montagne de cette chaîne.

(\*\*) Voyez Malte-Brun, vol. V, p. 575.

couvertes de pins; de distance en distance s'élançant de ces plaines quelques rochers ou quelques pics, garnis d'un gazon rare et maigre.

À l'est, les montagnes de Glatz, qui partent des *Riesengebirge* et vont rejoindre, en s'inclinant, celles de Moravie, sont moins élevées. Ce sont des masses de grès qui se détachent souvent en aiguilles perpendiculaires, et qui affectent, par les anfractuosités qui les sillonnent, les figures les plus singulières. Au sud, et le long des frontières d'Autriche, s'étendent plusieurs rameaux des monts Moraviens, avec leurs cimes larges, ondulées et hérissées de forêts. Une partie se lie au Manhartsberg; le reste, coupé par de nombreuses vallées, se dirige vers le flanc oriental du Boehmerwald.

Les frontières du midi et du sud-est sont les plus basses; mais aux frontières de la Bavière, l'immense chaîne connue sous le nom de Boehmerwald forme une barrière formidable. C'est une partie importante de la forêt Hercynienne des anciens, qui touche à l'opposé au *Fichtelgebirge*. Elle est de formation primitive et composée de couches de granit; de gneiss, de micaschiste et de schiste argileux.

De toutes ces hauteurs sort une multitude de fleuves, de rivières, de torrents, de sources. L'Elbe prend naissance dans les *Riesengebirge*, sur la seigneurie de Starkenbach, non loin de la grande Sturmhaube (montagne élevée de 780 toises au-dessus du niveau de la mer). Il forme quatre cataractes avant d'entrer dans les plaines. L'Aupa, le Metau, l'Adler, l'Isar, y versent le tribut de leurs eaux, et quand il a reçu celles de la Moldau à Melnik, et de l'Eger à Leitmeritz, il devient navigable.

La Moldau (en bohémien, Moldava) prend sa source aux montagnes du sud, dans le cercle de Prachin. Son cours est plus rapide que celui de l'Elbe, et elle forme d'innombrables sinuosités. Elle a pour affluents le Luschnitz, la Wectava, la Sazawa et le Beraun.

L'Eger sort du margraviat de Baireuth. Comme il arrose plusieurs cercles de Bohême, et qu'il a donné son nom à la ville d'Egra, on le compte au nombre des rivières de ce royaume.

Le Beraun tire ses eaux d'un étang du Boehmerwald, dans le cercle de Pilsen. Il se réunit à la Moldau près de Koenigssal.

L'Isar a sa source dans une tourbière, au pied de l'Isarkamm, dans les Riesengebirge; il se décharge dans l'Elbe, à Bunzlau.

La Sazawa, qui tire son nom d'un village qu'elle traverse, sort d'un étang dans le cercle de Czaslau, près des monts Moraves. Elle se jette dans la Moldau, non loin du bourg de Dawle.

Tous ces fleuves et les petites rivières elles-mêmes franchissent leurs bords presque tous les printemps, lorsque le soleil fait fondre les glaces et les neiges des montagnes. Il en résulte de grands désastres. Il est à remarquer cependant que l'Elbe engraisse le limon que déposent ses eaux, les terres qu'il inonde, et répare ainsi, en quelque façon, les ravages qu'il a faits, tandis que la Moldau cause des ravages irréparables, en laissant sur le sol un lit épais de sable et de pierres.

La Bohême autrefois était couverte de lacs et d'étangs. Mais les étangs ont presque tous disparu, et se sont transformés en prairies ou en champs cultivés. Quant aux lacs, les plus considérables sont celui de Teschmitz, aussi appelé lac de Bohême, au sommet d'une montagne escarpée, dans le cercle de Klattau, sur les frontières de la Bavière; celui d'Okenstein, dans le cercle de Budweis, et celui de Kummer, dans le cercle de Saatz.

#### PRODUCTIONS NATURELLES. — INDUSTRIE, FABRIQUES, MANUFACTURES ET COMMERCE.

Le sol de la Bohême est généralement fertile et propre à toute espèce de culture. Autrefois, on accusait les Bohêmes de négliger la première source de la prospérité d'un pays : l'agriculture ; mais l'empereur Fran-

çois II a donné à cette industrie une impulsion qui doit les mettre désormais à l'abri d'un tel reproche. Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, les assertions de plusieurs auteurs à cet égard sont certainement exagérées. Non-seulement la Bohême n'a pas besoin de recourir aux autres pays pour subvenir aux besoins de ses habitants, mais elle livre même une grande quantité de céréales à l'exportation. Il n'y a pas un seul cercle ou canton en Bohême qui ne possède de vastes territoires propres à la culture du blé; mais il faut avouer que les plus fertiles sont ceux de la partie méridionale du cercle de Saatz. Après lui viennent ceux de Leutmeritz, de Bunzlau, de Rakonitz, de Budweis, de Kaurzim et de Prachin. Au reste, il en est de la Bohême comme des autres pays où la nature se montre rebelle; les efforts de l'homme l'y indemnisent de l'ingratitude du sol, et l'art supplée à la pauvreté de la terre.

Là ne se bornent pas les ressources de la Bohême. Les vins qu'elle récolte sont excellents. Charles IV donna de grands encouragements à la culture de la vigne. Il fit venir des plants de la Bourgogne et des bords du Rhin, et aujourd'hui certains vins de la Bohême, tels que ceux de Melnik, sont très-recherchés. Une spéculation plus lucrative encore, c'est la culture des arbres fruitiers, dont on peut faire un objet important d'exportation. Le houblon de Bohême est aussi très-renommé.

On conçoit que, dans un pays comme celui dont nous parlons, on ait donné des soins particuliers à la nourriture des bestiaux. Le haras impérial de Kladrub (dans le cercle de Chrudim) contribue puissamment à l'amélioration des chevaux. Mais l'industrie qui a pris le plus d'essor dans ces derniers temps, c'est la multiplication de la race des mérinos (on en comptait 1,245,246 en 1825), qui fournit la plus belle laine aux manufactures du pays.

Parmi les avantages et les agréments que la Bohême offre à ses habitants, on doit mentionner la chasse et

la pêche. Un grand nombre de localités abondent en gibier de la meilleure qualité : en cerfs, chevreuils, sangliers, faisans, ortolans, coqs de bruyère et bécassines. Dans les champs, les lièvres et les perdrix ; sur les étangs, les oies et les canards sauvages, présentent à chaque pas une proie facile au chasseur. Mais à côté de ces animaux inoffensifs on en rencontre aussi de dangereux. Les montagnes servent de retraite à un grand nombre de lynx, de renards et de loups. Des ours même se montrent souvent dans la seigneurie de Krumm, appartenant à la famille princière de Schwarzenberg.

Les fleuves, les rivières, les étangs, fournissent des poissons de toute espèce, entre autres, des brochets, des carpes, des truites, d'une grandeur remarquable et d'une saveur exquise. On pêche le saumon dans l'Elbe et dans la Moldau. Ce dernier fleuve, ainsi que la Wattava, l'Elster et quelques autres rivières, roulent des perles et des paillettes d'or.

Une des richesses de la Bohême, les forêts, sont loin de rapporter tout ce qu'on en pourrait attendre. Cela tient à la difficulté des communications et des transports, difficulté telle, que dans certaines contrées, le produit de la vente ne couvrirait pas les frais d'abattage des arbres.

Autrefois on tirait des montagnes de la Bohême de l'or et de l'argent en abondance. Une seule mine, celle de Tobalki, près de la ville d'Eule, dans le cercle de Kaurzim, fournit, en 1200, environ 100,000 marcs d'or. Les traces de ces riches filons, s'il faut en croire certains historiens, se sont perdues pendant la terrible guerre des Hussites, parce qu'alors, tout travail ayant été abandonné, les mines devinrent désertes faute de bras. D'autres, et cette assertion est plus vraisemblable, prétendent qu'elles sont épuisées. Cependant on a récemment entrepris des travaux de sondage qui n'ont pas été sans résultat ; mais les produits ne compensant pas les dépenses de l'exploitation, on y a renoncé. En revanche, les mines d'argent donnent des

benefices assez honorables. En 1823, on évaluait le métal extrait à 13,873 marcs dans les mines de Przibram, de Joachimsthal et d'Amalienzecke, près de Tepl. Outre ces richesses, les montagnes de Bohême renferment de l'étain, du plomb, du cuivre, du fer, du soufre (\*). On y trouve des pierres précieuses, telles que la topaze, le jaspe, l'hyacinthe, le rubis, la chalcédoine, le grenat, et des diamants, auxquels il ne manque que la dureté pour égaler les plus estimés. On en tire du marbre, du porphyre, de l'albâtre, et les mines de houille sont tellement productives qu'on en a extrait, en 1823, plus de deux millions de quintaux. Enfin, comme si la nature n'avait voulu refuser à ces montagnes aucun de ses dons, elle en fait decouler des eaux minérales et thermales en si grande profusion, qu'on ne les remarque même pas dans le pays. On en compte plus de cent cinquante. Les plus célèbres (Carlsbad, Toeplitz, Egra, Marienbad) attirent chaque printemps une foule d'étrangers de tous les pays, et assurent aux habitants des lieux que ces étrangers visitent un bénéfice de plus d'un million de florins.

On faisait jadis aux Bohêmes ce reproche assez fondé, que leur industrie n'était pas en rapport avec la fécondité de leur sol. Toutefois, ils pouvaient donner pour excuse les longues agitations auxquelles leur pays fut en proie : la révolte de Ziska, la guerre de trente ans, celle de sept ans, et les campagnes de Napoléon. Mais depuis vingt-cinq ans de paix, l'industrie a fait en Bohême les progrès les plus sensibles. La laine et le coton subissent, dans les manufactures, toutes les transformations dont ces matières sont susceptibles ; et tandis que les verres et les cristaux de la Bohême (\*\*) ont pris le premier rang

(\*) On a retiré, en 1823, 1200 quintaux d'étain, des mines de Schlackenwalde et de Graupen, 19,000 quintaux de plomb, 400,000 quintaux de fer, 6,000 quintaux de soufre, etc.

(\*\*) Les fabriques les plus importantes en



en Europe, elle rivalise déjà avec le Brabant pour la fabrication des dentelles.

Il n'est donc pas étonnant qu'un pays qui renferme dans son sein toutes les richesses de la nature, dont la fécondité pourvoit, et au delà, aux besoins de sa population, et dont l'industrie prend un essor inaccoutumé, trouve dans son commerce avec l'étranger des avantages qui ne seront que s'accroître, lorsque l'industrie aura acquis de nouveaux développements, que l'agriculture se sera encore perfectionnée, que les entrailles des montagnes seront mieux explorées, que des communications se seront ouvertes, enfin, lorsque les chemins de fer, sillonnant les provinces, accéléreront l'écoulement de leurs produits. Déjà on évalue à quinze millions de florins l'excédant de l'exportation sur l'importation. Que sera-ce donc dans un siècle ?

#### DIVISION ADMINISTRATIVE.—STATISTIQUE.

La Bohême est divisée en seize cercles : ce sont celui d'Ellbogen, avec les districts d'Egra et d'Ascher; ceux de Saatz, de Leitmeritz, de Bunzlau, de Biczow, de Koenigraetz, de Chrudim, de Czaslau, de Tabor, de Budweis, de Prachin, de Klattau, de Pilsen, de Rakonitz, de Kaurzim et de Beraun. La capitale n'appartient à aucun cercle. De plus, le royaume compte deux principautés médiates : celle de Krummhou, propriété des princes de Schwarzenberg, et celle de Raudnitz, appartenant aux princes de Lobkowitz. Le fils de Napoléon était prince de Reichstadt.

D'après le dernier recensement, fait en 1834, la population de ces seize cercles, y compris la capitale, s'élevait à 4,059,546 âmes. Elle avait donc eu un mouvement de progression remarquable depuis 1831, où elle ne dépassait pas le chiffre de

3,888,828, dont 2,854,632 Tchekkes ou Czecks, peuple slave, 972,207 Allemands, et 62,000 juifs. On comptait alors 287 villes, 277 bourgs, et 11,951 villages.

Depuis vingt ans, le gouvernement et le peuple se sont réunis dans de communs efforts pour l'amélioration des voies de communication. Ils ont senti que c'était l'unique moyen d'assurer la prospérité de l'industrie et de l'agriculture. Déjà deux chemins de fer ont été construits, l'un entre Pilsen et Prague, l'autre entre Budweis et Lintz.

#### CARACTÈRE DES HABITANTS.—LANGUES PARLÉES EN BOHÊME.

Il n'y a pas d'idée plus fautive que celle qu'on se fait communément de la physionomie du peuple slave, en lui prêtant une laideur plus ou moins prononcée. Il est vrai qu'on rencontre assez souvent chez les Tchekkes la pommette très-saillante, les yeux petits, mais bien fendus, la grande bouche et l'énergie musculaire qui caractérisait leurs ancêtres. Mais les Bohêmes s'étant trouvés, plus souvent que les Russes, en contact avec les autres nations de l'Europe, les traits caractéristiques de leur race ont subi, dans le cours des siècles, de notables modifications. Aussi voit-on de nos jours, dans la classe des paysans, les plus nobles physionomies. La cavalerie autrichienne, formée en grande partie de Bohêmes, est remarquable par sa beauté. La fusion des Bohêmes et des Allemands imprime à ces troupes tantôt la mobilité capricieuse des premiers, tantôt le bouillant courage des seconds. De là cet esprit tantôt pieux et libéral, tantôt inconstant et opiniâtre, qui dirigeait leur conduite dans toutes les questions religieuses ou politiques, et qui, après les avoir rendus si longtemps redoutables aux nations voisines, causa l'anéantissement de leur nationalité.

Le célèbre écrivain allemand J. G. Herder dépeint en ces termes le caractère et les mœurs des Slaves : « Les

ce genre sont celles du comte Bucquoi, dans la seigneurie de Gratzen, et celle du comte Harrach, dans celle de Neuwald.

peuples slaves occupent plus de place sur le globe que dans l'histoire. Cela tient, entre autres causes, à ce qu'ils vécurent trop éloignés des Romains. Nous les rencontrons d'abord sur les rives du Don, et plus tard sur celles du Danube. On les retrouve mêlés aux Goths, aux Huns et aux Bulgares, qu'ils secondèrent dans leurs fréquentes attaques contre la domination romaine. Ils ne prenaient les armes qu'en qualité d'auxiliaires, et malgré leurs exploits dans différents pays, ils n'avaient pas le caractère belliqueux, entreprenant et aventurier des Germains. Ils ne firent même d'abord que suivre en silence les traces de ceux-ci, s'établissant dans les contrées qu'ils abandonnaient, jusqu'au moment où ils s'étendirent depuis le Don jusqu'à l'Elbe et depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique. Partout ils se fixaient sur les terres que les autres avaient quittées; ils les occupaient à titre de colons, de bergers ou de cultivateurs. Loin d'être un fléau pour les pays dont ils prenaient possession, leur présence était un bienfait, après les ravages qui avaient signalé le passage des hordes barbares. Portés à l'agriculture, à l'entretien des troupeaux et aux arts domestiques, ils créèrent le commerce au moyen des productions qu'ils tiraient du sol. Ils avaient fondé, le long de la Baltique, à portée de Lubeck, des cités maritimes. De ce nombre était Veneta, sur l'île Wollin, leur Amsterdam. Ils exploitèrent les montagnes en Allemagne: ils connaissaient l'art de fondre les métaux, la préparation du sel, la fabrication de la toile et celle de l'hydromel, etc., la plantation des arbres fruitiers; enfin, ils se livraient avec enthousiasme aux charmes de la musique. Ils étaient bienfaisants, hospitaliers jusqu'à l'abandon. Quoique soumis et obéissants, ils aimaient la liberté des champs, et avaient horreur du pillage. Ce qui aurait dû les garantir de l'oppression, fut précisément ce qui les y entraîna. Comme ils ne cherchaient à asservir personne, qu'ils étaient gouvernés par

des princes pacifiques, et qu'ils se soumettaient volontiers à payer tribut, pourvu qu'on les laissât en paix cultiver leurs terres, ils s'exposèrent ainsi aux invasions, et ils furent en effet envahis par plusieurs peuples, notamment par les Germains. Ces guerres commencèrent dès le règne de Charlemagne. Les Francs trouvaient commode de donner des chaînes à un peuple ami du travail, de l'agriculture et du commerce, au lieu d'apprendre eux-mêmes les arts que la paix fait fleurir. Les Saxons continuèrent l'œuvre commencée par les Francs. Dans des contrées entières, les Slaves furent exterminés ou réduits à l'état de serfs. Ce qui en resta en Allemagne fut traité comme le furent les Péruviens par les Espagnols. Est-il donc étonnant maintenant qu'après des siècles d'oppression, et sous le sentiment de haine qu'ils ont vouée à leurs tyrans, leur caractère soit devenu apathique et cruel? Ce qui a fait le malheur du peuple, ce fut son trop grand amour pour la paix et son trop grand attachement à ses occupations domestiques, qui ont affaibli ses forces, quoiqu'il ne manquât pas d'énergie dans la résistance (\*).

\* L'habitant de la Bohême, dit Malte-Brun (\*\*), est robuste, laborieux, d'une taille généralement moyenne et rarement gros. Sous le rapport moral, l'Allemand et le Tchèque diffèrent autant que par leur langage: ils ne se ressemblent que par leur fidélité à remplir les devoirs de la religion, par leur dévouement pour le souverain, et l'espèce d'inimitié qu'ils portent à la noblesse seigneuriale. Ce qui distingue le Slave de l'Allemand, c'est le soin qu'il prend de ses propriétés et le désir constant qu'il montre d'en acquérir. Il est moins laborieux, moins susceptible d'attachement et de fidélité dans ses affections, plus disposé à rechercher la société et les sujets de dissipation.

(\*) Voyez la Bohême de Gerle, 3 vol.

(\*\*) Voyez *Mélanges scientifiques et littéraires*, t. I.

Il se pique d'une grande prudence, et se montre ordinairement méfiant, surtout dans ses affaires avec l'Allemand, qu'il regarde toujours comme une sorte d'ennemi. Mais dans le service des armes, l'Allemand et le Slave rivalisent de zèle et de courage. L'habitant des montagnes a pour caractère distinctif une sorte d'aptitude aux arts, une noblesse, une fierté dans les sentiments qu'on observe rarement dans les habitants des plaines. Il règne parmi ces montagnards un mélange bizarre d'usages antiques et d'idées introduites par le commerce et l'aisance. Les noces se célèbrent avec des solennités singulières. Le haut-bois et le cor de chasse annoncent au loin la marche d'un nombreux cortège, conduit par un maître de cérémonies chamarré de galons. Ordinairement ce grand personnage est en même temps chargé du rôle d'orateur et de celui de bouffon. Tantôt il harangue le couple heureux avec une gravité boursoufflée, tantôt il excite de longs éclats de rire par des lazzi et des contes grivois. On l'appelle en bohémien le *plemplatisch*, c'est-à-dire, le bavard. « Le jour des Cendres, les jeunes gens des villages vont masqués, de maison en maison, et demandent l'aumône à toutes les demoiselles. Le soir, celle qui s'est montrée la plus charitable, est conduite par eux au bal rustique, dont elle est proclamée la reine. Ces montagnes conservaient encore, il y a un demi-siècle, quelques restes des superstitions païennes. *L'Esprit des montagnes*, ou le *Rubezahl*, est encore redouté des enfants et des femmes. Cet esprit a, dit-on, parmi d'autres caprices, celui de retenir par le pied tout paysan qui passe par les montagnes en souliers garnis de clous de fer. »

La nourriture du peuple est très-simple et flatterait peu le palais raffiné de nos gastronomes. Les légumes, mais de préférence les navets et les concombres, composent le menu de leurs frugals repas. La viande est une rareté qu'on ne voit guère que

sur la table des paysans aisés. Comme tous les peuples slaves, les Bohèmes ont du goût pour les spiritueux. Toutefois, aux liqueurs fortes ils préfèrent aujourd'hui le punch. Le nombre des établissements où se vend cette préparation alcoolique s'est accru d'une manière effrayante.

Le costume, en Bohême, marque moins les degrés de condition et de fortune que dans d'autres pays où il distingue les différentes peuplades slaves de l'Allemand et de l'Israélite. L'habillement slave ressemble beaucoup à celui des Polonais. Dans la classe moyenne, les personnes aisées ont adopté les modes françaises. La plupart des juifs sont reconnaissables à leur malpropreté.

Les Tchekkes parlent un idiome slaxon qui se retrouve chez les Slawaks de Hongrie et de Moravie. Cette langue est pittoresque et précise, mâle et énergique. De tous les Slaves, les Bohèmes sont ceux qui possèdent la littérature la plus ancienne et la plus riche. Elle était déjà florissante, lorsqu'à peine l'art allemand était à son début. Malheureusement, les orages des guerres du quinzième siècle retardèrent le développement de la civilisation en Bohême. La langue éprouva une sorte de persécution, car celui qui parlait purement le bohème était soupçonné d'appartenir à une secte de hussites. A peu d'exceptions près, tous les Bohèmes aiment la musique, le chant et la danse. Ils ont une foule de chants originaux, dont ils unissent les sons à ceux de la cornemuse, du fifre, de la harpe et du tympanon.

RELIGION. — ARMES. — CONSTITUTION. —  
REVENUS ET FORCES MILITAIRES.

La masse de la nation professe la religion catholique; sa piété, pour être fervente, n'en a pas moins de tolérance. Cette vertu est même pratiquée par les basses classes, qui regardent la religion catholique comme la seule chrétienne. On entend souvent dire, à propos d'un protestant :

« C'est un brave homme, c'est dommage qu'il ne soit pas chrétien. » Cette disposition générale a donné lieu à l'établissement de fêtes et à la consécration d'un grand nombre de statues de la Vierge, auprès desquelles on fait des pèlerinages à certaines époques.

Les saints le plus en vénération dans le pays sont saint Wenzel et saint Jean Népomucène.

Le chef du clergé est l'archevêque, prince primat du royaume, qui couronne le roi de Bohême. Les autres dignitaires de l'Eglise sont, le coadjuteur de Prague, et les évêques de Leitmeritz, de Königsgrätz et de Budweis.

La Bohême avait dans le principe adopté pour armes l'image de saint Wenzel : Otakar II y substitua un lion à deux queues, couronné d'argent, sur un champ rouge.

La Bohême appartient à la confédération germanique, comme partie intégrante de la monarchie autrichienne.

Les états provinciaux de Bohême se composent de membres du clergé, de seigneurs, de chevaliers et de bourgeois. La première classe est représentée par l'archevêque, les trois autres évêques, et treize prêtres et abbés. Les princes, comtes et barons forment l'état des seigneurs ; les simples nobles sont exclus de celui des chevaliers. Les villes de Prague, de Budweis, de Pilsen et de Kuttenberg ont seules le privilège d'envoyer des députés à l'état des bourgeois.

Les villes sont, les unes sous la juridiction de la régence (*Königliche Staedte*), les autres sous celle du bureau des mines (*Bergstaedte*) ou de la monnaie, d'autres enfin sous celle des seigneurs. Aussi sont-elles divisées en quatre classes. Au reste, à l'exception de la capitale et des cités où l'industrie a fondé des fabriques et des manufactures, les villes de la Bohême sont de peu d'importance, et leurs habitants ne jouissent pas du bien-être qui est le partage de ceux des campagnes.

Les revenus de la Bohême sont éva-

lués à 50 millions de francs. Elle entretient 50,000 hommes de troupes réglées. La landwehr n'en compte que 22,000.

#### CERCLES ET VILLES DE LA BOHÊME.

##### PRAGUE.

Prague, capitale de la Bohême, compte cent trente mille habitants. Elle est située au centre du pays, et entourée de montagnes qui rendent sa température la plus douce du royaume. Elle est divisée en quatre quartiers (*Haupt-Viertel*) : l'ancienne ville (*Altstadt*) ; la nouvelle ville (*Neustadt*) ; la petite ville (*Klein-Seite*), et la ville haute appelée Hradschin, auxquels il faut ajouter le quartier des juifs (*Juden-Stadt*) et la petite ville de Wissehrad, qui tient à la nouvelle ville. « Prague voit se presser, entre ses églises et ses palais, une population qui n'a guère d'autre souci que le retour quotidien de ses jouissances et de ses plaisirs (\*). »

Peu de villes ont un aspect aussi imposant que cette capitale. Elle est assise en partie sur des éminences, et forme un immense ovale coupé en deux par la Moldau. Elle est, pour les États autrichiens, ce qu'est Moscou pour la Russie, la seconde capitale de l'empire. Lorsque la Bohême formait encore un royaume indépendant, Prague était le centre de grandes richesses, le siège des arts et des sciences ; elle s'élevait comme une reine au-dessus des autres villes, et avait plus d'étendue qu'aujourd'hui. Une montagne de moyenne hauteur sur la rive gauche est occupée par Hradschin, la partie la plus élevée de la ville que domine le château impérial avec ses quatre cent quarante chambres. De là partit le premier signal de la guerre de trente ans, alors que les séditieux jetèrent par les fenêtres les gouverneurs de l'Empereur. Là aussi Charles X et les

(\*) Lermnier, *Au delà du Rhin*, vol. I, pag. 78.

princes français exilés trouvèrent un asile. Dans la cour est la statue équestre de saint George, et l'on voit dans le jardin l'observatoire de Tycho-Brahe, bâti par Rodolphe II, qui venait auprès du grand astronome lire dans les astres les secrets de l'avenir. Puis, vient la magnifique cathédrale de Saint-Veit, avec la résidence de l'archevêque, et un établissement pour l'éducation des femmes (*Theresianum*). Au pied de la montagne s'étend la petite ville, d'où l'on communique par un pont de pierre, orné d'images de saints, avec l'ancienne ville, qui touche à la nouvelle et à celle des juifs. La nouvelle ville conduit à Wissehrad, dont le château est entouré de ruines, parmi lesquelles on remarque une tour construite sur un rocher escarpé, d'un aspect pittoresque (\*), et auquel on parvenait sans doute par un chemin souterrain. De Wissehrad, on a une vue admirable qui embrasse la ville tout entière.

Suivant les anciennes chroniques, Prague occupe l'emplacement de Marobodum, résidence de Marbod. Libussa (\*\*) bâtit la petite ville, et son fils l'entoura de murs qu'il flanqua de quatre tours. Ce fut Charles IV, fondateur de la nouvelle ville, qui fortifia Wissehrad et Hradschin. Ferdinand III fit exécuter de nouveaux travaux, qui ne furent terminés qu'en 1727. Wissehrad est encore très-bien fortifié et renferme l'arsenal, car Prague est une place forte, mais commandée par des hauteurs, et conséquemment peu susceptible d'une longue défense.

La Moldau partage la ville en deux parties presque égales : elle est navigable et reçoit, dans les environs de Prague, la Sazawa et le rapide Beraun. Il paraît que les eaux de cette dernière rivière se mêlent difficilement à celles de la Moldau, puisqu'elles conservent leur couleur verdâtre depuis Koenigsaal, qui est le point de leur confluent, jusqu'au pont de la

ville. Le cours de la Moldau est très-irrégulier : il embrasse plusieurs îles qui servent de promenades aux habitants de la capitale. L'île des Teinturiers (*Faerber-Insel*), la petite Venise (*Klein Venedig*), où l'on a consacré la statue de saint Jean Népomucène et où l'on célèbre sa fête, sont, ainsi que la grande Venise (*Grosse Venedig*), les lieux de rendez-vous de toutes les classes de la population dans les beaux jours de l'été et du printemps.

Le pont jeté sur la Moldau, commencé par Charles IV, en 1358, et seulement achevé en 1512, est un des plus solides de l'Europe. Il a seize arches. Sa longueur est de près de deux mille pieds : il n'est entré dans sa construction que des pierres carrées. Les habitants de la ville y dirigent souvent leurs promenades pour jouir du coup d'œil enchanteur qu'on a de cet endroit.

La cathédrale de Saint-Veit, dont nous avons déjà parlé, est un des monuments les plus remarquables de l'art gothique dans sa dernière période. Jean de Luxembourg en posa la première pierre, et son fils Charles IV le continua. Elle renferme les tombeaux de Charles IV, de Wenceslas IV, de Podiebrad, de Maximilien II et de Ferdinand I<sup>er</sup>. L'église Saint-George se distingue plutôt par son ancienneté que par son architecture : sainte Ludomilla y est ensevelie. L'église de Tein possède dans son enceinte les restes de Tycho-Brahe et la statue équestre de cet illustre savant. Celle de Saint-Gall est pleine encore des souvenirs de Jean Huss, dont les doctrines y furent prêchées jusqu'au moment où ses partisans en furent chassés par Ferdinand II. Outre ces églises, Prague en compte encore une quarantaine d'une architecture peu remarquable, mais dont les clochers ajoutent à l'effet pittoresque du tableau général de la ville, observée des hauteurs qui l'entourent. « Prague renferme plus de soixante-huit palais : outre celui de Vallenstein, dont le jardin est ouvert au public, il y a en-

(\*) Voyez la Bohême de Gerbe.

(\*\*) Voyez plus bas, le paragraphe intitulé LIBUSSA et PRÆMYSL.

core ceux du grand-duc de Toscane, de Schwarzenberg, de Czernin, que l'on peut mettre au premier rang, surtout pour leur étendue; puis ceux de Nostitz, de Salm, de Clau-Gallas et de Colloredo (\*).

La régence royale (*Gubernium*), résidence du premier fonctionnaire de l'État (*Oberst-Burg-Graf*), est un palais qui était occupé jadis par un collège de jésuites. En 1825, l'université (*Carolinum*) comptait quatorze cent cinquante étudiants et cinquante-quatre professeurs. Elle possède plusieurs grands cabinets d'histoire naturelle, un jardin botanique, un observatoire et une bibliothèque de cent trente mille volumes. Prague a un grand nombre de sociétés savantes, d'associations de bienfaisance et d'hôpitaux bien entretenus. Elle est le siège des tribunaux suprêmes, le dépôt de toutes les collections qui se rattachent à l'histoire du pays, et le centre du commerce de toute la Bohême. On y compte soixante fabriques.

Mais cette capitale ne se recommande pas seulement par ses sites, ses édifices, et le développement de son industrie; elle tient sa place dans l'histoire par l'importance des événements qui se sont accomplis dans ses environs, et, pour ainsi dire, sous les yeux de ses habitants. Le sort de la Bohême se décida deux fois sur la montagne Blanche; la première, du temps de Ziska, la seconde, en 1620, sous le règne de Ferdinand II. Frédéric le Grand, roi de Prusse, gagna une sanglante bataille sur la rive droite de la Moldau, en 1757. Les Français, en 1741, y soutinrent un siège qui fut suivi de la glorieuse retraite du maréchal de Belle-Isle, dont nous avons déjà parlé dans ce volume (AUTRICHE, p. 111) et dans le volume II de l'ALLEMAGNE (p. 330).

#### CERCLE D'ELLBOGEN.

Ce cercle offre une nature sauvage, à laquelle des montagnes escarpées donnent l'aspect le plus romantique,

et l'on n'y rencontre de plaines que dans le district d'Egra. Il est riche en eaux minérales, en ble, en lin, en houblon. Ses montagnes renferment de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb et des pierres précieuses. L'industrie y produit des dentelles, des cotonnades, des cristaux. Le chef-lieu est Ellbogen, avec un antique château, et dans un site pittoresque, embelli encore par l'Eger qui baigne les murs de cette ville. En descendant des hauteurs d'Asch ou de Waldsassen, le voyageur a sous les yeux un vaste bassin, orné de beaux villages; c'est le pays d'Egra (*Eger-land*). Le fleuve le parcourt de l'est à l'ouest. Ce sol fertile porte une race d'hommes vigoureux et braves. La ville d'Egra a joué un rôle honorable pendant les troubles des Hussites, par sa fidélité envers ses rois. Elle a vu mourir Wallenstein. Son hôtel de ville est un chef-d'œuvre. On admire encore dans cette ville les ruines du château impérial. La maison où le duc de Friedland a reçu la mort est sur la place, et l'on a conservé intacte la chambre qui fut le théâtre de ce meurtre. Les eaux minérales de Franzenbrunn se trouvent dans ses environs.

A un quart de lieue, dans une étroite et délicieuse vallée, arrosée par le Toppel, qui s'y réunit à l'Eger, et enfermée de tous côtés par des montagnes couronnées de bois, est la petite ville de Carlsbad, célèbre dans le monde par ses eaux thermales. D'après les traditions, la source, nommée le *Sprudel*, aurait été connue des idolâtres des le septième siècle. Suivant une autre version, Charles IV, qui résidait à Ellbogen, était à la chasse à Carlsbad, lorsqu'un cerf aux abois se précipita du haut d'un rocher et disparut. Un des chiens qui étaient à la poursuite de l'animal se laissa choir dans la source, et lorsqu'on accourut à ses cris plaintifs, on découvrit la source d'eau thermale, dont le médecin de l'empereur reconnut aussitôt l'efficacité, et qu'il employa pour guérir un mal que son maître avait au pied. Le rocher d'où s'élança le cerf porte

(\*) Voyez Malte-Brun, t. V, p. 610.

encore aujourd'hui le nom de Hirschen-sprung (*saut du cerf*). C'est une masse de porphyre et de granit primitifs.

Les villes situées dans les montagnes, sont : Joachimsthal, d'où l'on tirait autrefois beaucoup d'argent, mais aujourd'hui on n'y exploite plus que de l'arsenic; Schlachenwald, d'où l'on tire de l'argent et de l'étain aussi fins que ceux d'Angleterre; enfin, Maria-Kulm, prévôté des chevaliers de la Croix, portant l'étoile rouge. Son site est des plus romantiques; les traditions les plus fantastiques s'attachent à la *Caverne des assassins*, qui est dans ses environs

## CERCLE DE SAATZ.

Le sol de ce cercle, qui confine à la Saxe au nord, est très-fertile. Des plaines favorisées du ciel alternent avec des collines légèrement ondulées et bornées par les hautes crêtes des cercles de Rakonitz, de Leitmeritz et d'Ellbogen. C'est le grenier de la Bohême. La chasse, la pêche et la nourriture des bestiaux y sont une source de produits considérables. On y trouve de nombreuses mines de houille. Saatz en est le chef-lieu. Cette ville a doublement souffert par les guerres et par les incendies. Parmi les autres villes du même cercle, on remarque Brux, gracieuse et élégante cité; c'est dans son voisinage qu'est située Sedlitz, renommée pour ses eaux minérales.

## CERCLE DE LEITMERITZ.

Ce cercle, fécond en productions et en beautés naturelles, est appelé le paradis de la Bohême. Il est baigné par l'Elbe, qui se montre là dans toute sa majesté, après avoir reçu les eaux de toutes les rivières du pays. Leitmeritz, son chef-lieu, a un évêché. La ville s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de l'Elbe, déployant avec orgueil ses beaux édifices et ses églises. Elle a une citadelle, Theresienstadt, qui passe pour un chef-d'œuvre de l'art moderne. A ce cercle appartient Tœplitz, connu par ses fameuses eaux. Là, l'intérêt s'attache aussi à la

ville et au château de Dux, appartenant aux comtes de Waldstein, et où vit encore le souvenir du grand capitaine de la guerre de trente ans. Il y a peu de provinces en Bohême qui présentent un aussi grand nombre de châteaux en ruine, dignes d'exciter l'attention des voyageurs. Nous nous contenterons de citer ceux de Habichstein, d'Ossegg, d'Aussig et de Schreckenstein. C'est dans le cercle de Leitmeritz que se trouve le village de Kulm, devenu célèbre par la bataille que les Français commandés par Vandame y perdirent le 30 août 1813.

## CERCLE DE BUNZLAU.

La nature, dans ce cercle, s'est montrée moins libérale. Au nord-est sont les Riesengebirge. D'autres montagnes élevées, et une quantité de terrains sablonneux, rendent presque nuls les produits de ce cercle. Aussi ses habitants s'adonnent-ils plutôt à l'industrie qu'à l'agriculture. On y récolte le vin de Melnik, le meilleur de Bohême : le chef-lieu du cercle est Jung-Bunzlau. Cette ville est située aux bords de l'Elbe, au milieu de rians vignobles, tout près du confluent de l'Elbe et de la Moldau. Ce fut dans son château de Friedland, remarquable par ses formidables prisons et son musée de vieilles armures, qu'Albert Wallenstein reçut son titre de duc. Cet édifice est aujourd'hui la propriété de la famille du comte Clam-Gallas, l'un des plus célèbres capitaines de la guerre de trente ans; *le premier général du monde*, dit Schiller, *pour perdre une armée*. Un autre château captive par son architecture les regards du voyageur, de même que celui de Friedland les attire par ses souvenirs historiques : c'est celui de Troski, où Ziska fut repoussé.

Reichenberg, la ville de Bohême la plus importante après Prague, et qui compte onze mille habitants, est comprise dans ce cercle. Presque tous les bras y sont employés par l'industrie manufacturière. On y compte neuf

cents fabriques de draps, trois cents de bas, et quatre cents de toile.

#### CERCLE DE RIEZOW.

Les Riesengebirge, les Vorgebirge, et les Mittelgebirge, qui occupent la partie septentrionale de ce district, en rendent le climat très-rude. Les habitants se sont donc voués à l'industrie, qui y est très-active. Gitschin, chef-lieu du cercle, est situé dans une contrée agréable, et possède un beau château bâti par Albert Wallenstein.

#### CERCLE DE KOENIGSGRAETZ.

Ce cercle, au nord, est couvert par une partie des Riesengebirge; l'Elbe fertilise les superbes plaines de la partie méridionale. On y rencontre deux forteresses, Josephstadt et Koenigsgratz. Une des villes les plus importantes est Reichenau, qui renferme plusieurs fabriques.

Là où les sommets des Sudètes, en s'abaissant progressivement, se changent en simples éminences, s'ouvre une charmante vallée, couverte de prairies arrosées par la petite rivière d'Adersbach. La solitude y serait complète sans un moulin qui y révèle la présence des hommes. Des rochers bizarres dominent les forêts de sapins qui la couronnent au nord. A l'est on découvre le village d'Adersbach, et au sud-est, elle est bornée par des rochers de forme conique ou pyramidale. Le ong de cette barrière se dressent une multitude de colonnes naturelles de cent à deux cents pieds de hauteur, et de vingt à trente pieds de diamètre. C'est comme une forêt d'aiguilles, dont chacune a une forme particulière, d'où elle tire son appellation, comme la *nonne*, le *moine*, etc. On y arrive par un pont jeté sur la petite rivière. Ces rochers couvrent une surface d'un mille, et forment un labyrinthe où il est facile de s'égarer.

#### CERCLE DE CHAUDIM.

Le chef-lieu de ce cercle est la ville du même nom, dont la population est de 4,500 âmes. Parmi les anciens châteaux qui couronnent ses montagnes,

on remarque Richembourg et Kunietitz.

#### CERCLE DE CZASLAW.

Dans l'église de Czaslau, qui est le chef-lieu du cercle de ce nom, reposent les restes de Jean Ziska, fameux capitaine des Hussites. La population de Kutenberg, qui est de 8,000 habitants, s'occupe de l'exploitation des mines.

#### CERCLE DE TABOR.

Tabor, chef-lieu du cercle de ce nom, est bâtie sur une montagne. Elle renferme de nombreuses fabriques de draps, et fait un commerce de blé considérable. Dans le cours des guerres des Hussites, elle a été plusieurs fois saccagée et livrée aux flammes.

#### CERCLE DE BUDWEIS.

Boehmis-Budweis, évêché et chef-lieu, est une ville régulièrement bâtie. Elle a un chemin de fer qui conduit à Linz. La principauté de Krummau, qui fait partie de ce cercle, appartient au prince de Schwarzenberg.

#### CERCLE DE PRAGNIN.

Le chef-lieu, Pisek (*sable*), situé sur les bords de la Wattawa, a reçu son nom du sable d'or que charriaient jadis les eaux de la rivière. Celle-ci se réunit à la Moldau, en face des magnifiques ruines de Kligenberg.

#### CERCLE DE KLATTAU.

Les principales villes de ce cercle sont Klattau, chef-lieu, sur les bords de la Bradleuka, avec 5,800 habitants, des fabriques de draps et de bonneterie; et Neugeden, dont la filature occupe 5,400 personnes.

#### CERCLE DE PILSEN.

Pilsen, chef-lieu du cercle, est une des villes les plus importantes du royaume. Elle fait un commerce étendu de drap, de toile et de fer. Marienbad, dans la vallée d'Enz, au milieu d'une belle forêt, est connue par ses eaux minérales. Koenigswart, seigneurie du prince Metternich, se trouve dans le voisinage.



## CERCLE DE RAKONITZ.

Le chef-lieu actuel du cercle de Rakonitz est Schlau, petite ville très-ancienne. On distingue dans ce cercle les forges de Purzlitz et son château, destiné autrefois à renfermer des prisonniers d'État.

## CERCLE DE KAURZIM.

Kaurzim est une des plus anciennes villes de Bohême. Le cercle dont elle est le chef-lieu était célèbre par des mines d'or dont on n'a pu retrouver le gisement depuis la guerre des Hussites. Il renferme Kollin, fameux par la bataille où Frédéric le Grand fut vaincu pour la première fois, en 1757.

## CERCLE DE BERAUN.

C'est à Przibarn que sont les plus riches mines d'argent, non loin de la montagne Sainte, le pèlerinage le plus fréquenté de la Bohême. Carlstein, un des châteaux les plus curieux, construit par Charles IV, repose sur trois rochers de jaspe. C'est un modèle de fortification slavonne. Sa forme est celle d'un demi-croissant; sa tour, dont les murs ont une épaisseur de 13 pieds, en a 121 de hauteur. Ce château a servi de prison d'État. On y déposait aussi les bijoux de la couronne.

## MARGRAVIAT DE MORAVIE.

Malgré leur élévation, les montagnes du sud-est de la Bohême ont si peu d'aspérités, qu'elles peuvent être franchies partout sans peine et sans dangers. C'est comme un plateau surmonté de montagnes médiocres. Ici s'offre à nos yeux un pays d'une physionomie originale. La Moravie a la moitié moins d'étendue que la Bohême (480 milles carrés, y compris la Silésie autrichienne). Elle a un système de montagnes à part, et ses fleuves propres. Du côté de la Silésie, c'est-à-dire, au nord, elle est défendue par les Sudètes, prolongation des Riesengebirge. Au nord, elle est ouverte, et livre passage à l'Oder et à la Vistule, qui vont se décharger dans la Baltique. Les monts Krapaks ou Kar-

pathes la séparent de la Hongrie à l'est. Au midi, le Danube lui sert de limite naturelle, du côté de l'Autriche. Son climat a du rapport avec celui de la Bohême; seulement elle a l'avantage d'être mieux exposée, ce qui y rend la culture de la vigne plus facile. On remarque, dans les montagnes de la Moravie, des bancs de grès qui affectent les formes les plus étranges. De loin, ils trompent l'œil du voyageur, en lui offrant l'apparence de tours et de groupes de maisons, là où il n'y a aucune trace d'habitation.

Les relations les plus intimes entre la Bohême et la Moravie n'ont pas été interrompues depuis deux mille ans. Ces deux pays ont toujours été habités par le même peuple, et ont toujours, à peu d'intervalles près, été soumis au même sceptre. Aussi peut-on les considérer, sous le point de vue national, comme *un seul peuple*, et, sous le point de vue politique, comme *un seul État*.

La Moravie, avec la Silésie autrichienne, nourrit 2,065,000 habitants, dont 425,000 Allemands et 27,300 juifs. Elle compte 119 villes, 178 bourgs et 3,675 villages. Le peuple est sobre, moins aisé et plus laborieux que celui de Bohême. Les Moraves de race slavonne sont partagés en plusieurs tribus, empruntant leur dénomination aux localités qu'elles habitent. Ainsi, les Hanniques tirent leur nom de la petite rivière de Hanna. Ils ont un langage, des mœurs et un costume particuliers. Leurs troupeaux et leurs volailles font leur principale richesse. Les Straniques occupent les frontières de la Hongrie. Les Wallaques ont pris leur nom du Waag, sur les bords duquel ils habitaient avant de s'établir sur le versant occidental des petites Karpathes. On retrouve chez eux les traces de leur ancien caractère guerrier. Les jours de fêtes, ils se livrent avec passion à une danse de caractère qu'ils appellent la danse des voleurs, et dans laquelle ils font jouer leurs sabres avec une dextérité surprenante.

La Moravie se divise en six cercles.

## CERCLE D'OLMUTZ.

Olmütz, qui est le chef-lieu du cercle de ce nom, est une des plus fortes citadelles de la Moravie autrichienne; elle servait autrefois de prison d'État. La Fayette a gémi pendant plusieurs années dans ses horribles cachots. Olmütz a 17,000 habitants; elle est le siège d'un archevêché et d'une université, où 700 étudiants sont inscrits. Neuschloss, propriété du prince de Lichtenstein, se distingue par son magnifique château et par une grotte remplie de curieuses stalactites.

## CERCLE DE BRUNN.

La ville de Brunn, qui est le chef-lieu de ce cercle, est située au confluent de la Schwarzwawa et de la Switawa. Sa population est de 40,800 habitants. Elle est la résidence du gouverneur de la Moravie pour l'Autriche, et le siège de tribunaux de première instance et d'appel. De nombreuses fabriques y occupent une population laborieuse. Elle est défendue par la citadelle du Spielberg, prison d'État, bâtie sur une montagne. Austerlitz, sur la Littawa, avec un beau château appartenant au prince Kaunitz-Rittberg, est devenu à jamais célèbre par la victoire que Napoléon y remporta sur l'armée russo-autrichienne, le 2 décembre 1805. C'est encore dans le cercle de Brunn que se trouve le château d'Eisgrub, résidence d'été du prince de Lichtenstein, qui y possède un des jardins les plus spacieux et les mieux ordonnés de toute l'Allemagne, embelli par un minaret de 218 pieds de hauteur, et entièrement construit en pierres de taille. Entre ce jardin et Lundenbourg s'étend le parc du prince qui occupe un espace de deux lieues. Au centre, et sur une île formée par la Thaja, le château de Hansebourg, modèle parfait d'un site féodal. Mazoche et Slaupt ont des grottes remarquables.

## CERCLE D'IGLAU.

La ville d'Iglau occupe un emplace-

ment élevé et d'un abord difficile près de l'Iglava. Elle est le chef-lieu du cercle, et renferme 13,000 habitants. L'industrie y est très-active, et il s'y fait un commerce considérable de blé et de houblon. Le papier qui s'y fabrique est renommé dans toute la monarchie autrichienne.

## CERCLE DE ZNAIM.

La ville du même nom, sur la Thaja, était jadis la résidence des princes moraves. Sa population est de 6,000 âmes. Les vins qu'on récolte dans ce cercle sont l'objet le plus considérable de son commerce. Les Français y battirent les troupes autrichiennes le 11 juillet 1809.

## CERCLE DE HRADISH.

Hradish, bâtie sur une île de la Marche, ne se recommande que par son titre de chef-lieu du cercle. Le premier pont suspendu en fer qu'on ait vu dans le pays est celui de Stramiss, construit aux frais du comte de Magnus, sur un des bras de la Marche. Lichatchowitz a des eaux minérales et thermales.

## CERCLE DE PRERAU.

La ville de Prerau, sur la Betschwa, chef-lieu du cercle, compte 3,500 habitants; c'est une des plus anciennes villes de la contrée; on y voit un grand édifice qui appartenait aux templiers. La résidence de l'archevêque d'Olmütz, pendant la belle saison, est Kremsier, l'une des plus jolies villes du margraviat. « Weisskirchen, peuplée de 5,000 âmes, à peu de distance de la Betschwa, est fréquentée par les baigneurs qui vont prendre les eaux d'un autre Toeplitz, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Bohême, et qui est situé à une demi-lieue de cette ville. Près de l'établissement thermal on remarque un précipice de 450 pieds de profondeur, au fond duquel se trouve un étang d'eau gazeuse nommé Jerarterloch (\*). »

(\*) Malte-Brun, t. V, p. 632.

## SILÉSIE AUTRICHIENNE.

La Silésie autrichienne est aussi soumise à la régence de Brunn; elle ne comprend que deux cercles

## CERCLE DE TROPPAU

Troppau sur l'Oppe est une jolie ville de 11,000 habitants; elle forme une principauté appartenant au prince de Lichtenstein. Là se tint, en 1820, le congrès qui fut depuis transféré à Laybach. Au pied de Buzberg, et au milieu d'une belle vallée, on voit Jaegerndorf, ville de 5,000 âmes, chef-lieu d'une petite principauté qui appartient au prince de Lichtenstein.

## CERCLE DE TESCHEN.

Teschen, sur les bords de l'Olza, chef-lieu de ce cercle, et d'une principauté, est connue par la paix qui y fut signée entre la Prusse et l'Autriche en 1778. « En remontant vers le sud-est, on aperçoit dans une vallée le village de Weichsel ou Vistule, remarquable par une chute d'eau de 200 pieds de hauteur; les sources qui la fournissent sont celles du fleuve qui traverse la Pologne (\*). » Jablunka est une gorge fameuse qui conduit en Hongrie. C'est dans ses environs que se sont conservés les restes des Iazyges, dont Tacite fait mention. Bielitz, propriété du prince Sulkowski, est renommée pour ses fabriques de draps. Il s'y fait un commerce important de laines et de vins hongrois. Elle est en outre l'entrepôt du sel gemme venant de la Silésie et destiné pour la Bohême.

## HISTOIRE DE LA BOHÈME.

## LES BOÏENS.

L'histoire de la Bohême, comme celle de tous les autres pays, offre à son début une grande incertitude, et a, par conséquent, donné lieu aux hypothèses les plus hardies. Les chroniqueurs de cette contrée semblent même avoir renchéri sur ceux des autres nations, en entourant son origine de

fables qui touchent au ridicule. Fidèle aux lois d'une sévère critique, nous laisserons de côté tout ce qui paraît être le produit de l'imagination ou de systèmes plus ou moins ingénieux, pour ne nous attacher qu'aux faits dont l'authenticité ne saurait être contestée.

Les montagnes de la Bohême furent d'abord habitées par les Boïens, peuple celtique. S'il faut en croire Tacite, ils étaient venus des Gaules, et avaient établi leur séjour dans la forêt Hercynienne, sous le règne de Tarquin, dernier roi de Rome. Près d'eux se trouvaient deux peuples germaniques, les Hermondures et les Narisques. Les premiers s'étaient fixés près des sources de l'Elbe, et les autres à l'ouest. Mais les Boïens étaient les plus puissants, et ce fut d'eux que la Bohême tira son nom (\*). Ils prirent part à l'expédition de Brennus, qui menaça l'existence de Rome, et eurent la plus grande part au succès. Ils s'établirent sur la rive droite du Pô, en deçà des Apennins, où le nom de Bologne, Bojonia, a consacré leur souvenir. Pendant deux siècles, ils firent à Rome une guerre acharnée; enfin ils furent soumis entièrement par P. Cornelius Scipion, 191 ans avant J. C.

Il est impossible, faute de documents, de mentionner les guerres que les Boïens eurent à soutenir dans leur propre pays; mais la renommée de bravoure qui accompagnait leur nom, prouve suffisamment qu'ils furent en butte à de fréquentes agressions. Le premier de leurs exploits qui offre une certitude historique, eut lieu environ cent quinze ans avant Jésus-Christ. Les Cimbres, probablement inquiétés du côté de l'est par les Sarmates (\*\*), partirent de la Russie méridionale et s'avancèrent vers l'Occident, à travers la Gallicie. Cette grande migration, arrêtée par les Boïens, fut obligée de changer de direction. Ils furent sans doute défaits dans les plaines de la

(\*) Voyez Tite-Live, liv. v.

(\*\*) Voyez Niebuhrs *kleine Schriften*, t. I, p. 387.

(\*) Voyez Malte-Brun, t. V, p. 635.

Moravie; et, se dirigeant vers le sud, entrèrent en Pannonie, traversèrent le Danube, tombèrent sur les Taurisques et les Scordisques, peuples celtiques qui habitaient l'Illyrie, et ayant ainsi évité les Boïens, ils arrivèrent, par l'Helvétie et les Gaules, en Italie, où ils taillèrent en pièces quatre armées romaines, avant que Marius pût les anéantir. Ces avantages, remportés par les Boïens, sur des peuples qui causèrent tant d'effroi à Rome, et la longue lutte qu'eux-mêmes précédemment avaient soutenue contre le peuple-roi, donnent une haute idée de leur bravoure et de leur manière de combattre.

C'est seulement un siècle avant l'ère chrétienne que l'histoire de la Bohême sort enfin des ténèbres. La situation respective des peuples commence alors à se dessiner. Au nord et au nord-est, les Boïens avaient pour voisins des peuples germains, parmi lesquels on distingue les Hermondures, les Lygiens et les Marcomans; au sud-est, c'étaient des tribus thraces, les Daces; à l'ouest du Danube, sur le Mein, les Helvétiens; au sud et au sud-ouest, les Taurisques, de race celtique, établis en Styrie, les Rhétiens qui avaient donné leur nom à la partie des Alpes qu'ils occupèrent. Mais deux peuples développaient dans un mouvement continu les forces qui devaient finir par dompter et anéantir les peuples celtiques: c'étaient, au sud, les Romains; au nord, les Germains.

Dans cette lutte, les Helvétiens furent les premiers qui tombèrent sous les coups de Jules César, et lui ouvrirent la conquête des Gaules. Les Boïens leur envoyèrent un corps d'auxiliaires, qui formait l'arrière-garde avec les Tulingiens, dont il partagea la défaite. Les Eduens, alliés de César, lui demandèrent que les Boïens, dont ils connaissaient la bravoure(\*), se fixassent chez eux. Le vainqueur y con-

sentit, et ils s'établirent dans leur ancienne patrie.

Ce désastre essuyé sur un sol étranger n'avait frappé qu'une partie des Boïens; les principales forces de la nation restaient intactes. Mais, dix ans plus tard, le malheur vint fondre sur elle: Boerbista, roi des Daces et des Gètes, qui avait subjugué toutes les contrées comprises entre l'Hémos et les Karpathes, et qui pouvait mettre sur pied deux cent mille hommes, se brouilla avec les Boïens, sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais aux conquérants. Le chef des Boïens dominait aussi, à cette époque, sur les Taurisques, peuple de Styrie. Il paraît que la bataille se livra sur les bords du Raab. Les Boïens furent défaits, et leur pays tellement saccagé, que longtemps après on l'appelait encore le *désert des Boïens*(\*). Ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans les montagnes de la Bohême. Boerbista ne se donna pas la peine de les poursuivre; mais leurs forces étaient détruites, et en laissant affaiblir leur esprit guerrier pour s'adonner aux arts de la paix, ils se livrèrent au premier conquérant qui voulut les soumettre. Ils fondèrent plusieurs villes, parmi lesquelles on remarque Buicomm (Buicommum). Mais comme leurs frères et leurs voisins de l'Ouest, ils succombèrent, avec le temps, sous les forces supérieures de leurs ennemis; leurs villes furent détruites, et ils adoptèrent probablement eux-mêmes les mœurs et la langue de leurs vainqueurs.

Ces vainqueurs, c'étaient les Marcomans, peuple germain de race suève. Établis sur les bords de l'Oder, ils étaient depuis longtemps les voisins des Boïens, et il est à croire que les deux peuples en étaient venus souvent aux mains, bien que l'histoire soit muette à cet égard. L'empire de Boerbista avait été détruit. Les Marcomans, pénétrant par la Moravie, avaient occupé la Hongrie, et, devenus ainsi voisins des

(\*) Jul. César, Bell. Gall., I, 28. *Cæsar Boios, potentibus Æduis, quod egregia virtute erant cogniti, ut in finibus suis collocarent, concessit.* Cf. VII, 9.

(\*) Strabon, V, p. 213, VII, p. 304, 313, 292. Plin., H. N., III, 24.

Scordisques et des Daces, ils touchaient presque aux frontières des possessions romaines. Les Romains avaient, suivant toute vraisemblance, favorisé cette migration pour contenir les Daces; car les soins qu'à Rome on prodigua au jeune prince Marbod démontrent la nature amicale des relations qui existaient à cette époque entre Auguste et les chefs des Marcomans. Marbod était aussi sage qu'ambitieux. L'éducation brillante qu'il reçut à Rome rehaussa les dons naturels dont il était richement pourvu, et il acquit toutes les connaissances qui font le grand capitaine et le grand roi. De retour dans son pays et placé à la tête de la nation, il régla tout d'après les usages de la grande ville. Mais il se sentait trop à l'étroit sur le territoire des Marcomans; son ambition le poussait à former un vaste empire, et la conscience qu'il avait de sa force lui faisait entrevoir la possibilité d'y parvenir. Son intention était de commencer par la conquête de la Bohême. Ce pays, encaissé dans de hautes montagnes et protégé par d'impénétrables forêts, offrait de puissants moyens de défense. Une fois maître de la Bohême, Marbod espérait y asseoir la liberté des siens et braver les armes de la ville invincible (\*). Réunis aux Garudes et aux Sédusiens, les Marcomans traversèrent les routes dangereuses de la forêt Hercynienne, tombèrent à l'improviste sur les Boïens, et les écrasèrent dans une de ces terribles batailles qui décident du sort des empires (\*\*). La plupart des vaincus refusèrent de se soumettre aux lois du vainqueur, et l'on croit qu'une grande partie de ce peuple, plutôt que d'être esclave, se retira en Bavière, et devint la souche des Bavares actuels. Ainsi Marbod prit possession de la Bohême, et choisit pour résidence la capitale des Boïens, *Boio-dunum*, qui fut appelée depuis *Maroboduum*.

Les Marcomans et leurs alliés, comme tous les peuples de l'est de la

Germanie, étaient des nomades sauvages et belliqueux. Habités à une vie errante, ils ne construisaient que de mauvaises huttes éparses; souvent même ils passaient l'hiver dans des espèces de caves creusées sous terre. L'unique occupation des hommes était la guerre ou la chasse: les vieillards et les femmes avaient soin de l'intérieur. Quelle que fût la saison, ils ne se couvraient jamais qu'une partie du corps avec des peaux de bêtes. Les jeunes gens ne portaient aucun vêtement. Il n'y avait pas chez eux de distinction de condition comme chez les Celtes. L'esclavage ne leur était cependant pas inconnu. Les plus braves et les plus expérimentés occupaient le premier rang parmi les hommes libres, et commandaient dans la guerre. Ils s'assemblaient pour délibérer à des époques fixes et dans des lieux déterminés; on ne pouvait rien décider, ni exécuter sans eux; aussi le pouvoir des princes était-il très-borné. Les prêtres, qui étaient en petit nombre, étaient chargés de faire les sacrifices aux dieux, de consulter leur volonté et de maintenir l'ordre. Il n'était point rare de voir immoler des victimes humaines. On mettait un haut prix à la pureté des mœurs, à la pudeur et à la fidélité dans le mariage. L'hospitalité était sacrée hors le cas où il s'agissait d'un ennemi, car alors chacun se faisait honneur de ses brigandages. L'argent fut d'abord aussi inconnu aux Marcomans que les avantages qu'il procure. Mais le commerce qu'ils faisaient avec les Romains leur en fit peu à peu apprécier la valeur. Ils se nourrissaient de viande, de lait et de fromage; le peu de blé qu'ils cultivaient leur servait à faire une espèce de bière (\*).

Tels étaient les Marcomans, lorsque Marbod les conduisit en Bohême. Connaissant le prix de la civilisation, il épargna les Boïens, autant que possible, et réunit aux Marcomans ceux qui voulurent rester dans leur patrie. Il attira auprès de lui les Romains qui

(\*) Vell. Pat., lib. 11.

(\*\*) Tacit. Germ., 42.

(\*) César, *Guerres des Gaules*, VI, 21-24. Tacite, *Germanie*.

étaient obligés de quitter l'Italie, et avait à sa cour des marchands et des artisans de cette nation.

#### MARBOD.

Marbod employa tous ses efforts à défendre sa conquête. Il attira auprès de lui les Marcomans qu'Auguste avait chassés de la Pannonie, où ils s'étaient fixés, et créa une armée permanente, qui comptait soixante et dix mille fantassins et quatre mille cavaliers. Ces forces, soumises à la tactique romaine, lui suffirent pour subjuguier les Quades, les Lygiens et les Hermondures qui occupaient les frontières de la Bohême. Ses États touchèrent alors au pays des Noriques, répandus dans la haute Autriche; à l'est, à la Pannonie, et au nord et à l'ouest, à la Germanie. Cependant sa puissance et son caractère indépendant finirent par inspirer des craintes à Rome, qui résolut de l'anéantir, en l'attaquant de deux côtés à la fois. Tandis que Tibère concentrait ses forces sur les bords du Danube, Saturnin, partant du pays des Catates (la Hesse), devait envahir la Bohême. Mais les armées n'étaient plus qu'à un jour de marche, lorsque la nouvelle d'une révolte générale de la Pannonie et de la Dalmatie obligea les Romains à offrir la paix à Marbod. Le Danube servit de ligne de démarcation entre le conquérant barbare et l'empire.

A la même époque où Marbod dominait en Bohême, vivait le héros Hermann, vainqueur des légions romaines. Non content d'avoir chassé les Romains des frontières de la Germanie, il voulait poursuivre sa victoire, et, dans ce but, il rechercha l'alliance de Marbod. Mais celui-ci ne redoutant pas moins Hermann que les Romains, répondit par un refus, qui fut l'occasion d'une guerre (\*).

L'effet de cette guerre et de la politique de Rome fut d'enlever à Marbod tous les peuples germains qui lui obéissaient au delà des frontières de la

Bohême, et de ne lui laisser d'autorité que sur les Marcomans et les Quades; encore Rome chercha-t-elle à l'affaiblir. Attaqué enfin par Cattwald, prince des Goths, qui s'empara de sa capitale et de tous ses trésors, Marbod fut réduit à implorer l'appui de Tibère, son ennemi secret. On lui donna pour résidence Ravenne, où il vécut encore dix-huit ans. C'était comme une arme que les Romains tenaient toujours en réserve, pour en frapper les Suèves, s'ils osaient remuer.

#### LES MARCOMANS.

Délivrés du joug de Marbod, les Marcomans reprirent leur indépendance, et Goitwald gouverna ceux qui habitaient la Bohême; mais son règne fut de courte durée. Ses sujets, exaspérés par ses cruautés, et voulant toutefois éviter l'intervention des Romains, engagèrent Vibilius, roi des Hermondures, à lui déclarer la guerre. Goitwald eut le sort de Marbod; il fut déposé, et finit ses jours dans les Gaules, où les Romains lui avaient assigné une petite ville pour résidence.

Vannius, prince des Quades, monta alors sur le trône, et les deux peuples furent de nouveau réunis sous un même sceptre. Ce prince affectionnait plus particulièrement les Quades; aussi séjourna-t-il plus souvent parmi eux que chez les Marcomans. Il régna trente ans et recula les bornes de son empire. Mais à la fin, deux de ses neveux, Sidon et Vangion, leverent l'étendard de la révolte, sans doute à l'instigation des Romains. Vannius appela à son secours les Iazyges, qui ne tardèrent pas à arriver avec un corps de cavalerie. Il avait aussi imploré l'assistance de l'empereur Claude; mais celui-ci se contenta de tenir quelques vaisseaux sur le Danube, pour le recueillir en cas de désastre. Vannius fut vaincu et trouva un asile en Pannonie. Vangion devint roi des Quades, et Sidon régna sur les Marcomans. Le règne de ce dernier n'est remarquable que par l'assistance qu'il

(\*) Voyez *Univers pittoresque*, ALLEMAGNE, t. I, p. 22.

donna à Vespasien contre Vitellius, l'an 69 de notre ère (\*).

A partir de cette époque, il n'est plus question de rois chez les Marcomans. Cette dignité fut-elle complètement abolie, ou le pouvoir de ceux qui en furent revêtus était-il tellement borné, qu'ils ne commandaient que dans les guerres? C'est ce qu'il est impossible de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Marcomans vécurent en bonne intelligence avec les Romains jusqu'à la guerre qui éclata entre eux et Domitien. Ils s'étaient attiré l'inimitié de cet empereur, par le refus qu'ils avaient fait de lui envoyer des auxiliaires contre les Daces. Mais le nom de Rome était encore un objet de terreur pour les barbares : les Marcomans, à la nouvelle de l'approche des légions, envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour conjurer l'orage. En les faisant lâchement assassiner, Domitien mit les Marcomans dans la nécessité de vaincre ou de mourir. En effet, ceux-ci se réunirent aux Quades, marchèrent à la rencontre de l'ennemi, et remportèrent sur lui une victoire complète, qui leur procura une longue paix. Les petites excursions qu'ils firent postérieurement de l'autre côté du Danube ne méritent pas le nom de guerre, malgré les résultats importants qu'elles entraînèrent. Les Romains, pour parer aux éventualités des agressions, élevèrent le long du fleuve des forteresses défendues par des forces considérables. Les Marcomans pensèrent que ces camps fortifiés (*castra*) étaient destinés à paralyser leurs mouvements. Résolus de les détruire et d'attaquer les Romains, ils firent des alliances avec les peuples voisins, tels que les Sarmates, les Iazyges, les Hermondures, les Suèves, les Vandales, les Narcisques et les Longobards. La guerre qui s'ensuivit est désignée par les auteurs romains sous le nom de *guerre des Marcomans*.

Après avoir passé le Danube, les coalisés taillèrent en pièces les légions romaines, commandées par Vindex.

Marchant ensuite de succès en succès, ils arrivèrent jusqu'aux portes d'Aquilée, et toute l'Italie trembla devant eux. Jamais, depuis Annibal, Rome ne s'était trouvée dans une position aussi critique. Marc-Aurèle rassembla avec peine une armée qu'il confia à Pertinax. Les Germains, qui songeaient plus au butin qu'à poursuivre l'ennemi, furent dispersés; l'Italie fut délivrée, et les Marcomans repassèrent le Danube. Mais les Romains s'arrêtèrent aux bords du fleuve, laissant à leurs ennemis le temps de réunir de nouvelles forces. Bientôt les deux armées furent en présence : le Danube seul les séparait. Les Marcomans voyant que les légions ne faisaient aucun mouvement, passèrent sur l'autre bord, les attaquèrent, et en firent un grand carnage (176).

A la nouvelle de ce désastre, Marc-Aurèle prit le parti de marcher en personne contre les barbares. Il fit passer ses troupes en Pannonie, franchit le Danube, et entra dans le pays des Quades, qui s'étendait jusqu'au Gran. Arrivé près de ce fleuve, il vit les Quades et les Marcomans rangés en bataille sur l'autre rive. Dans son impatience, il traversa immédiatement le fleuve; mais les barbares opérèrent un mouvement rétrograde, et attirèrent les Romains dans un pays montagneux, où ces derniers manquaient d'eau et n'avaient point assez d'espace pour déployer leurs forces. On en vint aux mains; les barbares, culbutés, se replièrent dans les défilés, et enferment ainsi les Romains, espérant les vaincre par la soif, mieux qu'ils ne l'avaient pu faire par les armes. Le sort de Varus menaçait déjà la dernière armée de Rome, lorsqu'elle fut sauvée par une espèce de miracle. Un orage éclate. L'eau tombe par torrents, accompagnée de grêle et d'éclats de tonnerre épouvantables. Les Romains reçoivent dans leurs casques une boisson salutaire qui ranime leurs forces. Ce bonheur inespéré fut pour eux un signe que le ciel était favorable à leurs armes, tandis que les barbares consternés jetèrent les leurs à terre, per

(\*) Voyez Tac., Hist., III, 21.

suadés que les dieux combattaient pour leurs ennemis. Cette opinion leur fit prendre la fuite. Marc-Aurèle se hâta de sortir de ces gorges dangereuses, poursuivit les fuyards, et en fit une horrible boucherie (\*).

Les Marcomans, sous la conduite de leur prince Marcomir, se retirèrent en Bohême. Là, au milieu de montagnes, couvertes à cette époque de forêts impénétrables, ils pouvaient braver les efforts des Romains. Ceux-ci en effet n'osèrent pénétrer dans ces contrées sauvages et la paix fut faite à des conditions assez avantageuses pour les Marcomans, puisqu'ils gardèrent toutes les contrées que baigne le Danube. Il fut stipulé, toutefois, qu'ils ne pourraient fixer leur demeure à moins de trente-huit stades du fleuve. Les Quades ne furent pas aussi favorablement traités. Marc-Aurèle occupait leur pays avec ses légions victorieuses; ils furent obligés de recevoir un roi des mains du vainqueur, et virent, en outre, s'élever au milieu d'eux plusieurs forteresses, défendues par vingt mille hommes de garnison. Plus tard, ils cherchèrent à se soustraire à cette oppression, et tentèrent de se réfugier chez les Semnons qui habitaient le Brandebourg actuel; mais les Romains s'y opposèrent. Durant quatre ans, les choses restèrent en cet état. Enfin, le joug romain devint tellement insupportable aux Quades, qu'ils résolurent de mourir les armes à la main plutôt que d'y rester soumis. Ils appelèrent à leur secours les Marcomans et les Hermoudures (180 ans après Jésus-Christ). Les premiers arrivèrent avec l'élite de leur jeunesse, et les Romains furent chassés, ainsi que le roi qu'ils avaient imposé aux Quades.

Quand la nouvelle de cette révolte parvint à Rome, Marc-Aurèle jura de s'en venger par l'extermination complète de ces deux peuplades; il se rendit en effet en Pannonie; mais il ne put donner suite à ses projets, la mort l'ayant surpris à Vindebona (Vienne), au milieu de ses préparatifs

de guerre (\*). Commode, qui lui succéda, craignant que la guerre ne traînât en longueur, et sentant peut-être que sa présence était nécessaire à Rome, signa la paix et promit de démanteler les forteresses romaines, à dix lieues de distance du Danube (\*\*). Les Quades et les Marcomans, en vertu du même traité, s'engageaient à envoyer à l'empereur, sur sa demande, des auxiliaires, et à lui livrer des armes, destinées sans doute à relever l'effet de son entrée dans la capitale du monde, en faisant croire qu'il revenait victorieux. Ainsi fluit cette guerre, qui avait duré quinze ans, et que les historiens romains comparent aux guerres puniques et aux guerres cimbriques, tant elle fut fatale à la puissance romaine. Dès ce moment, les barbares commencèrent à avoir le sentiment de leurs forces, et les légions romaines furent d'avance à moitié vaincues par la crainte qu'ils leur inspirèrent. Cette guerre a encore cela de remarquable que, pendant son cours, les peuples germaniques qui habitaient les bords de la Vistule, les quittèrent, pour se fixer sur les rives du Danube. Les Slaves, qui occupaient alors la Prusse, la Pologne, la Lithuanie et la Russie méridionale, saisirent aussi cette occasion pour s'avancer vers l'ouest.

Cette paix, si funeste pour Rome, dura pendant quatre-vingts ans. L'empereur Caracalla prit à sa solde plusieurs milliers de Marcomans, dont il composa sa garde (263 ans après J. C.). Mais, sous le règne d'Aurélien, lorsque les barbares inondèrent l'empire, que les Sarmates et les Goths envahirent l'Illyrie et la Thrace, et les Allemands la Gaule, les Marcomans ne voulurent pas rester tranquilles spectateurs de la lutte. Le butin que l'Italie offrait au vainqueur avait un attrait auquel ils ne pouvaient résister. Ils traversèrent le Danube dans les environs de Passau (\*\*\*), et dirigèrent leur marche

(\*) Voyez Aurel. Victor., cap. 10.

(\*\*) Dion Cassius, liv. 72.

(\*\*\*) Cette ville appartient maintenant à la Bavière, elle est située au confluent de l'Inn, de l'Ilz et du Danube.

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 32.



vers les alpes qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Mais ils furent attaqués à l'improviste par les Romains, commandés par l'empereur en personne ; un grand nombre d'entre eux furent tués en pièces ; ceux qui survécurent envoyèrent des députés au vainqueur pour proposer une nouvelle alliance avec Rome et demander la permission de regagner leurs montagnes. Aurélien, dans l'ivresse de la victoire, oublia cette règle, *qu'il faut jeter un pont d'or devant un ennemi en fuite*, et ferma l'oreille à toute proposition. Il ne restait plus aux Marcomans qu'à prendre conseil de leur désespoir. Leur retour en Bohême était impossible ; les Romains étaient maîtres de toutes les positions et de tous les passages qui pouvaient conduire au Danube : il fallait donc avancer ou périr. Les Alpes ne présentaient aucune résistance ; l'Italie avec ses riantes plaines et ses villes opulentes semblait leur tendre les bras. Ils poursuivirent leur marche, et arrivèrent sans obstacle jusqu'aux portes de Plaisance, où Aurélien les atteignit. On en vint aux mains, et les Romains essayèrent une défaite complète. La consternation fut grande, quand on vit les Marcomans marcher sur Rome. Mais il arriva à ces barbares ce qui était arrivé à l'armée d'Annibal. Les délices de ce beau pays ralentirent leur marche, et l'empereur eut le temps de lever de nouvelles troupes. Il attaqua les Marcomans à Fano et les tailla en pièces. Ceux qui ne succombèrent pas dans cette rencontre, trouvèrent la mort dans deux autres combats, et il ne resta pas même un Marcoman qui pût porter dans sa patrie la nouvelle de ce grand désastre.

Une sorte de fatalité sembla poursuivre ce peuple depuis cette malheureuse campagne ; chaque fois qu'il tenta de se relever, la fortune le trahit. Dans une seule bataille, l'empereur Carus massacra seize mille Marcomans et en emmena vingt mille en esclavage. Dioclétien les vainquit dans trois combats, et ceux qui échappèrent au fer du vainqueur subirent

loin de leur patrie une dure captivité.

Ceux des Marcomans qui n'avaient pas quitté la Bohême, se tenaient tranquilles dans leurs montagnes. Cependant, au commencement du cinquième siècle, on croit que sous le nom de Suèves, nation à laquelle ils appartenaient, ils firent partie de cette grande migration de peuples qui inonda les Gaules et l'Espagne. Au dire de Zozime, en 406, les Vandales se portèrent sur le Rhin et envahirent le territoire romain : ils avaient avec eux des Quades et des Marcomans(\*). Cette migration dura jusqu'au milieu du cinquième siècle. La Bohême était cependant toujours habitée par les Marcomans, qui firent la guerre aux Goths sur la fin du même siècle. Théodoric, roi de ces derniers, passa le Danube en 470, et porta ses armes en Bohême. Malgré les ravages qu'il y exerça, il ne put la soumettre(\*\*). Mais quelques années après, Théodoric, son fils et son successeur, réunit, dans le même but, des forces imposantes, auxquelles les Marcomans ne purent résister. Il leur imposa des lois ; et, dès lors, la Bohême devint une province du royaume des Ostrogoths. A la chute de ce royaume, Wacho, roi des Longobards, rendit les Marcomans tributaires (497), et, depuis cette époque, leur nom a disparu de l'histoire. Il est à présumer qu'ils formèrent un nouveau peuple en s'amalgamant avec leurs vainqueurs. Tout porte à croire qu'ils prirent part à l'expédition entreprise, en 522, par les Longobards, contre la Pannonie. Conduits par Alboin, ils envahirent l'Italie, en 568, sous le nom de Suèves.

La Bohême, abandonnée par les Marcomans, était ouverte aux premiers venus. Une peuplade germanique, voisine de ce pays, celle des Thuringiens, en prit possession, et le peu d'habitants qui n'avaient pas suivi l'émigration de leurs compatriotes, se soumirent. Mais les Thuringiens ne restèrent pas longtemps

(\*) Voy. Zozime, Hist., liv. iv.

(\*\*) Jornandes, De rebus Goth., c. 55.

en possession de leur nouvelle conquête. Les Francs, dont la puissance commençait à jeter de l'éclat, les vainquirent à l'aide des Saxons. La plupart des Thuringiens trouvèrent la mort dans les combats; leur roi Hermanfried succomba par trahison, et le royaume de Thuringe fut entièrement conquis par les Francs. Tant de guerres, tant de ravages avaient épuisé le pays. Il ne restait pas assez de bras pour cultiver la terre. Les Francs appelèrent de nouveaux colons (\*), qui furent leurs tributaires. Les Sorabes, peuplade slave, qui avaient jusqu'alors habité les bruyères du Brandebourg, prirent possession du fertile pays de Meissen et de Lusace. D'autres Slaves, qui avaient fixé leurs demeures sur les bords de la Vistule ou sur ceux du Danube, n'hésitèrent pas à suivre leur exemple, et s'établirent, du consentement des Francs, dans la Moravie et dans la Bohême.

#### LES SLAVES.

Il est hors de doute que les Bohêmes actuels sont issus de la race slave. Cette race est une de celles qui ont porté le plus loin sur le globe leur langue, leur puissance et leurs colonies. Elle s'est étendue depuis Raguse, sur la mer Adriatique, jusqu'aux bords lointains de la mer Glaciale. D'un côté, sur la droite, on rencontre les Slaves depuis le Kamtschatka jusqu'aux environs du Japon; de l'autre, on ne peut les méconnaître sur la Baltique. Les Russes, la plus puissante des nations qui en descendent, menacent aujourd'hui la civilisation du monde et peuvent diriger leurs flottes contre l'Occident par les deux portes qui leur sont ouvertes, le Sund et les Dardanelles.

Plusieurs siècles avant notre ère, les Mèdes formèrent un peuple puissant. Ils envoyèrent des colonies dans plusieurs contrées de l'Asie; l'une d'elles s'arrêta sur les bords du Don (Tanais). Elle fut d'abord désignée sous le nom de Sauromates, ou Mèdes du Nord, appellation qui indique l'origine

de ces peuples (\*), et qui, par contraction, se changea en celui de Sarmates. Leur nombre s'étant accru, ils ne tardèrent pas à s'étendre. Ils peuplèrent toute la Russie meridionale, la Lithuanie, la Prusse et une partie de la Pologne. Ils ne s'avancèrent du côté de l'ouest jusqu'au Danube que dans le deuxième siècle après Jésus Christ, alors que les peuples germaniques en deçà de la Vistule quittèrent ces contrées pour venir au secours de leurs alliés les Marcomans, dans la guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les Romains. Les Sarmates restèrent longtemps sur la rive septentrionale de ce fleuve et sur les bords de la Teiss : on les désignait aussi alors par le nom de Jaziges. Dès la fin du quatrième siècle, ils couvraient tous les pays compris entre le Danube, les sources de la Vistule et la Baltique. Ce fut vers le même temps que leur nom de Sarmates commença à s'effacer; ils se présentent, dès lors, sous les dénominations de *Spores*, c'est-à-dire, hommes belliqueux, de *Wendes* et autres; mais les Grecs leur appliquèrent toujours le nom générique de *Slaves*, qui s'est conservé jusqu'à nous depuis quatorze siècles. Ces peuples courageux ne purent, malgré leur amour pour la liberté, résister à Attila et à ses Huns. Ils suivirent la fortune de ce conquérant, et ne reprirent leur liberté que lorsqu'il disparut avec l'empire qu'il avait fondé.

Ce fut à la fin du cinquième siècle que les Bulgares ou Walaques parurent sur la scène du monde. Ils s'emparèrent du pays situé au nord du Danube, et firent peser un joug si dur sur les Slaves qui l'habitaient, que ceux-ci aînèrent mieux émigrer que d'obéir à de tels maîtres. A peine avaient-ils quitté leurs foyers qu'ils se divisèrent; les uns cherchèrent de nouvelles demeures le long du Dniépr et de la Vistule, et les autres en Moravie et en Bohême. Ceux qui se fixèrent auprès du fleuve Morava, furent appelés Moravanes ou Moraviens; mais ceux qui occupèrent la Bohême reçurent

(\*) Voy. Éginhard.

(\*) Voy. Plin., lib. vi, cap. 7.

le nom de Czeckowe (Tchekkes) (\*). Cette prise de possession eut lieu vers 534. Procope, historien grec contemporain de ces événements, trace le tableau suivant des usages, des mœurs, de la manière de vivre et de la religion de ces Slaves du Danube : « Les Slaves et les Antes n'obéissent à aucun roi : de temps immémorial, leur gouvernement est démocratique. Ils délibèrent en commun sur leurs intérêts. Ces deux peuples, du reste, ont des lois qui régissent les rapports entre les citoyens. Le seul dieu qu'ils reconnaissent est celui qui dispose de la foudre ; ils lui sacrifient des bœufs et des animaux de toute espèce. Ils ont une idée confuse du destin et ne lui attribuent qu'un pouvoir borné sur les hommes. Mais la mort les menace-t-elle, soit dans une maladie, soit sur un champ de bataille, ils promettent un sacrifice à leur dieu, s'il sauve leurs jours. S'ils échappent au danger, ils accomplissent religieusement leur vœu, persuadés que c'est à lui qu'ils sont redevables de la vie. Ils ont aussi voué un culte aux fleuves, aux nymphes et à quelques êtres surnaturels ; ils leur offrent des sacrifices, durant lesquels ils consultent l'avenir. Ils sont nomades et s'abritent dans de misérables huttes isolées les unes des autres. La plus grande partie d'entre eux combattent à pied ; ils portent de petits boucliers et des javalots. On ne voit point chez eux de cuirasses. Il en est qui n'ont aucune espèce de vêtement et qui ne se couvrent que les jambes pour marcher à l'ennemi. Les deux peuples parlent la même langue : une langue barbare. Ils ont la même taille, et sont généralement grands et robustes. Leur peau est brune ; leurs cheveux ne sont ni blonds ni noirs, mais tirant sur le roux. Leur nourriture est grossière et mal assaisonnée, comme celle des Massagètes, à qui ils ressemblent quant à la malpropreté. Ils ne sont ni méchants, ni vindicatifs, et ont de la bonne foi, qualité qu'ils tiennent des Huns. Jadis les Slaves

et les Antes étaient compris sous le nom commun de Spores, sans doute parce qu'ils vivaient dispersés dans des huttes. C'est pour cela qu'ils occupaient de si vastes contrées (\*). » Si l'on compare à cette peinture des Slaves, les habitants actuels de la Bohême, on reconnaîtra que ces derniers ont conservé beaucoup de traits de leurs ancêtres.

#### LES TCHÉQUES.

La Bohême était peuplée de Marcomans, d'Hermondures, de Narisques et des débris de plusieurs tribus suèves, lorsqu'elle fut inondée par les Tchekkes. Ceux-ci donnèrent à ces peuples, qui parlaient une autre langue et ne pouvaient s'entretenir avec eux, le nom de Nicmzy, c'est-à-dire, *muets*.

On ignore l'étymologie du mot Tchekkes. Ce qui est essentiel à savoir, c'est que les Turcs, les Hongrois, les Grecs et les Slaves les ont toujours appelés de ce nom, sous lequel ils les désignent encore aujourd'hui, tandis que les Allemands et les autres peuples de l'Occident leur ont donné celui du pays qu'ils venaient habiter.

Les Tchekkes cultivèrent en paix la terre, pendant environ quinze ans, sous la protection des rois francs. Mais les Avars ou Obrns (596), qui formaient alors une puissante nation, attaquèrent le royaume des Francs, et portèrent surtout leurs ravages dans la Thuringe ; la Bohême, après avoir eu beaucoup à souffrir, fut soumise par eux et devint leur tributaire. Les rois francs étaient trop faibles pour venir à son secours, puisqu'ils furent obligés eux-mêmes d'acheter la paix au poids de l'or. La Bohême fut tellement écrasée sous les mauvais traitements des Avars, que les Tchekkes, poussés au désespoir, prirent la résolution de chasser leurs oppresseurs ou de périr les armes à la main. Ils triomphèrent ; mais ce ne fut que pour un instant : les Avars revinrent plus nombreux et plus re-

(\*) Histoire de Russie, par Nestor.

(\*) Voyez Procope, lib. III, cap. 14.

doutables. C'en était fait des Tchekkes, sans l'habileté de leur chef, Samon, de la nation des Franes, suivant le témoignage de Frédégaire. Ce Samon était un homme d'une expérience consommée et d'une grande bravoure, qualités précieuses dans des temps si difficiles. Les Tchekkes se soumirent à lui et le suivirent au combat, d'où il les ramena victorieux. Ce succès assura leur délivrance. Le souvenir des Avars s'est, dit-on, perpétué jusqu'à nos jours dans le mot bohémien *Obr*, qui signifie un géant ou un homme terrible. En récompense de ce service, Samon, fut nommé roi de la nation, qui avait jusqu'alors vécu sans maître.

#### SAMON.

La Moravie et la Lusace suivirent l'exemple de la Bohême, et reconnurent aussi Samon pour leur roi. Dagobert était alors roi des Franes; il regarda Samon comme un rebelle, et lui dépêcha un messenger pour l'engager à se soumettre; mais la réponse qu'il en reçut ne lui ayant pas paru satisfaisante, il rassembla des troupes et entreprit de reconquérir la Bohême. Dans cette conjoncture, Samon retrouva toute l'activité et toute la prudence dont il avait fait preuve dans les autres circonstances difficiles où il s'était trouvé. Il s'éloigna des frontières de la Bohême, et vint, avec son armée, camper au pied du château de Wogastisbourg, entre ce pays et la Thuringe, et se fortifia. Les Franes l'eurent bientôt joint, entourèrent ses retranchements, et tentèrent l'assaut durant trois jours consécutifs. Mais il les repoussa, en fit un grand massacre, et s'empara de leur camp, d'où il remporta un butin considérable. Cette victoire ouvrit aux Tchekkes tout le pays des Franes. La Thuringe fut ravagée, et les Sorabes (\*) se révoltèrent et se joignirent à Samon, dont ils reconnurent la suzeraineté.

(\*) Ce peuple demeurait entre l'Elbe et la Saale. Leur prince se nommait Dervan.

Il ne restait plus qu'un seul moyen à Dagobert pour mettre ses provinces à l'abri des Slaves de la Bohême : c'était de tenter encore la fortune des armes (632). Mais il trouva, en arrivant à Mavence, des envoyés des Saxons, qui lui offrirent de défendre ses frontières, à la condition qu'ils seraient affranchis du tribut qu'ils lui payaient. La bravoure et la puissance des Saxons ne permettaient pas à Dagobert de douter qu'ils ne fussent en état de remplir leurs engagements. Il retourna donc dans son pays avec ses soldats. Dans la première rencontre, les Slaves remportèrent l'avantage sur leurs nouveaux ennemis. Les Saxons, partout où ils se montraient, étaient refoulés ou défaits. Dagobert se vit alors obligé d'envoyer en Thuringe Radulf, un de ses lieutenants. Arrivé dans le pays qui était le théâtre de la guerre, Radulf songea moins à combattre Samon qu'à se rendre lui-même indépendant. Aussi se hâta-t-il de conclure une alliance avec le prince slave.

Samon était alors parvenu à l'apogée de sa puissance. De simple guerrier, il était devenu un roi puissant. Pendant les guerres dont nous venons de parler, beaucoup de tribus slaves étaient venues en Bohême partager les dangers de leurs frères et le riche butin qu'ils recueillaient chez les Franes. Les forces de Samon, loin de s'affaiblir par les combats, ne faisaient que s'accroître. Mais il est dans la nature des hommes de s'oublier au sein de la prospérité : c'est ce qui arriva à Samon. Les Slaves nouveaux venus furent traités par lui comme l'avaient été les Tchekkes, moins en alliés qu'en sujets. Ces peuples nomades, qui n'avaient jamais eu de rois et qui ne connaissaient point de limites à leur liberté, n'attendirent qu'une occasion pour se soustraire à un pouvoir qu'ils regardaient avec raison comme tyrannique. Après avoir pris part aux expéditions contre les Franes, et s'y être enrichis, ils se lièrent, pour échapper à la vengeance de Samon, aux Tchekkes, qui habitaient le pied des montagnes, et étaient appe-

lès Chrovates (*Corvati*). Ils passèrent le Danube, et demandèrent à Héraclius des terres à cultiver, promettant de servir fidèlement l'empire. L'empereur leur céda la Dalmatie; mais avant d'en prendre possession, ils furent obligés de l'arracher aux Avars qui l'occupaient. Des Sorabes ou Serbes, autre tribu slave, se joignirent à eux en grand nombre, et se fixèrent aussi dans les environs de la Dalmatie. Ces colonies furent l'origine des royaumes de Croatie, de Serbie et de Slavonie. La Bohême, quoique affaiblie par cette émigration, n'en jouit pas moins de la paix tant que dura le règne de Samon, qui mourut en 658, après avoir régné trente-quatre ans. Il laissa, de ses douze femmes, quinze filles et vingt fils, dont aucun ne lui succéda.

#### LIBUSSA ET PREMYSL (\*).

Il paraît qu'une révolution éclata à la mort de Samon, et que les Tchekkes se reconstituèrent en démocratie, système de gouvernement d'où la force seule avait pu les faire sortir. Beaucoup plus tard, les chroniques font mention d'une femme nommée Libussa, fille de Krok, que quelques historiens prétendent être fils de Samon. Elle avait reçu, ainsi que ses deux sœurs, une éducation distinguée, ce qui prouverait encore qu'elle sortait d'une famille très-considérée. A des connaissances étendues elle joignait un esprit brillant et un jugement profond. Ces qualités lui donnèrent sur le peuple une influence qui ressemblait à l'autorité souveraine. Un jour que deux Slaves étaient en contestation, elle fut menacée par l'un d'eux, à qui elle donnait tort sans vouloir trancher le différend. Alors elle assemble ses amis, et leur dit qu'elle ne voulait plus se mêler des affaires publiques, et qu'il fallait choisir un homme pour les diriger. Ils lui promirent de suivre son conseil, mais ils exigèrent qu'elle leur indiquât celui qu'elle jugerait le plus

digne, et qu'elle le prit pour époux. Libussa y consentit : elle nomma Premysl, jeune seigneur du village de Staditz, sur la Bila. Il avait, dans tout le pays, une grande réputation de sagesse et de justice. Comme les anciens patriciens de Rome, il cultivait lui-même son champ; et quand les députés de la nation vinrent auprès de lui, ils le trouvèrent se livrant à cette occupation. Ce fut dans le champ même qu'il labourait qu'ils lui annoncèrent sa promotion à la dignité de prince de Bohême; et bien que 1100 ans se soient écoulés depuis cet événement, le lieu qui en fut témoin porte encore aujourd'hui le nom de *Champ du roi*. Premysl quitta sa charrue et alla trouver Libussa dans son château, appelé alors Psary, plus tard Lybin, et aujourd'hui Wissehrad. Après l'avoir épousée, il fut proclamé premier duc de Bohême (722). L'histoire ne nous fait pas connaître la durée de son règne. On sait seulement qu'il établit un gouvernement régulier, et publia des lois qui demeurèrent en vigueur pendant plusieurs siècles; enfin qu'il travailla avec son épouse à adoucir les mœurs de son peuple. Libussa jeta les fondements de Prague, qui devint plus tard la capitale du royaume.

On ne connaît que le nom des premiers successeurs de Premysl. Les événements de leur règne n'ont aucun caractère de certitude jusqu'au duc Boriwoy (en allemand Borziwog). Tout ce qu'on sait, c'est que Charlemagne essaya aussi de soumettre la Bohême; que, dans les environs d'Egra, fut livrée entre tous les Slaves, commandés par Lech ou Bech, prince morave, et les Francs, une bataille sanglante, dans laquelle ce dernier trouva la mort, et que les Francs se retirèrent momentanément en Allemagne. Mais ils revinrent une année après, et exercèrent de tels ravages qu'ils firent du pays un désert. Les Bohêmes, prévoyant alors qu'ils ne pourraient résister longtemps à toutes les forces de Charlemagne, lui envoyèrent des députés. « Nous » avons, dirent-ils, jusqu'ici courageu-

(\*) Les Allemands écrivent Przemisl.

« sement défendu par les armes l'hon-  
 « neur de notre nom; nous en prenons  
 « à témoin les grands et célèbres peu-  
 « ples que nous avons vaincus et humi-  
 « liés sur le champ de bataille. La plus  
 « grande preuve de notre bravoure,  
 « c'est que nous n'avons succombé  
 « dans aucune guerre. Si la fortune,  
 « qui se déclare aujourd'hui pour toi,  
 « ne nous eût abandonnés, nous au-  
 « rions autant d'alliés que tu comptes  
 « de peuples dans ton armée. Autre-  
 « fois, Dieu nous protégeait; mainte-  
 « nant il est à toi. Ce n'est pas la force  
 « de vos armes, c'est le sort qui para-  
 « lyse nos efforts. Prince célèbre, pro-  
 « fite de ta fortune et des circonstances  
 « favorables; rien n'est plus capricieux  
 « ni plus inconstant que le temps.  
 « Prince heureux, donne ton amitié à  
 « un peuple brave qui se confie volon-  
 « tairement à ta générosité; regarde  
 « comme le plus grand bonheur de ta  
 « vie de pouvoir donner des lois à une  
 « telle nation. » Un des effets de  
 cette négociation fut de rendre les  
 Bohèmes tributaires de Charlema-  
 gne : ils s'engagèrent à lui compter  
 annuellement cent vingt bœufs gras et  
 cinquante marcs d'argent. L'exécution  
 de ce traité entraîna de grandes dif-  
 ficultés, car les vaincus ne s'y sou-  
 mirent que contraints par les armes,  
 et lorsque la faiblesse des successeurs  
 de Charlemagne laissa s'écrouler l'em-  
 pire fondé par ce grand prince, per-  
 sonne ne songea plus à réclamer ce  
 tribut.

BORIWOY (876-897.)

Boriwoy était alors duc de Bo-  
 hême. Il était fils de Hosteart, qui  
 passe aussi pour avoir exercé la su-  
 prême autorité sur les Tchekkes. Tous  
 ses efforts tendirent à mettre son pays  
 à l'abri des tentatives de l'Allema-  
 gne. Son peuple avait eu beaucoup  
 à souffrir des guerres qu'il avait sou-  
 tenues contre les Francs, et qui avaient  
 menacé plus d'une fois sa liberté.  
 Aussi ne crut-il pouvoir mieux faire  
 que de former des liens étroits avec la  
 Moravie, qui avait des princes parti-  
 culiers, et que gouvernait alors Sva-

topluk. Boriwoy se rendit donc auprès  
 de ce prince. Son voyage opéra un chan-  
 gement notable dans la situation de la  
 Bohême; car le célèbre apôtre des Sla-  
 ves, Methodius ou Strachota, se trouvait  
 en Moravie au moment où le duc de  
 Bohême y arriva. Son éloquence ga-  
 gna le cœur du prince païen, qui se  
 fit baptiser solennellement avec toute  
 sa suite, composée de cinquante sei-  
 gneurs.

De retour dans ses États, le duc  
 voulut que son peuple embrassât la  
 croyance à laquelle il venait de se  
 convertir. Dans ces temps harba-  
 res, les princes avaient l'usage d'ar-  
 racher par la force ce qui ne devait  
 être obtenu que par la persuasion.  
 Boriwoy tomba dans cette faute. Ses  
 sujets, qui ne voulaient pas renier  
 leurs dieux et renoncer à leur culte  
 idolâtre, se révoltèrent, et le contrai-  
 gnirent à quitter le pays. Il se réfugia  
 en Moravie, chez son allié. Mais si la  
 masse du peuple l'avait abandonné,  
 il lui restait encore de puissants par-  
 tisans. Il était en outre soutenu par  
 Arnolphe, roi des Allemands. Ceux-ci  
 s'armèrent pour soumettre les rebelles.  
 Ils avaient un double but; car il s'a-  
 gissait aussi de convertir à la foi toute  
 une nation. Les querelles qui divi-  
 saient les Bohèmes, et la crainte  
 d'une si puissante intervention, les  
 déterminèrent à rappeler Boriwoy.  
 Après le retour de ce prince, son  
 épouse Ludmila reçut le baptême, et  
 devint chrétienne plus fervente qu'elle  
 n'avait été païenne zélée. Dès lors la  
 doctrine du Christ prit racine dans le  
 peuple, et une grande partie des Bohé-  
 mes renoncèrent à l'idolâtrie.

On ignore quel était le système reli-  
 gieux de ces peuples; cependant il  
 paraît qu'ils avaient plus de dées-  
 ses que de dieux. *Perun* était le  
 dieu du tonnerre et le dieu des  
 dieux; *Svatour* était le dieu de la  
 guerre; *Radhost*, le dieu de l'indus-  
 trie; *Weles*, le dieu des bestiaux;  
*Lada*, la déesse de l'amour; *Ziwa*, la  
 déesse des moissons; *Dewana*, la déesse  
 des forêts et de la chasse; *Morana*,  
 la déesse de la mort, etc. Les Bohèmes

avaient aussi des démons (*diasy*), des nymphes (*urly*), et des pénates (*sotky, skrety*).

On ne sait pas non plus quel était le culte qu'ils rendaient à leurs dieux; s'ils les adoraient en plein air, dans l'épaisseur des forêts, sur la cime des montagnes, ou bien dans des temples et sur des autels consacrés (\*). Les petites idoles en bronze, que des fouilles ont fait découvrir en Bohême, annoncent une absence complète de goût.

Le règne paisible de Boriwoy fut entièrement consacré à la propagation du christianisme. A sa mort, la Bohême commençait à reprendre ses forces épuisées par tant de guerres.

#### SPITIHNEW (\*\*) (897-912.)

Spitihnew était l'aîné des enfants de Boriwoy. Ce fut sous son règne que les Hongrois, après avoir pris possession de la Pannonie, poussèrent leurs succès jusqu'en Bavière. La Moravie, livrée à des divisions intestines, fut conquise par eux. Déjà, ils étaient sur le point d'envahir la Bohême, lorsque Spitihnew, trop faible pour leur résister, conjura le danger en promettant de leur fournir des auxiliaires contre les Allemands, et de leur payer un tribut annuel; en outre, il leur permit de passer sur son territoire pour aller faire la guerre aux Saxons. Comme compensation, Spitihnew reçut une partie importante de la Moravie, qui fut alors réunie à la Bohême, et y resta toujours incorporée depuis.

#### WRATISLAS ET DRAHOMIRA (912-926.)

Wratislas, second fils de Boriwoy, hérita de la Bohême après la mort de son frère. Il avait épousé une princesse païenne de Brandebourg, de

laquelle il eut deux fils : Wenceslas ou Wenzel et Boleslas. Il mourut, et Drahomira, c'était le nom de sa veuve, fut chargée du gouvernement pendant la minorité de son fils. Cette tutelle porta un coup funeste au christianisme naissant; car l'ardeur de Drahomira pour l'idolâtrie ne connut point de bornes. Les prêtres chrétiens furent proscrits, les temples détruits; tout fut mis en œuvre pour éteindre le christianisme dans les montagnes de la Bohême. La belle-mère de Drahomira, la pieuse Ludmila, tenta vainement de défendre la nouvelle croyance; elle périt victime de son zèle, et fut massacrée dans son propre château. Ce n'était pas encore assez pour Drahomira; elle envoya des secours aux idolâtres qui faisaient la guerre à Henri I<sup>er</sup>, roi d'Allemagne. Celui-ci lui adressa des remontrances; pour toute réponse, elle fit jeter les envoyés dans des cachots. Un pareil outrage appelait une vengeance éclatante; elle ne tarda pas à s'accomplir. Henri n'eut pas plutôt vaincu les habitants des bords de l'Elbe, de la Saale et de l'Oder, avec lesquels il était en guerre, qu'il se mit en marche pour la Bohême. La terreur précédait son armée; toute résistance fut inutile; les champs furent ravagés, les habitants furent massacrés et les villes saccagées. Dans la vue de l'apaiser, les Bohêmes lui ouvrirent sans opposition les portes de Prague (\*). Drahomira fut déposée, condamnée au bannissement, et son fils Wenzel ou Wenceslas prit les rênes du gouvernement. Il obtint la paix au prix d'un tribut annuel de cent vingt boeufs et cinq cents marcs d'argent.

#### WENCESLAS LE SAINT (927-936.)

Les Allemands ayant évacué la Bohême, Wenceslas travailla avec ardeur à faire revivre le christianisme, que sa mère avait cherché à étouffer. Il bâtit de nouvelles églises sur les ruines des anciennes; la plus remar-

(\*) Il est à croire que Wissehrad était pour les Tchekkes ce qu'Arcone (Rügen) et Rhaetra étaient pour les Slaves, qui habitaient le nord de l'Allemagne, et que là étaient leur temple principal, leurs idoles et leurs prêtres.

(\*\*) En allemand Spitignew.

(\*) Witikindus, lib. 17

quable est celle du château de Prague, consacrée à saint Veit. Il racheta les enfants païens tombés en captivité, pour les instruire dans la foi évangélique. Tout en lui révélait une grande bonté et une piété profonde. Mais malheureusement, il rappela sa mère, qui alla demeurer auprès de son second fils, Boleslas. Ce dernier, d'un esprit farouche et ambitieux, possédait le cercle de Bunzlau, où il avait fondé la ville de Boleslava, aujourd'hui Jung-Bunzlau. Il résolut de faire périr Wenceslas, et l'invita à assister au baptême de son fils. Wenceslas, qui chérissait son frère, se rendit sans défiance auprès de lui, et fut impitoyablement massacré sur le seuil de l'église où il faisait ses prières (\*). Sa piété et ses vertus le firent placer au nombre des saints, ainsi que son aïeule Ludmila, qui, on l'a vu, avait aussi péri victime de son zèle à répandre le christianisme.

BOLESLAS I<sup>er</sup> (936-967.)

L'ambition de régner seul sur la Bohême avait poussé Boleslas à commettre un fratricide. Il fit oublier son crime aux Bohèmes, en leur promettant de les affranchir du tribut qu'ils payaient à l'empereur d'Allemagne. Élu duc par eux, il prit les armes dans ce but. Le trône impérial était alors occupé par Otton le Grand. Au premier bruit des préparatifs des Bohèmes, ce prince envoya contre eux une armée, dont il remit le commandement au comte Æsik de Mersbourg. Cette armée fut défaite, et son chef tomba lui-même sous les coups de Boleslas. La guerre continua; Otton envoya, l'année suivante, de nouvelles forces, sous les ordres de Hermann, duc des Saxons. Boleslas, sentant son infériorité, ne les attendit pas, et se retira jusqu'à Brux, sur la Bila (\*\*).

(\*) D'anciens auteurs ont attribué cet assassinat aux conseils de Drahomira; mais des historiens modernes ont prouvé au contraire que cette princesse ne s'échappa elle-même qu'avec peine des mains de Boleslas.

(\*\*) Dans le cercle de Saatz.

Un marais le séparait de l'armée ennemie. Ekhard, l'un des chefs de cette armée, réussit à le franchir. On en vint aux mains; le combat fut sanglant, et se termina par la mort d'Ekhard et la retraite d'Hermann. Ces succès des Bohèmes furent dus surtout à l'absence d'Otton, que les affaires de l'Empire empêchèrent toujours d'assister à cette guerre, et de veiller à l'exécution de ses ordres. Mais Boleslas avait trop de pénétration, pour ne pas prévoir que, malgré ces avantages, il succomberait à la longue sous les forces de l'Empire et le génie de son adversaire. Un événement imprévu vint donner plus de gravité à ses craintes : le traité qui existait entre son peuple et les Hongrois fut rompu, au moment où Otton le menaçait d'une nouvelle attaque. Il ouvrit donc des négociations; mais les conditions dictées par son ennemi étaient trop dures pour qu'un prince à qui la victoire avait toujours été fidèle pût consentir à s'y soumettre. Otton entra en Bohême; les villes lui ouvrirent successivement leurs portes, et Boleslas s'enferma à Prague, où il savait bien qu'il ne pourrait pas opposer une longue résistance. Il demanda une entrevue à l'Empereur; elle eut lieu sans interprète, car Otton parlait la langue slave. Boleslas fut obligé d'acquiescer quatorze ans d'arrérages du tribut, et de s'engager à fournir des auxiliaires chaque fois que la demande lui en serait faite.

D'autres malheurs vinrent encore fondre sur la Bohême. Pendant que Boleslas était assiégé dans Prague, les Hongrois profitèrent de l'impuissance où il se trouvait, pour envahir la Moravie. La paix faite avec l'Empereur, le duc crut qu'il pourrait employer ce qui lui restait de force pour recouvrer cette contrée. Mais le pays était épuisé, le découragement s'était emparé des Bohèmes; ils remportèrent bien quelques avantages partiels, mais il leur fut impossible de reprendre toute la Moravie. Dans ces graves conjonctures, Otton réclama les auxiliaires que Boleslas avait promis dans



le traité. Les Hongrois avaient aussi fait invasion en Allemagne, et avaient répandu la désolation jusqu'en Bavière. Le duc n'hésita pas, et aima mieux laisser ses États à la merci des Hongrois que de manquer à ses engagements vis-à-vis d'Otton. Il jugeait bien que si ce prince était vaincu, il ne pourrait arrêter le torrent qui s'était répandu à la fois en Bohême et dans l'Empire. Il fit donc sa jonction avec l'Empereur, qui dut en grande partie à la bravoure de son allié la victoire qu'il remporta sur ses sauvages ennemis dans les champs du Lech, près d'Augsbourg (955). Les vaincus, dans leur rage, mirent la Bohême à feu et à sang. Mais Otton était trop généreux pour ne pas prêter à son allié l'assistance qu'il en avait reçue; et Boleslas, à la tête des siens et des troupes allemandes, vint au secours de son pays. Les Hongrois, battus sous les murs de Prague et à Kaurzim (\*) (*Königliche Freystadt*), et poursuivis jusqu'en Moravie, furent taillés en pièces dans une bataille décisive. La Moravie reconnut la loi de Boleslas. Le duc, pour prouver sa reconnaissance à Otton, le suivit dans toutes ses expéditions contre les Slaves du Nord, et partagea ses dangers et sa fortune.

Ces faits prouvent que Boleslas fut un des princes les plus habiles qui aient régné sur la Bohême. Le souvenir du meurtre de son frère déchirait son cœur. En le commettant, il avait surtout cédé à une ambition démesurée et à sa haine contre les chrétiens. Plus tard, non-seulement il se convertit au christianisme, mais il en favorisa le développement, et conçut le projet de fonder un évêché à Prague. Il mourut en 967, après trente ans de règne.

Il laissait quatre enfants. Boleslas II succéda à son père dans le gouvernement : Samodruh, surnommé par le peuple *Strachkwaz*, c'est-à-dire, *terrible festin*, parce que c'était à sa naissance que Wences-

las le Saint avait péri, entra dans l'ordre des bénédictins, à Ratisbonne, sous le nom de Christianus. Il a écrit la vie de saint Wenceslas et de sainte Ludmila. On le regarde comme le plus ancien chroniqueur des Bohêmes et des autres peuples slaves. La princesse Dubrawka, fiancée à Miecislus, duc de Pologne, convertit son époux et son peuple. Enfin, la princesse Mlada vécut d'abord à Rome dans un monastère; puis, elle revint dans sa patrie, et y fonda, sous l'invocation de saint George, un couvent de femmes, dont elle fut la première abbesse.

#### BOLESLAS II, LE PIÉUX (967-999.)

Boleslas I<sup>er</sup>, comme nous venons de le dire, voulait établir un évêché à Prague; et la mort ne lui avait pas laissé le temps d'accomplir ce dessein. La permission qu'il avait sollicitée auprès du saint-siège fut envoyée à son fils par le pape Jean XIII, et Dithmar, Saxon d'origine, mais profondément versé dans la langue slave, fut le premier évêque de Prague (\*).

Ces soins donnés à la religion furent troublés par de graves événements. Les Hongrois, appelés par des mécontents, portèrent la guerre en Moravie. Boleslas y envoya des troupes; mais elles n'éprouvèrent que des revers jusqu'au moment où la population, convaincue que la présence des alliés qu'elle avait appelés n'était pour elle

(\*) Saint Adalbert succéda à Dithmar. Cet homme remarquable devait le jour au puissant Slawnik, seigneur de Libic. Son premier nom était Woytek. Il avait fait ses études à Magdebourg et s'était concilié l'amitié de l'archevêque Adalbert, qui lui donna son nom et sa fortune. Il présentait l'assemblage le plus rare des qualités du cœur et de l'esprit. A une douceur affectueuse il unissait une grande fermeté de caractère. Toutes les connaissances qu'on pouvait posséder au temps où il vécut lui étaient familières. Sa figure était belle, sa fortune considérable, et l'affection qu'on lui portait, universelle. Plus il s'élevait, plus sa réputation s'étendait, plus aussi il s'efforçait d'être

(\*) Dans le cercle de même nom.

qu'une occasion de désastres et de calamités, renonça à un si onéreux patronage. Les Hongrois furent alors obligés de regagner précipitamment leurs foyers.

Aux malheurs d'une guerre d'invasion se joignirent ceux des discordes intestines. Une partie considérable des Tchekkes, habitant les contrées baignées par l'Eger (aujourd'hui le cercle de Saatz), était restée attachée aux pratiques du paganisme, et les idoles s'élevaient encore à côté des temples et des autels du Christ. Ces barbares se révoltèrent et répandirent partout la terreur (975). Enfin, ils furent vaincus à Stranow et dispersés.

A peine ce danger était-il éloigné, qu'un autre se présenta plus menaçant. Otton II occupait le trône impérial. Il avait eu pour compétiteur Henri de Bavière, soutenu par la Pologne et par la Bohême. Les princes de ces deux pays s'étaient flattés que si leur appui faisait triompher Henri, ils obtiendraient sa renonciation au tribut que les Polonais et les Bohèmes payaient à l'Empire. Mais Henri eut le malheur de tomber entre les mains d'Otton, qui le fit jeter dans un cachot à Ingelheim. Le captif parvint à s'évader, et alla demander un asile à son ami Boleslas. Otton fit de vains efforts pour obtenir qu'on le lui livrât; Boleslas avait l'âme trop noble pour ne le pas défendre, même au péril de sa propre vie. Son refus irrita tellement Otton, que ce prince se mit à la tête d'une armée, et tomba sur la Bohême qu'il traita sans ménagement. Boleslas

humble; plus il se soumettait à des durs exercices. Ses contemporains l'honorèrent du nom de *saint homme*. Il prêcha le christianisme aux Hongrois. On voit encore à Cracovie la chapelle où il administrait le baptême. Elle lui est consacrée. Étant allé chez les Prussiens pour les convertir, il toucha, sans le savoir, le champ sacré de Rosnow, et mourut de la mort du martyr. A la nouvelle de ce malheur, le duc de Pologne offrit une forte somme pour avoir ses restes, qui furent déposés à Gnesne, dans une église où les fidèles firent longtemps des pèlerinages.

marcha à sa rencontre et alla se placer en face du camp qu'il avait établi à Pilsen. Otton, attaqué dans cette position, fut bientôt culbuté; il abandonna son camp et ses bagages, et chercha son salut dans une fuite précipitée. Engagé dans les sentiers inconnus des forêts de la Bohême, il n'échappa que par miracle au fer de son ennemi. Le résultat de cette victoire fut la conquête de Meissen, qui fut réuni à la Bohême.

Tranquille désormais du côté des Allemands, Boleslas songea à étendre, sur un autre point, les limites de ses États. La division qui s'était glissée entre les fils de Miecislav lui en fournit l'occasion. Il s'empara du pays situé en deçà de la Vistule, et même d'un petit territoire au delà de ce fleuve. Jamais, avant lui, la Bohême, la Moravie et une partie de la Pologne n'avaient été réunies sous un même sceptre.

La Bohême, pendant son règne, vit presque entièrement disparaître l'idolâtrie; ce pays doit à Boleslas II la fondation de plus de vingt églises, dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui.

#### BOLESLAS III (999-1004.)

La mort de Boleslas II fut le signal d'une guerre avec la Pologne. Le duc de ce pays, Boleslas Chrobry (*le Brave*), non content de reprendre les provinces conquises par les Bohèmes, se rendit maître de Cracovie, dont il passa la garnison au fil de l'épée. La facilité avec laquelle il avait fait cette conquête l'engagea à entreprendre d'autres. Il envahit la Moravie et s'en rendit maître, sans que Boleslas III prit aucune mesure pour lui résister. Le caractère sombre et cruel de celui-ci ne lui faisait voir d'ennemis que dans ses frères, qu'il soupçonnait d'aspirer à le détrôner, et toute sa politique tendait à se mettre en garde contre eux. Il fit priver l'un d'eux, Jaromir, des organes de la génération, et donna l'ordre d'étrangler l'autre, Udalrich, pendant qu'il était

au bain. Toutefois le meurtre ne fut pas consommé. Udalrich parvint à s'échapper, et se réfugia avec son malheureux frère et sa mère Emuna, princesse de Bourgogne, auprès de Henri de Bavière. Ce mépris des droits du sang et de la nature, cet oubli des devoirs de souverain, alors que la Bohême se voyait enlever successivement chacune de ses villes, attirèrent à Boleslas III la haine de ses sujets. Ils le déposèrent en 1002. Henri, prince de Franconie, lui ayant refusé un asile, il ne rougit pas de se rendre chez les Polonais, qui venaient de se montrer si hostiles à la Bohême. Sur ces entrefaites, les Bohêmes, oubliant que les princes Jaromir et Udalrich vivaient encore et avaient des droits au trône, choisirent un nouveau duc, Wladiboy, frère du duc Boleslas Chrobry. On ignore la cause de l'exclusion des deux frères de Boleslas III, mais le duché, devenu bientôt vacant par la mort de Wladiboy, ces deux princes vinrent d'eux-mêmes s'offrir à leurs compatriotes, et furent reçus à bras ouverts.

Cependant Boleslas III revint à la tête d'une armée polonaise; tout s'enfuit à son approche, et Prague lui ouvrit ses portes. Maître encore une fois de la Bohême, il convoqua les grands, sous prétexte de se concerter avec eux sur les affaires publiques, mais en réalité pour satisfaire sa soif de vengeance. En effet, il fit impitoyablement massacrer tous les seigneurs qui avaient prononcé son bannissement. Wisowèse, son beau-fils, périt de sa propre main (1003). Ses sujets, pour échapper à sa cruauté, ne trouvèrent rien de mieux que de s'adresser au duc de Pologne. Celui-ci, sans leur donner de réponse positive, invita Boleslas III à se rendre à Cracovie. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'on lui creva les yeux, et qu'on le transporta dans l'intérieur du pays, où il mourut peu de temps après. On ne laissa rien transpirer sur cet attentat; le duc de Pologne, à la tête des siens, entra en Bohême et s'empara de la capitale et du trône. La réunion

de ces deux États pouvait devenir fatale à l'Empire; elle éveilla les justes craintes du roi des Romains. Il épousa la cause de Jaromir, qui s'était réfugié chez lui, rassembla des forces imposantes et marcha sur Prague, d'où il chassa l'ennemi. Les états de Bohême reconnurent alors Jaromir comme leur duc en présence de Henri II.

#### JAROMIR (1005-1019.)

Ce prince était monté sur le trône à l'aide des Allemands; il en coûta cher à la Bohême. Elle perdit tout ce qu'elle possédait en deçà de la Vistule, et la Moravie ne lui fut pas restituée. Le règne de Jaromir ne fut remarquable que par les soulèvements du peuple. Devenu indocile par l'habitude des révoltes, le peuple avait besoin d'un bras puissant pour le gouverner. Il ne le trouva pas dans Jaromir; les querelles de ce prince avec son frère favorisèrent l'esprit indiscipliné de ses sujets. Chassé enfin par Udalrich (1012), il croyait trouver un asile chez Henri II, qui était alors à Magdebourg; il n'y trouva qu'une prison.

#### UDALRICH (1013-1037.)

Udalrich sut se concilier l'amitié de Henri II, en le reconnaissant comme son suzerain, et en lui prodiguant des présents. Il se fit livrer par lui Jaromir, qui fut gardé à vue à Lysa. Il prit part aux guerres des Allemands contre la Pologne. Plus tard, les princes allemands lui donnèrent une grande preuve de confiance en l'appelant, après la mort de Henri II, à prendre part à l'élection du roi des Romains (8 septembre 1024). Il donna sa voix à Conrad. C'était la première fois qu'un prince de Bohême concourait à une élection de ce genre. C'est aussi à partir de cette époque qu'on peut regarder la Bohême comme incorporée à l'Empire. Dans la guerre qui éclata plus tard entre Conrad et les Polonais, Udalrich associa ses armes à celles de l'Empereur; et son fils, le brave Bretislav, s'empara de la Moravie, qui rentra ainsi, au bout de vingt-cinq

ans, sous la domination de la Bohême.

Mais on dirait qu'un sort fatal était réservé aux princes de la race de Premysl, et devait tous les faire succomber victimes de leurs propres dissensions. Le père et le fils devinrent ennemis. Le premier, allié du roi Étienne de Hongrie, avait vu de mauvais œil son fils embrasser contre ce prince le parti de l'Empereur (1030). Il essaya de le faire déposer du duché de Moravie. L'Empereur fut obligé de renoncer à son entreprise, mais il garda rancune à Udalrich. Dans ces temps de guerres et de dévastations, la vengeance était chez les grands une passion qu'ils ne cherchaient pas même à combattre. Conrad attira le roi de Bohême dans son camp à Werben (1033), le retint huit mois captif à Ratisbonne, et ne lui rendit la liberté qu'à la condition qu'il restituerait à son frère Jaromir la moitié de la Bohême.

Rentré à Prague, Udalrich n'eut garde de tenir une parole qu'on lui avait arrachée par la force. Il fit crever les yeux au malheureux Jaromir, et rendit sa captivité encore plus dure. Ainsi de trois frères, deux étaient devenus aveugles. Mais ces malheurs ne suffisaient pas à la maison ducale. Udalrich, jaloux de l'attachement que son fils témoignait à l'Empereur, le rappela de la Moravie, et le condamna au bannissement. Tous ces événements furent sans doute accompagnés de troubles et de désordres; cependant les chroniqueurs gardent à cet égard un silence absolu. Ils disent seulement que l'empereur Conrad n'entreprit rien contre Udalrich, qui expira le 9 novembre 1037, après vingt-cinq ans de règne.

Udalrich, n'ayant point eu d'enfants de sa première femme, l'avait répudiée pour épouser la plus belle femme du pays, la fille d'un noble, que le hasard lui avait fait rencontrer dans un village, en revenant de la chasse. Elle s'appelait Bozena. C'était d'elle qu'était né le brave duc Bretislav.

BRETISLAV 1<sup>er</sup> (\*) (1037-1055.)

Le fils unique d'Udalrich lui succéda. Son oncle Jaromir, malgré sa cécité, assista à la cérémonie du couronnement.

Bretislav avait le caractère belliqueux. Sa première pensée, en arrivant au pouvoir, fut de tirer parti des divisions qui agitaient la Pologne; il y entra avec une armée: tout plia devant lui. Dès la première campagne, il prit et saccagea Cracovie; dans la seconde, Gnesne eut le même sort. Des milliers d'esclaves et plusieurs centaines de chariots chargés de butin accompagnaient le vainqueur, lorsqu'il retourna dans ses montagnes.

Cette guerre, d'ailleurs si heureuse, attira à la Bohême la disgrâce du pape et l'inimitié du roi des Romains. Les Polonais portèrent d'abord leurs plaintes au premier, alléguant que le duc Bretislav avait pillé la cathédrale de Gnesne, et troublé le repos de saint Adalbert, dont il avait emporté les reliques. Le prince de Bohême envoya une ambassade à Rome pour se justifier; il entra en grâce auprès du saint-siège, en promettant de bâtir quelques églises dans son pays. Le peu de succès de leurs démarches auprès du pape inspira aux Polonais l'idée d'en tenter de nouvelles auprès de l'empereur Henri III. Celui-ci somma aussitôt le duc de se justifier et d'acquitter le tribut annuel qu'il devait à l'Empire. Un des fils de Bretislav fut chargé de sa réponse. Il déclara à Henri que les Bohêmes ne devaient de tribut qu'au roi des Romains couronné par le pape, et que, s'il avait intention de donner suite à ses prétentions, son père était prêt à recourir aux armes et à mourir glorieusement plutôt que de subir la domination d'un prince étranger.

Le droit des gens était peu respecté à cette époque, où la force décidait tout. Henri retint prisonnier le fils de Bretislav, et rassembla deux armées pour porter la guerre en Bohême; l'un de ces corps se concentra à Chamb

(\*) On écrit aussi Brzatislaw.

(Kamb), en Bavière, pour entrer dans le pays par le Boelmerwald; l'autre à Dohna, en Saxe, pour franchir les Erzgebirge. C'était de la Bavière que devait partir le premier coup. Le passage, sur ce point, offrait cependant plus de difficultés, à cause des défilés étroits qu'il fallait traverser, et de l'escarpement des montagnes (août 1040). Bretislas était campé du côté opposé avec son armée, et attendait l'ennemi au pied du Boelmerwald, qui sépare la Bavière de la Bohême. Il avait creusé de nombreux retranchements; mais Henri les évita en faisant prendre à ses soldats une autre route. L'affaire s'engagea dans les environs de Tauss; la mêlée fut sanglante, et les Allemands furent taillés en pièces. Plusieurs princes et l'élite de leur noblesse couvrirent le champ de bataille. Henri lui-même n'échappa qu'avec peine à la captivité ou à la mort. Le lieu du combat a été appelé par les Bohèmes *Biwanka*, qui signifie *abat-tre* (\*).

Au moment où Henri éprouvait un si terrible désastre aux frontières de la Bavière, son second corps d'armée pénétrait en Bohême par les gorges de Kulm. Il dévasta d'abord tous les environs de Bilim; mais bientôt arriva la nouvelle de la défaite de l'Empereur. Elle fit une telle impression sur les troupes, qu'elles se hâtèrent de battre en retraite. Des négociations s'ouvrirent pendant l'hiver suivant; on échangea les prisonniers et le fils de Bretislas recouvra la liberté. Cependant on ne put s'accorder sur les conditions de la paix, et les hostilités reprirent avec plus de fureur. Henri envoya en Bohême deux nouvelles armées. Les Bohèmes, qui avaient reçu des secours du roi Pierre de Hongrie, occupaient tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait pénétrer. Malheureusement, Procope, l'un des généraux de Bretislas, laissa, par négligence ou par trahison, forcer les défilés, et les Allemands arrivèrent aux portes de Prague avant que le duc

eût eu seulement le temps de rallier ses troupes dispersées. Force lui fut de céder. Les conditions qu'on lui imposa furent onéreuses: il se soumit non-seulement à payer les tributs arriérés et à envoyer des troupes auxiliaires lorsque Henri l'en requerrait, mais aussi à se présenter en Allemagne devant le roi des Romains, en signe de soumission. Bretislas se rendit en effet à la cour de Henri, et exécuta les conditions de la paix; mais les Polonais n'y gagnèrent rien, puisque les Bohèmes gardèrent toutes les villes et tous les châteaux dont ils s'étaient emparés dans la Silésie, qui faisait alors partie de la Pologne. Si Breslau et quelques autres villes furent restituées plus tard, ce fut au prix de cinq cents marcs d'argent et de trente marcs d'or, que les Polonais s'engagèrent à payer annuellement à leurs vainqueurs (1054).

La Bohême, après cette guerre, jouit d'une tranquillité profonde. Bretislas conserva la paix avec l'Empire en envoyant des troupes à Henri pour le soutenir dans ses guerres contre les Hongrois. La fortune n'ayant pas été favorable à l'Empereur, le duc vit de nouveaux orages gronder sur ses États. Les Hongrois, irrités de l'appui qu'il avait prêté à leur ennemi se portèrent en Moravie, et Bretislas mourut (10 juin 1055) au milieu des préparatifs de guerre qu'il faisait contre eux, à Chudrim, où il était arrivé avec son armée.

Ce prince signala son règne par les travaux de fortifications dont il entourait sa capitale, du sort de laquelle dépendait celui de tout le pays. Jusque-là, Prague avait été une ville ouverte, qui ne pouvait opposer aucune résistance à l'ennemi. Elle fut défendue par une épaisse muraille flanquée de tours.

Bretislas introduisit aussi, en 1055, un ordre de succession, d'après lequel la couronne ducale devait passer, à chaque vacance du trône, non pas au fils du dernier duc, ni au plus proche agnat, mais au doyen d'âge de la famille. Cet ordre de succession est

(\*) Voyez Pelzel. Prague, 1779, 1 vol.

connu sous la dénomination de *Justice des Bohêmes*.

SPITIHNEW II (1054-1061.)

Spitihnew ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il publia un édit portant que tous les Allemands, sans même en excepter sa mère, eussent à quitter la Bohême sous trois jours. Les historiens ne s'accordent pas sur le motif d'une mesure aussi impolitique. Les uns l'attribuent au ressentiment d'une injure que le duc, avait reçue dans sa jeunesse; d'autres prétendent que les Allemands avaient pris parti contre lui dans les différends qu'il avait eus avec ses frères Wratislas, Conrad et Otton, au sujet de la Moravie, qui leur était échue après la mort de leur père, sous la charge d'hommage à la Bohême. Quoi qu'il en soit, Wratislas avait recherché l'appui de la Hongrie et de l'Autriche, et s'était réfugié avec sa mère auprès du roi André de Hongrie, à la nouvelle que Spitihnew approchait d'Olmütz. Celui-ci ne trouva en arrivant dans cette ville que sa belle-sœur et ses deux autres frères. Il les emmena en Bohême. Sans égard pour la faiblesse d'une femme, il lit enfermer l'épouse de son frère dans le château de Lestén, sous la garde du comte Mstis. Cette infortunée recouvra ensuite la liberté; mais elle n'en jouit pas longtemps : elle succomba bientôt aux suites des mauvais traitements qu'elle avait endurés. Conrad et Otton furent attachés à la cour de Prague, et la Moravie fut réunie de nouveau à la Bohême. Il paraît cependant que Wratislas rentra plus tard en possession de la Moravie par la médiation du roi de Hongrie, dont il avait épousé la fille. Mais cette réconciliation fut peu sincère, car après la mort de Spitihnew, Wratislas traita ses neveux avec une dureté qui prouva qu'il n'avait point oublié celle que son frère avait montrée pour lui.

Spitihnew se distingua par sa piété et son ardeur à maintenir le rite latin dans ses États. Il chassa les bénédictins du couvent de Sazawa pour avoir

célébré le service divin en langue slave. Il n'avait que trente ans, lorsqu'il mourut, en 1066, occupé de la construction de nouvelles églises. On le surnomma, après sa mort, le père du clergé et le protecteur des veuves.

WRATISLAS II (1061-1092.)

Quoique son prédécesseur eût laissé plusieurs enfants, Wratislas ceignit la couronne sans opposition, et donna la Moravie en partage à ses deux frères. Il se trouva engagé dans les guerres de Hongrie par son alliance avec Adélaïde, fille d'André. Bela, frère de celui-ci, et son adversaire, avait attiré dans son parti le roi de Pologne, Boleslas II, surnommé le Téméraire. Les Bohêmes et les Polonais se trouverent ainsi armés les uns contre les autres. Jaromir, frère puîné de Wratislas, avait été, dès son enfance, destiné à l'état ecclésiastique, quoique son penchant l'entraînât dans une autre direction. Au costume et aux devoirs des clercs, il préférerait les armes, la chasse et la dissipation. Il fallut lui faire violence pour lui couper sa belle barbe. Aussi, ne tarda-t-il pas à reprendre la cuirasse et l'épée, et se sanna en Pologne, où il euevénimait tellement la haine qui existait déjà entre son frère et Boleslas, que la guerre éclata. Ce fut Boleslas qui commença les hostilités, en attaquant le château de Graetz, en Silésie. Cette tentative échoua. Les autres événements de la campagne ne nous sont pas connus. En Hongrie, les choses prirent une tournure fâcheuse pour André. Il succomba, les armes à la main, en 1061. Après sa mort, après celle de la princesse Adélaïde, la paix se rétablit entre Wratislas et Boleslas; bien plus, le premier épousa Swatislava, ou Swatava, sœur du roi de Pologne.

Wratislas fonda, en 1062, l'évêché d'Olmütz. Mais la mort de Sévère, évêque de Prague, faillit, à la même époque, troubler la tranquillité du pays. Conrad et Otton rappelèrent de

Pologne leur frère Jaromir, et s'efforcèrent de l'engager à quitter les armes pour reprendre le froc. Son père lui avait destiné l'évêché de Prague; mais ce projet s'écartait de la politique de Wratlas. Redoutant la puissance réunie de ses frères, il préférait voir, sur le siège épiscopal, son chapelain et son ami, Lanzo. Aussi, ne répondit-il que d'une manière évasive aux propositions de ses frères. Cependant il ne pouvait disposer de l'évêché qui dépendait de l'assemblée générale du pays et du clergé. On était réuni dans un camp à Dohenin, au pied des Riesengebirge. Là, se trouvaient les frères du duc, toute la noblesse du pays et les principaux chefs de l'Eglise. Une convocation devenait ainsi inutile. Il suffisait de ceux qui étaient présents pour procéder à l'élection. Wratlas comptait pouvoir la diriger à son gré; mais les forces qui l'entouraient, n'exercèrent pas l'influence qu'il en attendait. Le duc de Bohême était assis comme les autres au milieu du camp. Après avoir fait l'éloge de Lanzo, il le fit approcher et lui remit entre les mains la crosse comme signe de sa nouvelle dignité. Alors un grand murmure s'éleva dans l'assemblée. Les plus puissants seigneurs, tels que le comte palatin Kojata, Smil, zupan (comte) de Saatz, prirent la parole en faveur de Jaromir. Puis, criant aux armes, ils quittèrent le camp avec les princes et allèrent en former un autre auprès d'Opocno.

Abandonné d'une grande partie de l'armée, Wratlas se retira à Prague, puis à Wissehrad, et fit dire à ses frères qu'il céda à leurs vœux. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, et campèrent dans les champs de Hostivar, jusqu'à ce qu'ils se fussent assurés de ses intentions. Alors ils rentrèrent dans leurs possessions de Moravie, et Jaromir alla à Mayence recevoir l'investiture de son évêché. Quant à Kojata et à Smil, la connaissance qu'ils avaient du caractère de Wratlas leur fit comprendre que le seul moyen d'être en sûreté c'était de s'éloigner de la Bohême.

Jaromir, ayant quitté son nom et pris celui de Gerhard, reçut de Henri IV, à Mayence, l'anneau et la crosse. Plus tard, il fut nommé archichancelier de l'Empire. Il introduisit des réformes utiles dans le clergé de son pays. Pieux et d'une charité inépuisable, il gâta ses précieuses qualités par un esprit caustique, et surtout par un orgueil et une ambition sans frein.

La paix signée avec la Pologne avait été cimentée, ainsi que nous l'avons dit, par le mariage de Wratlas avec Swatislava, sœur de Bela. Mais la haine qui avait armé les deux princes l'un contre l'autre n'était pas éteinte. Elle éclata d'abord en menaces, et bientôt elle les amena de nouveau sur les champs de bataille. Henri IV offrit sa médiation, et lorsque les Polonais firent une invasion en Bohême, il leur déclara la guerre. Toutefois, il paraît que les hostilités cessèrent d'elles-mêmes. L'histoire, du moins, ne dit rien de leur continuation.

C'est à cette époque que commencèrent les querelles religieuses qui furent, pendant soixante ans, une cause de dissensions entre la Bohême et la Moravie. Le trésor ducal refusa de payer à Jaromir les cent marcs d'argent qu'on avait promis à son prédécesseur, l'évêque de Pragne, pour l'indemniser de la fondation de l'évêché d'Olmütz. Jean, qui occupait ce dernier siège, avait un château près de Brunn, en Moravie, où résidait Conrad. Celui-ci en prit possession et le céda à Jaromir. Wratlas exigea la restitution de ces biens à l'église d'Olmütz, et l'obtint par force. On porta plainte, de part et d'autre, auprès du souverain pontife, Alexandre II, qui se prononça en faveur de Wratlas. Jaromir résolut de se venger de cette décision. Il se rendit, en 1071, accompagné d'une suite nombreuse, auprès du vieil évêque d'Olmütz. On lui fit bon accueil; mais bientôt il s'emporta en injures, en outrages, et s'empara de Podiwin, le château épiscopal. Wratlas, tout en ayant recours au pape,

ne négligea pas l'emploi de mesures plus énergiques. Il eut bientôt repris son château; et il paraît même qu'il chassa son adversaire de toutes les possessions qu'il avait en Bohême.

Le pape envoya sur les lieux son légat Rodolphe. Jaromir, excommunié, poursuivi et réduit aux dernières extrémités, chercha un asile à l'étranger, et en trouva un chez son ami Siegfried, archevêque de Mayence. Alexandre II venait de mourir, et le grand cardinal Hildebrand, plus connu sous le nom de Grégoire VII, avait pris sa place. Le nouveau pontife envoya deux autres légats. Jaromir comparut à Rome, se réconcilia avec l'Eglise, rentra dans sa patrie et recouvra ses dignités, mais sans renoncer à cette infatigable ambition qui avait fait tant de mal à l'Etat et à lui-même.

Tous ses amis vinrent à sa rencontre jusqu'aux frontières de Bohême. Il leur raconta les malheurs de sa vie. Puis, apercevant un de ses intimes, « Vois, Belek, s'écria-t-il, quelle barbe » je rapporte. Elle est digne d'orner » le menton d'un empereur. — Elle est » belle, en effet, répondit le fidèle Belek, mais mieux eût valu rapporter une » âme digne d'un évêque. » Ce vœu ne fut pas accompli. Jaromir avait conservé ses passions et ses anciennes haines. Il s'empara de nouveau de Podiwin, et se mit à excommunier tous les ennemis qu'il avait eus à la cour de son frère. Il ne fallut rien moins, pour réconcilier les deux adversaires, que la menace des foudres de l'Eglise et la décision d'un synode (1075), auquel assistèrent Jaromir et Jean.

Jusqu'ici les rapports de Grégoire VII et de Wratislas n'avaient cessé de témoigner de l'estime et de l'amitié qu'ils sentaient l'un pour l'autre. Le prince donnait au saint-père tous les témoignages d'un respect filial, et en était lui-même comblé d'honneurs; les lettres de Grégoire n'expriment que des sentiments bienveillants à l'égard du duc de Bohême. Mais les choses changèrent subitement de face en 1075. De nouveaux événements amenèrent de nouvelles combinaisons

politiques, et quelques années s'étaient à peine écoulées qu'une intimité qui paraissait si solidement cimentée s'était convertie en une inimitié implacable. Ce changement eut pour cause principale l'alliance de Wratislas avec Henri IV, auquel Grégoire avait voué une haine mortelle. Le duc de Bohême resta inébranlablement fidèle à son nouvel allié. Sans cet appui, le roi des Romains eût succombé, trahi qu'il était par les princes et les prélats qu'avait su gagner la cour de Rome. Aussi Henri IV n'oublia-t-il jamais cette fidélité, à laquelle il n'était pas habitué. Il donna à Wratislas, en compensation des sacrifices qu'il avait faits pour la défense de sa cause, Meissen d'abord, puis les Marches d'Autriche. Enfin, le 16 juin 1086, à la diète de Mayence, il ceignit son front d'une couronne royale, à laquelle fut attachée l'exemption perpétuelle du tribut que la Bohême payait à l'Empire. Les troupes de Bohême, sous les ordres de Wratislas, assistèrent, avec celles de Henri, aux grandes batailles de Hohenbourg sur les bords de l'Unstrut, (9 juin 1075); de Melrichstadt, sur la Streu (7 août 1078); de Flarchheim, dans la Thuringe (27 janvier 1080), et sur l'Elster (15 octobre 1080). Elles contribuèrent surtout à la victoire remportée par l'Empereur sur les bords de l'Unstrut. A la bataille de la Streu, elles arrivèrent au milieu de la mêlée, rétablirent le combat et déterminèrent le succès. Ce furent elles qui souffrirent le plus à Flarchheim, où elles perdirent 3,255 hommes. En un mot, les Bohêmes figurèrent dans toutes les campagnes de Henri IV, de 1075 à 1080. Les historiens du temps font mention de leur cruauté et de leur ardeur pour le pillage. Rien n'était sacré pour eux : au dire des annalistes, ils ne connaissaient ni amis ni ennemis. Non contents de s'emparer de l'or, du blé, des bestiaux, ils emmenaient des populations entières pour les vendre en Hongrie. Cependant cette manière de faire la guerre n'était point particulière aux Bohêmes; elle était dans les mœurs du temps, et les Allemands ne se con-



duisirent pas mieux lorsqu'ils envahirent la Bohême.

On vient de voir quelle intimité unissait le roi des Romains et Wratisslas. Henri, de retour en Allemagne après la scène si célèbre du château de Canossa (25-28 janvier 1077), manda Wratisslas et son frère Jaromir, qui vinrent à sa rencontre à Nuremberg. Il voulait s'aider de leurs conseils et leur confier ses inquiétudes. En 1081, lorsqu'il entreprit son expédition contre l'Italie, Wratisslas lui fit présent de 4,000 marcs d'argent, et lui envoya son fils Bretisslas avec 300 cavaliers. Ce prince était trop jeune pour se passer de conseiller; son père lui donna pour guide, Wiprecht de Groitsch, l'un des premiers chevaliers de son temps. Cette petite troupe fit de tels prodiges de valeur, que neuf des 300 braves seulement revirent leurs foyers en 1084. Ils montèrent les premiers à l'assaut de Rome. A son retour, Wiprecht reçut, pour prix de son courage, la main de Jutta, fille de Wratisslas, avec Niseni (Dresde et ses environs) pour dot.

En 1081, pendant que Henri était occupé des affaires d'Italie, le margrave d'Autriche, Léopold le Beau, abandonna son parti, et se déclara pour son adversaire et son compétiteur, Henri de Luxembourg. Henri eut encore recours à Wratisslas pour punir Léopold de sa perfidie, et lui conseilla de s'emparer des Marches d'Autriche. Wratisslas ne perdit pas de temps. Les Bohêmes, sous les ordres de leur duc, les Moraves, sous ceux de Conrad et d'Otton, et les Bavares, commandés par Otton, évêque de Ratisbonne, envahirent l'Autriche, et, comme de coutume, portèrent partout la flamme et le fer. Léopold marcha à leur rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains à Mailberg (12 mai 1082). Cette bataille, l'une des plus sanglantes de cette époque, tourna à l'avantage des Bohêmes. Mais il paraît que Wratisslas ne poursuivit pas sa victoire, et qu'il se contenta du butin qu'il avait fait et de l'occupation du pays. Léopold profita de cette faute: il alla

chercher du secours chez les Hongrois, revint en 1083, et força les Bohêmes à abandonner leur conquête. Il vint même ravager la Moravie et la Bohême, après quoi la paix fut signée. L'histoire ne nous apprend pas quelles en furent les conditions; mais il est probable que les choses restèrent dans l'état où elles étaient avant la guerre.

Tant de sacrifices de la part de la Bohême en faveur de l'Empire, une fidélité si constante du duc envers le roi des Romains, exigeaient une récompense solennelle. Wratisslas, nommé roi de Bohême, dignité que ses ancêtres avaient tant enviée, fut sacré avec son épouse Swatava, le 3 juillet 1086, par Égilbert, archevêque de Trèves. Toutefois, comme il ne pouvait transmettre sa dignité à ses descendants, ses frères furent jaloux de son élévation. Le pape Clément III lui-même la vit de mauvais œil, et lui refusa toujours le titre de roi. De là vint que Wratisslas se déclara pour Victor III, et plus tard pour le successeur de Victor, Urbain II, portés l'un et l'autre au siège pontifical par les adversaires de Clément.

Nous avons vu que la discorde avait constamment existé entre Wratisslas et ses frères. Tant que ceux-ci vécurent, ils s'unirent toujours pour faire contrepoids à la puissance de leur aîné. Mais, en 1089, Jaromir termina sa carrière agitée en Hongrie, chez son ami Ladislas le Saint. Otton le suivit de près dans la tombe, et sa veuve, Euphémie, se défiant de la probité du roi, confia à Conrad ses enfants et le territoire d'Olmütz. Le roi avait un favori, son majordome, Zderard, qui lui persuada de ne pas tolérer ce manque de respect, et d'entrer en Moravie avec son armée pour y rétablir son autorité. Wratisslas fut bientôt maître d'Olmütz; mais Brünn, défendue par Conrad en personne, résista à toutes ses attaques. L'ambition démesurée du favori fit éclater sous les murs de cette ville une guerre impie, dans laquelle le fils prit les armes contre le père. Zderard avait injurié le prince Bretisslas. Celui-ci, excité par les siens, jaloux d'ailleurs

de l'influence du favori, jura d'en tirer vengeance. Il invita donc Zderard à venir dans son camp, où il lui fit subir une mort affreuse, en le faisant broyer sous les pieds des chevaux. Le roi seul pleura cet homme, auquel il s'était attaché par habitude, et dont la fin misérable n'excita pas un seul regret dans toute l'armée. Le meurtre consommé, Bretislas sortit du camp royal avec les siens, auxquels vinrent se joindre les déserteurs de l'armée de son père, et dressa ses tentes sur une hauteur voisine.

Sur ces entrefaites, la duchesse Hilburge, épouse de Conrad, se rendit, à l'insu de celui-ci, auprès de Wratislas, et, se jetant à ses pieds, lui demanda grâce pour le pays. « Ta victoire, » ajouta-t-elle, ne te procurera aucune gloire; le butin, aucun avantage. « Punis Conrad s'il t'a offensé; mais n'oublie pas qu'il est ton frère et ton serviteur. » Il y avait tant d'éloquence dans la voix de cette femme éplorée, que tous les assistants fondirent en larmes. Le roi la fit asseoir à ses côtés; mais elle avait encore une grâce à lui demander: celle du fils qui avait outragé son père. Wratislas lui donna un baiser sur le front, et ordonna qu'on amenât les deux coupables auxquels il voulait pardonner. Lorsqu'ils furent arrivés, il leur donna le baiser de paix, et dit à son fils: « Mon fils, si ton fait était juste, tant « mieux pour toi; sinon, l'avenir te « réserve la punition de ton crime. » Bretislas, toutefois, ne se fiait pas entièrement à ces démonstrations d'amour. Au lieu de suivre son père, qui se rendait ensuite à Prague, il alla rejoindre les siens à Kœnigsgrätz; et cette ville devint bientôt le rendez-vous de tous les mécontents, et surtout de la jeune noblesse. Excité sans cesse par cet entourage, Bretislas finit par lever l'étendard de la révolte, et résolu à pousser les choses jusqu'aux dernières extrémités, il marcha sur Prague à la tête de 3,000 hommes, et vint camper près de la rivière de Rokytnice.

Ces événements exercèrent une déplorable influence sur le peuple; pen-

dant un instant, tous les liens de l'ordre social parurent rompus et la Bohême fut en proie aux plus affreux désordres. Wratislas, justement irrité contre son fils, désigna pour son successeur son frère Conrad. Mais celui-ci employa tous ses efforts à faire cesser un état de choses auquel il avait tant à gagner. Il ne faisait que courir du camp à la ville, et de la ville au camp. Son honorable médiation obtint enfin l'effet qu'il en attendait; Bretislas se rendit à la voix de la nature et aux instances de son oncle. Il était doté des plus grandes qualités; mais, placé entre les mains d'une faction qui en avait fait son instrument en flattant ses passions, il ne put chasser de son esprit les soupçons qu'elle y avait fait germer, et qu'elle avait soin d'entretenir; il préféra l'exil au séjour de la patrie, et se réfugia en Hongrie, à la cour du roi Ladislas, avec 2,000 de ses partisans.

Wratislas fut bientôt délivré des chagrins qui avaient assailli sa vieillesse: son cheval s'abattit sous lui dans une partie de chasse (14 janvier 1092), et il expira sur le coup. Ses restes mortels furent déposés à Wisegrad.

Quoi qu'en dise l'historien Cosmas, Wratislas II est l'un des princes les plus remarquables qui aient gouverné la Bohême. L'amour que lui portait son peuple, la sagesse de sa politique, sa bravoure personnelle, parlent plus haut auprès de la postérité que la malveillance d'un chroniqueur. A la bataille de Blatheim, il combattit corps à corps avec Rodolphe, compétiteur de Henri IV, le vainquit, et s'empara de sa lance, qui figura toujours depuis, dans les jours de solennité, comme un trophée de son courage, et dont l'image est figurée sur les monnaies frappées sous son règne. Ses finances étaient dans un état prospère, à en juger par ses libéralités envers les églises et les particuliers. Il était sensible aux injures, mais il savait pardonner. Sa sagesse et sa pitié ne se démentirent qu'à l'égard de ses frères Spilnew et Jaromir. La veuve du premier, Ida de

Witin, fut bannie avec ses enfants, et leurs biens furent confisqués.

CONRAD 1<sup>er</sup> (1092).

A la mort de Wratislas Conrad prit les rênes du gouvernement avec le titre de duc de Bohême. Le titre de roi qui avait été donné à Wratislas ne devait pas, nous l'avons vu, passer à ses successeurs. L'administration de Conrad ne fut marquée par aucun événement important, et son règne ne dura que sept mois. Il mourut le 6 septembre 1092; il rappela, en mourant, son neveu Bretislas, et le désigna pour son successeur.

BRETISLAS II (1092-1100.)

Le premier soin de Bretislas fut d'anéantir les restes de l'idolâtrie. Une foule de paysans sacrifiaient encore à leurs faux dieux (Skrety), enterraient leurs morts dans des bois sacrés, et célébraient des cérémonies sur leurs tombeaux. Les magiciens et les devins avaient sur eux plus de pouvoir que les prêtres chrétiens. Et comme on ne pouvait plus recruter, dans le pays, des prêtres pour l'ancien culte, les paysans envoyaient des jeunes gens aux Slaves septentrionaux, à Thetra et à Arcona (\*), pour s'y instruire dans les rites de leur religion. Bretislas fit incendier tous les bois sacrés, et chasser de la Bohême les sorciers et les devins. Ce fut le dernier coup porté à l'idolâtrie; du moins ne trouve-t-on plus, dans l'histoire de Bohême, aucun fait d'où l'on puisse conclure que cette religion continua d'y être pratiquée.

Bretislas tourna ensuite ses regards du côté de la Pologne. Ce pays devait un arriéré de plusieurs années du tribut que lui avait imposé la Bohême. La guerre qui éclata fut conduite si heureusement, mais aussi avec tant de barbarie, suivant l'usage, que Bretislas ne laissa pas subsister une seule habitation dans toute la Silesie, en deçà de l'Oder, depuis le château de Resen jusqu'à Glogau. Wladislas, duc

de Pologne, demanda la paix, et paya 40 mares d'or et 1,000 mares d'argent pour deux années de tribut.

On était en 1096; la première croisade venait de s'organiser. Bretislas était absent, occupé à la construction du château de Kameutz, lorsqu'une multitude de croisés inonda la Bohême. La persécution des juifs, qui avait marqué leur passage en Allemagne, se renouvela à Prague. Tous ceux qui refusaient de se faire chrétiens étaient massacrés. Le pays ne fut pas plutôt débarrassé de ces hôtes dangereux, que les juifs reprirent leurs habitudes. Mais les plus riches, ne se sentant pas suffisamment protégés par le duc, prirent le parti de quitter la Bohême pour aller s'établir en Pologne et en Hongrie. Dès que Bretislas en fut informé, il donna l'ordre de séquestrer tous leurs biens. « Vous n'avez rien apporté de la terre sainte, leur dit-il, « il faut que vous sortiez pauvres de la Bohême, comme vous y êtes entrés. » On leur laissa seulement emporter des vivres pour la route, et le trésor du duc s'enrichit de leurs dépouilles.

On reproche à Bretislas d'avoir interverti l'ordre de succession établi en Bohême. Après lui, la couronne revenait de droit à Ulrich, fils aîné de Conrad. Mais il mit tout en œuvre pour la faire passer, au détriment de ce prince, sur la tête de son frère Borriwoy. Afin de prévenir les troubles que cette substitution ne devait pas manquer de faire naître, il fit arrêter Ulrich, qui fut enfermé à Glatz (1097), et s'empara ensuite de la Moravie. Brunn lui ouvrit ses portes, et les fils de Conrad cherchèrent leur salut dans la fuite.

Bretislas mourut dans une circonstance semblable à celle qui avait été si funeste à son père. Il revenait de la chasse (21 décembre 1100), lorsqu'il fut atteint d'un coup de javelot dans les forêts de Burgitz. L'assassin était un nommé Lorck, qui tomba, en fuyant, dans un fossé, où on le trouva percé de sa propre épée.

(\*) Dans l'île de Rügen.

BORIWOY II (1100-1107.)

Des troubles funestes résultèrent du changement de l'ordre de succession. Ulrich, mis en liberté, ne voulut rien perdre de ses droits et en appela à l'empereur Henri IV, qui avait déjà donné l'investiture de la Bohême à Boriwoy. Ce prince, séduit par les trésors du prétendant, n'hésita pas à la lui donner aussi; mais il lui laissa le soin de se faire reconnaître. Les armes devaient donc décider la question. Ulrich, avec des troupes qu'il avait levées en Autriche et en Bavière, pénétra jusqu'au cœur du pays (août 1101), sans que le peuple fit aucun mouvement en sa faveur. Boriwoy rangea son armée en bataille sur les hauteurs qui avoisinent Malin, là où plus tard fut bâtie la ville de Kutteneburg. La rivière de Wysplice coulait entre les deux armées. Les Allemands, qui avaient compté sur un riche butin, et surtout sur l'appui de nombreux partisans, reconnurent bientôt le danger de leur position. Une sorte de terreur s'empara d'eux à la nouvelle de l'approche de Swatopluk, prince d'Olmütz, qui accourait pour tomber sur leurs derrières. Ils se débandèrent et s'engagèrent dans un sentier étroit, le seul qui fût libre au travers des forêts, et ils regagnèrent la Moravie par Habern. Ulrich, forcé d'abandonner ses prétentions, se retira dans ses possessions de Brünn, où il vécut désormais tranquillement.

Swatopluk, prince d'Olmütz, dont nous venons de faire mention, aimait la guerre et était ambitieux. Plus d'une fois il avait laissé deviner le secret espoir qu'il nourrissait de s'emparer du trône de Bohême. Argent, corruption, calomnie, il mit tout en œuvre pour arriver à ses fins. Enfin, en 1105, quand il se crut suffisamment fort, l'orage éclata. Après avoir gagné à sa cause les rois de Hongrie et de Pologne, il marcha sur Prague. Boriwoy l'attendait dans sa capitale, qui était bien fortifiée, et Swatopluk campa dans les champs voisins; il s'attendait à voir bientôt grossir son armée par

une foule de mécontents; mais son espoir fut déçu. Ne voyant venir personne, il se retira à Olmütz, et fut suivi de loin par Boriwoy.

Swatopluk unissait le génie de l'intrigue à un esprit pénétrant et à un caractère fougueux, mais tempéré par la prudence. Voyant que les Bohèmes restaient fidèles à son adversaire, il jugea que ses projets réussiraient mieux par la ruse que par la force. Un de ses confidents, feignant d'avoir été maltraité par lui, alla trouver Boriwoy. Mêlant le faux et le vrai, il calomnia les plus fidèles serviteurs du duc de Bohême, qui, simple et crédule, prêta l'oreille à ces insinuations mensongères, et, selon l'expression du chroniqueur Cosmas, coupa lui-même les plus fortes branches de l'arbre qui le portait. Il déposa plusieurs comtes (zupanés), et fit naître un mécontentement général. Swatopluk, informé de la disposition des esprits, envahit alors (1107) de nouveau la Bohême, et, cette fois, la fortune lui fut plus favorable. Boriwoy prit la fuite et courut en Allemagne implorer les secours de l'empereur Henri V.

SWATOPLUK (1107-1109.)

Sur les plaintes de Boriwoy, l'empereur cita Swatopluk à comparaître devant lui, et le menaça de l'aller trouver en personne à Prague, s'il refusait d'obéir. Swatopluk se sentait trop faible pour résister; il assembla à Kulen, au pied de l'Erzgebirge, les soldats sur lesquels il pouvait compter, en confia le commandement, ainsi que le gouvernement provisoire de la Bohême, à son frère Otton, et se mit en route, accompagné d'une suite peu nombreuse, dans l'espoir que son courage et la confiance qu'il témoignait à son ennemi, seraient une recommandation favorable. Il se trompait; à peine arrivé à Goslar, il fut jeté en prison, et sa suite eut ordre d'escorter Boriwoy, qui allait rentrer dans sa patrie.

Après trois jours de marche, Boriwoy, soutenu par Wiprecht de

Groitsch, posa son camp près du château de Dohna. A la nouvelle de son arrivée, Otton s'écria : « Nous allons voir si la puissance du roi des Romains pourra protéger le nouveau duc contre nos épées. » Puis, il marcha toute la nuit pour surprendre son adversaire. Mais à son grand désappointement, le lendemain matin, il trouva le camp désert. Boriwoy n'avait pas jugé à propos de l'attendre; il avait pris la fuite : la vue d'un danger prochain lui avait fait oublier le trône.

Swatopluk vit bien que l'argent seul pouvait rompre ses fers. Il offrit une somme considérable à Henri, qui n'eut garde de refuser. Cependant les bouleversements et les révolutions que la Bohême venait d'éprouver avaient épuisé le trésor ducal. Il fallut, pour réunir les dix mille marcs d'argent qu'il avait promis, recourir à un emprunt forcé; et, suivant les historiens originaux, depuis l'abbé jusqu'au musicien ambulante le plus nécessaire, il n'y eut pas, dans toute l'étendue du pays, un seul homme, soit clerc, soit laïque, qui ne dût contribuer. On ne put cependant parvenir à amasser plus de sept mille marcs, et Otton fut retenu en otage pour le reste; mais plus tard, Henri V fit parade de générosité envers un enfant de Swatopluk qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, et renvoya aux trois mille marcs qui restaient dus. Cette concession n'en était pas une : Henri avait besoin de l'appui de Swatopluk dans la guerre qu'il voulait faire à Coloman, roi de Hongrie. Pendant que l'Empereur allait assiéger Presbourg, le duc conduisit ses troupes jusqu'à Trencin, sur le Waag, et fit un désert de tous les pays qu'il traversa. Mais Coloman était allié du roi de Pologne; Swatopluk craignant une attaque de ce côté, avait laissé en Bohême pour la protéger, le comte Wacek et Mutina. Sa prévision était juste. Boleslas, qui régnait alors sur les Polonais, saisit cette occasion pour tomber sur les Bohêmes. Wacek et Mutina avaient en vain choisi une position formidable sur les frontières

de la Silésie; Boleslas et Boriwoy dévastèrent la Bohême pendant trois jours, et ne se retirèrent que sur un faux bruit de l'arrivée de Swatopluk. Wacek accusa Mutina, auprès de ce prince, d'avoir été la cause des avantages remportés par l'ennemi; et sans vérifier l'exactitude de cette assertion, le duc jura la perte de son sujet et de sa famille tout entière. Le malheureux fut indignement massacré avec ses parents et ses amis. On vit ses jeunes enfants, innocentes victimes, arrachés des bras de leur mère éplorée, et traînés au supplice sur la place d'Altstadt, à Prague. Cette atroce persécution, qui coûta la vie à trois mille personnes et éteignit en Bohême une puissante famille, ne tarda pas à amener une terrible vengeance sur celui qui l'avait ordonnée. Tous les membres de cette famille firent preuve du plus noble courage au moment suprême; un seul figura encore dans l'histoire en punissant le tyran. Puis ce nom disparut à jamais.

Coloman poursuivait l'ennemi et dévasta la Moravie, comme Swatopluk avait dévasté ses États. Celui-ci accourut à sa rencontre. Mais, en traversant une épaisse forêt à la tête de quelques cavaliers, une branche d'arbre lui entra dans l'œil, et on l'emporta à Prague, presque sans connaissance. Cet accident ne ralentit pas son ardeur : il réunit ses troupes à celles de l'Empereur pour aller attaquer Boleslas dans la Silésie. Cette campagne fut désastreuse. Les Polonais évitaient le combat, harcelaient leurs ennemis et leur coupaient les vivres. Bientôt il ne resta plus aux Bohêmes d'autre parti à prendre que la retraite; Swatopluk avait passé toute la journée (21 septembre 1109) dans la tente de l'Empereur, pour aviser aux moyens de l'effectuer; le soir, il se mit en marche pour regagner son camp. Mais comme il traversait un bois de chênes, un cavalier inconnu se mêla à sa suite, et lui enfonça un javelot entre les épaules, avec tant de violence que le duc tomba roide mort. L'assassin dut son salut à sa présence d'esprit et à la vitesse

de son cheval. Il n'était autre, suivant quelques chroniqueurs, que Jean Wrssowetz, fils de Tista; c'était le seul homme qui eût échappé au massacre de la famille de Mutina.

WLADISLAS I<sup>er</sup> (1109-1125.)

L'armée en deuil demanda le trône pour le duc Otton, frère de Swatopluk, et l'Empereur accéda à ce vœu. Mais Wladislas éleva des prétentions semblables. Il était appuyé par les Bohêmes qui avaient à leur tête Hermann, évêque de Prague. Les états furent convoqués, et, après de longs débats, Wladislas fut proclamé duc avec le consentement d'Otton.

Boriwoy avait cependant conservé l'espérance de remonter sur le trône; il avait de puissants soutiens dans Wiprecht et Boleslas; et, tandis que Wladislas, obéissant à une invitation de l'Empereur, allait joindre ce prince à Ratisbonne, Prague et Wissehrad tombèrent au pouvoir de son adversaire. Wladislas et Otton accoururent au secours de la capitale, et des flots de sang avaient déjà coulé, lorsqu'on apprit que l'Empereur avait franchi les frontières de Bohême et était campé à Rakycan. Henri V cita devant lui les princes de Bohême; ils obéirent; Wladislas fut de nouveau proclamé duc, et il embrassa les intérêts de Henri V avec un zèle égal à celui que Wratisslas avait montré pour ceux de Henri IV. Quant à l'infortuné Boriwoy, il fut conduit à Hammarstein sur les bords du Rhin.

Rentré à Prague, Wladislas fit poursuivre ceux qui avaient pris parti contre lui. Otton, son cousin, qui avait combattu pour ses intérêts, ne fut pas même à l'abri de ses soupçons. Invité à une assemblée des états qui devaient se tenir à Sadska, il s'y rendit, fut arrêté et retenu captif pendant trois ans. Ainsi Wladislas était débarrassé de deux rivaux; mais un troisième l'inquiétait encore, c'était son frère Sobeslas, qui était en Pologne chez Boleslas. Celui-ci reprit

bientôt les armes contre la Bohême. Wladislas fut battu dans la première affaire; mais cet avantage coûta si cher aux Polonais qu'ils n'osèrent pas le poursuivre. On ne sait combien de temps aurait duré la guerre, sans l'intervention de la reine Swatava, qui reprocha à ses deux fils de ruiner leur pays, et les amena à un accommodement. Sobeslas reçut le cercle de Saatz pour subvenir aux frais de sa maison. Mais son esprit soupçonneux devait bientôt rendre nulle cette réconciliation. Supposant que le comte Wacek, ami de Wenceslas, ourdissait quelque trame contre lui, il le fit égorger et se sauva chez les Polonais, qui lui fournirent les moyens d'inquiéter de temps en temps la Bohême. Enfin, il fut recu en grâce par son frère (1115), à la prière de Boleslas, et un calme parfait succéda pour quelque temps aux sanglantes divisions auxquelles cette famille était en proie depuis si longtemps.

Boriwoy, mis en liberté, menait une vie obscure en Autriche. Wladislas lui donna une preuve de générosité et d'affection bien rare dans tous les temps. Il descendit spontanément du trône et l'offrit à son frère aîné en se reconnaissant son sujet. Boriwoy qui, après tant de misères, se voyait inopinément reporté au faîte du pouvoir, ne resta pas au-dessous de son frère dans l'élan de sa reconnaissance. Il lui donna la partie de la Bohême située sur la rive droite de l'Elbe, et, quoique gouvernant en son nom propre, jamais il ne fit rien sans consulter Wladislas, dont il savait apprécier la supériorité.

Le brave Coloman, roi de Hongrie, n'était plus (1114); son jeune fils Étienne II, prince léger et vaniteux, avait pris sa place. Les grands du royaume désiraient une entrevue entre les princes de Hongrie et de Bohême, afin de rendre plus intimes les bonnes relations qui unissaient déjà les deux cours. Cette entrevue eut lieu, en effet, au mois de mai 1116, sur la limite des deux États, dans les champs de Luko; mais elle eut

un résultat contraire à celui qu'on en attendait. De part et d'autre, on était en nombre et en armes. La jalousie qui s'était déjà manifestée pendant le tracé du camp, fut bientôt poussée à un tel degré qu'on en vint aux mains; la mêlée fut terrible. Wladislas prit la fuite; et cependant Otton et Sobeslas s'étaient assuré la victoire par une manœuvre habile. Tout le camp des Hongrois devint la proie du vainqueur, et la paix ne fut rétablie qu'en 1120.

Boriwoy ne resta que trois ans investi du pouvoir suprême. Il paraît que ne pouvant oublier les précédentes révoltes de ses sujets, il prenait de préférence des Allemands à son service. Cette conduite le rendit odieux, et il se vit encore une fois forcé de chercher un refuge à l'étranger. Il mourut loin de sa patrie, en 1124. De tous ses enfants, aucun n'hérita de son pouvoir, et la première race royale des Premyslides s'éteignit avec eux.

Deux ans avant la mort de Wladislas, de nouvelles discordes, dont on ignore la cause, éclatèrent entre lui et Sobeslas. Le duc envahit la Moravie, et chassa son frère de ses domaines. Sobeslas demanda et obtint l'intervention de Lothaire de Saxe, depuis Empereur, mais cette intervention fut sans effet, et il fut forcé de se réfugier à Dresde, auprès du fils de Wiprecht; il y demeura jusqu'au moment où les événements le rappelèrent en Bohême. Wladislas était tombé malade sur la fin de 1124. Sentant sa fin approcher, il avait jeté les yeux sur son cousin Otton, pour lui succéder. Leurs épouses étaient sœurs et travaillaient dans ce but. Otton lui-même ne s'éloignait pas du lit de son ami, et tout paraissait décidé. Mais les qualités personnelles de Sobeslas lui avaient acquis à un haut degré l'amour du peuple, et ce sentiment s'était encore accru de tout l'intérêt qu'inspiraient ses malheurs. Fort de l'affection que les Bohêmes lui portaient, il ne craignit pas de pénétrer en Bohême au milieu de l'hiver, pour aller se jeter aux genoux de son frère mourant. Il attendit dans une forêt, sur la montagne Blanche, près de Pra-

gue, le résultat de la démarche tentée en sa faveur auprès de Wladislas, par sa nièce Swatava. Grâce aux prières de la princesse et aux instances d'Otton, évêque de Bamberg, qui traversait alors la Bohême pour aller convertir les idolâtres des bords de la Baltique, le duc fit venir Sobeslas au château de Wissehrad, lui accorda son pardon, et l'institua son héritier (25 mars 1125). Trois semaines après, Wladislas n'était plus.

Ce prince fut, sans contredit, un des plus distingués de la race de Premysl. Les désordres au milieu desquels il vécut n'eurent aucune influence sur sa conduite, qui ne fut souillée d'aucune tache. Son caractère n'était porté ni à l'orgueil, ni à la vengeance, ni à la cruauté. Son abdication en faveur de son frère Boriwoy atteste la noblesse de ses sentiments. Il était sévère, il est vrai, mais sa sévérité n'excluait pas la compassion. Il fut, par son fils aîné, la souche de la dernière race royale des Premyslides. Il avait épousé Richsa de Berg, comtesse du pays de Souabe.

SOBESLAS 2<sup>e</sup> (1125-1140).

La nature avait prodigué à Sobeslas ses dons les plus précieux. Il avait passé sa jeunesse à l'école du malheur; alors qu'il monta sur le trône, il était dans la maturité de l'âge et de la raison; la réflexion lui avait donné des vues étendues sur le gouvernement des nations et sur les relations politiques des États; enfin il avait puisé dans ses revers et le courage qui fait affronter les dangers, et la modération qui fait supporter la mauvaise fortune. Sincère, prudent et éloquent, il était sobre dans les plaisirs, attentif à arrêter les empiétements des grands, libéral envers le peuple qu'il aimait, juste envers tous. L'amour du peuple, qui l'avait porté au trône, le préserva des dangers dont il fut menacé à son avènement.

Ainsi que nous l'avons vu, les espérances du duc Otton avaient été dé-

ques, sans qu'il renonçât pour cela à ses prétentions. Henri V était mort presque en même temps que Wladislas. Lothaire de Saxe était devenu roi des Romains, et ce fut à lui qu'Otton adressa ses plaintes. Lothaire saisit avec empressement cette occasion de donner plus de splendeur à sa couronne, et de mettre la Bohême sous sa dépendance absolue. Il prétendit que l'élection du duc de Bohême ne pouvait avoir lieu sans l'assentiment du roi des Romains, et que, par conséquent, celle de Sobeslas était entachée de nullité. Il somma, en conséquence, ce prince de comparaître devant lui, sous peine d'être mis au ban de l'Empire, et de se voir déclarer la guerre, en cas de désobéissance.

Sobeslas chargea le messager de Lothaire de cette réponse : « J'espère, avec l'aide de Dieu et de saint Wenceslas, défendre contre l'étranger le sol de notre patrie. » Puis aussitôt il entra en Moravie, s'empara des domaines d'Otton, et parcourut la Bohême en appelant tous les citoyens à la défense de leurs droits. On descend, de de l'église où elle était arborée, la bannière de saint Adalbert, on la suspend à la lance de celle de saint Wenceslas, et après l'avoir bénie, on l'élève comme le saint étendard qui doit protéger le pays dans la lutte qui va s'engager.

Les hostilités suivirent de près la menace. Lothaire ouvrit la campagne, malgré l'hiver, qui rendait les marches difficiles. Son armée, composée de Saxons et de Thuringiens, réunissait toute la fleur de la noblesse de ces pays. On y voyait, outre Otton, duc d'Olmutz, et auteur de la guerre, le margrave Albert l'Ours (der Bær), le comte de Groitsch, le comte de Lara, et les évêques de Mersebourg et de Halberstadt. L'armée de Sobeslas campa dans la vallée de Kulm. Lothaire n'avait pas encore touché les frontières de la Bohême, lorsque Miroslas, Smil et Nacerot, tous trois seigneurs de ce pays, se présentèrent à lui et lui déclarèrent, au nom de leur maître, que, s'il ne se retirait, Dieu déciderait entre

eux. Lothaire, rempli de confiance dans le grand nombre de partisans qu'Otton croyait avoir dans les rangs des Bohêmes, ferma les yeux sur le danger qu'il courait, et continua sa marche.

Le 18 février 1126, l'armée allemande pénétra en Bohême par les défilés de Kulm. Sobeslas avait fait abattre des bois et préparer des embûches. Son armée était divisée en trois corps, et occupait la plaine et les ravins des montagnes. Cette disposition aurait fait honneur au plus grand capitaine. Otton, à la tête du premier corps, fut à peine parvenu dans la vallée qu'il fut enveloppé par les Bohêmes et taillé en pièces. Le même sort attendait ceux qui le suivaient, et qui étaient déjà à moitié vaincus par la fatigue d'une longue marche dans la neige et à travers les montagnes. Ce fut une véritable boucherie de chevaliers, de comtes et de barons. A la vue du désastre de ces braves, auxquels il ne pouvait plus porter secours, Lothaire tomba dans un morne abattement; il se retira sur une hauteur avec ce qui lui restait de monde; mais il n'y fut pas encore à l'abri du fer de l'ennemi. Les Bohêmes cernèrent la montagne et gardèrent tous les passages, de sorte que personne ne put échapper. On ne sait rien de certain sur le nombre des morts. Les chroniqueurs allemands disent que 270 célèbres guerriers de leur nation perdirent la vie dans cette affaire; les Bohêmes prétendent qu'il y en eut le double; mais dans ces temps on ne comptait jamais la perte des soldats. Toujours est-il que cette bataille jeta le deuil dans toute la noblesse de Saxe, et y fit naître contre la Bohême une haine qui subsista pendant plusieurs générations.

Dans la situation critique où il se trouvait, Lothaire demanda une entrevue à Sobeslas. Celui-ci se montra plus grand par la victoire qu'il remporta sur lui-même que par celle qu'il avait gagnée sur son ennemi. Il se rendit presque sans suite au camp de Lothaire, et lui dit : « Nous avons pris les armes afin de ne pas



« nous soumettre à un joug que nos ancêtres n'ont jamais porté; le dicu des armées a prononcé; il n'y a plus de raison maintenant pour continuer la lutte. Nous rendons à Votre Majesté ce que nos ancêtres lui ont rendu, mais rien de plus. » Lothaire, charmé de trouver un vainqueur si généreux, confirma Sobeslas dans l'investiture de la Bohême, et quitta en toute hâte ces contrées si funestes à ses armes.

Quoique le duc Sobeslas ne fût pas dépourvu de courage, il n'aimait pas la guerre. Il fit tous ses efforts pour se maintenir en paix avec la Pologne. En 1126, il eut avec Étienne de Hongrie une entrevue dont l'issue fut différente de celle où ils s'étaient trouvés dix ans auparavant. Il chercha surtout à resserrer les liens qui l'unissaient au roi des Allemands. Lothaire, de son côté, savait de quel poids l'assistance du puissant duc de Bohême pouvait être dans la lutte qui s'engageait entre lui et les Hohenstaufen. Aussi régna-t-il entre ces deux princes une harmonie qui ne finit qu'à leur mort. Sobeslas visita souvent la cour de Lothaire, et son fils fut tenu sur les fonts de baptême par le roi des Romains.

La Bohême, en paix avec l'étranger, était loin d'être tranquille au dedans. Les princes de la famille de Sobeslas se tenaient vis-à-vis de lui dans une attitude toujours équivoque, souvent menaçante. Les grands, qui n'avaient pas dans le gouvernement toute l'influence à laquelle ils prétendaient avoir droit, conspirèrent contre le duc. Il ne s'agissait de rien moins que de l'assassiner; mais le complot fut découvert; les coupables furent punis de mort, et cet exemple de sévérité prévint pour l'avenir toute tentative du même genre.

La mort d'Étienne II, roi de Hongrie, fut l'occasion de nouvelles guerres, et troubla les rapports d'amitié qui avaient jusque-là existé entre Boleslas, roi de Pologne, et Sobeslas. Le seul rejeton de la famille des Arpades était Bela II, roi couronné de Hongrie, aveugle, et beau-frère du duc de Bohême. Cepen-

dant, il se trouva à Kiew un autre prétendant nommé Boris. C'était le fils d'une princesse russe, mariée à Coloman, mais dont celui-ci avait refusé de reconnaître la légitimité. Boleslas accueillit ce prétendant à sa cour, et essaya de le placer par la force des armes sur le trône de Hongrie. Sobeslas se vit obligé d'embrasser la cause de son beau-frère, au risque même de s'attirer l'inimitié de Boleslas. Pendant que celui-ci envahissait la Hongrie, les Bohèmes se portèrent en Silésie pour y attirer les Polonais. L'incendie de trois cents villages éclaira leurs premières incursions. Les mêmes cruautés signalèrent celles qui suivirent. Enfin, un traité, signé par la médiation de Lothaire, mit un terme à cette guerre en 1135.

Sobeslas, dans les dernières années de son règne, fit construire des châteaux forts pour protéger les frontières. Une maladie mortelle l'atteignit au milieu de ces occupations; il succomba le 14 février 1140, dans les bras de son épouse Adélaïde, qu'il aimait tendrement, et qui ne lui survécut que quelques mois. Ses restes reposent à Wisselrad, à côté de ceux de son père Wratislas et de sa mère Swatava.

#### LA BOHÈME ÉRIGÉE EN ROYAUME.

WŁADISŁAS II (1140-1173.)

Les grands élurent Wladislas II, fils aîné de Wladislas I<sup>er</sup>. Ils avaient été déterminés à ce choix, moins par le souvenir du père que par l'espoir qu'ils fondaient sur le fils. En effet, ce prince, bien jeune encore, leur semblait devoir être un instrument facile à manier. Ils furent bientôt tirés de leur erreur; Wladislas, une fois affermi dans le gouvernement, déploya une indépendance et une énergie qui firent presque oublier les qualités de son prédécesseur. Il est vrai qu'il laissa aux grands leurs emplois; mais, dans le conseil, sa volonté et son opinion faisaient loi.

La fréquence des guerres et des dissensions intestines n'avait pas per-

mis jusque-là de veiller à la sûreté des routes. Elles étaient infestées de brigands, qui, de leurs châteaux, bravaient toutes les lois. Sans égard pour la noblesse de leurs nous, Wladislas les fit poursuivre activement. Leurs repaires furent pris, et eux-mêmes livrés au supplice sur la montagne de Ziska, en vue de la capitale.

Les grands qui avaient préparé l'élection de Wladislas II, se voyant déçus dans leurs espérances, résolurent de le renverser du trône. Celui qui avait le plus activement travaillé à l'élévation du jeune prince, l'homme le plus puissant de la Bohême, Nacerat, fut le premier à se retirer auprès des princes de Moravie, pour y organiser une coalition. En vain Wladislas rappela-t-il aux mécontents leurs devoirs, leurs serments, les bienfaits qu'il leur avait prodigués. Les princes de Moravie élurent Conrad II, prince de Znaim, à la dignité de duc de Bohême; et, pour ne pas s'en tenir à une vaine formalité, ils entrèrent dans le pays à la tête de forces considérables. Mais Wladislas ne s'oublia pas : il vint assiéger son camp en face de celui de son ennemi, sur la montagne de Wysoka; et le 25 avril 1142, le combat s'engagea avec fureur. Déjà la bannière de Wladislas flottait victorieuse au milieu des ennemis, lorsque quelques traîtres lâchèrent pied, en criant : *Sauve qui peut!* ou passèrent du côté opposé. Wladislas était sur le point d'être pris, mais une partie de ses troupes lui étaient restées fidèles, et la consternation n'avait pas été jusqu'au découragement. Les rangs éclaircis se resserrèrent; l'action recommença, et, ne pouvant plus prétendre à la victoire, l'armée de Wladislas effectua du moins une retraite honorable. Conrad avait acheté trop cher cet avantage, pour pouvoir le poursuivre et couper à l'armée bohème la route de la capitale.

Au milieu du danger, le génie prévoyant de Wladislas sut se créer des moyens de défense. Il s'enferma à Prague, dont il répara les fortifications, et où il mit une bonne garnison,

avec des approvisionnements suffisants. Il en laissa le commandement à son frère Diepold, pendant qu'il allait lui-même se concerter avec son beau-frère, Conrad, roi des Romains. Son épouse resta dans la ville, pour animer le courage des bourgeois.

Les confédérés ne tardèrent pas à commencer le siège. Un acharnement égal présidait à l'attaque et à la défense. Les faubourgs ne présentèrent bientôt plus qu'un amas de décombres. La flamme avait déjà dévoré un grand nombre d'églises, de couvents et les plus beaux édifices de la ville; la terreur et le deuil planaient sur toutes les familles, lorsqu'on apprit que Wladislas et le roi des Romains arrivaient avec une armée. Cette nouvelle déconcerta les assiégeants, qui se retirèrent en toute hâte en Moravie. Ils durent, l'année suivante, songer à s'y défendre eux-mêmes contre Wladislas, qui vint tirer vengeance du mal qu'ils avaient fait à la Bohême. Les représailles furent terribles, et la Moravie se soumit.

De déplorables désordres s'étaient introduits dans l'Eglise au milieu de ces troubles. Le pape Innocent II envoya le cardinal Guido, en qualité de légat, pour les faire cesser. Ce prélat, soutenu par Wladislas et par son épouse, opéra une réforme importante en Bohême et en Moravie. Tous les clercs, qui vivaient en état de mariage ou qui n'avaient point été ordonnés, furent interdits. Les deux évêchés furent divisés en paroisses. Les princes de Moravie, Wratlas et Conrad, furent excommuniés, en punition des brigandages qu'ils avaient commis sur les terres de l'archevêque d'Olmütz. Le prince Diepold, qui n'était pas resté étranger à ces méfaits, ne fut point épargné par les foudres du Vatican. Les malheurs dont ces princes furent plus tard frappés, les amenèrent à de meilleurs sentiments, et, par leur repentir, ils obtinrent grâce auprès du saint-père et du duc de Bohême.

Ce fut à cette époque (1147) qu'Éugène III appela l'Europe à la guerre contre les infidèles. Wladislas II était

trop pieux pour ne pas prendre part à cette expédition. Son exemple fut suivi par une foule de princes et de grands de Bohême, qui se joignirent aux croisés allemands, sous les ordres de Conrad III. Wladislas remit les rênes du gouvernement à son frère Diepold. Il n'avait rien à redouter des suites de son absence, puisque les princes de Moravie, les seuls qui eussent pu en profiter, prenaient également la croix, non pour aller combattre en terre sainte, mais pour convertir les idolâtres sur les bords de la Baltique ou dans les forêts de la Prusse. On voulait alors, comme plusieurs siècles auparavant, imposer par la force le christianisme à ces contrées. Mais la tentative échoua, autant par l'ambition des princes et par la jalousie qui les divisa, que par le courage de leurs ennemis. L'autre croisade, dont Wladislas faisait partie, ne fut pas plus heureuse. Jurik, maréchal du duc de Bohême, fut tué; son chancelier fut pris par les musulmans et périt probablement en captivité. Quant à Wladislas, après être resté quelque temps, on ne sait pourquoi, à Constantinople, où régnait l'empereur Eimmanuel, il reprit, sans avoir vu Jérusalem, la route de la Bohême, par Kiow et Cracovie.

Malgré l'éloignement de Wladislas, la Bohême avait été gouvernée avec force et intelligence. Diepold s'était appliqué principalement à maintenir l'ordre et la tranquillité. Toutes les tentatives de révolte avaient été réprimées, et les brigands qui infestaient encore le pays avaient reçu leur châtiment. Sobeslas, fils du dernier duc, avait espéré pouvoir remonter sur le trône de son père, mais il avait été arrêté et enfermé dans une des tours de Prague. Il fut de là transféré, après le retour de Wladislas, à Primda, château fort construit sur une montagne élevée.

L'empereur Conrad était mort en 1152, et l'année précédente, Wladislas avait perdu son épouse Gertrude, sœur de ce prince. Il épousa en secondes noces Judith, sœur du land-

grave de Thuringe, princesse d'une rare beauté.

L'Allemagne était alors divisée entre deux partis puissants, les Guelfes et les Gibelins. Wladislas se déclara pour Henri le Lion, roinpit avec le nouveau roi des Romains, Frédéric Barberousse, et lui refusa trois cents hommes qu'il lui demandait pour sa première expédition en Italie. Toutefois, des négociations, habilement conduites par l'évêque de Prague et le gouverneur de Wissehrad, à la diète de Vurzbourg, en 1157, et l'offre du titre de roi, rapprochèrent Wladislas de Frédéric, et il promit d'accompagner l'Empereur en Italie. Toutefois, avant de mettre ce projet à exécution, les deux princes entreprirent une guerre contre les Polonais, qui s'étaient révoltés et avaient chassé Wladislas II, fils aîné de Boleslas; mais la mort ferma les yeux de ce prince, avant qu'il eût vu le triomphe des armées qui allaient lui rendre sa couronne.

En 1158, tous les princes de l'Empire étaient réunis à Ratisbonne, afin de délibérer sur l'expédition projetée contre les villes d'Italie, et notamment contre Milan. Ce fut dans cette assemblée que Wladislas reçut des mains de Frédéric la couronne royale (\*). Il renouvela, en conséquence, la promesse qu'il lui avait déjà faite de l'accompagner en Italie, et s'obligea à mener avec lui un contingent considérable. Mais lorsque, de retour en Bohême, il donna aux états connaissance de cette résolution, elle y fut mal accueillie, et plusieurs seigneurs

(\*) Voici le texte du décret impérial :

« Voulant récompenser les services que l'illustre duc de Bohême, Wladislas, son aïeul et ses autres prédécesseurs ont rendus à l'Empire, nous avons accordé à lui et à ses successeurs le droit de porter la couronne aux jours où nous la portons nous-mêmes, c'est-à-dire à la Nativité de Notre-Seigneur, à Pâques, à la Pentecôte et aux fêtes des saints Wenceslas et Adalbert, patrons de la Bohême. La couronne ne pourra lui être imposée que par l'évêque de Prague, assisté de celui d'Olmütz, ou par l'un d'eux en l'absence de l'autre. »

témoignèrent leur mécontentement en sa présence. « On a couronné notre prince, disaient-ils, sans nous consulter, c'est la nation qui paiera les honneurs; on devrait pendre l'évêque de Prague, qui a osé faire ces arrangements sans y être autorisé. » — « Tout s'est fait d'après ma volonté et par mes ordres, répondit le roi. S'il faut de l'argent, c'est moi qui le fournirai; que ceux qui craignent de me suivre restent chez eux à filer avec les femmes. » Il fit ensuite lever l'étendard de la nation; de toute part on courut aux armes, et il eut bientôt rassemblé dix mille hommes d'élite. La part que prit ce contingent dans les combats qui signalèrent cette campagne fut souvent décisive, toujours glorieuse. C'était la première fois que l'occasion s'offrait aux Bohêmes de révéler à l'Europe occidentale leur courage indomptable, leur adresse à manier les armes, et leur témérité sauvage. Les troupes de Wladislas formaient l'avant-garde de l'armée impériale. Elles allèrent camper sur les bords du lac de Guarda, à l'ombre des oliviers et des grenadiers, qu'elles abattirent pour faire du feu. Les habitants de Vérone offrirent au roi de grosses sommes pour être débarrassés de leur présence. Wladislas accepta, et ses troupes allèrent camper sous les murs de Brescia, et opérèrent leur jonction avec les Impériaux dans les plaines qui s'étendent aux environs de cette ville. Elles contribuèrent puissamment aux premiers succès de Frédéric, et ce fut à leur bravoure que ce prince dut de pouvoir effectuer le passage de l'Adda. Wladislas était toujours au premier rang; il tua d'un coup de lance le général des Milanais, Dacius; mais il se distingua encore plus par sa générosité que par sa valeur. A la prise d'un fort qui fut enlevé de vive force, il sauva toutes les femmes qui s'étaient réfugiées dans les églises, et paya de ses deniers une espèce de rançon pour les sauver de la brutalité des soldats. Ce fut lui qui fit consentir l'Empereur à accepter la

paix que lui offraient les Milanais, et il régla la plupart des conditions de cette paix. Lorsque tout fut convenu, Frédéric fit son entrée triomphale dans Milan; et le lendemain, il se rendit dans l'église métropolitaine, ayant sur la tête un diadème magnifique, dont le roi d'Angleterre lui avait fait présent. Après l'office les principaux de la ville lui prêtèrent serment de fidélité. Il détacha alors son diadème, et, le plaçant sur la tête du roi de Bohême, il lui dit : « C'est à vous, Wladislas, qu'appartient l'honneur de porter cette couronne : c'est à vous que nous devons la victoire. »

Après cette cérémonie, le clergé de l'église métropolitaine donna au roi de Bohême un chandelier d'airain, qui venait, suivant la tradition, du temple de Jérusalem. Wladislas le fit porter à l'église de Saint-Vit à Prague. Mais les fatigues de la guerre avaient altéré sa santé; il se vit forcé de demander à l'Empereur la permission de retourner en Bohême. Ce prince, en la lui accordant, lui fit compter mille marcs d'argent, formant le dixième de la contribution payée par les Milanais. Wladislas laissa en Italie l'évêque Daniel, pour veiller à ses intérêts, et partit, emmenant avec lui un architecte milanais, pour exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps, de joindre les deux villes de Prague, en établissant un pont sur la Moldau. Ce fut au retour de cette expédition qu'il fit remplacer par un lion l'aigle qui jusqu'alors avait orné ses étendards.

Les Milanais n'ayant point tenu les promesses qu'ils avaient faites à Frédéric Barberousse, ce prince demanda de nouveaux secours à Wladislas; mais celui-ci ne voulut plus retourner en Italie, et se contenta d'y envoyer, à la tête des troupes qu'il crut devoir fournir à l'Empereur, son fils aîné, Frédéric, et son frère Diepold.

Les armes de la Bohême n'obtinrent pas moins de succès en Hongrie, où elles soutinrent, après la mort de Geysa, contre Étienne IV, la cause

d'Étienne III. Ce prince donna en mariage à Svatopluk, second fils de Wladislas, une princesse hongroise. Ce fut alors que l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, allié d'Étienne IV, entra en Hongrie avec une nombreuse armée. Wladislas vint à sa rencontre et lui livra bataille. Mais les Grecs prirent aussitôt la fuite, et leur camp, avec tous ses trésors, resta au pouvoir des Bohêmes. Cependant des négociations furent entamées; Wladislas eut avec l'empereur une entrevue, et il lui inspira une si grande vénération, que ce prince lui demanda la main d'une de ses petites-filles pour Pierre Comnène, son petit-fils. Le traité qui fut ensuite conclu exclut Étienne IV du trône de Hongrie, où monta son neveu Étienne III.

Les relations amicales qui existaient entre l'empereur Frédéric et le roi de Bohême ne furent troublées qu'après la mort de Daniel et du duc Diepold, qui périrent de la peste au siège d'Ancone, en 1167. La réconciliation qui eut lieu entre les deux monarques à Nuremberg en 1170, était plus apparente que réelle. Si le roi de Bohême recula devant une rupture ouverte, il ne faut l'attribuer qu'à son âge avancé et au mauvais état de sa santé; se sentant près de sa fin, il ne voulait pas exposer l'avenir de son fils Frédéric aux suites d'une guerre avec l'Empire. Il abdiqua en faveur de ce prince, et s'enferma dans le couvent de Strahow (1173); mais, quelques mois plus tard, lorsque les affaires de la Bohême prirent une tournure fâcheuse, il sortit de sa retraite et même du pays, emmenant sa femme en Thuringe, où il mourut le 18 janvier 1174.

La Bohême compte Wladislas au nombre de ses princes les plus distingués. La première moitié de son règne est l'époque où il fit le plus de donations pieuses. Nul prince, pas même Charles IV, ne se montra aussi libéral envers l'Eglise. De son premier mariage avec Gertrude, sœur de Conrad III, il avait eu trois fils : Frédéric, Svatopluk et Adalbert.

LA BOHÈME EST AFFAIBLIE PAR LES DISCORDS DES PREMYSLIDES. — LE DUC FRÉDÉRIC CHASSÉ PAR SOBESLAS II. — DÉPOSITION DE SOBESLAS; RETOUR DE FRÉDÉRIC. — CONRAD-OTTON. — WENCESLAS II. — PREMYSLAS-OTTOCAR 1<sup>er</sup>. — BENRI BBETISLAS, PRINCE ÉVÊQUE. — WLADISLAS III (1173-1197.)

Nous arrivons à une période de l'histoire de Bohême féconde en événements. En vingt-quatre ans, le trône change dix fois de maître; au milieu de toutes ces révolutions, l'orgueil, les ruses, la trahison, les révoltes, les guerres et tous les fléaux de l'anarchie font descendre le royaume plus bas qu'il n'était tombé sous les fils de Boleslas II.

Frédéric, le nouveau duc ou roi, comme il se nommait, ne ressemblait pas à son père. Il manquait de force d'âme, et il crut faire prendre le change en affectant de la dureté. Il se mit en hostilité avec le clergé, et ne sut se faire aimer ni de la noblesse ni du peuple.

Ulrich, fils de Sobeslas I<sup>er</sup>, avait blanchi au service de l'Empereur. Dès qu'il reçut la nouvelle des événements survenus en Bohême, il demanda à Frédéric Barberousse, pour prix de son dévouement, l'investiture de ce royaume et la délivrance de son frère, qui, depuis treize ans, gémissait captif dans le château de Primda. L'Empereur saisit avec empressement une occasion de s'immiscer dans les affaires de la Bohême. A l'exemple de ses prédécesseurs, il invita le vieux roi à venir, avec ses fils et les grands de Bohême, à sa cour, qui se tenait à Nuremberg, et à amener leur prisonnier, le prince Sobeslas. Boleslas I<sup>er</sup>, Brctislas I<sup>er</sup>, et, en dernier lieu, Sobeslas I<sup>er</sup>, n'avaient pas craint de braver de tels ordres; mais la sagesse, la force et le courage n'étaient pas toujours réunis sur le trône de Bohême.

Il y eut de longues délibérations entre le père et le fils. Enfin, on se décida à envoyer Frédéric, évêque de Prague. On le chargea d'or et d'argent, espérant gagner, comme on l'avait déjà fait, l'Empereur et son conseil. Mais

ce moyen échoua, et l'Empereur insista pour que le prince fût mis immédiatement en liberté. Frédéric céda et se rendit avec Sobeslas à Nuremberg, se mettant ainsi à la discrétion de l'Empereur. Ce prince abolit aussitôt la royauté en Bohême; il attribua la possession légitime de ce pays à Sobeslas, frère d'Ulrich, et pour prévenir toute révolte, il garda Frédéric en otage.

Sobeslas II avait des qualités naturelles; mais les rigueurs de la captivité qu'il avait soufferte en avaient arrêté le développement. Il était pieux, brave, juste et bon jusqu'à la faiblesse. Protecteur du pauvre contre le riche, du peuple contre la noblesse, il reçut, de son vivant, le surnom glorieux de *prince des paysans*. Mais, lorsque la passion s'allumait en lui, la sagesse élevait en vain la voix, et il se révoltait même contre la force des choses. Il donna Olmutz à son frère Ulrich, et Brunn à Wenceslas, son autre frère. Son ancien gardien, Conrad Sturm, dont il avait eu à se plaindre, fut condamné par lui à un supplice cruel.

Du fond de l'Italie, l'empereur Frédéric lui intima l'ordre d'attaquer le duc Henri le Lion. Sobeslas mit tant d'ardeur dans l'exécution de cet ordre, que l'Autriche n'offrit bientôt que des ruines. Les lieux saints ne furent pas plus respectés que les habitations des hommes. Les mœurs de l'époque, plutôt que le caractère de Sobeslas, l'avaient porté à cette barbarie; mais la misère de l'Autriche excita une compassion universelle, et les foudres de l'Église furent lancées sur le chef de l'armée bohême; le pape Alexandre III l'excommunia pour avoir profané les temples de Dieu, et l'Empereur lui-même se montra mécontent de sa conduite.

Le prince Frédéric ne pouvait trouver un moment plus favorable à ses vues. Il était à Venise, où venait de se faire la réconciliation du pape Alexandre III et de l'empereur Frédéric. Il reçut l'investiture de la Bohême, à la condition qu'il s'en rendrait maître

lui-même (1177). Dans cet imminent péril, Sobeslas montra plus de bravoure que d'habileté. Il attendit son ennemi sur les frontières, à la tête de troupes nombreuses; mais il avait oublié de pourvoir à leur entretien, en sorte que, en proie à la famine, elles se débànderent bientôt et qu'il ne put soutenir l'attaque de Frédéric. Il se retira alors dans son château fortifié de Skala, qui passait pour imprenable.

Frédéric conduisit, sans perdre de temps, son armée devant Prague, où était l'épouse de Sobeslas, Elisabeth de Pologne. Les bourgeois manquèrent de courage ou plutôt de dévouement, et la capitale ouvrit ses portes à Frédéric, qui fut bientôt maître d'une grande partie du pays. Cependant Sobeslas, de son château, faisait de fréquentes sorties, et ne cessait pas d'inquiéter son ennemi. Pendant ces courses, il se fit de nombreux partisans parmi les paysans; bientôt il put rassembler une nouvelle armée et il attaqua Frédéric le 23 janvier 1179. Celui-ci fut défait; tout ce qui ne tomba pas sous le fer, se sauva en désordre. Mais, heureusement pour les vaincus, le prince de Znaïm, Conrad-Otton arrivait de la Moravie; il rallia les fuyards, et entra à Prague avec Frédéric, le 27 janvier, à l'aube du jour. Sobeslas les suivait de près; le même jour, ils en vinrent aux mains entre Wissehrad et Prague, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la nouvelle ville (Neustadt). On se battit avec rage et le succès fut longtemps balancé. L'épouse de Frédéric contemplait ce spectacle du haut du château, et adressait de ferventes prières au ciel. Elles furent exaucées. Sobeslas prit enfin la fuite, et la Bohême fut perdue pour lui. Il s'enferma de nouveau dans son château, s'y défendit vaillamment pendant onze mois, et ne céda que lorsqu'il fut vaincu par la famine. Il se sauva à l'étranger et mourut un an après. Frédéric donna toute la Moravie à Conrad-Otton, en récompense du secours qu'il en avait reçu, et Wenceslas, frère de Sobeslas, fut obligé de se cacher en Hongrie.

Pendant qu'il était occupé à faire le siège de Skala, Frédéric avait attiré sur lui de nouveaux mécontentements. Il avait promis à l'Empereur de fortes sommes en retour de son investiture, et ne pouvant les réaliser, il avait imposé au peuple une contribution extraordinaire. La rigueur avec laquelle il la fit lever provoqua une révolte générale (1182). Il prit la fuite; le gouvernement fut offert à Conrad-Otton, et la Moravie fut donnée à Wenceslas. Frédéric alors déposa ses plaintes aux pieds de l'Empereur, qui avait été en partie cause de son malheur. Pour ne pas sortir de la ligne politique suivie par les rois des Romains vis-à-vis de la Bohême, ce prince somma Conrad-Otton et les membres des premières familles de ce pays de se rendre à la diète qui devait se tenir à Ratisbonne (1182). Cette injonction mit à nu la politique de l'Empereur. Jusque-là, les princes de Moravie avaient reçu des ducs de Bohême l'investiture de leurs possessions qui n'étaient point héréditaires, les circonstances seules servant de règle de cédente aux ducs dans la distribution qu'ils faisaient des fiefs aux princes de la famille ducale, et jamais aucun empereur ne s'était immiscé dans les affaires intérieures de la famille des Premyslides. Or, cette fois l'Empereur donna de sa propre autorité, à Conrad Otton, la Moravie, avec titre de margraviat, comme fief relevant de l'Empire, et ce pays devint ainsi indépendant de la Bohême. Frédéric fut réintégré dans ses États. Les barons bohêmes qui voulurent s'y opposer, furent bientôt mis à la raison; car l'Empereur avait fait placer dans la salle des délibérations des faisceaux de haches annonçant, par ce langage figuré, à ceux qui oseraient résister, le sort qui les attendait.

Frédéric avait donc recouvré son trône, mais non la confiance qui seule pouvait l'y maintenir. Quelque temps après, pendant qu'il était à Mayence, Wenceslas, le seul fils vivant de Sobeslas I<sup>er</sup>, souleva le peuple. Elisabeth, qui gouvernait le pays en l'absence de son mari, ne put résister aux révoltés et se

borna à la défense de la capitale. Pendant dix semaines que dura le siège, elle déploya un héroïsme peu commun chez les hommes et très-rare chez les personnes de son sexe. Enfin, les assaillants découragés firent retraite, et Frédéric resta maître du trône.

Cependant, quoiqu'il fût redevable de ce succès à l'influence de l'Empereur, il n'était pas si peu soucieux des intérêts de son pays, qu'il ne ressentit vivement la perte de la Moravie. Dès qu'il se crut assez fort pour en reprendre possession, il choisit l'instant où l'Empereur était absorbé par les affaires d'Italie, et porta ses armes dans ce margraviat (1187). Il remit le commandement des troupes à son frère Premysl-Ottocar, prince d'un courage éprouvé. Le 10 décembre, les Bohêmes et les Moraves se livrèrent à Lodenitz, dans le cercle de Znaïm, la bataille la plus sanglante dont leurs annales fassent mention. La victoire se décida enfin pour Ottocar; mais l'action avait été si meurtrière que le vainqueur n'eut pas la force de poursuivre les vaincus. On compta quatre mille morts. Conrad-Otton, dont la sagesse égalait la bravoure, ne consulta que l'intérêt des deux pays; il renonça au titre de margrave, et, par la médiation des barons, il se reconcilia sincèrement avec Frédéric.

La seconde croisade n'avait pas eu le succès de la première, et l'ardeur pour ces expéditions lointaines s'était un peu refroidie en Europe; mais la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin enflamma de nouveau les esprits des chrétiens. Une troisième croisade fut prêchée dans toute l'Europe; de toutes parts, on prit la croix; le vieil empereur Frédéric Barberousse la prit lui-même, en 1188, dans une grande assemblée où s'étaient réunis tous les princes de l'Empire. Le duc Frédéric et d'autres princes suivirent cet exemple. La Bohême fit de grands armements; mais, sur ces entrefaites, le duc mourut sans laisser de postérité masculine (1189). Chose étonnante, cet accident n'occasionna aucune dissension, et Conrad-Otton prit possession du trône sans avoir be-

soin de recourir aux armes. Le nouveau duc refusa de se joindre aux croisés, et se contenta de réunir à l'expédition une forte troupe de Bohêmes, sous les ordres du duc Diepold.

Conrad-Otton assembla des diètes plus fréquemment que ses prédécesseurs, et il eut soin de prendre toujours les avis de ces assemblées pour les affaires publiques. Il assista au couronnement de l'empereur Henri VI, à Rome, et à la prise de plusieurs villes de la Pouille; mais il mourut au siège de Naples, victime de la peste qui ravageait l'armée impériale, le 9 septembre 1191.

Les espérances que la Bohême avait fondées sur lui se trouvaient ainsi détruites. On appela au trône Wenceslas II, fils de Sobeslas I<sup>er</sup>, comme l'aîné des Premyslides. Mais tandis que ce prince avait pour lui la capitale, le reste du pays reconnaissait un autre prétendant, Premyslas-Ottocar, fils de Wladislas. Les efforts de celui-ci ayant échoué devant la défense énergique de Prague, il en appela à l'Empereur pour décider entre lui et Wenceslas, et six mille mares d'argent parurent à Henri un argument sans réplique en faveur de la validité de ses droits. Du reste, il paraît que Wenceslas, fatigué de la lutte, ceda librement. Il mourut en 1193, laissant un fils, Spithilnew, qui, plus tard, fut privé de la vue par ordre de Premyslas-Ottocar. Ce prince se mit alors en possession de la Bohême. De toutes ses qualités éminentes on ne remarqua d'abord que sa valeur; et en effet, il eut, dès le commencement de son règne, l'occasion de la déployer en Bavière, où ses troupes commirent les dévastations qu'amenait toujours la présence des Bohêmes.

Cependant la somme promise à Henri VI, sous la garantie de l'évêque Henri-Bretislas, envoyé d'Ottocar, n'avait point été payée. L'Empereur mécontent revoca l'investiture qu'il lui avait accordée, et la donna à l'évêque, pour lequel les grands se déclarèrent également; Prague seule opposa cinq mois de résistance. Cependant le

règne du prince évêque fut de courte durée; il mourut à Egra le 15 juin 1197. Il avait fait arrêter, avant de mourir, Wladislas, fils puîné du roi Wladislas. Mais celui-ci, après la mort de son persécuteur, fut mis en liberté et choisi pour duc de Bohême par les barons, qui écartèrent son frère aîné, Premyslas-Ottocar, dans la crainte qu'il ne se vengeât de leur trahison. A la fin, cependant, celui-ci arriva au pouvoir (6 décembre 1197), et il confirma l'opinion qu'on s'était faite de ses talents. Son règne ouvre en effet une ère nouvelle dans l'histoire de Bohême.

#### PREMYSLAS-OTTOCAR 1<sup>er</sup> (1197-1230).

L'histoire de Bohême prend une nouvelle face à la mort du prince évêque Henri-Bretislas. La question de savoir si ce pays devait conserver son unité et son indépendance ou être divisé en duchés relevant de l'Empire, allait recevoir sa solution. Depuis longtemps les Empereurs avaient pour politique d'affaiblir la puissance des ducs de Bohême, en fractionnant le pays. Frédéric Barberousse était allé plus loin que ses prédécesseurs, lorsqu'il avait constitué la Moravie en margraviat dépendant immédiatement de l'Empire, et déclaré les évêques de Prague princes de l'Empire et soumis à l'Empereur. Cependant, malgré les guerres civiles et les changements fréquents de souverain, on avait toujours été assez heureux pour échapper à cette tactique. D'un côté, la bataille de Ludenitz et la sagesse de Conrad-Otton avaient empêché la séparation de la Bohême et de la Moravie; de l'autre, on avait maintenu l'union du pouvoir spirituel et temporel en donnant la couronne au chef du clergé, qui était de la race des Premyslides. La question était donc plutôt écartée que résolue.

Plusieurs circonstances favorables avaient d'ailleurs concouru à faire tourner les choses à l'avantage de la Bohême. L'empereur Henri VI venait de mourir; l'élection simultanée de deux rois des Romains avait créé de nouveaux intérêts en Allemagne; enfin,



le sort avait voulu que les destinées du pays tombassent aux mains d'un grand prince qui sut mettre à profit les leçons de l'adversité.

Le premier soin de Premyslas-Ottocar fut de pourvoir à l'élection d'un nouvel évêque, et de mettre pour condition à l'honneur que ce prelat devait recevoir, sa renonciation au titre de prince de l'Empire. Le choix tomba, malgré une opposition fort vive de la part du clergé, sur Milik Daniel, chapelain du duc, qui s'empessa de faire hommage à son maître. Ottocar lia ensuite étroitement ses intérêts à ceux de Philippe, duc de Souabe. Celui-ci fut couronné empereur à la diète de Mayence en 1198, et le même jour il accorda la couronne royale à Premyslas. La bravoure des Bohèmes contribua puissamment à la victoire éclatante remportée par Philippe, au passage de la Moselle, sur les bandes d'Otton IV de Brunswick, son compétiteur. Les rapports de la Bohême avec l'Empire avaient toujours été onéreux à la première. Ils devinrent tout à coup pour elle la source de grands avantages. Le roi de Bohême, le plus puissant et le plus indépendant des princes de l'Empire, était certain de faire pencher la balance du côté du prétendant dont il prendrait le parti. Aussi son amitié fut elle avidement recherchée par ceux qui aspiraient au trône impérial. Il est vrai qu'il ne fut pas très-fidèle à sa parole; mais, en changeant de parti suivant les circonstances ou les exigences de ses intérêts, il ne fit qu'imiter ses contemporains. En effet, nous voyons bientôt Ottocar, cédant aux instances du pape, se ranger du côté d'Otton, entrer en Thuringe, à la tête de ses troupes et assiéger l'Empereur dans la ville d'Erfurt.

De là, il dirigea ses armes contre l'évêque de Magdebourg qui restait fidèle à Philippe, au mépris des injonctions du pape. La terreur et le pillage marquaient partout son passage. Otton IV lui conféra une seconde fois la dignité royale, à la diète de Mersebourg en 1203; car ce prétendant ne voulait pas reconnaître la vali-

dité de l'investiture qu'avait donnée son adversaire. A son retour, Ottocar vengea sur le pays de Meissen les horreurs commises en Bohême, pendant son absence, par le margrave Diedrich. Quoiqu'il n'eût gagné ni livré aucune bataille décisive, Ottocar, d'après les idées du siècle, fut regardé par les siens comme un grand capitaine, parce qu'il les ramenait toujours chargés de butin. La déférence qu'il avait montrée aux ordres du pape lui valut la reconnaissance du chef de l'Eglise, qui lui accorda le titre de roi, refusé jusqu'alors par les souverains pontifes aux ducs de Bohême.

La campagne suivante fut moins heureuse pour Ottocar. Il entra en Thuringe, dont le duc avait besoin de son secours contre Philippe qui avait envahi le pays. Mais, abandonné par Otton, il se vit obligé de se retirer dans les montagnes. Il entra ensuite en négociations avec Philippe, embrassa de nouveau sa cause, et leur amitié fut cimentée par les fiançailles de Cunégonde, fille de Philippe, avec un fils que l'épouse d'Ottocar venait de lui donner, et qui régna depuis en Bohême, sous le nom de Wenceslas I<sup>er</sup>. A partir de ce jour, la cour de Bohême fut invariablement attachée aux intérêts et à la fortune des Hohenstaufen. Après la mort de Philippe et l'expiration d'Otton, Ottocar travailla activement à faire porter à l'empire le jeune roi de Sicile, Frédéric II. L'Allemagne entière se mit en mouvement pour prendre part à la lutte qui allait s'engager, et il paraît que les opinions étaient également partagées en Bohême. Quoi qu'il en soit, Otton regardait avec raison le roi de ce pays comme son plus redoutable ennemi. Il s'allia avec Diedrich, margrave de Misnie, Albert de Brandebourg et le duc de Bavière, dans le dessein de le détrôner et de mettre à sa place Wratislas, qu'Ottocar avait eu d'Adèle, fille d'Otton, margrave de Misnie, et sœur de Diedrich, répudiée par lui en 1199. Le jeune prince reçut l'investiture de la Bohême à Nuremberg en 1211; et la présence d'un certain nombre de

zupans (comtes bohêmes) à cette solennité prouve que le fils de la malheureuse Adèle n'était pas sans partisans dans sa patrie. Il est même présumable que le comte Cernin, qui avait toujours été l'intime ami du roi, n'était pas resté étranger à ces intrigues, puisqu'à cette époque il fut banni du royaume et privé de ses biens, sans que les chroniqueurs indiquent le motif de ces mesures rigoureuses. Quoi qu'il en soit, Ottocar déploya des moyens proportionnés à la gravité des circonstances, et grâce à sa prudence, à sa sagesse et à son courage, il sut triompher de ces embarras passagers.

Un des premiers actes de Frédéric II, après son élection, fut de récompenser les services qu'Ottocar lui avait rendus, par la donation de biens considérables, et en affranchissant de toute taxe pour l'avenir l'investiture du duché de Bohême. Les deux monarques eurent ensuite une entrevue à Francfort, et ils y signèrent, en 1213, un traité de paix, qu'Ottocar observa religieusement jusqu'à sa mort.

Il manquait cependant encore une pierre fondamentale au nouvel édifice du droit public de la Bohême; c'était l'abolition formelle de la transmission de la couronne à l'aîné des membres de la famille des Premyslides, coutume qui avait causé tant de guerres civiles depuis un siècle et demi, et l'application exclusive du droit de primogéniture à la famille royale. Dans une assemblée où assistaient le prince Wladislas de Moravie et les grands du pays, Ottocar fit élire, en 1216, pour son successeur, son fils aîné Wenceslas, âgé de onze ans, et cette élection fut sanctionnée par l'empereur Frédéric II (\*).

(\*) On lit dans l'acte de confirmation : « Henri, margrave de Moravie, les magnats et nobles de la Bohême nous ont exposé que, d'après la volonté et le consentement de notre bien-aimé Premyslas-Ottocar, roi de Bohême, ils ont élu pour leur roi Wenceslas, fils aîné dudit roi de Bohême, nous suppliant de vouloir bien agréer et confirmer cette élection, ce que

La tranquillité était à peine rétablie par cette mesure, que la discorde se mit entre le pouvoir temporel et l'Eglise. Daniel, fidèle serviteur du roi, venait de mourir; André lui succéda. Ce prélat avait une activité infatigable, une grande sévérité de mœurs et une fermeté de caractère inébranlable. Non content de défendre les droits de l'Eglise, il empiéta quelquefois sur ceux du roi; mais il rencontra dans Ottocar et dans le peuple une résistance qui l'irrita. Il y avait trois ans qu'il occupait le siège épiscopal, lorsqu'il se réfugia à Rome, après avoir frappé d'interdit le monarque et ses sujets. Ottocar, par représailles, mit la main sur tous ses biens, et il s'ensuivit une correspondance active qui se termina en 1221 par un traité conclu entre le roi et l'Eglise, grâce à la médiation d'un cardinal légat venu de Rome. L'interdit fut levé; mais il paraît que l'évêque André ne se crut pas en sûreté dans son diocèse, car il se hâta de partir de nouveau pour Rome, où il mourut en 1224.

Un des derniers actes politiques d'Ottocar fut le couronnement de son fils Wenceslas I<sup>er</sup> (1228). Il donna à son autre fils, Premyslas, le margraviat de Moravie. Mais en partageant le pouvoir, il n'y renonça pas entièrement, et il continua toujours à signer les actes officiels jusqu'à sa mort (15 décembre 1230).

Premyslas-Ottocar I<sup>er</sup> avait, comme nous l'avons déjà dit, épousé, en premières noces, Adèle, fille d'Otton, margrave de Misnie; il la répudia sous prétexte de parenté au quatrième degré, et les enfants qu'il en avait eus furent regardés comme illégitimes. Sa seconde femme fut Constance, sœur des rois Enmerich et André II de Hongrie, et mère de Wenceslas et de Premyslas.

WENCESLAS I<sup>er</sup>. (1230-1253.)

Sous le règne de Wenceslas I<sup>er</sup> s'ef-

« nous faisons par les présentes, en confirmant les privilèges que nous avons déjà accordés à la Bohême. »

fectuèrent en Bohême des changements non moins notables que ceux qui avaient signalé le règne précédent. Ottocar I<sup>er</sup> avait imprimé au pays une nouvelle physionomie politique; Wenceslas changea les mœurs, le costume et les goûts de son peuple. Porté par ses penchants vers les arts et la poésie qu'il cultivait avec succès, il accueillit les bardes avec faveur et donna à la cour de Bohême un éclat inaccoutumé. Ce fut à l'exploitation des mines, qui commençait à prendre de l'importance, qu'il dut les moyens de déployer une telle magnificence. Les premiers tournois que vit la Bohême eurent lieu de son temps; il fonda plusieurs ordres, et attira près de lui des étrangers et particulièrement des Allemands; enfin, des colons et des artisans arrivèrent en foule, et donnèrent une nouvelle vie aux villes que les guerres avaient presque ruinées. La passion dominante de Wenceslas était la chasse. La perte d'un oeil, qui lui fit donner le surnom de *Borgne*, ne l'empêcha pas de donner à cet amusement, dans les forêts des châteaux de Burglitz, de Tayrow et d'Angerbach, un temps que ses sujets eussent sans doute mieux aimé lui voir consacrer aux affaires de l'Etat.

Les documents en petit nombre qui nous restent sur cette époque ne nous apprennent rien relativement à la politique extérieure de Wenceslas, même en ce qui touche son frère Premyslas. Cependant il est certain qu'elle varia, suivant la nature des rapports de la Bohême avec la cour de Rome et avec celle de l'Empereur. A l'exemple de tous les autres États de l'Europe, la Bohême prit parti dans les querelles de Frédéric II avec Grégoire IX et Innocent IV. Or l'épouse de Wenceslas était cousine de l'Empereur; sa sœur, Agnès, était sincèrement attachée aux intérêts du saint-siège: ce qui nous explique la versatilité de Wenceslas à l'égard de Frédéric, dont, pendant vingt ans, il se déclara tour à tour l'ami ou l'ennemi.

Tant que vécut la reine mère, Constance, l'alliance hongroise influa puis-

samment sur la politique suivie par la Bohême. Wenceslas avait entrepris, du vivant de son père, sa première campagne contre l'Autriche pour punir une insulte faite à la famille royale de Hongrie. Frédéric le Belliqueux avait répudié son épouse Sophie, princesse hongroise et parente de Wenceslas; Wenceslas, pour la venger, s'approcha avec une armée nombreuse des frontières de l'Autriche. Une nouvelle incursion eut lieu, en 1231, et tout fut dévasté, depuis Krems jusqu'aux frontières de la Hongrie, sans que le duc Frédéric, occupé à réduire ses sujets révoltés, pût rien faire pour repousser l'ennemi.

Ce commencement d'hostilités entre Wenceslas et Frédéric d'Autriche était la première étincelle d'un incendie qui ne devait s'éteindre que par la chute du duc. Résolu de tirer vengeance de ces deux attaques, Frédéric prépara de grands armements et s'allia à Premyslas, margrave de Moravie et frère de Wenceslas. Il était devenu beau-frère du margrave par son mariage avec la fille d'Otton, duc de Meran. Plusieurs autres princes, tels que l'évêque de Bamberg et le comte de Tyrol, se joignirent à eux. Les forces que Frédéric conduisit en Bohême étaient considérables; mais une maladie dont il fut subitement atteint, et une terreur panique répandue parmi ses troupes par une ruse de Wenceslas, mirent le désordre dans son armée, qui prit la fuite avec tant de précipitation qu'elle ne put être atteinte par l'ennemi.

On ignore la cause de la division qui avait éclaté entre Wenceslas et son frère. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi voulut punir Premyslas de s'être allié à Frédéric d'Autriche; il marcha contre la Moravie, Brunn tomba en son pouvoir, le pays fut horriblement saccagé, et le margrave fut obligé d'implorer sa grâce, qui lui fut accordée sur les instances de sa mère. On respira ensuite pendant quelques instants. L'Empereur fit alors de grands efforts pour rétablir la paix entre la Bohême et l'Autriche; Wences-

las paraissait disposé à prêter la main à ce projet ; mais la haine que Frédéric d'Autriche nourrissait contre le roi de Bohême était trop profonde : les tentatives de l'Empereur n'eurent aucun résultat, et la guerre éclata avec une nouvelle fureur. Le duc d'Autriche avait à lutter à la fois contre les ennemis extérieurs et contre ses propres sujets. Cédant aveuglément à ses passions il s'était aliéné l'esprit de ses peuples, et s'était fait des ennemis jusque dans sa propre famille ; sa mère avait été réduite à chercher un asile chez Wenceslas. Bientôt il alla jusqu'à mépriser l'autorité de l'Empereur et fut mis au ban de l'Empire ; l'exécution du décret fut confiée au roi de Bohême, au duc de Bavière et au margrave de Brandebourg. Une nuée d'ennemis fondit alors sur l'Autriche (1236). Mais Wenceslas rompit tout à coup son alliance avec l'Empereur, et embrassa, à l'instigation du pape, les intérêts du prince dont il avait été jusqu'alors l'ennemi le plus terrible.

Le pape, après avoir excommunié Frédéric II, avait chargé plusieurs princes de l'Empire, entre autres Wenceslas, d'exécuter la sentence et d'élire un nouveau roi des Romains. Mais les princes chrétiens furent distraits de leurs dissensions par un terrible orage qui grondait à l'Orient : les Mongols faisaient irruption vers l'Occident. La nouvelle de la prise de Kiew (1240) jeta la consternation parmi les peuples de l'Europe. La destruction de Cracovie mit le comble à la terreur générale. L'armée de ces barbares s'élevait à cinq cent mille hommes. Batou, qui les commandait, en fit trois corps. Il dirigea l'un vers le nord, en suivant le cours de l'Oder ; le second fut chargé d'attaquer la Bohême ; et à la tête du troisième, Batou passa les défilés des Karpathes et pénétra en Hongrie.

Wenceslas avait été l'un des premiers à apprécier le danger et à prendre les moyens d'y échapper. Les Mongols restèrent maîtres du champ de bataille dans les plaines de Leignitz, et l'héroïque Henri, prince de Breslau, y

trouva une mort glorieuse ; mais la résistance avait été tellement vigoureuse, que les barbares déconcertés, au lieu de pousser jusqu'en Saxe, se rallièrent au corps qui cherchait à pénétrer en Bohême, du côté de Glatz. Repoussés sur ce point, ils se portèrent vers la Moravie (1241), en franchissant le défilé formé par l'Oder et l'Opawa, entre les Karpathes et les Sudètes. Les deux tiers de ce malheureux pays furent bientôt couverts de ces hordes. Les villes de Troppau, de Prerau, de Littau, de Gewitsch et d'autres encore, ainsi que les couvents de Hradisht, d'Obrowitz, de Reigern, Fissnowitz et Daubrawnik, furent livrés aux flammes. Le peuple, cédant à sa terreur, abandonna ses maisons et ses champs pour chercher un refuge sur des rochers inattaquables, dans le fond des cavernes et dans l'épaisseur des forêts. Trois villes seulement. Olmutz, Brünn, Neustadt, et quelques châteaux forts résistèrent aux attaques des Tartares. Olmutz était la capitale de la Moravie ; Wenceslas y envoya Jaroslav de Sternberg, l'un des plus habiles généraux de la Bohême. Cet officier, après avoir réussi à repousser tous les assauts des Mongols, fit une sortie, tomba au milieu de leur camp, en fit une horrible boucherie, et tua de sa propre main le chef de ces barbares. Cet heureux événement sauva la Bohême et peut-être l'Europe. Les Mongols déconcertés prirent une autre route (1242).

Wenceslas, comme nous l'avons dit, avait mission du pape d'exécuter l'arrêt fulminé contre l'Empereur. Mais les barons de la Bohême refusèrent d'obéir aux ordres de leur roi. La sédition devint générale, et tandis que Wenceslas était au château de Klingenberg (1248), les mécontents se réunirent à Prague, et élurent à sa place son fils Premyslas-Ottocar, qu'ils distinguèrent sous le nom de *jeune roi*. L'incendie alors gagna tout le royaume, et l'on vit éclater une furieuse guerre civile. Wenceslas sortit de ses États, et son épouse Cunégonde mourut de chagrin. Mais la fuite du

roi ne fit pas cesser la guerre civile; ses partisans lui étaient restés fidèles, et les châteaux de Klingenberg, de Pfrimberg, d'Elbogen et de Brux, ne voulurent point reconnaître d'autre maître que lui. Il rentra par la Moravie et s'empara de Wissehrad; mais il ne put la garder. Cependant Premyslas-Ottocar, malgré les forces supérieures dont il disposait, évita le combat; mais il cerna si bien le roi, que celui-ci, sans avoir perdu une seule bataille, se vit dans la nécessité de traiter avec son fils. Il lui abandonna la couronne, et ne se réserva que les trois châteaux de Klingenberg, d'Elbogen et de Brux.

On entrevoyait déjà des jours plus tranquilles, lorsque arrivèrent, avec une bulle du pape Innocent IV, qui déclarait le traité nul et non avenu, des menaces de guerre de la part de l'empereur Guillaume de Hollande. Les foudres du Vatican d'un côté, de l'autre l'orage qui s'annonçait sur l'Allemagne, enfin, les armements de Wenceslas au sein du pays, tout contribua à ébranler les partisans d'Ottocar, qui se vit bientôt assiégé dans Hradschin par son père; mais il s'y défendit vigoureusement. Le jour de l'Assomption, il y eut une suspension d'armes, à cause de la fête; le lendemain, le vieux roi fit faire de grands préparatifs à Saint-François, près du pont de Prague, pour se montrer, disait-il, encore une fois aux siens avec tous les insignes de la royauté. Il fit dire à Ottocar, en l'invitant à assister à cette solennité, avec ses partisans, que son désir était d'asseoir la paix sur une réconciliation sincère. Le jeune prince, cédant aux circonstances et aussi peut-être à ses sentiments, se rendit auprès de son père, et se soumit avec tous ses châteaux. Il demanda grâce seulement pour ceux qui avaient servi sa cause. Le roi lui pardonna ainsi qu'à ses partisans, et leur donna à tous le baiser de paix (août 1249).

Cependant, il y avait encore beaucoup à faire pour assurer la tranquillité du royaume. Ottocar, accompagné

de quelques seigneurs de son parti, alla, dans le but d'aplanir toutes les difficultés, trouver le roi, à son château de Teyrow. Ils étaient loin de prévoir l'accueil qui les y attendait. Wenceslas n'avait pas oublié l'outrage qui avait été fait à son autorité; saisissant l'occasion qui s'offrait de prendre sa revanche, il fit enfermer son fils au château de Primda, et les barons, enchaînés deux à deux, furent conduits à Hradschin. On ignore combien de temps dura leur captivité, et à quelles conditions ils furent délivrés; quant au prince, il fut rendu à la liberté avant la fin de l'année et investi du margraviat de Moravie.

N'ayant plus alors à s'occuper de l'intérieur, le roi de Bohême put donner son attention aux affaires extérieures. Toute l'Allemagne était alors occupée de la lutte des papes contre les empereurs de la famille de Hohenstaufen, et de l'anarchie qui déchirait l'Autriche. Le margrave Hermann de Bade, qui avait épousé Gertrude, nièce de Frédéric le Belliqueux, mort en 1246, ne pouvait parvenir à rétablir l'ordre dans ce malheureux pays. D'un autre côté, Bela IV, roi de Hongrie, résolut de tirer vengeance d'une violation de son territoire dont les Autrichiens s'étaient rendus coupables. Il s'avança à la tête d'une armée aussi formidable par le nombre des combattants que par le caractère des peuplades sauvages dont elle était formée. Les féroces Kumans, qui la composaient en grande partie, se signalèrent par tant d'atrocités, que Wenceslas crut devoir intervenir et força Bela à se retirer. Gertrude avait fui devant l'ennemi, emmenant son fils en bas âge, Frédéric, qui devait périr plus tard sur l'échafaud, victime de son amitié pour Conradin. Son époux survécut peu à ces affreux désastres. Et comme s'il n'y eût point eu déjà assez de causes de désordres, l'empereur Frédéric II mourut peu de temps après (1250) dans la Pouille. A la nouvelle de sa mort, le gouverneur auquel il avait confié l'Autriche et la

Styrie, se retira dans ses propres possessions; enfin le jeune Frédéric, fils de Henri VII, et petit-fils de Frédéric II, qui avait été nommé duc d'Autriche, termina aussi ses jours avant d'avoir pu toucher le sol de son duché. Il n'existait plus alors aucun héritier reconnu de la couronne, et les prétendants à l'empire, Conrad et Guillaume, n'ayant aucune influence, l'Autriche se trouva à la discrétion du voisin le plus puissant et le plus ambitieux.

Le duc Otton de Bavière jugea l'instant favorable pour s'emparer de la haute Autriche, qui avait fait autrefois partie de son duché et en avait été violemment séparée en 1156. Mais il échoua par sa faute; il traita en ennemi le peuple qu'il voulait soumettre, et, en ne ménageant pas les possessions des évêques de Ratisbonne, il se brouilla avec le pape, qui engagea Wenceslas à lui déclarer la guerre. Premyslas Ottocar entra en Bavière au milieu de l'hiver (1251), avec un corps d'armée considérable. Tout ce qu'il trouva sur son chemin fut livré aux flammes, et Otton fut obligé de se soumettre.

La Bohême était alors l'instrument le plus docile de la papauté. Conrad tenta en vain tous les moyens de gagner Wenceslas; en vain demanda-t-il une entrevue: il ne put rien obtenir. Le vieux roi n'avait plus qu'une pensée, celle de réunir l'Autriche à ses autres possessions. L'assemblée des grands de ce pays, convoquée à Trubensee, près de Tüln, paraissait pencher pour un des fils de Constance, mariée au margrave Henri de Misnie. Wenceslas mit en jeu une foule de ressorts; la puissante famille de Kunring, les comtes de Hardeck et Henri de Lichtenstein étaient à la tête de son parti; Premyslas-Ottocar se tint sur les frontières, afin d'être plus rapproché du foyer des intrigues; enfin une députation des états d'Autriche vint présenter à Wenceslas, le 21 novembre 1251, la décision qui appelait son fils au trône. Ce dernier ne tarda pas à aller prendre possession de son nouveau duché; les promesses et les présents

qu'il prodigua, ses talents et sa conduite adroite lui gagnèrent tous les cœurs; le pays entier se laissa entraîner à l'exemple de la capitale, et il n'y eut bientôt pas un coin de l'Autriche, selon l'expression d'une vieille chronique, qui refusât de lui obéir. Pour faire taire les prétentions élevées par la princesse Gertrude, il fut résolu qu'Ottocar épouserait Marguerite, veuve du roi des Romains, Henri VII, sœur du duc Frédéric, et l'aînée des princesses de la race des Babenberg; elle avait quarante-six ans et lui n'en avait que vingt-trois; cependant cette union fut célébrée en grande pompe, le 8 avril 1252, à Haimbourg en Autriche.

Bien se présentait alors comme le champion de Gertrude; mais son intention secrète était de s'emparer de la Styrie. La guerre qui s'alluma fut surtout funeste à la Moravie, où les Hongrois commirent d'affreux ravages, et dont les malheureux habitants crurent voir revivre l'époque des Mongols.

Wenceslas mourut au milieu de ces fâcheuses circonstances. Atteint d'une maladie subite, pendant une partie de chasse, dans les premiers jours d'août 1253, il fut transporté à Kœnigshof, près de Pocap; mais les soins les plus empressés ne purent le sauver; il mourut au bout de trois jours.

Wenceslas avait de grandes qualités; mais il avait le grave défaut d'être prodigue des deniers de l'État. Il ne savait garder aucune mesure ni dans ses dépenses ni dans ses libéralités. Ses finances étant toujours dans le plus grand désordre, il était obligé de recourir sans cesse à de nouveaux emprunts, et de lever impôts sur impôts; enfin ses exactions ne furent pas étrangères aux troubles civils qui eurent lieu sous son règne. l'un des plus glorieux d'ailleurs de l'histoire de Bohême. Il n'avait eu que deux fils: Wladislas, qui mourut très-jeune, en 1247, et Premyslas-Ottocar II qui lui succéda.

PREMYSLAS-OTTOCAR II (1253-1278).

Premyslas était dans ses États d'Au-

triche à la mort de son père; mais ses amis tinrent cet événement secret jusqu'à son arrivée. Il s'occupa d'abord de rentrer en possession des biens appartenant à la couronne, et que Wenceslas avait donnés à ses partisans pour acheter leur fidélité. Il se fit également restituer, plus tard, les domaines que son père avait donnés en gages des sommes qu'il avait empruntées.

Ottocar désirait vivement faire la paix avec le roi de Hongrie, afin de pouvoir donner tous ses soins au gouvernement intérieur de ses États; des négociations furent entreprises dans ce but, et les deux rois signèrent, en 1254, un traité par lequel ils se partageaient la Styrie. Tant de guerres et de dissensions avaient été funestes à l'Autriche; elle était infestée de brigands. Ottocar y rétablit l'ordre, en faisant décapiter plusieurs nobles, qui n'étaient pas moins redoutables aux voyageurs qu'aux populations que dominaient leurs châteaux.

Il entreprit ensuite une croisade contre les idolâtres de la Prusse, autant par conviction que par déférence pour le pape. Les peuples slaves avaient déjà été convertis au christianisme; c'était maintenant le tour des nations de la race lette, qui habitaient la Prusse, la Lithuanie et la Courlande. Pour hâter leur conversion, Conrad, duc de Masovie, avait mandé des chevaliers de l'ordre Teutonique, et leur avait donné en propriété le pays de Kulin. Ces chevaliers soumièrent d'abord les districts connus sous les noms de Pomésamie, de Pogésanie, d'Ermland et de Natangen. Mais leurs tentatives sur le Samland (Samogitie) n'eurent aucun succès. Les habitants de ces contrées leur avaient même fait éprouver, en 1253, plusieurs échecs fort graves (\*). Le Samland, remarquable par sa population vigoureuse et guerrière, renfermait le lieu consacré de Romove, centre de l'idolâtrie des peuples lettes. Innocent IV pensa qu'il était indispen-

sable de venir au secours des chevaliers, et il invita Ottocar II, par l'entremise du Bohême Bartholomée, à suivre les inspirations de son esprit chevaleresque et religieux. Le grand maître de l'ordre lui-même, Poppo d'Osterna, vint en Bohême solliciter les secours du roi. Les armements formidables qui s'y préparaient témoignaient de la résolution d'Ottocar. L'expédition devait avoir lieu dans l'hiver, la marche étant plus facile dans cette saison, où la glace couvre les rivières et les marais, plus nombreux en Prusse, à cette époque, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Soixante mille combattants étaient rangés sous l'étendard de la croix. Tout ce que l'Allemagne possédait de princes et de guerriers illustres s'y trouvait réuni. On y voyait même Rodolphe de Habsbourg, à côté d'Ottocar, dont il devait plus tard devenir le rival (\*). Celui-ci suivit le Frisches-Haff, pour arriver à Romove, où jadis saint Adalbert avait souffert le martyre. Rien ne put résister au choc des chrétiens. Ils entrèrent dans le bois sacré. Le chêne vénéré, avec les idoles qui l'entouraient, fut abattu et livré aux flammes. On en vint aux mains à Rudau, et les païens vaincus n'échappèrent à la mort qu'en recevant le baptême. La force et le courage avaient donné la victoire; la modération et la douceur assurèrent la conquête. Mais pour la cimenter plus solidement, le roi fit construire, sur les bords du Pregel, une ville qui, en son honneur, fut appelée Königsberg: c'est aujourd'hui la capitale de la Prusse proprement dite.

L'influence d'Ottocar s'accrut par cette heureuse expédition, et sa gloire en reçut un nouveau lustre. On lui offrit même, après la mort de Conrad IV et du prétendant Guillaume, la couronne impériale; mais il ne voulut pas l'accepter. On ignore les motifs de son refus.

Dans ces temps de désordre, on ne finissait une guerre que pour en commencer une autre. On ne savait ce que

(\*) Voyez J. Voigt, *Geschichte Preussens*, t. II et III. Königsb., 1827-28.

(\*) Jean de Muller, *Histoire de la Suisse*; Voigt, *Geschichte Preussens*, t. III, p. 77.

c'était que les arts de la paix, et l'on ne connaissait d'autre renommée que celle qui s'acquerrait sur les champs de bataille. Ottocar avait à peine mené à fin sa croisade contre les Prussiens, qu'il envahit la Bavière. Mais cette fois, la fortune l'abandonna; il fut défait à Muhldorf, et fut trop heureux d'obtenir la paix, en restituant les villes de Ried, de Shierding, de Neubourg et de Schüttenhofen.

La Styrie, qui avait toujours été réunie à l'Autriche, gémissait sous le joug des Hongrois. Des députations vinrent à Vienne proposer à Ottocar d'en prendre possession. Il céda à leurs instances, et reçut leur hommage, au risque d'avoir à soutenir une guerre avec la Hongrie. La guerre ne tarda pas, en effet, à éclater.

Bela et Ottocar concentrèrent leurs forces sur les limites de la basse Marche. Celles des Hongrois montaient à 140,000 hommes. C'était un rassemblement confus de Croates, de Bosniaques, de Serbes, de Bulgares, de Grecs, de Sécles, de Walaques, de sauvages Kumans, de Bessermynes ou Turcs Chawaresmiques, et même de Tartares. L'armée d'Ottocar ne comptait que 100,000 hommes, mais dans ce nombre étaient compris 7,000 cavaliers bardés de fer de la tête aux pieds, ainsi que leurs chevaux. Ce qui prouve le puissant intérêt que cette lutte inspirait à l'Allemagne, c'est qu'on fit des prières jusqu'au bord du Rhin, pour le succès des armes du roi de Bohême. Les armées, séparées seulement par la March, s'observaient depuis longtemps. Ottocar invita Bela à passer la rivière pour se mesurer avec lui. On en vint aux mains le 12 juillet 1260, et la victoire resta au roi de Bohême. 18,000 ennemis couvrirent le champ de bataille, et 14,000 trouvèrent la mort dans les eaux du fleuve. Tout passa par les armes; un prince tartare offrit pour sa vie autant de chevaux qu'il avait de cheveux sur la tête, et ne fut point écouté. Les Bohêmes franchirent les Karpathes, et poursuivirent l'ennemi jusque sous les murs de Presbourg. On conseillait au

vainqueur de s'emparer d'une partie de la Hongrie. Mais il avait le cœur trop noble, et il était en même temps trop éclairé pour ne pas voir le danger auquel il exposerait la chrétienté, s'il affaiblissait ce royaume, seul boulevard qui la protégeait contre les Tartares. La paix fut donc conclue, à condition que la Styrie serait abandonnée à Ottocar.

Ce triomphe porta la gloire d'Ottocar à son apogée: les Tartares l'appelaient le *roi de fer*, en faisant allusion à l'armure de sa cavalerie, et l'Occident le surnomma le *roi doré*, à cause de sa libéralité et de ses richesses. Un tel bonheur ne suffisait cependant pas pour remplir le cœur de ce prince. Dernier rejeton des Premyslides, il ne pouvait plus espérer d'avoir d'enfants de son épouse Marguerite, âgée déjà de cinquante-cinq ans. Il avait donné son cœur à Agnès, de la noble famille des Kunring, et il avait eud'elle un fils et deux filles; mais il ne pouvait transmettre sa succession à Nicolas, c'était le nom de son fils; le pape s'y opposait. Il ne lui restait donc qu'à divorcer; Marguerite aimait trop son époux pour y mettre obstacle; elle se sépara volontairement de lui, et il demanda la main de la petite-fille de Bela, qui jouissait d'une grande renommée de beauté et de vertu (1261).

La Bohême était arrivée à son plus haut point de grandeur lorsque Ulric de Carinthie laissa, en mourant, ses États à Ottocar (1269). Ce prince réunit alors les titres de roi de Bohême, de duc d'Autriche, de Styrie et de Carinthie, de margrave de Moravie, de seigneur de Krain, des Marches, d'Égra et de Pordenone (Portus Naonis), dans la haute Italie. Tout lui était soumis, depuis les Riesengebirge jusqu'à l'Adriatique. Ce n'était cependant ni à son mérite ni à celui de ses conseillers qu'Ottocar devait cette brillante fortune; mais la Providence l'avait constamment placé dans des circonstances si heureuses, que, pour posséder, il n'avait jamais eu qu'à se montrer et à prendre. Ne fut-ce pas aussi la Providence qui, par compensation,



mit sur sa route un mauvais génie, dont chaque mouvement lui porta malheur? Nous voulons parler de Philippe de Carinthie, son cousin et son compagnon d'enfance. Ce prince s'était destiné à l'état ecclésiastique, et il était parvenu aux dignités les plus éminentes de l'Eglise, sans avoir reçu l'ordination. Il était archevêque de Salzbourg et patriarche d'Aquilée. Après avoir déjà suscité à Ottocar de graves embarras, il éleva des prétentions sur la Carinthie, s'en rendit maître et s'allia à Etienne, qui avait remplacé Bela sur le trône de Hongrie. Ottocar marcha aussitôt contre lui, et il en eut bientôt triomphé; il s'empara même de Leybach, et emporta d'assaut les châteaux de Landstropp et de Stein. Il n'y avait à cette époque qu'un seul chemin pour aller de Styrie en Autriche, et ce chemin traversait le mont Simering. Etienne fit dresser des embûches dans ce passage; Ottocar y échappa par une sorte de miracle; mais son ennemi, irrité d'avoir manqué son coup, attaqua l'Autriche avec 50,000 hommes. Tous les peuples qui obéissaient à la couronne de Bohême rivalisèrent d'ardeur pour défendre le pays. Au premier assaut, Presbourg fut au pouvoir d'Ottocar (1271); mais Etienne reculant devant un engagement sérieux, et le roi de Bohême, ne pouvant l'atteindre, se vit forcé d'opérer sa retraite après avoir pris plusieurs places. Il était à peine rentré dans ses Etats que les Hongrois firent une nouvelle irruption en Autriche, et y commirent des dégâts épouvantables. Cependant ces grands mouvements de troupes n'avaient eu d'autre résultat que la dévastation des deux territoires, et Ottocar était sur le point de se retirer, lorsque des évêques de part et d'autre offrirent leur médiation et firent signer un traité de paix (1271). Mais Etienne étant mort en 1273, les Hongrois envahirent de nouveau à la fois la Styrie, l'Autriche et la Moravie. Ottocar arriva bientôt à la tête de ses troupes, et il les poursuivit jusqu'aux rives du Waag, sans avoir pu leur faire accepter le combat. Tout plia sous ses armes; tous

les châteaux, excepté celui de Raab, lui ouvrirent leurs portes; après quoi la paix fut conclue. Mais les graves événements qui s'agitaient alors en Allemagne absorbaient tellement l'attention des chroniqueurs, que l'histoire ne nous a pas fait connaître les conditions de cette paix.

Le trône impérial était toujours vacant, et cet interrègne tenait tous les intérêts en souffrance. Après le refus d'Ottocar, la couronne avait été décernée à Rodolphe de Habsbourg. Cette élection, qui avait eu lieu le 29 septembre 1273, à Francfort-sur-le-Mein, ne réunit pas tous les suffrages; elle fut l'objet d'une protestation de la part d'Ottocar, et l'épée dut décider la querelle qui s'éleva alors entre lui et le prétendant.

L'élection de Rodolphe fut un sujet de joie pour les mécontents de Bohême, qui regardaient Ottocar comme un tyran. Ils appelèrent le nouvel empereur contre leur roi. Un des plus ardents factieux était Philippe de Carinthie, à qui Ottocar avait eu l'imprudence de confier les rênes de l'administration. Foulant aux pieds le serment de fidélité qu'il avait prêté, il s'enfuit auprès de Rodolphe, qui lui donna la Carinthie en fief. Bore de Riesenbourg, autre chef influent du parti, s'était également retiré à la cour de l'Empereur; puis, dissimulant sa haine sous un repentir apparent, il était revenu près de son maître, pour mieux assurer sa perte. L'archevêque de Salzbourg se rangea aussi parmi les ennemis d'Ottocar; enfin la cour de Hongrie voyait approcher le jour de la vengeance, et elle ne pouvait contenir sa joie.

Dans ces périlleuses conjonctures, tout l'espoir d'Ottocar reposait sur le pape Grégoire X et sur le concile que ce pontife avait convoqué à Lyon (1<sup>er</sup> mai 1274). Mais ce concile n'avait d'autre but que d'organiser une croisade, et lorsque Ottocar fut prêt à se mettre en campagne, Rodolphe le cita à Wurtzbourg, l'accusant de ne pas tenir de lui son investiture. La diète convoquée à Augsbourg (1275), au lieu

d'apaiser la querelle des deux princes, ne fit qu'accélérer leur rupture. Le roi de Bohême, loin de se soumettre au décret qui le déclarait déchu de toutes ses dignités, préparait ses moyens de défense et faisait tous ses efforts pour diminuer le nombre de ses ennemis. L'appui le plus efficace pour lui eût été celui de la cour de Hongrie, mais cette cour était, pour ainsi dire, menée par Pectari, qui, lui-même, était à la discrétion de Rodolphe.

Le seul prince sur lequel Ottocar pût compter était Henri de Bavière; ce prince avait été mis au ban de l'Empire; mais Rodolphe chercha à le gagner, en donnant sa fille Catherine à Otton, son fils. Il y réussit; et Henri abandonna lâchement Ottocar, dont il devint l'ennemi le plus implacable. Il ne restait plus alors au roi de Bohême que quelques princes de Silésie.

Pour anéantir plus sûrement la puissance d'Ottocar, on devait l'attaquer sur plusieurs points à la fois. Rodolphe, suivant le plan convenu, entra en Bohême par Nuremberg et Égra; Maynard, comte du Tyrol, devait occuper la Carinthie, Kraln et la Styrie; enfin, pendant ce temps-là, Ladislav, roi de Hongrie, devait faire invasion en Autriche et en Moravie.

L'habileté d'Ottocar fut mise en défaut par les mouvements stratégiques de l'Empereur. Son armée campait sur le plateau de Telp, d'où il était maître des passages du Taus et de l'Éger. Malheureusement, comptant sur la fidélité du duc de Bavière, il n'avait pas gardé la haute vallée du Danube, et ce fut par là que déboucha inopinément Rodolphe. Instruit de cette circonstance, Ottocar ne put douter que son adversaire n'eût changé de plan de campagne. Au milieu de difficultés sans nombre, il fit traverser à son armée les bois et les montagnes des cercles de Pilsen, de Prachin et de Bechin. Quoique arrivé trop tard pour s'opposer à la jonction des forces de l'Empire avec celles de la Hongrie, et au siège de Vienne, il n'abandonna pas pour cela l'idée de com-

battre son ennemi, sinon avec succès, du moins avec honneur. Mais deux événements vinrent lui enlever tout espoir. Kloster-Neubourg, place importante, fut livrée à Rodolphe, et deux des plus nobles familles de Bohême, celle de Riesenbourg et celle de Witkowice, tournèrent leurs armes contre lui. La dernière avait à sa tête le chef de la famille Zawis de Rosenberg. Se voyant entouré de trahisons, Ottocar se soumit et entama des négociations, par l'entremise de l'évêque Bruno (novembre 1276). Il renonça à l'Autriche, à la Styrie, à la Carinthie et à leurs dépendances; il se soumit à faire hommage de ses autres possessions à l'Empereur, et il fut convenu que pour cimenter la paix, une alliance serait conclue entre les enfants de Rodolphe et ceux du roi de Bohême. Les deux monarques eurent une entrevue sur une des petites îles du Danube, et Ottocar subit l'humiliation de prêter serment à son adversaire au milieu de son camp, sous les murs de Vienne, en présence de tous ceux qui l'avaient indignement trahi. Il écrivit à son épouse Cunégonde, qui était désolée de tant de désastres, une lettre de consolation, que l'on a conservée : « Gardez, lui dit-il, chère épouse, la constance dans le malheur. Il ne faut pas donner de la joie à nos ennemis par nos plaintes. Une conduite digne, le seul appui du trône, ne nous doit jamais abandonner. Ceux-là se trompent beaucoup qui cherchent un adoucissement à leur malheur dans les gémissements; le sage doit braver le sort, et marcher sans peur à sa rencontre. »

Toutes les questions n'étaient cependant pas encore vidées entre les deux monarques; mais il a été démontré, par les derniers historiens de la Bohême, qu'Ottocar, loin de provoquer la guerre, fit tout pour l'éviter, et qu'il en prévoyait, en quelque sorte, la fatale issue. En effet, il écrivit à l'un de ses barons, en l'encourageant à rester fidèle, une lettre où l'on remarquait ce passage : « Je n'oublierai jamais vos

« intérêts, et fussé-je réduit à une obole, je voudrais la partager avec « vous. » Il est faux d'ailleurs que son épouse Cunégonde l'ait poussé à une rupture, Mais derrière l'Empereur il y avait un parti dont la vengeance n'était pas encore satisfaite par tous les sacrifices imposés au roi de Bohême. C'est aux intrigues de ce parti qu'il faut attribuer tous les malheurs qui vinrent fondre sur Ottocar.

Déconcession en concession, ce prince avait été poussé jusqu'au bord du précipice; il ne lui restait à prendre qu'un parti désespéré: succomber ou sauver son honneur. Il mit la plus grande activité à se fortifier par de nouvelles alliances. Les circonstances paraissaient d'ailleurs lui promettre des succès. Les seigneurs d'Autriche n'avaient pas tardé à sentir la différence qu'il y avait entre Ottocar et un maître tel que Rodolphe. Les bourgeois de Vienne, surtout, ne pouvaient se rappeler, sans éprouver de vifs regrets, la domination de la Bohême. Leur bourgmestre fut chassé à cause de sa fidélité à son ancien roi. Henri de Bavière et beaucoup d'autres princes étaient chancelants. Quant à la cour de Hongrie, elle était en garde contre toutes les propositions qui pouvaient venir d'Ottocar.

Ce fut le 27 juin 1278, à Prague, qu'Ottocar prit congé des siens pour ne les plus revoir. Cette circonstance fit éclater l'amour qu'on lui portait. Les larmes et les gémissements accompagnèrent son départ. On eût dit que chacun avait le pressentiment du malheur qui menaçait la patrie. L'armée se concentra sous les murs de Brünn, où un corps d'auxiliaires polonais devait la joindre. Mais un nouveau coup vint frapper le roi de Bohême au milieu de ces préparatifs; il fut excommunié par Nicolas III. Ses amis tombèrent alors dans l'indécision, et l'évêque Bruno, qui l'avait toujours suivi dans ses revers comme dans ses succès, refusa de l'accompagner désormais. Ottocar n'avait que 26,000 hommes; cependant il s'empara de plusieurs villes. Mais dès que Ro-

dolphe eut passé le Danube à Heimbourog et se fut réuni aux Hongrois, le roi fit une marche rétrograde, en suivant le cours de la March et en se préparant au combat. Rodolphe devait ses succès autant à ses intrigues et à ses machinations qu'à ses armes. En outre, l'armée d'Ottocar était remplie de traîtres. Cependant plusieurs transfuges regrettaient leur trahison et songeaient à rentrer dans le devoir. Zawis de Rosenberg, la veille de la bataille, fit demander son pardon au roi, en lui donnant l'assurance que, le lendemain, il lui rendrait des services signalés. Mais Ottocar, sans doute entraîné par sa destinée, repoussa ce retour, peut-être sincère, en disant qu'il ne pouvait se fier à un homme qui l'avait trahi une fois. Pour s'assurer ensuite de ses officiers supérieurs, il se rendit sans armes au milieu d'eux. « On m'a parlé de trahison, » leur dit-il, et je ne puis le croire. S'il « en est parmi vous qui en veulent à ma « personne, qu'ils se présentent. Mon « salut ne saurait être mis en ba- « lance avec celui de plusieurs milliers « de soldats, qui peuvent tomber de- « main victimes d'une perfidie. » Tous jurèrent de mourir pour lui.

Le vendredi, 28 août 1278, jour de la fête de saint Rufus, se livra la bataille où Ottocar devait perdre la couronne et la vie. Son ordre de bataille n'est point connu; on sait seulement que Milota de Dedic commandait l'arrière-garde. Le champ de bataille s'étendait depuis les hauteurs voisines de la March, entre Durrenkrut et Jedenspeugen, jusqu'à Obersulz. Les deux rois étaient au centre de leurs troupes. Ottocar avait à côté de lui son fils naturel Nicolas, prince de Troppau. Il y eut un horrible carnage; les Bohêmes, inférieurs en nombre, firent des prodiges de valeur; Ottocar, surtout, déploya le génie d'un grand capitaine et la bravoure d'un soldat intrépide. Mais la fortune et les hommes semblaient s'être ligüés contre lui; au moment critique, un gros de Moraves approchait au secours d'Ottocar, lorsque Milota de Dedic, qui

commandait l'arrière-garde, prit honteusement la fuite, au bruit que la bataille était perdue. Le sort d'Ottocar était alors décidé; il se jeta au fort de la mêlée, et se battit en désespéré, jusqu'à ce que tous les siens eussent succombé. Son cheval fut tué, et il était étendu presque sans connaissance quand les ennemis se précipitèrent sur lui. Tandis qu'ils étaient occupés à le dépouiller de sa magnifique armure, survint Berthold Schenk d'Émerberg, dont le roi avait fait décapiter le frère pour quelque crime qu'il avait commis; il le reconnut, et le fit massacrer par des Autrichiens.

La déroute des Bohèmes fut complète. Sans parler d'un grand nombre de prisonniers, douze mille périrent en combattant ou dans leur fuite. Le vainqueur resta maître du camp et de tous les trésors qu'il renfermait. Le corps d'Ottocar, transporté à Vienne, fut exposé pendant trente semaines sur un lit de parade, afin que nul ne pût douter de la mort de ce terrible adversaire de Rodolphe; et l'Église, qui l'avait frappé d'excommunication, le priva des prières qu'elle a coutume d'accorder aux fidèles.

La nouvelle de ce grand désastre parcourut la Bohême avec la rapidité de l'éclair, et répandit parmi le peuple un deuil général.

Ottocar était un prince religieux et juste. La race des Premyslides n'en a peut-être pas fourni de plus distingué. Malgré le grand nombre de guerres qu'il eut à soutenir, il ne négligea point l'administration intérieure de ses États, et la Bohême fut florissante sous son règne. Il avait créé un état libre des bourgeois, auxquels il avait conféré des droits politiques; il avait fondé un grand nombre de villes; enfin, il avait continué, comme son père, à attirer des colons étrangers.

Ottocar avait épousé, en 1252, Marguerite d'Autriche, veuve de Henri, roi des Romains, fils de l'empereur Frédéric II. Nous avons vu qu'il la répudia en 1261, pour cause de stérilité. Cu-

négonde, nièce de Bela IV, roi de Hongrie, sa seconde femme, lui donna trois enfants, savoir : Wenceslas, qui lui succéda; Agnès, qui épousa Rodolphe, landgrave de la haute Alsace, fils de Rodolphe de Habsbourg; enfin Cunégonde, qui épousa le duc de Mazovie.

#### PREMIER INTERRÈGNE EN BOHÈME.

ABAISSEMENT DE LA BOHÈME. — TRAITÉ DE CZASLAW. — OTTON DE BRANDENBOURG, RÉGENT. — WENCESLAS II A L'ÉTRANGER. — LA REINE CUNÉGONDE ET ZAWIS DE ROSENBERG (1378-1383.)

Jamais la mort d'un prince n'eut des suites plus funestes pour son pays que n'en eut celle d'Ottocar pour la Bohême. Rodolphe paraissait vouloir poursuivre ses succès; il entra en Moravie, et campa sous les murs de Brunn, où il reçut l'hommage pour ce margraviat.

Les avis étaient partagés en Bohême sur les moyens de conserver l'unité du royaume. La reine Cunégonde voulait qu'on se jetât dans les bras du vainqueur et qu'on lui confiât la tutelle du jeune prince; son opinion prévalut. Rodolphe accepta les propositions qu'on lui fit. Mais les grands de Bohême se défiaient de la générosité de Rodolphe, qu'ils regardaient comme la cause de tous les malheurs du pays. Sa présence semblait même leur en présager de nouveaux. Bien loin de les attirer à lui, il les irritait par le ton arrogant avec lequel il leur donnait ses ordres. Otton le Long, margrave de Brandebourg, qui prétendait aussi à la tutelle, vint se mettre à la tête des mécontents, qui prirent position près de l'Elbe, sur les hauteurs de Kolin. Rodolphe était à Czaslau, et un engagement paraissait inévitable, lorsqu'un traité fut conclu : la tutelle fut confiée pour cinq ans à Otton, et l'on abandonna à Rodolphe la possession de la Moravie pendant le même laps de temps, comme dédommagement des frais de la guerre. Wenceslas II devait prendre pour épouse Gutha ou Judith, fille de l'Empereur, et Rodolphe, fils de ce dernier, devait épou-

ser Agnes, sœur de Wenceslas. Les fiançailles furent célébrées à Iglau par de grandes fêtes et de magnifiques tournois (décembre 1278). Mais ce traité, qui devait être un gage de paix, fut une source de troubles pendant toute la tutelle d'Otton, qui enferma la reine et ses enfants au château de Busing, dans le cercle de Bunzlau, où il leur fit éprouver les traitements les plus inhumains. Sa conduite fut si odieuse qu'elle fit éclater une guerre civile. Les grands reconurent alors la nécessité de serrer leurs rangs pour résister à ce prince étranger. Hynek de Duba et Zawis de Rosenberg se distinguèrent parmi les ennemis d'Otton, et bientôt les choses en vinrent au point que Rodolphe crut devoir intervenir. Il partit à la tête de ses troupes, et arriva au centre de la Bohême avant que personne se doutât de son départ (novembre 1280). Toutefois, le pape Louis ménagea un armistice, et les états furent convoqués. Le margrave fut obligé d'évacuer le pays, et d'en confier le gouvernement, pendant son absence, à deux Bohêmes, l'évêque Tobie et Diepold de Riesenbourg. Entre autres conventions, le prince Wenceslas devait être mis en liberté, et retourner à Prague, où son éducation devait être achevée sous les yeux de l'évêque; enfin on promettait au margrave quinze mille marcs d'argent d'indemnité. Mais un traité ne suffisait pas pour faire disparaître les traces de deux années d'anarchie. Une cherté excessive des denrées amena une famine qui moissonna les hommes et les animaux pendant tout le cours de l'année 1281; puis survinrent des maladies contagieuses qui ne disparurent qu'en 1282, après avoir enlevé six cent mille victimes. Ces calamités servirent de prétexte au régent pour ajourner l'élargissement du prince. Il l'emmena on ne sait où, hors de la Bohême, et laissa manquer de vêtements, durant ce voyage, le fils d'un des plus riches et des plus puissants monarques de l'Europe; mais Wenceslas supporta sa position avec une gran-

deur d'âme digne du fils d'Ottocar II.

Cunégonde ne montra pas dans le malheur la même constance que son fils; elle eut la faiblesse de chercher à recouvrer une liberté que Wenceslas ne pouvait partager. Elle parvint à s'évader, se retira à Brünn, où elle fut à l'abri des persécutions, et de là, dans son château de Graetz, près de Troppau. Elle y eut de fréquentes entrevues avec Zawis de Rosenberg, qui avait si indignement trahi son époux. C'était le noble le plus distingué et le plus éclairé, le chevalier le plus beau et le plus brave de son pays. Trouvère aimable, il avait auprès des dames une puissance de séduction qui ne rencontrait point d'obstacles. La reine, dont la conduite jusqu'alors avait été sans tache, ne put résister à tant de séductions; elle le nomma grand maître de sa cour et lui donna sa main.

#### WENCESLAS II (1283-1305).

Enfin, en 1283, le jeune roi fut rendu à son peuple. Toute la population de Prague se porta à sa rencontre, à plusieurs milles de la ville. Aux yeux de tous, les évêques Tobie et Burkhard étaient ses conseillers intimes; mais, tant que vécut son beau-père, il n'entreprit jamais rien sans le consulter. Il ne pouvait confier ses intérêts à de meilleures mains, car il en était aimé comme un fils.

Wenceslas permit à sa mère de paraître à la cour avec Zawis de Rosenberg, et fit célébrer leur mariage avec de grandes solennités (1284). Bientôt, le jeune roi fléchit sous l'ascendant de sa mère et sous la supériorité de Zawis, qui devint tout-puissant. Il ne manquait à ce dernier que le titre de régent. Du reste, la Bohême ne pouvait qu'y gagner, tant il dirigeait les affaires d'une main ferme et sûre; mais il ne fallait pas moins que son génie, pour qu'il pût se soutenir dans une position si difficile, au milieu d'ennemis intéressés à sa chute. Malheureusement pour Zawis, Cunégonde mourut en 1285. Le souvenir de sa trahison se réveilla alors dans le cœur de Wences-

las. Zawis méprisa les avertissements qui lui parvinrent sur le changement du roi à son égard, et ne se retira dans ses terres que lorsqu'il vit la reine Guta arriver à Prague et y établir sa cour (1287). Plus tard, il épousa Jutta, sœur de Cunégonde; et un fils lui étant né, il pria le roi de venir dans son château assister au baptême. Wenceslas accepta cette invitation; mais ses courtisans prétendant qu'elle cachait un guet-apens, il fut convenu, dans une réunion intime, qu'on s'emparerait du comble. En conséquence, le roi fit prier Zawis de venir lui-même le chercher. Zawis, qui n'avait aucun soupçon, arriva avec peu de monde, et fut reçu à bras ouverts; mais, au moment où il se disposait à sortir de la salle, on lui déclara qu'il était prisonnier du roi. « Vous ne dites pas, si je le veux, » répondit-il, et il tira son épée. Neuf chevaliers, qui avaient ordre de l'arrêter, ne purent s'emparer de lui. Enfin, ses forces étant épuisées, il tomba et on le garrotta, car on ne devait pas attenter à sa vie. On lui fit son procès, et il fut condamné à restituer les châteaux dont il était en possession. Il protesta énergiquement qu'il ne les rendrait pas qu'on ne lui eût payé les cinquante mille marcs qu'Ottocar avait donnés à son épouse, et que celle-ci avait légués à son fils Jessek. Il n'en fut pas moins privé de tous ses biens et jeté comme un criminel dans la Tour Blanche, au-dessus de la porte de Hradschin, où il resta dix-huit mois. Son courage ne faiblit pas un seul instant. Il n'opposa que le mépris à ses geôliers, et charma ses ennemis en composant des poésies qui étaient encore dans la bouche du peuple plusieurs siècles après sa mort. Ses châteaux, bien défendus par ses amis, étaient restés en son pouvoir; mais, d'après le conseil de Rodolphe, on le conduisit devant ceux dont on voulait faire le siège, et on fit dire aux garnisons que sa vie serait le prix de leur soumission. Ce moyen réussit. Enfin, on vint assiéger Frauenberg, près de Budweis. Les troupes royales étaient commandées par Nicolas, prince de

Troppau. Wenceslas arriva lui-même au camp, pour accélérer les travaux du siège. La place était défendue par Witek, frère de Zawis, à qui on fit la même menace qu'aux autres. Il ne crut pas qu'elle serait exécutée, et il continua à se défendre. Alors le roi se retira, laissant à Nicolas le droit de faire de Zawis ce qu'il voudrait. Le sort de ce malheureux, laissé à la discrétion d'un ennemi qui avait juré sa perte, fut bientôt décidé; il fut immédiatement décapité (1290). Les chroniqueurs ne disent pas ce que devinrent son enfant et son épouse. Quant à Jessek, fils de Cunégonde, il fut confié aux chevaliers teutoniques et parvint parmi eux à un rang élevé.

En 1289, Rodolphe conféra solennellement à Wenceslas II l'investiture de la Bohême, et lui rendit Égra, que son père avait été contraint de céder. Dans cette entrevue, l'Empereur donna comme conseiller à son gendre, fort jeune encore, Arnold de Solm, évêque de Bamberg.

Le vaste royaume de Pologne avait été soumis durant le douzième et le treizième siècle à différents partages. L'affaiblissement qui en était résulté explique l'attitude pacifique gardée par ce pays vis-à-vis de la Bohême, depuis la mort de Boleslas (1138). Ottocar II avait déjà exercé une grande influence sur la Pologne; son fils Wenceslas II y acquit des possessions importantes. Le duc Casimir d'Oppeln, avec l'assentiment de ses états, reconnut la suzeraineté de la Bohême (1189), dans l'espoir d'en obtenir des secours contre ses frères et ses cousins; et, à la mort de Lessek le Noir (1289), Wenceslas se déclara duc de Cracovie, et Sandomir en prit possession en son nom.

La mort de Rodolphe rendit plus sensible encore l'accroissement qu'avait pris la puissance du roi de Bohême. Son beau-frère, l'ambitieux duc d'Autriche, aspirait à l'empire; Wenceslas, qui avait reçu de lui un affront sanglant dans une entrevue à Znaim, s'opposa par tous les moyens possibles à ce qu'il fût élu, bien que l'Empereur, en mourant,

lui eût fait promettre de l'appuyer. Il associa à son opposition plusieurs princes de l'Empire, et leurs manœuvres furent conduites si habilement et dans un si grand secret, qu'Adolphe de Nassau fut élu le 5 mai 1292, au grand désappointement d'Albert qui, se croyant assuré de l'emporter, était déjà arrivé jusqu'aux environs de Francfort, où les électeurs étaient assemblés. Adolphe devait sa couronne à Wenceslas : la reconnaissance l'attacha à ce prince. Il fiança son fils RuBRECHT à une fille du roi de Bohême, et celui-ci, comme garantie de la dot de cent mille marcs d'argent qu'il avança, reçut Chemnitz, Altenbourg et Zwickau.

Cependant les affaires d'Albert prenaient une tournure de plus en plus fâcheuse ; ses sujets vinrent offrir le duché à Wenceslas. Guta, femme de ce prince, tremblant avec raison pour le sort de son frère, le supplia de demander à son époux pardon de l'outrage qu'il lui avait fait, l'assurant que le roi était disposé à oublier ce qui s'était passé et à lui prêter son appui. Le duc céda à ses instances : le malheur lui en faisait une loi. Il vint se jeter aux pieds de Wenceslas, et desarma sa colère, en jurant de le servir en bon et loyal vassal.

La sagesse avec laquelle régna Wenceslas ferma peu à peu les blessures que le pays avait reçues à la fin du règne précédent. La cérémonie de son couronnement eut lieu à Prague, le 1<sup>er</sup> juin 1297, avec un luxe inouï. Il fut sacré par l'archevêque de Mayence. La couronne était d'une richesse extraordinaire ; on l'évalua à deux mille marcs d'argent ; le bouchier et l'épée furent estimés trois mille marcs ; le manteau, quatre mille, et la vaiselle de la salle des princes, six mille. Mais parmi les objets précieux qui figuraient dans cette cérémonie, on admira surtout les anneaux, la ceinture et le chapeau du roi, qui étaient d'un prix incalculable.

Ce couronnement fut comme un congrès de l'Empire ; quatre électeurs

y assistaient. Le duc Albert, qui espérait toujours remonter sur le trône de son père, y était le plus grand fauteur. Ses espérances n'étaient pas sans fondement, les grands avaient plus d'un sujet de mécontentement contre Adolphe. La réconciliation d'Albert et de Wenceslas fit perdre au nouvel empereur sa principale force. On délibéra alors sur les moyens de lui arracher la couronne impériale, pour la mettre sur la tête d'Albert, et l'on prit jour pour arrêter à Égra les mesures définitives. Adolphe prévint cette réunion, en faisant incarcérer l'archevêque Gerhard qui était l'âme de ces complots. Toutefois il ne put empêcher l'assemblée qui eut lieu à Vienne sous prétexte de célébrer les fiançailles du prince royal de Bohême. Wenceslas, avec Elisabeth, fille unique d'André, roi de Hongrie. Wenceslas promit de forts subsides et des troupes ; André y ajouta son contingent, et Albert se mit en campagne. Adolphe sucomba les armes à la main près de Gellenheim, en Saxe, le 2 juillet 1298, et Wenceslas eut, pour sa part des dépouilles, la Misnie, la Lusace et le Pleisnerland. Ainsi, sans qu'il eût eu besoin de recourir aux armes, ses possessions s'étaient étendues au delà de l'Erzgebirge, et il était maître de presque tout le pays qu'on nomme aujourd'hui la Saxe.

André venait de mourir en Hongrie (14 janvier 1301) ; avec lui s'était éteinte la race des Arpades. Les états offrirent la couronne à Wenceslas. Il la refusa et voulut la faire donner à son fils, âgé seulement de douze ans, et fiancé, comme nous l'avons déjà dit, à la fille du roi défunt. La nation était pour lui ; mais le souverain pontife, Boniface VIII, le repoussait. Wenceslas lit tout ce qu'il put pour le fléchir ; n'ayant pu y parvenir, il mit tout son espoir dans ses alliés. Mais son beau-frère Albert, qui lui avait tant d'obligations, oublia tout ce qu'il lui devait et embrassa le parti du pape. Il exigea que Wenceslas se soumit aux bulles du souverain pontife, qu'il abandonnât les royaumes de Pologne et de

Hongrie, ainsi que les territoires de Cracovie, de Meissen et d'Egra, et lui livra les mines d'argent de Kuttenberg pour six ans, s'il n'aimait mieux lui payer quatre-vingt mille marcs. Vainement Wenceslas entama des négociations; Albert ne voulut rien rabattre de ses prétentions. Wenceslas laissa alors le soin de défendre son pays au margrave Hermann de Brandebourg, et courut au secours de la Hongrie, où son fils ne pouvait tenir contre son adversaire Carobert ou Charles-Robert.

Les hostilités contre la Bohême ne commencèrent que dans l'automne de 1304. Ce pays fut envahi à la fois par deux armées, l'une, venant de Hongrie, sous les ordres du duc Rodolphe d'Autriche, l'autre, commandée par Albert en personne, et qui venait du côté de Ratisbonne. Le roi des Romains assiégea Kuttenberg. La garnison était commandée par deux braves officiers, Henri de Lipa et Jean de Straz, résolus, ainsi que tous les habitants, à périr les armes à la main, plutôt que de se rendre. Ils parvinrent à repousser les assiégeants, qui se retirèrent à l'approche des Bohêmes. Albert chercha alors à son tour à entrer en pourparler; mais Wenceslas ne voulut rien entendre. Le roi de Bohême faisait ses préparatifs pour une nouvelle campagne, lorsque la mort l'enleva le 21 juin 1305.

Wenceslas avait le cœur bon, mais le caractère irascible; sa constitution était délicate, et les malheurs qu'il avait éprouvés dans sa jeunesse avaient assombri son humeur et lui avaient appris à dissimuler sa haine. Il aimait les femmes avec excès, et l'abus qu'il fit des plaisirs le rendit timide au point d'en être ridicule. A l'approche d'un orage, il se cachait dans une chambre où étaient renfermées des reliques, et il tombait en défaillance à la vue d'un chat. Sa première épouse, Guta ou Judith, fille de Rodolphe de Habsbourg, mourut six jours après son couronnement; il épousa, en secondes noces, Elisabeth, fille de Premyslas II, roi de Pologne.

WENCESLAS III (1305-1306).

Quand le jeune Wenceslas prit les rênes du gouvernement, personne ne pouvait prévoir les dangers qui menaçaient l'ancienne race des Premyslides. Déjà cependant, depuis un demi-siècle, l'existence de cette maison était attachée à la vie d'un seul homme. Mais une prophétie, qui lui avait annoncé une durée éternelle, avait plongé le peuple et les rois dans une funeste sécurité.

Wenceslas n'avait que seize ans; sa constitution était robuste, sa beauté remarquable, et il possédait au plus haut degré les qualités du cœur et de l'esprit : tout semblait lui promettre un règne heureux. Pénétré des conseils que son père lui avait donnés à son lit de mort, il conclut la paix avec Albert : la Bohême abandonna la Misnie, qui échu à Jean, comte de Habsbourg, et Albert annula la sentence prononcée contre Wenceslas II. La facilité avec laquelle Wenceslas III avait cédé le margraviat de Misnie indisposa les esprits en Bohême; ce fut bien pis, lorsqu'il eut remis la couronne de Hongrie à Otton de Bavière, et rompu les liens qui l'attachaient à la princesse Elisabeth; les uns virent dans cette conduite l'influence de mauvais conseils, les autres l'indice d'une légèreté qui pouvait être fatale à la chose publique.

Le 5 octobre, Wenceslas III épousa Viola, princesse de Teschen, fille du duc Messek, dont le pouvoir était aussi borné que ses possessions étaient peu étendues. Viola était la plus belle femme du royaume; mais ses charmes ne purent modérer le penchant effréné du jeune roi de Bohême pour les plaisirs, et ses conseils ne l'empêchèrent pas de tomber de faute en faute. Les nuits comme les jours se passaient pour lui dans les jeux, les festins et les débauches. L'anniversaire de la mort de son père étant arrivé, il alla prier sur son tombeau, au couvent de Königssal. L'abbé Conrad, qui avait été l'ami intime du feu roi, saisit cette occasion pour lui faire envisager les



suites de sa conduite, et lui représenter combien peu elle répondait à la dignité de son rang et à la gloire de ses ancêtres. Wenceslas parut attendri; depuis lors on le vit souvent pensif, et il chercha même à éviter ceux qui l'avaient entraîné jusque-là dans une route funeste.

Les succès de Wladislas Lokietek en Pologne vinrent alors le réveiller de son apathie. Le duc Nicolas de Troppau, gouverneur de Cracovie, et Henri de Lippa, gouverneur de la Grande Pologne, lui déclarèrent que, sans le secours de la Bohême, il leur était impossible de défendre les provinces qui leur étaient confiées. Les états décrétèrent une levée en masse; les troupes devaient se concentrer à Ohmutz. Le roi s'y rendit en personne, et descendit chez le doyen du chapitre. On était au milieu de l'été; il faisait une chaleur étouffante; après le dîner, Wenceslas se débarrassa de ses vêtements, et entra dans une galerie ouverte pour y prendre l'air. A peine y avait-il fait quelques pas, qu'il tomba frappé de trois coups de poignard. Les gardes accoururent au bruit, et apercevant un homme armé d'un poignard ensanglanté, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent, de sorte que la cause de cet abominable attentat resta couverte d'un voile impénétrable. Tout ce qu'on put découvrir, c'est que le meurtrier était de la Thuringe, et qu'il s'appelait Conrad de Potenstein. Ainsi finit l'antique dynastie des Premyslides, après avoir donné à la Bohême vingt-trois ducs et sept rois, depuis 722 jusqu'à 1306.

RODOLPHE I<sup>er</sup> (1306-1307).

Après la mort de Wenceslas III l'assemblée des états de Bohême appela au trône Rodolphe, fils de l'empereur Albert. Le parti autrichien triompha, malgré les trois princesses, sœurs de Wenceslas, Anne, épouse de Henri de Carinthie, Marguerite et Elisabeth, mariée plus tard à Jean de Luxembourg, qui se mirent sur les rangs, en priant les députés de ne point oublier qu'elles étaient de la race qui, durant tant de siècles, avait régné

sur la Bohême. Rodolphe avait choisi pour épouse Elisabeth, belle-mère de Wenceslas III, et veuve de Wenceslas II. C'était un prince modéré, et il eût pu faire le bonheur de ses sujets s'il ne se fût laissé aller aux conseils violents de son père. Bientôt il s'attira l'inimitié du peuple, et mécontenta le clergé, en dépouillant les églises et en persécutant l'évêque Jean, qui s'était opposé à son élection. Une foule de seigneurs se déclarèrent alors contre lui, et se renfermèrent dans leurs châteaux. Il marcha contre eux, mit le siège devant Horazdiowitz, qui fut défendu courageusement par Bawor de Straz; et fut atteint d'une dysenterie à laquelle il succomba, après un règne de moins d'un an.

HENRI DE CARINTHIE (1307-1311).

La conduite de Rodolphe avait indisposé les Bohèmes contre la maison d'Autriche; le parti national réunit tous ses efforts pour écarter cette maison du trône après la mort de Rodolphe, et pour y faire monter le duc de Carinthie; mais de son côté le parti autrichien mit tout en œuvre pour s'opposer à l'élection de ce prince. Thobius de Bechina avait proposé le prince Frédéric, second fils de l'Empereur. L'opposition qu'il rencontra lui fit tenir d'imprudents propos. « Il faut, dit-il avec un sourire insultant, aller au village de Staditz, d'où est sortie votre ancienne dynastie, chercher un paysan et l'asseoir sur le trône. » Ces paroles lui coûtèrent la vie, à lui et à deux de ses amis, et Henri fut élu. Un pareil échec révolta l'orgueil d'Albert. Les armes lui parurent le meilleur moyen de le réparer, et il pénétra en Bohême par Egra, pendant que son fils envahissait la Moravie. Les deux armées se réunirent entre Kollin et Kutteneberg, et elles commencèrent le siège de cette dernière ville. Tandis que les assiégés, se défendant avec vigueur, faisaient traîner le siège en longueur, le nouveau roi se tenait tranquille à Prague, comme s'il eût été étranger à ce qui se passait. Cependant plusieurs grands, entre autres le célèbre Henri de Lippa,

se mirent en campagne et harcelèrent les Autrichiens. A la fin, ceux-ci, épuisés de fatigue, effectuèrent leur retraite, après avoir mis des garnisons à Kœnigsgrätz, à Chrudim et à Jaromir. L'intention d'Albert était de revenir avec des forces plus considérables, et il se rendit en Souabe, afin de s'y préparer; mais il y fut assassiné de la main de son propre neveu, Jean d'Autriche (1308)(<sup>1</sup>). Cet événement déruida les Autrichiens à évacuer entièrement la Bohême.

Henri, qui n'avait donné aucun sujet de plainte tant que les ennemis occupaient ses États, et étaient près de s'emparer de sa couronne, s'abandonna à ses passions desordonnées, dès qu'ils eurent quitté le pays. Il fit mettre à mort une partie de ceux qui avaient appartenu au parti autrichien, et jeter le reste dans des cachots. Il n'admit aux places importantes que ses compatriotes. Tout l'argent qu'on put extraire des mines de Kuttenberg fut envoyé en Carinthie. Les vases sacrés des églises reçurent la même destination; enfin, son avarice n'étant pas encore ainsi assouvie, il accabla le peuple d'impôts. Irrité des murmures qui se firent alors entendre, il convoqua l'assemblée des états, mais à peine étaient-ils réunis, qu'il fit décapiter les principaux membres et emprisonner les autres.

Ces violences firent éclater une révolte, qui ne put être comprimée ni par les troupes que Henri appela de Carinthie, ni par celles qui lui vinrent de la Misnie. Elisabeth, belle-sœur de Henri et sœur de Wenceslas III, était alors à Prague; elle pleura les malheurs de sa patrie, et cette noble douleur irritait Henri. Il voulut lui faire épouser Berka, baron bohême; elle refusa énergiquement un parti indigne du sang dont elle était sortie, et menaça son beau-frère d'opposer à la violence, s'il tentait de l'employer, toute la force d'âme dont elle était capable. Henri la fit enfermer dans une tour de Wisschrad; ce fut le signal du soulèvement; les grands

jurèrent de renverser le tyran; un serviteur fidèle, Béranger, chapelain de Wenceslas, fit évader Elisabeth, qui s'enfuit avec lui et une dame de la cour, à Nimbourg, sur l'Elbe (cerche de Bunzlau). Là, les grands vinrent se réunir autour d'elle et lui servir de rempart. La ville était forte et la princesse courageuse; elle avait déjà résolu de chasser son beau-frère de la Bohême. Des envoyés furent dépêchés à l'empereur Henri VII de la famille de Luxembourg, pour offrir à son fils la couronne et la main de la princesse. La réponse fut telle qu'on le désirait. Mais il s'écoula encore deux ans avant que les noces se célébrassent à Spire. Elisabeth avait dix-huit ans, une taille admirable, et une grande fraîcheur. Jean, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, paraissait plus âgé qu'elle. L'Empereur, en présence des états de l'Empire, lui conféra la dignité de roi, et prononça la déchéance de Henri.

Sur la fin de l'automne (1310), Jean passa en Bohême à la tête de trois mille hommes. Lorsqu'il fut parvenu à Budin, Jean, archevêque de Prague, vint, avec ses vassaux, lui faire sa soumission; les Bohêmes accoururent en foule au-devant de lui. Les habitants de Prague lui ouvrirent les portes de leur ville; mais Bradschin tenait toujours pour Henri. Cependant lorsque ce dernier vit Jean de Luxembourg faire ses préparatifs pour livrer l'assaut, il se sauva avec son épouse Anne, à la faveur de la nuit et se retira dans son pays. La délivrance de la Bohême avait été chèrement achetée. Les auxiliaires que Henri avait fait venir de Misnie et de Carinthie avaient plutôt songé au pillage qu'à défendre sa cause. Couvents, églises, palais, rien n'avait été à l'abri de leurs rapines, et pendant deux ans Prague ressembla bien plutôt à une caverne de brigands qu'à la résidence d'un roi.

#### FAMILLE DE LUXEMBOURG.

JEAN (1311-1346).

Le nouveau roi et son épouse furent couronnés par l'archevêque de

(<sup>1</sup>) Voyez ALLEMAGNE, t. I.

Mayence, dans l'église de Saint-Veit, le 4 février 1311.

Les états de Bohême réclamèrent alors en faveur de leur nouveau roi l'Autriche, la Styrie et la Carniole, conformément à l'investiture que Richard de Cornouailles en avait donnée à Ottocar. Mais la fermeté des princes autrichiens empêcha que cette demande eût aucune suite.

La Bohême n'eut point à se louer du nouveau roi qu'elle s'était donné, ni Elisabeth de l'époux qu'on lui avait choisi. Brave comme son épée, Jean était passionné pour la guerre, les tournois et la chasse. Au lieu de vivre auprès de son épouse et au milieu de ses sujets, il préféra passer son temps dans son petit duché de Luxembourg, au delà du Rhin. Ses prodigalités épuisèrent la Bohême, et il l'accabla d'impôts dont les produits étaient transportés dans un autre pays. Enfin, son caractère dur et inflexible inspira toujours la crainte plutôt que l'amour.

Bientôt un grand nombre de seigneurs se révoltèrent; mais Jean n'eut pas de peine à s'emparer de leurs châteaux, et lorsqu'il se fut rendu maître de la Moravie, il envoya au supplice une foule de nobles, et fit raser leurs forteresses.

Peu de temps après, l'Empereur partit pour son expédition d'Italie, et Jean fut nommé vicaire de l'Empire pendant son absence; il s'occupait de lever des troupes qu'il devait lui envoyer, lorsqu'il apprit tout à la fois qu'il était mort, et que la Moravie venait d'être attaquée par les Hongrois. Il revint aussitôt sur ses pas, rencontra l'ennemi en Hongrie, le défit dans une sanglante bataille, et força Mathias de Tenczin à demander la paix.

La mort prématurée de Henri VII laissait le trône impérial vacant; elle ranima bientôt toutes les ambitions. Enfin, après un interrègne de dix mois, les électeurs se réunirent à Francfort; mais divisés en deux partis, ils formèrent deux assemblées. Le plus grand nombre proclama Louis de Bavière. La minorité choisit Frédéric d'Autriche. Les armes seules pouvaient déci-

der entre les deux compétiteurs. Jean, par haine contre la maison d'Autriche, avait voté pour le Bavaois, ne put se dispenser de prendre parti dans cette guerre, bien que sa présence fût, plus que jamais, nécessaire en Bohême. Il confia donc le gouvernement de ses États, pendant son absence, à Berthold d'Henneberg; mais l'énormité des impôts et l'admission exclusive des Allemands à tous les hauts emplois donnèrent bientôt lieu à des plaintes nombreuses. Pour les faire cesser, Jean remplaça Berthold par Henri de Lippe, et nomma Jean de Wartenberg au gouvernement de la Moravie. Malgré la réputation de ces deux seigneurs comme guerriers, les sujets de Jean ne gagnèrent pas au change. A cette époque, on retirait par semaine six cents marcs d'argent des mines de Kuttenberg. Les nouveaux gouverneurs en donnaient seize marcs au roi, et gardaient le reste pour eux. De plus, ils levèrent des impôts qui au lieu d'être consacrés aux besoins de l'État, entraient directement dans leurs coffres. Leur audace n'ayant pas plus de bornes que leur puissance, ils bravaient les plaintes et les murmures, et compromettaient gravement l'autorité royale; ils furent destinés; mais, pour leur arracher le pouvoir, il fallut recourir aux armes.

Ennuagé de ces troubles, qui ne lui laissaient point de repos, Jean retourna dans son duché, après avoir mis à la tête des affaires, en Bohême, Pierre, archevêque de Mayence. Mais ce prélat, d'un esprit juste et d'un caractère doux, ne put supporter la vie agitée à laquelle il se vit bientôt condamné par les rebellions continuelles des seigneurs; il remit ses pouvoirs à la reine, et retourna à Mayence. Cette retraite ne fit qu'accroître l'acharnement des ennemis d'Elisabeth, qui crut devoir enlever son fils Wenceslas dans la forteresse d'Ellbogen. A peine avait-elle quitté la capitale que les mécontents élurent quatre régentes, qui devaient présider aux affaires jusqu'au retour du roi.

Pendant ce temps, Jean se livrait aux plaisirs, dans le Luxembourg. Il

semblait avoir oublié sa femme ; il ne pensait pas à son royaume , et ne prenait souci que d'en toucher les revenus. Enfin , cédant aux instances de la reine , il reparut dans ses États , et reprit Wissehrad , ainsi que plusieurs châteaux. Les rebelles avaient déjà imploré leur grâce , lorsqu'un nouvel incident leur fit reprendre les armes. Le bruit courut que Jean voulait échanger la Bohême contre le haut Palatinat , et faire massacrer tous les grands. Ce fut alors comme un incendie qui enveloppa tout le pays : à peine le roi , accompagné de son épouse et de ses enfants , put-il gagner Égra , où l'attendait l'empereur Louis.

La Bohême , privée de son chef , se vit bientôt à la discrétion des rebelles , qui , maîtres des châteaux , se faisaient les uns aux autres une guerre acharnée. Enfin l'Empereur intervint , et ménagea un nouvel accommodement entre le roi et ses sujets. Jean promit de réformer tous les abus dont on se plaignait , et remplaça Henri de Lippha au timon des affaires. Mais l'esprit turbulent de ce seigneur ternissait l'éclat de ses belles qualités. Attaché aux intérêts d'Elisabeth , veuve de Wenceslas et ennemie mortelle de la reine , il parvint à persuader au roi que son épouse tramait un complot contre lui , en faveur de son fils , encore enfant. Ces calomnies ne pouvaient manquer d'être accueillies par un homme aussi crédule que Jean. Il rassembla quelques troupes et courut assiéger le château d'Elbogen , où se trouvait la reine. Au lieu de faire résistance , elle lui en ouvrit les portes ; mais la conscience de son innocence ne la rassurant pas contre les mauvais traitements auxquels son mari pouvait se livrer , elle se réfugia à Melnik avec quelques amis. Le roi eut la cruauté de faire enfermer son jeune enfant , âgé de trois ans , dans un cachot où il resta deux mois sans voir le jour. Il l'eut ensuite à Purglitz , sous la surveillance de Guillaume Hasenbourg. L'infortuné fut traité en prisonnier plutôt qu'en enfant royal. La reine , retirée à Prague , y excita le plus

vif intérêt. Elle implora l'assistance des Hongrois , et l'on s'arma pour sa cause. Jean accourut de la Moravie où il était , et s'empara du château et de la petite ville de Prague. Mais il fut repoussé dans l'ancienne ville. Des négociations s'entamèrent alors , et l'argent arrangea tout. Quand le roi eut satisfait son avarice , il confirma Lippha dans son gouvernement , et retourna dans le Luxembourg. Quant à la reine , elle vécut dans la plus grande retraite , manquant souvent du nécessaire que l'avarice de Lippha lui refusait (1320).

En 1322 , Jean revint pour fiancer ses filles , malgré leur jeune âge. L'aînée , Marguerite , qui n'avait pas encore neuf ans , fut promise à Henri de Bavière , et Gutta à Frédéric de Misnie. La reine suivit sa fille en Bavière , quittant sans regret un pays qui ne lui rappelait que l'ingratitude de ses sujets et la dureté de son époux. Jean resta pour conduire les Bohêmes à la guerre qui venait d'éclater entre les deux rois des Romains. A la bataille qui se livra à Muhlendorf , sur le territoire de Salzbourg , Henri , frère de Frédéric , tomba entre les mains de Jean , et Frédéric lui-même se rendit à son adversaire. Le succès était dû , en grande partie , au roi de Bohême , qui avait conseillé le combat. Il profita de cet avantage , et ne relâcha les ducs d'Autriche qu'après avoir exigé d'eux qu'ils renonceraient à toute prétention sur la Bohême , qu'ils restitueraient Znaim et plusieurs châteaux de Moravie , et qu'ils céderaient plusieurs villes dans la basse Autriche.

L'Empereur , pour prix du service qu'il avait reçu de Jean , avait promis à ce prince l'investiture du Brandebourg. Mais il oublia bientôt sa promesse , et donna ce margraviat à son propre fils. Indigné de cette mauvaise foi , Jean envahit la Lusace , se rendit maître des contrées occupées jadis par Otton le Long , et les réunit à la Bohême. Mais , au lieu de pousser plus loin ses conquêtes , il quitta subitement la Bohême , remit encore entre les mains de Lippha l'exercice de

son autorité, et se retira dans son petit comté. Cette fois, il emmena son fils, qu'il envoya faire ses études à l'université de Paris, sous la direction de Robert Roger, bénédictin limousin, depuis pape, sous le nom de Clément VI. Le précepteur avait prédit à son élève qu'il ceindrait un jour la couronne impériale; le jeune prince prit le nom de *Charles*, qu'il garda toujours depuis.

L'absence de la famille royale et de l'archevêque de Prague livrait la Bohême à la rapacité de son gouverneur. Lippa avait épuisé les ressources de la nation. Quand le roi faisait quelque courte apparition dans son royaume, c'en était que pour recueillir les sommes que Lippa avait amassées; et il allait ensuite les dissiper, soit à Luxembourg, soit à Paris. La reine eût voulu neutraliser le mauvais effet produit par les déprédations de Lippa; elle vint s'établir à Prague (1325). Mais elle essaya vainement de modérer l'avidité du gouverneur; et l'avarice de son mari la mit souvent elle-même dans de grands embarras. Cependant, dès qu'il s'agissait de l'agrandissement de ses États, Jean n'épargnait rien. Ainsi, quoiqu'il eût refusé la couronne de Pologne, qu'un parti de mécontents lui avait offerte, il prit possession du duché de Breslau, que lui avait cédé le duc Henri. Il convoitait aussi la Carinthie et le Tyrol. Le duc avait une fille unique, Marguerite, surnommée *Maultasch*, à cause de sa grande bouche; il la demanda pour son fils Jean, qui n'avait que cinq ans. La proposition fut agréée, et le jeune prince se rendit en Carinthie. Cet arrangement eut des suites fâcheuses pour le roi et pour la Bohême.

Jean n'était pas d'un caractère à rester en repos. Il se mit en marche, au milieu de l'hiver (1329), pour secourir l'ordre Teutonique contre les Lithuaniens. Ceux-ci furent partout écrasés; leurs villes furent incendiées, et trois mille des leurs faits prisonniers se convertirent au christianisme pour échapper à la mort. Jean rega-

gna alors le Luxembourg; mais il le quitta bientôt de nouveau et se rendit dans le Tyrol, où des députés vinrent lui offrir la soumission de plusieurs villes d'Italie. C'était une offre bien séduisante pour un prince aussi ambitieux que lui; aussi n'y résista-t-il pas. A la tête de quelques corps qu'il avait fait venir de Bohême, il enleva Brescia, Bergame, Crémone et Milan. Reggio, Modène, Vérone et Mantoue lui remirent spontanément leurs clefs. Ces succès éveillèrent la jalousie, et une ligue formidable se forma contre lui. Mais dans une entrevue qu'il eut avec l'Empereur, il parvint à conjurer l'orage, et Frédéric d'Autriche, qui était à la tête de ses ennemis, fut réduit à demander la paix.

Le roi avait laissé son fils Charles en Italie, où il se défendait vaillamment. Lorsqu'il lui donna l'ordre de revenir en Bohême, le jeune prince avait oublié sa langue maternelle; il ne trouva, à son arrivée, ni mère, ni sœur, ni parents, ni palais où il pût établir sa demeure, et il se logea dans une maison bourgeoise. Nommé gouverneur de Bohême et margrave de Moravie, il s'efforça de racheter les domaines aliénés de la couronne, et parcourut la Bohême, en rendant partout la justice. Mais les intrigues des grands parvinrent à le rendre suspect à son père, qui lui retira le pouvoir dont il l'avait investi. Cependant, convaincu plus tard de son innocence, il le réintégra dans ses dignités.

La possession de la Carinthie et du Tyrol fut l'occasion de deux guerres après la mort du duc Henri (1335). L'Empereur avait donné l'investiture du Tyrol à son fils Louis, et celle de la Carinthie à Otton, duc d'Autriche. Plusieurs princes allemands prirent le parti de l'Empereur, tandis que les rois de Pologne et de Hongrie se rangèrent du côté de Jean de Luxembourg. Charles soumit le Tyrol (1336), tandis que son père s'emparait de toute l'Autriche, depuis la Bohême jusqu'aux bords du Danube. Enfin, la paix fut signée à Ens, et le Tyrol

resta aux fils de Jean; mais la Carinthie fut cédée à l'Autriche en payement des frais de la guerre.

Jean fut moins heureux dans une seconde campagne qu'il entreprit contre les Lithuaniens. L'hiver avait été si doux, qu'il fut arrêté par les rivières et les marais de la Prusse. Il revint sur ses pas, et châtia, chemin faisant, l'insolence de l'évêque et du clergé de Breslau, qui avaient osé l'excommunier. Ensuite, afin de pouvoir se livrer au plaisir dans son comté, il donna le gouvernement de la Bohême à son fils, par qui il se fit payer, toutefois, cinq mille marcs d'argent, à titre de frais de voyage.

En 1342, se forma contre Jean une seconde ligue plus menaçante que la première. Marguerite, épouse de son fils, lit prononcer son divorce et donna sa main à Louis, fils de l'Empereur. Les princes ligués étaient l'Empereur, son fils, margrave de Brandebourg et époux de Marguerite, les rois de Hongrie et de Pologne, le duc d'Autriche, le margrave de Misnie et le duc de Schweidnitz. Jean passa du Luxembourg en Bohême : il avait perdu la vue; mais cette infirmité ne lui avait rien fait perdre de son énergie. « Plus nous aurons d'ennemis, » disait-il, plus nous amasserons de « butin. » Les Polonais, ayant à leur tête leur roi Casimir, furent les premiers prêts. Jean les défit, et les poursuivit jusque sous les murs de Cracovie. Le roi de Pologne, voyant son pays dévasté, appela son adversaire en combat singulier. Jean lui lit répondre qu'il fallait qu'il se fit d'abord crever les deux yeux, afin que les chances fussent égales; puis il poussa si vigoureusement le siège de Cracovie, qu'il contraignit Casimir à demander merci. L'Empereur prévoyant alors que tout le poids de la guerre allait retomber sur lui, proposa une entrevue. Elle eut lieu à Trèves, et la paix fut signée. Jean céda le Tyrol au fils de l'Empereur, et réserva pour les siens toute la Lusace et vingt mille marcs d'argent. Mais lorsqu'il s'agit de mettre ce traité à exécution, les princes Charles

et Jean, fils du roi, refusèrent d'y adhérer et d'obéir aux injonctions de leur père. « Le roi notre père, disaient-ils, « dépensera les vingt mille marcs sur « les bords du Rhin, et la haute Lu- « sace appartient déjà à la Bohême. » Cette résistance n'excita chez Jean aucun mouvement d'humeur. Au contraire, il alla trouver le pape, qui résidait alors à Avignon, et l'engagea à désigner Charles comme roi des Romains, et celui-ci fut, en effet, élu.

L'étroite union qui existait entre Jean et le roi de France le détermina ensuite à offrir à celui-ci le secours de son bras dans la guerre qu'il soutenait contre les Anglais. Il fit venir, à cet effet, son fils Charles, avec un secours de Bohémes; ils se trouvèrent à la sanglante bataille de Crécy, le 26 août 1346. Jean se tint d'abord à l'écart; mais quand il apprit que la victoire penchait du côté des ennemis, il ordonna aux chevaliers qui l'entouraient de le mener à l'endroit où combattait son fils. On lui représenta qu'étant privé de la vue, c'était s'exposer à un danger inutile. *N'importe, dit-il. je veux faire un coup d'épée; et il ne sera pas dit que je suis venu ici pour rien.* Sire, reprit alors les chevaliers, nous vous accompagnerons partout; puis, pour ne point le perdre dans la mêlée, ils attachèrent la bride de son cheval aux brides des leurs, et ils se précipitèrent avec lui au milieu des ennemis. Ils y périrent tous, après avoir fait des prodiges de valeur; Charles lui-même eut un cheval tué sous lui, reçut deux blessures, et ne dut son salut qu'à quelques-uns de ses chevaliers qui se sacrifièrent pour lui. Ainsi finit l'un des plus grands hommes de guerre et l'un des plus habiles politiques de ce siècle; ainsi se réalisa le vœu qu'il avait formé de périr sur un champ de bataille. Son épouse Elisabeth l'avait précédé dans la tombe, après avoir employé ses dernières années en exercices de piété et en œuvres de bienfaisance; elle était morte en 1330, à l'âge de trente-neuf ans. Jean s'était remarié en 1334, à Béatrix, fille de Louis 1<sup>er</sup>, duc

de Bourbon, dont il avait eu Wenceslas, qui fut son successeur au duché de Luxembourg. De son premier mariage, il avait eu Charles, qui fut roi de Bohême et empereur d'Allemagne; Jean, marquis de Moravie; Gutte ou Bonne, première femme du roi Jean de France, et Anne, mariée à Otton, duc d'Autriche.

CHARLES I<sup>er</sup> (1346-1378).

Charles, le premier roi de ce nom en Bohême, est connu dans l'histoire des empereurs d'Allemagne, sous celui de Charles IV. On peut dire qu'avec son règne commença pour la Bohême le siècle d'or. En effet, ce fut l'époque de la plus grande prospérité et de la plus grande puissance de ce pays. Il n'entre pas dans notre plan de raconter ce que ce prince fit comme empereur et comme roi des Romains; nous ne devons le considérer que comme roi de Bohême. (Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 33 et suiv.)

Il fut couronné à Prague par l'archevêque Ernest; ses premiers soins furent ensuite donnés à l'embellissement de cette capitale: elle comprenait déjà deux villes; il y en ajouta une troisième, plus grande que les deux autres, et qui s'étendit depuis Wissehrad jusqu'à Porsitz. Il l'entoura d'une épaisse muraille, et voulut lui donner le nom de Karlow ou Karlstadt; mais l'usage a consacré celui de *Nouvelle-Ville* (Neu-Stadt), qu'elle porte encore maintenant. Il jeta les fondements du château fort de Karlstein, destiné à renfermer le trésor royal, et ce monument est encore aujourd'hui l'un des plus beaux de la Bohême. Il acheva aussi l'église de Saint-Veit, commencée par son père, et fit commencer le grand pont sur la Moldau. Mais le plus important des établissements dont il dota la Bohême fut l'université de Prague, fondée en 1347, à l'instar de celle de Paris. Cette université acquit bientôt une grande célébrité, et, des son origine, elle fut fréquentée par un grand nombre d'étudiants. Charles la visitait souvent; il prenait tant de plaisir à en-

tendre les leçons des professeurs, et les disputes des écoliers, qu'il y passait quelquefois plusieurs heures de suite; et quand ses courtisans, qui n'avaient pas comme lui le goût des lettres et des arts, l'avertissaient qu'il était l'heure de souper: « C'est ici » mon souper, répondait-il, je n'ai pas le loisir d'en faire un autre. » Il divisa la Bohême en un certain nombre de cercles, et, par une ordonnance donnée à Prague, le 7 avril 1348, il confirma et expliqua les privilèges que, dans ses lettres, l'empereur Frédéric II avait reconnus aux Bohêmes; il y décida toutefois que l'élection des rois n'appartiendrait aux états que dans le cas où il n'y aurait plus ni fils ni filles de la famille royale.

Les ennemis de Charles lui opposèrent un prétendant à l'empire, Gunther de Schwarzbourg. Mais un adversaire qui n'avait ni troupes ni territoire, était peu à craindre; Charles en fut quitte pour payer les dettes de Gunther, après la mort duquel il ne rencontra plus d'obstacles. Non seulement il fut couronné à Rome par deux cardinaux, mais il reçut à Arles la couronne qu'aucun empereur n'avait portée depuis trois siècles.

Toujours occupé du soin d'agrandir la Bohême, il employa dans ce but toute la puissance que lui donnait la dignité impériale. Il confirma aux rois de Bohême, par une bulle d'or, le droit de concourir à l'élection des empereurs; il acheta de l'électeur palatin une grande partie du haut Palatinat, et il la réunit à la Bohême, ainsi que la ville et le cercle d'Egra, la Silésie, la Lusace et le Brandebourg, qu'il acquit d'Otton de Bavière, en 1373; enfin, il fit avec les ducs d'Autriche un traité pour le règlement des successions qui pouvaient leur échoir. Mais il détruisit, deux ans avant sa mort, l'effet de toutes les peines qu'il s'était données, et il démembra lui-même ses États, en donnant la Bohême et la Silésie à son fils aîné Wenceslas, le Brandebourg à son second fils, Sigismond, et la Lusace au troisième, Jean.

Charles mourut à Prague, le 29 novembre 1378, à l'âge de soixante-quatre ans. Jamais la Bohême n'avait été si forte, si respectée au dehors; jamais on n'avait joui d'une pareille sécurité au dedans. Les brigands avaient été anéantis avec les châteaux qui leur servaient de repaires. Les lettres fleurissaient à l'université naissante; enfin, le commerce attirait les étrangers et peuplait les villes.

Charles avait été marié quatre fois; sa première femme, Blanche, fille de Charles de Valois et sœur de Philippe VI, roi de France, ne lui avait donné que quatre filles; de la troisième, Anne, fille de Henri II, duc de Schweidnitz, il avait eu Wenceslas; enfin, la quatrième, Elisabeth, fille de Bogislas V, duc de Poméranie, lui avait donné Sigismond, Jean, et deux filles. Son second mariage avec Anne, fille de Rodolphe, électeur palatin, avait été stérile. Jean, frère de Charles, laissait également trois fils, Jodok, Sobeslaw et Prokob. Ainsi, à la mort de Charles I<sup>er</sup>, il y avait six princes de la dynastie de Luxembourg; mais tous moururent sans laisser de postérité.

#### WENCESLAS IV (1378-1419).

Dès l'année 1363, Wenceslas avait été, par les soins de son père, couronné roi de Bohême, et les électeurs l'avaient, en 1376, élu roi des Romains. Il avait dix-huit ans lorsque son père mourut. Il cultivait les lettres; mais il avait, comme son aïeul, le goût de la dissipation, et comme lui il extorqua l'argent de son peuple pour le porter à l'étranger. La violence de son caractère ne fit que s'accroître par l'usage immodéré du vin, auquel il s'abandonna, lorsqu'il fut monté sur le trône. Il était excessivement sévère dans l'administration de la justice, et plusieurs de ses jugements furent même dictés par la cruauté. Les chanoines de Breslau furent les premiers qui éprouvèrent l'effet de ses rigueurs. Leur évêque avait excommunié le peuple de cette ville : il les fit chasser, et livra leurs habitations aux fu-

reurs de la populace, jusqu'à ce qu'ils vinssent lui demander grâce (1383).

Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Allemagne, il conçut des soupçons sur la fidélité de la reine. Il voulut arracher au confesseur de cette princesse, Jean Népomucène, le secret de sa confession; n'ayant pu y parvenir, il fit précipiter ce respectable prêtre du pont de la Moldau dans le fleuve; et ceux qui osèrent élever la voix pour protester contre cette atrocité furent décapités ou jetés dans les prisons. Une autre fois, il fit noyer le vicair général de l'archevêque, parce qu'il avait confirmé, contre sa volonté, l'élection d'un abbé; tandis que, par une bizarrerie inexplicable, il laissait impuni le massacre de plusieurs milliers de juifs que les bourgeois de Prague avaient égorgés pour venger l'outrage fait, par quelques-uns de ces malheureux, à un prêtre qui portait le viatique à un moribond.

Cependant les Bohêmes, de plus en plus écrasés d'impôts, et exclus des premières places que le roi n'accordait qu'aux Allemands, adressèrent leurs plaintes au second fils de Charles I<sup>er</sup>, Sigismond, devenu roi de Hongrie par son mariage avec Marie, fille de Louis le Grand (1392). Ils lui offrirent la couronne de Bohême et reçurent de lui le conseil de s'assurer d'abord de la personne de Wenceslas. En effet, le roi fut arrêté à Beraun et conduit à Prague. Et lorsque son second frère Jean vint avec des troupes pour le délivrer, il fut transféré à Krumau, et de là dans un château fort, en Autriche (1394).

Mais les armements de son frère et de son cousin, les menaces de l'Empire et les lenteurs de Sigismond, qui n'osait se déclarer ouvertement, refroidirent les mécontents. Ils se réconcilièrent avec Wenceslas et lui rendirent la liberté. Il avait promis l'oubli du passé. Mais dès qu'il se crut assez affermi sur le trône, il fit massacrer les chefs des revoltes, qu'il avait fait inviter à un banquet par Jean d'Opeln, commandant de Karlstein.



Sa vengeance assouvie, il se rendit en Allemagne, où il eut une entrevue avec le roi de France, dans le dessein de rétablir la tranquillité dans l'Église. Les deux monarques s'accordèrent sur la nécessité de faire abdiquer les deux papes, Benoît et Boniface, et de les remplacer par un autre pontife.

A son retour, Wenceslas trouva la Bohême en pleine révolte; mais des mesures vigoureuses firent tout rentrer dans l'ordre. L'Allemagne et la Bohême eussent peut-être pu alors jouir des bienfaits de la paix, si Boniface, dans l'intérêt de sa conservation, n'eût juré la perte de Wenceslas. Ce fut à l'instigation de ce pontife que les électeurs déposèrent ce prince, et lui donnèrent pour successeur à l'empire, Ruprecht (Robert), comte palatin du Rhin (1400).

La conduite du pape excita une vive irritation en Bohême; les prêtres protestèrent du haut de leurs chaires. Jean Huss, professeur de l'université et prédicateur de l'église de Bethléem, se distingua surtout par l'énergie de ses déclamations. Ses mœurs étaient irréprochables, sa parole puissante et son humilité sans bornes. Après s'être élevé contre les vices de la noblesse, il attaqua ceux du clergé. En vain, Wolfram, archevêque de Prague, le dénonça-t-il au roi, il ne put obtenir d'autre réponse que celle-ci : « Tant que Huss a prêché contre nous, cela a été très-bien; aujourd'hui qu'il vous attaque, vous voulez que j'intervienne. Ayez donc, au moins, autant de patience que nous. » Le roi laissa Huss développer ses doctrines avec d'autant plus de liberté, que le prédicateur n'épargnait pas Boniface. Tandis que tous les esprits étaient occupés de ces querelles, Ruprecht se mettait en mesure de faire valoir ses droits. Il vint assiéger Wenceslas dans Prague. La capitale fut sauvée et l'ennemi chassé du territoire, mais on perdit le haut Palatinat, Pirna, et d'autres parties de la Misnie.

Il avait toujours régné beaucoup de froideur entre Sigismond et Wences-

las. Ces deux princes s'associèrent cependant pour envahir l'Allemagne et y rétablir Wenceslas sur le trône impérial. Mais Wenceslas n'obtint pas de cette expédition tout le succès qu'il en attendait; n'ayant pas voulu exécuter les promesses qu'il avait faites, il fut fait prisonnier par Sigismond (29 août 1402), et envoyé à Vienne sous la garde du duc Albert. Sigismond exerça alors en Bohême l'autorité royale sans prendre le titre de roi. Mais il manquait de l'énergie nécessaire pour contenir la turbulence indomptable des Bohêmes. Les routes, dans les provinces, se couvrirent de brigands. L'archevêque de Prague, le seul qui se montrât zélé pour la justice et l'ordre, en fit pendre cinquante dans les environs de la capitale. Cependant, après seize mois de captivité, Wenceslas fut mis en liberté par les ducs d'Autriche eux-mêmes, qui redoutaient la réunion de la Bohême et de la Hongrie dans une seule main; néanmoins, ils firent ensuite alliance avec Sigismond. Quant à Wenceslas, il rentra dans sa capitale, et s'enferma immédiatement à Wissehrad, tant était grande la défiance que lui inspiraient la noblesse et les bourgeois.

Les Allemands jouissaient alors en Bohême de grands avantages. Charles I<sup>er</sup> s'était efforcé de leur donner toutes les places de l'université, et de les déterminer à fonder des établissements de commerce dans ses États. A Prague, ils nommaient seize sénateurs, tandis que les bourgeois bohêmes n'en élisaient que deux. Cette partialité excita contre le gouvernement une haine qui finit par éclater et ensanglanta les rues de la capitale. Plusieurs Allemands furent tués (1406), sans qu'on inquiétât les meurtriers. Jean Huss et Jérôme de Prague, ardents patriotes, travaillèrent à diminuer la prépondérance que les Allemands exerçaient à l'université; et ils mirent tant de persévérance dans leurs sollicitations auprès de Wenceslas, que celui-ci fut forcé de déclarer qu'à l'avenir les Bohêmes éliraient seize sénateurs et les Allemands seulement deux. Cette

décision produisit une grande révolution à Prague. Les étudiants allemands quittèrent l'université avec leurs professeurs, et, si l'on en croit les chroniques, trente-six mille sortirent en quelques jours de la capitale, pour aller peupler d'autres académies, telles que celles de Leipzig, d'Ingolstadt et de Rostock. Les habitants s'aperçurent alors de la perte qu'ils venaient de faire. Ils accablèrent Jérôme de reproches; mais Huss les consola, en leur représentant qu'an moins ils étaient maîtres chez eux. Alors ce prédicateur n'avait pas encore été accusé d'hérésie, quoique déjà il eût attaqué le trafic des indulgences. En 1409, Benoît XIII et Grégoire XII se disputaient la tiare; toute l'Europe se déclara contre eux; les cardinaux s'assemblèrent pour élire un autre pape, et la dispute continua entre Huss et l'archevêque Šbinko, partisan de Grégoire. Šbinko déclara schismatiques l'université et le professeur, et interdit à ce dernier la prédication. Huss n'en soutint pas moins en chaire les principes de Wiclef, et continua ses cours. La noblesse et la plus grande partie de la Bohême se rangera bientôt de son côté. L'archevêque fit brûler publiquement les écrits de Wiclef; le pape Jean XXIII excommunia Huss, mais celui-ci refusa de comparaître au tribunal du pontife, et en appela du pape au Christ et au prochain concile.

Cependant Wenceslas restait indifférent à toutes ces disputes : il pensait avec raison que tant que les esprits seraient occupés de querelles théologiques, ils ne songeraient pas à se mêler des affaires publiques. Son adversaire Ruprecht n'existait plus. Les électeurs se réunirent pour procéder à une nouvelle élection; leur choix tomba sur Sigismond, et Wenceslas lui-même donna sa voix à son frère, en ne se réservant que le titre d'Empereur.

En 1412, le pape fit publier une croisade contre Ladislas, roi de Naples. Il promit indulgence plénière à ceux qui en feraient partie. De son côté, Huss, dont on n'entendait plus

parler depuis quelque temps, se révéla, monta en chaire dans l'église de Bethléem et prêcha contre les indulgences, en traitant le pape d'antechrist. Toute la ville fut bientôt en fermentation, et les partis menaçaient d'en venir aux mains; mais le départ de Huss prévint de plus grands désordres. Il sortit de Prague sur l'injonction de l'archevêque, se retira à Hussinetz, lieu de sa naissance, et continua à prêcher dans les villes et les villages du cercle de Bechin, qui fut plus tard le centre de la secte des Taborites, les plus turbulents et les plus braves des Hussites. Des messagers furent envoyés au pape pour l'informer de ce qui se passait. Le concile de Constance venait d'être convoqué; Huss et Jérôme furent cités, d'après le conseil de l'empereur Sigismond, à y comparaître, pour y rendre compte de leurs doctrines et de leur conduite. Huss, muni d'un sauf conduit de l'Empereur, s'y présenta, accompagné de trois seigneurs bohèmes, Jean de Culm, Wenceslas de Duba et Henri de Latzenboch. Mais à peine fut-il arrivé que, malgré le sauf-conduit impérial, on se saisit de lui, et, lorsqu'il voulut parler pour se défendre, les clameurs de ses juges étouffèrent sa voix. Condamné à être brûlé vif, il marcha au supplice avec un courage qui frappa d'étonnement et d'admiration ses ennemis eux-mêmes (1415). L'année suivante, Jérôme subit le même sort. « Tous deux, dit Aeneas Sylvius, moururent avec fermeté. Ils marchèrent au bûcher comme à un festin. Aucune plainte, aucun gémissement ne trahit leurs souffrances. Il n'y a pas un philosophe qui ait montré à ses derniers moments la tranquillité qu'ils conservèrent au milieu des flammes, où ils chanterent un psaume que la douleur ne put interrompre. »

Ces riueurs n'eurent pas le résultat qu'en attendait le concile. Loin de là, la guerre embrasa la Bohême et menaça de s'étendre en Allemagne. Les cendres de Huss avaient été jetées dans les flots du Rhin; ses partisans recueillirent la terre du lieu où l'on

avait élevé son bûcher et l'apportèrent à Prague. En même temps, un autre sectaire apparut en Bohême; c'était Jacob Miez, qui avançait que le saint sacrement pouvait être reçu sous les deux espèces. Il se fit de nombreux partisans dans le peuple.

L'étincelle lancée par Huss avait allumé un immense incendie. La nation se forma en deux camps; l'un prenait le parti du concile, l'autre, celui des dissidents. Nicolas, seigneur de Hussinetz, était à la tête des derniers. Il demanda à Wenceslas quelques églises où l'on pût recevoir la communion sous les deux espèces; et on lui accorda ce qu'il demandait, à condition qu'il sortirait de Prague. L'université adopta les nouvelles doctrines; alors Wenceslas vit enfin qu'il s'était trompé en n'attachant aucune importance à ces divisions, et il fut forcé de chercher un asile dans son château de Toczuk. Des députés vinrent le prier de retourner dans sa capitale. « Mon cher Rosenberg, répondit-il à celui qui était à la tête de la députation, vous dites que les Bohèmes s'étonnent que je préfère ces sauvages contrées à la capitale; mais sachez que je crains la Tour Noire. Il n'est pas étonnant que je me sois éloigné de vous, car il n'y avait de sûreté pour moi, ni dans mon palais, ni au couvent de Königsal. L'air est plus sain ici que dans la tour de Vienne. » Il revint cependant ensuite à Wissehrad.

Martin V venait d'être élu pape à Constance. Les troubles causés par les Hussites ayant été attribués à la faiblesse de Wenceslas, on résolut d'éloigner de l'université les propagateurs des doctrines de ces sectaires. Le cardinal Dominique fut envoyé en Bohême; ce prélat avait à peine passé les frontières du royaume, qu'il fit brûler un prêtre et un bourgeois schismatiques. Ce n'était pas le moyen d'apaiser les esprits; le peuple se souleva contre lui, et il fut obligé de se sauver à Vienne, d'où il écrivit au pape qu'il n'était pas possible de réduire les Bo-

hèmes autrement que par les armes (1418).

Cependant Wenceslas était toujours à Wissehrad, et, redoutant une révolte des habitants, il avait ordonné que toutes les armes qu'ils avaient en leur possession lui fussent remises. Jean de Troznow, surnommé Ziska, était alors chambellan de Wenceslas. Il s'était distingué dans les campagnes de Prusse et de Lithuanie, et y avait perdu un œil. Ami de Huss et de Jérôme, il était, depuis leur supplice, plongé dans une morne tristesse. Un jour que le roi lui demanda la cause de son abattement : « Quel est donc, répondit-il, le Bohème qui peut voir d'un œil indifférent de telles choses ? » — « Que faire, mon cher Jean ? répliqua le roi. Si tu connais un moyen de venger tes Bohèmes, emploie-le; je te donne tout pouvoir. » Ziska n'oublia pas ces paroles, et il quitta aussitôt la cour pour aller habiter Prague.

Cependant l'ordre intimé aux Bohèmes de déposer leurs armes avait exaspéré les esprits. Ziska se présenta au milieu des mécontents et leur dit : « Je ne comprends pas votre consternation. Je connais le roi mieux que vous ne le connaissez. Prenez vos armes et rendez-vous à Wissehrad; Wenceslas sera charmé de vous voir ainsi. Je consens à me mettre à votre tête, si vous voulez suivre mon conseil. » Sa proposition fut accueillie et il les conduisit auprès du roi, à qui il adresse ces paroles : « Nous vous apportons les armes que vous nous avez demandées, et nous sommes tous prêts à verser notre sang pour V. M. » Le roi loua les habitants de leur zèle; il les renvoya avec leurs armes, et depuis lors, Ziska fut en grande estime parmi les Bohèmes.

Sur ces entrefaites, les paysans se rassemblèrent au nombre de quarante mille hommes sur la montagne de Hradisch, où s'élevait jadis le château de Chomow, et à laquelle ils avaient donné le nom de *Tabor*. Un moment, cette multitude menaça de fondre sur Prague; toutefois, l'orage se dissipa

bientôt; mais il n'en fut pas de même dans la ville, où Ziska s'était mis à la tête du mouvement. Les sénateurs ayant, de leurs fenêtres, lancé des pierres sur le peuple, la foule ameutée envahit leur palais, et treize de ces magistrats furent jetés par les fenêtres et reçus par la populace sur des pointes de lances et de javelots. Cette exécution, à laquelle on a donné le nom de *défénestration*, était le moyen qu'employait ordinairement le peuple de Prague pour se débarrasser des magistrats qui lui déplaissaient.

Wenceslas mourut au milieu de ces troubles, le 16 août 1419, sans laisser de postérité. Peu de rois ont été aussi maltraités que lui par les historiens. Les Allemands surtout l'ont peint sous les couleurs les plus défavorables. Il est vrai qu'il ne possédait pas les qualités brillantes de son père, et qu'il céda trop souvent à ses mauvais penchants; mais on doit au moins lui rendre la justice de reconnaître qu'il tenait à la stricte observation des lois.

#### GUERRE DES HUSSITES (1419-1436).

La mort de Wenceslas IV fut le signal de la guerre connue sous le nom de *guerre des Hussites*, la plus meurtrière, la plus atroce qui ait jamais ensanglanté l'Europe. Le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague en fut le prétexte. Les furieux qui voulaient venger la mort de ces chefs de secte envahirent les couvents et les églises de Prague, et mirent en pièces les orgues, les statues et les tableaux. La persécution tomba de tout son poids sur les chartreux, qui avaient mis le plus d'ardeur à poursuivre Jean Huss. Conseils modérés, emploi de la force, tout fut tenté, mais inutilement, par la reine douairière. Ses soldats brûlèrent l'hôtel de ville; les Hussites, par représailles, mirent le feu au palais de l'archevêque, assiégèrent Hradschin, et la reine eut peine à s'échapper. On convint enfin d'un armistice; mais, tandis que la tranquillité régnait à Prague, on se battait hors

des murs avec une rage dont les guerres de religion peuvent seules fournir des exemples. Dans une seule année, les habitants de Kuttenberg jetèrent et firent périr dans les mines 1,600 Hussites.

La couronne de Bohême appartenait de droit au frère de Wenceslas, Sigismond, qui était déjà empereur d'Allemagne et roi de Hongrie; mais il était devenu un objet d'exécration pour tous les sectateurs de Jean Huss, qui lui reprochaient d'avoir livré leur chef à ses bourreaux, en lui accordant un sauf-conduit qu'il n'avait pas fait respecter. N'osant pénétrer en Bohême pour assembler les états à Prague, il les convoqua à Brunn. Avec un peu plus de modération et de sagesse, il n'eût peut-être pas été impossible de ramener la paix et la concorde dans ce malheureux pays; mais, tout en poursuivant à outrance les Hussites, Sigismond se retira à Breslau, comme s'il eût craint de se trouver en face du danger. Les prêtres hussites, de leur côté, maintenaient l'exaltation dans les esprits. Ils assuraient que le Christ allait descendre sur la terre, et que toutes les villes, à l'exception de Pilsen, de Saatz, de Laun, de Schlan et de Klattau, seraient dévorées par le feu. Ils cherchèrent à s'emparer des châteaux forts. Leur quartier général était sur une montagne qui dominait le Luschnitz; ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent Tabor, nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. De là le nom de *Taborites* qu'on leur donna. Ziska fit de cette ville une place formidable. Ce terrible guerrier, qui ne put jamais être vaincu, malgré le dénuement où se trouvait son armée, avait l'habitude de s'enfermer dans un cercle de chariots, lorsqu'il était attaqué, et jamais ses ennemis ne purent pénétrer dans cette enceinte. Prague s'était déclarée pour les Hussites; mais Hradschin et Wisschrad tenaient toujours pour Sigismond. Ziska se mit en mouvement avec toutes ses forces, pour faire le siège de ces deux places. Tout ce qui s'opposa à sa marche fut renversé. Mais comme les

assiégés, auxquels Sigismond avait trouvé moyen de faire passer des provisions, pouvaient tenir longtemps, il se retira sur la montagne de Witkow, et s'y fortifia. Là, il eut à soutenir une attaque de toutes les forces de Sigismond, qui, avec deux corps de réserve, resta spectateur du combat de l'autre côté de la Moldau. Ziska laissa les ennemis s'avancer jusque sous ses fortifications, puis il tomba sur eux comme la foudre et les écrasa. Depuis ce temps, la montagne fut appelée Ziskaberg (montagne de Ziska). Une réconciliation fut ensuite tentée entre Ziska et Sigismond; mais l'Empereur ne voulut souscrire à aucune condition venant de ceux qu'il considérait comme des rebelles; il se dirigea sur Kutenberg en dévastant tout ce qui se trouvait sur son passage, et, avant de partir, il enleva les statues d'or et d'argent de l'église métropolitaine de Prague, montrant ainsi qu'il était aussi bon Hussite que Ziska; la seule différence qu'il y eut en effet entre eux, c'est que celui-ci brisait des saints de bois pour obéir à ses convictions religieuses, tandis que l'Empereur volait des statues de métaux précieux pour s'en approprier la valeur (juillet 1420).

Wissehrad ne tarda pas à se rendre; et il fut aussitôt question de choisir un autre roi. Nicolas de Hussinetz combattit opiniâtrément ce projet; mais sa mort laissa bientôt le commandement en chef à Ziska, qui, jusque-là, avait servi sous ses ordres. On entra alors en négociation avec le roi de Pologne, Ladislas Jagellon, et on lui offrit la couronne de Bohême; mais il refusa; d'ailleurs, chaque fois que la fortune se tournait du côté des adversaires des Hussites, Sigismond revenait ranimer les espérances de ses partisans. Les habitants de Kutenberg lui étaient entièrement dévoués, et ils traitaient avec une barbarie révoltante les Hussites qui tombaient entre leurs mains. Tantôt ils les faisaient périr dans les flammes, tantôt ils les jetaient dans les mines, où ils les laissaient mourir de misère et de faim. Les Hussites usaient de représailles. Ayant pris

Kommotan dans le cercle de Saatz, ils en passèrent tous les habitants au fil de l'épée, et deux mille cinq cents cadavres encombrèrent les rues de cette ville. Une autre fois, ils brûlèrent, sur la place de Beraun, trente-sept prêtres catholiques. Les états s'assemblèrent plusieurs fois pour aviser aux moyens d'arrêter ces atrocités; ils confièrent, dans une réunion qui eut lieu à Czaslau, le gouvernement de la Bohême à vingt personnes, qu'ils revêtirent de pouvoirs souverains; mais les partis s'inquiétaient peu de ces délibérations; et les villes étaient prises, reprises et saccagées sans que le gouvernement pût intervenir. Vers cette époque, Ziska perdit, au siège du château de Raab, l'œil qui lui restait; on pensait que cet accident l'éloignerait du théâtre de la guerre; mais il n'en fut rien: il continua au contraire à combattre avec plus de fureur encore et plus de succès qu'auparavant. Une des armées les plus considérables que Sigismond eût mises en campagne se porta, par Eggra, sur le cercle de Saatz; mais, à l'approche de Ziska, la terreur s'empara des Allemands, qui se débandèrent sans qu'il fût possible de les rallier. Plus tard, une autre armée, arrivant du côté de la Moravie, vint assiéger Ziska dans son camp, défendu, comme toujours, par des chariots. On croyait que c'en était fait du chef des Hussites; mais il parvint à se sauver au milieu de la nuit, sans avoir perdu un seul homme. Les armées en vinrent aux mains à Deutsahrad; et Ziska y eut encore l'avantage: sept drapeaux et cinq cents chariots chargés de butin furent le fruit de cette journée. Rien ne s'opposant plus alors à sa marche, il porta ses armes victorieuses jusqu'au cœur de l'Autriche.

Après le refus de Ladislas, les Bohêmes avaient offert la couronne à Korybut, son neveu. Ce prince vint en effet se faire couronner à Prague; mais son élection fut l'occasion d'un schisme politique entre les Hussites. Ziska et ses partisans refusèrent de le reconnaître; ceux de Prague le sou-

tinrent; Ziska remporta sur eux plusieurs victoires signalées, et les força à se soumettre à ses ordres (1423). On le considéra dès lors comme l'arbitre du sort de sa patrie; Sigismond désespérant de triompher de lui par la force, entama des négociations, et lui offrit le gouvernement de la Bohême et le commandement de ses armées, avec le titre de vicaire général. Mais la mort enleva Ziska au milieu de ces négociations. Il périt, le 11 octobre 1424, de la peste qui ravageait son camp. On lui érigea dans la cathédrale de Craslaw un tombeau magnifique, qui subsistait encore en 1625, lorsque Ferdinand II remporta sur Frédéric V, que les Bohêmes avaient choisi pour roi, la bataille de la montagne Blanche.

Ziska était de taille moyenne et d'une constitution athlétique. Il portait le costume des Slaves, et avait pour armes un sabre et une massue. Il penchait un peu en avant sa tête largement développée; il avait la barbe noire, la bouche grande, le nez épais; l'ensemble de sa figure présentait l'empreinte des fatigues qu'il avait éprouvées. La nature vindicative et implacable de son âme se peignait dans ses traits; cependant il possédait des qualités héroïques, et il eût mérité d'être placé au rang des plus grands hommes, s'il eût été accessible aux sentiments d'humanité et n'eût pas commandé dans une guerre civile. Quoi qu'il en soit, son nom est resté populaire en Bohême, où les jeunes gens racontaient encore avec orgueil, à la fin du siècle dernier, les grandes batailles que leurs ancêtres avaient gagnées contre les Allemands, sous le commandement de Jean Ziska. Ferdinand I<sup>er</sup> visitait un jour la cathédrale de Craslaw; il y vit une grande massue de fer suspendue près d'un tombeau, et demanda quel était le guerrier à qui avait appartenu cette arme redoutable. Personne n'osait répondre; enfin, un des assistants, plus hardi que les autres, prononça le nom de Ziska. *Fil! fil!* s'écria l'Empereur, *cette mauvaise bête, toute morte qu'elle est depuis cent ans,*

*fait encore peur aux vivants, et il se hâta de sortir.*

Procope le Grand et Procope le Petit se mirent après lui à la tête des Hussites. La fortune n'abandonna pas leur cause; la défaite d'Albert, duc d'Autriche et gendre de Sigismond, en Moravie, et celle des Allemands à Bichanj (16 juin 1426), où quinze mille d'entre eux perdirent la vie, prouvèrent que le fanatisme des sectaires, à défaut des talents de Ziska, suffisait pour leur assurer la victoire. L'expérience, toutefois, ne fut pas perdue pour les Allemands: ils comprirent le danger où serait l'Empire, si les Hussites, demeurant unis, descendaient de leurs montagnes. En conséquence, trois corps d'armée envahirent la Bohême; mais les Hussites n'eurent qu'à se montrer, et la terreur sembla prêter des ailes à leurs ennemis, tant leur fuite fut rapide. Procope le Grand, marchant sur les traces de Ziska, fut partout vainqueur. Il ruina la Saxe, la Misnie, le Brandebourg et la Lusace (1430). Un autre corps se jeta en Franconie et en Bavière, et se porta jusque sous les murs de Ratisbonne. Plus de cent villes furent saccagées. Le butin fut immense.

Cependant les états de l'Empire s'assemblèrent à Nuremberg, en 1430, et une croisade fut prêchée contre les Hussites; une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins et de quarante mille cavaliers inonda les cercles de Pilsen, de Precllin, d'Ellbogen: elle était commandée par Frédéric, électeur de Brandebourg. Sous ses ordres étaient le cardinal Julien, les électeurs de Cologne et de Saxe, et les évêques de Bamberg et de Wurzburg. Procope, qui n'avait que cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie, marcha à leur rencontre. A sa vue, les Allemands se mirent à fuir, et le cardinal eut toutes les peines du monde à les rallier à Riesenberg. Ils s'y enferment dans un cercle de voitures; mais, quand ils virent avancer Procope, une terreur insurmontable les saisit de nouveau, ils abandonnèrent leur camp et trois mille chariots pesamment chargés. Douze mille d'entre eux

demeurèrent sur la place, ou perdirent la vie en fuyant; le vainqueur ne cessa de les poursuivre que quand il fut fatigué de carnage, et il alla piller le Brandebourg et la Saxe. L'Autriche, la Hongrie, la Moravie, la Silésie, le Brandebourg, la Franconie, la Bavière et la Saxe avaient éprouvé ce qu'il en coûtait pour se mesurer avec les Bohêmes : l'Allemagne entière tremblait au bruit de leurs armes. Le concile de Bâle résolut d'employer des moyens de conciliation pour les faire rentrer dans le giron de l'Eglise. On convint que des négociateurs, députés de la Bohême et du concile, entreraient en conférence, d'abord à Égra, puis à Bâle. On discuta pendant deux ans avant de tomber d'accord; et enfin un traité, connu dans l'histoire sous le nom de *Compactata*, fut conclu et approuvé, et l'on permit aux Hussites de recevoir la communion sous les deux espèces. Les Bohêmes se réconcilièrent ainsi avec l'Eglise, et le pape Eugène les nomma ses enfants les plus chers. Les Taborites seuls rejetèrent tout accommodement, et les seigneurs bohêmes prévoyant qu'il n'y aurait pour leur patrie aucune tranquillité tant que ces fanatiques existeraient, prirent eux-mêmes le parti de les exterminer. De son côté, Procope marcha contre la capitale, faisant un désert de tous les pays qu'il traversait. Il avait avec lui l'élite de l'armée; dès qu'il fut instruit de l'approche des seigneurs, il fit dresser son camp à Lipan, entre Boemischbrad et Kaurzim, et en face de celui que ses adversaires avaient établi à Krzib. Ses forces montaient à dix mille hommes de pied, mille chevaux et sept cents chariots; celles des ennemis étaient à peu près égales. Meinhart, qui les commandait, voulait livrer la bataille dans la plaine. Il avança jusqu'au camp de Procope et semit à fuir. Les Taborites, sortant aussitôt de leurs retranchements, le poursuivent; mais tout à coup Meinhart se retourne, le combat s'engage, et, après des prodiges de valeur, les Taborites sont

défaits. Procope voyant alors l'affaire désespérée, se précipite au milieu des ennemis et meurt en héros; la plupart de ses compagnons partagèrent son sort (1434). Parmi les prisonniers, les uns furent brûlés vifs, les autres faits esclaves, et la ville de Tabor, privée de ses défenseurs, ouvrit ses portes. Ainsi se trouvaient justifiées ces paroles de l'Empereur : « que les Bohêmes ne pouvaient être vaincus » que par les Bohêmes; » et telle fut la fin de cette guerre où tant d'énergie, tant de talents avaient été dépensés par la Bohême à se déchirer elle-même, quand elle eût pu exciter l'admiration de l'Europe en les employant dans un but utile.

Sigismond fut enfin reconnu, sous promesse d'accepter les articles sanctionnés par le concile, de maintenir les privilèges du royaume, de restituer les saintes images et les bijoux de la couronne, de n'admettre aucun étranger, ni dans son conseil, ni dans les tribunaux, et, en cas d'absence, de ne confier le gouvernement qu'à des Bohêmes.

#### SIGISMOND (1436-1437).

Sigismond était d'un âge très-avancé quand il commença son règne éphémère. Son épouse Barbara, dans la prévision de la mort prochaine du roi, mit en jeu toutes sortes d'intrigues pour se préparer la voie des trônes de Bohême et de Hongrie. Elle sut associer à sa cause les principaux chefs des Hussites, tels que Lippa, Sternberg et George Podiebrad. Mais Sigismond s'aperçut de ses menées. S'étant rendu à Znaïm, afin d'embrasser, avant de mourir, sa fille Elisabeth, mariée au duc d'Autriche, il y fit arrêter la reine, et, par testament, désigna son gendre pour son successeur. Quelques jours après, il avait cessé de vivre (9 décembre 1437).

#### ALBERT (1437-1439).

Sur la proposition de Gaspard de Schlik, chancelier du royaume, Albert fut élu roi de Bohême. Ses droits reposaient sur son union avec Elisabeth, fille unique de Sigismond;

et sur les dernières volontés de celui-ci. Les Hussites et leur chef, George Podiebrad, lui opposaient Casimir, frère du roi de Pologne. Le duc d'Autriche l'emporta. Mais il eut aussitôt à défendre le trône qu'il venait d'obtenir contre les Hussites réunis à un corps de six mille hommes, envoyés par Ladislav, pour soutenir les prétentions de son frère. Ses forces montaient à trente mille hommes : cette supériorité imposa aux Hussites ; ils s'enfermèrent à Tabor, où ils furent assiégés. George Podiebrad vint à leur secours. Albert se retira alors à Prague, et les Polonais qui faisaient partie de l'armée des Hussites rentrèrent dans leurs foyers. Peu de temps après, le roi de Bohême, qui l'était aussi de Hongrie, fut forcé d'aller défendre ce pays contre les Turcs ; et il succomba dans cette campagne, le 27 octobre 1439, sans laisser d'autre enfant que celui que sa femme portait dans son sein.

#### SECOND INTERRÈGNE.

(1439-1453).

Les catholiques et les Utraquistes (c'est le nom sous lequel on désignait alors les Hussites), réunis à Prague, convinrent d'ajourner toute discussion jusqu'à l'accouchement de la reine Élisabeth. Quatre mois après, Ladislav naquit. Cet événement devait mettre tout le monde d'accord ; mais la crainte des troubles qui accompagnaient ordinairement une minorité, engagea les états à offrir la couronne à Albert de Bavière et à l'empereur Frédéric, oncle de Ladislav. Tous deux refusèrent. Seulement Frédéric se chargea de l'éducation du jeune prince, et conseilla aux Bohêmes de confier le gouvernement à deux seigneurs, en attendant sa majorité. Cet honneur fut dévolu à Meinhard de Neuhaus et à Henri de Lippe. Le vœu unanime de la nation était de voir grandir au milieu d'elle le prince qui devait un jour régner sur elle, et à qui il était nécessaire, par conséquent, de se familiariser avec sa langue, ses

mœurs et ses besoins ; cependant Frédéric n'y voulut point consentir, malgré les instances des premières familles de la Bohême. Cette résistance ne pouvait manquer d'amener des tentatives de révolte ; le peuple était d'ailleurs trop habitué à la guerre et au pillage, pour se tenir tranquille, lorsque l'autorité royale n'était pas là pour le contenir ; on vit bientôt sortir de leurs châteaux ces chevaliers qui faisaient métier d'exploiter les chemins, et tels furent bientôt leurs excès, au dire des chroniqueurs, que les paysans n'osaient plus ensemençer leurs champs que pendant l'obscurité de la nuit. La veuve de Sigismond se mit de son côté à intriguer, mais sans arriver au résultat qu'espérait son ambition, et le gouvernement resta tel qu'il était. Toutefois, on nomma dans chaque province un capitaine (*hauptmann*), espèce de préfet, assisté de deux chevaliers, chargés de maintenir l'ordre.

L'un des gouverneurs étant mort deux ans après, les capitaines de cercles se réunirent à Kuttemberg, et élurent pour chef du gouvernement George Podiebrad (1444), à qui ils accordèrent une autorité égale à celle d'un roi. Il n'en usa que pour le bien du pays ; et lorsque enfin les Bohêmes eurent enlevé Ladislav des mains de son tuteur, Podiebrad alla le recevoir à Iglau, et déposa aussitôt entre ses mains le pouvoir qu'il avait exercé pour lui.

#### LADISLAV LE POSTHUME (1453-1457).

Ladislav fut obligé de partager ses soins et son temps entre ses divers États de Hongrie, d'Autriche et de Bohême. Mais, dans ce dernier pays, rien ne se faisait que par les conseils de George Podiebrad, qui avait été confirmé dans sa dignité de chef du gouvernement. Les états avaient prié le roi de se choisir une épouse ; il avait demandé Madeleine, fille de Charles VII, roi de France, et le mariage était sur le point d'être consommé, lorsqu'il mourut subitement, empoisonné, suivant les uns, par George



Podiebrad, suivant d'autres, atteint de la peste, ce qui est plus probable.

GEORGE PODIEBRAD (1458-1471).

Plusieurs princes puissants aspiraient à la couronne de Bohême, entre autres, l'empereur Frédéric lui-même; mais George Podiebrad l'emporta, et il fut couronné à Prague, le 7 mai 1458. Toute la Bohême adhéra à son élection, à l'exception de la Moravie, de la Lusace et de la Silésie. Toutefois, la Moravie et la Lusace se soulevèrent bientôt à la volonté générale; mais il fallut employer la force pour soumettre la Silésie. Jusque-là, les rois de Bohême qui avaient d'autres possessions, faisaient de fréquentes absences et laissaient ainsi le champ libre aux intrigues, à l'ambition et aux excès des factions. George ne quitta pas la Bohême et s'appuya sur de fortes alliances. Il secourut l'Empereur assiégé dans Vienne, et Frédéric, reconnaissant, lui confia la tutelle de son fils Maximilien, âgé de quatre ans. Mais la fortune ne fut pas longtemps fidèle à Podiebrad. Il s'attira l'inimitié des papes Pie II et Paul II, pour avoir refusé de poursuivre les Utraquistes et de se rallier sincèrement au parti catholique. L'Église lança contre lui ses anathèmes; l'Empereur lui-même publia les services qu'il en avait recus, et une insurrection éclata en Bohême (1466). Tous les désastres qui avaient accompagné la guerre des Hussites, vinrent encore une fois fondre sur le pays. Cependant Podiebrad, après avoir anéanti les factieux, marcha contre l'Empereur, et bientôt Frédéric se trouva dans le plus grand embarras; mais Mathias Corvin, roi de Hongrie et gendre du roi de Bohême, à qui le pape avait promis ce royaume, et envoyé cinquante mille écus d'or, fit diversion, en envahissant la Moravie. Enivré de ses succès, il porta aussitôt ses armes en Bohême, et poussa jusqu'à Kuttemberg. George courut à sa rencontre, et sut si bien l'envelopper, qu'il l'amena à composition (1468). Mathias, pour échapper au danger, souscrivit aux con-

ditions qu'on lui dicta; mais, une fois arrivé en Moravie, il recommença les hostilités. Il était secondé par deux des principaux seigneurs de Bohême, Zdeuko de Sternberg et Jean de Rosenberg. George, par sa fermeté, conjura l'orage. Enfin, en 1469, les armées de Bohême et de Hongrie étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque les deux rois signèrent la paix. Nous ne connaissons pas les clauses du traité; mais à son retour à Olmutz, Mathias trouva le légat du pape, qui le menaça des foudres du Vatican, s'il ne rompait à l'instant avec Podiebrad. Mathias était facile à ébranler; il envahit de nouveau la Silésie et la Lusace.

Podiebrad sentait les approches de la mort, lorsqu'il apprit la dernière perfidie de Mathias. Il convoqua à Prague les états de Bohême; et, préférant le bonheur de sa patrie à la grandeur de sa famille, il leur conseilla de choisir pour son successeur, Ladislas, fils aîné de Casimir, et il mourut, en 1471, à l'âge de cinquante et un ans, après en avoir régné quatorze. Avant de fermer les yeux, il avait eu le bonheur de conquérir la Silésie, et de voir Mathias, qui avait refusé un combat singulier avec lui, exciter le mécontentement de son peuple. Il laissa deux fils, qui furent princes de Munsterberg; l'aînée de ses filles, Catherine, avait épousé Mathias; la seconde, Zdenka, était mariée à Albert, prince de Saxe; enfin, la troisième, Ludmila, fiancée à Ladislas, était destinée au trône de Bohême; mais ce mariage n'eut pas lieu.

LADISLAS II (1471-1516).

De tous les prétendants à la couronne de Bohême, Mathias fut le seul qui, après l'élection de Ladislas par les états, chercha à faire triompher ses prétentions par les armes. La guerre qui s'alluma alors dura sept ans. Toute la Moravie et une partie de la Silésie tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Enfin les deux monarques eurent une entrevue à Olmutz (1478), et signèrent un traité, dont les principales clauses furent que Mathias restituerait tous les pays qu'il avait conquis sur La-

dislas, excepté la Moravie; que s'il ne laissait point d'héritiers, le margraviat retournerait à la Bohême, sans aucune indemnité, et que, dans le cas contraire, il serait payé à la Hongrie une somme de quatre cent mille ducats. Mathias et Ladislas pouvaient d'ailleurs prendre tous deux le titre de roi de Bohême.

Les Utraquistes semblaient jaloux de la tranquillité qui, après tant d'orages, paraissait enfin promise à la Bohême. Les troubles qu'ils suscitèrent ne finirent qu'en 1485, lorsque Ladislas parvint à les calmer par un traité de paix signé pour trente ans, à Kuttenberg.

A la mort de Mathias, non-seulement la Bohême reentra en possession de la Moravie, mais Ladislas, nommé roi de Hongrie, réunit les deux couronnes sur sa tête. Cette circonstance priva, pendant sept ans, la Bohême de son roi. Néanmoins, la paix lui avait rendu des forces, et Ladislas mourut à Bude le 13 mars 1516, emportant les regrets des deux peuples. Son fils Louis lui succéda; sa fille Elisabeth, connue dans l'histoire sous le nom d'Anne, avait épousé l'archiduc Ferdinand. Elle porta, après la mort de son frère, la couronne de Bohême dans la maison de Habsbourg.

LOUIS (1516-1526).

Louis, déjà couronné roi de Bohême, avait épousé Marie, archiduchesse d'Autriche. Il passa moins de temps en Bohême qu'en Hongrie, où l'imminence d'une invasion de la part des Turcs rendait sa présence nécessaire. Les Turcs, en effet, au nombre de trois cent mille, inondèrent ce pays. Louis ne pouvait leur opposer que trente-trois mille hommes, y compris les auxiliaires de Bohême. Les Bohêmes étaient d'avis d'attendre les secours qui étaient en marche de tous côtés; mais les Hongrois, brûlant du désir de délivrer leur patrie, n'entendaient pas en partager la gloire avec des étrangers; ils ne voulurent pas reculer pour la première fois devant les Turcs. Par malheur, ils avaient à leur tête un moine franciscain, l'archevêque

Paul Tornorri. Revêtu de son costume religieux et ceint du cordon de son ordre, n'écoutant que sa témérité et l'emportement désordonné des nobles hongrois, il livra la fatale bataille de Mohacz (29 août 1526), où vingt mille Hongrois restèrent sur la place. Le jeune roi, entraîné dans leur suite, périt dans un marais où il s'était enfoncé avec son cheval.

Ferdinand I<sup>er</sup> fut élu, dans la même année, roi de Bohême et de Hongrie; et, sous son règne, la transmissibilité de la couronne à l'aîné des enfants fut définitivement consacrée. La Bohême perdit alors sa nationalité. Depuis, elle ne fut plus qu'une des plus importantes parties des États de la maison d'Autriche, États dont elle partagea les vicissitudes et les lois.

Les Bohêmes voient rarement leurs souverains, dont la résidence est à Vienne, et ce n'est plus que dans des occasions extraordinaires et solennelles que les solitudes de Hradschin se peuplent encore de leurs hôtes royaux. Cependant, un des événements les plus importants de l'histoire d'Allemagne à eu son origine et sa fin à Prague: ce fut la guerre de Trente ans, sous Ferdinand II. Elle commença par la révolte des Bohêmes, qui, sous la conduite du comte de Thurn, jetèrent leurs gouverneurs par les fenêtres de Hradschin (*d'fenestration de Prague*, 23 mai 1618); elle se termina par la prise de la petite ville (Kleinseite) de Prague par les Suédois (25 juillet 1648). Un des hommes qui eurent, dans ces événements, la part la plus brillante, fut le Bohême Albert de Waldstein, plus généralement connu sous le nom de Wallenstein. Cette guerre fut une répétition de celle des Hussites; les Suédois, commandés par Baner, ne le cédèrent pas en cruauté à ces sectaires, et il se passa plus d'un siècle avant que la Bohême pût réparer ses désastres. Au reste, pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à cette partie de nos histoires d'Allemagne et d'Autriche, qui comprend celle de la maison de Habsbourg, depuis 1526 jusqu'à nos jours.

## APPENDICE

sur la

## LITTÉRATURE BOHÈME.

La littérature bohème, la plus ancienne entre toutes celles des peuples slaves, peut se diviser en cinq âges. Le premier s'étend depuis le temps des mythes jusqu'en 1409. Les monuments littéraires des Tchekkes remontent au dixième siècle; mais il ne reste aucun ouvrage complet de ces époques reculées. Quoique le douzième et le treizième siècle aient été plus féconds et aient laissé quelques fragments de poèmes religieux, des chansons, des fables et des satires en vers rimés, on a perdu presque tous les hymnes qui exaltaient la valeur des guerriers d'alors. C'est seulement en 1817 qu'on a découvert, à Kœniginhof, les restes les plus précieux de cette ancienne littérature, faibles débris d'une collection de chants épiques et lyriques empreints d'un cachet tout national et surpassant, dit-on, toutes les productions poétiques du moyen âge (\*). Parmi les ouvrages écrits au 14<sup>e</sup> siècle, époque où la langue bohème refleurissait, et où Prague était devenue le centre d'un grand mouvement littéraire et scientifique, nous citerons: la Chronique en vers de Dalémil Mezericki (1314), le Recueil de lois d'André Duba, l'Histoire des empereurs romains de Wawrinec Brezowa et sa traduction des Voyages de Mandeville, l'Histoire de Bohême et de l'Empire de Pribek Pulkawa, et le poème politico-didactique de Smil Flaszka de Richenbourg. On a encore, de la même époque, plusieurs chants historiques, dont un sur la bataille de Crécy, et de nombreuses traductions d'ouvrages étrangers alors en vogue, comme la Table ronde, l'Alexandreïde, l'Histoire de Tristan, etc.

De même que Luther marqua une ère nouvelle dans la littérature de l'Allemagne, de même Jean Huss ouvrit, pour la Bohême, la seconde période

littéraire (1409-1500). L'impulsion qu'il donna par ses écrits et par ses doctrines à la langue et à la nation bohème fut immense. Les docteurs répandirent alors la Bible parmi le peuple, et des ouvriers, des paysans, des femmes, s'associèrent au mouvement général en composant des traités dogmatiques ou ascétiques. Des chants religieux excitèrent l'enthousiasme des sectaires, et, après la mort des martyrs de la croyance nouvelle, l'indignation publique s'exhala en satires mordantes et en plaintes amères. Les monuments les plus remarquables de cette époque sont un chant de guerre et une instruction stratégique du célèbre Ziska, des traités sur l'art militaire du chevalier Haïek de Hodetin et du général Venceslas de Czenow, des relations de voyages, divers ouvrages de religion, de politique, de médecine, d'astrologie et d'économie rural, des romans et des dictionnaires.

L'imprimerie fit en Bohême des progrès rapides. Le premier ouvrage qu'elle y produisit, fut la lettre écrite de Constantin par Jean Huss, en 1459; puis vinrent une Guerre de Troie en 1468, un Nouveau Testament en 1474, une Bible complète en 1488, et un calendrier en 1489.

La période de 1500 à 1620 est appelée à juste titre l'âge d'or de la littérature bohème. En effet, la langue atteignit, à cette époque, sa plus haute perfection grammaticale; l'amour des sciences, des arts et des lettres, se répandit dans toutes les classes de la nation, et cet élan remarquable, surtout sous le règne de Rodolphe II, ne s'arrêta même pas pendant les plus mauvais jours qui pesèrent sur le pays. Il est vrai que la poésie ne prit pas un essor bien élevé; mais on vit s'accroître le nombre des traducteurs, des orateurs et des historiens. A la tête de ces derniers se placèrent le chroniqueur Venceslas Haïek de Liboezan (mort en 1553), le savant Daniel-Adam de Veleslavine, le plus célèbre écrivain de son pays (mort en 1599), et le Polonais Paprok. Vers la même époque fleurirent aussi le philosophe Bene-

(\*) Ces chants avaient excité au plus haut point l'admiration de Goëthe.

sofski (1587), l'habile archéologue Ginterrod (mort en 1609), le poète Simon Lomnicki, enfin, le dernier évêque des frères bohêmes et le dernier flambeau de la littérature nationale, Jean Amos Comenius, auteur de vingt-six ouvrages en langue bohême, qui n'ont pas été surpassés pour l'énergie et pour l'élégance du style.

La quatrième période commence à 1620, et finit à 1774; elle forme l'âge de fer de la littérature bohême. Après la bataille de la Montagne-Blanche, et les désastres de la guerre de Trente ans, la nationalité bohême fut complètement anéantie; le vandalisme des jésuites et des moines étrangers livra au feu les monuments de l'ancienne civilisation; enfin, l'idiome natal fut détrôné par la langue allemande, et la barbarie étendit bientôt partout d'épaisses ténèbres. Un petit nombre d'hommes généreux luttèrent en vain contre ce mouvement destructeur.

La cinquième période, qui s'étend de 1774 jusqu'à nos jours, a été signalée, dès l'abord, par une impulsion régénératrice que des écrivains distingués cherchent aujourd'hui à continuer et à étendre. Le gouvernement de Joseph II s'étant relâché de ses rigueurs, plusieurs auteurs originaux ou traducteurs se présentèrent presque simultanément dans une lice qui avait été si longtemps déserte. Après le général Kinski (1774) et Pelzel, l'historien de la Bohême (1775), parurent Prochazka (1777-1804), Kramerius (mort en 1808), le meilleur écrivain populaire de la Bohême depuis 1780; puis le savant philologue slave, Jos. Dobrowski, le prêtre-poète, Antoine

Pachmayer (1795), etc. Toutefois, malgré ces nobles efforts, les classes élevées étaient restées à peu près étrangères ou indifférentes à la langue et à la littérature de leur patrie, lorsque la découverte du manuscrit de Kceniginhof, la fondation à Prague d'un musée national, et plusieurs décrets, malheureusement rapportés plus tard, annoncèrent, en 1818, une ère plus heureuse. C'est alors que le professeur Jos. Jungmann se fit connaître par ses excellents travaux sur la langue slave (1820-1825), Celakowski par ses poésies originales et populaires (1830), Kollar par ses sonnets, ses élégies et ses épigrammes (1824), Langer par des idylles, des contes, des satires (1830), A. Schneider par de charmantes ballades (1823-1830), etc., etc.

Pour les sciences, nous devons citer les membres de l'académie de Bohême et du musée national, et en particulier les comtes de Kollowrath Liebsteinski et Gaspard de Sternberg, Jean Swa. Presl, naturaliste, Ch. Schadeck, géographe et philosicien, Th. Hoenke et F. W. Sieber, botanistes et voyageurs, le comte de Bucquoy et beaucoup d'autres qui se sont fait un nom dans les mathématiques et l'économie politique.

Si l'on considère le public peu nombreux qui s'intéresse encore aujourd'hui à la littérature bohême, les entraves qu'apportent à son développement les rigueurs d'une censure ombrageuse, enfin le fâcheux état du commerce de la librairie, on s'étonnera encore qu'avec d'aussi faibles encouragements cette littérature ait repris autant d'énergie et d'activité.

# L'UNIVERS,

ou

## HISTOIRE ET DESCRIPTION DE TOUS LES PEUPLES, DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

---

### HONGRIE.

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

DESCRIPTION DE LA HONGRIE ET DE SES  
ANNEXES, LA TRANSYLVANIE, L'ESCLAVONIE,  
LA CROATIE ET LA DALMATIE.

« La Hongrie réunit autour de l'antique croix de Saint-Étienne diverses nations : le Magyar, accouru des bords du Volga sur ses coursiers indomptés; le Slovaque et ses frères, descendus des monts Karpathiens ou des alpes Noriques; le Germain, arrivé en longeant le Danube; et les Valaques, pasteurs des alpes de Dacie, tous Européens ou semi-Européens, malgré la différence pittoresque de leur costume; tous chrétiens, malgré les nuances de leurs rites. La Transylvanie, sœur de la Hongrie, sous ses lois indépendantes, unit à peu près les mêmes éléments civils et religieux. Pourquoi séparerions-nous ces deux masses homogènes? Il est vrai que la Croatie et la Dalmatie appartiennent à une autre région physique; mais dans une science historique, comme la géographie, les divisions usuelles doivent prédominer sur les divisions systématiques, et les petites fractions créées par l'histoire ou la politique doivent être annexées aux grandes masses de la manière la plus commode pour la

mémoire du lecteur. Voici donc l'ensemble que nous allons embrasser dans une seule et même description. Les monts Karpathiens ou Karpathes, appelés Krapack en polonais, environnent au nord et à l'est la vaste plaine où le Danube semble s'arrêter au milieu de son cours, et qui forme la principale partie de la Hongrie. A l'est de cette plaine, la Transylvanie occupe trois grandes vallées entre les branches des monts Karpathiens. A l'ouest, l'Esclavonie s'étend entre la Drave et la Save; plus loin encore, la Croatie s'appuie aux dernières branches des alpes Juliennes. La Dalmatie descend sur les rivages de l'Adriatique. Telle est la situation générale des provinces dont nous allons tracer d'abord le tableau physique général, ensuite la description topographique et ethnographique (\*).

La Hongrie, dans l'acception la plus large de ce nom, c'est-à-dire, en y comprenant ses annexes, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie et la Dalmatie, est comprise entre les 44° et 50° de latitude nord et les 13° et 25° de longitude à l'est du méridien

(\*) Malte-Brun, t. IV, p. 594, 4<sup>e</sup> édition.

de Paris. Elle est bornée au nord par les monts Karpathes qui la séparent de la Gallicie et de la Moravie; à l'est par ces mêmes montagnes qui la séparent aussi de la Moldavie; au sud par la Turquie, dont elle est séparée par le Danube et la Save; enfin à l'ouest par l'Adriatique, l'Illyrie, la Styrie et l'Autriche.

Cette contrée a en superficie environ 16,000 lieues carrées.

#### CONFIGURATION DU TERRAIN.

La Hongrie présente à la fois des montagnes très-élevées et de vastes plaines. Les montagnes entourent le pays depuis la Moravie jusqu'à la Valachie, et forment une ceinture qui la défend contre les attaques de l'ennemi, au nord-ouest, au nord, au nord-est, à l'est et au sud-est. Ce n'est qu'au sud que la Hongrie est ouverte; aussi a-t-on établi sur cette partie de la limite, des institutions militaires, dont l'importance était motivée par les dangers qu'offrait le voisinage de la Turquie, et par la nécessité de se mettre à l'abri contre les fréquentes invasions des Ottomans.

**Montagnes.** En jetant les yeux sur une carte de Hongrie, on voit que la Hongrie présente deux massifs principaux de montagnes: au sud-est, le massif de la Transylvanie, et au nord-ouest, le massif qui s'étend entre la Hongrie, la Moravie et la Gallicie. Ces montagnes sont composées de matières solides, de roches primaires; leurs flancs sont escarpés et leurs sommets élevés. Entre ces massifs principaux s'étendent des montagnes plus basses, à flancs arrondis, composées de matières arénacées, et qui seules séparent les plaines de la Hongrie des immenses plaines de la Pologne. Ce triple ensemble de montagnes est confusément désigné par les géographes sous le nom général de Karpathes, mais, à proprement parler, le nom de Karpathes ne convient qu'au massif nord-ouest. Nous n'entrerons pas dans plus de détails à ce sujet; nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'ex-

cellent ouvrage de M. Beudant sur la Hongrie, ouvrage que nous aurons occasion de citer plus d'une fois.

**Plaines.** Le centre de la Hongrie est composé de vastes plaines extrêmement fertiles dans certains cantons, ou complètement désertes dans certains autres. Ainsi la vallée du Danube est très-riche, mais la vallée de la Theiss est souvent couverte de marais impraticables; tout ce qui n'est pas inondé n'offre que de vastes bruyères et des mers de sables arides et mouvants.

**Fleuves.** Les principaux cours d'eau qui arrosent la Hongrie ou qui forment ses limites, sont le Danube, la Theiss, la Save et la Drave, qui reçoivent un assez grand nombre d'affluents.

Le Danube (*Duna*, en hongrois) entre en Hongrie au moment où il reçoit sur sa rive gauche la March. Ses principaux affluents sont le Vag, le Nyitra, le Gran, la Theiss, et, sur la rive droite, le Rab, la Drave et la Save.

La Theiss (*Tisza*, en hongrois) est, après le Danube, la rivière la plus importante de la Hongrie. Elle coule dans un lit marécageux, et reçoit le Szamos, grossi de la Kraszna, le Kőrös, dont la vallée est couverte de marais, la Maros, qui sort des montagnes de Transylvanie; le Bodrog, le Hernat, l'Erlau et le Zagyrá, qui descendent des montagnes du nord de la Hongrie.

La Save (*Sava* en esclavon), qui forme la limite méridionale de la Hongrie, et sépare l'Esclavonie tout entière de l'empire ottoman, reçoit la Kulpa, la Unna, le Verbaš, l'Ukrina, la Bosna, le Drina, qui descendent de la Bosnie; le Lonya, l'Ilova et l'Orlyava, qui viennent de l'Esclavonie. Elle se jette dans le Danube à Belgrade.

La Drave (*Drava*, en esclavon) sépare la Hongrie de la Croatie et de l'Esclavonie; son principal affluent est la Mur.

Enfin, la Transylvanie est arrosée par l'Aluta et le Poprad, qui, après avoir traversé la Valachie, vont se jeter dans le Danube.

**Lacs.** La Hongrie a deux grands lacs, le lac Balaton (*Balaton-Tava*, en hongrois) et le lac Neusiedel (*Fertő-Tava*, en hongrois). Le Balaton a 66 lieues carrées de superficie; il communique avec le Danube par le Sio, rivière très-marécageuse. Le lac de Neusiedel, moins étendu, communique avec des marais dont les eaux se rendent dans le Raab. Indépendamment de ces deux lacs, la Hongrie renferme une grande quantité de petits lacs ou amas d'eaux, qui souvent se confondent avec les marais qui les entourent.

**Marais.** On a pu voir, d'après tout ce qui précède, que le centre de la Hongrie, sur les bords du Danube, et surtout de la Theiss, de la Save et de la Drave et de leurs affluents, est presque entièrement converti de marais. Cet état de choses est dû au peu de hauteur des bords de ces rivières. Rien ne serait plus facile que de dessécher ces contrées marécageuses; on l'a fait dans quelques localités, mais une mesure générale reste encore à prendre. On évalue à plus de 300 lieues carrées la superficie des marais de la Hongrie.

#### PRODUCTIONS NATURELLES.

*Extra Hungariam non est vitâ; si est vitâ non est ita*, dit le proverbe hongrois, et la richesse du pays justifie cet adage national. La Hongrie est l'un des pays les plus favorisés de l'Europe, quant aux productions naturelles de toute espèce.

**Productions végétales.** Les céréales abondent dans les belles plaines arrosées par la Theiss, le Körös, et dans les comitats méridionaux : le blé, l'orge, le seigle, l'avoine, le sarrasin, le maïs, le riz, sont récoltés avec abondance, et, malgré l'état peu avancé de l'agriculture, le commerce trouve dans les céréales une source considérable d'exportation. Les vins sont aussi l'objet d'un commerce étendu. Toute la Hongrie, si l'on excepte les parties montagneuses du nord, cultive la vigne : à une grande variété, les produits de cette culture joignent souvent une qualité fort remarquable : il suffira de citer les vins blancs de To-

kni et les vins rouges de Menès pour justifier cette assertion.

Le tabac est aussi une production très-importante de la Hongrie où il est d'un usage général. Le tabac hongrois est d'ailleurs très-estimé.

Les innombrables forêts des parties montagneuses de la Hongrie seraient fort utiles au pays si on savait en tirer parti.

**Productions animales.** Les bestiaux et le cheval sont à peu près les seuls animaux dont nous ayons à nous occuper ici. On conçoit sans peine que les immenses pâturages de la Hongrie aient invité de tout temps les peuples de cette contrée à s'occuper de l'éducation des bestiaux, dont le commerce hongrois fait une exportation considérable à l'étranger. On a évalué qu'en 1802, il était sorti de la Hongrie 158,600 bêtes à cornes, 536,340 moutons, bœufiers, chèvres, et 170,068 agneaux et chevreux. Les cuirs et la laine sont aussi l'objet d'un commerce considérable.

Le bœuf et le mouton sont d'une belle race, mais il n'en est pas ainsi du cheval : petit, mal fait, rabougri, mais sobre, agile et infatigable, le cheval hongrois n'a besoin que d'être soigné, pour que la race s'en perfectionne. Il faut reconnaître que le gouvernement s'occupe activement d'atteindre ce but, et que de nombreux haras ont été établis. Il nous semble donc à propos de donner ici, d'après M. le duc de Raguse, une idée du système suivi par l'Autriche pour l'amélioration de la race chevaline. Les établissements dont parle ce voyageur n'appartiennent pas, il est vrai, à la Hongrie, mais ils ont amené des résultats dont elle profite, et, pour ce motif, on peut les considérer comme ne lui étant pas étrangers.

**Haras.** « Autrefois le gouvernement autrichien élevait des chevaux en très-grand nombre, et les remotes de son armée se faisaient en partie avec des chevaux élevés à ses frais dans diverses localités, principalement à Mezohegyès, où l'on réunissait jusqu'à vingt mille têtes. Ces chevaux, nourris d'une manière parcimonieuse, étaient mé-

diocres; car, après la qualité de la race, la vertu du sang et l'origine, c'est la nourriture dans le premier âge qui donne aux chevaux plus ou moins de taille et de force. La mortalité se mettait souvent dans ces établissements dont le système était vicieux. On est aujourd'hui revenu aux vrais principes, et le gouvernement n'intervient plus qu'en fournissant des étalons de bonne race aux différentes provinces de la monarchie. Dans chacune d'elles, il existe des dépôts d'étalons que le gouvernement fait élever, au lieu de les acheter, comme jadis, fort cher à l'étranger. Cinq établissements, où l'on entretient environ trois mille juments choisies, de haute taille et de belle race, sont consacrés à la reproduction des étalons. Il est imposé à ces établissements l'obligation d'en fournir annuellement aux dépôts des provinces quatre cents, ayant toutes les qualités requises pour améliorer les races. Ce nombre est calculé comme devant pourvoir à tous les besoins, et tenir le nombre de deux mille étalons répartis, dans les dépôts, constamment au complet.

• Le nombre des élèves des divers établissements étant très-supérieur à quatre cents, ce qui reste, après avoir pourvu aux besoins des cinq établissements, en étalons, juments poulinières et en chevaux de travail, est vendu aux particuliers, ou livré aux remontrés au prix d'achat ordinaire. Chaque étalon donné à un dépôt est payé par la province, qui le reçoit au prix de mille florins bon argent; indemnité plus que suffisante pour les frais d'éducation et d'administration.

• Les cinq établissements chargés de fournir annuellement quatre cents étalons aux dépôts provinciaux sont : Babolna, Mezohegyes, Radacz en Bucovine, Biber en Carinthie, et Ossiach en Carniole. J'ai visité les deux premiers, et je rendrai compte en détail de ce qui les concerne.

• Babolna est une terre achetée par Joseph II, et qui dès lors reçut sa destination actuelle. L'établissement possède environ 17 182 hectares de

terres de bonne qualité; elles sont entourées par un fossé large et profond, qui leur donne une bonne clôture. Toutes ces terres sont cultivées, et leur produit est consacré à l'entretien du personnel et des chevaux. Les bâtiments d'habitation des haras ou de l'administration sont au centre. L'établissement est sous les ordres d'un major, assisté de quatre officiers subalternes, de trente sous-officiers et trois cents soldats. Cette troupe suffit à tous les besoins, et fournit les cultivateurs, les palefreniers, gardiens, etc., qui sont soumis aux règles de la discipline militaire. Dix étalons et deux cents juments sont employés à la reproduction; deux cent quatre-vingts bœufs et quarante juments au labourage et au transport. Il existe des magasins de toute espèce, un hôpital pour les hommes et une infirmerie pour les bêtes. L'établissement enfin se suffit à lui-même pour tous les genres de besoins, comme ferait une colonie.

• L'empereur avance chaque année quarante mille florins, dont il est remboursé à la fin de l'année par les provinces, qui reçoivent de Babolna de quarante à cinquante étalons, et les payent mille florins chacun. Les jeunes juments, qui ne sont pas nécessaires pour remplacer les vieilles, sont vendues, ainsi que les chevaux mâles sans destination spéciale, et ce produit, comme celui de la vente des denrées qui ne sont pas consommées, couvre, et beaucoup au delà, les frais de culture et d'administration. Le surplus équivalait à l'intérêt du capital qui, primitivement, a été employé à l'achat de ces terres. Ainsi, l'établissement n'est point onéreux à l'empereur, et il pourvoit à un prix très-moderé aux besoins des provinces. Les produits sont très-remarquables pour le sang; mais les poulains qui ont aujourd'hui quatre ans sont fort petits. Sur l'observation que j'en ai faite, on m'a dit qu'autrefois le mode de leur nourriture était vicieux et insuffisant aux besoins de leur développement. Ils en recevaient alors la plus grande partie au pâturage : maintenant ils sont nour-



ris à l'écurie, reçoivent de l'avoine à six mois, et le pâturage compte à peu près pour rien, même pour les juments.

« Les résultats obtenus ont surpassé les espérances, et les poulains de deux à trois ans ont une taille étonnante et le plus grand développement (\*). »

**Productions minérales.** Les mines d'or et d'argent de Schemnitz, Kremnitz, Kapnik, Nagy Banya, Vönös Patak, Nagyag, etc., sont les plus importantes de l'Europe, et étaient sans aucun doute les premières du monde avant la découverte de l'Amérique. Outre ces mines, qui sont en filons ou en amas, il faut encore citer les nombreux lavages d'or de la Transylvanie : les rivières aurifères les plus riches sont l'Aranyos, affluent de la Maros; la Maros, le Szamos, le Lapos, la Néra, etc. Le cuivre et le fer sont très-abondants, et les mines de cuivre sont les plus riches de l'Europe; le sel, le natron, le salpêtre, l'un se rencontrent fréquemment. On ne tirait l'opale que de la Hongrie, avant la découverte du nouveau monde. Enfin, de nombreuses sources d'eaux minérales, dont les plus fréquentées sont celles de Bartsfeld, de Lublo, de Trentsen, de Eisenbach, de Füred, doivent encore être rangées au nombre des richesses naturelles de la Hongrie.

POPULATION DE LA HONGRIE; RACES, LANGUES, RELIGIONS DES DIVERS PEUPLES QUI HABITENT LA HONGRIE.

La Hongrie, par sa position, a été la route la plus fréquentée par les peuples qui se jetaient de l'Asie ou de l'Europe orientale sur l'Europe occidentale; nous verrons dans son histoire quelle incroyable variété de populations l'ont traversée ou sont venues s'y établir. Si l'on songe d'ailleurs que par sa position au milieu de divers États agités au moyen âge par de nombreuses révolutions, la Hongrie dut devenir l'asile d'une foule de tribus, de sectes persécutées, on comprendra pourquoi l'on compte plus de vingt-quatre peuples différents dans

ce pays. C'est assurément un fait des plus curieux que cette multiplicité réelle et cette unité apparente dont la Hongrie offre le spectacle; aussi croyons-nous devoir arrêter particulièrement l'attention du lecteur sur ce sujet. Nous emprunterons à M. Beudant, auteur d'un voyage justement estimé à divers titres, ce qu'il a écrit sur les différentes races qui habitent la Hongrie. C'est le guide le plus sûr que l'on puisse suivre sur une question aussi peu connue.

« On compte en Hongrie un grand nombre de peuples, qui sont connus sous des noms différents : *Slowaques, Russniakes, Croates, Serviens, Illyriens, Carnioliens*. — *Magyares, Kumans, Jassons, Szeklers*. — *Valaques, Bulgares*. — *Saxons, Souabes, Bavarois, Franconiens, Autrichiens*. — *Grecs, Arméniens, Albaniens*. — *Italiens*. — *Français*. — *Juifs*. — *Zingares*, etc. Mais, quoique attache depuis des siècles à la même patrie, liés par des intérêts communs, gouvernés à peu près par les mêmes lois, et vivant généralement entre eux en assez bonne intelligence, la plupart de ces peuples sont pourtant encore distincts : chacun d'eux conserve avec une sorte d'orgueil le souvenir de son origine, et ne contracte en général d'alliance qu'avec les siens; il en résulte que la plupart ont conservé leurs langues ou leurs dialectes, leurs mœurs et leurs usages, et souvent même leur physionomie particulière. D'ailleurs, quoique réunis souvent dans les mêmes lieux, on peut cependant en général assigner à chacun d'eux des cantons particuliers, qui sont, en quelque sorte, devenus leur patrie.

« *Slowaques*. — Les Slowaques, qu'on nomme aussi *Slaves-Bohèmes*, et qui sont connus en français sous le nom générique d'*Esclavons*, habitent en général la partie montagneuse du nord de la Hongrie : ils forment la population presque entière des comitats de Presbourg, de Nyitra, de Trentsen, de Thürotz, d'Arva, de Lipto, de Zolyom, de Bacs, de Hont, de Gömör,

(\*) Voyage du duc de Raguse, t. I, p. 9 et suiv.

de Nograd et de Gran. Ces Esclavons, qui sont probablement les débris du grand empire morave détruit par Arpad, et par conséquent les véritables naturels du pays, forment à eux seuls une très-grande partie de la population. Plus actifs, plus industrieux que les Hongrois, ils s'étendent successivement, et, de nos jours même, il s'en est établi des colonies dans le pays plat et dans beaucoup d'endroits où il n'en existait pas auparavant. Il se présente à ce sujet un fait assez remarquable, c'est que, dans tous les lieux où ces Esclavons se trouvent établis parmi des Hongrois ou des Allemands, ces derniers cessent bientôt de prospérer; ils perdent leur langue, deviennent Esclavons, ou s'éteignent entièrement. Aussi beaucoup d'endroits qui n'étaient jadis peuplés que d'Allemands, comme, par exemple, les villes de mines, sont-ils aujourd'hui tout à fait Esclavons; et ce qui rend cette *dénationalisation* plus frappante, c'est que les noms de familles et les noms de villes rappellent encore aujourd'hui leur origine allemande.

« Les Slowaques sont en général d'une assez belle taille. Leur activité, leur industrie leur donnent de l'aisance.

» *Russniakes*. — Les *Russniakes* ou *Ruthéniens*, qu'on nomme aussi *Russes*, et par erreur *Grecs*, à cause de la religion qu'ils professent, sont originaires de la Russie rouge (Gallicie orientale et Lodomérie). Il paraît, qu'opprimés par les Russes et les Polonais, ils se réfugièrent en Hongrie vers le douzième siècle; ils y habitèrent particulièrement les comitats de Jaros, de Beregh, de Ugots, de Ungh, de Zemplén, et une partie du Marmaros : placés ainsi sur la limite de leur pays natal, ils se trouvent liés avec leurs compatriotes qui sont restés en Gallicie dans les cerclés de Stanislawow, de Stry et de Samber. Il paraît qu'il s'en est aussi établi dans la Bukovine, et qu'il en est passé également en Transylvanie, où ils se sont confondus avec les Valaques. Sans industrie, sans activité, les *Russniakes* sont en général assez misérables. Leur

nombre est peu considérable, eu égard aux autres nations; ils vivent assez entre eux, et quoique leur langue soit encore un dialecte slave, il ne paraît pas qu'ils se soient liés avec les autres Esclavons, ce qui tient sans doute à leur religion : les uns suivent le rit grec uni, les autres le rit grec schismatique.

« *Serviens*. — Les *Serviens*, qu'on nomme aussi *Raatzes* ou *Rasciens*, et qui, entre eux, se nomment *Srbi*, proviennent de la Bosnie et de la Serbie. Leur pays était incorporé dans le royaume de Hongrie au commencement du treizième siècle; et probablement, dès ce temps, ils ont commencé à passer la Save et le Danube, et à s'établir sur les frontières militaires qu'ils occupent encore. Mais il en est venu beaucoup d'autres lorsque la Bosnie et la Serbie sont tombées au pouvoir des Turcs. Les rois de Hongrie sont alors devenus leurs protecteurs, et leur ont accordé de grands privilèges, ainsi que le libre exercice de la religion grecque unie qu'ils professent : leurs évêques ont même obtenu le droit de siéger à la diète. Les *Serviens* sont assez nombreux, et en général bien vus de toutes les autres nations; ils parlent encore un dialecte particulier de la langue slave. Ils habitent principalement les frontières militaires, et on les retrouve aussi en assez grand nombre dans la partie méridionale de la grande plaine, dans les comitats de *Témés*, *Torontal*, *Bacs*, etc., dans l'Esclavonie et la Croatie. On les retrouve aussi, mais en très-petit nombre, dans les autres parties de la plaine, où ils se sont mêlés avec le reste de la population; enfin, il en existe un grand nombre dans la Transylvanie.

« *Croates*. — Les *Croates* ou *Hrwates*, dont on a fait *Hrowates*, *Chrobates*, *Horvates*, par la difficulté de prononcer des consonnes sans voyelles dans les langues qui ne sont pas d'origine slave, sont une partie des anciens Slaves qui s'affranchirent du joug des Avars, vers le commencement du septième siècle, et qui étendirent leurs

conquêtes dans l'Albanie, la Servie, la Bosnie, la Croatie et la Dalmatie actuelles. Outre la Croatie proprement dite, cette nation occupe encore une partie des comitats de *Stuhlweissenburg*, d'*Eisenburg*, de *Sámegh*, de *Wieselburg*, d'*Ödenburg* et de *Szala*, dans la Hongrie occidentale. Elle forme aussi une partie de la population de l'Esclavonie, et s'y trouve mêlée avec des Illyriens, des Carniolien, des Allemands, des Hongrois, qu'on fut obligé d'appeler dans cette contrée, après les guerres sanglantes dont elle avait été le théâtre, et pendant lesquelles les Turcs avaient détruit la plus grande partie des habitants.

« *Magyares*. — Les *Magyares* forment une partie considérable de la population des provinces hongroises, mais il paraît évident que leur nombre est plus petit que celui des peuples slaves réunis. Il est même étonnant qu'il soit aussi considérable, et on a peine à concevoir comment il est arrivé que la souche de ce peuple, qui était peu forte lors de son premier établissement, à la fin du neuvième siècle, ne se soit pas confondue avec les naturels du pays, et qu'elle ne se soit pas éteinte au milieu de toutes les guerres, de tous les désastres qu'elle a eus particulièrement à supporter. Mais, au contraire, le nombre des individus dont le magyare est aujourd'hui la langue maternelle, est extrêmement considérable, et il en résulte une nation particulière, qui occupe tout le pays plat du centre de la Hongrie. Il paraît que ce peuple s'est d'abord étendu des plaines de Munkacs, où il est arrivé, dans toute la partie fertile du pays; qu'il a forcé les peuples slaves à se retirer dans les hautes montagnes, où il n'a jamais cherché à s'établir, parce que le climat y convenait peu à la vie pastorale qu'il menait, ou à l'agriculture. Cependant les Hongrois se sont aussi établis dans la Transylvanie, dont ils occupent les comitats de *Kraszna*, de *Torda*, d'*Albe inférieure*, d'*Albe supérieure*, de *Doboka*, *Hunyad*, *Klausenburg*, *Küküllö*, *Szolnok intérieur*, *Szolnok moyen*, *Zarand*,

et les districts de *Fagaras* et de *Kövar*.

« Les *Magyares* paraissent avoir encore conservé dans les plaines de la Hongrie des caractères particuliers qui les distinguent des autres peuples. Ils sont en général d'une taille moyenne, mais vigoureusement constitués. Leurs épaules sont larges, leurs membres très-muscleux et raccourcis : une figure carrée, des traits prononcés donnent à leur physionomie un air de fierté et une expression particulière qui indiquent ce sentiment de soi-même, si convenable dans l'homme lorsqu'il est joint aux qualités du cœur. Ils sont généralement vifs, même enportés, et francs jusqu'à la rudesse; mais ils sont très-affables et toujours prêts à rendre service. L'enjouement, joint à la vivacité, à une certaine inconstance, à l'étourderie même, si j'ose le dire, donne au caractère de ce peuple la plus grande analogie avec le caractère français.

« *Kumans*. — Les *Kumans*, que les Hongrois nomment *Kun*, paraissent être aussi d'origine magyare; et peut-être même leur nom viendrait-il de celui de *Kuma*, que porte une rivière qui se jette dans la mer Noire après avoir arrosé le Caucase. En effet, on sait qu'une branche du peuple magyare se porta jusqu'au Caucase, et on a retrouvé sur les bords de la Kuma les ruines d'une ville nommée *Madschar* ou *Madjar*, qui atteste leur séjour dans ces régions. Mais il est presque impossible de remonter à l'origine des *Kumans*. On ne commence à les voir dans l'histoire que vers la fin du onzième siècle, et on sait qu'ensuite, dans le commencement du douzième, le roi Étienne, en récompense de la valeur qu'ils avaient montrée contre l'empereur grec, leur accorda sur les bords de la Theiss un district particulier, qui est connu sous le nom de grande Kumanie ou grande Kunie. Plus tard, sous le règne de Bela IV, des *Kumans*, qui habitaient vers les plaines septentrionales de la mer Noire, vinrent se mettre sous la protection de la Hongrie, et reçurent en partage le district connu aujourd'hui

sous le nom de petite Kumanie ou petite Kunie. La langue des Kumans est le hongrois, ou plutôt un dialecte hongrois. Ce peuple ne s'occupe presque entièrement que de l'éducation des bestiaux, ce qui paraît tenir particulièrement à sa situation au milieu d'un pays de pâturages.

« *Jaszons*. — Les *Jaszons* paraissent être aussi un peuple de Kumans. Il n'est pas probable qu'ils aient aucun rapport avec les anciens Jasyges, malgré l'espece d'analogie entre les noms. On prétend que ce nom, que les Hongrois appliquent quelquefois aux Kumans mêmes, est tiré de leur habileté à lancer des flèches, et de leur emploi dans les corps de lanciers. Ils sont désignés, dans les anciens actes, sous les noms de *Balistarii*, de *Balistei*, et par corruption, *Phülstei*, qui ont encore la même signification. Cette peuplade habite un district particulier dans le comitat de Pest, que les géographes hongrois désignent sous le nom de *Jaszgie*, et qui leur fut accordé sous le roi Ladislas I<sup>er</sup>. Ils parlent le même dialecte hongrois que les Kumans.

« *Szeklers*. — Les *Szeklers*, dont le nom signifie *gardiens des frontières*, ont nécessairement encore la même origine que les *Magyares*; au moins parlent-ils la même langue et présentent-ils le même caractère. Ils sont d'une taille moyenne et vigoureusement constitués; leur peau est reinbrunie, leurs cheveux noirs, leur physionomie vive et caractérisée. Ces peuples, qu'on a regardés comme des restes des *Huns*, ou comme des *Pesténèques*, habitent depuis des siècles dans la Transylvanie, et l'histoire nous les présente dans toutes les guerres, dans tous les troubles qui ont ravagé ce pays. Ils en occupent la partie orientale, les sièges de *Haromszek*, de *Udvarhely*, de *Csik*, et celui de *Ara-nyos*, qu'ils ont conquis par la force de leurs armes, et qu'ils se sont fait assurer par des traités, qui leur accordent d'ailleurs beaucoup de droits particuliers. C'est une des trois nations de la Transylvanie; les Hongrois pro-

prement dits et les Saxons forment les deux autres (\*).

« *Valaques*. — Les *Valaques*, qui, eux-mêmes, se donnent dans leur langue le nom de *Romains*, paraissent être réellement un mélange d'anciens Daces et de colons romains, qui s'étaient réfugiés vers le mont Hénus, pendant les invasions des hordes barbares, et qui sont à peu près rentrés dans leur patrie. La langue que parlent ces peuples est un mélange de latin corrompu, ou de mauvais italien et de slave; aussi, à l'exception de quelques mots, un Français, habitué au patois des parties méridionales de la France, parvient-il facilement à les entendre et à s'entretenir avec eux. Dans l'écriture, ils se servent de caractères grecs plus ou moins altérés. Cet alphabet leur vient des Slaves, qui, eux-mêmes, le doivent aux frères Cyrille et Méthodius, envoyés de Constantinople, vers la fin du neuvième siècle, pour prêcher l'Évangile et traduire les Écritures dans la langue de ce peuple; ils ajoutèrent alors plusieurs signes particuliers à l'alphabet grec ordinaire, pour pouvoir exprimer tous les sons de la langue nouvelle qu'ils devaient parler. Quant au mot *Valaque* ou *Wallach* (allemand), on peut penser qu'il vient du mot slave *Wlach*, qui se prononce à peu près valaque, et qui signifie un Italien; il en serait de même des mots *Walen* et *Wallon*, par lesquels, dans le moyen âge, on désignait des peuples dont la langue se rapprochait de celle des Romains. Mais on donne aussi à ce nom une autre étymologie, en le faisant dériver du mot slave *Wlahi*, que l'on rend quelquefois par celui de pasteurs, en s'appuyant sur ce que les Turcs donnent à ce peuple le nom de *Tjuban*, qui a la même signification. Cependant le mot *Wlahi* signifie plutôt habitants des montagnes, ou, par extension, peuple grossier.

« Ces peuples sont, dit-on, rusés,

(\*) Le duc de Raguse, dans son *Voyage en Hongrie* (t. I, p. 138), regarde aussi les *Szeklers* comme d'origine hongroise.

viadicatifs, voleurs et enclins à toutes les superstitions; sans aucun principe de moralité, de religion; sans arts, sans civilisation: il en résulte qu'ils se trouvent partout dans un état abject, et que les Hongrois, ainsi que les autres nations, les traitent absolument comme des esclaves. Ils habitent particulièrement la Transylvanie et les frontières de la Valachie; mais ils ne sont que tolérés, et ne font point partie des trois nations qu'on distingue dans cette contrée. Ce n'est pas cependant que plusieurs n'aient été admis, par suite de leur mérite particulier, au nombre de membres de ces nations, et que plusieurs familles distinguées nesoient d'origine valaque; c'est même de cette race que sont sortis et le célèbre Jean Corvin (Jean Huniade), qui se signala par tant d'exploits glorieux dans les guerres contre les Turcs, et son fils Mathias Corvin, un des plus grands rois de la Hongrie.

« Hors de la Transylvanie, on retrouve une grande quantité de Valaques dans le Banat, dont ils sont même aujourd'hui les plus anciens habitants; on les retrouve encore le long des frontières transylvaines, dans les comitats d'Arad, de Bihar, de Szathmar et de Marmaros. En général, le nombre des Valaques est très-considérable, peut-être même est il égal à celui des Hongrois ou des Slovaques. Ils prétendaient s'élever, dans la Transylvanie seule, à un million d'habitants, lorsqu'en 1790 ils demandèrent à être assimilés aux nations regnicoles du royaume. Dans la Hongrie proprement dite, ils occupent mille vingt-quatre villages le long des frontières de la Valachie et de la Transylvanie. Ce peuple paraît être d'une grande fécondité, et on remarque que dans les endroits où les Valaques habitent en commun avec des Serviens, leur voisinage est aussi dangereux à cette nation que celui des Esclavons l'est aux Allemands et aux Magyares. Aussi paraît-il qu'il existe parmi eux des Russniques, des Serviens, des Bulgares, chez lesquels toute trace de la langue primitive a disparu. »

Nous avons dit plus haut que la langue des Valaques est un mélange de divers idiomes dont le latin forme le principal élément; voici ce que rapporte à ce sujet le révérend docteur Walsh, dans sa *Relation d'un voyage de Constantinople en Angleterre* :

« Traversant la chaîne des Karpathes par Rothenbourg, je me rendis en Transylvanie. Là, les paysans me prièrent en latin barbare. A la poste de Prépora, une jeune femme me présenta une assiette de pommes et de poires. Comme je demandais au maître de la maison si c'était sa sœur, celui-ci me répondit : *Non soror, domni; esti uxor*. Je lui donnai de l'argent en échange de son cadeau, et le mari dit encore : *Igo tibi gratias, domni*. Je me préparai à partir, et ne trouvant pas qu'il y eût assez de foin dans la petite charrette (seul moyen de transport à ma destination), je fis signe d'en mettre davantage; l'homme dit : *Pone fen*, et on me remplit ma charrette. Quand j'y montai, je ne sentis point la corde qui me soutenait ordinairement les pieds, et je fis signe qu'elle manquait : *Ligate sum halich*, dit le maître à son garçon en montrant du doigt la place, et l'ordre fut de suite exécuté. Je pris congé de ces descendants des anciens Romains par un *valeté*, qu'ils me rendirent. »

Pour achever de prouver l'origine romaine du valaque, nous donnerons ici une liste des mots les plus usuels de cet idiome (\*).

| VALAQUE.  | LATIN.    | FRANÇAIS. |
|-----------|-----------|-----------|
| Acra,     | acer,     | acre.     |
| Alb,      | albus,    | blanc.    |
| Amar,     | amarus,   | amer.     |
| Ann,      | annus,    | année.    |
| Appa,     | aqua,     | eau.      |
| Argent,   | argentum, | argent.   |
| Aür,      | aurum,    | or.       |
| Bine,     | bens,     | bien.     |
| Boo,      | bos,      | bœuf.     |
| Bunn,     | bonus,    | bon.      |
| Camascia, | camisia,  | chemise.  |
| Cappo,    | caput,    | tête.     |
| Casa,     | casa,     | maison.   |
| Cum,      | cum,      | avec.     |

(\*) Cette liste est extraite du tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie, par W. Wilkinson. Append. n° IV.

| VALAQUE.    | LATIN.               | FRANÇAIS.       |
|-------------|----------------------|-----------------|
| Camper,     | comparare,           | acheter.        |
| Degele,     | diglii,              | doigts.         |
| Dinta,      | dentes,              | dents.          |
| Domno,      | dominus,             | seigneur.       |
| Dorm,       | dormin,              | je dors.        |
| Dulce,      | dulseis,             | doux.           |
| Ozio,       | dies,                | jour.           |
| Fericit,    | felix, felicia,      | heureux.        |
| Fier,       | ferrum,              | fer.            |
| Fiestra,    | fenestra,            | fenêtre.        |
| Formos,     | formosus,            | beau.           |
| Fruite,     | frons, frontis,      | front.          |
| Gennehi,    | genoa,               | genoux.         |
| Gustare,    | gustare,             | gûter.          |
| Incep,      | incipio,             | je commence.    |
| Kimpo-lung, | campus-longus,       | champ-long.     |
| Lacrymar,   | lacrymar,            | larmes.         |
| Limba,      | lingua (ou lambere), | langue.         |
| Locul,      | locus,               | place.          |
| Luminar,    | lumen,               | lumière.        |
| Luna,       | luna,                | lune.           |
| Mancare,    | manducare,           | manger.         |
| Massa,      | mensa,               | table.          |
| Morte,      | mors, mortis,        | mort.           |
| Musica,     | musica,              | musique.        |
| Naz,        | natus,               | né.             |
| Negro,      | nigrum,              | noir.           |
| Nopte,      | nox, noctis,         | nuit.           |
| Nushtio,    | nescio,              | je ne sais pas. |
| Oeci,       | acetum,              | vinaigre.       |
| Ochi,       | oculi,               | yeux.           |
| Pace,       | pax, paris,          | paix.           |
| Pallator,   | palatinum,           | palais.         |
| Parinte,    | parens, parentis,    | parent.         |
| Pescator,   | piscator,            | pêcheur.        |
| Pling,      | plango,              | pleurer.        |
| Porta,      | porta,               | porte.          |
| Respons,    | respondam,           | réponse.        |
| Ris,        | ridere,              | rire.           |
| Scanno,     | scannom,             | banc.           |
| Sunt,       | sunt,                | ils sont.       |
| Unde,       | unde,                | d'où.           |
| Unire,      | unire,               | unir.           |
| Vin,        | vinum,               | vin.            |
| Vitric,     | vitrum,              | verre, glace.   |
| Verba,      | verbum,              | mot.            |
| Uno,        | onus,                | on.             |
| Doi,        | duo,                 | deux.           |
| Tre,        | tres,                | trois.          |
| Patro,      | quatuor,             | quatre.         |
| Cintib,     | quinque,             | cinq.           |
| Sasse,      | sex,                 | six.            |
| Shapte,     | septem,              | sept.           |
| Aht,        | octo,                | huit.           |
| Noo,        | novem,               | neuf.           |
| Zecr,       | decem,               | dix.            |

Le valaque a aussi fait des emprunts à la langue grecque, en voici quelques exemples :

| VALAQUE.    | GREC.       | FRANÇAIS.       |
|-------------|-------------|-----------------|
| Daskal,     | διδάσκαλος  | maître d'école. |
| Droom,      | δρομος      | course.         |
| Kindin,     | κίνδυνος    | danger.         |
| Pajosa,     | πέζος       | piéton.         |
| Periorisit, | περιρισμένο | engagé.         |
| Peristasis, | περίστασις  | circonstance.   |
| Pnerma,     | πνεύμα      | esprit.         |
| Prerisis,   | προαίρεσις  | inclination.    |
| Tropos,     | τρόπος      | moyen.          |

*Allemands.*—La nation allemande est, sans contredit, après celle des Slaves, la plus ancienne de la Hongrie. En effet, il doit s'être fixé beaucoup d'Allemands dans la partie occidentale de cette contrée, bien avant l'invasion des Magyares, surtout après la destruction des Avars. On sait qu'à l'arrivée des Magyares, toute la partie occidentale du pays, comprise entre le Danube et la Save, était soumise à l'empereur Arnolfe, et quoique cette partie lui ait été bientôt enlevée, il est probable qu'il y resta un grand nombre de ses habitants. Mais, depuis l'établissement des Magyares, le nombre des Allemands s'est accru considérablement. Le roi saint Étienne, le premier législateur de la Hongrie, sentant combien il était important d'augmenter la population du pays, accorda aux colons allemands, qui viendraient s'y établir, des privilèges, que ses successeurs ont soigneusement conservés. Ainsi, dès le onzième siècle, il s'établit déjà des Allemands dans diverses parties de la Hongrie; mais c'est surtout dans le douzième siècle, sous le roi Geysa II, qu'on les vit arriver en foule, et remplir des comitats et des provinces entières. Ils se fixèrent principalement dans les provinces du nord de la Hongrie et dans la Transylvanie; leur nombre était si considérable, qu'ils semblaient former un cordon militaire, au nord et à l'est du pays, depuis Presburg jusqu'aux frontières de la Valachie. Il paraît qu'il en vint de toutes les contrées, de la Flandre, des Pays-Bas, de l'Alsace, de la partie méridionale de l'Allemagne, et peut-être aussi de la Saxe. En général, ils sont tous désignés sous le nom de Saxons. Ces anciens Allemands ont été, pour la Hongrie, une acquisition précieuse, qui a largement compensé les concessions qu'on leur avait faites pour les attacher à leur nouvelle patrie; c'est à eux que les professions civiles et l'état de bourgeoisie doivent leur origine; ce sont eux qui ont ouvert ou exploité ces mines dont on a tiré tant de richesses, qui ont introduit l'industrie dans les villes et

créé le commerce avec le Nord. Ils ont adopté de bonne heure les mœurs et le costume du pays, qu'ils ont en partie mélangé avec le costume allemand ; mais ils se sont formés, dans quelques cantons, une mode particulière, qui paraît assez bizarre : c'est celle de porter la chemise par-dessus la culotte, qui, ordinairement de couleur foncée, ne sert qu'à faire mieux ressortir ce singulier accoutrement. Ces Allemands se sont naturalisés au point de regarder de mauvais œil les colonies du Palatinat, de la Franconie, de la Souabe, de la Bavière, qui ont été attirées en Hongrie au commencement du dix-huitième siècle, après l'entière expulsion des Turcs. Ceux-ci sont généralement appelés Souabes (*Schwaben*), et ce nom est devenu une espèce d'injure, qui a toutes les significations : on a tout dit sur un individu lorsqu'on a prononcé, c'est un Souabe (*es ist ein Schwabe*).

« Le nombre des individus dont l'allemand est aujourd'hui la langue maternelle est beaucoup moins grand qu'on ne pourrait le supposer, d'après celui des colons qui sont arrivés de toutes parts. Cette circonstance tient à l'influence des Slavaques ; nous avons déjà fait remarquer qu'un assez grand nombre d'eux, dont l'origine remonte réellement aux Allemands, ne sont plus aujourd'hui habités que par des Slaves ; aussi ne reste-t-il plus que quelques lambeaux de cette grande ceinture d'Allemands, qui s'étendait du pied des Karpathes jusque dans la Transylvanie. C'est dans le comitat de Zips, au centre des Karpathes, qu'on en trouve la plus grande réunion : ils y sont encore au nombre de plus de soixante mille ; mais il n'en existe plus guère dans le comitat de Gömör. Une autre réunion importante se trouve en Transylvanie : les Allemands, désignés sous le nom de *Saxons*, y habitent les sièges de *Hermanstadt*, *Nagy sink*, *Medgyes*, *Reps*, *Segesvár*, *Szász sebes*, *Szász varos*, *Szerdahely*, *Uj Egyház*, ainsi que les districts de *Bisztricz* et *Kronstadt*. C'est une des trois nations de la Transylvanie (\*) ;

(\*) Voyez p. 24.

elle possède plusieurs privilèges, qui l'élèvent en général au-dessus de l'état de bourgeoisie. Il y a aussi beaucoup d'Allemands dans le Banat, et ce sont principalement les colons du dix-huitième siècle. Il faut ensuite revenir vers les frontières de l'Autriche, dans les comitats de Oedenburg, Eisenburg, Wieselburg, pour trouver de grandes réunions d'Allemands. Mais, outre ces cantons, où la population allemande est considérable, il y a beaucoup d'Allemands dispersés dans toutes les parties de la Hongrie : il en existe dans toutes les villes de mines, et tout ce qui tient à l'industrie, au commerce intérieur dans les villes libres, est occupé par les Allemands.

« *Français - Italiens*. — Outre les peuples dont nous venons de parler, et qui forment la partie la plus considérable de la population de la Hongrie, il en est encore plusieurs autres beaucoup moins nombreux, dont les uns sont fixés par la culture des terres, les autres par le commerce.

« Parmi les premiers se trouve une petite colonie de *Français*, qui, du temps de Marie-Thérèse, vinrent s'établir dans la plaine de la Hongrie entre la Maros et la Bega, au milieu d'un pays marécageux, mais extrêmement fertile. Ils habitent particulièrement le bourg de *Hatzfeld*, les villages de *Charleville* et de *Saint-Hubert*, dont les noms rappellent assez l'origine française, ceux de *Nagyjelsa* et de *Csadal* dans le comitat de Torontal ; il en existe aussi à *Brestovac*, dans le comitat de Bacs : cette petite colonie a jusqu'ici conservé sa langue.

« Il se trouve aussi en Hongrie quelques Italiens, auxquels on doit l'introduction de la culture du riz et l'éducation des vers à soie ; il est probable que le nombre des individus de cette nation était beaucoup plus considérable dans les anciens temps, où les Hongrois avaient des rois et des reines de familles italiennes, et où tout le pays était approvisionné par le commerce de Venise ; mais, aujourd'hui, cette peuplade se borne à peu

près au village de *Charlottenbourg*, dans le Banat.

« *Grecs modernes*. — Parmi les peuples que le commerce a attirés dans la Hongrie, on trouve des *Grecs modernes*, des *Arméniens* et des *Juifs*. Les Grecs modernes, ou *Macédoniens*, sont ceux qui ont aujourd'hui entre leurs mains la plus grande partie du commerce, et par conséquent du numéraire. Il y en a de fixés à Pest, et il s'en trouve un assez grand nombre à *Hermanstadt* et à *Kronstadt*, en Transylvanie; mais il en existe beaucoup qui n'ont point de résidence fixe et qui font le courtage dans l'intérieur du pays, particulièrement dans la plaine. Ils ont formé entre eux des compagnies de commerce qui se tiennent depuis Vienne jusque dans tout le Levant, et par lesquelles se font toutes les affaires commerciales. Les membres de cette association, après être restés quelque temps en Hongrie, sont remplacés par d'autres de leurs compatriotes, et retournent alors dans leur patrie avec le fruit de leur travail. Il n'est pas rare de voir de ces Grecs amasser en Hongrie une fortune considérable, après avoir commencé avec peu ou point de moyens. Les individus de cette nation portent un costume particulier, qui les distingue de tous les autres. De larges pantalons serrés par le bas, des bottes de couleur, une sorte de canisole de soie, une ceinture de laine ou de cachemire, une redingote courte, ouverte par-devant, une calotte rouge, tel est en général leur habillement.

« *Arméniens*. — Les *Arméniens*, qui vinrent s'établir en Transylvanie vers l'an 1672, et qui de là se répandirent dans les plaines de la Hongrie, sont aussi adonnés particulièrement au commerce, et surtout à celui des bestiaux; ils sont en possession des pâturages les plus considérables. Les individus de cette nation sont en général isolés au milieu des plaines de la Hongrie, où ils mènent, en quelque sorte, la vie des peuples nomades; il n'en existe qu'une petite paroisse à *Neusatz*, vis-à-vis de *Pétervardin*. En Transylvanie,

ils sont réunis en assez grand nombre dans la ville nommée *Szamos Ujvar*, et dans celle de *Ébesfalva*; du reste, ils sont disséminés dans l'intérieur de la province, où l'on en trouve çà et là des familles fort riches. Quelques individus de cette nation, ainsi que des *Macédoniens*, ont été admis dans le corps de la noblesse transylvaine.

« *Juifs*. — Les *Juifs*, qui sont aussi extrêmement repandus dans la Hongrie, où leur nombre s'élevait en 1805 à cent vingt-huit mille, peuvent encore être considérés comme un peuple particulier, puisqu'ils ne s'allient constamment qu'entre eux, et que d'ailleurs, d'après les lois de l'État, ils y sont toujours comme étrangers. Il paraît que, dans le moyen âge, c'était sur eux que reposaient toutes les opérations financières de l'État; ils étaient les seuls qui entendaient l'art du monnayage, la valeur et les rapports des différentes monnaies, et le commerce en général. Les souverains, dès que leur caisse était épuisée, ne connaissaient d'autre ressource que de recourir aux spéculations des Juifs: ils se procuraient effectivement de l'argent, mais c'était toujours par des moyens qui tournaient à la ruine de l'État et au profit des spéculateurs. M. Schwartner rapporte que, pendant l'expédition d'André II dans la Palestine, les plus beaux domaines avaient été ainsi aliénés, que les droits régaliens du monnayage et du sel avaient été donnés en ferme à des Juifs, et que la dilapidation était telle, qu'on ne trouva d'autre moyen que de déclarer les biens de la couronne inaliénables. Les Juifs furent alors exclus de toutes les opérations financières; et plus tard, sous Louis le Grand, il leur fut même interdit de se fixer en Hongrie. Mais Sigismond, qui se trouvait toujours endetté, les rétablit dans le royaume, et légittima en quelque sorte les prêts à grosse usure; les mêmes désordres reparurent sous le règne de Louis II, et on vit même, en 1524, un Juif, nommé Isaac, proposé à l'hôtel des monnaies de *Kaschan*.

« Aujourd'hui la situation des Juifs est



bien différente : ils sont soumis à une surveillance assez rigoureuse , à une taxe particulière qu'on nomme *taxe de tolérance*. Les lois leur défendent de se fixer sur les frontières , et l'entrée des *villes de mines* leur est interdite ; il y a aussi quantité de lieux où ils ne peuvent s'établir , et en général ils jouissent de très-peu de considération. Les cantons où l'on voit le plus grand nombre de Juifs sont les frontières de la Galicie , les bords du Bodrog , dans la partie orientale de la Hongrie , et le comitat de Stuhlweissenburg dans la partie occidentale ; il paraît qu'il en existe beaucoup à Karlsburg , en Transylvanie. Du reste , ils sont disséminés sur les routes , dans les villages , où ils tiennent en général les cabarets et les petites auberges. Il en est beaucoup qui colportent divers objets , de côté et d'autre , et qui vivent de petits trafics de toutes espèces.

\* *Zingares*. — Enfin , au dernier rang des êtres qui vivent sur le sol de la Hongrie sont les *Zingares*, que les Allemands nomment *Zigeuner*, et que nous désignons très-improprement en France par le nom de Bohémiens , peut-être parce que les premiers que nous avons vus venaient accidentellement de la Bohême. Mais il convient de renoncer à cette expression , pour ne pas confondre une caste grossière et sans patrie , avec un peuple entier qui , par ses actions comme par ses malheurs , a des droits à l'estime générale. Cela est d'autant plus nécessaire , que ce nom même ne s'applique plus aujourd'hui aux Zingares proprement dits , que nous connaissons à peine en France , mais bien à ces troupes de vagabonds sans aveu qui rôdent de ville en ville.

\* Quoique les Zingares soient très-nombreux en Hongrie , on n'a pu encore avoir de renseignements positifs sur leur origine ; il paraît seulement assez probable , d'après les recherches de Grelman , qu'ils descendent des Indiens de la caste des Parias , qui furent chassés de leur pays vers l'an 1408 , lors de la conquête de l'Inde par Tamerlan. Quelques auteurs pensent ce-

pendant qu'ils sont Égyptiens , et c'est d'après cette opinion qu'ils sont quelquefois désignés sous le nom de *Pharaoni* ou d'Égyptiens. Ce qu'il y a de certain , c'est que ces peuples parlent un langage particulier , que leur physionomie n'a rien d'européen , qu'ils ne parurent en Europe qu'au commencement du quinzième siècle , et que ce n'est que vers 1417 qu'on les trouve cités dans l'histoire de la Hongrie. Depuis cette époque , ils ont toujours mené une vie errante , et tous les moyens qu'on a pris pour les civiliser n'ont abouti qu'à en fixer un très-petit nombre , qui se sont adonnés à l'agriculture , et qu'on trouve surtout sur les frontières de la Transylvanie. Tout le reste a continué à errer de côté et d'autre ; ils campent au milieu des bois , ou près des villages , dans des cabanes qu'ils construisent à la hâte , et dont rien n'égale la misère et la malpropreté. En général paresseux , et enclins à tous les vices , ils ne travaillent jamais que pour se procurer le plus strict nécessaire : les uns exercent le métier de forgeron , et fabriquent des clous , des couteaux , des haches , que les femmes vont vendre dans les villages ; les autres se traînent de ville en ville , faisant des tours d'adresse , jouant de quelque instrument , et faisant danser les paysans. Tous , et surtout les femmes , sont couverts des haillons les plus dégoûtants ; tous annoncent la plus affreuse misère et le plus grand degré d'avilissement.

\* Le nombre de ces vagabonds était autrefois très-considérable , car les recensements ordonnés par l'empereur Joseph , en 1783 , les portent à plus de quarante mille ; mais il paraît qu'il est aujourd'hui beaucoup diminué , soit parce qu'ils se sont dispersés dans les contrées voisines , soit parce que , petit à petit , ils sont entrés dans la classe des paysans , en se fixant définitivement dans divers lieux (\*).

*Langues*. — Si quelque chose peut nous donner aujourd'hui une idée de

(\*) Voyage en Hongrie , de Beudant , t. I , p. 61 et suivantes.

la tour de Babel, à coup sûr, c'est la Hongrie : environ vingt peuples différents, ayant chacun une langue particulière ! Pour sortir de la confusion, jusqu'à ces derniers temps, on avait résolu de n'employer, dans toutes les affaires générales, aucune des langues vulgaires du pays, et au contraire, de se servir du latin, la langue de l'Eglise et de la science, qui était ainsi devenue en Hongrie la langue de la politique. Mais depuis quelques années, par des causes qui seront développées ailleurs, le latin a fait place à la langue magyare, c'est-à-dire, à la langue nationale de la Hongrie ; une académie (*magyar tudós társaság*) a été établie à Pest pour le perfectionnement et la propagation de cette langue, sur laquelle nous croyons devoir donner quelques détails empruntés à Malte-Brun :

« Elle n'est point un mélange de tous les idiomes de l'Asie et de l'Europe, idée absurde partout, et spécialement à l'égard d'une nation qui se montre toujours dans l'histoire avec un caractère d'unité ; elle n'est pas non plus, comme on l'a dit avec plus d'élégance que de fondement, « une » vierge sans mère, sans sœurs et « sans filles ; » elle a reconnu, des rives de la Laponie jusqu'au delà des monts Ouraliens et le long du Volga, ses sœurs et sa famille. La langue hongroise est très-positivement alliée à l'idiome lapon, finnois, permiatique, vogoule, tchérémisse, tchouvache et autres, qu'on désigne sous le nom général de famille *tchoude*, ou *finnoise*, ou *ouralienn*e, dénominations peu commodes et peu précises, mais qu'on ne peut pas encore remplacer par une meilleure. Ce fait, déjà deviné par Comenius, Strahlenberg et Fischer, a été mis dans un grand jour par Sainovics, compagnon de voyage du jésuite Hell, dans son expédition astronomique au cap Nord, lors du passage de Vénus sur le disque du soleil en 1769. Le voyageur hongrois, étonné de comprendre quelques phrases de l'idiome lapon, étonné de pouvoir se faire comprendre par eux, étudia la grammaire

laponne du danois Leem, et quelques autres écrits publiés dans le Nord ; ayant établi avec succès beaucoup de points de comparaison évidents, mais isolés, il proclama « que l'idiome des » Hongrois et celui des Lapons est le » même, » assertion exagérée, mais qu'un autre Hongrois, M. Gyarsnathi, a réduite à des termes plus modérés et plus précis. La ressemblance ne se borne pas seulement aux mots, elle se manifeste encore dans les formes grammaticales, principalement dans l'usage de marquer les cas du substantif, les relations du pronom possessif, les copulations et les interrogations par des *suffixes*, ou syllabes ajoutées à la fin. Le verbe *être* en lapon est presque identique avec le verbe *devenir* en hongrois. La ressemblance des mots a surtout été démontrée par le rapprochement qu'en a fait M. Klaproth avec les dialectes des Ostiaks de Beresof, et d'autres peuplades situées entre les monts Ourals et le fleuve Obi. Ces tribus, qui formaient l'ancienne *Jongorie*, ont conservé beaucoup de mots hongrois qui ne paraissent pas connus aux tribus finnoises plus civilisées. M. Klaproth indique encore beaucoup de mots samoyèdes qui ressemblent à des mots hongrois, et nous retrouvons jusque chez les Motbres, et dans la Dzoungarie, le mot hongrois *to* ou *tou*, dans l'acception de *lac* ou marais. Mais ces traces isolées disparaissent bientôt. Les rapports du hongrois avec le turc consistant dans quelques mots empruntés, nous paraissent infiniment moins remarquables que les ressemblances grammaticales avec l'arménien ; les nominatifs du pluriel en *k* sont formés dans les deux langues avec une cacophonie identique ; le datif du pluriel hongrois rappelle l'*instrumental* de l'arménien, et cette fatigante répétition d'une des consonnes les plus dures accable l'oreille dans les verbes hongrois plus encore que dans le verbe arménien. Comment deux langues, très-différentes par leurs mots, ont-elles adopté les mêmes formes, surtout ces formes dures, ne convenant

nièment à la douceur mélodieuse du hongrois? Enfin nous devons signaler un rapport jusqu'ici à peu près inconnu entre le hongrois et le scandinave, qui, regardés comme tout à fait étrangers l'un à l'autre, nous ont cependant offert un certain nombre de mots en commun, et des mots qui n'ont pas pu être transmis par la civilisation moderne, mais qui tiennent à la haute antiquité de l'une et de l'autre de ces langues, à ces siècles primitifs où les Huns, les Goths, les Iotes, les Ases, les Magyars, et bien d'autres peuples, étaient réunis autour des anciens autels d'Odin. La langue hongroise, qui, en perdant son bizarre caractère d'un isolement absolu, n'en devient que plus intéressante comme monument, mérite encore notre attention sur d'autres points de vue. Harmonieuse, riche, flexible, elle se prête à l'expression naturelle de la nation, qui est fière de la parler; elle possède aujourd'hui des historiens, des poètes, des journaux littéraires et savants; c'est le langage usuel de la diète, quoique la politique autrichienne cherche à y maintenir l'empire de la langue latine, qu'une sorte d'équité envers les habitants slaves et allemands avait fait adopter (\*). »

Outre le magyar, les langues les plus répandues sont : le slave, dont les principaux dialectes sont le dalmate, le croate, l'esclavon; l'allemand; le valaque, etc.

*Religions.* — Si les populations sont nombreuses et les langues variées, il en est de même des religions. On y pratique le catholicisme romain, le christianisme grec, uni ou schismatique, le luthéranisme, le calvinisme, le socinianisme, l'anabaptisme, le mosaïsme, etc.

La religion catholique est la religion de l'État, et celle de la majorité des habitants de la Hongrie, surtout des Magyars, qui l'adoptèrent au onzième siècle.

Les Grecs unis se composent surtout des Rusniakes, des Valaques

du Marmaros et de Szatmar, et des Serviens. Ils ont pour chefs spirituels deux évêques, établis à Unghvar et à Grosswaerdin, suffragants de l'archevêque de Gran. Les Grecs unis de la Transylvanie se composent d'Arméniens, de Valaques, de Zingares, et relèvent de l'évêque de Fagaras. On en trouve aussi en Croatie, dans les comitats de Kőrös et de Zagrabia, et dans l'Esclavonie. Leur nombre s'élève à environ sept cent mille.

Les Grecs schismatiques se composent des Valaques de la Transylvanie, du Banat, des comitats d'Arad et de Bihar; ils sont nombreux dans l'Esclavonie, et dans les comitats de Csongrad, de Bacs et de Barany. Leur patriarche a sa résidence à Karlovicz, et a sous lui sept évêques : celui de Transylvanie, ceux de Temesvar, d'Arad, de Versicz, de Bacs, de Bude et de Pakracz dans l'Esclavonie. On peut évaluer leur nombre à environ un million et demi.

Les luthériens sont disséminés dans toute la Hongrie; mais ils sont plus nombreux dans le nord de la Hongrie et chez les peuples allemands. La plupart des Saxons, une partie des Hongrois, et les Serviens de la Transylvanie, sont aussi luthériens.

Les calvinistes sont plus nombreux que les luthériens; ils se trouvent surtout dans le centre de la Hongrie et sur les frontières de la Transylvanie; dans cette dernière contrée, on en compte un nombre assez élevé parmi les Hongrois et les Szeklers.

Ces deux sectes comptent environ deux millions et demi de sectateurs, dont les deux tiers pour le calvinisme.

Les sociniens et les anabaptistes sont en très-petit nombre; les premiers se rencontrent dans la Transylvanie, chez les Szeklers et les Hongrois; les seconds, dans les comitats de Presburg et de Nyitra.

Les juifs karaïtes et rabbinistes sont répandus dans presque toute la Hongrie.

GOVERNEMENT. — ADMINISTRATION. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES. — LÉGISLATION.

*Gouvernement.* — Il est nécessaire de

(\*) Malte-Brun, t. VI, p. 723.

rappeler ici que ce qu'on désigne sous le nom d'États autrichiens se compose, à proprement parler, d'un certain nombre de pays étrangers les uns aux autres, et que le seul lien qui réunisse ces contrées, qui leur tiennent, en quelque sorte, lieu de la constitution fédérative dont ils sont privés, c'est qu'ils sont soumis à un même souverain. La Hongrie étant gouvernée, depuis plusieurs siècles, par les empereurs d'Autriche, fait, dit-on, partie de l'empire d'Autriche : sans doute ; mais, comme cet empire, ainsi que nous l'avons dit, est un assemblage d'États séparés, la Hongrie n'en est pas moins un royaume à part, un État indépendant. La forme du gouvernement est la monarchie, et la couronne est héréditaire dans la maison d'Autriche ; mais à l'extinction de cette famille, les Hongrois, loin de passer sous le gouvernement de ceux qui lui succéderaient en Autriche, auraient le droit de se choisir un souverain, et leur pays redeviendrait entièrement indépendant, comme il l'était jadis. Lorsqu'un empereur d'Autriche meurt, son successeur est sacré et couronné roi de Hongrie, abstraction faite de ce qui se passe dans le reste de ses États. Les Hongrois ont des privilèges, des libertés, des institutions qui leur sont propres ; c'est à peine si le roi de Hongrie gouverne le pays ; et l'empereur d'Autriche, en maintenant une ligne de douanes entre ce royaume et les provinces adjacentes, achève de séparer la Hongrie des autres possessions autrichiennes.

*Prérogatives du roi.* — « A l'exception du palatin du royaume, ou vice-roi (*nandor-ispán*), dont l'élection ne peut se faire que conjointement avec les états, le roi de Hongrie peut disposer des principales places du royaume, avec la condition cependant que celui qu'il nomme soit noble et Hongrois ; mais il peut accorder des titres et des lettres de noblesse, et même donner le droit de citoyen à des nobles étrangers. Il peut disposer de tous les bénéfices ecclésiastiques, nommer à toutes les

abbayes, aux chapitres, aux évêchés ; et pendant la vacance des sièges, retirer les revenus jusqu'à la nouvelle installation. Le roi a également le pouvoir le plus illimité sur tout ce qui regarde l'instruction publique. Il peut aussi faire la paix ou la guerre, disposer souverainement des troupes qui sont sur pied, ordonner la levée en masse des nobles (ce qu'on nomme *l'insurrection*) pour défendre l'État. Du reste, il n'a que le pouvoir exécutif, qu'il exerce avec des formes particulières, et le droit de proposer les mesures qu'il juge convenable de prendre dans telle ou telle circonstance (\*). »

*La diète.* — La nation hongroise (*populus hungaricus*, en latin officiel) se divise en plusieurs classes dont chacune a des droits plus ou moins étendus ; ce sont :

Les nobles ou *magnats*, grands dignitaires ;

Les nobles possesseurs de terres ;

Les armalistes, ou nobles sans biens ;

Le clergé, c'est-à-dire, les archevêques, évêques, abbés commendataires, doyens de chapitre ;

Les villes libres royales ;

Les bourgs privilégiés ;

Les tribus des Kumanes et des Iazyges ;

Enfin, *misera contribuens plebs*.

Toutes ces classes, sauf la dernière, bien entendu, jouissent des droits politiques, et forment la nation légale. C'est dans les rangs de celle-ci que sont choisis les membres de la diète, qui doit se réunir tous les trois ans. La diète a le droit d'élire un souverain en cas d'extinction de la dynastie régnante, le droit de faire des lois d'accord avec le souverain, le droit de voter les impôts et de légaliser les levées de troupes. Le diplôme du roi André, dont il sera parlé plus loin, lui donne le droit de prendre les armes contre le roi, dans le cas où celui-ci violerait ses privilèges ; hâtons-nous d'ajouter que le souverain proteste toujours contre cet

(\*) Reudant t. I p. 91.

article. La diète oblige le souverain à faire exécuter les décisions des cours judiciaires; le roi ne peut destituer personne sans jugement; il est obligé à maintenir les limites du royaume, et à lui faire restituer celles de ses anciennes provinces que le sort des armes lui aurait fait recouvrer.

• Les diètes se composent de deux chambres ou, comme on dit, *tables*, chacune subdivisée en deux ordres; la première, ou la chambre haute, se compose des magnats, savoir : les archevêques et évêques, les princes, comtes et barons du royaume, et les gouverneurs des comitats; la seconde est formée de la réunion des prélats, des abbés, des députés des comitats, de ceux des chapitres et de ceux des villes royales libres. Par un ancien abus, les magnats absents envoient des députés qui prennent place parmi les députés des comitats. On compte quelquefois dans ces assemblées jusqu'à 661 députés, parmi lesquels plus de 200 magnats. Les décisions de la diète se prennent en votant par les quatre ordres; mais, dans chaque ordre, c'est la majorité qui décide. Les députés sont liés par les instructions de leurs commettants. La diète se réunit tous les trois ans au moins, soit à Bude, soit à Presbourg, dans une vaste salle, à l'extrémité de laquelle s'élève une chaire pour le président. Des tables sont placées dans toute la longueur : elles sont couvertes de drap vert et de tous les objets nécessaires pour écrire. A la droite du président, mais plus bas que lui, siègent les évêques et les autres dignitaires de l'Eglise, qui représentent le clergé. Les autres membres portent le costume hongrois, qui consiste en une veste de hussard, un pantalon de drap brun, un kalpak en fourrure, et des bottes à la hussarde armées d'éperons. Chaque membre a l'épée au côté. Les débats ont lieu en latin, langue dans laquelle la plupart des députés s'expriment avec facilité, et même avec éloquence, bien que les discours ne durent jamais plus de dix minutes (\*).

(\*) Malte-Brun, t. VI, p. 727.

*Administration.* — Nous avons déjà dit que le roi avait seul le pouvoir exécutif; nous devons ajouter qu'il l'exerce par l'organe d'un ministère propre à la Hongrie, et entièrement indépendant de celui qui administre les autres parties de l'empire. Ce ministère est la *chancellerie de Hongrie*, qui réside à Vienne. La conduite des affaires intérieures est remise à un conseil royal appelé *lieutenance du royaume*, établi à Bude : ce conseil est présidé par le palatin. Il reçoit de la chancellerie tous les ordres du roi, et, après avoir examiné s'ils sont conformes aux lois du royaume, il les transmet aux diverses autorités du royaume. Les comitats sont administrés d'une façon presque indépendante de la couronne. Chaque comitat est gouverné par un chef qui relève de l'administration centrale. C'est lui qui a la direction de la police, de la justice, qui fait exécuter les ordres du gouvernement. Les villes ont des administrations municipales et des tribunaux particuliers.

*Administration des frontières militaires.* — L'administration des frontières militaires est sous la dépendance du conseil aulique de guerre de Vienne. Il est remarquable que ce sont des Français qui ont été appelés par les circonstances à organiser le système de défense militaire des limites de l'Autriche.

Sur l'organisation de ces régiments-frontières, nous ne pouvons mieux faire que citer ce qu'en dit le maréchal de Razus, ancien gouverneur général des provinces Illyriennes : « Ces régiments placés dans nos rangs, dit l'auteur que nous venons de citer, justifieront à la guerre toutes les espérances que j'avais conçues, et tinrent toutes les promesses que j'avais faites pour eux. Ce sont ces régiments qui gardent toute la frontière de la monarchie autrichienne du côté de la Turquie, et donnent à l'empire d'Autriche une armée de soixante-dix mille hommes toujours prête pour la guerre, et qui ne lui coûte presque rien en temps de paix.

« Cette organisation a été conçue avec profondeur et avec un véritable génie : elle est remplie de contre-poids si habilement placés, que le chef, tout-puissant pour le bien, trouverait des obstacles insurmontables s'il voulait abuser de son pouvoir.

« Je rendrai compte de ces établissements, en général peu connus : on sera à même de les comparer avec d'autres analogues, mais très-différents dans leurs bases et dans leur objet, qui existent en Russie sous le nom de colonies militaires de cavalerie. On verra que chacune de ces institutions est merveilleusement adaptée aux circonstances particulières dans lesquelles elle se trouve et au but qu'on s'est proposé.

« Les longues guerres entre la Hongrie et la Turquie, et les dévastations qui en avaient été la suite, avaient réduit au plus grand état de misère la population de la frontière. Souvent dépossédée, jetée çà et là suivant le caprice du sort, forcée à mener une vie errante et malheureuse, on eut l'idée de la soumettre à une organisation qui pût la protéger et lui donner de la consistance.

« Dans cette vue, le territoire fut divisé en régiments et en compagnies, et tous les habitants soumis aux règles de la discipline militaire. Des terres leur furent concédées, des chefs choisis mis à leur tête; on leur demanda des soldats, dans une forte proportion, mais avec la condition de ne sortir de chez eux qu'en temps de guerre, et, en temps de paix, de s'exercer et de faire le service de la frontière.

« On n'établit qu'un faible impôt en argent, mais on demanda des prestations en nature; on consacra le produit de l'impôt aux frais de l'entretien des troupes et à l'administration du pays. Le gouvernement fournit le surplus jugé nécessaire. En un mot, on demanda aux habitants de la frontière, pour prix des concessions qui leur étaient faites et des secours qu'ils recevaient, de garder cette même frontière d'une manière habituelle et de fournir en temps de guerre tous les soldats

requis pour la défense de l'État.

« Ainsi, le pays compris sous la dénomination de frontière militaire ne doit pas être considéré comme une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. C'est une horde stationnaire qui demeure dans des baraquas, au lieu de vivre sous des tentes; qui ajoute au produit de ses troupeaux celui des champs qu'elle cultive; mais c'est une horde disciplinée et organisée, et dont le bien-être comme les intérêts ont été calculés avec soin. C'est une population belliqueuse, dont les mœurs sont adoucies par les soins paternels du gouvernement; son inconstance et son indiscipline naturelles sont contenues par des lois strictes et sévères, dont l'action est cependant tempérée par tout ce qui peut en prévenir l'application arbitraire.

« Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Lorsqu'une famille prospère et s'accroît, le gouvernement lui accorde de nouvelles terres, provenant de l'extinction d'autres familles, ou elle en achète de celles qui en possèdent plus qu'elles ne peuvent en cultiver. Une famille ne peut se défaire de ce qui est nécessaire à sa subsistance : elle ne peut vendre que le surplus, pourvu que ce soit à un individu ou à une famille qui se soumette au service militaire, premier titre de possession.

« Les familles sont nombreuses, et possèdent collectivement; les individus ne possèdent pas, tout est commun entre eux. Une famille se compose de plusieurs ménages, et s'élève quelquefois au delà de soixante individus.

« Son chef, par l'âge ou par l'élection de ceux qui la composent, est l'administrateur : c'est un patriarche muni de pleins pouvoirs, mais obligé chaque année de rendre des comptes. Traité toujours avec considération par l'autorité, et ne pouvant être puni corporellement qu'après avoir été destitué juridiquement de ses fonctions pour les causes les plus graves, il pourvoit aux besoins de tous, fait cul-

tiver les terres, habilie les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. Il est assisté, dans ses fonctions, par sa femme : si elle est jugée incapable, ou, s'il est veuf, une autre femme élue est maîtresse de la maison.

• A la fin de l'année, le partage des produits nets est fait, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent; homme ou femme, a une part égale, à l'exception du chef de famille et de la maîtresse de la maison, qui en reçoivent deux.

• Telle est en abrégé la loi civile de la frontière militaire; on conçoit facilement combien cette vie commune a d'avantages dans un pays aussi pauvre, combien elle est nécessaire à la conservation des familles dont les membres, jeunes et laborieux, sont absents pendant plusieurs années pour le service militaire, et combien elle est utile à l'ordre du travail chez un peuple naturellement paresseux, comme le sont tous ceux dont la civilisation est fort reculée.

• Je vais parler maintenant du mode de l'administration et de celui de la justice.

• Le problème à résoudre était de discipliner cette population et d'en tirer le plus grand nombre de soldats. Dès lors, tout a été calculé pour ce but, et l'administration, portant sur des objets d'un faible intérêt, a été accessoire et subordonnée. Elle a dû être subordonnée, car, sans cela, ses mesures, soit par la nature des choses, soit par les passions des hommes, auraient infailliblement contrarié sans cesse celles qui doivent former des soldats; en divisant les pouvoirs, on aurait affaibli l'obéissance, et ici, avant tout, il faut obéir. Relâchez les liens de l'obéissance, et vous n'aurez plus chez ce peuple ni ordre, ni discipline. Que la population perde son esprit militaire (et elle le perdrait infailliblement si elle n'était pas constamment soumise aux règles qui l'ont fait naître), et les soldats, qui sont constamment chez eux, n'auraient plus la même valeur.

• C'est grâce à ce régime que des

soldats, qui sont toujours dans leurs familles, dispersés sur une grande étendue de pays, ont constamment l'esprit aussi militaire, aussi guerrier, autant de respect pour leurs officiers, autant d'obéissance que s'ils sortaient d'une caserne. On les trouve aussi braves le premier jour de la guerre que le dernier. A quelles causes attribuer ce phénomène, si ce n'est aux impressions de leur enfance, aux discours, à l'exemple de leurs parents, à l'opinion de toute la population?

• Le territoire de chaque régiment a été cadastré avec beaucoup de soin, et, chose remarquable, une opération aussi importante que celle d'un cadastre est exécutée depuis longtemps pour la frontière militaire. La raison s'en trouve dans ce nombre considérable d'officiers instruits et capables que renferment les régiments, et qui ont pu être employés à ce travail en temps de paix. Le tableau indicatif de toutes les terres, avec leur classement, existe dans chaque régiment.

• Les terres labourables sont divisées en trois classes; l'impôt de chaque classe est fixé et déterminé. Comme les contribuables ont très-peu d'argent à donner, et que l'entretien des établissements publics d'une haute importance qui couvrent le territoire exige de grands travaux, les terres sont imposées aussi en journées de travail, d'hommes et d'animaux. Cependant les journées sont rachetables à fort bas prix, à la volonté seule des paysans; mais, dans le cas où elles deviennent nécessaires aux travaux publics, ils sont tenus de les fournir en nature. Rarement les paysans profitent de la faculté de ce rachat, car rarement ils en ont les moyens, et les règlements qui existent à cet égard sont entrés dans toutes les dispositions nécessaires pour en prévenir l'abus.

• L'impôt à payer en journées de travail est porté au cadastre du régiment : ainsi, d'un coup d'œil, on peut voir ce que le régiment doit au souverain en argent et en journées, et combien chaque famille, dont le nom est enregistré à côté des numéros des

terres qu'elle possède, doit payer pour sa part. D'un autre côté, on a fait un dépeillement du cadastre, et chaque chef de famille reçoit un livret imprimé où sont inscrits le nombre d'arpents qu'il possède, la classe de chacun d'eux, le nombre de florins et de journées de différentes espèces dont il est redevable à l'État, celui des soldats qu'il entretient, enfin le nombre des bestiaux appartenant à la famille.

« Sur ce livret doivent être inscrites chaque somme payée à compte et les journées de travail acquittées. A la fin de l'année, les comptes sont balancés et arrêtés.

« Quant aux détails de l'administration, le capitaine de chaque compagnie est le chef nominal, mais il ne peut administrer que par l'intermédiaire et l'entremise d'un individu proposé pour cela. Cet individu, lieutenant ou sous-lieutenant, se voue à l'administration, et ne roule plus de droit avec les officiers militaires; on le nomme officier d'économie: c'est lui qui arrête tous les comptes avec les familles, qui inscrit toutes les sommes reçues, répartit et règle l'emploi des corvées dues et portées au cadastre. Ces corvées ne peuvent être consommées qu'en vertu des ordres de l'état-major du régiment, qui ne peut lui-même disposer d'une seule journée sans que le commandant général l'y ait autorisé sur le rapport des ingénieurs.

« Un capitaine d'économie, placé près du colonel, surveille l'administration de toutes les compagnies. Il reçoit les comptes des lieutenants d'économie placés dans les compagnies, en fait le rapport au colonel, tandis que celui-ci reçoit les comptes directs des capitaines des compagnies. Il s'établit ainsi un contrôle des opérations des capitaines. Les officiers d'économie ont sous eux, dans chaque compagnie, onze sous-officiers ou caporaux d'économie. C'est par leur intermédiaire et leur concours que leurs ordres parviennent aux différents villages et s'exécutent; les autres officiers des compagnies n'interviennent en rien dans l'administration, ils ne sont

chargés que de la police de leur arrondissement.

« On voit avec quelle simplicité et quelle régularité la machine est montée, combien est facile toute espèce de contrôle, car un inspecteur peut en un jour vérifier l'administration d'une compagnie, en réunissant au chef-lieu tous les chefs de famille, et constatant si les livrets sont conformes au cadastre, et si tout ce qui a été fourni s'y trouve inscrit.

« Ainsi que je l'ai déjà dit, les travaux en nature forment une grande portion de ce que les paysans doivent à l'empereur. Ces prestations servent à l'entretien d'une grande quantité de belles chaussées qui traversent le pays dans tous les sens, de nombreux magasins de réserve destinés à prévenir les disettes, des corps de garde de la frontière nécessaires à sa sûreté, enfin aux réparations qu'exigent les maisons des officiers et employés publics, maisons indispensables au système, et qui représentent une valeur de plusieurs millions.

« Chaque régiment a l'obligation de fournir en temps de guerre au recrutement quatre bataillons de douze cents hommes chacun. En temps de paix, deux bataillons de campagne, armés, habillés, et composés des hommes les plus disponibles, sont toujours prêts à marcher: les officiers et sous-officiers du régiment, ainsi que les officiers d'économie qui sont attachés au territoire, en forment les cadres. Ces hommes restent dans leurs familles, mais sont aux ordres de leurs officiers, qui les commandent pour le service du cordon et la police du pays, et les rassemblent à des époques déterminées pour leur instruction.

« Le choix en est fait, d'après une règle fixe, dans les familles les plus nombreuses et dans l'intérêt de la conservation. Ils peuvent tous se marier, et ils sont mariés pour la plupart. La durée de leur service actif est de douze ans; après cela, ils entrent dans les réserves.

« L'administration des régiments est liée avec celle du territoire, et voici



comment : c'est par les soins de leurs familles que les soldats sont habillés, et, pour cela, l'empereur accorde aux chefs de famille une somme déterminée qui est précomptée sur les impositions ; on en tient un compte ouvert à l'état-major du régiment, indiquant le nombre des soldats fournis par chaque famille, et établissant la remise à faire après qu'il a été constaté que les soldats sont habillés suivant les règlements. Cet habillement, qui est fait avec des étoffes confectionnées dans la famille avec la laine de ses troupeaux, est pour elle un moyen facile de payer l'impôt.

« La liquidation et le paiement, sans déboursés et par compensation, soit pour l'habillement, soit pour la solde des sous-officiers, ou pour les secours en blé, exigent de même qu'il y ait un compte ouvert par famille à l'état-major du régiment.

« Les officiers d'économie sont donc les administrateurs réels, quoique subordonnés : ils sont capables, parce qu'ils sont choisis parmi les officiers qui ont le plus d'intelligence et qui se vouent à cette carrière. On exige qu'ils aient précédemment servi militairement, afin qu'ils ne soient pas étrangers aux règles du service, et qu'en l'absence des bataillons de guerre, ils puissent conduire la population. Mais leur rôle prend un autre aspect si on le considère dans son influence sur le bien-être des familles. Sous ce rapport, on ne peut se faire une idée de sa haute importance, lorsqu'on ne connaît pas le caractère des paysans de la frontière militaire.

« Les officiers d'économie sont chargés spécialement de veiller à la culture, de fixer l'espèce de grains à semer, la quantité de champs à ensemençer : ils règlent la consommation des troupeaux, déterminent la quantité de grains récoltés qui doivent être portés par chaque famille au vaste grenier de réserve construit dans la compagnie, monument de prévoyance et de sagesse. Un officier d'économie est un chef de manufacture, qui met tout en mouvement avec méthode, avec prévoyance, pour obtenir les plus grands

produits ; c'est le maître d'agriculture qui dirige une industrie naissante ; c'est enfin le chef laborieux, qui force les individus insouciant à travailler. Sans lui, la moitié des terres serait en friche, et l'autre donnerait à peine la moitié de ses produits. De plus, il visite chacune des familles de sa compagnie tous les quinze jours, et rend compte de leur situation et de leurs besoins au capitaine. Celui-ci, accompagné de ses officiers, les voit lui-même une fois par mois. Chaque officier supérieur visite six compagnies, dans le même esprit, tous les trois mois, et chaque année, le colonel parcourt et visite toutes les familles du régiment.

« Les lois de la discipline, appliquées à la culture des terres par des chefs auxquels on impose de tels devoirs à remplir, sont les meilleurs moyens de faire l'éducation d'un peuple dont la civilisation est reculée, et de l'enrichir. La marche à suivre est celle-ci : rassembler et organiser les individus, les rendre obéissants et leur donner des chefs éclairés ; leurs progrès deviennent rapides, et, quand l'habitude du travail et le temps les ont formés, ils peuvent être livrés à eux-mêmes. Mais jusque-là, la main protectrice d'un gouvernement paternel, qui veille sur eux et les conduit pas à pas, leur est utile.

« On ne peut qu'admirer les effets salutaires produits par ce régime, quand on voit à quel degré de bien-être et de prospérité sont arrivées les populations qui y sont soumises.

« Je compléterai ce tableau en ajoutant que chaque régiment est administré par un conseil responsable, auquel le capitaine d'économie fait toutes les propositions et les rapports sur l'administration générale ; que les fonds sont déposés dans une caisse à trois clefs, qui ne peut s'ouvrir qu'en présence des membres du conseil, et que les officiers d'économie, qui font les recettes dans les compagnies, versent les sommes perçues une fois par semaine ; qu'un premier et un second maître des comptes sont chargés de tenir toutes les écritures, et d'enregistrer les recettes et les paiements qui

ne peuvent se faire que sur délibérations; qu'un commissaire des guerres, résidant dans chaque brigade, surveille la comptabilité et vise toutes les pièces de dépense.

« Je passe à l'administration de la justice. Justice prompte, impartiale et sans frais, justice à portée des justiciables, tel est sans doute le premier besoin de tous les peuples; mais ce besoin se trouve bien mieux senti par un peuple pauvre et simple. Aussi rien de plus sage et de mieux calculé, rien de plus conforme à ces principes que le système qui a été adopté pour la frontière militaire.

« Les procès les plus ordinaires parmi ces hommes ne dépassent pas la valeur de quelques florins. Si pour des causes de cette nature ils étaient obligés d'aller à de grandes distances, il vaudrait mieux pour eux renoncer à leurs droits que de les soutenir. Cependant le pays est vaste, et on ne pouvait pas établir partout des juges salariés, sans s'écarter de l'économie, qui est dans ce pays la règle de toutes choses; d'un autre côté, il était à craindre qu'un juge non payé, loin de l'autorité, ne s'écartât de la ligne indiquée par une stricte probité. Pour concilier tous les intérêts, voici les moyens qui ont été employés. On a érigé dans chaque compagnie un tribunal appelé session. Le lieutenant d'économie, plus expert qu'un autre dans les affaires, le préside: le sergent-major d'économie, deux sergents et deux caporaux d'économie, deux chefs de famille de la compagnie, choisis par le colonel, le composent. Une fois par semaine cette session s'assemble; chacun réclame, demande justice et l'obtient.

« Le tribunal, dont l'objet avant tout est de concilier les parties, ne peut être véniel, car il est trop nombreux, et les intérêts qui s'y traitent sont trop faibles. La confirmation du capitaine est d'ailleurs nécessaire au jugement. Le capitaine, dont l'autorité est fort limitée dans cette circonstance, reçoit cependant un nouveau caractère des fonctions respectables qu'il remplit. Ces tribunaux jugent en général avec une grande impartialité.

« Mais si ce tribunal a de la probité, il est possible qu'il ait peu de lumières, et la législation n'a pu lui abandonner des causes qui pourraient être obscures ou importantes; aussi chaque régiment a-t-il un tribunal composé sur d'autres principes, pour l'appel et pour les procès relatifs à des intérêts de quelque gravité. Trois auditeurs, gens de loi, mais portant un titre et un costume militaire (car l'un et l'autre sont indispensables à la considération dans ce pays), sont chargés du jugement des affaires civiles et de l'instruction des affaires criminelles. Un seul auditeur, assiste de deux officiers, juge, et son opinion est la seule qui décide. La mission des officiers militaires assistants est de signer l'exposé des faits et le procès-verbal, qui comprend les demandes, les réponses et les répliques. En effet, dans un pays où tout se traite verbalement, où presque aucun des titres n'est écrit, quelle trace laisserait une affaire importante si cette sage précaution n'avait été ordonnée?

« Quel moyen l'autorité aurait-elle d'éclairer la conduite d'un juge prévaricateur? Avec le mode établi, plusieurs années après le jugement, on peut vérifier s'il a été porté avec justice et équité.

« Telle est la justice civile. Elle semble satisfaire à tout, et remplit toutes les conditions désirables. Elle offre aux pauvres une justice prompte et sans frais, et à l'homme aisé dont les intérêts ont une grande valeur, à celui dont les droits ont besoin d'être approfondis, des juges instruits et dont la conduite est constamment mise au grand jour.

« La justice correctionnelle se rend différemment en tant que l'individu coupable est ou non enrôlé. Celui qui est enrôlé est soumis à l'action de ses officiers comme tout soldat de l'armée. Les autres sont, ainsi que les femmes, soumis à la session dont j'ai parlé plus haut. Ce tribunal de famille, si je peux l'appeler ainsi, ce tribunal, composé d'individus de différentes classes, est certes le meilleur auquel on puisse donner de semblables attributions; on ne

peut craindre ni passions, ni arbitraire, en raison de sa composition : là, chaque état a son représentant naturel.

« Toute affaire criminelle est portée au régiment, devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président, d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergents-majors, de deux sergents, de deux caporaux et de deux soldats. L'auditeur en fait le rapport : le délit est jugé ; mais, pour ajouter aux garanties données à l'accusé, le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui, lui-même, ne peut jamais dans aucun cas présider le tribunal.

« Telles sont les bases de cette institution remarquable, dont le succès complet donne le droit de conclure les faits suivants :

« L'organisation de la frontière militaire résout un problème difficile, celui de tirer d'un peuple le plus grand parti possible pour le service de l'État, tout en contribuant à son bien-être, au progrès de la civilisation, et en satisfaisant ses goûts.

« L'administration est établie sur de telles règles qu'elles peuvent garantir de toute sorte d'abus, autant que cela dépend des hommes.

« La justice est rendue avec intégrité et sans frais, et le régime de ce peuple est merveilleusement adapté à son esprit, à ses mœurs, à son état de pauvreté et à sa situation géographique.

« Une frontière étendue, qu'il serait indispensable, pour la sûreté du peuple et pour la santé publique, de faire garder par des troupes qu'il faudrait y envoyer exprès et y entretenir, se trouve naturellement occupée et défendue. Enfin, la force vive des États se composant de soldats et d'argent, ce pays, qui donne des soldats dans une proportion sept à huit fois plus grande que les autres, et les entretient en temps de paix au plus bas prix possible, représente pour le service du souverain une province infiniment plus peuplée et beaucoup plus riche, et cette organisation donne à une province pauvre, qui, sous un autre ré-

gime, serait plutôt à charge qu'à profit, une valeur extraordinaire.

« On avait reconnu que la population convenable pour entretenir un régiment-frontière devait être de cinquante à soixante mille âmes ; aujourd'hui elle s'élève presque partout à cent mille. Ainsi ces régiments pourraient fournir un nombre double de combattants et pourvoir pendant beaucoup d'années aux grandes consommations de la guerre. Cette surabondance de population tourne aussi au profit de sa richesse ; les terres sont mieux cultivées, et la quantité de bestiaux s'est accrue dans la même progression. Il y a un grand bien-être, et la charge comparative de recrutement qui pèse sur les provinces est beaucoup diminuée. En Autriche, la population affectée au recrutement d'un régiment est à peu près partout de quatre cent mille âmes. Celle des régiments-frontières était de cinquante mille : ainsi ils fournissaient huit fois plus de soldats que les premiers. Aujourd'hui que la population est doublée, ils en fournissent encore quatre fois davantage.

« C'est le prince Eugène de Savoie qui a jeté les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy qui l'a porté à la perfection à laquelle il est arrivé.

« Je trouvai à Karansébs plusieurs officiers qui avaient servi sous mes ordres. Ces rencontres, qui se sont renouvelées fréquemment pendant mon voyage et qui m'ont toujours fait éprouver un véritable plaisir, avaient pour moi, dans cette circonstance, un motif d'intérêt de plus. En 1810, deux cents jeunes Croates furent sur ma demande envoyés en France, pour y être élevés aux frais du gouvernement dans les écoles militaires et les lycées et à l'école des arts et métiers. J'en retrouvai plusieurs, dont la carrière avait eu ce point de départ ; ils en gardaient le souvenir, et me conservaient de la reconnaissance pour avoir été ainsi la cause de leur éducation et de leur fortune (\*).

*Administration de la Transylva-*

(\*) Voyag. du duc de Raguse, t. I, p. 80.

nie. — Nous avons déjà dit qu'il existe en Transylvanie un nombre assez considérable de peuples différents ; on en compte jusqu'à douze ; toutefois, trois nations seulement, qu'on appelle les *Confédérés* (Uniti), ont des droits reconnus, et ce sont elles qui servent de base à la division politique du pays ; ces nations sont : les Hongrois à l'ouest, les Szeklers à l'est, et les Saxons au sud et au nord. Les autres habitants sont nommés les *Tolerés* (Tolerati).

Les voyageurs évaluent la population de la Transylvanie à deux cent cinquante mille Hongrois, cinq cent mille Saxons, cent cinquante mille Szeklers, plus, un million de Valaques et cent vingt mille Arméniens.

Il faut ajouter que le partage de la Transylvanie entre les Hongrois, les Szeklers et les Saxons, a été exécuté jadis d'après les nations, et qu'aujourd'hui c'est le territoire qui établit les droits des nations ; ainsi un Hongrois qui vient se fixer dans le pays des Saxons, de leur consentement bien entendu, vit sous la loi saxonne, et réciproquement.

Les onze comitats hongrois sont gouvernés comme ceux de la Hongrie par des comtes suprêmes. Il en est de même pour les sept comitats szeklers, bien que les chefs aient des noms différents. Les neuf arrondissements saxons sont dirigés par de simples administrateurs civils nommés par l'empereur : ils sont soumis à un comte suprême, qui est en quelque sorte le chef de cette nation et devant lequel se jugent les appels.

Les principales bases de la constitution de Transylvanie sont : 1° les traités d'union de 1542 et 1545 ; 2° la charte léopoldine du 4 juin 1691 ; 3° la pragmatique sanction de 1744 et les articles de la diète de 1791 et 1795.

Ce sont les Hongrois qui, aux états provinciaux, représentent la noblesse ; et, entre autres privilèges, les nobles transylvains possèdent le droit d'être considérés en même temps comme nobles hongrois et de pouvoir s'établir, s'ils le veulent, en Hongrie, tandis qu'il est défendu à un noble de ce der-

nier pays de passer en Transylvanie. Cette classe privilégiée est, du reste, libre de tout impôt, de toute contrainte judiciaire.

Les représentants des trois nations aux états provinciaux, qui se réunissent à Hermannstadt, sont : 1° le conseil de gouvernement ; 2° la chambre ou *table* de justice royale ; 3° les premiers fonctionnaires des comitats, districts et sièges ; 4° les *régaliens*, ou nobles possesseurs de terres, convoqués par lettres closes du grand-duc ; 5° deux députés de chaque comitat, siège ou district des trois nations ; 6° deux députés envoyés par chacune des cinq villes libres, et par chacun des vingt-trois bourgs soumis à la taxe.

Aux états provinciaux appartient le droit de faire des lois, de voter et de répartir les impôts, de conférer l'indignat, taxé à mille ducats, enfin de juger, dans les cas déterminés par la loi. Pour le reste, l'exercice de l'autorité suprême est dévolu exclusivement au grand-duc.

La chancellerie de Transylvanie, d'où émanent les édits souverains, a son siège à Vienne. Elle est également indépendante des chancelleries de Hongrie et d'Autriche.

Le conseil royal, composé d'un gouverneur provincial et de douze conseillers référendaires, est soumis à l'autorité de cette chancellerie, et établi à Clausenbourg. C'est devant lui que se portent les appels de la table de justice royale, connaissant en première et en deuxième instances, et résidant à Neumarkt. La chancellerie aulique de Transylvanie décide en dernier ressort. Enfin, la trésorerie, instituée en 1790, est composée d'un président et de trois conseillers, et dépend de la chambre aulique de Vienne.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'administration des régiments-frontières est en dehors de l'administration civile.

Pour terminer cette partie de notre travail, il nous reste à donner le tableau des divisions administratives du royaume de Hongrie et de ses annexes.

## TABLEAU DES DIVISIONS ET DE LA POPULATION DE LA HONGRIE.

1<sup>o</sup> HONGRIE(Magyar-Ország, *Mag.* : Ungarn, *All.* : Uberska-Kragina, *Sl.* ) 8,504,806 habitants.1<sup>o</sup> Cercle au delà du Danube.

| COMITATS.            |                       | POPULA-<br>TION. | VILLES.                          |
|----------------------|-----------------------|------------------|----------------------------------|
| Noms allemands.      | Noms hongrois.        |                  |                                  |
| Wieselbourg.....     | Mosony.....           | 65,766           | Wieselbourg.                     |
| Gedenbourg.....      | Soprony.....          | 197,617          | Gedenbourg.                      |
| Raab.....            | Gyar.....             | 90,984           | Raab.                            |
| Komorn.....          | Komarom.....          | 131,232          | Komorn.                          |
| Stuhl-Weissenbourg.. | Székes-Fejér-Varmegye | 131,482          | Stuhl-Weissenbourg (Albe Royale) |
| Veszprim.....        | Veszprem.....         | 174,170          | Veszprim.                        |
| Eisenbourg.....      | Vas-Varmegye.....     | 279,506          | Eisenbourg.                      |
| Szala.....           | Szala.....            | 271,997          | Szala-Egerszeb.                  |
| Schümegh.....        | Somogy-Varmegye..     | 206,736          | Kaposvar.                        |
| Tolna.....           | Tolna.....            | 177,164          | Tolna.                           |
| Baranya.....         | Baranya.....          | 249,780          | Fünfkirchen                      |
|                      |                       | 1,070,414        |                                  |

2<sup>o</sup> Cercle en deçà du Danube.

|                 |                     |           |                                            |
|-----------------|---------------------|-----------|--------------------------------------------|
| Bacs.....       | Bacs-Varmegye.....  | 367,132   | Bacs.                                      |
| Pesth.....      | Pesten.....         | 441,985   | Pesten, BUDE ou OFEN, capitale du royaume. |
| Neograd.....    | Nograd.....         | 197,614   | Neograd.                                   |
| Sohl.....       | Zolyom.....         | 92,863    | Nensohl.                                   |
| Honth.....      | Hont.....           | 127,935   | Spoly-Sagh.                                |
| Gran.....       | Esztergom-Varmegye. | 56,728    | Gran.                                      |
| Bars.....       | Bars-Varmegye.....  | 139,954   | Königsberg.                                |
| Neutra.....     | Nyitra.....         | 367,933   | Neutra.                                    |
| Presbourg.....  | Posony.....         | 273,100   | Presbourg.                                 |
| Trentschin..... | Trencsen.....       | 300,241   | Trentschin.                                |
| Turots.....     | Turocs.....         | 67,488    | St.-Martin.                                |
| Arva.....       | Arva.....           | 103,768   | Turdoschin.                                |
| Liptau.....     | Lipto.....          | 75,864    | St.-Miklos.                                |
|                 |                     | 2,622,205 |                                            |

3<sup>o</sup> Cercle en deçà de la Theiss.

|                     |                     |           |                |
|---------------------|---------------------|-----------|----------------|
| Zips.....           | Szepes.....         | 195,291   | Kasmarkt.      |
| Gomor.....          | Gomor-Varmegye....  | 175,792   | Gomor          |
| Heves.....          | Heves.....          | 237,360   | Heves          |
| Borsod.....         | Borsod-Varmegye.... | 166,519   | Miskolcz.      |
| Torna.....          | Torna.....          | 25,070    | Torna.         |
| Abaujvar ou Abauj.. | Abauj-Varmegye..... | 162,557   | Kaschnau.      |
| Sarosch.....        | Saros.....          | 188,208   | Gross Scharos. |
| Zemplin.....        | Zemplen.....        | 284,010   | Zemplin.       |
| Unghvar.....        | Unghvar.....        | 90,368    | Unghvar.       |
| Beregh.....         | Beregh.....         | 100,364   | Munkacs.       |
|                     |                     | 1,631,479 |                |

4<sup>e</sup> Cercle au delà de la Theiss.

| COMITATS.       |                     | POPULA-<br>TION. | VILLES.            |
|-----------------|---------------------|------------------|--------------------|
| Noms allemands. | Noms hongrois.....  |                  |                    |
| Marmarosch..... | Marmaros.....       | 133,217          | Szigeth.           |
| Ugotsch.....    | Ugoes.....          | 41,854           | Huszt.             |
| Sathmar.....    | Szathmar.....       | 217,029          | Gross-Szöllös.     |
| Szaboltsch..... | Szabolcz.....       | 156,811          | Felső-Bánya.       |
| Bihar.....      | Bihar.....          | 466,373          | Naglr-Bathor.      |
| Bekesch.....    | Bekes.....          | 113,961          | Belenyes.          |
| Tschongrad..... | Csongrad.....       | 110,399          | Szarvas.           |
| Tschanad.....   | Csanad.....         | 42,681           | Vasarhely.         |
| Arad.....       | Arad.....           | 226,484          | Esanad.            |
| Kraschow.....   | Krasso.....         | 220,879          | Bultyin ou Bököny. |
| Temesch.....    | Temes-Varmegye..... | 291,388          | Vallachisch.       |
| Toronthal.....  | Torontal.....       | 263,696          | Nagy-Bestkerek.    |
|                 |                     | 2,274,747        |                    |

## II. ROYAUME D'ESCLAVONIE. — 355,000 habitants.

|               |                     |         |           |
|---------------|---------------------|---------|-----------|
| Syrmie.....   | Szeram-Varmegye.... | 110,650 | Vukovar.  |
| Werovitz..... | Veracze.....        | 161,650 | Werovitz. |
| Poschega..... | Posega.....         | 82,700  | Posega.   |

## III. ROYAUME DE CROATIE. — 589,500 habitants.

|               |                     |         |          |
|---------------|---------------------|---------|----------|
| Kreutz.....   | Körös.....          | 79,060  | Kreutz.  |
| Warasdin..... | Varasd.....         | 128,250 | Warasdin |
| Agram.....    | Zagrab-Varmegye.... | 392,190 | Agram.   |

## IV. DISTRICTS PARTICULIERS. — 200,381 habitants.

*Sous la juridiction du palatinat du royaume.*

|                     |                  |        |              |
|---------------------|------------------|--------|--------------|
| Iasygla.....        | Iaszag.....      | 61,200 | Iasz-Bereny. |
| Grande Kumanie....  | Nagy-Kunsag..... | 35,700 | Kardszag.    |
| Petite Kumanie..... | Kis-Kunsag.....  | 46,432 | Felegyhaza.  |

*Sous la juridiction de la lieutenance royale.*

|                        |                     |        |             |
|------------------------|---------------------|--------|-------------|
| Pays des Haiduckes.... | Haj. du Vorozok.... | 29,243 | Boszörmeny. |
| Littoral hongrois....  | .....               | 27,806 | Fiume.      |

## V. GOUVERNEMENT DES LIMITES MILITAIRES. — 924,315 habitants.

1<sup>er</sup> Généralat de Karlstadt, Varasdin et du ban de Croatie réunis.

AGRAM, résidence du général.

| RÉGIMENTS.                          | NOMBRE DES VILLES<br>ET VILLAGES. |  | POPULA-<br>TION. | VILLES.   |
|-------------------------------------|-----------------------------------|--|------------------|-----------|
|                                     |                                   |  |                  |           |
| Régiment de Lika.....               | 1 ville, 2 bourgs, 105 villages.  |  | 59,701           | Goszpieh. |
| — d'Ottobacz.....                   | 1 ville, 1 bourg, 79 villages.    |  | 54,483           | Ottobacz  |
| — d'Ogulin.....                     | 2 bourgs, 96 villages.            |  | 56,920           | Ogulin.   |
| — de Szuln.....                     | 2 bourgs, 315 villages.           |  | 48,921           | Szuln.    |
| — de Kreutz.....                    | 1 ville, 1 bourg, 191 villages.   |  | 51,563           | Ivanich.  |
| — de S-George.....                  | 1 ville, 1 bourg, 71 villages.    |  | 52,979           | Belovar.  |
| 1 <sup>er</sup> régiment banal..... | 1 bourg, 140 villages.            |  | 54,446           | Glina.    |
| 2 <sup>e</sup> Id. Id.....          | 2 villes, 2 bourgs, 138 villages. |  | 51,503           | Petrinia. |

2<sup>e</sup> Généralat d'Esclavonie.

PETERWARDEIN, résidence du général.

| RÉGIMENTS.                     | NOMBRE DES VILLES<br>ET VILLAGES. | POPULA-<br>TION. | VILLES.       |
|--------------------------------|-----------------------------------|------------------|---------------|
| Régiment de Brod.....          | 2 bourgs, 60 villages.            | 70,376           | Brod.         |
| — de Gradiska.....             | 2 bourgs, 131 villages.           | 60,628           | Neu-Gradiska. |
| — de Peterwardein....          | 3 villes, 3 bourgs, 69 villages.  | 97,326           | Peterwardein. |
| Bataillon des Tchalikistes.... | 13 villages.                      | 27,179           |               |

3<sup>e</sup> Généralat du Bannat.

TEMESVAR, résidence du général.

|                             |                                  |         |           |
|-----------------------------|----------------------------------|---------|-----------|
| Régim. bannatique allemand. | 1 ville, 1 bourg, 46 villages.   | 127,483 | Pansora.  |
| — Valaque-Illlyrien....     | 1 ville, 2 bourgs, 111 villages. | 100,908 | Karansébb |

VI. TRANSYLVANIE (Sieben Burgen, *All.*; Erdely Orszag, *Mag.*) 2,027,566 habitants.1<sup>o</sup> Pays des Hongrois (Magyarok-Resze, *Mag.*)

| COMITATS.               |                     | POPULA-<br>TION. | VILLES.        |
|-------------------------|---------------------|------------------|----------------|
| Noms allemands.         | Noms hongrois.      |                  |                |
| Hunyad.....             | Hunyad.....         | 161,226          | Vadja-Hunjad.  |
| Zarand.....             | Zarand.....         | 47,267           | Allenbourg.    |
| Kraschna.....           | Kraszna.....        | 61,784           | Somlyo.        |
| Mittel-Szolnok.....     | Köszep-Szolnok..... | 104,901          | Tasnad.        |
| Inner Szolnok.....      | Belzö-Szolnok.....  | 130,167          | Armenierstadt. |
| Debok.....              | Doboka.....         | 111,613          | Szek.          |
| Klausenbourg.....       | Kolos.....          | 141,060          | KLAUSENBURG.   |
| Thorenbourg.....        | Thorda.....         | 162,361          | Thorenbourg    |
| Kokelbourg.....         | Kukullo.....        | 66,180           | Kokelbourg.    |
| Weissenbourg infér..... | Alsö-Feyer.....     | 99,445           | Karlsbourg.    |
| Weissenbourg supér..... | Felsö-Feyer.....    | 49,426           |                |

## Districts.

|                |              |        |               |
|----------------|--------------|--------|---------------|
| Fagarasch..... | Fagaras..... | 72,162 | Fagaras.      |
| Kovar.....     | Kovar.....   | 64,061 | Kapnik-Banya. |

2<sup>o</sup> Pays des Szeklers (Szekelyek-Resze, *en hongr.*; Pars Siculorum, *en latin officiel*).

## Sièges ou Juridictions.

|                |                 |        |                     |
|----------------|-----------------|--------|---------------------|
| Aranyosch..... | Aranyos.....    | 21,969 | Felvinez.           |
| Marosch.....   | Maros.....      | 67,611 | Neu-Markt.          |
| Udvazhely..... | Udvarhely.....  | 46,176 | Keutz.              |
| Csik.....      | Csik-Szeke..... | 93,383 | Gyorgyo-St.-Miklos. |
| Haromszek..... | Haromszek.....  | 63,666 | Bereczk.            |

3<sup>o</sup> Pays des Saxons (Szajzok-Resze, *en hongr.*)

|                      |                   |        |              |
|----------------------|-------------------|--------|--------------|
| Reps ou Rappes.....  | Kö-Halom.....     | 31,010 | Reps.        |
| Schassbourg.....     | Seges-var.....    | 27,391 | Schänsbourg. |
| Gross-Schenk.....    | Nagy-Senk.....    | 31,482 | Gross-Schenk |
| Mediasch ou Medwisch | Medgyes.....      | 37,908 | Medwisch.    |
| Leschkirch.....      | Uj-Egyhaz.....    | 18,960 | Leschkirch.  |
| Hermanstadt.....     | Szeben-Szeke..... | 96,921 | Hermanstadt. |
| Reis-markt.....      | Szerdabely.....   | 21,613 | Reissmarkt.  |

## Suite du Pays des Saxons.

| COMITATS.         |                    | POPULATION. | VILLES.                  |
|-------------------|--------------------|-------------|--------------------------|
| Noms allemands.   | Noms hongrois.     |             |                          |
| Mühlenbach.....   | Szasz-Sebes.....   | 18,104      | Mühlenbach.              |
| Broos.....        | Szasz-Varos.....   | 21,989      | Broos.                   |
| <i>Districts.</i> |                    |             |                          |
| Bistritz.....     | Beszeretz.....     | 109,534     | Bistritz.                |
| Kronstadt.....    | Brasso-Videke..... | 81,786      | Kronstadt ou Burzenland. |

## 4° Généralat des limites militaires de Transylvanie.

| RÉGIMENTS.                                | POSITION.                          | POPULATION EN 1829. |
|-------------------------------------------|------------------------------------|---------------------|
| 1 <sup>er</sup> Régiment de Szeklers..... | Au N. du siège de Csik.....        | 37,751              |
| 2 <sup>e</sup> Régiment de Szeklers.....  | Dans le Haromszek.....             | 33,371              |
| 1 <sup>er</sup> Régiment Valaque.....     | Dans le S. de Hermanstadt.....     | 27,061              |
| 2 <sup>e</sup> Régiment Valaque.....      | Autour de Kronstadt.....           | 32,621              |
| Régiment de hussards Szeklers....         | Disseminé dans plusieurs villages. | 28,316              |

## VII. ROYAUME DE DALMATIE. — 329,727 habitants.

| CERCLES.      | POPULATION. | VILLES.   |
|---------------|-------------|-----------|
| Zara.....     | 117,339     | Zara.     |
| Spalatro..... | 137,498     | Spalatro. |
| Raguse.....   | 41,980      | Raguse.   |
| Castaro.....  | 32,910      | Castaro.  |

*Législation.*—Le premier législateur de la Hongrie est le roi saint Étienne (1000-1038).

Étienne I<sup>er</sup> reconnaît au clergé un pouvoir absolu dans le gouvernement des choses ecclésiastiques.

« Nul juge ne peut recevoir le témoignage d'un laïque contre un clerc.

« Le clerc ne peut être jugé que par un tribunal ecclésiastique.

« On arrachera la barbe à celui qui n'ira pas le dimanche à la messe (\*).

« Celui qui tuera un homme libre payera douze pièces d'or, et jèdnera suivant les canons. Celui qui tuera un esclave en rendra un autre, ou payera sa valeur.

(\*) Il est bon de rappeler qu'à la même époque, en Pologne, on arrachait les dents à ceux qui mangeaient de la viande le vendredi. Hâtons-nous de dire que l'on ne trouve pas que le clergé de Hongrie ait jamais abusé de la puissance énorme qu'il avait.

« Si un comte tue sa femme, il jèdnera pendant quelques jours et payera cinquante bœufs aux parents de la victime.

« Le parjure perdra la main.

« Le témoignage d'un esclave n'est pas valable.

« On ne pourra réduire en esclavage un homme libre.

« Celui qui aura commis un viol payera une amende de dix bœufs.

« On aura les cheveux et la barbe arrachés pour avoir violé l'esclave femme d'un noble.

« Le talion est admis pour quelques cas.

« Tous les biens doivent la dime au clergé.

« Le roi choisit le palatin, après avoir consulté les grands du royaume.

« Le palatin a la première voix dans les assemblées; il a de droit la régence et le commandement des armées. Il



doit servir de médiateur entre le roi et le peuple, dans les discordes civiles. Pendant la folie, ou en cas d'absence du roi, il gouverne le royaume.

« Le roi partage avec la diète le droit de faire la paix et la guerre. »

Bela I<sup>er</sup> (1059-1064) donna diverses lois commerciales, et fixa la valeur de la monnaie.

Saint Ladislas (1078-1095) compléta et modifia cette législation barbare ; ses lois, publiées à la diète de Sabloc en 1092, adoucissaient celles d'Étienne : parmi leurs dispositions, nous citerons celles qui autorisaient le mariage et le divorce des prêtres, et permettaient de tuer toute femme adultère prise sur le fait, de réduire à l'esclavage le juge prévaricateur, d'aveugler le voleur.

Coloman, son frère (1095-1114), donna quelques lois sur la procédure, mais ce fut Bela II (1131-1141) qui organisa la procédure. Jusque-là c'était le roi qui jugeait, et cela verbalement. Bela ordonna d'instruire les procès par écrit, et chargea les comtes de rendre la justice. Les moyens alors employés étaient le duel judiciaire, aboli plus tard par Mathias Corvin, et les épreuves, abolies par Louis le Grand. Les coupables étaient punis sur-le-champ.

Nous arrivons enfin à la *bulle d'or*, décret rendu en 1222 par André II. Cette bulle accordait à la noblesse et au clergé de nombreux privilèges, comme on le peut voir dans les dispositions que nous allons citer.

« Les nobles ne doivent pas payer d'impôts ; les paysans et les étrangers sont seuls obligés de contribuer aux dépenses publiques.

« La condamnation pour volsur simple soupçon est abolie.

« L'insurrection (c'est-à-dire la prise d'armes régulière ou la levée du ban) se soutient par ses propres moyens, mais seulement sur le territoire de la patrie ; hors du pays, le roi doit la payer.

« Le palatin est le juge suprême ; mais, pour la condamnation à la peine capitale et la confiscation la

sentence doit être soumise au roi.

« Le roi doit récompenser les fils des pères morts à la guerre ou qui ont rendu des services à l'État.

« Le roi ne peut, sans l'assentiment de la diète, conférer des dignités.

« Les veuves ne perdent pas leur dot par le crime de leurs maris.

« Les gens du roi ne doivent pas vexer les paysans lorsqu'ils logent chez eux.

« Un comte suprême qui abuse de son pouvoir perd son emploi.

« Les officiers de la cour ne peuvent pas loger chez les nobles.

« Il est défendu de conférer des dignités héréditairement.

« La dime doit être payée en nature.

« Les évêques ne sont point obligés de payer la dime pour les chevaux du roi.

« Les troupeaux de cochons du roi ne peuvent aller à la glandée dans les forêts des nobles.

« Les juifs ne peuvent être pourvus d'emploi public. »

« Il n'est pas permis de donner des biens aux étrangers ; on peut les reprendre à ceux qui en auraient reçu.

« Il n'est pas permis de résister à l'exécution légitime.

« Il n'est permis à personne d'occuper plusieurs dignités.

« Il est permis de résister au roi s'il viole cette constitution. »

Louis le Grand, roi d'origine française, compléta cette législation : il fit des lois sages et claires. Plus tard, sous Mathias Corvin, on en rendit de nouvelles ; enfin, en 1514, Stephan Werbicz réunit en un seul code toutes ces lois, toutes ces décisions des rois et des diètes, et ce recueil, appelé *Tripartitum*, forme le code civil et criminel d'après lequel on rend encore la justice, sauf les modifications apportées par Joseph II.

Le IX<sup>e</sup> titre du I<sup>er</sup> livre de ce code détermine ainsi qu'il suit les privilèges des nobles :

« Les nobles ne peuvent être condamnés et mis en prison, sans avoir été cités légitimement devant leur tribunal, sans avoir été défendus, excepté

dans le cas de haute trahison ou de flagrant délit.

« Le noble n'est subordonné qu'au roi couronné légitimement, qui doit le juger suivant les lois hongroises.

« Il ne doit rien payer pour ses biens; il n'est soumis à aucun travail pour le public; mais il est obligé à l'insurrection. Il peut résister au roi lorsque celui-ci agit contre la constitution. »

Loi de 1608. « Le roi ne peut convoquer à la diète que les prélats, les barons, les magnats, les nobles, les villes royales et libres.

« Les habitants hongrois, bohêmes, esclavons et allemands, ont le même droit d'État. Ils peuvent obtenir des emplois et acquérir des biens. »

Loi de 1687. Cette loi, qui établit la succession au trône par droit de primogéniture dans la maison d'Autriche, oblige chaque roi à faire sa déclaration avant le couronnement. Cette déclaration contient cinq points: « 1<sup>o</sup> Le roi confirme les lois, coutumes, privilèges et prérogatives, excepté le droit de résister au roi. 2<sup>o</sup> La couronne doit être conservée en Hongrie par des Hongrois. 3<sup>o</sup> Le roi doit restituer à la Hongrie les provinces qui lui appartenaient autrefois, quand elles viennent en sa possession. 4<sup>o</sup> Si les trois lignes de la maison d'Autriche viennent à s'éteindre, les Hongrois auront le droit d'élire librement un nouveau roi. 5<sup>o</sup> Chaque roi héréditaire doit remplir la même formalité. »

Loi de 1723. Cette loi confirme la pragmatique sanction. Elle décide que les femmes sont habiles à succéder à la couronne par droit de primogéniture, mais que, dans le cas d'égalité de degrés dans la même ligne, les hommes auront la préférence.

Loi de 1791. Parmi les dispositions de cette loi importante, nous citerons les suivantes : « La Hongrie est indépendante et libre; elle conserve la forme de son régime, sa constitution, ses coutumes, et ne peut être gouvernée à la manière des autres parties de l'empire d'Autriche. — Le pouvoir législatif ne peut être exercé que dans la diète convoquée selon les lois, avec le

roi couronné. Le pouvoir des tribunaux est fixé. Le roi seul peut exercer le pouvoir exécutif, mais seulement dans le sens des lois fondamentales; ses actes sont nuls s'ils ne sont pas conformes à la constitution hongroise. — La diète doit être convoquée tous les trois ans au moins. Le roi a l'initiative des lois par ses propositions. La diète propose des lois sous le titre de doléances, et le roi doit respecter ces propositions et leur donner cours. — Les réformés ont l'exercice libre de leur religion. Ils peuvent ériger des temples et des écoles. Ils ne doivent pas aller aux processions des catholiques. Ils ne sont dépendants que de leurs ministres. Ils peuvent ériger des écoles supérieures, mais avec le consentement du roi; ils ont la censure des livres relatifs à leur culte. Ils peuvent visiter les malades catholiques, comme les prêtres catholiques les malades protestants. Ils ne payent rien aux prêtres catholiques. Ils peuvent occuper tous les emplois et être pourvus de toutes les dignités comme les catholiques. Pour quitter la religion catholique et prendre la religion réformée, il faut le consentement du roi. En Dalmatie, Croatie et Esclavonie, les protestants ne peuvent posséder des biens. — Les Grecs non unis ont les mêmes droits que les protestants. — L'*Urbarium*, ou la loi de Marie-Thérèse en faveur des paysans (rendue en 1764), est confirmée provisoirement. Le seigneur ne peut punir les paysans que conformément à cette loi. Les paysans ne peuvent quitter leur seigneur qu'après avoir payé leurs dettes publiques et privées; ils peuvent vendre leurs maisons. — Les juifs ne sont que tolérés; ils ne peuvent demeurer dans les lieux où il y a des mines. »

Cette série de dispositions législatives offre un ensemble, incomplet à la vérité, mais suffisant pour donner une idée des principes qui président à l'administration hongroise. Il faut encore, pour apprécier cette organisation toute féodale, citer quelques traits relatifs à la propriété.

« Pour se former quelques idées

claires sur la Hongrie, il faut d'abord bien comprendre la base de sa constitution et les principes sur lesquels la propriété y est établie. Tout porte encore ici le cachet du moyen âge. A cette époque, la science du gouvernement dans l'enfance ne se proposait d'autre but que de satisfaire aux premiers besoins des hommes réunis en société. Ces premiers besoins sont partout d'établir la paix entre les citoyens et de défendre le territoire contre l'ennemi ; aussi, toutes les institutions hongroises ont-elles le double caractère du juge et du soldat ; c'est à ce point qu'elles se sont arrêtées. L'administration, qui n'est autre chose que l'ordre et l'emploi utile des revenus de l'État, dans l'intérêt de la société, reste tout entière à créer. La propriété est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes : tout vient de l'État, tout retourne à l'État après l'extinction de la famille et des descendants de celui qui a reçu l'investiture. On peut dire que le droit de retrait est sans limite : il est au moins tellement étendu, que personne ne peut acheter une terre avec la certitude de conserver ce qu'il a acquis. D'un autre côté, celui qui, par succession ou par investiture, est devenu propriétaire, ne pouvant être dépossédé par ses créanciers, personne ne veut lui prêter, s'il a besoin d'argent ; ou on ne le fait qu'à des conditions ruineuses, qui compensent ainsi en partie les dangers du prêt. C'est une législation complète, d'accord avec les principes posés, mais dont les conséquences sont poussées à l'excès.

• Ou peut juger, après ces données, des besoins du pays et des changements qu'il réclame.

• Mais un embarras social très-grand résulte de l'existence d'une multitude de gentilshommes, qui ne possèdent rien ou presque rien, et pour lesquels les privilèges sont tout. C'est la seule chose qui les distingue des paysans. Une autre nature de difficulté pour l'amélioration de l'ordre social, résulte encore de l'aberration des jeunes

magnats, qui veulent prendre rang parmi les libéraux de l'Europe, sans savoir à quel titre et comment. Cependant le jour où une masse d'opinion prononcée consacrera la nécessité d'établir la propriété sur de nouvelles bases et de l'affranchir des conditions qui la rendent toujours incertaine ; le jour où on sera convaincu qu'il est indispensable d'établir des contributions, qui seront votées et appliquées à l'amélioration du pays ; d'abandonner aux paysans la libre propriété des terres qu'ils cultivent, sans porter atteinte aux revenus des seigneurs, et de réformer la loi civile, afin qu'elle mette le débiteur, en Hongrie, dans la condition de ceux de tout le reste de l'Europe ; ce jour-là, la Hongrie sortira de la pauvreté et de la barbarie, et fera des pas rapides vers la richesse et la civilisation (\*).

Ajoutons encore qu'il faut être noble pour posséder des terres. Par suite, les paysans ne reçoivent les terres qu'ils cultivent qu'à titre de jouissance. Cependant la diète de 1834 a rendu un décret qui avance la question et facilitera une réforme plus large. Les paysans sont autorisés, par cette décision, à vendre la jouissance de leur propriété, et elle leur assure la conservation des terres qu'ils cultivent.

La Hongrie aspire à l'indépendance ; elle espère reprendre rang parmi les États indépendants de l'Europe. Elle y parviendra ; mais qu'elle se garde d'imiter la Pologne : là, les nobles ont fait une révolution ; mais ils l'ont faite pour eux seuls, sans s'inquiéter de leurs serfs, tranchons le mot, de leurs esclaves, sans les intéresser à l'indépendance de la patrie. La Hongrie ne peut aujourd'hui redevenir une puissance européenne, qu'à la condition d'associer à cette œuvre ceux qui font la vraie force de la nation, les paysans. Déjà l'*urbarium* a préparé les voies : le décret de Joseph II (1795) a aboli la servitude personnelle ; mais jusqu'à présent l'initiative du progrès a été prise par les rois de la maison d'Aut-

(\*) Voyage du duc de Raguse, t. I, p. 24.

triche, moins dans l'intérêt des payans que pour affaiblir la noblesse. Il faut aujourd'hui que la diète, comprenant enfin toute l'étendue de ses devoirs, se décide à faire un dernier pas. Il serait injuste d'omettre que la puissante aristocratie des magnats, outre la mesure prise en 1834 et que nous avons déjà citée, a réclamé des réformes dans le système des impôts; que toutes ses doléances, telles que la demande d'une presse libre, l'emploi de la langue hongroise dans les actes du gouvernement, de l'exclusion des officiers autrichiens de l'armée hongroise, portent sur des questions d'indépendance nationale. Mais à qui resterait le pouvoir dans le cas où la Hongrie deviendrait libre? Évidemment à la noblesse. Que le peuple donc y prenne bien garde. Qu'il exige, aujourd'hui qu'on a besoin de lui pour parvenir à cette indépendance nationale, toutes les garanties auxquelles il a droit de prétendre; que ces garanties soient réelles et non de vaines promesses, s'il veut que sa liberté soit un fait le jour où l'Autriche cessera de gouverner la Hongrie.

#### DES SCIENCES, DES ARTS ET DU COMMERCE.

Jusqu'à l'époque de Mathias Corvin, la civilisation de la Hongrie avait été sans cesse entravée par les guerres et les désordres les plus graves; ce grand homme entreprit, à l'exemple des souverains du temps, Louis XI, Henri VII, Maximilien, Ferdinand le Catholique, Emmanuel le Fortuné, les Médicis, de civiliser son royaume. Malgré ses guerres avec les Turcs, il put accomplir une partie de ses projets, et c'est vraiment de son règne que date le développement de la civilisation hongroise, qui a sa source dans le catholicisme et dans l'influence française exercée par les rois de la maison d'Anjou.

Le mouvement imprimé par Mathias à la Hongrie ne s'est pas continué. Les guerres contre les Turcs et contre l'Autriche ont arrêté l'essor de la nation, et la Hongrie est encore au-

jourd'hui l'un des pays les moins avancés de l'Europe, bien qu'elle ait en elle tout ce qui est nécessaire pour atteindre un haut degré de civilisation.

*Instruction publique.* — Il y a quarante ans, l'instruction était nulle en Hongrie. Depuis cette époque, les nobles se sont mis à étudier, à protéger les sciences et à encourager ceux qui s'en occupent. La bourgeoisie a fait aussi quelques progrès. Quant au paysan, il est toujours aussi ignorant. On peut cependant faire aujourd'hui d'excellentes études en Hongrie.

Les établissements d'instruction les plus remarquables sont : l'université, l'archigymnase et les deux écoles (*Hauptschulen*) de Bude; l'université, les deux gymnases, la société des érudits hongrois, la bibliothèque de Pesth; l'académie, l'archigymnase, le lycée évangélique; l'école nationale moderne, le séminaire, la bibliothèque et l'institut pour la littérature slave de Presbourg, et celle du comte d'Appony, que ce seigneur a fait placer dans cette ville pour répandre les lumières dans sa patrie; la bibliothèque de Debreczin et le collège réformé de cette ville, célèbre établissement calviniste; l'académie de Raab; l'académie Ludovica de Waitzen, l'école des Sourds-Muets de cette ville; l'école pédagogique illyrienne de Zombor; l'académie et l'archigymnase de Kaschau, de Gross-Wardein; l'école normale de Temeswar; l'institut philosophique des Piaristes; l'école pédagogique valaque d'Alt-Arad; l'académie d'Agram; l'école normale de Kronstadt, etc. On compte encore vingt-cinq gymnases, collèges et séminaires et plusieurs écoles primaires; celles de Pesth donnent l'éducation à plus de quatre mille enfants. Enfin les géographies les plus récentes font mention de cinq bibliothèques, indépendamment de celles que nous avons citées plus haut.

*Sciences et arts.* — L'étude des sciences est fort arriérée; cependant il existe un certain nombre d'établissements qui devront contribuer à leur perfectionnement et à leur propagation dans la Hongrie. Parmi ces éta-

blissements, nous citerons les observatoires de Bude et de Karlsbourg; l'université de Pesth; l'académie des sciences de Presbourg; l'école vétérinaire et l'école de chirurgie de Pesth; l'école forestière d'Esterhazy, fondée par le prince Esterhazy; l'école d'accouchement de Zara; les établissements agricoles de Zara et de Nuna; les écoles militaires de Pesth et de Waitzen; le *Georgicum* ou école d'agriculture, fondée par le comte de Festelits à Keszthely, et surtout la célèbre école royale des mines de Schennnitz.

Nous ne savons pas que la Hongrie ait produit de grands artistes; cependant son sol est couvert de monuments remarquables, bâtis, il est vrai, dans le moyen âge; Mathias Corvin fit bien venir d'Italie divers artistes, mais le développement artistique de la Hongrie a été entravé par le désordre et la guerre, comme toutes les autres parties de son développement intellectuel. La Hongrie a tout à créer, elle le sent, et elle en est aujourd'hui à préparer les éléments, à rassembler les germes de son éducation artistique. On cite en Hongrie deux écoles de dessin, à Bude et à Kaschau; une société de musique à Agram; et cinq musées assez considérables, celui de Pesth, la pinacothèque de Sankowitz dans cette ville, celui de Hermanstadt et les musées d'antiquités de Stein-am-Anger et de Spalatro.

*Industrie et commerce.* — Sous le rapport de l'industrie, la Hongrie est dans l'état le plus déplorable. On n'y fabrique guère que les objets de première nécessité; les autres produits industriels sont tirés de l'Autriche. Les manufactures de tabac et les tanneries sont seulement, surtout les dernières, d'une importance réelle. Cependant il existe en Hongrie un certain nombre de manufactures qui ne peuvent manquer de prospérer et d'amener l'établissement de nouvelles fabriques; nous aurons à citer les fabriques de savon de Szegedin et de Debreczin; les fabriques de drap de Theresienstadt, de Szegedin et de Saros-Patak;

la manufacture d'armes de Neusohl; les forges de Rhonitz et de Dios-Gyœr; les blanchisseries de toile de Roseau; les papeteries et les verreries de Dios-Gyœr; les manufactures de tabac de Szegedin, de Fiume; celles de rosolio de Fiume et de Dalmatie; les filatures de coton de Segesvar; les manufactures de toile de Bisztritz et de Zips; les fabriques d'alun de Bereyh, etc. Mais tout cela, comme nous l'avons dit, est peu de chose : la Hongrie a bien des progrès à réaliser; l'école d'industrie pratique que l'on a fondée à Szarvas aidera sans doute à les accomplir.

L'industrie suffit à peine à la consommation du royaume; son commerce se réduit donc, jusqu'à présent, à l'échange des productions du sol; ces produits sont tellement variés et considérables que leur exportation compense avec avantage la somme des produits manufacturés que l'on tire du dehors. « Cependant, dit M. Beudant, il est à regretter, pour la Hongrie, que la plus grande partie de ce commerce se trouve dans les mains d'étrangers, qui souvent, après avoir amassé des richesses, retournent en jouir dans leur terre natale, et privent ainsi le pays de l'aisance que leur fortune pourrait y répandre. Comment d'ailleurs espérer, avec une masse si considérable de commerçants étrangers, qui ne demandent pas mieux que de laisser subsister les entraves dans les relations commerciales, pour se rendre plus nécessaires, pour avoir un prétexte de vendre plus chèrement leurs marchandises; comment, dis-je, espérer de voir jamais porter une attention directe sur les routes, sur les canaux qu'il serait nécessaire d'établir, et sur les moyens de rendre les rivières navigables ? »

Néanmoins, depuis quelques années, le mouvement commercial a pris beaucoup d'accroissement, et les routes commerciales ont été améliorées. Les grands centres commerciaux de Pesth, Debreczin, Klausenbourg, Kronstadt, peuvent déjà communiquer librement avec Fiume et Orsova; dès lors, par le premier de ces deux ports avec l'Adria-

tique, et, par le second, avec la mer Noire.

L'importance de cette question qui rattache la Hongrie au reste de l'Europe, en lui faisant prendre part à son commerce et à sa civilisation, nous engage à emprunter encore le passage suivant au Voyage du duc de Raguse :

« Orsova est un bourg fort chétif, mais destiné à prendre du développement. Le beau lazaret qui y est établi, crée pour ce point des intérêts commerciaux de quelque importance. Une grande partie du commerce par terre avec la Turquie doit prendre cette direction, et les marchandises venant par mer y seront mises en entrepôt. C'est le premier lazaret que l'on trouve sur le Danube, dans les États autrichiens, du côté de la mer Noire, et, par conséquent, c'est là que les marchandises doivent se purifier et les voyageurs faire leur quarantaine. Rien n'a été épargné pour donner à cet établissement l'importance qu'il mérite, ainsi que les commodités qui le feront préférer à d'autres. Des travaux considérables, pour faciliter la navigation, vont être exécutés à peu de distance d'Orsova. Là, le fleuve est d'une grande majesté; la masse des eaux qu'il roule n'est comparable à rien de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Contenu entre deux montagnes qui bordent les deux rives, et coulant à plein bord, sa largeur est le double de celle du Rhin devant Mayence. Je m'embarquai peu de temps après mon arrivée, et je descendis le fleuve pour voir le banc de rocher qui le barre et gêne la navigation, et le lieu sur la rive droite où l'on a projeté de creuser un canal, pour tourner cet obstacle; l'exécution m'en a paru facile.... Mais le terrain, sur lequel le canal doit être exécuté, est sur le territoire servien, c'est-à-dire sur le territoire de la Turquie; en fait on pourrait se passer d'un firman; mais en droit il est nécessaire et convenable, et le divan de Constantinople ne paraissait pas disposé à l'accorder, malgré les demandes répétées qui lui ont été faites. Comme tous les êtres faibles, le divan met une obsti-

nation extrême à refuser ce que l'on préfère obtenir de sa bonne volonté. Ce travail est pourtant très-urgent et très-important.

« Quoique la navigation soit possible aujourd'hui, quand les eaux sont d'une hauteur moyenne (un bateau à vapeur franchit alors sans accident les cataractes, et les basses eaux ne sont à redouter qu'en août et septembre), on ne pourra regarder cette navigation comme régulière et assurée que lorsque ce passage sera ouvert. Une opération semblable sera nécessaire encore sur un autre point du Danube, à dix lieues plus haut qu'Orsova, où il se trouve aussi des cataractes. Une fois ce second travail terminé, la navigation de Vienne à la mer sera établie d'une manière prompte, facile et certaine.

« Les travaux du Danube étaient l'objet d'une sollicitude particulière de l'empereur François; il m'en parla au moment de mon départ. Il voyait dans leur exécution de grandes conséquences commerciales : effectivement, ce sera une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Les produits de ce pays perdent la plus grande partie de leur valeur, faute des moyens d'exportation. L'Autriche, qui paye de forts impôts, n'a pas pu admettre sans indemnité dans ses marchés la Hongrie qui ne paye rien; et cette indemnité, jointe aux frais de transport, réduit à un petit nombre d'objets, et particulièrement pour les pays voisins, la faculté de transporter dans ces marchés et d'y vendre les denrées hongroises avec quelque avantage. Des exportations peuvent avoir lieu par Fiume; mais les transports par terre, en prenant la route Louise (\*), et en traversant la chaîne des Alpes Juliennes, sont chers; il en est de même pour Trieste; et d'ailleurs cette expor-

(\*) La route Louise (*Louisenstrasse*), longue de 72 milles, va de Fiume à Karlstadt, en passant sur le dos des montagnes et entre des précipices affreux; elle a été faite par une compagnie d'actionnaires et ouverte en 1820. Sa construction a coûté plus de 5 millions de francs. Balbi, p. 320.

tation ne peut convenir qu'à la partie occidentale de la Hongrie; le centre, le nord, le midi et l'orient de ce royaume ne peuvent y participer. La navigation du Danube assurée, et la communication avec la mer rendue facile, tous les produits de la Hongrie peuvent être envoyés à peu de frais en Italie et en France; ils entrent naturellement dans les marchés de l'Europe, et retrouvent toute leur valeur. Cette navigation peut même servir utilement à une partie de l'Allemagne, et faciliter les relations avec l'Inde, soit par l'Égypte, quand une communication facile aura été établie entre la Méditerranée et la mer Rouge, soit par Trébisonde et la Perse.

« On a calculé que la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépasserait pas douze jours, et l'on ne saurait trop admirer ces grandes et belles applications des connaissances actuelles, qui lient ensemble toutes les parties du monde, font disparaître les distances et unissent tous les intérêts, en multipliant à l'infini les points de contact entre les hommes, et en modifiant l'influence des localités. Les effets qui doivent en résulter sur l'état de la société sont hors de toutes les prévisions (\*). »

#### VILLES PRINCIPALES DE LA HONGRIE ET DE SES ANNEXES.

**BUDE** ou **OFEN**, sur la rive droite du Danube, dans le comitat de Pesth, est, depuis 1784, la capitale du royaume, dont elle est aussi à peu près le point central. Les édifices les plus remarquables de cette antique cité, pleine de souvenirs, sont quelques palais des magnats, le vaste château du vice-roi, dont la situation est délicieuse, et un observatoire, bâti sur le rocher du Blocksberg, dans une belle position, mais du reste indigne de compter parmi les bons observatoires de l'Europe. La population de Bude s'élève à trente-trois mille âmes. Néanmoins, si l'**ANCIENNE-OFEN** et la grande cité

de **PESTH** peuvent être regardées comme faisant partie de la capitale, sa population totale dépassera cent cinquante mille habitants.

Un pont de bateaux réunit la métropole à la ville de **PESTH**, qui passe justement pour la plus belle de la Hongrie. Elle en est aussi la plus grande, la plus peuplée, la plus industrielle, et sa prospérité croît journellement, malgré tous les obstacles qui gênent son commerce. Mais elle est si bien placée au milieu d'un pays immense et fertile qu'il se traite, à chacune de ses quatre foires annuelles, pour plus de vingt-cinq millions d'affaires. L'amélioration successive de la culture, les dessèchements des marais de la Theiss et l'établissement d'un canal entre cette rivière et le Danube, imprimeront encore à cette marche progressive un nouvel essor. Toutes les têtes se préoccupent de ces utiles projets, qui se réaliseront sans doute dès que les lois civiles auront été réformées.

Pesth est la ville des novateurs, de l'opposition et de l'industrie, comme sa voisine est la ville du gouvernement. Les casernes, le théâtre, l'université, le musée national et quelques palais seigneuriaux méritent d'être remarqués.

Cette ville, que l'on peut considérer comme une création toute moderne, prend tous les ans un notable et rapide accroissement. Actuellement elle doit compter plus de soixante et quinze mille habitants. Des jardins, dessinés avec goût, embellissent ses environs.

**PRESBOURG**, la première ville du pays sur la frontière d'Autriche, n'a rien de remarquable. Elle doit toute son importance à la proximité de Vienne, qui l'a fait choisir pour la résidence habituelle de la diète et le lieu du couronnement des rois. Quoique assez belle, cette ancienne capitale présente, au premier coup d'œil, quelque chose d'imparfait et d'inachevé, ce qui lui est commun avec toutes les villes du pays. Le vieux château des rois couronne la montagne et domine la ville; séminaire sous Joseph II, puis caserne sous François I<sup>er</sup>,

(\*) Voyage du duc de Raguse, t. I, p. 112 et suiv.

il a été brûlé depuis et n'a point été rétabli. La délicieuse situation de Presbourg, sur la rive gauche du Danube, le bas prix des vivres, le voisinage de Vienne, des établissements littéraires importants sont autant de causes qui engagent un assez grand nombre de militaires pensionnés, de nobles et de magnats peu aisés, à y fixer leur séjour. Sa population dépasse actuellement quarante mille âmes.

L'industrielle DERRECZIN, dont les foires attirent quatre fois par an plusieurs milliers d'étrangers, peut être regardée comme le chef-lieu de la Hongrie orientale; mais elle ressemble, par sa construction, moins à une ville proprement dite qu'à une réunion de villages. Quoiqu'elle n'ait ni eau potable, ni matériaux de bâtisse, ni bois de chauffage, elle doit à ses manufactures et à son commerce de compter plus de quarante-cinq mille habitants.

Dans le cercle au delà du Danube, nous citerons encore : la petite ville de *Güns*, qui, bâtie dans une charmante vallée, semble plutôt allemande que hongroise et compte cinq mille habitants. *Ofdenbourg*, chef-lieu de comitat, où l'on trouve, comme dans la plupart des cités de son rang, de grands espaces couverts de maisons très-basses et éloignées les unes des autres, de larges rues, des places immenses. Ses dix mille habitants sont en général des bourgeois; son industrie, ses vins, ses marchés de bestiaux sont renommés. Près de là est le fort de Fortchtenstein, appartenant au prince Esterhazy, et renfermant l'artillerie considérable et les riches trésors de cette illustre famille. *Stein-am-Anger*, la *Sabaria*, ou la *Clandia-Augusta* des Romains, la patrie de saint Martin de Tours, possède un musée renfermant les antiquités romaines qu'on y découvre chaque jour, et une belle cathédrale moderne. Ce chef-lieu de comitat, peuplé de deux mille cinq cents âmes, a le titre de ville épiscopale. *Raab*, qui est aussi une ville épiscopale, est remarquable par son académie et par le champ de bataille où, en 1809, Eugène

et Macdonald battirent l'armée autrichienne. *Comorn* est une forteresse célèbre, située au confluent de la Wag et du Danube. Son importance date du reste de l'époque des malheurs de l'Autriche, et ne lui a fait jouer aucun rôle dans les dernières guerres. La ville, qui contient quatorze mille âmes, est en dehors des fortifications. On commence à la couvrir par un retranchement et des redoutes. *Stuhlweissenbourg*, une des villes les plus anciennes de la Hongrie, a perdu, dans les guerres des barbares, tous les monuments qui constataient son âge et rappelaient sa gloire. Sa population est de treize mille habitants. *Keszthely* est remarquable par les établissements que le comte Festetich, propriétaire du château, y a fondés, par son école gratuite d'agriculture, et sa magnifique bibliothèque. On y compte quatre mille habitants. *Fünfkirchen* se glorifie d'avoir la cathédrale la plus ancienne du royaume. Sa population s'élève à neuf mille habitants.

Dans le cercle en deçà du Danube, on remarque la vaste enceinte de *Theresienstadt*, qui, dans ses habitations éparses, compte plus de quarante mille âmes, et possède de nombreuses fabriques. *Waltzen*, ville épiscopale, avec une belle basilique bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, offre plusieurs restes d'antiquités romaines et du moyen âge. Ses habitants sont au nombre de dix mille. *Neusatz*, que son pont de bateaux sur le Danube met en communication avec Peterwardein, est l'entrepôt du riche commerce que l'Allemagne fait par terre avec la Turquie d'Europe; elle compte dix-sept mille habitants. A *Schemnitz*, chef-lieu du pays des mines, dans les Karpates, des travaux souterrains, remarquablement bien conduits, produisent annuellement de l'or et de l'argent, mais en bien moins grande quantité qu'autrefois (douze cents marcs d'or et trente-cinq à quarante mille marcs d'argent, valant quatre à cinq millions de francs). Il en est de même des mines d'or et d'argent de *Chrennitz* et des mines de cuivre de



*Neusohl*. GRAN, siège de l'archevêque primate, est aujourd'hui l'objet d'une curiosité particulière à cause d'une église à dimensions colossales qui s'y construit depuis quelques années. Il paraît cependant que cet édifice, mal conçu, mal exécuté, engloutira encore bien des millions avant d'être achevé.

Dans le cercle en deçà de la Theiss, nous citerons *Erlau*, célèbre par ses vins, ses manufactures et ses bains, et renfermant dix-sept mille habitants. *Kaschau*, capitale de la haute Hongrie, florissante par son commerce avec la Pologne, et *Tokay*, renommée pour ses vins, peuplées, la première de dix mille habitants, et la deuxième de quatre mille habitants.

Dans le cercle au delà de la Theiss, on trouve, entre autres lieux remarquables, *Csaba*, le plus grand village de l'Autriche et un des plus grands de l'Europe. Il comptait, dès l'année 1825, vingt mille cent quatre-vingt-sept habitants. *Temesvar*, une des places les plus fortes, mais aussi les plus malsaines de l'empire, et dont la population ne dépasse point quatorze mille âmes.

*Agram*, en Croatie, est la résidence du ban ou vice-roi de cette province, du commandant général de ses limites militaires, d'un évêque, etc. On évalue la population de cette ville à dix-sept mille âmes, y compris la banlieue.

*Fiume*, chef-lieu du littoral hongrois, doit une importance nouvelle à la route de *Louise*, et compte plus de neuf mille habitants. Elle a des environs délicieux, et la ville neuve offre des constructions élégantes.

La Transylvanie offre aussi plusieurs localités dignes d'être mentionnées, telles que *Klausenbourg*, siège du gouvernement général et de plusieurs établissements importants, et renfermant vingt mille habitants. *Karlsbourg*, siège de l'évêché catholique, et possédant, à quelques milles de ses remparts, les plus riches mines d'or de l'empire. *Varhely*, village du comitat de Hungad, bâti sur l'emplacement de Zarmizegétusa, capitale des anciens Daces et de l'Ulpija Trajana des Ro-

ains. *Hermannstadt*, chef-lieu du pays des Saxons et de toute la Transylvanie sous le rapport financier, résidence du commandant général des confins militaires de la principauté et d'un évêque grec. La population de cette ville est de dix-huit mille âmes. *Kronstadt*, la ville la plus peuplée, la plus industrielle, et la plus commerçante de la Transylvanie, compte vingt-huit mille habitants.

Dans les limites militaires on trouve *Peterwardein*, petite ville fortifiée, siège du généralat d'Esclavonie; *Semlin*, devenue très-importante par son commerce avec la Turquie et dont la population est de dix mille habitants. Enfin, *Karlowitz*, siège de l'archevêché grec, avec six mille habitants.

#### HISTOIRE DE LA HONGRIE.

La Hongrie occupe l'emplacement de l'ancienne Pannonie et d'une grande partie de la Dacie. Déjà nous avons dit qu'elle était sur la route principale qui conduit de l'Asie en Europe par terre; aussi ne faut-il pas s'étonner si un grand nombre de peuples ont traversé la Hongrie; ils séjournaient quelque temps sur son territoire, puis le quittaient pour se jeter sur l'Europe occidentale. Cette position qui a longtemps empêché la Hongrie de se développer, en la forçant de combattre sans cesse les barbares, cette position géographique lui donnera peut-être, dans l'avenir, une importance considérable.

#### HISTOIRE DE LA PANNONIE ET DE LA DACIE.

Nous ne commencerons à parler de la Pannonie qu'à partir de l'époque où elle fut conquise par les Romains, et nous serons fort court sur ces premiers temps, dont nous avons déjà parlé dans le premier volume de l'Allemagne. Les peuplades germaniques qui habitaient ce pays furent soumises à Rome, après une longue résistance, par les généraux d'Auguste (35 av. J. C.—11 ap. J. C.). A plusieurs reprises, ces tribus belliqueuses se révoltèrent contre la domination ro-

maine; mais elles furent toujours battues. Quant à la Dacie, le roi Décébale attaqua l'empire avec succès en 85, et força Domitien à lui payer tribut (90-98); mais Trajan, après avoir refusé de payer le tribut promis aux barbares, leur fit la guerre et les bat (101-103). Après avoir jeté un pont sur le Danube en 104, il s'empare de Sarmizegethusa (près de Varhely), capitale du royaume, et, en 106, il était maître de toute la Dacie qu'il réduisait en province romaine. Il fonda dans ce pays plusieurs colonies, y bâtit des forteresses, y transporta un grand nombre de citoyens romains, et y ouvrit plusieurs routes militaires. Pendant les guerres que Rome soutint contre les barbares durant le troisième siècle, la Pannonie et la Dacie furent le théâtre d'événements considérables; cette dernière contrée fut arrachée à l'empire par les barbares dès l'an 260; à cette époque, les Quades s'y établissent, et, en 275, les Goths s'en emparent.

Dans le siècle suivant, les empereurs, incapables de défendre la ligne du Danube, furent obligés d'admettre dans leurs armées, en qualité de mercenaires, certains peuples barbares qu'ils opposaient à d'autres envahisseurs; c'est ainsi qu'en 337 les Vandales, ennemis des Goths, s'établirent en Pannonie, avec mission de défendre cette contrée contre ceux qui viendraient l'attaquer; ils y restèrent jusqu'en 407.

Vers cette époque la Pannonie tomba au pouvoir des Huns; la Dacie avait été conquise par ces barbares dès l'an 375. Les Huns restèrent maîtres de ces contrées jusqu'après la dissolution de l'empire d'Attila, en 453. Après les Huns, arrivent les Gépides, tribu gothique, qui s'établissent en Pannonie et en Dacie; ces deux pays prennent alors le nom commun de *Gépidia*; la capitale de ce royaume était Sirmium. En 567, Alboin, roi des Lombards, met fin au royaume des Gépides; mais l'année suivante, ces barbares quittent la Gépidie pour se jeter sur l'Italie dont Narsès les invitait à faire la conquête.

Le départ des Lombards ouvrit le pays aux Avars. Ce peuple, d'origine tartare, avait été chassé d'Asie par les Turcs en 557: il était alors arrivé sur le Don, et nous venons de dire à quelle occasion il s'établit dans la Hongrie. Les Avars restèrent maîtres de ces contrées jusqu'en 799. Leurs ravages dans la Germanie décida Charlemagne à les attaquer. Après une guerre active et opiniâtre, Charlemagne les vainquit, s'empara de leur pays et le réunit à son empire. Ses successeurs le gardèrent jusqu'à l'invasion des Magyares.

#### CONQUÊTE DE LA HONGRIE PAR LES MAGYARES.

Le peuple magyare, originaire du nord-ouest de l'Asie, fut poussé de bonne heure, comme tous les nomades de l'Asie, à se jeter sur l'Europe. Dès le cinquième siècle il habitait vers les sources du Volga; au huitième siècle on le trouve sur les rives du Palus-Mæotis, dans la Libédie. Les Magyares furent attaqués dans ce pays par les Petchénègues et obligés de le quitter en 834. Sous la conduite de leur roi Almus, ils traversèrent la Russie, malgré la résistance que leur opposèrent les habitants de cette vaste contrée, et en 889 ils atteignirent la haute Hongrie, où ils se fixèrent.

Là, le vieil Almus céda le pouvoir à son fils Arpad, sous le gouvernement duquel les Magyares achevèrent de se fixer dans toute la Hongrie actuelle. Les Magyares effrayèrent l'Europe par leur réputation de cruauté et de violence; les contes que l'on débitait sur leur usage de manger la chair et de boire le sang de leurs ennemis, jetèrent une terreur profonde dans les esprits. Comme ils étaient venus des extrémités septentrionales de l'Asie, il se répandit un bruit que les Magyares étaient les peuples de Gog et Magog, qui, suivant l'Apocalypse, doivent venir à la fin du monde. Les effroyables ravages qu'exercèrent les Magyares dans toute l'Europe qu'ils envahirent pendant un demi-siècle n'étaient pas

de nature à changer l'opinion populaire, et ces invasions, jointes à celles des Arabes et des Normands, durent contribuer à affermir les esprits dans la croyance que le monde allait finir en l'an mil.

#### INVASIONS DES HONGROIS EN EUROPE.

Le désordre qui existait alors dans tous les États de l'Europe occidentale explique comment ont pu s'accomplir, pendant plus de soixante ans, les ravages que nous allons décrire (\*). En 892, l'empereur d'Allemagne, Arnoulf, incapable de soumettre les Moraves sans cesse révoltés contre lui, appela à son aide les Magyares, et battit les Moraves.

Après cette victoire, Arpad conquiert les pays appelés aujourd'hui le cercle au delà de la Theiss (892), le cercle au delà du Danube (893), le cercle en deçà de ce fleuve (895), l'Esclavonie, la Dalmatie, la Croatie, et fixa sa résidence à Albe-Royale. Arnoulf eut l'imprudence de laisser les Magyares, ou Hongrois, comme on les appelait (de *ungern*, étrangers), détruire les retranchements que Charlemagne avait élevés sur les rives du Raab pour défendre l'Allemagne contre les invasions des barbares. La mort d'Arnoulf et l'avènement de Louis l'Enfant donnèrent aux Hongrois toute facilité pour envahir l'empire d'Allemagne.

Ce fut en 899 que les Hongrois commencèrent leurs invasions. Ils attaquèrent d'abord l'Italie et parvinrent jusqu'à Nonentule; l'année suivante ils se jetèrent encore sur l'Italie, mais les Lombards les forcèrent, par une victoire signalée, à se retirer. Pour se dédommager, ils allèrent ravager la Moravie et la Bavière.

(\*) Pour cette partie de l'histoire de la Hongrie, nous avons eu fréquemment recours à l'ouvrage de M. L. Dussieux, intitulé : *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France*, 1 vol. in-8°, 1839. Ce travail, remarquable sous plus d'un rapport, a été couronné par l'Institut.

Les Hongrois ne se rebutèrent pas; ils retournèrent en Italie en 901, et malgré tous les obstacles qu'ils purent rencontrer, ils pillèrent Padoue, Vérone, Milan, Pavie; enfin le roi Bérenger vint les repousser, les battit et les força à la retraite. De là, ils passèrent en Bavière, détruisirent, sur le Lech, l'armée rassemblée pour les combattre, et dévastèrent l'Allemagne méridionale tout entière. L'empereur Louis, pour obtenir leur retraite, leur donna de grandes sommes d'argent, et leur promit un tribut annuel; ce qui ne les empêcha pas de se jeter sur la Bavière l'année suivante (902).

En 903, 905, et 906, l'Italie fut encore envahie. On les retrouve en 906, ravageant la Saxe et la Moravie; et, en 907, la Bavière et la Bulgarie.

Arpad mourut en 907; son fils Zoltan lui succéda; sous le commandement de ce chef les Hongrois restèrent aussi barbares que sous Arpad, et continuèrent cette série de déprédations qui accumulaient chez eux d'immenses richesses en troupeaux, en esclaves et en matières précieuses.

En 908, ils envahirent la Saxe et la Thuringe; en 909, la Souabe et la Franconie; en 910, la Bavière, la Souabe et la Franconie; de là, ils se dirigèrent sur la France. La Lorraine fut dévastée; ses monastères, ses églises furent pillés; puis la horde revint chez elle en traversant l'Italie. C'est à peine si on peut suivre ces courses si rapides: en 911, en 912, en 913, en 915, en 917, ils ravagent l'Allemagne, malgré le tribut que les emperurs leur payaient: en 917, ils reviennent en France; en 919, en Allemagne; en 920, en Italie; en 922, en Saxe et en France; en 923, en Italie et en France, où ils furent taillés en pièces par le comte de Toulouse; en 925, ils se jetèrent sur l'Italie, l'Allemagne et la Suisse, où ils pillèrent le riche monastère de Saint-Gall.

En 926, les Hongrois envoyèrent demander à l'empereur Henri le tribut auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. Henri refusa, et aussitôt la Saxe

fut envahie. L'Empereur n'osant faire combattre son armée, composée de soldats peu aguerris, se renferma dans ses places fortes. Il eut le bonheur de faire prisonnier un chef important qu'il ne rendit qu'à la condition qu'une trêve de neuf ans serait conclue.

« Après ce traité, les Hongrois quittèrent la Saxe, s'emparèrent de l'Autriche, ravagèrent la Franconie et la Souabe, et passèrent le Rhin; pillèrent Bâle, dévastèrent le Brisgau et le diocèse de Verdun. Ils incendièrent les villes et les villages, tuèrent les habitants ou les emmenèrent en esclavage, entrèrent enfin dans Verdun, prirent le palais épiscopal à l'improviste, et y brûlèrent tous les documents relatifs à l'histoire et aux privilèges des églises. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Vouzy, à dix lieues de Reims, détruisant tout sur leur passage. Les habitants du diocèse effrayés se hâtèrent de retirer de leurs tombeaux le corps du bienheureux saint Reini et ceux de quelques autres saints, pour les transférer à Reims. La horde n'attaqua pas cette ville. La terreur y fut telle néanmoins, que les habitants virent la lune couleur de feu et des armées de feu se battre dans le ciel. Une peste horrible qui suivit, mit le comble aux calamités de cette année.

« Cependant le roi de France, Raoul, occupé à faire la guerre à Guillaume Tête d'Étoupes, duc d'Aquitaine, se hâta de quitter ce duché pour venir forcer les Hongrois à abandonner la Champagne. En effet, ils battirent en retraite, effrayés de l'arrivée du roi et de son armée, mais riches de prisonniers et de butin.

« En paix avec l'Allemagne, la France ravagée, restait l'Italie à piller; aussi cette contrée fut-elle envahie. En 928, les Hongrois pénétrèrent jusqu'en Apulie. L'histoire, pendant les trois années suivantes, ne mentionne aucune invasion; mais, en 932, les Hongrois recommencèrent à piller. Ils avaient probablement épuisé leur butin, et il fallait le renouveler. Fidèles observateurs du traité conclu avec l'Empereur, ils respectèrent l'Allema-

gne, et ne croyant pas violer la trêve, ils vinrent attaquer les Sorabes, alliés de Henri. Mais celui-ci, soit pour venir au secours de ses alliés, soit pour empêcher les Hongrois d'entrer en Saxe, s'ils venaient à rompre la trêve, marcha contre eux avec une puissante armée, les battit et en fit un grand nombre prisonniers. La guerre étant aussi rallumée, les Hongrois envoyèrent réclamer le tribut à Henri; l'Empereur donna à leurs députés un chien galeux, sans queue et sans oreilles.

« Cette rodomontade n'eût été que ridicule si Henri n'eût pris à l'avance toutes ses précautions pour soutenir la lutte. Pendant la trêve il avait établi plusieurs margraviats : celui de Misnie, fondé en 929, était spécialement destiné à former une barrière contre les Hongrois. Il avait ordonné que dans toute l'étendue de ses États l'aîné de chaque famille prendrait les armes, et prélèverait sur son héritage une somme nécessaire à son équipement. Il rassembla ainsi une nombreuse armée et l'exerça en la faisant combattre contre les Slaves. Il accorda la paye fixe à chaque soldat; mais il leur déclara qu'ils ne seraient point licenciés à l'approche de l'hiver, et qu'ils resteraient sous les armes dans leurs quartiers, afin de veiller à la sûreté des frontières. Il fit aussi construire, dans la Westphalie, un immense retranchement, dont les vestiges subsistent encore sous le nom de *Hunengrebe*. Il entoura les villes de remparts, et jeta les fondements de plusieurs places qui sont devenues depuis des villes florissantes. Il les offrait comme asile aux habitants de la campagne, lorsque les Hongrois viendraient la dévaster. Il força la neuvième partie des hommes libres à fixer leur séjour dans ces enceintes, dicta des lois pour la police de ces villes, accorda aux habitants d'importants privilèges et régla le partage de l'autorité municipale. Ces soins politiques ne lui faisaient point négliger les soins militaires. Il exerçait ses troupes, leur apprenait à charger avec promptitude, à soutenir avec fermeté le choc de l'ennemi, à se déployer et à

se resserrer sans désordre. Il maintenait une discipline sévère dans son camp.

« Les Hongrois entrèrent en Saxe avec une nombreuse armée, jurant de venger l'outrage qui leur avait été fait. Ils ravagèrent la Moravie et le nord de la Bohême, dont le duc Wincelas I<sup>er</sup>, avait fait alliance avec l'Empereur, et pénétrèrent en Thuringe où ils assiégèrent la forteresse d'Ichtebourg, et là, partageant leur armée en deux parties, ils en dirigèrent une sur la Westphalie. Mais Henri, aidé des Saxons et des Thuringiens, détruisit cette bande. L'autre assiégea Mersebourg.

« L'Empereur alla bravement l'attaquer et lui livra bataille sous les murs de ce château. Les Hongrois furent écrasés, et 40,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Henri ordonna qu'on représentât en peinture ce mémorable événement, dans le réfectoire de l'abbaye. On célèbre encore chaque année, sur le lieu du combat, une fête commémorative de cette victoire.

« Après la bataille, Henri chassa les Hongrois de l'Autriche, et rétablit le margraviat que Charlemagne avait jadis fondé dans cette province (\*). »

Découragés, les Hongrois se jetèrent sur l'empire d'Orient, et le ravagèrent en 934. L'empereur fut obligé de payer leur retraite. Cette même année, on les trouve encore en Italie.

« En 935, les Hongrois se répandirent dans la Bourgogne et la désolèrent par le pillage, le meurtre et l'incendie; ils dévastèrent probablement la ville de Dôle; mais cette invasion ne fut pas de longue durée: le roi Rodolphe arrivait suivi d'une armée imposante. Ils se dirigèrent alors sur l'Italie, et, chemin faisant, ils détruisirent les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Marcel, à Châlon-sur-Saône, celles de Tournus, de Savigny, de l'île Barbe, près de Lyon. Ils ne purent entrer dans cette dernière ville, car le comte Guillaume se tenait sur ses gardes; mais Dieu

sait quels ravages ils firent dans le pays. Ils détruisirent notamment la riche abbaye d'Ainay. Enfin ils quittèrent la France, après avoir dévasté l'abbaye de Saint-Amand à Nantua (\*).

En quittant la France, les Hongrois entrèrent en Italie et étendirent leurs dégâts jusqu'à Capoue.

L'année suivante, ils voulurent ravager l'Allemagne, mais l'empereur Otton les battit. Chassés d'Allemagne, ils revinrent en France en 937; la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, puis la Franche-Comté, la Suisse et l'Italie furent dévastées sans obstacles. Le désordre et l'absence de toute administration étaient tels, que nulle part on n'essaya de résister à ce torrent dévastateur.

« A tant de malheurs qu'opposait-on? De la patience et des récits de miracles. Les chroniques de l'époque sont remplies de ces naïves narrations. Les Hongrois n'avaient pu brûler, disait-on, les murs de l'église de Saint-Maire. Dans l'église de Saint-Basle, un de ces barbares, s'efforçant de monter sur l'autel et y appuyant sa main, elle s'attacha aux pierres, sans qu'il pût l'en séparer: alors ses compagnons coupèrent la pierre autour de sa main, et le païen fut obligé de la porter ainsi. A Orbay, église de la Brie, jamais ils ne purent couper la chair d'un moine en le frappant de leurs glaives. Exposé nu à leurs flèches, le patient ne fut point blessé; les traits rebondissaient sur son corps comme sur un diamant, sans laisser de traces. On racontait aussi qu'en 916, les Hongrois entrèrent à Brême, sous l'épiscopat de Reinward, qu'ils brûlèrent les églises, tuèrent les prêtres, brisèrent les croix et jouèrent avec leurs débris. Mais Dieu, dont la passion était ainsi insultée, ne laissa pas les païens se retirer impunément. Des toits à demi brûlés des églises sortirent des monches qui, tourbillonnant autour de la figure et des yeux des Hongrois, les forcèrent à s'enfuir en désordre: les uns se jetèrent dans le Weser, et les autres tom-

(\*) L. Dussieux, ouvrage cité, p. 42.

(\*) Ibid., p. 43.

bèrent aux mains des Brémois (\*). »

On conçoit bien qu'avec un pareil système de défense les Hongrois purent revenir en France aussi souvent qu'ils le voulurent; en effet, en 938, on les retrouve pillant l'Aquitaine; et, en 940, l'Italie. Cependant le terme de ces brigandages approchait; le duc de Bavière leur fit éprouver une cruelle défaite en 942. Quelques années après, Zoltan mourut, et fut remplacé par son fils Toxun ou Urzus (947).

Toxun, en homme habile, reconnut que l'Allemagne était trop sur ses gardes pour qu'il fût possible de continuer à la ravager; il savait d'ailleurs que l'Italie était toujours divisée entre Hugues et Bérenger, et il pensait qu'à la faveur de l'anarchie qui régnait dans cette contrée, il pourrait aisément y faire un riche butin. Il ne se trompa point, car il put pénétrer sans obstacle jusque dans la Campanie (947). Encouragé par ce premier succès, Toxun recommença, deux ans après, à ravager l'Italie, et ne se retira qu'après que le roi Bérenger II l'eut gorgé d'or et d'argent.

En 950, les Hongrois se mirent à dévaster la Bavière, où ils furent battus, et de là ils se jetèrent sur le royaume d'Arles, dans lequel ils pénétrèrent par l'Alsace, le Jura et Besançon. Pendant ce temps, les Sarrasins établis à Fraxinet dévastaient la Provence; Conrad, pour délivrer ses États des Hongrois et des Sarrasins, usa d'un stratagème assez ingénieux : il envoya des députés aux Sarrasins, pour leur dire que les Hongrois lui demandaient de faire alliance avec lui dans le but de chasser les Sarrasins de Fraxinet. Ces députés étaient chargés de faire alliance avec les Sarrasins contre les Hongrois. D'autre part, Conrad faisait dire aux Hongrois : « Pour-  
« quoi, braves guerriers, me faites-  
« vous la guerre ? Il serait mieux pour  
« nous d'être alliés. Allons ensemble  
« chasser les Arabes, et établissez-  
« vous à leur place dans ces contrées  
« fertiles. » Les Hongrois acceptèrent

l'offre, de sorte que Conrad se trouva l'allié des Hongrois et des Sarrasins. Les deux hordes marchèrent l'une contre l'autre, et lorsque les deux armées furent en présence, Conrad les anima, et la bataille s'engagea. Chacune des deux armées s'attendait à être secourue, mais Conrad les enveloppa et tailla en pièces les barbares.

La même année, une autre bande envahissait l'empire grec. C'est pendant cette guerre que deux chefs hongrois, nommés Bulogud et Gylas, se firent baptiser. L'empereur Constantin VII leur donna la dignité de patrice et de riches présents. « Gylas emmena dans son pays un moine appelé Hiérothée, auquel le patriarche de Constantinople conféra l'épiscopat. Hiérothée convertit un grand nombre de Hongrois. Mais, des deux chefs, Gylas seul demeura fidèle à la religion qu'il venait d'adopter. Il s'abstint de faire des courses sur les terres de l'empire grec. Il protégeait même les chrétiens, qu'il rachetait des autres chefs pour leur donner la liberté. La conversion de Bulogud fut de peu de durée. Il apostasia, fut pris à la bataille d'Augsbourg et pendu. Ainsi les Hongrois ne rapportaient pas seulement chez eux l'or des peuples qu'ils dévalisaient, ils rapportaient aussi leurs idées, leur religion. Ils allaient chercher, dans les pays chrétiens, les éléments de leur civilisation future, et préparaient ainsi, sans s'en douter, leur admission parmi les peuples civilisés (\*). »

En 951, les Hongrois ravagèrent l'Aquitaine; en 953, ils assiégèrent Cambrai, qu'ils ne purent prendre, et de là se répandirent dans la Champagne et jusque dans l'Aquitaine; en 954, ils revinrent encore en France, pillèrent la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, et s'en retournèrent chez eux en traversant l'Italie.

« L'année suivante, les Hongrois essayèrent de recommencer leurs courses en Bavière et en France. Ils arrivèrent en Allemagne en si grand nombre,

(\*) Ibid., p. 46.

(\*) Ibid., p. 53.

qu'ils disaient que leurs chevaux épuiseraient les fleuves et la mer, et démoliraient les villes avec la corne de leurs pieds; et qu'à moins que la terre ne les engloutît ou que le ciel ne tombât sur eux, ils ne pourraient être vaincus. Ils vinrent assiéger Augsburg. Toute l'Allemagne se leva en masse, et l'on se disposa pour le combat. Un jeûne solennel fut ordonné; tous se préparèrent à la mort et se pardonnèrent mutuellement leurs injures. Otton communia publiquement, prononça à saint Laurent, dont on célébrait la fête (10 août 955), une église et un évêché à Mersbourg. L'évêque Ulrich donna la bénédiction au peuple, et la bataille s'engagea. Plus de cent mille Hongrois furent tués ou noyés dans le Lech, et trois de leurs chefs, nommés Bulogud, Leclus et Pulszi, pris et pendus. Après le combat, on salua Otton comme père de la patrie, et on entonna, dans toutes les églises, des cantiques d'actions de grâces (\*).

Cette victoire délivra pour toujours l'Europe occidentale des invasions des Hongrois. Ils se jetèrent encore en 959, en 967 et en 970, sur l'empire grec; mais ayant été battus, la dernière année, par les Grecs, ils cessèrent pour toujours leurs brigandages. En 971, Toxun signa la paix avec Otton.

Favorisés par la paix, les chrétiens commencèrent à propager leur religion en Hongrie; mais la cruauté de Toxun arrêta les missionnaires dans leur sainte propagande.

GEYSA (972-997).

Toxun mourut en 972, et son fils Geysa qui lui succéda se montra plus tolérant et moins barbare. Il engagea les Hongrois à cultiver la terre, et fit avec Otton (973) un traité de paix par lequel il accordait aux missionnaires toute liberté de prêcher la foi catholique dans son royaume. On raconte que ce fut sa femme Adélaïde, sœur de Mieczilas, roi de Pologne, qui le décida à signer ce traité.

Peu après, l'évêque de Pavie, Pili-grinus, arriva dans la Hongrie pour en convertir les sauvages habitants: sa mission fut heureuse; car, en peu de temps, il baptisa cinq mille nobles et Geysa lui-même (994). Du reste, il ne faudrait pas s'abuser sur le caractère de ces conversions: on sait que sous Charlemagne les Saxons se faisaient baptiser autant de fois qu'ils le pouvaient, parce que chaque fois on donnait une robe blanche à chacun des néophytes. Geysa lui-même continua d'adorer les faux dieux en même temps qu'il adorait le Christ, et disait, pour expliquer cette conduite, qu'il était assez riche pour servir tous les dieux. Néanmoins, il fit baptiser son fils Waik qui reçut le nom d'Etienne, et il lui fit épouser Gisèle, sœur de l'empereur Henri II.

ÉTIENNE (997-1038).

Étienne succéda à son père, et ce fut sous son règne que le christianisme devint la religion dominante en Hongrie; il appela un grand nombre de missionnaires, punit sévèrement l'idolâtrie, et il partagea la Hongrie en dix diocèses.

En l'an 1000, Étienne prit le titre de roi, qui lui fut donné par le pape Sylvestre II ou par l'empereur Otton III. Il apporta de grands changements à l'état intérieur de la Hongrie, ou pour mieux dire, il organisa ce pays. Il abolit l'ancienne division de la nation par tribus, et partagea la Hongrie en comtés ou palatinats, à l'instar de l'Allemagne. Tous les gouverneurs de comtés ou palatins devaient relever du palatin de Hongrie, premier ministre du roi. La diète qui gouvernait concurremment avec le souverain fut composée des évêques et des nobles; elle élisait le roi et le palatin.

En 1016, saint Étienne publia un code de lois (*Decretum sancti Stephani*), dont nous avons parlé plus haut (\*). Étienne se distingua aussi par les armes: son oncle Giulia, duc de Transylvanie, idolâtre fanatique, lui

(\*) Ibid., p. 59.

(\*) Voyez p. 38.

déclara la guerre. Étienne le vainquit et ajouta à la monarchie hongroise les États de Giulia. Il fit ensuite la guerre à Kean, roi des Bulgares et des Slaves, le tua et s'empara de ses États.

En 1027, il réclama de l'empereur Conrad le Salique le duché de Bavière, en faveur d'Émeric son fils, neveu, par Gisèle, de Henri II, dont la Bavière était le patrimoine. Conrad ayant refusé de céder ce duché à Émeric, Étienne fit la guerre à l'Empereur, et resta les armes à la main jusqu'à la mort d'Émeric; alors il abandonna ses prétentions.

Après ce règne glorieux, Étienne mourut à Bude, le 15 août 1038, à l'âge de soixante ans. Il fut enterré à Albe-Royale, où il avait fait bâtir une magnifique cathédrale. L'Eglise l'a placé depuis au nombre des saints, et la mémoire de ce grand roi est tellement vénérée chez les Hongrois, qu'ils se servent, pour le sacre de leurs rois, de sa couronne, appelée par eux la *couronne angélique*, et la regardent comme le palladium national.

PIERRE, dit L'ALLEMAND (1038 ou 1039-1041 ou 1042).

La diète, à la mort d'Étienne, élut pour roi, Pierre, fils d'Orséolo, doge de Venise. L'élection de ce prince étranger fut entièrement due aux intrigues de la reine Gisèle, sœur de saint Étienne. Peu de temps après son avènement, le nouveau roi commença à mécontenter la noblesse, en donnant tous les emplois à des Italiens et à des Allemands, et en accablant les Hongrois de vexations. Cette conduite souleva contre Pierre la nation, qui le détrôna. Quant à la reine Gisèle, les Hongrois, dit-on, la mirent à mort.

ABA OU OWON (1041 ou 1042-1044 ou 1045).

Aba ou Owon, mari de Sava, sœur de saint Étienne, remplaça le roi détrôné. Mais il déplut, et pour les mêmes causes, aux Hongrois, qui se soulevèrent contre lui et appelèrent à leur aide l'empereur Henri III. Celui-ci, après trois campagnes, défait Aba

pres de Javarin en 1044 ou en 1045. Aba fut tué dans la déroute.

PIERRE (pour la seconde fois) (1044 ou 1045-1047).

Pierre l'Allemand profita de cet événement pour remonter sur le trône, et ne songea plus qu'à se venger de ceux qui l'avaient renversé quelques années auparavant. Il continua à indisposer les Hongrois contre lui en protégeant le christianisme et en se reconnaissant le vassal de l'Empereur. Une nouvelle conjuration se forma. En 1047, les révoltés s'emparèrent de lui à Zamur, après un rude combat, lui crevèrent les yeux, et le jetèrent dans une prison, où il mourut après un an de captivité. A la suite de cette révolution, les Hongrois tombant sur les prêtres, en tuèrent un grand nombre, et précipitèrent même un évêque dans le Danube.

ANDRÉ 1<sup>er</sup> (1047-1061).

André, parent de Pierre, fut choisi pour roi. Il avait promis de rétablir l'idolâtrie; mais il fit le contraire, et protégea le catholicisme. Son frère Béla lui disputa bientôt la couronne et le renversa en 1061.

BÉLA 1<sup>er</sup> (1061-1064).

Le nouveau roi essaya de se rendre populaire. Le commerce avait été jusqu'alors une espèce de brigandage; Béla établit des marchés, fit quelques lois pour régler les querelles des marchands, et fit battre une monnaie d'une valeur fixe et inaltérable. De plus, il convoqua à Albe une assemblée du peuple qui devait s'occuper avec lui d'organiser l'État. Chaque village y envoya deux députés. Ces députés, exprimant l'opinion de la nation hongroise, qui alors était extrêmement acharnée contre le christianisme, demandèrent au roi qu'il leur permit de retourner au paganisme, de lapider les évêques, de tuer les prêtres, d'étrangler les clercs, de détruire les églises et de briser les cloches. Pendant le temps que les députés faisaient ces propositions au roi, le peuple assemblé, dit le chroni-



queur, criait : « *Fiat! fiat!* » Le roi voyant qu'une sédition était imminente, demanda trois jours pour réfléchir, et pendant ce temps, il rassembla des troupes, s'empara des chefs de la rébellion, les fit mettre à mort et força les autres à rentrer dans l'ordre.

**SALOMON (1064-1075).**

Salomon, fils d'André, monta sur le trône, avec l'appui de l'empereur Henri IV. Pour prix de ce service, Salomon se reconnut vassal de l'Empire. Quelques guerres contre les Bulgares, les Bohèmes et les Valaques, occupèrent son règne. A la suite de ces guerres, il se brouilla avec Geysa, fils de Béla I<sup>er</sup>, au sujet du partage du butin. Geysa vainqueur fut couronné roi.

**GEYSA I<sup>er</sup> (1075-1077).**

Le règne de ce prince est entièrement nul; il résista à Salomon soutenu par l'empereur d'Allemagne.

**LADISLAS I<sup>er</sup> LE SAINT (1077-1095).**

Ladislav, frère de Geysa, fut élu pour lui succéder; il battit les Valaques soulevés par Salomon, toujours jaloux de reprendre le pouvoir; il vainquit aussi les Russes, les Polonais et les Bohèmes qui avaient envahi ses États, soumit les Croates, et après ces guerres, essaya de répandre quelque civilisation dans ses États; il donna des lois à la diète de Sabloc (1092), protégea le commerce, et en élevant de nombreuses églises, encouragea le clergé à tirer les Hongrois de la barbarie.

**COLOMAN (1095-1114).**

Coloman succéda à son père. En 1096, la première bande de croisés, commandée par Gautier sans avoir, arriva sur ses terres; Coloman leur accorda le passage; mais le peuple n'en tua pas moins quelques croisés. Lorsque Pierre l'Ermite vint avec sa bande à Malleville, les Hongrois exposèrent, comme des trophées, les dépouilles de ces victimes; les croisés furieux prirent Malleville d'assaut et la livrèrent au pillage, puis passèrent la

Save, sur les bords de laquelle les Hongrois leur firent éprouver une cruelle défaite. Une autre bande, commandée par Godescalck, fut détruite par les Hongrois; une quatrième, aux ordres du comte Émilcon, voulut entrer en Hongrie malgré Coloman, et fut également détruite. L'armée de Godefroi de Bouillon, mieux organisée et plus forte que les autres, put seule librement traverser la Hongrie.

Coloman fut en guerre avec les Russes et les Valaques et avec son frère Almus. On l'accuse de cruauté, mais d'autres historiens l'absolvent de ce reproche.

**ÉTIENNE II, LE FOUDRE (1114-1131).**

Après la mort de son père, Étienne fut élu par la nation pour lui succéder. Des guerres continuelles et des actes de violence envers ses sujets remplissent son histoire. Il attaqua l'Autriche, la Bohême, la Russie, la Pologne, la Bulgarie et la Grèce et ravagea toutes ces contrées.

**BÉLA II (1131-1141).**

A la mort d'Étienne II, les Hongrois élurent le fils d'Almus, frère de Coloman, bien qu'il fût aveugle : son oncle lui avait fait crever les yeux. Ce fut un prince sage, bien qu'adonné à l'ivrognerie. Un bâtard de Coloman, appelé Borich, lui disputa la couronne, et fut soutenu par les Russes et les Polonais; mais Béla vainquit ses ennemis. En 1138, il fit la conquête de cette partie de la Serbie arrosée par la Rama. Il donna quelques lois utiles à la Hongrie.

**GEYSA II (1141-1161).**

Geysa fut élu à la mort de son père. Béla II lui avait donné une éducation fort au-dessus des idées de l'époque, s'il est vrai que Geysa avait pour principes que la loi est au-dessus du roi; que les peuples ne sont pas nés pour les rois, mais que les rois sont nés pour les peuples; que les impôts doivent être employés pour le bien du peuple et non pas pour les plaisirs du prince. Pendant son règne, Conrad,

empereur d'Allemagne, et Louis VII, roi de France, traversèrent ses États pour se rendre en terre sainte; le premier commit des violences effroyables en Hongrie. Geysa eut avec les Russes et les Grecs des guerres dont le pillage était le seul but.

#### ÉTIENNE III (1161-1174)

Le fils de Geysa, après son élection, s'allia avec l'empereur grec Manuel contre les Vénitiens, et leur enleva dans la Dalmatie plusieurs villes importantes, Spalatro, Sebenico et Trau. Le reste de son règne se passa dans des guerres civiles sans fin, qu'il eut à soutenir contre divers compétiteurs.

#### BÉLA III (1174-1196).

Béla était frère d'Étienne III; il fut élu par la nation pour lui succéder, et consacra son règne à établir la sûreté publique dans un pays infesté de brigands, à faire fleurir la justice, et à maintenir la paix dont l'agriculture devait avoir grand besoin. En 1181, il fit l'acquisition de l'importante place de Zara en Dalmatie, et sut conserver cette ville malgré les Vénitiens. On lui attribue la division de la Hongrie en comtés, mais on le blâme d'avoir accordé trop de puissance aux comtes, qui abusèrent bientôt de leur autorité. Béla III épousa deux Françaises : Agnès, fille de Renaud de Châtillon, et Marguerite de France, fille de Louis VII.

#### ÉMERIC (1196-1204).

Émeric fut élu pour succéder à son père; son règne fut peu important. Aidés par les croisés, les Vénitiens reprirent Zara à la Hongrie.

#### LADISLAS II (1204-1205).

Émeric avait fait couronner son fils de son vivant; mais Ladislas mourut après six mois de règne.

#### ANDRÉ II (1205-1235).

André II, fils de Béla III, succéda à son neveu Ladislas. Il essaya de placer son second fils Coloman sur le trône de Galicie, mais il ne put y

réussir. En 1217, il fit une croisade. Il avait précédemment fait vœu d'aller en terre sainte, et comme il ne se hâtait point de partir, le pape Honorius le menaça de ses censures s'il différerait plus longtemps d'accomplir sa promesse; il partit donc, et s'embarqua sur des galères que lui fournirent Venise et les autres villes situées sur la mer Adriatique. A peine fut-il arrivé en Palestine, que refusant, malgré les menaces du pape, d'accompagner les autres croisés au siège de Damiette, il revint dans ses États, ne rapportant que le vain surnom de Hiérosolimitain.

En 1222, André publia le fameux décret connu sous le nom de *bulle d'or*, parce qu'il fut scellé d'un sceau de ce métal. Ce décret, tout en faveur de l'aristocratie, fut rendu par André pour concilier à la royauté l'attachement des grands. Il leur accorda des privilèges énormes, et leur permit de prendre les armes contre lui et ses successeurs s'ils essayaient jamais de violer leurs droits.

Les Mongols commencèrent en 1233 à attaquer la Hongrie; mais ces ravages ne furent que le prélude de ceux que ces barbares devaient exercer plus tard.

#### BÉLA IV (1235-1270).

Béla, fils et successeur d'André, paraît avoir suivi à l'égard des nobles un système de conduite entièrement opposé à celui de son père. Aussi est-il dépeint comme un effroyable tyran. On l'accusa même d'avoir appelé les Cumans en Hongrie, pour la dévaster. Mais ces débats intérieurs offrent bien peu d'importance devant le récit des dévastations des Mongols en 1241. Commandés par Batou, petit-fils de Gengis-Khan, ils pénétrèrent dans la Hongrie en 1241, et, pendant trois ans, ils y commirent toutes sortes d'excès. Béla ne fit rien pour les repousser, et cette lâcheté eût été funeste à la Hongrie, si le brave archiduc d'Autriche, Frédéric le Belliqueux, ne fût venu au secours des Hongrois et n'eût arrêté les Mongols.

Béla sortit enfin de l'inaction : il vint livrer bataille aux barbares près d'Agria, mais il fut battu. Dans ces grandes batailles de la civilisation naissante contre la barbarie, on ne doit pas s'étonner de voir des évêques prendre part au combat et rester sur le champ de bataille; il fallait bien que les ministres de la religion encourageassent les peuples nouvellement conquis au christianisme à lutter contre les ennemis de la Croix, et donnassent même leur vie pour cette cause sainte. Victimes de ce noble dévouement, deux archevêques et deux évêques trouvèrent la mort au combat d'Agria. Béla se sauva en Dalmatie, et attendit que les Mongols, ayant tout pillé, allassent porter leurs armes dans d'autres contrées.

#### ÉTIENNE IV OU V (1270-1273).

Ce prince guerrier, fils de Béla IV, battit les Bohèmes, les Autrichiens et les Bulgares, et obligea ces derniers à lui payer tribut. Depuis ce temps, les rois de Hongrie ont joint à leurs titres celui de roi de Bulgarie.

#### LADISLAS III, LE CUMAN (1272-1290).

Ladislav accomplit les projets de son père. Il battit les Bohèmes, puis les Cumans; mais une nouvelle invasion des Mongols l'arrêta dans ses victoires, et peu après Ladislav périt assassiné.

#### ANDRÉ III, LE VÉNITIEN (1290-1302).

Ladislav était mort sans postérité; sa femme Marie, fille de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, roi de Naples, ne lui avait pas donné d'enfants. A la mort de Ladislav, Charles II, roi de Naples, fit valoir les droits de son fils Charles Martel, neveu de Ladislav, à la couronne de Hongrie. Le pape Nicolas IV le fit couronner à Naples par ses légats; mais les Hongrois élurent le petit-fils d'Étienne IV, André III, qui mourut sans enfants, en 1302, après un règne agité et sans intérêt.

#### CHAROBERT (1302-1342).

Charobert, fils de Charles Martel

succéda en 1295 à son père, qui n'avait été roi de Hongrie que nominalemeut; mais, à la mort d'André III, le pape Boniface VIII le plaça sur le trône de Hongrie. Les Hongrois avaient élu Wenceslas IV, roi de Bohême, petit-fils de Béla IV par Constance sa mère. Mais Wenceslas, cédant au pape, abdiqua en faveur de son fils, puis fit abdiquer son fils lui-même (1304). L'année suivante, les Hongrois, qui ne voulaient pas se laisser imposer un roi, nommèrent Otton de Bavière, également petit-fils de Béla IV par sa mère Élisabeth; mais, en 1307, Otton fut fait prisonnier par le prince de Transylvanie, qui ne lui rendit la liberté qu'à la condition qu'il renoncerait à la royauté.

Les affaires de Charobert n'en allaient pas mieux pour cela. Boniface VIII avait inutilement, en 1303, cité Charobert et Wenceslas à son tribunal, et avait adjugé le sceptre au premier; Clément V, après avoir publié à Poitiers, en 1307, une nouvelle bulle en faveur de ce même prince, envoya, l'année suivante, le cardinal Gentil de Montefiore en Hongrie pour la faire exécuter. Ce légat, à force d'habileté, amena les états rassemblés à Pesth, en 1310, à reconnaître Charobert pour leur roi.

Le règne de ce prince fut glorieux pour la Hongrie, et l'époque de cette dynastie française est la plus justement célèbre dans l'histoire de ce pays. Charobert soumit à un tribut les souverains de Serbie, de Transylvanie, de Bulgarie, de Bosnie, de Moldavie, de Valachie et de Cumanie; il obligea même le duc de Russie à se reconnaître son vassal. Sa gloire fut surpassée par celle de son successeur.

#### LOUIS LE GRAND (1342-1382).

« Profond négociateur, habile général, soldat intrépide, magistrat équitable, ministre fécond en ressources, zélé patriote, il eut les talents qui font l'homme célèbre et les vertus qui font le grand homme. »

A peine élu pour succéder à son père, il soumit la Transylvanie et la Vala-

elie qui s'étaient révoltées, et repoussa (1344) les Tartares qui avaient envahi la Transylvanie; puis il dompta (1345) les Croates révoltés. En 1347, les Vénitiens enlevèrent Zara à la Hongrie, malgré tous les efforts que Louis avait faits pour conserver cette place si importante; mais, dix ans après, il la reprit et réunit toute la Dalmatie à ses États. En 1348, Louis passa en Italie pour venger la mort de son frère André tué par la reine Jeanne, et pour faire la conquête du royaume de Naples. A peine s'en était-il rendu maître que la peste l'obligea de retourner promptement en Hongrie. Profitant de son départ, Jeanne, soutenue par le pape, auquel elle avait donné le comtat Venaissin, revint à Naples. Louis reparut, il est vrai, à la tête d'une armée formidable; mais le pape ayant déclaré Jeanne innocente, le roi de Hongrie dut abandonner sa conquête.

A son retour dans ses États, il apprit que les Lithuaniens dévastaient le duché de Russie; il marcha aussitôt au secours du duc son vassal, et, après avoir battu les Lithuaniens, il les força à embrasser le christianisme.

En 1370, Casimir le Grand, roi de Pologne, avait désigné, avant de mourir, le roi de Hongrie, son neveu, pour lui succéder. Les Polonais confirmèrent ce choix, et Louis régna à la fois sur la Hongrie et sur la Pologne.

En 1374, Louis renouvela ses prétentions sur l'Italie: il se ligua avec Charles V, roi de France: Louis, comte de Valois, second fils de Charles, devait épouser Catherine, fille du roi de Hongrie; et, après la mort de Jeanne, les deux époux devaient être placés sur le trône de Naples. La mort de Catherine arrêta l'exécution de ce plan.

Louis le Grand fut non-seulement un grand capitaine, mais un habile administrateur: la Hongrie lui dut des lois sages et précises; il abolit les épreuves absurdes du feu et de l'eau. Il aimait les lettres et les protégea. Il encouragea aussi le commerce qui, comme les lettres, est un puissant moyen de civilisation.

MARIE, surnommée le ROI MARIE  
(1382-1392).

Après la mort de Louis, la noblesse proclama sa fille Marie reine de Hongrie, sous le nom de roi Marie. Comme elle était trop jeune pour gouverner par elle-même, la régence du royaume fut décernée à la reine Elisabeth, sa mère. Mais cette femme se laissa dominer par Nicolas de Gara, palatin du royaume, homme ambitieux et violent. Sa rigueur mécontenta la noblesse hongroise, qui appela Charles le Petit, roi de Naples, et le couronna (1385). Peu de temps après, la régente fit assassiner ce rival de sa fille; mais bientôt le ban de Croatie, Jean Horwath, zélé partisan de Charles, surprend les deux reines et le palatin pendant un voyage, tue Gara et Elisabeth, et emmène prisonnière Marie. Aussitôt Sigismond, marquis de Brandebourg, à qui elle était fiancée, vole à son secours, la rejoint à Albe-Royale, l'épouse, se fait proclamer roi de Hongrie, et fait mettre à mort Horwath.

Une guerre avec les Valaques révoltés, et soutenus par les Turcs, mit au jour toute la valeur de Sigismond, qui régna seul, après la mort de sa femme (1392).

Mais bientôt il eut un concurrent redoutable dans le roi de Pologne Ladislas, qui entreprit de faire valoir les droits de sa femme Hedwige, sœur de Marie, sur la couronne de Hongrie. Sigismond se maintint sur le trône à force de sévérité envers les seigneurs, et opposa une armée au roi de Pologne, qui fut obligé de renoncer à ses desseins.

Effrayé des conquêtes des Turcs, Sigismond résolut de leur résister; et c'est lui qui détermina ainsi le rôle que la Hongrie était appelée à jouer, par sa position stratégique, dans les guerres de l'Europe continentale contre les Ottomans.

Sigismond était trop faible pour lutter seul contre les Turcs; d'ailleurs le souvenir des croisades était encore assez récent pour qu'il pût se flatter

d'être soutenu par de nombreux auxiliaires; il appela donc à son secours les divers peuples de l'Europe. La France, malgré la guerre qu'elle soutenait contre l'Angleterre, ne déserta pas la cause générale de la chrétienté ou de la civilisation, et envoya ses chevaliers au secours des Hongrois. Le 28 septembre 1396, Sigismond livra à Bajazet la bataille de Nicopolis; les chrétiens furent vaincus, et cette victoire des Ottomans eût été suivie des plus déplorables résultats, si Tamerlan n'eût envahi l'empire turc et fait prisonnier Bajazet lui-même à la sanglante journée d'Ancre. La défaite des Turcs ajourna pour un moment la chute de l'empire grec et les dangers de la Hongrie. Sigismond, qui avait pu échapper à la défaite de son armée, tomba entre les mains des nobles hongrois irrités de sa tyrannie; il fut emprisonné, et on nomma à sa place Ladislas, roi de Naples (Ladislas IV, 1403); mais, peu de temps après, Sigismond parvint à se sauver en Bohême, où il rassembla une armée avec laquelle il chassa son compétiteur.

En 1411, Sigismond fut élu empereur d'Allemagne. L'année suivante, il fut encore vaincu à Semendria (1412) par les Turcs; mais cette défaite fut compensée par l'acquisition de Belgrade: cette place importante, qui devait devenir le boulevard de la Hongrie, fut cédée à Sigismond par le despote de Serbie. Les nombreuses affaires de Sigismond en Allemagne et en Italie ne le détournèrent pas du soin de ses États. Il prit des mesures vigoureuses contre les abus que la cour pontificale faisait de la puissance spirituelle, en interdisant la publication de toute bulle, constitution et grâce papale sans son approbation préliminaire. Par des lois fondamentales, du 15 avril et du 4 août 1406, il introduisit l'uniformité des poids et mesures, interdit les guerres privées, mit des bornes à l'exercice du droit de propre défense, augmenta les droits des paysans, régla les douanes, revendiqua à la couronne la prérogative ex-

clusive de battre monnaie, accorda aux propriétaires de terres l'exploitation des mines qu'elles renfermaient (\*). A ladiète de Presbourg, de 1435, Sigismond publia une loi pour organiser le système militaire du pays, et régler le service des milices féodales.

ALBERT (1437-1439).

A la mort de Sigismond, Albert, son gendre, et Élisabeth, sa fille, furent élus roi et reine de Hongrie; mais Albert mourut peu après.

ÉLISABETH (1439-1440).

La reine Élisabeth régna alors seule, et les états exigèrent qu'elle donnât sa main au roi de Pologne, Ladislas III. Ces alliances continuelles entre la Hongrie et la Pologne, et ces tentatives de réunir deux pays dont les intérêts étaient alors semblables, s'expliquent par la nécessité de se défendre contre les Turcs qui menaçaient également l'un et l'autre de ces deux États. En conséquence, on envoya des ambassadeurs au roi de Pologne pour négocier le mariage. Sur ces entrefaites, la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé Ladislas le Posthume. La nation élut cet enfant.

Les ambassadeurs envoyés à Ladislas III, roi de Pologne, dépassant leurs instructions et se bâtant de négocier, avaient signé un traité par lequel le roi de Pologne devait avoir la couronne de Hongrie avec la main d'Élisabeth, quel que fût le sexe de l'enfant qu'Élisabeth mettrait au monde. Le traité signé, Ladislas III ne tint pas compte de l'élection antérieure de Ladislas le Posthume et de la volonté de la nation hongroise: il s'avança en Hongrie, se fit proclamer roi sous le nom de Ladislas V.

LADISLAS V (1440-1442).

Élisabeth s'était enfuie avec son fils en Autriche. Ses partisans firent la guerre à Ladislas; et, au bout de deux ans, la guerre se termina, en

(\*) Schöll, Histoire des États européens, t. XI, p. 89.

1442, par un traité conclu à Bude, sous la médiation d'Eugène IV. Ladislas V renouça à la couronne, mais fut chargé de la régence pendant la minorité de Ladislas VI, et nommé son successeur éventuel pour le cas où ce prince mourrait sans héritier.

LADISLAS VI LE POSTHUME (1442-1458).

Pendant ces guerres civiles, les Turcs envahissaient la Hongrie : le sultan Amurat II assiégeait Belgrade, le boulevard de ce royaume, et se retirait après sept mois de tranchée. En 1442, les Turcs essayèrent de pénétrer par la Transylvanie. Ce fut alors que Jean Huniade, waïwode de Transylvanie, commença son illustre carrière (\*). Il repoussa les Turcs près de Hermanstadt, et leur tua vingt mille hommes (1442). La même année, avec quinze mille hommes, il bat cent quatre-vingt mille Turcs. En 1443, il défait les Turcs à Nissa, prend Sophia, force l'imprenable défilé d'Isladi, entre en Bulgarie. Le régent Ladislas, à la tête d'une armée de Polonais, et le légat Césarini, à la tête d'une armée de croisés, accompagnaient Huniade; ils l'aident à remporter la victoire de Jilovaz. Amurat demanda la paix; Ladislas l'accorda, et on la signa, à Segedin, pour dix ans (1444). Les Turcs rendirent tout ce qu'ils avaient conquis sur les Hongrois et les Serbiens; la Valachie fut placée sous la souveraineté de la Hongrie, et la Bulgarie resta aux Turcs.

(\*) Jean Huniade était probablement fils naturel de l'empereur Sigismond et d'Elisabeth Morsinai, qu'il connut pendant l'expédition qu'il fit en Valachie. Un jour qu'Elisabeth, venant à Bude, se reposait dans une forêt, le petit Huniade se mit, dit-on, à jouer avec l'anneau que Sigismond avait donné à sa mère. Tout à coup un corbeau s'abat et emporte la bague que tenait l'enfant; mais le frère d'Elisabeth tue l'oiseau ravisseur et reprend l'anneau. Cette tradition fut l'origine du surnom et des armes de la famille de Huniade; il appela son fils *Corvinus* et prit pour armoiries un corbeau portant un anneau dans le bec.

Cependant l'Europe était inquiète de l'accroissement de la puissance ottomane. Constantinople était cernée de toutes parts, et il fallait la sauver à tout prix. Ladislas III rompit le traité sur les instances du pape, de l'empereur de Constantinople, et de Scanderberg. On avait pris des mesures pour empêcher Amurat d'arriver en Europe; une flotte équipée par les États d'Italie, et commandée par le cardinal Francesco Condolmieri, alla mouiller dans l'Hellespont pour fermer aux Turcs le passage de ce détroit. Ladislas s'avança à la tête de son armée sur Varna, qu'il prit, résolu de chasser les Turcs de l'Europe.

L'infâme république de Gênes fit manquer ce résultat. Toujours prête à vendre les intérêts de l'Europe pour quelques ducats, elle se laissa gagner par l'or d'Amurat, et ses vaisseaux transportèrent les troupes turques d'Asie en Europe, et cela au milieu de la flotte chrétienne. Le sort de la guerre avait changé : Ladislas et Huniade livrèrent bataille aux Turcs près de Varna (1444). La victoire demeura aux Ottomans : Ladislas fut tué, et dès lors on ne put qu'avec peine résister à un ennemi que l'on aurait pu écraser.

Après la mort de Ladislas III, les Hongrois donnèrent la régence du royaume à Jean Huniade. Cependant, le jeune roi Ladislas était toujours en Autriche, retenu par Frédéric III, auprès duquel il avait trouvé un asile en 1440. Frédéric ne voulant pas rendre aux Hongrois leur souveraine, Huniade vint, en 1446, assiéger Vienne, et cette guerre se termina par une trêve qui assurait à Frédéric la tutelle de Ladislas, avec vingt-quatre mille ducats par an pour sa pension.

Libre de ce soin, Huniade reprit les hostilités contre les Turcs; et, en 1448, il se jeta sur la Serbie. Amurat fut vainqueur à Cassovo, et tua trente-quatre mille Hongrois. Cependant Amurat ne put s'agrandir du côté de la Hongrie, grâce à l'impétuosité de ses habitants.

En 1453, Frédéric, contraint par

les menaces des Bohêmes et des Hongrois, relâcha son pupille Ladislas, qui prit les rênes du gouvernement. Huniade déposa la régence entre ses mains. Ce jeune prince, à peine âgé de treize ans, devait régner alors sur l'Autriche, la Hongrie et la Bohême : il était héritier des États autrichiens par son père Albert d'Autriche ; du royaume de Bohême par sa mère, et roi de Hongrie par élection. Ainsi l'empire d'Autriche, tel qu'il existe aujourd'hui, était déjà constitué ; ainsi déjà la Hongrie avait perdu son indépendance. Triste effet d'une constitution qui confiait à une aristocratie déréglée l'élection du chef de l'État, et qui permettait de choisir ce chef parmi les souverains étrangers. Ladislas résida à Vienne, et chargea Huniade de défendre la Hongrie, en le nommant général de ses troupes.

La position de la Hongrie devenait de plus en plus alarmante. Constantinople était tombée au pouvoir des Turcs, et, fort de cette position, Mahomet espérait conquérir les pays situés au delà du Danube. La Hongrie était donc devenue la gardienne avancée de l'Europe, et, dans ce noble rôle, elle avait remplacé Constantinople (\*). L'Europe allait-elle abandonner à ses seules forces les généreux habitants de la Hongrie, comme elle avait abandonné les malheureux Grecs, ou bien, rougissant enfin d'une inaction qui avait compromis son indépendance et sa civilisation, allait-elle prendre les armes pour prêter son appui aux nobles défenseurs de la chrétienté ? Les temps de l'héroïsme religieux étaient passés. Le pape Nicolas V prêcha, il est vrai, la croisade ; il fit signer, en 1454, une paix générale à Lodi, entre tous les États de l'Italie ; « à Lille, le duc de Bourgogne fit apparaître, dans un banquet, l'image de la ville désolée, et, selon les rites de la chevalerie, jura Dieu, la Vierge, les dames et le faisan, qu'il irait combattre les infidèles ; mais cette ardeur dura peu :

neuf jours après avoir signé le traité de Lodi, les Vénitiens en firent un avec les Turcs ; Charles VII (qui venait de chasser les Anglais) ne permit point que l'on prît hât la croisade en France ; le duc de Bourgogne resta dans ses États, et la nouvelle tentative de Jean de Calabre sur le royaume de Naples occupa toute l'attention de l'Italie.

« Les véritables, les seuls champions de la chrétienté étaient le Hongrois Huniade et l'Albanais Scanderbeg. Ce dernier, dont l'héroïsme barbare rappelait les temps de la fable, abattait, dit-on, d'un seul coup la tête d'un taureau sauvage. On l'avait vu, comme Alexandre, dont les Turcs lui donnaient le nom, sauter seul dans les murs d'une ville assiégée. Dix ans après sa mort, les Turcs se partagent ses ossements, croyant devenir invincibles. Encore aujourd'hui, le nom de Scanderbeg est chanté dans les montagnes de l'Épire (\*). »

Ainsi les Hongrois en étaient réduits à leurs propres forces, doublées il est vrai par les talents et la valeur de leur chef militaire. En 1456, le sultan vint assiéger Belgrade, la clef de la Hongrie, avec deux cent mille hommes. Dans un danger aussi imminent, le franciscain Capistrano, légat du pape Calixte III, triomphant de l'indifférence générale, réunit par son éloquence soixante mille croisés, et arriva au secours d'Huniade. Celui-ci vint alors en aide à son beau-frère Michel Szilagy, qui n'avait pu, malgré une défense héroïque, empêcher les Turcs de se rendre maîtres de la ville extérieure. Huniade les battit complètement, et força Mahomet à lever le siège. Huniade et Capistrano moururent peu de temps après cette victoire (1456). Le roi et son ministre Ulric de Cilley, qui s'étaient enfuis à Vienne en apprenant l'arrivée des Turcs, revinrent en Hongrie dès qu'ils furent informés du triomphe et de la mort d'Huniade. Cilley fut nommé lieutenant du roi en Hongrie ; mais bientôt Ladislas, fils aîné d'Huniade, tua Cilley

(\*) Voy. t. II, p. 78 et suiv.

(\*) Michelet, Histoire moderne, p. 13.

dans une de ces querelles qui étaient si fréquentes entre les deux familles. Le roi, n'osant punir ouvertement le meurtrier, parce qu'il redoutait la vengeance de cette puissante maison, l'attira à Bude, et le fit décapiter (1457). Cette trahison excita une révolte en Hongrie; Elisabeth Szilagyi, veuve de Jean Huniade, rassembla ses partisans, et somma le roi de lui rendre son second fils, Mathias Corvin, qu'il avait aussi fait arrêter, le menaçant d'appeler les Turcs à son secours, s'il refusait. Ladislas le Posthume mourut sur ces entrefaites (1457).

L'anarchie la plus complète éclata alors en Hongrie. Le palatin Ladislas de Gara, chef de la faction opposée à celle des Huniades, convoqua une diète à Bude pour élire un roi : Elisabeth, qui avait acheté la liberté de son fils, rassembla quarante mille hommes à Pesth, et son frère, Michel Szilagyi, força les magnats à élire Mathias Corvin, que l'armée avait déjà reconnu pour roi.

MATHIAS CORVIN (1458-1490).

La faction du palatin ne se soumit pas longtemps à Mathias. Une partie des nobles mécontents proclama l'empereur Frédéric III (1459); une autre proclama le roi de Pologne, Casimir IV. Mathias fit tête à l'orage; il rassembla ses partisans, leur accorda un pacte par lequel il s'engageait à respecter les droits de la noblesse, et marcha contre Frédéric III, qui s'était fait couronner à Neustadt. L'Autriche fut conquise si rapidement que Frédéric se hâta de demander la paix (1463). Un traité fut conclu. Frédéric renonçait à la couronne de Hongrie, à cette condition que si Mathias mourait sans postérité, la succession de Hongrie serait assurée à Frédéric III ou à son fils.

Les Turcs avaient profité de ces troubles pour recommencer la guerre, espérant qu'à la faveur des dissensions qui déchiraient la Hongrie et les Etats voisins, ils pourraient passer le Danube, et conquérir enfin la Hongrie. Mathias marcha contre eux, leur re-

prit Jaycsa ou Jaitz, capitale de la Bosnie, et vingt-sept autres villes de ce pays (1463). Irrité des revers de ses généraux, Mahomet vient lui-même, l'année suivante, tenter de reprendre Jaycsa; il échoue, et l'arrivée de Mathias le force à prendre la fuite. La même année (1464), comptant sur le secours d'une croisade que le pape avait fait publier, Mathias et Étienne de Zapolya, son meilleur général, entreprirent le siège de Zornich, ville de Rascie, fameuse par ses mines d'argent; mais la mutinerie de leurs troupes les forcèrent à se retirer devant les Turcs. Ce fut pour prévenir de semblables événements que Mathias organisa sa garde noire.

En 1467, il obligea Étienne, waïwod de Moldavie et de Valachie, qui avait accepté la domination ottomane, à rentrer sous la sienne. Le pape Paul II avait excommunié George Podiébrad, roi de Bohême, comme soutenant les hérétiques; il chargea Mathias de rétablir la religion catholique en Bohême; et l'empereur Frédéric lui promit de l'investir de ce royaume. Mathias, bien qu'il fût le gendre de Podiébrad, accepta, et se fit couronner roi de Bohême à Brünn (1469). Mais la mort de Podiébrad changea la face des affaires. Les Bohêmes élurent Ladislas, fils de Casimir IV de Pologne; et Mathias, par la paix d'Olmütz (1478), renonça à la Bohême, mais se réserva, pour sa vie, la Moravie et la Silésie.

Dans les premières années de la guerre de Bohême, il s'éleva de nouveaux troubles en Hongrie. Les chefs des mécontents étaient deux prélats, dont les noms sont illustres parmi ceux des restaurateurs de la littérature classique; deux prélats que le roi estimait comme ses anciens instituteurs, mais qui trouvaient qu'il ne leur avait pas accordé assez d'influence dans le gouvernement du royaume: c'étaient Jean Vitez, archevêque de Strigonie, et son neveu, Jean Césinga (*Janus Pannonius*), évêque de Cinq-Églises. A ces deux chefs se réunit tout le clergé, qui se plaignait des charges que le roi lui imposait. Les factieux offrirent la cou-



ronne au prince Casimir, frère de ce Ladislas, auquel les Bohèmes offrirent la leur, à la même époque. Casimir entra en 1471, les armes à la main, en Hongrie, et occupa une grande partie de ce royaume. Mathias revint en hâte, chassa les Polonais, punit les factieux avec modération, et se réconcilia avec la nation, dans une diète où il reconnut formellement ses privilèges. Vitez, après avoir été quelque temps en prison, fut relâché, et mourut la même année; Césinga le suivit l'année d'après (\*).

Mathias put alors reprendre la guerre contre les Turcs. L'excellente organisation de son armée lui permettait de compter sur ses soldats. Les Turcs menaçaient la Transylvanie. Étienne Bathori, waïwode de cette province, les écrasa à la bataille de Kenyer Mezô, sur le Marôsch (1479), et en 1482, le comte de Temesch les battit en Serbie.

Enfin, en 1479, Mathias fit la conquête de l'Autriche. Frédéric III lui avait refusé, avec hauteur, la main de sa fille Cunégonde. Pour se venger, il déclara la guerre à Frédéric, et s'empara de ses États. Mathias mourut à Vienne, en 1490, à l'âge de quarante-sept ans. Résumons en peu de mots ce règne glorieux : Mathias continue contre les Turcs la lutte soutenue par son père, et, s'il assure par ses victoires l'indépendance de la Hongrie, il sait, par la création d'une nouvelle armée régulière, rendre durable ce résultat : il rend la Hongrie maîtresse de son ennemi, de sa rivale éternelle, l'Autriche, et prépare la réunion de la Bohême à la Hongrie, à laquelle obéissent encore la Moldavie, la Valachie, la Serbie, la Bosnie, la Croatie, la Dalmatie, et au nord la Silésie et la Moravie. Mathias Corvin avait créé cette vaste agglomération d'États qui porte aujourd'hui le nom d'*empire d'Autriche*, mais alors c'étaient les Hongrois qui étaient le peuple dominant dans cet empire. Cette puissance ne pouvait être qu'éphémère : les révoltes perpétuelles des nobles dont il

avait essayé, mais toujours sans succès, de restreindre le pouvoir, et les troubles auxquels donnait lieu l'élection du souverain détruisirent peu à peu l'œuvre politique de ce grand prince. Après lui, la Hongrie démembrée fut conquise par les Turcs et par les Autrichiens, et resta à ces derniers (\*\*).

Il nous reste à parler de ce que Mathias a fait pour la civilisation de la Hongrie.

*Administration de Mathias Corvin. — 1° Changements dans l'organisation militaire.* Les nombreuses guerres que Corvin eut à soutenir, la nécessité de préserver la Hongrie des attaques des Turcs on de l'Autriche, lui firent comprendre combien il serait utile d'organiser une armée capable de résister à celle des Turcs. Les milices féodales, indisciplinées et indisciplinables, composées de cavaliers courageux, mais non exercés, avaient sans cesse été battues dans leurs rencontres avec les janissaires : Corvin résolut d'opposer à cette terrible infanterie une infanterie encore supérieure. « Comme il avait étudié l'art de la guerre dans les auteurs de l'antiquité, et qu'il était grand admirateur de la tactique des Romains, l'idée lui vint que l'introduction d'une bonne infanterie, arme presque inconnue en Hongrie, serait le meilleur moyen d'obtenir la supériorité sur les Turcs. Il s'appliqua à la former, et créa un corps nommé *la garde noire*, pour en être le noyau et la principale force : il exerça lui-même ses soldats, et leur inspira un sentiment d'honneur qui jusqu'alors avait été étranger à la nation des Magyars. Il publia une théorie ou un règlement sur le service militaire (\*\*). »

*2° Protection accordée aux lettres et aux arts.* « L'amélioration de l'armée ne fut pas la seule innovation introduite par ce prince. Ses maîtres, Vitez et Césinga (*Janus Pannonius*), lui avaient inspiré le goût des sciences

(\*) Voy. t. II, p. 93.

(\*\*) Schœll, t. XX, p. 396.

(\*) Schœll, t. XXI, p. 4.

et de la littérature classique. L'histoire, l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, l'architecture civile et militaire, et la tactique, étaient les sciences qu'il cultivait avec le plus de succès. Il était éloquent, et sa conversation gaie et spirituelle. L'instruction publique fixa toute son attention. Il fonda à Bude une université, dont il fit l'institution la plus grande qui ait jamais existé (\*). » Déjà Louis I<sup>er</sup> avait créé quelques écoles; mais Mathias ayant obtenu, en 1465, le bref pontifical qui l'autorisait à fonder une université, il voulut bâtir une ville, destinée à devenir la ville savante de la Hongrie. Elle devait contenir quarante mille étudiants, avec leurs professeurs, médecins et toutes les autres personnes nécessaires au service des élèves; il avait dressé lui-même le plan de cette ville, qu'il faisait bâtir au-dessous de Bude, sur les rives du Danube; et si elle ne fut pas entièrement achevée, il ne faut en accuser que les guerres avec les Turcs. En attendant, il avait établi l'université à Bude, où elle est restée. Il fit venir d'Allemagne, d'Italie et de France, les savants qui devaient enseigner dans cette nouvelle école.

Mathias Corvin fonda à Bude une bibliothèque, qui était alors la plus belle de l'Europe, car elle se composait de cinquante-cinq mille volumes. Pour arriver à former à cette époque une aussi riche collection, il avait fait acheter en Italie, des Grecs arrivés récemment de Constantinople, une foule de manuscrits; il entretenait des calligraphes occupés à lui copier les manuscrits qu'il ne pouvait acheter. Il en avait quatre à Florence, d'autres à Rome et dans différentes villes. Mathias Belius porte à trente le nombre de ces copistes travaillant sous la direction de Felix de Raguse, savant dans les langues grecque, arabe et chaldaïque, et versé dans la calligraphie et la peinture des miniatures. Comme déjà à cette époque les livres imprimés commençaient à se répandre, Mathias en faisait acheter

autant qu'il en paraissait : il fit venir d'Italie en 1473 André Hess, qui établit à Bude une imprimerie; et comme pour montrer quel prix il attachait à ces livres, il leur faisait faire de superbes reliures d'or massif orné de pierres précieuses.

Mathias Corvin avait fondé un observatoire à Bude et l'avait richement doté en instruments. Il y avait aussi formé un musée, qui contenait, dit-on, trois cents statues antiques et d'autres objets d'art.

En 1527, lorsque les Turcs pillèrent Bude, toute l'œuvre de Mathias fut détruite, et avec elle la civilisation hongroise retardée de plusieurs siècles. La bibliothèque fut pillée. Les livres furent déchirés et brûlés; les garnitures en or et en argent furent arrachées. Le reste, oublié dans une tour, y était encore un siècle après, quand Busbecq parvint à en racheter un petit nombre, qui ornent encore la bibliothèque impériale de Vienne. On en voyait quelques-uns dans celle de Wolfenbuttel. Nous en possédons trois en France (\*).

Les savants que Mathias Corvin attirait dans ses États fondèrent deux sociétés savantes, l'une pour les Hongrois, l'autre pour les Transylvains.

*Influence de Béatrix de Naples.* — Mathias avait épousé, en 1476, Béatrix

(\*) Le premier, qui se trouve à la bibliothèque royale (n<sup>o</sup> 444), est intitulé : *Divi Hieronymi brevium in psalmos David*. Le titre de ce superbe manuscrit est écrit en capitales d'or sur un fond d'azur, avec des devises de Corvin; la bordure du premier feuillet représente, avec beaucoup de figures et d'emblèmes, les armes de ce prince, supportées par quatre anges. Le manuscrit est très-nettement écrit, en lettres rondes, à longues lignes, sur un vélin d'une finesse et d'une beauté extraordinaires. On lit au 370<sup>e</sup> feuillet, à la fin, en capitales rouges : *A. Sinnibaldus exscripsit Florentia, a. 1488, pro Matthia rege Unghariae*. Le second contient des traités sur l'art militaire, et le troisième une partie des Annales et des histoires de Tacite. Ce dernier a servi à Oberlin pour son édition de l'historien romain.

(\*) Schœll, *Ibid.*, p. 397.

de Naples, fille de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Naples. Cette femme partageait les goûts de son mari pour les lettres : elle fit venir d'Italie plusieurs littérateurs étrangers, pour travailler à l'amélioration de l'administration, nommément Pierre Ranzan, Sicilien, évêque de Lucéra, auteur d'une histoire de Hongrie peu estimée; Antoine Bonfinio d'Ascoli, traducteur de Philostrate et auteur d'une histoire de Hongrie; Galeotto Marti de Narni, qui a écrit pour Jean Corvin, fils de Mathias, un recueil fort intéressant d'anecdotes empruntées à la vie du roi; enfin Barthélemy Fonti, qui obtint la direction de la bibliothèque de Bude. Béatrix fonda à Schennitz une école qui a été célèbre. Cette princesse, élevée à une cour polie, opéra une réforme dans les mœurs des Hongrois, et surtout dans celles du roi, qui, durant les premières années de sa vie, avait partagé les goûts grossiers de la nation.

*Réforme de la justice.* — Mathias Corvin fit réunir en un seul corps de lois, nommé le grand décret (*decretum majus*), les lois de la Hongrie, qu'il modifia (1485). « Un proverbe hongrois, dit M. Michelet, suffit à son éloge : *Depuis Corvin, plus de justice.* »

LADISLAS VII (1490-1516).

A la mort de Mathias Corvin, plusieurs personnages se mirent sur les rangs pour obtenir la couronne. Jean Corvin, fils naturel de Mathias, et Ladislas, roi de Bohême, étaient les deux compétiteurs les plus importants; Maximilien, roi des Romains; Jean Albert, frère de Ladislas VII; Ferdinand, roi de Naples, aspiraient aussi au trône de Hongrie. La diète qui se tint à Rakos fut très-agitée : les partisans de Corvin et ceux de Ladislas en vinrent aux mains; et Corvin ayant été défait, Ladislas fut élu.

Jean Albert et Maximilien lui déclarèrent la guerre, et pénétrèrent aussitôt en Hongrie. Maximilien s'empara de l'Autriche, reprit ainsi toutes les conquêtes de Mathias, et s'empara de

plusieurs villes en Hongrie. De son côté Jean Albert occupa aussi plusieurs villes importantes; mais Étienne de Zapolya (\*) les lui enleva bientôt, et le chassa du royaume.

Maximilien était l'ennemi le plus redoutable; Ladislas, après avoir recouvré les villes de Hongrie que le roi des Romains lui avait enlevées, fut obligé, pour obtenir la paix, de conclure un traité par lequel il abandonnait l'Autriche, consentait à payer cent mille ducats, et promettait de faire reconnaître par la diète le droit de succession de Maximilien, en cas qu'il mourût sans postérité. (Traité de Presbourg, 7 novembre 1491.)

L'avènement de Ladislas coûtait cher à la Hongrie : la perte de l'Autriche et la succession du royaume attribuée à une famille étrangère ne justifiaient que trop ces paroles que Mathias mourant adressait aux nobles : « Le « terme de mes jours n'est peut-être « pas éloigné; je ne puis vous présenter pour mon successeur que mon « fils naturel, Jean Corvin. Mais ses « vertus légitimeront sa naissance. « Mon amitié pour vous a plus de part « à ce choix que ma tendresse pour « lui. Songez aux malheurs qu'ont « éprouvés vos ancêtres pour avoir « placé la couronne sur des têtes étrangères; les mêmes maux vous menacent, si vous cherchez un maître « hors de la Hongrie. »

Ladislas, devenu roi de Hongrie, et déjà roi de Bohême, aurait pu, à l'aide des forces de ces deux royaumes, jouer un rôle important dans les événements de cette époque; mais les désordres perpétuels qui eurent lieu pendant son règne l'en empêchèrent. Les nobles profitèrent de sa mollesse et de son incapacité pour augmenter encore les privilèges de leur caste; les paysans voulurent s'affranchir; et, pendant ce règne, toutes les institutions de Mathias Corvin furent détruites ou abandonnées, si bien que la Hongrie devint incapable de lutter contre les Turcs.

(\*) Zapolya, Zapol ou Zapolski.

Pour leur résister, il forma, en 1500, une ligue avec Venise, le pape, la France et l'Espagne; mais les flottes coalisées furent détruites par la tempête; aussi, pour prévenir de nouvelles guerres, il conclut, avec Bajazet II, la paix de Bude (20 août 1503) (\*).

En 1505, un parti de la noblesse, pour empêcher l'établissement héréditaire de la maison d'Autriche en Hongrie, signa un acte par lequel les signataires s'engageaient à empêcher tout étranger de régner sur les Magyars. A la tête de ce parti était Jean de Zapolya ou de Zapolski, comte de Zips, fils d'Étienne de Zapolya, palatin de Hongrie. Cseigneur avait représenté aux confédérés que les rois étrangers, qui avaient gouverné la Hongrie, avaient laissé perdre plusieurs provinces, et qu'il fallait prévenir le retour de pareils événements. Jean de Zapolya se présentait comme le successeur de Ladislas, et voulait épouser sa fille; mais Ladislas résista, et la naissance d'un fils l'empêcha de consentir aux propositions de Zapolski.

Maximilien trouva sans doute que ses droits étaient compromis, car il entra avec une armée en Hongrie, et s'empara de Presbourg; mais Ladislas signa la paix avec lui, reconnut ses droits, et Maximilien se retira. Peut-être Ladislas s'imagina-t-il que le fils qui venait de lui naître, et que l'on couronna roi en 1507, devait empêcher à jamais Maximilien de monter sur le trône de Hongrie; mais il est plus probable de penser qu'étranger à la Hongrie, il lui importait peu de laisser, après sa mort, des germes de guerres.

Débarassés de cet ennemi, les nobles hongrois eurent bientôt une lutte plus sérieuse à soutenir contre les paysans, qui voulurent sortir de l'esclavage. Voici à quelle occasion commença cette révolte : Une coutume observée depuis un temps immémorial voulait que les habitants de la haute Hongrie donnassent un bœuf par fa-

mille aux enfants mâles du roi, pour marquer la joie qu'ils avaient de leur naissance. Trois régnes consécutifs n'ayant point fourni l'occasion de se conformer à cette coutume, les habitants la regardèrent comme abrogée; et, quand on exigea d'eux le droit en question, ils se révoltèrent, et la sédition fut telle qu'il fallut la réprimer par une prompte punition; en effet, on envoya contre eux des troupes qui apaisèrent les troubles, et les mutins furent châtiés.

Cette première émeute fut bientôt suivie d'une insurrection plus redoutable, et qu'on peut appeler la *Jacquerie hongroise*.

« Les expéditions qui, sous le règne de Ladislas VII, avaient été entreprises contre les Turcs ottomans, avaient presque toutes été malheureuses, ou du moins elles n'avaient pas eu de résultat satisfaisant; mais la guerre civile que Sélim I<sup>er</sup> eut à soutenir, au commencement de son règne, contre ses frères, parut aux Hongrois une occasion favorable pour attaquer ces voisins formidables. Malheureusement l'état militaire des Hongrois était tombé dans une décadence absolue, par l'inertie du roi et par le mauvais état des finances; et cette fameuse infanterie créée par Mathias Corvin n'existait déjà plus. Le cardinal archevêque de Strigonie, qui était patriarche titulaire de Constantinople, se rendit à Rome, et obtint de Léon X qu'il publiât une croisade contre les Turcs. Lorsque la bulle du pape fut promulguée en Hongrie, soixante et dix mille paysans quittèrent les vignes et les champs qu'ils cultivaient pour prendre part, comme croisés (*kourouczok*), à la sainte expédition. Pour commander cette troupe indisciplinée, le cardinal choisit un individu de la nation des Sicules, nommé George Dosa, qui s'adjoignit, comme lieutenants, son frère, que les soldats nommaient Geczo, et un bourgeois de Pesth, nommé Ambroise Sabérès. Il confia à chacun de ces deux hommes un corps séparé. Comme la noblesse s'était opposée à une expédition qui laissait les champs

(\*) Voyez Hammer, Hist. de l'empire ottoman, t. II, p. 616.

incultes, George Dosa tourna les armes des croisés contre les propriétaires, dévasta leurs possessions, et commit d'horribles cruautés sur les personnes de ceux qui tombèrent entre ses mains. Enfin le palatin de Presbourg, Jean Bornemisza, qui se trouvait à la cour comme chargé de l'éducation du jeune roi Louis, se mit à la tête des gardes du roi et de quelques nobles, attaqua le corps des croisés que commandait Ambroise Sabérès, dans son camp retranché près de Pesth, et l'extermina. Dosa lui-même, attaqué près de Temeswar par Jean de Zapolya, comte de Zips et waiwode de Transylvanie, fut vaincu et fait prisonnier. Comme il s'était fait proclamer roi, on lui mit une couronne de fer ardent, et on lui donna entre les mains un sceptre rougi; avec ces ornements, on le plaça sur un trône de fer rouge; et quand sa chair fut rôtie, on força quelques-uns de ses amis, qu'on avait affamés, à la couper en morceaux pour s'en nourrir. Le reste des prisonniers fut abandonné aux Zingari pour qu'ils s'amusassent à les tuer. Cette expédition coûta, en peu de semaines, la vie à quarante mille hommes (\*).

La révolte apaisée, la noblesse, à la diète de Bude (1514), prit des mesures sévères pour maintenir les serfs dans l'obéissance; et on leur enleva le peu de privilèges qu'ils avaient, comme, par exemple, celui de pouvoir changer de maîtres et d'avoir des tribunaux particuliers. Il semble aussi que la noblesse profita de cette occasion et de la faiblesse de Ladislas pour enlever à la royauté ce qui lui restait de force: Étienne Werbœcz, jurisconsulte, publia alors le *Tripartitum juris regni Hungariæ*; et dans ce recueil officiel, les droits de la couronne sont aussi restreints que possible.

Enfin, en 1515, Ladislas signa la paix (convention de Vienne) avec Maximilien, qui était toujours son compétiteur au trône. Ladislas fiançait son fils Louis à Marie, petite-fille de Maxi-

milien; et Ferdinand, petit-fils de Maximilien, était fiancé à Anne, fille de Ladislas; Ladislas assurait le trône de Hongrie à Ferdinand dans le cas où Louis viendrait à mourir sans postérité. Ce fut en vain que la noblesse protesta contre ce traité conclu sans la participation du pays, et qui, sans son aveu, disposait de son indépendance.

#### LOUIS II (1516-1526).

Sous le règne de Louis, la Hongrie fut menacée par les Turcs plus sérieusement qu'elle ne l'avait jamais été. Louis II régnait sur la Hongrie et sur la Bohême, mais ces deux royaumes, épuisés par les guerres civiles, étaient hors d'état de résister à la puissance ottomane, qui avait pris sous Soliman un accroissement considérable. En 1521, ce sultan s'empara de Belgrade. La prise de cette ville jeta l'Europe dans la consternation, et aurait dû décider les puissances chrétiennes à venir au secours de la Hongrie; mais, trop occupés de leurs guerres, les souverains abandonnèrent les Hongrois; il n'y eut que les chevaliers de Rhodes qui se dévouèrent. Soliman fut obligé de suspendre la conquête de l'Europe, et se tourna avec toutes ses forces contre les chevaliers, qui succombèrent sans sauver la Hongrie. En effet, l'an 1526, Soliman partit de Constantinople avec cent mille hommes et trois cents canons, et vint camper à Mohacz, sur le Danube. Louis II, réduit à ses seules forces, lui livra bataille avec trente mille hommes. Le combat dura une heure: vingt-quatre mille Hongrois furent mitraillés par l'artillerie des Turcs; le roi, les deux archevêques du royaume, cinq évêques et cinq cents magnats restèrent sur le champ de bataille.

Vainqueur, Soliman s'avança sur Bude, qu'il brûla; il dévasta tout le pays, tua ou emmena captifs deux cent mille Hongrois, et ne se retira que chargé de butin, et libre, par la possession de Belgrade, de rentrer quand il le voudrait dans la Hongrie.

(\*) Schœll, t. XX, p. 407.

FERDINAND D'AUTRICHE (1526-1564).

La Hongrie ne sortit d'un malheur que pour tomber dans un autre. Plusieurs compétiteurs se mirent sur les rangs : l'un était Jean de Zapolski, appuyé par les catholiques; l'autre, Ferdinand d'Autriche, soutenu par les luthériens. Ce dernier invoquait les droits que les traités lui donnaient, et, de plus, il avait pour lui le palatin de Hongrie, Étienne Bathori, qui, trop faible pour obtenir la couronne, espérait conserver le pouvoir sous un roi qu'il aurait contribué à faire nommer. Déjà la Bohême avait reconnu Ferdinand pour roi; son élection en Hongrie était assurée, mais Jean de Zapolski se fit proclamer et couronner en 1526 (11 novembre). Quinze jours après, une diète, convoquée par le palatin à Presbourg, élut Ferdinand. La guerre civile éclata. Ferdinand vainquit Zapolski, qui se réfugia dans sa waiwodie de Transylvanie, et de là prépara son alliance avec les Turcs.

*Établissement du luthérianisme dans la Hongrie.* — Avant de parler des guerres qui mirent fin à l'indépendance de la Hongrie, il paraît nécessaire d'entrer dans quelques détails sur l'établissement du luthérianisme dans ce pays.

Les premiers principes de la réformation furent apportés en Hongrie par Martin Cyriaci de Lœtse, qui les avait puisés à Wittenberg. « Quoique la Hongrie, où Mathias Corvin avait semé les premiers germes de la littérature classique, et où les hussites n'avaient trouvé que peu de faveur, fût moins préparée que plusieurs autres pays à recevoir la doctrine nouvelle, cependant le luthérianisme s'y répandit promptement, et, dès 1522, Michael Siklosi fit la première tentative d'introduire le nouveau culte à Ujhely. Le clergé et les magnats prièrent en 1523 le roi Louis II de faire sévir contre les luthériens, leurs fauteurs et leurs adhérents, comme hérétiques et ennemis de la sainte Vierge. La diète de Pesth, de l'année 1525, décréta que tous les luthériens seraient extermini-

nés par le feu. La persécution ne put arrêter les progrès de la réformation. La réputation de Luther attira de plus en plus la jeunesse studieuse magyare, et Wittenberg envoya en Hongrie des essaims de jeunes prédicateurs. En 1526, cinq villes royales de la Hongrie supérieure, Lœtse, Szebeny, Bartfeld, Éperies et Cassovie se déclarèrent luthériennes, et, à Bude même, une communauté luthérienne commença à se former.... La première église luthérienne fut bâtie en 1532; Pierre Pérényi (garde de la couronne) la fit construire à Patak. Le plus distingué parmi les réformateurs hongrois fut Mathias Devay, qui avait été commensal de Luther; et, depuis 1539, l'apôtre de la réforme fut Leonard Stœckel, qui pendant vingt ans fut recteur du gymnase de Bartfeld, et aussi bon humaniste que zélé luthérien. En 1536, les Hongrois eurent une traduction des quatre évangiles en langue vulgaire, rédigée par Gabriel Pannonius; et, en 1541, parut un Nouveau Testament traduit par Jean Sylvester, disciple de Melanchthon (\*).

Jean de Zapolski avait publié des ordonnances sévères contre les luthériens; son compétiteur Ferdinand s'était aussi prononcé contre eux, mais ils comptaient sur l'indulgence de ce prince, et peut-être sur son appui secret, de sorte qu'ils s'effrayèrent peu de ses menaces; aussi la réforme fit-elle des progrès de plus en plus rapides. En 1545, vingt-neuf ministres luthériens tinrent à Erdöd un synode, dans lequel ils publièrent une *confession*; et, l'année suivante, les cinq villes réunies de la haute Hongrie tinrent aussi, à Éperies, un synode dans lequel on rédigea une confession entièrement semblable à celle d'Augsbourg.

Le clergé catholique, malgré tous ses efforts, ne put entraver la marche du luthérianisme; en Hongrie, comme partout, la réforme religieuse trouva son appui dans la noblesse, et ce furent les magnats,

(\*) Schœll, *Histoire des États européens*, t. XXI, p. 4.

presque tous protestants, qui la firent triompher. La diète de Presbourg de 1545 rendit un décret contre les anabaptistes et les sacramentaires; mais les luthériens n'y étaient pas compris. En 1554, les protestants remportèrent une victoire signalée: Thomas Nadasdi, chef du parti, fut nommé palatin. Dès lors la réforme put se développer librement. Le luthérianisme se répandit surtout chez les Allemands de la Hongrie, tandis que le calvinisme devint plutôt la doctrine des Magyares. Aussi le premier est-il appelé en hongrois *Nemet hit*, la croyance allemande, et le second *Magyar hit*, la croyance magyare. C'est vers cette époque que les réformés hongrois signèrent à Czenger la confession dite *Czengerina confessio*.

Nous nous arrêterons là dans l'histoire de la réforme en Hongrie. Nous verrons sous le règne de Maximilien et sous celui de Rodolphe son triomphe définitif.

*Guerres entre l'Autriche et la Turquie au sujet de la Hongrie.* — Nous avons dit que Jean de Zapolski, chassé par Ferdinand, s'était retiré en Transylvanie où il ne songea plus qu'à se faire un appui des Turcs. Il chargea Jérôme Laszki, palatin de Siradie, d'aller conclure en son nom un traité d'alliance avec Soliman. Le vizir répondit aux premières demandes du négociateur: «Celui qui vous envoie n'est pas roi, puis-je qu'il a été élu sans la permission du sultan. Nous avons tué Louis, nous avons pris son royaume, la Hongrie appartient à Soliman.» Il fallut bien que Laszki se soumit et qu'il reconnût dans le traité que Zapolski serait désormais le vassal du sultan. A cette condition Soliman prit Zapolski sous sa protection et lui céda la Hongrie (29 février 1528). Soliman se disposait à aller chasser les Autrichiens de la Hongrie, lorsque les ambassadeurs de Ferdinand arrivèrent à Constantinople. Ils demandaient au sultan de restituer à leur maître les villes qu'il avait enlevées à

Louis; et à ce prix, Ferdinand lui offrait son amitié. Soliman renvoya les ambassadeurs, et se mit en marche. Il prit Bude (1529), Strigonie, et arriva devant Vienne. Il ne put s'emparer de cette ville, mais il ne se retira qu'en dévastant l'Autriche. Arrivé à Bude, il remit à Zapolski la couronne de Hongrie, puis se retira après avoir laissé garnison à Bude.

En 1530, Guillaume de Roggen-dorf, à la tête d'une armée que Ferdinand lui avait confiée, essaya de reprendre Bude; mais il fut obligé de battre en retraite. En 1532, Soliman revint en Autriche, et dévasta de nouveau les États de son allié comme ceux de son ennemi.

Cependant, si se proposait de faire une expédition dans la Perse, et désirant n'avoir aucune attaque à craindre du côté de l'Europe, il accepta la paix que Ferdinand lui proposait depuis longtemps. Ce traité faisait subir à l'Autriche une humiliation inaccoutumée; il fallut que Ferdinand adoptât Soliman pour son père, et qu'il lui demandât pardon d'avoir agi, par ignorance, contre la volonté de son père, en attaquant la Hongrie, ne sachant pas que Soliman voulait la garder. Soliman, de son côté, accorda la paix à son fils soumis, et lui promit de confirmer l'arrangement qu'il ferait avec Zapolski.

Enfin, Ferdinand traita avec son compétiteur. (Traité de Grand-Varadin). Le 24 février 1538 les deux rois signèrent un traité par lequel Ferdinand reconnut Jean comme roi de Hongrie, et lui abandonna, pour en jouir sa vie durant, la partie de ce pays dont il était en possession, à condition qu'à la mort de Jean le tout lui reviendrait. Si Jean laissait un fils, ce fils aurait le comté de Zips, mais sans pouvoir élever aucune prétention sur la couronne de Hongrie.

Lorsque Soliman apprit la teneur de ce traité, il voulut recommencer la guerre; en effet, il ne pouvait accepter la condition de réversibilité en faveur de Ferdinand, puisque Zapolski ne possédait pas la Hongrie, mais la gou-

venait au nom et comme une province des Turcs. Quelques autres événements vinrent hâter la guerre. Zapolski allait subir la peine qu'il méritait lorsqu'il mourut. Les magnats de son parti proclamèrent roi son fils, Jean-Sigismond, et, lorsque Ferdinand somma Isabelle, veuve de Zapolski, d'exécuter le traité de Grand-Varadin, elle s'y refusa. Alors Ferdinand fit entrer en Hongrie une armée qui prit Pesth, Albe-Royale, Strigonie, et quelques autres villes considérables. Bude allait être enlevée lorsque Isabelle implora l'appui de Soliman. Le sultan accorda sa protection à Jean-Sigismond, et vint en Hongrie à la tête d'une armée (1541). Arrivé à Bude, il déclara que le jeune roi étant dans l'impuissance de se défendre, il prenait cette ville, et ne la rendrait qu'à la majorité de Jean Sigismond. Il y mit garnison en effet, et convertit la cathédrale en mosquée. Ferdinand essaya en vain d'arracher la Hongrie à Soliman; il fut vaincu en 1542, en 1543, en 1544, et ces campagnes eurent pour résultat de rendre les Turcs maîtres de toute la Hongrie.

Ferdinand, hors d'état de soutenir la guerre, demanda la paix; il l'obtint en s'engageant à maintenir le *statu quo*, et en payant un tribut annuel de trente mille ducats (1547).

La reine Anne, épouse de Ferdinand I<sup>er</sup>, était morte sur ces entrefaites, laissant une nombreuse postérité. Les états de Hongrie, réunis à Tyrnau, déclarèrent le royaume héréditaire dans sa famille à perpétuité, mais se réservèrent le droit de choisir le membre de la famille qui leur conviendrait. Le tenace Autrichien ne se contenta pas de cette décision : il voulait la Hongrie; un de ses agents, l'évêque Martinuzzi, l'un des tuteurs de Jean-Sigismond, embrouilla si bien les affaires d'Isabelle, qu'il la força de céder à Ferdinand les États de son fils (Traité de Claudiople, 18 juillet 1551). Jean-Sigismond conservait le comté de Zips et recevait les duchés d'Oppeln, Ratibor et Munsterberg; on donnait à la reine un douaire de cent mille ducats, et

Martinuzzi devenait gouverneur de Transylvanie.

Le traité de Claudiople rompit la trêve avec les Turcs; une armée ottomane entra en Hongrie et s'empara d'un grand nombre de villes. Ferdinand était hors d'état de résister; il eut recours à son arme ordinaire, les négociations. Elles durèrent de 1553 à 1562. Enfin, on signa pour huit ans la paix de Constantinople. La Transylvanie restait à Jean-Sigismond sous la suzeraineté des Turcs, et Ferdinand payait trente mille ducats par année. Ferdinand fit proclamer son fils Maximilien comme son successeur par les états de Hongrie (1563), et bientôt ce prince lui succéda.

MAXIMILIEN (1564-1576).

Le nouveau roi, dès son avènement, eut à soutenir la guerre contre Jean-Sigismond. Celui-ci ne se contentant pas de la Transylvanie, que le traité de 1562 lui réservait, voulut enlever à Maximilien ce qu'il possédait en Hongrie; Lazare Schwendi, général de Maximilien, le battit et le força à signer, à Szathmar (1565), un traité par lequel la Transylvanie devait revenir à Maximilien si Jean-Sigismond mourait sans héritiers. Soliman n'ayant pas voulu ratifier ce traité, la guerre recommença, et les Turcs y prirent part. Soliman mourut en s'emparant de Szigeth (1566), et son fils Sélim II accepta la paix qui lui fut proposée par Wraneczy, ambassadeur de Maximilien. La paix de Constantinople de 1562 fut renouvelée; Maximilien conservait ce qu'il possédait en Hongrie, en Dalmatie, en Croatie, et en Esclavonie; il promettait de ne pas troubler dans leurs possessions les waïwodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, et s'engageait à payer trente mille ducats sous forme de présent annuel. On garantit à Jean-Sigismond que s'il mourait sans héritiers mâles, les états de Transylvanie seraient maintenus dans le droit d'élire son successeur.

« Après la transaction de Constantinople, il importait également à Maxi-



milien et à Jean-Sigismond qu'il y eût paix et amitié entre eux. Le roi de Pologne s'interposa comme médiateur, et Jean-Sigismond envoya en 1570 un ambassadeur à Spire, où était l'Empereur (Maximilien). Il y fut convenu que Jean-Sigismond déposerait le titre de roi, et conserverait la Transylvanie pour lui et ses descendants mâles, Waradin, Marmaros, Huszt et Kraszna, le Szolnok extérieur et les salines, sa vie durant. S'il mourait sans descendants mâles, les états de Transylvanie éliraient son successeur, qui recevrait l'investiture de l'Empereur. Si Jean-Sigismond, en haine de ce traité, était chassé par les Turcs, l'Empereur lui donnerait le duché d'Oppeln. On devait, au reste, cacher soigneusement ce traité à la Porte (\*).

Maximilien renouvela, en 1574, la paix de 1567 avec les Turcs, pour les huit années suivantes. Sous le règne de Maximilien, le luthérianisme se développa activement en Hongrie, grâce à la tolérance de ce prince. Ce fut en vain que l'archevêque de Strigonie, Olahi, s'opposa à l'hérésie et appela en Hongrie l'ordre des jésuites (1561). Du reste, Maximilien se montra fort intolérant à l'égard des calvinistes : il fit chasser leurs prédicateurs en 1567.

En 1572, Maximilien avait fait désigner son fils Rodolphe pour lui succéder en Hongrie. Rodolphe succéda en effet à son père.

RODOLPHE (1576-1608).

Un des premiers actes du nouveau roi fut de renouveler pour huit ans la paix avec les Turcs, en 1577; mais, malgré la paix, la guerre était permanente sur les frontières. Ce fut alors que l'archiduc Charles, frère de Rodolphe, créa sur les frontières de Croatie une espèce de marche militaire. Il fonda la ville de Carlstadt, y établit une armée permanente dont il fut le général perpétuel. L'Empire donna sept cent cinq mille florins, et la Styrie cent quarante mille pour la création

de cette colonie militaire, destinée à préserver l'Allemagne des invasions des Turcs. Telle fut l'origine des frontières militaires de la Hongrie.

Les rois de Hongrie soutenaient aussi une population militaire établie en Croatie : nous voulons parler des Uscoques. C'étaient des habitants des pays soumis par les Turcs, qui, pour se soustraire au joug des conquérants, étaient venus s'établir à Clissa en Dalmatie, sous le règne de Ferdinand. Chassés de ce point par les Turcs, les Uscoques allèrent s'établir à Zengh en Dalmatie; les Turcs vinrent encore les y poursuivre, mais ils furent battus en 1593. Comme Rodolphe avait soutenu les Uscoques, le sultan lui déclara la guerre; et, en 1594, la Hongrie fut de nouveau envahie.

Pendant les hostilités, Rodolphe conclut un traité important avec le prince de Transylvanie, Sigismond Bathory. Poussé par les jésuites, Bathory conçut des scrupules relativement à la protection que les Turcs lui accordaient. Il se décida à signer, en 1595, un traité en vertu duquel il devait posséder la Transylvanie comme prince indépendant, et sous le titre de prince d'empire; il pouvait y réunir la Moldavie et la Valachie; et, dans le cas où sa postérité viendrait à s'éteindre, ses Etats devaient revenir aux rois de Hongrie. Rodolphe s'engageait à le défendre de tout son pouvoir contre les Turcs.

La guerre continua entre les Ottomans et Rodolphe, mais avec des alternatives continuelles; ainsi les Turcs perdirent la grande bataille de Giurgewo (1595), mais ils furent vainqueurs à Keresztes.

L'Autriche, malgré la guerre, ne cessait de négocier pour acquérir toutes les dépendances de la Hongrie; elle obtint de Sigismond Bathory la cession de la Transylvanie contre une pension de cinquante mille ducats et un château en Bohême (1598).

Rodolphe faillit tout perdre par son mauvais gouvernement. Le comte de Basta, excellent général, avait été nommé gouverneur de la Transylvanie;

(\*) Schœll, t. XXI, p. 26. Voyez aussi plus loin l'Histoire de la Transylvanie.

son administration despotique fit soulever les Transylvains. Rodolphe n'assistait jamais aux diètes; il négligeait les affaires de la Hongrie et persécutait les protestants. Les esprits étaient extrêmement irrités lorsque Rodolphe se permit d'altérer le texte d'une décision de la diète relative aux luthériens (1604). Les Hongrois indignés se soulevèrent. Étienne Botskay, qui s'était mis à la tête du soulèvement, fut élu prince de Transylvanie et nommé roi de Hongrie par le sultan Achmet I<sup>er</sup> (1605).

Rodolphe ne s'inquiéta de rien; il continuait ses recherches philosophiques et scientifiques. L'archiduc Mathias, après avoir vainement essayé de tirer son frère de cette incurie qui exposait la maison d'Autriche à perdre ses plus beaux domaines, obtint enfin une autorisation pour traiter avec les mécontents. Rodolphe la lui ayant accordée, il conclut à Vienne, en 1606 (23 juin), un traité qui mit enfin un terme à la longue guerre de la succession de Hongrie.

*Pacification de Vienne, 1606.* — Par ce traité, Botskay fut reconnu prince de Transylvanie et des districts de la Hongrie que les Bathory avaient possédés, c'est-à-dire, du moyen comté de Szolnok, des comtés de Bihar, Arad, Zarand, Kraizna, Marmaros, Szathmar, du comté de Tokaï. On ajouta à ce lot déjà considérable les comtes de Beregh et d'Ugotsch. Botskay devait posséder la Transylvanie comme prince d'empire, et les comtés hongrois comme vassal de la Hongrie; il fut stipulé qu'après sa mort, toutes ses possessions devaient revenir à la couronne; et cette condition avait seule décidé le prince autrichien à se montrer si facile; car il savait, par l'indiscrétion du ministre de Botskay, que celui-ci était atteint d'une maladie mortelle; en effet, Botskay mourut six mois après. Par ce traité, Mathias régla l'état des protestants; toutes les lois rendues contre eux furent abrogées; il accorda aux luthériens et aux calvinistes le libre exercice de leur culte, l'égalité politique et l'admissibi-

lité à tous les emplois, même à celui de palatin.

Botskay survécut peu à ce traité. Après sa mort, les comtés hongrois revinrent à la Hongrie; mais la Transylvanie élit un prince et maintint son indépendance. L'Autriche, maîtresse de la Hongrie, attendit qu'une occasion se présentât de reprendre la Transylvanie.

*Paix de Satorok avec les Turcs, 1606.* — Depuis 1597, l'Autriche négociait, mais en vain, pour conclure la paix avec la Porte Ottomane. Les hostilités se continuaient toujours; mais enfin, la pacification de Vienne enlevant au sultan son principal auxiliaire, la guerre civile en Hongrie, il consentit à traiter avec l'Empereur. Ajoutons encore que Achmet avait à soutenir une guerre terrible contre la Perse, et qu'il avait besoin de toutes ses forces. Ce fut Mathias qui négocia; son incapable frère ne s'occupant d'affaires que pour tout brouiller, et, le plus ordinairement, ne s'occupant de rien.

Les négociations qui précédèrent la signature de l'important traité de Satorok sont importantes, en ce sens que, pour la première fois, la Sublime Porte consentit à traiter l'Autriche sur le pied de l'égalité, et à ne point employer les formes insultantes dont elle s'était servie jusqu'alors. Les principales clauses de ce traité furent l'abolition du tribut annuel payé par l'Autriche à la Turquie, et la reconnaissance par la Turquie de la souveraineté de l'Autriche sur la Hongrie. La paix devait durer vingt ans.

Rodolphe refusa de ratifier le traité; il fallut que Mathias assemblât les états de Hongrie et d'Autriche à Presbourg (1608); il confirma aux protestants l'exercice de leur religion, afin de s'assurer du concours de la diète; elle se déclara en effet pour le traité, qui fut ratifié.

MATHIAS II (1608-1619).

L'abdication de Rodolphe devait faire monter Mathias sur le trône; cependant la diète, avant de l'élire, lui fit signer une *capitulation* par laquelle il

s'engageait à respecter les libertés du royaume ; les privilèges des luthériens et des calvinistes furent confirmés ; les jésuites furent privés du droit de posséder des biens-fonds dans le royaume ; la diète nomma un palatin et choisit un protestant. A la suite de ces concessions, Mathias fut élu.

En 1615, il signa à Vienne (*paix de Vienne*) une convention avec Achmet, par laquelle la paix de Situatorok fut confirmée pour vingt ans. Mathias mourut en 1619, sans postérité.

FERDINAND II (1619-1637).

Sous le règne de ce prince, la maison d'Autriche eut à soutenir la guerre de Trente ans. Des guerres continuelles contre le prince de Transylvanie, allié avec les ennemis de Ferdinand, composent l'histoire assez insignifiante de la Hongrie à cette époque.

Un événement important pour l'histoire religieuse de ce pays, c'est la publication du *Kalan* (guide). Cet ouvrage composé par Pazman, archevêque de Strigonie, est écrit en magyar, et est regardé comme un chef-d'œuvre de style, d'érudition et de dialectique. Ce livre a exercé une influence telle sur les esprits, que l'on date de sa publication la décadence du protestantisme en Hongrie.

Ferdinand II, qui avait intérêt à ménager les protestants de Hongrie pour les empêcher de prendre part à la guerre de Trente ans, se montra fort tolérant envers eux, et confirma leurs privilèges à la diète d'Oedenbourg (1622).

FERDINAND III (1637-1657).

Les événements de la guerre de Trente ans remplirent presque entièrement le règne de ce prince. Lorsque Ragoczy, waïvode de Transylvanie se joignit aux Suédois et se déclara ouvertement contre l'Empereur en 1644, tous les palatinats de Hongrie se joignirent à lui. Mais dès l'année suivante, tout rentra dans l'ordre, et la paix de religion de 1608 fut confirmée et étendue en faveur des protestants de Hongrie.

LÉOPOLD I<sup>er</sup> (1657-1705).

Le règne de Léopold fait époque dans l'histoire des Hongrois. Ce prince résolut de modifier l'état de choses existant, et de rendre moins illusoire l'autorité des rois en Hongrie(\*) ; pour y parvenir, il résolut d'entretenir, dans ce royaume, une armée permanente et dépendant uniquement du roi ; mais le mécontentement des Hongrois, la crainte d'une révolte qui augmenterait les embarras où il était par suite de la guerre contre les Turcs, le forcèrent à suspendre ses projets. Cependant, malgré la paix de 1664, due surtout à la victoire de Saint-Gothard, les troupes autrichiennes étaient restées en Hongrie ; il était évident que l'Empereur ne cherchait qu'une occasion, n'attendait que le moment favorable pour substituer son autorité à celle de la noblesse.

Aussi, en 1667, les magnats résolurent de se révolter en masse sous la conduite du comte de Zrini, et s'entendirent avec la France et la Turquie. Léopold agit avec une énergie qui déconcerta les conjurés ; les chefs et les principaux révoltés furent pris, condamnés à mort ou bannis, et leurs biens confisqués (1670).

Léopold profita de la victoire pour anéantir la constitution hongroise, et rendre la couronne entièrement héréditaire. Il déclara que la nation s'étant rendue coupable de rébellion, elle était déchue de ses privilèges ; il abolit la charge de palatin, et déclara que désormais le pouvoir royal serait absolu. Pour faire exécuter ces ordres, il fit entrer trente mille hommes en Hongrie. Les protestants furent persécutés avec violence, comme auteurs principaux de la révolte. Deux cent cinquante de leurs ministres furent envoyés aux galères de Naples. Les Hongrois subirent d'abord le joug ; mais cette nation était trop brave pour se soumettre à un pareil despotisme. En 1675, une révolte, à la tête de laquelle était Émeric Tékély, éclata

(\*) Voy. l'AUTRICHE, p. 98.

dans toute la Hongrie; les Transylvains, les Turcs lui promirent leur appui; l'ambassadeur de France en Pologne leva un corps de vingt mille Polonais, et marcha à son secours. Léopold céda; à la diète d'Oedenbourg (1680), il rétablit la dignité de palatin; mais il n'accorda aux protestants que des avantages si équivoques, que la guerre recommença. Tékély fit alliance avec les Turcs, qui le reconnurent *maître* de la moyenne Hongrie, sous la suzeraineté de la Porte, avec l'obligation de payer un tribut annuel de quarante mille piastres (1682).

Léopold fut obligé de faire la guerre; en 1683, le grand vizir Kara-Moustapha entra en Hongrie avec trois cent mille hommes, et marcha droit sur Vienne, qu'il assiégea; le roi de Pologne Sobieski le força à lever le siège, mit en déroute son armée, acheva de la détruire en Hongrie, enleva Strigonie aux Turcs, puis se retira, ne voulant pas aider Léopold à soumettre les Hongrois.

Les campagnes suivantes ne furent pas plus heureuses pour les Turcs; ils furent battus à Strigonie (1685); Budeleur fut enlevée (1686), après avoir été pendant cent cinquante-sept ans entre leurs mains. Ils perdirent, en 1687, la bataille de Mohacz, à la suite de laquelle l'Esclavonie se rendit aux Autrichiens, qui, en 1688, prirent Albe-Royale, Belgrade, Semendria; la même année, Munkats, principal siège des révoltés hongrois, tombait au pouvoir des armées de Léopold.

Vainqueur des Turcs et de Tékély, Léopold écrasa la Hongrie; le comte Caraffa, gouverneur de ce pays, institua un tribunal (1687) chargé de juger les coupables; les exécutions de ce tribunal sont connues sous le nom de *Boucheries d'Éperies*. Le résultat de cette terreur fut que la diète de 1687 décréta l'hérédité du trône dans la branche masculine de la maison d'Autriche, et abolit le privilège d'insurrection accordé par le roi André. Léopold, satisfait d'avoir atteint le but que se proposait depuis si longtemps l'ambitieuse maison d'Autriche, confirma

les privilèges de la nation et même ceux des protestants.

La guerre continuait toujours avec les Turcs. En 1689, ils étaient battus à Batudjina, à Nissa; Widdin, la Servie et la Bosnie tombaient au pouvoir des Autrichiens; malgré les efforts de Kiouprili, les Turcs étaient vaincus à Salankemen (1691), et enfin à Szentha (1697). Cette dernière victoire fut décisive. La paix fut signée à Carlowitz (1699).

La Transylvanie restait à l'Autriche; la province de Temeswar, aux Turcs; mais l'Autriche conservait l'Esclavonie, les comtés et les villes de Hongrie qu'elle avait enlevés aux Turcs pendant la guerre. Tékély s'était retiré en Turquie, et finit par mourir cabaretier à Constantinople, et catholique.

Pendant cette guerre, une foule de Grecs de Bosnie et de Croatie s'établirent en Hongrie (1689). Léopold accueillit avec empressement ces nouveaux venus, et leur donna des terres que les ravages de la guerre avaient rendues désertes. C'est de cette époque que date l'établissement de la religion grecque en Hongrie.

Après la paix de Carlowitz, Léopold profita de la victoire pour accomplir le grand projet qu'il avait toujours médité, la destruction du protestantisme en Hongrie. La conduite de ses agents amena une nouvelle révolte. Léopold Ragoczy, l'un des principaux magnats de Hongrie, entra en négociation avec Louis XIV, au moment où la guerre de la succession d'Espagne allait éclater. Le roi de France lui promit son appui. Sur ces entrefaites, Ragoczy fut arrêté, s'échappa et se rendit en Pologne, auprès de l'ambassadeur français; en 1703, lorsque l'armée française, qui fut vaincue à Hochstædt, s'avança en Allemagne, Ragoczy entra en Hongrie, et appela les Magyares aux armes. Afin de se maintenir dans l'alliance de Louis XIV, il ne fit rien pour les protestants; il demandait le rétablissement de l'éligibilité du trône, du décret d'André II, l'expulsion des jésuites, la destitution

des fonctionnaires allemands, et enfin qu'on rendit aux protestants les temples qu'on leur avait enlevés : Léopold refusa. Alors Ragoczy commença la guerre; il se fit nommer prince de Transylvanie; Louis XIV lui envoya de l'argent et des officiers; et bientôt, à la tête de soixante et quinze mille hommes, il prit plusieurs villes et marcha sur Vienne.

JOSEPH I<sup>er</sup> (1705-1711).

La mort de Léopold et la bataille de Bibersbourg (1705), perdue par Ragoczy, amenèrent des négociations. Joseph I<sup>er</sup> aurait voulu la paix; mais il fut impossible de s'entendre; enfin, en 1707, la diète déclara que la Hongrie était un royaume libre et que le trône était vacant. Les Hongrois ne surent, cette fois, encore, que faire de leur liberté; ils se disputèrent, et le peuple ne secondant pas ces mouvements tout aristocratiques, la guerre fut bientôt terminée; la paix fut signée à Szathmar, en 1711. L'Empereur accorda une amnistie aux coupables.

CHARLES VI (1711-1740).

Le nouveau roi termina cette longue série de révoltes par l'acte de 1712; il convoqua la diète, fut reconnu roi par droit héréditaire, rectifia l'amnistie de Szathmar, confirma les droits et les libertés du royaume et des états, à l'exception du décret d'André II, promit d'incorporer à la Hongrie toutes les provinces qui lui avaient appartenu et qui avaient été ou seraient reprises sur les Turcs; il reconnut qu'à l'extinction de la ligne masculine de sa famille, les états auraient le droit d'élire un souverain.

Dès cette année, la Hongrie fut pacifiée et devint la partie la plus importante de l'empire d'Autriche, la base et le pivot de la puissance de cet empire.

Sûr de la Hongrie, Charles VI put faire la guerre à la Turquie. Cette guerre, qui éclata en 1716 et eut la Hongrie pour théâtre, fut signalée par la bataille de Salankemen, la prise de Temeswar (1716), la conquête du Banat, la prise

de Belgrade (1717), de Senendria et de plusieurs autres villes qui ouvraient la Turquie aux armées victorieuses du prince Eugène. La Porte fut obligée de traiter : par la paix de Passarowitz (1718), celle de Carlowitz fut complétée; les Turcs furent entièrement chassés de la Hongrie; le banat de Temeswar revint à la Hongrie, qui acquit Belgrade, la clef de la Serbie, av. la plus grande partie de la Serbie, de la Bosnie et de la Valachie, nécessaires à fortifier les frontières, sur lesquelles on établit alors les colonies militaires dont nous avons parlé plus haut avec détail.

« L'article 13 du traité de Passarowitz mérite d'être reproduit pour son importance commerciale : « Il est permis, de part et d'autre, aux marchands et aux négociants, d'exercer en toute liberté leur commerce dans les deux empires. Les sujets de l'Empereur, de quelque nation qu'ils soient, pourront librement trafiquer par terre et par mer, dans tous les États du Grand Seigneur, en payant les droits de douane. Ils jouiront de la même faveur et protection dont jouissent les autres nations chrétiennes affranchies de tribut. L'Empereur pourra établir des consuls et des interprètes dans les États ottomans. Il sera enjoint aux Algériens, Tunisiens et Tripolitains de ne rien entreprendre en contravention à cette paix... »

Un traité de commerce, signé en 1719 entre la Porte et l'Autriche, confirma, en les développant, les dispositions de cet article. Il est dit, dans les articles 2, 4, 5 de ce traité (\*), « que les marchands impériaux pourront conduire leurs marchandises sur le Danube, à Widdin, Roudschouek et autres lieux, pour les faire voiturer par terre dans toutes les parties de l'empire ottoman, où ils le jugeront à propos; que, sans pouvoir entrer avec leurs bâtiments dans le Pont-Euxin, il leur sera permis de louer des vaisseaux turcs à Braila, Isaczi, etc., à

(\*) Schœll, t. XXXII, p. 331.

l'effet d'y charger leurs marchandises et de les transporter de là dans la Crimée, à Trébizonde, Sinope, et dans d'autres ports du Pont-Euxin, où s'exerce le trafic; que l'Empereur pourra établir des consuls, vice-consuls, agents, facteurs, interprètes, dans tous les ports, îles et lieux de l'empire ottoman où les autres nations sont en usage d'en entretenir; et s'il s'agissait d'en établir dans des endroits où jusqu'à présent il n'y en avait point, on s'adressera à la Porte pour lui demander son agrément; que le fisc ne pourra pas s'emparer des biens délaissés par des marchands qui viendront à décéder dans quelque lieu que ce soit de l'empire turc.... »

Ce traité, la fondation de la banque de Vienne, et la création de la compagnie de commerce d'Ostende pour le commerce des Indes, donnèrent au commerce de la Hongrie une importance extrême; le Danube, artère principale de l'Autriche et de la Hongrie, et leur seul débouché sur la mer Noire, se couvrit de vaisseaux. Les événements ont, depuis cette époque, détruit ces combinaisons; cependant le commerce de la mer Noire par le Danube est réellement le seul que la nature indique à la Hongrie et qu'elle favorise; l'Autriche semble l'avoir oublié depuis longtemps; il est vrai que depuis longtemps le commerce de la Hongrie a été annulé.

Charles VI, dont toute la politique tendait à faire reconnaître sa fille Marie-Thérèse pour héritière de ses États, parvint, en 1722, à la faire déclarer reine future de Hongrie, malgré les déclarations antérieures qui excluaient les femmes de la succession de Hongrie. La Hongrie occupa les dernières années du règne de ce prince: il parvint à mettre des bornes à la servitude des paysans, malgré l'opposition de la noblesse, et répara les fortifications de Temeswar et de Belgrade.

Nous avons raconté ailleurs (\*) la guerre que Charles VI eut à soutenir contre les Turcs, comme auxiliaire de la

Russie, de 1736 à 1739; nous avons dit que cette guerre fit perdre à la Hongrie Belgrade et tout le fruit des victoires du prince Eugène. Il nous reste à rappeler que Charles VI mourut de chagrin, à la suite de ces événements, laissant ses trois couronnes à sa fille bien-aimée Marie-Thérèse. Elle fut proclamée à Vienne, où elle se trouvait alors, souveraine de tous les États héréditaires de la maison d'Autriche, sous le titre de reine de Hongrie et de Bohême, archiduchesse d'Autriche.

MARIE-THÉRÈSE (1740-1780).

Lorsque toutes les puissances de l'Europe coalisées contre Marie-Thérèse, à peine montée sur le trône, menaçaient la monarchie autrichienne d'une dissolution prochaine (\*), la fille de Charles VI se montra supérieure à sa fortune. « Plus sa ruine paraissait inévitable, plus elle eut de courage; elle était sortie de Vienne, et elle s'était jetée entre les bras des Hongrois, si sévèrement traités par son père et par ses aïeux. Ayant rassemblé les quatre ordres de l'État à Presbourg, elle y parut (13 septembre 1741) tenant entre ses bras son fils aîné, presque encore au berceau; et, leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à peu près ces paroles : « Abandonnée de mes amis, « persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, « je n'ai de ressource que dans votre « fidélité, dans votre courage, et dans « ma constance; je mets en vos mains « la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. » Tous les palatins, attendris et animés, tirèrent leurs sabres en s'écriant : *Moriatur pro rege nostro Maria Theresia*, « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse. » Ils donnent toujours le titre de roi à leur reine (\*). Jamais prin-

(\*) Ibid.

(\*\*) Cette assertion de Voltaire ne repose que sur deux exemples : Marie d'Anjou, au quatorzième siècle, et Elisabeth de Luxembourg, au quinzième, sont désignées dans des actes publics par le titre de *Rex*. « Sans pré-

(\*) AUTRICHE, p. 109 et 110.

cesse, en effet, n'avait mieux mérité ce titre. Ils versaient des larmes en faisant serment de la défendre; elle seule retint les siennes; mais quand elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avait retenus. Elle était enceinte alors, et il n'y avait pas longtemps qu'elle avait écrit à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère: « J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches (\*). »

L'enthousiasme des Hongrois ne s'en tint pas à un serment. Toute la noblesse s'arma et monta à cheval; on mit sur pied vingt-deux mille hommes de nouvelle infanterie, et l'on accorda tous les subsides pour solder ces troupes. Cet exemple entraîna jusqu'aux races les plus sauvages. Des bords de la Drave et de la Save accoururent au nombre de dix mille hommes, des peuplades jusqu'alors inconnues, qui se réunirent aux fidèles Hongrois. L'air farouche, le costume bizarre de ces talpaches, de ces pandours, de ces uhlands, de ces hussards, répandirent l'effroi presque autant que leurs cruautés.

La diète de Presbourg avait consenti à ce que le grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse, fût chargé de la corégence. Lorsque le 21 les députés se présentèrent au pied du trône pour recevoir le serment de ce

prince. François-Etienne, après avoir juré, s'écria: « Mon sang et ma vie pour la reine et pour le royaume! » Dans ce moment, Marie-Thérèse prit le petit archiduc dans ses bras, et le montra aux magnats qui répétèrent l'exclamation du 13.

Nous ne reviendrons pas ici sur les détails de la guerre pour la succession d'Autriche, qui nous a occupés longuement dans l'histoire générale de l'Allemagne (\*) et dans l'histoire particulière de l'Autriche (\*\*). Contentons-nous de rappeler que bientôt les succès des coalisés s'arrêtèrent, et que cette lutte se termina par la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), dans laquelle toutes les puissances garantirent de nouveau la pragmatique sanction.

La guerre de sept ans, qui éclata huit ans après (1756-1763), ne présente aucun événement qui se rapporte directement à la Hongrie. A la mort de François-Etienne, qui avait été élu empereur sous le nom de François I<sup>er</sup>, Marie-Thérèse déclara la Transylvanie État entièrement indépendant de la Hongrie, et lui donna le titre de grand-duc. Par cette décision elle détachait d'un royaume qui lui avait montré tant de dévouement, et qui l'avait sauvée d'une perte certaine, une population de un million trois cent mille âmes. C'était mal en témoigner sa reconnaissance, mais c'était suivre la célèbre maxime : *Divide ut imperes*.

JOSEPH II (1780-1790).

Élève des économistes et des philosophes français, Joseph II, à peine monté sur le trône, songea à opérer dans ses États une réforme qui offre beaucoup d'analogie avec les décrets de l'Assemblée constituante, dont beaucoup de membres sortaient de la même école. L'empire fut divisé en treize gouvernements ou provinces; toutes les contributions territoriales remplacées par une seule imposition; une sage liberté fut accordée à la presse et aux différents cultes. Dès

tendre affaiblir l'effet de cette scène touchante, on peut observer que c'est à tort que l'on regarde communément le nom de roi donné ici à Marie-Thérèse comme un hommage extraordinaire de la part des Hongrois. Il n'y avait pas vingt ans que l'empereur Charles VI avait obtenu des états de Hongrie que le droit de succession au trône serait étendu aux femmes. Beaucoup de patins et de nobles se rappelaient encore que ce prince lui-même avait reconnu, à son avènement, le droit d'élection de la diète s'il mourait sans laisser de postérité mâle. Le mot de reine était inusité parmi eux; ils voulaient seulement proclamer Marie-Thérèse l'héritière de leurs rois. » Sevelinges, Biogr. univ. art. MARIE-THÉRÈSE.

(\*) Voltaire, siècle de Louis XV, ch. 5.

(\*) T. II, p. 328 et suiv.

(\*\*) P. 110 et suiv.

1781, un édit de tolérance fut rendu en faveur des protestants et des Grecs de la Hongrie et de ses annexes. Ils étaient déclarés habiles à tous les emplois.

Un des objets qui excitèrent le plus vivement la sollicitude de Joseph II, ce fut le commerce de la Hongrie. Les principaux articles exportés de ce royaume consistent en grains, pelisses, vins et autres denrées d'un transport coûteux. Les ports de l'Adriatique étant beaucoup trop éloignés, toute l'exportation se réduisait à celle qui avait lieu par le Danube. Or, depuis le traité de Passarowitz (1718), les bâtiments autrichiens ne pouvaient pénétrer dans la mer Noire. Joseph obtint de la Porte des conditions plus favorables, et la déclaration du 24 février 1784 accorda aux Autrichiens la liberté de commerce dans toutes les villes et sur toutes les rivières de l'empire ottoman. Le passage du canal de Constantinople leur fut même accordé.

Pour profiter de ces avantages, Joseph concéda à une société de négociants italiens l'exemption de tous les droits, et même une prime pour les grains qu'elle exporterait de Hongrie. Ce premier essai eut un plein succès. Mais Joseph, par la guerre injuste que, quelques années après, il fit à la Porte, ferma lui-même le débouché qu'il avait ouvert aux productions dont la Hongrie n'est que trop souvent encombrée.

Dans aucune partie de la monarchie autrichienne, les réformes et les innovations de Joseph II ne rencontrèrent plus de résistance qu'en Hongrie, où elles blessaient tant de privilèges. L'abolition de la servitude, l'introduction d'une contribution unique, celle de la conscription militaire, la langue allemande substituée à la langue hongroise dans les tribunaux, en un mot toutes les tentatives faites pour établir l'unité dans l'Empire furent regardées par les magnats comme autant d'atteintes portées à la constitution et aux libertés de la nation. Mais aucune de ses mesures ne causa autant de mé-

contentement que l'ordre donné par lui de transporter à Vienne la *couronne angélique*, regardée par les Hongrois comme un talisman national. Aussi, quand les désastres de la guerre de Turquie (1787-1788) eurent ébranlé sa puissance et que ses forces furent affaiblies par une maladie, suite de ses fatigues et de ses chagrins, des mouvements séditieux se manifestèrent en Hongrie. Les magnats réclamèrent le rétablissement de leur ancienne constitution, de leurs prérogatives et de leur langue. Joseph dut céder. Il révoqua plusieurs de ses édits, promit aux Hongrois de se faire couronner, ce qu'il avait différé jusqu'alors, afin de ne pas être obligé de jurer le maintien des lois fondamentales; et, pour gage de sa promesse, il fit reporter à Presbourg la couronne de saint Étienne. Elle fut reçue avec le plus vif enthousiasme. Du reste, Joseph ne put la placer sur son front. Sa maladie se prolongea pendant toute l'année 1789, et il mourut au commencement de 1790, laissant le trône à son frère Léopold.

#### LÉOPOLD II (1790-1792).

Léopold, successeur de Joseph son frère, rétablit non sans peine l'autorité de la maison d'Autriche en Hongrie. Comme Joseph ne s'était pas fait couronner roi de Hongrie, les magnats révoltés soutenaient que la succession était interrompue dans la maison d'Autriche, et que la nation était rentrée dans le droit d'une libre élection. Il fallut que Léopold abolît presque toutes les institutions de son frère pour qu'on le reconnût. On lui imposa de plus comme condition qu'il signerait un *diplôme d'inauguration* renfermant des stipulations toutes nouvelles. Léopold convoqua la diète à Bude en 1790. Excités par l'exemple de la nation française, qui donnait alors au monde entier le grand spectacle de sa régénération, les Hongrois se montrèrent exigeants dans leurs prétentions envers la royauté. Léopold n'attendit pas que la diète lui imposât des lois, il



fit volontairement plusieurs concessions importantes. Il accorda que les fonctions ne seraient données qu'à des indigènes ; que la diète serait triennale ; que les contributions ne seraient accordées que de trois ans en trois ans ; qu'il y aurait un conseil indépendant de toute autorité autre que celle du roi, et ayant pouvoir de faire au monarque des représentations contre les mesures qui paraîtraient blesser les lois ; que les règlements relatifs à l'éducation seraient entièrement abandonnés aux états ; que l'usage de la langue hongroise serait général dans le royaume ; que le plus grand nombre des officiers des régiments hongrois seraient pris parmi les nationaux.

Léopold fut enfin sacré, et consentit à ce que ses successeurs fussent obligés de se faire couronner dans le délai de six mois après leur avènement, afin d'empêcher qu'un roi, pour échapper à la prestation du serment, ne se dispensât du couronnement, comme avait fait Joseph II.

La Hongrie se trouva dès lors constituée telle qu'elle l'a été constamment depuis, et telle que nous l'avons représentée plus haut (\*). Des lors son histoire extérieure se lie intimement à l'histoire de l'Autriche. Quant à son histoire intérieure, elle n'offre aucun événement remarquable, et se compose d'une infinité de faits, d'actes isolés, d'efforts plus ou moins énergiques qui tous tendent à réaliser le vœu des Hongrois : l'indépendance.

#### NOTICE HISTORIQUE SUR LES

##### PRINCES DE TRANSYLVANIE.

La Transylvanie était, avant le seizième siècle, une province dépendante des rois de Hongrie, qui y établissaient un *waïwode* ou gouverneur. Le premier prince indépendant de Transylvanie est Jean-Sigismond Zapolski.

JEAN-SIGISMOND ZAPOLSKI (1540-1571).

Nous avons déjà rapporté dans l'his-

toire de Hongrie, que, par le traité conclu en 1538 entre Ferdinand et Jean de Zapolski, il était dit que dans le cas où celui-ci aurait un fils, la Transylvanie serait démembrée de la Hongrie, et formerait une principauté pour ce fils. Jean de Zapolski eut un fils, et cet enfant (Jean-Sigismond) fut reconnu prince de Transylvanie. A la mort de son père, il fut placé sous la tutelle de sa mère et du régent Martinusius, évêque de Warasdin. Nous n'avons pas à rappeler l'histoire de ce prince et de ses guerres avec Ferdinand. Il nous suffira de dire que, par le traité de Claudiople (1551), Élisabeth céda la Transylvanie à Ferdinand, moyennant un territoire en Silésie ; mais, en 1556, les Transylvains, soutenus par les Turcs, chassèrent les Autrichiens et reconnurent Jean-Sigismond ; la guerre qui s'engagea à cette occasion entre l'Autriche et Jean-Sigismond se termina en 1571 par la paix de Prague, conclue sous la médiation de la Pologne : Jean-Sigismond conservait la Transylvanie et quelques comtés hongrois pour lui et ses descendants mâles ; si ceux-ci venaient à manquer, les états de Transylvanie devaient élire son successeur, qui recevait l'investiture de l'Empereur.

ÉTIENNE BATHORY (1571-1576).

Jean-Sigismond étant mort sans postérité, les états de Transylvanie élurent pour prince Étienne Bathory. Son élection fut confirmée à Vienne et à Constantinople, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'Autriche et tributaire de la Turquie. Quand Bathory fut élevé au trône de Pologne, il céda la Transylvanie à son frère, que les états reconnurent.

CHRISTOPHE BATHORY (1576-1581).

Sous ce prince, qui se maintint en bonne intelligence avec l'Autriche, les jésuites se répandirent de plus en plus en Transylvanie, et enlevèrent un grand nombre d'églises aux protestants.

(\*) Page 15 et suiv.

SIGISMOND BATHORY (1581-1602).

Ce prince succéda à son père, mort après un règne entièrement nul. Les jésuites lui ayant inspiré des scrupules sur la protection que les Turcs lui accordaient, il s'allia avec Rodolphe, puis lui céda la Transylvanie contre le duché d'Oppeln et une pension de cinquante mille écus (1598). L'archiduc Maximilien fut nommé gouverneur de Transylvanie ; mais comme il tardait à venir dans son gouvernement, l'inconstant Sigismond reentra en possession de la Transylvanie. Il abdiqua de nouveau, en 1599, en faveur de son cousin le cardinal André Bathory, qui lui donnait une pension de vingt-cinq mille ducats. Rodolphe, sur ces entrefaites, envoya une armée pour s'emparer de la Transylvanie ; André fut vaincu et tué. Sigismond essaya de ressaisir le pouvoir ; mais il fut vaincu, et obligé de céder la Transylvanie au vainqueur.

RODOLPHE (1602-1605).

La tyrannie du comte Basta, gouverneur de la Transylvanie, fit soulever les habitants de cette contrée. Moïse, prince des Sicules, chef de la révolte, fut battu et tué. Mais la Transylvanie ayant pris part à la révolte des Hongrois, en 1604, recouvra son indépendance, et se donna pour prince Étienne Botskay, riche magnat et oncle de Sigismond Bathory.

ÉTIENNE BOTSKEY (1605-1607).

L'Autriche fut obligée de reconnaître le nouveau prince, qui s'engagea, par la pacification de Vienne, à reconnaître l'Empereur pour son successeur.

SIGISMOND RAGOCZY (1607).

Les Transylvains, au lieu de se soumettre à l'Empereur, se nomment un prince à la mort de Botskay ; leur choix tombe sur Ragoczy, vieillard paralytique, qui n'eut rien de plus pressé que d'abdiquer.

GABRIEL BATHORY (1608-1613).

Les états lui donnèrent pour suc-

cesseur Gabriel Bathory ; mais bientôt un rival lui disputa le pouvoir : Bethlen Gabor appela les Turcs, chassa Bathory, qui fut tué, et lui succéda.

BETHLEN GABOR (1613-1630).

Les états confirmèrent son usurpation, et le nouveau prince se plaça sous la protection de la Porte. Gabor (Gabriel) fut entraîné par son zèle pour la réforme à jouer un rôle considérable dans la guerre de Trente ans. Nous ne donnerons ici que les détails strictement nécessaires pour faire apprécier son rôle dans ce grand événement, que nous avons raconté ailleurs (\*) ; mais il nous semble convenable de dire préalablement à quelle époque la réforme pénétra en Transylvanie et comment elle s'y propagea.

En 1521, les négociants de Hermanstadt apportèrent en Transylvanie, de la foire de Leipzig, différents ouvrages de Luther, qui y furent lus avec d'autant plus d'avidité, qu'une grande partie du pays était habitée par une population allemande. Cependant Jean Zapolski arrêta autant que possible les progrès du luthérianisme. Mais Jean Honter, qui avait étudié à Bâle, fut chargé en 1533 par le magistrat de Brassovie (Kronstadt) de diriger la réformation d'après un plan méthodique ; et, depuis 1545, tout ce que dans ce pays on appelle la nation saxonne, se déclara luthérienne, dans un synode tenu à Medgyes. Jean-Sigismond tint, en 1556, une diète à Clausenbourg, et y établit l'exercice de la religion protestante. Toutes les fondations ecclésiastiques furent sécularisées au profit de la couronne. Mais déjà les disputes entre les deux partis protestants avaient pénétré en Transylvanie. Un synode tenu à Hermanstadt, en 1557, condamna toutes les erreurs des nouveaux nestoriens et sacramentaires, tels que Berenger, Wiklef, Carlstadt, Zwingli, Oïécolampade, Calvin et autres Debreczin. Dans le comitat de Bihar, devint le chef-lieu des réformés, et leur nombre aug-

(\*) ALLEMAGNE, t. II, p. 263 et suiv.

menta tellement, qu'à un synode tenu en 1564 à Enyed, il fut établi un surintendant luthérien pour les Saxons et un réformé pour les Hongrois et les Sicules. Les unitaires ou sociniens se repandirent aussi en Transylvanie, où leur doctrine fut apportée par George Blandrate, de Saluce, fameux médecin. En 1566, ils firent imprimer à Claudiople leur confession de foi, et la diète de Transylvanie de 1571 leur accorda les mêmes droits qu'aux luthériens et aux calvinistes, de manière qu'ils forment encore aujourd'hui la troisième religion de l'État. La Transylvanie est le seul pays où ils jouissent d'une existence légale (\*).

Dès le commencement de la guerre de Trente ans, Gabor se déclara l'allié des Bohèmes, entra en Hongrie à la tête d'une armée, se fit élire roi de Hongrie, et donna aux protestants de ce pays de grands privilèges. Soutenu par le roi d'Angleterre, qui lui envoyait des subsides, il occupa beaucoup Ferdinand, qui fut obligé de signer la paix à Nickolsbourg (1621). Gabor renonçait à la couronne de Hongrie, mais recevait sept duchés de Hongrie et deux duchés en Silésie.

En 1623, Gabor recommença la guerre, et fit alliance avec les Turcs. Il venait au secours de l'électeur palatin; mais après quelques succès, il fut battu et obligé de signer la paix de Vienne (1624), qui confirmait celle de Nickolsbourg; seulement il renonçait aux deux duchés de Silésie (ceux d'Opeln et de Ratibor).

En 1626, Gabor conclut à la Haye un traité d'alliance et de subside avec l'Angleterre, le Danemark et la Hollande; il promit de fournir aux protestants un corps de quinze mille hommes contre un subside de quarante-six mille écus par mois. Il devait se réunir à Mansfeld, et attaquer l'empereur Ferdinand III par la Hongrie; le sultan devait lui envoyer trente mille hommes. En effet, les Turcs arrivèrent, mais ne s'occupèrent pas de Gabor: le pacha de Bude les employa au

siège de Novigrod. L'armée de Mansfeld fut détruite. Gabor effrayé demanda la paix, et l'obtint à Presbourg. Le traité de Vienne était renouvelé.

Gabor fit élire princesse de Transylvanie sa femme, Catherine de Brandebourg (1626). Après la mort de son mari, Catherine gouverna la principauté jusqu'à la tenue des états, qui la forcèrent à abdiquer, et nommèrent George Ragoczy I<sup>er</sup>.

GEORGE RAGOCZY I<sup>er</sup> (1630-1648).

Ce prince, qui se montra dès son avènement l'ardent défenseur des protestants hongrois, conclut en 1644 (18 février) un traité d'alliance avec la France et la Suède contre l'Autriche. Le sultan Ibrahim promit de l'appuyer. Il entra en effet en campagne; et, à l'aide de cette diversion, Torstenson accabla les Autrichiens. L'Empereur offrit la paix à George; la France le retint par le traité de Munckacz (1645, 22 avril), qui lui accordait de nouveaux subsides. George mena la guerre avec activité, et seconda puissamment Torstenson, qui allait écraser Ferdinand, lorsque la Transylvanie traita avec l'Empereur, et assura par cette defection le salut de la maison d'Autriche (1645, 16 décembre). Les protestants de Hongrie obtenaient quelques privilèges importants; Ragoczy obtenait la confirmation de la paix de Nickolsbourg (paix de Tyrnau).

GEORGE RAGOCZY II (1648-1658).

George I<sup>er</sup> eut pour successeur son fils George II, calviniste fanatique. Le nouveau prince fit alliance avec Charles-Gustave, roi de Suède, contre la Pologne, et alla se faire battre dans ce pays. Le sultan Mahomet IV, contre la volonté duquel George II avait attaqué la Pologne, déclara la guerre à ce prince, qu'il regardait comme son vassal, et le déposa. Les états furent forcés d'élire *François Rédei* (1657), qui fut bientôt renversé par George II (1658). Celui-ci battit d'abord le pacha de Bude; mais les Turcs se jetèrent sur la Transylvanie, la dévastèrent

(\*) Schœll, t. XXI, p. 51.

horriblement, forcèrent les états à élire *Achace Bartsai*, qu'ils obligèrent à payer une amende de cinq cent mille écus et un tribut annuel de cinquante mille ducats.

ACHACE BARTSAÏ (1658-1660).

Bientôt fatigué de régner au milieu d'un effroyable désordre (1660), *Achace Bartsai* voulut abdiquer, et ceda le trône à *Jean Kemeny*. Mais les états, dont les droits étaient si manifestement violés, ne voulurent pas reconnaître cette cession. *George II* reprit le pouvoir, et accusa *Bartsai* de trahison; celui-ci appela les Turcs, battit et tua *George II*. Les Ottomans vainqueurs voulaient réunir la Transylvanie à leur empire, et sans l'intervention de l'Autriche ils auraient accompli ce projet.

JEAN KEMENY (1660-1661).

*Jean Kemeny* fut élu au milieu des troubles. Menacé par les Turcs, il se hâta de remettre entre les mains de *Montécuculli*, général de l'Empereur, les seules places qui lui restaient; mais les Turcs le déposèrent, et nommèrent à sa place *Michel Abaffi*. Bientôt *Kemeny* fut tué en combattant les Turcs.

MICHEL I<sup>er</sup> ABAFFI (1661-1690).

Après la défaite des Turcs devant Vienne, *Léopold* continua à mettre à exécution ses projets sur la Transylvanie. En 1686, une armée autrichienne força le prince *Michel* à recevoir garnison dans plusieurs villes et à signer un traité avec l'Empereur. « L'Empereur reconnut *Michel* comme prince de Transylvanie, et confirma l'élection de son fils, qui en 1681 avait été nommé son successeur; promit d'assister le père et le fils ainsi que la nation contre tous leurs ennemis, par des troupes qui seraient sous les ordres du prince. Les états conservèrent leur droit d'élection, les trois nations (hongroise, saxonne et sicule) et les quatre religions (catholique, luthérienne, calviniste et socinienne) leurs privilèges. Excepté le cas d'une nécessité absolue, les habitants sont dispen-

sés du logement des gens de guerre. L'Empereur ne lèvera pas de contributions dans le pays, et ne prendra ni le titre, ni les armes de prince de Transylvanie. Il comprendra ce pays dans sa paix avec la Porte, et le délivrera du tribut qu'il paye au sultan. Toutes les dépendances de la principauté occupées par les troupes impériales, et toutes les conquêtes que fera le prince, seront réunies à la principauté. On payera annuellement vingt-cinq mille ducats pour la protection impériale. Les deux tiers des garnisons de *Claudiople* et *Diva* seront composés d'Autrichiens, mais payés et entretenus par le prince (\*).

Cette première victoire de l'Autriche sur la Transylvanie fut complétée en 1688. Dès 1687, le duc de Lorraine était venu prendre ses quartiers d'hiver en Transylvanie. Il força les habitants à renoncer formellement à la protection des Turcs, et à prêter serment à l'Empereur comme roi de Hongrie. On leur conserva leur constitution; on leur laissa l'élection du prince, mais cette élection fut soumise à l'approbation de l'Empereur.

MICHEL II ABAFFI (1690-1699).

Le prince de Bade, général de l'Empereur, avait, en 1689, conduit son armée, victorieuse des Turcs, en Transylvanie, et y avait levé des contributions. Les Transylvains s'allièrent secrètement avec les Turcs pour résister à l'Autriche. *Michel I<sup>er</sup>* étant mort, la cour de Vienne reconnut son fils *Michel II* pour prince de Transylvanie; mais les Turcs nommèrent *Emeric Tekeli*, et lui donnèrent une armée pour conquérir sa principauté. Après quelques succès, *Tekeli* fut chassé par le prince de Bade, qui installa *Michel II*, encore mineur, lui donna un régent (le général *Frédéric Veterani*) et un conseil de régence. La victoire de *Zentha* fournit à l'Empereur les moyens d'achever la soumission de la Transylvanie. *Michel II*, après avoir résisté aux propositions qu'on lui fai-

(\*) Schœll, t. XXXII, p. 266.

sait pour l'abandon de ses États, fut obligé, en 1699, de céder à l'empereur la Transylvanie contre des terres en Autriche et une pension de dix mille florins. Cette principauté fut donc annexée à la Hongrie; mais en 1765, Marie-Thérèse, jugeant que cette contrée était assez importante pour former une division de l'empire indépendante de la Hongrie, la sépara de ce royaume et lui donna le titre de grand-duché.

La Transylvanie n'a pas depuis changé son état politique; elle est encore aujourd'hui gouvernée par la chancellerie royale aulique de la Transylvanie, résidant à Vienne.

## APPENDICE

### sur la

#### LITTÉRATURE HONGROISE.

Dès le onzième siècle, la civilisation avait jeté chez les Magyares d'assez profondes racines pour qu'une littérature nationale pût fleurir sur la sol fécondé par les puissantes mains de Geysa et d'Etienne I<sup>er</sup>. Malheureusement, le pieux réformateur avait voulu hâter le développement de son œuvre en donnant partout la préférence aux étrangers, en accordant une suprématie exclusive à la langue latine dans l'Eglise, dans les écoles et dans les affaires de l'État. un tel système fut nécessairement préjudiciable et à cet idiome qu'aucun législateur ne pouvait ressusciter, et à la littérature hongroise. On vit, il est vrai, éclore çà et là de beaux germes littéraires ou scientifiques; mais toutes ces productions auraient bien plus sûrement atteint leur maturité si elles avaient eu des racines plus profondes dans le sol de la patrie, si le développement n'en avait pas été factice et forcé.

Ainsi, nous ne parlerons en détail ni des nombreuses écoles et sociétés savantes fondées en Hongrie depuis six ou sept siècles, et encouragées par la munificence des souverains, ni des anciennes chroniques latines dont un grand nombre sont encore ensevelies

en manuscrits dans les archives, et dont beaucoup d'autres ont péri au milieu des ravages de la guerre; ni des savants historiens, tels que Tubéro, Olaus, Sambucus, Istvansi, Ratkai, etc.; ni des médecins, naturalistes, économistes, comme Clusius, Kramer, Jessenius, Torkos, etc.; ni des philosophes et des mathématiciens, tels que Pierre de Dacie, Boscowich, Segner, Rausch, Micovini, etc.; ni des orateurs et des poètes, comme Janus Pannonius, Zalka, François Huniade, Dobner, Pallya, etc. En effet, toutes les connaissances que renfermaient leurs ouvrages, écrits dans une langue antipathique au génie national, restèrent le partage exclusif d'une classe privilégiée, et leur portée fut si faible, qu'en 1491, sous Ladislas II, plusieurs grands dignitaires ne savaient encore ni lire ni écrire.

Tous les progrès qu'a faits jusqu'à nos jours la culture intellectuelle du pays sont dus principalement à l'influence de la littérature vraiment nationale. La langue latine n'était jamais parvenue à étouffer complètement l'idiome magyare, qui se conservait dans les relations de la vie commune, dans les camps, dans les fêtes domestiques ou populaires et dans les assemblées politiques. Ainsi, les prêtres et les missionnaires étrangers durent le plus souvent se faire accompagner par un interprète. Il existe encore des fragments d'hymnes guerriers, de chants populaires et de sermons en hongrois, et l'on conserve, dit-on, la Bulle d'or d'André II, écrite en original dans cette langue. Ce ne fut toutefois que sous le sage gouvernement des princes de la maison d'Anjou que la littérature nationale sortit pour quelque temps de son état de proscription et prit un plus libre essor. Alors on écrivit des annales dans la langue du pays, on entreprit des traductions des lois et de la Bible (\*). Parmi les écrivains qui suivirent cet exemple, nous

(\*) Il existe à la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit d'une traduction semblable qui date de l'an 1382.

citerons Ladislás Bathori en 1450, et Bertalan en 1508. Après ces premiers essais, Janus Pannonius put s'occuper en 1465 de la rédaction d'une grammaire hongroise, dont on a malheureusement à déplorer la perte.

Mais, dès le seizième siècle, s'ouvrit une période plus favorable au perfectionnement de la littérature magyare (1527 - 1576). Les discussions et les conférences religieuses, les chants pieux, guerriers ou populaires développèrent peu à peu une langue et une littérature admirablement riches, polies et vigoureuses. Alors on s'empresse d'enseigner au peuple, dans un idiome qu'il pût comprendre, les exploits glorieux de ses ancêtres, et c'est dans ce but que furent rédigées les chroniques hongroises de Székeli (1559), de Tesmeswari (1569), de Zringi (1660), de Bartha (1664), de Lisznayai (1692), etc. Les traductions des saintes Écritures se multiplièrent. Ainsi l'on vit successivement paraître celles de Komiati (1533), de Pesti (1536), de Sylvestre (1541), de Zsekeli (1548), de Karolgi (1590), d'une association de théologiens protestants (1661), etc., et toutes furent réimprimées et publiées dans des villes différentes, et même étrangères, comme Amsterdam, Cassel, Utrecht, Nuremberg, Hanau. Des prosateurs et des orateurs éloquents se révélèrent encore à cette époque. Tels furent, de 1558 à 1632, Gaal, Davidis, Bornemisza, Telegdi, Pazman, Zwonaritz, Kaldi, Margitai, etc. La poésie religieuse offrait aussi des chefs-d'œuvre; les prouesses des héros de la nation et les vieilles traditions étaient perpétuées dans d'innombrables chants populaires par les Tinodi (1540), les Tsanadi (1577), les Balassa (1580), etc. Au-dessus de toutes ces productions s'élevèrent d'un vol plus hardi les épopées du comte Nicolas Zrinyi (1652), dont la Zrinyade occuperait une place honorable dans toutes les littératures; celles de Liszti (1653), de Pascos (1663), du comte Cohari (1699), et surtout les poèmes de Gyöngyösi (1664-1734), qui, malgré son goût peu judicieux pour l'antiquité et ses

éternels emprunts à la mythologie païenne, se distingue par beaucoup de sentiment et de talent descriptif. Parmi les poètes lyriques, Rimai, Balassa, Benitzki, méritent d'être cités.

En 1653, Jean Tsere Apotsai publia en hongrois une Encyclopédie de toutes les sciences, et une logique en 1656, alors qu'aucun écrivain étranger n'avait encore tenté de rédiger un livre de cette nature dans sa langue maternelle. De nombreux ouvrages de grammaire et de lexicographie publiés à cette époque à Lyon, à Debreczin, à Venise, à Pesth, etc., et souvent réimprimés, prouvent qu'on s'appliquait avec grand soin au perfectionnement de l'idiome magyare.

Toutefois ce développement de la littérature nationale qui promettait tant de fruits, fut bientôt étouffé, et, de 1702 à 1780, le latin redevint plus florissant que jamais. Ce fut en 1721 qu'après quelques essais insignifiants, parut écrit d'un style barbare dans cet idiome, le premier journal publié en Hongrie. En 1781 parut le premier en langue hongroise, grâce aux efforts de Mathieu Rath, savant distingué dont l'exemple a trouvé des imitateurs.

En même temps que l'indépendance politique renaissait sous le règne de Marie-Thérèse, on vit se développer avec une vigueur nouvelle la culture littéraire de la nation. Dès lors commencèrent à se dessiner les trois écoles qui se sont succédées sans interruption, même sous Joseph II, où elles furent menacées d'être frappées de proscription : l'école française, l'école latine et l'école moderne. La première se mouvait dans un cercle étroit de traductions ou d'imitations serviles et décolorées de nos chefs-d'œuvre, triste symptôme d'une littérature encore peu sûre d'elle-même. Elle avait été fondée en 1772 par George Bessengei, profond et patriotique penseur, qui, sorti d'une condition fort humble, avait su se conquérir une place honorable parmi les nobles et parmi les littérateurs. Alexandre Barotzi (1774), Baresai (1777), les comtes Adam et Joseph Teleki, et plusieurs autres sui-

virent ses traces. Mais si cette école n'avait aucune chance d'avenir, elle préparait du moins une ère plus florissante.

En 1778, le moine Angys ouvrit la série des poètes de l'école latine. Mêlant avec bonheur les souvenirs d'une jeunesse passionnée à un enthousiasme vraiment poétique pour l'antique gloire de son pays, il fut le premier poète élégiaque de son temps (\*). Le jésuite François Faladi (1741), qui avait mérité, comme prosateur, le surnom de Ciceron hongrois et s'était distingué par ses travaux philologiques, acquit après sa mort une gloire plus brillante encore comme poète lyrique et bucolique (\*\*). L'école latine proprement dite avait été fondée en 1740 par le comte Raday, et soutenue par Kasinczy et Virag. A côté de ces chefs, zélés partisans de la prosodie et du style des anciens classiques de la Grèce et de Rome, figurèrent avec assez d'éclat Berzsengi, Revai, Dobreutei, etc., pour la poésie lyrique; Vitkovics pour l'épître, et Szeutniklossy pour l'épigramme.

A la tête de la troisième école nous voyons combattre avec ardeur, pour les progrès de la langue et de la littérature nationale, Kasinczy, Versegli, Raday Gédéon, qui unissent les préceptes aux exemples; Gabriel Dayka, émule d'Angys, poète anacréontique des plus distingués; Szeutzobi, aux chants doux et gracieux; Czokonai, lyrique populaire qui excelle surtout dans les chants bachiques; Koelesey, célèbre comme critique, et aussi très-estimé pour ses charmantes ballades. Nous citerons encore les deux Kisfaludi, qui ouvrirent le dix-neuvième siècle par la publication de leurs poésies lyriques, de leurs sonnets amoureux, et surtout de leurs récits traditionnels en vers, tout empreints d'un cachet d'originalité nationale; puis les deux plus grands poètes épiques de la Hongrie, Czuczor

et Voercsmarty, que l'enthousiasme patriotique a salués des surnoms d'*Homère* et de *Tasse* hongrois.

La première scène nationale fut établie en 1790 à Bude et à Pesth; mais les nombreuses pièces qui s'y sont produites n'ont pour la plupart qu'une médiocre valeur.

La prose, comme nous l'avons vu, dut nécessairement rester longtemps négligée. Ce ne fut que sous le successeur de Joseph II qu'elle put se relever de son abaissement, alors que la langue allemande fut supprimée, qu'un plan d'éducation nationale fut adopté dans toutes les écoles, que de nombreux écrivains unirent leur zèle et leurs talents pour cette œuvre de régénération. Des feuilles politiques, des recueils littéraires et scientifiques, tels que l'*Aurora*, l'*Urania*, l'*Orpheus*, le *Tudományos Tur*, malgré la censure sévère à laquelle elles sont soumises, secondèrent le mouvement. La noblesse elle-même produisit des auteurs distingués, et à côté des Nyéri, des Kallay, des Gicseri, des Bajza, etc., vinrent se placer les comtes de Szecheney, de Vesselenyi, le baron Josika, M. de Fay, et plusieurs autres gentilshommes.

Jusqu'à présent la littérature hongroise, vivant presque exclusivement de patriotiques souvenirs, n'a pas pris un essor assez vaste pour enfanter des productions qui puissent répandre son éclat hors des limites du pays. Espérons toutefois que tant de louables efforts, en entretenant dans la nation la vie intellectuelle, les nobles sentiments, les mœurs douces et polies, les habitudes libérales, feront faire des progrès toujours croissants à une langue qui ne le cède à aucune autre pour l'énergie, la richesse, l'harmonie et la flexibilité, et placeront la littérature hongroise à un rang distingué parmi les littératures contemporaines (\*). Bannie jusqu'à

(\*) Ses œuvres ont été publiées à Vienne en 1798, in-8°, sous le titre d'*Anyos Pal Munkái*.

(\*\*) 2 vol. in-8°, Raab, 1786, et 1 vol. in-8°, Presbourg, 1787.

(\*) Divers ouvrages ont été publiés sur l'histoire de cette littérature : en hongrois par Spangar (1738), Bod (1766), Saudor, Papai, Jankovik, etc.; en latin, par Rola-

présent des affaires, la langue hongroise (1745), Bel, Haner, Belnai, etc.; enfin en allemand par Windish, Seivert, Miller, Schwarmer, Rösler, et beaucoup d'autres. Voyez aussi le *Manuel de la poésie hongroise ou choix de morceaux extraits des poètes hongrois* (depuis Tinodi, 1540), et disposés dans l'ordre chronologique, recueil publié par Stetiner et Schedel sous les pseudonymes de Fanyeri et Toldi, à Pesth et à Vienne, 1828, 2 vol. in-8°.

groise remplacera bientôt entièrement dans les actes publics le latin barbare qu'on y a employé jusqu'à ce jour, et bientôt servant d'interprète au dévouement patriotique, elle se vengera par d'éclatants succès de l'abandon où elle a été laissée si longtemps. L'archiduc palatin en a pris l'engagement à la diète de 1836, et l'opposition a enregistré cette promesse qu'elle saura sans doute rappeler au besoin.

FIN DE LA HONGRIE



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LA BOHÈME.

|                                                                               | Pages. |                                                                                                                                                                                               | Pages. |
|-------------------------------------------------------------------------------|--------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Situation, forme, étendue et climat de la Bohême.                             | 1      | Libussa et Premysl.                                                                                                                                                                           | 25     |
| Frontières politiques et naturelles. — Montagnes, Deuves, rivières et étangs. | ibid.  | Boriwoy.                                                                                                                                                                                      | 26     |
| Productions naturelles. — Industrie, fabriques, manufactures et commerce.     | 3      | Spitihnew.                                                                                                                                                                                    | 27     |
| Division administrative. — Statistique.                                       | 5      | Wratislas et Drahouura.                                                                                                                                                                       | ibid.  |
| Caractère des habitants. — Langues parlées en Bohême.                         | ibid.  | Wenceslas le Saint.                                                                                                                                                                           | ibid.  |
| Religion. — Armes. — Constitution.                                            |        | Boleslas I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                    | 28     |
| — Revenus et forces militaires.                                               | 7      | Boleslas II, le Pieux.                                                                                                                                                                        | 29     |
| <i>Cercles et villes de la Bohême. — Prague.</i>                              | 8      | Boleslas III.                                                                                                                                                                                 | 30     |
| Cercle d'Ellbogen.                                                            | 10     | Jaromir.                                                                                                                                                                                      | 31     |
| — de Saatz.                                                                   | 11     | Udalrich.                                                                                                                                                                                     | ibid.  |
| — de Leitmeritz.                                                              | ibid.  | Bretislas I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                   | 32     |
| — de Bunzlau.                                                                 | ibid.  | Spitihnew II.                                                                                                                                                                                 | 34     |
| — de Biczow.                                                                  | 12     | Wratislas II.                                                                                                                                                                                 | ibid.  |
| — de Königsgrätz.                                                             | ibid.  | Conrad I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                      | 39     |
| — de Chrudim.                                                                 | ibid.  | Bretislas II.                                                                                                                                                                                 | ibid.  |
| — de Czaulan.                                                                 | ibid.  | Boriwoy II.                                                                                                                                                                                   | 40     |
| — de Tabor.                                                                   | ibid.  | Swatopluk.                                                                                                                                                                                    | ibid.  |
| — de Budweis.                                                                 | ibid.  | Wladislas I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                   | 42     |
| — de Prachin.                                                                 | ibid.  | Sobeslas I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                    | 43     |
| — de Klattau.                                                                 | ibid.  | <i>La Bohême érigée en royaume.</i>                                                                                                                                                           | 45     |
| — de Pilsen.                                                                  | ibid.  | Wladislas II.                                                                                                                                                                                 | ibid.  |
| — de Rakonitz.                                                                | 13     | Affaiblissement de la Bohême par les dissensions des Premyslides. — Le duc Frédéric chassé par Sobeslas II.                                                                                   |        |
| — de Kaurzim.                                                                 | ibid.  | — Déposition de Sobeslas; retour de Frédéric. — Conrad. — Otton.                                                                                                                              |        |
| — de Beraun.                                                                  | ibid.  | Wenceslas II. — Premyslas Ottokar I <sup>er</sup> . — Henri Bretislas, prince archevêque. — Wladislas III.                                                                                    | 49     |
| <i>Margraviat de Moravie.</i>                                                 | ibid.  | Premyslas Ottokar I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                           | 52     |
| Cercle d'Olmütz.                                                              | 14     | Wenceslas I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                   | 54     |
| — de Brunn.                                                                   | ibid.  | Premyslas Ottokar II.                                                                                                                                                                         | 58     |
| — d'Iglau.                                                                    | ibid.  | <i>Premier interrègne en Bohême. — Abaissement de la Bohême. — Traité de Czaulan. — Otton de Brandebourg régent. — Wenceslas II à l'étranger. — La reine Cunégonde et Zawis de Rosenberg.</i> | 61     |
| <i>Silésie autrichienne.</i>                                                  | 15     | Wenceslas II.                                                                                                                                                                                 | 65     |
| Cercle de Troppau.                                                            | ibid.  | Wenceslas III.                                                                                                                                                                                | 68     |
| — de Teschen.                                                                 | ibid.  | Rodolphe I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                    | 69     |
| <i>Histoire de la Bohême. — Les Boiens.</i>                                   | ibid.  | Henri de Carinthie.                                                                                                                                                                           | ibid.  |
| Marbod.                                                                       | 18     | <i>Famille de Luxembourg. — Jean.</i>                                                                                                                                                         | 70     |
| Les Marcomans.                                                                | ibid.  | Charles I <sup>er</sup> .                                                                                                                                                                     | 75     |
| Les Slaves.                                                                   | 22     | Wenceslas IV.                                                                                                                                                                                 | 76     |
| Les Tchekkes.                                                                 | 23     | Guerre des Hussites.                                                                                                                                                                          | 80     |
| Samon.                                                                        | 24     |                                                                                                                                                                                               |        |

|                           |        |                                             |        |
|---------------------------|--------|---------------------------------------------|--------|
| Sigismond.                | Pages. | George Podiebrad.                           | Pages. |
| Albert.                   | 83     | Ladislav II.                                | 85     |
| <i>Second interrègne.</i> | ibid.  | Louis.                                      | ibid.  |
| Ladislav le Posthume.     | 84     | <i>Appendice sur la littérature bohème.</i> | 86     |
|                           | ibid.  |                                             | 8      |

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LA HONGRIE.

|                                                                                                        | Pages. |                                                           | Pages. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-----------------------------------------------------------|--------|
| Description de la Hongrie et de ses annexes, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie et la Dalmatie. | 1      | André III.                                                | 47     |
| Configuration du terrain.                                                                              | 2      | Charobert.                                                | ibid.  |
| Productions naturelles.                                                                                | 3      | Louis le Grand.                                           | ibid.  |
| Population de la Hongrie; races, langues, religions des divers peuples qui habitent la Hongrie.        | 5      | Marie.                                                    | 48     |
| Gouvernement. — Administration. — Divisions administratives. — Législation.                            | 15     | Albert.                                                   | 49     |
| Des sciences, des arts et du commerce.                                                                 | 32     | Elisabeth.                                                | ibid.  |
| Villes principales de la Hongrie et de ses annexes.                                                    | 35     | Ladislav V.                                               | ibid.  |
| Histoire de la Hongrie.                                                                                | 37     | Ladislav VI.                                              | 50     |
| Histoire de la Pannonie et de la Dacie.                                                                | ibid.  | Mathias Corvin.                                           | 52     |
| Conquête de la Hongrie par les Magyars.                                                                | 38     | Ladislav VII.                                             | 55     |
| Invasions des Hongrois en Europe.                                                                      | 39     | Louis II.                                                 | 57     |
| Geysa.                                                                                                 | 43     | Ferdinand I <sup>er</sup> .                               | 58     |
| Étienne.                                                                                               | ibid.  | Maximilien.                                               | 60     |
| Pierre dit l'Allemand.                                                                                 | 44     | Rodolphe.                                                 | 61     |
| Aba ou Owon.                                                                                           | ibid.  | Mathias II.                                               | 62     |
| Pierre (pour la seconde fois).                                                                         | ibid.  | Ferdinand II.                                             | 63     |
| André I <sup>er</sup> .                                                                                | ibid.  | Ferdinand III.                                            | ibid.  |
| Béla I <sup>er</sup> .                                                                                 | ibid.  | Léopold I <sup>er</sup> .                                 | ibid.  |
| Salomon.                                                                                               | 45     | Joseph I <sup>er</sup> .                                  | 65     |
| Geysa I <sup>er</sup> .                                                                                | ibid.  | Charles VI.                                               | ibid.  |
| Ladislav I <sup>er</sup> .                                                                             | ibid.  | Marie-Thérèse.                                            | 66     |
| Coloman.                                                                                               | ibid.  | Joseph II.                                                | 67     |
| Étienne II.                                                                                            | ibid.  | Léopold II.                                               | 68     |
| Béla II.                                                                                               | ibid.  | <i>Notice historique sur les princes de Transylvanie.</i> | 69     |
| Geysa II.                                                                                              | ibid.  | Étienne Bathory.                                          | ibid.  |
| Étienne III.                                                                                           | 50     | Christophe Bathory.                                       | ibid.  |
| Béla III.                                                                                              | ibid.  | Sigismund Bathory.                                        | 70     |
| Émeric.                                                                                                | ibid.  | Rodolphe.                                                 | ibid.  |
| Ladislav II.                                                                                           | ibid.  | Étienne Botskay.                                          | ibid.  |
| André II.                                                                                              | ibid.  | Sigismund Ragoczy.                                        | ibid.  |
| Béla IV.                                                                                               | ibid.  | Gabriel Bathory.                                          | ibid.  |
| Étienne IV.                                                                                            | 47     | Betlén Gabor.                                             | ibid.  |
| Ladislav III.                                                                                          | ibid.  | George Ragoczy I <sup>er</sup> .                          | 71     |
|                                                                                                        |        | George Ragoczy II.                                        | ibid.  |
|                                                                                                        |        | Achaze Bartsai.                                           | 72     |
|                                                                                                        |        | Jean Kemeny.                                              | ibid.  |
|                                                                                                        |        | Michel I <sup>er</sup> Abaffi.                            | ibid.  |
|                                                                                                        |        | Michel II Abaffi.                                         | ibid.  |
|                                                                                                        |        | <i>Appendice sur la littérature hongroise.</i>            | 73     |



# L'UNIVERS,

ou

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

### DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

---

## **SAXE (\*)**

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

La Saxe, patrie de Leibnitz et de Luther, est la terre classique de la religion protestante, de la science et du courage, c'est le cœur de l'Allemagne. Divisée d'abord en plusieurs margraviats, illustrée par son énergique résistance aux forces de Charlemagne, ce missionnaire armé, puis devenue duché puissant dès le règne de Louis le Germanique, elle donna plusieurs souverains à l'Empire et prit une des premières places parmi les électors. Mais aujourd'hui, toute décorée qu'elle est du nom de royaume, les dénombrements

(\*) Nous avions songé d'abord à présenter l'histoire des diverses parties de l'Allemagne dans l'ordre de leur importance actuelle. Ainsi la Saxe n'eût trouvé sa place qu'après la Prusse. Mais en y réfléchissant il nous a semblé plus convenable de faire, pour ce royaume, une modification à notre plan. La Saxe a été jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle un des États les plus puissants de l'Allemagne et lui a même fourni plusieurs empereurs. Ce n'est que des provinces violemment enlevées à la Saxe que s'est formée en grande partie la Prusse, dont l'existence est entièrement moderne et dont les origines se rattachent presque toutes à l'histoire des États voisins. Nous protestons ainsi contre une spoliation injuste, tout en rendant hommage à de glorieux souvenirs.

qu'elle a subis à diverses époques l'ont fait descendre au quatrième rang parmi les États de l'Allemagne. Son importance politique est presque nulle. La Prusse, au contraire, sa voisine qui, il y a deux siècles, lui était inférieure pour l'étendue et l'industrie, l'accable aujourd'hui de sa suprématie et figure parmi les puissances de premier ordre. On ne peut douter que la cause première de cette décadence ne remonte au partage de l'électorat, effectué dès le seizième siècle, entre les branches Ernestine et Albertine, partage qui divisa ses forces et rompit son unité. Depuis lors, le pays est divisé en royaume de Saxe et en Saxe ducale.

ROYAUME DE SAXE.

STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIE.

La Saxe proprement dite est comprise entre les 50° 10' et 51° 28' de lat. nord, et les 29° 32' et 32° 43' long à l'est du méridien de l'île de Fer; elle est bornée à l'est et au sud-est par la Bohême; à l'est, au nord-est et au nord, par le duché de la Saxe prussienne; à l'ouest, par la principauté d'Altenbourg; enfin, au sud-ouest, par le territoire de Weimar, le pays de Reuss et la partie de la Bavière qui forme le cercle du

Mein. Elle n'a plus de frontières naturelles que vers la Bohême, dont elle est séparée par la chaîne du Riesengebirge, à laquelle viennent se joindre les pentes de l'Erzgebirge. La Saxe est un pays montagneux, sans canaux ni lacs importants, et dont la vallée principale est celle de l'Elbe. Ce fleuve est aussi le seul cours navigable du royaume, qu'il traverse du sud-est au nord-ouest. Il coule d'abord entre des rives très-escarpées, dans une profonde vallée que forment les deux chaînes du Riesengebirge et de l'Erzgebirge. Il y reçoit, entre autres affluents, le Musnitz et la Weistritz, sorties de l'Erzgebirge, qui donnent également naissance à la plupart des autres rivières de ce pays, telles que l'Elster, la Pleisse et la Mulda de Zwickau qui en arrosent la partie occidentale, la Mulda de Freiberg et son affluent la Zchopa, qui en baignent le centre, ainsi que le Floche. Des montagnes de Lusace descendent la Neisse et la Sprée.

La Saxe est sujette à de brusques variations atmosphériques; l'air y est doux dans les plaines, vif et souvent très-froid dans la région des montagnes. Toutefois le climat de ce pays est sain, et les hommes y parviennent souvent à un âge avancé. La principale richesse du royaume consiste dans les productions minérales, dont on estime le revenu brut à plus de 8,500,000 francs. On trouve assez souvent de l'or dans les rivières. Les mines fournissent en abondance de l'argent, du fer, du cuivre, du plomb, de l'étain, de l'arsenic, du mercure, etc. Dans la chaîne de l'Erzgebirge (monts Métalliques), une population nombreuse d'ouvriers est occupée à recueillir, outre ces divers produits, le soufre, l'alun, le nitrate de potasse, le kaolin, le quartz et plusieurs espèces de pierres précieuses. Les bouillères, situées dans le voisinage de Dresde, ne sont pas moins productives. Quant aux importantes salines que possédait autrefois le pays, elles ont été cédées à la Prusse, qui doit lui livrer annuellement deux cent cinquante mille quintaux de sel à un taux modique.

Parmi les productions du règne végétal, les plus importantes sont les bois qui couvrent près du quart de la surface totale. Particulièrement favorisée par le gouvernement et encouragée par plusieurs sociétés spéciales, l'agriculture est portée à un grand point de perfection et sait, à force d'intelligence et d'efforts, arracher à la terre tout ce qu'elle peut produire. Les récoltes des céréales ne suffisent point à la consommation; mais beaucoup d'habitants, surtout dans les montagnes, y suppléent par la pomme de terre qui réussit parfaitement. Les fruits et les légumes sont abondants. Dans quelques cantons on cultive avec succès le lin, le tabac, le chanvre et le houblon. L'éducation des chevaux, des moutons et des bêtes à cornes, est aussi une source de revenu considérable. Enfin l'industrie et le commerce, dont le gouvernement favorise l'essor de tous ses moyens, font de rapides progrès et répandent l'aisance et le bonheur dans un pays qu'avaient affaibli tant de guerres et de calamités. Du reste, cette prospérité ne fera que s'accroître après l'achèvement des lignes de chemins de fer, qui sont en projet ou en voie d'exécution. Les établissements industriels de la Saxe comptent plus de huit cent mille ouvriers occupés à fabriquer des toiles, des étoffes de soie, de laine ou de coton, des blondes, du papier, etc.; enfin des porcelaines et des faïences qui ont été longtemps supérieures à toutes celles de l'Europe. On sait combien sont florissantes les trois grandes foires de Leipzig, où toutes les nations envoient des représentants, et où la science aussi a son bazar, puisque dans la branche de la librairie seule il s'y fait annuellement des affaires pour dix millions de francs. On compte en Saxe plus de trois cents imprimeries.

Le peuple saxon, qui est d'origine teutonique et wende, est laborieux, industriel, bon et loyal. Quoiqu'il n'ait rien perdu de la bravoure qui distinguait ses ancêtres, il a fait plus de conquêtes dans le domaine intellectuel

que sur le territoire de ses voisins. En effet, depuis l'invasion de Charlemagne, la destinée de son pays a presque toujours été de devenir le théâtre des guerres désastreuses qui ont ravagé l'Allemagne, et d'en souffrir cruellement sans jamais en recueillir aucun avantage. « Aujourd'hui, dit un voyageur (\*), la Saxe est un des pays les plus civilisés et les plus dénués de l'énergie politique. Une instruction saine circule partout : ce pays en a le goût et la longue habitude. Ce n'est pas en vain que, depuis le seizième siècle, la réforme a remué les esprits : la civilisation morale a fleuri sous l'influence de l'esprit évangélique. Le peuple saxon n'a pas tant l'ambition de la prépondérance politique que l'amour de sa foi et de ses mœurs religieuses. Il a donné la réforme à l'Allemagne, et veut en garder dans ses foyers l'autorité souveraine. »

Depuis 1697, la Saxe tolère dans ses princes l'exercice du culte catholique ; toutefois cette dissidence, sans ébranler la fidélité envers la famille royale, a jeté entre les sujets et le prince une froideur qui pourra bien, plus tard, n'être pas sans danger.

Depuis que le congrès de Vienne a enlevé à la Saxe un territoire de 359 milles carrés et 700.000 habitants, sa superficie n'est plus que d'environ 273 milles carrés ; sa population que de 1,600.000 âmes. On y parle l'allemand le plus pur, s'il faut en croire l'opinion, générale qui n'est peut-être pas entièrement juste.

Les principautés qui, par le partage du quinzième siècle et par les démembrements postérieurs, forment des États indépendants gouvernés par des princes issus d'une même souche, sont le grand-duché de Saxe-Weimar, et les duchés de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Cobourg-Gotha. — Quant au royaume de Saxe, il se divise en cinq cercles : ce sont ceux de Misnie (Meissen), de Leipzig, de l'Erzgebirge, du

Voigtland et de Lusace (Lausitz).

*Constitution et administration.* —

La Saxe est une monarchie constitutionnelle et héréditaire. Le peuple y est représenté par deux chambres, formées des trois ordres de la noblesse, du clergé et des députés des villes. Mais ce système représentatif repose encore sur des bases assez peu libérales, quoiqu'il soit le résultat du mouvement populaire qui éclata dans la capitale, au mois de septembre 1830, contre la cour et l'armée.

Les revenus du royaume sont évalués à environ 29 millions de francs.

L'armée compte 13.300 hommes, ce qui fait à peu près l'effectif du contingent dû à la confédération germanique. Les villes ont des gardes nationales, formées de tous les citoyens qui peuvent s'équiper à leurs frais.

TOPOGRAPHIE. — ROYAUME DE SAXE.

*Cercle de Misnie.* — « Lorsqu'on arrive dans la capitale par la rive droite de l'Elbe, la richesse de ses environs, la variété des sites que l'on y remarque, la beauté de la route que l'on suit, la largeur et la propreté des rues des faubourgs qui précèdent la ville, la longueur du magnifique pont qui traverse le fleuve, donnent une haute idée de DRESDE (\*). » Pendant la campagne de 1813, Dresde était une forte position, protégée par de hauts remparts. Sous ses murs fut livrée la sanglante bataille où Moreau perdit la vie, et où, pour la dernière fois, la victoire resta fidèle aux drapeaux de Napoléon en Allemagne. Ces remparts ont été rasés. La ville se divise en nouvelle et vieille. Elle a trois faubourgs, dont les plus importants sont ceux de Neustadt et de Friedrichstadt. Parmi ses 18 églises, dont 12 sont consacrées au culte protestant, on doit distinguer celle de Notre-Dame, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, avec une coupole très-élevée ; puis la nouvelle église des catholiques, également surmontée d'une haute tour, comme celle de Sainte-Croix. Les autres édi-

(\*) Voyage au delà du Rhin, Paris, 1835, t. I.

(\*) Voyez Malie-Brun.

fices de Dresde sont l'hôtel des états, le palais japonais, aujourd'hui l'Au gustéum, les palais du roi, du prince Maximilien, et celui du comte Brühl avec sa fameuse terrasse. Cette capitale, qu'on a surnommée avec raison la *Florence de l'Allemagne*, possède en outre des collections et des musées précieux et de riches bibliothèques. La population de Dresde est estimée à plus de 70,000 âmes. Ses environs offrent plusieurs localités remarquables. Au confluent de l'Elbe et de la Meissa s'élève la petite ville de *Meissen*, la plus ancienne du royaume. Elle est dominée par les ruines d'un château fort, où est établie une célèbre fabrique de porcelaine. Son église renferme les tombeaux de la famille des ducs de Saxe. Elle a vu naître les deux Schlegel. Non loin de Dresde on remarque encore, de l'autre côté du fleuve, le château de *Pilnitz* ou *Poelnitz*, résidence d'été de la famille royale, devenue célèbre par le congrès où les souverains étrangers se liguèrent contre la France en 1792; puis l'industrielle *Pirna*, au pied de rochers escarpés que couronne l'ancienne citadelle de Sonnenstein. Sur la rive gauche de l'Elbe on rencontre *Kœnigstein*, dont l'imprenable forteresse couronne un rocher de 1,500 pieds de haut. Enfin nous nommerons encore la petite ville de *Schandau*, située, comme la précédente, au milieu d'un pays pittoresque surnommé la *Suisse saxonne*.

**Cercle de Leipzig.** — Après Dresde, la ville la plus importante du royaume est Leipzig, si justement célèbre par son université fondée depuis plus de quatre siècles, par ses établissements littéraires et scientifiques, par ses foires qui en font une des places les plus commerçantes de l'Europe. Sa population s'élève à 45,000 habitants. Réunie par deux voies de fer aux villes de Dresde et de Magdebourg, entourée de jardins délicieux, elle a réparé tous les maux que lui avait causés le fléau de la guerre, car, dans les plaines qui l'entourent, se sont souvent vidées de sanglantes querelles. Pendant la guerre de trente ans, les Suédois y rempor-

tèrent de mémorables victoires; et, de notre temps, elles furent le théâtre de cette mémorable bataille des nations, qui changea la face de l'Europe. Au village de *Probstzida*, où était le centre de l'action, on voit la croix colossale destinée à perpétuer ce terrible souvenir, qui, pour la Saxe, n'est qu'un souvenir de trahison. Non loin de Leipzig est la petite ville de *Lutzen*, champ de victoire de Gustave-Adolphe et de Napoléon.

**Cercle de l'Erzgebirge.** — Dans les montagnes, on rencontre *Freyberg*, sur la Mulde. Cette ville, peuplée de 12,000 habitants, est surtout célèbre par l'académie des mines qu'y a fondée Werner. Elle est environnée de plus de deux cents mines d'argent, d'étain, de cobalt, etc., au milieu desquelles vit un peuple dont les mœurs diffèrent entièrement de celles du reste de la Saxe. Viennent ensuite *Chemnitz*, sur le Chemnitz, enrichie par ses nombreuses fabriques et peuplée de 20,000 habitants; *Schneeberg*, siège d'une intendance des mines; *Zwickau*, ville de 7 à 8,000 âmes, avec une bibliothèque assez considérable et une école scientifique.

*Plauen*, ville principale du cercle du *Vogtland*, s'enrichit du produit de ses fabriques considérables de mouselines, de toiles et d'étoffes de coton. Elle est située sur l'*Elster*, dans une belle vallée.

Dans l'industriel cercle de *Lusace*, dont les villes et les villages florissants sont le centre de la fabrication des plus belles toiles de Saxe, on peut nommer *Zittau*, qui, située au milieu d'un charmant vallon, sur les bords de la Neiss et du Mandau, compte environ 9,000 habitants; puis dans ses environs le bourg de *Herenhut*, berceau de la secte des Frères moraves; enfin *Bautzen*, cité importante par son commerce, peuplée de 12,000 habitants, et située sur un rocher qui domine la rivière de la Sprée; son nom est devenu célèbre par la bataille qui y fut livrée les 20 et 21 mai 1813, entre l'armée française et les troupes austro-prussiennes.



## SAXE DUCALE.

*Grand-duché de Saxe-Weimar.* —

La superficie de ce duché, le plus considérable des petits États saxons, est de 185 lieues, et sa population de près de 240,000 habitants, dont la majorité est protestante. Il comprend trois parties détachées, ayant chacune quelques enclaves : le cercle de *Weimar-Jena*, celui de *Neustadt*, et la principauté d'*Eisenach*.

Le sol est montagneux et n'offre point de vastes plaines, mais seulement quelques larges vallées, comme celles de la *Werra*, de la *Saale* et de l'*Ilm*, dont le terrain est d'une qualité médiocre. Les montagnes, peu abondantes d'ailleurs en substances minérales, sont d'une élévation moyenne, et appartiennent la plupart au *Thüringerwald*, à ses ramifications ou à celles du *Rhöngebirge*. Elles sont couvertes d'immenses forêts, qui, avec les produits d'une industrie active, forment la principale richesse du pays.

D'après la loi fondamentale promulguée le 5 mai 1816, le gouvernement est monarchique constitutionnel, et les États se composent de députés choisis parmi les nobles, les bourgeois et les paysans.

Le grand-duc actuel est Charles-Frédéric, né en 1783, chef de la branche Ernestine depuis 1828.

Sa résidence est *Weimar*, située dans une jolie vallée arrosée par l'*Ilm*. Bien qu'elle ne renferme que 10,000 habitants, cette ville, siège de plusieurs établissements scientifiques et littéraires, séjour favori des plus grands génies dont l'Allemagne s'honore, des Schiller, de Goethe, des Herder, des Wieland, a su mériter le surnom d'*Athènes de l'Allemagne*.

C'était encore une illustration presque exclusivement littéraire que celle d'*Iéna*, sur la *Saale*, avec ses presses si actives et sa célèbre université, avant qu'elle eût acquis une renommée nouvelle par la bataille livrée dans les environs le 14 octobre 1806, et qui décida du sort de la monarchie prussienne. *Eisenach* est une cité industrielle,

élégamment bâtie sur une hauteur qui domine la *Nesle*. Fondée en 1070, elle fut au moyen âge le rendez-vous des *Minnesänger*, et offrit un asile à Luther poursuivi par ses ennemis.

*Duché de Saxe-Cobourg-Gotha.* —

Le duché de Saxe-Cobourg, qui acquit une partie des possessions du duché de *Gotha* par l'extinction de la famille du duc Frédéric, en 1824, et par le traité d'héritage de 1826, a 37 milles carrés de superficie et 130,000 habitants. Des deux principautés séparées qui le composent, celle de *Cobourg*, la plus méridionale, appartient à la vallée du *Rhin*, par le *Mein*. Celle de *Gotha*, qui est la plus considérable, appartient au bassin du *Weser* par la *Werra*. Quant à la petite principauté de *Lichtenberg*, située dans le cercle du Haut-Rhin, elle a été cédée à la Prusse en 1834, moyennant une rente perpétuelle.

Le sol est en grande partie couvert par les rameaux du *Thüringerwald* et par les montagnes qui rattachent le *Frankenwald* au *Röhne-Gebirge*. Il offre la grande vallée de l'*Itz*, nommée *Itzgründe*, et plusieurs autres vallées fertiles.

L'industrie de ce petit pays est fort active. Son gouvernement, pour la principauté de *Cobourg*, est monarchique constitutionnel avec une seule chambre, en vertu d'une loi promulguée le 8 août 1822. La principauté de *Gotha* est encore soumise au régime des anciens États provinciaux. Le duc Ernest, né en 1784, règne depuis 1806. Il est membre de la branche Ernestine de Saxe, et chef de cette famille qui, depuis quelques années, a fourni des rois à plusieurs royaumes, des maris et des épouses à plusieurs familles princières.

Disons un mot de ses principales villes. — *Gotha*, la plus jolie cité de la Saxe ducale, est bâtie sur le penchant d'une colline, près de la *Leine*. Elle a 12,500 habitants, et possède les institutions littéraires et scientifiques les plus remarquables. L'ancien château de *Friedenstein*, qui commande la ville, a une terrasse comparable à celle de

Windsor en Angleterre. Tout près de la ville s'élève son observatoire, construit sur le Seeberg, et qui rappelle les noms célèbres de Zach et de Lindenaу.

La deuxième résidence ducale est *Cobourg*, sur l'ltz, jolie ville commerçante, peuplée de 9000 habitants. La citadelle qui la défendait a été démolie.

*Duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen.* — Le traité de partage des possessions de Gotha, en 1826, a régularisé la forme et reculé les limites du territoire de Saxe-Meiningen, dont la surface est de 116 lieues, en y comprenant quelques enclaves. La population s'élève à plus de 140,000 habitants, et professe presque tout entière le culte protestant. Une grande partie du sol est montagneuse et boisée, couverte vers le nord par les rameaux du Thuringer-Wald, à l'ouest par ceux du Roehn-Gebirge, et par les hautes cimes du Gebaberg et du Gerberstein, et à l'est par les prolongements du Frankenwald. Ces montagnes sont séparées par d'étroites vallées qu'arrosent de petites rivières peu considérables. Les principaux courants qui traversent le pays sont la Verra et la Saale.

La culture du sol n'offrant pas aux habitants des ressources suffisantes, ils subviennent à leurs besoins par l'activité de leur industrie. Les mines de fer, les salines, les ardoises, sont d'ailleurs pour le pays une source de richesses assez abondantes.

Le gouvernement est monarchique constitutionnel, depuis la loi fondamentale promulguée le 4 septembre 1824 et modifiée en 1826. Le duc Bernard, né en 1800, règne depuis 1821. Il est de la branche Ernestine. Sa résidence ordinaire est *Meiningen*, jolie petite ville bâtie sur les bords de la Verra et environnée de montagnes. Le nombre de ses habitants n'excède pas 5000. L'ancienne capitale du duché, *Hildburghausen*, est une cité agréable de 4000 habitants, aussi arrosée par la *Verra*. Nous ne passerons pas sous

silence le petit pays de *Sonnenberg*, si intéressant par son industrie. C'est de là que sortent tous ces jouets d'enfants et tous ces objets de menue quincaillerie, qui, sous le nom d'ouvrages de Nuremberg, se répandent par toute l'Europe et jusque dans l'autre hémisphère. *Saalfeld*, ville de 4000 âmes sur la *Saale*, a un château, un gymnase, un hôtel des monnaies, et plusieurs manufactures. Dans ses environs, un monument s'élève sur le champ de bataille où est tombé, le 10 septembre 1806, le prince Louis de Prusse.

*Duché de Saxe-Altenbourg.* — Par suite des conventions de 1826, ce duché se compose de toute la principauté d'Altenbourg, moins le bailliage et la ville de Cambourg. Il est divisé en deux parties presque égales par les possessions du grand-duché de Saxe-Weimar et des princes de Reuss. Sa superficie totale est de 66 lieues carrées, sur lesquelles sont répartis environ 116,000 habitants, presque tous protestants. Une partie d'entre eux dénotent leur origine slave-wende par leurs mœurs, leurs habitudes et leurs costumes particuliers. La partie orientale, presque enclavée dans le royaume de Saxe, offre des plaines fertiles arrosées par la Pleiss. La partie occidentale, au contraire, est eutrecoupée de collines, qui sont des ramifications de l'Erzgebirge. Les forêts y produisent de beaux bois de construction qui se flottent sur la Saale, et dont on fait un grand commerce. Le pays est arrosé par la Saale, l'Orla et la Pleiss, qui a pour affluents la Sprotte et la Roda, et des routes bien entretenues facilitent partout les communications. Le gouvernement de ce duché est monarchique, limité par des états provinciaux depuis la loi constitutionnelle du 29 avril 1831. Le duc Joseph, né en 1789, est de la branche Ernestine, et gouverne depuis 1834. Sa résidence est Altenbourg, sur la Pleiss, la seule ville qui ait quelque importance; elle compte 12,000 habitants.

## HISTOIRE DE LA SAXE.

ANCIENS HABITANTS DU PAYS. — ROYAUME DE THURINGE. — POPULATIONS SLAVES. — FRONTIÈRE SORABE.

Il paraît que dans des temps reculés, avant que les peuples d'origine slave eussent paru en Allemagne, la Saxe était occupée par des Chérusques, le long du Harz, par des tribus de chasseurs cattes, depuis le Thuringer-Wald jusqu'aux bords de la Saale, et enfin par des Hermondures, à partir de l'Erzgebirge, le long des bords de l'Elbe et de la Mulda. Dans la grande migration des peuples qui eut lieu au quatrième siècle, il est fait mention des Thoringes ou Thuringes, et lorsque Attila eut disparu avec ses hordes, on voit figurer des chefs de cette peuplade de Visigoths, comme dominant sur les pays où nous rencontrons aujourd'hui les villes de Gotha, Jéna, Weimar, Saalfeld, etc. Du reste, l'histoire de ce peuple est remplie d'obscurités et de faits dénaturés sans doute à dessein par les chroniqueurs francs. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'une partie des peuplades des Cattes, des Chérusques, des Hermondures, des Turons, des Angles et des Lombards, vint se réunir aux Thuringes, dont le territoire s'étendait alors sur la rive gauche de la Saale jusqu'à l'Elbe et au Harz. Ainsi se formait pour la première fois, dans la Germanie centrale, un puissant empire, autour duquel venaient se grouper les diverses races teutoniques; mais bientôt le voisinage des Francs devait amener des guerres sanglantes, et, avec les Thuringes, devait tomber le seul rempart qui s'opposât aux invasions des Slaves et à l'établissement de ce peuple sur les bords de l'Elbe.

Ce fut vers 531 que les deux fils de Chlodwig (Clovis), Theuderik et Chloter (Thierry et Clotaire), mirent fin à ce royaume après un affreux massacre de sa population sur les bords de l'Unstrut. Quant au roi Hermann-Fried, un jour qu'il se promenait avec Theuderik sur les remparts de Zulpich (Tolbiac), il fut, par ordre

de son perfide ennemi, précipité du haut du mur (\*). Suivant Procope, les Francs conquièrent seuls la Thuringe. Mais, selon Wittekind, moine de Corvei et contemporain des Ottons, ils n'y parvinrent qu'avec l'aide des Saxons, auxquels ils donnèrent en récompense la Thuringe du nord comprise entre le Wipper, l'Unstrut, le Harz et l'Elbe.

Tous les districts au sud du Wipper et de l'Unstrut devinrent la possession des Francs. A partir de ce moment, les Thuringes perdirent leur nationalité. En butte aux incursions continuelles des Avars et des Slaves, opprimés par les comtes francs qui les gouvernaient, ils se liguèrent en vain avec les Saxons contre les Francs, en 554. Leurs tentatives plusieurs fois répétées n'eurent aucun succès. Cependant les races slaves formaient des masses toujours de plus en plus fortes et plus redoutables. Réunies en grand nombre sous la domination de Samo, marchand banni du pays des Francs; établies ensuite, sous Derwan, prince des Serbes, sur le territoire qui devint plus tard le cercle de Misnie, elles forcèrent plus d'une fois les Francs, les Thuringes et les Saxons à réunir leurs forces pour les repousser. Mais on reconnut bientôt que les rois de Soissons, de Reims ou de Metz, étaient trop éloignés pour protéger efficacement le pays contre de tels ennemis. Dagobert I<sup>er</sup> donna donc le jeune *Sigebert* pour roi aux Thuringes et à ses Francs orientaux (622-638). Un duc nommé *Rodolphe*, placé sous les ordres de Sigebert, était spécialement chargé de défendre la Thuringe. Mais à peine ce chef ambitieux eut-il repoussé les Slaves, que, s'alliant avec les Serbes, il tourna ses armes contre Sigebert et le battit complètement sur les bords de l'Unstrut. Dans le traité de paix qui suivit cet événement, Rodolphe reconnut la suzeraineté de Sigebert, et resta toutefois duc héréditaire de Thuringe (640).

Après Rodolphe, l'histoire fait men-

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. I, p. 115 et 116.

tion d'un duc *Hathan*, qui probablement était Thuringe d'origine, puisqu'il était païen, et auquel son épouse Bilikild, qui était chrétienne, avait apporté en dot des possessions considérables sur le Mein (651). Ce fut *Gozbert*, un de ses successeurs, qui, le premier, reçut le baptême des mains de Kyllène ou Kilian, missionnaire irlandais. Mais l'apôtre ayant exigé que le prince se séparât de Geilana, la veuve de son frère, celle-ci le fit tuer avec ses onze compagnons. Un nuage épais couvre l'histoire des successeurs de *Gozbert*, *Hathan II* et *Grimoald*. Seulement il est probable que la Thuringe centrale, séparée de la Franconie, se rattacha de plus en plus à la Thuringe septentrionale occupée par les Saxons. Bientôt même il n'est plus question de ducs de Thuringe; mais les Francs, adoptant une politique plus sage, emploient tous leurs efforts à convertir une seconde fois le pays au christianisme. Ce fut à l'Anglo-Saxon *Wilfried*, dont le nom se transforma plus tard en celui de Boniface, que cette œuvre fut réservée. Muni de pleins pouvoirs et de saufs-conduits du pape et du maire du palais, il apparut en Thuringe, à quatre reprises différentes, en 719, en 722, en 726 et en 736, et accomplit courageusement sa tâche, moins en baptisant le peuple en masse dans le fleuve, qu'en fondant des couvents et des évêchés (\*).

Cependant les Saxons s'inquiétèrent de voir se rapprocher chaque jour par l'Ouest et par le Midi, les Francs et le christianisme, et ils entraînent les Thuringes dans les guerres meurtrières qu'ils firent à Charles Martel, à Carloman, à Pepin et à Charlemagne. Le vainqueur ayant fait peser trop lourdement son joug sur la Thuringe, elle se souleva en 786 et en 787, sous la conduite d'un noble nommé *Haztrad*; mais cette révolte fut étouffée

dans le sang, et le nom de la Thuringe septentrionale se perdit dans celui d'Ostphalie, ou plutôt d'Ost-Saxe (Saxe orientale).

Des voisins plus redoutables pour les Saxons furent les Sorbes ou Serbes, qui, dans le cinquième et le sixième siècle, avaient quitté la Pologne et pris possession des anciennes terres des Lygiens, des Vandales et des Hermondures. Ce n'était qu'une fraction de la grande nation des *Slaves-Wendes* ou *Vénètes*, qui dominaient depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique. Favorisés par la chute du royaume de Thuringe, ils parvinrent jusqu'à l'Elbe et à la Mulde. Bientôt même, dans leur marche menaçante, ils atteignirent la Saale; mais, arrivés sur les bords de ce fleuve, ils se virent bientôt forcés de se tenir sur la défensive, et leur histoire n'est plus dès lors qu'une longue suite de guerres, dans lesquelles les Germains furent le plus souvent les agresseurs. Ils provoquèrent aussi l'inimitié de Charlemagne, contre lequel ils s'allièrent plusieurs fois aux Saxons; néanmoins, en 806, accablés par plusieurs défaites, ils se soumirent pour quelque temps. Leurs hostilités recommencèrent sous Louis le Débonnaire (816). C'était pour couvrir les frontières contre ces redoutables ennemis qu'avaient été établis les premiers margraviats, ou gouvernements des marches. On appelait de ce nom des provinces conquises dans les pays ennemis, et défendues par des ducs ou des comtes nommés par l'empereur des Francs. Il est à présumer que l'institution des marches saxonnes est postérieure à la paix de Seltz; et celle des marches de Thuringe à la chute du duché et à la conquête de la Thuringe septentrionale par les derniers maires du palais. Du reste, sous Charlemagne, cette organisation militaire embrassait presque toute l'Allemagne orientale.

Quelques années après le partage de l'empire des Francs entre les fils de Louis le Débonnaire (843), *Thaculf*, Franc de l'Est, est désigné par l'histoire comme duc de la Thuringe et de la frontière serbe ou sorabe. Il eut à

(\*) On montre dans les environs du village de Liebenstein, dans le duché de Saxe-Meiningen, le rocher sur lequel on prétend que le saint apôtre de la Germanie fit ses premières prédications.

combattre principalement les Bohèmes et les Sorbes.

Après la mort de Louis le Germanique, en 876, la Franconie, la Thuringe avec ses marches, la Saxe et la Frise échurent en partage à *Louis le Jeune*; et, dès l'an 880, on voit le comte *Poppo* gouverner la frontière sorabe, avec le titre de duc de Thuringe, et continuer la lutte contre les Sorbes, qui mettaient à profit toutes les dissensions des Francs, tous les changements de princes pour se jeter sur l'Allemagne. Après *Poppo*, qui appartenait à la puissante famille de *Babenberg* (Bamberg), le margraviat de Thuringe fut possédé pendant quelque temps par *Conrad*, le père de celui qui fut roi de Germanie, puis par *Burkhard*, comte du Nidgau, qu'on regarde comme la tige des margraves de Misnie. Ce dernier ayant marché contre les Hongrois, qui, accourus au secours des Slaves de la Misnie, avaient envahi la Saxe et la Thuringe, fut massacré avec son armée en 908. Deux ans plus tard, s'éteignit, avec *Louis l'Enfant*, la branche allemande des Carlovingiens, et un nouvel ordre de choses commença pour la Thuringe, lorsque la couronne de Germanie passa aux mains des ducs de Saxe.

#### SAXONS (\*).

(JUSQU' AUX PREMIERS DUCS).

Dès le troisième siècle, on voit apparaître dans le nord de la Germanie la confédération des Saxons, originaires de la presqu'île Cimbrique (\*\*) et des îles voisines. De là ces barbares, avides de pillage, se répandirent jusqu'aux frontières des Francs; mais là ils durent s'arrêter et renoncer à prendre leur part du butin de la Gaule. Ils s'en dédommagèrent en croisant avec leurs frères embarcations sur les côtes de la Belgique, de la Normandie, de l'Armorique et de la Bretagne, et en

y exerçant leurs redoutables pirateries. Vers 449, des hordes considérables de Saxons s'établirent dans l'île de Bretagne, sous la conduite d'*Hengist* et de *Horsa*, et y fondèrent une domination qui se maintint jusqu'en 1066 (\*). Ceux qui étaient restés en Germanie, affaiblis sans doute par des migrations continuelles dans le nouveau royaume, furent obligés de se fédérer avec les Francs et de leur payer tribut.

Comme nous l'avons vu plus haut, ils gagnèrent à la ruine des Thuringes toute la contrée septentrionale jusqu'à l'*Unstrut* (531), et bientôt ils refusèrent de payer aux Francs le tribut annuel de cinq cents vaches qui leur avait été imposé. Une défaite, sous *Chlotar II*, ne les découragea pas : s'étant soulevés de nouveau, ils firent cette fois un grand carnage de leurs ennemis (\*\*). *Dagobert*, le bon roi, se contenta de la promesse qu'ils firent de s'opposer aux tentatives des *Vénèdes*, et à cette condition les exempta du tribut. Néanmoins *Charles Martel*, *Carloman* et *Pépin* furent souvent forcés de pénétrer dans les forêts des Saxons à la tête de leurs armées. Des missionnaires s'y hasarderent à leur suite; mais, fidèles à l'ancien culte, les Saxons massacrèrent ces moines imprudents, émissaires tout à la fois politiques et religieux. Cette horreur pour la religion des Francs fut aussi le premier prétexte de la guerre acharnée qui, pendant trente-trois ans, occupa les armes de Charlemagne.

Les Saxons étaient alors divisés en quatre peuplades principales, occupant le vaste pays compris entre l'*Elbe*, la *Baltique*, la *Frise*, l'*Yssel*, la *Ruhr*, l'*Eider*, le *Hartz*, l'*Helme* et la *Saale* : c'étaient les *Westphaliens* et les *Ostphaliens* à l'ouest et à l'est, les *Angariens* au midi et sur les bords du *Weser*, et les *Nord-Albingiens* sur la rive droite de l'*Elbe*. Ils formaient trois classes distinctes : celle des *ethelings*

(\*) On a fait venir ce nom de *sax* (poignard, épée courte), ou encore de *sassen*, *cingessenenen* (hommes assis, établis sur un sol.)

(\*\*) Le Holstein actuel.

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 100 et suiv.

(\*\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 120.

(nobles), des *frilingi* (hommes libres) et des *lazzi* (serfs). Les chroniqueurs nous parlent d'une célèbre idole des Saxons, connue sous le nom d'*Irminsul*, sans nous faire connaître leur religion, qui, sans doute, ressemblait à celle des peuples scandinaves, et qui leur était aussi chère que la vie et la liberté. Menacés un jour du courroux de Charlemagne par un de ces prêtres envoyés au milieu d'eux pour préparer la conquête politique par la conquête religieuse, ils brûlèrent l'église de Deventer et faillirent massacrer les missionnaires. A cette nouvelle, le roi des Francs, qui présidait un champ de mars à Worms, résolut de porter la guerre en Saxe (772). « Il y entra sans retard, détruisa tout par le fer et le feu, prit le château fort d'Ehresbourg (\*), et renversa l'idole, appelée Irminsul par les Saxons, puis il s'avança jusqu'au Weser, et là reçut d'eux douze otages (\*\*). »

Deux ans après, les vaincus voyant Charles occupé en Italie, reprirent les armes, et la Hesse fut ravagée jusqu'à Voitzlar, où les barbares vengèrent l'insulte faite à leurs dieux, en profanant une église construite par saint Boniface. Charles revint, à la tête de toutes les forces du royaume; Siegbourg fut emporté d'assaut, Ehresbourg repris et fortifié, et le Weser franchi à Brunnesberg après une lutte acharnée. Arrivé sur les bords de l'Ocker, le roi fit venir auprès de lui Hesso, qui, suivi de tous les Ostphaliens, lui fit sa soumission. Les Angrariens et les Westphaliens ne tardèrent pas à imiter cet exemple, et cette fois le baptême fut imposé aux vaincus comme une condition de paix. Mais à peine les Francs s'étaient-ils éloignés qu'un nouveau soulèvement éclata. Charles revint et battit les Saxons près des sources de la Lippe, où il construisit le fort de Lippspring; alors ils se résignèrent à courber la tête et se rendirent en grand nombre à la diète de Paderborn. Toutefois le

plus distingué de leurs chefs, l'héroïque Witikind, n'y parut point. Il était allé chercher en Danemark des secours contre les ennemis de son pays.

Charlemagne combattait au delà des Pyrénées, quand il apprit que la nation entière des Saxons s'était levée à la voix de Witikind, et que l'Ostrasie était envahie et dévastée jusqu'à Co-blentz. La défaite de Witikind à Buckholz (779) entraîna la soumission des peuplades cisalpinnes. Alors le vainqueur, pour les affaiblir et les comprimer, transplanta dans les cantons déserts de la Belgique et de l'Helvétie dix mille familles, et *partagea tout le pays entre les évêques, les abbés et les prêtres, à condition d'y prêcher et d'y baptiser* (\*). C'est à cette époque que furent fondés les puissants évêchés de Minden, Halberstadt, Verden, Brême, Munster, Hildesheim, Osnabruck et Paderborn. Cependant Witikind reparut en 782, et ranimant l'enthousiasme de ses compatriotes, défait les lieutenants de Charlemagne près de Sonnetal; forcé ensuite à la retraite, il laisse dans le pays quatre mille cinq cents guerriers, qui bientôt sont amenés captifs au camp royal, et les panégyristes de Charlemagne nous racontent que tous jusqu'au dernier sont décapités, en un jour, à Verden. Cette atroce exécution est le signal d'un vaste soulèvement. L'infatigable Witikind livre aux Francs trois batailles rangées, et, sans se lasser de ses défaites, il continue pendant l'hiver dans ses montagnes et dans ses forêts une guerre d'embuscades et d'attaques subites, jusqu'à ce qu'enfin, en 785, épuisé et désespérant de la liberté de sa patrie, il se rendit en France sous la garde d'un sauf-conduit; il reçut le baptême à Attigny. Alors la Saxe fut subjuguée. Plus d'une fois, il est vrai, elle essaya d'expulser les étrangers de son sein; mais ses efforts furent inutiles, et il lui fallut subir les lois sanguinaires du roi franc, et l'administration de ses évêques et de ses comtes (\*\*).

(\*) Château de l'honneur; c'est aujourd'hui Stadtberg.

(\*\*) Éginhard, Annales.

(\*) *Frag. annal.*, année 780.

(\*\*) *Voy. l'ALLEMAGNE*, t. I, p. 170-175.

## DUCS DE SAXE.

(843-1423).

LUDOLPHE (843-864).

Lorsque l'Allemagne eut été séparée pour toujours de l'empire des Francs, en vertu du partage de Verdun (843), Louis le Germanique, voyant la Saxe menacée par les Wendes et les Northmans, envoya dans le pays, avec le titre de duc, *Ludolphe*, un des descendants de Witikind, et possesseur de grands biens héréditaires en Ostphalie.

BRUNON (864-880).

*Brunon*, son fils aîné et son successeur, bâtit Brunsvick, et périt (880) dans une bataille contre les Northmans. La dignité ducale, devenue alors héréditaire, passa à son frère puîné, *Otton I<sup>er</sup>*, surnommé *l'Illustre*.

OTTON I<sup>er</sup> (880-912).

Otton rendit de grands services à l'empereur Arnulf dans les guerres d'Italie, se constitua le tuteur du jeune Louis, et repoussa les invasions des Hongrois et des Wendes de la Misnie. Grâce à lui, la Saxe était avec la Franconie à la tête des nations germaniques, lorsque la branche allemande des Carlovingiens s'éteignit par la mort de Louis l'Enfant (910). Alors Otton, refusant pour lui la couronne de Germanie qu'on lui offrait, la fit décerner à Conrad, comte de Franconie, et mourut en 912.

HERMANN L'OISELEUR, plus tard roi de Germanie (912-936).

Conrad prétendit bientôt enlever à Henri, fils et successeur d'Otton, son duché de Thuringe; mais Henri, soutenu par les Saxons, chassa de cette province le duc Burckhard établi par Conrad, et fit essuyer aux troupes de son ennemi une si sanglante défaite, que les vainqueurs se demandaient en riant si l'enfer était assez grand pour contenir la multitude qu'ils y avaient précipitée en un jour. D'ailleurs Conrad sentit si bien que Henri était le seul homme capable de gouverner l'Al-

lemagne après lui, qu'au moment de mourir il fit porter les ornements royaux à son ancien ennemi (\*).

*Henri l'Oiseleur*, qui commence la série des souverains saxons (\*\*), conserva son domaine de Saxe. Il y fonda et fortifia plusieurs villes, telles que Gozlar dans la basse Saxe, Meissen, Gotha, Ehrfurt, etc., affermit l'organisation militaire du pays en fondant les margraviats de Nord-Saxe (926), de Misnie (929) et de Sleswig (931), et vainquit les Slaves, les Northmans et les Hongrois (\*\*\*). Après sa mort, les Saxons, joints aux Francs orientaux, proclamèrent Otton I<sup>er</sup>, son fils (\*\*\*\*), qui, par ses victoires, mérita le surnom de *Grand*, et qui le premier prit le titre d'empereur. Otton donna le gouvernement, et plus tard le duché héréditaire de Saxe, à Hermann Billung, un de ses parents.

HERMANN BILLUNG ET SES DESCENDANTS (936-1106).

Otton nomma dans le même temps, au margraviat de Brandebourg, *Géro*, déjà margrave de Lusace. Géro et le brave Billung le servirent avec distinction dans toutes ses guerres glorieuses contre les Hongrois, les Wendes, les Bohêmes, les Polonais, les Danois et les Italiens. Hermann mourut en 973. Sa maison conserva la dignité ducale à travers une période remplie par des guerres continuelles contre les Slaves, les Danois, et même contre les empereurs d'Allemagne. Ainsi *Bernard II*, successeur de *Bernard I<sup>er</sup>* et petit-fils d'Hermann, s'était soulevé contre Henri II. *Ordulphe*, qui lui avait succédé en 1062, avait eu à souffrir de la part de Henri IV les humiliations les plus révoltantes (\*\*\*\*\*).

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 233 et suiv.

(\*\*) Les autres furent, comme on l'a vu dans l'Histoire d'Allemagne, Otton I<sup>er</sup>, II, III, et Henri II.

(\*\*\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. I, p. 234.

(\*\*\*\*) Ibid., p. 239.

(\*\*\*\*\* Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 265 et suiv.

Enfin *Magnus*, cinquième et dernier prince de la maison de Billung, ayant été retenu prisonnier par l'Empereur à la mort de son père et dépouillé de ses biens, les Saxons, exaspérés d'ailleurs par des vexations de toute espèce, formèrent une ligue puissante, dont un des chefs fut Otton de Nordheim, ancien duc de Bavière et beau-père du duc Welf IV. La guerre se lit avec une rage sanguinaire de part et d'autre, jusqu'à ce que, en 1075, les Saxons, battus sur l'Unstrutt, furent forcés de se soumettre. Le duc de Saxe, qui néanmoins obtint sa liberté, mourut sans enfants mâles en 1106.

LOTHAIRE DE SUPPLINBOURG, plus tard  
empereur (1106-1136).

L'empereur Henri V investit alors du duché de Saxe le comte Lothaire de Supplinbourg et de Querfurt. Mais Lothaire se fatigua bientôt de la vassalité à laquelle l'Empereur prétendait le réduire, et donna aux princes allemands le signal de la révolte (\*). Poursuivi par les Impériaux, il se vit d'abord réduit à veuir, nu-pieds et en chemise, demander pardon à Henri, le jour de ses nocces, célébrées le 7 janvier 1114 à la diète de Mayence. Toutefois, à peine eut-il été absous, qu'il trama dans la diète même une nouvelle conspiration; et celle-ci fut plus dangereuse que la première : l'Empereur se vit forcé, par l'attitude menaçante des confédérés, de publier une paix générale et de satisfaire à tout prix les mécontents. Après la mort du dernier des empereurs saliques, les princes, songeant à lui donner un successeur qui ne prétendît plus établir à leurs dépens une monarchie héréditaire et absolue, se tournèrent vers l'ennemi de Henri V, vers le duc de Saxe (1125). A peine monté sur le trône, Lothaire eut à lutter contre la maison de Hohenstaufen, qui refusait de le reconnaître. Pour renforcer son parti, il donna sa fille unique Gertrude à Henri le Superbe, duc de Bavière, qui descendait par les mâles de la maison des

Guelfes, et, par sa mère, de celle de Billung, et à qui sa femme apportait encore les biens des comtes de Supplinbourg, de Nordheim et de Brunswick.

HENRI LE SUPERBE (1127-1139).

Non content d'avoir ainsi réuni sur une même tête la fortune de plusieurs familles puissantes, Lothaire donna à son gendre son duché de Saxe, qui s'étendait à l'orient jusqu'à la Poméranie et au Mecklenbourg, vers le sud jusqu'à l'Unstrutt, vers l'ouest jusqu'au Rhin, et au nord jusqu'à l'Eider. Ainsi, Lothaire brouilla Henri avec Conrad de Hohenstaufen, et sema entre les Guelfes et les Gibelins (\*\*) le premier germe de cette rivalité, qui depuis fit couler tant de sang. Lothaire étant mort en 1138, Conrad, devenu son successeur (\*\*), résolut d'affaiblir une puissance qui, si elle n'eût effrayé le pape et l'Allemagne, eût pu faire donner la couronne impériale à Henri. Quoique l'héritier des Guelfes eût accepté la nomination de son rival, celui-ci lui déclara que, dans l'intérêt de la tranquillité de l'Allemagne, il lui fallait renoncer à un de ses deux duchés; et, peu après, il disposa de la Saxe en faveur d'Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, qui était, comme Henri, petit-fils du dernier Billung. Mais Albert fut promptement chassé des fiefs dont il avait pris possession.

HENRI LE LION (1139-1186).

Le margrave de Brandebourg essaya en vain de renouveler des prétentions, en 1139, lorsque Henri fut mort, laissant un fils âgé à peine de dix ans, sous la tutelle de sa mère Gertrude et de Welf VI d'Altorf, son oncle. Il fut chassé de nouveau. Toutefois, pour l'indemniser, Conrad rendit son margraviat de Brandebourg indépendant, et lui donna la frontière septentrionale du duché. Il restait au jeune Henri le

(\*) Guelfes de Welf, nom de l'ancienne maison de Bavière, Gibelins de Wiblingen, château des Hohenstaufen.

(\*\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. I, p. 283.

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. I, p. 277.



Lion a recouvrer la Bavière, et il ne put y réussir qu'après l'avènement de Frédéric Barberousse, qui, avant de partir pour l'Italie, crut prudent de se réconcilier avec le duc de Saxe, en reconnaissant ses droits. Mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Au retour de sa malheureuse expédition en Italie, l'Empereur, attribuant ses humiliations au refus que lui avait fait Henri de marcher à son secours, résolut de se venger. Aussitôt des accusations surgirent de toutes parts contre le duc, dont les ennemis étaient nombreux. En 1180, une diète, tenue à Wurtzbourg, le mit au ban de l'Empire et prononça la confiscation de tous ses fiefs. Le duché de Saxe comprenait alors l'Ostphalie, la Westphalie et l'Angrie. A l'Ostphalie appartenaient les pays de Hildesheim, ceux de Brunswick, Anhalt, Grubenhagen, Querfurt, Mansfeld, Mersebourg, Weissenfels, Naumbourg, Halberstadt, Magdebourg, Stolberg, Hohenstein et tout le Hartz; on y rattachait encore, au delà de l'Elbe, le Holstein, le Lauenbourg, le Mecklembourg, la Poméranie, avec Lubeck et Hambourg. L'Angrie comprenait les pays de Brême, Verden, Oldenbourg, Ostfrise, Grœningue, Osnabruck, Hoya, Calenberg, Lippe, Munster, Minden, Pyrnont, Corvei, Paderborn et Waldeck. Enfin le duché de Westphalie, et plusieurs districts limitrophes jusqu'au Rhin, formaient la Westphalie, nom sous lequel on comprenait quelquefois toute l'Angrie.

#### NOUVEAU DUCHÉ DE SAXE.

BERNARD D'ASCANIE (1180-1212).

L'Empereur démenhbra complètement cette vaste étendue de pays, permettant à une foule de princes, surtout aux évêques, de s'ériger en vassaux immédiats de l'Empire, de s'approprier les terres à leur convenance (\*). Ainsi les archevêques et évêques de Brême, Magdebourg, Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg, furent

déclarés immédiats. L'archevêque de Mayence reçut l'Eichsfeld, celui de Cologne la Westphalie; le landgrave de Thuringe hérita du comté palatin de Saxe, dont le territoire était situé dans les environs d'Altstett (duché de Weimar), de Querfurt et d'Eisleben, entre la Saale et l'Unstrutt; le Mecklembourg devint indépendant, la Poméranie forma un duché, Lubeck devint ville impériale; enfin tout le reste, sous le nom de duché de Saxe, fut donné à Bernard, fils d'Albert l'Ours, premier margrave de Brandebourg, de la maison ascanienne (Aschersleben). Le centre du nouveau duché se trouvait transporté sur le moyen Elbe, à Wittemberg, dans des contrées que le père de Bernard avait arrachées aux Slaves après plusieurs années de combats, et repeuplées de colonies venues des Pays-Bas.

Henri le Lion ne se laissa pas dépouiller sans résistance; mais Frédéric étant lui-même entré en Saxe avec des forces considérables, le malheureux proscrit fut forcé de déposer les armes et de quitter son pays. Ne gardant que les terres qui, plus tard, formèrent l'électorat de Hanovre et le duché de Brunswick, il se retira à Londres avec sa femme, fille de Henri II, et devint la souche de la famille qui règne aujourd'hui en Angleterre. Deux fois, en 1189 et en 1192, il reparut encore en Saxe; deux fois il fut réduit à se soumettre. Enfin sa mort, arrivée en 1195, laissa au chef de la dynastie ascanienne la paisible possession du nouveau duché de Saxe. Tandis que la couronne impériale sortait de la maison des Hohenstaufen pour rentrer dans celle de Henri le Lion, par l'élection d'Otton IV, son troisième fils, Bernard, déjà possesseur par son père du comté d'Anhalt, étendit ses possessions sur l'Elbe inférieur, et construisit Lauenbourg. Il eut pour successeur, dans le duché de Saxe (1212), son fils Albert I<sup>er</sup>, et, dans ses biens patrimoniaux d'Anhalt, son autre fils Henri, souche de la maison actuelle d'Anhalt, qui a eu longtemps des prétentions à l'élec-

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 304

torat de Saxe et au duché de Lauenbourg.

ALBERT I<sup>er</sup> ET LA MAISON ASCANIENNE  
(1122-1123).

Après la mort d'Albert, son territoire, quelque restreintes qu'en fussent les limites, fut partagé entre ses fils. L'aîné, Jean, obtint une partie de la basse Saxe, et fut la tige des ducs de Saxe-Lauenbourg, qui disparurent en 1689. Le plus jeune, Albert II, reçut la haute Saxe, et fit sa résidence à Wittenberg. La ligne de Saxe-Wittenberg qui, depuis ce prince, exerça des droits électoraux, sans, du reste, donner à son duché un grand éclat, s'éteignit en 1422, dans la personne d'Albert III, surnommé le Pauvre (\*).

#### ÉLECTORAT DE SAXE.

FRÉDÉRIC LE BELLIQUEUX (1123-1128).

*Commencement du règne de Frédéric le Belliqueux.* — Il ne manqua pas de prétendants à la succession vacante. D'abord ce fut Éric IV, duc de Saxe-Lauenbourg, qui réclama le duché de Saxe et le grand maréchalat de l'Empire, comme descendant d'Albert I<sup>er</sup>. Mais l'empereur Sigismond n'eut aucun égard à sa demande, et pour récompenser Frédéric le Belliqueux, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe, qui lui avait fourni des troupes et de l'argent contre les Hussites, il lui conféra, le 6 juin 1123, l'électorat de Saxe, avec le le bourgraviat de Magdebourg et le comte de Brehne. Frédéric de Hohenzollern, électeur de Brandebourg, vint, il est vrai, former une nouvelle opposition au nom de son fils Jean, qui avait épousé la fille de Rodolphe III, avant-dernier duc ascanien, et s'empara même de Wittenberg et de ses environs. Il restitua pourtant ses conquêtes, moyennant une forte somme d'argent. Ainsi, la maison de Wettin en Misnie resta définitivement en posses-

sion de la Saxe, que ses descendants gouvernent encore de nos jours. Sous cette ère nouvelle, la Saxe, augmentée de la Misnie et de la Thuringe, eût pu reconquérir l'influence politique qu'elle avait exercée sous les ducs guelfes, si des partages n'étaient pas venus bientôt arrêter encore le développement de sa puissance.

*Origine de la nouvelle maison électorale de Saxe, et histoire de la Misnie et de la Thuringe, depuis le dixième siècle jusqu'à leur réunion à l'électorat en 1123.* — La maison de Wettin avait pour auteur Conrad le Grand ou le Pieux, qui, en 1123, ou en 1127 selon d'autres, reçut par investiture le margraviat de Misnie. Cette contrée avait été érigée en marche au dixième siècle, pour servir de barrière contre les incursions des Normands et des Slaves. Ses premiers margraves, Aiddag et Eckard I<sup>er</sup>, eurent à lutter contre les ducs de Bohême (984-1002); d'autres, comme Gunzelin, frère d'Eckard I<sup>er</sup>, et Hermann et Eckard II, neveux de ce dernier, se disputèrent successivement le pouvoir (1002-1046). Puis, après avoir appartenu à Guillaume, comte d'Orlamunde en Thuringe, et à Otton le Pieux, son frère (1046-1067), à Eckbert I<sup>er</sup> et à Eckbert II, comtes de Brunswick (1067-1090), la Misnie échut à Gertrude, sœur d'Eckbert II, qui gouverna jusqu'à la majorité de son fils, malgré les calomnies qu'on avait répandues contre la naissance de cet enfant. Dès que Henri le Jeune se sentit en âge de venger son injure, il fit un appel à ses vassaux, et marcha contre les calomniateurs de sa mère, parmi lesquels Conrad de Wettin s'était montré un des plus acharnés. Conrad fut vaincu, fait prisonnier, et enfermé à Jena dans une cage de fer, où il languit jusqu'à ce que Henri mourût empoisonné. Quoiqu'il réclamaît alors la Misnie, comme petit-fils de Mathilde, fille d'Eckard I<sup>er</sup>, Henri V en disposa en faveur de Wiprecht le Riche, margrave de Lusace et gendre de Wratislas, roi de Bohême, qui lui avait constitué en dot

(\*) Les autres successeurs d'Albert II avaient été : Rodolphe I<sup>er</sup> (1128 ou 1138-1156), Rodolphe II (1156-1170), Wenceslas (1170-1188), Rodolphe III (1188-1198).

les pays de Budisdin (Bautzen) et de Nisani (Dresde). Wiprecht, tour à tour pèlerin et guerrier, ami de l'Empereur et rebelle, également fameux par ses dévotions à Rome, à Compostelle, et par ses exploits en Pologne, en Bohême, ne sut pas conserver sa province et mourut dans un couvent. L'empereur saxon Lothaire aida puissamment Conrad à se mettre en possession du margraviat de Misnie, auquel vinrent s'ajouter successivement la Lusace et le comté de Rochlitz. Nous retrouvons ensuite Conrad, combattant en preux chevalier à Ancône, en 1136, prêtant son bras au duc de Saxe contre Albert l'Ours, faisant un pèlerinage à la terre sainte, prenant part, en 1146, à une expédition en Pologne, en 1147, à une croisade contre les Obotrites, expiant ses fautes par les jeûnes, la prière et l'aumône, et enfin partageant ses possessions entre ses enfants, pour aller mourir au couvent de Petersberg, près du tombeau de sa femme (1157). Le margraviat de Misnie s'étendait alors des frontières de la Bohême et de la Lusace jusqu'à la Mulde, et renfermait entre autres villes Dresde, Tharand, Freyberg, Chemnitz, Rochlitz, Torgau. Quant à la ville de Meissen, qui lui a donné son nom, elle appartenait aux bourgraves de Misnie, princes d'empire qui parurent au douzième siècle et s'éteignirent en 1426. Sous *Otton le Riche*, fils de Conrad, le hasard fit découvrir les mines d'argent de Freyberg, et le pays devint tout à coup florissant, de sauvage et de désert qu'il était. Otton employa ces trésors inespérés à doter des églises et des couvents, à fortifier ses villes, à racheter des domaines dans la Thuringe. Mais ses envahissements lui attirèrent des démêlés avec le landgrave Louis III, de Thuringe. Fait prisonnier par son ennemi, il ne recouvra la liberté que pour être jeté dans les fers par son propre fils *Albert*, mécontent d'un testament qui lésait ses droits au profit de *Dietrich*, son frère cadet. La querelle fut longue et acharnée, et ne se termina que par la médiation de l'empereur Henri.

Otton étant mort, peu de temps après la réconciliation, en 1189, laissa la Misnie à *Albert le Superbe*, qui guerroya encore contre Dietrich. Celui-ci fut forcé d'aller attendre en Palestine la mort de son frère; et lorsqu'il revint en 1195 pour recueillir sa succession, il la trouva envahie par l'empereur Henri VI, qui la garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1197. Des lors *Dietrich* put exercer paisiblement ses droits; il disputa ensuite à Albert de Brandebourg la basse Lusace, qu'il obtint d'*Otton IV* moyennant quatre mille marcs d'argent, eut des démêlés avec sa noblesse, et mourut empoisonné par un médecin vendu à ses ennemis (1220). En 1247, son fils *Henri l'Illustre* acquit par investiture le landgraviat de Thuringe.

Cette province, dont nous avons plus haut suivi l'histoire jusqu'en 910, et qui est la seule de la Saxe moderne qui ait jamais appartenu aux Saxons, avait été réunie en 919 à la couronne, et reconstituée en margraviat à la fin du même siècle, au profit du seigneur de Brunswick. Ce margraviat, qui s'étendait entre la Misnie et la Saale, et renfermait entre autres les villes de Leipzig, Pegau, Delitzsch, Luckau, Altenbourg, et les évêchés de Naumbourg et Mersebourg, s'était éteint en 1090 par la mort d'*Eckbert II*, qui était aussi margrave de Misnie et seigneur de Brunswick. Mais il existait aussi un comté de Thuringe, dont le chef-lieu était Sangershausen, et un landgraviat de Thuringe, qui, par son étendue, était plus important, car il s'étendait non-seulement sur une grande partie de ce que nous appelons aujourd'hui le duché prussien de Saxe, et sur les duchés de Weimar, Gotha, Eisenach et les principautés de Schwartzbourg, mais encore sur une partie de la Hesse. En 1130, le comté appartenait à Louis III, petit-fils de Louis le Barbu et arrière-petit-fils de Charles de Lorraine (\*), dernier rejeton de la race

(\*) Louis le Barbu vint s'établir en Thuringe vers 1039, dans un district du duché de Gotha, nommé la Loibe déserte, et mou-

carlovingienne, exclue du trône de France. La dignité de *landgrave* appartenait à *Hermann II*, de *Winzenbourg*; mais celui-ci ayant été à cette époque proscrit par la diète de *Quedlinbourg*, *Lothaire* conféra le *landgraviat* à *Louis III*, qui mourut en 1140.

*Louis IV*, son successeur, surnommé *de Fer*, disent les historiens, parce qu'il était toujours vêtu d'une cuirasse, mérita bien aussi ce surnom pour avoir fait peser rudement son joug sur la noblesse. Ayant vaincu les seigneurs révoltés contre lui, il les attela quatre à quatre à une charrue, et les obligea de labourer un champ. En 1168, se sentant près de mourir, il les fit appeler, et leur commanda, sous peine de la corde, de porter son cadavre sur leurs épaules, à une distance de plusieurs milles jusqu'à sa sépulture; et ils exécutèrent cet ordre posthume, tant était profonde la crainte que le *landgrave* leur avait inspirée de son vivant, et celle que leur donnaient encore ses fils *Louis*, *Hermann*, et *Frédéric*, comte de *Ziegenhagen*.

*Louis V*, l'aîné d'entre eux, fut un des princes qui, en 1180, prirent les armes contre *Henri le Lion*, et profitèrent de sa ruine. Il réunit alors à ses États, à titre de fief impérial, le comté palatin de *Saxe*, qu'il tenait déjà comme arrière fief (\*). Après avoir guerroyé encore avec *Bernard*, comte d'*Anhalt*, avec *Otton le Riche*, *margrave de Misnie*, avec *Conrad*, archevêque de *Mayence*, *Louis* suivit l'*Em-*

rut en 1056, laissant deux fils, *Louis II le Sauter*, qui continua les *landgraves*, et *Bérenger*, qui eut le comté de *Sangershausen*, et fut la souche des comtes de *Hohenstein*. *Louis III* était fils de *Louis le Sauter*.

(\*) Ce palatinat, dont le territoire était situé dans les environs d'*Allstedt*, de *Querfurt* et d'*Eisleben*, entre l'*Unstrutt* et la *Saale*, était devenu héréditaire vers le milieu du onzième siècle dans la famille de *Goserk*, après l'extinction de laquelle, en 1083, il avait passé à celle de *Sommersenburg*, qui disparut en 1180. Les comtes palatins de *Saxe* tenaient leurs assises à *Grona-Werla* (plus tard à *Goslar*), *Wallhausen*, *Allstedt* et *Mersebourg*.

pereur en terre sainte, et mourut dans l'île de *Chypre* en 1193. On l'avait surnommé *le Débonnaire*.

*Hermann I<sup>er</sup>*, son frère et son successeur, créé palatin de *Saxe* par l'empereur *Frédéric I<sup>er</sup>*, son oncle, vit la *Thuringe* envahie et ravagée plusieurs fois par les deux compétiteurs *Philippe de Souabe* et *Otton de Brunswick*, entre lesquels il flotta longtemps. Enfin, en 1210, voyant *Otton* excommunié par *Innocent III*, il fit contre lui une alliance avec *Philippe Auguste de France*, et *Otton*, pour se venger, vint mettre le pays à feu et à sang. *Hermann* mourut à *Gotha* en 1215. Il était grand protecteur de la poésie des *Minnesinger*.

Son fils aîné, *Louis VI*, dit *le Saint*, fut, comme ses prédécesseurs, inquiété par les archevêques de *Mayence*. Ayant résolu de faire le voyage de la *Palestine* avec *Frédéric II*, il mourut à *Otrante* en 1227. Sa femme était cette *Élisabeth de Hongrie*, que l'*Église* honore aussi du nom de sainte.

*Hermann II*, son fils, n'eut que le nom de *landgrave*, car ses deux oncles et tuteurs, *Henri Raspon* et *Conrad*, s'étaient approprié et partagé ses États. Le premier avait pris pour lui la *Thuringe*, et cédé la *Hesse* au second.

*Hermann* étant mort sans enfants, en 1241, *Henri Raspon* recueillit son héritage. A la fois *landgrave de Thuringe*, palatin de *Saxe* et seigneur de *Hesse*, il était un des princes les plus puissants de l'*Allemagne*; aussi fut-il un de ceux auxquels *Innocent IV*, après avoir déposé *Frédéric II*, offrit la couronne impériale (\*). *Henri* refusa d'abord : « Il était trop vieux et n'avait pas d'enfants, ni d'amis puissants capables de le soutenir; ses richesses, d'ailleurs, ne suffisaient pas aux frais d'une guerre. » Mais le pape ayant insisté et promis de pourvoir à tout, *Raspon* se laissa tenter. Une assemblée d'évêques le nomma roi des *Romains* (1246). Les moines prêchè-

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 322 et suiv.

rent partout la croisade contre Frédéric; le légat distribua des indulgences, Innocent lui fit remettre 25,000 marcs d'argent. Par ces moyens, l'anti-César, le roi des prêtres, comme l'appelait le peuple, rassembla une armée, avec laquelle il battit d'abord, près de Francfort, Conrad, le second fils de l'Empereur. Mais, défait dans une bataille décisive près d'Ulm, il se hâta de regagner la Thuringe, où le chagrin et les fatigues le firent mourir pendant le carême de l'an 1247. Avec lui finirent les Carlovingiens de Thuringe. Comme nous l'avons dit plus haut, le margrave de Misnie et de Lusace, *Henri l'Illustre*, fils de Jutta, sœur consanguine de Raspon, prit alors possession du landgraviat. Il prétendit aussi aux biens alleux situés dans la Hesse; mais Sophie, duchesse de Brabant et fille du landgrave Louis le Saint, les lui disputa. Une longue guerre s'ensuivit, dans laquelle Sophie eut pour alliés Albert de Brunswick et plusieurs autres seigneurs. Henri fut réduit à se réfugier en Bohême, jusqu'au moment où ses fils remportèrent une victoire décisive en 1263, à Resenstadt sur l'Elster. Enfin, en vertu d'un traité de paix conclu l'an 1265, la Hesse fut abandonnée à la duchesse de Brabant, et la Thuringe avec le palatinat de Saxe resta au margrave de Misnie.

La réunion de deux provinces aussi considérables agrandit le territoire de la maison de Wettin, sans augmenter sa puissance, parce que, fidèle à l'habitude funeste des chefs de famille de son époque, Henri l'Illustre crut devoir partager ses États avec ses fils, près de trente ans avant sa mort. L'aîné, *Albert*, que l'histoire a flétri du surnom de *Méchant* ou *Dégénéré* (*der Unartige*), eut, vers 1260, la Thuringe avec le palatinat de Saxe. *Dietrich* ou *Thierry* reçut l'Osterland ou l'Autriche (ancien margraviat de Thuringe), dont la capitale était Landsberg, près de Leipzig. Henri se réserva la Misnie avec la basse Lusace. Ce partage devint une source de désastres pour la maison de Misnie. Les deux frères furent bientôt aux prises : l'aîné tira

même l'épée contre son père, et sa vie n'offrit plus qu'un tissu d'égarements criminels. Marié à la vertueuse Marguerite de Hohenstaufen, fille de l'empereur Frédéric II, dont il avait trois fils, Henri, Frédéric et Dietrich, communément appelé Dietzmann, il lui préférait une concubine, Cunégonde d'Eisenberg, qui lui avait donné un quatrième fils, nommé Albert ou Apicius. Sa passion coupable et la prédilection qu'il portait à cet enfant le poussèrent d'abord à donner l'ordre d'assassiner Marguerite, qu'une protection divine sembla sauver de la mort (\*), puis à tenter de dépouiller ses fils légitimes de leur héritage. De là naquit entre le père et les enfants des guerres longues et désastreuses.

*Thierry*, second fils de Henri, mourut en 1285 avant son père, et eut pour successeur son fils *Frédéric*, surnommé *Tatta* ou le Bègue, décédé sans postérité en 1291.

Henri l'Illustre eut encore dans un âge avancé, et d'une troisième épouse, un fils désigné sous le nom de *Frédéric le Petit*, ou sous celui de *Frédéric de Dresde*, parce qu'il lui abandonna cette ville de son vivant.

La mort de Henri, arrivée en 1288, fut le signal de nouveaux troubles. Ses deux héritiers, *Albert le Dégénéré* et *Frédéric Tatta*, eurent à combattre, l'un contre son propre fils *Frédéric le Mordu*, l'autre contre *Dietzmann*. Tatta finit par céder à son cousin la basse Lusace. Quant à Frédéric le Mordu, il surprit son père, l'enferma à Rochlitz, et ne lui rendit la liberté que moyennant la cession de Freyberg avec toutes ses mines, de Torgau, de Grossenhain et de plusieurs autres villes. La paix était à peine rétablie qu'elle fut encore rompue, parce

(\*) L'assassin cédant au remords lui découvrit le complot. La princesse n'eut que le temps de se faire descendre par des cordes du haut du château, et de se sauver dans un couvent à Francfort, où elle mourut en 1270. En embrassant son second fils, la pauvre mère, égarée par la douleur, lui mordit tellement la joue, qu'il en garda la marque toute sa vie, et fut surnommé *le Mordu*.

que Albert, pour enrichir le fils de Cunégonde, engageait ou vendait une province, un domaine après l'autre. Ces longues contestations ne furent terminées qu'en 1310 par l'empereur Henri VII et par son fils Jean de Bohême. Le vieil Albert étant mort en 1314, *Frédéric le Mordu* fit si bien, en héritant de Tatta, de son père, de Frédéric le Petit, en tirant habilement profit de ses victoires sur l'empereur Albert d'Autriche, en épousant une princesse qui lui apporta en dot le cercle de Neustadt, et en rachetant divers domaines de ses voisins, qu'il se retrouva maître de toutes les anciennes possessions de Henri l'Illustre, excepté la basse Lusace vendue par Dietzmann, en 1303, à la maison de Brandebourg; et si à la suite d'une guerre malheureuse contre Waldemar, électeur de Brandebourg, il éprouva des pertes considérables, il sut les réparer toutes, après la mort de Waldemar, en 1319, et de son frère Jean, en 1320. Ce prince, auquel on doit reconnaître des qualités supérieures, mourut en 1324 des suites d'une attaque d'apoplexie.

*Frédéric II le Grave*, son fils et son successeur, régna jusqu'en 1349, et fit, entre autres acquisitions ou rachats importants, ceux de Chemnitz, Zwickau, Altenbourg, Orlamunde, Weimar, Saalfeld et Landsberg.

Ses fils, *Frédéric III le Sévère* ou le *Vaillant*, *Balthasar* et *Guillaume I<sup>er</sup> le Borgne*, offrent pour la première fois, après une si triste série de dissensions de famille, l'exemple d'une sage concorde.

Frédéric l'aîné, âgé de dix-huit ans, gouverna seul les États réunis qu'il posséda par indivis avec Balthasar et Guillaume. Aussi les forces des trois frères ne s'épuisèrent-elles pas en guerres inutiles et désastreuses, et furent-elles consacrées à l'agrandissement de leur territoire et à la consolidation de leur puissance. Ainsi ils acquirent, soit par des mariages, soit par leurs trésors, soit par leur épée, Cobourg, Sonnenberg, Neustadt, Hildburghausen, Eisfeld, le bourgaviat de Grotzsch, une partie du cercle du Vogt-

land (\*), et plusieurs autres villes et seigneuries. Ce furent les trois frères qui, après une guerre malheureuse contre Albert de Brunswick, conclurent le 1<sup>er</sup> juin 1373 le fameux pacte de confraternité entre les maisons de Misnie et de Hesse. Ce pacte, ratifié par l'empereur Charles IV, avait pour objet la succession mutuelle des deux maisons, si l'une d'elles venait à s'éteindre; et, ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'aujourd'hui, après plus de quatre siècles et demi, il subsiste encore et réglerait probablement, le cas échéant, la succession des deux maisons (\*\*). En 1376, ne voulant laisser après eux aucun sujet de querelles, ils dérogèrent à leur ancienne transaction, en ce que, sans partager le gouvernement, chacun des trois frères eut la jouissance de son tiers dans le territoire. La mort de Frédéric le Sévère, arrivée en 1381, donna ensuite lieu à un partage définitif conclu l'année suivante à Chemnitz, et en vertu duquel les trois jeunes fils du défunt reçurent l'Osterland avec quelques autres districts, Balthasar toute la Thuringe, et Guillaume I<sup>er</sup> toute la Misnie, excepté Freyberg et ses mines, dont l'administration resta indivise. De ces cinq princes, *George*, le plus jeune des fils de Frédéric le Sévère, mourut le premier en 1481, et sa part accrut celle de ses frères *Frédéric le Belliqueux* et *Guillaume II*.

La famille de Guillaume I<sup>er</sup> s'éteignit en 1407. *Frédéric le Pacifique*,

(\*) Le Vogtland, terre des *avoués* ou *préfets*, était ainsi appelé parce que ses propriétaires les comtes de Glizberg, dont les descendants prirent le nom de Reuss, possédaient héréditairement la dignité d'*avoué*. Il comprenait, outre les possessions de la maison de Reuss et d'autres seigneuries, ce que l'on nomme aujourd'hui les cercles de Vogtland et de Neustadt.

(\*\*) Le 29 avril 1457, la maison de Brandebourg-Hohenzollern fut aussi admise dans la confraternité. Mais cette adjonction n'a jamais été ratifiée par le chef de l'Empire. Voyez sur le pacte de confraternité, Schœll, *Histoire des États européens*, t. VIII, p. 75 et suiv.

qui, en 1406, avait succédé à son père Balthasar, ne régna que par son épouse Anne, et mourut sans enfants en 1439, laissant ses États à Frédéric, devenu électeur de Saxe.

La branche d'Osterland montra plus de vigueur. Il lui était réservé non-seulement de réunir les parties éparses des possessions des Wettin, mais d'élever le duché de Saxe à l'électorat. Le plus distingué des princes de cette branche fut Frédéric le Belliqueux, qui partagea d'abord le pouvoir avec ses frères, leur survécut et perpétua leur nom. En 1409 il fonda, avec Guillaume II, l'université de Leipzig, où affluèrent les étudiants allemands que la haine des Bohèmes avait éloignés de Prague. Frédéric assistait au concile qui prononça la condamnation de Huss ; mais il protesta, par son absence, contre l'exécution du jugement. Il fut cependant obligé de prendre les armes contre les nouveaux sectaires, qui s'étaient déjà emparés de Budissin (Bautzen), et menaçaient la Misnie. Il prêta son appui à l'Empereur, et lui fit remporter de fréquents avantages ; aussi en fut-il récompensé en 1423, comme nous l'avons vu plus haut.

*Suite du règne de Frédéric le Belliqueux.* — Après avoir vaincu les difficultés qui s'opposaient d'abord à son installation et avoir hérité de la part de son frère Guillaume II, mort en 1425, le nouvel électeur continua à prendre une part très-active à la guerre des Hussites, dont presque tout le fardeau retomba sur lui. Le 15 juin 1426, il laissa douze mille de ses Saxons sur le champ de bataille d'Aussig (\*). L'année suivante, il en perdit encore plus de dix mille sous les murs de Mies, et vit les Hussites ravager la Misnie et la Lusace. Frédéric ne survécut pas à ce désastre : il expira le 4 janvier 1428.

**FRÉDÉRIC II LE DÉBONNAIRE (1428-1464)  
ET GUILLAUME III (1428-1482).**

Frédéric était l'aîné des quatre fils que Catherine de Brunswick avait don-

nés à son mari : il fut investi de l'électorat, et gouverna d'abord en commun avec ses frères. Cependant son père lui avait légué avec son héritage la guerre à poursuivre contre les Hussites. Ces redoutables ennemis, conduits par Procope, envahirent la Misnie en 1429. Promenant la dévastation depuis Berisa, Diepholz-Wald et Dresde jusqu'à Scharfenberg, chassés de Dresde par Frédéric, ils reprirent l'avantage dans plusieurs combats où périrent maints braves chevaliers. En 1430, de nouvelles bandes inondèrent le pays ; 400 villes et châteaux et 1400 villages furent pillés, et 3000 voitures furent chargées du butin. Ce fut en vain que l'Empire réunit toutes ses forces pour venir au secours de la Saxe ; ses efforts se brisèrent dans la journée de Riesenbourg (14 août 1431). Les dévastations cessèrent lorsque Sigismond eut résolu de recourir aux voies de conciliation, et les princes de Saxe purent songer à augmenter leurs possessions. Comme aucun d'eux ne forma lignée, nous ne parlerons pas des partages qu'ils firent à plusieurs reprises. Il suffira de dire qu'après la mort de Frédéric le Pacifique, l'un d'eux, la Thuringe fut l'objet d'une guerre longue et sanglante entre Frédéric II et Guillaume III, et que, en 1451, intervint un traité, par lequel ce dernier recevait la province en litige.

En 1455, il arriva au château d'Altenbourg un événement, qui eût pu entraîner la ruine de la famille électorale, et qui atteste en même temps l'esprit de ces temps barbares (\*). A la cour de l'électeur vivait un brave chevalier, Kunz de Kauffungen, qui lui avait rendu de grands services, et qui, dans la dernière guerre, avait perdu ses domaines en Thuringe, et en avait reçu d'autres en échange dans la Misnie. Après la réconciliation des frères, il refusa de rendre ces biens : on les lui arracha de force. De là un procès

(\*) Le souvenir de cet événement s'est conservé jusqu'à nos jours dans les traditions populaires de la Saxe.

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. II, p. 63 et 64.

devant arbitres, avec l'électeur. Alors il se retira dans les montagnes de la Bohême, menaçant de faire retomber sur les enfants de Frédéric les effets de sa vengeance. Un domestique le tenait au courant de tout ce qui se passait au château d'Altenbourg, où résidait l'électrice Marguerite avec ses deux fils Ernest et Albert, âgés de quatorze et douze ans. Kunz, suivi de quelques complices, vint se cacher aux abords du château, et, dans la nuit du 7 au 8 juillet, il escalada les murs et enleva de leurs lits les jeunes princes, malgré les cris déchirants de leur mère qu'on avait enfermée. Son intention était de les transporter dans son château de Bohême; il confia Ernest à Guillaume de Mosen et à Schoenfels, qui prirent la route de Zurikau. Lui-même, avec deux compagnons, s'enfuit d'un autre côté. Pendant que l'alarme se répandait dans le pays, et que le tocsin sonnait de toutes parts, Kunz, parvenu au pied du Furstenberg, sur les frontières de Bohême, se crut en sûreté, et permit à l'enfant épuisé de cueillir quelques fraises dans la forêt. Le prisonnier alors se fit connaître à un charbonnier, George Schmidt : celui-ci, armé de son fourgon, attaque les ravisseurs; sa femme fait du bruit, et bientôt d'autres charbonniers accourent et se joignent à lui. Kunz, en se défendant avec fureur, s'embarrasse dans ses éperons, tombe et est fait prisonnier. Mosen et Schoenfels avaient été plus heureux : ils étaient arrivés dans une forêt située derrière Schneeberg, lorsque, effrayés par le mouvement général qu'avait produit le tocsin, ils se cachèrent quelques jours dans la caverne, appelée aujourd'hui caverne des princes. Ce fut là qu'ils apprirent par hasard, de quelques bûcherons, le sort de Kunz. Ils résolurent de rendre leur victime, si l'on voulait leur laisser la vie, et on leur pardonna. Quant à Kunz, il ne tarda pas à subir la peine due à son crime. Il fut décapité le 14 juillet.

Frédéric vécut paisiblement jusqu'en 1464, tandis que Guillaume III menait une existence aventureuse, et faisait

en terre sainte un pèlerinage qui ne le rendit pas meilleur.

ERNEST ET ALBERT (1464-1486).

Ernest et Albert succédèrent à Frédéric, de telle manière que le premier régna seul dans l'électorat et le duché de Saxe, et, conjointement avec le second, dans le reste du territoire. En 1482, ils s'enrichirent de la succession de leur oncle Guillaume, décédé sans enfants, et résolurent d'en faire le partage. Suivant la loi des Saxons, ce fut l'aîné qui déterminait les lots, et Albert eut le choix.

Au grand désappointement d'Ernest, Albert prit la part qui contenait la Misnie, le margraviat de Landsberg, l'Osterland et le cercle du Vogtland, avec dix-sept villes en Thuringe. A l'aîné revinrent l'électorat et le duché de Saxe (c'est-à-dire le cercle de Wittemberg), un nombre à peu près égal de villes de Thuringe, avec Cobourg, Saalfeld et Hildburghausen, et 50,000 florins d'or. Les mines restèrent en commun. Le recez de partage fut signé à Leipzig le 26 août 1485.

Ainsi, pour le malheur de la Saxe, la maison de Wettin se divisa en deux lignes qui existent encore aujourd'hui : la *ligne Ernestine* et la *ligne Albertine*, dont les possessions une fois disjointes n'ont plus été réunies. Les princes de Thuringe résidèrent à Wittemberg, et ceux de Misnie à Leipzig ou à Dresde.

*Ligne Ernestine de 1486 à 1547.*

FRÉDÉRIC V LE SAGE (1486-1525).

Ernest étant mort en 1486, des quatre fils que lui avait donnés Elisabeth de Bavière, Frédéric, l'aîné, lui succéda seul dans l'électorat, et conjointement avec le quatrième, *Jean le Constant*, dans les autres possessions. Ses contemporains et la postérité l'ont honoré avec raison du surnom de *Sage*. Ce prince, aussi prudent et éclairé qu'il était juste et bon, fut choisi pour être chef du conseil et gouverneur général de l'Empire, pendant l'absence de Maximilien I<sup>er</sup>. Ce fut lui qui, en



1502, fonda l'université de Wittemberg, la rivale de Leipzig. Parmi les professeurs qu'il y établit, se trouva Martin Luther. On sait que Frédéric, affligé de voir les émissaires du saint-siège ruiner son pays, et d'ailleurs jaloux de conserver le principal ornement de son université naissante, accorda au hardi réformateur une protection sans laquelle il eût sans doute éprouvé le sort de Jean Huss. Aussi l'exposé du rôle brillant qu'il a joué, surtout après la mort de Maximilien, appartient-il plus particulièrement à l'histoire de la réforme (\*). Ajoutons seulement, comme un autre titre de Frédéric à l'admiration de la postérité, qu'en 1519 il avait refusé la couronne impériale, pour donner sa voix à l'archiduc Charles, qui prit alors le nom de Charles-Quint. La guerre des anabaptistes et des paysans finissait, étouffée dans le sang, quand Frédéric mourut le 5 mai 1525, après avoir reçu la communion sous les deux espèces, et l'extrême-onction.

#### JEAN LE CONSTANT (1525-1532).

Son successeur, *Jean le Constant*, déclara publiquement son zèle ardent pour les doctrines nouvelles qu'accueillaient avec empressement toutes les populations de la Saxe, et seconda Luther dans l'organisation de son Église. Les partis commençant à se dessiner de plus en plus, l'électeur de Saxe se montra, avec le landgrave de Hesse, à la tête des protestants. Cependant l'Empereur avait convoqué la diète à Augsbourg (\*\*) (1530). Il paraît que Jean hésita à s'y présenter, craignant pour sa liberté. Il y vint néanmoins, accompagné de Melanchthon, de Spalatin et de Jonas; quant à Luther, encore frappé par l'édit de Worms, il l'avait conduit au château de Cobourg, d'où il pouvait facilement correspondre avec les théologiens protestants. Le 25 juin, la confession de foi fut lue par Melanchthon et présentée à Char-

les-Quint par l'électeur de Saxe. Mais les parties intéressées se séparèrent plus acharnées que jamais l'une contre l'autre. On pouvait dès lors prévoir que l'épée serait appelée à décider la question, et les princes protestants, voulant pourvoir à leur défense commune, formèrent pour six années la confédération appelée *ligue de Smalcalde* (1531), à laquelle prirent part Jean de Saxe, Philippe de Hesse, Ernest de Brunswick, Wolfgang d'Anhalt, plusieurs autres princes et onze grandes villes libres. Jean et Philippe en furent nommés chefs à Francfort. Sur ces entrefaites, l'électeur Jean mourut à Schweidnitz le 16 août 1532. Il devait le surnom de *Constant* à son zèle pour la réforme. Luther avait l'habitude de dire de lui : « Il a la « bonne foi, comme son frère avait la « sagesse; la réunion de ces deux qualités ferait un prodige. »

#### JEAN-FRÉDÉRIC LE GÉNÉREUX (1532-1547).

La vie de Jean-Frédéric, dernier électeur de la maison Ernestine, fut une époque mémorable pour la Saxe. L'éducation de ce prince, né à Torgau le 30 juin 1503, avait été confiée au savant théologien Spalatin et à Crosner. Ces habiles instituteurs cultivèrent et enrichirent son esprit, mais ils ne purent le corriger d'une sorte de fermeté qui dégénérât souvent en opiniâtreté; et ce défaut, tout en faisant de lui un énergique défenseur de la réforme, l'entraîna dans tous les malheurs qui le frappèrent, lui, sa famille et son pays.

De toutes parts commençait à se former et à gronder sourdement un orage désormais inévitable. Dès 1531, comptant sur l'appui de la France, la Saxe et la Bavière s'étaient liguées contre l'élection de Ferdinand, comme roi des Romains.

En 1542, Philippe de Hesse et Jean-Frédéric s'emparèrent de Wolfenbuttel et de tout le pays de Brunswick, d'où ils chassèrent le duc Henri le Jeune, qui s'était montré l'adversaire déclaré de la réforme et de la ligue de Smalcalde. L'Empereur et les catholi-

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 182 et suiv.

(\*\*) Ibid., p. 227 et suiv.

ques étaient dans une extrême inquiétude. Heureusement pour eux, les chefs de l'union perdirent le temps en vaines protestations, au lieu d'agir. D'ailleurs, Jean-Frédéric était empêché par les discordes dont sa propre maison était le foyer. Il redoutait déjà son jeune cousin, Maurice, de la branche Albertine, qui, quoique protestant, ne voulait rien faire pour la ligue de Smalcalde, et affichait trop d'indépendance pour être d'accord avec le chef de la famille. Les deux princes, comme pour prélude à la grande querelle qui bientôt devait s'élever entre eux, avaient armé l'un contre l'autre, et leurs troupes étaient en présence quand le landgrave de Hesse les réconcilia, le 10 avril 1542 (\*).

Les princes protestants étaient alors pleins de sécurité : l'électeur de Saxe se livrait aux plaisirs de la paix et aux soins de l'administration, s'arrogeant la direction de la réforme et s'enrichissant par des sécularisations. Sur ces entrefaites, la paix de Crespy avait été conclue avec la France (1544), l'Empereur tourna toute son activité vers les affaires de l'Allemagne et les intérêts de la religion catholique, et Jean-Frédéric put prévoir le danger qui menaçait les confédérés ; néanmoins sa confiance en Dieu était plus grande que sa prudence. Les rois de France et d'Angleterre avaient offert, à Worms, aide et assistance aux protestants ; mais il répugnait à l'électeur d'accepter une pareille alliance, qui, pensait-il, ne pouvait être bénie du ciel et deviendrait plutôt dangereuse pour la réforme.

Le vieux Luther avait cessé d'exister quelque temps avant que la tempête éclatât sur l'Allemagne. Il était mort le 18 février 1546, à Eisleben, sa ville natale, comme si la Providence eût voulu lui épargner le spectacle déchirant d'une catastrophe qu'a-

vaient amenée ses doctrines, et que ses efforts constants avaient tendu à prévenir. Après avoir commencé ses armements, l'Empereur vint présider la diète de Ratisbonne, qui s'ouvrit le 5 juin, et où l'on ne vit paraître, au milieu des partis déjà nettement tranchés, ni Philippe, ni Jean-Frédéric.

Les princes protestants comprirent bientôt qu'il importait de ne pas se laisser prévenir, et, agissant avec une merveilleuse promptitude, ils réunirent leurs forces, et publièrent une déclaration de guerre à la suite d'une entrevue de Philippe et de Jean-Frédéric, à Ichtershausen (4 juillet 1546). Charles fut d'abord effrayé de l'activité de ses adversaires, et mit, dès le 20 juillet, les deux chefs de la ligue au ban de l'Empire ; mais il cessa de craindre quand, à l'ouverture de la campagne, il vit qu'il n'y avait chez eux ni union, ni activité, ni plan de conduite. Philippe et Jean-Frédéric, qui, placés à la tête de 70,000 combattants et de 112 canons, auraient pu anéantir Charles avec ses 5000 hommes, négligèrent l'occasion de l'enfermer à Ratisbonne, et lui laissèrent le temps de se retirer à Landshut. Tandis que les confédérés temporisaient et s'occupaient de misérables querelles sur la préséance, l'Empereur recevait de nombreux renforts et arrivait à Ingolstadt. Là encore on lui laissa le temps d'augmenter le nombre de ses troupes, jusqu'au moment où il fut en état de prendre l'offensive. Alors l'armée de la ligue se vit obligée de battre en retraite non sans essayer des pertes continuelles, et chacun voulant faire prévaloir son avis, on n'en adopta aucun. Seulement on s'accorda sur un point, c'est que les événements étaient à la disposition de la Providence divine.

Le succès avait déjà favorisé les armes de l'Empereur dans la haute Allemagne, lorsqu'il fit courir, dans le camp ennemi, le bruit que l'électorat de Saxe était envahi par les Impériaux, sous les ordres de Ferdinand et par les troupes de Maurice. En effet, cette

(\*) On nomme cette courte mésintelligence la *guerre des flans*, parce que les soldats des deux armées purent retourner chez eux pour manger les flans qu'on préparait pour la fête de Pâques.

nouvelle ne tarda pas à se confirmer. Maurice, chef depuis 1541 de la ligne Albertine, convoitait dès longtemps les possessions de la branche aînée, et surtout l'électorat. Marchant froidement vers le but que lui marquait son ambition, il se sépara toujours de ses coréligionnaires et de son cousin pour lesquels ses talents et sa prudence eussent fait de lui un allié précieux, et rechercha l'amitié de l'Empereur. Celui-ci entretenait habilement les espérances qu'il avait conçues, et signa un traité secret avec lui. Aussi, lorsque Maurice vit les confédérés battre en retraite, il crut inutile de dissimuler plus longtemps, et se jeta sur l'électorat, sous prétexte d'exécuter l'arrêt de proscription prononcé contre son cousin. Dès ce moment, rien ne put retener Jean-Frédéric; il vola à la défense de ses États, presque entièrement envahis. Ses succès ne furent pas moins rapides que ne l'avaient été ceux de Maurice. En très-peu de temps il balaya le pays, et défait un corps de 6000 hommes qu'amenait le margrave Albert de Brandebourg. Maurice, alors, contraint de se réfugier dans les montagnes de la Bohême, et ne possédant plus à son tour que Dresde, Pirna et Leipzig, entama des négociations pour gagner du temps, et Jean-Frédéric se laissa prendre à ce piège.

Au printemps de l'an 1547, l'Empereur, que la mort venait de débarrasser de son ennemi, le roi de France, s'avança rapidement au cœur de la Saxe, à la tête de 35.000 hommes, laissant de côté les villes qui s'opposaient à sa marche; tandis qu'au contraire Jean-Frédéric, complètement aveuglé, dispersait ses forces en divers cantonnements. Aussi quand Charles s'approcha, accompagné de Ferdinand et de Maurice, l'électeur n'avait plus que 10,000 hommes à sa disposition. Renonçant successivement à se retrancher à Meissen et à Wittenberg, il se retira vers Mühlberg, sur l'Elbe. Les Impériaux l'y suivirent, et arrivèrent le 24 avril sur l'autre bord. C'était un dimanche, et l'électeur, bien loin de se douter que l'Empereur fût si près

de lui, était à l'église, quand on vint lui dire que l'ennemi tentait le passage du fleuve. Au lieu de défendre sérieusement la rive et de livrer immédiatement la bataille, il chercha à fuir dans la direction de Wittenberg; mais Charles l'atteignit dans les plaines de Lockau, et l'obligea à accepter le combat. Bientôt ce ne fut plus qu'une déroute, au milieu de laquelle le malheureux électeur, lâchement abandonné des siens, se défendit vaillamment avec quelques compagnons fidèles. Son épée moissonnait les Italiens, les Espagnols, les Hongrois qui l'enveloppaient. Cependant, comme le sang coulait abondamment d'une blessure profonde qu'il avait reçue au visage, il fut enfin obligé de se rendre à un gentilhomme de Misnie, et amené devant l'Empereur qui l'accueillit durement et le remit à la garde de l'Espagnol Alphonse de Vivès. Le lendemain, Torgau ouvrit ses portes; mais Wittenberg, énergiquement défendue par l'électrice Sibylle, refusa de se rendre. Charles se trouvant hors d'état d'en faire le siège, fit alors condamner Jean-Frédéric à mort, dans un conseil de guerre composé d'officiers espagnols et italiens, et présidé par le cruel duc d'Albe. Le malheureux entendit prononcer son arrêt avec un calme stoïque, et sans interrompre une partie d'échecs qu'il avait commencée. Cette sentence ne pouvait être sérieuse; mais, pour en obtenir la commutation, Jean-Frédéric, vaincu par les larmes de sa famille, se vit contraint de signer, le 19 mai, la fameuse capitulation de Wittenberg, en vertu de laquelle il renonça pour lui et ses descendants à la dignité électorale, livra Wittenberg et Gotha, et resta prisonnier de l'Empereur. Tous les biens séquestrés, à l'exception de quelques domaines dont se composèrent ensuite les principautés de Weimar, Eisenach, Cobourg, Gotha et Altenbourg, furent donnés au roi des Romains Ferdinand ou à Maurice. Les fils de Jean-Frédéric devaient recevoir de leur oncle 50,000 florins de rente annuelle, et, des mains de l'Empereur, l'investiture

de ce qui leur serait laissé. Charles entra ensuite à Wittemberg, où il ne voulut pas troubler la paix des cendres de Luther, malgré les sollicitations des catholiques : « Je ne fais pas la guerre aux morts, dit-il, et celui-ci est déjà devant son juge. »

Maurice reçut, le 4 juin, le prix de sa conduite, l'électorat de Saxe, qui depuis est resté dans la ligne Albertine. Quant au malheureux Jean-Frédéric, il fut emmené à la suite de l'Empereur, et demeura captif pendant cinq ans.

*Ligne Albertine, jusqu'à sa promotion à l'électorat (1485-1553).*

ALBERT LE COURAGEUX (1485-1500).

Le long séjour d'Albert à la cour de son oncle maternel, l'empereur Frédéric III, imprima à la politique de cette branche une direction qu'elle suivit pendant plus d'un siècle. Ainsi, après les diètes de Wurzburg et de Francfort, la Saxe ducale, bornée à la Misnie et à une partie de l'Osterland, prit part à la guerre contre Charles le Téméraire, et Albert, par son habileté et sa bravoure, y rendit de grands services à la maison d'Autriche. Il fut encore chef de l'armée du roi des Romains dans la guerre contre Mathias Corvin. Pour le récompenser d'un attachement auquel il semblait même sacrifier les intérêts de son peuple, l'Empereur lui donna en 1486 l'expectative des duchés de Juliers et de Berg, et, en 1489, le gouvernement des Pays-Bas. Pendant que la Saxe ducale, en son absence, était gouvernée par son fils George, Albert s'acquitta de la tâche pénible de pacifier ces provinces, où il snt si bien établir l'autorité, la terreur même de son nom, que les rebelles fuyaient au bruit seul de l'approche du *Roland Saxon*, comme ils l'appelaient. En 1498, il reçut pour prix de ses loyaux services et de ses avances pécuniaires le stathoudérat héréditaire de la Frise, où il plaça son second fils, Henri. Mais cette nouvelle investiture l'impliqua dans une guerre malheureuse avec les Frisons révol-

tés, et le chagrin qu'il en ressentit lui causa une maladie, dont il mourut à Emden le 12 septembre 1500; ses restes furent déposés dans la cathédrale de Meissen.

GEORGE LE BARBU (1500-1539).

Des trois fils d'Albert, George, l'aîné, reçut le duché de Saxe; Frédéric, le dernier, devint grand maître de l'ordre Teutonique; quant à Henri, il devait garder la Frise. Mais il paraît qu'il ne se souciait guère de ce pays, car il en partagea d'abord l'administration avec son frère, tout en restant en Saxe; et, le 30 mai 1505, les deux princes conclurent une transaction, par laquelle Henri renonçait au stathoudérat et recevait les bailliages de Freyberg et Volkenstein, sauf les mines, et, de plus, une rente de 12,000 florins et de douze foudres de vin.

George eut encore à lutter contre les Frisons, qui refusaient toujours de reconnaître l'autorité de la maison de Saxe. Leur capitale, Groningue, assiégée depuis 1501, se rendit, six ans après, à Edzard, comte d'Ostfrise et allié du duc; mais celui-ci garda obstinément sa conquête pour lui. Enfin, en 1515, George crut ne pouvoir mieux faire que de revendre la Frise à l'archiduc Charles, moyennant une somme de 350,000 florins.

Quoique son frère Henri eût embrassé les nouvelles doctrines, dès 1536, George, ennemi juré de Luther, resta attaché à son ancienne croyance, qui perdait tous les jours de son crédit dans ses États, en dépit des mesures sévères qu'il déployait contre le protestantisme. A ce chagrin vint se joindre celui de voir son frère, le protestant, le confédéré de Smalcalde, devenir son héritier présomptif par la mort de ses deux fils Jean et Frédéric. Lui-même mourut le 11 avril 1539.

HENRI LE PIEUX (1539-1541).

Henri, que ses coréligionnaires ont surnommé *le Pieux*, rappela tous ceux que son frère avait bannis pour cause de religion, introduisit dans ses États l'exercice du culte protestant, et mou-

rut en 1541, à l'âge de 68 ans, laissant à ses fils, Maurice et Auguste, le soin de consolider son œuvre.

MAURICE. (1541-1553).

*Maurice*, né le 21 mars 1521, « doit certainement occuper la place la plus distinguée parmi les personnages qui figurent dans l'histoire de ce siècle guerrier. Si, d'un côté, son excessive ambition, sa dissimulation profonde et l'injuste usurpation des États de son parent doivent lui faire refuser des éloges réservés à la vertu, de l'autre, son habileté à concerter ses mesures, sa vigueur dans l'exécution et son bonheur constant le mettent au moins au rang des grands princes (\*). »

Nous avons déjà vu par quelle conduite tortueuse il s'était élevé à l'électorat. Parvenu ainsi au but de son ambition, Maurice se prépara à prendre un rôle tout différent de celui qu'il avait joué jusqu'alors. Si l'Empereur réussissait à accomplir ses projets contre la liberté et la religion de l'Allemagne, l'électeur de Saxe devenait un faible vassal. Quelque audacieuse que fût l'entreprise, il était bien plus glorieux de se placer, comme son prédécesseur, à la tête du parti protestant; Charles avait, du reste, humilié et irrité profondément Maurice en lui refusant la liberté du landgrave de Hesse, son beau-père (\*\*). Dès lors il attendit impatiemment l'heure de la vengeance, cherchant à ménager jusque-là également l'Empereur et les protestants. Comme Magdebourg s'obstinait encore à rejeter l'*interim d'Augsbourg*, système de doctrine provisoire que Charles-Quint prétendait imposer à l'Allemagne protestante, Maurice se fit déferer, en 1550, le commandement de l'armée chargée de faire le siège de cette ville (\*\*). D'abord il dirigea les travaux avec toute la lenteur dont il avait besoin pour mûrir ses

plans et nouer ses intelligences secrètes avec le roi de France Henri II, le fils aîné du landgrave de Hesse et le duc de Mecklembourg. Enfin, après avoir pris la place au bout de treize mois, amusé adroitement l'Empereur par de nouvelles intrigues et achevé tous ses préparatifs, il lève le masque et va se mettre à la tête de son armée en Thuringe. De là il se dirige à marches forcées vers la haute Allemagne, prend possession de toutes les villes qu'il rencontre, et sans s'arrêter longtemps à des négociations qui n'étaient qu'une nouvelle ruse, il force les défilés du Tyrol et arrive devant Inspruck, où Charles-Quint, malade de la goutte, faillit tomber en son pouvoir. Le superbe tyran de l'Allemagne n'eut que le temps de se sauver en toute hâte, la nuit et par un temps affreux, à travers les montagnes, emmenant avec lui l'ancien électeur Jean-Frédéric, à qui il venait de rendre la liberté. Cependant, à la nouvelle de cette irruption soudaine, les Pères du concile de Trente s'étaient dispersés aussitôt, frappés de consternation. Le roi de France, maître de Metz, de Toul et de Verdun, menaçait sérieusement l'Empire; les Turcs entraient en campagne du côté de la Hongrie, l'Espagne était mécontente, la confédération commandée par Maurice pouvait devenir plus menaçante que la ligue de Smalcalde. Ainsi pressé de toutes parts, assiégé du reste par les instances de Ferdinand et par les requêtes de tous les princes de l'Empire, Charles-Quint fut réduit à signer, le 2 août 1556, ce fameux traité de Passau, qui sanctionna les droits des États germaniques, assura leur liberté politique et religieuse, et força Charles de renoncer à toutes ses espérances de domination absolue et héréditaire.

Cependant Albert, margrave de Brandebourg, encouragé peut-être en secret par l'Empereur, refusait seul d'accéder à cette transaction, et continuait à ravager le nord de l'Allemagne avec ses bandes mercenaires. La chambre impériale le mit alors au ban de l'Empire, et requit

(\*) Robertson, Hist. de Charles-Quint, t. IV, p. 209.

(\*\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 239 et suiv.

(\*\*\*) Ibid., p. 243 et suiv.

Maurice et plusieurs autres princes d'exécuter la sentence. On en vint aux mains près de Sievershausen, le 9 juillet 1553. Albert fut complètement battu; mais Maurice reçut une blessure dont il mourut deux jours après dans la trente-deuxième année de son âge.

#### *Ligne Ernestine (1547-1745).*

*Jean-Frédéric I<sup>er</sup> le Magnanime* était depuis cinq ans sous la main de l'Empereur qui le traînait partout à sa suite, ainsi que le landgrave de Hesse, pour renouveler sans cesse leur opprobre et son triomphe, lorsque le traité de Passau vint rendre la liberté à ces illustres prisonniers. Après la mort de Maurice, Jean-Frédéric conçut l'espoir de recouvrer aussi l'électorat dont la capitulation de Wittemberg l'avait dépouillé. Mais tout ce qu'il put obtenir, après d'assez longues discussions, ce fut qu'en portant, sa vie durant, le titre d'*électeur né*, il aurait, outre les terres réservées par le traité de 1547, les villes d'Altembourg, Eisenberg, Neustadt, etc., et quelques autres domaines. Il mourut le 3 mars 1554.

Ses trois fils régnèrent d'abord en commun. Puis le cadet étant mort en 1565 sans postérité, il y eut un nouveau partage, en vertu duquel l'aîné, *Jean-Frédéric II*, fondateur de l'*ancienne maison de Weimar*, eut Weimar, Gotha et Eisenach. S'étant mêlé de l'affaire de Grumbach, l'assassin de l'évêque de Wurtzbourg (\*), il perdit ses dignités et sa liberté en 1566, et survécut vingt-huit ans à sa ruine. Son frère, *Jean-Guillaume*, fondateur de la *branche cadette ou de Cobourg*, lui succéda, et, par suite d'un nouveau partage, il céda à ses deux neveux, en 1572, *Cobourg* et *Eisenach*, qui donnèrent dès lors leur nom à la branche aînée, tandis que lui-même donnait à la sienne celui de *branche de Weimar*. La branche aînée s'éteignit dès 1638, de sorte que la cadette constitua seule alors la maison ducale

de Saxe. Elle-même s'était, en 1603, divisée en deux maisons, la *maison d'Altembourg*, éteinte en 1672, et la *nouvelle maison de Weimar*. Cette dernière se composait, en 1605, de huit frères, dont deux seulement, le troisième et le sixième, eurent lignée et fondèrent deux maisons, entre lesquelles se partagea encore aujourd'hui la ligne Ernestine : savoir, celles de *Weimar* et de *Gotha*. Une troisième, celle d'*Eisenach*, avait disparu dès 1644. Parmi ces huit frères il y eut des hommes remarquables. Le plus célèbre fut le septième, ce *Bernard de Weimar*, qui devint un des héros de la guerre de Trente ans, entra en 1635 avec son armée au service de la France, et nourrit un moment l'espoir de se former une souveraineté en Alsace, espérance qu'il eût peut-être réalisée, si une mort prématurée ne l'eût enlevé en 1639.

*Guillaume*, le fondateur de la ligne des ducs de *Weimar* de la *nouvelle maison*, entra au service de Frédéric V, élu roi de Bohême, prit une part très-active à la guerre de Trente ans, et assista à la malheureuse bataille de Prague, de même que son frère aîné *Jean-Ernest*, qui avait alors cru trouver l'occasion de recouvrer la dignité électoral perdue par son bisaïeul après la bataille de Muhlberg.

*Ernest le Pieux*, chef de la ligne de *Gotha*, était un prince sage, bienveillant, économe, instruit, qui, après avoir combattu sous les mêmes drapeaux que ses frères, sut réparer les maux de la guerre et laisser son pays florissant et accru de nombreux domaines, tels que Altembourg, Eisenbourg, Cobourg, etc. Ses sept fils régnèrent d'abord en commun, mais, en 1681, ils formèrent autant de branches distinctes : celles de *Gotha* (éteinte en 1825), de *Cobourg* (éteinte en 1699), de *Meiningen* (aujourd'hui *Meiningen-Hildburghausen*), de *Roemhild* (éteinte en 1710), d'*Eisenberg* (éteinte en 1707), de *Hildburghausen* (aujourd'hui *Altembourg*); et enfin de *Saalfeld* (ensuite *Cobourg-Saalfeld*, et aujourd'hui *Cobourg-Gotha*).

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 252 et suiv., et plus bas, p. 27.

*Ligne Albertine (1553-1733).*

AUGUSTE (1553-1586).

En mourant, Maurice ne laissait aucun héritier de sa gloire et de ses États. Son frère Auguste lui succéda dans ses biens et dans la dignité électorale, dont il se crut tranquille possesseur par le traité conclu à Naumbourg, en 1554, avec l'ancien électeur Jean-Frédéric.

Cependant, après la mort de Frédéric, il vit encore éclater autour de lui des désordres de toute espèce. D'abord, ce furent les querelles sur le *crypto-calvinisme*, ou doctrine des professeurs de Wittenberg, disciples de Mélanchthon (\*). L'électeur persécuta violemment les sectateurs de cette doctrine, et fit dresser en 1580, pour terminer ces contestations, la *Formule de concorde*. Mais il eut aussi des embarras plus graves : Guillaume de Grumbach, chevalier de Franco-nie, s'était débarrassé par un meurtre de son ennemi, Melchior de Robel, évêque de Wurtzbourg. Mis au ban de l'Empire, il parvint à s'insinuer auprès de Jean-Frédéric, cadet de Gotha (1564), qui lui accorda sa protection (\*\*). Ce prince faible et opiniâtre avait voué une haine implacable à l'électeur, et brillait du désir de recouvrer l'héritage paternel. Grumbach mettant à profit la crédulité et l'ambition du duc, lui promit de le faire nommer électeur, et fit même briller de loin à ses yeux la couronne impériale. Il était convenu qu'on ferait enlever et qu'on empoisonnerait l'électeur. Enfin, un édit impérial ordonna des poursuites contre le criminel conseiller et son imprudent protecteur. L'exécution en fut confiée à Auguste, qui vint assiéger Gotha avec une armée de 40,000 hommes. La place se rendit après une résistance de quatre mois (décembre 1666 — avril 1667). Le duc Jean-Frédéric, aussi malheureux que son père, fut arrêté, et, traîné dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, fut conduit à Vienne pour y su-

bir une étroite captivité qui dura vingt-huit ans et ne finit qu'avec sa vie. Les États du condamné furent donnés à son frère puîné, Jean-Guillaume, sauf quelques bailliages laissés à l'électeur comme indemnité de guerre. Quant à Grumbach et à ses complices, ils furent punis de mort.

Auguste étendit considérablement son territoire par des transactions et des achats. Ainsi il sut se faire allouer par la ligne Ernestine le bailliage de Sachsenbourg et le cercle de Neustadt, et, par l'Empereur, la succession éventuelle dans cinq douzièmes du comté d'Henneberg, s'arrogant l'administration des évêchés de Mersebourg, Naumbourg et Meissen, et racheta aux bourgeois de Misnie et avoués de Plauen les possessions qui formèrent par la suite le cercle du Vogtland. La Saxe doit encore à ce grand prince une excellente organisation de l'administration publique, un nouveau code de lois, des règlements parfaits pour l'exploitation des mines, et surtout l'introduction d'un ordre rare dans les finances. Enfin il embellit et augmenta sa capitale, ainsi que plusieurs autres villes, et encouragea les fabriques et les manufactures. Heureusement pour la Saxe qu'un règne si bien rempli fut assez long. Auguste mourut le 11 février 1586.

CHRISTIAN 1<sup>er</sup> (1586-1591).

Ce prince, né le 29 octobre 1560, avait reçu une éducation distinguée; mais on eut bientôt la preuve que les talents et les vertus dont son père lui avait donné les préceptes et l'exemple ne lui étaient pas échus en partage. La maladie qui le fit descendre dans la tombe ne peut même lui servir d'excuse, puisqu'il trouvait assez de temps et de force pour se livrer aux excès de la table. Son règne si court ne fut guère signalé que par des dissensions religieuses et par le favoritisme du chancelier Krell, qui, accusé d'avoir été le fauteur des calvinistes, fut illégalement jugé et décapité sous le règne suivant, victime de la no-

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 251.

(\*\*) Ibid., p. 252.

blesse qu'il avait offensée. Christian I<sup>er</sup> mourut en 1591.

CHRISTIAN II (1591-1611).

Christian II, fils aîné de Christian I<sup>er</sup> et de l'électrice Sophie de Brandebourg, n'avait que huit ans lorsque son père mourut; sa tutelle fut donc confiée à son parent, Frédéric-Guillaume de Weimar, qui lui fit reprendre la religion luthérienne, au lieu du calvinisme introduit en Saxe par son père. Il reçut de ses contemporains le surnom de *Christian au cœur pieux*. Cette piété toutefois, qui n'était, à vrai dire, que de la bonté naturelle, ne le garantit pas du vice à la mode, de l'ivrognerie. De son temps commença la querelle de la succession de Juliers et de Clèves (\*), querelle qui eut des résultats si importants. Les prétendants, outre la Saxe, étaient l'électeur Jean-Sigismond de Brandebourg et le palatin Philippe-Louis de Neubourg. Les droits de la maison de Saxe étaient les plus anciens et les moins contestables : elle avait même des lettres d'expectative. Mais, malheureusement, Christian II, au lieu d'agir avec énergie, eut recours à la pienne, et la Saxe n'en retira que le stérile avantage de joindre à ses armes celles de ces deux pays. Christian rechercha l'alliance de l'Autriche, avant la formation de la ligue catholique, et la mort qui, hâtée par son ivrognerie, le frappa le 23 juin 1611, le sauva de la difficulté de se décider entre les deux partis qui commençaient à se dessiner en Allemagne. Il ne laissait pas d'autre héritier que son frère, né en 1585.

JEAN-GEORGE I<sup>er</sup> (1611-1656).

Les dix premières années du règne de Jean-George I<sup>er</sup>, qui devait être marqué par tant d'orages, se passèrent assez tranquillement. L'union protestante et la ligue catholique se maintenaient encore en équilibre, et s'observaient, craignant d'engager la lutte. Mais, en 1619, l'élection du palatin

Frédéric V au trône de Bohême donna le signal de la sanglante *guerre de Trente ans* (\*). Jean-George, qui depuis longtemps envoyait à Frédéric la qualité de chef de l'union, sentit encore accroître sa haine et sa jalousie; aussi se déclara-t-il bientôt pour l'empereur Ferdinand II contre le roi de Bohême. A la tête de 12,000 hommes, il attaqua, en 1620, les deux Lusaces, dépendant alors de la Bohême, et se fit rendre hommage par les habitants, se proposant de retenir en nantissement des frais de guerre ces provinces (\*\*). L'année suivante (1621) il parut en Silésie comme commissaire impérial, et la soumit également. Néanmoins la haine de Ferdinand contre les protestants et les progrès toujours croissants de sa domination absolue firent bientôt repentir Jean-George d'avoir soutenu l'ennemi le plus acharné de sa religion et de l'indépendance germanique. L'Empereur l'avait, du reste, empêché de réaliser ses prétentions à la succession de Juliers, et avait même exclu son fils de l'archevêché de Magdebourg en faveur de l'archiduc Léopold. Enfin la promulgation de l'*édit de restitution* (1629), en vertu duquel les biens ecclésiastiques, sécularisés depuis la paix de Passau, devaient être restitués par les protestants, vint mettre le comble à son mécontentement. Lorsque Gustave-Adolphe, excité par le cardinal de Richelieu, parut en Allemagne, Jean-George, il est vrai, ne voulut d'abord se prononcer ni pour l'Empereur, ni pour le roi de Suède. Il espérait jouer le rôle de chef de parti, de médiateur armé entre les deux champions, tâche bien au-dessus de ses forces. Ce fut dans ce but qu'il convoqua, en 1631, une assemblée des princes protestants à Leipzig. La réunion fut nombreuse. On y comptait, entre autres, les princes de Saxe, l'électeur de Brandebourg, le margrave de Bade, le landgrave de Hesse, l'envoyé de Gustave-Adolphe,

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 269 et suiv.

(\*\*) Il en fut investi en 1623.

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 261.



le célèbre historiographe Chemnitz, avec lequel négociaient secrètement les princes de Weimar, et enfin le baron de Charnacé, ambassadeur de France. Malgré les propositions et les vives instances de ces deux diplomates qui pressaient la ligne de faire alliance avec Gustave-Adolphe, il fut seulement résolu qu'on n'aurait recours aux armes que dans le cas où Ferdinand II resterait sourd aux remontrances ; on convint de s'opposer à toutes contributions, exactions et passages illégaux d'armées impériales, et l'on fixa le nombre des troupes à mettre sur pied, sans leur assigner de chef. Cet ajournement décida du sort de Magdebourg. De ses ruines fumantes, Tilly, dans l'ivresse de la victoire, s'élança sur la Saxe, qu'il mit à feu et à sang ; Weissenfels, Halle, Naumbourg, Mersebourg lui ouvrirent leurs portes.

Jean George, avec 18,000 hommes, presque tous nouvellement enrôlés, ne pouvait tenir tête aux troupes de l'Empereur. Il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que de se jeter dans les bras du roi de Suède, dont il avait auparavant rejeté l'alliance. Un traité fut signé le 1<sup>er</sup> septembre, et les deux armées se réunirent à Duben, dès le 5 septembre, veille de la prise de Leipzig par Tilly. Il était stipulé, entre autres conditions, que « le roi se réservait à lui seul la conduite de la guerre ; que Jean-George ne pourrait conclure en particulier aucun traité ; qu'il garderait pour son allié les passages de l'Elbe, et fournirait des vivres à l'armée suédoise. » La bataille s'étant engagée, le 7, aux environs de cette ville, les Saxons, commandés par l'électeur, ou plutôt par son favori Arnheim ou Arnim, prirent honteusement la fuite ; néanmoins le héros suédois manœuvra si bien à l'aile droite, que les Impériaux furent complètement battus, et l'électeur, dans le transport de sa joie, promit à Gustave la couronne impériale. Les ministres de l'Empereur virent alors qu'ils étaient allés trop loin. Ils firent toutes sortes d'avances pour gagner le faible George ; mais l'heure de l'in-

gratitude n'était pas encore arrivée.

Tandis que Gustave-Adolphe, porté sur les ailes de la victoire, parcourait rapidement les bords du Rhin, le général Arnheim envahit la Bohême et s'empara de Prague, le 11 novembre 1632 ; mais, depuis ce moment, malgré les avertissements du roi de Suède qui le pressait de pénétrer en Moravie et en Autriche où il n'avait qu'une faible résistance à craindre, il conduisit la guerre avec une lenteur extrême, laissant à l'Empereur le temps de rétablir ses forces. Il nous mène à deux reprises des négociations secrètes avec son ami Wallenstein, qui avait été rappelé au commandement en chef. Jean-George, comme il arrive toujours aux esprits étroits, ne pouvait cacher sa jalousie et sa défiance contre le roi de Suède, dans lequel il craignait de s'être donné un maître. Mais, soit pudeur, soit manque de foi dans la politique autrichienne et dans le caractère équivoque de Wallenstein, il rejeta enfin ces propositions de paix séparée. Alors le duc de Friedland, résolu à le punir de ses irrésolutions par le ravage de son pays, chassa les Saxons de la Bohême et se prépara à porter la guerre en Saxe. En effet, dès qu'il fut revenu de la Bavière, il entra dans le Henneberg, traversa le Vogtland et Altenbourg, et s'empara de Halle et de Leipzig. Alors, dans sa frayeur, Jean-George, qui avait constamment entravé les démarches du roi de Suède, qui avait même fait échouer ses plans, le conjura, pour la seconde fois, de venir à son aide. Gustave-Adolphe accourut, et la mémorable bataille de Lutzen ( 6 novembre 1632 ) délivra le pays des Impériaux ; mais elle enleva aux protestants leur illustre défenseur, qui mourut enseveli dans son triomphe. Ce fut Bernard de Saxe-Weimar, le meilleur élève de Gustave-Adolphe, qui, après cette mort funeste (\*), acheva la victoire de Lutzen et força Wallenstein à évacuer la Saxe.

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 284. On soupçonna un prince de Saxe-Lauenbourg de l'avoir tué par trahison.

L'ami et le conseiller du roi, Axel Oxenstierna, fut chargé par le sénat de Suède de la tâche plus difficile de prendre la conduite générale des affaires d'Allemagne. Jean-George, qui n'avait cédé qu'à grand'peine au génie de Gustave-Adolphe, ne voulut pas plier sous un noble suédois (\*) : il prétendit remplacer Gustave-Adolphe à la tête de l'union protestante, et entra dans des négociations pour la paix générale, pendant qu'Oxenstierna tenait à Heilbronn l'assemblée des états des *Cercles antérieurs*. Cependant les hostilités recommencèrent bientôt. Jean-George mûrit son plan de defection pendant l'année qui suivit la mort du roi, et cédant aux conseils d'Arnheim, de son gendre l'électeur de Hesse-Darmstadt, et de son chapelain, Hoe de Hoenegg, vendu à la cour de Vienne, il le mit enfin à exécution après la défaite des Suédois à Nordlingen. Les préliminaires de la paix furent signés à Pirna, le 23 novembre 1634, et le traité conclu à Prague le 30 mai 1635 (\*\*). L'électeur abandonnait ainsi lâchement à leur sort les Suédois qui avaient deux fois sauvé la Saxe, et sacrifiait tous les intérêts de l'union protestante. Le seul avantage qu'il en recueillit ; c'est que la Lusace fut reconnue sa propriété. Les Etats protestants étaient tellement fatigués de la guerre, qu'ils envoyèrent l'un après l'autre leur accession à cette paix honteuse. Le duc Bernard de Weimar et le landgrave de Hesse-Cassel restèrent seuls fidèles à leurs engagements.

Cependant Jean-George ne reculant devant aucune des suites de son ingratitude, joignit ses troupes aux Autrichiens pour chasser les Suédois de l'Empire. Dès le mois d'octobre 1635, l'armée saxonne, forte de 26,000 hommes, les expulsa de la haute et de la basse Saxe, occupa le territoire de Magde-

bourg et poussa jusqu'en Poméranie. Mais, battu à son tour à Doemitz, à Kiritz, et surtout à Wittstock, le 4 octobre 1636, par Banner, le *second Gustave*, l'électeur se sauva en Misnie, laissant la Saxe ouverte à l'ennemi, qui y exerça de terribles ravages. Ce n'était plus Arnheim, général habile et actif, qui commandait les Saxons ; mécontent du traité de Prague, il s'était retiré du service. Banner, contraint, en 1637, par le défaut de vivres et la diminution de son armée, de se retirer en Poméranie, put reprendre l'offensive en septembre 1638, et entra l'année suivante dans la Saxe, qui alors fut cruellement épuisée par les batailles et par le passage continuel de ses alliés et de ses ennemis. Vainqueur des Autrichiens et des Saxons près de Chemnitz, le 28 avril, il se rejeta sur la Bohême, et reprit, en 1640, le chemin de la Misnie et de la Lusace, s'y maintint jusqu'à ce que la disette le forçât encore de sortir de ces malheureuses contrées, et y entra de nouveau pour aller mourir, en 1741, à Halberstadt.

L'année suivante, les Suédois choisirent de nouveau la Saxe pour théâtre de la guerre, et signalèrent cette campagne par la bataille de Leipzig, gagnée par Torstensson, dans ces mêmes plaines où leur roi avait vaincu onze ans auparavant. Jean-George hésita longtemps à se séparer de l'Empereur, qui le délaissait au milieu de ses revers. Mais lorsque Kœnigsmark eut pris la ville de Meissen, un des passages les plus importants de l'Elbe, et que les Suédois, après avoir remporté une grande victoire à Jankowitz (24 février 1645), s'approchèrent des murs de Vienne, il céda aux sollicitations de ses fils, et conclut pour six mois une trêve, qui fut ensuite prolongée jusqu'à la paix générale. Cette paix fut enfin assurée par le traité de Westphalie (24 octobre 1648). Ce traité confirmait à l'électeur la pleine propriété de quatre bailliages de l'archevêché de Magdebourg, et, à son fils Auguste, la jouissance de cet archevêché ; deux avantages qu'il de-

(\*) « Ce prince, » dit Richelieu dans ses mémoires, « étoit le plus glorieux des Allemands, qui le sont tous, et de plus ivrogne, brutal, haï et méprisé de ses sujets et des étrangers. »

(\*\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 291.

vait déjà à la paix de Prague. Mais dans quel état se trouvait alors cette Saxe, jadis si florissante! Plus d'un million d'hommes; plus de 66 millions en argent avaient été dévorés. Les quatorze quinzièmes des maisons de Dresde étaient déserts; des 4000 habitants de Freyberg, à peine en restait-il 500. Enfin, en 1790, on voyait encore les ruines de 537 villages qui n'avaient pas été rebâties.

Jean-George mourut le 6 octobre 1656, à l'âge de soixante-douze ans. Le caractère de ce prince était rempli de contradictions et de faiblesses. Son penchant pour la boisson le rendait souvent inhabile aux affaires. Sa pitié fit de lui le jouet de ses prédicateurs. « Jean-George, dit un historien de ce siècle, était un prince sans génie, timide et irrésolu à son lever, ivre et opiniâtre le reste du jour (\*). »

JEAN-GEORGE II (1656-1680).

Dans le temps où le *grand électeur* préparait la puissance de la maison de Brandebourg, Jean-George II n'était occupé que de ses discussions avec la branche Ernestine et avec ses frères. En effet, le testament de Jean-George I<sup>er</sup> avait ordonné le partage des terres de la maison Albertine entre la branche électoriale et les trois branches collatérales de Weissenfels, de Mersebourg et de Naumbourg-Zeitz. Heureusement les maux que causa ce partage ne furent que passagers, parce que ces lignes ne tardèrent pas à s'éteindre et que leurs possessions revinrent à l'électorat (\*\*). L'électeur ne fut pas tout à fait sans influence sur les affaires de l'Empire; il en exerça le vicariat en 1657 et 1658. A l'élection du roi des Romains, Léopold d'Autriche, il contribua beaucoup à neutraliser l'effet des intrigues de la France, soutint l'Empereur dans la guerre qu'il fit à cette puissance, et lui

envoya (en 1674) un secours de six mille cinq cents hommes pour la campagne du Rhin. Jean-George II mourut, le 22 août 1680, à Freyberg, où il s'était retiré pour éviter la peste qui moissonnait les malheureuses populations de l'électorat.

Le faste et les plaisirs qui envahirent sa cour, façonnée sur le modèle de celle de Louis XIV, avaient tari les coffres de l'État. D'un autre côté, il n'avait rien fait pour encourager les sciences ou les lettres, ni pour donner à l'État une vigueur qui lui permît de lutter contre la prépondérance toujours croissante de la maison de Brandebourg. Du reste, c'était un prince doux, religieux, mais sans talents marquants.

JEAN-GEORGE III (1680-1691).

Ce prince, né le 20 juin 1647, prit d'une main ferme et assurée les rênes des affaires. Mais l'esprit guerrier dominait presque exclusivement son caractère. Ainsi, depuis 1674, qu'il avait fait ses premières armes sur le Rhin, sa vie ne fut guère qu'une suite de campagnes. En 1683, à la tête de onze mille Saxons, il se rendit sous les murs de Vienne, où combattaient aussi les princes de Saxe-Weissenfels, d'Eisenach et de Lauenbourg, et courut personnellement de grands dangers, sans recueillir de la part de l'Empereur autre chose que de l'ingratitude. Cependant ses troupes combattirent encore à côté des Polonais en Hongrie; et, en 1684, à la suite d'un traité conclu avec Venise, il envoya en Grèce un corps de trois mille hommes qui répandirent leur sang sur cette terre classique.

La politique de Jean-George III, qui haïssait Louis XIV, ne cessa jamais d'être tout allemande. En 1688, il fut un des premiers à courir, avec quatorze mille hommes, à la défense de Léopold; il servit encore sur le Rhin en 1689 et 1690, commanda l'armée de l'Empire en 1691, et mourut à Tubingue le 12 septembre de la même année, des fatigues de cette dernière campagne. Son épouse,

(\*) Voy. Meubert, Histoire politique du siècle. Londres, 1757, t. I, p. 31.

(\*\*) Celles des ducs de Zeitz en 1718, celles des ducs de Mersebourg en 1734, et celles des ducs de Weissenfels en 1746.

la princesse de Danemark, Anne-Sophie, lui donna deux enfants, Jean-George IV et Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>.

JEAN-GEORGE IV (1691-1694).

Jean-George IV, né le 18 octobre 1667, prit part, comme son père, aux campagnes contre la France, gâta ses bonnes qualités par une passion adultère pour la fille du colonel de sa garde, et mourut, en 1694, d'un mal dont il avait recueilli le germe au lit de son amante. Aussi ne laissa-t-il pas de regrets dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I<sup>er</sup> (1694-1733).

Ce prince, aussi célèbre par son esprit, son goût et ses talents, que par sa beauté, ses forces herculéennes, ses amours, sa magnificence et les vicissitudes de sa fortune, était âgé de vingt-quatre ans lorsque la mort inopinée de son frère l'appela à l'électorat (1694). Dès l'année suivante, il prit une part glorieuse à la guerre contre les Turcs en Hongrie, et s'y fit une telle réputation de force parmi les ennemis, qu'ils l'appelaient *demir helhe* (*main de fer*) ; comme, quelques années après, ils nommèrent son cousin, Charles XII, *demir basch* (*tête de fer*). Élu roi de Pologne en 1697, malgré les prétentions du prince de Conti, et grâce à la corruption et à la peur, il avait dû, pour se mettre sur les rangs des candidats, embrasser la religion catholique, en faisant son abjuration à Bude en Autriche, entre les mains de Christian-Auguste, prince de Naumbourg-Weitz, évêque de Javarin. « C'était un événement extraordinaire que le changement de religion du chef de la maison sous la protection de laquelle la réformation de Luther s'était opérée moins de deux siècles auparavant ; du souverain dont le peuple attachait son salut à cette réformation, et en faisait sa gloire et son bonheur ; du prince qui se trouvait à la tête de tous les protestants de l'Allemagne(\*) ». Aussi Auguste chercha-t-il à calmer toutes

les inquiétudes, en assurant à ses pays héréditaires le maintien de la liberté de conscience et de la religion protestante de la confession d'Augsbourg ; promesse religieusement observée par lui et par ses successeurs. Malheureusement il crut voir sa grandeur dans l'acquisition d'une couronne qui devait être une source de calamités pour lui et pour la Saxe. Il fallut d'abord se procurer de l'argent, et beaucoup d'argent. Auguste vendit ses droits sur les terres duciales de Saxe, ce qui rendit plus indépendants que jamais les princes de l'autre branche. Le duc de Brunswick eut pour onze cent mille florins le duché de Lauenbourg, dont la possession était en litige depuis 1689 ; l'électeur de Brandebourg acquit, pour trois cent quarante mille rixthalers, plusieurs avoueries et bailliages.

Mais ce qui fit bien plus de mal à la Saxe, ce fut la guerre dans laquelle Auguste l'impliqua par son accession à la ligue du Nord (1698) contre Charles XII de Suède (\*). Lorsque les troupes saxonnes eurent été défaites aux bords de la Duna (19 juillet 1701), dans les champs de Clissow, à Pultusk (1<sup>er</sup> mai 1703), et dans plusieurs autres rencontres, Charles XII fit prononcer l'élection de Stanislas Leczinski, envahit la Saxe en 1706, et dicta à son adversaire le funeste traité de paix d'Alt-Ranstadt (24 septembre 1706), dont un des articles portait la renonciation de Frédéric-Auguste au trône de Pologne. Pour comble d'humiliation, le vaincu fut forcé d'envoyer à Stanislas les bijoux et les archives de la couronne, accompagnés d'une lettre de félicitation. Les Suédois firent, dans la Saxe, un séjour de près d'une année, qui coûta à ce malheureux pays vingt-trois millions d'écus et vingt-quatre mille recrues. Après ce traité, l'électeur envoya au secours de l'Empereur, dans les Pays-Bas, neuf mille hommes sous les ordres de Schulenburg, et assista en personne à la campagne de 1708 contre la France. Enfin, la nou-

(\*) Schell, Histoire des États européens, t. XXXV, p. 234.

(\*) Voyez POLOGNE, p. 130.

velle du désastre de Pultawa (8 juillet 1709) s'étant répandue, il reprit aussitôt l'offensive contre la Suède, et lui déclara la guerre par un manifeste publié le 8 août 1709. Après avoir reconquis la Pologne, de concert avec la Russie et le Danemark, il entra dans les provinces allemandes appartenant à la Suède sur la Baltique; et toute cette guerre se fit presque entièrement avec les troupes et l'argent de la Saxe, jusqu'à ce que la mort de Charles XII (1718) vint mettre fin à la lutte.

Cependant de graves mécontentements s'élevèrent contre Auguste dans l'intérieur de son royaume. Ils ne tardèrent pas à éclater en une guerre ouverte, dont une foule de Saxons furent victimes, et qui ne fut apaisée que par l'arrivée des troupes russes. La paix remit ensuite les choses en l'état où elles étaient en 1697, mais sans produire aucun avantage pour la Saxe, ni même pour la Pologne, et Frédéric-Auguste (Auguste II en Pologne) put à son aise se livrer à la mollesse et aux plaisirs. Il conserva la couronne royale jusqu'à sa mort, arrivée le 1<sup>er</sup> février 1733.

Le règne de ce prince, malgré tout son éclat, fut bien funeste à la Saxe, à laquelle il coûta des parties importantes de son territoire, plus de cent millions d'écus (\*), et le plus pur sang de ses habitants. Peut-

on opposer, comme compensation à ce sombre tableau, le spectacle d'une

lorsqu'il fit, au siège de Lille, ses premières armes contre la France. Il alla ensuite servir contre les Suédois, à la tête d'un régiment de cavalerie, puis il revint en Saxe pour y faire de nouvelles recrues, et se laissa marier par sa mère avec la jeune héritière des comtes de Loben : il n'avait alors que quinze ans. Il ne tarda pas à passer en Pologne, pour y soutenir les prétentions de son père, et il y acquit la réputation de valeur qu'il s'était déjà faite.

Toutefois le grand art de la guerre lui était encore peu familier; il alla en recevoir des leçons du prince Eugène au siège de Belgrade. Revenu à Dresde, après la campagne de Turquie, il y fut tourmenté par la jalousie de sa femme, jalousie bien fondée sans contredit, et partit brusquement pour Paris, où il accepta du service et le grade de maréchal de camp (1720). Il retourna ensuite en Saxe, pour demander l'agrément de son père et faire prononcer son divorce. A son retour en France, il étudia avec une grande ardeur la théorie et la pratique de l'art militaire; ce fut chez nous qu'il jeta les fondements de sa haute renommée. Cependant on le vit tout d'un coup prendre la route du Nord; il venait de concevoir l'espoir d'être élu duc de Courlande. Il parvint à son but, grâce à la protection du roi Auguste et aux intrigues de la duchesse douairière Anne Ivanovna, à laquelle il avait inspiré une passion. Mais la tsarine Catherine 1<sup>re</sup> se déclara contre lui; et la diète de Pologne, en vertu de ses droits de suzeraineté, le somma de comparaître; son père lui-même lui signifia de renoncer à un duché qu'il ne pouvait garder avec tant d'ennemis. Maurice essaya de lutter quelque temps contre tous ces obstacles, et s'honora par une défense vigoureuse, mais inutile.

A peine de retour en France, avec son diplôme d'élection, l'unique fruit de son aventureuse entreprise, il crut devoir céder encore aux instances de la duchesse douairière de Courlande, qui le rappelait auprès d'elle (1728). Mais il ne put s'interdire quelques infidélités qui lui firent perdre pour toujours le cœur d'Anne Ivanovna, et il eut lieu de s'en repentir, car cette princesse monta bientôt sur le trône de Russie, où elle l'eût, sans doute, fait asseoir à côté d'elle.

La gloire l'attendait en France pour le

(\*) Des sommes immenses furent dévorées par ses favoris, Flemming et Vitzthum, et par ses maîtresses, Aurore de Königsmark, Kessel, Esterle, Fatime, Lubomirska, Kosel, Duval, Donhoff, Asterhausen, Dieskau et leurs enfants. Le comte de Flemming laissa 16 millions de fortune. La comtesse Kosel à elle seule en reçut 20. Les enfants naturels de ce prince furent le comte Rintowski, le comte Kosel, le chevalier George de Saxe et le fameux Maurice, comte de Saxe. Nous croyons devoir donner ici quelques détails biographiques sur la vie de celui-ci, auquel la France donna une généreuse hospitalité, et qu'elle compte avec orgueil au nombre de ses plus grands généraux.

Maurice, comte de Saxe, fils de la comtesse Aurore de Königsmark, naquit à Dresde, en 1696. Il n'avait que douze ans

cour aussi brillante, aussi galante, aussi polie, sinon aussi spirituelle

consoler. Il fit partie de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Berwick (1733), se distingua au siège de Philipbourg et dans les campagnes des deux années suivantes, et fut nommé lieutenant général à la paix de 1736. Après avoir tenté encore une fois de faire valoir ses droits au duché de Courlande, il revint dans sa patrie adoptive et désormais il se consacra tout entier à l'étude de l'art de la guerre. Bientôt une vaste carrière fut ouverte à ses talents par le mouvement général qu'imprima à l'Europe la mort de l'empereur Charles VI. Chargé du commandement de l'aile gauche dans l'armée envoyée en Bohême sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, Maurice enleva rapidement Prague et la forteresse d'Egra (1741). D'avidés collatéraux, prêts à lui ravir des biens considérables en Livonie, le forcèrent de s'absenter un moment; mais il revint avec plus de zèle se placer sous les drapeaux français, et, après avoir défendu l'Alsace avec beaucoup d'habileté, il fut choisi par le roi pour commander l'expédition destinée à rétablir le prince Édouard sur le trône de ses pères. Cette expédition n'eut point lieu, et Maurice n'en reçut pas moins le bâton de maréchal (1743). L'année suivante, il fit plus que justifier cette faveur, en Flandre, où il tint constamment les alliés en échec et conserva toutes les conquêtes qui avaient signalé l'ouverture de la campagne. Mais ce fut surtout la campagne de 1745 qui l'immortalisa pour jamais. On sait qu'il eut le commandement suprême de l'armée, quoique tourmenté par une hydropisie qui minait ses forces, et qu'il était mourant le jour où fut livrée cette bataille de Fontenoi, qui sauva la France. Cette victoire valut au comte de Saxe la jouissance du château de Chambord et quarante mille francs de revenu. Pendant qu'il recevait cette royale récompense, il achevait son ouvrage par la prise d'Apt et de Bruxelles. Son retour à Versailles fut marqué par une suite de fêtes et de triomphes. L'année suivante (1746), il reprit le chemin de Bruxelles, et poussa les alliés en position en position jusqu'à celle de Raucoux, où il gagna sur eux une bataille décisive, qui lui valut le titre de maréchal-général des armées du roi qu'avait porté Turenne. La campagne de 1747, où il gagna la glorieuse bataille de Laufeld, la troisième que per-

que celle de Louis XIV; le développement du goût des arts, les embellissements de la capitale (\*)? Malgré ses passions ruineuses, Frédéric-Auguste avait quelque chose de grand dans le caractère; et ses actions inspirent de l'intérêt par l'énergie qu'elles révèlent, surtout lorsqu'on voit lui succéder des princes indignes d'estime et d'admiration.

### *Ligne Ernestine depuis le dix-huitième siècle.*

#### BRANCHE DE WEIMAR.

Guillaume, premier duc de Weimar, mort en 1662, avait laissé trois fils, qui avaient formé la branche d'Iéna, celle d'Eisenach et celle de Weimar. Mais la première s'était éteinte en 1690; la seconde subsista jusqu'en 1741. Ainsi la branche de Weimar, qui était l'aînée, recueillit à cette époque tous les États qu'avait possédés Guillaume, le fondateur de la ligne. Le duc Charles-Auguste, qui a régné jusqu'en 1828, n'avait que neuf mois quand son père mourut le 28 mai 1758. Ce fut sa mère, Anne-Amélie de Brunswick, qui, pendant seize années, exerça la régence avec une sagesse et une bonté dont les habitants garderont toujours le souvenir. En 1775, le jeune duc, déclaré majeur, prit en main l'administration de son pays; et, par sa jus-

daît contre lui le duc de Cumberland, et celle de 1748, illustrée par la prise de Maëstricht, amenèrent le traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Dès lors le comte de Saxe put jouir paisiblement de sa gloire, jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Louis XV, qui ne put, parce qu'il était protestant, lui donner une place à Saint-Denis, à côté de Turenne, lui fit ériger, dans le temple de Saint-Thomas, à Strasbourg, un magnifique mausolée, qui est le chef-d'œuvre de Pigalle. On a de cet habile capitaine un ouvrage où il s'est peint souvent au naturel : ce sont ses *Révolutions*, 1757, 5 volumes in-4, figures.

(\*) Ce fut sous le règne de Frédéric-Auguste, grand amateur de vases de Chine, que la fabrication de la porcelaine fut trouvée par un chimiste qui cherchait la pierre philosophale.

tice et sa bienveillance, par la multiplicité des institutions qu'il fonda, par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts, il mérita d'être cité parmi les souverains sinon les plus puissants, du moins les plus estimables et les plus sages de notre époque. Il sut attirer et fixer dans sa résidence les littérateurs et les poètes les plus célèbres de l'Allemagne, tels que Herder, Knebel, Wieland, Schiller, Fichte, Adeling, Platner, Körner, etc. Il éprouva surtout une vive sympathie pour le génie de Goethe, qui, pendant plus de cinquante années, fut l'ami et le conseiller du prince. Charles-Auguste entra dans la confédération du Rhin après la campagne de 1806; et, le 9 juin 1815, le congrès de Vienne lui conféra le titre de grand-duc. Charles-Frédéric, son fils, qui lui a succédé (\*), a épousé, en 1804, Marie Paulowna, fille de Paul I<sup>er</sup>, empereur de Russie.

#### BRANCHE DE GOTHA.

Nous avons déjà vu la maison de Gotha se partager, dès 1681, en sept branches. L'aînée, celle de *Gotha*, fut représentée, depuis 1772 jusqu'en 1804, par Ernest II, prince économe et simple, ami de l'agriculture et des sciences, qui venait après deux ducs dont les goûts fastueux et la manie d'entretenir un nombreux état militaire avaient épuisé le pays. Ses deux successeurs étant morts sans descendance mâle (1822 et 1825), les États de cette maison furent partagés entre les trois branches survivantes.

Les ducs de *Meiningen* eurent, au sujet de la succession de Cobourg, ouverte en 1699, de vives et longues contestations avec les autres princes de la branche de Gotha. A peine étaient-elles apaisées (1735) que de nouveaux désordres furent la suite de la mésalliance et des prodigalités d'Antoine Ulric, mort en 1763. Son testament occasionna même, entre les fils du premier lit et les ducs de *Saalfeld Gotha* et *Hildburghausen*, une petite guerre signalée par plusieurs affaires assez

sanglantes, et terminée par une sentence du conseil aulique de Vienne, qui condamna les trois agnats à une amende de deux mille marcs d'or, comme perturbateurs du repos public. Cette maison porte, depuis 1826, le nom de *Meiningen Hildburghausen*. Quant à la branche de *Hildburghausen*, dont les princes n'offrent rien de remarquable que le mauvais état de leurs finances, elle a pris à la même époque celui d'*Allenbourg*.

Enfin, la branche de *Saalfeld* joignit à son nom, en 1735, celui de Cobourg, sous lequel le prince Josias, le plus jeune des trois fils du duc, mort en 1764, s'est acquis une sorte de célébrité dans les premières guerres de la révolution française. Le dérangement des finances de la maison de *Saalfeld* fit mettre, en 1773, ce pays sous l'administration impériale, moyen auquel il avait fallu recourir, dès 1769, pour la maison d'*Hildburghausen*. Le duc Ernest, qui regne depuis 1806, a reçu, en 1815, un accroissement de territoire, en récompense de son active coopération à la campagne contre la France. Il a pris le nom de *Cobourg-Gotha* en 1826, après la mort de Frédéric, dernier duc de Saxe-Gotha, dont il avait épousé la nièce. C'est en 1816, par le mariage de son frère le prince Léopold avec la fille du régent d'Angleterre, qu'a commencé la série de bonnes fortunes matrimoniales qui a tant rehaussé depuis l'éclat de cette famille.

#### Ligne Albertine.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II (1733-1763).

Non content de succéder à son père comme électeur de Saxe, Frédéric-Guillaume II voulut aussi lui succéder comme roi de Pologne. Stanislas Leczinski, soutenu par la France, venait d'être élu, et cette élection libre et constitutionnelle se trouvait d'accord avec toutes les sympathies de la nation. Mais cet obstacle n'arrêta pas l'ambition de Frédéric-Guillaume. Quelques magnats vendus à la Russie, une quinzaine de sénateurs et environ six cents nobles, soutenus par

(\*) Voyez l'Exposé géographique.

une armée russe, qui, sous les ordres du feld-maréchal Lacy, était entrée en Pologne, sous prétexte de protéger la liberté des états, firent scission, et le nommèrent d'une manière irrégulière, le 5 octobre 1733. Il fut immédiatement proclamé sous le nom d'Auguste III. et alla, peu de temps après, recevoir la couronne à Cracovie.

Une guerre presque générale entre les puissances de l'Europe fut la suite de cet événement. Elle fut terminée par la prise de Danzig, où Stanislas s'était retiré, et par l'entrée dans cette ville des troupes russes et saxonnes. Toutes les puissances reconnurent Auguste III pour roi de Pologne, en vertu des préliminaires de Vienne, en 1735; et Stanislas abdiqua en sa faveur le 27 janvier 1736. Lorsque la mort de l'empereur Charles VI (1740) devint le signal d'une conflagration générale, l'électeur de Saxe, comme époux de la fille aînée de Joseph I<sup>er</sup>, et même comme héritier de la maison de Thuringe, se mit au nombre des prétendants qui disputèrent à l'héroïque Marie-Thérèse cette belle succession. Il accéda, en septembre 1741, au traité d'alliance de la France avec la Bavière, et envoya vingt mille Saxons à l'armée qui envahit la Bohême. Toutefois, il ne resta pas fidèle à cette alliance. Le comte de Bruhl, homme issu d'une famille obscure, intrigant et vénal, profita de l'influence toute-puissante qu'il avait su prendre sur l'esprit de l'électeur pour le faire incliner du côté de l'Autriche. Frédéric-Auguste était d'ailleurs jaloux et inquiet de l'agrandissement de la Prusse; il voyait que les préliminaires signés à Breslau entre Frédéric II et Marie-Thérèse, tout en assurant au roi la possession de la Silésie, ne stipulaient rien en sa faveur: on ne parlait plus de l'accroissement de territoire qu'on lui avait fait espérer à son entrée dans l'alliance (\*). Aussi, le même jour où la paix fut conclue à Berlin (28 juillet 1742), on échangea, à Dresde, la promesse d'un traité d'al-

liance avec la reine; traité qui fut en effet signé à Vienne le 20 décembre 1743; et, six semaines après, le roi de Pologne renouvela en secret l'alliance avec la Russie. *Le marteau d'or des Anglais*, suivant l'expression de Frédéric, acheva d'ouvrir les portes de fer des Saxons. Dans la guerre qui suivit, en 1744, la Saxe, en même temps qu'elle renforçait de vingt-quatre mille hommes l'armée autrichienne, fut obligée de nourrir les troupes de Frédéric, qui la traversaient pour aller envahir la Bohême. Quant à Auguste III, il avait quitté l'électorat avec son ministre, et vivait tranquillement en Pologne, pendant que ses sujets se faisaient tailler en pièces à Hohenfriedberg, à Striegau et à Sorr (1745). Cependant, le 18 mai de la même année, il conclut de nouvelles négociations secrètes avec Marie-Thérèse, qui ne se proposait rien moins alors que de démembrer la Prusse. Les alliés s'étaient engagés à se poser les armes que lorsqu'ils auraient, non-seulement repris au roi de Prusse la Silésie et le comté de Glatz, mais même réduit ce prince dans un état où il ne pourrait plus être dangereux à ses voisins. En conséquence, ils devaient lui prendre Magdebourg avec le cercle de la Saale, la principauté de Crossen avec le district de Züllichau, et les fiefs de la Bohême situés en Lusace, et appartenant à la maison de Brandebourg. Toutes ces conquêtes devaient être partagées entre les alliés. La nouvelle de ce traité mit le comble à la colère de Frédéric II. Ce prince envahit la Lusace avec toutes ses forces; et, l'avant rapidement conquise, se porta sur Dresde, d'où Auguste III s'enfuit à Prague, tandis que le prince d'Anhalt s'emparait de Leipzig et de Meissen. L'armée saxonne ayant été détruite à la sanglante bataille de Kesseldorf (15 décembre), la capitale se rendit, et tout l'électorat fut mis à contribution. Cependant les négociations furent reprises à Dresde, au milieu des fêtes brillantes qu'y donna le vainqueur; Auguste obtint la paix en payant un million d'écus,

(\*) Il devait recevoir la haute Silésie et la Moravie avec le titre de roi.



en renonçant à tous les droits que la pragmatique sanction autrichienne donnait à sa femme, fille de l'empereur Joseph I<sup>er</sup>, sur les pays cédés au roi de Prusse par la paix de Breslau, en 1742; enfin, en cédant à ce prince la ville de Furstenberg, sur l'Oder, et le village de Schidlo, avec les péages de l'Oder (25 décembre).

Ce fut le 9 février 1747 que Louis, dauphin de France, épousa Marie-Joséphine, fille de Frédéric-Auguste, laquelle devint mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. Ce mariage avait été précédé d'une convention signée à Dresde, par laquelle la France achetait contre six millions de francs la neutralité de l'électeur-roi.

La dure expérience de ces deux guerres aurait dû ouvrir les yeux du comte de Bruhl sur les dangers de l'avenir. Il n'en fut pas ainsi; l'imprudent favori, qui ne pouvait maîtriser sa haine contre Frédéric II, s'associa en secret aux projets hostiles de l'Autriche et de la Russie contre ce monarque; mais la trahison d'un de ses secrétaires révélait, depuis trois ans, au ministre de Prusse, toutes ces manœuvres diplomatiques. Frédéric résolut de prévenir ses ennemis, bien qu'il n'eût pour alliés que l'Angleterre et le landgrave de Hesse; et, sur la fin du mois d'août 1756, trois armées prussiennes envahirent la Saxe, où tout était encore sur le pied de paix. Partout elles levèrent des réquisitions. Leipzig et Torgau furent pris. Frédéric, en personne, marcha sur Dresde, d'où l'électeur s'était retiré à son approche pour rejoindre, dans le camp retranché de Pirna, les dix-sept mille hommes qui composaient toute son armée. Le roi de Prusse entra dans la capitale de l'électorat, en prenant le titre de protecteur du pays, et s'empara de toutes les caisses et des archives secrètes, où il trouva les preuves de la duplicité de l'électeur. Cependant la disette se fit bientôt sentir dans le camp saxon, que le roi de Prusse tenait bloqué. Les Autrichiens, qui s'avançaient au secours de leurs alliés, avaient été battus à Lowositz

(1<sup>re</sup> octobre). Cernés enfin de tous côtés par les armées prussiennes, les braves Saxons furent, après une longue résistance, obligés de se rendre prisonniers avec cent quatre-vingts canons. L'électeur et le comte de Bruhl reçurent des passe-ports et des relais pour la Pologne, et abandonnèrent de nouveau leur malheureuse patrie, que le vainqueur traita en pays conquis, et qui, dans tout le cours de cette funeste guerre de Sept ans, fut cruellement ravagée.

Depuis la réforme, les vastes plaines arrosées par la Saale et l'Elbe, ainsi que celles de Leipzig, avaient toujours servi de théâtre aux batailles décisives. Cette fois, ce fut encore dans les plaines qui s'étendent à gauche de Lutzen et des rives de la Saale, à Rossbach enfin, que l'armée française réunie à l'armée d'exécution, essuya une fameuse défaite (5 novembre 1757). Deux ans après, l'électorat fut délivré par les Impériaux (novembre 1759), puis repris presque immédiatement par les Prussiens, à l'exception de la capitale, que Frédéric bombarda au mois de juillet 1760. Enfin, cette guerre cruelle, dont le récit appartient plus particulièrement à l'histoire de Prusse, se termina par la paix conclue à Hubertsbourg (\*) (en 1763). Frédéric lui-même avoua qu'aucun pays, la Prusse exceptée, n'avait autant souffert que la Saxe, qui vit le commencement et la fin des hostilités. On évalua ses pertes en argent à cent millions, et la diminution de sa population à quatre-vingt-dix mille âmes.

La paix permit à Frédéric-Auguste de sortir de son espèce d'exil; il revint à Dresde, où il mourut le 5 octobre 1763, d'une attaque d'apoplexie. C'était un prince indolent et paresseux; il abandonna toujours le soin des affaires à ses ministres. Aux goûts de son père pour la magnificence et les arts, il joignait une grande passion pour la chasse; cet exercice était son unique occupation, et le goût qui l'y portait lui fit toujours préférer le

(\*) Localité peu distante de Dresde.

séjour de la Saxe, où abondaient les vastes forêts, à celui de Varsovie; cette préférence fut cause que, pendant trente ans, la Pologne resta livrée à la plus complète anarchie.

Quelques mois après Frédéric-Auguste, mourut, chargé de l'exécration publique, le comte de Bruhl, qui, par ses dissipations inouïes et son incapacité, avait tant contribué aux malheurs de son pays. La facilité avec laquelle il savait procurer de l'argent à son maître, et ses rampantes flatteries, l'avaient toujours maintenu en faveur. Et à la mort de Frédéric-Auguste II, la Saxe était chargée d'une dette de plus de quarante et un millions de reichsthalers.

Si nous jetons nos regards en arrière sur ces deux règnes qui embrassent ensemble une période de soixantedix ans, nous voyons la Saxe entraînée, par une seule faute primitive, dans un abîme de malheurs. Ce fut pour conquérir et conserver la Pologne que les deux électeurs appauvrirent leur pays et le jetèrent d'une guerre dans une autre, sans pouvoir en terminer glorieusement une seule; qu'ils renoncèrent à leur croyance, et qu'ils perdirent la confiance de leurs sujets. Ce fut pour cette cause que l'on établit des fonctions inconnues auparavant, que l'on créa un premier ministre qui s'interposa entre le prince et ses sujets, et dont l'administration fut aussi funeste à la gloire du premier qu'aux intérêts des seconds. Enfin, ce fut encore pour relever l'éclat du trône de Pologne que le luxe et la corruption s'introduisirent à la cour de Dresde, où ils formèrent un contraste frappant avec les mœurs laborieuses et économes des Saxons. Moralité, commerce, industrie, aisance, tout fut anéanti. Une dette énorme pesa sur le pays. L'absence des princes, qui habitaient souvent les bords de la Vistule, laissait le gouvernement sans ressort, l'armée sans gloire, le trésor épuisé et les habitants sans espoir de secours contre les exactions du gouvernement ou les ravages d'un ennemi victorieux.

Parmi les noms remarquables qui

brillèrent en Saxe à cette époque, on distingue celui du comte de Zinzendorf, le mystique fondateur de la communauté morale de Herrenhut (\*), le premier législateur de ces pieux sectaires, qui honorent l'humanité par leur industrie aussi bien que par leur sagesse, et qui ont envoyé des missionnaires ou formé des établissements dans presque toutes les parties du monde. La Saxe nous présente aussi, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, une foule d'hommes d'élite, tels que Rabener, Gellert, Klopstock, Hagedorn, Lessing, Weisse, Ernesti, Morus, etc.

FRÉDÉRIC-CHRISTIAN (1763).

Frédéric-Christian, fils aîné du roi Auguste III, avait quarante et un ans quand il fut appelé à réparer les malheurs de la Saxe. Pénétré de la gravité de sa mission, il supprima la charge de premier ministre, introduisit la plus sévère économie à la cour, et prit, conjointement avec les états, les plus sages mesures pour rétablir l'ordre dans les finances et dans l'administration; on rédigea un plan d'amortissement qui, fidèlement suivi, avait, malgré les guerres survenues, réduit, vers le commencement de ce siècle, la dette de la Saxe à près de moitié. Malheureusement la mort empêcha le digne électeur de réaliser toutes ses louables intentions. Il mourut frappé d'apoplexie après un règne de dix semaines (du 6 octobre au 17 décembre 1763.)

FRÉDÉRIC-AUGUSTE III (1763-1827).

Frédéric-Auguste III n'avait que treize ans lorsqu'il perdit son père; sa tutelle fut dévolue à son oncle, le prince Xavier, qui poursuivit le système de son frère. Diminuer les impôts, relever l'agriculture, le commerce et l'industrie, reconstruire les villes et les villages détruits dans les guerres, tel fut l'objet des constants efforts de ce prince. Un des actes les plus mémorables de sa régence fut la fondation de l'académie des mines de Freiberg,

(\*) Ce nom est celui de la montagne au pied de laquelle fut établie la colonie.

académie qui s'est acquis depuis une si haute renommée, et qui a rendu de si grands services à la science minéralogique.

Frédéric-Auguste, parvenu, en 1768, à sa majorité, prit en main les rênes du gouvernement pour les conserver jusqu'en 1827. Dès son enfance, il avait été témoin des horreurs de la guerre; il avait vu son aïeul banni de son pays pendant sept ans, et son père obligé souvent de recourir aux expédients pour satisfaire aux besoins de la journée. Il sut profiter des leçons du malheur. Son instruction solide, sa sagesse, sa justice, son amour pour le peuple, son inébranlable fermeté le rendaient éminemment propre à guérir les plaies de la Saxe. Et, en effet, son long règne qui, à dater de sa majorité seulement, embrassa une période de soixante années, fut entièrement consacré au bonheur de ses sujets. Éducation de la jeunesse, agriculture, armée, industrie, commerce, mines, législation, finances, lettres, sciences et arts, toutes les branches de l'administration furent les objets de sa paternelle sollicitude; il trouva d'ailleurs, dans l'amour et la vénération de ses sujets, une récompense digne de ses vertus.

La paix profonde dans laquelle s'écoula la plus grande partie de son règne (\*) ne fut qu'incidemment troublée par la guerre de la succession de la Bavière (1778). Frédéric-Auguste comprenait bien que la Saxe n'était point et n'avait jamais été un État conquérant, et il s'était proposé un but plus noble que la guerre. Néan-

(\*) A l'époque de son avènement, de graves dissensions s'élevèrent cependant entre lui et sa mère. Il paraît qu'elle voulait mettre à la tête des affaires son autre fils, sur lequel elle avait plus d'empire. La découverte de ce complot, due à un ami de l'électeur, amena l'arrestation d'un capitaine de la garde suisse, nommé Agdulo, qui fut puni d'une détention perpétuelle dans la citadelle de Kœnigstein. Du reste, les détails de cette affaire ont été ensevelis dans les archives et sont restés un secret pour le public.

moins il sentit aussi que sa position difficile entre la Prusse et l'Autriche lui commandait de faire bonne contenance; afin qu'on n'osât pas traiter son pays comme on traita depuis la Pologne. La maison de Bavière s'étant éteinte en 1777 (\*), il forma du chef de sa mère, princesse électorale de ce pays, des prétentions à la succession allodiale, et, dans la guerre qui survint, obéissant aux intérêts de la Saxe, aux exigences de sa position géographique, il se rangea du côté de la Prusse. Joseph n'avait d'ailleurs voulu reconnaître sa neutralité qu'à des conditions équivalentes à une déclaration de guerre. Vingt-deux mille Saxons, commandés par le comte de Solins, allèrent, en conséquence, grossir l'armée du prince Henri. Les ennemis étaient en présence; mais Joseph, placé dans une position inattaquable, à Jaromirz, ne voulait pas la quitter pour courir les chances d'une bataille générale, et Frédéric, affaibli par l'âge, tenait à conserver la gloire qu'il s'était acquise par ses admirables campagnes de la guerre de Sept ans. Tout se borna donc à quelques escarmouches et à quelques excursions. Plusieurs des villes saxonnes, situées dans les Erzegebirge, furent alors visitées par l'ennemi et leurs principaux habitants enmenés prisonniers en Hongrie, parce qu'ils ne pouvaient payer les contributions exigées. Enfin, des négociations s'ouvrirent, et, par un traité de paix conclu à Teschen, l'électeur palatin, Charles-Théodore, acheta les prétentions de la Saxe à l'héritage de la Bavière, moyennant le prix modique de sept millions de florins payables en douze années.

Cette guerre avait coûté encore moins d'hommes que d'argent à la Saxe, et l'électeur, en s'attachant prudemment à la Prusse, sans rien perdre de sa dignité, avait pris une position ferme vis-à-vis de l'Autriche. Mais l'Empereur ne renonçait pas à ses projets sur la Bavière (\*\*),

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 333.

(\*\*) Ibidem.

et continuait toujours ses intrigues. Les princes durent songer à prévenir ses entreprises; en conséquence, le Brandebourg et le Hanovre formèrent, pour maintenir la constitution de l'Empire, la confédération dite *des princes*, à laquelle la Saxe se réunit, sur l'invitation de Frédéric II.

En 1791 Frédéric-Auguste III refusa pour lui-même d'abord, puis pour sa fille, la couronne que lui offrit la diète de Pologne; et ce refus était sage, car il eût fallu défendre contre l'impératrice de Russie, peut-être même contre le roi de Prusse, une royauté qui avait déjà été si funeste à la Saxe. Quelques mois après, il donna une nouvelle preuve de sa haute raison. Lorsque le congrès des rois ligués contre la France révolutionnaire se réunit à son château de plaisance de Pilnitz, près de Dresde, il se tint à l'écart, ne prit aucune part aux délibérations, et se contenta de donner des secours en argent à ses parents, les comtes d'Artois et de Provence. Il refusa de même d'accéder à l'alliance résolue le 7 février 1792 entre Vienne et Berlin. Mais quand l'Allemagne eut déclaré la guerre à la république française (1793), il fut forcé de fournir, comme prince de l'Empire, un contingent de six mille hommes, qu'il ne rappela sur les frontières de la haute Saxe qu'après la trêve et le traité de neutralité du 13 août 1796.

Depuis cette époque, Frédéric-Auguste resta étranger aux grandes agitations de l'Europe et aux orages au milieu desquels s'écroulait l'ancien empire germanique. Mais allié de Frédéric-Guillaume, il dut permettre le libre passage aux troupes de ce prince (11 octobre 1806), et faire garder les défilés de la Saale et de la Mulde. Il n'avait plus alors d'autre parti à prendre que d'entrer dans la confédération formée sous le protectorat de la Prusse, et de partager la fortune de cette puissance. Vingt-deux mille Saxons furent mis sous les ordres du général prussien, prince de Hohenlohe, et combattirent en Thuringe jusqu'à ce que le double désastre d'Auerstaedt et

d'Iéna eût décidé du sort de l'Allemagne septentrionale.

Dans ces mémorables journées, les Saxons firent bravement leur devoir; mais oubliés, pour ainsi dire, par leurs alliés sur le champ de bataille, ils furent battus, faits prisonniers ou dispersés. Six mille d'entre eux restèrent au pouvoir des Français. Napoléon, habile à séparer la nation saxonne du peuple prussien et à se ménager sur l'Elbe un allié contre la cour de Berlin, se fit présenter les officiers, au nombre de cent douze, leur exprima toute son estime pour l'électeur, et leur manifesta son intention de le délivrer du joug que le voisinage de la Prusse lui imposait. Il fallait mettre un terme aux violences de cette monarchie; le continent avait besoin de repos; il fallait lui rendre ce repos, « dût-il en coûter la chute de quelques trônes. » Les Saxons comprirent ce langage, donnèrent leur parole d'honneur de ne plus servir contre la France, furent mis immédiatement en liberté, et partirent pour leur pays, emportant une proclamation adressée par l'empereur à leurs compatriotes. On commença bientôt après à négocier, et Napoléon consentit à la neutralité de la Saxe. Toutefois, l'électeur dut payer une contribution de guerre de vingt-cinq millions; il en tira une partie de son trésor particulier. Déjà la lutte avait recommencé sur la Vistule, quand il assura l'indépendance et l'intégrité de son territoire en concluant à Posen, le 11 décembre 1806, un traité de paix en vertu duquel il reçut de l'empereur le titre de roi, et entra en cette qualité dans la confédération du Rhin.

#### ROYAUME DE SAXE.

La paix de Tilsitt (7 et 9 juillet 1807) ajouta au royaume de Saxe le cercle de Cöthlen (\*), et assura à Frédéric-Auguste la possession du nouveau duché de Varsovie (\*\*), formé de

(\*) Population 33,000 âmes.

(\*\*) 3,719,000 habitants.

la Pologne prussienne. Du reste, ces événements n'amènèrent aucun changement dans la constitution du pays, dont l'édifice vermoulu s'est maintenu jusqu'en 1830. Pendant la guerre de 1809, où 18,000 Saxons combattirent à Wagram sous les ordres de Bernadotte, Dresde fut occupée quelque temps par les Autrichiens, et les bandes ennemies sillonnèrent le pays dans tous les sens. A la paix, la Saxe obtint à peine quelques enclaves bohêmes dans la Lusace; mais le duché de Varsovie fut augmenté de la ville de Cracovie et de la Gallicie occidentale (\*).

A cette époque, le roi, qui était entré franchement dans le système français, jouissait de toute l'estime, de toute l'amitié de Napoléon. Il régnait sur 6 millions d'hommes et en faisait marcher 60,000 sous les drapeaux, tandis que la Prusse n'en avait sur pied que 42,000. Cependant la grande lutte se préparait, où le colosse de l'Occident allait se mesurer avec celui du Nord. Le 17 mai 1812, la capitale de la Saxe vit entrer dans ses murs Napoléon, accompagné de Marie-Louise; et pendant plusieurs jours ce fut autour du chef du grand empire une affluence de courtisans couronnés, un concours magnifique de majestés et d'altesses, s'inclinant une dernière fois devant une fortune dont la décadence était proche. Pendant la funeste campagne de Russie, les Saxons, commandés par le général Lecoq, et réunis aux Autrichiens sous les ordres du général Reynier, furent décimés dans différentes rencontres, et partagèrent la gloire et les malheurs de nos braves. Réduits au nombre de 9,000, défaits encore à Kalish le 15 février 1813, ils revinrent dans leur patrie, et, sur l'ordre de leur roi, se séparèrent de notre armée.

Cependant les Français, réorganisant leurs forces, occupaient une partie de la Saxe, et les Prussiens s'avançaient, réunis aux Russes, pour lutter contre une puissance dont les revers avaient détruit le prestige. La défec-

tion était partout. Frédéric-Auguste, accompagné de son épouse, de sa fille, de ses ministres, de sa garde à pied et de sa cavalerie, forte de 1,500 hommes, quitta une seconde fois sa capitale, où Davoust fit bientôt après sauter le pont de l'Elbe (19 mars), et se rendit d'abord à Plauen, dans le Vogtland, puis à Ratisbonne, et enfin à Prague. Son ambassadeur s'empressa de signer à Vienne, avec le ministère autrichien, une convention par laquelle le roi se ralliait à toutes les mesures que la cour d'Autriche prendrait pour le rétablissement de la paix, renonçant d'avance, en cas de succès, au duché de Varsovie. D'autres négociations s'ouvrirent entre la Russie, la Prusse et la Saxe. Mais la mémorable bataille de Lutzen rendit momentanément la prépondérance aux armes françaises. A la nouvelle que le général Thielman, obéissant à l'ordre exprès de Frédéric-Auguste, refusait d'ouvrir les portes de Torgau au corps du maréchal Ney, Napoléon chargea le duc de Weimar de transmettre ses volontés à son ancien allié. « Je veux, disait-il, que le roi se déclare; je saurai alors ce que j'aurai à faire; mais s'il est contre moi, il perdra tout ce qu'il a. » Vint ensuite un message direct de l'empereur. Enfin, après avoir attendu longtemps pour connaître la décision de l'Autriche, l'arrivée du comte de Stadion, qui se disait retenu par la goutte, le roi se décida à déclarer qu'il n'abandonnait pas le parti de Napoléon. Torgau fut livré aux Français; les Saxons furent remis sous le commandement du général Reynier, et le 12 mai, Frédéric-Auguste fit sa rentrée solennelle dans sa capitale, où l'accueillirent les acclamations d'un peuple innuense, et où l'empereur lui-même le reconduisit jusqu'à son palais, se tenant constamment à cheval à ses côtés.

L'armistice du 4 juin 1813 suspendit les hostilités pendant deux mois. Mais la Saxe n'en dut pas moins éprouver tous les maux inévitables pour un pays devenu le bivouac de tant d'armées, le champ de bataille de tant

(\*) Population 1,400,000 habitants.

d'implacables ennemis. Malgré les avantages qui signalèrent pour les Français l'ouverture de la nouvelle campagne, la grande armée de Bohême commandée par l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le prince de Schwartzemberg, s'avancait rapidement pour envahir la Saxe. Déjà Dresde est enveloppée par cent cinquante mille Austro-Russes, qui vont écraser les dix-huit mille hommes retranchés derrière la vieille enceinte de la ville. Tout à coup Napoléon paraît, et sauve Dresde par une admirable victoire, dernier éclat d'une puissance trahie par la fortune. Mais bientôt les défaites de ses lieutenants, les dispositions insurrectionnelles des populations allemandes et la défection des Bavares le forcent à se retirer sur Leipzig, après avoir laissé dans la capitale de la Saxe le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avec trente mille hommes. Quant à Frédéric-Auguste, il avait suivi Napoléon, malgré les instances de son conseiller, Gersdorf, qui lui persuadait d'attendre plutôt les événements à Königsstein; il ne voulait ni braver le sort, ni s'y soustraire, et il espérait être encore utile à son pays au milieu des dangers.

On connaît les détails et l'issue de ces trois terribles journées de Leipzig (16, 18, 19 octobre 1813); on sait quel événement inouï, imprévu, vint changer la face d'une lutte héroïque, dont les chances avaient été jusque-là favorables aux Français. Les Saxons qui, depuis l'ouverture de la campagne, combattaient contre leur gré dans nos rangs, avaient, dès le 18 au matin, cédé leurs importantes positions au corps ennemi sous les ordres de Bernadotte, et s'étaient repliés jusqu'au sommet d'un mamelon qui commandait la plaine. Là, on les vit tout à coup s'élançant au-devant de la cavalerie qui se disposait à charger, faire face en arrière et tourner leurs quarante pièces de canon contre nos divisions : lâche défection que les alliés payèrent d'une ingratitude et d'un mépris mérités (\*) !

(\*) « Les fastes militaires, a dit Napoléon

Le lendemain on proposait à Napoléon, contraint à la retraite, de faire de Leipzig une tête de défilé et d'incendier ses vastes faubourgs, afin d'empêcher l'ennemi de s'y établir. « Quelque odieuse que fût la trahison des Saxons, l'empereur ne put se résoudre à détruire cette ville; il aimait mieux s'exposer à perdre quelques centaines de voitures, que d'adopter ce parti barbare. » Ce fut à neuf heures du matin qu'il fit à Frédéric-Auguste sa dernière visite. La fusillade retentissait dans les faubourgs, qu'il s'arrêtait encore pour consoler la famille de son malheureux allié, et l'exhorter à le suivre à Weissenfels. Enfin, il dut sortir de Leipzig pendant que son arrière-garde défendait pied à pied les faubourgs et opérait lentement sa retraite au pied des remparts, du haut desquels les Saxons faisaient feu sur nos braves. Quelque temps après, le grand pont de l'Elster sautait par suite d'une funeste méprise, et les alliés étaient maîtres de Leipzig. Alexandre fit annoncer aussitôt à Frédéric-Auguste qu'il devait se regarder comme son prisonnier. En vain celui-ci offrit aux deux empereurs de faire cause commune avec eux, il dut sortir de ses États avec sa famille pour être transféré à Berlin, et de là au château voisin de Friederichsfeld. Durant sa captivité, la Saxe souffrit encore de cruels malheurs. Le prince Reppin fut nommé gouverneur de ce pays, que les princes alliés considéraient comme une province conquise, et dont ils méditaient le démembrement. D'énormes contributions imposées aux habitants, des arrestations, des enrôlements forcés, le brigandage des hordes de Cosaques, l'envoi des clefs de la capitale à l'empereur Alexandre, l'arbitraire et la brutalité du despotisme, 12,000 Saxons poussés au delà du Rhin, les ravages

« à Sainte-Hélène, se dessouilleront-ils jamais de l'acte des Saxons, se retournant dans nos rangs pour nous égorger ? il est demeuré proverbe chez les soldats : *saxonner*, parmi eux, veut dire à présent une troupe qui en assassine une autre. »

affreux des maladies contagieuses, tels furent, jusqu'au 3 novembre 1814, les traits principaux de la funeste *administration* des Russes. A cette époque, Repnin fit connaître aux autorités saxonnes que la Russie, l'Autriche et l'Angleterre avaient remis l'administration du pays au roi de Prusse, comme à son futur souverain. Ainsi, on allait violer sans pudeur tous ces principes d'humanité, de droit des gens, jadis solennellement proclamés à la face de l'univers.

Cependant, fort des témoignages d'amour de ses malheureux sujets, dont la Prusse cherche par tous les moyens à étouffer les vœux, à ébranler la fidélité, Frédéric-Auguste proteste hautement et énergiquement. L'Angleterre, l'Autriche, la Bavière et la France, inquiètes de l'agrandissement de la Prusse, se déclarent pour lui. Enfin, le 6 février 1815, cette grande discussion se termine, et le partage de la Saxe est résolu par le congrès de Vienne, sur des bases telles que, de deux millions d'habitants que contenait le royaume, il doit en conserver environ 1,300,000.

Tandis que l'exaspération des Saxons contre les Prussiens, arrivée à son comble, se manifeste même par des révoltes, le roi, qui a été conduit à Presbourg en Hongrie, résiste, débile, hésite; néanmoins la réapparition du grand empereur devait hâter le terme de ces délibérations; il finit par céder après avoir reçu la visite de l'empereur d'Autriche, celle du prince de Metternich et du duc de Wellington. Par le traité signé le 8 mai avec la Prusse, une partie de la haute Lusace, toute la basse Lusace, le cercle de Wittemberg, une partie des cercles de Misnie et de Leipzig, le Mansfeld saxon, les cercles de Thuringe et de Neustadt, et le duché de Querfurth, la partie royale saxonne de Henneberg, et quelques districts du Wogtland, furent violemment arrachés à la Saxe. On sacrifia Goerlitz, Lubben, Guben, Torgau, Wittenberg, Fulenbourg, Mersebourg, Weissenfels, Naumbourg, Zeitz, Schulpforta, Langensalza, Weissensee, et plusieurs autres villes,

des terres riches en salines, en céréales, d'une superficie de 359 milles carrés, et plus de 845,000 Saxons fidèles. Les provinces cédées à la Prusse reçurent la dénomination de Saxe ducale.

Le 7 juin de la même année, Frédéric-Auguste, après avoir adhéré à l'acte de la confédération germanique, rentra dans sa capitale au milieu des acclamations et de l'allégresse de son peuple. On adopta de nouvelles couleurs nationales, le blanc et le vert; et un contingent de seize mille hommes, ayant à sa tête le prince de Saxe-Cobourg et le général Lecoq, marcha contre Napoléon. Mais le sort de la campagne s'était décidé à Waterloo avant leur arrivée : cinq mille hommes restèrent en France comme faisant partie du corps d'observation. La Saxe reçut 6,804,746 f. sur les sept cents millions que notre patrie payait pour les frais de la guerre.

Dès que la paix fut assurée, le roi dirigea tous ses efforts vers les améliorations intérieures qui devaient compenser tout ce que son pays avait perdu en puissance et en étendue. Il chercha surtout à relever le crédit et à réorganiser l'administration. Les états du pays (Land-Stände) furent plusieurs fois convoqués, et offrirent le spectacle d'un accord parfait entre les députés et le roi, bien que l'opinion publique semblât réclamer des réformes urgentes dans la vieille constitution du pays. La littérature, les arts et les sciences refleurirent. L'exploitation des mines atteignit un haut degré de prospérité, et l'industrie fut soutenue par tous les moyens dont le gouvernement pouvait disposer. La Saxe se ressentit, il est vrai, de la disette de 1816 et de la stagnation du commerce; mais les secours prodigués par Frédéric-Auguste en atténuaient les effets. Il persévéra encore douze ans dans de si louables efforts, et mourut le 5 mai 1827, à l'âge de plus de soixante-seize ans emportant les regrets universels.

ANTOINE I<sup>er</sup> (1827-1836).

Antoine I<sup>er</sup> avait soixante et onze ans lorsqu'il ceignait la couronne de

son frère. Quoiqu'il eût annoncé que rien ne serait changé à l'administration, on s'aperçut bientôt que ce n'était plus la même main qui tenait le gouvernail. Les états assemblés depuis plusieurs mois n'offraient que l'ombre d'une représentation nationale; ils n'étaient entre les mains du gouvernement qu'un instrument utile, dont il se servait pour faire voter les propositions qu'il voulait faire passer comme l'expression de la volonté populaire. Mais quoique cette institution fût loin de répondre aux besoins de l'époque, des vues utiles y avaient été développées, d'énergiques protestations s'y étaient fait entendre. On y avait hautement réclame le droit de voter les impôts, de contrôler les dépenses et de signaler les abus qui devaient être réformés. Le gouvernement avait toujours refusé de faire droit à ces réclamations. Il avait surtout repoussé la demande d'un budget, sous prétexte que les états ne pouvaient juger sainement des dépenses indispensables sans se mettre en rapport avec les fonctionnaires publics, rapports qui relâcheraient les liens de la subordination et finiraient par détruire la hiérarchie administrative.

Le roi se refusait à toute espèce de concessions; son extrême attachement à l'Eglise catholique rendait d'ailleurs sa position difficile au milieu d'un peuple de zélés luthériens. La grande influence dont les jésuites jouissaient à la cour, les traitements énormes des prêtres, le monopole du pouvoir et des places accordé aux catholiques excitaient une fermentation sourde et des mécontentements qui se manifestèrent, le 25 juin 1830, d'une manière assez grave pour nécessiter l'intervention de la force armée. Telle était la disposition des esprits dans la Saxe, lorsqu'on y reçut la nouvelle des révolutions de Paris et de Bruxelles. Cette nouvelle fut saluée, ainsi que dans toute l'Allemagne, comme un signal de régénération et de liberté.

Quelques mesures fort rigoureuses, prises le 2 septembre par la police de Leipzig, servirent de prétexte aux

troubles. Le peuple attaqua la maison du chef de la police; pour comprimer l'émeute, on fit venir quelques troupes du voisinage; mais les troupes trop peu nombreuses eurent le dessous. Le peuple commença alors à démolir et à saccager les maisons des hommes connus pour appartenir à la police; puis, les ouvriers imprimeurs, qui sont en très-grand nombre à Leipzig, se dirigèrent contre les ateliers du célèbre libraire Brockhaus, dont quelques presses étaient mises en mouvement par une machine à vapeur. Les habitants songèrent alors à prendre les armes pour la défense de leurs propriétés, et, de concert avec les étudiants de l'université, ils organisèrent une garde communale, qui, après trois jours de troubles et de désordres, rétablit enfin la tranquillité.

Depuis qu'on avait eu connaissance à Dresde des événements politiques de Paris, les couleurs françaises étaient étalées dans les magasins; la jeunesse les portait en cravates et en écharpes; on chantait aux théâtres et dans les lieux publics la *Marseillaise* et la *Parisienne*, sans que la police pût s'y opposer; enfin, dans la nuit du 9 au 10, un rassemblement considérable, qui s'était formé hors de la ville, y entra tumultueusement en brisant les réverbères, en saccageant les bureaux de douanes et de police, et en poussant les cris de *Vive la liberté! à bas la police!* L'émeute arriva ainsi à l'hôtel de ville, dont elle jeta par les fenêtres et livra aux flammes les meubles et les papiers. Quelques compagnies de chasseurs voulurent s'y opposer; une collision eut lieu, et le sang coula des deux côtés; mais heureusement l'artillerie refusa de tirer, et, comme à Leipzig, une garde communale, qui s'organisa immédiatement, eut bientôt mis fin au désordre.

A la première nouvelle de l'insurrection, le prince Frédéric, neveu du roi, héritier du trône, et très-populaire, parce qu'il était partisan des réformes réclamées, accourut à Leipzig, et y fut accueilli aux acclamations du peuple. Son arrivée fit espérer



qu'on obtiendrait le redressement des griefs, et la nuit du 10 au 11 se passa assez paisiblement.

Le lendemain, comme par autorisation du roi, il se forma une commission composée de magistrats, de bourgeois, et présidée par le prince. Cette commission devait prendre les mesures les plus efficaces pour le rétablissement de l'ordre. Les bons citoyens furent invités par une proclamation à se faire inscrire sur les rôles de la bourgeoisie, qui, ainsi qu'un corps de six cents hommes soldés, pris dans toutes les classes de la population, fut mise sous les ordres du général de Gableitz. Cependant, la bourgeoisie s'assemblait dans ses sections pour délibérer sur les griefs dont elle aurait à demander le redressement, tels que l'abolition des taxes les plus oppressives, spécialement celles de police et de l'excise, la réforme de l'administration communale, l'extension du droit de séance et de vote dans la diète, le contrôle et la publicité des comptes, la réduction des dépenses du culte catholique, et plusieurs changements importants dans la constitution.

Le roi résolut alors de se décharger du fardeau du gouvernement sur son neveu, à qui l'insurrection venait de déférer tous les pouvoirs. Par une ordonnance du 13 septembre il le nomma corégent du royaume, et ordonna que toutes les affaires soumises à la décision royale fussent portées à sa connaissance, et toutes les décisions revêtues de sa signature. Par le même acte, le prince Maximilien, frère du roi et père du prince Frédéric, renonçait en faveur de celui-ci à son droit de succession à la couronne.

Cette ordonnance, publiée immédiatement à Dresde et suivie d'un changement de ministère, rétablit partout la tranquillité. Une constitution, délibérée avec les états, fut promulguée le 4 septembre 1831, et jurée par le roi et par le prince. Par cette constitution, se trouvent établies, la liberté des personnes et des propriétés, l'égalité de tous les citoyens dans l'appel au service de l'État, l'obligation pour tous du

service militaire, la liberté de conscience. La liberté de la presse et du commerce de la librairie doit être assurée contre les abus par une loi qui aurait égard aux obligations imposées à la Saxe par la confédération.

La responsabilité atteint tous les fonctionnaires, même les chefs de départements, pour lesquels le contre-seing est obligatoire.

Les juges sont astreints à motiver leurs décisions. Personne ne peut être distrait de ses juges naturels, ni détenu plus de vingt-quatre heures sans être entendu. Les tribunaux privilégiés sont abolis.

Les états sont formés de deux chambres. L'élection, la nomination royale et l'hérédité sont les éléments constitutifs de la première; la seconde se compose de soixante-trois députés, savoir : treize des propriétaires des biens nobles, vingt-cinq des habitants des villes, et vingt-cinq des paysans. Tous les trois ans, vingt et un membres sortent de cette chambre; ils peuvent être réélus. Un règlement communal et une loi sur le rachat des droits féodaux avaient été promis par une proclamation du 29 mai. D'autres réformes suivirent; des négociations furent entamées avec la Prusse au sujet du système de douanes. Au milieu de cet essor de prospérité, le roi Antoine célébra son quatre-vingt-unième anniversaire, et mourut l'année suivante, le 6 juin 1836.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE IV (depuis 1836).

Ce prince est né le 18 mai 1797. Depuis son avènement, il a justifié les espérances que le peuple avait mises en lui. Les états du royaume, dont la session s'ouvrit en novembre 1833 se montrèrent animés d'un esprit assez libéral : ainsi ils se prononcèrent contre la police secrète et contre la censure, et prirent ouvertement parti contre les empiètements anticonstitutionnels du roi de Hanovre. Disons encore que l'industrie et le commerce continuent à faire dans la Saxe des progrès notables, et que des

chemins de fer se sont établis entre Dresde et Leipzig, et entre cette dernière ville et Magdebourg. En 1838, le roi a perdu son père, le prince Maximilien. Veuf depuis 1832 de l'archiduchesse Caroline d'Autriche, il avait épousé, le 24 avril 1833, la princesse Marie de Bavière, sœur de la princesse royale de Prusse.

Tel est l'état actuel de la Saxe, de ce pays auquel se rattache le souvenir des deux plus grands événements de l'histoire d'Allemagne : la résistance à Charlemagne et la résistance aux successeurs de saint Pierre. Abaissée par les traités de 1815 au rang des puis-

sances du troisième ordre, elle ne pèse plus d'aucun poids dans la balance politique et se voit désormais réduite au rôle de satellite de la Prusse, jusqu'au jour où un remaniement de l'Europe la soumettra définitivement, pour préparer de concert l'unité de l'Allemagne, à cette puissance qu'elle a devancée dans les voies constitutionnelles, et à laquelle, malgré de justes griefs, doivent la rattacher ses sympathies religieuses et les efforts généreux que depuis plus d'un siècle elles font l'une et l'autre pour répandre dans la nation allemande les bienfaits de l'instruction, de l'industrie et de la civilisation.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LA SAXE.

|                                                                                                                           | Pages. |                                                                            | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|----------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Royaume de Saxe. — Statistique et géographie.</i>                                                                      | 1      | Jean le Constant                                                           | 21    |
| <i>Topographie. — Royaume de Saxe.</i>                                                                                    | 3      | Jean-Frédéric le Généreux.                                                 | ibid. |
| — — Saxe ducale.                                                                                                          | 5      | <i>Ligne Albertine de 1485 à 1553. —</i>                                   |       |
| <i>Histoire de la Saxe. — Anciens habitants du pays. — Royaume de Thuringe. — Populations slaves. — Frontière sorabe.</i> | 7      | Albert le Courageux.                                                       | 24    |
| <i>Saxons, jusqu'aux premiers ducs.</i>                                                                                   | 9      | George le Barbu.                                                           | 25    |
| <i>Ducs de Saxe. Ludolphe.</i>                                                                                            | 11     | Henri le Pieux.                                                            | ibid. |
| Brunon.                                                                                                                   | ibid.  | Maurice.                                                                   | 25    |
| Otton I <sup>er</sup> .                                                                                                   | ibid.  | <i>Ligne Ernestine de 1547 à 1715.</i>                                     | 26    |
| Henri l'Oiseleur.                                                                                                         | ibid.  | <i>Ligne Albertine de 1553 à 1733. —</i>                                   |       |
| Hermann Billung et ses descendants.                                                                                       | ibid.  | Auguste.                                                                   | 27    |
| Lothaire de Supplinbourg.                                                                                                 | 12     | Christian I <sup>er</sup> .                                                | ibid. |
| Henri le Superbe.                                                                                                         | ibid.  | Christian II.                                                              | 28    |
| Henri le Lion.                                                                                                            | ibid.  | Jean-George I <sup>er</sup> .                                              | ibid. |
| <i>Nouveau duché de Saxe. — Bernard d'Ascanie.</i>                                                                        | 13     | Jean-George II.                                                            | 31    |
| Albert I <sup>er</sup> .                                                                                                  | 14     | Jean-George III.                                                           | ibid. |
| <i>Électorat de Saxe. — Frédéric le Bel-liqueux.</i>                                                                      | ibid.  | Jean-George IV.                                                            | 32    |
| Frédéric II le Débonnaire et Guillaume III.                                                                               | 19     | Frédéric-Auguste I <sup>er</sup> .                                         | ibid. |
| Ernest et Albert.                                                                                                         | 20     | <i>Ligne Ernestine depuis le dix-huitième siècle. — Branche de Weimar.</i> | 34    |
| <i>Ligne Ernestine de 1486 à 1547. —</i>                                                                                  |        | Branche de Gotha.                                                          | 35    |
| Frédéric le Sage.                                                                                                         | ibid.  | <i>Ligne Albertines — Frédéric-Auguste II.</i>                             | ibid. |
|                                                                                                                           |        | Frédéric-Christian.                                                        | 38    |
|                                                                                                                           |        | Frédéric-Auguste III.                                                      | ibid. |
|                                                                                                                           |        | <i>Royaume de Saxe.</i>                                                    | 40    |
|                                                                                                                           |        | Autoine I <sup>er</sup> .                                                  | 43    |
|                                                                                                                           |        | Frédéric-Auguste IV.                                                       | 45    |



# L'UNIVERS,

OU

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

#### DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

---

## PRUSSE.

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

SITUATION, ÉTENDUE, FRONTIÈRES, POPULATION, CLIMAT.

La monarchie prussienne, dont les commencements furent si modestes, et qui, par l'habile politique de ses princes, est devenue en moins d'un siècle l'une des premières puissances de l'Europe, a aujourd'hui 5065 milles allemands carrés de superficie; elle se divise en deux parties principales, l'une orientale, l'autre occidentale. La première, qui est la plus considérable, forme le noyau du royaume. Elle comprend les provinces de la Prusse orientale, de la Prusse occidentale, de Posen, de Brandebourg, de Poméranie, de Silésie et de Saxe, et s'étend entre les 27°35' et 40°30' de longitude à l'est du méridien de l'île de Fer, et les 49°10' et 52°31' latitude nord. La partie occidentale de la monarchie, qui a reçu le nom de grand-duché du Bas-Rhin, se compose des provinces de Westphalie, de Clèves-Berg et du Bas-Rhin, et s'étend entre les 23°35' et 27°10' longitude est, et les 49°10' et 52°31' latitude nord. Les provinces de Brandebourg, de Poméranie, de Silésie, de Saxe et le grand-duché du Bas-Rhin sont situés en

Allemagne, et font par conséquent partie de la confédération germanique.

Contiguë à la Russie sur une longueur de 179 milles, depuis Nimmerstatt, le point le plus septentrional de la monarchie, jusqu'au territoire de Cracovie, la Prusse touche à l'Autriche sur une ligne de 84 milles, à partir du bourg de Zabrizig jusqu'à Seidenberg, et à la Saxe, depuis Bungendorf jusqu'à Radmeritz (36 milles). Elle est en outre limitée par le duché d'Altenbourg, les principautés de Reuss, le grand-duché de Saxe-Weimar, les territoires de Saxe-Meiningen et de Schwartzbourg, le duché de Gotha, le Hanovre, la Hesse électorale, les principautés de Nassau, de Waldeck, de Hesse-Hombourg, de Lippe-Schaumbourg et de Lippe-Detmold, et le cercle de la Bavière rhénane du côté de la France. Les frontières de la Prusse occupent 13 milles du côté de la France; elles en occupent 80 du côté des Pays-Bas et de la Hollande. Dans tout leur développement elles forment un cordon de 735 milles. La partie orientale est seule baignée par la mer.

La principauté de Neuchâtel, en Suisse, appartient aussi à la Prusse, mais son administration est indépen-

dante de celle de la monarchie, parce qu'elle fait partie de la confédération helvétique.

Suivant Stein, la population de la Prusse, en 1831, était de 13,038,960 habitants, non comprise celle de la principauté de Neuchâtel. Depuis, elle a probablement atteint 14,000,000.

Le climat de la Prusse est en général tempéré; cependant la température de la partie orientale qui avoisine la mer est variable, et souvent froide et humide. On a observé à Königsberg un froid de 24° Réaumur, et la chaleur s'y est élevée jusqu'à 36°. Les provinces non maritimes, le Posen, le Brandebourg, la Silésie, la Saxe et toute la partie occidentale des États prussiens ont un climat plus doux et plus égal. Cepeudant, la température y est encore en rapport avec le plus ou le moins d'élévation des localités. Ainsi la chaleur est quelquefois insupportable dans les plaines sablonneuses du Brandebourg, et souvent l'atmosphère est lourde et malsaine dans les environs des lacs, tandis que les habitants du voisinage du Harz et des Sudètes jouissent de l'air le plus pur. Le printemps embellit déjà les rives du Rhin et de la Moselle, que l'habitant des Riesen-Gebirge et des landes de la Prusse orientale est encore forcé de se couvrir de pelisses. Dans la haute Silésie et dans les montagnes, les hivers sont plus longs et plus rudes que dans la basse Silésie, dont le climat est aussi moins salubre à cause des lacs nombreux qui en couvrent la surface.

#### SOL, MONTAGNES ET FORÊTS.

La qualité du sol varie comme l'exposition et la forme de sa surface. Les environs de Magdebourg, la rive gauche de l'Elbe, quelques districts de l'Altmark et les contrées d'Erfurth et de Mühlhausen, qui appartiennent à l'ancienne Saxe, sont regardés comme les greniers de la monarchie. La Silésie possède aussi des districts fertiles, tels que ceux de Jauer, de Frankenstein, etc. Dans la Prusse proprement dite, les contrées les plus favorisées

sont le Danziger, le Marienburger-Werder, les basses terres (Niederungen) de la Vistule et du Niémen. Le duché de Posen ne le cède ni au Brandebourg, ni à la Poméranie. Dans la partie occidentale, des plaines riches et fertiles s'étendent sur les bords de la Moselle et de la Nahe, sur ceux de la Roër, de la Nette et de l'Aar. La nature s'est également montrée libérale à l'égard des plaines qui environnent Cologne, Trèves, Coblenz et Juliers; et l'on peut en dire autant du district du Harz, des environs de Soest, de Munster et de Tecklenbourg en Westphalie. Mais la partie de la province de Prusse qui est couverte de marais et de landes, et les hauteurs nues d'Eifel et du Hunsrück, dans le grand-duché du Rhin, ne sont que des déserts; tandis que les Nouvelles-Marches (Neumark), le pays le plus pauvre et le moins peuplé peut-être de toute l'Allemagne, offre l'exemple de ce que peut l'industrie pour suppléer à la nature.

La Prusse n'est point un pays élevé, cependant les montagnes occupent environ la sixième partie. Le sol de la Silésie, à l'est de l'Oder, ne présente qu'une grande plaine légèrement ondulée par des collines, et qui se confond avec celles de la Pologne, en s'abaissant constamment du sud au nord; mais dans la partie occidentale, le terrain, généralement plus inégal, se termine par de hautes chaînes de montagnes. La portion la plus élevée est le *Riesen-Gebirge*, ou les Monts des Géants; sa direction est du nord-ouest au sud-est.

Au nord de cette chaîne centrale et principale on distingue la chaîne d'*Iserkamm*; elle s'étend au nord-ouest de Hirschberg jusque vers Mark-Lissa en Lusace; la direction est parallèle à celle des Monts des Géants. Au sud-ouest de l'*Iserkamm* s'élève, dans la direction de l'est à l'ouest, le *Wohlschekamm*. Au sud de la chaîne centrale on trouve les montagnes du comté de Glatz, qui sont également connues sous le nom d'*Eulen-Gebirge*, ou Montagne des Hiboux. La direction de ces

montagnes, d'après les cartes, semblerait être du nord au sud; mais elles consistent réellement en trois chaînons parallèles entre eux et avec les Monts des Géants; ces chaînons se dirigent chacun du nord-ouest au sud-est, mais se succèdent du nord au sud. Il y a encore à l'est de Glatz plusieurs groupes plus avancés vers les plaines; plus au nord, le *Zobten* y est presque isolé. Le *Schneeberg* ou mont neigeux se trouve au sud-est du comté de Glatz, en Moravie et dans la Silésie autrichienne. Ces montagnes paraissent n'être que les escarpements septentrionaux de ce plateau très-élevé, qui, à travers la Moravie et la Silésie autrichienne, va se joindre aux monts Karpathes. Ce plateau porte le nom de *Gesenker-Gebirge*, c'est-à-dire monts abaissés.

« La chaîne du Riesen-Gebirge, longue d'une vingtaine de lieues et large de quatre à cinq, renferme les vallées les plus pittoresques : ses principaux sommets sont le *Schneekappe*, le *Sturmhaube* et le *Taselfichte*. Dans les *Eulen-Gebirge*, le point culminant est le *Höhe-Eule*.

« Entre toutes ces chaînes s'étendent des prairies humides et quelquefois marécageuses : une des principales est la *prairie blanche*, sur les flancs du Riesen-Gebirge, laquelle a 5,948,800 toises carrées de surface. La prairie d'*Iser* est aussi remarquable; mais le plus curieux phénomène est celui que présente le *Seefelder*, tourbière dans l'arrondissement de Glatz, à l'élévation de 2858 pieds au-dessus du niveau de la mer (\*).

La Saxe présente au nord des régions d'Erfurt et de Mersebourg des ramifications de l'*Erzgebirge*, et au sud, dans la direction de l'*Unstrut*, un prolongement du *Thüringer-Wald*. « Les montagnes les plus élevées de cette province sont le *Brocken* ou le *Blatzberg* et le *Dolmar*. La première, qui reste couverte de neige depuis le mois de novembre jusqu'à celui de juin, a 3361 pieds d'élévation au-dessus de

la Baltique; la seconde a 1,860 pieds. Le *Brocken* est une des montagnes de l'Allemagne qui ont le plus attiré l'attention des naturalistes et des physiciens. Elle forme l'extrémité septentrionale des montagnes du *Harz* et la limite orientale de la province de Saxe (\*).

An nord-est de la Westphalie, le *Suntel-Gebirge* sort du pays de Schaumbourg, sur les bords du *Weser*. C'est une coupure faite par le fleuve dans cette montagne, à un mille au-dessus de *Minden*, qui forme la porte westphalique (*porta Westphalica*). La même chaîne, sous le nom de *Minden*, pénètre, en s'abaissant, dans le pays de Hanovre. Plus au sud, dans un angle formé par le *Diemel* et le *Weser*, se trouve le pays de *Paderborn*. C'est une espèce de plateau de 800 à 1000 pieds d'élévation, traversé dans son milieu par la chaîne de l'*Esge*, couverte de forêts, et dont le point le plus élevé est le *Felmer-Stoof* (1950 pieds). Cette chaîne tourne vers le nord-ouest dans le *Lippe-Deimond*, et prend le nom de *Teutoburger-Wald*; elle se termine près d'*Ems*. Les *Rothaar-Gebirge* continuent la chaîne précédente et séparent le *Weser* du *Rhin*.

La province rhénane est divisée par ce fleuve magnifique en deux parties, dont la plus considérable est celle de l'ouest. C'est sur la rive droite de la *Lahn* que commencent les pentes romantiques du *Westerwald*. Aux environs de *Siegburg*, de *Blankenberg* et de *Königswinter*, on voit pointer çà et là les mamelons basaltiques et porphyriques dont se composent les *Siebengebirge* (sept montagnes), qui attirent les regards des voyageurs par leur bizarre configuration et leur végétation variée. Les sept points culminants de ce groupe sont le *Drachenfels*, le *Gonsehals*, le *Lowenbourg*, l'*Oehlberg*, l'*Oehlberg royal*, le *Petersberg* et le *Wolkenbourg*. Sur la rive gauche du *Rhin*, la vallée de la *Moselle* partage le territoire prussien en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Le *Hundsruh*,

(\*) Malte-Brun t. V, pag. 116.

(\*) Idem, pag. 197.

ramification des Vosges, couvre toutes les contrées entre la Nahe et la Moselle. Ses plus hauts sommets atteignent 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les belles forêts qui couvrent les flancs de ces montagnes, le Sammern et plusieurs autres rivières qui arrosent ces vallées, donnent à ces contrées un aspect sauvage et pittoresque. Vis-à-vis du Hundsruh, sur la rive gauche de la Moselle, vers la Mense, à l'ouest, s'étend l'*Eifel-Gebirge*, pays montagneux, âpre, rempli de marais, coupé par les profondes vallées du Rhin et de la Moselle, et où l'on remarque les traces de plusieurs volcans éteints. Le *Hohen-Aagt* passe pour le plus haut sommet de l'Eifel. Le *Hohen-Ween*, ramification des Ardennes, entre la Roër et l'Ourthe, est un plateau montagneux où l'on ne rencontre que tourbières et marais.

Les forêts qui couvrent une grande partie du sol de la monarchie sont une des plus importantes richesses du pays. Propriétés publiques ou privées, elles sont toutes soumises à l'administration des forêts, qui veille à ce qu'elles soient toutes bien entretenues. Les provinces les plus riches en bois sont les deux Prusses (où se trouvent le *Johannisburger-Wald*, la *Grande-Forêt* entre Labiau, Tilsit et le Pregel, et le *Romintische-Wald*); le Brandebourg, où se trouvent les forêts qui ombragent les bords de la Spree et du Havel; la Westphalie, qui renferme le *Teutoburger-Wald* et le *Westerwald*; la Saxe, où se rencontre le *Thuringer-Wald*. La plus grande richesse de la haute Silésie consiste aussi en bois. La principauté d'Oppen, qui a 668 lieues carrées de superficie, n'est pour ainsi dire qu'une forêt, et l'on peut en dire autant des districts limitrophes de la Pologne.

MERS, ILES, FLEUVES, LACS, SOURCES, CANAUX.

La Baltique baigne la Prusse et la Poméranie, sur une longueur de 104 milles. Ses côtes sont généralement basses et sablonneuses, et elles seraient exposées aux inondations sans les du-

nes que la nature y a élevées, et contre lesquelles l'art, dans certains endroits, a appuyé de fortes digues. L'échancrure la plus considérable est le golfe de Danzig; mais on doit regarder comme des dépendances de la mer ces grandes masses d'eau connues en allemand sous le nom général de *Haff*. « Ces lacs forment, dit Malte-Brun (\*), l'un des traits les plus curieux de la géographie de la Prusse. Le mot *Haff* signifie, en suédois et en danois, une mer quelconque. Ce mot, importé peut-être lors de la conquête de Waldemar II, désigne maintenant sur les côtes de la Prusse et de la Poméranie ces lacs qui se trouvent à l'embouchure de l'Oder, de la Vistule, du Pregel, du Memel et d'autres fleuves. La Prusse compte deux grandes eaux de ce genre.

« Le *Frische-Haff*, c'est-à-dire le *Haff* aux eaux douces, a 21 lieues en longueur et de 2 à 4 en largeur. Une chaîne de bancs de sable le sépare de la mer Baltique, avec laquelle il communique par un détroit nommé *Gatt*. Ce détroit n'a que 12 pieds d'eau, et le *Frische-Haff* lui-même est encore moins profond, circonstance qui diminue tous les avantages commerciaux que l'on serait tenté d'attribuer à ce lac, à l'inspection de la carte.

« Le *Curische-Haff* a 20 lieues de long sur 5 à 10 de large; la langue de terre, dite *Curische-Neerung*, qui le sépare de la mer, est plus étroite, mais aussi plus élevée que celle du *Frische-Haff*. On trouve dans ce lac tant de bancs et de bas-fonds, que les bateaux peuvent seuls le traverser, encore y est-on exposé à des ouragans fréquents. Il communique à la Baltique par un canal d'environ 1000 mètres de largeur sur 4 de profondeur. Depuis ses bords méridionaux jusqu'au village de Windebourg, ses eaux n'ont point de courant; mais, au delà, elles deviennent très-rapides, et quelquefois même elles entraînent les navires à travers les récifs dont la côte est bordée. Le canal de la Deime le met en communication avec le Pregel, et fa-

(\*) Ibid., pag. 87.



vorise par là le commerce de la petite ville de Tappian, située à peu de distance du Pregel. Le Curische-Haff doit son nom aux anciens *Cures* ou *Koures* qui en habitaient les bords, et qui, dans leur dialecte finnois-esthonien, appelaient la langue de terre qui sépare le lac de la grande mer, *Menta-Niemi*, le *promontoire des Pins*, d'où quelque voyageur grec, copié par Plin, aura sans doute fait *Mento-Nemen*. Les pêcheurs qui habitent les bords de ce lac ont conservé le nom de *Cures*. Les tempêtes ensevelissent souvent leurs frêles cabanes sous des amas de sable. »

On voit encore un lac de même genre sur les côtes de la Poméranie : c'est le *Pommersche-Haff* ou *Stettiner-Haff*. Moins étendu que ceux dont nous venons de parler, il n'a que 10 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 2 lieues de largeur moyenne. Il se divise en deux parties, le *Grand-Haff* et le *Petit-Haff*. On donne aussi le nom de lacs à quelques-uns de ses enfoncements : tels sont le *Neuwarp* au sud, et le *Papenwasser* à l'est-sud. Il se décharge, au nord-ouest, dans la Baltique, par le *Peene*, qui alimente le grand lac d'*Achterwasser*; au nord par la *Swine*, et, au nord-est, par le *Diebnow*, qui forme le lac de *Cammin*.

La plus grande, la plus pittoresque des îles de l'Allemagne, Rugen, s'élève vers la pointe la plus septentrionale de la Poméranie, vis-à-vis de Stralsund. Sa longueur du sud au nord est d'un peu plus de 11 lieues; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est d'environ 9 à 10 lieues : on évalue à 47 lieues sa plus grande largeur. Elle est séparée du continent par un détroit qui n'a pas une demi-lieue de largeur près de Stralsund. Autour se trouvent plusieurs petites îles, parmi lesquelles on distingue, à l'ouest, *Hiddensee* et *Umanz*, et, au sud-est, *Ruden*, qui en est éloignée d'une lieue et demie. Cette dernière en faisait autrefois partie; mais, en 1309, les eaux de la mer envahirent une partie de l'île, y formèrent un grand nombre de baies et de golfes, et en séparèrent la partie méridionale.

Au sud de Ruden se trouve l'île d'*Usedom* ou *Uesedom*, dont la superficie est évaluée à 18 lieues carrées; elle a à peine dans certains endroits un quart de lieue de largeur; sa longueur du sud-ouest au nord-est est de 11 à 12 lieues. Un canal de 400 toises de largeur la sépare du *Wollin*, qui a un peu moins d'étendue.

Les fleuves qui ont leur embouchure en Prusse et versent leurs eaux dans la Baltique sont le *Niemen*, en lithuanien *Nemony* (le *Silencieux*, l'*Invariable*) : il vient de la Lithuanie et se jette dans le Curische-Haff par deux embouchures, le *Reuss* et le *Gilge*. Le *Pregel*, en vieux prussien *Prigolla* (rivière des *Collines*), est formé des débouchés des lacs intérieurs de la Prusse, et coule dans le Frische-Haff, après avoir formé plusieurs îles au-dessus de Königsberg, où il ne porte encore que de petits navires. Une forte barre, qui se trouve à son embouchure, empêche les gros vaisseaux de remonter jusque-là. La *Vistule* (en polonais *Wisla*, en allemand *Weichsel*) entre dans la Prusse, près de la ville de Thorn; en approchant de la mer, elle se divise en trois bras, dont l'un, conservant le nom de *Vistule*, se jette dans la Baltique auprès de Danzig; l'autre, sous celui de *Vieille-Vistule*, se perd dans le Frische-Haff par quatorze embouchures; enfin le troisième, le *Nogat*, se jette dans le même lac auprès d'Elbing. La *Vistule* semble perdre en entrant en Pologne une partie de sa profondeur; elle est guéable à partir de Thorn. L'*Oder*, le cours d'eau le plus important de la Prusse, la parcourt du sud au nord sur une longueur de 125 milles. Il commence à être navigable à Ratibor, sur les frontières de la Silésie autrichienne; il entre dans les plaines à Breslau, et se jette à Stettin dans la lagune de ce nom. L'*Oppa*, l'*Ohlau*, la *Lohe*, la *Weistritz*, la *Katzbach*, le *Bober*, la *Neisse*, l'*Olsa*, la *Brinitza*, le *Wartha*, l'*Ucker*, grossis de leurs affluents, versent leurs eaux dans l'*Oder*.

L'*Elbe*, le *Weser* et le *Rhin* portent leurs eaux à la mer du Nord.

Le premier sort, à Muhlberg, du royaume de Saxe, pour entrer sur le territoire prussien, qu'il quitte à Schuackenberg, pour entrer dans le Hanovre. Ses principaux affluents sont, à droite, l'*Elster-Noir* et le *Havel*; à gauche, la *Mulde*, la *Saale* et l'*Unstrut*.

Le Weser forme la frontière de la Prusse et du Hanovre, depuis Wurgassen jusqu'à Stahle; depuis Eisbergen jusqu'à Schlüsselbourg il traverse le territoire prussien; il entre ensuite dans le Hanovre. La Prusse ne lui fournit aucun affluent considérable.

Le Rhin, depuis l'embouchure de la Nêbe jusqu'à celle de la Lahn, forme la frontière de la Prusse et de la principauté de Nassau. Il ne pénètre dans le territoire prussien qu'au bourg de Hirschheim; il en sort près de Clèves, après un cours de trente-six milles. Depuis Bingen jusqu'à Coblenz, il coule dans un lit étroit de rochers, à travers les masses argileuses du Hunsrück et du Taunus. Les dangereuses cataractes de Bingerlock, au-dessous de la tour des Rats (Meusel-Thurn), le banc de Saint-Goer, les îles dont le fleuve est parsemé, les rochers qui le pressent, et dont les cimes sont couronnées de ruines féodales, de villages, et d'épaisses forêts, lui donnent un caractère des plus pittoresques. A partir de Coblenz, ses eaux parcourent une riche vallée, jusqu'à Andernach, où il entre dans une vallée plus étroite, bornée par les Siebengebirge et l'Eifel; c'est là que se trouvent les deux écueils formés par deux groupes de colonnes basaltiques, et connus sous les noms de *grand* et de *petit Unkelstein*. Le fleuve quitte ensuite les montagnes au-dessous de Bonn, pour arroser les plaines fertiles du grand-duché auquel il donne son nom. La *Lahn*, le *Wied*, le *Sieg*, le *Wipper*, la *Röer*, la *Lippe*, la *Nahe*, la *Moselle*, sont ses principaux affluents sur le territoire prussien.

Outre les trois lagunes, connues sous le nom de Haff, et qui sont une particularité des côtes de la Prusse proprement dite et de la Poméranie,

on trouve encore, dans l'intérieur des terres, un grand nombre de lacs; les principaux sont, dans le Brandebourg, le *Havelsée*, l'*Uckersee*, le *Rupinersee*, le *Tegelsee*, etc.; dans la Poméranie, le *Kumerowsée*, le *Wilmsée*; dans la Prusse proprement dite, le *Mauersée*, le *Lychnsee*, etc. Ceux de la Silésie sont très-nombreux; mais ce sont plutôt des étangs que des lacs. Dans la partie occidentale de la monarchie, on ne trouve qu'un seul lac de quelque étendue, c'est celui de *Laach*, dans la régence de Coblenz; on le regarde comme le cratère d'un ancien volcan. Il a sept mille mètres de circonférence, et ses bords sont élevés de plus de six cents mètres au-dessus de ses eaux.

La Prusse possède beaucoup d'eaux minérales et thermales. Les plus renommées, parmi ces dernières, sont celles d'Aix-la-Chapelle. Les sources minérales les plus renommées sont celles de Landeck, de Warmbrunn, etc.

Les principaux canaux sont celui de Plauen, qui joint le Havel à l'Elbe; celui de l'Oder, celui de Jolannenberg, celui de Bromberg, enfin, celui de Friedrichs-Wilhelm qui fait communiquer l'Oder à la Spree.

#### PRODUCTIONS, INDUSTRIE, COMMERCE.

Le sol de la Prusse produit toutes sortes de céréales, de légumine et de plantes utiles au commerce ou à l'industrie. Toutefois, la vigne n'est bien cultivée que sur les bords du Rhin et de la Moselle; et, en général, au delà du 50°, c'est-à-dire, dans la plus grande partie de la monarchie, il n'y a point de vin indigène. L'entretien des bestiaux est, de même que l'agriculture, l'objet de soins particuliers, et, dans plusieurs provinces, il est favorisé par de belles prairies. On élève surtout beaucoup de chevaux dans la Prusse orientale; cette industrie y est encouragée par les haras de Stallupönnen, établissement vraiment unique en Europe pour la magnificence et l'étendue. Cependant, les sujets qui en sortent ne suffisent pas encore aux besoins du service. L'amélioration de la race ovine

est aussi portée à un haut degré de perfection, et l'on compte plus de douze millions de brebis, deux millions cinq cent mille mérinos.

C'est sur les côtes de la Prusse, et notamment sur le rivage du golfe de Danzig, qu'on recueille cette précieuse substance regardée dans l'antiquité comme plus précieuse que l'or : le *succin* ou *ambre jaune*. L'exploitation du succin fournit annuellement près de deux cents tonnes. Elle constitue un droit régalien, aujourd'hui affermé.

Les chaînes de montagnes qui traversent la Prusse sont une autre source de richesse considérable. Près de Tarnowitz et de Rudolstadt on trouve de l'argent. Les mines de ce métal, dans la Thuringe et le duché de Saxe, ont produit, en 1830, seize mille six cent vingt-deux marcs, et celles du Rhin trois mille trois cent vingt. Les salines sont plus importantes; elles occupent une foule de bras et donnent de grands revenus à l'État, qui s'en réserve le monopole. On extrait encore du cuivre (17,998 quintaux), du zinc (91,918 quintaux), du plomb, du fer. De 1829 à 1831, les mines de houille ont donné un bénéfice de 22,160,000 thalers. Il existe aussi des carrières de marbre en Silésie, en Saxe, en Westphalie et sur le Rhin; d'albâtre, en Saxe et en Westphalie; de cobalt, de vitriol, etc.

L'industrie manufacturière a fait d'immenses progrès depuis la guerre, et surtout dans ces dernières années, à la faveur du vaste système de douanes, formé sous la suprématie de la Prusse, et qui permet d'écraser par sa concurrence la fabrication des petits États. Les provinces où elle est la plus développée sont celles de Silésie, de Brandebourg, de Saxe, de Westphalie, de Clèves-Berg et du Bas-Rhin. Les étoffes de laine, de coton, de lin, de soie, et les ouvrages en fer sont les principales productions des fabriques prussiennes. Ces fabriques se sont surtout multipliées à Berlin, Potsdam, Brieg, Hirschfeld, Breslau, Elberfeld, Barmen, Muhlheim, Crefeld, Cologne, Iser-Lohn, Magdebourg, Aix-la-Chapelle et Arensburg. Les autres

objets de l'industrie prussienne sont les cuirs, les ouvrages en cuivre, en laiton, en or et argent; la porcelaine, le bleu (dit de Prusse), la céruse, la garence, etc.

Le commerce a pris en même temps un très-grand essor, favorisé par l'heureuse situation des provinces de la Baltique, par les fleuves navigables et les canaux qui les unissent, principalement par les belles routes ouvertes depuis trente ans. L'organisation des postes, dont les voitures sont la propriété du gouvernement, et la construction de plusieurs chemins de fer entre Magdebourg et Leipzig, Berlin et Potsdam, Stettin et Berlin, ont multiplié et facilité les moyens de communication intérieure. Mais le ressort le plus puissant du commerce, nous ne dirons pas de la Prusse seule, mais de l'Allemagne entière, c'est le vaste système de douanes, appliqué surtout depuis huit ans, sous la suprématie de la Prusse, et qui embrasse tout l'ancien empire, à l'exception de l'Autriche, du Hanovre, du Mecklenbourg et des villes anstéiques.

Les relations commerciales à l'extérieur existent principalement, par terre, avec la Russie, l'Autriche, la Pologne, les États du centre de l'Allemagne, la France et les Pays-Bas; et, par mer, avec tous les pays situés sur la Baltique, la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et les États-Unis. Mais le commerce avec la Russie et la Pologne a diminué dans les dernières années, par suite du système prohibitif de cet empire. Tous les efforts du gouvernement prussien pour le faire modifier, ont échoué. Les villes de Dantzig, de Stettin, Elbing, Memel, Colberg, Stralsund, Gripswald et de Pillau avaient lancé, dès 1831, dans le commerce maritime, 652 navires jaugeant 76,987 tonneaux. On en compte aujourd'hui plus de 800. En 1830, il est entré dans les ports du royaume 9,409 bâtiments. Dans la même année 2,255 vaisseaux prussiens passèrent le Sund. Toutes les productions peuvent être introduites dans les différentes parties de la monarchie;

l'exportation est également libre, à quelques exceptions près.

A la tête des villes commerçantes et manufacturières de l'intérieur se place Berlin, point central de l'État; Cologne, par sa situation sur le Rhin, est la première place de commerce de ce fleuve. Viennent ensuite Breslau, Magdebourg, Minden, Elberfeld, Francfort-sur-l'Oder, qui a trois grandes foires. La *Société de commerce maritime* à Berlin entreprend des expéditions de long cours. Plusieurs villes ont des banques, et presque chaque province a sa caisse hypothécaire (*Credit-Verein*), qui soutient l'agriculture et les propriétés foncières.

#### SYSTÈME DE DOUANES PRUSSIEN.

L'association commerciale a fait pour l'Allemagne ce qu'a fait pour la France l'abolition des barrières qui séparaient nos diverses provinces : elle a créé la liberté du commerce intérieur, mais elle n'a rien fait pour le commerce du dehors. C'est un système continental, dont l'idée appartient à Napoléon. Le marché de l'intérieur s'est agrandi; mais, en s'agrandissant, il est devenu plus uniformément ouvert au commerce étranger, au lieu de devenir plus accessible, puisque, entre les tarifs des États de la confédération germanique, c'est le tarif le plus élevé et le plus rigoureux, celui de la Prusse, qui est devenu le tarif commun.

Déjà, au congrès de Vienne, on avait songé à la gêne que faisaient éprouver au commerce intérieur de l'Allemagne les lignes de douane de trente-huit États, nécessitant pour leur entretien et leur surveillance une dépense annuelle de soixante millions de florins, outre les difficultés insurmontables qu'elles présentaient. Le Wurtemberg et la Bavière, par une association formée dès 1828, avaient réuni leurs territoires sous le rapport commercial, et supprimé les lignes de douane sur leurs confins. Le produit des droits acquittés par le commerce étranger devait être partagé à la fin de chaque année, en proportion de la population respective des deux États. Ce fut le premier

traité d'alliance commerciale en Allemagne. On voit que la Prusse, devenue depuis le centre de l'association commerciale allemande, restait en dehors de celle-ci. Cette puissance n'était pas alors populaire en Allemagne. Ses mesures prohibitives, quoique modifiées par la loi du 26 mai 1818, qui proclamait la liberté du commerce, étaient encore trop rigoureuses. Mais elle prit son parti. Le 14 février, le 8 mai et le 17 juillet 1828, elle conclut, avec le grand-duché de Hesse et avec les duchés d'Anhalt, un traité, fondé sur les principes de libres relations, admis par la Bavière et le Wurtemberg.

Les petits États du nord et du centre de l'Allemagne s'effrayèrent à l'aspect de ces deux ligues; ils craignirent une limitation de leurs droits de souveraineté, une domination oppressive, et s'unirent pour se défendre. Le 24 septembre 1828, le royaume et les duchés de Saxe, le Hanovre, l'électorat de Hesse, les duchés de Brunswick et de Nassau, les principautés de Reuss et de Schwartzbourg, et les villes libres de Francfort et de Brême, signèrent à Cassel un traité d'union, dite de l'Allemagne centrale. La Saxe royale était chargée de la direction de la ligue.

Cette union nouvelle, qui jetait tout à coup au milieu de l'Allemagne un État commercial de 6 à 8 millions d'âmes, contrariait le développement de celle qu'avait méditée la Prusse, plus encore dans son intérêt politique que par des vues financières et mercantiles. Pour que la ligue prussienne prit l'extension à laquelle on aspirait, il était indispensable d'anéantir celle de l'Allemagne centrale. Dans cette pensée, la Prusse se montra libérale; les officiers de douane recurent l'ordre de mettre moins de sévérité dans l'exercice de leurs fonctions. Les écrivains à sa solde combattirent à l'envi le système prohibitif.

En même temps, la Prusse négocia avec la Bavière, la Hesse électorale et la Saxe; elle réussit à décider la Hesse électorale à adopter son tarif. Cette défection détruisit l'union intermé-

diaire. Il ne restait à la Prusse qu'à réunir entre elles les deux ligues du nord et du midi, la sienne et celle de Bavière. La réunion fut opérée le 22 mars 1833. Le tarif et le règlement des douanes prussiennes furent adoptés provisoirement. Le royaume de Saxe accéda le 30 mars, et les duchés de Saxe le 11 mai. Des ce moment la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, les deux Hesses, le royaume et les duchés de Saxe n'ont plus formé qu'un seul État commercial, d'environ 10,000 milles carrés de surface, ayant une population de plus de 22 millions d'âmes. Son unité repose sur onze conventions différentes, auxquelles sont annexés des lois, règlements et tarifs, aussi libéraux pour les États de l'Union que restrictifs pour les puissances étrangères, telles que la France et l'Angleterre. Plus tard, la ville libre de Francfort, le duché de Nassau et le grand-duché de Bade sont entrés dans cette grande confédération. Ainsi la Prusse, acquérant une influence très-grande sur les intérêts économiques de tous les pays qu'elle a incorporés à son système, s'est assuré cette prédominance politique, objet de son ambition depuis Frédéric le Grand.

#### POPULATION, RELIGION.

Nous avons donné déjà le chiffre de la population de la Prusse. Elle se compose de la race germanique (11 millions environ) ; des Wendes (race slave) de la Silésie, du Brandebourg et de la Poméranie, qui ont la plupart leur dialecte propre, et dont les Hallores sont une branche (2,500,000) ; des Cassoubes, dans le nord-est de la Poméranie (\*), qui parlent une langue wende ; des Polonais de la province de Posen et de la Silésie ; enfin, de Curons, de Lettons, de Lithuaniens,

(\*) Les Cassoubes, débris d'un peuple wende établis entre Stolpe et la Prusse occidentale, ont été serfs jusqu'en 1810. Le roi de Prusse, dans son titre *in extenso*, s'appelle encore aujourd'hui *duc des Cassoubes*. Ces anciennes tribus embrassèrent le christianisme en 1119.

tous parlant un idiome particulier. On y compte environ 90,000 Français, descendants des réfugiés protestants, que la révocation de l'édit de Nantes força de quitter leur patrie, et qui portèrent leur industrie dans les landes de Brandebourg. Enfin l'on trouve des juifs dans toutes les contrées de la monarchie. Ils ont acquis de grandes richesses, surtout à Berlin : ils sont environ 160,000, que l'édit du 11 mars 1812 a investis des droits de citoyen et a soumis ainsi à la conscription.

La religion protestante est professée par 8,200,000 habitants. Les catholiques, au nombre de 5,400,000, sont en majorité dans les provinces rhénanes, dans la Westphalie, dans le grand-duché de Posen et en Silésie. Il y a 15,000 Memnonites, 6,000 frères Moraves et Hussites. Andréaswalde est peuplé de Sociniens et d'Unitaires ; les Heruhutes habitent la Silésie, le Brandebourg, la Saxe et Neuwied.

En vertu de la bulle *De salute animarum*, du 16 juillet 1821, sanctionnée la même année par le roi, deux archevêchés catholiques ont été fondés, l'un, pour la partie orientale, à Gnesne et à Posen, l'autre pour les provinces occidentales, à Cologne. Neuf évêchés et trois mille deux cents paroisses leur sont subordonnés. Il y a, en outre, deux évêchés, à Ermeland et à Breslau, dont l'évêque porte le titre de prince-évêque : ils ne relèvent que du saint-siège. Les archevêques et évêques élus doivent être prussiens et avoir l'agrément du roi. Aucun pèlerinage public ne peut avoir lieu hors des frontières, et ceux qui se font à l'intérieur doivent se borner à une distance qui n'oblige pas les pèlerins à passer une nuit hors de leur domicile. La régence de Posen a plusieurs couvents des deux sexes. Il y a peu de temps qu'un différend s'est élevé entre l'église catholique et le gouvernement au sujet des mariages mixtes. On a vu l'archevêque de Cologne arraché de son palais par la force armée et détenu comme prisonnier de l'État, ainsi que l'évêque de Gnesne et de Posen. Le gouvernement, dans cette circonstance, a obéi

plutôt à un mouvement de colère qu'à sa prudence ordinaire, et la fermeté des prisonniers lui a donné le désavantage dans cette triste lutte.

Le protestantisme est la religion de l'État. Les emplois n'en sont pas moins accessibles à ceux qui professent d'autres cultes. Il y a trois évêques évangéliques : l'un à Königsberg, l'autre à Stettin, le troisième à Berlin. Il y a un consistoire par province ; tous les cinq ans, un synode général s'assemble à Berlin.

#### SCIENCES, INSTRUCTION PUBLIQUE, LOIS.

La Prusse est un des pays de l'Europe où les lettres et les sciences sont cultivées avec le plus d'ardeur et le plus favorisées par le gouvernement. La capitale possède, outre l'académie des sciences fondée par Frédéric II, une académie des beaux-arts, une société de géographie, etc. La plupart des grandes villes ont aussi des sociétés savantes. Königsberg, Gripswald, Breslau, Halle, Munster, et surtout Bonn et Berlin, ont des universités importantes. Au-dessous de ces établissements de haut enseignement, plusieurs gymnases plus ou moins célèbres sont disséminés dans les diverses provinces. Une ordonnance royale enjoint aux parents d'envoyer leurs enfants dans les écoles, dès l'âge de six ou huit ans. Des sociétés, fondées dans plusieurs régences, pourvoient à l'instruction des enfants et des jeunes gens nécessiteux. Enfin, un grand nombre d'écoles spéciales répondent aux diverses branches de l'enseignement. La censure a porté un coup funeste au commerce de la librairie ; du reste, le nouveau gouvernement a promis de modifier la loi qui le régit.

La jurisprudence est basée, dans les États prussiens, sur le code (*Landrecht*) publié en 1794, tandis que les provinces rhénanes suivent le code français modifié. Les procès en première instance sont portés devant les juridictions patrimoniales et seigneuriales, pour les paysans ; devant les justices urbaines ou territoriales pour les bourgeois ; et devant quelques cours

de bailliages héréditaires pour les nobles. Les cours supérieures (Ober-Lands-Gerichte) jugent en deuxième instance ; il y en a ordinairement une par régence. Un tribunal suprême d'appel siège à Berlin, un autre à Königsberg. En vertu d'une ordonnance rendue depuis peu, les juges sont inamovibles et ne peuvent être destitués qu'en vertu d'un jugement. Ils rendent en général une justice prompte et consciencieuse.

#### CONSTITUTION, REVENUS, ARMÉE.

Le gouvernement de la Prusse est absolu ; mais le cabinet de Berlin a su de tout temps, par une marche prudente et juste, se donner des apparences libérales qui contrastaient avec le système illibéral de l'Autriche. Pendant la guerre de la *délivrance des peuples*, Frédéric-Guillaume III promit une constitution pour animer le courage de ses sujets ; un édit, du 22 mai 1815, sanctionna cet engagement. Le besoin passé, la parole royale fut oubliée ; seulement, une loi du 1<sup>er</sup> juillet 1823 établit les états provinciaux, dont l'influence est presque nulle dans les affaires publiques, puisqu'ils ne s'assemblent guère que pour des délibérations financières. Le roi actuel a déjà, il est vrai, étendu leurs attributions et a rendu leurs sessions publiques ; néanmoins il vient d'adresser une réponse fort acerbe aux états et aux municipalités de certaines villes, qui lui rappelaient les promesses de 1813, remises en question par un ordre du cabinet du 10 février 1841. Au nombre de ces protestations, dignes de remarques on distinguait celles de Königsberg et de Breslau.

Dans ces dernières années, les revenus publics s'élevaient à 51,287,000 thalers (\*), produits des domaines de l'État, de la douane, des postes, de la loterie, du monopole du sel et de différents impôts. La dette publique était de 185,158,378 thalers (\*\*).

Un décret récent promet une diminution des impôts dans le cas où la guerre n'aurait pas lieu.

(\*) Environ 205 millions de francs.

(\*\*) Environ 740 millions de francs.

La Prusse, puissance militaire de premier ordre, possède une armée qui, sur le pied de paix, compte 165,000 hommes, sans la réserve. En cas de guerre, elle peut facilement armer 600,000 combattants. Cette armée, dont le budget absorbe ordinairement 22 millions de thalers (88 millions de francs), se compose de jeunes gens de famille, se destinant à la carrière des armes et nommés officiers, après avoir subi des examens; de volontaires, qui s'habillent, s'équipent et s'entretiennent à leurs frais pendant un an; d'enrôlés aussi volontaires, mais soldés, et âgés de dix-sept à quarante ans; de vétérans qui se vouent au service au delà du temps prescrit; enfin, d'une partie de la jeunesse, requise de vingt à vingt-cinq ans. A côté de ces corps permanents de différentes armes, existe une *Landwehr* ou réserve, et au besoin une *Landsturm*, ou levée en masse de tous les citoyens valides, de dix-sept à cinquante ans, levée décrétée par ordonnance royale dans les dangers imminents. Tous les Prussiens sont tenus au service militaire depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, mais ils ne sont assujettis à un service régulier que pendant les cinq premières années; ils n'en passent même que trois sous les drapeaux. En temps de paix, ils sont renvoyés dans leurs foyers, d'où ils ne sortent que pour un service temporaire, jusqu'à la fin de la cinquième année; alors ils sont inscrits sur la *landwehr* du premier ban, jusqu'à l'âge de trente-deux ans accomplis. Le second ban est formé d'hommes plus âgés, et tous les deux sont régulièrement soumis à l'exercice. En temps de guerre, celui-là est destiné à renforcer l'armée permanente; celui-ci à défendre les places fortes qui, en ne comptant que les plus importantes, sont au nombre de vingt-huit. Ces deux bans réunis montent à 360,000 hommes.

La monarchie prussienne est divisée en huit circonscriptions territoriales, affectées chacune au recrutement d'un corps d'armée. On compte deux cent soixante et un bataillons d'infanterie,

deux cent cinquante-six escadrons de cavalerie (cent seize bataillons et cent quatre escadrons font partie de la *landwehr*). L'artillerie a cent quarante-quatre compagnies, non compris dix-huit compagnies de pionniers. L'avancement n'a lieu que par rang d'ancienneté, et la discipline avilissante établie par Frédéric-Guillaume a été entièrement abolie.

Le contingent de la monarchie à la confédération germanique est de cent mille hommes.

#### DIVISION DE LA PRUSSE.

Les États prussiens sont divisés en huit provinces : le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse royale, le grand-duché de Posen, la Silésie, la Saxe, la Westphalie et la province Rhénane, auxquelles il faut ajouter le Liechtenberg et le canton de Neuchâtel, en Suisse. Chaque province comprend plusieurs régences, qui se subdivisent en cercles (vingt-cinq régences et trois cent vingt-huit cercles.)

#### I. BRANDEBOURG

Le Brandebourg contient aujourd'hui le *Mittelmark* (\*), l'*Uckermark* (\*\*), le pays de *Friegnitz*, jadis appelé *Vormark* (\*\*\*), le *Neumark* (\*\*\*\*), les bailliages de *Senftenberg* et de *Fürstenwald*, de *Dahme* et de *Jüterbock*, qui, avant 1815, appartenaient soit à la haute, soit à la basse Lusace; les seigneuries de *Bayreuth* et de *Sonnenwald*, le bailliage de *Belzig* et quelques parcelles des bailliages de *Wittenberg*, de *Schlieben* et de *Seyda*. Le sol de cette province est peu élevé au-dessus du niveau de la Baltique; c'est une plaine sablonneuse, coupée par de rares collines, arrosée par une foule de lacs et de fleuves que des canaux mettent en communication. De vastes forêts, notamment celles qui bordent les rivières du *Havel* et de la *Spree*, couvrent une partie de cette plaine. L'*Oder*

(\*) Marche centrale.

(\*\*) Marche ukrainienne.

(\*\*\*) Marche antérieure.

(\*\*\*\*) Nouvelle marche.

est le principal courant qui traverse la province. Les autres fleuves et grandes rivières sont la Wartha, le Bober, la Neisse, l'Elbe, le Havel, la Sprée, sans compter leurs affluents. La province a deux régences, celle de Potsdam, qui contient quinze cercles, et celle de Francfort-sur-l'Oder, qui en a dix-huit.

#### VILLES.

##### 1. Régence de Potsdam.

BERLIN, capitale de la monarchie et résidence du roi, est une des plus belles villes d'Allemagne, quoique sa situation au milieu d'une plaine stérile lui donne l'aspect le plus monotone. « Berlin, avec ses larges rues, ses maisons neuves et alignées, dit un voyageur moderne, a quelque chose des beaux quartiers de Londres, moins l'immense population qui se déploie sur les bords de la Tamise. En entrant par la porte de Brandebourg, il est impossible de n'être pas frappé d'un aspect de force et de grandeur. Une longue et large avenue, plantée de tilleuls, vous conduit au centre de la ville. Le premier monument qui frappe vos regards est l'arsenal avec les statues des généraux Bulow et Scharnhorst; Blicher est en face et seul. L'université vient après l'arsenal. Plus loin, l'on aperçoit le musée, dont la construction récente, magnifique et commode, atteste un culte intelligent de l'art. Le palais du roi, élevé sous le règne de plusieurs princes, sépare la ville de Frédéric de l'ancienne ville. La statue du grand Electeur, sur un des ponts de la Sprée, rappelle celle de notre Henri IV sur la Seine. »

La ville est traversée par la Sprée. Ses murs forment une enceinte de plus de quatre lieues. Elle a vingt-deux places, dont plusieurs sont ornées de statues, et trente-cinq églises, parmi lesquelles on distingue la cathédrale, dont les caveaux ont servi de sépulture à plusieurs princes de la maison royale; Sainte-Marie, remarquable par sa haute tour; Sainte-Hedwige, consacrée au culte catholique, et construite sur le

modèle du Panthéon de Rome; Saint-Nicolas, le plus ancien temple de la capitale, etc. Devant la porte de Halle, sur le Kreutzberg, on admire le *Kriegsdenkmal*, flèche gothique en bronze, élevée à la gloire de l'armée prussienne. Cette capitale offre non-seulement toutes les sommités de la monarchie pour l'art de la guerre, les sciences, les arts et l'industrie, elle est encore la métropole de toute l'Allemagne du nord, le principal foyer de lumières de la Confédération germanique.

Sa population actuelle est de 270 à 280,000 habitants, tandis qu'elle ne montait qu'à 20,000 âmes sous Frédéric-Guillaume, le grand électeur, et à 50,000 sous Frédéric, premier roi de Prusse.

On ignore l'époque précise de la fondation de Berlin, qui semble remonter au temps d'Albert II, margrave de Brandebourg (1206-1220.)

A quatre milles de la capitale on rencontre Potsdam, où conduisent une superbe route et un chemin de fer. « Cette résidence royale, dit le voyageur que nous venons de citer, est tout ensemble une ville de guerre et de plaisance; les troupes et les maisons s'y alignent avec la même régularité, et rien ne vient troubler la double uniformité de l'architecture et de la discipline au milieu d'une nature pittoresque dont les beautés sont vraiment exceptionnelles dans les sables du Brandebourg. On connaît mieux Frédéric, après avoir vu Sans-Souci (\*); on y trouve, non plus le roi, mais l'homme. Frédéric n'a pas voulu élever un palais pour des représentations de la royauté, une imitation de Versailles; il s'est bâti une maison à sa convenance, où il pût travailler et se délasser à sa guise(\*\*). Là, tout élève l'âme et l'esprit, le silence des lieux, la sérénité paisible de la nature, le souvenir de la visite de Napoléon, etc., de la pré-

(\*) Château bâti dans les environs de Potsdam.

(\*\*) Ses cendres ont été déposées à peu de distance de Sans-Souci, dans les caveaux de l'église Saint-Nicolas de Potsdam.



sence de Voltaire. » A peu de distance de la ville se trouvent trois autres belles maisons royales de plaisance. La population de Potsdam, y compris la garnison, monte à 32,000 âmes.

Dans les environs de Berlin sont *Charlottenbourg*, petite ville de 5,000 âmes, avec une belle résidence royale, dans le jardin de laquelle un mausolée couvre les restes de Frédéric-Guillaume III et de son épouse; *Spandau*, forte citadelle, au confluent de la Sprée et du Havel; puis à la distance de neuf milles l'antique cité de *Brandebourg*, qui a donné son nom à la province : elle a 15,000 habitants. Ensuite viennent, parmi les autres villes principales, *Rathenau*, bâtie en 430; *Fehrbellin*, qui rappelle la défaite des Suédois en 1675; *Havelberg*, *Juterbock*, près de laquelle se livra la bataille de Dennewitz, gagnée sur les Français par le prince royal de Suède; *Schwedt*, ancienne résidence d'une branche des margraves de Brandebourg, éteinte en 1789; *Prenzlau*, qui fut le théâtre d'une victoire sanglante, gagnée par les Français en 1806, et dont les habitants descendent en partie de protestants français réfugiés.

## 2. Régence de Francfort-sur-l'Oder.

FRANCFORT est une des villes les plus commerçantes de la monarchie. Cette ancienne cité impériale compte 22,000 habitants. Non loin de là sont les champs de *Kunnersdorf*, où Frédéric II perdit une grande bataille contre les Russes. On remarque, dans la même régence, *Landsberg*, sur la Wartha, (12,000 habitants); *Kustrin*, citadelle importante, au confluent de la Wartha et de l'Oder (6,000 habitants); *Cressin*; *Guben*, sur la Neisse; *Kœnigsberg*, *Sorau* et *Cottbus*, toutes adonnées principalement à l'industrie; *Zuckau*, ancienne capitale de la Lusace, etc.

### II. POMÉRANIE.

Cette province, qui fut gouvernée par des ducs particuliers de l'antique race slave-wende jusqu'en 1637, appartient tout entière à la Prusse depuis 1814.

Les trois grandes îles de Rugen, d'Usedom et de Wollin en font partie, ainsi que plusieurs autres plus petites qui bordent ses côtes. La Baltique la baigne sur une longueur de cinquante-quatre milles. A l'est, ses frontières touchent aux régences de Dantzic et de Marienwerder; au midi à celles de Marienwerder, de Francfort et de Potsdam; à l'ouest, elle confine cette dernière régence et le grand-duché de Mecklenbourg. C'est une contrée froide, humide et plate; ses côtes sont basses et en partie sablonneuses. Aussi le sol est-il peu fertile. Elle est arrosée par l'Oder, qui la divise en deux parties : la Poméranie ultérieure et la Poméranie antérieure, et par la Peene, qui reçoit les eaux d'une foule de petites rivières. Les autres cours d'eau qui tombent dans la Baltique sont la Rega, la Persante, le Wipper, la Stolpe, la Lupow, la Leba, le Recknitz. La province est riche en vastes forêts, en lacs et en étangs. Elle se livre plus au commerce maritime qu'à l'industrie. Elle se divise en trois régences : celle de Stettin, qui a deux cercles; celle de Kœslin, qui en a neuf, et celle de Stralsund, qui en a quatre.

### VILLE.

#### 1. Régence de Stettin.

STETTIN, sur la rive gauche de l'Oder, a une importance majeure comme chef-lieu de la régence, siège d'une cour supérieure, forteresse et place maritime. Rangée au moyen âge parmi les villes hanséatiques, elle a un port, *Svinemunde*, sur l'île d'Usedom, et fait encore un commerce très-considérable. Sa population est de 30,000 habitants. C'est la patrie de Catherine II.

*Dommin*, bâtie sur la Peene, à l'endroit où cette rivière se grossit des eaux du Trebel et du Tollensee, est riche en souvenirs historiques, et se glorifie d'être la plus ancienne ville de la province. Ses fortifications ont été démantelées. (4,000 âmes.)

*Anclam*, sur la rive droite de la Peene, avec 8,000 habitants, voit souvent son port rempli de navires.

Dans l'*île d'Usedom*, dont la superficie est de dix-huit lieues carrées, et la population de plus de 12,000 habitants, on remarque la ville de *Swinemunde*, le plus beau port du royaume. La ville de *Wollin*, dans l'île de même nom, a 4,000 habitants.

Les autres villes remarquables de la régence sont, *Stargard* (10,000 habitants); *Kammin* (3,000 habitants); bâtie à l'embouchure du *Divenow*, dans la Baltique, et où s'élève une cathédrale très-ancienne.

### 2. Régence de Koëslin.

**KOESLIN**, assez jolie ville de 7,000 âmes.

*Colberg*, place forte et commercante, avec un port sur la Baltique, à l'embouchure de la *Persante*. (Population, 7,000 âmes.)

*Rügenwalde* (4,000 habitants), dont le nom rappelle les anciens *Rugii*, a un petit port sur la Baltique, et plusieurs manufactures.

*Stolpe* (7,000 habitants), fait un commerce assez considérable; on y fait comme l'ambre jaune en toute espèce deolis ouvrages.

### 3. Régence de Stralsund.

**STRALSUND**, une des premières villes de la ligue hanséatique, ancienne capitale de la Poméranie suédoise, était rangée parini les places les plus fortes de l'Europe, avant que les Français l'eussent démantelée en 1807. Elle n'a conservé, de son importance passée, que celle que lui donne son commerce. Stralsund compte 18,000 habitants.

*Greifswald* (9,000 habitants), jolie ville, dans une situation charmante, a une université fondée en 1456, plusieurs établissements littéraires et une cour supérieure.

Vis-à-vis de Stralsund, au delà du détroit de *Goellen*, s'étend l'île de *Rügen*, à laquelle ses anses et ses baies donnent une configuration tout irrégulière, en la divisant en quatre parties principales, rattachées les unes aux autres par des isthmes étroits. Plusieurs petites îles paraissent la garder

au milieu des vagues continuellement tourmentées. *Rügen* présente un terrain ondulé, riches sites pittoresques et en monuments d'antiquité. Le point le plus élevé est le *Herthabourg*, avec ses vieux remparts circulaires en terre et les bois sacrés de la déesse *Hertha*, dominant le fameux lac Noir, sanctuaires terribles, dont nous parle Tacite, et qui aujourd'hui encore sont en grande vénération parmi les descendants des Rugiens convertis au douzième siècle par l'évêque du Danois Waldemar. Plus loin, est le *Stubbenkammer*, ou le siège du roi (*Königs-Stuhl*), que personne n'a franchi depuis Charles XII, et qui élève sa tête au milieu d'autres rochers de craie, à formes hardies et bizarres. Toutes ces hauteurs sont couvertes de magnifiques bois de hêtres et de chênes.

*Bergen*, gros bourg de 2,000 âmes et capitale de l'île, est bâti sur la montagne du *Rugard*, où était l'ancien château des ducs. Il n'en reste que quelques pierres; mais, de ce point, on découvre ces sites romantiques qui inspirèrent jadis les bardes de la Germanie et de la Scandinavie. Le voyageur avide d'émotions et de souvenirs visitera encore le promontoire d'*Arcona*, où subsistent les vestiges d'une forteresse slave, engloutie en partie par la mer, quoiqu'elle soit élevée à cinquante-quatre mètres au-dessus de son niveau; et le village d'*Altenkirchen*, dont la vieille église renferme, sculptée dans une muraille, la statue de *Swetowid*, le Mars, le Bacchus ou le Janus des Vandales. Un beau phare a été élevé sur l'emplacement de la vieille *Arcona*.

*Puttbus*, château appartenant au prince du même nom, a une curieuse collection d'antiquités nationales, de vases étrusques et de tableaux. On y a établi des bains de mer qui sont assez fréquentés, de même que les eaux thermales du bourg de *Sagard*. C'est dans le voisinage du bourg appelé *Gartz* qu'était située *Carenza*, ville de quelque importance au moyen âge, et qui, dans les temps du paganisme, possédait le temple de *Rugewit*.

## III. PRUSSE.

Cette province, qui a donné son nom à la monarchie, se divisait autrefois en Prusse orientale et Prusse occidentale. Elle s'étend le long des côtes de la Baltique, depuis la Poméranie jusqu'aux frontières de la Russie, et touche, à l'est et au sud, à cet empire et au royaume de Pologne, sur une longueur de quatre-vingts milles. Dans ces dernières régions la nature du sol est la même que celle des pays sarmatiques. Des dunes s'étendent le long de la mer; en général, cet ancien séjour des *Prucsi* offre des plaines souvent marécageuses et peu élevées. Cependant, entre la Vistule et le Memel, ces basses terres sont fertilisées par les inondations qui se répandent sur les bords des deux fleuves; ensuite s'élève un plateau de terrain argileux garni de forêts, offrant de distance en distance des lacs et des collines, dont la plus haute n'a que cinq cent six pieds au-dessus du niveau de la Baltique. Nous avons déjà parlé des lacs et des fleuves de cette province.

La Prusse forme aujourd'hui quatre régences : celles de Königsberg, de Gumbinnen, de Danzig et de Marienwerder.

## VILLES.

## 1. Régence de Königsberg.

KÖNIGSBERG, située à un mille du Frische-Haff, et traversée par le Pregel, est la capitale de la province, et la seconde ville de la monarchie. Elle a 70,000 habitants, un commerce considérable, une industrie très-active, et possède, outre un grand nombre d'établissements littéraires, une célèbre université immortalisée par le philosophe Kant. Sa bibliothèque et ses archives contiennent des richesses importantes pour l'histoire nationale. Plusieurs grands maîtres de l'ordre Teutonique, et plus tard les ducs de Prusse, fixèrent leur séjour dans cette cité jadis fortifiée. Son château, en partie de construction ancienne, et sa vaste cathédrale, sont des édifices remarquables.

*Pillau*, sur la Baltique et sur le Frische-Haff, est la clef militaire de la Prusse orientale, et, pour ainsi dire, le port de Königsberg. Aussi est-elle très-commerçante, quoiqu'elle n'ait que 5,000 habitants. L'intérieur de la presqu'île où elle est bâtie est appelé le paradis de la Prusse.

*Memel*, à l'extrémité la plus septentrionale de la Prusse, sur l'embouchure de la Dange et sur le canal qui conduit du Curische-Haff à la Baltique, a 10,000 habitants, un grand commerce maritime et un beau phare.

Les petites villes de *Friedland* et de *Preussich-Eylau* sont devenues célèbres par les deux grandes victoires que Napoléon y remporta sur les Russes.

*Braunsberg*, sur la Passarge (8,000 âmes), siège de l'ancien évêché d'Ermland; *Mohrungen*, patrie du célèbre Herder; *Frauenbourg*, où reposent les cendres de Copernic; et *Heilsberg*, sur l'Alle, sont ensuite les localités les plus importantes de la régence de Königsberg.

## 2. Régence de Gumbinnen.

GUMBINNEN, sur la Pissa, est une ville neuve, construite par Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>. Elle compte 6,500 habitants.

*Insterbourg*, au confluent de l'Au-gerapp et de l'Inster (8,000 habitants), et *Tilsitt*, connue par l'entrevue des deux empereurs et par la paix signée entre la France et la Russie, en 1807, ont aussi quelque importance.

## 3. Régence de Danzig.

DANZIG, près de l'embouchure de la Vistule, est au nombre des villes les plus fortes et les plus commerçantes de la monarchie. Longtemps associée à la ligue hanséatique, et indépendante sous la protection des rois de Pologne, illustrée aussi par plusieurs sièges et surtout par la défense héroïque de nos phalanges impériales, elle était encore très-florissante, il y a quatre-vingts ans, et comptait alors quarante milles carrés de territoire et 100,000 habitants : sa déchéance date du partage

de la Pologne. Malgré la chute de ce royaume, dont elle exploitait seule tout le commerce maritime, malgré tous les malheurs qui se sont accumulés sur elle, cette ville a repris une partie de son ancienne importance, et renferme encore 65,000 habitants. Dans ses environs, à Olivia, bourg de 1,300 âmes, se trouvait cette illustre abbaye d'où est sorti l'apôtre de la Prusse.

A sept milles de Danzig, sur le Nogat, bras de la Vistule, s'élève *Marienbourg*, si intéressante par ses souvenirs historiques et son magnifique château, ancien séjour des grands maîtres de l'ordre Teutonique, restauré il y a quelques années. Population, 6,000 habitants.

*Elbing*, ville de 22,000 âmes, fait un grand commerce maritime. Elle est traversée par la rivière du même nom, qui communique avec le Nogat par un canal.

#### 4. Régence de Marienwerder.

MARIENWERDER, jolie ville, située à une demi-lieue de la Vistule, mérite l'attention du voyageur par l'architecture de sa cathédrale, où sont ensevelis plusieurs grands maîtres de l'Ordre, et dont la haute tour s'aperçoit de fort loin. L'ancienne cité de *Thorn*, sur la Vistule, patrie de Copernic, est une place forte, peuplée de 11,000 habitants. Après elle vient *Culm*, dont nous rencontrerons fréquemment le nom dans l'histoire de la conquête de la Prusse par les chevaliers chrétiens; puis *Graudenz*, sur la Vistule, avec une forteresse importante, construite sur une hauteur par Frédéric le Grand. La noblesse de cette province compte parmi ses ancêtres des chevaliers teutoniques, ou d'autres seigneurs arrivés plus tard du nord de l'Allemagne; mais ses richesses sont en général peu considérables. Les bourgeois de plusieurs villes jouissent de privilèges plus ou moins étendus. Dans la classe des paysans on trouve les vieilles races des Lithuaniens et des Curons.

#### IV. SILÉSIE.

Cette riche conquête de Frédéric II avoisine à l'est la Pologne, à l'ouest la Bohême, la Moravie et la Saxe royale, au nord les autres possessions prussiennes. Elle est traversée dans sa plus grande longueur par l'Oder, qui, grossi par de nombreux affluents, parcourt 50 milles géographiques, dans la direction du sud-est au nord-ouest, depuis les Carpathes jusqu'au point où il entre dans les sables du Brandebourg. La Silésie, dans sa partie inférieure et moyenne, a un climat tempéré, tandis que, dans sa partie supérieure, le climat est plus rigoureux, les hivers plus longs. « Le sol de la Silésie, à l'est de l'Oder, ne présente qu'une grande plaine, rompue par des collines qui se confondent avec celles de la Pologne, en s'abaissant constamment du sud au nord; mais, dans la partie occidentale, le terrain, généralement plus inégal, se termine par de hautes chaînes de montagnes dont la portion la plus élevée est le Riesen-Gebirge (\*). » La fertilité du sol diffère selon les localités. Les plaines abondent en céréales, comme les montagnes en métaux et en forêts. A part les lacs de Schlaw et de Kunitz, près de Liegnitz, il n'y a en Silésie que des étangs. Cette industrieuse province fabrique des toiles renommées, qui étaient pour elle une source de richesses avant les guerres de la révolution.

La noblesse de Silésie est une des plus riches de la Prusse, et jouit encore, dans la nouvelle organisation des états provinciaux, de grandes prérogatives. Le paysan, jadis soumis à une sorte de vasselage, plus sensible dans la haute Silésie, en a été affranchi en 1810.

La Silésie se divise en trois régences, celles de Breslau, de Liegnitz et d'Oppeln.

#### VILLES.

##### 1. Régence de Breslau.

BRESLAU, assise au confluent de

(\*) Voyez Malte-Brun, t. V.

l'Oder et de l'Ohlau, dans une plaine fertile, doit à l'avantage de sa position une grande activité dans son commerce et son industrie. Revêtue du titre officiel de troisième capitale de la monarchie, elle en est réellement la seconde, quoique ses fortifications aient été démolies. Elle possède une université, un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires, et beaucoup d'édifices imposants. Breslau, dont l'ancien nom indigène est *Wraclaw*, est une ville très-ancienne qu'incendierent déjà en 1241 les Tatares-Mongols. Sa population dépasse aujourd'hui 90,000 âmes.

Dans la même régence, nous citons encore *Brieg*, ville de 12,000 âmes, fortifiée avant la guerre de 1806; *Silberberg*, qui n'a d'important que sa citadelle, bâtie, ou plutôt taillée dans le roc, par Frédéric le Grand, au sommet d'une montagne, et surnommée le Gibraltar de la Silésie; *Glatz* (9,000 habitants), sur la Neisse, place aussi très-forte; enfin, la seconde capitale de la province, *Schweidnitz* (11,000 habitants), ville manufacturière, autrefois formidable forteresse, rasée en 1807 par ordre de Napoléon.

Le duché d'*Oels*, appartenant au duc de Brunswick, est enclavé dans cette régence.

### 2. Régence de Liegnitz.

LIEGNITZ, bâtie sur les rives du Katzbach, renferme 11,000 habitants; son château passe pour un des plus beaux de la Silésie; ses environs sont riches en sites pittoresques.

*Gross-Glogau* (grande *Glogau*, pour la distinguer de *Klein-Glogau*, dans la régence d'Oppeln) est une place forte située sur l'Oder (13,000 habitants).

*Goerlitz*, aux bords de la Neisse, renferme 12,000 habitants.

Nous ne citerons pas les autres localités de la régence, qui, pour la plupart, ne sont intéressantes que par leur industrie.

### 3. Régence d'Oppeln.

OPPELN, chef-lieu de ce gouverne-

#### 2<sup>e</sup> Livraison (PRUSSE.)

ment, qui ne possède que de petites villes, est bâti sur la rive gauche de l'Oder et compte 7,000 habitants. Nous ne ferons que nommer *Cosel* et *Neisse*, places fortes, *Ratibor*, siège d'une cour supérieure, etc.

#### V. POSEN.

Cette province, appartenant à l'ancienne Pologne, est une plaine onduleuse, couverte de marais, de broussailles, et arrosée par la Wartha. Elle est divisée en deux régences, Posen et Bromberg. Ses habitants ne se transforment que lentement en sujets prussiens. Cependant, sur plus d'un million d'hommes, on compte aujourd'hui près de 180,000 Allemands et 270,000 chrétiens évangéliques.

#### VILLES.

### 1. Régence de Posen.

POSEN ou *Poznan*, jadis capitale de la grande Pologne, et aujourd'hui chef-lieu de la régence et du grand-duché de ce nom, siège d'un archevêché catholique, d'une cour supérieure et d'une cour d'appel, est bâtie au confluent de la Glowna et de la Wartha. Sa population est de 30,000 habitants. Le gouvernement l'a fortifiée pour couvrir les frontières du côté de la Russie.

Après elle viennent *Fraustadt*, en polonais *Wschowa*, qui dépendait anciennement de la principauté de Glogau, mais dont le roi Casimir s'empara en 1343 en lui conservant ses privilèges, entre autres celui de battre monnaie, 6,500 habitants. Elle compte *Polnisch-Lissa* ou *Leszno*, patrie des comtes de Leczsinski, et peuplée de 9,000 habitants, dont 4,000 juifs. Enfin, *Rawitsch*, qui a 8,300 habitants, est une ville seigneuriale, fondée pendant la guerre de Trente ans par des réfugiés allemands. Toutes ces cités possèdent, depuis l'introduction des colons de la Silésie et de la Souabe, des manufactures de draps et de toiles dont les produits s'améliorent tous les jours.

### 2. Régence de Bromberg.

Dans ce gouvernement, outre le chef-

lieu qui a 6,500 habitants, il faut mentionner *Gnesne* (*Griesno*), la plus ancienne ville de la Pologne et le siège titulaire d'un archevêché fondé en l'an 1000. Elle a 6,000 habitants.

#### VI. SAXE.

Cette province a reçu son nom d'une des parties de son territoire, le duché de Saxe, acquis par la Prusse au congrès de Vienne. Elle comprend en outre la Vieille-Marche (*Altmark*), l'évêché d'Halberstadt, le duché de Magdebourg, l'ancien cercle de Thuringe dépendant jadis de la Saxe, les principautés de Mersebourg, Naumbourg et Zeitz, une partie des cercles de Leipzig, Misnie, Neustadt et Vogtland, presque toute la principauté d'Erfurt, la partie méridionale de l'Eichsfeld, une portion de l'ancien comté de Henneberg et de la principauté de Querfurt, enfin tout le comté de Mansfeld et le Hohenstein. Elle est bornée au sud-ouest par le royaume de Saxe, au sud par la Saxe ducale, à l'ouest et au nord par le Hanovre, le duché de Brunswick et la Hesse électorale, à l'est et au nord-est par le Brandebourg. Elle a quelques encaves. C'est une des plus fertiles contrées de la monarchie. Elle s'enrichit aussi des métaux que recèle le groupe du Harz, dont les points les plus élevés sont le Brocken, le Heinrich-Höhe et le Dolmar. Cette chaîne se dirige à l'est vers les bords de la Saale, et au sud vers la régence d'Erfurt, où le Thuringer-Wald couvre aussi quelques districts.

Parmi les fleuves qui arrosent la province de Saxe, on remarque l'Elbe avec tous ses affluents, la Leine, l'Aller, l'Ille et la Verra, qui appartiennent au bassin du Weser.

La Saxe compte trois régences, celles de Magdebourg, de Mersebourg et d'Erfurt.

#### VILLES.

##### 1. Régence de Magdebourg.

MAGDEBOURG, sur l'Elbe, est également importante par la variété de son industrie, par l'étendue de son commerce et par ses fortifications, qui en

ont fait un des premiers points de défense du royaume. Sa population actuelle est de 46,000 habitants.

Quedlinbourg a 13,000 habitants. Henri l'Oiseleur est enterré dans une de ses églises. Elle a vu naître les deux Wolf, philosophes célèbres, et le grand poète Klopstock.

Halberstadt, peuplée de 17,000 âmes, possède une antique et belle cathédrale. Ses environs offrent les promenades les plus agréables.

##### 2. Régence de Mersebourg.

MERSEBOURG, aux bords de la Saale, compte 9,000 habitants. On y remarque plusieurs monuments dignes de fixer les regards; entre autres, sa cathédrale gothique, renfermant le tombeau en bronze de l'empereur Rodolphe de Souabe, et plusieurs tableaux précieux.

Eisleben, sur la Bode, peuplée de 7,500 hab., a vu naître Martin Luther.

Naumbourg, au confluent de l'Unstrut et de la Saale, dans un site pittoresque et une région fertile, a 12,000 habitants.

Pforta ou Schul-Pforta est célèbre dans toute l'Allemagne pour l'excellente direction donnée à son école, une des plus anciennes de l'Europe.

Halle, sur la Saale, est connue par son université fondée en 1694, et renferme 26,000 habitants, si l'on y comprend les deux villes de Glaucha et de Neumarkt, qui autrefois en étaient séparées. Elle se distingue encore par le nombre et l'importance de ses établissements littéraires et par l'activité de ses presses. Elle a des environs charmants, tels que Giebichenstein, près des ruines d'un château qui couronne un rocher escarpé, et d'où s'échappa, disent les vieilles chroniques, Louis le Sauter, landgrave de Thuringe. On exploite dans son territoire une grande quantité de houille, et ses mines de sel produisent annuellement 4,000 quintaux. Les ouvriers employés à cette extraction sont les seuls descendants non dégénérés des anciens Wendes, dont ils ont conservé les mœurs, le langage, les lois et même

le costume. On les désigne par le nom de *Halloren*.

*Wettin* a 3,000 habitants. Nous ne la mentionnons que parce qu'elle a été le berceau de la famille royale de Saxe.

Sur la rive gauche de la Saale on rencontre la jolie ville de *Weissenfels*, dont les 6,000 habitants se livrent à une industrie très-variée.

*Torgau*, sur l'Elbe, peuplée de 7,000 habitants, doit une grande importance à ses fortifications. C'est dans sa cathédrale que repose Catherine de Bore, femme de Martin Luther.

*Wittenberg*, sur l'Elbe, avec un pont de 1,000 pieds de longueur, est une des villes les plus remarquables de la Saxe. C'est dans ses murs qu'est née la réforme. On y montre la chambre qu'habita Luther, et l'église du château renferme son tombeau et celui de son ami Melancthon. Sous Frédéric-Guillaume III on a érigé sur la place une statue en bronze à la mémoire de l'illustre docteur. Mais l'antique université où il avait occupé une chaire a été réunie en 1617 à celle de Halle. Les fortifications de Wittenberg ont été rétablies; on les regarde comme très-importantes. La population de cette ville est de 6,000 âmes.

### 3. Régence d'Erfurt.

ERFURT, sur la Géra, ancienne capitale de la Thuringe, compte 25,000 habitants. Ses établissements littéraires et scientifiques et sa riche bibliothèque ont survécu à son université supprimée en 1816. A son nom se rattache, comme on sait, le souvenir d'une entrevue de Napoléon et d'Alexandre, en 1808.

*Langen-Salza* qui compte 8,000 habitants, *Muhlhausen* et *Nordhausen* qui en comptent 10,000 chacune, sont des villes manufacturières.

## VII. WESTPHALIE.

Cette contrée, jadis habitée par les tribus franco-saxonnes, a pour bornes à l'est le Hanovre, les principautés de Lippe et de Waldeck, le duché de Brunswick, la Hesse électorale et le

grand-duché de Hesse; au sud, le duché de Nassau; à l'ouest, la province Rhénane, les Pays-Bas et le Hanovre; enfin, au nord, ce dernier royaume avec la Hollande. La Westphalie a des districts stériles, couverts de landes, de bruyères, de marais, mais aussi des régions mieux favorisées ou importantes par leurs richesses minérales.

Plusieurs chaînes de montagnes la parcourent. Les principaux fleuves qui l'arrosent sont le Weser et l'Embs, grossis chacun de plusieurs affluents, tels que l'Aa, la Werra de Westphalie, la Furth, etc. D'autres courants, comme la Roër ou Ruhr, la Lippe, la Lahn portent leur tribut au Rhin.

La Westphalie a trois régences, dont les chefs-lieux sont Munster, Minden et Arensburg.

## VILLES.

### 1. Régence de Munster.

Le nom de MUNSTER, sur l'Aa, ville ancienne et fortifiée, siège d'un évêché catholique, autrefois souverain, réveille plus d'un souvenir historique depuis la fondation de son couvent (*monasterium*) par Charlemagne, vainqueur des Saxons, jusqu'à la paix de 1648 qui y fut signée, et mit un terme aux malheurs de la guerre de Trente ans. Elle a soutenu plusieurs sièges mémorables. Sa population s'élève à 23,000 âmes.

### 2. Régence de Minden.

MINDEN, chef-lieu de ce gouvernement, est une ville fortifiée et commerçante, bâtie sur le Weser. La population est de 10,000 habitants. Au sud-ouest de Minden est la petite ville d'*Engers*, ancienne résidence de Witikind dont elle possède le tombeau.

*Bielefeld*, adossée à une montagne et connue par ses toiles estimées, a 5,200 habitants. *Herford*, ville de 7,000 âmes, entourée de vieux remparts transformés en promenades, conserve dans une de ses églises le livre d'Évangiles du héros saxon. *Paderborn*, qui a la même population que la précédente, est le siège d'un évêché fondé par Charlemagne. Près de là

forêt de Teutobourg on voit le champ de bataille où, vers l'an 10 de notre ère, Arminius ou Hermann défit les légions de Varus. Le nom du hameau de *Römerfeld* (champ des Romains) rappelle le souvenir de cet événement.

### 3. Régence d'Arensberg.

**ARENSBERG**, sur la Ruhr, n'a pas plus de 4,000 habitants; on peut citer ensuite *Dortmund*, ancienne ville impériale qui compte 6,000 âmes; *Hamm*, ancien chef-lieu du comté de Lamark, qui en compte 5,000; *Iserlohn*, remarquable par ses fonderies, ses fabriques d'articles en laiton, en bronze et en fer, qui s'expédient dans les contrées les plus éloignées, à 6,000 habitants; enfin *Soest*, qui en a 8,000, est un ville fort ancienne, jadis associée à la ligue hanséatique. Plusieurs autres localités de cette régence sont intéressantes par leur active industrie.

#### VIII. PROVINCE RHÉNAINE.

Au nord, la province Rhénane est limitée par la Westphalie et la Hollande; à l'est, par la principauté de Nassau, le grand-duché de Hesse et la Westphalie; au sud, par la France et la Bavière rhénane; et à l'ouest, par le grand-duché de Luxembourg, la Belgique et la Hollande.

Les Ardennes et l'Eifel, sortis du grand-duché de Luxembourg, s'étendent sur plusieurs de ses régences. La troisième chaîne de montagnes sur la rive gauche est le Hunsrück, ramification des Vosges. Sur la rive droite s'élève le Westerwald, qui se rattache au Taunus; le Sauerländische-Gebirge, qui entre dans le duché de Berg, a pour ramification le Sieben-Gebirge, dont la cime la plus élevée est Drachenfels, qui touche au Rhin, et porte sur sa crête le château des anciens comtes de ce nom.

Le Rhin parcourt cette province depuis Bingen jusqu'à Binnmen, dans le cercle de Clèves, et y reçoit un grand nombre d'affluents.

Cette riche et utile conquête est divisée en cinq régences : celles de Cologne, de Dusseldorf, de Coblenz, d'Aix-la-Chapelle et de Trèves.

### 1. Régence de Cologne.

**COLOGNE** (Koeln), autrefois siège d'un électeur ecclésiastique, et encore aujourd'hui d'un archevêque catholique, se place au premier rang parmi les villes assises sur les bords du Rhin, où son port en fait le centre d'un commerce considérable. Nous n'avons pas besoin de revenir ici sur l'illustration et les monuments de cette antique cité, qui, bien que déchue considérablement, doit encore à ses souvenirs et à sa position d'être considérée comme la capitale de la partie occidentale de la monarchie (\*). En y comprenant la garnison et son faubourg de Deutz sur l'autre rive, on peut évaluer sa population à près de 70,000 habitants.

Dans une charmante vallée s'élève la ville de *Bonn*, aussi ancienne que Cologne, et devenue depuis 1813 le siège d'une célèbre université établie dans le château des électeurs de Cologne (\*\*).

La petite ville de *Mühlheim*, sur le Rhin, se glorifie d'une antique origine, et fait un grand commerce.

### 2. Régence de Dusseldorf.

**DUSSELDORF**, au confluent du Dussel et du Rhin, est une des villes les mieux construites de la province. Les habitants sont industriels, comme ceux de toutes les localités environnantes, et cultivent les arts avec passion; son école de peinture est célèbre. Cette ville compte 25,000 habitants.

*Clèves*, ancienne résidence des ducs de même nom, est située à une lieue du Rhin, dans une délicieuse vallée. Elle a 7,000 hab.; *Crefeld* avec 19,000 habitants, est remplie de fabriques qui produisent annuellement pour une valeur de 40 millions; *Duisbourg*, non loin de la rive droite du Rhin, a 6,000 habitants et possède un port franc. Mais la ville la plus peuplée et la plus commerçante de toute la régence, est *Elberfeld*, sur la rive droite du Wip-per. Elle compte 32,000 habitants et n'a pas moins de trois cent soixante-

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 454.

(\*\*) Ibid., p. 457.



dix fabriques et de grandes manufactures, dont les expéditions s'étendent jusqu'en Amérique, aux Indes orientales et à la Chine. *Barmen*, dans la même vallée, compte 26,000 habitants, qui doivent tous leur aisance à de nombreuses fabriques.

*Geldern*, ancienne résidence des ducs de même nom, n'a que 4,000 âmes; située maintenant au confluent de la Kruse et de l'Erlt, elle était encore, au douzième siècle, sur les bords du Rhin. *Wesel*, sur la rive droite de ce fleuve, est une place forte de 10,000 âmes. *Emmerich* en compte 6,000; *Solingen*, renommée par sa fabrication de quincailleries et d'armes blanches, a 4,000 habitants.

### 3. Régence d'Aix-la-Chapelle.

AIX-LA-CHAPELLE (Aachen), une des plus anciennes villes de l'Empire, n'a aujourd'hui que 40,000 habitants; tandis qu'elle en comptait 120,000 au temps de sa splendeur, alors que les empereurs d'Allemagne venaient y recevoir la couronne. Aujourd'hui cette résidence préférée de Charlemagne n'est plus guère visitée que pour ses eaux thermales. Nous avons décrit ailleurs ses monuments carlovingiens et son hôtel de ville (\*), bâti en 1353, et où se sont rassemblés les congrès de 1748 et de 1818. Non loin d'Aix-la-Chapelle, est *Burscheid* (Borcelte), renommée aussi pour ses eaux thermales (7,000 habitants.) Dans une riche plaine s'élève *Juliers*, défendue par une forteresse au bord de la Roër, et remarquable par son ancienneté, puisqu'on attribue sa fondation à Jules César.

### 4. Régence de Coblenz.

Nous n'avons rien à ajouter aux détails que nous avons donnés ailleurs sur COBLENTZ, *Neuwied* (\*\*), *Andernach*, etc.

Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter à la peinture des sites roman-

tiques et pittoresques qui se déroulent sur les bords du Rhin. Nous en avons d'ailleurs décrit quelques-uns dans les dernières pages du deuxième volume.

### 5. Régence de Trèves.

La vieille cité des Trévires, dont le nom est si célèbre dans les annales des Gaulois et des Germains, est située dans une vallée agréable, sur la rive droite de la Moselle. Elle possède encore de précieux monuments, parmi lesquels on cite l'amphithéâtre, les ruines du palais de Constantin, les Thermes, l'aqueduc, la cathédrale de Saint-Pierre, l'église de Notre-Dame, le pont de huit arches, en pierres de lave, etc. La population de Trèves ne monte qu'à 14,000 âmes, sans la garnison.

On distingue encore, dans cette régence, *Saarbrück*, sur la rive gauche de la Saar, avec 8,000 habitants; et *Saarlouis*, place forte cédée par la France, et patrie du maréchal Ney, dont la population est de 4,500 habitants.

## HISTOIRE ANCIENNE DE LA PRUSSE.

L'histoire de la Prusse, comme celle de la Pologne et des trois royaumes de la Scandinavie, ne commence réellement qu'avec l'introduction de la civilisation chrétienne. Avant cette époque, événements, mœurs, personnages, origines, tout est vague et incertain.

Le christianisme a produit, dans la Prusse, des résultats tout différents de ceux qui ont marqué son établissement chez tous les autres peuples. Au lieu de modifier, de perfectionner seulement ce qui existait avant lui, en laissant subsister les institutions, les usages compatibles avec ses principes nouveaux, il a fait disparaître tous les traits caractéristiques du peuple prussien, dont la langue même a péri. Aussi existe-t-il bien une histoire du pays, mais non pas de la nation : car les habitants ne descendent pas des *Borisci* ou *Pruczi* primitifs : ils sont Allemands, ou tellement identifiés avec les Allemands, qu'on ne trouve plus de traces de leur origine.

(\*) Voyez L'ALLEMAGNE, I. II, p. 457 et 473.

(\*\*) Ibid., p. 471, 476 et 465.

Les Grecs et les Romains n'avaient, touchant les côtes de la Baltique, que des idées fort vagues. Il n'est pas même démontré que les hardis navigateurs de la Phénicie et de la cité de Massalie (Marseille) aient pénétré dans cette mer pour y chercher cet ambre jaune, plus précieux que l'or. Il paraît cependant que, environ 326 ans avant J. C., le Massaliote Pythéas poussa jusqu'à la côte Prussienne, qu'il dit être habitée par les *Guttones*; toutefois il ne vit pas la *Sambie*, le pays des indigènes, celui aussi où l'ambre était le plus abondant; mais il en parle comme d'une île nommée *Abatus*. Diodore de Sicile appelle cette même île *Basileia*; d'autres lui donnent les dénominations de *Raunonia* ou d'*Osiéricta*. L'historien le plus estimé de la Prusse a fait voir que tous ces noms proviennent d'un malentendu, et qu'ils désignent tous le *Romow*, sanctuaire, ou le *Rikaito* (Osiéricta, le saint Rikaito), résidence du chef (*βασιλεύς*), dont l'approche était interdite (*ἀέρος*). Vers l'époque de notre ère, la nation suève s'était étendue jusqu'à la Baltique; et, parmi ses peuplades, on distinguait dans la Marche centrale de Brandebourg sur la Sprée, le Hawel et l'Oder, les *Semnoncs*; le long de l'Elbe inférieur, dans le pays de la vieille Marche et de Priegnitz, les Longobards ou Lombards qui, plus tard, abandonnèrent le pays pour fonder un puissant royaume en Italie.

Jornandes, l'historien des Goths, est le seul guide auquel nous puissions recourir pour connaître la population de la Prusse vers le sixième siècle. Les *Guttones* ou *Goths*, originaires des bords de la Vistule, à une époque antérieure à notre ère, s'étaient transportés en Scandie (Scandinavie), où ils étaient restés à côté des Suiones ou Suédois. Quelques siècles après, une tribu de ces Goths, ayant à sa tête le roi Bérig, retourna dans ses anciennes demeures de la Vistule. Les nouveaux venus y trouvèrent les *Ulmirugiens*, branche des Rugiens, Goths et Germains comme eux; ils les soumièrent, et se mêlèrent avec eux, de manière

que le nom de cette horde disparut pour quelque temps. Un peu plus tard, une seconde tribu des Goths Scandinaves, les Gépides, se fixa dans les contrées marécageuses de l'embouchure de la Vistule.

A l'est de ce fleuve, derrière les Frisches-Haff, étaient les *Vénèdes* ou Vandales, peuple d'origine slave. Au sud de ceux-ci habitaient les *Galindiens*, peuple goth, qui avait pour voisins à l'est les *Slaves sudènes* et *slavanes*; ensuite, entre Osterrode et Lautenbourg, les *Igyllions*, enfin les *Æstiens* ou Esthoniens, qui étaient Germains, ou peut être Finnois. Ainsi, deux races d'une origine toute différente occupaient le sol de la Prusse : les Slaves et les Germains.

Du temps de Jornandès, les Gépides avaient quitté le pays, et, à leur place, entre les trois bras que forme la Vistule à son embouchure, demeurait une population mixte qu'il appelle les *Vidoariens*. C'était peut-être une espèce de milice des Goths (\*), engagée pour la défense des forts ou châteaux bâtis afin de maintenir les Slaves.

Le même historien rapporte encore que Hermanric, qui étendit l'empire des Goths du Pont-Euxin à la Baltique, de la Theiss et de la Vistule jusqu'au Tanaïs, vainquit les *Æstiens* et les *Vénèdes*, et que toute la Prusse fut soumise à ses lois. On sait que sa domination fut renversée par les Huns; néanmoins il n'est pas certain que la côte de la mer Baltique ait fait partie des conquêtes d'Attila. Lorsque, vers le milieu du sixième siècle, ou au commencement du septième, les Lecks ou Polaniens, les Masoviens, les Poméranien, les Wilzes ou Lutizes, etc., partis du Danube, vinrent occuper les contrées où l'on retrouve encore des traces de ces anciennes dénominations (\*\*), les habitants de la Prusse;

(\*) Appelés souvent *Vites* dans les historiens du moyen âge. *Vidoariens* ou *Vidivariens* serait formé de *Vites*, comme *Boioariens* de Boïes, *Bructuariens* de Bructères, etc.

(\*\*) Pologne, Poméranie, Lusace, etc.

parmi lesquels les *Æstiens* s'étaient beaucoup étendus vers la Vistule, ne furent pas troubles dans leurs possessions. La Vistule devint la frontière des *Æstyens*, du côté des *Pomésaniens*; la *Drewenz*, celle des *Galindiens* contre les *Masoviens*. Cette nouvelle population wende apporta une espèce de civilisation dans les cantons déserts des races teutoniques. Des villes et des villages s'élevèrent : de ce nombre furent *Brennibor* (Brandebourg), *Stettin*, puis les deux *Veneta* et *Julin*, dans l'île d'*Usedom*, englouties depuis neuf cents ans par les vagues de la Baltique, ou détruites par les Danois.

Dans le huitième siècle, les *Wendes*, établis entre l'Elbe et la *Peene*, eurent des rapports plus fréquents avec les Germains. Charlemagne fondait alors sa monarchie. Ils se trouvèrent ainsi en lutte avec ce conquérant. Leur alliance avec les Saxons leur avait attiré son inimitié, et ils furent attaqués en 789. Ils obtinrent la paix de leur puissant ennemi, qui fut moins arrêté par leur courage que par la nature du pays, entrecoupé partout de marais. Ils s'engagèrent à payer un tribut annuel et lui promirent de se convertir au christianisme. Mais la mort de Charlemagne et le démembrement de ses États annulèrent ces traités. Les *Wendes*, *Wilzes*-*Lutitzes* et *Hewelliens* (habitants des bords du *Havel*) furent de nouveau soumis, lorsque *Henri l'Oiseleur* reconstitua l'empire. Sa colère tomba sur les *Hewels*, alliés des *Sorbes*, et leur capitale, *Brandebourg*, qui leur servait de forteresse, fut prise d'assaut vers 926. Il mit de la vigueur et de la sagesse dans son administration; et pour protéger les frontières et conserver les conquêtes qu'il avait faites, il rétablit les margraves et la puissante organisation militaire que Charlemagne avait fondée. *Otton le Grand*, son fils, suivit ses traces. Les *Slaves*, jusqu'à l'Oder, les *Chrobates*, depuis les *Carpathes* jusqu'au *Bug* et au *Stir*, reçurent ses lois. Sur les bords de l'Elbe supérieur, à partir des montagnes de Bohême, les margraves de *Misnie*, ou *Saxe orien-*

*tale*, régnaient sur les *Sorbes* soumis, et protégeaient l'empire. Plus loin, étaient les margraves de basse *Lusace*, qui maintenaient les *Slaves* de la Bohême et de la Pologne. Là où le *Tanger* et la *Biese* se réunissent à l'Elbe, les margraves de la *Marche du nord*, ou de la *Saxe septentrionale*, appartenant aux familles des comtes de *Walbeck*, de *Stade* et de *Plätz-Kau*, habitaient leurs châteaux forts de *Werben*, de *Tangermunde*, d'*Arnebourg* et de *Salzwedel*. Là, fut le berceau d'une puissance qui s'étendit peu à peu, par la fortune des armes et la bravoure et la sagesse des *Hohenzollern*, vers le nord, à travers le *Brandebourg*, jusqu'à la *Sprée* ou à l'Oder, et de là, après beaucoup d'orages, à la Baltique et au *Nièmen*, et à l'ouest, jusqu'au *Rhin* et à la *Saare* : cette puissance devint la monarchie prussienne.

Sous le règne d'*Otton*, son général *Gero* avait fait périr trente princes wendes, et avait gagné les autres par des promesses. Pour étendre et affermir ces conquêtes et le christianisme, *Otton* fonda deux évêchés, l'un à *Hawelberg*, en 948, l'autre à *Brandebourg*, trois ans plus tard. *Magdebourg* fut érigé en évêché en 962. Ici s'efface l'histoire des *Wendes*, dont le dernier roi, *Stoinef*, après un combat sanglant, s'était réfugié dans l'épaisseur des forêts, où il avait péri de la main d'un chevalier allemand.

#### INTRODUCTION DU CHRISTIANISME CHEZ LES SLAVES-WENDES.

Les margraves préposés par l'Empereur pour repousser les attaques des *Wendes*, firent tous leurs efforts, non-seulement pour les soumettre, mais aussi pour les convertir au christianisme. Ceux que le fer avait épargnés dans les combats, ou qui ne s'étaient pas retirés dans l'intérieur des terres, furent obligés de se faire chrétiens ou de vider le pays. Ce furent les princes polonais, devenus chrétiens, et surtout *Boleslas*, qui entreprirent avec le plus de succès la conversion des *Poméraniens*. Ce dernier invita le chapelain de sa mère, le pieux évêque *Otton*

de Bamberg, à achever son œuvre. Otton arriva, en qualité de légat du saint-siège, non les armes à la main, mais suivi de voitures chargées de présents; et malgré l'opposition des prêtres païens, le prélat, appuyé du duc Wraïslas et des grands de sa cour, vint à bout de convertir et de baptiser des milliers d'habitants dans les environs de Piritz, de Camin, de Stettin et de Colberg. De là, la nouvelle doctrine se répandit sur les deux rives de l'Oder et sur les bords de la Peene. Cependant les Obotrites et les Lutitzes, que peu de châteaux forts menaçaient sur leurs frontières, conservèrent leurs anciens chefs et persévérèrent dans l'idolâtrie. Là était le point central de la résistance. On leur imposa des tributs; ils furent même obligés d'envoyer des auxiliaires à l'Empire, ce qui offrit un singulier spectacle. Car, lorsque les Lutitzes marchèrent à la suite de Henri II, contre la Pologne, ils étaient encore attachés au paganisme, et portaient avec eux leurs idoles; grand sujet de scandale pour l'armée chrétienne! Réunis aux Sorbes, ils se révoltèrent trois fois, et gardèrent longtemps leurs coutumes superstitieuses, même lorsque leurs princes professèrent le christianisme.

#### MARCHE DE BRANDEBOURG.

(1142-1226).

Les margraves du Nordmark (Marche septentrionale) avaient plusieurs fois pris et détruit Brandebourg, principale forteresse de ces Slaves, opiniâtres païens (\*); souvent, les contrées du Mittelmark (Marche moyenne) et du Mecklenbourg actuel avaient été ravagées par les Allemands, lorsqu'au

milieu du douzième siècle (1134), le margrave *Albert*, surnommé par ses contemporains *l'Ours* et *le Beau*, parvint à y établir la domination des Allemands et à y fixer pour toujours le christianisme. On peut le regarder comme le véritable fondateur de la Marche de Brandebourg qui, sous lui, devint indépendante du duché de Saxe.

Ce prince courageux, sage et favorisé du sort, était fils d'Otton le Riche, comte de Bollenstædt, mort en 1123. Albert avait hérité en Saxe de nombreuses possessions, comme issu d'une princesse héréditaire de la maison des Billung (\*). Après avoir d'abord porté les armes contre l'Empereur, il avait combattu pour lui en Italie, et avait reçu en récompense la Marche du nord (1134). Lorsque Conrad III, de la maison de Hohenstaufen, devenu Empereur, eut mis au ban Henri le Superbe, il donna le duché de Saxe à Albert *l'Ours*. Mais pour prendre possession de ces riches contrées, il fallait les conquérir, chose difficile pour Albert, à cause de l'attachement des Saxons pour Henri le Superbe et pour son fils Henri le Lion. A la fin de cette lutte acharnée, Albert se trouva fort heureux de conserver la Marche septentrionale. Depuis lors, il employa toutes ses forces contre les Slaves. Il se joignit à Henri le Lion, dans une croisade contre le Holstein. Si la discord des princes alliés rendit nuls les résultats de cette expédition, il est certain, néanmoins, qu'après avoir livré de sanglants combats et avoir hérité de Przibislas, chef des Slaves-Wendes, nommé Henri depuis son baptême, et maître du pays situé entre l'Oder et l'Elbe (1142), Albert s'établit sur la rive droite de ce dernier fleuve, s'y étendit de plus en plus, et emporta d'assaut Brandebourg, la plus forte position des Havel. Après sa victoire, il transporta dans cette ville sa résidence, qu'il

(\*) Les premiers margraves du Nord sur lesquels les historiens s'accordent, furent : Thierry, nommé en 965, et Udon I<sup>er</sup>, comte de Stade, auquel la Marche fut conférée en 1056. La maison margraviale de Stade s'éteignit en 1130 avec Udon IV; Conrad de Ploetzke, qui lui succéda, ayant accompagné l'empereur Lothaire en Italie, fut tué en 1133 devant Moëza. L'année suivante l'Empereur nomma à sa place Albert *l'Ours*.

(\*) Voyez BRUNSWICK et SAXE. Sa mère était Elisabeth, fille de Maguis, duc de Saxe, et dernier descendant de la maison de Billung. Lui-même fut la souche des trois lignes de la maison d'Ascanie (*Ascherleben*), dites de Brandebourg, d'Anhalt et de Saxe.

avait jusque-là fixée à Saltzwedel, et prit le titre de margrave de Brandebourg. Son pouvoir s'arrêta cependant à quelques milles au delà de Berlin, qui alors était un désert inconnu. Il reçut probablement la dignité ducale, et depuis lors, les Allemands demeurèrent dans ce pays. Quant aux Slaves, ils eurent à choisir entre le baptême et l'expatriation. La noblesse fut dotée des mêmes droits que la noblesse allemande, à la condition de défendre le pays contre les invasions de l'ennemi. Les évêques de Brandebourg et de Hawelberg, qui n'habitaient plus leurs résidences depuis cent cinquante ans, y retournèrent. Les églises, les écoles, les couvents furent reconstruits, et on fit venir des moines du fond de l'Allemagne pour les peupler. La guerre avait presque fait des déserts des pays conquis par Albert; mais si ce prince savait tenir l'épée qui conquiert, il avait aussi la sagesse qui conserve. Il attira dans la Marche, presque entièrement abandonnée par la population primitive, de laborieux Flamands, d'industriels Hollandais, des Westphaliens, des Allemands, et leur donna, à charge de redevance, les terres les plus fertiles arrosées par les fleuves. Après la mort d'Albert (1170), ses fils se partagèrent ses États.

Otton I<sup>er</sup> eut le margraviat de Brandebourg, et son autorité égala bientôt celle des princes de l'Empire.

Il eut pour successeur (1184) Otton II, prince belliqueux, à qui l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> donna la Poméranie en fief. De là, les prétentions du Brandebourg sur cette province et l'origine d'une lutte de trois siècles, au bout desquels les Poméraniens repoussèrent définitivement les Brandebourgeois.

La puissance toujours croissante des Danois en faisait des voisins très-dangereux pour le Brandebourg. Réunis, sous les ordres du chancelier Pierre, aux Angiens et aux Obotrites, ils entrèrent dans l'Oder avec une grande flotte; mais ils furent défaits par Otton, et leur chef resta prisonnier. En 1196, ce brave guerrier, d'après l'esprit du

temps, déposa les insignes de ses dignités dans le dôme de Magdebourg, et les reçut des mains de l'archevêque, auquel il fit de riches donations. Cette suzeraineté de l'Église sur le Brandebourg dura deux siècles et demi, au grand détriment du pays; ce ne fut qu'en 1449 que Frédéric II, de la famille de Hohenzollern, s'en délivra au prix de sacrifices considérables.

Otton II étant mort en 1206, son frère Albert II lui succéda. Après avoir été continuellement occupé à guerroyer soit pour Conrad, margrave de Lusace, son beau-père, soit contre les ennemis de l'empereur Otton IV, et surtout contre l'archevêque de Magdebourg, soit avec le Danemark et la Poméranie, il laissa ses États, augmentés de la haute Lusace et de Lebus-sur-l'Oder, à ses deux fils encore mineurs, Jean I<sup>er</sup> et Otton III le Pieux, sous la tutelle de leur mère (1221). Par bonheur pour eux, la puissance des Danois fut affaiblie d'abord par l'action hardie de Henri, comte de Schwerin, qui fit prisonniers Waldemar et son fils, et ne leur rendit la liberté que contre une forte rançon; puis, par la grande victoire remportée par les princes allemands et wendes sur les Danois, à Bornhoeft.

#### POPULATIONS PRUSSIENNES JUSQU'À L'ARRIVÉE DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

Le christianisme s'était déjà depuis longtemps étendu sur tous les Slaves, sur la Poméranie, sur l'île sacrée de Rugen; les Prussiens seuls restaient indépendants et idolâtres.

Sous ce nom de *Pruzzi Borusci* ou *Porussi*, qui apparaît pour la première fois dans les historiens vers le dixième siècle, les étrangers désignaient les anciens habitants des contrées que baignent, avant de s'écouler dans la mer Baltique, la Vistule à l'ouest, et le Niémen à l'est. Il est difficile de fixer à quelle époque ce mélange de Guttones, de Wendes et d'Estvens, se réunit en une seule nation. L'origine de leur nom même est un sujet de contestation. Les deux opinions qui semblent plus probables, c'est qu'il dérive

de *po*, près, et du fleuve *Russ*, branche du Memel, ou de *Prusznika*, qui signifie terre dure et glaiseuse.

C'est après l'arrivée des Masoviens, vers le sixième siècle, que la fable place l'élection d'un chef commun des Prussiens et d'un grand prêtre ou *grîwe*. Elle attribue cette organisation à deux frères scandinaves, *Pruten* ou *Brou-teno* et *Widewoud*. Par leurs soins on plaça dans des niches pratiquées dans un grand chêne, les images des trois divinités suprêmes : *Perkounos*, dieu de la lumière et du tonnerre, *Pikoullos*, dieu des enfers, et *Potrimpos*, dieu de la terre, des fruits et des animaux. Sous cette trinité, des dieux inférieurs présidaient aux différentes fonctions de la nature et de la vie. Ainsi, *Pergubrios* animait la végétation; *Wai-ganthos* faisait pousser à hauteur d'homme le chanvre et le lin; *Perlekenou* aidait le laboureur à tracer son premier sillon; *Kurkho* présidait aux festins; et *Perdoyt*, invoqué par les pêcheurs, venait souvent s'asseoir au milieu d'eux à leurs repas de poissons.

Quelques passages des auteurs anciens semblent même indiquer qu'un culte spécial était rendu au soleil, à la lune, aux astres et aux animaux réputés sacrés dans chaque canton. On retrouve des traces de cette antique religion dans les sacrifices secrets que les paysans lithuaniens et prussiens offraient encore au 16<sup>e</sup> siècle, au pied d'un antique tilleul sacré des bords du *Russ*, et dans la vénération que les Lithuaniens conservaient encore il y a deux cents ans pour certains animaux tels que les lézards, les grenouilles et les serpents.

À la tête des diverses castes de prêtres était placé le *grîwe*, à la fois grand juge et grand pontife, nommé à vie par les prêtres, et résidant à Romow, ville détruite depuis longtemps. Après lui venaient les *siggenotes* (compagnons du Sigge ou Odin), puis les *waidels* et *waidelotes*, ou prêtres et prêtresses. Chaque village possédait des membres de cette dernière caste. Les *walones*, enfin, étaient une espèce de

magiciens, qui prétendaient guérir les maladies par le contact de leur souffle.

Ce n'était pas dans des temples, mais sous de vieux chênes, sous des tilleuls touffus que les Pruzzi venaient offrir aux dieux leurs sacrifices, où coula souvent le sang de leurs prisonniers. Plusieurs de ces sanctuaires naturels sont célèbres dans leurs annales.

Le chêne de Romow, dont les rameaux toujours verts étaient impenétrables à la neige et à la pluie, et dont les abords étaient interdits à tout mortel profane, sous peine de la vie, fut abattu par les chrétiens. Celui de Thorn était si vaste, qu'il servit de poste de défense à plusieurs chevaliers teutoniques. Dans le tronc creux du chêne de Welau, qui périt de vieillesse au seizième siècle, un cavalier pouvait faire manœuvrer son cheval. Enfin on citait encore à cette même époque le tilleul sacré des bords du *Russ* et celui des environs de Rastenberg, qui devint le but d'un pèlerinage catholique.

Ainsi était organisé le culte national dont *Pruten* fut, suivant les sagas fabuleux, le premier *grîwe*. Après avoir gouverné dans la plus grande concorde jusqu'à un âge fort avancé, les deux frères partagèrent le pays entre les douze fils de *Widewoud*; bientôt après ils firent dresser un grand bûcher, y monterent à la vue du peuple, et y firent mettre le feu. Les douze chefs n'ayant pu s'accorder au sujet de l'élection d'un *grîwe*, la guerre civile éclata entre eux, et chacun se rendit indépendant.

Ce mythe réunissait sans doute en un seul récit plusieurs événements arrivés successivement et depuis des temps fort reculés. Néanmoins, au dixième siècle, les *Pruzzi* étaient véritablement partagés en onze ou douze États gouvernés par des *reiks* ou seigneurs, exerçant une autorité indépendante, plus ou moins limitée par celle des prêtres et peut-être du peuple. Nous allons parcourir rapidement de l'ouest à l'est ces onze États, dont les noms se rencontrent à chaque instant dans

l'histoire et se sont conservés jusqu'à ce jour :

1° La *Sassovie* (district de Sassen), ou pays de Culm, appartenait proprement à la Pologne. Située entre la Vistule, le Drewenz et l'Ossa, elle s'étendait à l'est jusqu'à Hohenstein et Neidenbourg. On y trouve aujourd'hui Culm, Thorn, Briesen, Rheden, Graudenz, Strasbourg, Lautenbourg, Osterrode.

2° La *Pomésanie*, au nord du district de Culm, dont elle était séparée par l'Ossa et par une épaisse forêt, avait pour frontières à l'est l'Elbing et le lac de Drausen. Ses villes modernes sont Marienwerder, Marienbourg, Christbourg, Riesenbourg.

3° La *Pogésanie*, entre l'Elbing et le vaste lac de Drausen, la Weske, la Passarge et le Frisches-Haff. Là s'élevait probablement, à la place occupée ensuite par Elbing, l'ancienne ville de Truso, un des entrepôts de commerce de la Baltique.

4° La *Warmie*, plus tard l'*Ermland*, entre la Passarge, le Frisches-Haff et l'Alle. Ses limites méridionales s'étendaient peut-être jusqu'à Mohrun-gen.

5° La *Natangie*, entre la Warmie, depuis Balga, le Frisches-Haff, le Prégel et l'Alle.

6° La *Bartonie*, au sud-est de la Natangie, dont elle était séparée par l'Alle. La ville de Barthen et le château de Bartenstein en ont perpétué le souvenir.

7° La *Galindie*, depuis Heidenbourg et Hohenstein à l'ouest; et, au sud, depuis Roessel et Bastenbourg jusqu'à Radsilowo en Masovie.

8° La *Sudanie*, depuis Rhein et le lac de Soinding jusqu'à la Lithuanie; au nord jusqu'à la Pyssa.

9° La *Nadrovie*, au nord de la Pyssa jusqu'au Mémel, avait pour frontière occidentale la Deime.

10° La *Sambie*, la plus célèbre de ces provinces, pays des Pruczi indigènes, patrie de l'ambre jaune, siège du *Romow* ou *Rikallo*, sanctuaire commun, s'étendait entre la mer, le Prégel et la Deime. Nulle part n'habitaient un

plus grand nombre de familles nobles, de possesseurs de districts et de châteaux, de descendants des chefs goths venus de la Scandinavie. Il paraît que le grive était le seul reik de la Sambie.

11° La *Scalovie* enfin (Schalaunen) comprenait les pays au nord du Mémel jusqu'à la Samogitie.

Toutes ces tribus n'avaient d'autre lien national connu que la hiérarchie sacerdotale, et une langue commune assez semblable à celle des Lithuaniens et dérivée sans doute de la langue des anciens Wendes ou Wenèdes. Ce dialecte, comprimé avec violence dans le 13<sup>e</sup>, le 14<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècle, s'éteignit complètement vers la fin du 17<sup>e</sup>.

On peut penser que ces peuples sauvages, dominés par une caste de prêtres, durent s'obstiner à conserver leur culte national; néanmoins saint Adalbert, archevêque de Prague, qui avait déjà porté l'Évangile chez les Polonais et les Bohèmes, osa entreprendre l'œuvre difficile de leur conversion. S'étant embarqué à Danzig avec quelques compagnons, il arriva en Sombie vers 997. Mais ses prédications furent mal accueillies, et les habitants le percèrent de flèches au moment où, entré dans le Romow interdit aux profanes, il célébrait l'office divin sur les débris d'un arbre sacré qu'il venait de faire abattre. Ses disciples rapportèrent à Gnesne en Posnanie la dépouille mortelle du martyr, en maudissant une terre qui, pendant trois siècles encore, devait rester fermée à toute civilisation. Après lui, Bruno, moine bénédictin, natif de Querfurt, pava aussi de sa vie, en 1008, une tentative semblable à celle d'Adalbert.

Ce fut vers cette époque que commença entre les Polonais et les Prussiens une guerre de massacres et de rapines, continuée presque sans interruption jusqu'au commencement du 13<sup>e</sup> siècle. Les succès en furent d'abord balancés, et si Waldemar II, roi de Danemark, allié aux Polonais, put enlever aux Pruczi une grande partie de la Livonie, et même de la Prusse, ceux-ci prirent bientôt leur revanche, et poussèrent bien avant dans la Ma-

sovie leurs incursions furieuses (vers 1206). Conrad, frère du roi de Pologne Leszek le Blanc, venait de recevoir le gouvernement de cette province, érigée en duché, avec la Cujavie et les pays de Culm, de Michelau et de Dobrzin. Ne pouvant espérer de secours ni de son frère impliqué dans d'autres embarras, ni des ducs de Pomérellie, occupés à secouer la suzeraineté de la Pologne, il se voyait perdu si quelque autre allié ne venait le délivrer de ses dangereux ennemis, contre lesquels il chercha maintes fois un abri dans son château fort de Plotzk, jusqu'à ce que ces tacticiens malhabiles se retirassent chargés de butin.

Pour dompter par le christianisme de pareils voisins, Conrad avait encouragé les efforts de plusieurs hommes pieux qui avaient cherché à les convertir; mais ces efforts avaient toujours échoué contre l'opiniâtreté des Prussiens, jusqu'au jour où vint au milieu d'eux un bernardin du couvent d'Oliva, fondé par les ducs de Pomérellie près de leur capitale. Ce moine, nommé Christian, et natif de Freyenwald en Poméranie, connaissait à fond la langue des Polonais et celle des Prussiens, et se distinguait par des mœurs douces, une vie irréprochable. Sans se dissimuler les dangers ni les obstacles qui l'attendaient, il sut si bien gagner les esprits de ces féroces guerriers, que ses premiers travaux semblèrent lui promettre un entier succès; plusieurs grands, parmi lesquels étaient les seigneurs de Lœbau et ceux de Lanzana en Pogésanie, se soumi rent au baptême; et lorsque Christian alla à Rome pour en rendre compte au pape, celui-ci, en récompense de son zèle, le nomma évêque de Prusse (1214). Mais pendant son absence, et après son retour, la fureur des idolâtres se réveilla plus terrible que jamais. Toutes les frontières jusqu'à la Drewenz furent ravagées, et le christianisme noyé dans le sang des nouveaux convertis. Conrad eut la douleur de voir le pays de Culm ravagé de fond en comble, et 300 églises ou chapelles livrées aux flammes. Christian déses-

péra alors du succès. Cependant, à l'exemple d'Albert, évêque de Riga, qui avait établi en 1202 dans la Livonie les *chevaliers du Christ ou chevaliers porte-glaive* (\*), il se fit autoriser à prêcher une croisade contre ceux qu'il n'avait pas pu entraîner par la persuasion. Une formidable armée de croisés se mit en marche contre la Prusse (1219). Ils restèrent trois ans dans le pays et relevèrent le château fort de Culm. A cette occasion, le duc Conrad donna à Christian une partie du district de Culm; l'évêque de Plotzk lui céda tout le pays entre l'Ossa, la Drewenz et la Vistule, pour être de même joint à l'évêché de Prusse. A peine l'armée des croisés s'était-elle retirée (1223), que les Prussiens tombèrent de nouveau sur le pays de Culm, ravagèrent la Masovie, pillèrent la ville de Plotzk, et traînèrent en esclavage une foule de chrétiens. Christian, toujours infatigable dans son zèle, sentit qu'il fallait une force permanente dans le pays pour en assurer la tranquillité; et, voyant les heureux résultats de l'institution de l'évêque Albert, il proposa à Conrad d'en fonder une semblable en Prusse (1225). Le duc y donna les mains avec empressement. Les chevaliers, nommés *frères de la milice du Christ en Prusse*, portaient un manteau blanc où étaient figurées une étoile ou une croix et une épée de couleur rouge. Ils reçurent pour résidence le château de Dobrzin, sur le Drewenz, nouvellement reconstruit. De là leur vint aussi le nom de *chevaliers de Dobrzin*. On leur céda en outre un territoire assez considérable dans la Masovie, sur les frontières de la Prusse, contenant près de 40 milles carrés, avec la promesse que la moitié des conquêtes qu'ils feraient sur les païens seraient leur propriété.

Irrités des excursions et des pillages auxquels les nouveaux venus se livraient en Prusse, les idolâtres marchèrent en foule contre Dobrzin. Conrad, accom-

† (\*) On leur donnait ce dernier nom, parce que, outre la croix, ils portaient une épée figurée sur leur manteau.



pagné de toute la milice du Christ, s'étant porté à leur rencontre, on en vint aux mains sur l'emplacement où s'éleva plus tard la ville de Strasbourg ( Brodnica ). Les chevaliers déployèrent leur bravoure accoutumée; néanmoins le succès était encore douteux, lorsque le lâche Conrad prit la fuite, suivi des Masoviens. Cinq chevaliers seulement échappèrent au carnage, et Dobrzin ne fut sauvée que par l'ignorance des vainqueurs dans l'art de conduire un siège. Ainsi l'idolâtrie était de nouveau triomphante (1225).

L'ORDRE TEUTONIQUE EN PRUSSE, DEPUIS  
SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À L'ENTIÈRE  
SOUMISSION DU PAYS.

(1226-1283).

Dans cette extrémité, l'évêque Christian ne vit d'autre parti à prendre que d'appeler à son secours les chevaliers teutoniques dont il avait connu en Allemagne l'illustre grand maître Hermann de Salza, homme entreprenant et bon capitaine. Cet ordre, à la fois religieux et militaire comme celui du Temple, n'était qu'une branche de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, mais il ne comptait dans son sein que des Allemands, et se distinguait par un manteau blanc, avec une croix noire jointe à une croix d'or. Hermann, à qui il devait surtout sa renommée, était originaire de Thuringe; aussi brave que sage, aussi énergique que policé, il attira de toute part les regards des princes et des peuples, et gagna l'amitié du pape Honoré III et de l'empereur Frédéric II, qui accrurent les richesses et l'autorité de l'Ordre, devenu célèbre par ses exploits dans la terre sainte et en Égypte. Le grand maître était retenu en Italie par les affaires de Frédéric II, quand il recut, au commencement de l'année 1226, le message du duc de Masovie. On lui offrait le pays de Culm et un autre district situé entre le duché de Masovie et les frontières des idolâtres, s'il voulait combattre les Prussiens. Après avoir obtenu l'approbation de l'Empereur, il envoya, pour négocier auprès du duc, deux chevaliers, Conrad de

Landsberg et Otton de Saleiden, qui, avec dix-huit hommes armés sous leurs ordres, se mesurèrent presque aussitôt contre les Prussiens dans une bataille sanglante. Ils envoyèrent à Hermann un diplôme du 29 mai 1226, en vertu duquel Conrad abandonnait à l'Ordre, outre les districts promis, toutes les conquêtes qu'on ferait sur les infidèles; monstrueux trafic des peuples dont il serait facile de trouver des exemples, même de nos jours! Ensuite ils restèrent eux-mêmes dans le pays, et Conrad leur fit bâtir sur la Vistule, en face du lieu où est aujourd'hui Thorn, un petit fort de bois qu'ils appelèrent *Vogelsang*, le premier de l'Ordre. Les Prussiens construisirent alors celui de Rogow, sur la rive opposée. Hermann, en partant pour la croisade avec l'Empereur, nomma Hermann de Balk premier maître provincial en Prusse (1227). C'était un chef digne de le représenter. Au commencement de 1228 il arriva avec cent chevaliers, et les païens furent défaits dès les premières rencontres. Mais Christian ne connaissait pas bien les privilèges de l'Ordre qu'il avait appelé dans le pays; il ne savait pas que les papes lui avaient accordé une complète exemption de toute juridiction épiscopale: aussi s'éleva-t-il bientôt sur la nature des concessions faites par l'évêque, une querelle qui faillit le brouiller avec les orgueilleux étrangers. Il lui fallut abandonner enfin, sans restriction et par un nouvel acte, toutes les terres qu'il devait à la libéralité du duc et de l'évêque de Plotzk (Plock), qui, de son côté, céda le reste de ses possessions dans le pays de Culm.

Les chevaliers établis dans un second fort appelé Nessau, et bâti du même côté du fleuve que le *Vogelsang*, poursuivirent aussitôt le grand œuvre de l'asservissement des barbares, qu'enflammaient l'enthousiasme de la liberté et le fanatisme religieux. Les châteaux élevés sur la Vistule furent d'abord attaqués et détruits, et l'on fortifia contre eux une position située sur la même rive, où l'évêque Christian avait

déjà auparavant construit une tour. Telle fut l'origine de l'ancienne Thorn (*Thurn*, tour), située à deux lieues de la nouvelle. Cette dernière fut fondée en 1232 par des colons allemands, qui accompagnèrent 5.000 croisés arrivés en Prusse sous Burekard, bourgrave de Magdebourg. Ce fut aussi à cette époque que d'autres colons élevèrent la ville de Culm près du château de ce nom.

Ainsi la petite armée des chevaliers se recrutait continuellement de tous les aventuriers de l'Europe, qui accouraient pour expier des crimes, satisfaire une humeur inquiète, s'enrichir ou refaire leur fortune; car le pape promettait ses indulgences, et les chevaliers une part dans les déponilles et dans les terres à tous ceux qui versaient le sang des infidèles.

Plus de 20.000 croisés ne tardèrent pas à se réunir, à la voix de Grégoire IX, sous la conduite de Henri le Pieux, duc de Breslau, de Swantopolk, duc de Poméranie, et de plusieurs autres princes. La ville de Marienwerder ayant été construite dans l'île de Quidzin, on put entreprendre la conquête de la Poméranie. Un combat sanglant se livra, près de Christbourg, sur la rivière de Sirguna (Sorge), en décembre 1233. Enfin les Prussiens furent défaits, et, pour se venger de Swantopolk, ils passèrent la Vistule et détruisirent de fond en comble le couvent d'Oliva, le 2 janvier 1234.

La même année, le maître provincial fonda une autre ville nommée Rheden.

Cependant de nouvelles disputes s'élevèrent entre l'Ordre, d'une part, et l'évêque et le duc de l'autre, Grégoire IX fit adjuger à l'évêque un tiers dans toutes les conquêtes des chevaliers, et la juridiction dans les deux autres tiers. La cour de Rome confirma aussi en 1235 la fusion de l'Ordre de Dobrzin avec le Teutonique; mais le château de Dobrzin fut rendu, moyennant une indemnité, au duc de Masovie. Toutes les possessions de l'Ordre furent enfin déclarées propriétés de

saint Pierre, conférées aux chevaliers à titre de bénéfices.

La conquête de la Poméranie s'acheva en 1236, avec l'aide d'une nouvelle armée de croisés amenée par Henri l'illustre, margrave de Misnie. L'année suivante, pour faciliter la soumission de la Poméranie, le maître provincial bâtit Elbing à l'endroit où la rivière de ce nom communique avec le lac de Drausen, et des Allemands, principalement des Lubeckois, vinrent s'établir en foule autour de ce château.

Ce fut à cette époque, où les trois districts de Culm, de Poméranie et de Poméranie obéissaient à la domination de l'ordre Teutonique (1237), que le pape le réunit à l'Ordre de Livonie, afin que leurs forces concentrées opposassent une plus ferme résistance aux idolâtres. Bientôt cette milice, appuyée par un corps danois, eut à marcher contre les Russes qui menaçaient la Livonie; mais ni ces guerres extérieures, ni la mort de Hermann Balk, ni celle du grand maître ne suspendirent un instant les hostilités en Prusse. L'esprit belliqueux des chevaliers, développé par l'habitude et excité par les conquêtes, ne leur permettait de prendre aucun repos. Sous le nouveau grand maître, le *landgrave Conrad*, frère de Louis VI de Thuringe, la prise du fort de Balga, sur le Frische-Haff, disputé avec un acharnement furieux, entraîna la soumission de la Varnie, de la Natangie et de la Bartonie. Les châteaux de Kreutzbourg, Bartenstein, Schippenbeck, Ræssel, Heilsberg sur l'Alle et Braunberg sur la Passarge, servirent à maintenir ces provinces, et devinrent le noyau d'autant de villes nouvelles. Bientôt après la Galindie fut soumise.

Il y eut cependant un instant de trêve pour les Prussiens, ce fut lorsque l'Allemagne se vit menacée par les Mongols (1240). Pour s'opposer à ces nouveaux ennemis, il fallut rappeler les forces qui occupaient les provinces éloignées et les concentrer sur la Vistule. Les malheureux habitants profitèrent de cette circonstance pour secouer

un joug odieux. Swantopolk, jaloux de la puissance de l'Ordre, leur prêta même son appui; tous les Allemands dont on put s'emparer furent massacrés, et l'on rasa toutes les forteresses, à l'exception de Thorn, d'Elbing, de Balga, de Rheden et de Culm.

Pendant que le nouveau grand maître, *Gérard de Malberg* (1241), se préoccupait de ses discussions avec les dignitaires teutoniques, la guerre continuait avec le plus grand acharnement, et la Poméranie et la Prusse furent alternativement ravagées tantôt par les idolâtres, tantôt par les chevaliers et les croisés allemands. Deux fois interrompues par des traités, les hostilités ne furent définitivement terminées qu'au mois de novembre 1248. Le duc Swantopolk, contre lequel ses propres frères Sambo et Ratibor s'étaient armés, renonça à toute alliance avec les infidèles, et rendit les parts de la succession paternelle qu'il détenait injustement.

Jacques de Court-Palais, légat du pape (le même qui, plus tard, devint Urbain IV), parvint aussi à négocier la paix avec les Prussiens. Le traité fut signé à Christbourg, le 7 février 1249. Comme il détermine les droits civils du peuple vaincu, il est important à connaître pour la constitution du pays. En voici les principales dispositions : Les néophytes jouiront de la liberté personnelle tant qu'ils resteront fidèles à la foi; ils auront la faculté d'acquérir des propriétés et de les transmettre par héritage; dans la ligne collatérale, la succession ne dépassera pas les cousins germains. A défaut d'héritiers, les biens seront dévolus à l'Ordre. Ceux qui vendront leurs immeubles fourniront caution qu'ils ne se rendront pas chez les ennemis de l'Ordre. Les églises vendront, dans l'année, les immeubles qui leur auront été légués. Les Prussiens, selon le désir qu'ils en ont manifesté, suivront la jurisprudence du droit polonais. Ils ne brûleront plus leurs morts (\*), mais

les enterreront aux cimetières chrétiens; ils ne sacrifieront pas aux idoles; ils renonceront à la polygamie, à l'usage d'acheter les femmes, d'exposer les enfants; aux mariages entre parents à un degré prohibé. Les Pomésaniens bâtiront dans des délais et des endroits déterminés, treize églises; les Warmiens, six; les Natangiens, trois. Ils fourniront les livres, vases et ornements requis; l'Ordre se chargera des dotations. Les néophytes chômeront les dimanches et fêtes, jeûneront suivant les commandements de l'Eglise, payeront la dîme à l'Ordre et la déposeront eux-mêmes dans les greniers. Enfin, ils seront fidèles à la milice teutoinique et lui prêteront assistance dans ses guerres.

On n'avait pas attendu que ce traité fût signé pour déterminer l'organisation ecclésiastique du pays. Le légat Guillaume de Modène avait, dès le 4 juillet 1243, obtenu une bulle qui en traçait les bases, et son travail avait été singulièrement facilité par la mort de Christian, qui passa les dernières années de sa vie dans des luttes continuelles avec les chevaliers. La Prusse devait être, suivant cette bulle, divisée en quatre diocèses, dont les trois premiers seraient ceux de Culm, de Pomésanie et de Warmie, et dont le quatrième se composerait des conquêtes qu'on ferait par la suite, c'est-à-dire de la Samobie et de la plus grande partie de la Nadrovie et de la Scalovie. Chaque diocèse fut partagé entre l'évêque et l'Ordre, de manière que l'évêque avait en toute propriété un tiers à son choix. Quant à la défense du pays, les chevaliers en étaient seuls chargés, sauf les cas de danger pressant, où les évêques étaient astreints à y contribuer. Ces derniers jouissaient de la juridiction ecclésiastique dans tout le pays (\*).

Pour veiller au maintien de cette organisation, le pape nomma un *archevêque de Prusse, Litonie et Esthonie*, dont Riga devint la métropole. Les évêques institués depuis 1255

(\*) Les femmes se brûlaient même, comme celles des Indiens, sur le corps de leurs maris.

(\*) Schœll, *Histoire des États européens*, t. VI, p. 296 et suiv.

s'efforcèrent de repeupler leurs diocèses dévastés, en y attirant des colons. Heidenreich, second évêque de Culm, fonda et dota richement à Culmensée une cathédrale et un chapitre (1257); Marienwerder devint le siège de l'évêché de Pomésanie, qui fut ensuite transféré à Riesenbourg; mais on ne construisit que plusieurs années après (1279) Frauenbourg, où fut établi l'évêché de Warmie.

Cependant la tâche de l'Ordre n'était pas encore accomplie. Le grand maître *Poppo d'Osterna* résolut de soumettre la Sambie et la Scalovie avec une partie de la Nadrovie. Bientôt une armée de 60,000 croisés, commandés par Ottocar II de Bohême, menant avec lui le jeune Rodolphe de Habsbourg, et par Otton de Brandebourg, beau-frère d'Ottocar, parut sur les rives de la Baltique. Rien ne résista dans le pays situé au nord du Prégel; les apôtres armés promènèrent partout le fer et la flamme. Les idoles furent détruites, les bois sacrés tombèrent sous la hache, et, sur la colline où était la forêt de Twangste, on posa les fondements de la ville qui, en l'honneur du roi de Bohême, reçut le nom de Königsberg (1255).

Bientôt après s'élevèrent Welau et Labiau; le quatrième évêché fut fondé. Néanmoins, il se passa encore bien des années avant que les habitants de ces malheureuses contrées fussent entièrement courbés sous le joug despotique des étrangers.

La Sudavie, la Nadrovie et la Scalovie n'étaient pas encore soumises, et l'Ordre allait, sans doute, entreprendre ces conquêtes, lorsqu'il lui fallut préparer ses armes contre les Mongols qui dévastaient la Lithuanie et la Pologne, puis contre les Lithuaniens eux-mêmes, qui étaient retournés au paganisme avec leur roi Mendog. Le 13 juillet 1261, les rebelles remportèrent une victoire complète sur la Durbe; le maréchal de l'Ordre et cinquante chevaliers périrent; de quatorze autres, qui tombèrent entre les mains des Lithuaniens, huit furent brûlés en l'honneur de leurs dieux, les

autres furent hachés en morceaux. Les vainqueurs étant entrés en Sambie, ce fut le signal d'une insurrection terrible dans cette province comme dans la Natangie, la Warmie, la Bartonie et la Pogésanie. Conduits par les jeunes nobles, que les chevaliers eux-mêmes avaient fait instruire en Allemagne, les Prussiens se vengèrent cruellement des outrages que leur avaient prodigués des despotes avides et corrompus. Les évêques et les chevaliers eurent alors à se repentir de n'avoir jamais songé à adoucir les mœurs des indigènes, en répandant parmi eux la lumière d'une religion qui leur servait seulement de voile pour couvrir leur ambition et leur insatiable cupidité. Urbain IV et le grand maître *Anno de Sangershausen* firent retentir par toute l'Europe leurs cris d'alarmes. Plusieurs armées de croisés arrivèrent successivement, mais sans parvenir à étouffer l'insurrection. Ottocar, qui était venu avec des renforts considérables et de vastes plans de conquêtes, fut bientôt réduit à retourner en Bohême; et, après son départ, en 1270, les Prussiens poussèrent leurs ravages jusque dans le pays de Culm. Thierry, margrave de Misnie, fils de Henri l'Illustre, fut le premier qui releva la fortune des chevaliers, de telle sorte qu'à la fin de l'année 1273 ils étaient rétablis dans toutes leurs anciennes possessions.

Sous le grand maître *Hermann de Heldringen*, élu en 1274, le maître provincial, Conrad de Thierberg, bâtit Marienberg, future capitale du pays (1275), et conquît ensuite la Nadrovie et la Scalovie.

Ce fut son frère, Conrad de Thierberg le jeune, qui, pendant l'administration du grand maître *Burckard de Schwenden*, eut la gloire de soumettre la Sudavie, la dernière des provinces révoltées (1283.)

Ainsi, après une lutte héroïque de cinquante-trois ans, fut achevée la conquête du pays situé entre le Mériel et la Vistule. Ici une ère nouvelle s'ouvre pour la Prusse. L'histoire des *Pruczi* est terminée. Celle des *Prussiens* commence.

ACCROISSEMENT DE LA PUISSANCE DU BRANDENBOURG SOUS LES MARGRAVES DE LA MAISON D'ANHALT.

(1226-1320).

Les princes Jean I<sup>er</sup> et Otton III étaient aussi belliqueux qu'intelligents et heureux dans leurs expéditions. On voyait régner entre eux une amitié, une concorde dont l'histoire des divers États de l'Allemagne, au moyen âge, nous présente rarement le spectacle. Ils restèrent fidèles à l'Empereur contre les papes, et cherchèrent à reculer les frontières de leurs possessions à l'est. Ce furent eux qui fondèrent la ville de Francfort-sur-l'Oder; en 1235, le duc Wratislas de Demmin leur céda le pays de Stargard, jusqu'à Tollensée et leur prêta foi et hommage. En 1250, après une guerre acharnée, Barnim, duc de Poméranie, fut obligé de leur abandonner l'Uckermark (Marche ukrainienne), où furent fondées les villes de Friedland et de Neu-Brandebourg, tandis que Jean étendait ses frontières du côté du Mecklenbourg, jusqu'à l'Elbe.

L'empereur Frédéric II étant mort, les margraves restèrent fidèles à Conrad, son fils, jusqu'à ce qu'il eût quitté l'Allemagne, vaincu par son adversaire Guillaume. Celui-ci était marié à une parente des margraves, fille d'Otton de Brunswick. Guillaume combla de faveurs ses nouveaux alliés, et parmi les acquisitions les plus importantes pour le margraviat, fut celle du pays au delà de l'Oder, nommé alors la Slavie. Le district, baigné par la Netze, la Drage et la Wartha, était pauvre d'habitants, et n'offrait que des déserts, des marais et des forêts. Il n'en fut pas moins l'occasion de plus d'une guerre avec les Polonais. Ce fut dans une de ces expéditions que les margraves passèrent l'Oder (1257), défirent leurs ennemis et bâtirent Landsberg. Le territoire qu'ils conquirent de ce côté fut appelé la *Nouvelle-Marche* (Neu-Mark), et l'on donna le nom de *Marche-Centrale* (Mittel-Mark) au pays compris entre ces acquisitions et l'ancienne Marche (*Altmark*). Les deux

frères, malgré ces guerres, ne négligèrent pas les intérêts de leur propre pays. En 1259, ils firent un partage sur lequel on n'a pas de documents bien certains, et formèrent deux lignes, dont la cadette eut Salzwedel, Berlin, Francfort.

L'aîné des margraves, Jean I<sup>er</sup>, mort en 1266, laissa sept fils, Jean II, Otton IV dit à la flèche et Conrad II, qui lui succédèrent depuis 1266 jusqu'en 1304; Eric, archevêque de Magdebourg, Hermann, évêque de Havelberg; Jean, successeur de ce dernier, et Henri sans Terre, ainsi appelé, parce qu'il n'eut aucune part à la corégence du Brandebourg.

Otton III ne survécut à son frère que jusqu'en 1267. Il laissa son héritage à ses quatre fils: Jean III, de Prague, qui périt en 1268 dans un tournoi, à Mersebourg; Otton V le Long, Albert III et Otton VI le Petit, qui gouvernèrent de 1268 à 1303.

Le partage du pays entre ces nombreux héritiers ne l'affaiblit cependant point, parce que les margraves de la famille d'Anhalt restèrent en général unis, tandis que les princes de Bavière et ceux de la famille de Luxembourg ruinèrent plus tard leur puissance par leurs divisions.

Des fils de Jean, le plus remarquable fut Otton IV, prince aussi distingué par sa bravoure que par ses talents. Plein d'énergie et même d'emportement, il chercha à conquérir le diocèse de Magdebourg pour son frère Eric; mais l'archevêque Gunther de Schwabenberg le vainquit dans un combat meurtrier (1279); il le fit prisonnier avec trois cents chevaliers. Son épouse employa tous les moyens pour le tirer de sa dure captivité. On lui promit enfin de lui rendre la liberté, moyennant une rançon de quatre mille marcs d'argent. L'heureuse découverte d'un trésor, que le margrave Jean I<sup>er</sup> avait caché dans l'église de Tangermunde, pour des cas imprévus, facilita le paiement de cette somme. Alors le margrave, monté sur son cheval, demanda à l'archevêque s'il était libre. « Certainement, » répondit le prélat. « Vous

« ne savez pas l'estime qu'il faut « faire d'un margrave, » reprit Otton; puis il partit au galop pour recommencer la guerre. Au siège de Statsfurt, que les princes de Brandebourg entreprirent encore pour soutenir la candidature d'Éric, il fut atteint à la tête d'une flèche, qui resta longtemps dans la plaie, sans qu'on pût l'en retirer. De là, son nom d'*Otton à la flèche*. Après de longues guerres, Éric parvint enfin au siège épiscopal.

Vers l'an 1302, les margraves ayant exigé une imposition du clergé pour les frais d'une guerre contre Niclot, duc de Rostok et de Werle en Meklenbourg, furent frappés d'excommunication et leurs terres mises en interdit; comme ils ne s'effrayaient guère de ce châtimement, Boniface VIII le confirma. On ignore toutefois comment se termina cette querelle. A la diète qui se tint après la mort de l'empereur Albert, en 1308, tous les princes régnants de Brandebourg exercèrent en commun le droit électoral, spécialement réservé à la ligne aînée.

Otton mourut peu de temps après l'élection de l'empereur Henri. Ce fut un des princes les plus renommés de sa maison. Il s'occupait de belles-lettres et composait des poésies.

Dans la même année mourut son cousin, *Hermann le Long*, fils d'Otton V et petit-fils d'Otton III le Pieux. Ami de la concorde, il avait fait fleurir le commerce dans ses États, et avait acquis, en 1303, la basse Lusace. Il avait aussi possédé Cobourg du chef de sa mère, Gutta de Henneberg. *Jean IV l'Illustre*, fils et successeur d'Hermann, étant mort sans postérité en 1314, la ligne cadette s'éteignit, et ses terres passèrent aux descendants de Jean I<sup>er</sup>, qui eux-mêmes ne devaient pas les posséder longtemps. *Waldemar*, second fils de Conrad, frère d'Otton IV, parvint au gouvernement après la mort de son frère aîné, *Jean III*, qui n'avait régné qu'un an (1304-1305); et quand Otton à la flèche fut descendu dans la tombe, il se trouva, avec Henri sans Terre, quatrième fils de Jean I<sup>er</sup>, le seul représen-

tant de la ligne aînée de la maison d'Anhalt régnant en Brandebourg.

Ce dernier, après bien des réclamations, avait reçu des margraves Landsberg et Sangerhausen en Misnie; Waldemar eut toute la Marche de Brandebourg, après la mort de son pupille, Jean l'Illustre (1314). Doué d'éminentes qualités et favorisé par le sort, il fit des acquisitions si considérables, que de son temps le margraviat s'étendait, du côté de la Silésie, au delà de Crossen jusqu'au confluent de l'Obra et de l'Oder, embrassant Sternberg, Schwiebus et Zulichau sur la rive gauche du dernier fleuve. Sa puissance était encore rehaussée par la splendeur de sa cour. En 1310, il avait vendu à l'Ordre Teutonique, pour la somme de dix mille marcs d'argent, les villes et châteaux de Danzig, de Dirschau, et plusieurs cantons de la Pomeranie orientale.

Quelques années après, il avait chassé du Brandebourg Frédéric le Mordu, landgrave de Thuringe, et l'avait forcé de renoncer à ses prétentions sur la Lusace, et lui avait même arraché quelques-unes de ses villes. Toute sa carrière fut ainsi marquée par des entreprises utiles et glorieuses. Comme il mourut sans enfants (1319), il eut pour successeur *Henri le Jeune*, fils de Henri sans Terre, décédé vers 1317. Mais le nouvel électeur mourut au bout d'une année, avant d'avoir même atteint sa majorité. Dès lors les jours de la prospérité étaient passés pour le Brandebourg, sur lequel les orages s'accumulèrent, dès l'instant où s'éteignit la branche ascanienne ou d'Anhalt (1320).

#### ABAISEMENT DU BRANDEBOURG.

MAISON DE BAVIÈRE.

(1320-1373).

La nouvelle de la mort de Henri ne fut pas plutôt parvenue à ses voisins qu'ils se jetèrent sur son héritage pour en arracher chacun quelques lambeaux.

Les maisons d'Anhalt et de Saxe fondaient leurs prétentions sur une communauté d'origine; le roi de Bohême, sur une promesse de l'Empereur,

qui, dès 1319, lui avait conféré la haute Lusace. Pendant trois ans le margra-  
vial fut déchiré par des guerres san-  
glantes. Enfin, dans une diète assem-  
blée en avril 1323, à Nuremberg, Louis  
de Bavière en conféra l'investiture à  
son fils *Louis l'Ancien*, âgé de douze  
ans. En même temps ce jeune prince  
fut fiancé à la fille de Christophe, roi  
de Danemark, qui devait lui offrir un  
appui contre ceux qui avaient mis la  
main sur les dépouilles du Brande-  
bourg, et n'étaient probablement pas  
disposés à les céder sans résistance.

On lui donna pour tuteurs le comte  
Berthold de Henneberg, blanchi dans  
les affaires, le comte Bernhard de  
Mansfeld, et le margrave Frédéric de  
Misnie. Ainsi le sort du Brandebourg  
fut intimement lié à celui de l'empereur  
Louis. Rodolphe de Saxe et Henri de  
Mecklenbourg évacuèrent les pays qu'ils  
occupaient; mais les ducs de Glogau  
ne furent pas d'aussi facile composi-  
tion. Ils ne voulurent pas se démettre  
de Grossen et de Gœrlitz. Les ducs  
de Poméranie refusèrent de même de  
restituer l'Uckermark et appelèrent à  
leur secours les Polonais, qui se ruè-  
rent à deux reprises sur le Brandebourg,  
où ils mirent tout à feu et à sang. Ils  
furent cependant obligés de se retirer  
devant les secours envoyés par Jean de  
Bohême et devant la résistance coura-  
geuse des villes de Francfort et de  
Brandebourg. La guerre avec la Pomé-  
ranie fut plus longue et plus difficile,  
et se termina par une paix désavanta-  
geuse, dont les conditions furent la re-  
nonciation de Louis à tout vasselage de  
la part des ducs. Outre ces guerres  
désastreuses, le jeune margrave fut  
encore entraîné à prendre part dans  
les querelles de son père avec le pape  
et la maison de Luxembourg.

Les familles de Bavière et de Luxem-  
bourg, d'abord amies, avaient été di-  
visées par l'avarice et l'ambition. Elles  
ébranlèrent l'Allemagne par leurs dis-  
sensons, et devinrent les centres autour  
desquels tournèrent les événements  
qui eurent la plus grande influence sur  
l'Empire et sur le Brandebourg.

En 1342, l'Empereur rompit le ma-

riage de Marguerite Maultasch (*grande  
bouche*) avec Jean Henri, second fils  
du roi de Bohême, et l'unit à son fils  
Louis qui, avec sa main, reçut le Tyrol  
et la Carinthie. Charles de Luxem-  
bourg, frère aîné de Jean-Henri, se  
chargea de venger cruellement cette  
injure. Élu Empereur à la place de Louis  
de Bavière, destitué et excommunié,  
Charles IV rencontra dans Louis l'Ancien  
et dans son parti des ennemis vio-  
lents, qui lui cherchèrent partout un  
compétiteur. Mais en semant adroite-  
ment l'argent, il sut écarter tous ses  
rivaux et renvoya même à Louis des  
coups décisifs. Il investit d'abord Ro-  
dolphe de Saxe de l'Altmark, en 1347,  
et essaya de chasser les Bava-  
rois du Brandebourg. Les habitants étaient  
d'ailleurs très-mécontents du mar-  
grave; car au lieu de chercher à faire  
oublier qu'il n'appartenait pas au pays  
par sa naissance, il s'absentait souvent,  
et montrait un orgueil d'autant plus  
blessant, qu'il contrastait avec l'affa-  
bilité des margraves de la famille  
d'Anhalt. Cependant les partisans de  
Charles avaient préparé une intrigue,  
dont le dénoûment faillit devenir fu-  
neste à Louis l'Ancien.

Un jour, en 1347, un pèlerin se pré-  
sente à l'archevêque de Magdebourg,  
en lui déclarant qu'il est l'électeur  
Waldemar, qu'on croyait mort depuis  
vingt-huit ans. Il dit que le remords  
d'avoir épousé sa proche parente l'avait  
déterminé à déposer le pouvoir pour  
expier sa faute; que pour faire croire  
à sa mort, il avait fait enterrer un ca-  
davre sous son nom, et qu'ensuite il  
avait entrepris un pèlerinage en terre  
sainte. Enfin il réclame son électorat.  
Aussitôt il est reconnu par l'Empereur,  
l'archevêque de Magdebourg, le duc de  
Saxe, les princes d'Anhalt, de Mec-  
klenbourg, de Poméranie et de Bruns-  
wick, tous intéressés à ce que ce récit  
prenne faveur, ou donne lieu à une  
contestation, dont on pourra profiter  
pour chasser Louis l'Ancien. Les habi-  
tants sont transportés de joie, de voir  
reparaître un prince auquel se ratta-  
chaient tant de souvenirs de bonheur  
et de gloire; et toutes les villes lui

ouvrent leurs portes, à l'exception de Spandau, de Francfort et de Wrietzen. Bientôt Charles paraît dans le Brandebourg à la tête d'une armée, appelle à lui les troupes de tout son parti et force Louis à se jeter dans Francfort, où il est assiégé. Pendant le siège il investit, le 2 octobre 1348, le prétendu Waldemar de la dignité électorale et de la Marche, c'est-à-dire du Brandebourg, en se réservant néanmoins la basse Lusace et en donnant l'expectative du margraviat aux fils de Rodolphe de Saxe et aux princes d'Anhalt pour le cas où Waldemar mourrait sans descendance masculine. Il se passa encore plus d'une année avant qu'on fût d'accord sur l'affaire du Brandebourg. Enfin le parti bavarois, déconcerté par l'énergie de Charles, et se voyant enlever par le poison l'anti-césar Gunther de Schwartzbourg, qu'il lui avait opposé, résolut de se réconcilier avec le roi des Romains. En récompense, Charles abandonna le prétendu Waldemar aussi promptement qu'il l'avait secouru. Après l'avoir inutilement cité à la diète de Nuremberg, il prononça, sur les conclusions de l'électeur palatin et d'un tribunal de princes, un arrêt conçu à peu près en ces termes : « Attendu que cet homme a appelé à son secours un prince étranger, le roi de Suède; qu'un grand nombre de nobles seigneurs ont offert d'affirmer par serment qu'il est un imposteur, ce dont l'électeur palatin en particulier a fourni la preuve, nous conférons à Louis de Bavière et à son frère Otton, l'investiture du Brandebourg. » Malgré cette décision, le prétendu Waldemar se maintint encore quelque temps. Se voyant enfin abandonné peu à peu par les villes, par les princes d'Anhalt et par le duc de Saxe, il se retira en 1355 à Dessau, où il continua à être traité en prince et mourut en 1356, après avoir joué pendant neuf ans l'électeur, sans sortir une seule fois de son rôle qui lui avait été enseigné, dit-on, par Rodolphe de Saxe-Wittenberg, les princes d'Anhalt et l'archevêque de Magdebourg; car avant de paraître sur la scène, ce Waldemar n'était

qu'un meunier de Hundeleift, nommé Rehbock, attaché autrefois au service du prince, auquel il ressemblait parfaitement.

Avant la fin des troubles, Louis l'Ancien s'était fait céder la haute Bavière par ses frères, Louis le Romain et Otton, et leur avait abandonné en échange l'électorat de Brandebourg avec la basse Lusace, en stipulant expressément la réversibilité de toutes les possessions de chacun des trois princes, en vertu d'un traité signé à Luckau le 24 décembre 1351. Louis le Romain était un prince brave et sage, qui, pendant qu'il était tuteur de son frère Otton, pacifia le pays, mais non sans qu'il lui en coûtât de grands sacrifices. En effet, des territoires considérables avaient été cédés ou donnés en garantie à des princes voisins; des revenus et des biens considérables avaient été accordés en récompense aux villes restées fidèles, surtout à celle de Francfort; des familles nobles avaient reçu de riches dotations pour prix de leurs secours au moment du danger.

Quoique Charles IV semblât réconcilié avec la maison de Bavière, il lui gardait encore rancune. Aussi fit-il tout ce qu'il put pour l'affaiblir, et chercha-t-il à mettre à profit les divisions qui éclatèrent entre les princes bavarois. Voyant l'électeur et le margrave de Brandebourg irrités contre leur frère aîné Étienne, qui leur enlevait la succession de Louis l'Ancien, il leur suggéra de signer un traité qui assurait leur succession à la famille de Luxembourg, s'ils décédaient sans héritiers.

Ce traité, par lequel ils adoptaient dans leur famille le fils de l'Empereur et toute sa postérité masculine, et à leur défaut le père de Charles avec ses descendants, fut signé le 18 mars 1363. Il était plus que probable que leurs possessions reviendraient à l'Empereur, car Louis n'avait pas d'enfants, et Otton, débauché et manquant toujours d'argent, n'était pas marié. Charles promit à ce dernier la main d'Élisabeth sa fille, avec une riche dot, non qu'il eût jamais l'intention d'accomplir cet engagement : il voulait seulement em-



pêcher Otton de contracter un autre mariage.

Louis le Romain étant mort au commencement de l'année 1365, Otton, resté seul maître du Brandebourg, administra si mal, que Charles, en sa qualité d'héritier futur, crut devoir s'interposer pour sauver le pays d'une ruine totale. Il engagea l'électeur à venir à Prague et à lui abandonner pour six ans les embarras du gouvernement. L'électeur, que ses contemporains ont surnommé *le Fainéant*, trouva à la cour impériale tant d'occasions de s'endetter, que, pour sortir d'embarras, il vendit, le 13 janvier 1368, à Wenceslas, fils de Charles, et roi de Bohême, tous ses droits sur la basse Lusace. La haute Lusace était depuis 1319 réunie à ce royaume.

Cependant l'électeur de Brandebourg commençait à s'apercevoir qu'il était joué par Charles. En même temps ses neveux, les fils d'Étienne, duc de Bavière, et surtout Frédéric le plus jeune, saisissaient toutes les occasions de gagner ses bonnes grâces. Peut-être aussi éprouvait-il quelque repentir en voyant la faiblesse et l'humiliation de sa famille. Décidé à réparer ses torts, il engagea, en 1373, au prince Frédéric, pour une somme de 200 mille florins, la Vieille-Marche et la Marche de Priegnitz, et lui fit prêter hommage par les habitants.

Toutes ces menées ne pouvaient rester ignorées de Charles, qui, à la tête d'une armée, se mit en marche pour défendre ses droits. Les sauvages Bohêmes exercèrent des ravages terribles dans un pays déjà désolé en 1370 par les ducs de Poméranie. Attaqué de tous côtés, abandonné de tous les princes, l'électeur se rendit avec son neveu au camp impérial, à Fürstenwald. Là, il dut se résigner à céder sur-le-champ, aux trois fils de l'Empereur, toutes ses possessions, en se réservant seulement, sa vie durant, la dignité électorale et l'office d'archichambellan, avec une pension et quelques châteaux et villes du haut Palatinat (15 août 1373). Alors, l'Empereur, accompagné de ses fils, par-

courut à cheval toutes les Marches, dont il reçut les hommages et confirma les privilèges. Ainsi, le Brandebourg fut réuni à la Bohême, après avoir eu pendant quarante et un ans des princes de la maison de Wittelsbach.

#### GOUVERNEMENT DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

— SON ÉTAT FLORISSANT. — SON ABÀISEMENT.

(1283-1415).

Quand les armes furent tombées des mains des Prussiens, les chevaliers songèrent à établir, sur de nouvelles bases, la constitution des pays conquis, et en firent un État entièrement différent de ce qui existait dans le reste de l'Europe.

En vertu d'un principe, reconnu par le monde catholique du douzième et du treizième siècle, il appartenait au vicaire de Jésus-Christ sur la terre de disposer de tous les pays habités par les infidèles. Cette même prérogative, mais dans des limites plus restreintes, était aussi réclamée par les Empereurs; c'était donc de ces deux autorités que l'Ordre tenait ses droits. Il était du reste souverain, sous leur suzeraineté, et propriétaire du sol, dont les possesseurs devinrent des serfs attachés à la glèbe. L'insurrection de 1262 avait en effet rompu toutes les dispositions du traité de paix de Christebourg, qui accordait aux vaincus, en échange du baptême, la liberté personnelle et une propriété, et reconnaissait parmi eux une classe de nobles. Après la seconde conquête, la noblesse et la propriété illimitée ne furent conservées qu'à un petit nombre de seigneurs prussiens dont il fallait récompenser la trahison ou la docilité. Ceux-là, enrôlés dans l'Ordre, au prix d'une honteuse apostasie, partagèrent son orgueil, ses richesses, ses privilèges. Ils restèrent possesseurs de l'alléu originaire et héritaire de la famille, exempts de toute charge et prestation, même du paiement de la dime. Ils formèrent la première classe, celle des *withings* proprement dits.

Après eux venait une deuxième catégorie de *withings*, qui devaient leur

propriété et leur titre de noblesse à la munificence de l'Ordre, et ne tenaient leurs terres que comme de véritables fiefs.

Un certain nombre de familles de paysans leur étaient abandonnées pour payer la dîme, leur rendre les mêmes services et prestations auxquels étaient tenus les sujets immédiats de l'Ordre, pour être enfin soumises à leur juridiction. Toutes ces terres étaient aliénables avec les serfs qui les cultivaient, et retournaient aux withings à défaut de mâles (\*). Mais, en échange de ces droits, le withing devait à l'Ordre le service militaire, non-seulement pour la défense de la province, mais aussi pour les expéditions lointaines. Il était encore soumis à quelques autres obligations, quelquefois même à un cens annuel payable en reconnaissance de sa vassalité.

La nouvelle withingie se transmettait par héritage, mais aux mâles seulement.

*Les francs tenanciers*, ou les hommes libres, formaient la seconde classe des propriétaires. Exempts de la dîme et des labeurs (*de jure rusticalium servitiorum*), ils ne transmettaient leurs propriétés qu'en ligne directe, et étaient astreints au service militaire.

La troisième catégorie renfermait les *culmiens*, c'est-à-dire, les possesseurs de biens ruraux régis par le droit de Culm (\*\*), dont les principales dispositions étaient le paiement de la dîme ou d'une redevance déterminée, pour la mense épiscopale, et d'un cens en cire et en argent pour l'Ordre, avec obligation de l'ost.

Le reste des propriétaires se composait des *paysans*, soumis au jûge (*scultetus*) de la commune ou du village, et des *manants* (*hintersassen*), qui vivaient isolés sur les terres des grands propriétaires ou n'étaient pas membres d'une commune. Les biens des paysans,

après l'extinction de leurs familles, étaient dévolus à l'Ordre ou aux withings auxquels les villages avaient été conférés. Ces différences dans les classes des propriétaires se retrouvaient dans le pays concédé aux évêques, comme dans les possessions de l'Ordre.

Ce furent surtout les premiers nobles allemands arrivés à la suite des croisés, et fixés dans les terres incultes du pays de Culm, de la Poméranie et de la Pogésanie, qui firent prendre au système féodal de fortes et profondes racines dans le sol de la Prusse. Ils devinrent la source de cette noblesse que nous verrons bientôt répandue sur toute la surface du pays, et occupant des châteaux seigneuriaux.

Leurs terres étaient exemptes de la dîme, mais soumises au cens et au service militaire; ils pouvaient les transmettre à leurs héritiers directs ou collatéraux. Mais, pour les aliéner, il fallait le consentement du suzerain, du grand maître. Les Allemands avaient obtenu la haute et basse justice.

Par les soins de ces étrangers, ainsi que par ceux de l'Ordre et du clergé, il se forma encore une nouvelle classe d'habitants, celle des *colons*, ou cultivateurs allemands, se groupant autour des châteaux du seigneur qui les avait appelés ou leur avait promis sa protection; ils formèrent d'abord des villages, puis des cités, entourées d'une enceinte et gratifiées de privilèges presque républicains pour l'exercice de leur industrie et de leur commerce. Le nombre de ces colons dut devenir bientôt fort considérable, puisqu'il finit par prédominer sur les nationaux et leur imposer sa langue et ses usages.

Tous les districts conquis étaient gouvernés par un maître provincial ou précepteur, investi du pouvoir exécutif et de la conduite de la guerre, mais recevant son pouvoir et sa direction du chapitre général et du grand maître dont la résidence était encore à Saint-Jean d'Acre. Ce gouverneur n'avait pas de siège fixe, et allait d'un château à l'autre. Dans toutes les affaires importantes, il prenait l'avis des dignitaires de l'Ordre. A l'armée, il

(\*) Les salines, les mines et la chasse des castors, étaient partout réservées à l'Ordre comme droits régaliens.

(\*\*) La base de ce droit était un privilège accordé aux habitants de Culm en 1232.

avait pour lieutenant le maréchal, le premier en rang après lui, et souvent son représentant.

Le pays était divisé en commanderies, avant chacune un château où résidait le commandeur. Ces chefs supérieurs, réunis au nombre de seize au moins, formaient le conseil du maître provincial. Le commandeur de Culm jouissait parmi eux d'une autorité plus grande. Du reste, en temps de guerre ou de troubles, l'administration d'une province entière était confiée à un avoué, bailli du grand commandeur (Vogt), dont la puissance était alors assimilée à celle du commandeur de Culm (\*).

Ainsi fortement constitué, l'Ordre étouffa aisément les tentatives de soulèvement qui se manifestèrent encore parmi les Prussiens (1289 et 1295), ordonna aux vaincus, sous des peines très-sévères, d'adopter la langue et les coutumes allemandes, et continua les hostilités contre les Lithuaniens. En 1309, pour affermir encore davantage la conquête, et concentrer les forces de l'Ordre, le grand maître *Siegfried de Feuchtwangen* transféra sa résidence de Venise, où elle avait été fixée dix-huit ans auparavant, à Marienbourg, château fort fondé, en 1280, par le grand maître *Hartman de Heddrungen*. Rien ne peut mieux donner une idée de la puissance et de la richesse des chevaliers teutoniques à cette époque, que la vue de cette forteresse, qui fut, pendant cent cinquante ans, leur capitale. Ses épaisses murailles, qui bravèrent quelques siècles plus tard les efforts de l'artillerie, ses voûtes hardies, son énorme pilier central, ses vastes salles pleines d'ornements historiques, excitent encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs (\*\*).

A peine établi à Marienbourg, le

grand maître usa d'abord de sa puissance pour la tourner contre ceux-mêmes qui avaient convié ses prédécesseurs à l'envahissement de la Prusse. Mestwin, dernier duc de la Poméranie de Danzig, ou Poméranie antérieure, appelé aussi Pomérellie, étant mort sans descendance légitime, les Polonais s'emparèrent de sa succession, c'est-à-dire, de tout le pays situé entre la Netze, la Vistule et la mer Baltique. Mais les Teutoniques, habitués à exercer dans toutes les occasions leur ambition et leur cupidité, achetèrent les prétentions des margraves de Brandebourg sur la même province, et les soutinrent les armes à la main, commençant ainsi contre leurs voisins une série de guerres désastreuses, dans lesquelles ils perdirent plus tard leur gloire militaire, et, à la fin même, leur indépendance. Néanmoins, la province disputée fut cette fois soumise à leur autorité dès 1311, et la ville neuve de Danzig, fondée par les conquérants, effaça bientôt l'ancienne. Elle devint, sous leur domination, un des principaux entrepôts du commerce de la mer Baltique. Les hostilités sanglantes que cette entreprise alluma et entretenit tournèrent toutes à l'avantage des chevaliers secondés par une armée de croisés, telle qu'on n'en avait jamais vu de plus belle ni de plus nombreuse. (1829). A la tête de ces pieux aventuriers était Jean de Luxembourg, roi de Bohême; ce prince, qu'on rencontre sur tous les champs de bataille de son époque, fit maintes prouesses, conquit le titre de roi de Pologne, et abandonna ensuite en cette qualité aux chevaliers teutoniques toute la Pomérellie et le pays de Dobrzyn. Après divers armistices et traités, la paix, signée à Kalish, en 1343, avec Casimir, roi de Pologne, assura à l'Ordre la possession de la Pomérellie, avec le territoire de Michailof.

Tandis que ce traité réconciliait pour quelque temps les Polonais et les chevaliers, une guerre non moins importante, et qui dura près d'un siècle, régnait toujours entre ceux-ci et les

(\*) Nous avons profité, pour cet exposé du gouvernement de l'Ordre, des recherches de Schell dans son Histoire des États européens, t. VI, p. 306 et suiv.

(\*\*) Cet édifice a été restauré dans ces dernières années.

Slaves lithuaniens encore idolâtres, qui, gouvernés par des grands-ducs belliqueux, perfides et entreprenants, déployaient une admirable énergie pour étendre leur domination de la Dwina au Dniestr, du Niémen au Bug polonais, et aux sources du Dniépr et du Donetz. La prétendue donation de Louis de Bavière, par un diplôme de 1337, et surtout le prétexte d'une conversion à opérer, avaient été plus que suffisants pour enflammer de nouveau le zèle ambitieux des chevaliers contre les Lithuaniens. Une résistance opiniâtre rendit longtemps leurs succès infructueux : en vain de nombreuses armées de croisés s'étaient jointes à eux ; en vain des milliers de prisonniers avaient été emmenés en Prusse, et contraints, comme jadis les Pruczi, à travailler aux châteaux forts des chevaliers ; en vain un nombre plus grand encore avait péri sur les champs de bataille, la fortune se rangeait souvent du côté du bon droit. Pendant les trêves que faisait conclure de temps en temps une lassitude réciproque, le grand maître *Winrich de Kniprode* (élu en 1351), un des plus grands princes de son siècle, tenait, avec autant de fermeté que de sagesse, les rênes du gouvernement. Par ses soins, le commerce et l'agriculture reflourirent ; des écoles furent établies à Marienbourg et à Königsberg ; des statuts, empreints de la religion et de la morale la plus pure, réprimèrent les désordres des chevaliers ; les prétentions des évêques de Prusse et de la cour d'Avignon furent énergiquement repoussées ; enfin, malgré la longue série des guerres qui remplirent ce règne, la population du pays ne diminua point, parce que *Winrich* fixait sur le sol les prisonniers faits dans les batailles, en les mariant à des filles prussiennes, ou en faisant venir les familles qu'ils avaient laissées en Lithuanie. Après lui fut élu, en 1394, *Conrad de Walenrode*, qui résolut d'écraser tout d'un coup des ennemis épuisés par tant de combats. Dix mille soldats de l'Ordre et quarante-six mille étrangers

se réunirent à Kowno. Pour préluder à son triomphe qu'il croyait infaillible, il donna, avant le départ, une fête brillante à ses chevaliers. Une table d'honneur fut dressée dans une île du Niémen, pour les douze preux les plus illustres et les plus vertueux de toute l'armée. Trente services se succédèrent dans des plats d'or et d'argent, accompagnés chaque fois d'une assiette et d'un couvert d'argent. Derrière chaque chevalier, un frère servant tenait un parasol de drap d'or ; enfin, les vases à boire, tous en argent ou en vermeil, et toute la vaisselle que les convives avaient touchée, leur fut donnée en présent. Cette magnifique armée partit ensuite au milieu des cris d'allégresse. Mais, peu de temps après, elle repassa le Niémen sans son grand maître, vaincue, découragée, en désordre, décimée par le fer des ennemis, moissonnée par une épidémie cruelle.

Ce terrible échec fut bientôt réparé, la guerre recommença pour la possession du pays de Dobrzhyn, et les Lithuaniens se virent réduits par les divisions survenues dans la maison grand-ducale et par plusieurs défaites successives, à accepter la paix. Elle fut signée à Raczan, en 1404, et l'important duché de Samogitie fut cédé aux chevaliers par Jagellon, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie. Vers le même temps, leur grand maître, le sage *Conrad de Jungingen*, acquit de Sigismond de Luxembourg la Nouvelle-Marche (1402), au prix de 63,000 florins de Hongrie. Depuis 1347, ils possédaient l'Esthonie, achetée de Waldemar III, roi de Danemark, moyennant 19,000 marcs d'argent, de sorte que leur souveraineté s'étendait, au commencement du quinzième siècle, des rives de l'Oder à celles du golfe de Finlande, sur la Samogitie, la Courlande, la Livonie, l'Esthonie, la Prusse, la Pomésellie et la Nouvelle-Marche. Le grand maître, devenu l'égal des rois, se trouvait ainsi à la tête de l'une des plus redoutables puissances du nord de l'Europe. Une population proportionnée, des finances et un commerce florissants paraissaient

assurer à l'Ordre une prospérité durable. La Prusse, qui comprenait sans la Livonie et l'Esthonie, 19,000 villages, 55 villes et 48 châteaux forts, produisait à elle seule un revenu annuel de 800,000 marcs d'argent, ou environ 7,000,000 de francs, outre le produit de l'ambre et les amendes judiciaires. Mais cet éclat dissimulait des germes de destruction qui devaient faire tomber cette institution militaire, en moins de temps qu'elle n'en avait mis à s'élever à un si haut point de grandeur. Une grande pensée l'avait créée; mais cette pensée ayant perdu de son ardeur et de sa pureté, l'œuvre s'en ressentit. Les richesses et les succès avaient enivré et corrompu les chevaliers. Ils s'abandonnèrent à cet orgueil sauvage, à ces habitudes de licence et de débauche, caractère trop souvent prédominant de ces milices religieuses recrutées parmi les nobles aventuriers de toutes les nations. Dès le commencement du treizième siècle, le grand maître, *Godfried de Hohenlohe*, vint à Marienbourg pour réformer ces abus. Mais il éprouva une telle résistance, qu'il retourna fort mécontent en Allemagne. Le successeur de *Siegfried de Feuchtwangen*, *Charles Beffort de Trèves*, s'attira la haine des chevaliers par sa sévérité; il fut forcé d'abdiquer (1317). *Werner d'Orselen*, homme vertueux et modeste, fit aussi tous ses efforts pour les ramener aux anciennes règles, à des sentiments plus religieux, à des mœurs plus austères. Il périt assassiné par *Jean d'Endof*, chevalier dont plus d'une fois il avait censuré la conduite (1330). Tout se préparait pour accélérer la ruine de l'Ordre.

La prospérité même engendra des divisions qui inspirèrent à la noblesse des provinces conquises, le désir et l'espoir de s'affranchir de leur domination, devenue d'ailleurs très-tyrannique. Acquéran graduellement la conscience de son pouvoir, elle résista aux actes d'injustice en même temps qu'elle pourvoyait aux moyens d'assurer la tranquillité publique, de défendre sa vie et ses biens. Il se forma des associations particulières, et entre

autres une ligue dirigée par quatre nobles, et appelée *Eidechsen-Verbund* (la ligue des lézards), singulière dénomination dont nous retrouvons des analogies dans les sociétés des *Oiseaux*, du *Lion*, des *Cornes*, existant à la même époque en Souabe, en Bavière et sur les bords du Rhin (\*). D'un autre côté, les villes qui avaient acquis un bien-être extraordinaire par le commerce et l'industrie, et les paysans allemands, devenus libres, souffraient impatiemment une oppression de jour en jour plus lourde.

Au dehors, l'ambition des chevaliers leur avait fait des ennemis de tous leurs voisins. La conversion de la Lithuanie (1387) les priva du secours des nombreux croisés qui avaient toujours grossi leurs rangs contre les infidèles, et les força de payer des mercenaires. En même temps, la réunion de la Pologne et de la Lithuanie sous une seule main devait être pour eux

(\*) La société prussienne n'a cependant pas pris pour modèle une de ces associations formées uniquement pour le maintien du repos public. Elle avait une organisation toute particulière, et son but apparent était restreint à la défense des individus qui en faisaient partie. Mais elle avait encore un autre but; car l'acte original trouvé par *Kotzebue* dans les archives de *Königsberg*, parle de certains secrets dont la révélation est défendue sous peine d'infamie. Quels étaient ces secrets? Nous les connaissons par les œuvres de la société, qui plus tard se plaça partout à la tête des complots ourdis pour renverser l'ordre Teutonique, fut l'âme de toutes les assemblées nationales, offrit au roi de Pologne la souveraineté de la Prusse, et reçut en récompense pour ses membres les gouvernements des provinces. Les fondateurs de cette association étaient deux couples de frères: *Nicolas et Jean de Renys*, *Frédéric et Nicolas de Kynthenow*, tous possesseurs de terres nobles dans la Prusse occidentale. Ils s'étaient ligüés le 21 septembre 1397 pour se défendre contre toute injure, sauf l'obéissance due au grand maître, disaient-ils, en se réservant d'admettre de nouveaux associés.

Tous les faits relatifs à l'Ordre des *lézards* ont été recueillis par un excellent historien, *M. Voigt*, garde des archives de *Königsberg*.

un sujet de sérieuse inquiétude. Deux peuples si belliqueux, si remuants, ne pouvaient guère rester en paix. Conrad de Jungingen l'avait compris; aussi mettait-il tous ses soins à éviter une rupture avec Ladislas. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il se leva sur son séant, et dit aux chevaliers : « Ne choisissez pas pour mon successeur mon frère Ulrich, car je crains que son caractère belliqueux ne soit fatal à l'Ordre (1407). » Mais les chevaliers, qui avaient méprisé le gouvernement pacifique de Conrad, oublièrent bien vite son avis : ils élurent *Ulrich*, ennemi déclaré du roi de Pologne. Une entrevue eut lieu, à la vérité, à Kowno (1408); des présents magnifiques furent échangés; mais on se sépara le cœur rempli de méfiance; des difficultés s'élevèrent au sujet de la Nouvelle-Marche, et les armements commencent bientôt de part et d'autre.

Le roi de Pologne et Witold, nommé par le roi grand-duc de Lithuanie, engagèrent des mercenaires à leur solde. De ce nombre était Ziska, qui, plus tard, à la tête des Hussites, s'acquît une gloire immortelle. Ulrich, de son côté, rassembla l'armée la plus nombreuse que l'Ordre eût jamais mise en campagne. Le roi prit Galgenbourg, qu'il incendia, et dont il fit impitoyablement massacrer les habitants; la Samogitie tout entière retomba en son pouvoir. Cependant, les deux armées se rapprochaient; celle du roi était dans les bois de Tannenberg, elle comptait près de cent mille combattants et cent étendards; celle de l'Ordre cinquante et un étendards et plus de quatre-vingt-trois mille guerriers. Tous les chevaliers en faisaient partie, à l'exception de Henri de Plauen, qui défendait le château de Schwetz. Lorsque l'affaire s'engagea, les chevaliers avaient l'avantage du terrain. D'abord les Lithuaniens et les Tatares furent rompus; les Bohèmes et tous les autres mercenaires mis en fuite; la bannière de Pologne avait disparu; enfin, la vie du roi, qui regardait le combat du haut d'une éminence, courait les plus grands dangers; mais ces

dangers mêmes ranimèrent l'ardeur des Polonais. On combattit toute la journée; ce fut bientôt un carnage inouï; le grand maître, tous les commandeurs, six cents chevaliers, quarante mille combattants teutoniques tombèrent sur le champ de bataille au milieu de soixante mille cadavres ennemis. La bannière de l'Ordre, le camp avec ses trésors, et une foule de prisonniers, restèrent au pouvoir des vainqueurs. Le roi se reposa trois jours, après quoi il avança dans le pays, où la terreur le précédait. Nobles, évêques, bourgeois, sujets de toutes les classes lui rendirent hommage, et, dans l'espace d'un mois, tout le pays lui était soumis. « Nulle part, en aucun temps, dit le chroniqueur de l'Ordre, on n'avait vu autant d'exemples de l'infidélité des hommes et des vicissitudes de la fortune. »

La puissance de l'Ordre semblait à jamais détruite; elle fut relevée par deux hommes, un chevalier et un bourgeois, par Henri de Plauen et Conrad Lezkau, bourgmestre de Danzig. Henri ne fut pas plutôt informé du désastre, qu'il marcha sur Marienbourg, où il put pénétrer avant que le roi eût emporté la place. Il combina avec habileté ses préparatifs de défense, tandis que Lezkau, préférant pour son pays le joug des Teutoniques à celui de l'étranger, formait des alliances nouvelles et réunissait des renforts qu'il amena lui-même au grand maître (\*). Au bout de cinquante-sept jours les Polonais levèrent le siège de Marienbourg, et battirent en retraite à la nouvelle de l'invasion de leur patrie par les Hongrois, et de l'approche des chevaliers de Livonie, sous les ordres de leur maréchal. Le 20 janvier 1411, un traité fut signé,

(\*) Plus tard le brave Lezkau ayant voulu élever la voix en faveur du peuple opprimé, fut, dit-on, attiré dans un château fort par un commandeur, cousin du grand maître, et comme le bourreau refusait de verser le sang du libérateur de l'Ordre, le commandeur et ses chevaliers firent son office en le frappant de leurs poignards.

qui assurait à Witold et à Ladislas la possession de la Samogitie.

LE BRANDEBOURG SOUS LA FAMILLE DE  
LUXEMBOURG.

(1373-1411).

Lorsque Charles IV eut inféodé le Brandebourg, les deux Lusaces et la Silésie à son fils Wenceslas, roi de Bohême, l'ordre et la tranquillité y reparurent pour quelque temps. Wenceslas ayant été élu, en 1376, roi des Romains, l'Empereur donna l'électorat de Brandebourg à son second fils Sigismond. Jean, le plus jeune, eut les deux Lusaces et la Nouvelle-Marche.

Bientôt après, Charles IV mourut (1378). Cet événement fut un grand malheur pour tous ses États, et particulièrement pour les Marches, que le margrave Sigismond ne regardait que comme une possession temporaire.

Sans cesse occupé à lutter contre les Polonais, les Hongrois et les Turcs, il oublia tout à fait son gouvernement et le laissa tomber dans une déplorable confusion. Les nobles, qui le méprisaient, se livraient à des guerres intestines. Les princes voisins multipliaient leurs incursions. A la fin Sigismond, ami du luxe, du bon vin et des femmes, et partant toujours pauvre, vit ses finances tellement épuisées qu'il songea, dès 1385, à vendre le Brandebourg.

Mais le pays se prononça énergiquement contre ce projet. Sigismond ne l'abandonna pas pour cela, et quelques années après (1388) il l'accomplit, en engageant à ses cousins les margraves Josse et Procope de Moravie, les Marches, à l'exception de la Nouvelle qui appartenait à son frère Jean. Après la mort de celui-ci, il en fit autant de cette dernière province, autrefois conquise sur l'électeur Jean par l'Ordre teutonique, mais rachetée depuis par Otton le Long. Il la vendit de nouveau à cet Ordre. Josse, seul possesseur des Marches, depuis qu'il avait empoisonné son frère, ne songea pas plus que Sigismond à mettre fin à la détresse du pays sur lequel il exerça un pouvoir tyrannique,

et où le désordre intérieur parvint à son comble.

Parmi les nobles qui étaient à cette époque la terreur des campagnes et des villes, l'histoire a stigmatisé surtout les frères Jean et Dietrich de Quitzow. Après tant de siècles, quand leurs châteaux n'ont pas même laissé de traces, et que leur race vit obscure et oubliée, le peuple maudit encore leur nom. Ils étaient fils de Kuno de Quitzow, de Quitzhöfel, près de Werben, dans la Vieille-Marche. Jean habitait le château de Kremmen, et Dietrich, celui de Friesach. Plus de vingt-quatre châteaux forts leur appartenaient.

Accablé de soucis et d'années, Josse à son tour engagea ses provinces à Guillaume, landgrave de Thuringe, surnommé *le Riche*; mais il mourut peu de temps après (1411), sans laisser d'enfants, et tous ses droits retournèrent à Sigismond.

C'est ici qu'apparaît sur la scène politique cette famille de Hohenzollern, dont une branche cadette occupe aujourd'hui le trône de Prusse. Destinée singulière! Nous allons voir un empereur confier le sceptre d'électeur, un autre donner la couronne de roi à ces mêmes princes qui doivent un jour ébranler le trône impérial.

LES HOHENZOLLEEN. FRÉDÉRIC, MARGRAVE  
DE NUREMBERG ACQUIERT LE BRANDENBOURG.

(1411-1440).

On a fait remonter fort haut l'origine des Zollern. Quelques-uns leur donnent pour ancêtres ou alliés les Colonna, d'autres les Witikind (\*); d'autres enfin croient qu'ils descendent d'Ettichon, duc d'Alsace, source des maisons de Habsbourg et de Lorraine. Ce qui est plus certain, c'est que *Frédéric*, comte de Zollern, bâtit vers 980 le château de Hohenzollern, qui devint le berceau de la famille. *Conrad* obtint, en 1200, à titre héréditaire, le bour-

(\*) « Peu importe, » dit Frédéric II dans ses *Mémoires de Brandebourg*, « tous les hommes ne sont-ils pas d'une race égale-ment ancienne? »

graviat de Nuremberg, dignité assez importante; car cette ville était par son commerce la plus florissante de l'Allemagne. Néanmoins ces princes n'acquirent jamais une très-haute illustration. *Frédéric III* (mort en 1298) fit d'importantes acquisitions en Franconie, soit par des achats, soit comme héritier de son beau-frère le duc de Méranie. *Frédéric IV*, qui fut bourgrave en 1332, rendit des services signalés aux empereurs Albert, Henri VII et Louis de Bavière dans leurs guerres contre *Frédéric d'Autriche*. *Frédéric V*, que l'empereur Charles IV déclara prince de l'Empire en 1363, et nomma même son lieutenant, partagea en 1402 ses terres entre ses deux fils *Jean III* et *Frédéric VI*; mais Jean III étant mort sans enfants, toute sa succession échut à *Frédéric*, un des seigneurs les plus accomplis de son temps, le fondateur de la gloire de sa famille. On le vit, en 1410, se présenter à la diète de Francfort, comme chargé de pouvoirs de Sigismond, roi de Hongrie, et contribuer puissamment à lui faire obtenir la couronne. Sigismond devait déjà au bourgrave 100 mille florins d'or. Lorsque le Brandebourg lui revint, par la mort de Josse, il le céda à son créancier à titre de sûreté, et le nomma capitaine et administrateur des Marches, ordonnant qu'on lui rendit hommage et obéissance jusqu'à ce qu'il pût s'acquitter envers lui (1411). L'Empereur se réservait seulement la dignité électoral, et Wenceslas son frère, roi de Bohême, ratifia cette concession, véritable contrat hypothécaire.

Les villes se soumièrent sans résistance au nouveau gouverneur; mais il n'en fut pas de même des nobles dans leurs châteaux. A leur tête se placèrent les frères Quitzow soutenus par les Bardeleben, les Bismark, les Knesebach, les Jagow, les Schulenburg et les Bredow. *Frédéric* employa vainement toutes les ressources de la prudence pour les gagner. Les Quitzow disaient fièrement que « quand il pleuvrait toute une armée de bourgraves, ils les empêcheraient bien de s'établir dans les Marches. » Ils appelaient ironiquement

*Frédéric la dent de Nuremberg*. Enfin ils s'armèrent, mirent les bourgs en défense, et se liguèrent avec les princes de Poméranie-Stettin. Un corps envoyé par *Frédéric* fut défait.

Mais le margrave n'était pas facile à intimider; il défendit aux princes voisins de donner aucune assistance aux rebelles, qui furent vivement poursuivis; toutefois pour assurer complètement la tranquillité dans ses États, il avait encore à soumettre les Quitzow. Des soldats des pays voisins accoururent sous ses drapeaux pour cette expédition. Il ne fallut que peu de jours pour emporter leurs châteaux et leurs villes. Ce fut la première guerre, dans ces contrées, où l'on fit usage d'un canon. Cette machine avait été empruntée à *Frédéric*, margrave de Thuringe, et elle contribua puissamment au succès de *Frédéric*. Dietrich de Quitzow s'échappa, fut mis hors la loi et périt misérablement. Jean fut pris dans sa fuite.

Cependant *Frédéric*, par d'habiles opérations financières, faisait toujours de nouveaux pas vers la puissance. Il continua à avancer de l'argent à Sigismond, jusqu'à concurrence de 400 mille ducats, et, le 30 avril 1415, son débiteur lui céda, avec l'assentiment des électeurs et de Wenceslas, le Brandebourg avec la dignité électoral et l'office d'archichambellan. Le nouvel électeur, dès lors nommé *Frédéric I<sup>er</sup>*, se rendit au château de Berlin, recevant les hommages et les serments du pays, et fut solennellement investi à Constance en 1417.

L'électorat se composait alors de la Vieille et Moyenne-Marche et de celle de Priegnitz, avec quelques parcelles de la Marche-Ukrainienne, possédée par les ducs de Poméranie, et de la Nouvelle-Marche, appartenant en grande partie aux Teutoniques. Les premiers coups de *Frédéric* furent dirigés contre les ducs de Poméranie. Secondé par les villes anseatiques de Hambourg et de Lübeck, il fut vainqueur à Tangermünde et entra dans toutes ses possessions (1420).

Quant aux affaires de Sigismond, il les fit moins bien que les siennes.



Le secours qu'il prêta à l'Empereur dans sa guerre contre les Hussites (1424) ne fut pas très-efficace. La campagne de 1431 ne réussit pas mieux, quoique Frédéric eût alors une armée de 100 mille hommes. Ces fréquentes absences, ces guerres continues, non soutenues pour l'intérêt du pays, mais pour celui de l'Empereur, le forcèrent à aliéner ou à engager un grand nombre de domaines, et attirèrent sur le Brandebourg une foule de maux. Néanmoins il conserva toujours son énergie, fit encore des conquêtes en Saxe, et força le duc de Mecklenbourg-Stargard à reconnaître sa suzeraineté. Sentant sa fin approcher, il régla l'ordre de succession dans sa famille, et mourut en 1440.

Déjà, dans une assemblée des états tenue à Tangermunde en 1437, il avait désigné pour ses successeurs son second et son troisième fils, nommés *Frédéric et Albert*.

Quant à l'aîné, appelé *Jean l'Alchimiste*, il renonça à tous ses droits, passa tranquillement ses jours à chercher la pierre philosophale, et mourut en 1464 à Plassembourg, dans le Voigtland. Le quatrième frère, appelé *Frédéric le Gras*, étant mort sans enfants en 1463, sa part fut de nouveau réunie à l'électorat. Frédéric II et Albert furent uniquement occupés de l'accroissement de leurs possessions : tous deux furent également dignes de leur père. La bravoure sur le champ de bataille signala le caractère d'Albert ; chez Frédéric domina la présence d'esprit et le sang-froid dans les dangers. Ils sentirent la nécessité de rester unis, et ils vécurent toujours en bonne intelligence avec leurs frères, dont les États étaient en Franconie.

L'ORDRE TEUTONIQUE EN PRUSSE, JUSQU'À  
SA SOUMISSION AU ROI DE POLOGNE.

(1411-1466).

Jamais un maître de l'Ordre n'avait été élu dans des circonstances plus difficiles que *Henri de Plauen* (1410). Comment reconstruire les châteaux renversés, repeupler et cultiver les campagnes, acquitter les sommes que

Wenceslas et Sigismond réclamaient, payer la solde des mercenaires et la rançon des prisonniers ? La province était ruinée, le trésor vide, la noblesse et les villes étaient mécontentes ; l'Ordre n'était plus regardé comme invincible. Mais Henri était de force à surmonter tous ces obstacles : doué d'un caractère ferme et énergique, il ne s'arrêta pas aux demi-mesures. Les biens des chevaliers ou de tous les autres sujets de l'Ordre qui montrèrent de l'insubordination furent séquestrés ; un impôt personnel très-lourd fut établi, sans distinction de condition ; on prit même les vases d'argent des églises ; on eut aussi recours à la vente des domaines, à l'altération des monnaies ; les Hussites et les Wiktélites furent accueillis avec tolérance. Ces mesures excitèrent d'abord des murmures et bientôt des révoltes. La noblesse, celle surtout qui formait la ténébreuse *lique des lézards*, se réunît à soixante-treize chevaliers, et organisa, de concert avec le maréchal de l'Ordre, un complot contre la vie de Henri. La conspiration fut découverte, et quelques conjurés punis. Henri ayant appelé au conseil de l'Ordre plusieurs députés des villes et de la noblesse des campagnes, pour gagner la confiance de ces classes puissantes, acheva d'indisposer les chevaliers : ils l'accusèrent devant l'Empereur et devant le pape, qui les autorisèrent à le déposer (1413). Il reçut alors le titre de commandeur d'Engelsbourg ; mais ce n'était qu'un prétexte pour le garder en prison dans ce château. Henri ayant fait une tentative d'évasion, fut enfermé plus étroitement et mourut en 1422.

Il fut remplacé par *Michel Kuchenmeister de Sternberg* (1414), le même qui, étant maréchal, avait conspiré contre lui. Ce fut dans le même temps que Ladislas, sur les conseils des partisans de Henri de Plauen, demanda à l'Ordre la cession de la Poméranie postérieure, de Culm et d'une grande partie de la Nouvelle-Marche. La guerre se ralluma et les embarras se multiplièrent, malgré les trêves plusieurs fois renouvelées par la mé-

diation du pape et de l'Empereur. Les dernières ressources de l'Ordre étaient taries. Pour comble de malheur, les querelles religieuses divisaient depuis quelque temps le pays, comme s'il n'eût pas suffi de tant d'autres maux pour l'accabler. Les doctrines de Huss avaient pénétré dans les marais et dans les forêts de la Prusse, et avaient trouvé des adeptes jusque dans le château de Marienbourg.

D'une part, la noblesse et les zélés catholiques étaient ligüés sous l'emblème du *Vaisseau d'Or*; de l'autre, les amis de l'ancien grand maître et des nouvelles doctrines formaient une association dite de la *Toison d'Or*. Pour rétablir la tranquillité publique, Kuchmeister avait convoqué en 1416 un grand chapitre et une assemblée générale des états, où les orateurs du peuple firent pour la première fois entendre leurs doléances. Appuyés par le *Vaisseau d'Or* et le grand maître, ils avaient fait décréter la formation d'un conseil national et la condamnation des Hussites. La guerre de Pologne vint se joindre à tous ces embarras, et Kuchmeister abdiqua en 1422.

Paul Bellizer de Russdorf, son successeur, ne réussit à rien par la conciliation et la douceur. Tandis que Sigismond marchait au secours des chevaliers, le roi de Pologne et le grand-duc de Lithuanie envahirent la Prusse à la tête de cent mille cavaliers, sans compter l'infanterie. Le grand maître, sans attendre l'arrivée de l'Empereur, se hâta de signer près du lac Melno une paix honteuse qui lui cédait la Samogitie, la Sudavie et la moitié de la Vistule. Cependant l'Ordre gagna, à ce traité, l'amitié de Witold, qui se déclara indépendant; d'ailleurs Ladislas, affaibli par l'âge, était en outre frappé de cécité.

Les dangers les plus imminents étant donc momentanément écartés, Paul de Russdorf convoqua de nouveau les états, et reorganisa en 1430 le grand conseil national (*grosser-landrath*). Ce qui l'engageait à se rapprocher ainsi du peuple, c'était l'extrême détresse de ses finances. Toutes les classes

des habitants espéraient trouver une protection, un soulagement ou un accroissement de puissance dans cette institution déjà fondée en 1416 par une faction, mais tombée depuis dans le mépris. Ce conseil était composé, sous la présidence du chef de l'Ordre, de six commandeurs, de six prélats, de six députés de la noblesse et de six bourgeois, tous choisis par le grand maître (1430). Il devait se réunir une fois par an pour veiller au bien-être du pays, au maintien des privilèges et des propriétés contre tout pouvoir arbitraire, et à la conservation d'une monnaie de bon aloi. Sans lui le grand maître ne pouvait ni lever des impôts, ni exercer la puissance législative ou exécutive. Ainsi le gouvernement de la Prusse devint représentatif, d'absolu qu'il avait été en vertu des droits conférés à Hermann de Salza, par l'empereur Sigismond.

Peu après, les Polonais, pour lesquels tous les traites n'étaient que des trêves, se joignirent aux Hussites et ravagèrent horriblement la Nouvelle-Marche et la Pomérellie. Les chevaliers, unis à Svidrigal, duc de Lithuanie, les repoussèrent; mais, avant de s'en retourner en Bohême, Czapko mena ses fanatiques guerriers au bord de la mer, et les prit à témoin qu'il les avait conduits jusqu'au bout du monde. Enfin, le 31 décembre 1436, le fils de Ladislas V conclut à Brescz en Cujavie un traité qu'on nomma la *paix éternelle*, parce qu'on se flattait d'avoir terminé la querelle. Le milieu de la Drewentz et de la Vistule devait servir de limite. La Pomérellie, au sud de Jesnitz, devait passer à la Pologne. Quatre députés de chacun des deux États devaient tous les ans terminer les contestations qui pouvaient naître. L'Ordre promettait de payer 9,500 ducats.

Dans les dernières années du règne de Russdorf, dont les vertus et la vieillesse auraient dû mériter plus de confiance et de respect, l'autorité suprême fut minée de plus en plus par les troubles civils. Le grand maître avait parmi les chevaliers eux-mêmes un ennemi acharné, c'était Éberhard de Sauensheim, maître provincial d'Allemagne,

vieillard sévère et opiniâtre qui accusait le signataire de la paix de Brescz de tous les malheurs de l'Ordre. Destitué enfin par Russdorf, il fit non-seulement déclarer la nullité de cette destitution par le chapitre de la maîtrise allemande résidant à Mergentheim, mais il s'érigea lui-même en accusateur, en juge du chef de l'Ordre. Pour appuyer ses prétentions, il alla tirer de la poussière des archives une arme terrible et nouvelle, un statut fondamental de l'an 1329, tenu secret jusqu'alors. C'était le grand maître Garnier d'Orseln, qui, travaillant alors à une réforme urgente, et persuadé que le chef devait donner l'exemple de l'austérité, du désintéressement, avait décrété dans un grand chapitre l'acte dont voici les principales dispositions :

« Après la mort du grand maître, le maître provincial d'Allemagne le remplacera comme vicaire et dirigera l'élection du successeur, élection qui devra se faire sans faveur, gratification ni pacte quelconque.

« Avec l'avis des grands dignitaires, le grand maître pourra engager et aliéner des villes, châteaux et domaines, au-dessous de la valeur de 2,000 marcs. Une aliénation qui dépassera cette limite sera nulle, si elle n'est consentie par les deux maîtres provinciaux (d'Allemagne et de Livonie).

« Si une aliénation irrégulière n'est pas révoquée trois mois après la réquisition du maître teutonique (maître provincial d'Allemagne), le grand maître sera déposé.

« Si le grand maître manque à son serment et à ses devoirs, le maître provincial d'Allemagne, après un triple avertissement, et après la fixation d'un délai qui lui laisse le temps de s'amender, viendra lui-même en Prusse, convoquera un grand chapitre, et déposera le grand maître.

« Si la faction du coupable empêche cette procédure en Prusse, il le citera devant son tribunal en Allemagne.

« Si l'accusé refuse de comparaître ou de se soumettre au jugement, il sera censé destitué. S'il persiste dans sa dé-

sobéissance, il sera proscrit, etc. »

Tel était ce statut où l'on reconnaît l'œuvre d'un loyal et pieux solitaire plutôt que celle d'une sage politique. Son exécution devait nécessairement dégrader le chef de l'Ordre, entretenir parmi les chevaliers l'esprit d'insubordination, d'opposition, désorganiser enfin le gouvernement; c'est ce que prévoyait le chapitre général qui avait ordonné le secret au sujet de ce statut après l'avoir adopté. C'est aussi ce qui arriva, lorsqu'un siècle après Éberhard résolut d'en faire usage.

Après en avoir fait reconnaître l'authenticité par l'Empereur et par le concile de Bâle, l'inflexible maître teutonique accusa Russdorf d'avoir aliéné des biens de l'Ordre, sans le consentement des deux maîtres provinciaux, et le cita devant le chapitre de Mergentheim. Sourd aux sollicitations de plusieurs princes d'Empire, des membres du concile de Bâle, du pape lui-même, il déclara, d'accord avec le maître de Livonie, la dignité de grand maître vacante, et prit le titre de vicaire (1438 et 1440).

Pendant que les chefs, par ces discordes funestes, travaillaient eux-mêmes à leur ruine, la haine, depuis longtemps excitée par leur mauvaise administration, leur luxe, leurs mœurs scandaleuses, entretenue, aigrie encore par les menées occultes des *lézards*, fermentait dans tout le pays. Les villes surtout demandaient une réforme et une assemblée nationale; et bientôt la noblesse, dirigée par Jean de Baysen, patriote sévère ou seigneur ambitieux, fit cause commune avec les villes. Il fallut que le grand maître cédât au cri public et convoquât les états à Elbing. Comme on y disputa beaucoup sans rien décider, les villes, se passant de toute autorisation, tinrent une assemblée particulière avec les nobles, pour former une confédération qui assurât le maintien de tous les droits acquis. Le traité fut signé à Marienwerder, le 14 mars 1440, par les villes de Culm, Thorn, Elbing, Danzig, Braunsberg, Königsberg, Kneiphoff, Lœbenicht (aujourd'hui

deux quartiers de Königsberg), Graudenz, Strasbourg, Neumark, Lœbau, Rheden, Wehlau, Allenbourg, Heiligenbuhl, Zinthen et Landsberg, et par la noblesse des districts de Culm, Christbourg, Riesenbourg, Elbing, Dirschau et Mewe.

Le grand maître, qui crut trouver dans la confédération un appui contre ses ennemis, la confirma, d'accord avec trente-neuf commandeurs et officiers, tandis que la plupart des chevaliers n'y voyaient qu'une rébellion. Cependant, le grand tribunal national dont la ligue avait décrété l'institution, fut organisé la même année (\*); on y porta tant de griefs, on y traita les affaires si tumultueusement, qu'un jour les chevaliers spectateurs d'une séance s'impatièrent et expulsèrent les juges. Depuis ce moment le tribunal ne s'assembla plus. En revanche, les villes, dans une réunion orageuse à Elbing, arrachèrent au grand maître un décret portant abolition de toutes les douanes. Au milieu de ces troubles, Russdorf, consumé par le chagrin, abdiqua le 6 décembre 1440, et mourut vingt-trois jours après.

Pendant la vacance de la grande maîtrise, les villes obtinrent que l'empereur Frédéric III sanctionnât leur ligue (6 février 1441).

*Conrad d'Erlichshausen*, librement et unanimement élu le 12 avril 1441, s'efforça sans succès de la dissoudre par des moyens pacifiques. Il ne réussit pas mieux lorsqu'il entreprit la tâche toujours vaine de la réforme des chevaliers, quoique ses lois, qui nous ont été conservées, fussent empreintes d'une haute sagesse. Quand il sentit que le chagrin allait le faire mourir, il appela autour de lui les grands officiers, et leur dit : « Je vous recom-  
« mande instamment de ne pas nom-  
« mer à ma place mon neveu Louis ;  
« il est faible et ne connaît que la vio-  
« lence. Nos péchés ont attiré sur nos

« têtes un grand malheur ; que Dieu  
« ait pitié de ce pauvre pays ; c'est lui  
« qui nous l'a donné, faites en sorte  
« qu'il ne le reprenne ! » Après ce  
triste regard dans l'avenir, il expira  
(6 novembre 1449).

Quatre mois ne s'étaient pas écoulés que les suffrages des chevaliers appelèrent à la grande maîtrise *Louis d'Erlichshausen* (21 mars 1450). Comme Conrad l'avait prévu, ils espéraient précisément profiter de son caractère, mélange de faiblesse et de passion, pour l'entraîner à opérer par la force ce que son oncle n'avait pu accomplir par la douceur : la dissolution de la confédération des villes. Mais le châtimement suivit de près la faute : ce fut sous le gouvernement de Louis d'Erlichshausen que l'Ordre se vit dépouillé de la moitié de la Prusse et de son indépendance.

La ligue était toujours en querelle avec l'Ordre ; les foudres papales, les concessions les plus importantes, furent inutiles pour la dissoudre. Enfin, Frédéric III prononça, le 1<sup>er</sup> décembre 1453, que la confédération était illégale. L'Ordre ajouta encore à la rigueur de cette sentence ; enfin, la ligue prit les armes. Le complot, dirigé par Jean de Baysen, *l'ami de la liberté*, éclata bientôt dans toutes les provinces. Tous les châteaux furent conquis ou détruits, à l'exception de ceux de Mariembourg, Stuhm et Konitz ; plusieurs chevaliers se réfugièrent derrière ces remparts, d'autres renoncèrent à l'Ordre, beaucoup furent massacrés.

Cependant les confédérés avaient besoin d'un secours étranger ; ils offrirent au roi Casimir IV de Pologne la suzeraineté du pays. Baysen se chargea de porter la parole, et fixa l'indécision du roi. Casimir accorda tout ce qu'on voulut, confirma tous les privilèges, abolit les douanes, promit la liberté du commerce, l'intégrité du territoire, le droit, pour les nobles, de participer à l'élection du roi de Pologne. Le pays fut divisé en quatre palatinats : Culm, Königsberg, Elbing et Poméranie. Jean de Baysen fut nom-

(\*) Il se composait de huit juges nommés par l'Ordre et les prélats, et de dix-huit députés des villes, et devait siéger une fois par an.

mé premier gouverneur de la Prusse (1454); d'autres affiliés de la société des Lézards reçurent des fonctions importantes. Enfin, une ordonnance du roi prononça la suppression de l'Ordre. Il entra ensuite en Prusse à la tête d'une armée, et commença une guerre sanglante qui dura treize ans. Marienbourg et Konitz, les seules places que les chevaliers eussent conservées dans la Prusse occidentale, furent assiégées.

Mais les défenseurs de Marienbourg combattirent vaillamment, et les Polonais furent obligés de se retirer. Casimir n'eut pas plus de succès devant Konitz, où il fut complètement battu par Henri Reuss de Plauen; tout le camp, un immense butin, la couronne du roi même, furent le prix du vainqueur. Au bruit de cette victoire, plusieurs villes et châteaux forts ouvrirent leurs portes aux chevaliers; le grand maître proclama une amnistie générale. Mais la ligue n'était pas abattue, et la solution de la question semblait encore éloignée, car elle dépendait des farouches mercenaires des deux armées. Le grand maître fut obligé de donner à ses bandes plusieurs châteaux et domaines, en garantie de l'arrière de leur solde, avec faculté de les vendre en cas de non paiement.

Le jour de l'échéance arriva et l'Ordre ne se trouva pas en mesure de s'acquitter. La Nouvelle-Marche fut alors livrée, à charge de réméré, à Frédéric II, électeur de Brandebourg (1455), moyennant 100,000 florins. L'électeur prit possession de cette province, et le dernier grand maître, Albert de Brandebourg, y renonça formellement en 1517. Mais les sommes reçues par les mercenaires ne lui suffisaient pas. Plusieurs chefs gardaient encore le château de Marienbourg et quelques autres; ils les vendirent au roi et aux confédérés. Le grand maître se sauva avec peine et se rendit à Königsberg, qui devint le chef-lieu de l'Ordre. Le pape et l'Empereur firent de vains efforts pour rétablir la paix dans ces malheureuses contrées. Les bourgeois livrèrent de nouveau, à leurs an-

ciens maîtres, la ville de Marienbourg; mais le château tint bon, et la ville fut reprise après un long siège. La Prusse occidentale appartenait alors tout entière à la ligue et à la Pologne, tandis que la partie orientale tenait pour l'Ordre.

Le roi comprit enfin qu'il ne pouvait pousser plus loin ses conquêtes; les chevaliers, de leur côté, reconnurent l'impossibilité de rétablir leur autorité dans les provinces rebelles; tous étaient fatigués de la guerre. Lorsque la perte de Konitz eut enlevé à l'Ordre tout moyen de recevoir des secours de l'Allemagne, des négociations s'entreprirent de nouveau, et la paix fut conclue à Thorn le 19 octobre 1466, au grand mécontentement de la confédération, qui avait voulu expulser entièrement l'Ordre. Cependant les conditions furent bien dures pour les vaincus, qui cédèrent les pays de Culm et de Michelau, et la Poméranie, avec les villes de Danzig, de Thorn, d'Elbing, de Marienbourg, et les évêchés de Culm et d'Ermeland. Le grand maître rendit foi et hommage au roi de Pologne pour la partie de la Prusse qu'il gardait. Il devint prince polonais et conseiller du royaume. Nous verrons, en 1525, un cadet de la maison de Brandebourg changer complètement la constitution de la Prusse teutonique, après avoir tenté de secouer ce vasselage, auquel plusieurs grands maîtres cherchèrent jusque-là inutilement à se soustraire.

LE BRANDEBOURG DEPUIS FRÉDÉRIC II JUSQU'À FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE GRAND ÉLECTEUR.

(1440-1640).

*Frédéric II*, surnommé *Dent de Fer* à cause de sa force prodigieuse, était un prince actif, instruit, juste et loyal. Son règne consolida la puissance fondée par Frédéric I<sup>er</sup>. En 1442, un traité signé à Wittstock (12 avril) lui assura la succession éventuelle de tout le Mecklenbourg, et fut solennellement ratifié (\*).

(\*) L'effet de ce traité, basé sur une con-

L'électeur, qui bornait son ambition à augmenter l'éclat de sa souveraineté, eut deux fois la sagesse de refuser une couronne : en 1446, les Polonais lui offrirent la leur ; en 1458, le pape voulut l'élever sur le trône de Bohême. Cependant quelques seigneurs de la basse Lusace s'étant placés sous sa protection, et ayant reconnu sa souveraineté, il se vit ainsi impliqué dans une guerre avec George Podiebrad, qui fut forcé par la paix de Guben, en 1462, de lui céder Cottbus, Peitz, Teupitz, Beerfeld, Lübben, avec la réversibilité des seigneuries de Storkau et Beeskau. Son acquisition la plus importante fut celle de la Nouvelle-Marche, qu'il acheta, comme nous venons de le voir, de l'ordre Teuto-nique en 1455. Mais ses dernières années furent troublées par des échecs assez graves qu'il essuya du côté de la Poméranie.

En vertu d'un traité conclu en 1338, les margraves de Brandebourg devaient succéder aux ducs de Stettin, après l'extinction de leur ligne. Lorsque le dernier duc Otton mourut, en 1464, le parti de la ligue de Wolgast prit le dessus, et l'électeur eut peu de succès dans la guerre qui suivit. La perte d'un fils unique acheva de le dégouter des affaires. Il céda, en 1470, le gouvernement à son frère, ne se réservant qu'une modique pension et la principauté de Bayreuth, où il mourut, à Plassembourg, en 1471.

*Albert*, à qui ses exploits et son habileté firent donner les surnoms d'*Achille* et d'*Ulysse*, avait ses possessions en Franconie. Doné d'une bravoure héroïque (\*), d'une taille élevée, d'une figure distinguée, aussi redoutable champion dans un tournoi

que sur un champ de bataille, plein de mépris pour le bourgeois, le commerçant, les bulles et les parchemins, et ne s'appuyant que sur son épée, toujours entouré d'une cour brillante, ce prince était le type des chevaliers du moyen âge. Il avait cinquante-huit ans quand il parvint à l'électorat. On peut penser qu'il ne se plût pas beaucoup dans les sables du Brandebourg, auquel il préférait la riche Franconie. Dans un de ses voyages, il fit la paix avec la Poméranie (1474). Plus tard, il acquit le duché de Crossen et Züllichau. Albert ne négligea pas non plus de veiller à l'administration de la justice, à la sûreté des communications et à la prospérité du commerce. Pendant ses absences, il se faisait remplacer par son fils Jean. Mais, tandis qu'il étalait le fuste le plus brillant en Franconie, il accordait à son vicaire un si mince traitement, que ce prince se voyait souvent réduit aux expédients pour pourvoir aux premiers besoins de la vie, et fut même obligé, faute d'argent, d'ajourner son mariage avec Marguerite de Saxe. Albert mourut à la diète de Francfort le 11 mars 1486.

*Jean*, surnommé *Cicéron* à cause de sa facilité à s'énoncer en latin et en allemand, et de son talent dans l'art de persuader, hérita de l'électorat. Sage, doux et instruit, il fonda l'université de Francfort-sur-l'Oder. Après sa mort, arrivée en 1499, son fils aîné, *Joachim*, surnommé *Nestor*, marcha sur ses traces pacifiques. Il était aussi éclairé que son père, et mit la dernière main à l'œuvre civilisatrice commencée par lui. L'université fut solennellement ouverte en 1506 (\*\*).

*Joachim*, malgré toute son érudition, ne se préserva pas de la superstition la plus grossière. Il croyait aux sortilèges, aux rêves de l'astrologie ; et, lorsque la réforme du moine de Wittenberg vint ébranler le monde, il

vention semblable conclue en 1338 entre le roi de Bavière, l'électeur de Brandebourg, et les ducs de Poméranie, subsiste encore pleinement aujourd'hui. Si la descendance masculine de la maison régnante en Mecklenbourg vient à s'éteindre, le pays retournera, d'après ces arrangements, à la Prusse.

(\*) Il avait été dix-sept fois vainqueur dans les tournois.

(\*\*) Elle fut d'abord très-fréquentée ; mais la peste qui éclata ensuite, et la fit transférer à Cottbus, lui porta un coup dont elle se ressentit toujours.

se montra un des adversaires les plus acharnés des nouvelles doctrines, de même que son frère Albert, archevêque électeur de Mayence, et cardinal en 1518. Ce fut lui qui se déclara avec le plus de force contre Luther, à la diète de Worins, où il proposa de violer le sauf-conduit qui avait été accordé à l'hérétique; puis à Augsbourg, où ses menaces déterminèrent les protestants à former la ligue de Smalkalde. Les querelles de la réforme furent cause que son épouse s'enfuit loin de lui. Ses fils durent lui promettre de ne jamais abandonner le culte catholique. Mais tous ses efforts n'empêchèrent pas la réforme de s'étendre sur tout son pays; et, après lui, ses fils l'adoptèrent. Un an avant d'expirer, il eut aussi la douleur de voir ses plus proches parents, et entre autres, le duc *Albert de Prusse*, entrer ouvertement dans la communion d'Augsbourg.

Ici, il est nécessaire que nous nous arrêtions un instant sur les événements mémorables dont ce prince fut la cause dans les provinces restées au pouvoir de l'ordre Teutonique. Albert, petit-fils d'Albert l'Achille, et nommé, en 1510, grand maître, avait refusé à Sigismond de Pologne l'hommage qu'il lui devait. De là, une guerre où personne ne voulut aider l'héritier déchu des Hermann de Salza, des Kuiprode, des Jungingen. Vivement pressé par les Polonais, Albert signa, le 8 avril 1525, le traité de Cracovie, qui porta le coup mortel à l'ordre Teutonique en Prusse. Renonçant à la dignité de grand maître et à tout lien avec l'Ordre, il fut reconnu duc héréditaire de la Prusse, sous la souveraineté de la Pologne. Libre ainsi de toute entrave, il embrassa les doctrines de Luther (\*), épousa Dorothee, fille du roi de Danemark, propagea la réforme dans ses États, fonda l'université de Königsberg, et travailla au bonheur de ses

sujets, qui fut troublé seulement, vers la fin de son règne, par des querelles religieuses et par l'affaiblissement de sa raison. La paix continua de régner dans la Prusse ducal, sous les successeurs d'Albert. En 1618, ces provinces passèrent dans la branche aînée de la maison de Brandebourg.

Reprenons l'ordre des faits

Joachim mourut le 15 juillet 1535. Malgré un statut précis, par lequel Albert Achille réglait que les Marcs ne seraient jamais partagées, Joachim, du consentement des États, avait donné à son second fils *Jean* les pays de la nouvelle Marche de Crossen, de Sternberg, de Cottbus et de Peitz, et tous les autres districts, avec la dignité électoral à l'aîné, *Joachim II*, surnommé *Hector*, à cause de sa bravoure dans la guerre contre les Turcs. Tous deux avaient reçu une éducation distinguée. Ils visitaient souvent leur mère, qui s'était réfugiée en Saxe, où elle professait le protestantisme; et ils ne tardèrent pas à adopter ses principes religieux. Mais ce ne fut qu'en 1539 que leur résolution fut publiquement connue. Joachim, essentiellement bon et conciliant, crut devoir rester paisible spectateur des guerres de religion, et maintint l'électorat dans la prospérité, tandis que la Saxe et tous les pays voisins étaient en proie à mille maux.

En 1568 Joachim obtint de son beau-père, le roi de Pologne, une faveur qu'il ambitionnait depuis plusieurs années. Il reçut l'investiture éventuelle de la Prusse orientale (19 juillet) conjointement avec son cousin, Albert-Frédéric, second duc de ce pays. Un juif de sa cour, qui voulait éviter au prix d'un crime de rendre ses comptes, l'empoisonna. Son héritage augmenté, dix jours après, de celui de Jean, passa à son fils unique, *Jean-George*, qui mit ses soins à rétablir l'ordre dans les finances délabrées par les libéralités du règne précédent. Il mourut en 1598, âgé de soixante-douze ans.

Le fait le plus important qui signala le règne de *Joachim-Frédéric*, fut la régence, dont il se vit chargé par la

(\*) Il paraîtrait, d'après une lettre écrite par Luther à un de ses disciples en Prusse, que le traité de Cracovie fut signé à son instigation.

Pologne, pendant la démence du duc de Prusse Albert-Frédéric. A cette époque se rattache le traité conclu à Geza, en 1599, qui interdisait le partage du Brandebourg, et en attribuait la possession à l'aîné de la famille. Joachim-Frédéric mourut en 1608.

*Jean-Sigismond*, son successeur, allait avoir des temps orageux à traverser. Il dut éprouver une joie bien vive de l'incorporation de la Prusse au Brandebourg, par la mort de son beau-père, le prince Albert, en 1618, et de l'acquisition qu'il avait faite du duché de Clèves et des comtés de la Mark et de Ravensberg, comme époux de l'héritière de Juliers (1609). Mais ces succès furent empoisonnés par les haines que lui attira son adhésion aux principes de Calvin (1613), et par les querelles pour la succession de Juliers, dont le plus ardent compétiteur fut le comte palatin de Neubourg. Mais d'autres intérêts, plus graves encore, ne tardèrent pas à absorber toute son attention : la guerre de Trente ans s'allumait. Affaibli par une maladie, il remit le gouvernement à son fils, *George-Guillaume*, et se retira dans la maison de son valet de chambre, où, peu de temps après, il expira (1619).

Le règne de *George-Guillaume* n'offre qu'une suite de désastres causés par son incapacité. Les chagrins rongèrent sa vie politique et domestique. Tantôt c'étaient les Impériaux, tantôt les troupes de Mansfeld ou les Suédois, commandés par Gustave-Adolphe, qui occupaient le pays, suivant les chances de la fortune. Les bourgs et les villes furent livrés aux flammes, sans que l'on écoutât les plaintes de l'électeur, au nom duquel gouvernait d'ailleurs son ministre Schwarzenberg (\*). Les habitants de la Prusse et du Brandebourg croyaient être arrivés au com-

(\*) Il n'y a sortes de fautes ou de crimes dont on n'ait accusé ce ministre, vendu, dit-on, à l'Empereur. Un écrivain moderne, M. Cosmar, a prouvé, pièces authentiques en main, que ces imputations sont l'œuvre de l'esprit de parti, que le système anti-suédois de Schwarzenberg était fondé sur la rai- son et sur l'histoire.

ble du malheur; mais, en 1638, la peste vint ajouter encore à l'horreur de leur position. Outre les Marches, elle ravagea les possessions de Westphalie, que les Espagnols et les Hollandais lui disputaient. *George-Guillaume* vit encore tous ses parents dépouillés de leurs États, et la Poméranie gardée par les Suédois, lorsque l'ancienne maison de ce pays s'éteignit. Enfin, il mourut à Königsberg, le 1<sup>er</sup> décembre 1640, à l'âge de quarante-six ans, laissant à son fils un pays désolé et envahi (\*), peu de soldats (\*\*), pas d'argent (\*\*\*), des alliés douteux.

LA PRUSSE ET LE BRANDEBOURG SOUS FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE GRAND ÉLECTEUR.

(1640-1688).

Le plus faible des électeurs de Brandebourg fut remplacé par le plus énergique, par celui auquel l'histoire a donné le surnom si mérité de *Grand électeur*, par celui que la Providence semblait avoir appelé pour fonder la grandeur de sa maison. *Frédéric-Guillaume* le Grand naquit le 6 février 1620. Arrivé au pouvoir, il eut la prudence d'éloigner le puissant Schwarzenberg, après avoir restreint peu à peu son autorité. Selon plusieurs auteurs modernes, le ministre disgracié se retira à Spandau, et y mourut de maladie au bout de quatre jours; d'autres prétendent qu'il y fut conduit comme prisonnier d'État, et que le

(\*) Il ne restait que 400 habitants à Berlin; tout le district de Priegnitz était abandonné par les habitants; le comté de Ruppin ne contenait plus que quatre bourgs. La Prusse était surchargée d'impôts par les Suédois.

(\*\*) En 1620, les états accordèrent aux troupes le singulier privilège de quêter pour vivre. Tout paysan devait donner un liard à chaque homme, et y ajouter des coups de bâton s'il n'était pas content. On eut des mendiants au lieu des soldats. Jusqu'alors les électeurs n'avaient eu de troupes réglées que trois cents gardes du corps, et le premier général brandebourgeois fut nommé en 1638.

(\*\*\*) Le trésor ne percevait pas annuellement 2 millions 500,000 livres tournois.



bourreau trancha ses jours. Frédéric aurait ainsi, tout en s'affranchissant du joug de l'Autriche, vengé une injure particulière, car le ministre l'avait tenu longtemps éloigné de la cour et dans la disgrâce de son père.

Dans la même année (1641), il reçut du roi de Pologne l'investiture de la Prusse orientale, sous des conditions auxquelles il lui fut impossible de se soustraire pour le moment. Ensuite il conjura, par sa fermeté, l'orage que les commandants des forteresses, créatures de Schwarzenberg, soulevèrent contre lui. Les grands biens du ministre furent séquestrés, malgré les réclamations de l'Autriche. Son fils se retira à Vienne, entra au service de l'Empereur, et fonda cette puissante famille qui fleurit encore, et dont un membre commandait les armées autrichiennes contre Napoléon.

L'électeur, pressé de se débarrasser des hôtes incommodes qui occupaient ses États, conclut avec la Suède un armistice qui se renouvela jusqu'à la paix générale. Mais il ne réussit pas à obtenir la main de Christine, que Gustave-Adolphe lui avait destinée, et à réunir ainsi la Suède au Brandebourg. Les Suédois gardèrent pour garantie cinq villes : Francfort, Driessen, Crosse, Landsberg sur la Wartha, et Gerdelen. Au congrès de Westphalie, où il joua un rôle important et soutint les droits des calvinistes ses coreligionnaires, il reçut comme indemnité de la Poméranie cédée avec une partie de la Poméranie ultérieure aux Suédois, les évêchés de Cammin, de Halberstadt et de Miuden, la survivance de l'archevêché de Magdebourg sécularisé, sous le titre de duc; enfin les comtés de Hohenstein et de Regenstern. Par un accommodement conclu à Clèves avec le palatin de Neubourg, l'électeur s'assura la possession du duché de Clèves et des comtes de la Mark et de Ravensberg. Il travaillait ainsi sans relâche à réparer les forces de l'État. Cette marche progressive fut tout à coup interrompue par une nouvelle guerre. Christine de Suède, oubliant de qui elle était fille,

avait renoncé à sa couronne en faveur de son cousin, Charles-Gustave de Deux-Ponts. Ce prince, impatient de prouver au monde que Gustave-Adolphe n'était pas mort tout entier, proposa à Frédéric une alliance contre la Pologne; mais l'électeur refusa, préférant la neutralité aux avantages qu'il eût pu retirer de la guerre, parce qu'il pénétrait les vues de Charles, qui voulait fonder un formidable empire sur la Baltique, et faire de cette mer un lac suédois. S'il ne put empêcher l'armée suédoise de traverser ses États, il rechercha du moins des appuis au dehors, en concluant une alliance défensive avec la Hollande, en essayant de se lier avec Cromwell, avec Louis XIV, avec Ferdinand III. Il concentra ses troupes à Königsberg; mais il s'y trouva tout à coup enveloppé par Charles-Gustave, qui, vainqueur de la Pologne, était revenu sur la Prusse. « L'électeur est un jeune aigle, disait-il; « il faut lui couper les ailes. » Se soumettant à la nécessité, il accepta la Prusse comme fief de la Suède. Charles lui abandonna en retour l'évêché d'Ermland, conquis par ses armes; il lui promettait aussi de lui faire céder plusieurs palatinats de Pologne. N'était-ce pas preluder au déplorable partage qui, cent ans plus tard, devait indigner l'Europe? Le 16 juin 1656, un nouveau traité, une alliance offensive cette fois, fut conclue à Marienbourg, et les deux princes marchèrent contre Casimir, qui venait de reprendre sa capitale. Là, fut livrée cette bataille de Varsovie si funeste aux Polonais, où l'on combattit trois jours (18, 19 et 20 juillet), et où l'électeur se signala par une si brillante valeur. C'était l'aurore de cette puissance militaire qui a fait et fait encore la force de la monarchie prussienne. La victoire, quoique complète, n'eut pas les suites avantageuses que Charles en avait attendues, car Frédéric-Guillaume abandonna presque aussitôt son allié, qui venait de lui accorder la souveraineté de la Prusse. C'est que l'Empereur, qui traînait une ligue formidable contre la Suède, le sollicitait vivement de se séparer d'elle. Il pou-

vait appuyer ces instances, en envahissant avec le Danemark les États de l'électeur en Allemagne. Aussi un traité secret fut-il signé à Wehlau (19 septembre 1657), avec Jean-Casimir. Frédéric-Guillaume évacua toutes les villes polonaises où il avait mis garnison, promit de fournir des secours au roi, et fut reconnu en récompense souverain absolu de la Prusse. Cependant Charles-Gustave, à force d'audace et d'exploits, maltraitait les événements. Il châtiait durement le Danemark, quand Frédéric arrive au secours des vaincus, envahit la Poméranie suédoise, prend Demmin, puis se porte avec les Polonais et les Impériaux dans le Holstein, et de là dans l'île de Fionie, où les alliés, serondés par la flotte hollandaise, défont les Suédois à Nyborg (14 novembre 1659). La mort de Charles-Gustave facilita la conclusion de la paix, qui fut signée à Oliva, en mai 1660. Par ce traité, la Suède renonçait à ses prétentions sur le Brandebourg et la Pologne, au prix des villes et des places conquises en Poméranie par ses ennemis.

Le calme qui suivit permit à l'électeur de se vouer pendant quelque temps sans réserve à la prospérité intérieure de ses États. Mais l'ambition de Louis XIV ébranlait l'Allemagne. Allié de la Hollande, l'électeur, avec 20 mille Brandebourgeois, marche droit au Rhin (1672) et s'y trouve en face de Turenne. Mais voyant ses opérations mal secondées par Montécuculli, et ses provinces de Westphalie inondées par les troupes du roi et par celles des alliés, il conclut avec la France le traité de Saint-Germain, ratifié le 6 juin 1673, au camp de Vossen, près de Louvain; ce traité lui rendait la partie de la Westphalie conquise par les Français. On lui paya même une partie des frais de la guerre. L'électeur se réservait la faculté de défendre l'Empire, si l'Empire était attaqué. Dès 1674, l'Empire se leva contre Louis; l'électeur prit les armes, et parut en Alsace. Mais contrarié par les généraux de l'armée impériale, battu par Turenne, il repassa le Rhin presque aussitôt. Il était d'ail-

leurs rappelé dans ses États par une nouvelle invasion des Suédois, alliés de la France. Tandis qu'ils le croient au fond de la Fraconie, il accourt avec cinq mille six cents chevaux, douze canons, point d'infanterie. Sa marche est si rapide et si secrète à la fois, qu'il surprend l'ennemi à Fehrbellin (juin 1675), et l'anéantit. Cette bataille retentit dans toute l'Allemagne; elle révéla l'existence d'un peuple nouveau et d'un vengeur de l'Empire, consacra la valeur des Brandebourgeois et le génie militaire de Frédéric-Guillaume. C'en était fait du prestige qui environnait la puissance des Suédois. Frédéric passe ensuite en Poméranie; l'île de Rugen, Anclam, Stettin, Stralsund, Gripswald tombent en son pouvoir. Bientôt il court dans la Prusse, que Horn inonde avec 16 mille Suédois; en quatre jours le succès a couronné la bravoure des soldats et l'activité étonnante de leur chef (\*). Mais le fruit de tant de sacrifices et de triomphes faillit être perdu. Trente mille Français rendant aux Suédois le service qu'ils en avaient reçu, étaient entrés dans Cleves et avaient enlevé rapidement les provinces de la Westphalie. Abandonné par l'Empereur, que sa gloire et sa puissance croissante commençaient à fatiguer, l'électeur fut réduit à signer la paix de Saint Germain en Laye (1679), qui lui coûtait presque toutes ses conquêtes sur la Suede.

Le Brandebourg et la Prusse, tout en gagnant un immense pouvoir moral, avaient perdu des sommes immenses et une multitude de bras. L'électeur, prompt à saisir toutes les circonstances dont il pouvait profiter, attira 20 000 réfugiés, que la révocation de l'édit de Nantes avait chassés de leur pays. Cette habile mesure fut un des principaux fondements de la grandeur de la Prusse; car ces étrangers repeuplèrent les provinces, appor-

(\*) Parti de Berlin le 10 janvier 1679, il revint triomphant à Kœnigsberg, le 14 du même mois. Il avait fait faire à ses troupes sept grands milles d'Allemagne en traîneaux préparés sur les glaces du Frische-Haff.

lèrent une civilisation et des goûts littéraires jusque-là inconnus dans ce pays, et y créèrent l'industrie et le commerce. Le ressentiment que conçut alors Louis XIV engagea l'électeur à renouveler son alliance avec l'Autriche. Par suite de ce traité, conclu à Berlin, 8,000 de ses soldats marchèrent au secours de la Hongrie, envahie par les Turcs (1686). Ce fut le dernier acte militaire de sa vie; et l'acquisition du cercle de Schwibus (\*), échangé dans le traité de Berlin contre les prétentions de l'électeur à la principauté d'Jägerndorf, en fut le dernier acte politique. Il mourut d'hydropisie le 28 avril 1688.

Jetons maintenant un regard sur son administration intérieure, non moins sage que sa conduite politique dans les événements au milieu desquels il joua un rôle si important.

Frédéric-Guillaume s'occupa toujours ardemment d'augmenter la population et la prospérité de ses provinces. Dès les premières années de son règne, une foule de colons étrangers, attirés par ses réglemens équitables et avantageux, ranimèrent l'agriculture. Des déserts, des landes se couvrirent de moissons. Les marais furent promptement desséchés, et les bords de l'Oder, de la Wartha, de la Netze et du Havel, stériles jusqu'alors, devinrent des champs productifs. Les domaines de l'État furent exploités avec non moins d'activité. Les villes fleurirent, animées par des manufactures importantes, dotées d'une police nouvelle. Tel fut l'ordre établi dans les finances, que durant l'invasion des Suédois, la banque ne suspendit pas un seul jour ses paiements, et que le trésor, malgré les guerres, avait toujours des fonds en réserve. L'établissement des premières postes est dû à Frédéric. Le commerce fut aussi l'objet de sa sollicitude; il l'étendit jusqu'aux rivages de l'Afrique et de l'Amérique. Une compagnie se forma pour établir des transactions avec la Guinée, et l'on vit une petite flotte

sortir des ports prussiens pour ces contrées lointaines où fut bâti le château de Frédéricshourg (\*). Berlin et Potsdam s'étendirent et s'embellirent de promenades et de constructions imposantes (\*\*). Les fondations qui pouvaient répandre l'instruction dans toutes les classes ne furent pas non plus négligées. L'université de Duisbourg et le lycée de Werder, à Berlin, durent leur existence à Frédéric-Guillaume « dit le Grand Frédéric (\*\*\*) »; il fit de grandes choses avec peu de moyens.... Doué de toutes les qualités qui font les grands hommes, magnanime, débonnaire, généreux, humain, il se tint lien de ministre et de général, et rendit florissant un État qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines. A la fin de son règne, ses États avaient 2 042 mille carrés de superficie, un million et demi d'habitants et une armée de 25,000 hommes aguerris.

Il avait épousé en premières noces (1646) Henriette-Louise d'Orange, sœur du héros de ce nom. Quand elle mourut (1667), il s'écria : « Avec toi » je perds mon conseiller le plus fidèle » et la joie de mon cœur. » En effet, sa seconde épouse, Dorothee, princesse de Holstein, l'abreuva de violents chagrins qui flétrirent enfin son existence.

#### LA PRUSSE ÉRIGÉE EN ROYAUME.

FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>.

(1688 - 1713).

*Frédéric*, né à Königsberg, le 12 juillet 1667, du premier mariage de Frédéric-Guillaume, est connu, comme électeur, sous le nom de Frédéric III, et comme roi, sous celui de Frédéric I<sup>er</sup>.

(\*) On a reproché, non sans raison, au grand électeur d'avoir perdu des sommes considérables à créer une marine militaire inutile, et à fonder au loin des colonies qui ne prospérèrent point.

(\*\*) Telle était auparavant la malpropreté de la capitale et des chemins environnans, que les courtisans ne pouvaient aller qu'en échasses au château de Potsdam.

(\*\*\*) Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg.

(\*) Dépendance du duché de Glogau.

Le caractère de ce prince faible, inconstant, inquiet, soupçonneux, emporté, prodigue et vain, se ressentit de sa complexion languissante (\*) et de la nature de ses rapports avec sa famille. Ayant perdu sa mère de très-bonne heure, il trouva dans sa belle-mère une marâtre, qui le força d'acquiescer son pays pour quelque temps. Réconcilié avec son père, il revint ensuite à Berlin, d'où le chassèrent de nouvelles tracasseries. Ces divisions avaient leur source dans le consentement donné par son père, sur les instances de son épouse, au partage du pays entre ses enfants. Frédéric ne fut pas plutôt au pouvoir, qu'il déclara le testament illégal et dédommagea ses frères par des dotations et des apanages (\*\*). Amoureux du faste et de la magnificence, jaloux de se placer au niveau des rois ses contemporains, il visait déjà à ceindre la couronne, et aucun sacrifice ne lui paraissait trop lourd, aucune négociation trop difficile pour y parvenir. En attendant le succès de cette affaire d'amour-propre, l'électeur joignit ses forces à celles des ennemis de la France sur le Rhin, dans les Pays-Bas et en Hongrie, aida Guillaume III d'Orange, son cousin, à se placer sur le trône d'Angleterre, et forma des alliances avec les princes d'Allemagne, puis avec Madrid, Londres et Vienne. Il restitua, en 1695, le cercle de Schwibus qu'il avait déjà promis à l'Empereur, comme prince électoral, et reçut en retour l'expectative de la principauté d'Ostfrise; en 1697, il acheta de la Saxe-Quedlinbourg et ses dépendances; l'année suivante, il s'empara violemment de la ville d'Elbing.

Enfin, poursuivant son but, l'électeur s'assura adroitement de l'assentiment de l'Empereur, qui, en 1695, avait refusé de reconnaître même l'indépendance du duché de Prusse, et

avait vu jadis, avec répugnance, se former un « nouveau royaume des Vandales. » Les autres puissances suivirent cet exemple, à l'exception de la France, de l'Espagne, du pape, et de l'ordre Teutonique (\*). Les unes étaient préoccupées de leurs querelles, les autres voulaient se ménager un allié.

Enfin, au mois de janvier 1701, Frédéric posa lui-même la couronne sur sa tête, à Königsberg (\*\*). Il envoya aussitôt à l'Empereur l'élite de ses troupes, et entra en guerre contre la France et l'Espagne (30 décembre 1701). La Prusse s'agrandit alors successivement des comtés de Meis et de Luigen, et de la principauté de Neufchâtel et de Valengin, héritages de la maison d'Orange; du comté de Tecklenbourg, en Westphalie; du bailliage de Petersberg, etc.

Toutes ces acquisitions furent garanties par le traité d'Utrecht. La vanité du roi lui fit encore fonder d'utiles établissements. Malgré son ignorance personnelle, il créa à Berlin, devenue sa capitale et embellie par lui, une société des sciences, une académie de peinture; à Halle, une célèbre université. Mais tandis qu'un luxe ruineux régnait à la cour, il laissa, durant deux ans, une peste et une disette cruelle moissonner 200,000 de ses sujets (1709).

La fin de Frédéric I<sup>er</sup> fut aussi singulière que malheureuse. Il s'était marié trois fois, d'abord avec Elisabeth de Hesse-Cassel, puis avec Sophie-Charlotte de Hanovre, l'amie de Leibnitz; enfin, avec Louise de Mecklenbourg. Un jour, cette dernière reine, devenue folle par excès

(\*) Le prince Eugène, en apprenant le consentement impolitique de Léopold I<sup>er</sup>, s'écria : « L'Empereur devrait faire pendre les ministres qui lui ont donné un conseil aussi perfide ! » Il devint Frédéric II.

(\*\*) La cérémonie coûta, dit-on, des sommes énormes. L'ordre de l'Aigle-Noir fut fondé à cette occasion. Par égard pour la Pologne, l'électeur s'intitula *roi en Prusse* et non *roi de Prusse*.

(\*) Il était petit et contrefait par suite d'une maladresse de sa nourrice.

(\*\*) Le statut de famille qui maintint la loi fondamentale de 1473, est du 3 mars 1692.

de dévotion, effraya tellement son époux en se jetant sur lui à grands cris, que, saisi d'une fièvre violente, ce prince expira au bout de six semaines, le 25 février 1713 (\*). Un an auparavant il avait vu naître son illustre petit-fils, qui a dit de lui : « *Il fut grand dans les petites choses et petit dans les grandes.* »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I<sup>er</sup>.

(1713-1741).

Ce prince, né le 15 août 1688, du second mariage de Frédéric I<sup>er</sup>, apporta sur le trône des dispositions tout opposées à celles de son père : autant l'un était prodigue et fastueux, autant l'autre fut avare et même sauvage. Frédéric-Guillaume, que George II d'Angleterre appela « mon cousin le caporal », n'avait de passion que pour ses troupes et son trésor. Tout le royaume fut mis sur le pied de guerre, et l'on vit une armée de 80,000 hommes, sans compter la garde, recrutée à grands frais dans toutes les provinces, et formée des hommes de la plus haute stature qu'on pût trouver.

Dans les rares occasions où il prit part aux affaires de l'Europe, il sut toujours s'en tirer à son honneur. Ainsi, peu après son avènement, il accéda à la ligue contre Charles XII, et, sans presque avoir brûlé une amorce, il obtint de la Suède, à la paix de Stockholm (21 janvier 1720), la cession de la ville de Stettin, le pays entre l'Oder et la Peene, et les îles d'Usedom et de Wollin; néanmoins, ces acquisitions lui coûtèrent 2 millions de thalers.

Sa carrière pacifique ne laisse à l'historien d'autre tâche que celle de tracer le caractère de son administration. Accroître ses revenus et donner à la

jeune Prusse, serrée entre des voisins ambitieux et puissants, une attitude militaire qui imposât à la vieille Europe; tel fut le secret de tous les contrastes bizarres de son gouvernement. Voilà le double but qu'il poursuivait quand il abolit les fiefs, quand il protégea les manufactures, quand il s'occupa de repeupler les provinces, ou bien, au contraire, quand il établit tant de prohibitions funestes au commerce et à l'industrie, qu'il établit de lourds impôts, et entrava les communications. Ses ministres, d'ailleurs, n'étaient que des commis; tout émanait du roi, une seule signature gouvernait le royaume.

On sait quelle vile parcimonie réglait la vie privée de Frédéric-Guillaume, qui alla toujours vêtu d'habits de gros drap, coupés à la hauteur des cuisses pour épargner l'étoffe, et garnis constamment des mêmes boutons de cuivre. Tous les soirs, à Potsdam, son séjour favori, il allait boire et fumer, en compagnie des bourgeois, dans un estaminet, qui a conservé le nom de Tabagie du roi, et dont Frédéric-Guillaume IV vient d'ordonner la restauration. Il lui arriva aussi quelquefois d'être généreux pour autre chose que pour son armée. Sur la fin de sa vie, 15,000 habitants de Salzbourg ayant été chassés de leur patrie par la sotte intolérance d'un archevêque, imitateur de Louis XIV, il les accueillit dans ses États, comme il le fit plus tard pour des milliers d'émigrés de la Moravie et du Palatinat, et tous ces colons lui coûtèrent plus de 5 millions d'écus.

En mourant (31 mai 1740), il laissa 9 millions d'écus en caisse, une armée de 70,000 hommes bien disciplinés (\*), un royaume de 2,200 milles carrés, formé de diverses parties sans cohésion, mais peuplé de 2,240,000 habitants; enfin, 7 millions et demi de revenus, libres de toutes dettes. Tels étaient les éléments avec lesquels son fils allait opérer les merveilles de la guerre de Sept ans, et donner à la

(\*) Dans cette femme échelée, vêtue de blanc, qui le réveilla subitement en brisant une porte de glace, il avait cru voir la fameuse *Dame blanche* qui, selon une ancienne tradition, apparaît dans le palais des princes de Brandebourg quand un membre de cette famille doit mourir.

(\*) On y comptait 26,000 étrangers.

Prusse l'importance politique qu'elle a conservée malgré ses désastres.

Frédéric-Guillaume avait épousé Sophie-Dorothée de Hanovre.

FRÉDÉRIC II.

(1740 - 1786).

Le grand Frédéric naquit le 24 janvier 1712. Son père, qui voulait en faire un soldat, l'éleva avec toute la rigueur de la discipline observée dans ses régiments. Cependant sa mère, aidée d'une gouvernante française, contre-balançait secrètement les effets de ce système ; sa volonté fit le reste. Son goût pour la musique et pour l'étude, sa répugnance à porter l'uniforme indignèrent bientôt Frédéric-Guillaume. « Ce n'est, s'écriait-il avec colère, qu'un petit-maître, un bel esprit français qui gâtera toute ma besogne ! » Il n'avait pas dix-huit ans quand cette mésintelligence éclata, et produisit une catastrophe sanglante.

Le jeune prince essaya un jour de s'enfuir ; mais son projet fut découvert ; il fut arrêté avec de Katt, son ami et son complice. Le malheureux lieutenant eut la tête tranchée sous les yeux de Frédéric, qui allait subir le même sort sans l'intercession de l'ambassadeur de Vienne. La réconciliation, bien qu'assez peu sincère, fut scellée par un mariage. Encore l'épouse désignée, Elisabeth de Brunswick, n'était-elle pas du choix de Frédéric (\*). Quand il fut appelé au trône, il habitait depuis quelques années le charmant château de Rheinsberg, entouré d'une colonie d'artistes, de littérateurs, d'amis spirituels, employant ses loisirs à l'étude et à une correspondance suivie avec les philosophes, les poètes, les écrivains célèbres, trompettes de sa gloire future. On vit bientôt qu'il n'avait pas négligé d'apprendre l'art du gouvernement.

(\*) Il aimait une princesse d'Angleterre ; mais son père employa pour le décider la canne et les coups de pied, arguments favoris dont il usait envers ses conseillers et ses soldats.

Profitant des embarras où la mort de Charles VI, survenue l'année même de son avènement, avait jeté l'Autriche, et faisant revivre quelques prétentions de ses aïeux, il envahit la Silésie avec une merveilleuse célérité. Une guerre déclarée sans motifs, et deux victoires remportées à Molwitz (10 avril 1741) et à Chotusitz (17 mai 1742), annoncèrent à la fois à l'Europe un ambitieux et un héros. Sa partie était gagnée ; sans s'inquiéter de ses alliés, il fit la paix à Breslau le 11 juin 1742. A peine avait-il eu le temps d'organiser sa nouvelle province, de se délasser et d'augmenter ses troupes, qu'il lui fallut encore prendre les armes pour empêcher Marie-Thérèse de porter les mains sur ses propres conquêtes. Une coalition venait de se former contre lui. Il tombe à l'improviste sur la Bohême. Mais l'approche d'une forte armée autrichienne, commandée par le prince Charles de Lorraine, et renforcée par les Saxons, l'oblige à se retirer dans la Silésie, qu'il sauve par la belle victoire de Hohenfriedberg (4 juin 1745). La bataille de Soor (30 septembre), également admirable de science et de tactique, coûte encore aux Autrichiens 6,000 hommes tués ou prisonniers. Frédéric était rentré dans ses quartiers d'hiver, quand il apprend que le prince Charles songe à venir le surprendre jusque dans sa capitale ; il vole aussitôt à l'ennemi, le repousse, et frappe un coup sur les Saxons. D'un autre côté, un de ses généraux, le vieux Léopold de Dessau, vainqueur à Kesseldorf (15 décembre), ouvre aux Prussiens les portes de Dresde. Dix jours après, la paix y est signée (25 décembre 1745).

Dix ans de calme suivirent ces orages. Frédéric, à l'apogée de sa puissance, employa heureusement ses loisirs à faire fleurir ses États. Il s'attacha à réformer la législation, à ranimer l'agriculture, le commerce, l'industrie, à encourager les études, à accroître les revenus publics, à fortifier son armée, qu'il porta jusqu'à 150,000 hommes. Ces soins ne l'en-

péchaient pas de se divertir à sa manière : maltraitant les philosophes, offensant de ses épigrammes les rois, les reines et leurs ministres.

Cependant Marie-Thérèse, à qui l'occasion semblait favorable pour recouvrer la Silésie, ourdissait contre Frédéric un complot européen. L'Angleterre seule entre les grandes puissances était disposée à aider les Prussiens. Sans s'effrayer de ces trames, dont il tient les fils; sans s'inquiéter des clameurs que va pousser l'Europe, le roi, selon son habitude, prévient ses ennemis. Dans les derniers jours d'août 1756, il envahit subitement la Saxe avec trois corps d'armée, et laisse le maréchal Lewald à Königsberg, pour observer les Russes. Ce fut le signal de la guerre de Sept ans.

*Guerre de sept ans.* — Pendant que les cours alliées jetaient les hauts cris, Frédéric enferma les Saxons dans le camp de Pirna, marcha avec une partie de ses troupes contre les Autrichiens, accourus sous les ordres du maréchal Brown, et les battit à Lowositz (1<sup>er</sup> octobre). Quand la faim et le froid eurent forcé les 17,000 Saxons à capituler, on cessa les hostilités pendant l'hiver. Frédéric sentait croître son énergie avec le danger. Un mémoire justificatif fut publié d'après les pièces saisies par le roi lui-même dans les archives de l'électeur de Saxe. Les troupes prussiennes furent portées à 180,000 hommes, forces encore insuffisantes pour tenir tête aux immenses armées qui pesaient sur l'Allemagne (\*). Il fallait vaincre à force d'agilité. Dès le mois de mars, Frédéric entra en Bohême, et au commencement de mai, il était en face de Prague. Il s'y heurta contre les Autri-

chiens du prince Charles et du maréchal de Brown. Après une lutte terrible, la victoire lui resta; mais il avait perdu le vieux maréchal Schwerin, qui valait à lui seul 10,000 hommes, et qui périt au moment où, tenant un drapeau arraché des mains d'un porte-enseigne de son régiment, il se jetait à pied dans la mêlée. De leur côté, les Autrichiens comptaient aussi un grand nombre de morts, et Brown était mortellement blessé. Le prince Charles de Lorraine se trouva enfermé dans Prague avec les 40,000 hommes, débris de son armée. On essaya de réduire la garnison par la famine en bombardant les magasins.

Les assiégés, dont toutes les sorties avaient été repoussées, durent leur salut à l'approche du maréchal Daun. Il amenait 60,000 hommes de la Moravie, et n'était qu'à quelques milles de Prague, sur les hauteurs de Kollin, dans une position avantageuse. Frédéric, laissant une partie de son armée devant la ville, s'élança au-devant de son nouvel adversaire, et avec ses 30,000 Prussiens il osa engager l'attaque (18 juin). La victoire est disputée avec une meurtrière opiniâtreté, et perdue enfin pour le roi, dont les dispositions avaient été mal exécutées. Ce revers, le premier qu'il essuya, eut des résultats immenses pour les ennemis. Le siège de Prague fut levé, et la Bohême évacuée. Alors tous les ennemis de Frédéric s'ébranlèrent à la fois; tout sembla conspirer sa perte. L'armée du duc de Cumberland, qui avait défendu le Hanovre contre les Français, était acculée à Stade. Magdebourg, où s'était réfugiée la famille royale, et la Vieille-Marche, étaient ouverts aux Français; une armée suédoise avait passé la Peene près d'Anklam; enfin, les troupes des cercles étaient en mouvement pour se porter sur la Saxe. De tous ces ennemis, les plus redoutables étaient les Français. Frédéric remit le commandement d'un faible corps en Silésie au prince de Brunswick-Bernbourg, en lui adjoignant Winterfeld, un de ses plus habiles généraux. Lui-même, après un moment

(\*) Depuis l'accession de la Suède et du corps germanique à la coalition, Frédéric était menacé par 400,000 hommes. « Que dirait le grand électeur » écrivait-il alors, « s'il voyait son petit-fils le marquis de Brandebourg aux prises avec tant d'ennemis? Je ne sais s'il y aura de la honte à moi de succomber, mais il n'y aura pas pour eux beaucoup de gloire à me vaincre. »

de désespoir, se mit en marche avec 25,000 hommes, pour arrêter Soubise et les Impériaux, qui en avaient plus de 60,000. On en vint aux mains à Rosbach (5 novembre). Les Français, surpris avant d'avoir pu former leurs lignes, furent mis en pleine déroute. Cette brillante victoire permit à Frédéric de courir à de nouveaux dangers en Silésie.

Mais partout où il n'était pas, ses affaires allaient mal. Winterfeld venait d'être battu à Gorlitz, comme Lewald l'avait été par les Russes à Jägerndorf. En Hanovre, Cumberland avait honteusement capitulé à Clostersewen. Berlin était occupé par un corps d'Autrichiens. L'armée du duc de Bewern était menacée par Daun, et la formidable citadelle de Schweidnitz assiégée. Frédéric courait à leur secours, lorsqu'il apprit que la citadelle avait été emportée d'assaut et le duc de Bewern défait à Breslau; enfin, que cette capitale elle-même était tombée au pouvoir des Autrichiens. Jamais pendant tout le cours de la guerre, Frédéric ne s'était trouvé dans une situation aussi désespérée. Une grande victoire lui était plus que jamais nécessaire; mais comment l'obtenir, avec des troupes inférieures en force et démoralisées? Laissons-le parler lui-même. « On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression était fraîche. Le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le roi parla aux soldats; il leur fit distribuer des vivres. Enfin, on épuisa tous les moyens pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle l'espérance de la victoire est vaine (\*). » A la tête de 33,000 hommes (c'était tout ce qui restait de cette brillante armée avec laquelle il avait ouvert la campagne), il attaqua Daun, qui en avait 80,000 (5 décembre). Le succès fut complet. Zietzen, Seidlitz,

Möellendorf, furent les héros de la sanglante journée de Lissa. La perte des Autrichiens fut évaluée à 20,000 hommes. Le vainqueur, en entrant dans Breslau quelques jours après, en trouva 15,000 autres qui s'étaient échappés du champ de bataille, et qu'il fit prisonniers. La Silésie était reconquise.

Alors eut lieu dans le ministère anglais un changement favorable à Frédéric. Le parlement vota pour lui un subside annuel de 12 millions, et une armée envoyée sur le continent opéra en sa faveur une utile diversion. La campagne de 1758 s'ouvrit en Silésie par la reprise de Schweidnitz et le siège d'Olmütz. Cette dernière opération traînant en longueur, Frédéric dut se retirer en Silésie, et cette marche, une des plus savantes dans les fastes militaires, ne se fit pas sans de grands dangers, sans des engagements meurtriers. A peine arrivé en Silésie, le roi fut appelé contre les Russes, qui bombardaient Custrin. Il les rencontra à Zorndorf (25 août), où dix heures de combat et un affreux carnage laissèrent la victoire indécise. Cependant les Russes se replièrent du côté de Landsberg. Aussitôt il fallut marcher au secours du prince Henri, pressé par les Autrichiens. Le roi, campé aux environs de Hochkirchen, avait mal choisi sa position; le feld-maréchal Keith le lui fit observer, en ajoutant que les Autrichiens méritaient d'être pendus s'ils ne s'en apercevaient pas. « Je pense, dit le roi, qu'ils ont plus peur de nous que de la potence, » et il ajourna les changements à faire. Il avait trop compté sur la circonspection du Fabius de l'Allemagne. Le 14 octobre, Daun tomba sur les Prussiens, à la faveur de la nuit. Les soldats, réveillés par la canonnade, firent preuve d'un sang-froid, d'une discipline admirables, et presque nus, se formèrent en bataille sous le feu de l'ennemi. L'affaire fut sanglante; le brave Keith, le prince François de Brunswick, le général Golz, y trouvèrent la mort. Le roi lui-même fut blessé. A la fin, le courage dut céder

(\*) Histoire de la guerre en Silésie, t. III, p. 232.



à la supériorité du nombre. Mais toujours maître de lui et de ses soldats, Frédéric alla reformer à quelques toises du champ de bataille son armée, que les Autrichiens croyaient en pleine déroute après une perte de 7 ou 8,000 hommes, de 150 pièces de canon, et de tous les équipages. Pendant deux jours, il leur présenta de nouveau le combat, qu'ils n'osèrent accepter, exemple peut-être unique dans les annales de la guerre! Après avoir fait lever le siège de Neiss, puis celui de Dresde, le roi termina cette pénible campagne où, « faisant la navette avec une armée, » il avait, par une activité prodigieuse, sauvé alternativement toutes ses frontières.

Quand les hordes cosaques eurent évacué la Nouvelle-Marche et la Poméranie, et que les Suédois eurent disparu, le roi prit ses quartiers d'hiver à Breslau. Dans la campagne de 1759, les Prussiens, épuisés, eurent le dessous à la journée de Zullichau, où Soltikof battit le général Wedel. Frédéric lui-même fut puni pour n'avoir pas osé attaquer à propos les Autrichiens ni marcher contre les Russes avec toutes ses forces. Il essuya une terrible défaite à Kunnersdorf, dans les environs de Francfort-sur-l'Oder (12 août). Si les Russes, profitant de leur avantage, avaient poursuivi les troupes découragées de Frédéric, c'en était fait de lui. « Ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce, » comme il l'a dit lui-même. Mais ils étaient mécontents d'avoir eu à supporter tout le poids de la guerre, et sous prétexte qu'ils étaient trop affaiblis, ils évacuèrent la Silésie, vers la fin de l'année. Les malheurs de cette campagne furent portés au comble par la capitulation imposée au général Finck, à Maxen, dans les défilés de la Bohême et où 10,000 hommes mirent bas les armes; par celle de Meissen, à laquelle se soumit le brave Diericke qui se rendit avec 3,000 hommes; et par celle de Dresde, où commandait le comte de Schmettau. Cependant le prince Henri, en Silésie, et le duc Ferdinand, à Minden, en Westphalie, compensaient

ces disgrâces par quelques avantages.

La campagne de 1760 ne fut pas moins fatale à la Prusse; 10,000 hommes furent taillés en pièces par Landon à Landshut. Le roi, « auquel il ne restait que deux alliés, la Valeur et la Persévérance, » échoua au siège de Dresde; mais, tout en manœuvrant au milieu de trois armées autrichiennes et d'une armée russe, il prit une revanche éclatante sur Landon, à Liegnitz (15 août). Puis il fit face au maréchal Daun, délivra sa capitale surprise par les Autrichiens et les Russes, et anéantit les espérances de l'ennemi à la journée de Torgau (3 novembre), où le roi et le maréchal Daun furent blessés, et où 15,000 hommes succombèrent de part et d'autre.

Frédéric avait épuisé toutes les ressources de son génie, toutes les forces de son royaume, dans ces quatre campagnes. Il ne recevait plus de subsides de l'Angleterre depuis la retraite de Pitt. Aussi, en 1761, fut-il réduit à rester sur la défensive, et à se retrancher à Bunzelwitz après la jonction des deux grandes armées russe et autrichienne; Landon enleva Schweidnitz, et les Russes Colberg. Le prince Henri se soutenait avec peine en Saxe. Une conspiration tramée pour livrer le roi aux Autrichiens acheva son désespoir. Mais alors survint une de ces vicissitudes du sort, qui semblent des décrets providentiels. L'implacable ennemie de Frédéric, Elisabeth II, mourut au commencement de 1762, en ordonnant que la guerre fût continuée. Elle laissait le trône à Pierre III, admirateur et ami du roi de Prusse. De ce moment, tout changea de face. Un corps d'armée russe, commandé par Czernicheff, marcha même au secours des Prussiens. La Suède imita peu après la Russie. Il est vrai que la révolution subite qui coûta à l'empereur le trône et la vie fit bientôt perdre à Frédéric ce fidèle allié; mais du moins Catherine II se prononça pour la neutralité. D'ailleurs, la reprise de Schweidnitz, la défaite de Daun à Burkersdorf, la victoire du prince Henri à Freyberg (29 octobre), enfin

l'intervention de la France et de la Russie déterminèrent l'Autriche à faire la paix. Le traité fut signé le 15 février 1763, au château de Hubertsbourg; et la possession de la Silésie fut pour la troisième fois assurée à la monarchie prussienne. La seule concession que le roi fit à l'Autriche fut de promettre, par un article secret, sa voix électorale à l'archiduc Joseph.

Mais dans quel état Frédéric retrouvait son royaume! Le peuple et la noblesse étaient ruinés, la monnaie dépréciée, le trésor tari, le commerce anéanti, l'élite des officiers et des soldats moissonnée dans les combats, et la terre inculte faute de bras. Dès que le roi fut rentré dans sa capitale, il résolut de mettre en jeu tous les ressorts de sa volonté et de son intelligence pour remédier à tant de maux. Néanmoins, la vanité de vouloir tout faire par lui-même lui fit commettre plus d'une erreur dans son administration civile. Afin d'accroître les revenus, il établit des monopoles de toute espèce, et augmenta tous les impôts indirects qui gênaient la consommation. L'agriculture fut encouragée, il est vrai; mais une partie des sommes immenses consacrées à attirer des colons étrangers, devinrent la proie des intrigants de toutes les classes (\*). L'industrie, quoique soutenue à grands frais, ne put acquérir qu'une prospérité artificielle, à cause des nombreuses et absurdes prohibitions dont le roi frappa l'entrée des produits étrangers et la sortie des matières premières indigènes.

On ne peut, du reste, qu'applaudir à la sagesse de ses réglemens pour tout ce qui se rapporte à la guerre; à ses efforts pour augmenter la liberté civile et le bien-être des paysans; à ses

réformes de jurisprudence, et aux encouragements continuels donnés, sous son règne, à l'instruction du peuple et aux hautes études.

Les admirateurs les plus bienveillants de Frédéric n'ont pu justifier sa participation au premier démembrement de la Pologne (1773). « Nous ne voulons pas, écrivait-il lui-même, détailler les droits des trois puissances. Il fallait des conjonctures singulières pour amener les esprits à ce point, et les réunir à ce partage (\*). » De quelle manière, en effet, eut-il détaillé ses droits à une si indigne spoliation? Ce crime politique, où l'auteur de l'Anti-Machiavel ne voyait qu'un moyen commode d'arrondir ses États, obscurcira éternellement sa gloire. En vertu du traité formel conclu à Saint-Petersbourg par les ministres des trois puissances (5 août), Frédéric eut toute la Prusse polonaise, à l'exception des villes de Danzig et de Thorn, et les districts de la grande Pologne, en deçà de la Netze. Ces acquisitions importantes établissaient la contiguïté de ses possessions allemandes avec la Prusse proprement dite; et, en le rendant maître des bouches de la Vistule, elles mettaient dans sa dépendance le commerce de la Pologne, surtout celui des grains, alors si précieux pour l'Europe.

Un tel accroissement de puissance ne pouvait manquer d'exciter la jalousie du cabinet de Vienne. Mais dans les événemens de 1777, qui amenèrent la dernière campagne de Frédéric, on vit ce prince reunir tous ses efforts pour empêcher lui-même l'Autriche d'étendre son pouvoir et pour maintenir l'équilibre politique en Allemagne. L'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, dernier rejeton de la branche cadette de Wittelsbach, venait de mourir, et l'électeur palatin, s'appuyant sur des conventions plusieurs fois renouvelées, réclamait cet héritage. Joseph II, de son côté, plus confiant dans la force de son armée que dans la justice de ses prétentions, envahit d'abord la Ba-

(\*) On donnait souvent des maisons et des terres à des vagabonds qui désertaient ensuite. Quand le roi visitait ses colonies, on avait soin de placer beaucoup de ces gens-là couverts de vêtements propres, mais empruntés, le long des grands chemins, où ils se montraient fort occupés au labourage, et le monarque se réjouissait du bien-être de ses nouveaux sujets.

(\*) Œuvres posthumes, t. V. p. 82.

vière et imposa au nouvel électeur les conditions qu'il lui plut. Frédéric se posa aussitôt en arbitre du différend, et s'efforça de faire annuler le traité comme contraire aux lois de l'Empire; n'ayant pu y parvenir, il eut recours aux armes, et fit entrer dans la Bohême et la Silésie autrichienne des forces considérables. L'Empereur eut le bon esprit d'éviter une action générale; la France et la Russie intervinrent de tout le poids de leur influence. Enfin, la paix fut conclue à Teschen, le 13 mai 1779. Lorsque, peu de temps après, Joseph II chercha à obtenir par des sourdes menées ce qu'il n'avait pu enlever par la force, le roi de Prusse, sonnait l'alarme dans tout l'Empire, contraignit l'électeur et l'Empereur à annuler leur traité (1785.)

Ce fut la dernière circonstance où Frédéric intervint dans les affaires de l'Europe.

Ce prince, attaqué, comme le grand électeur, d'une hydropisie, mourut dans son château de Sans-Souci, le 17 août 1786, après quarante-six ans d'un règne glorieux. Son armée comptait alors 200,000 hommes; les forteresses étaient en bon état; le territoire, presque doublé ainsi que la population, avait plus de 3000 milles carrés de superficie. Le trésor était plein, quoique le roi eût employé, après la guerre de Sept ans, 40 millions à en réparer les désastres. 1,300 vaisseaux portaient à l'étranger les productions de la Prusse; l'équilibre était assuré par la *lique des princes*, formée par lui, et à la tête de laquelle il était placé.

L'Europe a décerné au prince qui a fait tant de choses utiles ou éclatantes, le surnom de *Grand*; l'Allemagne celui d'*Unique*. Il a mérité ces titres glorieux. Sans nous arrêter à l'esquisse du caractère bien connu de ce monarque écrivain, bel esprit, philosophe, nous terminerons par le portrait qu'en a tracé le comte de Ségur, après son passage à Berlin: « J'examinai, avec une vive curiosité, cet homme, grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son

« habit bleu, usé comme son corps,  
« ses longues bottes qui montaient au-  
« dessus de ses genoux, sa veste cou-  
« verte de tabac, formaient un ensem-  
« ble bizarre et pourtant imposant.  
« On voyait, au feu de ses regards, que  
« l'âme n'avait point vieilli. Malgré sa  
« tenue d'invalides, on sentait qu'il  
« pouvait encore se battre comme un  
« jeune soldat. En dépit de sa petite  
« taille, l'esprit le voyait plus grand  
« que tous les autres hommes (\*). »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

(1786-1797).

Anguste-Guillaume, frère de Frédéric II, mort en 1758, avait laissé un fils, Frédéric-Guillaume, qui succéda à son oncle à l'âge de 42 ans. Déclaré prince royal, il avait assez peu compris sa mission future pour se livrer à un genre de vie qui ne justifia pas les espérances de Frédéric. Les deux premières années de son règne s'écoulèrent sans événements importants, et furent marquées par une administration et une politique assez sages, grâce aux conseils du ministre Hertzberg. En 1787 éclatèrent les troubles de la Hollande; les Prussiens furent entraînés à la guerre par l'outrage fait à la princesse d'Orange, sœur de Frédéric-Guillaume. Ferdinand de Brunswick, le même qui, plus tard, publia l'impudent manifeste contre la France; fut mis à la tête d'une armée de 20,000 hommes, et entra dans les Pays-Bas, où la lâcheté et la consternation lui laissèrent le champ libre. Le stathouder reentra dans toute son autorité. Mais bientôt après le roi de Prusse donna une première preuve de sa politique imprévoyante et faible en refusant de protéger contre l'Autriche les insurgés belges, qui avaient réclamé son secours. Il n'était plus alors sous l'influence d'un Hertzberg, d'un Goertz. C'étaient des hommes incapables et obscurs, des femmes éhontées qui le dirigeaient; aussi ne tarda-t-il pas à perdre toute considération auprès des cabinets étrangers, dont il

(\*) Souvenirs, Paris, 1827, t. II, p. 129.

devint le jouet, l'inepte satellite. Le 31 janvier 1790, il avait conclu un traité d'alliance avec la Porte Ottomane, s'engageant à la secourir contre la Russie et l'Autriche; mais il trouva plus commode ensuite d'imiter l'Angleterre, et abandonna une puissance dont les dépouilles agrandirent un empire déjà si menaçant pour l'Allemagne, et surtout pour la Prusse. Frédéric-Guillaume avait également fait avec la Pologne un traité en vertu duquel il s'engageait à défendre la république contre ses ennemis du dedans et du dehors, et à garantir sa constitution (29 mars 1790). Cependant, quelques mois après, on vit les troupes prussiennes occuper une grande partie des provinces méridionales de la Pologne, pendant que les Russes s'emparaient de Varsovie. L'indignation publique flétrit en vain les deux puissances qui accomplirent cette seconde spoliation. Frédéric-Guillaume garda pour sa part toute la grande Pologne, à l'exception de la Masovie; de plus, les villes de Thorn, Czentochow et Danzig. Il venait d'abattre de ses propres mains la seule barrière qui défendait son royaume contre l'ambition de la Russie; mais le bruit de cette violation flagrante du droit des gens fut étouffé en Europe par la voix des orateurs de la Convention. Frédéric-Guillaume s'engagea dans la coalition que les princes épouvantés entreprirent contre la révolution française. Soudoyé par l'Angleterre, et allié de l'Autriche depuis la convention de Pilnitz et le traité de Berlin (février 1792), il fit marcher sur le Rhin une armée de 50,000 hommes. On se croyait assuré du succès, comme en Hollande (\*). Le

roi en personne se mit à la tête des troupes avec ses deux fils. On sait par quelle série de grands événements cette coalition, d'abord victorieuse, se vit tout à coup arrêtée à trente lieues de Paris; comment furent chassés de notre sol, et rejetés au delà du Rhin, ces orgueilleux ennemis, qui voulaient écraser la France du talon de leurs bottes. Frédéric-Guillaume, qui avait donné le signal de l'agression, fut aussi le premier à battre en retraite. Des négociations s'ouvrirent à Bâle, et, le 5 avril 1795, la Prusse signa avec la république française un traité humiliant, qui lui enlevait toutes ses possessions sur la rive gauche du Rhin.

Trois ans auparavant (1791), le roi avait réuni à ses États les principautés d'Anspach et de Bayreuth, cédées par le dernier rejeton des Hohenzollern de Franconie, Charles-Alexandre, moyennant une rente annuelle de 500,000 florins.

En 1794, il s'était encore une fois jeté avec les Russes sur les malheureux restes de la Pologne, et avait emporté Cracovie. Rappelé dans ses États par la nouvelle d'une insurrection survenue dans la grande Pologne et la Prusse occidentale, il avait envoyé peu après un corps d'armée au blocus de Varsovie. Enfin, le troisième démembrement de la république avait été arrêté. Ce fut le 24 octobre 1795 que les puissances alliées signèrent le traité qui assura à la Prusse les dépouilles acquises par elle en 1793, et y ajouta les palatinats de Masovie et de Podlachie sur la rive droite du Bug, avec celui de Troki, une partie de la Samogitie et le district de la petite Pologne dans le palatinat de Cracovie.

Frédéric-Guillaume mourut à Potsdam le 16 novembre 1797.

À côté des mesures les plus despotiques, quelques ordonnances utiles furent rendues sous son règne et un nouveau code fut promulgué. La Prusse s'agrandit de 3,600 milles carrés, et

(\*) « N'achetez pas trop de chevaux, » dit Hirschowsverder, le fameux favori de Frédéric-Guillaume, à plusieurs officiers de marque; « la comédie ne durera pas longtemps. Les fumées de liberté se dissipent déjà à Paris. L'armée des avocats sera bientôt anéantie en Belgique, et nous serons de retour dans nos foyers vers l'automne. »

De son côté, le duc de Brunswick disait :

« Pas tant d'embarras, pas trop de dé-

« penses : tout ceci ne sera qu'une promenade militaire. » *Mémoires d'un homme d'État*, t. I, p. 357.

d'une population de 8,500,000 habitants. Mais les fautes nombreuses de son roi avaient détruit sa haute influence dans le Nord, découvert ses frontières du côté de la Russie et de la France, ruiné tout son crédit en Allemagne, démoralisé son armée. D'avides maîtresses et d'indignes favoris avaient grevé l'Etat d'une dette de 287 millions et épuisé l'immense trésor amassé par Frédéric II.

## FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

(1797-1840).

Frédéric-Guillaume III était né le 3 août 1770, du second mariage de Frédéric-Guillaume II avec Louise de Hesse-Darmstadt (\*); il s'était signalé par sa bravoure dans les campagnes du Rhin et en Pologne. En 1793, il avait épousé la belle princesse Louise de Mecklembourg-Strelitz, pour la mémoire de laquelle les Prussiens ont conservé une tendre vénération. Il allait avoir à traverser l'époque la plus orageuse des temps modernes. Les fondements de la monarchie furent ébranlés; et si elle est restée debout au milieu de la tourmente, c'est autant à l'habileté du prince qu'à la bravoure de la nation qu'elle le doit. Toutes les espérances se ranimèrent lorsqu'il arriva au pouvoir. « Économe, austère, habile à choisir de sages conseillers, animé de l'amour du bien, et s'exagérant les avantages de la paix, le jeune roi ne s'attacha qu'à réparer les brèches faites à l'Etat par la dissipation de son père. Il demeura convaincu que la politique ne lui imposait d'autres combinaisons que de faire respecter ses frontières et son pavillon, et de prospérer, tandis que ses rivaux s'appliquaient à se détruire (\*\*). » Aussi tous les efforts de la Russie et de l'Autriche, toutes les machinations de l'Angleterre pour l'entraîner dans la coalition, échouèrent

devant son bon sens. Mais il adhéra à la neutralité armée des puissances du Nord, ce qui lui valut, en 1801 (4 avril), l'abandon du Hanovre (\*), l'occupation des embouchures de l'Elbe, du Weser et de l'Ems. Après la paix de Lunéville, la Prusse acquit les diocèses de Hildesheim et de Paderborn, qui jusqu'alors n'avaient été soumis qu'à des évêques. Les villes libres de Goslar, de Mulhausen et de Nordhausen perdirent aussi leur antique indépendance. La ville et le territoire d'Erfurt, d'Eichsfeld et de Tretfurt, jadis gouvernés par l'électeur de Mayence, reconnurent l'autorité de Frédéric-Guillaume. Les abbayes impériales de Quedlinbourg, dans la haute Saxe, d'Herfort, d'Elten, d'Issen et de Verden, et la ville de Munster, avec la partie sud-est de l'évêché, lui furent également cédées comme indemnité pour la perte des provinces rhénanes; mais ce dédommagement, accordé par la France au détriment de l'Empire sur le penchant de sa ruine, fit accuser le cabinet de Berlin d'agir plutôt dans son propre intérêt que dans celui de l'Allemagne. Cependant le Hanovre fut occupé par un faible corps d'armée française, et bientôt se forma la redoutable coalition qui devait se dissoudre dans les plaines d'Austerlitz. Comme il arrive, chaque fois que le sort du monde est en question, les pressentiments et les vœux allaient au-devant des événements. L'Allemagne avait les regards tournés vers la Prusse, inquiète de savoir le rôle qu'elle allait choisir. On apprit bientôt qu'elle voulait observer une neutralité que ferait respecter une armée de 80,000 hommes. Elle paraissait même plutôt pencher pour la France. Mais tout changea subitement de face lorsque Bernadotte, avec l'armée de Hanovre, traversant à marches forcées l'Allemagne centrale pour se réunir à la grande armée, passa par le pays d'Anspach (3 octobre 1805). Trois armées se formèrent à l'instant : l'une, forte de 50,000 hommes, campait dans

(\*) Frédéric-Guillaume II s'était séparé de sa première épouse, Elisabeth-Ulrique-Christine de Brunswick.

(\*\*) Voyez Jomini.

(\*) Voyez le HANOVRE.

la basse Saxe, et avait pour chef le duc Ferdinand de Brunswick; l'autre, commandée par le prince de Hohenlohe, comptait 60.000 hommes, et occupait la Franconie; la dernière, de 20.000, était en Westphalie, sous les ordres de l'électeur de Hesse. Mais la nouvelle du désastre de l'armée autrichienne sous les murs d'Ulm fit tomber toutes les résolutions belliqueuses de la cour de Berlin. Toutefois, l'opinion publique et l'armée surtout demandaient la guerre; la campagne de 1793 était oubliée. La foule ne se reportait qu'aux souvenirs de Frédéric le Grand, et s'exagérait ses forces. Alexandre, qui observait les dispositions de la Prusse, se rendit secrètement à Berlin (25 octobre). Il y trouva un peuple qui l'attendait, une cour qui prévenait ses vœux. L'esprit chevaleresque qui animait toutes ses actions et toutes ses paroles acheva d'enflammer l'ardeur patriotique des hommes. Les femmes même, entraînées par ce prestige, intervinrent dans la question, et renversèrent les doutes qui pouvaient rester encore aux personnes placées autour du roi. Un traité secret fut signé à Potsdam (3 novembre). Pour consacrer cette alliance, Alexandre, avant de quitter la Prusse, se rendit, à minuit, au tombeau de Frédéric le Grand, et là, trois augustes personnages s'embrassèrent et se jurèrent constance et fidélité dans les dangers qui s'approchaient. C'eût été une scène digne de l'antiquité, si les faits eussent répondu aux sentiments qui l'avaient provoquée (\*). Cependant

(\*) Napoléon qui, avec raison, n'aimait pas voir les femmes s'immiscer dans les affaires d'État, éprouva, en apprenant cette entrevue, un certain ressentiment contre la reine de Prusse, et cédant à un mouvement de colère que plus tard osa blâmer Joséphine, il ne craignit pas d'attaquer outrageusement l'épouse de Frédéric-Guillaume dans son dix-septième bulletin : « Le résultat du célèbre serment fait sur le tombeau du grand Frédéric, le 4 novembre 1805, a été la bataille d'Austerlitz et l'évacuation de l'Allemagne par l'armée russe, à journées d'étapes,

les armements de la Prusse étaient si considérables qu'on pouvait croire qu'elle appuierait par les armes les propositions du comte de Haugwitz. Cet envoyé trouva Napoléon à Brunn (28 novembre), occupé aux préparatifs de la bataille d'Austerlitz, et fut invité à se rendre à Vienne, où les conférences commencèrent le 13 décembre, quand tout était déjà consommé en Moravie. Là fut conclu le traité par lequel la Prusse céda à la Bavière la principauté d'Anspach, et à la France Clèves avec la citadelle de Wesel et la principauté de Neufchâtel. Elle reçut en indemnité un territoire peuplé de 20.000 habitants, pour arrondir le pays de Bayreuth, et de plus tout l'électorat de Hanovre. Une indignation générale accueillit à Berlin la nouvelle de ce traité. Les esprits étaient trop animés d'une humeur belliqueuse pour se laisser aller à la paix. On eut même des doutes sur la loyauté du comte de Haugwitz; enfin, l'irritation se calma, et les troupes prussiennes rentrèrent dans leurs cantonnements. Lorsque le comte de Schulenburg occupa le Hanovre, l'ont se borna à une protestation du roi d'Angleterre, suivie d'une déclaration de guerre qui resta sans effet, puis à quelques bravades extravagantes des Suédois

« On fit quarante-huit heures après sur ce  
 « sujet une gravure qu'on trouve dans toutes  
 « les boutiques, et qui excite la risée même  
 « des paysans. On y voit le bel empereur  
 « de Russie, près de lui la reine, et de l'autre  
 « côté le roi qui lève la main sur le tom-  
 « beau de Frédéric. La reine elle-même,  
 « drapée d'un châle, à peu près comme les  
 « gravures de Londres représentent lady  
 « Hamilton, appuie la main sur son cœur,  
 « et a l'air de regarder l'empereur de Rus-  
 « sie. On ne conçoit pas que la police de  
 « Berlin ait laissé répandre une aussi pu-  
 « toyale satire : toutefois l'ombre du grand  
 « Frédéric n'a pu que s'indigner de cette  
 « scène scandaleuse, etc. » Le bonheur s'était  
 « évanoui pour la reine de Prusse. La ca-  
 « lomnie s'était emparée de ses relations avec  
 « l'empereur Alexandre. La perte d'un fils,  
 « les désastres du royaume, mirent le comble  
 « à ses chagrins.

La Prusse commençait à croire à la durée de la paix, quand Napoléon changea de langage. Il avait vu avec indignation les menées secrètes de cette puissance, qui mettait aussi peu de discernement à délibérer que de résolution à agir, qui possédait si bien *« l'art de caresser par les paroles et d'assassiner par les faits. »*

Enfin, Frédéric-Guillaume apprit que Napoléon négociait avec l'Angleterre, et promettait de lui rendre le Hanovre. Ses craintes furent encore accrues par l'établissement de la confédération du Rhin. Il conçut dès lors le projet de former dans le Nord une ligue semblable à celle que Napoléon venait de fonder dans le Midi, et soumit le cabinet des Tuileries de retirer ses troupes de l'Allemagne. Tout s'arrêta aussitôt. Le général Krusemark partit pour Saint-Petersbourg, afin d'y renouer l'ancienne alliance. On se réconcilia avec la Suède, on leva le blocus continental devant les embouchures du Weser, de l'Elbe et de l'Ems.

Des négociations s'ouvrirent avec la Saxe et le pays de Hesse-Cassel, pour les déterminer à réunir leurs forces à celles de la Prusse; mais partout se manifestait la même indécision: dans les mouvements de l'armée prussienne, à la cour de Dresde, à celle de Cassel. Les généraux étaient vieux, et leur désunion ne permettait pas d'agir avec force et ensemble. Pendant que les Prussiens marchaient lentement aux frontières, hésitant sur la direction qu'il fallait prendre, les Français, bien autrement actifs, accouraient de tous côtés sur un point déterminé. Des le 8 septembre, l'empereur était à Mayence, où il entraînait les princes allemands encore indécis, tandis que Talleyrand travaillait à rallier l'opinion par ses déclarations.

Tout annonçait le coup terrible qui devait renverser la monarchie du grand Frédéric. Et cependant les dispositions des généraux prussiens étaient telles, au dire de Mathieu Dumas, « que Napoléon lui-même n'eût pu en prescrire de plus propres à consumer en

titonnements le temps et les moyens d'agir. » Ils ne s'aperçurent de l'approche de l'ennemi qu'en apprenant le résultat de l'affaire de Saalfeld, où succomba le belliqueux et imprudent prince Louis (10 octobre 1806). Bien que le roi et la reine fussent venus à l'armée pour animer le courage des troupes, les Prussiens furent encore battus le 14 octobre 1806, à Iéna et à Auerstaedt. 40.000 soldats avec 300 pièces de canon étaient au pouvoir de l'ennemi. Jamais armée vaincue ne s'était trouvée dans une plus triste position, enveloppée, coupée ainsi de toutes parts. Le corps de Hohenlohe fut pris dans sa retraite à Prenzlau, où 16.000 hommes d'infanterie et six régiments de cavalerie mirent bas les armes (28 et 29 octobre); la réserve, sous les ordres d'Eugène de Wurtemberg, fut complètement détruite à Halle (17 octobre), et Blücher, qui s'était retiré vers les côtes de la Baltique, se vit obligé de capituler à Lübeck (6 novembre). Magdebourg, cette formidable forteresse, qui renfermait 32.000 hommes et tout le matériel nécessaire pour une nouvelle campagne, se rendit aux premières troupes légères qui se présentèrent, par la faiblesse du général Kleist, vieillard de quatre-vingts ans. Les commandants des autres places, fortifiées ou non, ne résistèrent pas davantage. La Saxe se sépara de la Prusse pour entrer dans la confédération du Rhin.

La nouvelle du désastre d'Iéna avait jeté la capitale dans la stupeur. Le vainqueur y fit son entrée solennelle le 27 octobre. Il y trouva tous les trésors de l'arsenal, que personne n'avait songé à sauver. On enleva la déesse de la Victoire de la porte de Berlin, pour en orner l'arc de triomphe du Carrousel, à Paris. Napoléon prit pour lui l'épée du grand Frédéric, dont il venait de renverser le vieil édifice, et s'écria : « Ceci est à moi. »

La reine alla rejoindre son malheureux époux, pour verser ses consolations sur des chagrins auxquels elle finit par succomber elle-même (\*).

(\*) Elle mourut le 19 juillet 1810.

Après des négociations sans effet, Napoléon poussa jusqu'à Posen, où il appela les Polonais aux armes. Il ne restait pas plus de 25,000 hommes de l'armée prussienne, qui se réunit aux Russes sous les ordres de Bennigsen; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût bientôt, dans toute la Prusse orientale, que Königsberg et un territoire de médiocre étendue qui ne fussent pas occupés par les Français. La bataille d'Eylau (8 février 1807) ne décida rien. En Silésie, les places, abandonnées à leurs propres forces, capitulèrent; Colberg seule, sur les bords de la Baltique, ainsi que Graudenz, ne furent pas prises; le fameux Schill, un des chefs de l'association secrète des *Amis de la vertu*, le maréchal Gneisenau, alors colonel, et le bourgeois Nettelbech, se signalèrent dans la défense de la première de ces villes; la seconde fut témoin des prodiges de valeur du maréchal Courbières. Dantzig succomba; enfin la bataille de Friedland (14 juin) mena forcément la paix de Tilsitt (9 juillet). Le roi, qui n'avait plus 10,000 hommes en état de combattre, céda à la France tous les territoires compris entre l'Elbe et le Rhin, lesquels constituèrent le royaume de Westphalie; il renonça à toute la Prusse méridionale, à la nouvelle Prusse orientale, et à la partie de la Prusse occidentale qui fut érigée en duché de Varsovie; il entra dans le système continental, et ses forteresses devaient rester au pouvoir de l'ennemi jusqu'au parfait paiement d'une contribution militaire de 120 millions de francs. Cette paix réduisait la monarchie à la moitié de son territoire.

Le 8 septembre 1808, il fut stipulé que les Français garderaient Glogau, Custrin et Stettin, en garantie des conditions pécuniaires du traité, et que la Prusse, pendant dix années, ne tiendrait sur pied que 42,000 hommes.

Le roi, revenu de Saint-Petersbourg dans sa capitale au mois de décembre 1809, pensa à réorganiser son armée, à réformer les abus, à faire disparaître les traces encore profondes de la féo-

dalité, et à utiliser toutes les forces de la monarchie.

Ces malheureuses années furent donc pour la Prusse ce que la révolution avait été pour la France. Des lois municipales furent publiées; la possession du sol, la liberté furent garanties aux paysans jusqu'alors asservis aux seigneurs; les emplois publics devinrent plus accessibles aux talents de toutes les classes. Jamais, enfin, on ne vit un tel accord, une telle harmonie d'efforts combinés de la part des gouvernants et des gouvernés: les ministres du roi étaient des hommes énergiques et dévoués au pays. Un d'eux, le baron de Stein, fut même obligé de quitter l'Allemagne en décembre 1808, parce qu'il s'était attiré l'attention du gouvernement français, qui voulait rompre la Prusse à la soumission. Mais des rigueurs excessives, ignorées peut-être de Napoléon, accrurent la haine du peuple pour les Français, et l'excitèrent à hâter de tous ses moyens l'heure de la vengeance. Des sociétés politiques s'organisèrent dans l'ombre. On travailla en secret à réorganiser l'armée. Sur ces entrefaites éclata la guerre d'Autriche (1809).

Frédéric-Guillaume comprenait bien que tout ce que la monarchie avait perdu par les malheurs de la guerre ne pouvait être recouvré que par une guerre où la nation se lèverait comme un seul homme; il fondait principalement son espoir sur cette jeunesse qu'on devait bientôt lancer dans les plaines de Leipzig, en la leurrant de promesses oubliées après le succès. Aussi, pour l'attirer et lui faire sa cour, créa-t-il, en 1810, l'université de Berlin, où furent appelés les professeurs les plus distingués de l'Allemagne, et qui est arrivée aujourd'hui à un si haut degré de célébrité. Là, des hommes comme Fichte enseignèrent combien il est beau de mourir pour la patrie; de là découlèrent ces idées qui, dans les campagnes de 1813 et 1814, entretenirent l'exaltation patriotique des Prussiens.

Au mois de juin 1810, Hardenberg fut



nommé grand chancelier du royaume, et prit, pour ainsi dire, seul la direction des affaires. Scharnhorst, dont l'activité avait éveillé les soupçons de la France, se démit de ses fonctions; mais les gens bien informés savaient qu'étroitement lié avec Hardenberg, il exerçait, sur tout ce qui tenait à l'armée, une influence d'autant plus sûre qu'elle était plus invisible. Ce fut à partir de cette époque que parut le plus grand nombre des ordonnances réformatrices et progressives qui donnèrent de nouvelles forces à l'esprit national.

Sur ces entrefaites, la mort de la reine Louise, qui stimulait ce mouvement avec la même ardeur qu'elle avait montrée autrefois devant les bataillons prussiens, jeta la famille royale et tout le pays dans le deuil. Sans se laisser abattre par ce coup terrible, le roi continua ses efforts pour la prospérité de son royaume. Entre autres édits publiés à cette époque, nous remarquerons celui du 30 octobre 1810, qui supprima la grande maîtrise de l'ordre Teutonique, et ses commanderies, dont tous les biens furent réunis au domaine public.

Contraint de rester encore à la merci de Napoléon, le roi conclut à Paris le traité du 24 février 1812, et fit marcher 20,000 Prussiens à la remorque du conquérant, lorsqu'il traversa la Prusse pour s'enfoncer et se perdre dans les steppes de la Russie. La division prussienne, formant l'aile gauche sous les ordres de Macdonald, fut chargée du siège de Riga. Mais, à l'heure des revers (30 décembre 1812), le général York, qui commandait les Prussiens, brisa cette alliance factice, et se sépara de l'armée française; prenant aussitôt une position menaçante, il donna le premier signal de la guerre. Le 22 janvier 1813, le roi annonça qu'il quittait Berlin pour se rendre à Breslau, où il se hâta de s'entourer d'hommes connus pour leur haine contre la France, comme Blücher, Gneisenau, Knesebeck, Boyen, Kleist et Tauenzien. Dès le 3 février, il fit un appel à la jeunesse, et cet appel fut

entendu. Le pays entier ressemblait à un camp. Des corps francs se formèrent, et 100,000 hommes, peu de temps après, n'attendaient que l'instant du combat. Le 27, se conclut, à Kalish, l'alliance avec Alexandre; la guerre fut déclarée sainte, et les vœux de toutes les églises retentirent d'excitations non moins belliqueuses que les proclamations royales; l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Enfin, la première bataille se livra à Lutzen. L'armée coalisée était commandée par Witgenstein et Blücher. Napoléon resta maître de la place; mais ce n'était plus là une bataille d'Iéna. Il n'y avait ni prisonniers ni canons pour attester la victoire. Les Prussiens perdirent, dans cette journée, le célèbre général Scharnhorst, créateur de leur nouveau système militaire. On ne combattit pas avec moins d'acharnement à Bautzen. Cependant ces deux batailles n'amenèrent aucun résultat. On était épuisé de part et d'autre, et un armistice de six semaines fut signé le 4 juin. Une activité sans exemple n'en continua pas moins de se manifester chez les puissances belligérantes, surtout en Prusse. « Les exercices militaires se faisaient sur toutes les places publiques des villes et des villages; et, dans les ateliers, les bras étaient tous occupés à confectionner des instruments de guerre (\*). » Napoléon, de son côté, se préparait énergiquement à résister à l'Europe entière liguée contre lui. Toutes les routes, depuis les Pyrénées et les Apennins, se couvraient de recrues qui marchaient vers les bords de l'Elbe. L'Angleterre envoya de quoi armer 20,000 hommes, fit parvenir aux Prussiens cent canons, et s'engagea, par une convention signée à Reichenbach (15 juin), à leur payer, avant la fin de l'année, 666,000 livres sterling. Le 9 juillet, le prince royal de Suède eut avec Frédéric-Guillaume et Alexandre une entrevue où il traça, dit-on, le plan de la campagne qui assura la victoire aux armées alliées. Pendant ce temps,

(\*) Voyez Manso, t. III, p. 171.

le congrès de Prague était assemblé plutôt pour remplir une formalité insignifiante que pour donner des gages de conciliation. Les négociations furent bientôt rompues, et l'Autriche se joignit aux alliés. Trois grandes armées allaient entrer en campagne : celle du Nord, forte de 80 000 hommes, commandée par Charles-Jean, ayant sous lui Bulow ; celle de Silésie, sous Blücher, qui avait pour chef d'état-major le général Gneisenau ; et celle de Bohême, sous Schwarzenberg. « Il serait difficile d'évaluer exactement les forces qui se trouvaient en présence ; mais il n'y aurait pas d'exagération à dire qu'il y avait près d'un million d'hommes sous les armes, et que 2,500 canons n'attendaient qu'un signal pour répandre la mort dans ces masses de combattants (\*). » On se heurta d'abord à la journée de Gross-Beeren, qui sauva Berlin, et à celle de Katzbach en Silésie (26 août), où le corps d'armée de Macdonald fut anéanti. La bataille de Dennewitz ou de Jüterbock ne fut pas moins complète. Mais ce n'étaient là, pour ainsi dire, que les préludes de la terrible bataille qui se livra, pendant les 16, 17 et 19 octobre, dans les plaines de Leipzig. Après ce succès, Frédéric-Guillaume, Alexandre et Charles-Jean s'embrasèrent sur la place de la ville. A la fin de l'année, on se prépara à envahir la France.

Le dernier décembre 1813, l'armée prussienne passa le Rhin, sous les ordres de Blücher, qui, ne cessant de pousser à l'attaque, reçut bientôt de ses soldats le sobriquet de *maréchal en avant* (Vorwärts).

Après la capitulation de Paris, Frédéric-Guillaume, qui avait montré le plus de sang-froid et de fermeté dans les jours où les coalisés cédaient au génie de Napoléon, resta en France jusqu'à la conclusion de la paix. Ce ne fut qu'alors qu'il recouvra les citadelles de Glogau, de Wesel, d'Erfurt, de Magdebourg, et tous les pays détachés de la monarchie prussienne.

(\*) Voyez Masson, t. III, p. 181.

Il partit ensuite pour Vienne, et assista à toutes les séances de ce congrès, où l'on vit paraître à nu la pensée des puissances alliées. Les rapports entre Frédéric-Guillaume et Alexandre étaient d'une nature délicate. Ce dernier, dont la générosité avait été prononcée partout, voulait, comme tous les autres, être dédommagé, récompensé de ses services ; il demanda que la Pologne, autant que cela était possible, reprît ses anciennes limites, fût constituée en royaume et incorporée à la Russie. Frédéric-Guillaume devait aussi renoncer à l'ancienne Prusse méridionale et à la Prusse orientale. L'empereur insistait, avec l'injustice la plus flagrante et en menaçant de ses armes, en cas de refus, pour que Frédéric-Guillaume gardât comme indemnité le royaume de Saxe, dont il avait provisoirement déjà pris possession. La Russie atteignait ainsi un double but : elle s'attachait, par les liens de la reconnaissance, une cour dont la rapprochement plus tard des alliances de famille ; en même temps elle augmentait la force physique de la Prusse, condition utile à leur objet commun : le déplacement de l'influence suprême de l'Autriche en Allemagne. Ces graves questions faillirent rompre l'harmonie entre les souverains. Déjà une alliance secrète s'était formée, avec l'adhésion de la France, entre l'Autriche et l'Angleterre, dans le but de s'opposer aux exigences de la Russie et de la Prusse. Néanmoins les difficultés s'évanouirent ; la Prusse se contenta d'une partie de la Saxe et de la rive gauche du Rhin, avec ses belles campagnes et ses florissantes cités. Elle acquit en outre de la Suède, la Poméranie suédoise et l'île Rugen, moyennant 3 millions 500 mille thalers, payés à ce royaume, et 2 millions au Danemark. Au lieu de ces débats et du morcellement des États, la nouvelle de l'arrivée de Napoléon de l'île d'Elbe vint frapper tous ses ennemis de stupeur et les reunit ensuite dans une pensée commune, celle de le combattre. La Prusse, dont les troupes étaient rentrées dans leurs foyers, les remit sur pied

et les dirigea sur le Rhin. Elles s'avancèrent par la Belgique, vers les frontières de la France. Ce fut à Liège (16 juin 1815) que, sous les ordres de Blücher, elles acceptèrent la bataille, tandis que la division de Bulow était encore à Liège. Quoique protégées par des collines, des ruisseaux et des villages, elles furent battues et perdirent 14 mille hommes; elles firent néanmoins leur retraite en bon ordre. Le même jour, les Anglais et les Français en vinrent aux mains aux Quatre-Bras. Enfin, le corps de Bulow arriva dans la soirée du 18 juin, assez à temps pour sauver l'armée anglaise et décider la victoire de Waterloo. Dans les humiliants traités qui suivirent l'occupation de Paris, Saarlouis et plusieurs districts sur la Saar revinrent à la Prusse. Cette puissance, qui avait réparé ses pertes de Tilsit, toucha encore pour sa part d'indemnités 145 millions (\*).

Le 26 septembre, se forma la sainte alliance, dont Alexandre avait donné la première idée, et dont Frédéric Guillaume fut un des fondateurs. Dans tous les congrès, le roi s'unit étroitement à l'Autriche pour tout ce qui concernait les affaires de l'Allemagne. A l'intérieur, commença aussi, après 1815, une transformation de la monarchie prussienne en un État compact et bien constitué. De ce moment parurent de nombreuses ordonnances, dictées par une vaste et active intelligence. La landwehr reçut cette organisation qui faisait dire à Blücher : « Chez nous on ne sait pas où le bourgeois finit, et où le soldat commence. » L'église protestante et les écoles devinrent l'objet d'une sollicitude particulière. En 1816, toutes les douanes intérieures furent abolies; le rachat des corvées adoucit les rapports des paysans avec la noblesse. L'année suivante on créa un conseil d'État, chargé de délibérer sur les affaires administratives, sous la présidence du roi ou du chancelier. Par un

ordre du cabinet, le roi manifesta le désir de voir se réunir dans ses États les deux sectes luthérienne et calviniste. En 1818, un nouveau tarif de douanes fut adopté. A cette époque la jeunesse de l'Allemagne entière éclatait en reproches menaçants contre tous ces souverains, qui, prompts à faire retentir bien haut, pour se sauver au milieu des orages, les mots magiques de liberté, de constitution, avaient violé ensuite sans pudeur les serments les plus solennels. Une commission fut nommée, par Frédéric Guillaume, pour rédiger un pacte constitutionnel. Mais les ordonnances de 1823 ne remplirent que très-imparfaitement les engagements contractés au milieu des dangers de la patrie. Le rétablissement des états provinciaux ne fut qu'un temporairement sans conséquence; à un pouvoir absolu exécuté avec habileté, il vint, mais manquant de toutes les garanties qu'une nation aussi civilisée a droit de réclamer pour l'avenir. Le roi s'associa encore, avec trop d'abandon et aux dépens de la suprématie que des tendances plus constitutionnelles et moins favorables à la Russie lui auraient fait prendre en Allemagne, à toutes les mesures illibérales qu'adoptèrent plusieurs congrès et la diète germanique, effrayés de l'effervescence populaire. En revanche, il accrut considérablement par le nouveau système de douanes (voyez plus haut) un ascendant qui pourra devenir très-grave en cas de guerre. L'amortissement successif de la dette publique qui, en 1820, s'élevait à 217 millions de thalers (868,000,000 de francs), les encouragements donnés au commerce, à l'industrie, aux arts et aux sciences, les règlements sur les monnaies et sur l'uniformité des poids et mesures, les soins donnés à l'amélioration des routes et du service des postes, attestèrent encore la vigilance et l'activité du gouvernement.

En 1830, lorsque la révolution de France et de Belgique vinrent accroître la fermentation des idées et des passions politiques en Allemagne, le roi envoya dans les provinces rhéna-

(\*) Voyez pour l'agrandissement et les projets de la Prusse, au congrès de Vienne, les histoires de Saxe, de Mecklembourg, etc.

nès, toujours mal disposées, une armée de 75 à 80 mille hommes, et les mit sous les ordres du prince Guillaume, nommé en même temps gouverneur du grand-duché. Mais, grâce à un esprit de sagesse et de modération qu'il devait à son expérience, il comprit que si la France pouvait être mécontente des traités de 1815, il n'en était pas de même de son royaume, et que la guerre ne ferait que compromettre ses intérêts. Tout en se préparant aux événements possibles, il imposa silence aux partisans de la guerre, qui ne manquaient ni dans son armée, ni dans son conseil, ni même dans sa famille, et il contribua puissamment à maintenir la paix européenne, compromise par les dispositions belliqueuses de la Russie et par l'insurrection de la Pologne. Cependant l'histoire flétrira son indigne connivence avec le tzar pendant la lutte héroïque des Polonais. Violant la neutralité sur laquelle ce malheureux peuple avait compté de la part de la Prusse et de l'Autriche, le cabinet de Berlin, après avoir contenu les populations du duché de Posen, laissa les troupes russes se ravitailler à l'aide des magasins prussiens, et les vaisseaux de la Russie débarquer des approvisionnements à Danzig. Le châtimement suivit de près cette coupable politique. Avec la flotte du tzar, le choléra aborda dans le royaume où il fit de cruels ravages. Tandis que ce fleau pénétrait par une des extrémités de la Prusse, l'autre était toujours préservée contre une contagion d'une autre espèce par une immense armée d'observation. Ainsi la Prusse, forte de l'approbation de la diète, s'attribuait la tâche de veiller à la sûreté de l'Allemagne, et se posait comme une puissance plus essentiellement germanique que l'Autriche.

Les dernières années du règne de Frédéric-Guillaume ont été troublées par des disputes religieuses, relatives aux mariages mixtes. L'archevêque de Cologne et celui de Posen ont été arrêtés pour avoir résisté opiniâtrément aux volontés du chef de l'État. Mais ces vio-

lences, qu'on a généralement blâmées, doivent être imputées, peut-être moins au roi lui-même qu'à son ministère protestant.

Frédéric-Guillaume est mort au mois de juin 1840, laissant un souvenir qui vivra longtemps dans le cœur de ses peuples.

Le 9 novembre 1824, il s'était uni à la comtesse Auguste de Harrach (\*), par les liens d'un mariage morganatique, auquel il dut le bonheur de ses vieux jours. Elle porte le titre de comtesse de Hohenzollern et de princesse de Liegnitz.

Parmi les sept enfants issus de son premier mariage, nous nommerons :

1° Frédéric-Guillaume IV, né le 15 octobre 1795, marié, en 1823, à Élisabeth-Louise, fille du roi Maximilien-Joseph de Bavière, née en 1801;

2° Le prince royal, Frédéric-Guillaume-Louis, né le 22 mars 1797, marié, en 1829, à la princesse *Auguste* de Saxe-Weimar;

3° L'impératrice de Russie, née en 1798, etc.

#### FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV.

Ce prince, dès sa jeunesse, connut les mauvais jours et l'inconstance de la fortune. Son éducation, confiée aux Ritter, aux Ancillon (\*\*), aux Nisbahr, porta d'heureux fruits (\*\*\*). Les premiers actes de son gouvernement annoncèrent une tendance vers les institutions constitutionnelles réclamées impérieusement par l'esprit public. Cette marche peut seule d'ailleurs concilier à la Prusse l'affection des autres peuples de l'Allemagne, vers laquelle un grand pas a été fait déjà par le système de douanes qui doit asseoir l'unité germanique sur les débris du système politique de Richelieu. Tous les efforts du gouvernement tendent aussi à une réconciliation avec l'Église catho-

(\*) Née en 1800.

(\*\*) Mort en 1835.

(\*\*\*) Les Prussiens se plaisent à citer, surtout depuis son avènement, une foule de reparties et d'observations piquantes qui justifieraient les éloges donnés à son esprit et à ses connaissances.

lique. Des chemins de fer doivent sillonner bientôt les différentes provinces et les rapprocher de la capitale. On stimule par tous les moyens l'activité des intérêts matériels; seulement, si l'on a pour but d'assoupir ainsi chez les peuples les idées de liberté, qu'on sache bien qu'il n'existe qu'un moyen de conserver à la Prusse la supériorité conquise par ses armes et par l'intelligence de ses souverains : c'est de répondre franchement à toutes les exigences politiques de notre époque; exigences qui, après la guerre, se manifestèrent, dans la plupart des États germaniques, avec assez d'évidence pour démontrer qu'en prenant les armes, les Allemands avaient voulu frapper, en même temps que la tyrannie de Napoléon, le despotisme de leurs propres gouvernements.

#### APPENDICE.

##### CONSIDÉRATIONS SUR L'IMPORTANCE POLITIQUE DE LA PRUSSE.

Une grande question reste à résoudre en Allemagne, question décisive et suprême dont se préoccupent tous les esprits indépendants de ce vaste empire, qui, ennuyé tout à coup de sa vie contemplative, de sa quiétude philosophique, sent aussi aujourd'hui le besoin de compter dans la balance des États. Placée au cœur de l'Europe, médiatrice naturelle entre l'orient et l'occident de cette partie du monde, l'Allemagne ne veut plus rester réduite à cette nullité toujours croissante depuis trois siècles, et dont elle est naguère sortie pour un moment par un effort courageux et dans un jour d'exaltation patriotique; elle comprend que si la force lui manque, c'est qu'elle est sans unité et que sa nationalité n'est qu'un vain mot (\*). Des associations de douanes, conclues entre de puissants États avant que la Prusse eût donné à sa ligue commerciale son extension et son importance actuelles, avaient déjà signalé cette tendance à

une fusion nouvelle. Aujourd'hui, la Prusse a absorbé toutes ces associations particulières; elle a solidement constitué l'unité commerciale du pays; à elle doit appartenir aussi la glorieuse mission de fonder son unité politique.

Que l'Autriche, avec son système à la fois stationnaire et extra-allemand, ne prétende pas à se replacer à la tête de la patrie commune : si Vienne est la première ville de la Germanie, elle n'en est pas la capitale. En vain vous y chercheriez ce mouvement intellectuel, cette activité de la presse, ces chaires retentissantes qui sont presque inséparables de l'idée d'une ville allemande. Bien plus : le gouvernement de l'Autriche, loin de marcher avec son avant-garde, avec les États héréditaires des archiducs, marche avec les Hongrois et les Bohêmes; il y règne, comme chez ces deux peuples jadis glorieux, une aristocratie puissante, orgueilleuse, opposée à toute innovation. Agrandie du côté du sud et de l'est, cette puissance est devenue étrangère à l'Allemagne. Elle s'est d'ailleurs mise en opposition avec elle sous le rapport des doctrines; s'obstinant à arrêter la marche des lumières, elle est restée, malgré sa grandeur, plongée dans un marasme tel, qu'elle n'a plus guère produit de grands hommes, que sa population même semble immobile (\*), et que si sa puissance se

fourrage et de tout ce qui lui est nécessaire : Seulement il lui manque un cavalier.

(\*) Tandis que la Prusse compte aujourd'hui 3,749,094 habitants de plus que lors du congrès de Vienne, où sa délimitation actuelle lui fut assignée, en Autriche la population ne s'accroît, si toutefois accroissement il y a, que d'une manière imperceptible. Triste empire que celui-là ! De quelque côté qu'on l'examine, c'est toujours la même immobilité. Déjà, par le chiffre seul de ses habitants, la Prusse a droit à plus de la moitié des revenus de l'union douanière, lesquels revenus sont répartis entre les divers États qui la composent, d'après le montant de leur population.

Ainsi que nous le disions dans l'aperçu géographique, la population de la Prusse dépasse 14 millions. Elle s'élève à 14,319,710 individus.

(\*) Luther disait déjà dans les *Propos de table* : L'Allemagne ressemble à un étalon beau et fougueux, abondamment pourvu de

maintient, c'est uniquement grâce à la force répulsive de ses diplomates.

La force matérielle est de son côté, et encore l'a-t-on vu battre en brèche par le génie du grand Frédéric. Mais qu'est-elle cette force matérielle, en comparaison de la vigueur ambitieuse de la Prusse, partie de si bas et peu satisfaite encore de ses progrès, de cette Prusse qui, en Allemagne, représente l'action, l'activité politique.

C'est la Prusse, peut-être, que la Providence a appelée à réunir en un seul faisceau les forces disséminées de l'antique Germanie; c'est le trône du grand Frédéric qui, peut-être, rehaussera son éclat de celui de vingt trônes secondaires, dont la majesté coûte si cher sans en être pour cela plus réelle ou plus respectable. La Prusse proprement dite n'est pas plus, il est vrai, un pays allemand que la Courlande et la Livonie habitées par la race lettone; mais cette partie slave du royaume ne peut être regardée réellement que comme une annexe du Brandebourg, des États héréditaires de la maison de Hohenzollern. C'est l'élément germanique qui domine dans le royaume, absorbant insensiblement tous les autres, surtout depuis le congrès de Vienne, où la Prusse obtint d'étendre son action sur tout le bas Rhin, et de réunir plusieurs antiques villes impériales aux débris des électors de Trèves et de Cologne.

L'Autriche, héritière de la Hongrie, de la Bohême, de la Galicie, du Milanais et de Venise, suit nécessairement une politique à part, vaste, multiple, européenne, qui ne saurait toujours se prêter aux exigences de l'Allemagne. Mais la Prusse, quels autres intérêts peut-elle avoir que ceux de cette vaste région? Ses provinces slaves n'ont par elles-mêmes aucune consistance; les autres sont essentiellement germaniques, et comptent en partie parmi les plus belles et les plus avancées en civilisation. Elle se trouve ainsi en rapport avec presque toutes les races de l'ancienne Germanie, sans appartenir exclusivement à aucune d'elles. Née de la réforme religieuse,

lui devant au moins ses immenses progrès, elle en retient l'esprit, et forme à cet égard l'antipode de l'Autriche. Quelle ville compte plus de penseurs et d'écrivains que Berlin, plus d'écoles (\*) et d'auditoires, plus de trésors des arts et des sciences? Où l'intelligence allemande est-elle plus vivace, plus féconde, plus variée? Chez quel peuple de la race teutonne trouve-t-on à un plus haut degré ce caractère enjoué, cette vivacité d'esprit, ce besoin de progrès?

La Prusse, jeune encore, est aussi pleine de sève, de force, d'espérances, et surtout d'ambition. De Berlin, des universités prussiennes, est parti en

(\*) Nulle part les écoles primaires ne sont aussi généralement suivies qu'en Prusse. Les chiffres sont là pour le prouver : dans la province de Saxe, sur 100 enfants de six à quatorze ans, âge requis pour être admis dans les écoles, 94 y reçoivent le bienfait de l'instruction publique; il en est presque de même pour tout le reste du royaume. Lors du dernier recensement, à la fin de 1837, la Prusse comptait 2,830,328 enfants de six à quatorze ans, et, sur ce nombre, 2,283,078 fréquentaient les écoles publiques; les 547,250 autres, appartenant presque tous à la classe opulente, recevaient l'instruction dans des institutions particulières ou chez leurs parents. Mais grâce aux progrès qu'a faits l'instruction élémentaire et surtout la pratique de l'enseignement, ces institutions particulières ont disparu presque complètement, et ce n'est plus que dans les grandes villes qu'elles peuvent se maintenir.

Un autre fait non moins remarquable, c'est que l'instruction est également répandue parmi les deux sexes : le nombre des filles qui suivent les écoles publiques est à celui des garçons dans le rapport de 43 à 45. Aussi l'instruction élémentaire du peuple en Prusse coûte à l'État ou plutôt lui coûte (car elle n'a pas encore atteint toute l'extension qu'on veut lui donner) 110 millions de francs par an, c'est-à-dire la moitié des revenus du royaume, qui en 1838 ont été de 52,681,000 thalers.

Voyez, sur ce qui précède, l'ouvrage que M. Hoffmann, directeur du bureau de statistique de Berlin a publié sous le titre suivant : *La population de la Prusse en 1837, considérée sous le rapport de l'industrie, de la moralité, etc.*

1813 ce cri de guerre qui embrasa l'Allemagne. L'enthousiasme des Prussiens a réveillé de sa léthargie le reste de la nation, a fait naître ces rêves de grandeur auxquels elle a dû une vigueur nouvelle.

D'ailleurs, ce royaume peut servir de modèle à tous pour son administration intérieure : la probité, l'économie, l'instruction y président à toutes les affaires; liberté entière dans tout ce qui n'altère pas les rouages de l'État. Avec cela, la monarchie, que Frédéric le Grand porta à un degré de force que sa nature ne semblait pas comporter, est une puissance militaire de premier ordre, ayant une armée aguerrie et bien disciplinée, d'excellents officiers, un matériel nombreux, une noblesse belliqueuse et un système admirable de défense. Condamnée à se créer de grandes ressources pour la guerre, elle a introduit chez elle une organisation militaire qui ne laisserait rien à désirer si on y entretenait moins les habitudes des camps et l'esprit soldatesque. En effet, cette organisation a été une innovation heureuse dans un pays formé de conquêtes successives, mal arrondi, avant partout des extrémités qu'il faut défendre contre elles-mêmes et contre les voisins, des frontières qu'il faut couvrir sur une ligne immense, sans pouvoir cependant supporter des charges en disproportion avec des ressources encore bornées. Fière d'avoir acquis une importance que ni son étendue, ni sa conformation, ni sa richesse, ne lui avaient assignée, la Prusse veut jouer son rôle, et ne pas descendre d'une grandeur dont elle sent bien tout le poids, mais qui flatte son orgueil. Pour soutenir cet état factice, elle a fait des efforts surnaturels, en combinant avec la force matérielle les ressources de l'intelligence, en suppléant, par une administration exemplaire, à l'insuffisance de ses moyens physiques. Néanmoins, elle succomberait à la longue sous le faix qu'elle supporte depuis soixante ans : mettre ses forces au niveau de ses prétentions est pour elle le premier besoin. Voilà pourquoi nous

croyons qu'elle vise elle-même à s'assurer la prééminence en Allemagne, à devenir le gouvernement national. Sa destinée l'y pousse, et cette tendance, déjà prononcée en 1813, s'est manifestée de nouveau clairement dans plusieurs de ses actes, surtout dans sa vaste ligne commerciale, puis dans le haut protectorat qu'elle s'arroge dans les affaires protestantes, dans les promesses d'une constitution dont elle berce de temps à autre le peuple, dans les sacrifices qu'elle s'impose pour mettre ses universités au-dessus de toute concurrence. Après avoir partout renversé à l'intérieur les barrières des douanes, elle voudra offrir à ses confédérés le modèle d'une administration bien réglée, d'une législation simple, éclairée, efficace (\*), comme elle a pris, par les conseils de Stein, l'initiative des institutions municipales; elle se relâchera de la sévérité de sa censure, elle se montrera favorable aux institutions libérales, que, éclairée comme elle l'est, elle repousse sans doute à contre-cœur. Alors les barrières étant tombées et les préventions détruites, la voie serait ouverte aux plus vastes desseins.

Qu'on ne croie pas, hâtons-nous de le dire, que la France soit intéressée à prévenir les démarches de la Prusse, cette puissance ne pourrait se mettre à l'œuvre qu'après avoir rompu avec nos ennemis, en acceptant pour elle les principes qui nous régissent. Malgré toute la différence du génie des deux nations, l'Allemagne est destinée à vivre en paix avec nous; la Prusse est notre alliée naturelle, comme elle est notre rivale en lumières, en vigueur, en mobilité, en bonne administration. Seulement, fortifiée par son protectorat sur l'Allemagne entière, elle devrait nous abandonner enfin, pour nous rassembler contre ses envahissements, ces provinces de la rive gauche du Rhin, si nécessaires à notre défense du côté de l'est et du nord-est. Rentrés ainsi

(\*) De nouveaux codes se préparent. Déjà on vient d'admettre dans les tribunaux le principe des plaidoiries orales.

dans nos limites naturelles, tranquillisés, en outre, par notre alliance avec la Pologne rétablie, nous pourrions alors entretenir avec l'Allemagne des rapports basés sur des besoins identiques et sur un gouvernement semblable, et cette union nouvelle ne serait point précaire comme celle que nos gouvernants avaient si chèrement achetée de ces insulaires toujours dominés par leurs intérêts mercantiles. La France aimerait à voir s'élever au delà de ses frontières un boulevard solide contre le Nord; elle applaudirait au développement d'une puissance, comme elle expression des besoins de l'époque; elle renierait cette politique surannée qui lui conseillerait de tendre de toutes ses forces à n'être entourée que d'États faibles et morcelés; en un mot, elle écouterait ses véritables intérêts, qui sont aussi ceux de l'humanité.

Nous avouerons cependant que ce plan, qui nous paraît non-seulement beau, mais raisonnable et d'une exécution sinon facile, au moins possible, trouverait de nombreux adversaires dans les populations allemandes que la Prusse s'est aliénées à différentes époques de son histoire, et particulièrement depuis 1814, par ses hauteurs, son opposition aux institutions libérales, et son alliance trop intime avec la Russie.

On ne peut nier que les Prussiens, tout étonnés de leur rapide élévation, n'aient oublié bien vite leurs anciens désastres dans la Champagne, leur abaissement de 1806 à 1813, et les leçons sanglantes qu'ils avaient reçues à Jena et à Friedland; qu'ils ne se soient montrés dédaigneux à l'égard de leurs compatriotes de l'ouest et du midi, et qu'ils n'aient fondé sur leurs succès de Gross-Beeren, de Kulm, de Dennewitz, une gloriole mal proportionnée à l'importance de ces victoires dues pour la plupart à un général français, devenu roi de Suède, et que les intérêts de sa nouvelle patrie avaient forcé à se ranger parmi les ennemis de Napoléon; il est vrai encore que leur forfanterie, née avec les premiers triomphes de Frédéric II et portée au delà de tou-

tes les bornes après le succès de la coalition à Waterloo, ne se borna pas aux extravagances qui signalèrent leur arrivée à Paris, et qu'elle n'épargna pas davantage leurs frères d'Allemagne.

C'est un tort, c'est un mal, mais ne faut-il pas pardonner quelque chose à la vanité qu'inspire si souvent un triomphe inespéré? Le temps, d'ailleurs, y porte remède, et une conduite plus sage, plus réservée, en fera obtenir l'oubli.

On objectera encore à la Prusse ce système de discipline et d'hierarchie militaires, cette infraction aux solennelles promesses du 22 mai 1815, ces mesures prises de concert avec l'Autriche, pour réprimer tous les élans d'une nation électrisée jadis par les idées de patrie et de liberté. On lui reprochera encore ses relations avec l'empire moscovite. On demandera quelle garantie offre une puissance qui paye à la Russie ses agrandissements successifs par de lâches complaisances, par le refus d'une constitution, par une inquisition sévère au sein des universités, par une censure permanente, établie même sur le domaine de la science; enfin, par la violation de la neutralité qu'implorait la malheureuse Pologne, violation dont elle a porté la peine par l'irruption d'une maladie affreuse et par le retentissement des malédictions d'un peuple mourant.

Nous trouverions ces objections fondées, si elles tenaient plus compte de la position donnée de la Prusse, si elles ne lui faisaient pas un crime de ce qui est pour elle une malheureuse nécessité. Les circonstances modifient la politique des puissances; et celle du cabinet de Berlin, déterminée par les besoins présents, ne préjuge rien quant à l'avenir. Elle contraste, il est vrai, avec la haute civilisation répandue dans le pays et avec les lumières du prince; elle pèse peut-être à la loyauté d'hommes d'État, parmi lesquels on a vu siéger un Ancillon, un Humboldt; elle nuit à la considération de la Prusse, mais elle sert bien ses projets; elle soulève l'Allemagne, mais elle tend à la conquérir.



Lorsque naguère les décisions du congrès de Vienne, les efforts surnaturels que la Prusse venait de faire, et l'appui d'Alexandre, empereur de Russie, lui eurent assuré un nouvel agrandissement, elle se trouva rejetée dans sa politique militante et expectative. Touchant à la France d'un côté, et à la Russie de l'autre, se développant sur une surface de 5,000 milles d'Allemagne, mais partagée en deux fractions, privée de limites naturelles, ne formant pour ainsi dire qu'un immense cordon, elle comprit les exigences de sa position, et s'y conforma. C'était pour elle un besoin de rester armée; l'unité devenait une condition de son existence; les lenteurs, les résistances et les indiscretions inséparables du gouvernement représentatif, devaient paralyser les mouvements et compromettre sa sûreté et sa puissance factice. Enfin, la Prusse fut forcée de s'appuyer sur la Russie pour mieux contenir la France et couvrir au moins ses frontières de l'est, quand celles de l'ouest, mal affermies encore, pouvaient être franchies par cette voisine redoutable. Depuis, l'alliance entre les deux États a pris un tel caractère d'intimité, qu'elle a justement alarmé, non pas seulement l'Allemagne, mais jusqu'à un certain point même les Prussiens. Cependant les individus passent, les peuples restent; d'ailleurs la politique du jour bien souvent n'est plus même celle du lendemain; et l'alliance de la Prusse avec la Russie est d'autant moins durable, qu'il n'existe aucune sympathie entre les deux peuples (\*). Qu'on offre à la Prusse les moyens de s'arrondir, qu'on écarte les dangers qui la menacent de toutes

(\*) Des faits récents donnent lieu de croire que, depuis la mort de Guillaume III, l'amitié des deux souverains s'est bien refroidie. L'organisation plus libérale introduite dans le duché de Posen, l'accueil bienveillant fait aux recrues fugitives de l'armée russe, et plusieurs difficultés résultant de l'application du traité de douanes, ont particulièrement mécontenté l'empereur Nicolas contre le roi, qui, en toute occasion, aime à suivre les élans d'un cœur généreux.

parts, et sa politique changera. Puis-sance par le fait, au lieu de l'être par l'opinion seulement et grâce au patronage du tzar, elle renoncera aux moyens artificiels et violents, elle animera tous les éléments nouveaux de cette sève, de cette vigueur de jeunesse qu'on remarque en elle. Toute la nation rajeunie, régénérée, retrempera son esprit, son caractère.

Si l'on traite ces vues de chimériques, nous rappellerons que deux fois déjà, dans deux grandes occasions l'Allemagne tout entière, à l'exception de l'Autriche, a eu les regards fixés sur Berlin, comme si un instinct plus puissant que ses préventions lui avait dit que son salut lui viendrait de là. Aveuglé par son animosité contre la France, Frédéric-Guillaume a trompé l'attente des Allemands accourus sous ses drapeaux, et a manqué aux destinées de son pays; tout était prêt alors, tout était facile. Si la Prusse eût pris en main les intérêts de la nation germanique, et saisi une prépondérance, qu'elle venait de briser de l'autre côté du Rhin; si, en 1830, elle eût reçu sous sa sauvegarde les idées libérales, l'Allemagne était à elle; tout serait aujourd'hui consommé. Elle ne l'a point osé, soit que ses relations avec la Russie aient été trop intimes et trop sincères, soit qu'il lui ait manqué un grand homme incapable de s'arrêter devant les suggestions d'une prudence timide; elle a préféré à des voies larges et glorieuses une politique cauteleuse et étroite. Mais une autre occasion se présentera, la cause de l'unité deviendra plus populaire, et alors elle triomphera; car les grands intérêts font naître les grands hommes, et si *veut le peuple, si veut Dieu* (\*).

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que la Prusse ne peut pas rester telle qu'elle est. Aucune grande chaîne de

(\*) Dans tout ce qui précède depuis la page 73, nous avons souvent consulté, quelquefois même reproduit presque textuellement un excellent ouvrage publié en 1832 sous le titre suivant : *De l'unité germanique ou de la régénération de l'Allemagne*.

montagnes, aucune barrière naturelle de premier ordre ne protège son territoire, mal distribué, pour ainsi dire contrefait, et limitrophe de la Russie, de la France et de l'Autriche, qui sont les trois puissances les plus redoutables par leurs forces continentales. Au nord, la mer n'est, pour elle, qu'une défense illusoire, puisqu'elle n'a pas de marine à opposer aux flottes qui viendraient l'assiéger du côté de la Baltique, maintenant dominée par les vaisseaux de la Russie. A ces désavantages vient se joindre la disposition bizarre de ses provinces, qui, s'étendant en longueur beaucoup plus qu'en largeur, forment un cordon irrégulier, avec un renflement au centre, vulnérable dans tous les sens et coupé en deux tronçons. Il en résulte que, moins encore par ambition que dans l'intérêt de son indépendance et de sa conservation, il faut nécessairement que la Prusse cherche à s'arrondir.

Mais comment s'agrandir, quand on est ainsi entouré soi-même par trois voisins supérieurs, et dans une situation si précaire qu'on aurait de la peine à se défendre ? Il y a là un obstacle qui paraît d'autant plus insurmontable, que les populations dont se compose la Prusse ne sont guère mieux fondues ensemble que les parties de son territoire. Ainsi que l'Autriche, la Prusse offre un mélange de peuples divers, n'ayant ni le même culte, ni la même langue : ici des Germains, là des Slaves, des Poméranien, des Esclavons, des Lituanien, les uns protestants, les autres catholiques ou grecs : ceux-ci luthériens, ceux-là calvinistes. Comme le territoire prussien, la nationalité prussienne est encore à faire. Pour surcroît d'embarras, les petits États qui avoisinent la Prusse, et aux dépens desquels il faut qu'elle s'arrondisse, sont presque tous constitutionnels, tandis qu'elle même est encore sous le régime absolu ; ce qui leur fait doublement redouter une conquête, qui leur enlèverait leur liberté politique en même temps que leur indépendance nationale. La fortune de la Prusse viendrait se briser contre

ces obstacles, si elle tentait de les surmonter de vive force. Protégées par l'Autriche, et au besoin par les cabinets de France ou de Russie, les petites souverainetés allemandes trouveraient toujours moyen de résister à ces attaques.

Aussi, le gouvernement de Berlin, qui ne l'ignore pas, s'efforce de parvenir à son but par la diplomatie plutôt que par la violence ; mettant à profit les sentiments de nationalité qui commencent à se produire en Allemagne, et les nouveaux intérêts qu'y a fait naître le développement de l'industrie, il est parvenu à fonder l'union des donanés allemands, qui habitue les esprits à le considérer comme le centre de l'empire germanique. Mais, si habile que soit cette manœuvre, témoignage éclatant de la sagacité du gouvernement prussien, il est peu probable que ce gouvernement trouve, dans la voie des intérêts matériels, la solution du problème d'où dépend l'avenir de l'Allemagne. Tant que la Prusse respectera leur indépendance, les États associés resteront fidèles à un système de communauté qui leur assure des profits ; le jour où elle voudra porter atteinte à leur souveraineté, ils se révolteront, et, à défaut de la Russie ou de la France, l'Autriche ne leur refusera pas le secours de son bras. Il y a plus, comme toutes les demi-mesures, l'association des donanés a l'inconvénient d'éveiller les soupçons des intéressés et de leur donner le temps de se mettre en garde. Tout l'indique, la Prusse ne réussira pas plus à dénouer le nœud gordien par la ruse qu'à le trancher avec le sabre.

Mais alors, il n'y a donc aucun moyen de salut ? Si ; il en existe un, mais un seul. Que la Prusse entre franchement dans la voie civilisatrice, et les entraves qui gênent sa marche disparaîtront les unes après les autres. Qu'elle ait le courage de quitter le camp des puissances absolues pour entrer dans celui des nations constitutionnelles, et les peuples allemands cesseront de redouter une agglomération, une con-

quête si l'on veut, qui ne serait plus pour eux qu'un changement de gouvernement, changement désagréable pour quelques intérêts privés, mais utile à l'Allemagne du Nord et vraiment national, puisqu'il lui donnerait cette unité, qui, seule, peut la placer au premier rang à côté des grandes puissances de l'Europe. C'est déjà beaucoup d'avoir un bon système administratif et une des meilleures organisations militaires qui existent; c'est beaucoup de montrer une tendance moins aristocratique que l'Autriche, et de favoriser, en les dirigeant, les progrès de l'industrie; mais ce n'est pas encore assez, et jamais la Prusse ne deviendra le centre de l'Allemagne protestante, si elle ne se présente pas aux autres États allemands avec la même supériorité en politique qu'en administration civile et militaire. C'est déjà beaucoup d'avoir pris en main la défense du protestantisme, et de s'en servir habilement pour fonder, sur le continent, quelque chose d'analogue à ce qu'a fondé l'anglicanisme sur son territoire insulaire; mais cela ne suffit pas encore, car la liberté religieuse est imparfaite tant qu'elle n'est pas accompagnée de la liberté politique, son complément naturel, indispensable.

La liberté politique, voilà le seul élément qui puisse réunir ensemble tous les éléments divers qui s'entrechoquent dans le sein même de la Prusse. Ce n'est pas en perfectionnant l'institution du protestantisme que la Prusse se conciliera l'esprit de ceux de ses sujets qui professent la religion catholique ou la religion grecque; c'est en satisfaisant le besoin de liberté que tous éprouvent. Les protestants eux-mêmes, divisés en un grand nombre de sectes, se rallieront plus facilement autour du drapeau de la liberté qu'autour d'une nouvelle bannière religieuse qui n'est ni luthérienne ni calviniste. Pour la religion, comme pour les intérêts matériels, ils acceptent la protection du cabinet de Berlin, mais à titre de protection seule-

ment, et nullement à titre de protectorat, et comme devant conduire à une conquête extérieure. La liberté, la liberté, tel est le talisman qui seul peut tirer la Prusse du mauvais pas où elle se trouve, parce que la liberté est une passion commune que partagent tous les cœurs en Allemagne, les protestants comme les catholiques, les Slaves aussi bien que les uns et les autres.

Avec une bonne constitution, où serait sagement déterminée la part de puissance exécutive que réclame l'établissement de l'unité allemande, et la part de liberté que réclament les lumières et les mœurs de la race germanique, la Prusse ferait plus de besogne en un jour qu'elle n'a pu en faire depuis quinze ans, malgré toute l'habileté de ses diplomates. Ce n'est pas une entreprise aussi difficile qu'on pourrait le croire: il ne s'agit que de trouver une formule générale, qui réunisse les principaux avantages des constitutions régissant aujourd'hui un grand nombre d'États allemands. Nous ne croyons pas que cette entreprise soit au-dessus de l'intelligence du gouvernement prussien, qui déjà plusieurs fois a pris, à cet égard, des engagements sacrés.

Résumons nous. La Prusse est condamnée à rester stationnaire, si elle n'a pas le courage de devenir constitutionnelle. Il y a là, pour elle, une question de vie ou de mort; alternative heureuse, non-seulement pour l'Allemagne, mais encore pour la France. Car, le jour où la Prusse adoptera la nouvelle politique qui doit la sauver, elle aura intérêt à ménager la France, dont le concours n'a jamais manqué aux puissances civilisatrices. Plaise à Dieu que des passions étroites ne viennent pas retarder ce moment où deux nations, si bien faites pour s'entendre, oublieront une vieille querelle, qui n'aurait pas été si vive si elle n'avait été envenimée par des rivaux jaloux de l'une et de l'autre, et qui cherchent à éloigner le jour où elles marcheront d'accord!

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LA PRUSSE.

|                                                     | Pages. |                                         | Pages. |
|-----------------------------------------------------|--------|-----------------------------------------|--------|
| Situation, étendue, frontières, population, climat. | 1      | VIII. Province rhéna .                  | 20     |
| Sol, montagnes et forêts.                           | 2      | Villes. 1. Régence de Colo-             |        |
| Mers, lacs, fleuves, lacs, sources, canaux.         | 4      | gne.                                    | ibid.  |
| Productions, industrie, commerce.                   | 6      | 2. " de Dussel-                         | ibid.  |
| Système de douanes prussien.                        | 8      | dorf.                                   | ibid.  |
| Population, religion.                               | 9      | 3. " d'Aix-la-                          |        |
| Sciences, instruction publique, lois.               | 10     | Chapelle.                               | 21     |
| Divisions de la Prusse.                             | 11     | 4. " de Coblenz.                        | ibid.  |
| I. Brandebourg.                                     | ibid.  | 5. " de Trèves.                         | ibid.  |
| Villes. 1. Régence de Postdam.                      | 12     | Histoire ancienne de la Prusse.         | ibid.  |
| 2. " de Francfort                                   |        | Introduction du christianisme chez les  |        |
| sur l'Oder.                                         | 13     | Slaves-Wendes.                          | 23     |
| II. Poméranie.                                      | ibid.  | Marche de Brandebourg.                  | 24     |
| Villes. 1. Régence de Stettin.                      | ibid.  | Populations prussiennes jusqu'à l'arri- |        |
| 2. " de Königs-                                     | 14     | vée de l'Ordre teutonique.              | 25     |
| 3. " de Stralsund.                                  | ibid.  | L'Ordre teutonique en Prusse depuis     |        |
| III. Prusse.                                        | 15     | son établissement jusqu'à l'entière     |        |
| Villes. 1. Régence de Königs-                       |        | soumission du pays.                     | 29     |
| berg.                                               | ibid.  | Accroissement de la puissance du Bran-  |        |
| 2. " de Gumbin-                                     |        | denbourg sous les margraves de la       |        |
| nen.                                                | ibid.  | maison d'Anhalt.                        | 33     |
| 3. " de Danzig.                                     | ibid.  | Abaissment du Brandebourg. — Mai-       |        |
| 4. " de Marien-                                     |        | son de Bavière.                         | 34     |
| werder.                                             | 16     | Gouvernement de l'Ordre teutonique.     |        |
| IV. Silésie.                                        | ibid.  | — Son état florissant. — Son abais-     |        |
| Villes. 1. Régence de Breslau.                      | ibid.  | sement.                                 | 37     |
| 2. " de Liegnitz.                                   | 17     | Le Brandebourg sous la famille de       |        |
| V. Posen.                                           | ibid.  | Luxembourg.                             | 43     |
| Villes. 1. Régence de Posen.                        | ibid.  | L'Ordre teutonique en Prusse jusqu'à    |        |
| 2. " de Bromberg.                                   | ibid.  | sa soumission au roi de Pologne.        | 45     |
| VI. Saxe.                                           | 18     | Le Brandebourg depuis Frédéric II       |        |
| Villes. 1. Régence de Magde-                        |        | Dent de fer, jusqu'à Frédéric - Guil-   |        |
| bourg.                                              | ibid.  | laume, le grand électeur.               | 49     |
| 2. " de Merse-                                      |        | La Prusse et le Brandebourg sous Fré-   |        |
| bourg.                                              | ibid.  | déric-Guillaume, le grand électeur.     | 52     |
| 3. " d'Erfurth.                                     | 19     | La Prusse érigée en royaume. — Fré-     |        |
| VII. Westphalie.                                    | ibid.  | déric I <sup>er</sup> .                 | 55     |
| Villes. 1. Régence de Mun-                          |        | Frédéric-Guillaume I <sup>er</sup> .    | 57     |
| ster.                                               | ibid.  | Frédéric II.                            | 58     |
| 2. " de Minden.                                     | ibid.  | Frédéric-Guillaume II.                  | 63     |
| 3. " d'Arensberg.                                   | 20     | Frédéric-Guillaume III.                 | 65     |
|                                                     |        | Frédéric-Guillaume IV.                  | 72     |
|                                                     |        | Appendice. Considérations sur l'import- |        |
|                                                     |        | ance politique de la Prusse.            | ibid.  |

# L'UNIVERS,

ou

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

## BAVIÈRE.

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

GÉOGRAPHIE. — STATISTIQUE. — FRONTIÈRES.  
— SOL. — MONTAGNES. — RIVIÈRES.  
— CLIMAT. — PRODUCTIONS, ETC.

La Bavière (*Bayern*, *Bojoaria* ou *Bajucaria*), après avoir été un duché, puis un cercle électoral, forme aujourd'hui une monarchie dont le chef est membre de la confédération germanique. Elle se compose de deux parties distinctes et d'étendue différente, dont l'une est dans la haute Allemagne et l'autre au sud. La partie principale, qu'on pourrait appeler la Bavière orientale, confine au nord à la Hesse électoral, aux duchés de Saxe et à la principauté de Reuss; et à l'est à l'extrémité du royaume de Saxe et à l'empire d'Autriche; au sud, elle est bornée par les États autrichiens et par une petite partie du lac de Constance; à l'ouest, par le Wurtemberg et les grands-duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt : sa surface est de douze cent quatre-vingt-deux milles carrés. La partie la plus petite, ou la Bavière rhénane, est complètement séparée de l'autre par le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. Ses bornes sont, au nord, le landgraviat de Hesse-Hombourg, le grand-duché prussien du

Bas-Rhin, et le grand-duc de Hesse; à l'est, le grand-duché de Bade; au sud, les départements français du Bas-Rhin et de la Moselle; à l'ouest, la Prusse rhénane et les possessions de Saxe-Cobourg; elle n'a que cent milles carrés de superficie. Ainsi la Bavière renferme en totalité près de quatorze cents milles carrés. Elle occupe le troisième rang dans la confédération germanique, et a quatre voix à l'assemblée plénière de la diète.

Le sol est heureusement accidenté. Les hautes montagnes, les collines et les plaines s'harmonisent admirablement. Des chaînes plus ou moins élevées coupent en différents sens les deux portions du royaume, et déterminent le cours des rivières et des torrents. Au sud de la Bavière orientale, on trouve les nombreuses ramifications du *Toralberg*, des *Alpes rhétiennes* et *noriques*. Les cimes de ces montagnes sont nues et stériles, mais la partie moyenne est couverte de forêts verdoyantes et d'abondants pâturages. On ne peut pas les regarder comme de création primitive, car elles ne présentent que de rares pétrifications. Les sommets les plus élevés sont le *Zugspitze*, qui a 3,066 mètres au-

dessus du niveau de la Méditerranée, le *Welterschroffen*, l'*Almenspitz*, le *Mædele*, le *Welterstein*, le *Hochvogel*, le *Watzman*, etc. On y voit d'immenses glaciers couverts de neiges éternelles. Le *Böhmerwald* ou *Baierischerwald* (forêt de Bavière), qui s'élève au nord-est comme une barrière naturelle entre les deux pays, n'a de remarquable que la végétation qui le couvre jusqu'à son sommet. Ses glaciers n'ont rien d'imposant, quoique la neige s'y accumule souvent en couches de six à huit pieds d'épaisseur. Le *Böhmischerwald* se rattache, par un de ses prolongements au nord-ouest, au *Fichtelgebirge*, qui tire son nom de ses nombreuses forêts de pins, et forme au nord-est la frontière de la Bavière. Puis vient le *Schneeberg* (1,100 mètres), qui se relie par de petites montagnes au *Thüringerwald* (forêt de Thuringe). Ce dernier, dont les rameaux sortent de la Saxe, couvre presque entièrement le cercle de Mein, où il prend le nom de *Frankenwald*. A l'ouest, il touche au *Raehngebirge*, riche en bois et en prairies, et coupé par des vallées, les unes étroites et profondes, les autres vastes et ouvertes, toutes abondamment arrosées. A l'ouest du cercle du Mein inférieur s'élève le *Spessart*, qui paraît avoir fait originairement partie de l'*Odenwald*. Les forêts qui couvrent ces montagnes sont très-giboyeuses. Le sol qui les porte est généralement de nature argileuse, calcaire ou granitique. Enfin, une partie des Vosges traverse la Bavière rhénane du sud au nord, presque parallèlement au Rhin, jusqu'au canton de Kirchheim, où elles semblent se confondre avec le Donnersberg. La partie inférieure de ces montagnes paraît être de première création; elle est formée de grès rouge; on y trouve aussi du porphyre et de la corne.

La Bavière est couverte d'un nombre infini de cours d'eau, de lacs, d'étangs, alimentés ou grossis par les sources qui sortent des montagnes dont le pays est sillonné. Les deux plus grands fleuves sont le Danube et

le Rhin. Le Danube entre en Bavière à Ulm, et en sort au-dessous de Passau, après une traversée de 115 lieues de l'ouest à l'est; il est navigable sur toute cette ligne. Les montagnes du pays s'abaissent toutes à mesure qu'elles s'avancent vers son lit et dans les immenses plaines qui se déploient à sa droite et à sa gauche. Celles-ci sont généralement fertiles, mais, en plusieurs endroits, elles offrent des marais et des tourbières dont les plus considérables sont le *Donaumörs*, près d'Ingolstadt, et l'*Erdingermörs*, occupant cinq milles carrés entre l'Isar et le Danube. Ce dernier fleuve a pour affluents principaux : l'Ilzer, le Lech, l'Isar, l'Inn, la Wernitz, l'Altmühl, la Naab et la Regen. Le Rhin coule à l'est de la Bavière rhénane, et forme presque la limite entre cette province et les grands-duchés de Bade et de Hesse-Darmstadt. Ses affluents sont : à gauche, la Lauter, la Queich et la Nahe; à droite, le Mein, qui, lui-même, reçoit la Regnitz ou Rednitz. Parmi les lacs, on remarque ceux de Constance, de Chiemsée, appelé aussi lac Bavarois, de Wurm ou Starnbergersee, d'Amersée, de Bartholomäussée, de Tegernsée, etc. Des canaux ont été creusés entre Rosenheim et Kufstein, et entre Frankenthal et Landau. On s'occupe en ce moment d'exécuter un canal qui, en réunissant le Danube et le Rhin, donnera un puissant essor à l'industrie et au commerce du royaume.

Le climat de la Bavière est généralement sain et tempéré. Dans la partie méridionale du cercle de l'Isar, l'air est pur, mais les hivers sont longs et rigoureux; le printemps et l'été sont humides, tandis que l'automne passe pour la plus belle saison de l'année. Les chaleurs de l'été sont souvent étouffantes dans les plaines; mais le climat devient plus rude dans le voisinage du *Böhmischerwald* et du *Fichtelgebirge*. La partie la plus favorisée de tout le royaume, c'est la plaine arrosée par le Danube.

Il n'y a guère de provinces d'Allemagne où l'économie rurale et l'édu-

tation des bestiaux soient plus avancées qu'en Bavière. Une société agricole, fondée en 1809, en a hâté les progrès. Les terres en friche disparaissent, les terrains communaux se divisent, partout la richesse des récoltes répond à la fertilité du sol. Mais c'est surtout dans l'ancienne Bavière, depuis Ratisbonne jusqu'à Osterhofen, sur une surface d'environ seize lieues de long sur dix à douze de large, qu'on admire les plus heureux effets du travail de l'homme, secondant la libéralité de la nature. La Bavière produit toute espèce de grains, du lin, du chanvre, du houblon, du tabac; mais la vigne ne mûrit que dans le cercle du Mein inférieur, dans la Bavière rhénane, et sur les bords du lac de Constance. Les vins de Stein (Steinwein), à Wurtzbourg, sont très-estimés en Allemagne.

Le pays tire de grandes ressources de ses forêts, dont le revenu annuel est de 2,044,000 florins. Les productions du règne minéral y sont aussi riches que variées. Les salines fournissent annuellement 754,000 quintaux. L'Isar, l'Inn et le Rhin charrient des paillettes d'or, et *Berneck*, *Seelberg* et *Insbach* ont des mines d'argent. Plusieurs localités possèdent des houillères abondantes; le plomb, le cuivre, l'étain, le marbre, la calcédoine, la cornaline, sont contenus en grande quantité dans ses montagnes, et le fer qu'on en extrait suffit, et au delà, aux besoins du pays. Des eaux minérales jaillissent aussi du sol. Ajoutons enfin que les pierres lithographiques les plus estimées sont exportées de la Bavière en France et dans toutes les autres parties de l'Europe.

#### HABITANTS. DIVISION DU PAYS.

La population de la Bavière s'élève à 4,120,000 habitants, dont les deux tiers appartiennent au culte catholique; les autres sont protestants, sauf environ 60,000 juifs, qui, joints à 3,000 Français et à quelques restes épars de peuples slaves, ont seuls une origine étrangère.

L'habitant de l'ancienne Bavière est

généralement d'une taille médiocre. Il est moins vif, mais plus robuste, plus grave et plus persévérant que celui des autres cercles de la monarchie. La franchise et la loyauté forment le fond de son caractère, et son cœur est animé du patriotisme le plus pur. Le Souabe, le Bavaois du Rhin et le Franconien passent pour plus actifs, plus rusés et plus entreprenants. Les traits saillants de la nation, prise en masse, sont la probité, le patriotisme, les bonnes mœurs domestiques et la sociabilité. Pour le courage, le Bavaois ne le cède à aucun autre peuple de l'Allemagne.

La Bavière compte 208 villes, 410 bourgs et 23,468 villages. Elle est divisée en huit cercles, ceux de l'Isar, du Danube inférieur, du Regen, du Danube supérieur, du Rezat, du Mein supérieur, du Mein inférieur et du Rhin. En vertu du concordat conclu en 1817 avec le pape, il se trouve établi en Bavière deux archevêchés, l'un à Bamberg, l'autre à Munich, et six évêchés, qui sont ceux d'Augsbourg, d'Eichstædt, de Passau, de Ratisbonne, de Spire, et de Wurtzbourg. Un consistoire général dirige l'église protestante. Le royaume a trois universités établies à Munich, Wurtzbourg et Erlangen. On comptait encore, dans ces dernières années, 7 lycées, 74 gymnases et écoles préparatoires de divers degrés, 16 écoles normales, 2 écoles spéciales, et 5,394 écoles primaires. L'armée s'élève à 53,900 hommes, dont 35,000 forment le septième corps de l'armée fédérale.

Une garde bourgeoise a été instituée en 1813 (\*).

#### PRINCIPALES VILLES DE LA BAVIÈRE.

*Munich* (München), la capitale du royaume, est située au milieu d'une plaine vaste et peu fertile, enfermée entre les collines de l'Isar et du Galgen. Peuplée de 100,000 habitants, elle égale presque Vienne en étendue,

(\*) Pour la constitution de la Bavière, voyez le règne de Maximilien-Joseph, l'avant-dernier souverain.

et bientôt l'art'en aura fait la plus belle ville de l'Allemagne, si les ressources du pays permettent au roi actuel, splendide protecteur des peintres et des architectes, de poursuivre les travaux auxquels il a déjà, ainsi que son prédécesseur, dépensé des sommes énormes. Un voyageur français disait, il y a quelques années : « A Munich tout est nouveau, frais et blanc. On est au milieu « de monuments élevés à demi ; on se « croirait transporté dans ces villes « naissantes de l'antiquité que se bătissaient les sociétés dans leur enfance vigoureuse. » Aujourd'hui ces monuments s'achèvent, cette ville n'est plus une ville naissante. Tous les admirateurs des œuvres de goût, les sculpteurs et les peintres y accourent en foule, et y prolongent leur séjour dans l'intérêt de leurs études, bien que le climat soit bien loin de rappeler celui de l'Italie. En 1632, Gustave-Adolphe disait de Munich : « C'est une selle dorée sur le dos d'un mauvais cheval. » Mais aujourd'hui, ce sol ingrat, qui, à l'époque de la guerre de Trente ans, n'offrait qu'une surface stérile, s'est transformé en un vaste jardin. La ville est entourée d'une ceinture murée, percée de sept portes. Ses faubourgs s'étendent sur les deux rives de l'Isar. Ses rues sont généralement larges, bien alignées et bordées de maisons élégantes et de magnifiques hôtels. Ce qui contribue beaucoup à son ornement, ce sont ses belles places publiques. La principale est décorée de belles fresques, et entourée d'allées d'arbres, ou d'arcades. Sur une autre, on voit la statue équestre érigée en l'honneur du premier roi de Bavière ; au milieu de la place de l'Odéon, s'élève un obélisque en bronze, consacré à la mémoire des Bavares qui ont péri dans la guerre de Russie.

Parmi les édifices dont s'enorgueillit Munich, nous citerons le palais de Leuchtenberg, ceux de Fugger, de Guillaume, etc., de Max ; l'hôtel de ville, les douanes, les deux théâtres, dont l'un, le nouvel opéra, peut être comparé aux plus beaux de l'Europe ; la Pinacothèque, vaste et beau bâti-

ment destiné à renfermer la riche galerie de peinture ; la Glyptothèque ou musée de sculpture, et surtout le palais royal, dont l'architecture est irrégulière, mais dont l'intérieur est magnifique et contient d'immenses collections d'objets d'art. Le roi actuel a entrepris, du reste, sur de nouveaux plans, des constructions qui paraissent devoir éclipser les merveilles de l'ancienne résidence royale. Les vingt églises de Munich ajoutent à l'impression imposante que cette ville produit sur les voyageurs ; celle de Notre-Dame, remarquable par son étendue et ses deux tours élevées, renferme le mausolée de l'empereur Louis de Bavière. Celle des Theatins est bâtie sur le modèle du Vatican ; dans celle de Saint-Louis on admire les fresques de Cornelius et notamment son jugement dernier ; celle de Saint-Michel, une des plus belles de l'Allemagne, possède un monument dû au ciseau du célèbre Thorwaldsen, et consacré à la mémoire du prince Eugène Beauharnais. Enfin, dans le palais royal, on admire la nouvelle chapelle avec son architecture byzantine, ses coupoles et ses dômes.

Plusieurs établissements scientifiques et littéraires, d'une grande importance, ont été fondés sous le règne actuel. Ainsi l'université, bien que toute récente, est une des premières de l'Europe, et l'affluence des étudiants y est considérable. N'oublions pas de dire que la bibliothèque nationale est fort riche, et que depuis quelques années Munich est devenu un des plus grands foyers de lumières de l'Allemagne, par le grand nombre de livres et de journaux qu'on y publie.

Les environs de Munich sont embellis par d'agréables promenades et par les superbes châteaux royaux de Nymphenbourg et de Schleisheim.

Au nord-ouest de la capitale, et près des bords de l'Isar, sont assis sur la pente d'une montagne, l'antique château de *Landshut* et la ville du même nom. Celle-ci a beaucoup perdu depuis que son université lui a été enlevée pour être transférée à Munich. Aujourd'hui, sa population est d'environ



8,000 âmes. *Freising*, petite ville également bâtie sur l'Isar, a une belle cathédrale et un château. C'était le siège d'un évêché qui, depuis 1817, a été érigé en archevêché et transféré à Munich. *Landsberg*, entourée de murs et dominée par un château, s'étend sur la rive droite du Lech. On y compte dix églises, quoiqu'elle n'ait que 4,000 habitants.

• Vers l'extrémité du royaume, le village appelé Tegernsee, parce qu'il est situé sur le lac de Tegern, mérite de nous arrêter quelques instants. C'est le chef-lieu d'une seigneurie de ce nom. Sa position au pied des Alpes Tyroliennes, la beauté du lac qui a deux lieues de longueur, et qui est entouré de montagnes boisées, en rendent l'aspect tout à fait pittoresque. Ce village n'a que quatre-vingts maisons, mais de vastes bâtiments y attirent les regards; ce sont ceux d'une riche abbaye, qui a été sécularisée en 1802, et convertie depuis en maison de plaisance. Chaque année, le roi y passe une partie de l'été. C'est la résidence la plus agréable pendant la saison de la chasse; toutes les forêts et les montagnes des environs sont remplies de sangliers et de chamois (\*).

Nous venons de parcourir au vol, pour ainsi dire, les bords de l'Isar; portons maintenant nos regards sur le Danube, ce fleuve puissant, que l'industrie commence à couvrir de bateaux à vapeur, destinés à transporter ses produits jusqu'aux rivages de l'Asie. Nous rencontrons d'abord une formidable citadelle, le boulevard du royaume, *Passau*, chef-lieu du cercle du bas Danube et l'une des plus anciennes villes du pays, puisqu'elle a été un fort romain. Sa position, au confluent de l'Ilz, de l'Inn et du Danube, lui donne une grande importance, en même temps qu'elle en fait un séjour très-agréable. La ville proprement dite est jolie : une cathédrale, trois églises et le palais épiscopal sont ses édifices les plus remarquables. Les femmes ont la

réputation d'être les plus belles de l'ancienne Bavière. On y compte 11,000 habitants. Les châteaux de plaisance de *Rabengut*, de *Lowenhof* et de *Freudenheim*, sont situés dans ses environs. Près du faubourg appelé *Ilzstadt*, sur le penchant du Mariabühlberg, est bâtie une chapelle célèbre, qui est visitée tous les ans par de nombreux pèlerins.

Sur une éminence, au pied de laquelle coule le Danube, on aperçoit l'ancienne *Castra-Augustina* des Romains, aujourd'hui *Straubing*, ville de 8,000 habitants. Jadis elle ne résonnait que du bruit des armes, que l'on y forgeait pour asservir les Germains; aujourd'hui ses paisibles habitants ne sont occupés que de la fabrication de la poterie. Toutefois, comme pour rappeler sa destination primitive, elle a une fonderie de canons et un arsenal.

*Ingolstadt*, dans le cercle de la *Régén*, sur la rive droite du Danube, passait pour imprenable jusqu'en 1800, où elle fut prise et démantelée par les Français. Les vastes fortifications dont on vient de l'entourer lui ont rendu une partie de son importance. On remarque, dans une de ses églises, le tombeau du fameux comte de Tilly, qui périt dans la guerre de Trente ans, et celui du docteur Eckius, l'antagoniste de Luther. La population de cette ville est de 7,000 habitants.

*Ratisbonne* (*Regensburg*), jadis *Castra Regina*, plus tard, *Augusta Tiberii*, fut longtemps une des villes les plus importantes de l'Allemagne. C'est là que se réunirent les diètes de l'empire germanique jusqu'à sa dissolution en 1806. Elle a soutenu plusieurs sièges mémorables; aujourd'hui elle ne pourrait opposer de résistance sérieuse à l'ennemi. Chef-lieu du cercle de la *Régén*, elle ne possède plus que 26,000 habitants. En 1809, elle eut beaucoup à souffrir de la bataille que se livrèrent pendant cinq jours sous ses murs les Français et les Autrichiens. La plus belle de ses vingt-huit églises est la cathédrale avec le beau monument de Dalberg. Les musées et les bibliothèques

(\*) Malte-Brun, t. V, p. 535.

ques sont dignes d'une ville plus considérable, et le pont sur le Danube est remarquable par ses quinze arches et ses 1091 pieds de longueur. L'ancienne ablaye impériale de Saint-Emmeran sert maintenant de résidence à la maison princière de la Tour-Taxis, qui a fondé et dirige encore les postes de l'Empire. On y voit aussi le monument érigé en 1808 à la mémoire du célèbre Kepler, mort dans cette ville.

Non loin de Ratisbonne, le roi Louis achève la construction du Pantheon germanique, de son *Walhalla*, qu'on aperçoit à l'extrémité du cap de *Hauf*, avec son marbre de Salzbourg et son architecture dorique. Le fronton, tourné vers la capitale de la Bavière, représente l'Allemagne délivrée des armées de Napoléon. Les statues colossales des victoires se dresseront aux avenues du temple, les bustes des grands hommes en peupleront l'intérieur.

A douze lieues au nord de la ville est située *Amberg*, sur la Vils. C'est une jolie petite ville, dont la population de 8,000 habitants s'adonne à l'industrie; elle est favorisée par son cours d'eau, navigable pour les petits bâtiments qui descendent vers le Danube. *Amberg* est entourée de murailles flanquées de soixante-dix tours.

Dans une vallée étroite et riante se trouve la petite ville d'*Eichstædt*, baignée par l'*Altmühl*, et où réside la famille du prince Eugène Beauharnais. On y remarque le château et la cathédrale, avec le tombeau du saint martyr *Wilibald*.

*Bayreuth*, chef-lieu du cercle du *Haut-Mein*, est située au milieu d'une vallée formée par les ramifications du *Fichtelgebirge*, sur la rive du *Mein-Rouge* (\*). Ses rues larges, régulières, bien bâties, son vieux château de *Sophienbourg*, annoncent une ancienne résidence princière. *Bayreuth* était, en effet, le séjour des margraves de *Braunembourg*. Elle a 15,000 habitants.

*Bamberg*, sur la *Rednitz*, est une ville industrielle, commerçante et bien

bâtie. Son ci-devant palais épiscopal du *Petersberg* est de la plus grande beauté; sa cathédrale renferme le tombeau de l'empereur *Henri II* et de son épouse *Cunégonde*, et une image colossale en bronze du dernier prince évêque. Sur la belle place de *Maximilien* s'élève la statue de ce roi. Enfin le voyageur français visitera avec intérêt la croix qui marque l'endroit où expira, le 1<sup>er</sup> juin 1815, notre maréchal *Berthier*.

*Anspach*, chef-lieu du cercle du *Rezat*, peuplée de 18,000 habitants, est agréablement bâtie au confluent du *Holzbach* et du *Rezat*; l'industrie y occupe un grand nombre de bras.

*Furth* est une jolie ville de 18,000 habitants, bâtie au confluent de la *Rednitz* et de la *Pegnitz*, et à laquelle peu de villes en Allemagne peuvent être comparées sous le rapport de l'industrie et du commerce.

*Erlangen*, sur la *Regnitz*, n'est pas moins célèbre par son université protestante que par l'activité de ses nombreuses fabriques. Elle possède environ 12,000 âmes.

Un chemin de fer a rapproché *Erlangen* de *Nuremberg*, cet ornement de la *Franconie*. « Dès que vous êtes entré dans les murs de *Nuremberg*, l'histoire du passé vous enveloppe; cette ville a résisté au temps, qui n'a pu parvenir à lui déchirer encore sa robe des jours antiques. Nous reconnaissons bien *Nuremberg*, qui, au treizième siècle, de compagnie avec *Augsbourg* et *Ulm*, commerçait avec *Venise*, que *Rodolphe de Habsbourg* déclarait ville impériale, où *Charles IV* promulgait la *Bulle d'or*; cité du moyen âge, qui s'épanouit radieuse sous la bénédiction de la réforme, qui rajeunit le christianisme avec des enseignements nouveaux, qui l'exprime par le pinceau d'*Albrecht Dürer*, le ciseau de *Kraft* et le génie de *Fischer* élevant en bronze le tombeau de saint *Sebald*. A *Nuremberg* seulement, l'esprit germanique apparaît tout entier. Ici rien de grec ou d'italien, tout est allemand: vous êtes face à face avec les rivaux et les contemporains de *Ra-*

(\*) Le *Mein* est formé par la réunion du *Mein-Blanc* et du *Mein-Rouge*.

phaël et de Michel-Ange, et il devient sensible qu'au seizième siècle, l'art, l'art moderne, frappait, à sa gloire, dans la même époque, deux types différents, en Italie et en Allemagne, à Rome et à Nuremberg (\*).

Divisée par la Pegnitz en deux parties, la ville est enfermée dans un mur ceint d'un fossé et flanqué de tours. L'ancien château (Reichs-Feste), qui la commande, servait de résidence aux empereurs (\*\*). Son hôtel de ville mérite d'être cité comme un des plus beaux de l'Allemagne. L'église de Saint-Laurent est un superbe monument gothique; celle de Saint-Sebald présente, entre autres ornements admirables, de magnifiques vitraux. Enfin le moyen âge revêt non-seulement dans ces édifices antiques, dans ces rues étroites et tortueuses, mais encore dans les mœurs des habitants et dans l'aménagement de leurs maisons. Quoique la population, qui s'élevait à 90,000 âmes, soit réduite à 40,000, Nuremberg conserve encore un rang éminent par son active industrie et son commerce étendu. Elle a vu naître le célèbre peintre Albrecht Dürer, Pierre Hall, inventeur de l'horlogerie, Jean Lobsinger, inventeur des fusils à vent, etc.

*Nordlingen*, entourée de fossés, de remparts et de tours, rappelle le souvenir de plusieurs victoires signalées, et surtout le nom de notre Turenne. Sa population est de 6,000 âmes.

Sur les deux rives du Mein, s'étend la ville de *Wurtzbourg*, ci-devant capitale d'un évêché souverain, puis d'un grand-duché sous l'empire français, et maintenant chef-lieu du *cercle du Bas-Mein*. Sans prétendre au renom d'une belle ville, elle possède cependant quelques édifices remarquables. Au milieu de son château fort, le Marienberg, bâti sur un rocher élevé, on voit une construction antique, qu'on suppose avoir fait partie d'un temple de la déesse Freya, la Vénus du Nord. Son château royal, sa cathédrale, son église de Haug, bâtie

sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, méritent d'être cités. Son université est une des plus anciennes de l'Allemagne; et la faculté de médecine jouit d'une très-grande renommée, ainsi que plusieurs autres de ses établissements scientifiques et littéraires. Les montagnes qui l'entourent produisent les vins fameux de Stein et de Leiste, et ses campagnes sont admirables. Wurtzbourg renferme 24,000 habitants.

*Kitzingen*, dans les environs de Wurtzbourg, a des bains minéraux qui commencent à être assez fréquentés.

L'industrielle *Aschaffembourg*, avec un château et un port franc, est l'entrepôt de toutes les marchandises qui descendent le Mein, et des bois de construction qu'on tire de la forêt de Spessart.

*Neustadt*, sur la Saale, est une très-petite ville que recommandent sa position délicieuse et le voisinage des ruines du Saizbourg, palais bâti et habité par Charlemagne.

Après Munich et Nuremberg, *Augsbourg*, chef-lieu du cercle du Haut-Danube, est la plus importante cité du royaume. Bâtie au confluent du Lech et de la Wertach, dans une plaine vaste et fertile, elle compte une population de 34,000 âmes. Ses rues sont généralement étroites; mais de nombreux édifices la décorent. Les plus remarquables sont : l'hôtel de ville, réputé le plus beau de l'Allemagne, avec sa fameuse salle d'or; le Pfalz, ou palais de l'évêché, célèbre par sa salle où la confession d'Augsbourg fut présentée à Charles-Quint en 1530; enfin, la cathédrale, bâtiment imposant, malgré son irrégularité. Augsbourg est renommé pour son industrie. Les affaires de banque et le commerce de transit, de commission et de librairie, y sont très-étendus et très-actifs. Enfin son arsenal est le plus important dépôt d'armes de tout le royaume.

Sur la rive droite du Danube, est bâti *Neubourg*, ville de 7,000 habitants, qui ne se recommande que par ses souvenirs historiques. Elle possède

(\*) *Au delà du Rhin*, t. I, p. 58.

(\*\*) On en a fait un magasin.

le tombeau de la Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, tué en 1800, sur la route de Neubourg à Donauwerth. C'est dans ses murs que Louis le Sévère fit décapiter Marie de Brabant, son épouse. C'est dans ses environs, à Hochstädt, que les Impériaux furent défait, en 1703, par les Bava-rois et les Français; c'est sur le même champ de bataille que les vaincus prirent leur revanche l'année suivante.

*Memmingen*, sur l'Arh, était anciennement une ville impériale.

Sur les bords du lac de Constance s'élève une petite ville fortifiée, *Lindau*, jadis aussi libre et impériale; ses constructions faites en partie sur pilotis, et couvrant trois îles et leurs intervalles; l'importance de son commerce d'expédition, et son port, *Maximilien*, qui peut contenir trois cents bateaux, lui ont valu le surnom de *petite Venise*. Du haut de son château, ancien couvent de femmes, dont l'abbesse était princesse de l'Empire, on jouit d'une vue ravissante.

Dans le cercle du Rhin, nous rencontrons *Kaiserslautern*, ancienne résidence de Frédéric Barberousse, dont le château a été transformé en prison; *Landau*, place fédérale sur le Queich, avec ses fortifications, chefs-d'œuvre de Vauban.

Non loin d'*Anweiler* sont les ruines de plusieurs châteaux, et, entre autres, de celui de *Trifels*, dans lequel fut renfermé Richard Cœur de Lion; dans le voisinage d'*Otterberg*, fière d'une belle église, on voit le *Donnersberg* ou *Mont-Tonnerre*, aussi intéressant pour l'archéologue que pour le minéralogiste, et sur le plateau duquel on reconnaît les restes d'un camp romain, de 12,315 pieds de circuit. *Deux-Ponts* (*Zweibrücken*), cité de 7,000 âmes, était autrefois la résidence des ducs palatins de ce nom. *Pirmasenz* est une ville également déclinée, et dont la population s'élève encore à 5,000 habitants. Le chef-lieu du cercle est *Spire* (*Augusta Nemeturum*, *Speier*), qui n'a plus d'autre importance que celle de ses souvenirs historiques et de ses antiquités. C'é-

tait le quartier d'hiver de César, la résidence des Mérovingiens, des Carlovingiens et des empereurs saxons. Elle offre encore, comme témoignage de son ancienne splendeur, une salle des antiques, un hôtel de ville d'une noble architecture, une cathédrale nouvellement restaurée par le roi de Bavière, et où reposent les cendres de huit empereurs et de trois impératrices; quinze églises catholiques et deux temples protestants. Sa population est réduite à 8,000 habitants. La Bavière rhénane n'est pas soumise à la même organisation que les autres provinces du royaume. On y a conservé, sauf quelques modifications, celle que le gouvernement français y avait établie.

#### HISTOIRE ANCIENNE DU PEUPLE BAVAROIS ET DE LA BAVIÈRE.

L'assertion fabuleuse d'Arnpech, d'Aventin, et d'autres anciens annalistes, qui faisaient remonter l'origine du peuple bavarois à Bojur, fils de l'Hercule des Allemands, prouve du moins que cette origine, comme celle de beaucoup d'autres nations, se perd dans la nuit des temps. Les premières notions certaines que l'histoire nous ait transmises sur les ancêtres des Bavarois, ne remontent pas au delà du sixième siècle avant J. C. Le peuple celte des Boïens occupait, à cette époque, la contrée renfermée entre les Sudètes ou Riesengebirge, l'Erzgebirge et le Böhmerwald, et qui fut, d'après eux, appelée Boioheim, Bœheim, d'où l'on a fait Bohême.

Réunis aux Gaulois, sous le commandement de Bellovèse, ils pénétrèrent en Italie, où ils fondèrent Lodi, Pavie, et d'autres villes. Ils combattirent ensuite sous les ordres du brenn gaulois qui s'empara de Rome (390 ans av. J. C.). Mais bientôt, refoulés par les Romains, ils allèrent s'établir auprès des Taurisques, entre le Danube et le Sau. Ils y furent massacrés par les Daces (42 ans av. J. C.), d'où le nom de désert des Boïens donné aux environs du Neusiedlersée. Il paraît que Ségovèse, frère de Bellovèse, avait aussi emmené des hordes considéra-

bles, et s'était fixé dans les forêts hercyniennes. Une autre tribu du même peuple, les Tolistoboïens, quitta sa patrie, 248 ans avant J. C., et se joignit aux Gaulois qui, sous les ordres d'un autre brenn, envahirent la Macédoine, s'emparèrent de Byzance, et ne s'arrêtèrent qu'en Bithynie, où ils fondèrent le royaume gallo-grec ou Galatie, réduit en province romaine, 25 ans avant J. C.

Jules-César rencontra les Boïens dans le sud de l'Allemagne. Sur la prière des Éduens, il accorda à 32,000 d'entre eux, qui avaient abandonné leur patrie et suivi les Helvétiens, la permission de s'établir dans la Franche-Comté (58 ans av. J. C.). Selon Tacite, les Boïens qui étaient restés dans la Bohême, en ayant été chassés par les Marcomans, peu d'années avant J. C., leurs débris se réfugièrent dans les contrées, alors à peu près désertes, qui forment la Bavière actuelle, et qui étaient connues des Romains, du temps d'Auguste, sous le nom de Vindélicie et de Norique. Conquis par les gendres de l'empereur, Drusus et Tibérius, ces pays devinrent des provinces romaines, et les gouverneurs (*præsides*) s'efforcèrent de les mettre à l'abri des invasions des peuples germaniques restés indépendants. On y envoya des colonies, on y bâtit des villes, on les entoura de fossés et de murailles. Les plus importantes furent Augsbourg (*Augusta Fidelecorum*), à l'embouchure du *Vindo* (Wertach), dans le *Licus* (Lech) (\*), et Ratisbonne (*Regina Castra*). Des routes militaires furent tracées depuis Vérone jusqu'au Danube, depuis la Pannonie jusqu'au Rhin. On établit des camps; ceux de Passau, de Fuessen, de Kongen, de Straubing, etc., sont cités dans les auteurs anciens (*Castra Batava, ad Fauces, Castra Quintiana, Serviodurum*, etc.) L'empereur Adrien fit tracer, depuis la rive du Danube jusqu'au Necker, par Altmühl, Gunzenhausen et Dinkelsbreck, une ligne de

défense consistant en un mur défendu par un fossé ou en palissades gardées par des châteaux forts. Ces mesures de prudence n'empêchèrent ni la guerre des Marcomans (162-180), ni l'irruption des Goths et des Allemands (225), ni la marche des Huns (325), et celle des Visigoths, conduits par Alaric (401). Mais l'invasion la plus fatale à ces contrées fut celle des Huns, sous Attila (450). Ce débordement de barbares détruisit pour toujours la domination romaine sur les bords du Danube.

Vers la fin du cinquième siècle, les Boïariens, issus des restes des Boï, des Hérules, des Rugiens, des Alains, des Suèves, et d'autres peuples teutoniques (\*), formèrent une confédération semblable à celle des Francs et des Marcomans. On croit qu'ils passèrent, avec la Rhétie et la Pannonie, sous le joug des Ostrogoths, et que Vitigès les céda aux Francs vers 536. D'après d'autres écrivains, cette soumission aux Francs fut une résolution volontaire prise par un peuple libre. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, les Bavaïens reconnurent la suzeraineté des rois d'Austrasie, tout en conservant leurs ducs héréditaires de la race d'Agilulfe.

#### LA BAVIÈRE SOUS LES AGILOLFIENNS.

(554-788).

Agilulfe, dont le nom et les hauts faits étaient, disent d'anciennes chroniques, célèbres dans l'univers avant l'entrée de Pharamond dans les Gaules, ayant épousé la fille de Clovis, avait obtenu que ses descendants conserveraient la souveraineté en Bavière. En

(\*) *Splendidissima Rhetia provinciae colonia*, dit Tacite.

(\*) Des auteurs modernes nient le mélange des Celtes Boïens avec les Germains, en se fondant sur cette considération que la langue bavaroise, bien qu'elle soit un dialecte particulier de la langue allemande, ne renferme rien qui trahisse une origine celtique, et paraît entièrement teutonique. Cette opinion, qui n'est pas démontrée, a fourni à quelques-uns de ces écrivains l'occasion de repousser avec indignation une communauté d'origine avec les Français.

ne prenant l'histoire du pays, sous cette illustre famille, qu'à partir d'une époque où se dissipent un peu la confusion et l'obscurité qui en couvrent les commencements, on trouve ainsi établie la suite des ducs agilolfingiens :

|                                             |                  |
|---------------------------------------------|------------------|
| 1. Garibald.....                            | 554—595          |
| 2. Thassilo I <sup>er</sup> .....           | 595—609          |
| 3. Garibald II.....                         | 609—640 environ. |
| 4. Théo d <sup>o</sup> .....                | 640—680 environ. |
| 5. Théo d <sup>o</sup> II.....              | 680—717          |
| 6. Théodolind<br>Théodolbert } en commun .. | 717—729          |
| Grimoald                                    |                  |
| 7. Huibert.....                             | 729—735          |
| 8. Odilo.....                               | 735—748          |
| 9. Thassilo II.....                         | 748—788          |

La plupart de ces ducs résidèrent à Ratisbonne. A part quelques expéditions contre les Avars et les Slaves, ils vécurent en bonne intelligence avec leurs voisins, et surtout avec les Francs et les Lombards. Les liens qui existaient entre ce dernier peuple et les Bavares furent resserrés encore par l'union de son roi Autharis avec la fille de Garibald, la célèbre Théodolinde.

Sous Garibald II, les Bavares recurent, par ordre de Dagobert, roi des Francs, une loi écrite (*lex Bajuvariorum*), dont nous mentionnerons les principales dispositions. Le prince régnant est de la famille des Agilolfingiens. Une offense faite à un des membres de cette famille emporte une peine quadruple de celle qui est encourue pour une offense envers une autre personne. Puis sont désignées cinq familles nobles, celles des *Huosi*, des *Drozza*, des *Fagana*, des *Hachelinga*, et des *Anniona*; pour une offense à un membre de ces familles, l'amende est double de l'amende ordinaire. Ensuite vient la classification des *hommes libres*, des *affranchis* et des *esclaves*. L'homme libre, le propriétaire et le défenseur d'une terre, jouissaient de la plus grande considération. Les deux dernières classes étaient peu estimées. L'homme libre devait s'armer à ses frais et combattre pour la défense du pays; il avait voix délibérative dans les assemblées où s'agitaient les intérêts publics et dans les jugements. Le duc présidait ces assemblées et le tribunal suprême. Les

autres affaires, les revenus des troupes, et tout ce qui avait rapport à l'intérêt national était décidé par le comité de canton ou d'arrondissement (*gau*) dans des réunions publiques qui se renouvelaient tous les quinze jours. Les hommes libres du canton étaient soumis aux décisions de ce conseil. Un centenaire réglait les affaires moins importantes. Les dispositions du code étaient fort simples; la perte de la liberté et les amendes composaient presque toute la pénalité. Les punitions corporelles n'étaient infligées qu'aux esclaves. Les femmes et les prêtres étaient l'objet d'une protection spéciale. Toute offense contre leurs personnes était punie comme un sacrilège.

L'événement le plus important de cette époque fut le rétablissement et la propagation de la religion chrétienne en Bavière, par les prédications de Boniface, que Grégoire III avait chargé de cette mission. Le christianisme y avait déjà été prêché sous la domination des Romains. Mais les incursions dévastatrices des barbares, les établissements successifs de peuples différents, en avaient altéré la pureté là où elles ne l'avaient pas détruit. Dans le cours du septième siècle, saint Rupert, saint Amand d'Utrecht et saint Emmeran avaient travaillé à la conversion du pays, et vers le commencement du huitième, les papes avaient fait de grands efforts pour l'introduire entièrement dans la communion chrétienne. Mais cette gloire était réservée à Boniface. En y arrivant, il y trouva peu de chrétiens réels, un assez grand nombre de chrétiens idolâtres, et beaucoup de manichéens et de païens. L'illustre apôtre, secondé par Odilon, expulsa les manichéens, réforma le clergé, convertit les populations, et divisa le pays en quatre diocèses, dont il établit les sièges à Passau, à Ratisbonne, à Freisingen et à Salzbourg. Il donna ces quatre sièges à quatre hommes d'une foi éprouvée, nommés Vivilon, Gobiwolt, Erimburt et Jean. Après avoir ainsi recouvré en partie l'ancienne ligne de la civilisation du côté du Danube, il tint un concile sur les bords de ce

fleuve, et s'y présenta au nom de l'autorité apostolique. Il fonda aussi plusieurs églises, qui n'étaient alors que des établissements agricoles ou scientifiques.

Tandis que les rois francs de la race des Mérovingiens remettaient une partie du pouvoir royal entre les mains de leurs maires, qui finirent par les en dépouiller tout à fait, les Agilolfingiens, leurs parents et leurs alliés, jouirent d'une assez grande indépendance, et tentèrent même de s'affranchir entièrement de la suzeraineté des Francs. Odilon avait épousé Chliltrud, fille de Charles Martel, pour se ménager un appui. Pepin et Carloman n'en déclarèrent pas moins la guerre à leur beau-frère, que Grifphon excitait contre eux (743). Odilon fut battu deux fois, et obligé de céder une partie du pays situé sur la rive gauche du Lech et du Danube, et de se soumettre de nouveau aux rois francs. Son fils, Thassilo II, élevé, comme otage sans doute, à la cour de Pepin, fit, avec le prince Charles, qui devint Charlemagne, ses premières armes dans la guerre contre les Lombards, prêta son serment de vasselage à Compiègne, en 767, et parvint, en 763, à retourner en Bavière. Il prit aussitôt les rênes du gouvernement dans l'assemblée nationale convoquée à Ascheim (\*), forma une alliance avec les Lombards, et se déclara indépendant.

Aussi longtemps que vécut Pepin, Thassilo ne fut point troublé dans la possession de la Bavière. Charlemagne, après son avènement (778), ne l'inquiéta pas davantage, jusqu'à ce qu'il eût réduit à l'obéissance les fils de son frère Carloman, Didier, roi des Lombards, et Arighis, duc de Bénévent. Thassilo, qui avait épousé Luitpurge, fille de Didier, sœur de l'épouse répu-

diée de Charlemagne, et belle-sœur d'Arighis, céda bientôt aux sollicitations de cette femme, et brava ouvertement les armes des Francs.

Il dut à l'intercession du pape de rentrer en grâce après son refus de comparaître à la diète de Worms en 787. Mais l'année suivante, on eut la certitude qu'il entretenait des intelligences avec les Avars, et qu'il les avait engagés à envahir les provinces limitrophes de l'empire. Thassilo, ignorant probablement que ces menées avaient été découvertes, parut à la diète d'Ingelheim. Mais il y fut accusé de félonie, et condamné à mort. Suivant l'usage, sa peine fut commuée. Charles le fit enfermer dans le monastère de Jumièges (788). Son fils aîné, Théodon, qui avait été livré en otage à Charles avant le complot de son père, dut néanmoins porter son sort; il fut jeté dans le cloître de Saint-Maximin de Trèves. Théodebert, son autre fils, se vit de même contraint de prendre le froc. Enfin, des deux filles qui restaient de cette illustre famille, l'une mourut à l'abbaye de Chelles, l'autre à Notre-Dame de Soissons. Six ans après, Thassilo fut de nouveau appelé à comparaître devant une diète, et contraint de renoncer expressément, pour lui et sa famille, au duché de Bavière. Le roi eut même l'hypocrisie de faire confirmer par le concile de Francfort le pardon qu'il avait daigné accorder à la vieillesse du duc, afin que Thassilo pût être désormais assuré de la miséricorde divine.

LA BAVIÈRE SOUS LES CARLOVINGIENS  
JUSQU'AU TRAITÉ DE VELDUN.

(788-843).

|                              |         |
|------------------------------|---------|
| CHARLEMAGNE.....             | 768—805 |
| CHARLES ET PEPIN.....        | 805—811 |
| BRUNARD.....                 | 811—817 |
| LOUIS II, LE GERMANIQUE..... | 817—843 |

La Bavière, incorporée au vaste empire des Francs, fut administrée comme les autres provinces. Charles y passa l'hiver pour en presser l'organisation nouvelle, et pour recevoir à la diète de Ratisbonne les serments et les otages de la nation. Un gouver-

(\*) Ces sortes de diètes se renouvelèrent à Dingolfing, en 772, et à Neuching, en 774 et 777. Des évêques, des abbés, des comtes et les hommes libres du pays y assistaient. Les résolutions prises dans ces réunions relativement à la religion ou à la politique furent nommées *Decreta Thassilonis*.

neur, Gérold, comte de Souabe, et beau-frère de Charlemagne, remplaça les anciens ducs dont la dignité fut supprimée, et des margraves furent placés aux frontières avec des pouvoirs étendus. Des dotations considérables, prises sur les possessions des Agilolfingiens, furent faites aux évêques et aux convents, et particulièrement à l'évêché de Salzbourg, élevé au rang d'archevêché en 798.

La même assemblée de Ratisbonne promulgua un grand nombre de lois pour régler les intérêts spirituels et temporels des Bavaois. La puissance des évêques fut accrue considérablement, parce qu'on joignait à leur dignité celle de *missi dominici*, et qu'ils furent chargés, en conséquence, de surveiller l'administration des provinces dont ils étaient les gouverneurs spirituels.

Un soin non moins important retint le monarque sur les bords du Danube. Peu de jours après la déposition du dernier des Agilolfingiens, les Avars fidèles à son alliance s'étaient montrés sur les limites de la nouvelle province. Après un premier échec et des négociations inutiles, ils recommencèrent leurs hostilités, et en 791, trois armées marchèrent contre eux. Mais la famine et la peste forcèrent bientôt les Francs à la retraite. Une seconde expédition fut résolue en 796, et conduite avec un rapide succès par le duc de Frioul, le roi d'Italie, Pepin et les comtes de Bavière, plus intéressés que les autres vassaux à la défense de la frontière orientale. Après la soumission de ces redoutables voisins, en 799, les limites de la Bavière furent reculées jusqu'au Raab, en Hongrie, et le territoire nouveau fit partie de la Marche orientale (Autriche). Ainsi la Bavière comprenait, à la fin du huitième siècle, le Tyrol, le pays de Salzbourg, la majeure partie de l'Autriche, le palatinat supérieur, Neubourg, Eichstädt, Auspach, Baireuth, Bamberg, Nuremberg, Freisingen, Ratisbonne, Passau, et les districts de Weissembourg, Nordlingen et Dunkelsbuhl. L'autorité spirituelle

fut partagée entre les évêques de Salzbourg et de Passau. Lors du partage que Charlemagne fit de ses États, en 805, Charles, son fils aîné, eut dans son lot la Bavière septentrionale (Nordgau), où se trouvait Ingolstadt. Mais ce prince ne régna pas longtemps: il mourut en 811, sans laisser de postérité. Pepin reçut, avec son royaume d'Italie, une partie de l'Allemagne et la plus grande portion de la Bavière. Son ministre fut le célèbre et sage Adélard, abbé de Corbie et cousin de l'empereur. Après la mort de Pepin, en 811, son fils naturel, Bernard, fut confirmé, à l'assemblée générale d'Aix-la-Chapelle, dans toutes ses possessions. Mais lorsque le grand dominateur eut fermé les yeux (814), Louis le Débonnaire reprit la Bavière et la donna, après l'avoir érigée en royaume, à son fils Louis II, encore enfant. Bernard, indigné des spoliations dont il était victime, conspira contre la vie et la puissance de son oncle. Mais, abandonné par son armée, le coupable, qui était venu à Châlon-sur-Saône se jeter aux pieds de l'empereur, fut condamné à avoir les yeux crevés. Il mourut en 818, trois jours après cette cruelle opération, et Louis II régna tranquillement sur la Bavière pendant l'espace de sept ans. Lorsque, plus tard, l'empereur voulut former à son fils du second lit, Charles, surnommé le Chauve, un royaume particulier pris sur la portion des trois aînés, Louis II, avec ses frères, entra dans une ligue parricide; puis, après la mort de l'empereur, il fit alliance avec Charles contre Lothaire, qui le réduisit d'abord à la seule Bavière. Enfin, après la sanglante bataille de Fontenai, des négociations s'ouvrirent, et un traité fut conclu entre les trois frères, à Verdun, en 843. Par ce traité, Louis fut mis en possession de toutes les provinces d'Allemagne jusqu'aux bords du Rhin, avec les villes et les districts de Mayence, Worms et Spire, qui furent ajoutés à son lot, *pour qu'il ne manquât pas de vignes*.



LA BAVIÈRE SOUS LES CARLOVINGIENS DEPUIS  
LE TRAITÉ DE VERDUN JUSQU'À L'EXTINC-  
TION DE CETTE RACE.

(843-911).

|                      |         |
|----------------------|---------|
| LOUIS II.....        | 843—876 |
| CARLOMAN.....        | 876—880 |
| LOUIS III.....       | 880—882 |
| CHARLES LE GROS..... | 882—887 |
| ARNULPH.....         | 887—899 |
| LOUIS L'ENFANT.....  | 899—911 |

Tous ces princes épuisèrent leurs forces à combattre successivement les Northmans, les Slaves du nord de l'Allemagne, les Bohêmes, les Moraves et les Hongrois. Leur négligence à veiller à l'entretien des armées, leur facilité à laisser s'agrandir le pouvoir des comtes palatins établis à la place des gouverneurs, et leur trop grande libéralité envers les évêques et les églises, qu'ils avaient affranchis de toutes les charges publiques, ruinèrent leur autorité. Le territoire de la Bavière ne s'agrandit, durant cette période, que du comté de Babenberg (Bamberg), qui fut séquestré. Louis II, surnommé le Germanique, soumit les Moraves en 846, et leur donna un chef nommé Rastiz; mais celui-ci se révolta plusieurs fois, et eut même d'abord quelques succès par la trahison de Carloman, fils aîné du Germanique. Carloman voulait se rendre indépendant: au lieu de combattre Rastiz, il s'allia avec lui, et prit toute la partie de la Bavière située sur la rive droite de l'Inn (861). Cependant Louis réprima son fils, passa le Danube, et reçut le serment de la nation morave. Ces engagements furent encore rompus par Zwentibald, neveu de Rastiz, qui massacra une armée bavaroise confiée à son commandement, et vint même assiéger dans Munich l'héritier présomptif de la Bavière. Le roi courut aussitôt au secours de Carloman, et traita avec les chefs slaves.

Dans le partage qui eut lieu après sa mort, en 876, Carloman obtint le royaume de Bavière, auquel appartenaient alors les Marches orientales ou autrichiennes, la Carinthie, la Styrie, la suzeraineté de la Bohême et celle de la Moravie. Ratisbonne devint sa ca-

pitale. Il mourut à Ettingen en 880, ne laissant qu'un fils naturel, Arnulph, qu'il avait nommé duc de Carinthie.

Louis III, son frère, lui succéda dans le royaume de Bavière, auquel il joignait encore la Saxe et une grande portion de la Lorraine. En 881 et 882 il combattit les Northmans de l'Escaut; mais la défaite qu'ils lui firent essuyer à Ebersdorf lui causa une douleur dont il mourut le 20 janvier 882.

L'empereur Charles le Gros réunit alors entre ses mains le vaste héritage de ses frères; mais ce fardeau était au-dessus de ses forces. Les vassaux germains, indignés de ses lâchetés et de ses imprudences politiques, le déposèrent à Tribur, en 887, pour donner la couronne de Germanie au fils naturel de Carloman, Arnulph, que l'empereur avait chargé du gouvernement de la Bavière. Sous le règne de ce prince énergique et ambitieux, sans cesse occupé à combattre les Moraves et les Northmans ou à conquérir la couronne impériale, un Luitpold, comte dans la Bavière, était devenu duc de ce pays, dont il commandait toutes les forces contre les Moraves. Arnulph étant mort à Ratisbonne en 899, la Germanie, soumise à l'autorité de son fils Louis, âgé de 7 ans, fut de nouveau en proie aux guerres intestines et aux dévastations des ennemis extérieurs. Des hostilités furieuses éclatèrent entre Adalbert, comte de Bamberg, et l'évêque de Wurzburg, et ne se terminèrent que par le supplice du premier, ordonné à la diète de Tribur. En 900 commencèrent les terribles ravages des Hongrois, auxquels Arnulph avait eu l'imprudence de montrer et d'ouvrir le chemin de l'Allemagne, et ce fut sur la Bavière qu'ils se ruèrent d'abord. Malgré les tuteurs de Louis l'Enfant, qui menacèrent de la peine des trahises quiconque ne répondrait pas à l'héritier, une première armée fut battue près d'Augsbourg, sur les bords du Lech, et la province entière éprouva de cruelles souffrances. En 907, ils y pénétrèrent encore, et le duc Luitpold trouva la mort dans une bataille désastreuse li-

vrée au même endroit où ils avaient vaincu six ans auparavant. En 910, nouvelle incursion, nouvelle victoire sur les confins de la Bavière et de la Franconie. Dans ces circonstances, Louis l'Enfant mourut (911), laissant le démembrement féodal suivre son cours dans toute la monarchie germanique.

LA BAVIÈRE SOUS LE DUC ARNULPH ET SES FILS.

(911-938)

Lorsque après l'extinction de la race carlovingienne en Germanie, les Fraucis du Rhin, les Saxons et les Thuringiens élurent le comte Conrad de Fritzlar, comme roi des Romains, les Bavarois refusèrent de se soumettre à son autorité et ne voulurent reconnaître que le duc Arnulph, fils et successeur du duc Luitpold. Arnulph joignait à un esprit très-cultivé une force de corps surprenante. Déjà célèbre par ses exploits contre les Hongrois, et parent des anciens rois, il s'efforça de justifier sa haute réputation et la confiance de ses nouveaux sujets. En 913 il repoussa les Hongrois qui reclamaient un tribut auquel le dernier des Carlovingiens s'était soumis. Enflé de ce succès et soutenu par Berthold et Erkanger, administrateurs de la Souabe, le duc de Bavière affecta une entière indépendance, prit le nom de roi, et s'arrogea certains droits régaliens, tels que celui de nommer aux évêchés de ses États. Conrad cita les trois orgueilleux seigneurs à la diète d'Altheim (916). Berthold et Erkanger furent décapités, et Arnulph, obstiné dans sa résistance, vit bientôt le roi de Germanie faire une irruption en Bavière. Battu dans un combat décisif, il se retira devant son antagoniste, et le vainqueur des Hongrois fut réduit à chercher un asile chez ses anciens ennemis. Dans son désespoir, il les excita à se venger et les ramena en Allemagne. Lui-même se mit à leur tête en 919, pour livrer près d'Augsbourg une sanglante bataille à Conrad, qui reçut dans la mêlée une blessure et en mourut quelque temps après (917). Arnulph reprit aus-

sitôt Ratisbonne, s'attendant à être attaqué par le nouveau roi des Romains, Henri I<sup>er</sup>, et bien résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En effet, Henri parut devant cette ville à la tête d'une armée (920) ; mais il fut repoussé, et entama des négociations. Comme son unique désir était de rattacher la Bavière à l'Allemagne, et qu'Arnulph était un ennemi difficile à réduire, on en vint facilement à un arrangement. Arnulph et ses descendants devaient rester ducs de Bavière, en reconnaissant la suzeraineté de l'Empereur. « Non-seulement, disait Henri « dans le traité, je vous laisse en possession du domaine de Bavière et de « tout le Norique, mais je consens « encore que les évêques, les prêtres, les moines et tous les ecclésiastiques de vos États vous soient soumis, et que vous soyez le maître de « conférer les biens et les dignités de « l'Eglise à qui bon vous semblera, « pourvu que vous abdiquiez le vain « nom de roi. Je vous abandonne tout « le reste. Que demanderez-vous davantage? que pouvez-vous désirer de « plus (\*)? » Arnulph, content de ces conditions, déposa les armes et continua de gouverner ses provinces avec une autorité absolue, plus jaloux d'une puissance effective que d'un titre qui n'eût rien ajouté à son pouvoir. Ainsi ce fut à titre de vassal qu'il prit part à la guerre de Henri l'Oiseleur contre la Bohême, en 930, et qu'il assista au couronnement de l'empereur Otton I<sup>er</sup>, où il remplit les fonctions de grand maréchal. Cependant il agit comme prince indépendant dans son expédition d'Italie (934), où il nomma des évêques, convoqua des synodes et fit frapper monnaie. Vaincu près de Véronne et contraint de retourner en Bavière, il y termina sa glorieuse carrière en 937. Ses fils, Eberhard, Arnulph et Hermann lui succédèrent ; mais comme ils refusèrent de demander l'investiture à l'Empereur, celui-ci leur déclara la guerre, et, pour les punir de leur énergique résistance, il les

(\*) Aventin

frappa de déchéance. La Bavière fut privée de tous ses privilèges et donnée en fief au frère d'Arnulph, Berchtold, margrave de Wintschgau.

LA BAVIÈRE, PROVINCE ALLEMANDE SOUS DES DUCS DE DIFFÉRENTES MAISONS, VAMBAUX DE L'EMPEREUR.

DUCS DE BAVIÈRE.

|                                                                                                                                                                 |           |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| BERTHOLD, Bava-rois.....                                                                                                                                        | 939—948   |
| HENRI 1 <sup>er</sup> , frère de l'Empereur, Saxon.                                                                                                             | 948—955   |
| HENRI II, frère du précédent, déposé.....                                                                                                                       | 955—976   |
| OTTO DE SOBARA.....                                                                                                                                             | 976—982   |
| HENRI III, fils de Berchtold, abdiqua.....                                                                                                                      | 982—985   |
| HENRI II, rappelé.....                                                                                                                                          | 985—993   |
| HENRI IV, fils du précédent (Empereur depuis, sous le nom de Henri II).....                                                                                     | 993—1004  |
| HENRI V, du Luxembourg, déposé.....                                                                                                                             | 1004—1008 |
| HENRI IV.....                                                                                                                                                   | 1008—1017 |
| HENRI V, réintégré.....                                                                                                                                         | 1017—1024 |
| HENRI VI, fils du roi, et plus tard empereur (Henri III).....                                                                                                   | 1024—1042 |
| HENRI VII, du Luxembourg.....                                                                                                                                   | 1042—1047 |
| CONRAD 1 <sup>er</sup> , comte de Zutphen, depuis 1049 jusqu'à son abdication.....                                                                              | 1053      |
| HENRI VIII, fils de l'Empereur (plus tard roi, Henri IV).....                                                                                                   | 1053—1055 |
| CONRAD II, frère du précédent, enfant, mort en.....                                                                                                             | 1055      |
| ALONIS, veuve de l'Empereur Henri III et mère de Henri IV, abdiqua.....                                                                                         | 1061      |
| OTTO II, de Nordheim, en Saxe, déposé.....                                                                                                                      | 1070      |
| WOLF 1 <sup>er</sup> (Guelfe) de Souabe, déposé. Gouverneurs du roi des Romains, jusqu'en.....                                                                  | 1077      |
| WOLF 1 <sup>er</sup> , duc pour la deuxième fois jusqu'en.....                                                                                                  | 1096      |
| WOLF II.....                                                                                                                                                    | 1101      |
| HENRI III ou le Noir, frère du précédent, abdiqua.....                                                                                                          | 1101—1106 |
| HENRI I ou le Superbe, fils du précédent, déposé.....                                                                                                           | 1106      |
| LEONACH, margrave de la Bavière orientale.....                                                                                                                  | 1139      |
| HENRI II, ou Jasomir Gotti, frère du précédent, cède en 1156 le duché de Bavière, mais reçoit en fief le margraviat de la Bavière orientale érigé en duché..... | 1139—1141 |
| HENRI III, ou le Lion, fils de Henri X, déposé en.....                                                                                                          | 1141—1156 |
| OTTO DE WITTELSPACH, comte palatin de Bavière.....                                                                                                              | 1179      |
| LOUIS 1 <sup>er</sup> , ou de Kelheim, fils du précédent.....                                                                                                   | 1183—1184 |
| OTTO L'ILLUSTRE.....                                                                                                                                            | 1184—1185 |

Comme les ducs n'étaient que de hauts fonctionnaires de l'Empire, qui, jusqu'à la fin de cette période, furent nommés et destitués assez arbitrairement, les Bava-rois se virent obligés de prendre continuellement part aux guerres entreprises ou soutenues par les rois des Romains. Ainsi, nous les

voyons combattre-tour à tour les Hongrois et les Sarrasins, paraître en armes, tantôt en Italie, tantôt en Saxe, pour combattre des vassaux rebelles à l'autorité impériale. Le duché de Bavière perdit de son importance politique par la distraction de la Carinthie, de la Franconie orientale et de l'Autriche, qui furent érigés en duchés, puis par la création de l'évêché de Bamberg. Mais l'autorité de l'Empereur n'en fut pas augmentée, parce que le pouvoir des évêques et des comtes prenait de jour en jour plus d'extension. Les comtes, qui n'étaient primitivement que des fonctionnaires amovibles et les chefs de leurs cantons (*gau*), rendirent leur dignité héréditaire et réunirent souvent plusieurs comtés, soit par des alliances, soit par l'investiture féodale ou par d'autres moyens. Ainsi s'élevèrent de puissantes familles, telles que celles d'Andechs, d'Abensberg, de Vohbourg, de Bogen, d'Ortenbourg, de Leuchtenberg, de Lengenfeld, de Sulzbach, de Hirschberg, de Graisbach, de Wasserbourg, etc. Mais les Guelfes et les Wittelsbach étaient bien supérieurs en puissance à toutes les autres familles de la Bavière. La dignité de comte palatin était même attachée, pour ainsi dire, à cette dernière maison, qui exerçait l'autorité en l'absence du duc nommé par l'Empereur. Elle remontait à un Arnulph, second fils d'Arnulph le héros bava-rois du dixième siècle, et que sa révolte contre Otton avait réduit à la seigneurie de Scheyren. Les descendants de celui-ci portèrent le nom de comtes de Scheyren, et ensuite ceux de Kelheim ou de Wittelsbach, empruntés à des châteaux qu'ils possédaient. Nous verrons cette illustre famille rentrer, en 1180, dans la possession du duché où elle règne encore aujourd'hui sous le titre royal.

Des maux de toute espèce affligèrent pendant plusieurs siècles la Bavière, qui ne souffrit pas moins par sa désorganisation intérieure que par l'arbitraire des Empereurs et les guerres des croisades. Anciennement les hommes libres, c'est-à-dire, les pro-

priétaires, étaient appelés à délibérer sur les affaires publiques ; à l'époque où nous sommes parvenus, ce droit appartenait aux évêques et aux comtes, qui mettaient d'autant plus d'empressement à l'exercer, qu'ils avaient à défendre leurs propres intérêts. Mais, sous le règne de Henri IV, lorsque la lutte entre le sacerdoce et l'Empire déchira l'Allemagne, et que la Souabe et la Saxe se firent déclarées ouvertement pour le saint-siège, l'autorité impériale acheva de décroître en Bavière : on vit les évêques et les comtes guerroyer les uns contre les autres, et les plus forts écraser les plus faibles. N'ayant aucune protection à attendre du roi des Romains ni des institutions de l'Empire, les hommes libres n'eurent d'autre ressource que de rechercher l'appui de quelque suzerain puissant, ou de se rendre tributaires, et même serfs de l'Eglise. Dans ces temps de désordre, il arrivait souvent que les évêques et les couvents étaient obligés de prendre à leur solde, pour se défendre, un intendant, qui était toujours un guerrier renommé. Ainsi, les violences, l'oppression, les jalousies ont ruiné en Allemagne les institutions et les règlements de l'Empire, et ont enf. nté cet isolement des intérêts que nous voyons y dominer encore.

Ce fut dans ces circonstances que Henri le Lion fut déclaré déchu de son duché de Bavière (1179)(\*), et que le comte palatin de Bavière, Otton de Wittelsbach, ami éprouvé de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, et descendant des anciens ducs, en fut investi en 1180.

#### LES WITTELSBACH.

LA BAVIÈRE, DUCHÉ HÉRÉDITAIRE, DEPUIS L'AVÈNEMENT D'OTTON L'ANCIEN JUSQU'AU PREMIER PARTAGE.

(1180-1255).

Otton, surnommé l'*Ancien*, reçut la dignité ducal pour la transmettre à ses descendants, qui ne pouvaient en être dépouillés que pour des crimes. Mais cette distinction lui avait été plutôt accordée pour son mérite person-

nel que pour sa puissance, car il n'avait d'autres possessions patrimoniales que ses comtés héréditaires de Kehlheim, de Wartenberg et de Scheyern, auxquels il ajouta quelques terres allodiales, achetées à la mort de son parent, le comte de Dackau (1182). Son règne fut glorieux, quoique le duché n'eût pas conservé toute l'étendue qu'il avait sous Henri le Lion. L'Empereur déclara la capitale Ratisbonne ville impériale, se réserva les terres domaniales des Welf, et soumit à sa puissance immédiate les évêchés situés dans l'enceinte du pays, les margraviats de Styrie et d'Istrie, et les possessions des comtes d'Andechs, qui embrassaient Inspruck, Méran et en général une grande partie du Tyrol et de l'Istrie. Telle fut l'origine des ducs de Méran, ou de Méranie. Otton mourut à Constance, l'an 1183.

Son fils unique, Louis I<sup>er</sup> de Kehlheim, agrandit considérablement ses possessions. Ce prince acquit en 1185 les comtes de Riedembourg, de Lenzenfeld et de Stephaning ; en 1208, il hérita d'un comte de Wittelsbach, son cousin, et la même année l'empereur Otton IV, cherchant à gagner l'amitié du duc de Bavière, signa en sa faveur, à Francfort, un diplôme par lequel il renonçait à toutes ses prétentions sur les anciens domaines des Welf, lui cédait la seigneurie de Mœringén, et reconnaissait expressément le duché comme héréditaire. Deux ans après, Louis devint propriétaire du margraviat de Kain et du comté de Vohlbouurg. La ville de Reichenhall se soumit volontairement à lui en 1219, et en 1224, il prit possession des biens des comtes de Kirchberg et d'Eckmühl, dont les familles venaient de s'éteindre. En 1228, il fut investi des fiefs de Bauberg, situés dans les environs de Ratisbonne. Mais la plus importante de ses acquisitions fut celle du palatinat du Rhin, dont il fut investi par l'empereur Frédéric II, en 1245. Il n'en prit toutefois possession qu'en 1227 après la mort du comte palatin Henri Guelfe, dont la fille unique avait épousé le fils du Bavaurois. Louis I<sup>er</sup>

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. I, p. 303 et suiv.

partit en 1217 pour la croisade avec le roi de Hongrie, le duc d'Autriche et plusieurs autres princes; mais la fin de cette expédition fut malheureuse. Chargé en 1225 par l'Empereur de la tutelle de son fils Henri, roi des Romains, il s'acquitta sagement de cette mission. Frédéric eut néanmoins dans la suite qu'il avait contribué à la rébellion de ce jeune prince. Le 15 novembre 1231, Louis périt sur le pont de Kelheim de la main d'un meurtrier inconnu. On prétendit que cet homme était un émissaire du terrible Vieux de la Montagne, avec qui Frédéric avait fait alliance. D'autres attribuèrent ce crime au roi Henri, révolté contre son père.

Le fils de Louis, Otton II, l'Illustre, qui régnait dans le Palatinat depuis 1227, réunit ce pays à la Bavière. Il ajouta encore à l'héritage de son père la succession des comtes de Fallev, dont la famille s'était éteinte en 1240. En 1242, mourut son frère, Albert IV, comte de Bogen, qui lui laissa ses grands domaines et le margraviat de Ratisbonne. En 1247, il acquit le comté de Wasserbourg, qu'avait possédé son oncle. L'année suivante, les comtes d'Andechs et de Diessen, de la maison de Méranie, étant morts sans postérité, leurs comtés, ainsi que Wolfratshausen, Scheerding, Teoly et Weilheim, lui revinrent, conformément au droit féodal. Il acquit bientôt après, de la même manière, Velbourg et Kamenz; Floss et Larchstein lui furent donnés en 1251, pour un prêt d'argent. Ces accroissements de territoire avaient quadruplé les revenus des ducs; leur puissance et leur autorité avaient tellement augmenté, par la réunion des fonctions de juges à tous leurs autres privilèges, qu'on pouvait les regarder comme les seuls seigneurs et propriétaires en Bavière. Les Empereurs n'y exerçaient plus qu'une autorité nominale et purement honorifique. Les décrets de Frédéric II, publiés en 1220 et en 1232, pour régler les privilèges des princes temporels et spirituels, reconnaissent aux Wittelsbach les droits de ducs régnants, qu'ils exerçaient déjà

depuis longtemps. C'est ainsi que les seigneurs de Wittelsbach fondèrent leur autorité avant qu'elle fût reconnue par l'Empire, et préparèrent à leurs descendants le trône qu'ils occupent encore aujourd'hui. Le duché de Bavière était regardé comme la propriété héréditaire d'une famille, et non comme une partie de l'Empire. Aussi deux ans après la mort du duc Otton l'Illustre, ses fils Louis II le Sévère, et Henri, se partagèrent-ils ses possessions (1255); ce qui donna lieu à la distinction admise depuis par les historiens, entre la *haute* et la *basse Bavière*. Louis, auquel échut le premier de ces deux lots, eut, avec Munich, presque tout le territoire du canton septentrional (Nordgau) et le palatinat du Rhin. Ce palatinat donnait à son possesseur le premier rang parmi les princes séculiers de l'Empire, avec une voix électoral; mais le pays auquel tant d'avantages étaient attachés, n'avait qu'une très-petite étendue, et ne comprenait pas alors la totalité de ce qu'on appelait jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, Palatinat électoral. Il était formé des seuls grands bailliages de Heidelberg, Lindenfels, Bacharach, Alzey et Neustadt-sous-Hardt. Henri eut le margraviat de Ratisbonne, avec Burghausen, Landshut, Straubing et Kani.

HISTOIRE DE LA BASSE BAVIÈRE JUSQU'À L'EXTINCTION DE CETTE BRANCHE DES WITTELSBACH.

(1255-1340).

HENRI 1<sup>er</sup>, mort en 1290.

|                                      |                                   |                        |
|--------------------------------------|-----------------------------------|------------------------|
| OTTON, roi de Hongrie, mort en 1311. | LOUIS, mort en 1297.              | ÉTIENNE, mort en 1311. |
| HENRI III ou le cadet, mort en 1333. | HENRI II ou l'aîné, mort en 1339. | OTTO, mort en 1335.    |
|                                      | JEAN, mort en 1340.               |                        |

Cette histoire n'offre qu'un tableau de guerres et de discordes. Otakar, roi de Bohême, qui devint duc d'Autriche, après la mort de Frédéric, dernier rejeton de la maison de Babenberg, réclama la restitution des comtés de Scheerding et de Neubourg sur l'Inn.

Il soutint ses prétentions par une armée avec laquelle il envahit la Bavière, en 1258. Le danger était pressant; une intime union entre les deux frères pouvait seule sauver la Bavière. Ils réunirent leurs forces et défirent les Bohèmes à Muhlendorf. Otokar prit la fuite et demanda la paix. Henri entra ensuite en contestation avec son frère Louis, au sujet de l'électorat. Le nouvel Empereur, Rodolphe de Habsbourg, termina leur différend. Henri se lia ensuite étroitement avec l'Empereur et l'aida contre le roi de Bohême. Puis, changeant de politique, il fit alliance avec le prince qu'il venait de combattre. L'Empereur voulait venger cette injure; Louis et Otton, fils de Henri, parvinrent avec peine à désarmer sa colère. Quand le sort de la guerre eut décidé entre Otokar et l'Empereur, les ducs de Bavière élevèrent des prétentions sur le duché d'Autriche et de Carinthie, demeuré vacant par la mort du roi de Bohême. L'Empereur, sans tenir compte de leurs prétentions, en donna l'investiture à ses fils. L'ainé, le duc Albert, qui parvint plus tard à l'empire, ne tarda pas à déclarer la guerre aux princes bavares, et l'évêque de Salzbourg suivit son exemple. Les possessions de ce dernier étaient enclavées entre l'Autriche et la Bavière; il ne pouvait manquer de succomber; en effet, le prince Henri saccagea ses États. Enfin, l'accord se rétablit entre eux par la médiation de l'évêque de Passau.

En 1259, Henri avait acheté de l'héritière des comtes palatins d'Ortenbourg, toutes ses possessions en Bavière. Il laissa en mourant (1290) son pays à ses trois fils Otton, Louis et Étienne, qui, en 1297, déclarèrent la guerre à la ville de Ratisbonne, parce que leurs délégués avant voulu y lever un impôt sur les juifs, avaient été maltraités. L'évêque Conrad négocia la paix entre les deux partis. Après la mort d'André, le duc Otton fut appelé, par une faction, au trône de Hongrie (\*). Il tenait ses droits de sa mère Elisa-

beth, princesse de ce pays. Son couronnement eut lieu à Stuhl-Weissenbourg, en 1305. Mais deux ans après, dans un voyage qu'il entreprit en Transylvanie, il fut arrêté et jeté en prison, par ordre de Ladislas. Après un an de captivité, il réussit à s'échapper et revint dans sa patrie, sans pouvoir espérer la moindre chance de ressaisir, pour le moment, sa couronne. Sur ces entrefaites, Albert d'Autriche, qui n'avait pas oublié ses griefs contre la Hongrie, jugea le moment favorable pour attaquer Otton. Il envahit la basse Bavière, et y commit d'épouvantables excès. Heureusement pour le pays, ce prince expira sous les coups d'un assassin. Scheerding et Neubourg retombèrent alors entre les mains des ducs Otton et Étienne. Frédéric, fils d'Albert, accourut trop tard au secours de ces villes; toutefois, les ducs n'auraient pu résister aux forces considérables qu'il amenait, si les paysans de la Bavière ne s'étaient levés en masse pour chasser leurs implacables ennemis. Un traité de paix, signé à Passau, en 1311, mit fin à ces hostilités, qui n'avaient eu d'autre résultat que de ruiner le pays.

Jusque-là, le duc Otton n'avait point renoncé à la couronne de Hongrie. Il s'appretait au contraire à appuyer ses prétentions par les armes. Mais il avait besoin d'argent, et afin de s'en procurer, il imagina un moyen extraordinaire. Le 15 juin 1311, il publia une loi fondamentale, connue sous le nom de *charte ottonienne* (Ottonianische Handfeste), par laquelle il vendit à tous les seigneurs ecclésiastiques et laïques (\*) la juridiction civile et la basse juridiction criminelle, qu'ils exerceraient dorénavant d'une manière indépendante du duc. Pour cette concession, les paysans devaient payer, chacun, la huitième partie de toute sa fortune, et les propriétaires le montant du revenu annuel de leurs terres.

(\*) Le nombre de ces familles était de 70. Il n'en existe plus que 7, savoir : celles d'Ortenbourg, Cloßen, Frattenbourg, Frauenhofen, Leubelling, Seyboldsdorf et Weichs.

(\*) Voyez HÖRMANN, p. 47.

L'exécution de cette charte rencontra, comme on peut le penser, de grandes difficultés de la part des seigneurs et des paysans, et Otton mourut en 1312 sans avoir pu l'exécuter. Après lui, la basse Bavière fut gouvernée par trois enfants : par Henri, son fils, et par Henri et Otton, fils d'Étienne, décédé en 1311 (Louis était mort sans postérité en 1296). D'après le testament d'Otton, la tutelle des trois mineurs avait été confiée aux bourgeois de Straubing et de Landshut, ainsi qu'à Louis, duc de la haute Bavière, et nommé Empereur en 1314. Cette disposition irrita la noblesse. Elle se ligua avec le duc Frédéric d'Autriche, qui envahit la basse Bavière avec des troupes nombreuses. Mais Louis et les bourgeois de Munich, de Moosbourg, de Straubing et de Landshut veillaient sur les jeunes princes. A la première nouvelle de l'invasion, ils coururent aux armes; on en vint aux mains à Gamelsdorf, le 9 novembre 1313, et les Autrichiens furent taillés en pièces.

Sous la minorité du fils d'Otton et des fils d'Étienne, la charte ottonienne fut exécutée en tant que les seigneurs se mirent en possession des droits qu'elle leur accordait, tout en se dispensant du paiement qu'elle leur avait imposé. Cette charte a été jusqu'à ces derniers temps la base des droits des seigneurs dans toute la Bavière. Car, bien que donnée originairement pour la Bavière inférieure, elle fut étendue par la suite à tout le pays.

Les princes, devenus majeurs, prirent les rênes du gouvernement. Le désaccord qui se mit bientôt entre eux pouvait avoir des suites funestes. Pour prévenir une guerre civile, ils se partagèrent les Etats de leur père. Henri, fils d'Otton, reçut Deggendorf; Otton, Burghausen; et Henri, l'aîné, Landshut. Ce dernier fut le seul qui laissa un héritier (1330). Ce fils, nommé Jean, mourut lui-même jeune en 1340; ainsi s'éteignit cette famille, issue du frère de Louis II le Sévère. Elle avait régné quatre-vingt-cinq ans sur la basse Bavière, et en avait accru

le territoire de la ville de Rothball, des comtés de Kraybourg et Marquardstein, et de plusieurs autres acquisitions.

HISTOIRE DE LA HAUTE BAVIÈRE ET DU PALATINAT DU RHIN, JUSQU'AU TRAITÉ DE PAVIE.

(1255-1329).

LOUIS LE SÉVÈRE, mort en 1296

|                         |                            |                                        |                                               |
|-------------------------|----------------------------|----------------------------------------|-----------------------------------------------|
| RODOLPHE, mort en 1319. |                            |                                        | LOUIS, Empereur, dit le Bavarois, m. en 1314. |
| ADOLPHE, mort en 1327.  | RODOLPHE II, mort en 1353. | ALBERT I <sup>er</sup> , mort en 1390. |                                               |

ROBERTUS.

Louis, un des princes les plus sages dont la Bavière ait conservé le souvenir, a reçu le surnom de *Sévère* parce qu'il fit décapiter sa première femme, Marie de Brabant. Avant de partir pour ses possessions du Rhin, où il devait séjourner quelque temps, il confia sa jeune et belle épouse à la garde du commandant du château de Mangoldstein, près de Donauwerth, et lui donna pour compagne sa propre sœur, Elisabeth, reine de Jérusalem et veuve de Conrad. Puis il partit, accompagné de son plus fidèle ami, de son plus brave serviteur, Henri de Hirschau. Son absence se prolongeant au delà du terme qu'il avait fixé, Marie lui écrivit pour hâter son retour. En même temps elle adressait au compagnon de son mari une lettre conçue en termes obscurs, et dans laquelle elle l'assurait de son éternelle reconnaissance s'il lui ramenait son époux. La maladresse du messager fit tomber entre les mains du prince la lettre destinée à son ami; il crut y découvrir la preuve d'une infidélité : la rage et la jalousie entrèrent dans son cœur. Le messager paya d'abord de sa vie sa fatale méprise; puis, retournant sur-le-champ à Mangoldstein, Louis tua le châtelain qui venait à sa rencontre, sans lui donner le temps de se défendre. Élika, dame d'honneur de la duchesse, eut le même sort. Quatre autres dames furent jetées par les fenêtres; enfin, la belle Marie elle-même mourut par la main du bourreau, malgré ses

protestations d'innocence. A peine cette atroce vengeance fut-elle assouvie, que le malheureux Louis apprit qu'il s'était trompé. Alors ses crimes lui apparurent dans toute leur horreur, et l'on dit que la douleur fit blanchir ses cheveux en une seule nuit. Il reçut ensuite l'absolution du pape, et fonda, pour l'acquit de sa conscience, le couvent des chartreux de Furstenfeld sur l'Ammer. Sa conduite noble et généreuse envers ses deux autres épouses fut, du reste, une preuve encore plus réelle de son repentir.

Les grandes qualités de Louis lui acquirent la confiance de l'Allemagne, au point qu'on le choisissait pour arbitre dans toutes les affaires importantes. Ainsi, dans la diète qui fut assemblée en 1272 pour choisir un nouvel Empereur, les électeurs déclarèrent qu'ils s'en rapportaient au duc de Bavière. Ce fut sur sa proposition que Rodolphe de Habsbourg fut placé sur le trône, et ce prince ne se montra pas ingrat envers Louis. Depuis longtemps il régnaît des contestations entre les deux fils d'Otton l'Illustre, au sujet du partage de leurs États. La mort de l'infortuné Conradin de Hohenstaufen changea ces nésintelligences en hostilités ouvertes. Le jeune prince avait engagé plusieurs de ses domaines à Louis le Sévère, son oncle et son tuteur; il lui avait remis avant son départ pour l'Italie un diplôme, par lequel il l'instituait son héritier pour le cas où il mourrait sans enfants. Louis s'empara donc de Donauwerth, d'Amberg, des districts sur le Lech et des possessions de Conradin dans le Nordgau. Mais Henri forma bientôt des prétentions à une partie de ces terres, parce que leur valeur surpassant de beaucoup les sommes avancées, elles devaient être envisagées comme appartenant à la succession sur laquelle il avait tant de droits que son frère. Il dévasta par une guerre obstinée le territoire de Louis, jusqu'à ce qu'en 1276, cédant aux représentations fréquentes de l'Empereur, il signa un traité de paix, dont les arbitres furent l'évêque de Ratisbonne et le bourgrave

de Nuremberg. Après cette réconciliation, Louis joignit ses armes à celles du roi des Romains, contre Otokar, roi de Bohême, qu'ils poursuivirent vivement, et fut ensuite le principal négociateur de la paix.

Quoiqu'il eût choisi Heidelberg pour sa résidence, depuis que Donauwerth avait été le théâtre de son imprudente cruauté, et quoiqu'il préférât le séjour du Palatinat, il ne laissa pas de veiller à l'administration de la haute Bavière, dont Munich devint la capitale. Louis agrandit son territoire de la plupart des domaines des comtes d'Ortenbourg et des landgraves de Leuchtenberg, et devint ainsi maître de la majeure partie de la province appelée par la suite Haut-Palatinat.

Son fils, Rodolphe, lui succéda (1294). Le frère de ce prince, Louis, encore mineur, vivait à Neubourg, auprès de sa mère, la duchesse Mathilde, qui était sœur d'Albert d'Autriche et fille de Rodolphe de Habsbourg. Malgré ces liens naturels qui devaient l'attacher à l'Autriche, Rodolphe embrassa la cause d'Adolphe de Nassau contre son oncle Albert. La guerre ayant éclaté, Mathilde prit parti pour son frère et demanda la régence pour Louis, malgré sa minorité. Rodolphe en fut tellement irrité, qu'il fit décapiter Conrad Ottinger, conseiller de sa mère. Les deux frères ne pouvaient rester unis; la querelle continua d'autant plus vivement, que Rodolphe soutenait contre Louis un principe déjà soutenu par Louis le Sévère contre leur oncle Henri, celui de l'indivisibilité de la dignité électorale. Il fallut en venir au partage de la haute Bavière (1310). Rodolphe reçut le palatinat du Rhin, Munich, avec le pays situé sur la rive droite de l'Iser, et quelques parcelles sur la rive gauche; Louis eut Ingolstadt, avec les bailliages baignés par le Lech. On ne disposa que plus tard des pays au nord du Danube, et il paraît qu'ils échurent à l'aîné. Le Palatinat devint peu après le sujet d'une nouvelle guerre de trois ans. Enfin, on convint que la dignité électorale resterait à Rodolphe et passerait à Louis, s'il survivait à son



frère; puis toujours à l'aîné parmi les descendants de l'un et de l'autre, c'est-à-dire aux fils de Rodolphe, puisque Louis n'en avait pas encore.

Cette réconciliation n'empêcha pas Rodolphe de se placer dans les rangs des adversaires les plus acharnés de Louis, lorsque ce dernier fut élu Empereur, et de lui susciter de grands embarras. Cependant, en 1317, affaibli de corps et d'esprit par une maladie de langueur, il abandonna le gouvernement à son frère, pour le garder jusqu'à l'arrangement définitif de sa querelle avec son compétiteur à l'Empire. Il se retira à Vienne où il vécut ignoré, et mourut en 1319.

Nous n'avons point à raconter ici les événements de la guerre de dix ans qui divisa Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, ni ceux de la longue lutte engagée avec les papes d'Avignon, ni la conduite de Louis en Italie, où il plaça sur sa tête la couronne de l'Empire (\*). Tous ces faits appartiennent à l'histoire générale de l'Allemagne. Voici ceux qui rentrent dans l'histoire de Bavière : Louis, à son retour de Rome, se réconcilia avec les deux fils survivants et le petit-fils de son frère, Rodolphe II, Robert I<sup>er</sup> et Robert II, qui, dépouillés injustement de leur patrimoine, ne possédaient pour vivre que la fortune maternelle, et avaient longtemps obsédé leur oncle de sollicitations inutiles. Ce fut le 3 août 1329, à Pavie, qu'il conclut avec eux le fameux pacte de famille, par lequel il leur céda le Palatinat inférieur et supérieur, ne se réservant que la haute Bavière. Il fut stipulé, en outre, que les droits de l'électorat seraient exercés alternativement par les princes des deux lignes, en commençant par la ligne palatine en sa qualité d'aînée, et l'on régla définitivement le droit de succession, pour le cas où la ligne masculine s'éteindrait dans l'une ou l'autre des deux branches (\*\*).

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, I, II, p. 19 et suiv.

(\*\*) Ce fut en vertu de ce traité de Pavie que Maximilien-Joseph réunit, en 1799, tous les États de la maison de Wittelsbach.

LA HAUTE BAVIÈRE (JOINTE A LA BASSE BAVIÈRE EN 1340), DEPUIS LE TRAITÉ DE PAVIE JUSQU'AU SECOND PARTAGE.

(1329-1349).

Louis, accablé de soucis sur le trône impérial, trouva quelques consolations dans les acquisitions importantes qu'il put faire pour sa maison. La seconde ligne des Wittelsbach, celle de la basse Bavière, s'éteignit, comme nous l'avons vu, à la fin de l'année 1340, et il s'empara aussitôt de toute la succession, malgré l'opposition des ducs d'Autriche, Frédéric et Léopold, malgré les prétentions plus légitimes encore de la ligne palatine. Louis gouverna avec beaucoup de gloire. La Bavière lui dut une foule d'institutions utiles. Il fit publier un code de procédure civile, régla l'administration intérieure, et accorda à Munich une loi municipale. Mais en étendant ses domaines au préjudice de la ligne palatine, il ouvrit la porte aux divisions intestines. Il laissa en mourant (1347) un riche héritage à ses six fils, car il avait fait entrer successivement dans sa maison l'électorat de Brandebourg, le Tyrol, les comtés de Zélande, de Hollande et de Hainaut.

Louis et Étienne étaient issus de son premier mariage avec Béatrix de Pologne. Louis le Romain, Guillaume, Albert et Otton, étaient nés de Marguerite de Hollande, princesse douée d'éminentes qualités, qui employa tous ses efforts à maintenir l'ordre et la paix dans ses États héréditaires. Un traité fut signé, en 1348, avec la ligne aînée, qui renonça à tous ses droits, moyennant une somme de 70,000 florins, de sorte que le pacte de Pavie s'étendit aussi à la basse Bavière.

En 1349, Marguerite fit, entre ses enfants, le partage de la succession, quoique Louis, voulant assurer l'unité de la Bavière, leur eût recommandé de régner en commun, au moins pendant les vingt premières années qui suivraient sa mort. L'aîné, Louis, surnommé l'Ancien ou le Brandebourgeois, parce que son père l'avait investi du Brandebourg, en 1323, eut,

avec ses frères du second lit, Louis le Romain et Otton, la haute Bavière et le Brandebourg; Étienne, surnommé à *l'Agrafe*, l'autre fils du premier lit, reçut, avec Guillaume et Albert, la basse Bavière, ainsi que les provinces néerlandaises de Hollande, de Zélande, de Frise et de Hainaut, que l'impératrice Marguerite avait apportées en dot. Le Tyrol étant une possession personnelle de Louis de Brandebourg, n'entra pas dans le partage.

LA BAVIÈRE DEPUIS LE SECOND JUSQU'AU  
TROISIÈME PARTAGE.

(1349-1392).

Le pays fut encore fractionné plusieurs fois dans les années qui suivirent : Louis l'Ancien donna à son frère, Louis le Romain, en 1351, l'électorat de Brandebourg, et garda pour lui la haute Bavière; Étienne ceda à ses frères, Guillaume et Albert, les provinces néerlandaises et Straubing, avec ses dépendances, se réservant Landshut avec les autres districts de la Bavière.

La bulle d'or, promulguée en 1356, fit perdre aux ducs de Bavière leur voix électorale, qui fut transférée aux comtes palatins, issus de la branche aînée de Wittelsbach, et il en résulta dans la suite des querelles et des contestations nombreuses.

D'après le partage que nous venons de mentionner, le gouvernement des différentes parties du duché de Bavière fut attribué à quatre branches de la maison de Wittelsbach.

#### I. Branche de la haute Bavière.

(1351-1363).

LOUIS DE BRANDEBOURG.

Louis de Brandebourg avait épousé, en 1342, Marguerite, connue sous le nom de Maultasch (*à la grande bouche*), qui lui avait apporté en dot le Tyrol. Il gouverna avec beaucoup de modération; des lois sages maintinrent la tranquillité au dedans, et une réconciliation avec l'Empereur et le pape assurèrent la

paix à l'extérieur. Il n'avait qu'un fils, Mainhard, qui lui succéda en 1361, à l'âge de 19 ans. Ce jeune prince s'attira bientôt la haine des nobles, qui se liguèrent contre lui pour maintenir leurs privilèges, et surtout la charte ottonienne. Le duc Étienne de Landshut, appelé par eux à Munich, s'empressa de prendre la direction des affaires et de garder pour lui seul la haute Bavière. Mainhard se réfugia alors dans le Tyrol, où il termina bientôt ses jours (1363); son décès fit sortir le Tyrol de la maison de Wittelsbach.

#### II. Branche de Brandebourg.

LOUIS LE ROMAIN, IMORT EN..... 1365  
OTTO DE FÉNÉLADRE, IMORT EN..... 1379

(Voyez la Prusse.)

#### III. Branche de Straubing-Hollande.

GUILLAUME I<sup>er</sup> ET ALBERT.

Le duc Guillaume, prince d'un esprit très-cultivé, gouvernait la Hollande en vertu d'un traité passé avec sa mère. Ce prince tomba en démence et mourut (1377). Son frère Albert se chargea ensuite du gouvernement; il résida tantôt en Hollande, tantôt à Straubing. Ses États bavarais, pendant son absence, étaient administrés par des gouverneurs, parmi lesquels on distingue le comte Jean, landgrave de Leuchtenberg.

#### IV. Branche de Landshut dans la basse et haute Bavière.

(1353-1392).

ÉTIENNE I<sup>er</sup>, SURNOMMÉ À L'AGRAFE.

Le partage n'empêcha pas Étienne I<sup>er</sup>, souche de tous les ducs de Bavière futurs, d'être le véritable chef de la maison des Wittelsbach. Ce prince, actif et ambitieux, prit les armes avec Albert, lorsque Frédéric, évêque de Ratisbonne, en violation des traités, eut livré le château de Donaustadt à l'Empereur ou plutôt à la Bohême, en 1355. Des négociations prévirent cependant l'effusion du sang, et empêchèrent l'Empereur d'établir sa domination sur le Danube. Deux ans après,

Ortolphe, archevêque de Salzbourg, ayant pris aussi une attitude hostile vis-à-vis de la Bavière, Étienne s'avança pour le combattre; mais la paix fut rétablie par la médiation des ducs d'Autriche. Ces derniers lui disputèrent plus tard la possession du Tyrol, et il fut obligé de la leur céder après plusieurs années de revers, moyennant une somme d'argent et la réserve de quelques villes du comté. Depuis, ce pays resta à l'Autriche, qui le posséda sans interruption jusqu'à la paix de Presbourg.

ÉTIENNE II, FRÉDÉRIC ET JEAN.

Étienne I<sup>er</sup> mourut en 1375, laissant trois fils, Étienne II, Frédéric et Jean, qui, d'après le vœu paternel, gouvernèrent d'abord conjointement, de manière toutefois que Frédéric, le plus actif des trois, exerça le principal pouvoir. Un des événements remarquables de leur règne, ce sont les ligues formées par les villes impériales, de Souabe, de Franconie et de Bavière, réunies à celles du Rhin et de la Suisse, pour mettre un terme aux brigandages des nobles et aux empiétements des princes. L'Empire germanique ainsi divisé en deux camps ennemis, le moindre incident devait allumer la guerre : Frédéric, duc de Landshut, la fit naître en retenant captif l'évêque de Salzbourg, avec lequel il était en procès, et qui était membre de la confédération des villes. Mais il usa de toute son influence auprès de l'Empereur pour hâter la fin de cette querelle désastreuse. Il y parvint, en faisant conclure, avec l'aide de Wenceslas de Bohême, la paix d'Egra, en 1389.

Le duc Jean, le plus jeune des fils d'Étienne I<sup>er</sup>, s'était jusqu'alors peu occupé du gouvernement; mais, en 1391, il exigea plus de revenu et de pouvoir. De là, des contestations qui se terminèrent par un partage, conclu à Munich, le 25 novembre 1392. Frédéric conserva la basse Bavière, excepté Straubing, et s'engagea à payer à ses frères une rente annuelle. Étienne II et Jean se partagèrent la haute Bavière : le premier eut Ingolstadt, le second

Munich. Mais ce pacte devint la source d'une longue suite de troubles civils. La famille de Wittelsbach comprenait alors la branche de Straubing-Hollande, représentée par Albert qui vivait encore; celle d'Ingolstadt, qui était l'aînée de la ligne Lindovicienne ou de Bavière; puis celles de Landshut et de Munich. Straubing revint à la Bavière après la mort du fils d'Albert, en 1425. La branche aînée de la ligne bavaroise s'éteignit en 1447, et la seconde en 1503. La troisième fleurit encore aujourd'hui.

LA BAVIÈRE DEPUIS LE TROISIÈME PARTAGE  
JUSQU'À LA RENAISSANCE DU DROIT D'AL-  
LEMAGNE. — BRANCHES D'INGOLSTADT, DE  
LANDSHUT ET DE MUNICH.

(1392-1508).

### I. Duché de Bavière-Ingolstadt.

ÉTIENNE II. .... 1392—1413  
Louis le Barbu. .... 1413—1447

Le duc Frédéric de Landshut étant mort en 1393, après avoir étendu les limites de ses États par de nombreuses acquisitions, *Étienne II* et Jean prirent la tutelle de ses deux fils, Jean et Henri, dont le premier mourut dès 1396. Étienne ne cessant de se plaindre du tort qu'il lui avait fait éprouver dans le partage, en lui adjugeant un territoire sans contiguïté, les troubles durèrent pendant tout son règne. Il prétendit aussi gouverner en qualité de doyen dans les États de Munich, appartenant, depuis 1397, aux deux fils de Jean, Ernest et Guillaume, ce qui donna encore lieu à des guerres civiles, source perpétuelle de malheurs pour le pays. Quant à Henri de Landshut, il était à peine majeur qu'il eut des contestations avec son cousin d'Ingolstadt, puis avec les magistrats de sa capitale. Mais la sévérité excessive dont il usa pour comprimer cette rébellion fut une tache dans sa vie; et lui-même sentit si bien le besoin d'expier sa faute, qu'il s'engagea pour neuf ans au service de l'ordre Teutonique.

Étienne II mourut à Ingolstadt en 1413. Son fils *Louis*, surnommé *le Barbu*, était un prince d'un grand caractère; il avait passé dix ans à la

cour de sa sœur, la trop fameuse Isabelle, femme de Charles VI, roi de France. Mêlé aux troubles qui alors agitaient le royaume, il avait été le plus ferme appui de la reine, s'était vu arrêter dans la journée du 4 août 1413, et n'avait dû qu'aux sollicitations du dauphin de ne pas perdre la vie. Lorsqu'il fut revenu en Bavière avec d'immenses trésors, il s'y trouva trop à l'étroit ; et, pour satisfaire son ambition et son besoin d'activité, il saisit toutes les occasions de renouveler d'anciennes prétentions. Il eut des guerres avec l'électeur de Brandebourg ; il en eut avec la noblesse de son pays, avec les princes ses voisins. Bientôt il demanda au concile de Constance que le partage de 1392 fût cassé, et vit sa demande repoussée. De là, une rixe sanglante entre Louis et Henri de Landshut, puis une guerre à mort entre les cousins, dans laquelle l'Empereur Sigismond fut obligé d'intervenir (1422).

Les querelles recommencèrent en 1425, lorsque la branche des Straubing-Hollande s'éteignit par la mort du dernier descendant mâle d'Albert, fils de Louis de Bavière. Elles ne se terminèrent que lorsque l'Empereur eut divisé le duché vacant en quatre parties, dont deux revinrent aux lignes d'Ingolstadt et de Landshut, et les deux autres à celle de Munich. Cette succession donna lieu à des discussions et à des transactions qui ont été reproduites 350 ans plus tard. Le partage se fit en 1429.

C'est vers cette époque que nous trouvons établis en Bavière des états provinciaux (Landstände), composés de prélats, de chevaliers propriétaires d'immeubles, et de députés des villes et des campagnes. Ces états, auxquels on n'attachait du reste encore aucune idée de représentation, étaient nés, à la fin du siècle précédent, de l'impuissance des ducs à pourvoir à tous les besoins de l'État par leurs seuls revenus, et de la nécessité dans laquelle ils se trouvaient d'avoir recours aux propriétaires pour obtenir de nouveaux impôts. Car on considérait encore les contributions

comme des dons volontaires, qu'il n'était pas permis d'imposer par la force. En 1430, les états de Bavière obtinrent la confirmation solennelle de leurs privilèges. Les besoins, qui, au milieu de ces guerres continuelles, allaient toujours croissant, obligeaient les ducs de les convoquer fréquemment. Il en résulta que les états s'habituaient peu à peu à surveiller le gouvernement et à s'attribuer une foule de prérogatives. Lorsque le droit de *dis-sidation* (\*) eut été aboli en 1495, leur autorité devint plus grande encore, et elle subsista, en se modifiant suivant les circonstances, jusqu'en 1808.

Le duc Louis d'Ingolstadt, après avoir eu des différends avec tous ses voisins, fut excommunié, en 1434, par le concile de Bâle, auquel les prélats s'étaient plaints de ce que ce prince logeait dans les couvents son énorme train de chasse venu de France, et leur imposait des charges considérables. Cité ensuite devant l'Empereur, pour répondre à quatre-vingt-trois chefs d'accusation, il fut mis au ban de l'Empire et n'obtint la révocation de l'arrêt qu'en payant une forte somme et en renonçant à la ville de Donauwerth. Enfin, il vit son propre fils se tourner contre lui. Louis avait employé une partie des richesses rapportées de France à assurer le sort d'un bâtard. Cette libéralité excita la jalousie de Louis le Bossu, son héritier légitime, et le porta bientôt à la révolte. Le duc perdit Ingolstadt et plusieurs autres villes, et vint s'enfermer à Neubourg, sur le Danube, où il fut assiégé pendant quatre mois, en 1443. Enfin la ville fut prise d'assaut et Louis le Barbu fait prisonnier. Son fils dénaturé étant mort en 1445, Albert de Brandebourg se présenta aussitôt, s'empara du captif et le conduisit à Anspach, sans que Louis voulût se libérer par une rançon d'une détention illégitime. Mais son ennemi juré, Henri de Landshut, voulut à son tour savourer le plaisir de la vengeance, et le malheureux lui fut livré, en 1446, moyennant la somme

(\*) Le droit de se faire justice soi-même.

de trente mille florins ; Henri garda son prisonnier à Burghausen, où l'infortuné mourut un an après. Louis fut le dernier rejeton de la branche d'Ingolstadt. Sa première épouse, Anne de Bourbon, veuve du comte de Montpensier et fille de Jean, comte de la Marche, lui avait donné Louis le Bossu. La seconde fut également une princesse du sang royal de France, Catherine d'Alençon, fille du duc Pierre II.

## II. Duché de Bavière-Landshut.

|                             |           |
|-----------------------------|-----------|
| FÉDÉRIC.....                | 1392—1393 |
| (Voyez Bavière-Ingolstadt). |           |
| HENRI le Riche.....         | 1393—1450 |
| LOUIS le Riche.....         | 1450—1479 |
| GEORGES le Riche.....       | 1479—1503 |

Après la mort de Louis le Barbu, le duc *Henri de Landshut* s'empara de toutes les possessions d'Ingolstadt, sans avoir égard aux droits de la branche de Munich. La mort le frappa en 1450. On vantait son économie et la fermeté avec laquelle il sut maintenir la tranquillité dans ses États. Il laissa à son fils *Louis* un trésor considérable. Ce prince, surnommé, pour ce motif, *le Riche*, se montra généreux et sage, et sut gagner l'amour de ses sujets, le respect et la confiance de ses voisins. En 1451, il fit alliance avec l'électeur palatin, Frédéric le Victorieux. Soutenu par ce prince et par le roi de Bohême, il fut en état de résister à l'empereur Frédéric III et à Albert, bourgrave de Nuremberg et de Brandebourg, dont il s'était attiré l'inimitié par l'occupation violente de la ville de Donauwerth (1458). L'armée impériale fut battue à Giengen, en 1462. Après ce succès, le roi de Bohême ménagea un accommodement, et la paix fut signée l'année suivante.

Ne voulant pas que les jeunes Bava-rois fréquentassent l'université de la ville de Prague, devenue le siège de l'hétérodoxie, Louis fonda l'université d'Ingolstadt (1472), en prenant pour modèle celle de Vienne. Quoiqu'il augmentât encore les trésors paternels, il tenait une cour brillante, et les noces qu'il fit célébrer à l'occasion du mariage de son fils George avec une princesse de Pologne, furent remarquables par

la pompe qu'on y déploya. Louis le Riche mourut en 1479. *George* le Riche lui succéda.

## III. Duché de Bavière-Munich.

|                             |           |
|-----------------------------|-----------|
| JEAN 1 <sup>er</sup> .....  | 1392—1397 |
| (Voyez Bavière-Ingolstadt). |           |
| ERNEST.....                 | 1397—1435 |
| (Voyez Bavière-Ingolstadt). |           |
| ALBERT III.....             | 1438—1460 |
| { JEAN II.....              | 1460—1463 |
| { et                        |           |
| { SIGISMOND.....            | 1460—1465 |
| ALBERT IV le Sage.....      | 1465—1508 |

*Albert III* le Pieux, fils d'Ernest, duc de Munich, qui avait survécu à son frère Guillaume, hérita des vertus et des États de son père (1438). Il eut la modération de refuser la couronne de Bohême, que lui offraient les états, dégoûtés du gouvernement d'un enfant, du jeune Ladislas. Son règne s'écoula dans une paix profonde. Lorsqu'il fut avancé en âge, il remit le gouvernement, d'abord à son épouse, puis à ses fils aînés, *Jean* et *Sigismond*. Il expira en 1460, en recommandant à ces deux princes de n'admettre aucun de leurs trois frères au partage de leur autorité. Le duc Jean II étant mort de la peste en 1463, le troisième fils, *Albert IV*, ne tarda pas à saisir les rênes du gouvernement ; et Sigismond, qui s'était toujours plu beaucoup moins à se mêler d'affaires, qu'à vivre agréablement à Dachau, au milieu de sa basse-cour, de ses artistes et de ses maîtresses, ne lui en sut pas mauvais gré. Albert dut à ses profondes connaissances, à sa prudence et à son éloquence le surnom de *Sage*, que l'histoire lui a confirmé. Les malheurs qui pouvaient résulter d'un partage, lui inspirèrent l'idée de rétablir l'unité du pouvoir. Son frère Sigismond consentit sans peine à signer, en 1467, un acte par lequel, sans formuler une abdication qui eût autorisé le quatrième frère à réclamer sa place, il transmit tout pouvoir à Albert, en se réservant la faculté de le reprendre. Mais le quatrième frère, Christophe le Robuste, ne fut pas dupe de cette disposition et voulut prendre part au gouvernement. Albert sut faire échouer toutes ses machinations. La *ligue du bouc* (*Böcklerbund*), formée par la noblesse dans

l'intérêt du prétendant, fut vaincue et brisée, et Christophe fut retenu pendant vingt mois en captivité à Munich (1472). Après bien des discussions et des sentences arbitrales, qui reculaient d'une époque à l'autre l'entrée du prince dans la communauté du pouvoir, Christophe alla chercher ailleurs un aliment à son activité. Le 15 août 1493, il mourut à Rhodes des fatigues d'un pèlerinage à Jérusalem. Le dernier des cinq frères, Wolfgang, était un prince pacifique et doux. Il s'arrangea facilement avec Albert, et rien ne troubla plus une administration si bien-faisante pour le pays.

Depuis l'an 1479, Landshut était gouverné par le duc George le Riche. Son règne fut marqué par une paix profonde, qui dura jusqu'à sa mort (1503); mais il avait fait, sept ans auparavant, un testament, qui causa de grands malheurs à la Bavière. Contrairement au principe admis dans la maison des Wittelsbach, contrairement à un accord fait par lui avec Albert le Sage, pour la réunion de la basse et la haute Bavière, dans le cas où il mourrait sans postérité mâle, il désigna pour héritiers universels de son opulente succession sa fille chérie Elisabeth et son gendre et neveu Robert, troisième fils de l'électeur palatin Philippe. Le duc de Bavière-Munich et l'empereur Maximilien essayèrent en vain de s'y opposer. George s'allia à la France, à la Bohême et aux évêques d'Eichstædt, de Wurzburg et de Bamberg, chercha à vaincre à force d'argent toutes les difficultés que son plan devait rencontrer, plaça des troupes étrangères dans les châteaux de Landshut, Burghausen et Neubourg, et laissa même quelques villes rendre hommage à son gendre. Après sa mort, le jeune Robert prit en effet le gouvernement, avec sa courageuse épouse, et s'empara des trésors amassés à Burghausen par les trois derniers ducs. Toutes les tentatives de conciliation faites à Augsbourg, par l'empereur Maximilien et les états, échouèrent devant les intérêts opposés des prétendants. La guerre embrasa, en 1504, toutes les parties

de la Bavière, du Palatinat, les bords du Danube et ceux du Rhin. Wolfgang de Bavière-Munich, la Hesse, le Wurtemberg, le Brandebourg, Deux-Ponts, la ligne de Souabe et la ville impériale de Nuremberg prirent le parti d'Albert et de l'empereur. La noblesse de Bohême et quelques petits princes embrassèrent celui de Robert. Cette guerre fut une des plus barbares dont les annales de l'histoire d'Allemagne fassent mention, et présenta un spectacle hideux : des envahissements avec tous leurs excès; les villages assiégés, pris et détruits; les flammes dévorant ce que le fer avait épargné. En peu de mois, la Bavière fut ruinée. Heureusement pour elle, Robert mourut subitement au mois d'août 1504, et son épouse, ainsi que son fils aîné George, ne tardèrent pas à le suivre, de manière qu'il ne resta pour lui succéder que deux fils mineurs, Otton-Henri et Philippe, confiés à la tutelle de Frédéric, frère cadet de Robert. Le tuteur entra en négociation avec l'empereur, et Maximilien, qui, dans tous ces événements, joua un rôle fort équivoque, cherchant toujours à se faire payer son jugement ou sa médiation, prit une première décision au sujet de la Bavière, en 1505, à la diète de Cologne. La branche de Munich devait succéder aux biens de celle de Landshut, en laissant aux fils de Robert un dédommagement pécuniaire et deux districts où se trouvaient les villes de Lauingen, Neubourg, Sulzbach, etc., comprises depuis ce moment sous le nom de *Nouveau-Palatinat*. Maximilien lui-même s'adjugea quelques autres districts. Lorsqu'il prononça un jugement définitif à Constance, en 1507, il garda pour lui Salzbourg et Passau, et quelques baillages d'Autriche. Le margrave de Brandebourg recut Freystadt, le Wurtemberg, Heidenheim, la Hesse, Deux-Ponts et Leiningen, tout ce que Frédéric le Victorieux lui avait enlevé; enfin, la ville de Nuremberg, plusieurs châteaux et baillages. Ingolstadt fut donné au duc Albert IV; les comtes et seigneurs qui avaient pris part à la dernière lutte, eurent des

territoires proportionnés aux services qu'ils avaient rendus

Albert, de concert avec son frère Wolfgang, adopta alors une loi pragmatique, qui réglait, dans sa famille, la succession de mâle en mâle, et par droit de primogéniture, en ligne directe, pour tous les pays de la Bavière. Les enfants puînés devaient être pourvus d'apanages, avec le titre de comtes. Après avoir ainsi réalisé la pensée de toute sa vie, Albert mourut en 1508, laissant la régence à Wolfgang pendant la minorité de son fils aîné, Guillaume IV.

LA BAVIÈRE DEPUIS LA LOI DE PRIMOGÉNITURE JUSQU'AU RÈGNE DE MAXIMILIAN, PREMIER ÉLECTEUR.

1508-1598.

GUILLAUME IV LE CONSTANT.

(1508-1550).

Pendant cette période, les privilèges des états furent limités; d'un autre côté, la noblesse en acquit plusieurs nouveaux, grâce à l'indolence du régent et au délabrement des finances. Le duc Guillaume n'avait que dix-huit ans lorsqu'il prit en main le gouvernement de ses États. Ses frères, Louis et Ernest, devaient entrer dans les ordres monastiques. Mais Louis, âgé de dix-sept ans, était doué d'un caractère ardent et ambitieux, et d'une intelligence bien supérieure à celle de son frère aîné. Il se sentait fait pour le monde, et non pour l'Église. Il s'indigna de n'avoir qu'un titre de comte et des revenus insuffisants; il protesta contre la disposition d'Albert IV. Ses prétentions étaient d'ailleurs encouragées par sa mère, la duchesse Cunégonde, sœur et fille d'Empereur, et par les nobles, qui avaient vu d'un mauvais œil l'établissement du droit d'aînesse. Guillaume, guidé par son conseiller Hiéronyme de Stauff, repoussa les demandes de son frère. L'Empereur, à qui on en appela, donna tort à Louis. Cependant Cunégonde parvint à opérer un rapprochement entre les deux frères. En vertu d'une transaction conclue d'abord pour trois années en 1514, et prolongée de nouveau

après ce terme, ils régnèrent en commun et restèrent unis par une amitié sincère jusqu'à la mort de Louis (1545), qui ne se maria point, pour éviter les dissensions et l'affaiblissement de sa famille. Malgré cette réconciliation, Louis ne put pardonner à Hiéronyme de Stauff la résistance qu'il avait opposée à son élévation. Cet homme d'État avait de nombreux ennemis, qui dissimulèrent tant que la faveur de Guillaume le protégea; mais ils précipitèrent sa chute lorsqu'ils sentirent que les circonstances leur étaient devenues favorables. Il fut emprisonné à Ingolstadt, soumis à la question, et exécuté sur une place publique de cette ville, sept jours après son arrestation.

Une des sœurs du duc, Sabine, avait épousé Ulrich VI de Wurtemberg. Ce prince, fougueux et emporté (\*), et non moins redouté de sa famille que de ses sujets, ne se donnait pas même la peine de cacher les relations criminelles qu'il entretenait avec la fille de Thun de Neubourg, commandant du château, et sa malheureuse épouse n'avait d'autre confidente de ses chagrins que sa mère. Les représentations et les prières de ses beaux-frères, les menaces de l'Empereur, rien ne put modérer les excès d'Ulrich. Enfin, il mit le comble à ses imprudences en attaquant la ville de Reutlingen. Toute la ligue de Souabe prit alors les armes; le duc Guillaume, qui en faisait partie, se mit à la tête des troupes pour venger l'honneur de sa sœur (1520). Le Wurtemberg fut envahi, et le château du prince rasé.

Les doctrines de Luther commençaient alors à se répandre en Allemagne; elles trouvèrent de nombreux partisans dans les villes de Munich, d'Augsbourg. A Oettingen, Wolfgang Russ prêcha contre les pèlerinages; à Freising, Martin Rechenhofer s'éleva contre les indulgences; à Augsbourg, Schilling combattit le culte des images, et ces voix éloquentes furent écoutées avec un égal empressement

(\*) Voyez WURTEMBERG.

dans toutes les classes d'une population à laquelle la dissolution des moines, l'orgueil et le luxe des évêques, avaient depuis longtemps fait ardemment désirer une réforme. La tradition raconte encore aujourd'hui en Bavière que ce fut un noble nommé Freiberger qui recueillit Luther, obligé de fuir, dans son château de Hohenaschau, situé entre le lac Chiemsée et la montagne, et le conduisit de là auprès de l'électeur de Saxe. Au milieu de ces mouvements, Guillaume et son frère restèrent fidèles à la religion de leurs ancêtres. D'abord ils crurent que l'orage ne serait que passager, et ne ferait que balayer quelques abus; mais lorsqu'ils virent qu'il s'étendait sur toute l'Allemagne et qu'il ébranlait l'Empire, ils s'entendirent avec l'archiduc Ferdinand, à Ratisbonne, pour empêcher la circulation des écrits de Luther dans leurs États, conformément à la défense qui avait été faite à la diète de Worms. La doctrine nouvelle ne s'en répandit pas avec moins de rapidité, se glissant silencieusement de ville en ville, de maison en maison, sans que les prêtres et le prince soupçonnassent ses progrès. Le peuple, au lieu de se presser comme autrefois aux pèlerinages, accourut en foule dans les villes libres et impériales, pour recevoir la communion selon le dogme de Luthier; car à Nuremberg, à Ratisbonne, à Augsbourg, à Ulm, la bourgeoisie indépendante s'était rangée ouvertement du côté du réformateur.

Dans le même temps, les paysans de la Souabe, sur les bords du Danube, prirent les armes pour se défendre contre le despotisme des seigneurs, et formèrent la confédération connue sous le nom de *ligue des pauvres gens*. Ces populations souffrantes n'avaient plus, en effet, d'autre ressource que la révolte. Dépouillés pendant la guerre par les lansquenets et les mercenaires, maltraités par leurs seigneurs pendant la paix, n'ayant rien à attendre de la justice des tribunaux de l'Empire, qui était trop nouvellement établie et trop coûteuse, ni de l'Église qui ne recommandait que l'obéissance et les sacri-

fices; n'ayant pas de représentants ni de défenseurs aux états: en un mot, écrasés par tous, ces malheureux ne trouvaient de consolation que dans la nouvelle doctrine, et ce fut en son nom qu'ils se levèrent pour reconquérir leurs droits. Leur exemple fut imité par les paysans des bords du lac de Constance, et par ceux de l'Algau et des bords du Rhin. Ils se bornèrent d'abord à réclamer justice; puis, entraînés à des actes de violence par la résistance qu'on opposait à leurs demandes, ils augmentèrent leurs prétentions, et bientôt leur rage ne connut plus de bornes. Les châteaux des nobles furent livrés aux flammes; les caves et les trésors des couvents furent pillés, les mercenaires massacrés. Toutefois le nombre des paysans bava-rois qui se joignirent aux révoltés fut peu considérable, parce qu'ils avaient moins souffert, et ils opposèrent même de la résistance à ces désordres. D'ailleurs le duc Louis était campé avec une armée sur les bords du Lech pour protéger le pays. Le clergé catholique, effrayé du danger, s'était imposé volontairement les contributions nécessaires à l'entretien des troupes. Un corps de l'armée des paysans, fort de 14,000 hommes, franchit le Lech, près de la montagne; mais ne trouvant aucun appui, il repassa le fleuve. La révolte fut plus grave dans le pays de Salzbourg, où l'archevêque se vit assiégé quatre mois dans son château. Christophe de Dietrichstein, accouru à son secours du fond de la Styrie avec 5,000 hommes, fut repoussé; et le prélat était réduit aux dernières extrémités, lorsque le duc Louis parut devant Salzbourg avec 8,000 Bava-rois. Mais il s'aperçut bientôt qu'il serait dangereux de recourir à la force: il aima mieux négocier, et parvint, en effet, à réconcilier l'archevêque avec la ville et les paysans.

Pendant que la révolte portait ses dévastations dans les plus riches contrées de l'Allemagne, Soliman taillait en pièces l'armée hongroise à Mohatz; ses spahis désolaient les vallées de la Carniole et de la Styrie. Les princes



de l'Empire songèrent alors à s'armer. Les ducs de Bavière convoquèrent les états à Ingolstadt, et demandèrent de nouveaux impôts pour subvenir aux frais de la guerre contre les Turcs. Mais comme l'Autriche seule semblait menacée, les états ne jugèrent pas à propos de faire des sacrifices pour une puissance qui s'était si souvent enrichie des dépouilles de la Bavière.

Guillaume et Louis ne négligèrent rien pour préserver leur peuple des malheurs de la guerre civile et de la guerre extérieure. Il était temps, car déjà les doctrines des novateurs s'étaient répandues dans tout le pays, et les cloîtres devenaient déserts. Les ducs s'efforcèrent de se plaindre à la cour de Rome de l'indifférence avec laquelle les évêques de la Bavière s'opposaient aux progrès du mal. Adrien VI les autorisa, par une bulle de 1522, à réformer eux-mêmes les fondations et les couvents, et leur accorda, de son propre mouvement, le quart du revenu de toutes les églises, même épiscopales, pour l'employer contre les Turcs et les ennemis de la religion. Dès lors ils veillèrent au maintien sévère de la discipline religieuse, et cherchèrent à arrêter par de nombreuses saisies la propagation des livres destinés à enseigner la foi nouvelle. On menaça les hérétiques de la prison et de la mort. Le fameux chancelier Léonard d'Eck, ministre et conseiller de Guillaume, regardé par les catholiques comme le plus redoutable adversaire de Luther, exécutait toutes ces mesures avec une rigueur extrême. Il voulait étouffer jusqu'à la moindre étincelle. On vit alors beaucoup de Bavares qui sacrifièrent leur liberté, leur vie même, plutôt que leur conscience. Ainsi, Wagner, à Munich, périt au milieu des flammes pour avoir persisté dans sa foi (1527). Le même sort frappa Lienhart Kaiser, ami de Luther. Jean Thurmayer lui-même, le célèbre historien de la Bavière, qui a écrit sous le nom d'Aventinus, et qui avait accompagné les ducs Louis et Ernest pendant leurs voyages, ne fut pas à l'abri de la persécution. Il était déjà entre les mains des bourreaux, lorsque

arriva l'ordre de le mettre en liberté.

Ce zèle furieux contre la réforme n'empêcha pas d'abord les ducs de suivre constamment une politique opposée à l'Autriche, même quand il devenait nécessaire de s'allier avec les protestants. Leur système avait pour base un accord fait entre eux dès le 9 septembre 1515, et par lequel ils s'étaient solennellement promis de réunir toutes leurs forces après la mort de l'Empereur pour recouvrer ce que la sentence de Maximilien avait enlevé à la Bavière en 1505; et, en effet, ils ne se départirent pas de leurs principes pendant les vingt premières années de leur règne. De même qu'ils s'étaient opposés à l'élection de Charles-Quint, de même aussi ils disputèrent, en 1526, à l'archiduc Ferdinand son frère, le trône de Bohême, devenu vacant par la mort précoce du roi Louis, puis s'allièrent avec le prétendant Jean de Zapolya. En 1529, Guillaume négocia même avec les électeurs pour se faire nommer roi des Romains. Enfin l'année suivante, les deux ducs s'opposèrent vivement, mais sans succès, à l'élection de Ferdinand. Leur inimitié se montra encore bien plus acharnée, lorsqu'on les vit rechercher l'alliance des confédérés de Smalcalde (1531), dans le but de faire casser l'élection, et recourir même à l'appui de la France et de l'Angleterre. Leur demande fut accueillie avec empressement à Paris; et, au mois de mai 1532, Guillaume du Bellay arriva au château de Scheyern, où une alliance fut signée entre la France, la Bavière, la Saxe et la Hesse (26 mai), avec promesse de la part du ministre français, d'un paiement de 100,000 couronnes au soleil. Ce traité fut renouvelé à Augsbourg en 1534, à l'époque où le landgrave de Hesse travaillait au rétablissement du duc de Wurtemberg (\*). Les ducs bavares affectèrent, il est vrai, la neutralité dans cette dernière querelle; cependant, pour favoriser le landgrave, ils laissèrent se dissoudre la confédération

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 230 et suiv

de Souabe, placée sous la dépendance de l'Empereur. Leur système politique ne changea qu'après que l'affaire du Wurtemberg se fut terminée par la transaction de Cadan qui reconnaissait l'élection de Ferdinand, et qu'ils regardèrent comme une défection de leurs alliés. Depuis ce moment, ils se rapprochèrent insensiblement de la maison d'Autriche, et finirent par en devenir les alliés intimes. La ligue qu'ils avaient formée à Eichstädt (1534) avec la maison palatine, les margraves de Brandebourg en Franconie, et l'évêque de Bamberg, pour le maintien de la paix publique, fut changée en une alliance conclue avec l'Empereur et le roi des Romains, et signée à Ingolstadt le 30 janvier 1535. Cette alliance devait durer neuf ans, et comprenait, outre les confédérés d'Eichstädt, l'archevêque de Saltzbourg, les évêques d'Augsbourg et d'Eichstädt, les villes de Nuremberg, Windsheim et Weissenbourg. Le 22 avril suivant fut conclu, entre les ducs et le roi Ferdinand, un nouveau traité qui resta pour le moment enseveli dans les archives, mais qui en fut tiré deux siècles plus tard, et devint la cause d'une guerre désastreuse pour la Bavière. Il y était stipulé qu'Albert, fils aîné du duc Guillaume, épouserait la fille de Ferdinand, et qu'à défaut d'héritiers mâles de l'Empereur et de son frère, ceux d'Albert succéderaient en Bohême, en Silésie, en Moravie et dans tous les États héréditaires de la maison d'Autriche en Allemagne. La primogéniture dans la maison de Bavière était formellement reconnue.

Par suite de ce changement de politique, la Bavière entra dans la sainte ligue, opposée par l'Empereur en 1539 à la confédération de Smalcalde. Le duc Guillaume en fut même nommé général; néanmoins il ne prit aucune part à la guerre contre cette confédération et se contenta de livrer passage aux troupes de Charles-Quint, auquel il était encore plus étroitement uni depuis le mariage de son fils Albert avec Anne d'Autriche. Exclusivement occupé à lutter dans ses propres États

contre l'hérésie, il demanda au pape, en 1543, le secours des jésuites; bientôt après, cette compagnie fut mise à la tête de toutes les études (\*). Ainsi le duc Guillaume, en repoussant les doctrines nouvelles, ferma aussi la Bavière aux progrès que firent hors de ce pays les lettres et les sciences. Ce fut lui qui, le premier, traça cette ligne de séparation qui a existé longtemps entre les Bavaois et les habitants du nord de l'Allemagne.

Le prince Louis était mort dans sa résidence de Landshut, en 1545, laissant son frère seul à la tête des affaires, au moment où les difficultés se multipliaient autour de lui. Guillaume le suivit au tombeau, le 17 mars 1550, regretté de son peuple pour son affabilité et sa justice. Il eût mérité un souvenir sans tache, s'il eût eu plus d'énergie dans le caractère.

La ville libre d'Augsbourg était arrivée à son plus haut point de prospérité sous ce règne paisible. Le nom de ses banquiers, des Fugger et des Welser, est resté célèbre. Mais la jalousie et la vengeance de Charles-Quint firent tomber son commerce, et la Bavière en ressentit le contre-coup, car elle gagnait beaucoup au voisinage de la riche cité.

Louis avait construit le château de Landshut. Munich rivalisait déjà avec les plus belles villes de l'Allemagne. Enfin de nouveaux travaux, exécutés à la citadelle d'Ingolstadt, en firent la plus forte place de la Bavière.

ALBERT V LE MAGNANIME.

(1550-1579).

La mort du duc Guillaume changea la face des affaires en Bavière. Les principes intolérants dans lesquels Albert, son successeur, avait été élevé, furent tempérés par sa douceur naturelle. Longtemps passionné pour la chasse, ce prince prit ensuite le goût des arts et des sciences.

(\*) Le premier collège qu'elle ait eu en Allemagne est celui qu'on bâtit alors pour elle à Ingolstadt.

ces. Cependant les graves événements qui alors agitaient l'Allemagne ne lui permirent pas de suivre sans secousse une voie de paix et de civilisation. Dès la seconde année de son règne, il vit Maurice de Saxe s'élancer vers la haute Allemagne, à la tête de l'armée protestante, camper, dans les premiers jours d'avril 1551, devant Augsbourg, et paraître bientôt aux frontières de la Bavière, pour se porter sur Inspruck où Charles-Quint était loin de prévoir les dangers qui le menaçaient. Maurice traversa les États d'Albert. Partout sur son passage les couvents furent pillés, les objets sacrés foulés aux pieds, et les moines réduits à se sauver dans les montagnes. Albert, surpris, ne put que négocier, comme l'Empereur lui-même fut forcé de le faire à Passau (1553).

Après cette trêve, qui suspendit pour soixante ans la lutte entre les deux religions, beaucoup de souverains licencièrent leurs troupes, formées de bandes d'aventuriers qui vivaient de la guerre, et servaient toutes les causes pourvu qu'on leur payât une solde et qu'on leur permit le pillage. Les lansquenets ainsi congédiés étant devenus un nouveau fléau pour le pays, plusieurs princes de l'Allemagne méridionale se liguèrent pour arrêter leurs brigandages et conserver une paix devenue si nécessaire. Ferdinand d'Autriche et Albert de Bavière étaient les chefs de cette ligue; l'archevêque de Saltzbourg, les évêques de Ratisbonne, de Passau, de Freyssing, d'Eichstædt, s'y joignirent, ainsi que les villes d'Augsbourg et de Nuremberg. Sébastien Schærtlin, un des officiers les plus expérimentés de cette époque, fut mis à la tête des troupes. Ces mesures énergiques raffermirent la paix pour quelque temps.

Cependant, enhardis par la tolérance et la douceur d'Albert, les amis de la réforme se déclaraient alors ouvertement dans les assemblées des états. La noblesse et les villes demandèrent d'abord la répression des mœurs du clergé et la prédication de l'Évangile dans toute sa pureté. Quelque temps après, ils exigèrent l'abolition

du célibat des prêtres et des jédnes, et la concession du calice laïque, c'est-à-dire, de la communion sous les deux espèces. Fidèle à son système de conciliation, le duc de Bavière rendit en effet, en 1556, une ordonnance qui permettait provisoirement le calice et accordait la dispense des jédnes.

Lorsqu'en 1563, le concile de Trente fut rouvert pour pacifier l'Église et tenter un rapprochement entre les catholiques et les protestants, Albert réunit ses efforts à ceux de Ferdinand pour arriver à ce but si désirable. Il lit de nombreuses démissions à Rome et à Trente pour obtenir la confirmation de son ordonnance de 1556 et l'abolition du célibat; mais ce fut en vain. Quoique très-tolérant, le duc de Bavière n'était pas moins attaché à sa religion que Guillaume IV. Ainsi, l'enseignement public ne fut permis qu'à celui qui jurait préalablement les articles fondamentaux de la foi catholique; les jésuites furent appelés en grand nombre en Bavière et traités libéralement. Ils obtinrent des collèges dans plusieurs villes, et exercèrent partout la plus grande influence sur l'intérieur des familles.

Aucun prince de cette époque ne se montrait aussi passionné qu'Albert pour les sciences, les arts et le faste. L'université d'Ingolstadt était alors dans tout son éclat. On y remarquait les deux célèbres astronomes Apianus (Philippe et Pierre) et Léonard Fuchs, un des restaurateurs de la médecine d'Hippocrate (\*). Le chancelier du duc était Wiguleus Hund, un des meilleurs historiens du seizième siècle, l'auteur de la *Metropolis Salisburgensis* (3 vol. in-folio), et de la *Généalogie des familles bavaroises* (2 vol. in-folio). Le chef de sa musique était Orlando Lasso, de Mons, qu'on surnommait l'*Orphée* de son siècle. Jaloux de devenir le Médicis d'une autre Florence, il s'entourait d'une foule d'architectes, de sculpteurs, de peintres et de poë-

(\*) Philippe Apianus fils de Pierre fut, ainsi que Fuchs, obligé de quitter Ingolstadt pour cause d'hérésie.

tes. Alors s'éleva en Bavière une école de peinture, où brillèrent Christophe Schwartz d'Ingolstadt, l'imitateur du Tintoret; Jean Mielich, peintre en miniature, et beaucoup d'autres artistes habiles. Le musée de Munich s'enrichit d'une superbe collection de médailles, qui plus tard fut dispersée dans la guerre de Trente ans; sa bibliothèque se forma du fonds de Schedel, orientaliste de Nuremberg, et de J.-J. Fugger, l'auteur du Miroir d'honneur de la maison d'Autriche. La ville elle-même acquit de nouvelles écoles et de nouveaux palais; des châteaux magnifiques furent aussi construits à Landshut, à Dachau, à Isareck, à Starenberg; les églises et les sociétés religieuses reçurent de riches dotations. Enfin, les fêtes, les danses, les tournois et les acquisitions territoriales absorbèrent encore des sommes assez considérables.

Mais on ne pouvait faire face à toutes ces dépenses qu'en établissant de lourds impôts, ou en contractant des dettes que les états étaient obligés d'acquitter. De là de fréquentes réclamations de leur part; cependant ils finissaient toujours par payer. En revanche, Albert leur avait accordé de beaux privilèges dans une charte promulguée, en 1553, sous le titre de *Déclaration des libertés publiques* (\*). Lorsqu'il mourut, en 1579, il ne se plaignit que de n'avoir pu mener à terme toutes ses entreprises, et recommanda ce soin à son fils.

GUILLAUME V LE PIEUX.

(1579-1597).

Le duc Guillaume avait trente et un ans lorsqu'il fut appelé à succéder à son père. Sa taille élevée, la noblesse de sa physionomie et la dignité de son maintien annonçaient une nature vigoureuse; et cependant il était faible, maladif, et l'éducation ascétique qu'il avait reçue l'avait rendu plus propre à

mener la vie d'un moine que celle d'un prince. Il passait la plus grande partie de son temps en prières, pendant que ses conseillers veillaient aux intérêts de l'État, se soumettait entièrement à la domination des jésuites, et achevait d'épuiser pour l'amour de ces pères un pays qui avait déjà eu de la peine à suffire aux besoins d'Albert V.

Conciliant avec tout le monde, Guillaume ne fut impitoyable qu'envers les hérétiques. Des milliers de ses sujets quittèrent leur patrie pour éviter les supplices.

Cependant les esprits s'échauffaient de plus en plus au dedans; les embarras financiers croissaient sans cesse, et tout présageait au dehors cette longue guerre de religion qui allait déchirer l'Allemagne. Guillaume ne se sentit pas la force de conjurer le danger: il préféra s'assurer les moyens de se livrer sans interruption à ses exercices de piété, et abdiqua en 1597 en faveur de son fils aîné Maximilien, qui, dès l'âge de dix-huit ans (\*), avait été initié aux affaires de l'État. Après son abdication, il rentra dans la vie privée, conclut un pacte de continence avec son épouse Renée de Lorraine, dont il avait eu dix enfants, et vécut encore vingt-huit ans, uniquement occupé à servir les pauvres et les malades, à visiter à pied les images miraculeuses, et à macérer sa chair par la discipline et l'abstinence.

LA BAVIÈRE DEPUIS MAXIMILIEN, PREMIER ÉLECTEUR, JUSQU'À L'ÉRECTION DU PAYS EN ROYAUME.

1597-1806.

MAXIMILIEN I<sup>er</sup>.

(1597-1651).

Maximilien I<sup>er</sup> était un prince doué des qualités les plus éminentes. Des études sérieuses et des projets de gloire avaient rempli toute sa jeunesse. Dès son adolescence, il parlait le latin, l'italien, le français et l'espagnol. Nourri de la lecture de Xénophon, de Cicéron et de Tacite, formé depuis par les voyages,

(\*) Il publia en même temps un code de lois ou plutôt un recueil d'ordonnances de police sous le titre de *Baierische Landesordnung*.

(\*) Il en avait alors 24.

il était digne de jouer le rôle principal dans les grands événements qui allaient s'accomplir. Aussitôt qu'il eut pris les rênes du gouvernement, il se montra maître de ses passions, doué d'un coup d'œil sûr et prompt, inébranlable dans ses principes, noble et élevé dans ses projets, enfin il apparut à son peuple ce qu'il fut pour l'histoire, le prince le plus grand qui ait régné en Bavière, un des hommes les plus illustres du dix-septième siècle. Son extérieur était agréable et rempli de dignité, sa taille moyenne et bien prise, son front élevé, ses yeux bleus animés d'un regard perçant. La pureté de ses mœurs et sa piété sincère imposaient à sa cour une retenue qui contrastait avec la dépravation du siècle.

La grande affaire de Maximilien était non-seulement de rendre sa religion dominante en Allemagne, mais aussi d'extirper toutes les hérésies, tâche effrayante qu'il ne récusait point parce que sa foi profonde ne lui permettait de voir dans ses antagonistes que des rebelles contre Dieu.

Son premier soin fut de remédier à l'excessif délabrement des finances, en faisant régner l'ordre dans ses dépenses domestiques et dans toutes les branches de l'administration où la comptabilité était une chose entièrement inconnue. Ensuite, il s'occupa d'accélérer la marche de la justice. Enfin il songea à préparer l'exécution des vastes plans qu'il méditait. Mais l'épuisement du trésor paralysait tous ses projets; d'ailleurs la dette nationale s'élevait à 1,000,000 de florins. Maximilien, malgré sa répugnance pour une constitution qui le mettait sous la dépendance des représentants de la nation, se vit donc obligé de convoquer les états, le 20 novembre 1605. La guerre des Turcs, qui devait éclater, fut le prétexte de ses demandes. Comme les états étaient considérables, les états les rejetèrent. Il n'était pas dans le caractère du duc de supporter un pareil refus : il fit entendre à l'assemblée qu'il saurait sans elle prendre les mesures exigées par sa dignité et par la sûreté du pays. Les états firent alors

comme ils avaient toujours fait : ils accordèrent la somme demandée comme un impôt fixe, bien que sous une autre forme, et se chargèrent de toutes les dettes dont Maximilien avait hérité de son père, de même qu'ils avaient payé à l'avènement de Guillaume V celles d'Albert montant à 616 000 florins, de même qu'ils avaient acquitté à plusieurs reprises celles de Guillaume lui-même, savoir : en 1588, 1,992,000, et en 1593, 1,500,000 florins. Les états se chargèrent encore des apanages et pensions des membres de la famille ducal, réparèrent les routes, et fondèrent des postes aux lettres dont la direction fut confiée à la maison de la Tour-Taxis. Cette famille, qui a conservé ce privilège jusqu'à nos jours, et qui est devenue princière en Bavière, arrivait d'Italie, où elle avait également établi le service des postes et des messageries. Maximilien s'efforça de relever l'industrie et l'exploitation des mines. Prévoyant une lutte inévitable, il donna aussi un soin particulier à l'organisation de l'armée. Le duché de Bavière n'avait pas eu jusqu'alors de troupes permanentes, mais seulement une milice ou *landwehr*; cette milice devint un corps d'élite, soumis à des règlements militaires. La noblesse seule, d'après les lois féodales, était tenue de servir à cheval. Maximilien créa une cavalerie nationale (*landreiterei*), qui se recrutait dans les villes, les bourgs, les villages, et parmi les chevaliers qui devaient s'équiper à leurs frais. Des règlements déterminèrent les manœuvres et les exercices, qui furent dirigés par une foule d'instructeurs et d'officiers expérimentés appelés de l'étranger. Les fortifications d'Ingolstadt furent augmentées, l'arsenal de Munich se remplit de canons, et la ville fut entourée de remparts et de fossés.

Au milieu de ces occupations guerrières, Maximilien, à l'instigation des jésuites, reçut ordre de l'Empereur de marcher contre Donauwerth, qui s'était attiré une sentence de proscription pour avoir troublé une procession catholique; il exécuta l'arrêt, occupa

la ville, et la garda pour les frais de l'expédition. Ce fut là un des premiers prétextes de la funeste guerre de Trente ans, et Maximilien connaissait bien la portée de sa conduite arbitraire et injuste, car il avoua, dans une lettre écrite au pape, que, convaincu de la nécessité d'une lutte entre les deux partis religieux, il n'était pas fâché d'en donner le signal. Les états protestants élevèrent contre l'occupation de Donauwerth des réclamations qui ne furent pas écoutées : ils conclurent alors l'*union évangélique*, pour défendre leur croyance, sous les ordres du jeune électeur Frédéric, palatin du Rhin (1608). Les princes catholiques, de leur côté, formèrent la *sainte ligue* (*heiliger bund*), et reconnurent Maximilien pour chef. Ainsi les partis se divisèrent nettement, ayant chacun à leur tête un membre de la famille des Wittelsbach. Depuis longtemps, en effet, les rapports entre les deux lignes n'étaient plus ceux de la parenté et de l'affection ; l'électorat enlevé à la branche de Bavière, la guerre pour la succession de Landshut et la perte du nouveau Palatinat avaient semé entre elles la discorde.

Malgré tous ces germes de malheurs, la guerre n'éclata pas encore. Maximilien eut le temps de continuer ses utiles réformes. Un nouveau code fut publié sous le nom de *Landsrecht*. L'exploitation des salines fut perfectionnée ; une sage administration et des impôts indirects augmentèrent les revenus sans le concours des états. Cependant les dépenses s'élevaient toujours au-dessus des revenus, le duc recourut pour la seconde fois à l'assemblée nationale, convoquée pour le 10 janvier 1612. Il en obtint une contribution territoriale sextuple. Mais cet acte de générosité fut, à ce qu'il paraît, accompagné de doléances fort désagréables, car, à partir de cette époque, Maximilien ne convoqua plus les députés du peuple, et, dans l'instruction qu'il laissa à son fils, il s'exprima ainsi : « Il ne faut pas convoquer les états sans nécessité absolue, parce que ces assemblées sont toujours portées à faire

valoir des griefs et à former des prétentions. Il est vrai qu'anciennement ils ont été quelquefois utiles aux princes en leur accordant des subsides ; mais ils n'ont jamais manqué de s'en faire payer la valeur, et au delà, par des privilèges et des concessions préjudiciables au gouvernement. »

*Guerre de Trente ans.* — La fermeté déployée par Maximilien avait accru la confiance que les catholiques avaient mise en lui. L'union protestante ne leur paraissait du reste pas dangereuse. Frédéric V se livrait plutôt aux plaisirs de la jeunesse qu'aux devoirs difficiles de sa position. La Saxe et le Brandebourg se disputaient l'héritage de Juliers ; les princes de Hesse prétendaient à celui de Marbourg. Les luthériens et les calvinistes se haïssaient si cordialement, qu'il eût été plus difficile de les accorder que de réconcilier la réforme et l'ancienne foi. Ils n'avaient aucun appui à attendre de l'étranger. Elisabeth d'Angleterre avait laissé la couronne à un prince faible, et Henri IV venait de mourir de la main d'un assassin. Dans des circonstances si favorables, il ne manquait à la maison de Habsbourg qu'un prince d'une volonté ferme pour écraser le protestantisme, et avec lui les libertés de l'Allemagne. Telles étaient les dispositions de Ferdinand II, compagnon d'enfance de Maximilien à l'université d'Ingolstadt. Mais tandis que l'Empire lui donnait sa couronne en 1619, la Bohême le déposait et élisait à sa place l'électeur palatin Frédéric V. On eût dit que ce prince présentait le malheur attaché pour lui à cette couronne. Il hésita longtemps ; mais enfin il se laissa vaincre par les exhortations du duc de Bouillon et par ces paroles de son épouse Elisabeth, fille du roi d'Angleterre : « Les degrés d'un trône ne doivent pas être trop élevés pour celui qui épouse la fille d'un souverain. »

Ferdinand, après son élection, visita son beau-frère et son ami, Maximilien, et réclama son assistance contre les hérétiques et les rebelles de Bo-

hème. Il lui promit de payer les frais de la guerre et de lui donner le commandement des troupes ; il lui fit même entrevoir la dignité électorale, comme récompense du service qu'il attendait de lui. La ligue, dont le duc était un des directeurs, loin d'être alors disposée à appuyer la maison d'Autriche, aurait voulu affaiblir cette famille, dans laquelle la dignité impériale était presque devenue héréditaire. La politique et l'intérêt de la maison de Bavière, si souvent contrariée par l'Autriche, pouvaient décider Maximilien à suivre cette tendance. Mais l'élection d'un prince protestant au trône de Bohême ne lui permit pas de balancer sur le parti qu'il devait prendre. Il s'empessa donc de conclure à Munich une alliance avec Ferdinand (8 octobre 1619), et de faire prendre à la ligue l'engagement de mettre en campagne 21,000 hommes de pied et 4,000 cavaliers. Un grand nombre de soldats et d'officiers catholiques, particulièrement des Pays-Bas espagnols, accoururent sous les drapeaux de Maximilien. On remarquait parmi eux le célèbre Jean Tcherklaes de Tilly, descendant d'une ancienne famille de Brabant. Les forces opposées furent bientôt en présence : les protestants et les calvinistes campés dans la vallée du Danube, près d'Ulm ; les troupes de la ligue sainte à Dillingen. Cependant la France interposa sa médiation, et il fut convenu (3 juillet 1620) que la Bohême, et non l'Autriche, serait le théâtre de la guerre. Les deux armées se séparèrent, et Maximilien marcha sur l'Inn, pour étouffer la révolte des paysans protestants de la haute Autriche. Son armée, qu'il commandait en personne, ayant sous ses ordres Alexandre de Haslang et Tilly, comptait 26,000 fantassins et 5,500 chevaux. Il trouva tout le pays d'Enns en armes contre son souverain, et les défilés occupés par les insurgés, qui avaient coupé le pont du Danube et saccagé les couvents, les villes et les châteaux. Mais la résistance devint impossible devant les forces du duc de

Bavière : la révolte fut étouffée dans le sang. Après avoir reçu à Linz, au nom de Ferdinand II, le serment de fidélité des habitants, Maximilien quitta l'Autriche pour se rendre en Bohême. Il fit sa jonction avec Bucquoi, à Neu-poella, et se dirigea ensuite vers Pilsen, où étaient campées les troupes de Frédéric. Des combats sanglants furent livrés sous les murs de cette ville ; mais ils furent moins funestes à l'armée allemande que les maladies occasionnées par la saison. Dès que Maximilien eut reçu des renforts, il marcha sur la capitale de la Bohême. L'armée ennemie vint à sa rencontre, et prit position sur le Mont-Blanc. Attaquée le 8 novembre 1620, elle fut vaincue après trois heures de combat, et Frédéric se sauva lâchement en Silésie, emportant le mépris de son peuple, qui l'appelait le *roi d'hiver*. Maximilien se retira aussitôt du tumulte des armes, laissant Tilly, son général, continuer ses expéditions marquées par de cruels ravages. Les Bavares enlevèrent d'abord à Frédéric le haut Palatinat, tandis que les Espagnols occupaient le bas Palatinat ; ils chassèrent ensuite du sol de l'Empire le comte de Mansfeld et le duc de Brunswick. Après les combats vint enfin la récompense. Le 25 février 1623, l'Empereur conféra la dignité électorale palatine au duc de Bavière, sans égard à l'opposition des électeurs de Brandebourg et de Saxe. De plus, il lui abandonna pour ses frais de guerre le haut Palatinat et la partie cis-rhénane du Palatinat du Rhin. Un des premiers actes d'autorité de Maximilien dans ces provinces fut de renvoyer d'abord les ministres protestants ; ensuite il ordonna à tous les hérétiques de quitter le pays ; et le meilleur moyen qu'il trouva pour convaincre ou forcer les récalcitrants fut de loger des dragons dans leurs maisons. Ainsi, le protestantisme fut extirpé de toute la Bavière, à l'exception du pays de Sulzbach où régnait un rejeton de la maison de Neubourg resté étranger à tous les troubles.

Christian IV, roi de Danemark, qui s'était rendu en Allemagne pour rétablir Frédéric V, son beau-frère, fut battu à son tour à Lutter par Tilly, qui d'ailleurs suivait dans toutes ses opérations les ordres émanés de Munich (1626). La cause des protestants semblait perdue sans retour. Tilly et Waldstein étaient partout victorieux. Mais ce dernier écrasait les peuples et offensait les princes de l'Empire par son orgueil. Maximilien demanda à la diète de Ratisbonne, au nom de toute l'Allemagne catholique, le rappel de Waldstein, qui pouvait, avec ses 50,000 hommes, affranchir Ferdinand de la dépendance de la Bavière, et lui imposer à lui-même le joug de l'Autriche. L'Empereur céda, et au moment où il renvoyait son meilleur général, Gustave-Adolphe, le libérateur des protestants, débarqua en Allemagne.

Les succès de ce grand capitaine, et surtout la victoire qu'il remporta sur Tilly, à Leipzig, menacèrent Maximilien d'une prochaine invasion. Ce prince crut se sauver par une alliance avec la France (23 mai 1631) ; mais déjà Gustave-Adolphe approchait de la Bavière, et Maximilien reconnut que les armes lui seraient d'un plus grand secours pour protéger ses États que l'intervention de son équivoque alliée. Le chef de la ligue catholique, l'ennemi acharné du protestantisme, ne pouvait, du reste, espérer aucun ménagement de la part du vainqueur.

Il fortifia Ingolstadt, Rain, Burg-hausen et Wasserbourg, pour arrêter les Suédois ; mais Gustave-Adolphe, après avoir enlevé Bamberg, Nuremberg et plusieurs autres places, se présenta tout à coup devant Donauwert avec 40,000 hommes. Il emporta la ville, le 27 mars 1632, et s'avança jusqu'aux bords du Lech, derrière lequel le vieux Tilly et Maximilien s'étaient retranchés avec toutes leurs forces, décidés à en défendre le passage. La rivière était grossie par les pluies et la fonte des neiges ; les ponts étaient rompus. Ces obstacles n'arrêtèrent pas Gustave-Adolphe, qui, inspirant aux ennemis une fausse sécurité, força le

passage au commencement d'avril 1632. Tilly fut blessé à mort dans la mêlée, et Maximilien, conformément à son avis, se retira dans la forteresse d'Ingolstadt. Gustave l'avait suivi et se trouvait sous les murs de cette ville, lorsque Saint-Étienne, ambassadeur de Louis XIII à Munich, se rendit auprès de lui pour le prier d'entrer en négociation avec l'électeur. Voici la réponse qu'il en reçut : « Qu'il dépose les armes, qu'il jure de ne pas prendre les armes contre moi, durant trois ans, qu'il restitue à mes alliés ce qu'il a pris sur eux, enfin, qu'il m'ouvre sur-le-champ les portes d'Ingolstadt ; alors j'évacuerai ses États. »

Ces dures conditions avaient été, du reste, précédées d'une amère tirade contre l'électeur et sa prétrise (\*). Maximilien refusa d'y souscrire, comme on s'y attendait, et l'armée suédoise ne voulant plus perdre son temps devant Ingolstadt qui lui opposait une résistance opiniâtre, se répandit dans la Bavière comme un torrent débordé. Landshut avait été prise le jour de l'anniversaire du sac de Magdebourg, mais sans que les vainqueurs, il faut le dire à leur louange, eussent songé à exercer aucunes représailles. Le 17 mai Gustave fit son entrée à Munich, où il trouva un arsenal complètement pourvu (\*\*). Élisabeth, épouse de Maximilien, sortit de la capitale en versant des larmes, et se réfugia à Salzbourg. La ville fut préservée du pillage et de tous les excès du soldat. Toutefois, elle dut payer une contribution considérable. Dans les campagnes, les choses se passaient autrement. Les paysans prirent les armes aux moindres vexations de l'ennemi et se préparèrent à une levée en masse.

Maximilien, en repoussant les conditions du vainqueur et en restant fidèle à l'alliance autrichienne, s'était montré supérieur à sa fortune ; il fut

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. II, p. 282.

(\*\*) Cent quarante canons trouvés sous les dalles furent déclarés de bonne prise. « *Surgite a mortuis*, dit le roi, et *venite ad judicium*. »



obligé de dévorer plus d'un affront, lorsqu'il se vit réduit à réunir le reste de ses forces à celles de ce même Waldstein qu'il avait offensé si cruellement. La jonction des deux armées eut lieu à Egra (11 juin), mais elle ne produisit pas les résultats qu'on en attendait. Pendant plus de deux mois cette armée nombreuse et aguerrie resta inactive en face de Gustave-Adolphe, qui occupait un camp fortifié devant Nuremberg. Enfin, le manque de vivres et les maladies rendant impossible un plus long séjour dans un pays épuisé, Maximilien fit volte-face et se dirigea par Bamberg vers Ratisbonne, tandis que Waldstein retournait en Saxe, et que Gustave se portait de nouveau sur la Bavière. L'électeur, à son retour, fut témoin de la misère du peuple sans pouvoir la soulager. Les Suédois, une seconde fois maîtres du pays, étaient partout les plus forts, et le secours promis par Waldstein n'arrivait pas. Enfin parut Altringer qui reprit Landshut et Aicha, et délivra momentanément une grande partie du pays de la présence de l'ennemi.

La mort de Gustave-Adolphe, tombé dans les plaines de Lutzen (1632) au sein de la victoire, ne changea rien au sort de la Bavière. En 1633, Jean de Werth, général de Maximilien et l'un des plus fameux capitaines de la guerre de Trente ans, vint à bout de chasser les Suédois, mais ce ne fut pas pour longtemps, car ils revinrent conduits par le duc Weimar, le digne successeur de Gustave, et par le prudent Gustave Horn. Cette fois, la rage des soldats vainqueurs ne connut plus de bornes. La capitale fut reprise après avoir été pillée par les Bavares eux-mêmes, avec aussi peu de ménagement que Bamberg et Hochstadt l'avaient été par les Suédois. Bernard se fit céder, à lui personnellement, par l'entremise d'Oxenstierna, le duché de Franconie et les évêchés de Wurzburg et de Bamberg. En vain l'électeur supplia Waldstein de venir à son secours; le duc de Friedland demeura sourd aux prières de son ennemi. Il attendait sans doute

la réalisation de ses orgueilleuses paroles : « Il faut que le duc des Bavares devienne un jour aussi petit que le dernier des nobles. » La perte de Ratisbonne, le boulevard de la Bavière (4 nov. 1633), enlevé par le duc Bernard après dix jours de siège, n'excita en lui aucune compassion. Les choses en vinrent au point que l'électeur menaçait de faire sa paix particulière si la cour de Vienne ne prenait des mesures pour le délivrer.

Cependant les paysans bavares, également maltraités par les ennemis et par les leurs, étaient livrés au désespoir. Dans les districts de Traunstein et de Niesbach près de Wasserbourg, entre l'Inn et l'Isar, ils disaient tous d'une commune voix : « Si l'électeur ne peut nous aider, il faut que nous nous aidions nous-mêmes. Y a-t-il un coin de terre, un lieu saint qui soit à l'abri de ces furieux ? La famine et les maladies nous déciment. L'innocence de nos filles, la vertu de nos femmes sont sans protection; le paysan n'a pas d'amis; le soldat bavarois ne le traite pas mieux que les Impériaux et les Suédois. Opposons donc la force à la force; repoussons le premier homme d'armes qui mettra le pied sur notre territoire. » Plus de 15,000 paysans se rassemblèrent, s'enrégimentèrent et se choisirent des chefs. Tous les défilés furent gardés, les ponts, les hanteurs, les forêts occupées, et il n'y eut ni ami ni ennemi qui pût prendre ses quartiers chez eux ou traverser leur territoire. En deux jours le tocsin retentit dans toute la haute Bavière. Les corps isolés des Impériaux furent taillés en pièces.

L'électeur était au château de Braunau avec sa famille lorsque cette nouvelle lui parvint. Pressé par les Suédois, abandonné par ses alliés, il voyait pour achever sa ruine, éclater une révolte intérieure. Il se rappelait les scènes sanglantes de la guerre des paysans. Après avoir épuisé toutes les exhortations, Maximilien ordonna au colonel Lindloo d'employer la force

des armes; mais ce n'était pas chose facile : toutes les issues, depuis Rosenhain jusqu'à Græfing, étaient parfaitement gardées. Les révoltés, armés de piques, de faux et de fourches, repoussèrent les soldats sur tous les points.

Dans ces conjonctures, un capucin, Romanus d'Ingolstadt, homme pieux et éloquent, se rendit au milieu des insurgés; ses conseils les firent renoncer à leur résistance opiniâtre, et ramenèrent Maximilien à des sentiments de modération. Il se fit l'intermédiaire de négociations à la suite desquelles l'électeur promit, moyennant une somme convenue, de satisfaire aux demandes des malheureux paysans et de les délivrer des soldats.

Ces événements se passaient au commencement de l'année 1634. Waldstein venait d'être assassiné à Egra (\*). Les armées impériales furent remises à un chef moins hostile aux intérêts de la Bavière. Le jeune archiduc Ferdinand, roi de Hongrie, appelé à leur tête, ouvrit la campagne par la prise de Ratisbonne et de Donauwerth, et par la grande victoire remportée sur les Suédois à Nordlingen (6 septembre). Les Suédois évacuèrent alors le pays; mais deux fléaux terribles, la peste et la disette, les y remplaçèrent et moissonnèrent les populations des villes et des campagnes; Munich perdit 15,000 habitants dans l'espace de quelques mois; la florissante ville d'Eichstædt avec ses faubourgs devint un désert; l'électrice Elisabeth périt victime de la contagion.

Maximilien sut au moins tenir pendant six ans la guerre éloignée de ses frontières. Ses soldats n'avaient pas toujours combattu avec succès, mais partout ils avaient montré un courage à toute épreuve.

Dans les premiers jours de l'année 1641, les étendards suédois flottèrent de nouveau sur les frontières de la Bavière. C'était Banner qui, réuni aux Français commandés par Guébriant, avait formé le projet d'un coup de

main audacieux. Parti subitement de la Franconie, il s'avança sur Ratisbonne, où il espérait entrer par surprise; 500 de ses cavaliers passèrent le Danube sur la glace, et répandirent la terreur dans toute la Bavière. L'Empereur présidait alors la diète, et l'on délibérait sur les moyens de rétablir la paix. Tout à coup la ville se vit menacée d'un siège; Ferdinand lui-même faillit être enlevé à la chasse; mais le dégel étant survenu et séparant Banner de Guébriant, força le Suédois à abandonner son projet. Après avoir bombardé Ratisbonne, il fit sa retraite, et se dirigea sur la Bohême; il avait sans doute l'intention de prendre ses quartiers dans le Boehmerwald. Cependant l'armée bavarroise s'était rapprochée du Danube par les ordres de Maximilien; elle avait pour chef le brave Mercy, auquel s'étaient joints plusieurs généraux de l'Empereur. De ce nombre était le fameux Piccolomini, qui proposa d'attaquer les Suédois dans leurs quartiers d'hiver, et de les anéantir avant qu'ils eussent le temps de se rallier. Les confédérés passèrent rapidement le Danube et le Naab; 13,000 cavaliers se jetèrent, l'épée à la main, au milieu des ennemis. Banner s'enfuit précipitamment, et ne dut son salut qu'à la bravoure admirable du colonel Erik Slange qui, avec un petit nombre de soldats, tint tête pendant trois jours, à Neubourg-vorm-Wald, aux troupes réunies de Maximilien et de Ferdinand.

L'électeur ne perdit pas l'occasion de tirer parti de cette victoire, que suivit bientôt la mort de Banner, celle de Richelieu et celle de Guébriant. Il réunit 30,000 hommes, dont il donna le commandement à Mercy, au duc de Lorraine et à Jean de Werth, récemment délivré de sa captivité. Les Français furent vaincus par eux à Duttlingen (1643). Turenne lui-même, malgré la supériorité de ses forces, acheta chèrement la victoire à Fribourg. Néanmoins il força les Bava-rois d'évacuer la Souabe, et les repoussa jusqu'au delà de Wurtzbourg et de Nuremberg; mais le vigilant

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. II, p. 287.

Mercy, profitant alors de sa fausse sécurité, le battit à Marienthal. Condé accourut bientôt et répara cette défaite par la victoire de Nordlingen. L'électeur perdit dans cette journée le brave Mercy, tombé sur le champ de bataille, trop tôt pour la gloire et l'intérêt de la Bavière (4 août 1645).

Cependant Maximilien était de plus en plus indisposé contre l'Empereur. Il comprit qu'il se sacrifiait pour un intérêt étranger, sans qu'on lui tint compte de son dévouement. En 1646, la Bavière fut menacée de nouveau de supporter tout le poids de la guerre. Les armées réunies de Wrangel et de Turenne s'avançaient vers le Danube pour forcer l'électeur à renoncer à l'alliance de l'Autriche. Ils se rendirent maîtres de Donauwerth et du pont; mais Rain résista pendant plusieurs semaines, et ce fut un bonheur pour la Bavière. Toutefois, lorsque cette place se fut rendue, une terreur panique s'empara des habitants. Les routes furent encombrées de fuyards. L'électeur et son épouse, avec leurs deux enfants, se retirèrent précipitamment à Wasserbourg, et ils furent obligés de se cacher dans un mauvais cabaret avant de pouvoir pénétrer dans le château.

Maximilien, affligé de la dévastation de ses États, déchu de son espérance de voir triompher le catholicisme dans l'Allemagne, dut se résoudre à poser les armes. En conséquence, il ordonna à ses plénipotentiaires à Ulm de conclure un traité de neutralité avec la France et la Suède (14 mars 1647). Maximilien évacua Memmingen et Überlingen, et les alliés, s'éloignant de la Bavière, lui restituèrent Mindelheim, Donauwerth et Rain.

Ce traité jeta la cour de Vienne dans la consternation; mais tous ses efforts pour rattacher la Bavière à l'Autriche furent inutiles. L'Empereur essaya alors de gagner l'armée de son ancien allié, qui s'était sacrifié vingt-neuf ans pour la cause de l'Empire. En effet, il séduisit Jean de Werth et plusieurs colonels; mais cette intrigue n'eut pas les résultats qu'on en attendait; car,

lorsque les soldats eurent connaissance de la trahison de leurs chefs, ils revinrent à leur devoir, et les colonels et les généraux eurent de la peine à sauver leur vie. Maximilien promit 10,000 thalers pour la tête de Jean de Werth, et 1,000 pour celle de chacun des colonels. Il confisqua en outre leurs biens, et adressa à Ferdinand des lettres remplies de justes reproches.

Toutefois Maximilien finit par céder aux intrigues de l'Empereur et aux craintes que lui donnait le ministère de Vienne sur le rétablissement des princes palatins. Il rompit l'armistice d'Ulm, reprit diverses places qu'il avait engagées par ce traité, et marcha contre les Suédois.

Au printemps suivant (1648), Wrangel et Turenne, de nouveau réunis, battent le général Holzapffel à Summershausen, et transportent le théâtre de la guerre en Bavière. La dévastation cruelle de tout le pays entre le Danube, le Leck, l'Isar et l'Inn, venge alors l'infraction du traité d'Ulm, jusqu'au jour où les alliés se retirèrent à la fin des malheureuses provinces où ils n'avaient plus laissé de quoi fournir à leur propre subsistance. Ils reprirent alors le chemin du haut Palatinat, et bientôt la signature de la paix de Westphalie (24 novembre 1648) vint mettre fin à toutes ces horreurs, qu'on peut imputer, en grande partie, à l'ambition de Maximilien et à son zèle obstiné pour le maintien de la religion catholique.

Les articles de cette paix laissèrent à Maximilien, pour prix de ses sacrifices, la dignité électorale transmissible à ses descendants, le haut Palatinat et le comté de Cham; mais il dut renoncer à la haute Autriche, que l'Empereur lui avait engagée en 1623 pour les 13,000,000 de florins reconnus comme lui revenant après la liquidation des frais de la guerre. En même temps un huitième électorat fut créé en faveur du palatin dépouillé, auquel on rendit le Palatinat du Rhin. Maximilien revint alors de Salzbourg à Munich, où l'attendait le spectacle de

la misère générale et le sentiment pénible de n'y pouvoir remédier. Le duc hé qu'il avait reçu de son père, si florissant et si peuplé, n'offrait plus que des ruines et des déserts, où la peste, la famine, le fer et le feu, avaient promené leurs ravages ! Ce fut la dévotion qui consola Maximilien des maux qu'il avait soufferts et de ceux qu'il avait causés. Pendant les dernières années de sa vie, il se voua, avec une ardeur toujours croissante, aux exercices de piété ; il eut plus à cœur de peupler les cellules des couvents que les villages. Les crânes de saint Côme et de saint Damien, arrachés aux mains des hérétiques de la ville de Brême, et exposés à la vénération des fidèles, lui semblèrent préférables aux plus précieuses conquêtes de l'industrie. Les jésuites qui l'avaient élevé dans son jeune âge furent les conseillers et les compagnons de sa vieillesse.

Toutefois, Maximilien est regardé, avec raison, comme un des premiers princes de son époque. Ses défauts étaient ceux de son siècle. L'éducation que lui avaient donnée les disciples d'Ignace les avait encore développés ; mais on doit admirer son courage, sa fermeté au milieu des revers ; son esprit, inépuisable en ressources pour la guerre comme pour la construction et la dotation des églises et des couvents, pour l'extension de ses domaines comme pour le soulagement des pauvres ; économe sans être avare, il avait en effet un rare talent financier. Ainsi le monopole du sel et de la bière, l'administration des couvents du haut Palatinat, les amendes prononcées contre les assassins et les adultères, et une foule d'autres moyens, lui procurèrent des revenus plus abondants que ceux de ses prédécesseurs, et avant la guerre il avait amassé des trésors considérables.

Maximilien vit approcher sa fin avec calme et résignation. De tous les princes qui avaient pris les armes au commencement de la guerre de Trente ans, il était le seul qui eût survécu. Dégouté de toutes les choses de ce monde,

il plaçait de grandes espérances dans son jeune fils, et il rédigea pour lui, avant de mourir, une instruction dont la lecture fait parfaitement connaître son caractère (\*). Il expira le 27 septembre 1651. Sa première épouse, Élisabeth de Lorraine, ne lui donna pas d'enfants ; de Marie-Anne d'Autriche, fille de Ferdinand II, qu'il épousa en secondes noces en 1635, il eut deux fils : Ferdinand-Marie, l'aîné, fut son successeur ; le second, Maximilien-Philippe, eut Leuchtenberg pour apanage, et mourut sans postérité. Il avait été marié à une fille du duc de Bouillon, niece de Turenne.

#### FERDINAND-MARIE.

(1651-1679).

Ce prince, nommé corégent dès le 9 avril 1650, n'avait que quinze ans à la mort de son père, et resta jusqu'à sa majorité sous la tutelle de sa mère et des ministres de Maximilien. Son oncle Albert prit le titre de régent.

« Les vingt-huit années de son règne furent une époque heureuse pour le pays dont il devint le bienfaiteur en mettant en pratique le conseil donné, dit-on, à Colbert par le commerce de France : *Laissez faire*. En laissant faire la nature et l'industrie du peuple, en n'épargnant pas les dépenses nécessaires pour seconder l'une et pour stimuler l'autre, en évitant celles qui l'auraient forcé à fouler la nation d'impôts, en faisant peu de règlements nouveaux, et en supprimant ceux qui gênaient l'activité du peuple et du gouvernement, Ferdinand-Marie devint le restaurateur de la Bavière. Il aimait le plaisir ; mais l'ordre qui régnait dans toutes les branches de l'administration fit que ses coffres étaient toujours remplis ; il n'avait ni maîtresse ni favori, et il conserva soigneusement les conseillers qui s'étaient formés sous son père : J. Adlzreiter, Jean de Mandelslo, Maximilien de Kurtz, G. Christ, de Haslang et d'autres. D'un

(\*) Cette instruction est écrite en latin. Voyez Adlzreiter, *Annales Boicæ*, t. III, liv. xxxv, p. 575.

caractère doux et facile, il se laissait souvent guider par ceux qui l'entouraient, tantôt par sa mère, tantôt par son épouse, l'aimable Henriette-Adélaïde de Savoie (\*); mais il ne suivait pas aveuglément leurs conseils. La sœur de Ferdinand III ne put en faire un Autrichien, ni la petite-fille de Henri IV un Français. Quoiqu'il eût été élevé par les jésuites dans une grande dévotion, ces pères ne réussirent jamais à le gouverner (\*\*).

A la mort de l'empereur Ferdinand III (1657), un différend s'éleva entre l'électeur palatin et Ferdinand-Marie au sujet du vicariat de l'Empire. Après de longues contestations, il fut convenu que les chefs des deux branches de la maison de Wittelsbach présideraient alternativement aux affaires de l'Empire, jusqu'à l'élection. La France mit tout en œuvre pour décider l'électeur à se porter comme candidat à l'Empire. Son épouse appuya ces propositions; plusieurs princes allemands lui offrirent leurs voix; mais il resta ferme dans son refus, parce qu'il prévoyait que son acceptation entraînerait une lutte avec la maison de Habsbourg, et empêcherait la Bavière de se relever des désastres de la guerre de Trente ans. L'électrice ayant ordonné au comte de Furstenberg de soutenir sa candidature à la diète, Maximilien, quand il le sut, désavoua le comte, et fit dire aux électeurs, que s'ils se réunissaient pour lui imposer la couronne impériale, il secouerait la tête pour la faire tomber. Sa mère lui faisant des reproches à ce sujet, « Madame, » dit-il, « j'aime mieux être un riche électeur qu'un pauvre empereur. »

L'événement le plus important de son règne est la convocation des états en 1669, après un intervalle de cinquante-sept ans. Ce fut la dernière fois qu'ils s'assemblèrent jusqu'à l'adoption de la nouvelle constitution. Comme ils ne s'occupèrent que du

budget de l'électorat, la profonde paix dont jouissait le pays fit qu'on ne sentit pas beaucoup l'importance de cette convocation. L'électeur n'avait, du reste, jamais éprouvé de refus quand il avait demandé des impôts. De là l'indifférence du peuple pour les institutions constitutionnelles, dont il ne connaissait pas encore la portée. Cette fois le principal but de Ferdinand était, à ce qu'il paraît, d'être déchargé d'une dette de 1,340,000 florins provenant de son père. Les états y consentirent, et votèrent un subsidium annuel qui fut ensuite permanent.

Lorsque Louis XIV entreprit ses guerres ambitieuses et menaça l'Allemagne, tous les partis essayèrent de gagner Ferdinand-Marie, mais rien ne put le faire dévier de son système de paix. Ce prince mourut au château de Schleisheim, le 26 mai 1679; il avait perdu, trois années auparavant, son épouse, une des princesses les plus belles, les plus spirituelles et les plus instruites de son temps. Les arts avaient trouvé en elle une protection plus zélée que dans son mari. On lui doit la construction du château de Nymphenbourg, près de Munich. Les galeries de Schleisheim étaient célèbres par les chefs-d'œuvre qu'elles renfermaient. Ce fut elle aussi qui appela des comédiens et des musiciens d'Italie au théâtre de la capitale, devenu un des plus beaux de l'Europe.

Elle avait donné à l'électeur deux fils : Maximilien-Emmanuel, son successeur, et Joseph Clément, qui fut archevêque de Cologne, évêque de Freising, Ratisbonne, Liège et Hildesheim. Marie-Anne, sa fille aînée, épousa le dauphin, fils de Louis XIV; Violante-Béatrix, la cadette, Ferdinand III, grand-duc de Toscane.

#### MAXIMILIEN-EMMANUEL.

*De 1679 jusqu'à la guerre de succession (1702).* — Maximilien-Emmanuel, en prenant possession de l'héritage de son père, était placé sous la tutelle de son oncle Maximilien-Philippe. Il avait eu pour gouverneur un marquis, Français d'origine, qui

(\*) Fille de Victor-Amédée. Elle s'occupa souvent de la direction des finances.

(\*\*) Schœll, Histoire des États européens, t. XXXV, p. 211.

avait joué un rôle dans les troubles de Lorraine, et son éducation avait été toute française, selon le goût du temps.

Maximilien - Emmanuel n'eut pas plutôt atteint sa majorité, qu'il se livra à toutes les mauvaises passions qui devaient remplir sa vie de tant de vicissitudes, et jeter la Bavière dans de nouveaux malheurs. De sa nature courageux, bon et clément, lent à prendre une décision, mais ferme dans l'exécution, il suivit, sous l'empire d'illusions éternelles, toutes les impressions qu'il recevait du dehors. A peine sorti de l'adolescence, il vit s'ouvrir devant lui une immense carrière. Un pays redevenu florissant par trente années de paix, les arsenaux bien pourvus, des soldats disciplinés, un trésor le plus riche d'Europe, pouvaient justifier les plus grands projets. Aussi, le jeune électeur paraissait-il impatient d'employer tant de ressources, et d'imiter son aïeul Maximilien.

Il arriva au pouvoir au moment où Louis XIV et l'empereur Léopold recherchaient à l'envi des alliés pour renforcer leur parti. Le mariage du dauphin avec la sœur de Maximilien - Emmanuel donnait au roi de France une grande influence sur la cour de Bavière. Il fallut les efforts réunis de son conseil et de son oncle pour empêcher l'électeur de céder à ses sollicitations. Léopold parvint enfin à le gagner dans une entrevue personnelle, qui eut lieu à Alt - Oetting (1681); il le combla de présents, et le traita comme le futur époux de sa fille Marie-Antoinette. Des ce moment Maximilien se voua tout entier aux intérêts de l'Autriche. En 1683, il conclut avec cette puissance une alliance défensive contre la France, s'engageant à fournir 8,000 hommes à l'Empereur.

La même année, lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il conduisit en personne 7,800 fantassins et 3,500 cavaliers au secours de Léopold, et se lia étroitement avec le grand Sobieski, le libérateur de l'Autriche. Il mit la même ardeur à combattre pendant les

campagnes suivantes, comme s'il se fût agi de la défense de son propre pays. En 1684, ce fut lui qui commanda, en qualité de généralissime, les troupes en Hongrie; et son mariage avec l'archiduchesse, fille de Léopold et de Marguerite - Thérèse d'Espagne, fut célébré au milieu des préparatifs de guerre (15 juillet 1685). Comme la princesse était fille de Philippe IV, Maximilien acquérait quelques droits sur la monarchie espagnole. Il est vrai que Marie avait été obligée de renoncer à ce bel héritage en faveur de l'Autriche; mais les Pays-Bas espagnols lui étaient réservés à défaut d'une descendance mâle du roi d'Espagne, et la monarchie elle-même lui revenait, si Léopold mourait sans postérité masculine. Si la France réussissait à s'en emparer, l'Empereur s'engageait à soutenir l'électeur d'une somme annuelle de 400,000 florins et d'un secours de 20,000 hommes, jusqu'à la fin du litige. Il promettait même d'employer ses bons offices pour que le roi d'Espagne cédât de son vivant, à l'électeur, la propriété de ces provinces.

En 1686, Maximilien prit une part active à la guerre contre les Turcs, sous les ordres de Charles de Lorraine. Après s'être signalé à Gran, à Essek, à Bude, il commanda, en 1687, une aile de l'armée victorieuse à Mohatz, et s'empara de la tente du vizir. L'année suivante, il prit d'assaut la ville de Belgrade (1688). Ainsi il dissipa, sans profit, les trésors de son père, et sacrifia le sang de 30,000 Bavares pour soutenir la grandeur de l'Autriche, qui allait devenir si fatale à la Bavière.

Sur ces entrefaites, Louis XIV ayant, sans provocation, dénoncé les hostilités à l'Empereur, Maximilien soutint encore le parti de ce dernier. Mais cette fois, ne se piquant pas d'être plus actif que ses alliés, il eut plutôt l'air de faire la guerre pour se distraire que dans un but sérieux. Après avoir assisté au siège de Mayence, il alla au secours du duc de Savoie. Bientôt la nouvelle que Charles II l'avait nommé

gouverneur des Pays-Bas, avec 75,000 thalers d'appointements par mois (1691), lui parvint à Vienne, où il passait l'hiver pour se refaire de ses fatigues. Il se rendit alors à Bruxelles, laissant son épouse à Vienne, où elle mourut peu de temps après (24 décembre 1692).

Cette mort, jointe à la certitude que la décision récente de Charles II était due uniquement à Guillaume III, roi d'Angleterre, et que l'Empereur n'y avait eu aucune part, refroidit considérablement l'amitié jusque-là si étroite de Maximilien et de Léopold.

Partageant le commandement avec le prince d'Orange, le nouveau capitaine général des Pays-Bas donna des preuves éclatantes de son impétueuse valeur à Steinkerque (1692), à Nerwinde (1693), au siège de Namur (1695). Après deux ans de veuvage, il épousa Thérèse, fille de Jean Sobieski, dont il avait marchandé la main pour une somme de 500,000 livres (\*).

La Bavière, pendant ces longues absences, était administrée par un conseil. Mais déjà les impôts ne suffisaient plus pour couvrir les dépenses de l'électeur.

Quand Sobieski fut mort, on proposa à son gendre la couronne de Pologne; mais Maximilien avait d'autres projets, qu'il craignait de compromettre en se mettant à la tête d'un peuple si inconstant. Son fils, Joseph-Ferdinand-Léopold, qu'il avait eu de sa première épouse, venait de recevoir le titre de prince des Asturies. Un traité de partage éventuel, signé le 11 octobre 1698, par la France et les puissances maritimes, lui assurait la succession d'Espagne, qui, à son défaut, devait revenir à son père lui-même. Le 28 novembre suivant, Char-

les II avait fait, en faveur du jeune prince, un testament par lequel il le déclarait, pour la deuxième fois, son unique héritier; et le compagnon d'armes de Maximilien - Emmanuel, Guillaume III, avait déclaré hautement qu'aucun autre prince ne porterait la couronne d'Espagne. L'enfant qu'attendaient de si hautes destinées était alors âgé de six ans, et on l'élevait avec le plus grand soin au château de Munich. Dès qu'on recut toutes ces heureuses nouvelles, il fut envoyé à Bruxelles. Déjà vingt-quatre vaisseaux l'attendaient pour le conduire de Flandre en Espagne, lorsqu'il mourut dans les bras de son père, empoisonné, dit-on, par le prince de Savoie (6 février 1699) (\*). Cette catastrophe détruisit toutes les espérances de grandeur que son père avait formées, et qui n'eussent peut-être amené que des malheurs; il ne fut pas même nommé dans le deuxième traité de partage de 1700.

*Guerre de la succession d'Espagne.* — La mort de Charles II, qui survint peu après le partage de 1700, ouvrit un vaste champ aux intrigues de l'Autriche et de la France, qui, toutes deux, voulaient placer sur le trône vacant les fils de leurs souverains. Louis XIV envoya M. de Puysegur pour gagner l'électeur. Maximilien, aigri vivement contre son ancien allié depuis les querelles de la succession d'Espagne, et accablé du poids de ses dettes, se jeta avec empressement dans les bras de la France. Il se rendit en personne à Versailles, sous un nom supposé et en costume de chasseur. Les conventions arrêtées entre lui et le grand monarque n'ont pas été connues des courtisans, et sont également demeurées un secret pour la postérité; mais il ne fut pas plutôt de retour à Bruxelles, que l'on s'aper-

(\*) Cette dot que l'électeur exigeait préalablement, était exorbitante pour le roi de Pologne, le mariage allait être rompu. La reine alors s'engagea, à l'insu de son mari, à la payer. Pour cela elle fit charger dix vaisseaux suédois de blé de son royaume pour la France où la famine faisait des ravages, et par un commerce lucratif, elle parvint à acquitter sa parole.

(\*) La correspondance du prince Eugène avec Zinzendorf fait voir qu'il était capable d'un tel forfait. Saint-Simon en parle très-clairement dans ses mémoires. L'électeur de son côté accusa ouvertement la cour de Vienne dans son manifeste de guerre. De Sassenage dit: « La cour de France en sait le secret peut-être mieux que personne. »

cut de l'importance de ces négociations. Louis avait exigé que Maximilien, gouverneur des Pays-Bas, reçût dans toutes les places des troupes françaises sous la dénomination de troupes auxiliaires pour défendre ces provinces contre les Hollandais. Mons, Charleroi, Namur, Luxembourg, ouvrirent leurs portes, et reconnurent pour roi le duc d'Anjou, sous le nom de Philippe V. Alors Maximilien-Emanuel laissa le gouvernement au marquis de Bedinâr pour retourner dans ses États. En passant par Cologne, où son frère Joseph était électeur, il lui confia tout ce qui avait été arrêté à Paris, et le décida à embrasser également le parti de Louis XIV.

Ainsi s'engageait cette funeste guerre de la succession d'Espagne, qui plongea la Bavière dans la plus profonde misère, et enleva à son souverain tous les avantages que la paix de Westphalie lui avait assurés. Il paraît que Maximilien chercha d'abord à garder la neutralité; mais l'animosité que Léopold commençait à témoigner contre lui le contraignit enfin à prendre une part active à la lutte. L'Empereur exigeant qu'il déclarât la guerre à la France, l'électeur lui répondit d'abord qu'il n'avait pas de griefs contre elle, et qu'il saurait défendre sa neutralité; mais les embarras devenaient plus graves: il fallut se décider pour l'un ou pour l'autre parti. Louis XIV avait envoyé à Munich un M. Récourt, homme très-persuasif et très-versé dans les affaires. Celui-ci lui promit, au nom de son maître, la souveraineté des Pays-Bas espagnols, le remboursement de tous les frais de guerre, de forts subsides, et une riche part des dépouilles de l'Allemagne. Toutes les eventualités étaient d'ailleurs prévues: si la Bavière était conquise par l'Empereur, le duché de Luxembourg et le cercle de Bourgogne lui seraient donnés en dédommagement. Ces offres déterminèrent l'électeur, qui se ligua avec la France et l'Espagne. Ses troupes, composées de 20,000 combattants, étaient rassemblées dans les champs de Lech,

sous les ordres d'un grand nombre d'officiers expérimentés, tels que Bapliste d'Arco, Maffei, Latzerbourg, etc. De là, il se porta sur Ulm, ville impériale dont il s'empara par surprise (7 septembre 1702). A cette nouvelle l'étonnement fut grand dans toute l'Allemagne. La diète, assemblée à Ratisbonne, décida que si Maximilien ne restituait pas la ville, il serait mis au ban de l'Empire. L'Empereur était atterré: « Jamais, écrivit-il à Maximilien, je ne me serais attendu à être attaqué par mon beau-fils; vous connaissez la résolution de l'Empire. Avant de me porter aux extrémités, je vous adresse en père le conseil de ne pas précipiter la patrie dans le malheur, et de rendre Ulm. Je sais ce que la France vous a promis; mais les événements prouveront bientôt que vous n'avez pu former une telle alliance sans forfaire à votre honneur, et que la France ne se croira pas plus liée par ses engagements envers vous qu'envers d'autres. »

Cette lettre ne produisit aucune impression sur Maximilien; mais la Bavière tomba dans une consternation générale, comme si elle eût prévu tous les malheurs qui allaient fondre sur elle. Cependant la fidélité des Bavares resta inébranlable, malgré les proclamations dans lesquelles l'Empereur leur ordonnait d'abandonner leur prince à son sort. Maximilien s'empara bientôt de Memmingen, et attendit le maréchal de Villars, qui devait marcher à travers ses États sur les frontières de l'Autriche. De son côté, l'Autriche ne restait pas inactive. Palfy, Styrum, Schlick, entrèrent en Bavière à la tête des Impériaux, avec l'ordre d'attaquer et de vaincre l'électeur avant l'arrivée des Français. Mais Maximilien, par son énergie, les empêcha de remplir cette mission. Le 11 mars 1703, il défait le comte de Styrum à Scharding. Le 8 avril, il prit Ratisbonne; et le 12 mai il opéra sa jonction avec Villars à Durlingen. Vendôme, avec l'armée française d'Italie, avait reçu l'ordre de se porter vers le Tyrol, où Maximilien



devait aller à sa rencontre. En effet, après avoir laissé le maréchal de Villars maître des passages du Danube inférieur et supérieur, et campé entre Lauingen et Gundellingen, pour couvrir la Bavière, l'électeur entra au mois de juin dans le Tyrol avec 16,000 Bava-rois et Français. Kuffstein et Inspruk tombèrent en son pouvoir (18 et 26 juin); il marchait rapidement vers le Trentin, et se croyait près de se mettre en communication avec les Français d'Italie, lorsqu'une insurrection générale, dirigée par le brave Sterzinger, éclata dans ces montagnes; c'était une guerre à mort entre les Bava-rois et les Tyroliens. L'électeur, chassé du pays après avoir perdu la moitié de son armée, fut forcé de regagner la Bavière. Lui-même courut les plus grands dangers dans cette retraite. Il retrouva dans ses États le maréchal de Villars, qui le força à combattre à Hochstädt (\*), où la maison impériale reçut un si terrible échec (20 septembre 1703). Il profita néanmoins de cette victoire pour enlever Augsbourg, puis Passau, la clef de l'Autriche (9 janvier 1704). Sur ces entrefaites, Villars et l'électeur ne pouvant s'accorder, Louis XIV avait remplacé le premier par le maréchal Marsin; mais l'absence de ce grand capitaine porta malheur aux Bava-rois; ils n'éprouvèrent que des revers dans la campagne de 1704. Les plus habiles généraux du siècle, Louis de Bade, le prince Eugène et Marlborough s'étaient réunis pour conjurer les périls de l'Autriche, et pour écraser Maximilien. Son général, d'Arco, fut attaqué dans ses retranchements de Schellenberg, près de Donauwerth (2 juil-

let), et défait malgré des prodiges de bravoure. Le prince Louis, à la vue des soldats qu'il avait perdus et qui jonchaient le champ de bataille, laissa échapper ces paroles : « J'aimerais mieux avoir été vaincu que vainqueur. » Cependant cette victoire eut d'importants résultats. Les alliés se répandirent en Bavière, franchirent le Lech et le Danube, et livrèrent le pays au pillage et à la dévastation. En vain des députés envoyés à Marlborough lui offrirent des sommes considérables s'il voulait mettre fin aux brigandages de ses soldats. « Je ne suis pas venu ici « pour m'enrichir, répondit-il dans un « accès de désintéressement, mais pour « faire changer de politique à votre maî-  
« tre. » On vit s'élever à la fois dans les airs les flammes de plus de cinquante villages, et les paysans des bords du Lech se réfugièrent dans les forêts, massacrant partout les soldats isolés qu'ils pouvaient surprendre.

Le comte Wratislaw vient alors trouver l'électeur à Augsbourg, où il s'était retiré. Pour le détacher de l'alliance française, il lui offre le margraviat de Burgau et le palatinat de Neubourg, en dédommagement de la perte des Pays-Bas. Son épouse accourt auprès de lui, et le conjure de ne pas sacrifier son pays et sa maison. L'électeur paraissait ébranlé, quand, à la nouvelle de l'approche du maréchal Tallard avec un secours de 30,000 hommes, il reprend une nouvelle confiance dans sa fortune. Les propositions de Léopold sont rejetées; Thérèse, la tristesse dans l'âme, retourne à Munich, et écrit à l'évêque de Salzbourg pour le prier de lui accorder un asile si elle en a besoin. Ses tristes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Le 13 août, les Bava-rois et les Français furent défaits à la désastreuse bataille de Hochstädt, qui leur coûta 30,000 hommes, y compris les prisonniers, parmi lesquels était le maréchal Tallard. L'électeur, avec l'aile gauche qu'il commandait, avait repoussé trois fois le prince Eugène; et, malgré les fautes qu'il avait faites avant la bataille, ainsi que ses alliés, son corps

(\*) L'électeur hésitait et disait qu'avant de se décider à combattre, il voulait en conférer avec ses généraux et ses ministres. « C'est moi, lui répliqua Villars, qui suis votre général et votre ministre : vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille? Si V. A. ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bava-rois, je combattrai avec les Français. » Et aussitôt il donna le signal du combat.

d'armée eût peut-être été vainqueur, sans la résistance désespérée des Prussiens. Il rallia les fuyards sous les murs d'Ulm. Son épouse était venue le rejoindre à Memmingen; mais il lui ordonna de rester dans la capitale, espérant que son sexe et le souvenir de Sobieski, son père, obtiendraient de Léopold ce qu'il pourrait refuser à un adversaire vaincu. Père, mère, enfants, se séparèrent donc avec un profond sentiment de douleur. Maximilien suivit avec ses troupes les débris de l'armée française au delà du Rhin, et se rendit ensuite à Bruxelles. Sur son chemin il rencontra son frère, l'électeur de Cologne, également chassé de ses États; ils s'embrassèrent en versant des larmes.

L'Empereur ne pouvait pardonner à Maximilien les terreurs que ce prince lui avait inspirées. Le désir de la vengeance était encore plus ardent chez son fils, Joseph 1<sup>er</sup>, et leur haine décida du sort de la Bavière. L'armée victorieuse y rencontrait peu d'obstacles. Le Lech et l'Inn étaient faiblement défendus, et Ratisbonne était déjà occupée par une garnison impériale. Il est vrai que les autres forteresses étaient encore au pouvoir des Bavaarois, et commandées par des officiers courageux : Maffei, Lutzelbourg, Weichel, de la Colonie, etc. Ayant appris que l'électrice - régente avait l'intention de se mettre à la discrétion de l'Empereur, ces généreux défenseurs lui envoyèrent des députés à Munich, pour lui donner l'assurance de leur dévouement et de leur énergie, et lui faire entendre qu'ils préféraient une mort glorieuse à une lâche soumission. Mais ce langage des soldats ne fut pas celui des conseillers de l'électrice. Le jésuite Théodore Smaker de Liège, confesseur et favori de Thérèse, confirma les suggestions de la peur, et l'électrice envoya à Vienne un ambassadeur qui ne put passer les frontières en cette qualité, car on ne reconnaissait plus l'électeur de Bavière.

Des négociations s'ouvrirent au château d'Ilbeshelm, sur le Necker;

on n'accorda à l'électrice que les revenus du district de Munich. Les fortifications de la capitale furent rasées, les arsenaux pillés, toutes les places fortes livrées à l'Empereur, et les troupes bavaoises licenciées (17 novembre 1704). Dès lors la Bavière fut traitée plutôt en pays conquis qu'en territoire occupé par suite d'une convention. Quand Thérèse se rendit à Venise pour rétablir sa santé délabrée, Léopold se déclara souverain de la Bavière, et les Impériaux se livrèrent avec une nouvelle licence à toutes sortes d'excès. Cette conduite ne pouvait que provoquer la vengeance. L'armée bavaoise, quoique dissoute, existait encore. Bientôt une conspiration se forma; on prépara des armes; mais tout fut découvert, et le joug de l'étranger s'appesantit encore. L'Empereur, abusant de sa victoire, ordonna une levée de 12,000 hommes; c'est alors que la révolte fit explosion.

*Insurrection de 1705-1706.* — Chaque village était devenu le centre d'un rassemblement où l'on avisait aux moyens d'exterminer un ennemi impitoyable qui, après avoir enlevé tout l'argent du paysan, prétendait encore lui ravir ses fils. Quand les recruteurs se présentèrent dans les petites villes de Rœtz et de Neubourg-vorm-Wald, sur les bords du Schwarzach, dans le haut Palatinat, leur apparition fut le signal de la prise d'armes et ils furent repoussés. Le même mouvement se propagea de village en village, le long de l'Iser, du Vils et de l'Inn. C'était au mois d'octobre; les récoltes étaient faites, et les oppresseurs, ne croyant plus avoir rien à craindre, avaient renvoyé leurs principales forces au delà des Alpes. Des détachements isolés furent battus; on délivra les recrues et l'on força à prendre part au soulèvement les villages qui voulaient s'abstenir. Ainsi surgirent de tous les points du sol des corps armés prêts à mourir pour la patrie. Des hommes de cœur, presque tous sortis de la classe bourgeoise, se vouèrent à cette cause sacrée. Tel était George Sébastien Plingauser, qui quitta l'université d'In-

golstadt, pour se mettre à la tête de l'insurrection de Reichenberg; un autre jeune homme, Meindel, avait 500 cavaliers sous ses ordres. Dalmay, Xavier Oertel, Christian Jäger, se signalèrent partout à la tête des bandes. Malheureusement il n'y avait ni ensemble, ni plan dans les opérations de ces 30,000 insurgés, quoiqu'un comité directeur eût été institué dans ce but sous le nom de *défense du pays*. La haute noblesse, d'ailleurs, ne soutenait pas de si louables efforts, et les jeunes chefs, malgré leur habileté et leur bravoure, manquaient de cette autorité qu'un grand nom eût pu seul exercer sur des masses ignorantes et peu habituées à la discipline et à la liberté.

Plingauser, le seul qui eût le talent de se faire obéir, vit avec douleur la division éclater parmi des forces qui auraient été si imposantes si elles eussent marché avec unité. Toutefois, poursuivant son but avec ardeur, mais sans beaucoup d'espoir de l'atteindre, il chercha d'abord à s'emparer des ponts de l'Inn et des villes fortifiées des frontières, pour couper toute communication entre Vienne et la Bavière. Braunau fut prise. Là, Plingauser se retrancha si bien dans son camp, que les Autrichiens, commandés par Wendt, n'osèrent l'attaquer. Ils lui envoyèrent son beau-père pour le sommer de se rendre. Mais le jeune patriote regardait les liens de la patrie comme plus sacrés que ceux du sang. Prières, promesses, menaces, tout resta inutile. Wendt ayant tenté l'attaque fut repoussé. La prise de Schœrding fut le prix de cette victoire. Les ennemis cherchèrent alors à gagner du temps pour réunir leurs forces. Des ouvertures de conciliation furent faites à Anzing, mais les conditions offertes n'étaient pas acceptables. Les hostilités suivirent donc leur cours; les succès obtenus enhardissaient le peuple. Kehlheim fut enlevée par le courage d'un bourgeois, nommé Kraus, puis reprise par l'ennemi, qui y commit d'horribles atrocités et fit écarter le bourgeois. Cependant les insurgés se sentirent assez de force pour

aller attaquer Munich. On avait des intelligences dans la place, et quoique la garnison fût de 5,000 soldats, le coup eût réussi, sans un traître qui découvrit le projet à l'ennemi. Aussitôt la bourgeoisie fut désarmée. L'assaut n'en eut pas moins lieu et le combat fut des plus meurtriers; mais les paysans eurent le dessous à Sendling (25 décembre 1705), où ils perdirent 2,000 hommes. Un autre corps fut taillé en pièces en Aitenbach. En peu de temps les villes de Burghausen, de Braunau, de Kelheim, de Cham, etc., furent reprises par les Autrichiens. C'était la trahison des nobles bavarois qui causait presque partout ces revers. Ainsi, le baron d'Ocofort fit perdre Braunau, une des places les plus importantes du pays. Il excita ses concitoyens à marcher avec toutes leurs forces contre les Autrichiens. En effet, 3,000 se portèrent sur différents points, et lorsqu'ils eurent quitté la ville, l'infâme la livra à l'ennemi et tourna lui-même les canons de la citadelle contre ses compatriotes. Privés de places fortifiées, trahis par les nobles, sans aucun secours du côté de la France, les paysans se débandèrent, en gémissant sur le sort de leur pays. Meindel fut le dernier à quitter le champ d'honneur : il resta dans un camp fortifié, au milieu d'une forêt, et lorsque, abandonné de tous, il vit Plingauser lui-même briser son épée, il congédia ses fidèles paysans, et sortit de sa malheureuse patrie. Plingauser s'exila également, pour ne rentrer en Bavière que lorsque les Autrichiens l'eurent évacuée. Il a écrit l'histoire de cette grande insurrection avec une simplicité touchante et avec ce patriotisme qui l'animait lorsqu'il conduisait les siens au combat. Il mourut chancelier à Augshourg, où l'on voit son tombeau.

*Asservissement et morcellement de la Bavière. — Proscription de l'électeur.* (1706-1711.) — Les défenseurs du pays étant dispersés, les mesures les plus énergiques furent prises par les vainqueurs pour prévenir toute nouvelle révolte. Les

vexations et les arrestations continuèrent. Une foule de bourgeois recommandables de Munich et d'autres villes furent condamnés à mort et périrent dans des supplices cruels (\*). Les communautés furent accablées par les logements militaires et par les impôts (\*\*). Les prisons étaient pleines. Enfin les patriotes craignaient qu'on n'attentât aux jours des jeunes princes retenus dans le château de Munich, loin de leurs parents, ou qu'on ne les transférât en Autriche pour en faire les victimes de la politique impitoyable de la maison de Habsbourg. La fille de l'électeur, Marianne-Caroline, fut enfermée dans un couvent (\*\*\*), tandis que les quatre princes, Charles-Albert, Philippe-Maurice, Ferdinand-Maurice et Clément-Auguste étaient transférés à Klagenfurth, en Carinthie. Là, ils furent l'objet d'une surveillance sévère; on ne les traita plus comme princes de Bavière, mais comme comtes de Wittelsbach, et il fut défendu de prononcer devant eux le nom de leurs parents.

Toutes ces mesures avaient été prises par le nouvel empereur Joseph I<sup>er</sup>, couronné depuis le 6 mai 1705; mais ce n'était pas encore assez pour sa vengeance. Sans consulter les électeurs, il mit au ban de l'Empire Maximilien-Emmanuel et son frère, l'électeur de Cologne; puis il démembra la Bavière: la principauté de Mindelheim fut donnée à l'Anglais Marlborough; le duché du Palatinat supérieur et le comté de Cham échurent à l'électeur palatin Jean-Guillaume. Les fiefs qui avaient appartenu à la Bohême furent de nouveau réunis à ce royaume, devenu un nouvel électorat. D'autres parties du pays furent données aux favoris, aux généraux de Joseph. Lui-

même prit possession de Schærding, de Braunau et de Ried, de tout le pays enfin situé entre Salzbourg et Passau, quoiqu'il eût, disait-il, le droit d'étendre le territoire autrichien jusqu'à l'Inn, véritable frontière des deux États.

Maximilien et son frère vivaient alors très-malheureux à Bruxelles; mais l'espoir de reconquérir la Bavière n'avait pas abandonné l'électeur, et il combattait avec courage pour sa cause, autant que pour celle de la France, luttant sur les champs de bataille des Pays-Bas contre les forces réunies de l'Empire, de la Hollande et de l'Angleterre. Mais la aussi il trouva en face de lui le terrible Marlborough. Quand l'armée française eut été taillée en pièces à Ramillies, il se retira d'abord à Mons, puis à Namur, et enfin à Paris. Mais Louis n'était guère en état de secourir son allié. L'électeur le quitta mécontent. Avant qu'il fût sorti de la capitale, Louis lui avait envoyé le marquis de Tracy, avec une parure de diamants et 25 bourses, renfermant chacune 100 louis. « C'est tout ce que mon maître peut faire aujourd'hui » pour vous, » dit l'envoyé en haussant les épaules. Il faut ajouter que, dans ses revers même, le roi de France n'oublia pas ce qu'il devait au malheur, car il proposa à Philippe d'Espagne de donner à Maximilien-Emmanuel, s'il ne pouvait recouvrer ses États, le duché de Luxembourg, Namur, et les citadelles de Charleroi et de Neuport.

*Maximilien-Emmanuel réintégré dans ses États (1711-1715).* — La mort subite de Joseph, arrivée au mois d'avril 1711, changea la position de Maximilien au moment où il paraissait la victime du sort et de la politique de l'Europe. Charles VI fut élevé au trône impérial, et la France, par la victoire de Denain et le traité d'Utrecht, acquit une telle prépondérance sur l'Autriche, qu'elle la força à la paix de Rastadt (6 mars 1714), de rétablir dans leurs États Maximilien-Emmanuel et son frère. Marlborough et tous ceux qui avaient partagé leurs

(\*) Voyez *Théat. Europ.*, 1707, t. XVIII, p. 134.

(\*\*) Les contributions s'élevèrent en une seule année à sept millions de florins.

(\*\*\*) « C'est un procédé infâme; c'est là » traiter comme une petite bâtarde. Quel » tyran que cet empereur! » écrivait l'électeur à son épouse, le 21 mai 1706.

dépouilles furent contraints de les restituer. L'Empereur lui-même rendit les territoires qu'il avait réunis à l'Autriche. L'électrice quitta Venise et l'électeur Saint-Cloud, pour rentrer sans pompe dans leur capitale (10 avril 1715), où ils furent bientôt rejoints par leurs enfants qui avaient été transférés à Graetz, et traités plus convenablement depuis la mort de Joseph.

DERNIÈRES ANNÉES DE MAXIMILIEN-EMMANUEL.

(1716-1726).

Une paix profonde pouvait seule relever la Bavière de sa détresse; aussi l'électeur eut-il le plus grand soin d'éviter tout ce qui aurait pu troubler ce repos. Cependant, pour des motifs restés inconnus, il mit l'armée sur un pied formidable, et quand ces armements furent devenus inutiles, par des raisons également secrètes, il envoya 6,000 hommes, sous les ordres de ses deux fils aînés, au secours de Charles, attaqué par les Turcs. Le 17 octobre 1722, l'Empereur donna à son fils Charles-Albert la main de sa nièce Marie-Amélie, fille de Joseph; mais le jeune couple dut renoncer à tous ses droits sur la succession d'Autriche. La dernière affaire politique de Maximilien fut le pacte de famille, signé, avec la maison palatine, le 15 mai 1724, et par lequel les deux lignes s'engageaient à se tenir toujours prêtes pour leur défense mutuelle.

Après avoir ainsi rendu à la maison de Wittelsbach une puissance imposante, il mourut le 26 février 1726. Dans ses derniers moments, il témoigna de vifs regrets des charges qu'il avait imposées à son peuple par son ambition et par son faste. Il fit une confession publique de ses fautes, et conjura son fils d'avoir pitié de ses sujets et de songer à l'acquiescement de la dette de 30 millions de florins dont le pays était obéré (\*). Cependant, tout

en l'exhortant à maintenir la bonne harmonie avec l'Autriche, il l'avertit d'entretenir continuellement une armée de 24,000 hommes, pour être prêt à soutenir ses prétentions.

Des neuf enfants que lui donna la fille de Scbieski, nous ne remarquons que Charles-Albert, son successeur; Ferdinand-Marie, landgrave de Leuchtenberg et duc de Bavière, mort en 1738, et dont la branche s'éteignit en 1770; Clément-Auguste, électeur de Cologne, mort en 1766, un des plus puissants princes de l'Empire par la réunion de plusieurs évêchés; enfin le cardinal Jean-Théodore, évêque de Ratisbonne, Freysing et Liège, mort en 1763. Un fils naturel de l'électeur, nommé Maximilien-Emmanuel, comte de Bavière, fut lieutenant général au service de France, et périt à la bataille de Laufeld en 1746.

CHARLES-ALBERT.

Depuis 1726 jusqu'à son élection comme Empereur en 1742.

Le peuple fondait de grandes espérances sur Charles-Albert, qui, dès l'enfance, avait reçu cette éducation du malheur bien plus profitable que celle des livres. Mais à peine rentré dans le palais de ses pères, il suivit une direction moins propre à le préparer au gouvernement; toutefois les remords qui tourmentèrent son père à ses derniers moments avaient fait sur lui une impression profonde. Agé de 29 ans, lors de son avènement, il diminua les impôts, et introduisit dans l'administration et à sa cour les règles d'une sage économie. « C'était pourtant par un effort sur lui-même que l'électeur s'était soumis à cette contrainte. Il aimait naturellement le faste et les plaisirs bruyants : aussi les anciens abus reparurent bientôt; et, après dix ans de règne, Charles-Albert n'avait pas encore pu racheter les joyaux que son

écurie de 1200 chevaux, une chasse de 300 chevaux et 4000 chiens, avait une domesticité nombreuse, donnait des fêtes magnifiques et oubliait ses malheurs dans les bras de ses maîtresses.

(\*) « Il est bien prince, c'est-à-dire, faible dans sa conduite et corrompu dans ses mœurs, » dit Fénelon. (Voy. *Œuvres compl.*, t. III, p. 749.) L'électeur entretenait une

4. *Livraison.* (BAVIÈRE.)

père avait engagés à des négociants d'Amsterdam. Il lui fallut faire des emprunts onéreux, établir des impôts arbitraires, anticiper sur les revenus (\*). » Cependant, il trouvait encore moyen de satisfaire sa dévotion toute fondée sur des pratiques extérieures, en faisant de riches présents aux lieux saints, et surtout à Alt-Oetting, où il déposa une statue de Jésus en argent, du poids qu'avait son fils aîné à l'âge de huit ans.

Dans la guerre qui éclata, en 1733, entre l'Autriche et la France, au sujet de la succession de Pologne, il garda la neutralité, appuyé sur une armée de 31,000 hommes. Plus tard, lorsque l'Empereur fit la guerre aux Turcs, il lui envoya un secours de 8,000 hommes, dont la moitié ne retourna pas dans son pays. Les uns succombèrent aux maladies, les autres périrent dans la sanglante journée de Grotzka, en Serbie (1739).

L'empereur Charles VI expira le 20 octobre 1740. N'ayant point de descendance masculine, il avait publié en 1719 la *Pragmatique sanction*, par laquelle il transmettait tous ses États à sa fille aînée, Marie-Thérèse; mais la Bavière, de concert avec la Saxe et avec la France, s'était opposée dès 1731 à l'exécution de ce pacte de famille. En effet, Charles-Albert avait des droits légitimes à cet héritage, parce que l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>, qui avait réuni à sa maison les couronnes de Bohême et de Hongrie, avait stipulé dans son testament, en faveur de sa fille Anne, mariée au duc Albert V de Bavière, que, à défaut d'héritiers mâles de la branche régnante, ceux de cette princesse seraient aptes à succéder dans ses possessions. De cette protestation de l'électeur de Bavière contre la pragmatique sanction, était résulté un échange de notes très-vives entre les deux cours. Après la mort de l'Empereur, la Bavière et le Palatinat, en vertu du traité signé à Munich le 15 mai 1724, exer-

cèrent en commun le vicariat de l'Empire; et Charles-Albert s'allia avec la Prusse et la France pour faire valoir ses prétentions (22 mai 1741). A la tête de 40,000 hommes, Bavares, Français et Saxons, il s'empara de Passau et de Linz où il se fit couronner archiduc d'Autriche. Ses avant-postes se portèrent jusqu'à Pœlting, à vingt lieues de Vienne, et l'Europe attendait chaque jour la nouvelle de son entrée dans la capitale des États autrichiens. Mais Charles n'avait pas le génie militaire, et soit qu'il obéît à son irrésolution naturelle, soit qu'il cédât aux conseils de ses ministres ou qu'il ne fût pas assez préparé à ce siège, il s'arrêta. De ces moments précieux dépendaient pourtant son bonheur et celui de son peuple, l'issue de la guerre et le sort de la maison de Habsbourg. Il laissa 15,000 hommes sous les ordres de Ségur, commandant les troupes françaises, pour garder ses conquêtes, et lui-même passa le Danube avec le reste de son armée, assiégea Prague, qui fut enlevée d'assaut par le comte Maurice de Saxe, et y prit, le 7 décembre 1741, la couronne de Bohême. Cependant les électeurs étaient assemblés à Francfort-sur-le-Mein, pour décerner la couronne impériale. La France prodigua son or; la Prusse mit en jeu son influence pour faire tomber le choix sur Charles-Albert, qui, en effet, fut élu sous le nom de Charles VII, le 24 janvier 1742. Le maréchal de Belle-Isle avait dirigé toutes les négociations et paraissait alors, suivant l'expression de Frédéric, comme le législateur de l'Allemagne. C'est qu'en plaçant sur le trône impérial le jeune fils de l'allié fidèle de Louis XIV, on mettait un terme à la longue rivalité entre les Bourbons et la maison d'Autriche; on continuait l'œuvre commencée par Henri IV, continuée par Richelieu et par Mazarin.

CHARLES-ALBERT, Empereur sous le nom de CHARLES VII.

Depuis 1742 jusqu'à sa mort en 1745.

Les malheurs de ce prince, ou du moins ceux de la Bavière, commen-

(\*) Schoell *Hist. des États europ.*, t. XLII, p. 235.

rent au moment où il ceignit la couronne impériale. Lorsque Marie-Thérèse, par la première paix de Silésie, eut détaché Frédéric II de la ligue formée contre l'Autriche, elle tourna toutes ses forces contre les Bava-rois et les Français. Le maréchal de Ségur, en s'enfermant dans la ville de Lintz, avait laissé le pays ouvert aux ennemis. Ce ne fut pas une guerre, mais un affreux brigandage; les pandours, espèce de cavalerie légère commandée par le terrible baron de Trenk, se livrèrent à des cruautés dont l'humanité doit rougir. Munich fut occupée par les Autrichiens; de part et d'autre on se battait avec un acharnement extrême, et la Bavière fut tour à tour envahie, perdue et reconquise par les Autrichiens dans les années 1742 et 1743. Pendant ces jours de deuil, Charles VII vivait à Francfort dans le luxe et les plaisirs. Après avoir gagné deux couronnes, il était sur le point de perdre le pays de ses ancêtres. Cependant un nouveau renfort de troupes françaises permit au vieux général Seckendorf, sorti de l'école du prince Eugène, et qui avait combattu autrefois au service de l'Autriche, de prendre l'offensive. Il chassa les Impériaux de la capitale de la Bavière, et l'Empereur put y rentrer le 19 avril 1743. Mais ce prince fut moins heureux en Bohême, où le maréchal de Belle-Isle eut de la peine à se retirer à Égra avec les débris de son armée, qu'il ramena de là en France.

Le général Seckendorf désirait la paix, parce qu'il voyait son maître abandonné et de ses alliés et de l'Empire. « Je la veux aussi, lui répondait l'Empereur, mais je la veux sans honte. » Pendant qu'on délibérait, le général bava-rois Minuzzi, contrairement aux ordres de Seckendorf, livra bataille aux Autrichiens, à Braunau (9 mai 1743), et fut battu, malgré sa bravoure. Ce désastre et la retraite de l'armée française, qui fut obligée de repasser le Rhin, obligèrent l'Empereur à quitter de nouveau la Bavière. Il s'enfuit à Augsbourg, mais ne s'y croyant pas en sûreté, il se retira à

Francfort, où il vécut des aumônes de la France (\*). Les Autrichiens s'emparèrent de toutes les villes de la Bavière, et établirent à Munich un gouvernement provisoire.

Charles VII fit alors des propositions de paix à Marie-Thérèse, et offrit de renoncer à toutes ses prétentions, moyennant une indemnité. On lui répondit qu'on lui laisserait son pays et le titre d'Empereur, s'il consentait à payer les frais de la guerre et à se séparer de la France. Marie-Thérèse l'estimait ou le craignait si peu, qu'en sa présence elle demanda aux princes réunis à Francfort l'annulation de son élection. Cette démarche blessa Charles au cœur. Il envoya dans les cours d'Allemagne le vieux Seckendorf, pour implorer leur secours et pour les supplier de ne pas consentir à la ruine de la constitution germanique, tandis que Haslang, son ministre, entamait des négociations à Londres. Alors la Prusse, la Hesse (Cassel), la Bavière et le Palatinat électoral conclurent, en sa faveur, l'union de Francfort (22 mai 1744). Une diversion des Prussiens en Bohême rappela les Autrichiens des bords du Rhin, et les força d'évacuer la Bavière. Charles VII, secondé par le brave Seckendorf, put revoir encore sa capitale (23 novembre 1744); mais à peine y était-il rentré, que, consumé par le chagrin et les maladies, il y mourut le 20 janvier 1745. Il ne laissa qu'un seul fils légitime. Ses trois filles épousèrent Frédéric-Christian, prince électoral de Saxe, l'avant-dernier margrave de Bade, et l'empereur Joseph II.

MAXIMILIEN-JOSEPH.

(1745-1777).

Ce prince, dont la mémoire est encore révérée en Bavière, n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut appelé au gouvernement; mais il avait été déclaré majeur par son père au lit de mort,

(\*) Le maréchal de Noailles dit, dans ses Mémoires, qu'il crut devoir lui procurer de quoi ne pas mourir de faim, et lui fit toucher 40,000 écus sur une lettre de crédit qu'il avait.

dernier acte d'autorité impériale. Il chercha d'abord à assurer la paix de son pays : elle fut conclue en effet à Fuesen le 22 avril 1745. L'électeur s'engageait à adhérer à l'élection de François I<sup>er</sup>, époux de Marie-Thérèse, et à n'entretenir sous les armes que six mille hommes. L'Autriche, de son côté, lui restituait les provinces qu'elle avait occupées et retirait ses troupes. De ce moment, Maximilien, doué d'une âme extrêmement bienveillante, employa les loisirs de la paix à travailler au bonheur de ses sujets ; il fit beaucoup, et voulait faire plus encore ; mais il se trompa quelquefois sur le choix des moyens, et fut contrarié par les courtisans et par tous ceux qui étaient intéressés au maintien des vieux abus.

Son économie, la sagesse de son système d'amortissement, et les subsides que les puissances maritimes et l'impératrice s'engagèrent à lui payer en vertu du traité de Munich en 1746, renouvelé à Hanovre en 1752, retablirent ses finances délabrées.

Comme le pays était affligé d'une foule de vagabonds et de voleurs, qui exerçaient impunément leur métier, le vice-chancelier Kreitmayer fut chargé de rédiger un nouveau code criminel, qui parut en 1751. La corde pour les vols les plus modiques, la torture avec toutes ses cruautés, le bûcher pour le sacrilège ou la sorcellerie ; la sépulture sous le gibet, et la confiscation pour le suicide, tels étaient les châtimens ordonnés par ces lois vraiment draconiennes (\*). Toutefois, Kreitmayer, maudit par le peuple, rédigea deux autres codes excellents : le code judiciaire et le code civil, promulgués en 1753 et 1756.

Maximilien resta étranger à la guerre de sept ans ; il fournit seulement, outre son contingent comme membre de l'Empire, un secours de 6,800 hommes à Marie-Thérèse. L'état sanitaire du pays attira aussi sa sollicitude. Un bureau médical (*collegium medicum*)

fut fondé, et l'on institua des hôpitaux des frères de la Miséricorde et des sœurs d'Elisabeth. Les mines furent mieux exploitées qu'elles ne l'avaient été ; le commerce, l'industrie et l'agriculture obtinrent des encouragements. Des routes excellentes traversèrent le pays en tout sens, et les barrières furent reculées à l'extrême frontière. Enfin, le règne de Maximilien-Joseph se signala encore par la suppression de l'ordre des jésuites et par des institutions propres à répandre les lumières dans un pays qui n'avait été jusqu'alors gouverné que par les moines et par un clergé ignorant et corrompu (\*).

Maximilien-Joseph fut le dernier rejeton de la branche directe des Wittelsbach, n'ayant point eu d'enfants d'Anne-Sophie, princesse de Saxe, qu'il avait épousée en 1747. Il mourut le 8 décembre 1777, emportant avec lui les regrets de son peuple.

CHARLES-THÉODORE.

(1777-1799).

En vertu du traité de Pavie, de 1329, loi fondamentale de la famille renouvelée en 1490 et en 1524, puis cinq fois dans le dix-huitième siècle, et en dernier lieu en juin 1774, l'électeur palatin Charles-Théodore, de la maison de Sulzbach, parvint à l'électorat. Il s'était déjà fait connaître par son amour pour les sciences, les arts et l'industrie, quand le traité du 13 janvier 1778, par lequel, trahissant son peuple et sa famille, il livra une partie de ses États à l'Empereur, lui fit perdre pour toujours la confiance de ses sujets. La basse Bavière, une partie du haut Palatinat, Leuchtenberg et Mittelheim furent occupés par des corps autrichiens. De là naquit la guerre de la succession de Bavière. En effet, le roi de Prusse, Frédéric le Grand, appuya la protestation du duc de Deux-Ponts, héritier présomptif, contre la cession de ces provinces, et envahit la Bohême pour forcer les Autrichiens à

(\*) Dans le seul bailliage de Burghausen onze cents exécutions eurent lieu en 18 ans.

(\*) L'académie des sciences fut fondée en 1758.



évacuer la Bavière. Malgré le mauvais vouloir de l'électeur (\*), la paix fut signée à Teschen ( 13 mai 1779 ) par la médiation de la France et de la Russie (\*\*). L'Autriche négocia le quartier de l'Inn avec la ville de Braunau, ce qui formait la sixième partie du territoire qu'elle devait recevoir d'après la convention de 1778. Mais Joseph n'abandonna pas encore son projet d'augmenter la monarchie autrichienne par l'acquisition de la Bavière : en 1785, il fit secrètement à Charles-Théodore la proposition d'échanger ses États contre les Pays-Bas, et lui offrit

(\*) Il condamna à un exil perpétuel les deux conseillers Obermayr et de Lori, qui avaient montré le plus de zèle pour assurer l'intégrité de leur patrie.

(\*\*) M. A. Lamey, un des plus doctes historiens de l'Alsace, le collaborateur de Schœfflin, ayant été chargé par la famille de Seckenberg, de mettre en ordre une grande quantité de documents et de papiers qu'elle avait à Darnstadt, y trouva l'original d'une pièce fort importante et en prit note. Sur ces entrefaites, la maison d'Autriche formula ses prétentions à la succession de Bavière. Le roi de Prusse soutenait qu'elle y avait depuis longtemps renoncé solennellement, à la suite d'avantages obtenus ailleurs. Cela fut nié; car, dans les archives de Munich, où l'acte de renonciation avait été déposé, on ne trouva qu'une place vide. Tandis qu'on se bătait en Bohême et en Silésie, M. Lamey révéla à M. de Seckenberg, dont le père avait été conseiller aulique à Vienne, que ce document important se trouvait, sans doute par l'effet d'une méprise de diplomate, parmi les papiers dont il avait donné le catalogue. Le baron s'empressa d'envoyer copie de cet acte au duc de Deux-Ponts, qui le communiqua à la cour de Berlin. L'authenticité de cette renonciation fut si bien prouvée, que l'empereur Joseph se vit forcé de céder. M. de Seckenberg, il est vrai, fut expulsé des États autrichiens, et Lamey paya l'honneur de sa découverte par une long exil loin de sa famille et de son pays. Lamey est mort en 1802, à Manheim, où il était bibliothécaire du Palatinat. Voyez, pour les détails de cette affaire : *Campe, Voyages*, vol. II, et *Revue d'Alsace* t. II, 1835, n. 9, p. 188 et suiv.

3 millions d'indemnité pour le duché de Deux-Ponts. Cette nouvelle tentative échoua encore par la fermeté du duc de Deux-Ponts et par l'opposition de la Prusse, qui forma alors la *ligue des princes allemands*. Lorsque l'Autriche se fit céder par le traité de Campo-Formio six des plus beaux districts de la Bavière avec de riches salines, l'électeur ne protesta pas contre cette injuste spoliation. Dans les derniers temps de sa vie, le peuple le soupçonna même de vouloir quitter le pays, comme il l'avait déjà fait pendant dix mois, et de nourrir le projet de l'abandonner aux Autrichiens qui y avaient établi leurs quartiers d'hiver. Le pays souffrit beaucoup de la présence des Français commandés par Jourdan et par Moreau, pendant les guerres de 1795 et 1796, et fut pillé ensuite par les Autrichiens, qui y conservèrent une armée d'occupation plus d'une année après la paix. Charles-Théodore mourut sans enfants le 16 février 1799, chargé de la malédiction de son peuple. Il n'avait jamais pu cacher le dégoût que lui inspirait le séjour de Munich. C'est que l'amour de ses nombreux bâtards ne laissait pas de place dans son cœur pour la grande famille qui lui était confiée. Agri sans cesse par un renards secret, animé d'une haine profonde contre la maison de Deux-Ponts qui devait lui succéder, et dominé le plus souvent par des maîtresses et de vils favoris, tels que le jésuite Franck et le conseiller Lippert, il ne recula jamais devant les mesures les plus tyranniques, les plus funestes au pays. Ainsi l'instruction publique fut rendue aux moines (\*), et la liberté de la presse tellement restreinte, que pendant quelque temps le pays se vit menacé de retomber dans les ténèbres de l'ignorance. Cette réaction s'exerça encore avec plus de violence lorsque l'ordre

(\*) Les moines de Bavière étaient même pour la langue de leur pays d'une ignorance extrême. Les bénédictins seuls remplirent honorablement leur mission pour l'enseignement de l'histoire et des sciences.

de la franc-maçonnerie et la société des illuminés effrayèrent un gouvernement ombrageux (\*). Ajoutons cependant que le règne de Charles-Théodore a été marqué par plusieurs mesures de bonne administration, surtout dans les dernières années, sous l'influence du comte de Rumford. L'agriculture fut encouragée et améliorée, des économies considérables furent faites sans secousse, la capitale et ses environs reçurent de nouveaux embellissements.

#### MAXIMILIEN-JOSEPH II.

(1799-1806).

Maximilien-Joseph II, né le 27 mai 1756, avait été, avant de succéder à son oncle, colonel du régiment d'Alsace au service de la France, et les bourgeois de Strasbourg conservent encore le souvenir de son affabilité et de son bon cœur. Il était devenu duc de Deux-Ponts en 1795, après la mort de son frère Charles II.

Les Bavaïrois, qui craignaient toujours la ruine de leur nationalité, le reçurent comme un sauveur. La guerre qui venait de se rallumer devint de nouveau funeste à la Bavière, lorsque Moreau, poussant Kray devant lui, vainquit à Engen, Mœskirch, Hochstædt, et entra à Munich le 2 juillet 1800. Enfin la paix fut conclue à Lunéville (1801). Elle assurait à la France la rive gauche du Rhin, où la Bavière perdait toutes ses possessions. L'électeur de Bade prenait aussi la partie du Palatinat située sur la rive droite du fleuve. Mais Maximilien-Joseph obtint une indemnité de territoire, qui lui valut une augmentation de deux cents lieues carrées et de 216,000 habitants.

La guerre qui éclata quatre ans plus tard, entre la France et l'Autriche, prouva toute l'importance politique de la Bavière. L'empereur François avait sommé l'électeur d'entrer dans son alliance; cependant, Maximilien crut mieux se conformer à l'intérêt de l'É-

tat en s'attachant à la fortune de Napoléon, et, se retirant à Wurtzbourg, il joignit ses 30,000 hommes aux armées françaises. Les Autrichiens envahirent alors son territoire (11 octobre 1805), puis nos troupes victorieuses à Ulm le débarrassèrent de la présence de l'ennemi.

La mémorable bataille d'Austerlitz amena bientôt le traité de Presbourg (26 décembre 1805), par lequel Napoléon, récompensant son allié, lui fit rendre les canons et les drapeaux qui avaient été pris en 1740, et érigea la Bavière en royaume. Maximilien qui, en vertu d'une résolution de la diète extraordinaire de 1803 (25 février), avait déjà obtenu Wurtzbourg, Bamberg et Augsbourg, reçut avec le titre de roi le Tyrol, y compris Brixen et Trente, le margraviat de Burgau, le Voralberg, le comté de Hohenheim, les principautés de Lindau et d'Eichstædt, une partie de celle de Passau et quelques autres districts.

Pour cette augmentation de 500 milles carrés avec une population d'un million d'habitants, il n'eut à céder que le pays de Wurtzbourg, érigé en électorat en faveur de l'archiduc Ferdinand. Le 31 décembre, Napoléon, retournant à Paris, vint à Munich, et le lendemain, Maximilien-Joseph prit solennellement possession de sa nouvelle dignité.

#### ROYAUME DE BAVIÈRE SOUS MAXIMILIEN-JOSEPH.

(1806-1825).

L'alliance de Napoléon rendit à la maison des Wittelsbach une partie de son ancien éclat. L'empire d'Allemagne n'existait plus; sur ses débris s'éleva la confédération du Rhin, protégée par l'empereur des Français. La Bavière fut placée à la tête de ses membres (12 juillet 1806), et tenue de fournir un contingent de 30,000 hommes, et de fortifier Lindau et Augsbourg. A l'exemple du Wurtemberg et de Bade, Maximilien-Joseph soumit alors à sa souveraineté toutes les possessions de la noblesse immédiate de l'Empire, enclavées dans ses États. Son

(\*) L'association des illuminés prit naissance en Bavière; son fondateur était Adam Weishaupt, professeur à Ingolstadt.

alliance avec la France avait encore été resserrée par le mariage de sa fille la princesse Augusta, avec le prince Eugène, fils adoptif de Napoléon et vicaire d'Italie. Par suite de cette union, la Bavière avait reçu en échange du territoire de Berg celui d'Anspach, cédé par la Prusse. A la fin de l'année, elle avait encore acquis Nuremberg et son territoire.

Maximilien-Joseph fut ainsi amené à seconder de ses armes les projets gigantesques du conquérant ; aussi vit-on ses soldats figurer, avec une gloire achetée souvent par de nombreuses pertes, dans les guerres de Prusse, d'Autriche, de Russie. Tandis que ces braves se signalaient loin de leur patrie, le roi s'efforçait, par de sages institutions, de répandre dans ses États les bienfaits de la civilisation moderne. Les jésuites et les capucins d'Augsbourg furent supprimés. D'après une nouvelle administration financière, toutes les classes de citoyens durent supporter également les contributions publiques. Les universités furent réorganisées. Enfin, au mois de mai 1808, parut une constitution qui reconnaissait une représentation nationale, garantissant la liberté personnelle des citoyens, leur égalité devant la loi, la liberté de la presse, la liberté de conscience, et supprimait un grand nombre des privilèges de la noblesse. Cependant cette constitution, calquée en partie sur celle qui régissait l'empire français, était entachée des mêmes vices que son modèle. L'application du système représentatif y était entièrement illusoire. Le peuple n'avait pas véritablement une part directe au gouvernement. Les attributions de ses représentants se bornaient au simple vote sur les propositions du gouvernement, dont les commissaires avaient seuls la parole. Il n'y avait ni responsabilité ministérielle, ni organisation municipale, ni aucune de ces garanties d'ordre et de paix adaptées aux besoins actuels.

Nous verrons, du reste, que la durée de cette loi fondamentale ne fut pas longue.

Dans la guerre contre l'Autriche (1809), la Bavière eut encore à soutenir le premier choc, et le roi avait fui de Munich devant l'archiduc, quand l'arrivée de Napoléon vint tout changer. L'empereur reprit le cours de ses savantes manœuvres, et, avant le dixième jour accompli, il ramenait Maximilien triomphant dans sa capitale, suivant la promesse qu'il lui en avait faite. Les Bavares acquirent une gloire immortelle aux journées à jamais célèbres d'Abensberg, d'Eckmühl et de Neumark ; mais après ces succès un grand malheur vint frapper la Bavière. Une insurrection, dont le principal chef était le fameux André Hofer, éclata dans tous les districts cédés par l'Autriche, principalement dans le Tyrol. La guerre était difficile au milieu de ces montagnes, et les Bavares, conduits par le duc de Danzig, n'achetèrent la victoire qu'au prix du plus pur de leur sang ; ils prirent ensuite une part active à la bataille de Wagram. La paix qui en fut le prix (14 octobre) valut à Maximilien-Joseph le margraviat de Baireuth, Ratisbonne, Salzbourg, Berchtesgaden, le cercle de l'Inn et une partie du quartier du Hundsruok, augmentations acquises partie aux dépens de l'Autriche, partie par des traités d'échange avec Wurtzbourg et le Wurtemberg. D'un autre côté, il céda au royaume d'Italie la portion méridionale du Tyrol.

Les préoccupations des affaires extérieures n'arrêtaient pas les progrès commencés au dedans. Une garde nationale fut organisée à l'instar de celle de France (6 juillet 1809), et le recrutement de l'armée réglé par une loi (29 mars 1812). On promulgua un code pénal conforme à la saine justice et à l'humanité (1813), et une commission prépara les matériaux d'un code civil.

L'expédition de Russie, où Napoléon entraîna tous les peuples soumis à sa puissance, fut une cause de deuil pour toute l'Allemagne, aussi bien que pour la France. De tout le contingent de Bavares qui était

parti pour cette fatale campagne, il revint à peine 500 hommes. A Polotzk, à Smolensk, à Borodino, les bulletins de la grande armée avaient cité avec honneur ces vaillantes cohortes. Cependant, ce grand désastre n'abattit point le courage de Maximilien-Joseph. Au printemps de 1813, il envoya une seconde levée, pour remplacer celle qui avait péri sous les ordres du maréchal Oudinot, et ce contingent combattit sous les aigles françaises aux mémorables journées de Lutzen et de Bautzen.

Cependant le moment des défections était arrivé, et le roi se préparait à trahir aussi celui à qui il devait sa couronne. Un corps d'observation, sous les ordres du maréchal Augereau, s'était rassemblé près de Wurtzbourg, tandis que l'armée bavaroise, placée le long de l'Inn, faisait face à une division autrichienne commandée par le général Frimont. Les Bavares ne passèrent pas l'Inn; aucune hostilité n'eut lieu, sans doute par suite d'un accord entre les cours de Vienne et de Munich. Enfin, lorsque Augereau quitta ses positions, le prince de Wrède entra en pourparler avec le général autrichien; et, dès le 8 octobre, parut la déclaration officielle, par laquelle Maximilien-Joseph renonçait à la confédération du Rhin, s'engageait à se joindre à l'Autriche et à tourner ses armes contre la France. Aussi fallut-il qu'à Hanau, après la défaite de Leipzig, Napoléon s'ouvrit un passage les armes à la main à travers l'armée bavaroise qui tenta de lui fermer la retraite. Les Bavares laissèrent environ 10,000 hommes sur ce champ de bataille, eurent six généraux tués ou blessés, et perdirent des canons et des drapeaux. Ils combattirent encore sous les ordres de Wrède, aux sièges de Huningue et de Belfort, aux journées d'Arcis-sur-Aube, de Brienne et de Troyes, et jusqu'au moment où la paix de Paris (1814) mit fin à la lutte. En 1815, le roi actuel, alors prince royal, se mit à la tête du corps qui marcha contre la France. Mais la bataille de Waterloo et les événements qui suivirent,

s'accomplirent trop vite pour permettre à la Bavière d'y prendre une part active.

Pendant le congrès de Vienne, le gouvernement bavarois concourut à la rédaction de l'acte de confédération des pays allemands, et montra de grands talents diplomatiques, en faisant respecter sa souveraineté et son indépendance. A la paix de Paris, conclue le 30 mai 1814, la Bavière avait rendu à l'Autriche le Tyrol et le Vorarlberg, et reçu en compensation le grand-duché de Wurtzbourg et celui d'Aschaffembourg. Par suite du traité du 14 avril 1816, qui toutefois ne fut pas conclu sans avoir rencontré de grands obstacles, tant de la part des habitants que de celle des puissances contractantes, elle céda à l'Autriche, 1° les quartiers du Hunds-ruck et de l'Inn, tels qu'ils avaient été cédés par l'Autriche en 1809; 2° la principauté de Saltzbourg, à l'exception de quatre bailliages, situés sur la rive gauche de la Salzach et de la Saale; 3° enfin le bailliage de Vils. Elle obtint en échange tout le pays qui compose le cercle du Rhin (Bavière rhénane) et quelques arrondissements de l'ancien pays de Fulde.

Maximilien-Joseph vendit la principauté d'Eichstædt avec le titre de prince de Leuchtenberg, au prince Eugène, dont la maison tint le premier rang après la famille régnante. Le 18 juin 1816, Maximilien entra dans la confédération germanique, et le 8 août dans la sainte alliance.

En 1817, le roi conclut avec le saint-siège un concordat dont l'exécution éprouva longtemps de grandes difficultés; le 26 mai 1818, il octroya à son peuple une charte constitutionnelle, et dès leurs premières sessions les chambres se livrèrent à des discussions assez vives et assez importantes.

D'après le tableau financier qui leur fut présenté par un ministre à la clôture de la session de 1822, les revenus étaient à cette époque de 35,192,816 florins; les dépenses de 33,907,623 florins; et la dette publique (budget de 1819) de 105,740,525 florins.

Toutes les réformes introduites, presque sans efforts, dans les lois organiques de la Bavière, ouvrirent une ère nouvelle à ce pays, et accrurent encore son amour envers le souverain. A sa mort, arrivée le 13 octobre 1825, Maximilien fut pleuré comme un père. Outre la princesse de Leuchtenberg, Maximilien-Joseph laissait une autre fille, Charlotte-Augustine, née aussi du premier lit; celle-ci avait été unie en 1808 au prince royal de Wurtemberg. Mais le mariage ne fut pas consommé, et la nullité en fut prononcée en 1814, après la chute de Napoléon, sous l'influence duquel il avait été conclu. Cette princesse épousa en 1816 l'empereur d'Autriche. Les autres enfants du premier lit furent Louis-Charles-Auguste, successeur de Maximilien, et Charles-Théodore - Maximilien - Auguste. Du deuxième lit naquirent la princesse Elisabeth, aujourd'hui reine de Prusse; Amélie, épouse du prince Jean, duc de Saxe; Sophie, archiduchesse d'Autriche; Marie, reine de Saxe, et Louise, épouse du duc Maximilien-Joseph de Bavière, de la branche ducale.

LOUIS 1<sup>er</sup>.

(1825-1840).

Louis-Charles-Auguste, né à Strasbourg le 25 août 1786, s'était déjà fait connaître avant son avènement par ses opinions libérales et son goût pour les lettres et les arts. Il avait même composé un volume de poésies qui fut accueilli avec une grande faveur. Toutefois, depuis son avènement, il n'a réalisé les espérances de ses sujets que sous le rapport littéraire et artistique. En même temps qu'il accumulait dans sa capitale les magnifiques produits de l'art antique et de l'art moderne, et qu'il y fixait les peintres, les sculpteurs et les savants les plus distingués, il rétablit plusieurs convents, entre autres, ceux de l'ordre des mendiants et des bénédictins (1830).

Aussi les Bavarois, naguère paisibles et confiants dans le gouvernement d'un roi dont les arts et la poésie semblaient occuper tous les loisirs, ne tardèrent pas à s'inquiéter quand l'in-

fluence toujours croissante du clergé catholique et de la noblesse, et la faveur accordée aux institutions monastiques du moyen âge (\*) révélèrent les tendances rétrogrades de Louis. La nouvelle de notre révolution de juillet fit autant d'impression à Munich que dans aucune autre ville d'Allemagne. Il ne fallait qu'une occasion pour faire éclater les dispositions peu favorables du peuple : elle se présenta vers la fin de septembre (24). Un régiment, en garnison dans la capitale, s'étant mutiné, les bourgeois prirent fait et cause pour lui et demandèrent le changement des ministres dévoués aux jésuites. On se battit dans les rues, et le frère du roi, le prince Charles, fut blessé d'un coup de fusil. La présence du roi, arrivé le 26, et les changements opérés dans le ministère rétablirent la tranquillité. Mais l'impatiente ardeur de la jeunesse des universités n'était pas satisfaite. A la suite de quelques manifestations violentes de mécontentement, plusieurs étudiants et des écrivains mal vus des prêtres et de la cour furent bannis. Au mois de janvier 1831, on prit des mesures pour récuser quelques députés libéraux récemment élus, et pour soumettre la presse à de nouvelles et de plus dures entraves. A l'instant un cri de réprobation s'éleva de tous côtés, des adresses au roi furent signées; le ministère même était divisé. Ce fut sous ces fâcheux auspices que s'ouvrit, le 1<sup>er</sup> mars, l'assemblée des états. Autant la seconde chambre lutta avec courage pour la cause de la liberté, pour le bien du peuple, autant la chambre aristocratique, dévouée au système autrichien et ennemie du progrès, rejeta obstinément toutes les résolutions prises par les députés. Cette session orageuse, close le 29 décembre, fut immédiatement suivie de la composition d'un nouveau ministère, plus hostile encore au parti libéral.

Vainement le pouvoir espéra conte-

(\*) En 1837, il y avait encore 84 couvents en Bavière : 53 pour les hommes et 31 pour les femmes.

nir les esprits; la presse, qui avait mesuré ses forces, osa lui faire une guerre plus rude encore que la chambre des députés elle-même. La *Tribune allemande* et le *Messenger de l'ouest* (\*) se distinguèrent par leurs attaques audacieuses, et laissèrent briser leurs presses plutôt que de céder.

Cependant l'époque de la fête de la constitution approchait, et l'opposition s'app préparait partout à la célébrer avec un éclat inusité. Le 27 mai, en effet, plus de 20,000 citoyens, accourus de différents points de l'Allemagne (\*\*), se réunirent au vieux château de Hambach, près de Neustadt. Là reparurent les anciennes couleurs allemandes, or rouge et noir, qui rappelaient à la fois les temps glorieux des princes de Souabe et les sociétés politiques de 1814. On prononça des discours inspirés par un patriotisme exalté et par des espérances prématurées; on fit retentir des toasts et des chants en l'honneur de la Pologne et de la France. Mais un mois s'était à peine écoulé, que la diète de Francfort étouffait tout cet enthousiasme révolutionnaire sous des décrets que le roi s'empressa de ratifier.

Louis s'est montré ainsi moins sage que son père, qui, plus d'une fois, avait refusé son adhésion au système antilibéral de Vienne et de Berlin. La Bavière composa même alors avec l'Autriche et la Prusse le tribunal central, établi pour s'opposer aux tentatives révolutionnaires.

A défaut d'un reste d'attachement pour les principes politiques que Louis avait embrassés avec chaleur dans sa jeunesse, son orgueil l'eût peut-être engagé à rejeter cette intervention étrangère dans les affaires de son royaume, si les circonstances ne lui eussent pas imposé la loi de ménager l'Autriche. Plus intimement uni à cette puissance depuis la révolution de juillet, il en

attendait l'adhésion à l'avènement de son fils Otton au trône de la Grèce.

Cet événement d'un si haut intérêt pour la maison de Bavière était alors sur le point de s'accomplir. Le 10 octobre 1832, la députation grecque vint au palais de Munich saluer le jeune roi, et lui jurer fidélité au nom de la nation.

Peu de temps après (1<sup>er</sup> novembre), un traité d'alliance perpétuelle, qui devait être changé en pacte de famille à la majorité du prince, fut signé entre Louis et Otton, et, le mois suivant, le prince, accompagné par trois mille cinq cents Bavarois, partit pour son nouveau royaume.

Au milieu des nombreux procès politiques dont les tribunaux étaient alors occupés, on voyait la Bavière rhénane en proie à une effervescence que le moindre contact entre le peuple et les militaires faisait parfois dégénérer en luttes sanglantes. Mais le calme se rétablit dans le reste du pays, et la session de 1834 fut aussi paisible que la précédente avait été orageuse. Le roi qui, au mois d'octobre 1833, était venu à Lintz, en Autriche, conférer avec l'Empereur et M. de Metternich, annonça aux états la conclusion du traité qui faisait entrer la Bavière dans le système de douanes prussien (\*). Les députés et le peuple étaient retombés dans la plus profonde apathie. Toutes les questions soulevées au sein des chambres furent résolues dans le sens du gouvernement, qui persistait dans la voie antilibérale, méisant toutes les occasions de restaurer les institutions du moyen âge (\*\*). Cepen-

(\*) Voyez pour l'union des domaines avec le Wurtemberg, l'histoire de ce dernier royaume.

(\*\*) Cette propension l'a porté à changer en 1837 les dénominations des huit cercles empruntées aux principales rivières du pays. Elles ont été fixées comme il suit : haute Bavière (ci-devant cercle de l'Isar); basse Bavière (ci-devant bas Danube); Palatinat (ci-devant cercle du Rhin); Palatinat supérieur et Ratisbonne (ci-devant cercle du Régen); haute Franconie (ci-devant haut Mein); moyenne Franconie (ci-dev. Rézat);

(\*) Rédigés par les docteurs Wirth et Siebenpfeiffer.

(\*\*) On y remarquait des journalistes et des écrivains célèbres, et la plupart des sommités parlementaires de Bavière, de Bade, des deux Hesses, de Nassau, de Saxe.

dant, en 1837, la deuxième chambre sortit du calme profond dans lequel se traînaient ses délibérations, lorsqu'un de ses membres éleva la voix pour demander qu'une loi sanctionnât le rachat forcé des dîmes des particuliers. La proposition fut rejetée, il est vrai, après d'orageuses discussions, parce que la chambre ne voulait pas paraître modifier des droits garantis par la charte; mais l'opposition remporta des triomphes signalés dans la question des couvents et dans les débats soulevés par les mesures inconstitutionnelles du roi de Hanovre, qui inquiétaient alors presque toute l'Allemagne. Cependant le roi Louis n'a en rien modifié ses tendances. Tout récemment encore, il a manifesté son mauvais vouloir contre la France, en envoyant une coupe ciselée à un jeune homme, auteur d'une prétendue *Marseillaise* germanique, pour la liberté du *Rhin allemand*.

#### CONSTITUTION DE LA BAVIÈRE.

La promulgation de la charte du 26 mai 1818, et la nouvelle loi municipale qui l'avait précédée le 17 mai 1810, ont marqué une période nouvelle dans la vie constitutionnelle de la Bavière. Les états se composent maintenant de deux chambres; dans la première, celle des sénateurs, siègent, d'après la loi du 9 mai 1828, les grands officiers de la couronne, les deux archevêques, les seize chefs de l'ancienne noblesse de l'Empire, un évêque nommé par le roi, le président du consistoire protestant, quinze membres héréditaires et douze membres à vie, tous à la nomination du roi, qui considère pour les appeler à la chambre, leurs services, leur naissance et même leur fortune. Ce dernier titre à la pairie est emprunté à la constitution de 1808, qui cherchait à établir une aristocratie de la richesse. Les séances des sénateurs sont secrètes, celles des députés sont publiques. La seconde

chambre se compose de cinq classes ou curies. D'après une évaluation approximative, il y a un député pour 7,000 familles ou 35,000 âmes. La première classe se compose de quatorze représentants des chevaliers ou propriétaires territoriaux, qui ont leur juridiction particulière et tous les droits de la noblesse. A la deuxième appartiennent les trois députés des universités. La troisième est composée du clergé catholique, représenté par neuf membres, et du clergé protestant, représenté par cinq. La quatrième est celle des représentants des villes et des bourgs. Munich en a deux, Augsbourg un, Nuremberg un, et les autres ensemble vingt-quatre. La cinquième compte cinquante-six propriétaires ruraux, sans juridiction.

Les élections, qui se fondent sur la loi municipale, sont très-compiquées. Les citoyens n'y peuvent prendre aucune participation immédiate, sinon dans les colleges de la noblesse et de l'université. Car les élections du clergé et des villes et bourgs sont à deux degrés, celles des propriétaires non nobles à trois, et le droit de suffrage n'appartient qu'aux magistrats et aux conseillers des communes. Les candidats doivent être des citoyens appartenant à une des communions chrétiennes, domiciliés dans le district de l'élection; et le cens d'éligibilité, qui est fixé à 8.000 florins de revenu, exclut des districts entiers de la représentation. D'un autre côté, les députés partagent le pouvoir législatif; ils ont le droit de porter plainte, le droit de supplique et celui de voter les impôts; enfin, la faculté de présenter des motions tendant à la modification des lois. Les états, dont la durée est de six mois, sont convoqués tous les trois ans; la première session a été ouverte le 14 février 1819.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1829 la Bavière jouit d'une nouvelle organisation municipale votée par les états. Elle est à peu près semblable à celle que la Bavière rhénane avait seule conservée après les événements de 1814, comme un dernier vestige des bienfaits de la constitution française de l'an VIII.

basse Franconie et Aschaffembourg (ci-dev. bas Mein); Souabe et Neubourg (ci-devant haut Danube).

(1799). Douze candidats aux conseils généraux sont nommés par la noblesse et le clergé, autant par les villes et bourgs, et vingt-quatre par les propriétaires ruraux non nobles. Les archevêques sont de droit conseillers généraux. Le cens d'éligibilité est de cinq florins. Le roi choisit vingt-quatre conseillers sur la liste des quarante-huit candidats. Les premières élections des conseillers provinciaux ont eu lieu au mois de février 1829.

#### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA BAVIÈRE.

La Bavière, par rang d'importance politique, vient immédiatement après l'Autriche et la Prusse; elle est le troisième État de la confédération germanique.

Pour ses rapports diplomatiques, la Bavière est la rivale naturelle de l'Autriche, dans les États de laquelle son territoire est, pour ainsi dire, enclavé au midi, à l'est et à l'ouest. Le cabinet de Vienne a plusieurs fois essayé de la conquérir, mais sans jamais arriver à son but : soutenue tantôt par la France, tantôt par la Prusse, quelquefois par toutes les deux à la fois, la Bavière est parvenue à déjouer les projets de sa voisine et à maintenir son indépendance.

Surtout depuis que Napoléon l'a érigée en royaume, elle a cessé de craindre pour son salut; et, rassurée du côté du midi, elle s'applique à ménager le gouvernement autrichien, dans le cas où l'agrandissement de la Prusse la mettrait en présence d'un nouveau danger, venant, cette fois, du Nord. Proliter avec art de la rivalité qui existe entre la Prusse et l'Autriche, vivre en bonne intelligence avec l'une et avec l'autre, de manière à pouvoir, le cas échéant, compter sur le secours de celle-ci contre celle-là; telle est la ligne de conduite que suit le cabinet bava-rois. Ainsi, il a fait des avances à l'Autriche pour la décider à reconnaître la royauté d'Otton en Grèce, et il n'a pas craint d'entrer dans le système de douanes prussien, qui lui offrait de grands avantages matériels. A moins d'un accord, qui paraît impossible,

entre les deux premières puissances de l'Allemagne, cette politique d'équilibre et de bascule est suffisante pour protéger l'existence de la Bavière. Mais dût même un pareil accord arriver, la Bavière ne serait pas encore perdue, car il faudrait de plus, pour cela, qu'elle ne trouvât de secours ni en France, ni en Russie. L'hypothèse d'un abandon si complet est d'autant moins admissible, que la Bavière, dans ses sages prévisions, a toujours soin de se maintenir en faveur, soit auprès de la France, soit auprès de la Russie, suivant que l'une ou l'autre est prépondérante sur le continent. Sous l'empire, elle figurait au nombre de nos alliés les plus dévoués, et elle n'a pas eu à s'en repentir; depuis 1815, elle caresse la Russie, qui la mettrait dans un terrible embarras si le tzar, en compensation de quelque autre service du même genre, laissait la Prusse et l'Autriche libres d'essayer de se la partager. Alors la Bavière n'aurait plus d'espoir qu'en nous. Il répugne de croire que nous laisserions consommer une telle iniquité, qui, du reste, ne viendra sans doute à l'esprit de personne, parce qu'elle serait le signal d'une guerre qui embraserait toute l'Europe et qui ne pourrait que nuire à ses auteurs. L'indépendance nationale de la Bavière paraît donc désormais assurée, et tout porte à croire que le nouveau royaume créé par Napoléon figurera longtemps encore parmi les membres de la république européenne.

Mais il s'en faut que la politique intérieure du cabinet bava-rois soit aussi éclairée que sa diplomatie; il ne sait pas tirer parti de la supériorité que lui donne son titre de gouvernement constitutionnel. Et cependant, quel avantage ne serait-ce pas pour lui, dans sa rivalité avec la cour de Vienne, que de montrer des tendances franchement libérales! Catholique comme l'Autriche, la Bavière, quoique ne comptant guère plus de quatre millions d'habitants, n'aurait, pour tenir sa puissante voisine en respect, qu'à perfectionner son système représentatif et qu'à se placer à l'avant-garde de l'Al-



l'Allemagne du midi. Sa puissance morale s'accroîtrait bientôt assez pour contrebalancer les ressources matérielles de l'Autriche. La voie rétrograde dans laquelle, depuis la mort de Joseph II, s'est engagé le gouvernement autrichien avec une persévérance aveugle, lui permettrait de devenir le cœur de l'Allemagne catholique, comme la Prusse tend à devenir la tête de l'Allemagne protestante. En tout cas, son exemple stimulerait un peu l'Autriche, d'autant moins disposée à entrer ouvertement en lutte avec elle, que de graves éventualités attirent presque toute son attention du côté de l'Orient. Alors l'Allemagne du midi, pleine de reconnaissance pour la Bavière, s'habituerait à la considérer comme la protectrice de ses intérêts moraux, et aimerait à se reposer sur elle du soin de son avenir.

Au lieu de cela, le gouvernement bavarois affecte une politique de moins en moins libérale; loin de tenir les promesses qu'avait fait naître la constitution de 1818, il recule autant que possible vers la constitution de 1808,

qui n'était qu'un simulacre de gouvernement représentatif. Son intérêt bien entendu lui conseillerait de perfectionner les institutions politiques de la Bavière, et de les mettre au niveau des lumières et des besoins du siècle; ses préjugés l'aveuglent au point de le rejeter dans une voie rétrograde, et de lui faire tourner le dos à la civilisation moderne, comme pour s'acheminer vers la féodalité du moyen âge.

En revanche, il accorde une protection intelligente aux beaux-arts et il favorise le développement de l'industrie. Mais, dans un siècle comme le nôtre, c'est surtout par une bonne direction politique qu'un gouvernement peut devenir populaire. Sur une plus petite échelle, la Bavière est pour l'Allemagne catholique ce qu'est la Prusse pour l'Allemagne protestante, et, comme la Prusse, elle est condamnée à rester stationnaire, ou même à déchoir, si elle n'a pas le courage de devenir franchement libérale et de répudier la cause du passé pour embrasser celle de l'avenir.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LA BAVIÈRE.

|                                                                                                               | Pages. |                                                                                                                                     | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Géographie. — Statistique. — Frontières. — Sol. — Montagnes. — Rivières. — Climat. — Productions, etc.        | 1      | Étienne II, Frédéric et Jean.                                                                                                       | 23     |
| Habitants. — Divisions du pays.                                                                               | 3      | La Bavière depuis le troisième partage jusqu'à la renaissance du droit d'aînesse. — Branche d'Ingolstadt, de Landshut et de Munich. | ibid.  |
| Principales villes de la Bavière.                                                                             | ibid.  | I. Duché de Bavière-Ingolstadt.                                                                                                     | ibid.  |
| Histoire ancienne du peuple bavarois et de la Bavière.                                                        | 9      | II. » de Bavière-Landshut.                                                                                                          | 25     |
| La Bavière sous les Agilolfingiens.                                                                           | ibid.  | III. » de Bavière-Munich.                                                                                                           | ibid.  |
| La Bavière sous les Carolingiens jusqu'au traité de Verdun.                                                   | 11     | La Bavière depuis la loi de primogéniture jusqu'au règne de Maximilien, premier électeur.                                           | 27     |
| La Bavière sous les Carolingiens depuis le traité de Verdun jusqu'à l'extinction de cette race.               | 13     | Guillaume IV le Constant.                                                                                                           | ibid.  |
| La Bavière sous le duc Arnulph et ses fils.                                                                   | 14     | Albert V le Magnanime.                                                                                                              | 30     |
| La Bavière, province allemande, sous des ducs de différentes maisons, vassaux de l'Empereur.                  | 15     | Guillaume V le Pieux.                                                                                                               | 32     |
| Les Wittelsbach. — La Bavière duché héréditaire depuis l'avènement d'Otton l'Ancien jusqu'au premier partage. | 16     | La Bavière depuis Maximilien I <sup>er</sup> jusqu'à l'érection du pays en royaume.                                                 | ibid.  |
| Histoire de la basse Bavière jusqu'à l'extinction de cette branche des Wittelsbach.                           | 17     | Maximilien I <sup>er</sup> .                                                                                                        | ibid.  |
| La haute Bavière (jointe à la basse Bavière en 1340), depuis le traité de Pavie jusqu'au second partage.      | 21     | Ferdinand-Marie.                                                                                                                    | 40     |
| La Bavière depuis le second jusqu'au troisième partage.                                                       | 22     | Maximilien-Frédéric.                                                                                                                | 41     |
| I. Branche de la haute Bavière.                                                                               | ibid.  | Insurrection de 1705-1706.                                                                                                          | 46     |
| II. » de Brandebourg.                                                                                         | ibid.  | Asservissement et morcellement de la Bavière. Proscription de l'électeur.                                                           | 47     |
| III. » de Straubing-Hollande.                                                                                 | ibid.  | Maximilien-Emanuel réintégré dans ses États.                                                                                        | 48     |
| IV. » de Landshut dans la basse et haute Bavière.                                                             | ibid.  | Dernières années de Maximilien-Emanuel.                                                                                             | 49     |
| Étienne I <sup>er</sup> .                                                                                     | ibid.  | Charles-Albert.                                                                                                                     | ibid.  |
|                                                                                                               |        | Charles-Albert, Empereur.                                                                                                           | 50     |
|                                                                                                               |        | Maximilien-Joseph.                                                                                                                  | 51     |
|                                                                                                               |        | Charles-Théodore.                                                                                                                   | 52     |
|                                                                                                               |        | Maximilien-Joseph II.                                                                                                               | 54     |
|                                                                                                               |        | Royaume de Bavière sous Maximilien-Joseph.                                                                                          | ibid.  |
|                                                                                                               |        | Louis I <sup>er</sup> .                                                                                                             | 57     |
|                                                                                                               |        | Constitution de la Bavière.                                                                                                         | 59     |
|                                                                                                               |        | Considérations générales sur la Bavière.                                                                                            | 60     |



# L'UNIVERS,

OU

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

---

## WURTEMBERG.

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

#### SITUATION, MONTAGNES ET FLEUVES.

La charmante contrée renfermée entre la Bavière au sud-est, à l'est et au nord-est, et le grand-duché de Bade au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest, forme ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Wurtemberg, et aussi communément la Souabe (Schwabenland). Elle est citée dès les temps les plus anciens comme la province de l'empire germanique la plus remarquable par la civilisation de ses habitants et la richesse de sa nature. Dans le moyen âge, elle fut la Provence de l'Allemagne et le séjour favori des minnesænger, ou chantres d'amour. A la vérité, il est peu de pays que l'on puisse comparer à la riante vallée du Neckar, bordée à l'ouest par les sommets boisés de la forêt Noire, sur une longueur de 28 lieues. Au point où le Neckar prend sa source, commencent les Alpes de Souabe, qui, partant de la chaîne précédente, se prolongent vers l'est, entre le Neckar et le Danube; tandis qu'au midi les Alpes d'Algau, dernière ramification des grandes Alpes, d'où semblent sortir les deux chaînes du Wurtemberg, séparent les eaux du Rhin et celles du Danube.

On ne rencontre au nord que de longs coteaux. Les hauteurs des Alpes de Souabe ont généralement un aspect sauvage, qui a fait donner à une de leurs parties le nom de *Rauhe Alp* (\*). Cependant ces sommets, si élevés et si ingrats, portent encore la marque du travail de l'homme.

Les vallées au nord de cette chaîne aboutissent toutes à celle du Neckar, la plus belle et la plus étendue du royaume. Le fleuve qui l'arrose du nord au sud, et lui donne son nom, est le principal courant du Wurtemberg (\*\*), et se grossit du Kocher, de l'Ens, du Rems, de la Fils et du Jagst, qui descendent des montagnes. Le Danube traverse la région méridionale. Enfin un affluent du Mein, le Tauber, coule dans une vallée non moins fertile que celle du Neckar. Le Roth, l'Iller et la Riess sont de petites rivières qui se gonflent par les pluies du printemps et de l'automne.

Il y a peu de lacs dans le Wurtemberg : les plus importants sont le Pfaffensee et le Federsee. Celui de Constance forme la frontière au midi.

(\*) *Rauhe*, âpre.

(\*\*) Il va se réunir au Rhin dans le grand-duché de Bade.

PRODUCTIONS, ÉTENDUE, POPULATION,  
REVENUS, ETC.

Situé sous un climat en général doux et sain, renommé pour sa culture intelligente, le territoire du royaume est presque partout fertile, principalement en grains et en légumies. De plus les forêts, où le gibier abonde, offrent, ainsi que les troupeaux, d'abondantes ressources. On exploite aussi des mines assez abondantes de fer, de sel gemme, et des carrières de marbre, d'ardoise, etc., ce qui fait monter la valeur annuelle des productions minières à 1,300,000 francs.

L'industrie manufacturière et le commerce marchent d'un pas rapide dans la voie de la prospérité, depuis l'établissement de l'association des douanes.

D'après les derniers recensements, la population s'élève, sur une superficie de 1,296 lieues carrées, à 1,700,000 habitants, dont 1,100,000 et plus professent le culte protestant; le reste est catholique.

Aussi ce pays est-il comparative-ment un des plus peuplés de l'Europe, et l'on ne s'étonnera pas que les émigrations y soient aussi fréquentes. Ces milliers d'habitants qui, chaque année, vont, au delà des mers, sur des rivages lointains, se fixer dans une nouvelle patrie, cherchent d'ailleurs encore à se soustraire aux charges onéreuses qui pèsent sur eux, car les dîmes et l'impôt enlèvent au cultivateur la moitié de son revenu net.

Les Wurtembergeois sont doués d'une puissante nature : ils ont le front haut, les épaules larges, l'œil vif. Au moral, ils sont bons, laborieux, onverts, probes, braves et religieux. Quant à leur aptitude aux sciences et aux arts, il suffit de se rappeler que Kepler, Schiller, Hegel et Schelling naquirent parmi eux, ainsi que Wieland, Spittler, Moser, Paulus, et le poète Uhland, le Béranger de l'Allemagne. On se rit, il est vrai, aujourd'hui du ton brusque et du dialecte un peu grossier des Souabes, qui, souvent malheureux dans l'expression de leurs

idées, ou lents à les produire, fournissent un aliment journalier aux plaisanteries des Allemands (\*). Mais cette franchise rudesse procède d'un caractère loyal et réfléchi. Cet idiome, resté étranger aux développements que la langue allemande a pris depuis le seizième siècle, fut, il y a six cents ans, la base de cette même langue. Connue sous le nom de dialecte alémanique, il s'est conservé avec ses formes antiques en Souabe comme en Alsace et en Suisse. Pour se faire une idée de son énergie et de sa naïveté, il faut lire les charmantes poésies de Hebel, qui méritent de prendre place parmi les plus gracieuses productions du genre lyrique et du genre pastoral (\*\*).

Les Wurtembergeois sont tous de la race souabe, et se divisent en deux classes principales, la noblesse et la bourgeoisie. Le roi gouverne d'après les principes d'une constitution, sur laquelle nous nous étendrons dans la partie historique.

Les revenus de l'État étaient évalués dans ces dernières années à plus de 58,000,000 de francs, les dépenses à 56, et la dette à 57 et demi. La liste civile est de 3,500,000 francs.

L'armée, sur le pied de paix, s'élève à 4,900 hommes, et, sur le pied de guerre, à 16,800; le contingent pour l'armée fédérale a été fixé à 13,955 hommes.

Le royaume de Wurtemberg, placé presque entièrement dans le cercle de Souabe dont il possède la partie centrale, et appartenant par son extrémité nord-est au cercle de Franconie, est composé du ci-devant duché de Wurtemberg, auquel ont été ajoutées les prévôtes et abbayes de Zwiefalten, Elwangen, etc.; les villes impériales de Reutlingen, Esslingen, Hall, Rothweil, Heilbronn, Gemund, Weil, Giengen, Aalen, Buchhorn, Wangen, Ravensbourg, Leutkirch et Ulm; la

(\*) Par une de ces sottises et injustes préventions qui prouvent combien peu l'Allemagne a le sentiment de l'unité, le nom de *Souabe* est presque devenu synonyme de *gauche* et de *lourdaut*.

(\*\*) *Alemanische Gedichte von Hebel*.

principauté de Mergentheim appartenant au grand maître teutonique; les cinq villes du Danube : Mengen, Sulgau, Riedlingen, Munderkingen et Ehingen; le haut et le bas comté de Hohenberg appartenant jadis à l'Autriche; et, en outre, les possessions de plusieurs princes médiats.

## TOPOGRAPHIE.

On divise le pays en quatre cercles : ceux du Neckar, du Jagst, de la Forêt-Noire et du Danube. Ils se subdivisent en bailliages.

Le Wurtemberg est parsemé de petites villes qui prospèrent par le travail, et de beaux villages d'une propreté resplendissante.

*Stuttgard*, comme assemblage de monuments et de maisons, est une pauvre capitale, où l'on est surpris de trouver une rue à proportions royales et un beau château, et où manquent le mouvement et la vie. Cette ville est, du reste, située au milieu d'une vallée pittoresque, encadrée dans des cotéaux tapissés de vignes. Elle a 30,000 habitants.

A trois lieues de *Stuttgard* on rencontre *Ludwigsbourg*, avec un château royal et 10,000 habitants.

Si nous suivons le Neckar, nous remarquerons *Esslingen*, entourée de fortes murailles, et peuplée de 6,000 âmes. C'était autrefois une ville libre. Elle a plusieurs fabriques.

Dans les environs d'*Ueberkingen*, dont les sites pittoresques et les eaux minérales attirent un assez grand nombre de voyageurs, on voit le bourg de *Hohenstaufen*, placé sur une hauteur et dominé par un vieux château ruiné, berceau d'une illustre famille.

Dans le cercle du Neckar, nous citerons encore *Heilbronn*, très-ancienne cité, jadis libre, et commanderie de l'ordre Teutonique. L'industrie y est très-florissante. Elle compte 10,000 habitants.

Dans le cercle de la Forêt-Noire, dont le chef-lieu est *Reutlingen* (9,000 habitants), on trouve *Tubingen*, remarquable par son université fondée en 1477, et par ses autres établisse-

ments littéraires. Population, 8,000 âmes.

*Ulm*, chef-lieu du cercle du Danube, était autrefois ville libre et impériale, et possédait alors plus de richesses et d'habitants qu'aujourd'hui. Cependant sa position au confluent du Blau et du Danube, sur la frontière de la Bavière, les fortifications qui l'entourent et en font comme la clef de l'Allemagne méridionale, son industrie, son commerce et ses 14,000 habitants, lui assignent encore le second rang parmi les villes du royaume. En vertu d'un arrangement conclu entre les puissances de la Confédération, pour accélérer dans le sud-ouest l'érection des forteresses, telle qu'elle a été stipulée par le traité de Paris, et sur la proposition d'un commissaire prussien, il a été récemment question d'en faire à frais communs une place de défense du premier ordre. On sait que, sous ses murs, le général Mack, avec 36,000 hommes, se rendit prisonnier à Napoléon, dans la campagne de 1805.

*Kirchheim* et *Biberach*, peuplées de 4,000 âmes, doivent leur prospérité à leur industrie.

Dans le cercle du Jagst, on rencontre *Mergentheim*, avec un château qui servait autrefois de résidence au grand maître de l'ordre Teutonique; *Ehlingen*, chef-lieu du cercle; *Hall*, située au milieu d'une région montagneuse, célèbre par l'union des protestants en 1610, et importante par son commerce et ses salines.

Les antiquités ne manquent pas non plus à ce pays. A peu de distance d'*Ehlingen*, on a reconnu les restes de l'immense ligne de fortifications tracée par les Romains, du Danube au Mein. Cet ouvrage gigantesque semblait devoir être attribué à un pouvoir surnaturel, ce qui lui a fait donner le nom de *mur du diable*. Dans les environs de *Rothenbourg*, sur le Neckar, on a trouvé les ruines d'un aqueduc d'un mille et demi de longueur. Enfin, non loin de *Stuttgard*, et au village de *Kalkofen* (*four à chaux*), ont été découverts des restes de poteries romaines.

HISTOIRE ANCIENNE DU WURTEMBERG JUSQU'AU SECOND DUCHE D'ALÉMANNIE (916).

D'immenses forêts (\*) et des bruyères couvraient, il y a deux mille ans, la Souabe. Ses premiers habitants furent les Suèves (*Schwaben*), race puissante et vigoureuse, d'origine germanique, dont la confédération dominait sur une grande partie de l'Allemagne. On sait que l'an 58 avant Jésus-Christ Jules César se trouva en face de ces terribles guerriers commandés par Arioviste (*Heeroest*), et, qu'après un combat acharné, les Suèves furent forcés d'évacuer les riches contrées de la Gaule qu'ils avaient envahies et de regagner leurs forêts, au moment où de nouvelles hordes se préparaient à en sortir pour traverser le Rhin. D'abord les Romains n'osèrent les poursuivre dans ces retraites profondes. Deux fois César lui-même mit le pied sur leur territoire; deux fois il se retira satisfait de les avoir bravés, mais sans chercher à engager un combat (an 53 avant Jésus-Christ). Mais après lui (an 13, 9-7 avant Jésus-Christ), un autre général romain, Tibère, s'enfonçant dans la Souabe, parvint jusqu'au Lech, chez les Vindéliens, soumit les riverains du lac de Constance, et parvint aux sources du Danube, tandis que Drusus, son frère, tentait de subjuguier les tribus du Nord. Mais, nulle part, la domination étrangère ne put s'établir sur des bases solides. Une confédération des tribus suéviennes ne tarda pas à se former dans la forêt Hercynienne. Cette ligue, commandée par Marbod, eût pu devenir bien redoutable pour Rome, surtout si elle s'était réunie à celle qu'avait fondée dans le Nord le brave Hermann (*Arminius*). Mais l'ambition et la jalousie de Marbod firent naître une guerre civile, au milieu de laquelle les Suèves se détachèrent des Marcomans de Marbod. Plus tard, nous trouvons les Romains établis sur les

terres des Suèves, que ces dernières luttes avaient décimés. Des colonies romaines s'élevèrent, surtout sur les bords des fleuves, et introduisirent l'agriculture, que les habitants ne connaissaient point, car ils vivaient dans leurs tentes du produit de leurs troupeaux, de la chasse, ou du butin fait à la guerre.

La domination romaine a partout laissé des traces dans la Souabe : des bains, des chaussées, des villages, des châteaux rappellent ces antiques souvenirs. C'est de l'époque romaine que datent Rothweil, Tuttlingen, Wangen, Kannstadt, Laufen, Marbach, Murrhard, Rothenbourg, etc.

Cependant les Suèves ne se plièrent pas facilement au joug. Ils essayèrent plus d'une fois de s'y soustraire, surtout sous les empereurs Claude et Aurélien, et avec plus d'opiniâtreté encore sous Probus, qui les repoussa jusqu'au Neckar et à l'Alp (Alpes de Souabe), et força neuf de leurs chefs à demander la paix (an 277 après Jésus-Christ). Dix ans plus tard, toutes les fortifications des Romains étaient de nouveau abattues, et des confédérations redoutables menaçaient l'empire : c'étaient les Goths, les Francs, les Alémans. Ce dernier nom avait absorbé celui des Suèves, et désignait la réunion des débris de leur ancienne confédération. Souvent les succès des Alémans contre les Romains avaient été balancés par des revers. Ainsi, en 357, Julien leur avait porté un coup terrible près de Strasbourg. Lorsque, plus tard, eut lieu cette grande migration des peuples, qui partit du fond de l'Asie pour s'arrêter aux confins de la Péninsule espagnole, les barbares traversèrent le pays en hordes nombreuses. Des tribus suèves, reparaissant alors avec leur nom primitif, les suivirent, et pénétrèrent avec eux dans l'Espagne, où ils fondèrent en 419 un royaume qui ne tarda pas à disparaître. Dès le moment où Odoacre, chef des Hérules, eut renversé l'empire d'Occident (476), les Suèves restèrent paisiblement fixés dans leurs demeures depuis le Lech jusqu'à la

(\*) Les alpes de Souabe et la forêt Noire appartenaient toutes deux à la forêt Hercynienne.



vallée du Rhin, près des sources du Danube. Les Aléman ne firent bientôt plus avec eux qu'un seul peuple, et, de même que leurs ancêtres, ils voulurent encore se jeter sur la Gaule; mais Clovis entendait la garder pour lui seul. Après la bataille de Zulpic (*Tolbiac*), en 496, ils se soumirent aux Francs, à l'exception des tribus qui habitaient les bords du lac de Constance et la région du Danube. Celles-ci préférèrent la domination de Théodoric, roi des Ostrogoths. Les Aléman avaient déjà des chefs héréditaires; il leur fut permis de conserver ce régime. Au reste, la séparation des deux branches ne dura guère plus d'un demi-siècle. Se voyant serrés de près par Bélisaire, les Ostrogoths achetèrent le secours des Francs en leur abandonnant les Aléman des Alpes. Ainsi, ce peuple tout entier passa sous la domination de Théodebert et fut incorporé à l'Austrasie. Ce fut alors que *Beucelin* et *Luthar*, deux frères nommés ducs d'Alémanie, conduisirent leurs bandes en Italie, où elles allèrent jusqu'en face de la Sicile, pillant et ravageant tout sur leur chemin, exerçant surtout contre les églises leurs vieilles haines païennes, car les lueurs du christianisme n'éclairaient encore que faiblement la Souabe, depuis la conversion de Clovis. Les missionnaires irlandais qui se hasardèrent vers l'an 600 dans le pays, n'y plantèrent la croix qu'après avoir lutté contre de rudes obstacles, et ne réussirent d'abord qu'à faire adopter par les convertis un mélange grossier des nouvelles croyances et de l'ancien culte.

Néanmoins, au milieu du septième siècle, le christianisme avait fait assez de progrès en Souabe, puisqu'une riche veuve, nommée *Hélizena*, fonda, en 645, une église à Calw, près de Hirsau, avec une maison réservée à quatre prêtres qui devaient la desservir.

Les rois mérovingiens eurent à réprimer plus d'une fois les rébellions des ducs d'Alémanie, qui résistèrent à tous les efforts de Pepin d'Héristal

et de Charles-Martel. Enfin, *Teutbald*, l'un d'eux, ayant eu le dessous dans une bataille livrée de concert avec le Bavaïrois Odilon, sur les bords du Lech, fut condamné, par Carloman vainqueur, à perdre la tête, et exécuté, ainsi que les principaux chefs, à Kannstadt, sur le Neckar (746), où, suivant l'ancien usage, s'était réunie une assemblée plénière (\*). Carloman et Pepin supprimèrent alors ces ducs indigènes, et les remplacèrent par des délégués nommés *camerarii* ou *nunciu cameræ*.

Charlemagne se fit accompagner par les Souabes dans ses nombreuses expéditions contre les Saxons, les Bavaïrois, les Avars, et récompensa leurs services en leur accordant le glorieux privilège de combattre toujours au premier rang. Hildegarde, sa femme, que l'Eglise mit ensuite au nombre des saintes, était la sœur de Gérold de Bussen, comte de Souabe. Néanmoins la Souabe ne reprit ses ducs particuliers (916) qu'à l'extinction des rois carlovingiens.

SECOND DUCHÉ D'ALÉMANIE OU DE SOUABE  
JUSQU'À L'ÉPOQUE DES ROBERTAUFEN.

(916-1079)

Louis l'Enfant était encore sur le trône quand de terribles ennemis, jusqu'alors inconnus, vinrent ravager les provinces de l'Allemagne : c'étaient les Hongrois. Les flammes qui brillaient à l'horizon annonçaient leur approche, et les cris lamentables des femmes et des enfants qu'ils traînaient en captivité signalaient leur présence. Ces barbares se vantaient, dit une chronique, qu'ils mettraient à sec les rivières et les lacs en y désaltérant leurs chevaux, qu'ils raseraient toutes les villes, et que personne ne leur résisterait, tant qu'un abîme ne s'entr'ouvrirait pas sous leurs pieds, ou que le ciel ne s'écroulerait pas sur leurs têtes. Sans doute plusieurs de leurs hordes isolées avaient été détruites;

(\*) Ces assemblées se tenaient près de cette ville, sur le mont Altenbourg, à un endroit appelé *Am Stein* (à la pierre.)

mais ils revenaient toujours plus nombreux, plus cruels.

La Bavière, la Saxe et la Thuringe, puis toutes les provinces situées sur la droite du Rhin, furent tour à tour envahies. En 909, les deux chambellans d'Alémanie, *Erchanger* et *Berthold*, usurpant les attributions ducales, se mirent à la tête de l'armée pour arrêter les barbares qui avaient pénétré jusque sur leur territoire; mais ils furent battus. Ils eurent plus de bonheur, quatre ans plus tard. Cette fois, alliés au duc de Bavière Arnulphe, qui, comme eux, refusait de reconnaître, pour roi de Germanie, Conrad élu par les Franco-niens et les Saxons, ils rencontrèrent et battirent les Hongrois sur les bords de l'Inn, si bien que trente des barbares parvinrent seuls, dit-on, à se sauver. Cette victoire augmenta encore l'orgueil des deux frères, qui prétendaient descendre de Charlemagne, et s'indignaient de ne devoir gouverner que pour le compte du roi. Ils se proclamèrent ducs des Alémans. Mais Conrad parvint à s'emparer d'eux, en violant la sauvegarde qu'il leur avait donnée pour comparaître devant la diète d'Altheim, et les fit déclarer coupables de lèse-majesté, condamner à mort et décapiter (\*). Ensuite il rétablit la dignité ducale, en faveur de *Burchard*, fils d'Adelbert, comte de Thurgovie. Son intention était, à la vérité, que le pays relevât du roi de Germanie.

Toutefois le nouveau duc, à peine établi dans son château de Bodman au-dessus du lac de Constance (*Bodensee*), ne voulut plus être vassal; il en résulta une guerre qui ne fut terminée que sous Henri l'Oiseleur, par la soumission de Burchard.

Depuis, les empereurs d'Allemagne disposèrent du grand fief de la Souabe, suivant leur caprice. Le sage *Hermann I<sup>er</sup>*, duc d'Alsace et cousin de Conrad I<sup>er</sup>, en fut investi en 926. Dévoué à Otton le Grand, et se voyant sans héritier mâle, il donna la main de sa fille Ida au fils de l'Empereur, qui lui succéda vers 950.

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 233.

Ce fils était l'indigne *Ludolphe* qui se révolta contre son père, et en fut puni par la perte de son duché.

A sa place, le duché d'Alémanie fut donné en 954 à *Burchard II*, fils de Burchard I<sup>er</sup>. Dès l'année suivante, ce seigneur dut quitter sa résidence d'Hohentwiel (\*) pour marcher contre les Hongrois. Les barbares furent anéantis aux environs d'Augsbourg, dans la fameuse bataille du Lech, qui dura trois jours; et les Souabes y eurent la part la plus glorieuse.

Burchard mourut en 973, sans laisser d'enfant de Hedwige de Bavière, son épouse. Cette princesse, petite-fille d'Otton le Grand et sœur de Henri le Querelleur, fut célébrée par son érudition, sa sagesse et sa beauté. Elle conserva jusqu'à sa mort (993) l'administration des biens patrimoniaux de son mari, qui échurent ensuite, en vertu du testament de Burchard, à la maison de Saxe. Quant aux domaines ducaux, ils revinrent à la couronne.

*Otton I<sup>er</sup>*, fils de Ludolphe, déposé en 954, obtint le duché d'Alémanie, et y réunit aussi celui de Bavière après la déposition de Henri le Querelleur (976). Ayant accompagné l'empereur Otton II en Italie, il mourut à Lucques en 982.

Son successeur fut *Conrad de Franco-nie*, neveu d'Hermann I<sup>er</sup>, et par conséquent membre de la maison Salique. Il renonça à la Bavière en faveur du duc proscrit (996), et mourut peu après.

C'est vers cette époque (989) que l'on trouve la première mention du nom de Wurtemberg. « In Alémania, dit un ancien annaliste, fuerunt multæ rixæ. Primo liga traxit ad Pavarium (sic) et destruxit ibi multas villas. Secundo de Virtemberg habuit bellum cum liga. » Nous ne pouvons plus savoir aujourd'hui quelle fut l'origine de cette guerre, ni quels confédérés entrèrent dans cette ligue; mais du moins une pareille lutte contre plusieurs ennemis réunis permet-elle de présumer que la maison de Wur-

(\*) Zurich était néanmoins alors la capitale du duché.

temberg était déjà parvenue à un certain degré de puissance.

*Hermann II*, neveu de *Conrad I<sup>er</sup>*, lui succéda, et joignit aussi à son titre celui de duc d'Alsace. Il épousa Gerberge, fille de *Conrad*, roi de Bourgogne. En 1002, après la mort d'*Otton III*, le duc de Souabe, comme plusieurs autres, disputa la couronne à *Henri II*. N'ayant pu l'empêcher d'être élu, il refusa de le reconnaître (\*), et guerroya quelque temps contre les partisans du nouvel empereur, notamment contre *Wizelin*, évêque de Strasbourg, qui avait assisté au couronnement à Mayence. Il assiégea, prit et pilla Strasbourg, puis la perdit presque aussitôt. Enfin, voyant que presque toutes les provinces de la Germanie avaient prêté hommage, il prit le parti de se soumettre; il vint à Spire demander pardon à *Henri*, qui lui laissa toutes ses possessions, à condition qu'il rétablirait la basilique de Strasbourg, livrée aux flammes par ses soldats. Il mourut en 1004, et le duché fut conféré à *Hermann III*, son fils mineur, qui décéda en 1012.

Gisèle, une des sœurs d'*Hermann III*, épousa *Ernest*, petit-fils de *Léopold I<sup>er</sup>* d'Autriche, premier margrave d'Autriche. Ce fut ce prince que l'Empereur désigna comme duc de Souabe. Devenue veuve en 1015, Gisèle donna sa main à *Conrad le Salique* qui, en 1024, fut porté à l'Empire.

*Ernest II* succéda de bonne heure à son père, *Ernest I<sup>er</sup>*. Gisèle était une de ces femmes rares, qui à une beauté remarquable joignent un esprit plus remarquable encore. Elle apporta les plus grands soins à l'éducation de son fils, qui tenait d'elle d'éminentes qualités, mais elle ne put étouffer en lui cette ambition et cette opiniâtreté à défendre ses droits, qui furent la source de tous ses malheurs.

Dès le commencement de son règne, son beau-père, *Conrad*, éleva des prétentions à la succession des États de Bourgogne, dont *Ernest* se prétendait l'héritier légitime, du chef de

Gisèle, nièce du roi *Raoul III*. Le jeune prince fut indigné de cette injustice. Les nobles de Bourgogne l'affectionnaient; et il eut bientôt rassemblé une armée. Mais les conseils de sa mère prévinrent l'éclat d'une rupture, et le déterminèrent même à partager les dangers de *Conrad* dans la campagne que celui-ci fit en Italie. Il avait reçu comme faible dédommagement la riche abbaye de *Kempton*. Cependant la Bourgogne était une trop belle possession pour être sitôt oubliée. L'imagination d'*Ernest* se reportait sans cesse sur ces fertiles contrées. Ce n'était pas assez d'y rêver; il prit bientôt les armes pour s'en emparer. Réuni au plus puissant de ses vassaux, *Welf*, comte de *Ravensburg*, et propriétaire de nombreuses terres en Souabe et dans la basse Bavière, et à *Werner*, comte de *Kybourg*, il envahit le royaume de Bourgogne du côté de *Soleure* et commit toutes sortes d'excès. Mais le roi d'Arles le repoussa, et l'Empereur, de retour de son expédition, convoqua dans la ville d'*Ulm* une assemblée des princes et des nobles de l'Empire, à l'effet de juger son beau-fils. Celui-ci, abandonné de ses vassaux, qui refusèrent de l'assister contre leur seigneur suzerain, fut enfermé à *Giebielienstein*, château fort taillé dans le roc, et situé dans un coin sauvage de la Saxe (\*). Il y gémit trois ans, jusqu'au moment où les prières de sa mère parvinrent enfin à lui faire rendre la liberté. *Welf*, s'étant soumis également, fut obligé de réparer le dommage qu'il avait causé. *Werner* se montra plus opiniâtre; son château fut pris de force et rasé, et lui-même réduit à se cacher dans les parties les plus sauvages de la forêt Noire. Cependant l'Empereur avait promis à Gisèle de rendre à *Ernest* l'investiture du duché. Cette solennité devait avoir lieu dans une grande assemblée, à *Ingelheim*. Pâli par les souffrances d'une dure captivité, *Ernest* entra, conduit par sa mère. Le chancelier lut la formule de prestation du serment. Elle contenait la pro-

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE t. I, p. 251.

(\*) Près de Halle sur la Saale. On en voit encore des ruines.

messe de livrer Werner à l'Empereur. A cette lecture, le rouge monta au visage du prisonnier : « Moi, s'écria-t-il, « trahir celui que j'aime comme mon « âme, l'ami qui s'est sacrifié pour moi ! « jamais ! Plutôt perdre la couronne du- « cale que d'être infidèle à l'amitié ! » Il resta sourd aux prières maternelles. Aussitôt les princes assemblés le mirent au ban de l'Empire.

L'Empereur donna ses États à son frère mineur, *Hermann IV*, et le malheureux alla se réfugier dans les montagnes et les forêts pour ne pas mourir dans un cachot. Un jour, fatigué de la marche, il s'assit sur les hauteurs de la forêt Noire, près de la triple source de la Mourg. Sa position désespérée, la nature sauvage qui l'entourait le plongeaient dans de profondes pensées. Tout à coup Werner lui apparut, Werner qui avait tout appris et qui le cherchait depuis plusieurs jours. Les deux proscrits se jurèrent de nouveau une inébranlable amitié. La guerre fut résolue, et une foule de mécontents, de chevaliers, hommes de cœur, se réunirent autour d'eux. La forêt Noire était leur camp. Dans cette partie de la chaîne qui s'abaisse vers le Rhin, entre la Kinzig et la Wolfach, au-dessus du défilé du Val d'enfer, s'élevait le château de Falkenstein, séjour d'Adalbert, ami d'Ernest, et dont il reste encore des ruines. Les portes en sont ouvertes au prince et à ses compagnons, la rébellion y établit son siège. Toutefois Ernest en sort pour n'y être pas enfermé et assiégé par les Impériaux qui étaient accourus, et pousse une excursion dans le canton de Baar. Mais au moment où tout semblait favoriser ses projets, la trahison vient les renverser. Ses chevaux, qui paissaient dans une prairie, sont enlevés. Alors il ne lui reste plus qu'à vaincre ou à mourir. Une action s'engage. Mangold, chef des Impériaux, tombe au milieu d'une foule des siens ; mais Adalbert, Ernest et Werner sont eux-mêmes atteints mortellement.

Le souvenir de leurs malheurs, de leurs héroïques prouesses et de l'amitié qui les unissait, a traversé les siè-

cles jusqu'à nos jours, et vit encore dans les traditions du peuple. La consécration de la poésie ne lui a pas manqué non plus. Henri de Valdeck, un des plus célèbres *minnesänger*, a fait du valeureux Ernest le sujet de ses chants.

Après la mort d'Hermann IV (1038), *Henri le Noir*, fils de Conrad et de Gisèle, reçut le duché de Souabe. Mais appelé bientôt après au trône impérial et forcé enfin, par les rébellions fréquentes des Alamans, de leur donner un duc particulier, il conféra cette dignité à *Otton II*, comte palatin du Rhin, en se réservant d'ailleurs les domaines qui y étaient attachés. Le nouveau duc mourut dès 1048.

Le margrave *Otton III de Schweinfurt* lui succéda. Mais celui-ci fut encore un simple administrateur auquel l'Empereur, jaloux de son autorité, laissa peu de chose à faire, car lui-même passa la plus grande partie de son règne dans la Souabe.

La mort d'Otton suivit de près celle de Henri, l'énergique fondateur du pouvoir impérial. Ce fut le double signal d'une longue série de troubles. Agnès, mère et tutrice de Henri IV, cherchant à se faire des appuis, gratifia, en 1057, du duché de Souabe et du rectorat de Bourgogne son gendre, *Rodolphe*, comte d'Alsace et de Rheinfelden, malgré les prétentions qu'y formait Bertold de Zœhringen, fort d'une promesse de l'Empereur défunt. Contrairement à l'usage, ce fief fut même conféré à titre héréditaire. Rodolphe combattit les Saxons sur les bords de l'Unstrut (1075) ; mais la part qu'il avait eue au succès fut mal récompensée. Plusieurs fois auparavant il avait déjà figuré dans le parti des mécontents et des rebelles. Cette fois il quitta l'Empereur en ennemi irréconciliable (1076), devint son antagoniste le plus acharné, et fut même élu antiempereur l'année suivante. Alors l'Allemagne se partagea en deux camps. La Souabe eut cruellement à souffrir de la guerre. Tout le pays fut ravagé avec inreur par Henri. Du Mein au Neckar et au Danube, les villes et les

hameaux furent livrés aux flammes, plus de cent églises détruites et les femmes emmenées captives après avoir servi à assouvir la brutalité de la soldatesque. Après deux batailles indécises, les compétiteurs se rencontrèrent le 16 octobre 1080 sur l'Elster, dans les environs de Mœlsen. La victoire se décida pour Rodolphe; mais elle lui fut inutile. Il perdit d'abord la main droite; puis, Godefroi de Bouillon, devenu si célèbre plus tard, lui enfonça dans le bas-ventre le bois de la bannière impériale qu'il portait. Rodolphe mourut au bout de trois jours à Mersebourg où on l'avait transporté (\*).

#### MAISON DES HOHENSTAUFEN.

Henri IV avait été soutenu dans toute cette guerre par *Frédéric de Hohenstaufen*. Également distingué par sa bravoure et par sa sagesse, et puissant par ses possessions de Souabe, ce seigneur s'était fait remarquer à la cour comme un chevalier accompli et fidèle. Lorsque Henri, abandonné de tout le monde, traversa les Alpes, pour aller implorer son pardon à Rome, Frédéric avait été le seul à l'accompagner. En récompense de son dévouement, l'Empereur lui donna, dès l'an 1079, la main de sa fille unique, Agnès, princesse d'une beauté merveilleuse, avec la Souabe et l'Alsace comme duchés héréditaires.

Les chevaliers ou seigneurs de Beutelspach, propriétaires du château de Wurtemberg (\*\*), situé près de Cannstadt, vivaient dans les rapports les plus intimes avec les chevaliers de Staufen. Conrad de Beutelspach fut fait comte dans le même temps que Frédéric, son ami, était investi du duché de Souabe. Leurs possessions se touchaient, et le duc ne négligea rien pour conserver dans son parti un hom-

me si renommé pour sa bravoure. Après cette courte apparition, le nom de Wurtemberg rentre de nouveau dans l'obscurité pour quelque temps. Il serait du reste inutile de remonter plus haut dans le moyen âge pour y trouver l'origine de ces seigneurs; car ils portaient le nom de Wurtemberg comme attaché, non pas à leur famille, mais au château qu'ils habitaient. Ainsi ils signaient tantôt comtes de Beutelspach, tantôt comtes de Wurtemberg.

La guerre de Souabe ne s'éteignit pas avec Rodolphe; elle dura encore quinze ans avec la même fureur, et fut accompagnée de maladies contagieuses, de la disette et de tous les fléaux qui peuvent désoler l'humanité. C'est que d'un côté les Saxons et les Souabes avaient élu un antiempereur, Hermann de Luxembourg (9 août 1081); de l'autre, le fils de Rodolphe, Berthold, disputait à Frédéric la possession de la Souabe, et l'époux d'Agnès, fille de Rodolphe, Berthold II de Zähringen, celle de l'Alsace. D'autres adversaires puissants se joignirent à ceux-là. Ce ne fut que vers 1096 qu'on signa un armistice, en vertu duquel Berthold de Zähringen gardait la préfecture de Thurgovie avec la ville de Zurich, et tout le pays, depuis le Murggau et le Kraichgau, jusqu'aux frontières de Bourgogne. Le reste de la Souabe fut laissé à Frédéric de Staufen, à l'exception des biens patrimoniaux de la famille de Welf, qui s'empara dans le même temps du duché de Bavière. Ces biens s'étendaient du lac de Constance à travers la Souabe, jusqu'au Kochergau. Ainsi l'ancien duché d'Alémanie disparut entièrement, partagé entre trois maisons princières indépendantes l'une de l'autre: celle de Staufen, celle de Zähringen et celle des Guelfes (\*). Mais si un membre de la maison de Staufen avait fait perdre à la Souabe de son étendue, elle devait être portée dans un avenir peu éloigné, par cette même famille, à un degré de

(\*) On montre encore aux voyageurs, dans la cathédrale de Mersebourg, la main desséchée de ce prince.

(\*\*) On plutôt Wirtemberg d'après toutes les chartes et diplômes. Le changement de ce nom en Wurtemberg est très-moderne.

(\*) Depuis que Zurich n'appartenait plus au duché, Ulm était regardée comme la capitale de la Souabe.

gloire que nul autre pays n'avait atteint à cette époque.

À l'extrémité orientale de l'Alp, entre les riantes vallées de la Rems et de la Fils, non loin de Gemund et de Göppingen, s'élève une montagne qui attire, par la majesté de ses formes, l'attention du voyageur. Sa cime est nue, et ne porte plus qu'un misérable pan de mur en ruine. Mais on se sent, à sa vue, saisi, pour ainsi dire de respect comme en présence d'un grand prince, dépouillé de la pourpre, car ces ruines sont ce qui reste du château des Hohenstaufen; cette montagne est le Staufenberg, qu'environne le souvenir des plus belles gloires de la Souabe et de l'Allemagne. Dans ses environs, on voit les débris d'un petit château, nommé par le peuple Wäschen-Schlosschen. Il était habité, en 1050, par le baron de Beuren (Büren), issu d'une famille très noble et très-respectée, marié à Hildegarde, comtesse de Hohenlohe, et possesseur de biens très-étendus en Souabe et en Alsace. De cinq fils qu'il avait, Frédéric était le plus distingué. Un jour que ce jeune seigneur visitait le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, il dit à ses frères : « Ici est enterré un brave Allemand. Oh ! si nous étions de son sang et si nous avions sa bravoure ! » Avec une ambition si vaste, Frédéric devait trouver le château paternel trop petit pour lui et trop bas dans la vallée; le Staufenberg, dont il pouvait chaque jour contempler le sommet, lui parut un séjour plus convenable. Il y construisit, vers la fin du onzième siècle, un superbe château, dont les murs étaient épais et les tours solides, et le nomma Hohenstaufen. On ne sait si le nom de Staufen appartenait auparavant à sa famille, ou si elle le prit de cette montagne. Un de ses frères, Otton, fut évêque de Strasbourg, et partit pour la croisade avec Godefroi de Bouillon. Un autre, Conrad, mourut à la fleur de son âge; le troisième était ce Frédéric, le même que nous venons de voir gratifié par Henri IV du duché de Souabe et de la main d'Agnès. Frédéric mourut en 1105, et

fut enseveli au monastère de Lorch, qu'il avait fondé, trois ans auparavant, pour son salut et pour celui des siens (\*). Il laissa deux fils encore jeunes : *Frédéric le Borgne* ou *le Louche*, et *Conrad*.

Frédéric, qui avait quinze ans, reçut la Souabe et l'Alsace; à Conrad, qui en avait douze, échut le duché de Franconie. Tous deux ajoutèrent à leur héritage; mais leur existence ne fut pas exempte d'orages, car, tandis que Henri V était en Italie, on se battit dans la Souabe et sur le Rhin; partout néanmoins les Hohenstaufen, qui soutenaient le parti de l'Empereur, leur oncle, furent vainqueurs. Cependant, dès l'année 1116, la nature sembla prendre le deuil et présager de grands désastres. Dans le mois de janvier 1117, au milieu de l'hiver, on entendit gronder le tonnerre; on ressentit des tremblements de terre; des montagnes s'enfoncèrent, des rivières se tarirent, et ces phénomènes jetèrent la terreur dans tous les esprits.

En 1125, l'empereur Henri V mourut sans héritier mâle. Sentant approcher sa fin, il donna à ses deux neveux l'argent, les bijoux, les châteaux, les villes et les bourgs dont quatre de ses ancêtres avaient fait leur patrimoine. Cette libéralité accrut encore la puissance des Hohenstaufen, et sembla promettre la couronne à Frédéric, que les électeurs, réunis à Mayence, désignèrent même parmi les candidats. Mais la crainte qu'inspirait déjà la puissance de sa famille, et les intrigues de l'archevêque de Mayence, firent tomber le choix sur Lothaire de Saxe. Frédéric avait prêté serment au nouvel empereur; mais son cœur était plein de dépit, et cette inimitié se manifesta par une résistance formelle lorsque Lothaire réclama, comme domaines de l'Empire, toutes les terres de la maison Salique, que les deux frères avaient reçues de Henri. La guerre commença

(\*) Ce couvent est situé entre Gemund et Schorndorf. Il offre plusieurs souvenirs remarquables de la famille de Hohenstaufen.

presque aussitôt. Une assemblée de princes, convoquée avant la fin de l'année à Strasbourg, déclara le duc de Souabe ennemi de l'Empire, et des mesures décisives furent prises peu après, à une diète tenue à Goslar. Réuni à son gendre Henri le Superbe, descendant des Guelfes et duc de Bavière et de Saxe, et au roi de Bohême, Sobieslas I<sup>er</sup>, Lothaire assiégea Nuremberg, capitale du duché de Franconie; mais Conrad, revenu de la Palestine, et secouru par son frère, força ses ennemis à lever le siège. D'un autre côté, l'Alsace, cette province que, suivant l'historien contemporain, Otton de Freisingen, on regardait alors comme la principale force de l'Empire, devint aussi le théâtre d'une guerre acharnée. L'évêque de Strasbourg arma en faveur de Lothaire, qui vint en personne achever la défaite de son ennemi, et détruisit la plupart des châteaux forts dont Frédéric avait couvert la province (\*). Les Hohenstaufen ne cédèrent pas davantage quand le pape lança ses foudres contre eux. Enfin le duc de Bavière s'empara, en 1134, d'Ulm, principale place d'armes des deux frères, et détruisit cette ville; Conrad fut même assiégé à Hohenstaufen. Alors les princes rebelles prirent le parti de la soumission, et firent négocier la paix par l'impératrice Richenza et par saint Bernard de Clairvaux. Les Hohenstaufen se reconnurent vassaux de l'Empire, pour les terres qu'ils avaient prétendu posséder comme allodiales, et durent promettre d'accompagner Lothaire dans sa nouvelle expédition d'Italie. Ainsi fut terminée au bout de neuf ans une guerre qui avait désolé la Souabe, l'Alsace et la Bavière, et qui fut le premier acte des longues dissensions entre les Guelfes et les Gibelins (*Wiblingen*) (\*\*). A son retour, en 1137, Lothaire mourut

dans une cabane d'un village de Bavière. Le plus illustre héros de la campagne d'Italie, Conrad de Staufen, fut alors élu empereur. Henri le Superbe, et, ensuite, son frère Welf, continuèrent les hostilités contre lui. La ville de Weinsberg, près d'Heilbronn, qui était, ainsi que le château, au pouvoir des Guelfes, fut assiégée par Conrad en 1140; Welf, accouru au secours de la place, fut défait et la ville prise. Le roi, irrité de la longue résistance des habitants, fit serment de les réduire en esclavage; mais il permit aux femmes d'emporter sur leurs épaules tout ce qu'elles pourraient. Les portes ouvertes, on les vit descendre à la file, portant chacune son mari sur le dos. Plusieurs chevaliers, et, entre autres, Frédéric le Borgne, prétendirent qu'il y avait ruse, et conseillèrent au prince de retirer sa parole; mais le vainqueur généreux répondit : « La parole d'un roi doit être inviolable. » Le souvenir de ce bel exemple d'amour conjugal s'est conservé jusqu'à nos jours dans les récits populaires, et les ruines du château sont encore appelées *Fidélité des femmes* (*Weibertreue*).

Quelques années après cet événement (1147), Frédéric le Louche mourut, et eut pour successeur son fils aîné, qui, comme duc de Souabe, fut *Frédéric III*, mais que l'on connaît mieux sous le nom de *Frédéric Barberousse*. Conrad étant mort en 1152, après avoir remis les ornements impériaux à son neveu, ce prince fut unanimement élu empereur à la diète de Francfort, et l'on sait quelle grandeur nouvelle lui durent la Souabe et l'Allemagne.

En 1157, quand le jeune fils de Conrad, *Frédéric de Rothenbourg*, eut atteint sa majorité, Barberousse, suivant la promesse qu'il en avait faite à l'Empereur à son lit de mort, lui conféra les duchés de Souabe et de Franconie. Frédéric IV reprit alors le titre de *duc d'Allemagne*, comme possesseur de tout ce qui avait constitué ce pays avant sa soumission par les Francs. Par sa mort; arrivée en

(\*) Le duc de Souabe y avait construit un si grand nombre de châteaux, qu'on disait de lui qu'il en traînait toujours un à la queue de son cheval.

(\*\*) C'était le nom d'un château appartenant aux Hohenstaufen.

1166, toutes les possessions de la maison de Stanfen revinrent à Frédéric Barberousse, qui, pendant longtemps, ne lui nomma point de successeur, et ne travailla qu'à augmenter par de nouvelles acquisitions ses domaines en Souabe et ceux du duché. Le vieux duc Welf VI lui vendit la succession éventuelle, non-seulement des biens patrimoniaux de sa maison situés en Souabe entre le Lech et le lac de Constance, mais encore de toutes ses possessions en Italie. Cet exemple fut suivi par Rodolphe, comte de Pfullendorf, et surtout parmi les Souabes, par beaucoup d'autres seigneurs qui n'avaient point d'héritiers naturels. Ce fut aussi vers le même temps que l'Empereur acquit par transaction ou par échange les biens que Henri le Lion possédait en Souabe du chef de son épouse Clémence de Zähringen, c'est-à-dire, la seigneurie de Badenweiler.

Enfin, en 1184 (selon d'autres en 1167), il donna le duché de Souabe et d'Alsace, avec la perspective de plusieurs riches successions, à *Frédéric I'*, son second fils, qui se trouva possesseur de la plus grande partie des terres de ces provinces. A cette époque, les comtes de Wurtemberg étendirent leurs possessions sur les rives du Neckar et du Rems; parmi eux, l'histoire nomme, de 1139 à 1154, Louis et Éric, deux frères jouissant d'une grande considération à la cour impériale.

*Frédéric I'* mourut en 1191, en terre sainte. *Conrad*, duc de Francanie, son frère, lui succéda, et mourut subitement six ans après sans laisser d'enfants. Son héritage passa alors au jeune *Philippe*, duc de Toscane, dernier fils de Barberousse. L'avènement de ce prince au trône impérial, en 1198, devint l'époque de la décadence de la maison de Hohenstaufen; car, afin de se ménager des amis contre Otton IV, son compétiteur, il distribua libéralement les richesses de sa famille, et disposa d'un grand nombre de ses domaines avec une facilité qui fut la cause première de cette foule

de nobles indépendants qu'on trouvait en Souabe avant la dissolution de l'empire germanique. D'autres possessions lui furent enlevées pendant la guerre civile qui désola toute l'Allemagne; d'autres enfin furent portées après sa mort (1208) dans des maisons étrangères, par suite des mariages contractés par ses filles. Le reste, avec la dignité ducale, passa à ce jeune fils de Henri VI, qui, plus tard, acquit une si malheureuse célébrité sous le nom de Frédéric II. Dès 1216, *Frédéric* céda le duché de Souabe et d'Alsace à son fils aîné *Henri*, âgé de six ans, pour lequel il continua d'administrer ces provinces en proie à un extrême désordre. Ce fut ce même Henri qui, couronné roi des Romains en 1222, se révolta contre son père en 1234, et mourut enfermé dans une forteresse d'Italie.

*Frédéric* chercha par diverses acquisitions et négociations à recréer le duché de Souabe dont il ne disposa plus, mais qu'il réunit de fait à l'Empire. Ainsi, les principales villes bâties sur le territoire ducal se trouvèrent placées dans la catégorie des villes impériales. Cependant, les embarras où fut engagé son fils et son successeur *Conrad* (1250) nécessitèrent de nouvelles aliénations. Enfin, avec le malheureux *Conradin* s'éteignit en 1268 la race illustre des Hohenstaufen; et cette époque fut signalée en Souabe par des troubles graves. Tous les comtes, seigneurs, évêques et abbés du pays s'assurèrent la même indépendance que les villes avaient déjà acquise par le fait, c'est-à-dire, qu'ils ne reconnurent plus d'autre chef que l'Empereur et l'Empire: chacun dans son petit territoire devint une espèce de souverain; chacun attira à soi quelque lambeau des domaines des ducs.

Cependant, au milieu des quinze ou vingt anciennes familles de comtes (comtes de canton, *gaugrafs*), qui restaient en 1268, il s'était établi quelques nouvelles maisons qui les surpassaient alors en puissance. Au premier rang figurait parmi elles la maison de Wurtemberg, dont l'histoire va remplacer celle du duché de Souabe.



LA POÉSIE ET LES ARTS EN SOUABE AU  
XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Avant d'entrer dans une nouvelle période, reportons nos regards sur la civilisation brillante dont la Souabe devint le foyer sous le règne des Hohenstaufen, et qui de là rayonna sur le reste de l'Allemagne.

Cette impulsion nouvelle était due tout entière aux princes régnants. Eux-mêmes offrirent, en effet, le plus parfait modèle d'une politesse de mœurs jusque-là inconnue aux nobles allemands; eux-mêmes, non moins habiles à faire résonner la harpe du barde, qu'à manier la lance et l'épée, apprirent aux seigneurs qu'ils ne dérogeaient point en cultivant ou au moins en protégeant la musique, les belles-lettres et les arts. Aussi leur influence fit arriver la poésie à un haut degré de perfection, et la popularisa même tellement qu'elle eut un culte dans la demeure du bourgeois et dans l'atelier de l'artisan, de même que dans le palais impérial et à la table ronde de la salle des chevaliers. Le dialecte alémannique, le haut allemand acquit alors une pureté et une harmonie, une énergie et une naïveté qui prouvent, malgré l'absence de documents historiques, qu'il avait été cultivé longtemps auparavant. Parlé à la cour chevaleresque des Hohenstaufen, où l'on se piquait de rivaliser d'éclat et de galanterie avec les cours de Provence et de Paris, il fut élevé au rang d'une langue poétique par les *minnesænger* (*chantres d'amour*), presque tous natifs de Souabe comme leurs protecteurs, et bientôt il influa sur les autres dialectes adoptés par la grande nation germanique. Pendant plus d'un siècle (\*), la Souabe fut le centre de ce mouvement intellectuel, la Souabe qui, avec ses montagnes et ses belles vallées, avec ses fleuves au cours pittoresque, avec la parenté qui la rapprochait de la France et de l'Italie, était un champ si fertile pour la poésie de l'amour. L'inspiration nouvelle s'annonça aussi à la même épo-

que dans l'architecture, qui prit un essor prodigieux dès le règne de Frédéric Barberousse et de Frédéric II, et créa même ces formes grandioses et élégantes que nous admirons encore dans les églises, les palais, les hôtels de ville et les autres édifices publics bâtis à cette époque, au milieu de tant de guerres et de troubles. Nous citerons seulement les églises de Gemund, de Biberach, de Heilbronn, et les cathédrales d'Ulm et de Reutlingen, qui seront toujours considérées comme de véritables chefs-d'œuvre.

## PRINCIPALES SEIGNEURIES ET COMTÉS DEVENUS PARTIES INTÉGRANTES DU PAYS DE WURTEMBERG.

Le duché de Wurtemberg se composa d'un grand nombre de comtés, seigneuries et terres successivement réunies par achats, des mariages ou des conquêtes. Nous allons indiquer les principales familles nobles qui existaient en Souabe à côté des comtes de Wurtemberg, après la chute des Hohenstaufen.

D'abord, nous citerons les *comtes palatins de Souabe*, nommés aussi *comtes palatins* de Tubingen, parce qu'ils avaient leur tribunal ou palais dans cette ville. La famille palatine, dont on suit la généalogie depuis le onzième siècle, se défit peu à peu de ses possessions, aliéna la ville de Tubingen aux comtes de Wurtemberg, en 1342, et s'éteignit en 1631.

Les *ducs de Teck*, branche des Zähringen, ne devaient qu'à cette origine leur titre ducal.

Dans le voisinage de la ville de Kirchheim, qui leur appartenait, ainsi que Marbach, Murr et Laufen, s'élève une grande et belle montagne, qui pouvait rivaliser avec celle de Hohenstaufen par les plaines vertes, les champs fertiles, les vignobles et les bois dont elle était encadrée de plusieurs côtés. Sa forme ovale est terminée aux points opposés de son plus grand diamètre, par deux rochers, dont l'un portait sur son immense croupe la tour de l'ancien château de Teck. C'était un des plus forts et des plus spacieux de toute

(\*) Depuis le dernier tiers du douzième jusqu'à la fin du treizième.

la Souabe. Mais autant ces ducs étaient puissants en apparence, autant ils étaient pauvres en grandes actions. L'histoire n'a enregistré que l'année de leur naissance et celle de leur mort. Ce silence a prêté matière aux merveilleux récits que les traditions populaires se sont plu à répandre sur leur montagne. A la pointe occidentale s'ouvre une grotte naturelle appelée Sibyllen-Loch (*Caverne de la Sibylle*), et à laquelle se rattachent une foule de souvenirs. Lorsque les rois de Wurtemberg voyagent à l'étranger, ils prennent presque toujours le nom de comtes de Teck. La maison s'est éteinte en 1439.

Les comtes d'Urach possédaient la ville de ce nom, mais leur berceau était le château d'Urach dans la forêt Noire, entre Fribourg et Villingen. La maison de Furstemberg est une de leurs branches. Les comtes de Wurtemberg acquirent leurs possessions en 1254 et 1260.

La maison des comtes de Calw remontait à une haute antiquité. Connue depuis le dixième siècle, elle avait pour chef-lieu la ville de Calw sur la Nagold, et s'éteignit vers 1250. Leur héritage passa aux palatins de Souabe et aux seigneurs de *Scelklingen*, éteints en 1323, et dont le château présente encore une tour ruinée sur un rocher au bord de la Blau, près de Blau-beuren.

Les comtes de Grœningen, gonfaloniers soit de l'Empire, soit du duché de Souabe, vendirent, en 1295, leur comté à Adolphe de Nassau. Réuni à l'Empire, puis inféodé en 1332 à Conrad de Schlussembourg, qui avait contribué à la victoire de Muhlendorf, il fut vendu en 1336 à la maison de Wurtemberg.

Les comtes de Lupfen étaient au nombre des plus anciens et des plus puissants du pays. Ils vendirent leur château en 1437; mais ils conservèrent jusqu'à leur extinction en 1582 le reste de leurs nombreuses possessions.

Les comtes de Reichberg habiterent les châteaux d'Oberkirchberg et de Brandebourg, près d'Ulm. L'un d'eux, Herman II, fondateur du couvent de

Wiblingen, fut le père de la fameuse Ida de Toggenbourg, qui figure dans toutes les légendes et toutes les chansons du temps. Non loin du village de Bunk, sur le Roth, existent les ruines du château de Marstetten. Un des membres de cette famille ayant fait un pèlerinage en Orient, dit la tradition, resta sept ans absent sans qu'on connût ses destinées. Ce vœu parut trop long à son épouse, qui résolut de convoler en secondes noces. Parmi les nobles qui prétendaient à sa main, elle donna la préférence au jeune et valeureux Berthold de Neuffen. On prépara des fêtes magnifiques; les chevaliers arrivèrent en foule; déjà même le peuple attendait à l'église la célébration des cérémonies religieuses. Cependant, auprès du moulin se promenait un pèlerin dans la force de l'âge: il entre au château, et jette un anneau d'or dans la coupe de la fiancée. On reconnaît alors l'époux d'Ida, Mœhringer, qui était arrivé de la veille, sans se faire connaître, et avait passé la nuit dans le moulin. Grande fut l'allégresse générale et splendides furent les fêtes. Mais qu'on juge du désappointement de Berthold de Neuffen. En dédommagement, il reçut la main de la fille unique du nouveau venu. Cette union accrut la puissance des seigneurs de Neuffen.

Le château d'Albeck, dont les ruines attestent l'importance passée, était le séjour des comtes de Sulz, juges héréditaires du tribunal de Rothweil, et connus dès l'année 1085. Au pied de ce château s'étendait la ville de Sulz, encadrée par la forêt Noire et arrosée par le Neckar. Ces comtes ont disparu en 1687.

Les comtes d'Eberstein combattirent vaillamment Otton I<sup>er</sup>, qui, pour les entraîner dans son parti, accorda au cadet sa sœur, la belle Hedwige. Le château d'Eberstein était très-fortifié, comme on peut s'en convaincre par ses ruines, qui reposent comme un nid d'aigle sur la crête d'un rocher.

Sur un des points les plus élevés de l'extrémité occidentale de l'Alp apparaît le manoir des Hohenberg, peu éloigné

de la ville de Schomberg, dans le bailliage de Rottweil. Ses anciens comtes abandonnèrent cette sauvage contrée pour le Weilenbourg, près de Rotenbourg, sur le Neckar.

Un pic en forme de cône, entouré de précipices, portait la demeure des seigneurs de Zollern. Ils y avaient bâti un château dès le dixième siècle. Les rois de Prusse, comme on le sait, descendent de cette famille.

Les *Hohenlohe* dominaient dans les environs de Weinsberg. Une chronique en fait remonter la souche à Éberhard, fils du roi Conrad I<sup>er</sup>. Toujours est-il que cette famille est fort ancienne, car, même avant l'époque des Hohenstaufen, le nord du Wurtemberg presque tout entier lui appartenait. Le Tauber, le Jagst, le Kocher arrosaient ses possessions.

#### MAISON DE WURTEMBERG.

Ces maisons dont nous venons de parler se ruinèrent toutes par leurs pieuses libéralités envers l'Eglise, par leurs orgueilleuses prodigalités, et surtout par l'habitude de morceler leurs biens entre les différents membres de chaque famille. Des qualités opposées, favorisées, il est vrai, par un concours de circonstances heureuses, principalement par les troubles qui suivirent la chute de la maison impériale de Souabe, élevèrent la famille de Wurtemberg au-dessus de toutes les autres. Une sévère économie, on pourrait même dire l'avarice, faisait le fond du caractère de ses premiers comtes; ils thésaurisaient et savaient saisir, avec une habileté prodigieuse, toutes les occasions favorables qui s'offraient à eux d'arrondir leur patrimoine. Ensuite le hasard voulut que peu d'entre eux eurent une nombreuse descendance à pourvoir, et que plusieurs fournirent une carrière très-longue.

Le comte *Ulrich au long Pouce* ou le *Fondateur* est le premier à qui se rattachent quelques faits d'une certitude vraiment historique. Il était du parti des Hohenstaufen; mais, après la perte de la bataille de Francfort, en 1246, il se tourna du côté de leur ad-

versaire Henri Raspon, qui lui donna en récompense plusieurs terres. Plus tard, on le voit embrasser de nouveau la cause de Conrad. Une partie des riches possessions et des villes qu'il avait acquises avaient appartenu aux Hohenstaufen : c'étaient des fiefs ou dotations inféodées par les empereurs ou les ducs de cette race. Ulrich, sans doute, acheta encore quelques possessions de Conrad; ce qui est plus certain, c'est qu'il changea toujours suivant son intérêt, et se déclara pour Guillaume de Hollande, puis pour l'Anglais Richard de Cornouailles, duquel il sut encore obtenir, en 1267, une moitié du comté d'Urach, et diverses sûretés pour une somme de 1000 marcs d'argent destinée à payer son dévouement. Déjà précédemment, entre autres transactions non moins avantageuses, il avait acheté des tuteurs de Conradin le maréchalat de Souabe et l'avouerie d'Ulm (1259). Ses fils, *Ulrich II* et *Éberhard*, qui lui succédèrent en 1265, marchèrent sur ses traces. Après la mort tragique de Conradin, ils furent amenés, par la position de leurs terres au milieu de la Souabe et dans le voisinage de celles des Hohenstaufen, à s'emparer de toutes les possessions de la famille éteinte, qui confinaient les leurs.

La vie d'Éberhard, qui gouverna seul depuis 1279, et fut surnommé *l'Illustre*, fut longue, riche en exploits et en gloire, et fertile en vicissitudes. La guerre était son élément, et son désir le plus ardent tendait à agrandir ses États; son ambition semblait même ne pas aspirer à moins qu'à la couronne impériale. Il avait pris pour devise : « Ami de Dieu et ennemi de tout le monde. » Non content de braver ses voisins des villes et des châteaux, deux fois il prit les armes contre Rodolphe de Habsbourg; mais le succès ne couronna pas sa tentative. Une fois, il eut à soutenir un long siège dans Stuttgart qui était petite, mais bien fortifiée. Les murs furent démantelés à la suite d'un premier traité; une autre fois, Éberhard perdit presque toutes ses possessions. Le château patrimonial de Wurtemberg fut détruit, et ne re-

couvra plus jamais son ancienne splendeur. Il en restait naguère encore des ruines, à la place desquelles on voit aujourd'hui le monument sépulcral ou la chapelle que le second roi du pays a consacrée à la mémoire de son épouse, Catherine Paulowna, grande-duchesse de Russie.

Par un dernier traité, Éberhard se soumit aux lois de l'Empire et reentra dans ses biens, en donnant quelques châteaux comme gages de sa bonne foi. D'un côté, cette condescendance de l'Empereur pour un vassal, qui avait tant de fois bravé son autorité, prouva la place qu'Éberhard occupait dans son estime. D'un autre côté, la noblesse et le peuple reçurent des garanties pour l'avenir, car le tribunal suprême de Rothweil, ainsi que les tribunaux de la haute et de la basse Saxe, furent investis du droit de juger au nom de l'Empire, et Rodolphe promit que le pays ne serait plus un duché donné comme fief impérial, et que les comtes et seigneurs ne relèveraient plus que de la couronne. L'ambition inquiète d'Éberhard l'entraîna encore dans plus d'une querelle avec les successeurs de Rodolphe : Adolphe de Nassau, Albert I<sup>er</sup>, Henri VII. A la fin, il arriva que, de quatre-vingts châteaux qu'il avait, il ne lui en restait que huit; les autres avaient été pris ou détruits. Mais il n'était jamais plus à craindre que lorsqu'il était plus près de sa ruine. La mort subite de Henri arriva à temps pour le sauver. Aucun prince, si ce n'est Rodolphe de Habsbourg, n'était plus digne qu'Éberhard d'occuper le trône impérial, et il n'en fut exclu que par la crainte qu'inspiraient aux princes de l'Empire ses grandes qualités, son esprit turbulent, ambitieux, son énergie et la force de son épée. Le comté de Wurtemberg qui, en 1250, ne comprenait guère que les villes et baillages de Cannstatt avec le château de Wurtemberg, de Schorndorf avec le château de Beutelsbach, de Stuttgart avec plusieurs châteaux voisins, de Waiblingen et de Leonberg, se trouvait alors déjà considérablement accru. Car Éberhard, tout en combattant, avait su faire aussi

des économies qui lui permirent d'acquiescer une foule de seigneuries, villes, bourgades et privilèges. Il n'avait jamais oublié de grossir son trésor, soit par la sage administration de ses biens, soit par le produit de ses pillages et de ses extorsions, soit par le prix auquel les empereurs devaient payer sa bonne amitié.

Ulrich III, son second fils et son successeur, partagea ces goûts d'acquisition, d'agrandissement, auxquels il sacrifia des sommes considérables. Dans les troubles qui divisaient l'Allemagne, il prit le parti de Louis, et celui-ci, après s'être fait couronner en Italie, lui donna plusieurs fiefs en Alsace. Le pape excommunia l'Empereur; il paraît même que son fidèle ami Ulrich ne fut pas à l'abri des foudres de l'Église. Mais tous deux étaient de taille à se défendre, et ils opposèrent à l'anathème la force de leurs armes et de leur volonté. Ils s'appuyaient, du reste, sur le concours des villes de Souabe. Les prêtres qui osèrent exécuter les ordres du pape furent chassés; et, pendant plus de vingt-cinq ans, on ne célébra plus le service divin en Souabe, on ne baptisa plus les nouveau-nés, on n'ensevelit plus les morts dans une terre consacrée; la foi même reçut de graves atteintes, mais l'autorité impériale fut respectée.

L'oppression des nobles, grands et petits, était devenue intolérable. Les paysans et les bourgeois surtout, qui avaient déjà gagné beaucoup en puissance et en bien-être, se ligèrent pour s'en affranchir (1339). Une guerre acharnée s'alluma : Ulm, Constance et plusieurs autres villes secoururent le joug; mais ils s'appesantirent davantage sur certaines localités. Tel fut le sort de Hall, qui se courba sous les armes d'Ulrich. La misère et la disette furent les fruits de ces désordres. Pendant trois années consécutives, des nuées de sauterelles obscurcirent l'air et dépouillèrent la terre de toute végétation. Deux comètes apparurent comme pour annoncer la colère céleste. De terribles ouragans ravagèrent les bords du Rhin et la Souabe. Enfin les inon-

dations, les maladies achevèrent de réduire le peuple à un tel degré de souffrance, que les franciscains annonçaient la fin du monde. On attribua une partie de ces maux aux juifs; mais leurs richesses furent leur véritable titre à la proscription; on en brûla 300 à Überlingen. Les mêmes atrocités se renouvelèrent à Memmingen et à Lindau.

En 1342, le comte Ulrich attaqua les deux palatins de Tübingen, Götz et Guillaume. Le premier tomba entre ses mains; la paix fut faite dans le cours de la même année, et Ulrich acquit à prix d'argent le château et la ville de Tübingen. A peine en avait-il pris possession, qu'il s'éleva entre lui et les ducs d'Autriche, réunis au comte de Scheklingen, une guerre dont il ne vit pas la fin. Il mourut le 11 juillet 1344.

Ses fils, *Eberhard II* et *Ulrich IV*, administrèrent d'abord en commun ses vastes possessions, et se montrèrent également animés de cette passion d'agrandissement, héréditaire dans leur maison.

Un tremblement de terre épouvantable jeta l'effroi dans les populations en 1348. Plusieurs châteaux de la Souabe, tels que ceux de Falkenstein, Wildenstein, Rabenstein, s'écroulèrent. Puis vint la peste qui, sous le nom de mort noire, traversa l'Europe, en moissonnant plus du tiers de ses habitants.

Charles IV, après avoir gagné les comtes de Wurtemberg à son parti en confirmant tous leurs droits et possessions et en leur payant 70,000 écus, les chargea de veiller à la sûreté de la Souabe : elle ne pouvait être confiée à de meilleures mains. Eberhard II était, en effet, un rude champion. Les nombreuses guerres auxquelles il avait pris part l'avaient fait surnommer le *Querelleur* (Greiner), ou le *Hutin* (Rauschbart). La rigueur avec laquelle il exerça ses fonctions de bailli de l'Empereur lui attira la haine des paysans et des villes impériales, qui se soulevèrent en 1349, appuyés par plusieurs princes ennemis des comtes, et notamment par les ducs

de Bavière, le comte d'Oettingen et le comte palatin du Rhin. Après des succès balancés de part et d'autre, une paix avantageuse pour les confédérés fut conclue en 1353. Mais la lutte recommença dix ans après, parce que les villes crurent voir dans plusieurs dispositions de la *bulle d'or* des atteintes à leurs libertés, surtout pour la réception des *Pfahlbürger* (bourgeois des faubourgs) (\*). Esslingen souffrit cruellement pour la défense de ses droits. Charles fut alors si content de la conduite d'Eberhard, qu'il lui donna les cités de la Souabe supérieure, au nombre de vingt-quatre, depuis Constance jusqu'à Weinsberg.

Cependant les villes ne cessaient de se montrer hostiles, quoique les comtes employassent toute leur puissance à les humilier. Les possessions de ces derniers se trouvant situées au milieu des cités impériales, ils s'avisèrent, pour les réduire, de couper toutes les communications. La disette ne tarda pas à se faire sentir vivement dans les villes; leur commerce et leur industrie furent anéantis. Dans une telle extrémité, elles implorèrent l'assistance de l'Empereur, dont les avertissements furent inutiles. L'occasion de grandir en puissance et en richesse était trop belle pour la laisser sitôt échapper. Les comtes se liguèrent avec le duc Rodolphe d'Autriche. Une diète fut convoquée; les comtes s'y rendirent avec une suite nombreuse, et bravèrent l'autorité de Charles IV, comme jadis Eberhard I<sup>er</sup> avait bravé celle de Rodolphe de Habsbourg et de Henri VII; ils furent mis

(\*) On appelait ainsi des sujets de princes ou de nobles qui, pour se soustraire à ce qu'ils devaient à leurs seigneurs territoriaux, se faisaient accorder le droit de bourgeoisie dans quelque ville voisine qui ne relevait pas de leurs maîtres. A leur exemple, beaucoup de nobles cherchaient aussi à s'affranchir de la suzeraineté des princes en se faisant recevoir bourgeois. Le nom de *Pfahlbürger* vient de la circonstance qu'ordinairement cette classe de citoyens demeurait entre la ville et les palissades ou pals (*Pfahl*), qui en marquaient la banlieue.

au ban de l'Empire. Une lutte sanglante s'engagea. Les villes souabes, placées sous les ordres de leur nouveau bailli, le comte palatin, furent encore aidées par une foule de princes et de seigneurs, et par 3,000 guerriers d'élite envoyés de la Bohême, de la Hongrie et de la Lithuanie, sauvages auxiliaires aussi redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis. Les comtes, de leur côté, étaient à la tête d'une armée considérable. Enfin l'Empereur marcha en personne contre eux. La guerre se termina par la bataille livrée dans les plaines de Schorndorf, le 30 août 1360, et qui amena la défaite d'Eberhard et d'Ulrich, et leur soumission.

Les comtes se virent réduits alors à un sacrifice bien pénible : il leur fallut renoncer à cette charge de baillis de Souabe, dont ils avaient su jusque-là tirer un parti si profitable. Mais cette fois encore, Eberhard parvint à relever le pouvoir de sa maison et à regagner la bienveillance de l'Empereur.

L'année suivante, un traité de famille, conclu entre les deux frères qu'avaient divisés les manœuvres incessantes de l'épouse d'Ulrich, le cadet, établit l'indivisibilité de leurs possessions et l'exercice exclusif de l'autorité par l'aîné. Ce pacte assura le fondement de leur grandeur et répara les maux des guerres passées. Bientôt même Eberhard parvint à se faire rendre par Charles la fonction de bailli dans la Souabe inférieure, et quelques années après, la mort de son frère, décédé sans postérité (1366), le laissa seul maître du comté.

Cependant ses envahissements continuels déterminèrent, en 1367, une grande partie des nobles de Souabe à former une ligue commandée par les comtes d'Eberstein, et connue sous le nom de *compagnie de la massue* (Schlegler bund), ou des *oiseaux de la Saint-Martin* (\*). La guerre fut longue et sanglante, et, à peine apai-

(\*) Parce qu'ils avaient choisi pour emblème une massue ou masse d'armes, et s'étaient juré alliance le jour de la Saint-Martin.

sée de ce côté, elle recommença, en 1376, entre Eberhard et les villes, avec une fureur qui empruntait de nouvelles forces à l'affaiblissement de l'autorité impériale. Le comte de Wurtemberg eut le dessous dans plusieurs rencontres, notamment à Reutlingen (14 mai 1377). A la suite de cette défaite, pour laquelle il garda longtemps rancune à son fils (\*), Eberhard se vit assiégé dans sa résidence de Stuttgart par les villes d'Esslingen, Reutlingen et Ulm; à la même époque, l'Empereur le dépouilla de nouveau de la dignité de bailli ou préfet; alors il entra dans la *société du lion*, et prit une éclatante revanche sur les villes confédérées. En 1388, il les attaqua et les battit à Döffingen. Mais la victoire lui coûta cher, puisqu'il y perdit son fils unique. Néanmoins, comme si le destin eût voulu le consoler aussitôt, il reçut, sur le champ de bataille même, la nouvelle de la naissance d'un arrière-petit-fils.

Après cette sanglante action, Wenceslas, pour laisser aux villes impériales le temps de se relever, proclama une paix générale (1389), et cassa toutes les confédérations.

Après un règne de près d'un demi-siècle, Eberhard, âgé de quatre-vingts ans, termina, le 15 mars 1392, une vie qui s'était écoulée à travers les plus grandes vicissitudes.

Eberhard III, son petit-fils, aima la paix et le faste autant que ses ancêtres avaient aimé la guerre et l'économie. Ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Débonnaire* (*der Milde*), et il s'en montra digne par sa justice, son amour pour les sciences et sa piété.

Cependant la vaine ambition de rendre sa cour une des plus brillantes de l'Allemagne lui fit dissiper les trésors amassés à grand-peine par ses aïeux, et contracter des dettes immenses, pour lesquelles il engagea une partie de ses domaines.

(\*) Le vieux comte lui défendit de paraître en sa présence et lui trancha la nappe la première fois qu'il vint manger à sa table.

Au commencement de son règne, il lui fallut surmonter son humeur pacifique, pour résister aux villes impériales et apaiser les troubles excités par les membres de la *compagnie de la massue*. Enfin, il frappa des coups décisifs à Heimsheim et à Hœfingen, et, en 1396, la paix fut solidement établie dans ses États.

Lors de la déposition du faible et indolent Wenceslas, en 1401, plusieurs électeurs le portèrent à la candidature impériale; mais il fit peu d'efforts pour les seconder. Robert, comte palatin du Rhin, fut élu, et Eberhard, non content de s'empreser à le reconnaître, vainquit encore les hésitations et les résistances des villes impériales, qui ne se croyaient pas dégagées de leurs serments envers l'ancien souverain.

Toutefois il changea bientôt de parti, et entra dans la ligue de Marbach conclue en 1405 contre l'électeur Robert, qui avait été nommé empereur (\*); en 1408, il prit part à la guerre d'Appenzell. On le compta ensuite parmi les princes qui se rendirent au concile de Constance (1414), où il fit brillante figure avec son pompeux cortège. Il ne vit pas la fin de cette assemblée, car il mourut le 16 mai 1417, âgé de près de cinquante-quatre ans.

Quoiqu'il ait peu travaillé à étendre les limites de son pouvoir, il fit cependant une acquisition importante, celle du comté de Montbéliard, avec les seigneuries de Porentrui, Granges, Clairval et Passavant. Son fils, *Eberhard IV*, n'avait encore que neuf ans lorsqu'il le flança, en 1397, à Henriette, unique héritière de ces domaines, et qui n'était elle-même encore qu'un enfant. Le mariage fut célébré plus tard, et les époux vécurent en assez mauvaise intelligence. Néanmoins cette accession de territoire fut l'événement le plus remarquable du règne d'Eberhard IV, qui mourut dès 1419.

Henriette prit alors d'une main ferme la tutelle de ses deux fils, *Louis I<sup>er</sup>* et *Ulrich IV*. Louis, qui était l'aîné,

se déclara majeur en 1426, quoiqu'il n'eût guère plus de quatorze ans, et porta des secours à Sigismond dans la guerre contre les Hussites (1431). Dès 1433, les deux frères régnèrent en commun; mais à la majorité d'Ulrich, en 1440, ils manquèrent à la ligne de conduite sagement suivie autrefois par Eberhard le Querelleur: ils résolurent de partager leurs États. D'abord ils choisirent pour limite le cours du Neckar, de telle sorte que l'aîné domina sur la rive droite et le plus jeune sur la rive gauche (1441). Mais ils sentirent bientôt les inconvénients de cet arrangement; au bout d'un an on en fit un autre, par suite duquel Urach devint le chef-lieu de Louis, Neuffen ou Stuttgart celui d'Ulrich. Les deux frères jurèrent, entre les mains de leur mère, d'observer fidèlement les conventions du partage et de rester amis.

Les dernières années de la vie d'Henriette furent troublées par de graves mésintelligences avec ses fils, qui la contraignirent, en s'assurant de sa personne, à leur léguer la possession des seigneuries par elle apportées en mariage. Lorsqu'elle mourut (1444), sa succession fut abandonnée à Louis, qui paya 40,000 florins à son frère. Ainsi, la division entre les deux branches fut encore plus nettement prononcée. Néanmoins celle d'Urach s'arrêta dès la seconde génération, tandis que l'autre devint ducal, et donna naissance à plusieurs rameaux secondaires.

Tandis qu'Ulrich luttait contre les villes, sans réussir à étendre beaucoup ses frontières, Louis I<sup>er</sup> mourut de la peste en 1450, à l'âge de trente-huit ans. Il laissait trois fils: *Louis II*, Eberhard et André (qui mourut peu de temps après lui). Le premier, étant sujet à l'épilepsie, ne gouverna que de nom. La tutelle fut exercée par son oncle, assisté de Frédéric, comte palatin du Rhin, frère de Mathilde, sa mère. Louis II mourut en 1457, et eut pour successeur *Eberhard V le Barbu*.

Ce prince étant encore mineur, les états provinciaux (et c'est ici qu'on

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 46.

voit mentionnée pour la première fois cette institution, sous laquelle le Wurtemberg a fleuri pendant des siècles) confèrent à Ulrich le soin de gouverner pour lui jusqu'à sa majorité. Craignant l'adjonction de Frédéric, son ennemi, il avait sans doute promis aux villes, dont les députés eurent seuls entrée d'abord à l'assemblée des états, de les consulter à l'avenir dans toutes les affaires importantes; et il leur tint parole, car sept bourgeois, revêtus de fonctions judiciaires ou municipales, devinrent membres du conseil de tutelle, composé en outre de deux conseillers d'Eberhard, et de deux autres du comte Ulrich. Mais bientôt, au grand déplaisir de ce dernier, Eberhard, écoutant les instigations du comte palatin, prit en main le gouvernement de ses États.

Ce fut un nouveau sujet de plainte ajouté à ceux qu'Ulrich avait depuis longtemps contre Frédéric. Les hostilités ne tardèrent pas à éclater entre les deux princes. En 1462, pendant qu'Eberhard restait sur la défensive, le comte de Wurtemberg-Neuffen, excité par l'Empereur et le pape, réunit ses forces à celles du margrave de Bade et des évêques de Metz et de Spire, et se jeta imprudemment sur les terres de son adversaire mis au ban de l'Empire. Mais Frédéric enveloppa et battit complètement les coalisés, à la bataille de Seckenheim, qui lui valut le surnom de *Victorieux*, et devint le sujet d'une foule de chansons populaires. L'évêque de Spire, qu'on soupçonna fort de trahison, parvint seul à s'échapper; les trois autres princes tombèrent au pouvoir de Frédéric, et subirent à Heidelberg une dure captivité, tandis que le roi des Romains s'occupait de pierre philosophale et de calculs astrologiques (\*). En vain Ulrich adressa des plaintes lamentables aux villes impériales, aux conseillers de

son comté, à ses états provinciaux, au pape, à l'Empereur, à la diète de Ratisbonne, et même au duc de Bavière, l'allié de Frédéric. Ce ne fut qu'environ quinze jours après la Pâque de 1463 que le comte obtint sa liberté, et cela à des conditions fort dures, dont les principales furent : qu'il payerait en quatre ans une somme de 100,000 florins, que dans l'espace d'un an il réconcilierait le comte palatin avec l'Empereur et le pape, sous peine de payer 10,000 florins, qu'il romprait le mariage projeté entre sa fille et le fils du margrave de Bade, et que, loin de se plaindre, il témoignerait aux cours de Rome et de Vienne de sa vive gratitude pour les bons procédés de Frédéric pendant sa captivité.

Les Wurtembergeois se soumi rent alors à d'innombrables sacrifices; mais ils le firent avec empressement pour complaire à un souverain qui avait mérité le surnom de *Bien-Aimé*. Quant à Ulrich, les seuls dédommagements qu'il put obtenir des deux instigateurs de sa malheureuse expédition, furent, de la part du pape, sa confirmation dans la possession de quelques dîmes et terres ecclésiastiques; de la part de l'Empereur, la permission d'établir un péage à Cannstatt.

Réduit à ses propres moyens pour réparer ses malheurs passés, Ulrich y travailla de concert avec son neveu. Mais ses deux fils, Eberhard le Jeune et Henri, lui causèrent bientôt de nombreux déplaisirs. Ce dernier surtout, contraint d'embrasser l'état religieux pour lequel il n'avait nulle vocation, réclamait sans cesse une part de territoire. Le père ne crut pouvoir mieux faire que de s'entendre avec Eberhard le Barbu.

Ce prince, dans sa première jeunesse, s'était livré à tous les écarts d'une nature fouguese et passionnée. S'il était vainqueur dans toutes les joutes, nul ne pouvait lui tenir tête dans une partie de débauche; mais un pèlerinage qu'il avait fait à Jérusalem en 1468, à l'âge de vingt-trois ans, avait commencé en lui une réforme

(\*) Le vainqueur leur refusa même du pain, disant que des gens qui avaient méchamment foulé sous les pieds de leurs chevaux les dons de Dieu, ne méritaient pas qu'on leur donnât du pain à manger.



morale, achevée ensuite par son épouse, Barbe de Gonzague, fille de Louis III de Mantoue. Il avait aussi cherché à refaire, dans la société des hommes instruits, son éducation littéraire, aussi négligée que ses mœurs (\*), et il était parvenu à se placer parmi les princes les plus estimés de son temps, pour sa sagesse, ses lumières et son caractère.

Ce fut le 12 juillet 1473, à Urach, en présence des états provinciaux composés des députés de toutes les villes, que fut conclu le fameux *pacte de famille d'Urach*, dont les dispositions règlent encore l'ordre de succession dans la maison de Wurtemberg.

Le but des contractants, formellement énoncé dans le traité (\*\*), fut de réunir un jour en un seul État les deux parts du Wurtemberg. Henri, fils cadet d'Ulrich, renonça à toute part dans la succession paternelle. En revanche, Eberhard le Barbu lui céda le comté de Montbéliard avec ses dépendances, et les seigneuries d'Alsace. On établit en principe l'indivisibilité du pays, le droit de primogéniture, et l'admission des filles à la succession, mais seulement à défaut de mâles. Les descendants de Henri ne pouvaient prétendre à l'héritage qu'après l'extinction des branches des deux Eberhard.

Cette convention fut signée et scellée non-seulement par toutes les parties, mais encore par les députés des huit villes et bailliages, au nom de ceux des quarante autres, et tant pour eux tous que pour leurs descendants (\*\*\*). C'était la quatrième fois depuis dix-

sept ans qu'on voyait les états avoir voix délibérative aussi bien que les comtes.

Ulrich vécut encore jusqu'en 1482, occupé, non plus à guerroyer, mais à se fortifier par des alliances, et à réprimer les désordres continuels de son fils, qui devint, à sa mort, *Eberhard VI*.

A cette époque, les deux Eberhard conclurent un traité d'amitié; puis, aussi en 1482, année mémorable dans l'histoire du Wurtemberg, ils confirmèrent, par un nouveau pacte signé à Munsingen, le 13 décembre, l'indivisibilité du pays. Le fils aîné d'Ulrich, à qui son frère Henri, dégoûté de l'administration de son comté de Montbéliard, avait déjà cédé ses droits, pour mener joyeuse vie, était fort disposé à suivre cet exemple. Il proposa donc à son cousin de lui abandonner le gouvernement du pays entier. Les états dûment convoqués, il fut décidé que les deux parts de Neuffen et de Stuttgart seraient pour toujours réunies; qu'Eberhard l'aîné serait reconnu comme seul souverain, et Eberhard le jeune comme son héritier présomptif; que le plus âgé d'entre les descendants des deux cousins serait toujours chargé du gouvernement; que Henri et ses héritiers ne viendraient à la succession qu'à défaut de tous autres rejetons de la famille.

Eberhard le Jeune, au milieu de ses folles dissipations et de ses mauvais conseillers, se repentit, peu après, d'avoir signé; mais il eut beau réclamer. Il perdit même ses fiefs, transférés par l'Empereur au comte de Wurtemberg, et le pacte reçut diverses modifications, sans que l'on déviât du principe d'indivisibilité. Il continua à promener par toute l'Allemagne son existence désordonnée et souvent misérable. Ce qui dut encore ajouter à son dépit, ce fut de voir son cousin acquérir chaque jour auprès des autres princes plus de considération et plus d'influence. En 1489, il réussit néanmoins à conclure, à Francfort, un nouveau traité qui eût rétabli l'ancien parta-

(\*) Il fonda l'université de Tubingen en 1477.

(\*\*) *Damit beide Theile, y est-il dit, wieder zusammen kommen, und auch furohin desto besser ungetrennt bei einander bleiben möchten.*

(\*\*\*) Ces huit villes étaient Stuttgart, Tubingen, Nurlingen, Urach, Kirchheim, Grœningen, Schorndorf et Rosenfeld. Les termes des signataires sont: *Haben unser Insigel fur uns und unser Nachkommen offentlich geheckett an diesen Briefe, under den Sigeln wir andern obgenannten stett all, fur uns und unser Nachkommen, etc.*

ge; mais Eberhard l'Ancien avait tant à cœur l'unité du pays, qu'au bout de quelques années il assura, par un pacte signé à Esslingen (1492), sa succession entière à son cousin; seulement il fit cette réserve, que son successeur ne pourrait gouverner qu'assisté de treize conseillers inamovibles.

Il s'opéra dans la constitution du pays de Wurtemberg un changement bien grave encore, pendant l'année 1495. Maximilien I<sup>er</sup> se trouvait à la diète de Worms. Voulant récompenser Eberhard V pour ses nombreux services, et en même temps ouvrir à la maison d'Autriche la perspective d'acquérir un jour le Wurtemberg, auquel confinaient les possessions autrichiennes en Souabe, il lui conféra, le 21 juillet de cette année, la dignité ducale, à condition que, ses successeurs mâles venant à s'éteindre, le duché, sans passer aux femmes, serait dévolu, comme fief vacant, à l'Empire. En même temps, l'Empereur inféoda au nouveau duc la dignité de grand banneret de l'Empire, anciennement possédée par les ducs de Grœningen, et confirma les dispositions des pactes d'Urach et d'Esslingen (\*).

#### DUCHÉ DE WURTEMBERG.

##### EBERHARD I<sup>er</sup>.

(1495-1496).

Eberhard le Barbu ne survécut pas longtemps à la gloire d'avoir, le premier, fait du Wurtemberg un État, et de ses habitants un peuple. Ce prince, que Maximilien proclama plus tard le plus sage et le plus vertueux de l'Empire, mourut sept mois après avoir revêtu sa nouvelle dignité, et sans laisser de postérité (24 février 1496).

##### EBERHARD II.

(1496-1498).

Tant qu'avait vécu un homme dont

(\*) Les armoiries de sa famille, qui jusque-là n'avaient porté que les trois ramures de cerf de Wurtemberg et les poissons de Montbéliard, reçurent alors deux nouveaux quartiers décorés de la branche de rue des ducs de Teck et de la bannière impériale.

il redoutait l'ascendant, Eberhard le Jeune était resté en pays étranger. Quand il revint à Stuttgart, il fut accueilli avec joie, quoiqu'on eût contre lui bien des motifs de défiance. Mais le peuple ne conserva pas longtemps ses illusions. Le prince, nonchalant et prodigue comme il l'était depuis sa jeunesse, dépourvu même des talents les plus ordinaires, dans un temps où il en eût fallu de très-grands pour maintenir la tranquillité, se laissa gouverner par Conrad Holzinger et Jean Truchsess, deux conseillers qu'il ne savaient faire et suggérer que le mal. Les impôts devinrent si intolérables, l'imprudence d'Eberhard contraria tellement toutes les institutions, tous les intérêts du pays, qu'un cri général s'éleva contre lui. Les treize conseillers établis en vertu du pacte d'Esslingen convoquèrent les états. On s'assura des deux favoris, et le duc, ne voulant céder à aucune remontrance, à aucun avis, fut déposé, le 10 avril 1498, par l'assemblée, formée des représentants des trois ordres : nobles, prélats et bourgeois. Cette décision fut confirmée en ces termes par Maximilien : « Vous avez agi en hommes sages. » L'Empereur croyait voir approcher le moment où il pourrait enfin mettre la main sur le duché (\*).

##### ULRICH.

(1498-1550).

Le successeur naturel d'Eberhard II était Ulrich, fils de Henri, qui vivait enfermé à Urach pour folie. Le prince déposé fut contraint de se démettre formellement du gouvernement, en vertu d'un traité signé à Horb, en 1498, et par suite de son âge et de ses infirmités (il n'avait que cinquante et un ans). Il essaya cependant de revenir ensuite sur ce traité, mais ce fut en vain. S'étant retiré chez Philippe,

(\*) Il demanda aux états qu'on lui fit don de la seigneurie d'Achalm, pour prix de sa bienveillance, et qu'on lui reconnût la faculté de donner le duché à un de ses fils, à l'extinction des mâles de la famille souveraine. Son espoir fut déçu en tout point,

électeur palatin, auquel il offrit la cession de son duché perdu, il fut jeté dans le château de Lindenfels, au fond de l'Odenwald, et y mourut prisonnier en 1504.

Ulrich avait à peine onze ans lorsqu'il fut appelé à remplacer son oncle. Le gouvernement fut remis à une régence composée des treize conseillers. Mais Ulrich, né avec des passions violentes et abandonné à lui-même, reçut une très-mauvaise éducation (\*), ce qui n'empêcha pas l'Empereur de contrevenir au traité d'Esslingen en le déclarant majeur à seize ans. Fiancé ensuite à Sabine, fille d'Albert IV, duc de Bavière, et nièce de Maximilien, il prit le parti de son beau-père contre le comte palatin Robert, dans la guerre de la succession de Landshut. Les hostilités terminées, l'Empereur donna à Ulrich tout ce dont il s'était emparé. Besigheim, Weinsberg, Neustadt, Loewenstein, possessions du Palatinat, passèrent au Wurtemberg, qui reçut aussi du duc de Bavière toute la vallée de Brenz, comme indemnité de ses frais d'armement. Ulrich parut encore à la tête de l'armée impériale envoyée contre la république de Venise, puis au siège de Dijon.

Pendant qu'au dehors la maison de Wurtemberg prenait ainsi des accroissements considérables, le pays était écrasé de charges et présentait un spectacle affligeant. Ulrich, agissant comme un maître absolu, absorbait tous ses revenus en fêtes, en tournois, en chasses brillantes, en frais de guerre. Lorsqu'il paraissait près de l'Empereur, il était toujours escorté de trois cents cavaliers, plus richement équipés que ceux de tous les autres princes. Enfin, l'imagination est presque effrayée du tableau des prodigalités dont sa cour fut le théâtre lors de la célébration de son mariage avec la princesse Sabine, dans l'année 1511 (\*\*).

(\*) Les historiens remarquent qu'il ne savait même pas la langue française, regardée comme l'indispensable complément de l'éducation d'un prince, et qu'on ne lui avait pas fait faire un seul voyage.

(\*\*) Il est curieux de rappeler ici comme

Aussi, en dix ans, y eut-il un déficit d'un million de florins, somme exorbitante pour l'étendue du duché et pour le temps. Afin de le remplir, on établit des impôts sur la fortune personnelle des habitants, sur le vin et les récoltes. Ulrich imagina aussi de se créer des ressources par une diminution des poids et des mesures dont le bénéfice était perçu pour son compte. Cette décision, aussi extraordinaire que coupable, mit le comble à la misère publique. L'irritation qu'elle produisit amena une révolte (\*). Partout la population parut en armes. On parlait hautement d'abolir tous les impôts, d'établir la communauté des biens, l'égalité générale. Les plus modérés voulaient dépouiller les nobles et les prélats, emprisonner, tuer même le duc, s'il ne consentait pas à leurs demandes. Les états devaient, pour produire quelque résultat utile, être ouverts aussi aux députés des paysans.

Dans ces graves conjonctures, il ne restait qu'à assembler les états à Stuttgart. Mais cette capitale présenta ses plaintes avec tant d'insistance, que le duc, irrité, se rendit à Tubingen, pour

peinture des mœurs du temps, que 7000 étrangers assistèrent à ces fêtes, et qu'on y consumma 136 bœufs gras, 1800 veaux, 570 chapons, 1200 poulets, 2750 grives, 11 barils de saumon, 90 de harengs, 120 livres de clous de girofle, etc.

(\*) Le signal partit du bailliage de Schorndorf, où s'était formée depuis quelques années une confédération dont les membres, tous paysans réduits à la misère, semblaient ne former qu'une société de bonbons riant au milieu de leurs maux. Toutefois leurs bouffonneries étaient sérieuses alors. Un beau jour, fifres et tambours en tête, ils marchèrent au Rems et jetèrent dans l'eau les nouveaux poids, en ajoutant ces mots : « Si vous surnagez, ce sera le duc qui aura raison ; si vous enfonchez, ce sera nous. » Le résultat était facile à prévoir. Aussitôt le soulèvement éclata. Ils avaient adopté le titre de *Société du pauvre Conrad*. C'était un jeu de mots : *Conrad* était pour *Koin-rath*, *Kein-rath*, point de ressource. Le chef distribuait aux confédérés des terres à prendre au *Hungerberg* (mont de la faim), au *Bettelrain* (canton de la mendicité), etc.

continuer de traiter avec les états. Les envoyés de l'Empereur, les évêques de Strasbourg, de Constance et de Wurtzbourg, les députés de l'électeur palatin et du margrave de Bade, s'entre-mirent et parvinrent à arranger les affaires à l'amiable, après plusieurs jours de négociations (1514, 8 juillet). Les états se chargèrent des dettes d'Ulrich, montant à 910,000 florins. Aucun impôt ne devait être prélevé sans avoir été consenti par eux; leur assentiment devait aussi être nécessaire pour engager les domaines, pour entreprendre une guerre. Nul ne devait être jugé au criminel que d'après les lois existantes; la liberté d'émigrer était réservée à tous les habitants.

Telles furent les principales dispositions du fameux *traité de Tubingen*, qui a été, jusqu'à ces derniers temps, la base de toutes les libertés du pays de Wurtemberg, sa charte constitutionnelle. Cependant, l'exaspération était loin d'être calmée. On refusa de prêter de nouveaux serments, comme on en était convenu. Les paysans, surtout ceux de Schorndorf, étaient encore plus intraitables que les autres, et leur fureur faillit devenir funeste à Ulrich, qui était venu au milieu d'eux pour essayer de les ramener à la raison. Les efforts de quelques villes fidèles ramenèrent enfin quelque tranquillité. Dix des plus mutins, pris dans ce foyer de révolte, furent décapités, d'autres bannis; le reste s'humilia et obtint son pardon.

Les fautes du duc n'avaient pas eu les suites funestes qu'il aurait pu redouter. Il oublia ses promesses avec le danger qui les lui avait arrachées. Ses conseillers lui représentèrent en vain le mécontentement qu'excitait sa conduite. Il sembla, au contraire, travailler à plaisir à précipiter sa ruine. Délaisant complètement Sabine de Bavière, qui, même au temps de son mariage, n'avait pas eu son affection(\*), et que l'on dépeint à la vérité comme une femme fière, colère et méchante,

il ne vécut plus que pour la jeune Ursule, épouse de Jean de Hutten, son ami. Et comme si ce n'eût pas été assez de dépouiller ce chevalier de son honneur, il lui arracha la vie. Le vaniteux courtisan, dit-on, l'avait bravé en portant avec ostentation à son doigt l'anneau nuptial de la duchesse: la vengeance ne se fit pas attendre. Un jour, dans une partie de chasse, Ulrich le prit à part en lui reprochant d'entretenir des relations criminelles avec Sabine, puis le perça de sa propre main, pendit le cadavre à un arbre, et alla se vanter du crime auprès des seigneurs de sa suite.

Cet acte de barbarie révoltante frappa d'horreur tout le pays, où Hutten avait de nombreux amis. Ulrich, de ce moment, n'eut plus ni repos ni bonheur. Le bruit de son meurtre s'était promptement répandu, et le cri de vengeance, poussé par la puissante famille de Hutten, parvint jusqu'au trône de l'Empereur. On ne prononçait le nom d'Ulrich qu'avec un sentiment de dégoût. Le vieux père de la victime vivait encore, et chacun plaignait son sort; mais de tous les ennemis qui se levèrent contre le duc de Wurtemberg, le plus terrible fut Ulrich de Hutten(\*), cousin de l'infortuné chevalier. La plume éloquent de ce célèbre écrivain publia une suite de diatribes qui imprimèrent au front du *monstre, du tyran*, une flétrissure ineffaçable(\*\*). Sur l'invitation de l'Empereur, le duc se rendit à la cour de Vienne, et parvint à conjurer momentanément cet orage, tandis qu'un autre plus redoutable le menaçait dans son pays. Un complot se formait dans le but de le déposer, et Sabine avec ses deux frères y travaillait ardemment. A cette nouvelle, Ulrich revient, maltraité sa femme, et, par un geste significatif, lui montre l'épée qui avait donné la mort à Hutten. La fuite seule pouvait sauver la princesse, qui se

(\*) ALLEMAGNE, I, II, p. 185.

(\*) Il aimait alors Elisabeth, princesse de Brandebourg.

(\*\*) *Ulrich Hutteni, etc., deploratio versibus heroicis; Orationes invectivee; Phalarismus; etc.*

réfugia à Ehingen, et de là fut conduite à Munich, protégée par une escorte de cavalerie impériale. Maximilien, qui avait cherché à réconcilier les deux époux, ne garda plus de ménagements.

Il somma deux fois le prince de venir se justifier à une diète convoquée à Augsbourg. Le coupable ayant chaque fois refusé de comparaître, fut mis au ban de l'Empire (octobre 1516). Le peuple fut délié de son serment, et le pays donné au jeune héritier présomptif, Christophe. La guerre était à la veille d'éclater entre Ulrich et l'armée des Hutten et des ducs de Bavière, lorsque Mathias Lang, cardinal-chancelier, évêque de Gunk, interposa sa médiation. Le 21 octobre 1516, Ulrich renonça pour six ans au gouvernement, qui devait être confié à un conseil que l'Empereur et le duc formeraient des hommes les plus honorables du pays; il promit encore de donner un apanage à son épouse, de payer 27,000 florins à la famille de Hutten, et de s'abstenir de toutes violences (\*). Pas une seule de ces conditions ne fut observée.

On devait croire que l'expérience rendrait ce prince plus sage : il n'en fut rien. La vengeance devint son unique pensée. Parmi ses nombreuses victimes, on compta les deux Breuning, les hommes les plus considérés du Wurtemberg, qui furent décapités, après avoir été soumis à d'atroces tortures. L'Empereur se proposait de mettre un terme à tant d'infamies à la prochaine diète; mais la mort le frappa le 12 janvier 1519, et l'impunité sembla encore assurée au duc, que soutenaient l'électeur palatin et l'électeur de Saxe.

Dans le même temps, un de ses baillis ayant été assassiné à Reutlingen, cité libre et impériale, Ulrich s'y rendit; et, profitant de l'interrègne qui laissait les faibles sans défense, il s'empara de la ville avec tout ce qu'il y trouva en or et en argent, et l'incorpora à son duché. Toutes les villes im-

périales s'émurent, et, à ce nouvel acte d'audace, la ligue de Souabe, que le duc avait déjà irritée pour s'être séparé d'elle, se réveilla et ne respira plus que la vengeance. Le duc arma de son côté, et prit quatorze mille Suisses à son service; douze mille paysans le suivirent. Il avait encore six cents cavaliers, et le landgrave de Hesse et le margrave de Bade lui avaient promis des secours. Ces forces lui donnaient de grandes espérances; la ligue, commandée par Guillaume IV, duc de Bavière, n'en mettait pas moins dans les siennes; trente mille hommes à sa solde étaient sortis d'Ulm, lieu du rendez-vous. Ulrich était campé à Blau-Beuren; mais il avait plus songé à rassembler des troupes que de l'argent pour les payer. Les Suisses, qui faisaient sa principale force, furent bientôt rappelés, habitués qu'ils étaient à ne rester que là où ils étaient bien payés. Ses paysans n'étaient pas exercés, et les renforts qu'il attendait de ses voisins ne vinrent pas. Son courage alors l'abandonna; ce que voyant, les paysans regagnèrent leurs foyers. Il emmena aussitôt ses enfants et ses trésors, et s'enferma dans le fort de Hohen-Tubingen. Les villes et châteaux ouvrirent leurs portes aux troupes de la ligue, dont les étendards flottèrent bientôt sur Tubingen. Le duc se hâta de quitter la forteresse qu'on investissait; et le commandant, Louis de Stadio, vendu aux assiégeants, ne tarda pas à se rendre (\*). On capitula de même au château de Mœckmühl, où le commandant Goetz de Berlichingen dut céder au manque de vivres et de munitions (\*\*). Ceux de Neuffen et d'Asperg suivirent cet exemple. Au bout de dix semaines tout était conquis.

(\*) La garnison, qui avait promis de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, capitula au bout de quelques jours. Les noms des soixante-quatre chevaliers félons qui en faisaient partie sont inscrits, à leur honte, au château qu'ils ont livré si facilement.

(\*\*) Goethe a popularisé le nom de Berlichingen.

(\*) Ce traité est connu sous le nom de *Transaction de Blau-Beuren*.

Néanmoins Ulrich resta encore longtemps dans le duché, se cachant au fond des cavernes, dans les anfractuosités des montagnes (\*) ou dans des huttes creusées sous terre, où quelques paysans pourvoient à sa subsistance. Après avoir échappé à tous les dangers, il se trouva enfin en sûreté dans le château de Hohentwiel, situé sur une haute montagne, et à l'abri des attaques. Là se réfugiaient, depuis le dixième siècle, ceux qu'avait frappés le ban de l'Empire, ou que poursuivaient les forces supérieures de leurs ennemis. Il y resta pendant que la ligue excitait le mécontentement du pays déjà cruellement ravagé, en exigeant de lui le remboursement des frais de la guerre (\*\*). Se croyant sûr de sa proie, elle congédia une grande partie de ses mercenaires, les terribles lansquenets. Ceux-ci alors se réunirent en corps, prêts à entrer au service de celui qui les payerait le mieux. Ulrich, qui en reçut avis, s'entendit avec eux. Tout à coup on le vit paraître devant Stuttgart, qui lui ouvrit ses portes. Il eût pu rentrer en possession de son duché; mais l'imprudent rendit ses bonnes grâces à Volland, son infâme conseiller, traita ses sujets en ennemis vaincus, et annula la transaction de Tübingen. Dès lors la plupart des villes refusèrent de prendre parti pour un prince qui n'avait que l'esclavage à leur donner en retour de leur fidélité. La ligue arma de nouveau, et envoya huit mille fantassins et dix-sept cents cavaliers au pied de l'Alp. L'énergie qu'Ulrich fit paraître dans cette circonstance fut en pure perte; il vit brûler sous ses yeux le château de Wurtemberg. Ainsi, on eût dit que la ligue voulait

(\*) Le peuple montre encore aujourd'hui une caverne près de Lichtenstein, et deux autres dans la vallée de Leuning, qui ont dû servir de retraite à Ulrich.

(\*\*) La noblesse refusa obstinément de partager les charges communes, prétendant qu'en sa qualité d'immédiate, elle n'avait jamais fait partie des états, et ne devait être considérée que comme librement établie sur le sol.

anéantir jusqu'aux vestiges de cette race princière. Avant la fin de l'année, il fut de nouveau réduit à se sauver, accompagné d'un petit nombre de fidèles serviteurs, éclairé dans sa fuite par les flammes de Hedelfingen et de Wangen, et poursuivi par ses remords. La ligue leva des contributions que les habitants épuisés ne purent même payer complètement, et mit des garnisons dans les châteaux et dans les villes. Ces contrées semblaient condamnées à être malheureuses sous quelque administration que ce fût.

Ulrich, retiré à Soleure, se berçait de l'espoir d'obtenir l'assistance des confédérés suisses; pendant ce temps, la ligue était fort embarrassée de sa conquête. Enfin, pour rentrer dans les frais considérables de sa double expédition, elle vendit le Wurtemberg à Charles-Quint pour la somme de 220,000 florins, sans compter l'engagement de payer les dettes du duché, évaluées à 800,000 florins, et toutes exigibles (6 février 1520.) Le duc, oubliant que l'Autriche convoitait le Wurtemberg depuis trois cents ans, s'avisait de réclamer; on lui répondit en le menaçant des punitions les plus sévères s'il osait troubler la tranquillité publique. Il fut mis au ban de l'Empire le 5 juin 1521. Son fils Christophe, âgé de cinq ans, fut transféré à Inspruck; Sabine s'établit, avec Anne sa fille (\*), à Hohen-Urach. Quant à Ulrich, il continua sa vie errante, tantôt à Montbéliard, tantôt à Hohentwiel, qu'il venait d'acheter, tantôt en Suisse. A cette époque, la famille de Wurtemberg, qui s'était élevée au-dessus des plus puissantes maisons de Souabe, et des débris de leur fortune avait construit l'édifice de sa grandeur, paraissait à son tour renversée pour jamais.

Ulrich était dans son inexpugnable forteresse de Hohentwiel, quand il apprit la nomination de Ferdinand, frère de Charles-Quint, au gouvernement de la Souabe, et les transports de joie au milieu desquels il avait fait son entrée

(\*) Née en 1513.

à Stuttgart (1522). Les libertés publiques furent confirmées par le prince autrichien, qui défendit, sous peine de mort, de prononcer le nom du duc proscrit. La ligue des villes fut renouvelée pour onze ans. Cependant de nouveaux événements vinrent rendre quelque chance de succès à Ulrich.

Les paysans qui, sous mille prétextes, avaient été opprimés par les nobles et les clercs, commencèrent, en 1525, à secouer le joug, et à réclamer à leur profit cette liberté appliquée par Luther à l'ordre religieux. Dans les campagnes de l'Allgau, du Baldringen et des environs du lac de Constance, les populations soulevées se divisèrent en trois corps, qui empruntèrent leurs noms aux lieux d'où ils sortaient. D'un autre côté, les sévères défenses du gouvernement n'avaient pu empêcher la nouvelle doctrine de se répandre avec rapidité, puisant des forces dans la persécution même (\*).

Au milieu de cette fermentation, l'homme de *Hohentwiel* (c'est ainsi qu'on désignait Ulrich) crut que le moment était venu d'attaquer ses ennemis. Déjà il s'était rendu maître d'un grand nombre de villes; il assiégeait Stuttgart, et ses sujets, fatigués de la domination étrangère, revenaient à lui de toutes parts; mais cette fois encore la défection intéressée de ses 6,000 Suisses l'obligea à battre en retraite. Cette diversion avait du moins été favorable aux paysans; ils se renforcèrent, et rédigèrent leurs plaintes en un manifeste de douze articles, les appuyant du texte des saintes Écritures. George Metzler, aubergiste franconien, Joacklein Rohrbach, des environs de Heilbronn, et l'ex-chancelier Wendel Hippler, un des hommes les plus habiles et les plus vertueux de

l'Empire, au témoignage de Gœtz de Berlichingen dans sa propre biographie, étaient les principaux chefs de la révolte. A côté d'eux figuraient encore plusieurs nobles seigneurs, entre autres Gœtz de Berlichingen, un comte de Vertheim, un comte de Henneberg, et le fameux Ulrich de Hutten. Des prédicateurs de l'école de Luther, agissant contrairement aux furibondes protestations du maître, les encourageaient dans leur sainte cause. Les bandes des rebelles se grossissaient toujours en Wurtemberg; partout où elles passaient, elles livraient tout au fer ou au feu. Les pertes furent surtout incalculables à Mergentheim et dans les environs, parce que le grand maître de l'ordre Teutonique et ses chevaliers avaient le plus mérité la haine des paysans. Le corps principal de ces furieux s'élevait à plus de vingt-cinq mille hommes, et les villes les plus importantes de la Souabe étaient menacées. Weinsberg, Heilbronn, se rendirent. Tous les chevaliers présents dans cette dernière ville furent obligés d'assister, chapeau bas, au dîner des principaux chefs des paysans, qui leur prodiguaient l'insulte; dans la première, le comte de Helfenstein et une foule de nobles furent massacrés.

Cependant la ligue avait rassemblé son armée, qui comptait une cavalerie bien supérieure à celle des paysans. Stuttgart était au pouvoir des révoltés, dont les espérances allaient croissant, lorsque George Truchsess de Valdbourg, général de la confédération, après avoir pacifié la Souabe supérieure, marcha au-devant d'eux, et les rencontra à Boeblingen le 12 mai. Malgré l'énergie de leur défense, ils furent taillés en pièces; trois cents d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Les prisonniers furent impitoyablement sacrifiés. A cette nouvelle, Ulrich, qui était déjà en route pour se joindre à eux, retourna dans sa forteresse.

Truchsess, poursuivant ses succès, parcourut les cantons comme un ange exterminateur; quatre mille de ces malheureux paysans furent tués à Koenigs-

(\*) Le premier prédicateur de la réforme en Wurtemberg fut un disciple de Luther, *Jean Gayling*, établi en 1520 à Ilsfeld, sa patrie. Ce fut lui qui catéchisa Ulrich à Soieure. *Jean Mantel* à Stuttgart, *Conrad Sam* à Brackenheim, *Maître Pierre* à Botwart, *Erhard Schœpf* à Heilbronn, à Weinsberg, travaillaient avec succès à la même œuvre.

hofen sur le Tauber; Weinsberg, pillée et brûlée, expia cruellement son adhésion au parti des rebelles. Mais les exploits du vainqueur furent ternis par sa cruauté. George prenait plaisir à voir ses ennemis expirer dans d'atroces douleurs. La noblesse laissa également un libre cours à sa vengeance, comme si elle eût voulu prouver au peuple qu'elle l'emportait sur lui en inhumanité. Partout régna une misère affreuse.

Ainsi ces rêves de liberté, que les paysans avaient conçus pendant quelques mois, se dissipèrent sur l'échafaud et dans les cachots, et firent place à une oppression plus pesante. Quelques chefs se sauvèrent en Suisse; Gœtz de Berlichingen, le chevalier à la main de fer, subit une captivité de onze ans; Wendel Hippler mourut dans la prison de Neustadt; Ulrich de Hutten dans l'île d'Ufman, sur le lac de Zurich.

Cette révolte fut le prétexte d'une persécution plus violente que jamais contre les doctrines de Luther, dont les adhérents devenaient très-nombreux dans le Wurtemberg, et contre les anabaptistes. Mais ces violences ne purent comprimer l'essor de la réforme. D'ailleurs il était naturel que les villes de Wurtemberg fussent des premières à l'embrasser, puisque c'était faire opposition à l'odieux gouvernement de l'Autriche. Pour la même raison, l'intérêt public s'attachait à Ulrich, qui, pendant son séjour à la cour du landgrave de Hesse, avait aussi adopté la nouvelle doctrine, soit par conviction, soit plutôt parce que la sécularisation des biens ecclésiastiques devait lui fournir un moyen commode de payer ses dettes. Ce prince avait constamment échoué dans ses négociations pour reconquérir son duché; il comptait déjà dix ans d'exil quand s'assembla la diète d'Augsbourg (1530). Là les princes de l'Empire, son ami le landgrave de Hesse à leur tête, demandèrent sa réintégration. Il aurait fourni un puissant accroissement à la ligue de Smalcalde; mais l'Empereur resta inébranlable, et montra même le peu de cas qu'il fai-

sait de cette protection en investissant, le 5 septembre de la même année, le roi de Hongrie, du duché de Wurtemberg, malgré toutes les représentations des électeurs.

Mais bientôt il s'éleva une réclamation plus puissante, puisque c'était le cri de l'innocence opprimée. Le jeune Christophe, fils d'Ulrich, qui était resté neuf ans à Inspruck (1520-1529), ayant pour gouverneur Michel Tiffernus, son serviteur dévoué, avait gagné l'amitié de l'Empereur, qui l'avait attaché à sa cour, sans vouloir cependant jamais l'éclairer sur sa position. Le jeune prince, amené à Augsbourg, y recut par les amis de sa maison, les premiers renseignements sur le sort de son père et de sa patrie. Il fut témoin des réclamations des princes et de la cérémonie de l'inféodation du Wurtemberg au roi Ferdinand. Dès ce moment, il s'ouvrit dans sa vie une ère nouvelle, et il s'opéra dans sa conduite un changement qui n'échappa point à Charles. Celui-ci voulut l'enfermer dans un couvent d'Espagne. Christophe en fut averti par Tiffernus et par ses parents. Obligé de suivre Charles-Quint dans sa campagne de Hongrie, après laquelle il devait l'accompagner en Italie et en Espagne (1532), il s'échappa avec son ami sur les frontières du Tyrol et se cacha dans les montagnes. Personne ne savait où ils s'étaient réfugiés. Enfin l'énergique jeune homme protesta contre l'usurpation dont il était victime, avec une énergie qui fit la plus vive sensation en Allemagne et dans l'Europe entière. Deux fois (17 novembre 1532 et 29 mai 1533) il écrivit à la ligue de Souabe, pour demander communication de toutes les pièces concernant l'occupation et la vente illicite de son patrimoine.

L'apparition soudaine d'un adversaire, qui n'avait d'autres armes que celles du droit, causa beaucoup d'embarras à Ferdinand, alors occupé précisément à négocier le renouvellement de la ligue. Plus d'une voix s'éleva en faveur de Christophe, qui requit la ligue de remplir le devoir que lui imposait le but même de son institution.



En réponse il reçut un sauf-conduit, pour qu'il pût venir traiter son affaire à Augsbourg. Il y arriva dans les derniers jours de l'année 1533, après avoir imploré le secours des rois de France et de Hongrie et de plusieurs princes d'empire. Résistant à tous les artifices de la diplomatie, se refusant à toute transaction autre qu'une réintégration complète, il défendit lui-même sa cause avec une franchise, une sagesse et une fermeté qui étonnèrent ses adversaires eux-mêmes. Mais la ligue de Souabe ayant été dissoute, toute délibération fut ajournée à la prochaine diète.

Dans l'intervalle, Philippe de Hesse s'était rendu à Paris pour s'assurer des secours de François I<sup>er</sup>, qui avait envoyé en Allemagne un habile négociateur, Martin du Bellay. Une ligue formelle ayant été conclue à Augsbourg (28 janvier 1534), entre la France, la Saxe, la Bavière et la Hesse, le landgrave voulut profiter de cette chance et des événements qui retenaient Ferdinand en Hongrie et Charles en Espagne. Il entra dans le Wurtemberg, à la tête de 30,000 hommes, et défit complètement les Autrichiens à Lauffen, sur le Neckar, le 13 mai 1534. Deux jours après, le vainqueur ramena Ulrich dans sa capitale. Avant la fin du mois, les étrangers étaient expulsés de tout le duché. Ferdinand consentit, non sans peine, à rendre au duc ses possessions. Au prix de ce sacrifice, il voulait obtenir de l'électeur de Saxe sa reconnaissance comme roi des Romains. Toutefois le traité de Cadan (29 juin 1534), qui sanctionna cette restitution, contenait des conditions onéreuses : le duché de Wurtemberg, sans préjudice de son immédiateté et de ses droits comme État d'empire, devait être considéré comme arrière-sief mâle de la maison d'Autriche, pour lui être dévolu à l'extinction des héritiers mâles de la famille ducale (\*).

(\*) Ce changement en arrière-sief de la maison d'Autriche était essentiellement nul, les conditions des lettres d'investiture de 1495 ne pouvant être changées, renversées

Ulrich, comme nous l'avons déjà dit, s'était pénétré des nouvelles doctrines en Suisse et aux cours de Saxe et de Hesse. A peine rétabli dans son pays, il mit tous ses soins à les y propager, en dépit d'un article du traité de Cadan qui le lui interdisait formellement. Ses intérêts étaient parfaitement d'accord avec sa croyance, car les trésors du clergé lui servirent à pourvoir aux besoins de l'État et à acquitter ses propres dettes. Ils étaient même si considérables, qu'il resta un fonds suffisant pour doter magnifiquement les établissements d'instruction publique.

Quoique le duc se fût corrigé de son ancienne prodigalité, il ne pouvait se défaire de toutes ses habitudes : le despote réparait toujours ; ainsi la jalousie qu'il ressentait contre son fils obligea celui-ci à entrer au bout de six mois au service de la France.

Le Wurtemberg adhéra, en 1536, à la ligue de Smalcalde, qu'Ulrich assista d'un contingent de 12,000 hommes. Mais à l'époque du désastre qui frappa les princes protestants à Muhlberg, le Wurtemberg fut ravagé par le terrible duc d'Albe. Ulrich se retira à Hohentwiel, et n'obtint la paix, en vertu du traité d'Heilbronn (24 décembre 1546), qu'à des conditions bien humiliantes, telles que la reddition de ses meilleures forteresses, la promesse de renoncer à la ligue de Smalcalde, l'engagement de se présenter en personne à l'Empereur dans six semaines, pour lui faire des excuses

sans le consentement de l'Empire. Il résulta de cette nullité qu'à l'extinction de la postérité d'Ulrich en 1593, la branche de Montbéliard, qui sortait de son frère, prit possession du duché, et refusa de se reconnaître vassale de l'Autriche, comme n'ayant point consenti à la transaction de Cadan. Après quelques contestations, l'empereur Rodolphe II, par un nouveau traité conclu à Prague le 24 janvier 1599, renouça, au prix de 400,000 florins, à son domaine direct, en se réservant la succession à défaut de la branche mâle des ducs. Ce n'est qu'en 1809 que l'Autriche a complètement abandonné cette dernière prétention.

à genoux et obéir à tous ses ordres; enfin, le payement d'une somme de 300,000 florins dans l'espace de vingt-cinq jours. En outre, le duc fut forcé de souffrir l'introduction de l'*interim* dans ses États. Un nouvel orage ne tarda même pas à le menacer : c'était Ferdinand qui s'opposait à son rétablissement, l'accusant de félonie, parce que ses troupes avaient fait une invasion hostile sur les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Le procès était encore pendant, lorsque Ulrich termina sa carrière si longue et si agitée, à Tübingen, le 6 novembre 1550.

CHRISTOPHE LE PACIFIQUE.

(1550-1568).

Le nouveau duc, réconcilié, en apparence du moins, avec son père, depuis qu'il avait consenti à abjurer la religion catholique, vivait relégué à Montbéliard, lorsqu'il fut appelé au gouvernement. Ferdinand était à Augsbourg, attendant l'issue du procès et prêt à faire exécuter la sentence par les garnisons espagnoles qui garnissaient les places fortes du pays; aussi Christophe en fut-il réduit à se faire prêter serment dans ses États, par une espèce de surprise et aussi secrètement que possible. Sa première affaire fut de terminer les négociations difficiles entamées avec Ferdinand. Il n'eût peut-être pas réussi sans l'appui secret de Charles-Quint, occupé alors à assurer la couronne impériale à son fils Philippe, et désireux de se faire des amis. En vertu d'un traité qui fut tenu caché, même pour le roi des Romains, l'Empereur retira toutes ses garnisons, excepté celle d'Asperg. Puis, la conduite prudente de Christophe, pendant la guerre de Maurice de Saxe, lui valut une transaction qui termina cette longue querelle. Christophe prit immédiatement possession du pays, et quelques jours après le traité de Passau (2 août 1552), la paix fut signée à Heidenheim, entre l'Autriche et le Wurtemberg, qui paya 250,000 florins.

Christophe invita ensuite George,

son oncle, qu'Ulrich avait forcé de se contenter de la seigneurie de Riquewihr en Alsace, à venir à Stuttgart, afin qu'il pût conclure avec lui un arrangement qui permit d'assurer la succession de la famille; car elle n'était que peu solidement fixée, le duc n'ayant pas encore de fils. Le 4 mai 1552, l'oncle et le neveu signèrent un acte, en vertu duquel le premier était mis en possession du comté de Montbéliard, avec ses dépendances et une pension annuelle. Aussitôt Christophe demanda pour son oncle, âgé de cinquante-sept ans, une fille du landgrave de Hesse, qui en avait dix-neuf, et qui le rendit père de plusieurs enfants. Ainsi, la maison de Wurtemberg se partagea en deux branches. George fut la souche des rois actuels.

Sous le gouvernement paternel de Christophe, la réforme acheva de s'établir dans le pays; une nouvelle organisation fut donnée à l'université de Tübingen, devenue une pépinière de savants théologiens, de zélés défenseurs du luthéranisme. Le prince ordonna aussi, en 1553, la rédaction d'un nouveau code civil, fonda des écoles allemandes dans tous les villages, et donna une impulsion rapide à la haute instruction. Ses États n'eurent à soutenir l'attaque d'aucun ennemi, et purent réparer, en partie, les désastres du règne précédent. Il mourut le 28 décembre 1568, après avoir employé les dix-huit années de son gouvernement de telle sorte, qu'aujourd'hui encore son souvenir est révéré dans le Wurtemberg, comme celui d'un père.

LOUIS.

(1668-1593).

Christophe avait inutilement donné tous ses soins à l'éducation de son fils. Louis, âgé de quatorze ans lorsqu'il lui succéda, ne fut qu'un homme grossier, ivrogne, débauché. S'il reçut le beau surnom de *Pieux*, c'est que son règne fut celui des ministres luthériens, aristocratie nouvelle qui domina tout le Wurtemberg. Usé par le vice, Louis n'eut point de postérité et mourut le 8 août 1593.

FRÉDÉRIC.

(1593-1608).

Frédéric, fils du comte George et unique héritier du duché (\*), avait un caractère arbitraire et violent, un goût prononcé pour les innovations de tout genre, et une volonté de fer. Les traités conclus par ses prédécesseurs, les antiques institutions du pays, n'étaient rien à ses yeux. Il ne voulait autour de lui que des esclaves, et il trouva un conseiller selon ses idées, dans Mathieu Enzlin, ex-professeur de droit à Tubingen. C'était un homme habile, mais qui ne connaissait d'autre loi que le caprice de son maître. Les écrivains contemporains l'accusent aussi vaguement de délits énormes, de dépredations, de vols inouis, sans que l'impartiale histoire possède assez de preuves pour ratifier ces jugements passionnés.

La tête du duc était pleine de projets et de spéculations, qui devaient l'enrichir lui et son pays; mais, pour l'accomplissement de ses desseins, il ne s'enquerrait jamais s'il violait des droits acquis, s'il blessait des préjugés respectables, si le mieux qu'il cherchait n'était pas l'ennemi du bien qu'il abandonnait. Tantôt il était question de rendre le Neckar navigable jusqu'à Heilbronn, tantôt de perfectionner la fabrication des toiles et l'exploitation du fer, tantôt d'établir des sociétés de commerce (\*\*), etc. De pareilles créa-

tions offraient, sans doute, une véritable utilité. Néanmoins, pour arriver à ses fins, Frédéric se laissait entraîner à des mesures désavouées par la prudence et d'autant plus malencontreuses, qu'imaginées sans réflexion, elles étaient exécutées sans ménagement. En attendant le succès de ces innovations, les états et le duc étaient sans cesse en brouille, et le pays ne pouvait suffire aux dépenses de la cour (\*). Il fallut trouver des expédients. Les alchimistes furent appelés, et mis à l'œuvre à grands frais; mais comme la pierre philosophale ne sortit pas de leurs ereusets, les malheureux finirent leur vie à la potence. Peu de mois avant sa mort, arrivée au commencement de l'année 1608, le duc Frédéric, comme s'il eût voulu dispenser ses sujets de toute reconnaissance pour les avoir délivrés de la domination de l'Autriche, avait travaillé et réussi à renverser la transaction de Tubingen, le palladium des libertés du Wurtemberg. Une dissolution des états et la convocation d'une assemblée nouvelle, composée exclusivement de députés *bien pensants*, avaient suffi pour consommer ce coup d'état, dont le récit offrirait matière à de curieuses comparaisons *rétrospectives*.

JEAN-FRÉDÉRIC LE PACIFIQUE.

(1608-1628).

L'aîné des fils de Frédéric était porté pour le luxe, comme son père, et partageait son faible pour l'alchimie. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Jamais on ne vit même un plus grand contraste entre deux règnes. Jean-Frédéric était un prince faible et borné, et le repos et les jouissances physiques semblaient ses seules passions. Ses ministres, presque tous anciens serviteurs du duc Louis, et les théologiens turbulents dont il devint

d'Eberhard I<sup>er</sup>, et accorda à une compagnie de ces religionnaires le droit de se fixer à Stuttgart.

(\*) Frédéric dépensa aussi plus d'un million deux cent mille florins en acquisitions territoriales.

(\*) Il ne cessa pas pour cela de régner sur le comté de Montbéliard dont les dépendances étaient : les seigneuries souveraines de Blamont, Clémont, Chalelot, Etobon et Héricourt, les trois grands fiefs de Franche-Comté : Clerval, Granges et Passavant; le comté d'Horbourg et la seigneurie de Riquewihr, deux terres allodiales situées en haute Alsace. En 1595 vint s'y joindre la baronnie de Franquemont. Frédéric jouit aussi pendant quelque temps du duché d'Alençon, qu'Henri IV lui céda pour sûreté de sommes considérables avancées aux protestants de France.

(\*\*) Enzlin, pour avoir de l'argent, s'adressait fréquemment aux juifs, ces *vers rongeurs* proscrits à jamais par le testament

le jouet, le déterminèrent à renvoyer tous les favoris de son père et à faire périr Enzlin, après une procédure inique.

Le duché souffrit cruellement des désastres de la guerre de Trente ans, quoique, après l'impolitique dissolution de l'Union protestante, Jean-Frédéric se fût donné bien des peines pour obtenir la neutralité. L'entretien des troupes que Wallenstein logea dans le pays coûta 2,000,000 de florins par an; et le remède auquel on eut recours, l'altération des monnaies, produisit des résultats non moins déplorables. Le crédit public, l'agriculture, le commerce et l'industrie furent ruinés. Jean-Frédéric mourut au milieu de ces calamités, le 18 juillet 1628.

#### EBERHARD III.

(1628-1674).

Eberhard étant trop jeune pour gouverner (\*), sa tutelle fut remise à son oncle Louis-Frédéric (\*\*), qui fit tout ce qu'il put pour réformer les nombreux abus de l'administration, et confirma, comme le duc défunt, la transaction de Tubingen. Mais les coups portés par l'étranger se succédèrent rapidement. L'Empereur insistait sur la restitution de tous les biens enlevés dans le pays au clergé catholique, et Wallenstein renforça ses hordes. Enfin, le 6 mars 1629, fut publié l'édit de restitution, dont l'exécution commença aussitôt dans le Wurtemberg. Louis-Frédéric employa inutilement les prières auprès de l'orgueilleux Wallenstein, maître absolu de la Souabe. Le bruit courut même que Ferdinand II avait transféré le duché à Ulrich d'Eggenberg, ami du général. Le régent, découragé, se retira à Montbéliard, où il mourut en 1631; son frère Jules-Frédéric (\*\*\*) fut nommé à sa place. Il

accrut encore la misère du pays en adhérant à la confédération de Leipzig, et en faisant, contre les catholiques, une campagne, conduite avec autant de mollesse que d'imprudence, et appelée par le peuple *la guerre des cerises*, parce qu'elle se fit à l'époque de la maturité de ce fruit. Le duc se mit à l'abri de la colère populaire derrière les murs d'Asperg. Une armée autrichienne pesait sur le pays, quand les triomphes de Gustave-Adolphe l'en délivrèrent. Cependant, après la mort de ce grand roi, les Suédois ne firent guère moins de mal au Wurtemberg que les troupes impériales. On évalue à trois millions et demi de florins, pour une seule année, les pertes qu'ils occasionnèrent dans le duché.

Eberhard ne fut pas plus heureux lorsqu'il prit les rênes du gouvernement (1633); la bataille de Nordlingen lui porta bientôt un coup funeste. Dès qu'il en apprit le résultat, il perdit la tête, écrivit à son conseil, à Stuttgart: « Tout est perdu! » puis s'enfuit à Strasbourg, auprès de sa mère, abandonnant à la Providence son pays et son peuple. Le Wurtemberg fut alors conquis par les Autrichiens, auxquels peu de places fortes opposèrent une résistance sérieuse, et démembré par l'Empereur. Que faisait Eberhard pendant cette époque de malheurs? Vivant à Strasbourg d'une modique pension de la France, il refusait l'offre que lui faisait cette puissance de lui confier 12,000 hommes pour reconquérir ses États, sollicitait humblement sa grâce à Vienne, et s'amusa à chasser et à faire sa cour aux dames, surtout à la jeune et belle rhingrave Anne-Dorothée, qu'il épousa en 1637. Cependant on avait entamé en sa faveur des négociations à Vienne. Le 14 décembre 1638, il obtint sa restitution (\*) en

de Veiltingen, et s'éteignit en 1792. Deux autres frères de Jean-Frédéric n'eurent pas de lignée.

(\*) Un des articles du traité portait que le duché redeviendrait arrière-fief de l'Autriche comme avant 1599; mais le duc, pour se racheter de cette vassalité, fit accepter une somme de 400,000 florins.

(\*) Il était âgé de 14 ans.

(\*\*) Fondateur de la ligne de Montbéliard, éteinte en 1723.

(\*\*\*) Auteur de la ligne Julienne, qui, ayant acquis par mariage la principauté d'Orléans, se divisa en branches de Silésie et

sacrifiant les deux tiers de son duché pour conserver l'autre. La guerre, qui ne cessa même pas entièrement ses ravages, avait déjà coûté au pays plus de 110 millions de florins (\*).

Trois hommes firent la gloire du Wurtemberg à cette époque : l'intrépide Conrad Wiederhold, qui, pendant dix ans (1634-1644), se maintint dans Hohentwiel, malgré les ennemis qui l'investirent à plusieurs reprises, malgré les sommations même de son souverain ; le vice-chancelier J. Lœffler, que Gustave-Adolphe, appréciateur du vrai mérite, pria le régent de lui céder pour servir de conseil à Oxenstiern, et qui, dans son nouveau poste, rendit de grands services à sa patrie ; enfin, le plénipotentiaire du duc à la paix de Westphalie, Varnbuler, à l'adresse et à la fermeté duquel le Wurtemberg dut d'être maintenu dans son intégrité par le traité d'Osnabruck.

Le duc vécut jusqu'en 1674 ; et tandis que les autres princes de l'Allemagne profitèrent du relief que leur avait donné la paix de Westphalie, pour acquérir une véritable puissance souveraine, il se mit entièrement sous la dépendance des états. Aussi vit-il, pendant vingt-six années d'une paix profonde, son duché reprendre de nouvelles forces et devenir le pays le plus florissant de la confédération. En même temps Eberhard n'avait pas oublié ses intérêts personnels et ceux des princes ses successeurs. Ayant fait par son économie plusieurs acquisitions considérables, il les avait mises sous une administration particulière, et y avait attaché un fidéi-commis perpétuel, en leur donnant le nom de bien domanial.

(\*) Voici quelques calculs tirés des archives par les écrivains nationaux : depuis 1628 jusqu'en 1650, les pertes du Wurtemberg s'élevèrent à 119 millions de florins. En 1641, la population était réduite de 500,000 âmes à 48,000. En 1654, six années après la paix, il manquait encore 50,000 familles ; 40,000 arpents de vignes et 270,000 de terre labourable étaient sans propriétaires ; 660,000 maisons n'offraient que des décombres.

## GUILLAUME-LOUIS.

(1674-1677).

Guillaume-Louis, âgé de vingt-sept ans à la mort de son père, fut aussi pacifique que lui ; malgré la neutralité qu'il garda, son pays souffrit du passage des troupes pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Empereur. Il mourut en 1677, laissant un fils unique âgé de neuf mois seulement.

## EBERHARD-LOUIS.

(1677-1733).

Après quelques différends avec la duchesse douairière, Frédéric-Charles, oncle du jeune prince, fut chargé de la tutelle ; mais le désir qu'il témoignait de relever le duché de sa nullité politique, en augmentant l'armée et en formant des alliances utiles, lui attira de nombreuses tracasseries de la part des états, peu soucieux de réaliser ses projets. Lorsque Louis XIV déclara la guerre à l'Empire, des armées françaises franchirent la forêt Noire. Mélac se signala dans le Wurtemberg, comme il l'avait fait dans le Palatinat, par des incendies et par d'affreux ravages. Le général Montclar attaqua et prit Heilbrunn, et y exerça une domination tyrannique. Schorndorf ne dut son salut qu'au courage des femmes, qui prirent les armes pour se défendre, pendant que Tubingen était livré au pillage, ainsi que Stuttgart.

Eberhard-Louis fut déclaré majeur (23 janvier 1693), quand son tuteur eut été fait prisonnier par les Français. Après la paix de Ryswick, le duc, qui avait pris les armes pour l'Empereur, sembla néanmoins se proposer pour modèle Louis XIV, dans son ostentation et son amour des plaisirs. Sans s'inquiéter de la misère générale, il s'entoura d'une cour splendide. Durant la guerre de la succession d'Espagne, il se montra encore empressé de combattre et réunit ses troupes aux Impériaux ; il se trouvait à leur tête dans les Pays-Bas espagnols, lorsqu'il reçut avis que l'électeur de Bavière, allié aux Français, avait envahi son pays, et s'était

enparé d'Ulm, de Memmingen, etc. Il accourut et battit à Dietfurt ses ennemis, contre lesquels 30,000 Anglo-Hollandais s'avancèrent aussi à travers le duché. Eberhard-Louis commanda ensuite aux batailles de Donauwerth et de Hochstädt (1704), se signala en Flandre, puis contre les Bavares insurgés, et à Malplaquet. Enfin, jusqu'à la paix de Rastadt, il rendit à la cause impériale de grands services, qu'on lui paya assez mal. Au milieu de tant de catastrophes et d'agitations, le duc menait une vie de plaisirs. Délaisant son épouse, princesse de Bade-Durlach, il bravait l'indignation publique et la jalousie de la duchesse pour l'amour d'une indigne maîtresse, mademoiselle de Grævenitz, comtesse de Wurben, qui exerça sur les affaires publiques la plus déplorable influence. Tandis que la mort et la misère planaient sur le pays, les courtisans du duc disaient qu'il ne manquait rien à leur bonheur. Pendant plus de vingt ans, la favorite conserva son empire (\*). Le duc mourut en 1733, deux ans après qu'il se fut arraché à ce honteux esclavage, et sans laisser de postérité.

CHARLES-ALEXANDRE.

(1733-1737).

Le gouvernement échut à Charles-Alexandre, fils de Frédéric-Charles, qui avait été régent de 1677 à 1693. Ce prince avait déjà servi avec gloire dans les armées de l'Autriche, et y était devenu feld-maréchal. Il avait embrassé le catholicisme en 1712; mais lorsque la mort du fils du duc régnant lui ouvrit la voie du pouvoir, il envoya aux états de Stuttgart l'assurance qu'il garantirait toutes les libertés nationales, y compris la liberté de conscience. Malgré ses bonnes intentions et son activité à réparer les malheurs passés, il ne réussit pas à inspirer une entière confiance à ses sujets, et mourut en 1737.

(\*) Ce fut pour elle que son faible amant fit construire le château et la ville de Ludwigsbourg à trois lieues de la capitale.

CHARLES-EUGÈNE.

(1737-1793).

Comme l'aîné des trois fils du duc Charles-Alexandre n'avait que neuf ans, la régence fut successivement confiée à son oncle, Charles-Rodolphe, dernier duc de Wurtemberg-Neustadt, et à Charles-Frédéric, duc de Wurtemberg-Oels. Quant au jeune prince, il fut élevé à une grande école, à celle de Frédéric II, qui le fit déclarer majeur par Charles VII, en 1744. Les premières années de son gouvernement faisaient présager un règne heureux; mais bientôt ses prodigalités excitèrent les murmures du peuple. En effet, son goût pour le faste, les spectacles, la musique, les arts, les voyages, les femmes et les régiments bien parés, absorba des sommes immenses. Ses armenements en faveur des souverains catholiques pendant la guerre de sept ans causèrent aussi de graves mécontentements. La chose en vint au point que les états lui adressèrent des remontrances et lui refusèrent tout subside; ils songèrent même à implorer la protection de l'Empereur. Dans sa colère, le duc fit arrêter le célèbre jurisconsulte Jean-Jacques Moser, qu'il tint pendant cinq ans renfermé dans un cachot à Hohentwiel.

Le duc s'étant permis d'attenter à la constitution, les états et plusieurs puissances étrangères portèrent plainte à l'Empereur. Celui-ci, après de longues conférences, réconcilia le prince (\*) avec son peuple (1770). Le duc commença alors à ouvrir les yeux sur les maux que sa déplorable administration avait causés, et il fut assez noble pour les reconnaître publiquement. Le 11 février 1778, cinquantième anniversaire de sa naissance, on lut dans toutes les églises du duché un manifeste où il confessait ses erreurs, et promettait de les réparer et de consacrer le reste de ses jours au bien-être de ses sujets. Il tint parole. Charles-Eugène, soutenu par une amie, qu'en

(\*) Depuis six ans il restait presque continuellement à Venise.

1786 il déclara son épouse (\*), devint le modèle d'un prince sage, et mérita le surnom de père du peuple. Il mourut le 24 octobre 1793, laissant le gouvernement à son frère.

LOUIS-EUGÈNE.

(1793-1795).

Ce prince, né en 1731, et qui avait obtenu au service de la France le grade de lieutenant général en 1757, possédait toutes les vertus d'un homme privé. Il respecta la constitution et la religion de l'État, se montra humain et juste envers tous. Détestant cordialement la révolution française, il entra dans la coalition qui se forma contre elle, et perdit en 1794 le Montbéliard (\*\*) avec ses dépendances. La mort, qui le frappa le 20 mai 1795, le déroba aux dangers de l'avenir. Il ne laissait que deux princesses.

FRÉDÉRIC-EUGÈNE.

(1795-1797).

Frère de Charles et de Louis-Eugène, Frédéric fut, comme eux, élève de Frédéric II; mais il ne prit pas, à leur exemple, les armes contre son maître, il lui voua au contraire un dévouement inébranlable, et s'acquitta, au milieu de cette élite d'hommes de guerre qui entourait le roi de Prusse, une brillante réputation. Quoiqu'il fût d'un âge avancé quand il arriva au pouvoir, il avait conservé toute l'énergie de la jeunesse. Le pays eût fleuri promptement sous son administration, s'il n'eût été de nouveau assailli par le fléau de la guerre. De tous les États d'Allemagne, le Wurtemberg avait la position la plus désavantageuse : il semblait fait pour servir de champ clos aux armées ennemies. En 1795, les Français s'emparèrent de la Souabe entière; le duc conclut la paix avec la république, à laquelle il céda, en vertu du traité de Bade (17

juillet), confirmé par la paix de Paris (7 août), toutes ses possessions sur la rive gauche du Rhin, moyennant quelques indemnités. Mais à peine le traité était-il signé, que les Français furent repoussés. Les Autrichiens prirent leurs quartiers dans le Wurtemberg, et y restèrent une année. Le pays eut beaucoup à souffrir de cette occupation. Frédéric, âgé de soixante-six ans, expira le 23 décembre 1797, sans avoir vu le terme des malheurs de ses sujets.

ÉLECTIONAT, PUIS ROYAUME DU WURTEMBERG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME-CHARLES.

(1797-1816).

Ce prince, l'aîné des sept fils de Frédéric-Eugène, était destiné à voir s'opérer dans ses États des changements bien plus importants que tous ceux des siècles passés. Dès les premiers temps de son administration, il supprima les principales charges de la féodalité, qui pesaient encore sur la Souabe (\*), et abolit la torture. Mais il s'était attaché à Vienne à la cause antirévolutionnaire, et son mariage avec une princesse anglaise, Charlotte-Auguste-Mathilde (18 mai 1797), ne pouvait que le confirmer dans ces tendances. Lié comme il l'était avec l'Autriche, voisin du congrès de Rastadt, il n'ignora pas longtemps que la diplomatie ne terminerait rien. Soudoyé par l'Angleterre, il déclara la guerre à la république française.

Le sort sembla d'abord favoriser la seconde coalition; réunis aux Autrichiens, les Wurtembergeois repoussèrent, en août et octobre 1799, les Français, dont le pays avait derechef subi l'invasion. A cette époque, Frédéric eut de violents et fréquents démêlés avec les états de son royaume où l'on remarquait beaucoup de partisans des opinions françaises, et il défendit son pouvoir avec une grande éner-

(\*) Française, comtesse de Hohenheim.

(\*\*) Depuis 1748, la maison de Wurtemberg reconnaissait la suzeraineté du roi de France pour les seigneuries de Franche-Comté.

(\*) La servitude ne fut abolie complètement que le 1<sup>er</sup> janvier 1818. La loi sur le rachat des corvées, des prestations personnelles et des prestations en nature, fut votée dans la session de 1836.

gie. Il eut même à réprimer quelques complots, auxquels on prétendit que le prince héréditaire avait pris part. Mais les événements de la guerre vinrent bientôt donner à toutes les affaires une face nouvelle. Moreau, à la tête de l'armée du Rhin, reprit l'offensive au commencement de l'année 1800; cette fois le Wurtemberg fut entièrement occupé, dut payer une contribution de guerre de 6 millions, et vit son souverain se réfugier à Erlangen.

Il n'était question alors de rien moins que de démembrer le duché, d'après le cours du Neckar; d'enrichir Bade du lambeau occidental, et la Bavière de la portion de l'est, et de donner au prince dépossédé une indemnité en Hanovre. Frédéric était ruiné, s'il n'eût uni à la fermeté d'un esprit fertile en ressources, cette flexibilité à laquelle on peut donner des noms moins honorables. Voyant la Prusse, l'Autriche, la Russie, impuissantes à protéger leurs amis, ou peu soucieuses de les indemniser, il comprit que mieux valait se tourner vers la France. D'ailleurs, on allait procéder au dépècement de la riche curée d'évêchés, électors et abbayes d'Allemagne. A la paix de Lunéville, Frédéric-Guillaume obtint un grand accroissement de territoire, comme indemnité pour la perte de Montbéliard et de ses neuf seigneuries. Enfin, le 25 février 1803, fut signé le reces de l'Empire, par lequel il obtint cent dix mille sujets au lieu de quarante et quelques mille âmes qu'il avait perdues, et vit ses possessions former un tout bien plus compacte que par le passé. Le nouveau Wurtemberg se forma alors des neuf villes libres d'Aalen, Esslingen, Gengen, Gemund, Hall, Heilbronn, Reutlingen, Rotweil et Weil, du bailliage d'Elwangen, et d'un certain nombre d'abbayes. En même temps, le duc fut investi de la dignité électorale. Cette énorme augmentation de territoire et de puissance était le prix de l'empressement que désormais il devait mettre à se proclamer l'ami de la France. C'était, de la part de Napoléon, l'annonce de ce qu'il pouvait

faire pour ses alliés. Le nouvel électeur trouvait encore, dans l'accroissement de ses domaines, un avantage inappréciable à ses yeux, celui de briser les entraves constitutionnelles qui, depuis le règne du prodigue Ulrich, pesaient sur les ducs de Wurtemberg, et les traînaient à la remorque des états. Louis XI au petit pied, il préluda au changement fondamental qui fut la pensée de toute sa vie, en réunissant ses acquisitions récentes en une masse unique, qui, n'étant point incorporée au duché tel qu'il existait antérieurement, ne pouvait participer aux mêmes franchises. Des accessions ultérieures lui facilitèrent cette tâche.

Cependant, le Wurtemberg ne devait pas s'accroître ainsi sans quelques sacrifices. Dès le commencement de la troisième guerre entre l'Autriche et la France, le pays fut inondé de troupes des deux puissances. Le 2 octobre 1805, Napoléon en personne était à Ludwigslust. L'électeur dut renoncer alors au système de neutralité qu'il avait jusque-là proclamé, peu sincèrement peut-être. Il joignit à l'armée française 8,000 hommes qui eurent une part active à la campagne d'Austerlitz.

Les récompenses ne se firent pas attendre. Frédéric reçut, à la paix de Presbourg, la couronne de roi, avec de nouveaux domaines nourrissant 160,000 habitants. C'étaient les cinq villes du Danube : Ehingen, Munderkingen, Riedlingen, Mengen et Sulgau; le comté d'Hohenberg, le landgraviat de Nellenbourg, le bailliage d'Altorf, une partie du Brisgau, et les villes de Villingen et de Breulingen échangées l'année suivante contre Biberach et Schelklingen, appartenant au grand-duché de Bade (\*). Ce fut le 1<sup>er</sup> janvier 1806 que le prince adopta le nom de Frédéric I<sup>er</sup>, se déclara souverain du royaume de Wurtemberg, où fut par conséquent supprimée l'antique institution des états; réunit l'ancien et le nouveau Wurtemberg, jusque-là administrés séparément, et prit possession de tous les domaines

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 345.



des ordres Teutonique et de Saint-Jean, situés dans l'intérieur ou dans le voisinage de ses frontières.

Le Wurtemberg, associé à la confédération du Rhin, fit encore, par la volonté de Napoléon, d'autres acquisitions importantes, telles que les seigneuries de Wiesenstaig et de Weingarten, en 1806; trois ans après, la principauté de Mergentheim; en 1810, une partie assez considérable de la Bavière, où se trouvaient les villes de Buchhorn, Tettngang, Isni, Ravensbourg, Ulm, Kirchberg, etc. Quantité de dynasties, dépouillées de l'immediateté, devinrent les sujets de Frédéric. Tels furent les princes et comtes de Truchsess-Waldbourg, les comtes de Bendt, de Gutenzell, d'Egloff; les princes de Hohenlohe, de la Tour et Taxis, pour la presque totalité de leurs possessions; les princes de Furstenberg, pour Gundellingen et Neufra, et d'autres encore (\*).

Quand survint la guerre avec la Prusse, le contingent wurtembergeois, fixé à 12,000 hommes, avait marché sous le commandement de Jérôme, qui épousa ensuite une fille de Frédéric. Ce prince croyait alors à la solidité du trône impérial. En 1808, ses troupes étaient restées comme avant-garde napoléonienne dans leur pays. L'année suivante, elles s'étaient fait remarquer sous Vandamme par leur bonne tenue et leur bravoure, pendant que le roi, avec ce qui lui restait de forces militaires, comprimait les dispositions hostiles des habitants de Mergentheim, du Vorarlberg et de la haute Souabe. Ainsi, le Wurtemberg se trouva entraîné dans toutes les guerres de l'empire français, jusqu'à ce que le roi, changeant de système après la bataille de Leipzig, mit 25,000 hommes en campagne contre son bienfaiteur. Ces troupes, sous les ordres du prince royal, se trouvèrent aux affaires de Brienne, d'Arcis-sur-Aube, de

Bar-sur-Aube, de Montereau, et sous les murs de Paris.

En 1814, Frédéric avait annoncé le projet de donner une constitution à son royaume, au grand étonnement de ses sujets qu'il avait jusque-là gouvernés assez arbitrairement. Toutefois les états, convoqués en 1815, se prononcèrent en faveur de l'ancienne constitution, désormais inapplicable et usée, et il s'ensuivit de longues et fâcheuses discussions (\*). Sur ces entrefaites, le roi mourut le 30 octobre 1816. Il était né en 1754.

Ce prince possédait une partie des qualités qui font les grands rois : la pénétration, l'aptitude au travail, la variété des connaissances, la fermeté, la magnificence. Mais sa magnificence allait jusqu'à la folie, vu l'exiguïté du budget; sa justice fut souvent arbitraire, et sa fermeté dégénéra parfois en oppression. Il avait été bel homme dans sa jeunesse, mais son obésité devint de bonne heure proverbiale : on le surnommait l'*Éléphant*. On voyait encore, il y a quelques années, à l'hôtel de ville de Paris, la vaste échancrure pratiquée à une des tables pour y loger le ventre de Sa Majesté de Wurtemberg, au banquet célébré en l'honneur du mariage de l'archiduchesse d'Autriche. Frédéric avait été marié deux fois : en 1797, à une princesse d'Angleterre, et précédemment, en 1780, à Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, qu'il perdit en 1787. C'est de celle-ci qu'il eut le prince royal qui lui succéda.

GUILLAUME I<sup>er</sup>.

(1816).

Le fils aîné de Frédéric remplit la tâche que son père s'était vainement imposée. Le 3 mars 1817, il octroya une constitution qui ne fut acceptée que le 16 septembre 1819, et promulguée le 25 du même mois.

(\*) Ces états étaient composés de représentants des pays élus suivant un nouveau mode, des seigneurs médiatisés, du chancelier de l'université de Tubingue, du plus ancien prélat luthérien, de l'évêque et d'un prêtre catholiques.

(\*) Une loi sage, quoique un peu tyrannique, enjoignit aux seigneurs médiatisés, si mieux ils n'aimaient perdre un quart de leurs revenus, de passer annuellement au moins trois mois à Stuttgart.

D'après ce pacte social, le roi est majeur à dix-huit ans; sa personne est inviolable. Il peut indistinctement suivre l'un des cultes des diverses communions chrétiennes. A lui seul appartiennent la sanction et l'exécution des lois, le droit de rendre la justice, celui de faire la paix et la guerre, et de commander l'armée. La liberté de conscience, l'égalité des cultes et la liberté personnelle sont solennellement garanties. Aucune loi ne peut être mise en vigueur que lorsqu'elle a été approuvée par l'assemblée générale des districts, qui vote également les impôts.

La première chambre est composée de propriétaires nobles, d'ecclésiastiques et de docteurs. Un tiers de ses membres est nommé à vie par le roi; les deux autres tiers sont héréditaires.

La seconde chambre est formée des députés élus par la bourgeoisie. Dans les villes, on nomme un député par deux cents habitants. Les représentants des districts sont élus par des collèges particuliers. Les séances de la chambre basse sont publiques.

Un conseil général, nommé pour une moitié par le roi, pour l'autre par l'assemblée des districts, veille au maintien de la constitution.

En 1823, l'organisation municipale du royaume fut établie sur des bases assez larges; car on admit en principe que le gouvernement n'interviendrait ni dans la nomination des membres de l'administration communale, ni dans les délibérations des conseils municipaux. Mais les amis des libertés publiques ont en vain protesté jusqu'à présent contre les restrictions apportées à la liberté de la presse et les tendances antilibérales du gouvernement. Plus d'une fois, malgré toutes les entraves, des agitations révolutionnaires ont éclaté dans le royaume. Ainsi, en 1825 (28 septembre), les forteresses reçurent plusieurs prisonniers condamnés pour haute trahison.

Le Wurtemberg fut un des États d'outre-Rhin où la révolution française de 1830 trouva le plus de sympathie. En 1832, le parti libéral de l'Allemagne entière attendait impatiemment

l'ouverture des états de ce royaume, où il espérait trouver d'habiles et énergiques organes de ses vœux. Mais cet appui lui manqua, car le gouvernement ajourna la convocation des chambres à l'année suivante.

A défaut d'une tribune législative, l'opinion publique continua à se faire jour, autant que le permettait la censure, par la voie de la presse et par les associations et les assemblées publiques. L'une de ces associations, dont le but était de délibérer sur les affaires publiques, de s'entendre avec les représentants populaires, fut frappée d'interdit par une déclaration royale du 21 février. Cette mesure, ainsi que la persistance du gouvernement à ne pas vouloir convoquer les états, excita des réclamations auxquelles quarante-neuf députés s'empressèrent d'adhérer (mai 1832). Mais bientôt l'importance des griefs particuliers du peuple wurtembergeois disparut dans la sensation produite par les résolutions de la diète de Francfort (28 juin). Le 3 août, un décret royal adhéra pleinement à ces mesures anticonstitutionnelles, et le gouvernement repoussa avec sévérité les adresses que lui envoyèrent plusieurs villes du royaume.

Au commencement de 1833, l'opposition énergique de quelques patriotes persista à lutter, dans le sud de l'Allemagne, contre la diète, docile instrument de la Prusse et de l'Autriche (\*). Le député Pfizer attaqua violemment, dans la chambre basse de Wurtemberg, cette déclaration de guerre aux principes qui venaient de triompher en France. Le roi demanda en vain que la motion du député fût rejetée. Les chambres s'y refusèrent; aussitôt elles furent dissoutes (22 mars). Quelques semaines après, les réfugiés polonais furent l'objet de mesures rigoureuses (22 avril). Mais le calme n'était pas rétabli par tant de violences. L'assemblée des états ayant été rouverte le 20 mai, les députés montrèrent dès l'abord que les forces de l'opposition

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. II, p. 379.

n'avaient pas diminué parmi eux. D'importantes propositions furent tout à tour agitées dans cette chambre, non moins jalouse de l'allègement des charges de la nation que de ses libertés politiques. Le 9 juin, quelques membres des chambres de Bade et de la nouvelle chambre des députés du Wurtemberg se réunirent à Pforzheim pour rédiger une protestation commune. Bientôt la découverte d'une association générale des *Burschenschaften* à Tubingen motiva de nombreuses arrestations à Stuttgart. Les projets révolutionnaires avaient même trouvé des adhérents dans l'armée. De nouvelles arrestations et des bannissements comprimèrent le mouvement. Toutefois, l'année n'était pas terminée que la chambre des députés brisait encore une fois l'opposition royale. Elle termina la session en déclarant qu'elle maintenait ses décisions rejetées par le gouvernement et la chambre des seigneurs, et réservait ses droits constitutionnels, et en présentant seule au roi une adresse pour le rétablissement de la liberté de la presse. Aussi, dans son discours de clôture (9 décembre), Guillaume adressa-t-il à la chambre haute des remerciements affectueux dont les députés n'eurent point leur part. Il se félicita surtout du succès de ses efforts et de ceux du roi de Bavière pour amener le traité de douanes qui, au bout de douze années de négociations, venait enfin de se conclure avec la Prusse, la Saxe et les autres États de l'Allemagne, membres de la grande association.

La marche du Wurtemberg, dans la voie commerciale et industrielle, a été plus paisible et plus assurée que dans la voie politique. A ce royaume en effet, aussi bien et peut-être plu-

tôt qu'à la Prusse, appartient l'honneur d'avoir conçu l'idée première d'une association des douanes allemandes, d'avoir jeté les bases de l'unité de la grande patrie. Dès 1824, des stipulations avaient été conclues avec les principautés de Hohenzollern. Trois ans plus tard, une association provisoire, déclarée définitive le 18 janvier 1828, liait le Wurtemberg et la Bavière; tandis que la ligue du Nord n'acquiesçait qu'après l'accession du grand-duché de Hesse, au mois d'août 1831. L'association wurtembergeoise réunissait plusieurs millions d'âmes. Elle était d'un tout autre ordre que l'union de la Prusse avec les principautés qui l'avoisinent. La grandeur des deux royaumes alliés et leur situation respective laissaient à leurs stipulations un caractère de réflexion et de liberté qui ne pouvait manquer d'en accroître l'importance aux yeux des peuples de l'Allemagne. Au moins, leur ligue ne pouvait être suspectée d'aucune vue étrangère aux intérêts commerciaux qui l'avaient produite.

La dernière mesure politique que nous ayons à enregistrer dans le règne de Guillaume, est à la fois un acte de générosité et de prudence, digne d'être offert en exemple à plus d'un gouvernement. Pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de son avènement, le roi de Wurtemberg a publié, à la fin du mois d'octobre 1841, une ordonnance qui accorde à tous les condamnés politiques une franche et complète amnistie. De son côté, la seconde chambre vient de donner une nouvelle preuve de libéralisme. Par une décision toute récente (décembre 1841), elle a mis le gouvernement en demeure de demander à la diète de Francfort le rétablissement, en Hanovre, de la constitution abolie par le roi Ernest.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE WURTEMBERG.

|                                                                                              | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <u>Situation, montagnes et fleuves.</u>                                                      | 1      |
| <u>Productions, étendue, population, revenus, etc.</u>                                       | 2      |
| <u>Topographie.</u>                                                                          | 3      |
| <u>Histoire ancienne du Wurtemberg jusqu'au second duché d'Alémannie.</u>                    | 4      |
| <u>Second duché d'Alémannie ou de Souabe jusqu'à l'époque des Hohenstaufen.</u>              | 5      |
| <u>Maison de Hohenstaufen.</u>                                                               | 9      |
| <u>La poésie et les arts en Souabe au treizième siècle.</u>                                  | 13     |
| <u>Principales seigneuries et comtés devenues parties intégrantes du pays de Wurtemberg.</u> | ibid.  |
| <u>Maison de Wurtemberg.</u>                                                                 | 15     |
| <u>Duché de Wurtemberg. Eberhard I<sup>er</sup>.</u>                                         | 22     |

|                                               | Pages. |
|-----------------------------------------------|--------|
| <u>Eberhard II.</u>                           | 22     |
| <u>Ulrich.</u>                                | ibid.  |
| <u>Christophe le Pacifique.</u>               | 30     |
| <u>Louis.</u>                                 | ibid.  |
| <u>Frédéric.</u>                              | ibid.  |
| <u>Jean - Frédéric le Pacifique</u>           | ibid.  |
| <u>Eberhard III.</u>                          | 32     |
| <u>Guillaume-Louis.</u>                       | 32     |
| <u>Eberhard-Louis.</u>                        | ibid.  |
| <u>Charles-Alexand.</u>                       | 34     |
| <u>Louis-Eugène.</u>                          | 35     |
| <u>Frédéric-Eugène.</u>                       | ibid.  |
| <u>Électorat, puis royaume de Wurtemberg.</u> | ibid.  |
| <u>Frédéric-Guillaume-Charles.</u>            | ibid.  |
| <u>Guillaume I<sup>er</sup>.</u>              | 37     |

# L'UNIVERS,

OU

## HISTOIRE ET DESCRIPTION

### DE TOUS LES PEUPLES

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

---

GRAND-DUCHÉ DE BADE, ÉTATS HESSEIS,  
ÉTATS DE LA MAISON DE BRUNSWICK,  
ET PETITES PRINCIPAUTÉS SOUVERAINES DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

### B A D E.

#### GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

Il n'est pas en Europe de pays plus riche, plus pittoresque que le grand-duché de Bade. Il embrasse les belles vallées qui, des sommets de la forêt Noire, descendent vers le Rhin, ainsi que la rive droite de ce fleuve, depuis Bâle jusqu'à Mannheim. Sur cette bande longue et étroite se pressent des villes populeuses et florissantes, des villages dont l'air d'aisance et de prospérité fait plaisir à voir. Des sites délicieux, des routes bien entretenues, des habitants d'une prévenance empressée, tout y charme le voyageur.

Le grand-duché de Bade a 26 myriamètres de longueur sur une largeur moyenne de 92 kilomètres. Sa superficie est de 761 lieues carrées. Il est borné au nord par le grand-duché de Hesse et la Bavière; au midi, le lac de Constance et le Rhin le séparent de la Suisse; à l'ouest, ce dernier fleuve le sépare de la France; enfin, à l'est, il est limitrophe du royaume de Wurtemberg

et de la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen.

Les trois quarts du territoire sont couverts de montagnes, dont les défilés importants couvrent la ligne du Rhin ou défendent l'entrée de la Souabe (\*). Ainsi, dans l'angle que forme la partie sud-ouest de l'Allemagne, à quelques lieues du Rhin, la masse du Feldberg, montagne primitive, dresse sa tête à 1,494 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa cime aride est presque constamment couverte de neige; de ses flancs boisés s'allongent quatre bras, qui, avec leurs ramifications, portent la forêt Noire. Les autres cimes élevées de cette chaîne sont le Belchen, ou *Ballon*; le Roskopf, ou *Tête de Cheval*; le Storenberg, le Todnauerberg, etc., célèbres dans les fastes de la stratégie par la belle retraite de Moreau. La Kinzig divise la forêt Noire en partie supérieure et inférieure. Dans la région septentrionale

(\*) Il est question de les fortifier.

du duché s'étendent le Herberg et l'Odenwald, qui peuvent être regardés comme des prolongements de la forêt Noire, quoiqu'ils ne soient pas à beaucoup près aussi élevés. Les plus hauts sommets de ces deux groupes sont le Kniebis (960 mètres); le Koenigsstuhl, ou *siège du roi* (865 mètres); et le Katzenbuckel, ou *dos de chat* (577 mètres). Entre le Schwartzwald et l'Odenwald règne le défilé de la Bergstrasse (route des montagnes).

Le lac le plus remarquable est le lac de Constance (*Bodensee*), appelé autrefois *Mer de Souabe*. Ses eaux, élevées de 422 mètres au-dessus de celles de la mer, ont 682 mètres dans leur plus grande profondeur, et embrassent un espace de 64 à 72 kilomètres de long sur 16 de large. Les bateaux à vapeur, chargés de voyageurs curieux de visiter ses beaux sites, ne redoutent plus ces subites variations des vents, qui, jadis, y submergeaient souvent les bâtiments à voiles. Les autres lacs du duché sont plutôt de vastes étangs, presque tous situés dans la contrée montagneuse et à une hauteur considérable : tel est ce curieux bassin du lac des Fées ou Mummelsee, près de Bühl, dans la forêt Noire. On n'a pu parvenir à en atteindre le fond avec la sonde, ce qui lui valut de la part des Romains le nom de *lacus mirabilis*. Les récits populaires en font le séjour d'une troupe de ravissantes ondines.

Le Rhin reçoit tous les courants qui arrosent le grand-duché, à l'exception du Danube, dont on voit l'humble source jaillir dans un bassin du château de Donaueschingen (\*). Les affluents les plus considérables du Rhin sont le Wieser, le Treizam, la Murg, la Kinzig, le Neckar, qui reçoit lui-même le Jagst, l'Enz, etc.; enfin le Mein, grossi du Tauber.

Des sommets des montagnes, l'œil découvre partout un magnifique panorama : c'est la vallée du Rhin, avec

ses escarpements couronnés de vieux châteaux en ruine et ses riantes villages; puis la plaine, pour ainsi dire ensevelie sous des flots de moissons; ailleurs le vallon de Gernsbach et de Geroldsau, avec ses frais ombrages, ses bouquets de fleurs; ou bien le Wiesenthal, chanté par Hebel, le Théocrite de l'Allemagne; ou le Hoelenthal (*val d'enfer*), encaissé dans de hauts rochers de granit, et consacré par la valeur allemande (\*); le Kinzigthal, tapissé de vignobles; la romantique vallée de la Murg, celle du Neckar, etc. En un mot, le duché de Bade ne forme qu'un grand jardin, le paradis de l'Allemagne; aussi les voyageurs y accourent-ils de toutes parts pour chercher la santé ou le plaisir aux eaux de Baden, Badenweiler, Griesbach, Pétersthal, Antogast, etc.

L'antiquaire même y trouve à satisfaire amplement des goûts plus sérieux au milieu des nombreux monuments de l'antiquité et du moyen âge. Il reconnaît dans diverses directions les traces des voies romaines. A Bade et à Durlach, il visite les inscriptions et les pierres milliaires qui datent de l'époque de Trajan, de Caracalla, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère; à Badenweiler, les bains consacrés à Diane Abnoba; entre Durlach et Ettlingen, l'emplacement d'un monument dédié à Neptune, ou les vestiges d'une villa romaine; non loin de Neckarburg, les ruines d'un temple de Minerve; dans le jardin de Schwetzingen, un cimetière romain, etc.

La Souabe, la forêt Noire, les bords du Rhin furent le berceau de la chevalerie allemande, qui a laissé les ruines de ses manoirs sur presque toutes les montagnes du pays. A deux lieues de Fribourg, on voit les restes du château de Kiburg, où le brave Kuno, prenant comme signe de ralliement la boucle d'oreille d'une femme décapitée, donna le signal de la destruction du terrible tribunal secret (Vehm-Ge-

(\*) Appartenant au prince de Fürstemberg. Le Danube ne prend ce nom qu'après s'être grossi de deux autres branches : le Bregg et le Brigach.

(\*) Les Allemands appellent ce défilé leurs *Thermopyles*, depuis la belle défense du général bavarois de Mercy, le 9 août 1644.

richt). On s'arrête également avec intérêt devant le château d'Eberstein, près de Bade, aux ruines de Falkenstein, dans la forêt Noire, asile du duc Ernest II de Souabe (\*); à celles de Hohenberg, de Sponneck, de Limbourg, etc., débris imposants des siècles passés, dont le paysan vous raconte les naïves légendes.

D'après les derniers relevés, la population s'évalue à 1,225,000 âmes. Les deux tiers sont catholiques, quoique le prince professe la foi luthérienne; mais il est peu de pays où les deux cultes observent une plus charitable tolérance. Le langage des habitants est un dialecte assez rude, qui se rattache à la langue alémanique.

Les principales productions sont les grains, le chanvre, le tabac, et plusieurs espèces de vins estimés. Le commerce et l'industrie ne sont pas aussi développés que l'agriculture; cependant, les habitants de la forêt Noire confectionnent une foule de petits ouvrages en bois et en paille, et trouvent de grandes ressources dans la fabrication des horloges en bois, dont l'exportation atteint annuellement le nombre de cent mille pièces, et donne une valeur d'un demi-million de florins. Régies d'après un excellent système, les magnifiques forêts du pays alimentent aussi un commerce fort étendu avec la France et la Hollande, au moyen des communications naturelles établies par la Murg, la Kinzig et le Rhin. Une civilisation intelligente vivifie le pays : Fribourg et Heidelberg possèdent des universités; les principales villes, des lycées et des gymnases, et toutes les communes des écoles primaires.

Le contingent à l'armée de la confédération, dans laquelle le grand-duché occupe le septième rang (\*\*), est de 13,333 hommes, et fait partie du huitième corps.

(\*) Voyez Histoire du royaume de Wurtemberg, p. 8.

(\*\*) Avant lui viennent l'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Hanovre et le Wurtemberg.

La force militaire se composait d'un effectif de 11,000 hommes et d'une réserve de 7,000, avant l'ordonnance du mois de septembre 1841, qui met l'armée sur le pied de paix pour l'année 1842, et prescrit une levée de 4,000 hommes destinés au service actif et de 3,000 hommes de réserve. Les budgets des dernières années établissent pour les revenus un total d'environ 10,400,000 florins, et, pour la dette nationale, de près de 13,000,000 de florins (\*).

Le grand-duché forme une monarchie héréditaire et constitutionnelle. Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1832 il est divisé en quatre cercles, ceux du Haut-Rhin, du Moyen-Rhin, du Bas-Rhin et du Lac. Nous allons en parcourir les localités les plus remarquables.

#### TOPOGRAPHIE

CARLSRUHE, capitale du grand-duché, peuplée de 20,000 âmes, est une ville neuve, et régulièrement bâtie en forme de demi-cercle. Au château du grand-duché, construit avec une élégante simplicité, viennent aboutir les neuf principales rues qui divergent en éventail, tandis que vingt-trois autres rayons, partant aussi du château comme d'un point central, traversent la forêt où ils tracent de magnifiques allées. Cette ville a un grand nombre de beaux édifices, d'établissements utiles; mais son aspect est monotone, ses rues manquent d'animation. Ne vivant que du séjour de la cour, elle se dédommage du peu d'importance de son commerce par son industrie à créer les objets de luxe.

Durlach, dans une plaine fertile sur la Plinz, ancienne résidence de la branche cadette des margraves, a un château qui n'est guère habité (\*\*). Sa population s'élève à environ 4,400 âmes.

Sur les bords de la Murg est la pe-

(\*) Le florin équivaut à 2 fr. 15 cent. de notre monnaie.

(\*\*) Il fut incendié, en 1689, par les Français. De toute la ville, il ne resta, dit-on, que cinq maisons.

tite ville de *Rastadt*, célèbre par plusieurs congrès et par le lâche assassinat des plénipotentiaires français (\*). Son château, bâti par le margrave Louis, le vainqueur des Turcs, est inhabité depuis que sa race est éteinte. On s'occupe à tracer les lignes de fortifications qui doivent faire de Rastadt une des places les plus importantes de la confédération germanique. Sa population est de 5 à 6,000 âmes.

*Manheim*, au confluent du Neckar et du Rhin, est la ville la plus considérable du grand-duché; elle renferme plus de 23,000 habitants. Ravagée, démantelée en 1622 par les Bavares, puis par les Français lors de l'invasion du Palatinat, enfin dans la guerre de la révolution, elle s'est toujours relevée de ces désastres, grâce à la fertilité du sol qui l'environne, à l'activité de son commerce et à l'importance de ses fabriques. Ses places publiques ornées de fontaines, ses rues bien alignées et bien bâties, son château habité par la grande-duchesse Stéphanie, et sa situation pittoresque, la placent au rang des villes les plus agréables. Elle est le siège de la cour suprême, et possède plusieurs établissements scientifiques, littéraires, etc.

En remontant le Neckar, à dix lieues de Manheim, on voit sur ses bords l'ancienne résidence des comtes palatins, la ville universitaire d'*Heidelberg*. La montagne à laquelle s'adosse la ville est dominée par le magnifique château, dont les ordres de Louvois ont fait la plus importante des ruines modernes de l'Allemagne. Tout le monde connaît de réputation son énorme tonneau détruit pendant la guerre de trente ans, et dignement remplacé par un autre qui contient 440,000 litres.

*Bruchsal* a aussi un beau château, appartenant jadis au prince-évêque de Spire. Cette ville compte 6,000 habitants.

*Bade* ou *Baden* doit son nom à ses sources thermales et à ses bains, déjà

renommés du temps des Romains (\*). Pendant la belle saison des milliers de voyageurs, de joueurs et de malades se rendent de tous les points de l'Europe dans cette délicieuse vallée, devenue le rendez-vous du monde élégant de Paris, de Londres, de Saint-Petersbourg; aussi la ville croît-elle rapidement en étendue et en richesse. Des édifices splendides, de beaux hôtels viennent ajouter tous les jours à ses agréments. Le château ducal est remarquable par ses souterrains, où siégeait le tribunal des francs-juges, et où étaient enfermées ses victimes. A peu de distance sont les ruines imposantes du vieux château qui, durant plusieurs siècles, fut la résidence des princes de Bade. La ville a 6,000 habitants, y compris la population du petit bourg de *Lichtenthal*, dans le couvent duquel sont inhumés plusieurs margraves. A trois lieues de là, et à l'entrée de la vallée de la Murg, se dresse comme une sentinelle le château d'*Eberstein*, restauré par le grand-duc.

De Bade à Offenbourg, si l'on passe par le village de *Salzbach* ou *Sassbach*, on ne visitera pas sans émotion le vieux noyer au pied duquel le grand Turenne rendit le dernier soupir, et la pyramide de granit, qui consacre le souvenir de cet événement.

Au pied des montagnes de la forêt Noire, dans un site charmant, on trouve *Freybourg* ou *Fribourg*, ville de 12 à 15,000 âmes, importante par son université et son commerce; sa cathédrale gothique, bâtie à peu près sur le modèle de celle de Strasbourg, est un chef-d'œuvre d'architecture; le clocher est un des plus hauts qui soient en Europe; un évêché a été récemment établi à Fribourg.

*Brisach* ou *Vieux-Brisach*, sur la rive du Rhin, passe pour avoir été fondée par Drusus. Elle a été presque détruite par le feu des Français en septembre 1793. Sa population est de 2,500 habitants.

(\*) Le crime a été commis dans la forêt qui se trouve à une demi-lieue de Rastadt, sur le chemin de Strasbourg.

(\*) Elle s'appelait alors *Civitas Aurelia Aquensis*. On fait remonter sa fondation à Trajan.



La région méridionale du grand-duché est celle qui renferme le moins de villes dignes d'être décrites. Nous ne pourrions citer que *Constance*, qui donne son nom au lac sur les bords duquel elle s'étend. Cette ville, si célèbre par le concile dont le résultat fut le martyre de Jean Huss et de Jérôme de Prague, cette cité, autrefois libre et impériale, et peuplée de 30,000 âmes, est entièrement déchuë. A peine si l'on trouve aujourd'hui dans l'enceinte de ses murs 5,000 habitants. Le palais ducal, celui de l'évêché et la cathédrale, édifices gothiques, sont ses principaux monuments. L'ancien couvent des dominicains, où se tinrent les séances du concile, a été converti en une sorte de halle. Cependant on y voit encore les sièges de l'empereur et du pape, et le cachot de Jean Huss.

#### HISTOIRE.

HISTOIRE ANCIENNE DU PAYS DE BADE JUSQU'À SA CONVERSION AU CHRISTIANISME.

Lorsque les gendres d'Auguste pénétrèrent dans les forêts de la Germanie, le pays compris entre le Danube, le Rhin, le Mein et le Neckar, fut le premier exposé à leurs armes; mais les Suèves, les Marcomans qui l'habitaient, avaient renoué leurs anciennes confédérations, et leur courage était célèbre. Drusus jugea plus prudent, au lieu de les attaquer de front, de tourner leur position. Ce plan n'échappa point à ses ennemis, qui abandonnèrent leurs foyers et s'enfoncèrent dans la Germanie pour y combattre les étrangers. Drusus étant mort, Tibère poursuivit sa conquête, et poussa jusqu'aux sources du Danube.

Sa marche avait été facile à travers les solitudes faites par la retraite des indigènes. Mais ces contrées étaient trop attrayantes pour rester désertes : des aventuriers gaulois et helvétiens vinrent en foule s'y fixer. Favorisées par les Romains, ces colonies, avec le peu d'habitants qui n'avaient pas suivi l'émigration, cultivèrent les bords fertiles du Rhin et de ses affluents. Ces cours d'eaux et les montagnes d'où

ils descendaient reçurent de nouveaux noms : les Gaulois appelèrent la forêt Noire *Abnoba*, et les Romains *Sylva Marliana*, traduction de *Mark-Wald* (forêt des Marcomans).

Trajan vit quel parti on pouvait tirer des colonies trans-rhénanes; il les réunit à l'empire, après avoir déterminé leurs frontières à l'est et mis des garnisons dans les places. Tout le territoire entre le Danube et les Alpes fut compris dans la Rhétie; au sud-ouest, l'angle du Rhin, depuis le lac de Zeller jusqu'au confluent du fleuve et de l'Elz, appartient à la Séquanais, et le reste à la Germanie supérieure. Comme les Romains prélevaient la dîme sur leurs nouveaux domaines, ils leur donnèrent le nom de *agri decumates*, ou pays des dîmes (*zehentland*). Pour plus de sûreté contre les incursions des Germains, le successeur de Trajan construisit une ceinture de tours et de camps, qui, partant du confluent de l'Altmühl et du Danube, se prolongeait en arc, à travers les montagnes et les vallées, jusqu'au Mein. La longue paix qui suivit, et la protection des empereurs, firent naître dans le pays une prospérité attestée par les vestiges qu'on y tire encore chaque jour du sein de la terre. Les Romains établirent une quantité de bains dans la forêt Noire, élevèrent des temples, des villas, tracèrent des routes militaires, et bâtirent des châteaux où leurs troupes hivernaient. Ils avaient réuni dans le pays des dîmes des forces considérables. Outre les cohortes des légions (\*), les garnisons renfermaient des volontaires de Rome, des auxiliaires bretons et helvétiens, et une forte réserve d'indigènes.

Ainsi, la culture et la civilisation se développaient dans le voisinage de la

(\*) On lit sur deux fragments d'inscription antique trouvés à Bade, et qui se rapportent à la fondation de cette ville: *Imperator Nerva Trajano pontifice maximo, legio prima adjutrix, legio undecima Constantis*.

Le musée de Bade est riche en antiquités romaines trouvées dans les environs.

barbare Germanie. Les conquérants plantaient des vignes, exploitaient les mines (\*); mais surtout ils donnaient de grands soins à la construction et à l'entretien des routes militaires. Les unes conduisaient à la citadelle d'*Ad fines* (Plin, canton de Zurich), à *Vindonissa* et à *Augusta Rauracorum* (Windisch et Bâle), faisant communiquer l'Helvétie avec les terres décumates. D'autres se portaient à Constance et sur la langue de terre qui entre dans le lac, où, d'un côté, le nom de l'antique château de Bodman (\*\*), et, de l'autre, celui d'Überlingen rappellent les noms celtiques de Bodungo et de Oberum. L'une d'elles passait par plusieurs châteaux forts jusqu'à la citadelle *Brigodurum* (Altheim), au-dessus de Moeskirch, et poussait de là jusqu'au Danube. Une autre voie traversait *Tenedo*, près de Zurzach, sur le Rhin, passait à droite du château bâti sur les bords du Wutach, avançait jusqu'à *Juliomagus* (vraisemblablement Stuhlingen), et arrivait à Brigach par les gorges de Fuezzen. Entre Breunlingen et Hufingen était la ville de Brigobannis, défendue par un château d'origine gauloise, et ainsi nommée de la rivière qui l'arrose. Elle communiquait par le prolongement de la route militaire à la colonie romaine *Aræ Flavie*, située près de Rothweil, et dont la fondation est attribuée à Vespasien. A cet endroit aboutissait aussi un chemin venant du Danube et traversant les montagnes de la forêt Noire. Mais la route principale se dirigeait d'*Aræ Flavie* par *Sumalosenne* (Sulchen), sur le Danube. Enfin, une dernière grande voie coupait le Rhin à *Colonia Augusta Rauracorum*, et conduisait, par *Lærach* et *Schliengen*, jusqu'à *Mons Brisiacus*. La montagne sur laquelle est bâtie la ville du Vieux-Brisach s'élevait alors au milieu du Rhin, et était couronnée d'une citadelle. Le prolonge-

ment de cette route allait à Riegel par le château d'Achikarn, et à Bade par Ortenau.

Plusieurs autres voies perpendiculaires à la route intérieure du Rhin se dirigeaient vers les pentes basses de la forêt Noire. Le lieu le plus remarquable de tous ceux que parcourait la route des montagnes était *Civitas Aquensis*, dans la vallée de Bade. Elle devait sa prospérité aux empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Le premier, qui passe pour son fondateur, faisait ses délices de ses eaux thermales. La contrée était défendue par un camp sur le Röttigbühl (\*) et par deux châteaux, dont on trouva les vestiges en construisant les bâtiments des jésuites. L'empereur Caracalla lui adjoignit le nom d'*Aurelia*. Parmi les communications nouvelles que l'affluence des baigneurs força d'ouvrir avec les environs, on distinguait une voie principale côtoyant les montagnes, comme la Bergstrasse d'aujourd'hui, jusqu'à Mayence. A l'entrée de la vallée de la Plinz elle passait au pied de Durlach (*Durlacum*), éminence surmontée d'un château. Plus loin, là où le Neckar descend dans la plaine, plusieurs fortifications la dominaient à Krenigstuhl et à Heiligenberg. En tirant à l'ouest de Heidelberg, à Ladenbourg, était la colonie gauloise de *Lupodunum*, et au confluent du Neckar et du Rhin, sur l'emplacement de Mannheim, s'élevait *Intoramnium*.

Aux bords du Neckar et au sein de l'Elzenthal rampait une route qui menait aux habitations gauloises de Sinzheim, et une autre menant à l'Odenwald, où toutes les hauteurs étaient fortifiées.

Sur l'espace laissé libre par les villages et les routes étaient disséminées les cabanes des Gaulois, dans les lieux les plus exposés au soleil. Ils élevaient des bestiaux et cultivaient la terre, et lorsque l'ennemi paraissait, on les appelait aux armes. Les Romains n'a-

(\*) On trouve en plusieurs endroits les traces de ces travaux.

(\*\*) Résidence du premier duc d'Allemagne. Voyez histoire du royaume de Wurtemberg.

(\*) A l'endroit où est aujourd'hui la maison de plaisance de la grande-duchesse Stéphanie.

vaient troublé ni leurs habitudes, ni leurs mœurs. Suivant la coutume des ancêtres, ils sacrifiaient à leurs dieux, et enterraient leurs morts sur les collines et les éminences tournées à l'orient.

Mais cette possession longtemps paisible fut troublée quand Caracalla, par une cruelle perfidie, eut fait cerner et massacrer la jeunesse des Aléman (\* ) ( 210 après Jésus-Christ ). Des lors ces peuples, pendant un siècle entier, luttèrent contre les Romains, pour s'emparer des terres décumates. En vain Postumius, qui commandait dans ces contrées, employa-t-il sept années à élever des fortifications : elles ne pouvaient résister à des attaques continuelles. Les victoires de Probus furent aussi sans résultat. Les Aléman, confédération de peuples où étaient entrés les débris de celle des Suèves, rétablirent leur domination dans les terres décumates.

Plus tard, Constance fut obligé de leur céder tout le pays, depuis le Jura jusqu'à Mavenee, entre le Rhin et les Vosges ( 355 ans après Jésus-Christ ). Mais bientôt Julien, vainqueur dans les plaines de Strasbourg, vint les attaquer au delà du Rhin, pour les contraindre à la paix, qui ne fut conclue qu'au bout de trois ans. Ce fut la dernière fois que le nom romain brilla de quelque éclat dans ces contrées. Après la mort de Julien, l'empire retomba dans une déplorable confusion. Les campagnes entreprises par Valentinien contre les Aléman n'aboutirent qu'à les confirmer dans la possession du pays que Constance leur avait accordé. Demeures indépendants dans leurs cantons ( gau ), ils vécurent sans trouble pendant plus d'un siècle et demi. Mais, comme nous l'avons vu dans l'histoire du Wurtemberg, ils se soulevèrent aux Francs après la bataille de Zulpich ( 496 ), et se révoltèrent ensuite plusieurs fois contre l'autorité des maires du palais, jusqu'à ce que Pepin le Bref défit Landfried, leur duc, petit-fils de Godfried, défenseur non moins éner-

gique de l'indépendance nationale, et supprima en Alémanie la dignité ducale ( vers 746 ).

#### LE CHRISTIANISME SUR LES BORDS DU RHIN.

C'était de la bataille de Zulpich, de la conversion des Francs, que datait l'entrée des nations riveraines du Rhin dans la civilisation chrétienne; on prétend même qu'à cette époque des Francs en grand nombre vinrent s'établir dans le pays de Bade, et en renouvelèrent presque entièrement la population. Néanmoins de pieux missionnaires, disciples de l'Irlandais Colomban, firent plus par la parole en faveur de la religion, que les conquérants n'eussent pu obtenir par la force. Tels étaient Offon, qui fonda le couvent d'Offenzell, nommé, plus tard, Schuttern, et Landolin, qui pénétra dans l'Ortenau, et périt victime de son zèle. Plus tard, le peuple attribua au tombeau de ce dernier la vertu de faire des miracles, et s'y rendit en pèlerinage. Le couvent qu'on y bâtit fut appelé Mongzell; sur ses ruines on éleva l'abbaye d'Ettenheim-Munster, dans la vallée où la rivière de Lautenbach se jette dans celle d'Undiz. Un des plus célèbres de ces saints personnages, Trutbert, qui parcourut le Brisgau, paya aussi sa ferveur de la vie, au lieu où fut érigée plus tard l'abbaye placée sous son patronage. Enfin saint Boniface, l'apôtre des Aléman, acheva l'œuvre commencée par ses prédécesseurs (\*). Il employa à son œuvre des moines et des nonnes. Ainsi il envoya la savante et pieuse Lioba à Bischofsheim, sur le Tauber, où elle établit un couvent de femmes.

#### ORIGINE DE LA MAISON DE ZEMRINGEN.

Les détails que nous avons donnés dans l'histoire du royaume de Wurtemberg, sur l'ancien duché d'Alémanie, nous dispensant de nous arrêter encore ici aux généralités, nous allons suivre seulement les destinées du pays et de la maison de Bade.

Cette famille a une origine commune

(\* ) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 34.

(\* ) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 156 et

avec les maisons de Habsbourg et de Lorraine.

Athie ou Ettichon, duc d'Alsace au septième siècle, est la souche de toutes les trois. D'Ettichon II, son fils cadet, descendait Gérard d'Alsace, auteur des ducs de Lorraine; de l'aîné Adalbert vint Gontran le Riche, auquel remontent les comtes de Habsbourg et les ducs de Zähringen : de ces derniers sont issus les margraves de Bade. Gontran fut, vers le milieu du dixième siècle, comte du Brisgau et du Suntgau, auxquels il joignit les pays d'Altenbourg et de Windisch.

Un de ses fils, Gebhard, épousa Berthe, sœur du comte Frédéric de Buren, tige des Hohenstaufen. Un autre, Lanzolin, eut un fils, Ratbod, qui bâtit le château d'Habsbourg, près de Windisch. De Gebhard et de Berthe naquit Berthold, quatrième du nom dans la famille du duc Godfried (car on le regarde aussi comme un descendant de l'ancienne maison des ducs d'Allemagne). Ce Berthold fut comte de Brisgau et d'Ortenau et père de Berthold, le premier des *Zähringen*, et l'aïeul du margrave Hermann I<sup>er</sup> de Bade.

LE DUC BERTHOLD LE BARRU ET SES DESCENDANTS DE LA LIGNE DE ZÄHRINGEN  
JUSQU'À L'EXTINCTION DE CETTE BRANCHE.

(1052-1218).

Vers l'an 1052, *Berthold I<sup>er</sup>* n'était encore que comte, lorsque Henri III lui conféra l'expectative du duché de Souabe; cependant, à l'avènement de Henri IV, Agnès de Poitiers, mère et tutrice du jeune empereur, confia l'investiture de cette province à son propre gendre Rodolphe de Rheinfelden.

Il ne restait à *Berthold* que son landgraviat du Brisgau, où il résidait au château de Zähringen, près de Fribourg (\*). Alors, pour lui faire ou-

(\*) Quoiqu'il n'y ait jamais eu de duché de Zähringen, on l'appela duc de Zähringen depuis l'an 1052, à cause du lieu de sa résidence. Voici comment une tradition populaire, rapportée par Grimm, raconte l'origine de cette famille: Les ancêtres des ducs de Zähringen étaient des charbon-

niers, qui avaient leur habitation sur la montagne et dans la forêt, derrière l'emplacement qui est à présent occupé par le château de cette famille, et ils faisaient là leurs charbons. Or, il arriva que le charbonnier auquel commence l'arbre généalogique de cette race, travaillant un jour dans un certain endroit de la montagne, prit de la terre et en couvrit le tas de branches, avant d'y mettre le feu. Lorsqu'il eut retiré le charbon, il trouva sur le sol une matière lourde et fondue, et après l'avoir examinée attentivement, il reconnut que c'était de l'argent pur. En conséquence, il brûla toujours son charbon dans le même endroit et continua à tronver de l'argent comme la première fois. Alors il fut certain que ce métal provenait de la montagne; mais il se garda bien d'en rien dire. De cette façon il amassa d'immenses richesses. Or, il arriva en ce temps-là qu'un empereur chassé de ses États, s'enfuit sur une montagne du Brisgau, nommée le Kaiserstuhl (la chaise de l'empereur), où il eut beaucoup à souffrir de la pauvreté. Il fit bientôt publier que quiconque voudrait l'aider à reconquérir son royaume, serait élevé à la dignité de duc, et que la main d'une de ses filles lui serait accordée. Aussitôt que le charbonnier en fut informé, il se présenta devant le souverain avec une charge d'argent, et lui dit que s'il consentait à le prendre pour fils, à lui accorder la main de sa fille, et à lui donner en propre tout le pays où sont aujourd'hui le château de Zähringen et la ville de Fribourg, il lui donnerait en retour une si grande quantité d'argent qu'il en aurait suffisamment pour reconquérir tous ses États. Le prince accueillit fort bien cette proposition, consentit à tout, prit la charge d'argent, donna au charbonnier qu'il adopta pour fils la main de sa fille, et de plus tout le pays qu'il avait demandé.

blier le tort qu'elle lui avait causé, Agnès lui donna en 1060, à titre héréditaire, le duché de Carinthie et la Marche de Vérone. Treize ans après, Henri IV le dépouilla encore de ces possessions; aussi le duc courut-il au secours de l'anticésar Rodolphe, qui n'eut pas d'allié plus ferme. De là pour lui une nouvelle source de malheurs. L'Empereur vint saccager la Souabe, et sa rage s'exerça particulièrement sur les possessions du duc de Zähringen, qui avait défait les troupes des évêques

de Strasbourg et de Bâle, armées pour la cause de Henri. Berthold ne résista pas à ce dernier coup. Il mourut de chagrin en 1073, laissant à son fils aîné, prince rempli d'énergie, le soin de sauver l'honneur de son nom et de défendre les intérêts de Rodolphe, qui lui donna sa fille Agnès.

*Berthold II* continua de guerroyer contre les partisans de l'Empereur. Après la mort de Rodolphe, il se mit en possession des domaines de son beau-père en Souabe et en Alsace; mais Henri IV en investit Frédéric de Hohenstaufen. Berthold, appuyé par les comtes de Habsbourg et d'Egisheim (\*), essaya en vain de résister aux forces de Frédéric et de l'Empereur; cependant il se défendit avec vigueur, et ne céda pas sans gloire. Une assemblée des princes de l'Empire décida qu'il abandonnerait à son compétiteur la Souabe et l'Alsace, mais qu'il conserverait le Brisgau, le pays de la forêt Noire et du Neckar; qu'il posséderait des terres en Thurgovie, avec la ville et les deux églises de Zurich; enfin qu'il garderait le titre de duc. Berthold avait un neveu, Hermann I<sup>er</sup>, fondateur de la ligne des margraves de Bade, et auquel nous reviendrons après avoir conduit jusqu'à sa fin la ligne de Zähringen. Ces deux seigneurs figurèrent au premier rang parmi tous ceux de l'Allemagne méridionale. Berthold mourut en 1111, un an après son frère Gebhard, évêque de Constance, qui l'avait énergiquement secondé.

Sept ans après la mort de son père, *Berthold III* fonda la ville de Fribourg en Brisgau. Il périt en 1122, à Molsheim en basse Alsace, dans une guerre qui avait éclaté entre le comte de Dachsbourg (\*\*) et ses sujets révoltés.

(\*) Ces derniers, dont on voit encore le vieux manoir ruiné près de Colmar (Haut-Rhin), descendaient d'un frère de Gontran le Riche. Hugues, dont il s'agit ici, avait mérité par son zèle pour le parti de l'Eglise, le nom d'*infatigable soldat de saint Pierre*.

(\*\*) Un fils de Hugues II d'Egisheim avait fixé sa résidence au château de Dachsbourg, en basse Alsace. Son petit-fils fut pape sous le nom de Léon IX.

Son frère et son successeur *Conrad*, prince non moins sage qu'actif, porta le nom de Zähringen à l'apogée de sa gloire. Sa vie fut agitée et remplie de soucis par la jalousie toujours subsistante entre sa maison et celle de Hohenstaufen. Conrad ayant reçu de Lothaire mission de soumettre le comte Reinold de Bourgogne, le vainquit, le fit prisonnier et le conduisit devant l'Empereur. Il obtint en 1127 le rectorat de Bourgogne, après l'extinction de l'ancienne maison des comtes de cette province, issus d'Adelbert, roi d'Italie.

Son fils cadet Adelbert, qui possédait Calw et Teck, en Souabe (\*), transmit à ses descendants le titre de ducs.

L'aîné, *Berthold IV*, en arrivant au pouvoir, eut à soutenir une guerre contre Béatrix, fille de Reinold. Il déposa les armes dès qu'elle eut épousé Frédéric I<sup>er</sup>, Barberousse. En 1156, en vertu d'un arrangement conclu à Wurzburg, son rectorat fut restreint à la Bourgogne helvétique, y compris Genève, Lausanne et Sion. A une diète tenue en 1162 à Saint-Jean de Losne, il perdit encore son autorité sur Genève, dont l'évêque devint seigneur. Pour se maintenir dans ce qui lui restait de la Bourgogne, Berthold construisit la ville de Fribourg en Uchtland (Suisse). Doué d'une haute intelligence et d'un courage éprouvé, il fut honoré par l'Empereur du commandement de l'armée impériale dans la guerre d'Italie.

Il mourut en 1186, laissant deux filles et un fils, *Berthold V le Riche*, héritier de toute sa puissance et de tous ses talents. Celui-ci bâtit en 1191 la ville de Berne, et fortifia Burgdorf, qui, en son honneur, fut nommé Berthoud.

Possesseur d'immenses richesses accumulées pendant une longue paix et acquises par toutes sortes de moyens violents, il avait l'amitié du pape, et

(\*) Dans le Wurtemberg actuel. Voyez l'Histoire de ce royaume. Les ducs de Teck s'éteignirent en 1439.

la maison des Welfes était intimement liée à la sienne. Cependant, aucun prince contemporain ne fut l'objet de récits plus odieux que ce dernier rejeton des Zähringen. On racontait qu'il était avide de chair humaine, qu'il égorgéait ses serviteurs et les faisait bouillir pour s'en repaître; qu'il avait fait trancher en secret la tête à son épouse; qu'il se livrait à l'adultère, aux déprédations, à mille excès abominables. C'était pour venger ces méfaits que la noblesse de Bourgogne avait fait empoisonner ses deux fils, comme on tue les petits d'un animal féroce. En effet, Berthold, qui avait la taille et la force d'un géant, était avare, cruel, brusque, capricieux et inquiet du jugement que le monde portait de lui. Lorsque son neveu, l'abbé de Thennebach, revint de Rome, en 1216, il l'invita à venir à son château. Le prélat trouva le duc en société de joyeux chevaliers : on joua, on chanta, on dansa. L'hôte dut rendre compte de ses voyages. Berthold voulut savoir ce que le pape pensait de lui; il n'obtint qu'une réponse évasive. Aussitôt, irrité, il ordonna à son neveu de dire la vérité : « Eh bien, dit l'abbé, à Rome « on vous accuse d'avarice et d'injustice « envers la veuve et l'orphelin. » Le duc alors s'emporta en violentes invectives contre le malencontreux voyageur, et jura que, si ce n'eût été le fils de son frère, il l'eût fait précipiter du haut des rochers.

Berthold V mourut, et fut enterré à Fribourg en Brisgau l'an 1218, sans laisser de postérité mâle. Avec lui finit la famille des Zähringen, la plus illustre d'Allemagne, avec celle des Hohenstaufen et celle de Habsbourg, sorties toutes deux de la même souche qu'elle. Ses biens, portés par ses deux filles dans les familles de Kybourg et d'Urach, devinrent la propriété des comtes de Wurtemberg et de Furstemberg.

PREMIERS MARGRAVES DE BADE JUSQU'À  
HERMANN IV,  
(1074-1190).

Outre Berthold II et Gebhard,

Berthold le Barbu avait eu un troisième fils, *Hermann*. Celui-ci, après les désastres de son père, quitta sa femme et ses enfants et se réfugia au monastère de Cluny. Il y mourut sous la robe de religieux, en odeur de sainteté. Il paraîtrait que son épouse, Judith, était une princesse de la puissante maison d'Eberstein, dont les ancêtres auraient possédé le comté d'Uffgau, dans la France orientale (*Pagus uiciacensis in Francia orientali* (\*)). Elle lui aurait apporté en dot le territoire de Bade, avec le château qui commande la vallée, dont ses ruines font encore l'ornement.

Ce qui est positif, c'est que le fils d'Hermann le saint, héritier des châteaux de Limbourg et de Hochberg en Brisgau, fixa sa résidence au manoir de Bade. Il prit le titre de margrave, conformément à un usage établi dans la maison de Carinthie, d'après lequel les cadets de famille étaient nommés margraves de Vérone (\*\*). Il régna de 1074 à 1130.

Son fils et son successeur, *Hermann II*, prit part à la croisade de 1147, et aux expéditions de l'empereur Frédéric Barberousse en Italie. Ce fut à cette occasion qu'il reprit le titre et les fonctions de margrave de Vérone (\*\*), dont ses ancêtres avaient déjà été honorés.

(\*) Ainsi le margraviat de Bade, dans ses limites primitives, n'était pas situé en Souabe. On remarque encore, sous le rapport du caractère et du langage, une différence bien marquée entre les véritables Souabes et les habitants de ce pays, descendants des Francs, qui peuplèrent une partie de l'Allemagne après la bataille de Tolbiac.

(\*\*) Nous avons vu plus haut que son aïeul obtint, en 1060, le duché de Carinthie et la marche de Vérone.

(\*\*\*) Un diplôme de 1158 lui donne cette qualification, qu'au treizième siècle les margraves de Bade portent encore.

Parmi les témoins qui assistèrent en 1177 à la consécration d'un autel de l'église de Sainte-Marie à Vérone, par Alexandre III, il est nommé : *Marchio et dominus totius Marchie Veronensis*. Mais il est certain que ce margraviat ne passa point à ses descendants.

Son fils, *Hermann III*, ne montra pas moins de dévouement à la cause impériale. Il suivit aussi Frédéric I<sup>er</sup> au delà des Alpes, et le servit avec bravoure et fidélité. En 1189, il partit avec lui pour la terre sainte, et mourut à Antioche, victime, comme son souverain, de son ardeur chevaleresque.

Deux fils étaient nés du mariage d'Hermann avec Berthe, fille du palatin de Tubingen. On en vint à un partage. L'aîné, *Hermann IV*, eut le margraviat de Bade, et *Henri I<sup>er</sup>*, la seigneurie de Hochberg, dont ses enfants firent une maison assez florissante. Comme la ligne cadette s'est éteinte dès le commencement du seizième siècle, nous allons d'abord parcourir rapidement son histoire.

#### LIGNE CADETTE DE HOCHBERG.

(1190-1503).

Le château de Hochberg, où *Henri I<sup>er</sup>* fixa sa résidence, était situé en Brisgau (\*); sa construction remontait, suivant la tradition, à un certain Hacho, qui vivait au neuvième siècle. Il paraît qu'à l'extinction de la maison de Zähringen (1218), l'Empereur conféra au fils cadet d'Hermann III le landgraviat de Brisgau. Les arrière-petits-fils de *Henri I<sup>er</sup>*, *Henri III* et *Rodolphe*, partagèrent encore ses possessions, et fondèrent les branches de *Hochberg-Hochberg* et de *Hochberg-Sausenberg*.

La première, qui commença en 1300, possédait le Brisgau inférieur avec le château patrimonial. Cinquante-deux ans plus tard, elle acquit la seigneurie de Kenzingen, le château de Kürnberg, les villes d'Herbolsheim, Bleichen, Weisweil, etc., qu'elle dut céder ensuite à Charles IV. En 1392, elle acquit la totalité de la seigneurie de Hechingen. Mais *Otton II*, le dernier de cette ligne, vendit, en 1415, toutes ses possessions pour la somme de 80,000 florins, à Bernard, margrave de Bade. Il mourut en 1418.

La seconde branche de Hochberg, dont l'auteur fut Rodolphe, eut une

existence un peu plus longue. Ses premiers princes prirent le titre de landgraves, comme landgraves de Brisgau. Mais, depuis 1315 qu'ils acquirent la totalité de la seigneurie de Rœteln (dont les Français ont fait Rothelin), ils fixèrent leur résidence dans ce nouveau château, et en adoptèrent aussi le nom. *Rodolphe IV*, qui régna de 1441 à 1487, fit deux acquisitions importantes : celles de la seigneurie de Badenweiler et du comté de Neufchâtel, qui lui vinrent, par donation entre-vifs et par testament, de son ancien tuteur, Jean, dernier comte de Fribourg et de Neufchâtel (1444 et 1457). *Philippe*, son fils, conclud en 1490, avec la ligne de Bade, un traité de confraternité héréditaire, par lequel les deux maisons s'assuraient réciproquement leur succession totale à défaut d'héritiers mâles. Ce pacte, qui ne pouvait regarder que les possessions allemandes de la famille de Sausenberg, eut son exécution lorsque Philippe mourut sans postérité mâle en 1503 ; mais le comté de Neufchâtel sortit alors de la maison de Bade. Philippe laissait une fille nommée Jeanne, que Louis XI, roi de France, l'avait engagé à fiancer à Louis I<sup>er</sup>, duc de Longueville, petit-fils du fameux Dunois. Le mariage fut célébré après la mort du seigneur de Rœteln, et Jeanne apporta à son époux le comté de Neufchâtel, ainsi que les seigneuries de Saint-George et de Sainte-Croix, en Bourgogne, patrimoine de son aïeule, Marguerite de Vienne. Le duc de Longueville forma ensuite des prétentions sur toute la succession de Rœteln, et se plut à prendre le titre de marquis de Rothelin.

#### LIGNE DE BADE DEPUIS HERMANN IV JUSQU'À BERNARD LE GRAND.

(1190-1372).

*Hermann IV*, auteur de la ligne de Bade, régna pendant un demi-siècle. Suivant l'exemple de ses aïeux, il fut fidèle à la maison impériale de Souabe. En 1227, il ceda à Frédéric II les prétentions qu'il eût pu former sur une partie du pays de Brunswick comme

(\*) Les Français le détruisirent en 1639.

gendre de Henri le Long, palatin du Rhin, fils aîné de Henri le Lion. Frédéric lui donna en compensation la ville de Durlach comme aïeu, et celle d'Ettlingen à titre de fief, et lui engagea pour 2,300 marcs Summersheim et Eppingen (\*).

Le margrave de Bade s'était attiré de puissantes inimitiés en se déclarant ouvertement pour Frédéric II, lors de sa lutte contre Otton IV. Son épouse, Irmengard, fonda le couvent de Lichenthal, près de Bade, où ils ont tous deux leur sépulture.

A sa mort, arrivée en 1243, il avait laissé deux fils : l'aîné, *Rodolphe I<sup>er</sup>*, continua avec honneur la maison des margraves ; son frère, *Hermann V*, surnommé *le Petit*, ayant épousé la princesse héréditaire d'Autriche, devint duc de ce pays, après la mort de son beau-frère Frédéric le Belliqueux, dernier rejeton de la maison de Bamberg-Autriche (1246). Le pape soutenait ses droits ; mais les prétendants au même héritage étaient nombreux, et la possession qu'il en avait prise en 1248 était bien précaire. La lutte durait encore lorsqu'il mourut (1250), laissant un fils au berceau. Le jeune duc d'Autriche fut ce Frédéric qu'une étroite amitié lia à son cousin, le malheureux Conradin, et qui, avec lui, périt à Naples sur l'échafaud.

Resté seul à la tête du gouvernement, le margrave Rodolphe, par sa puissance, se plaça à côté du comte Rodolphe de Habsbourg et du duc Louis le Sévère, de Bavière. Cependant son règne a été plutôt marqué par sa libéralité outrée envers le clergé et par des guerres particulières ruineuses, que par des actions vraiment dignes d'un prince sage et éclairé. Il faut avouer, du reste, que son règne fut l'époque d'un progrès important, la fusion du pays de Bade en une principauté compacte.

(\*) Ces villes faisaient apparemment partie du duché de Franconie, appartenant aux Hohenstaufen ; ce qu'il y a de certain c'est qu'elles étaient aussi peu situées dans celui de Souabe que la ville de Bade.

Dans la querelle entre l'empereur Frédéric II et le pape Innocent, Rodolphe prit parti pour le saint-père : il se trouva au nombre des mécontents, lorsque Rodolphe de Habsbourg monta sur le trône. Il avait, comme les autres princes et seigneurs de l'Empire, profité des troubles de l'interrègne et de la suppression de la dignité ducale en Souabe, pour s'approprier un grand nombre de fiefs et de privilèges ; mais Rodolphe de Habsbourg revendiquait comme roi des Romains toutes ces usurpations, et mettait au ban de l'Empire ceux qui ne cédaient point. Les seigneurs serrèrent leurs rangs pour mieux résister. A la tête de cette espèce de ligue était Rodolphe de Bade. On y voyait figurer les plus puissants personnages de la Souabe et de l'Helvétie, les comtes de Wurtemberg, d'Helfenstein, de Fribourg, de Neuenbourg, de Tecklenbourg, de Montfort, etc. La conjuration, à laquelle s'étaient alliés Henri de Bavière et Ottocar de Bohême, s'étendait des bords du Rhin aux frontières de la Hongrie. Le nouvel empereur conserva tout son sang-froid, toute son énergie dans le danger. Se reposant sur la partie de la noblesse qui lui était restée fidèle, et surtout sur son puissant gendre, le palatin Louis de Bavière, il franchit avec une armée la forêt Noire, pénétra dans le Brisgau, où il assiégea Fribourg et envahit le pays de Bade. Il s'empara de plusieurs villes et châteaux, tels que Bade, Durlach, Muhlbourg, Gretzingen. Ces coups, frappés avec autant de rapidité que de vigueur, déterminèrent promptement la soumission du margrave. Les rapports d'amitié qui s'établirent dès lors entre la maison de l'Empereur et celle du margrave ne furent point troublés durant plusieurs siècles. Les descendants du prince de Bade se sont acquis des droits à la reconnaissance des successeurs du comte de Habsbourg, par les importants services qu'ils leur ont rendus.

Le margrave Rodolphe mourut en 1288. Il résidait tantôt à Bade, tantôt à Pforzheim, que son épouse Cuné-



gonde d'Eberstein paraît lui avoir apporté (\*).

Les successeurs de Rodolphe ne reconnaissant pas le droit de primogéniture, régnèrent en commun. Cette forme de gouvernement eût été fatale à leur maison, s'ils ne se fussent pas abstenus de faire des partages définitifs. Enfin *Rodolphe I<sup>er</sup> III* (1348-1372) ayant vu mourir tous ses cousins, put posséder seul la totalité du margraviat.

Il laissa deux fils de son union avec Mathilde de Sponheim.

LIGNE DE BADE DEPUIS BERNARD I<sup>er</sup> JUSQU'À  
L'ORIGINE DES BRANCHES DE BADE-BADE  
ET DE BADE-DURLACH.

(1372-1527).

*Bernard I<sup>er</sup>* ou le *Grand*, fils aîné de Rodolphe, partagea le pouvoir avec son frère *Rodolphe X*, à qui il donna Bade, gardant pour lui Pforzheim et Durlach, avec le margraviat. Une action mémorable signala les commencements de son règne. Pour prévenir un morcellement funeste, il conclut, en 1380, avec son frère, un pacte de succession d'après lequel le territoire ne pourrait, à l'avenir, être partagé qu'entre des héritiers mâles, et jamais en plus de deux parts. Le pouvoir devait appartenir toujours à l'aîné, et, à l'extinction d'une branche, l'autre devait entrer dans ses droits. Les autres enfants, de l'un et de l'autre sexe, n'auraient droit qu'à des apanages, montant à 500 florins par an, pour les garçons, et à 6,000 pour les filles, à l'époque de leur mariage. Bernard réunit, dès 1391, à ses possessions, la part de son frère, mort sans enfants (\*\*). Bien qu'il vécût dans des temps de troubles continuels, il sut ménager sa puissance en montrant autant de courage contre des ennemis, même supérieurs en nombre, que de circonspec-

tion dans les affaires en temps de paix. Les dépenses nécessitées par ses armements ne l'empêchèrent point d'avoir encore assez d'argent pour acheter de nouvelles possessions, telles que le margraviat de Hochberg, et pour faire des prêts considérables à l'empereur Sigismond. Il mourut en 1431, laissant, de sa seconde épouse, Anne d'Oettingen, un fils unique qui lui succéda.

*Jacques I<sup>er</sup>* régna sur le margraviat pendant 22 ans, et laissa la renommée d'un prince éclairé. Il n'était pas belliqueux, et ne fit que des conquêtes pacifiques (\*). Il s'efforça d'établir, dans ses États, l'ordre et la sécurité. « Lorsque le margrave Jacques, écrit le célèbre *Aeneas Sylvius*, apprend que les grands chemins de son pays sont infestés de brigands, il fait appeler ceux qui ont été pillés et les dédommage de ses propres deniers; puis il poursuit les brigands pour les condamner à la roue, supplice extrêmement redouté des Allemands. Par ces mesures, il a rendu son margraviat plus sûr que tous les autres pays. » Il mourut en 1445, laissant cinq fils.

*Charles I<sup>er</sup>* resta bientôt seul maître du gouvernement, quoique son père eût partagé ses possessions entre les trois aînés, à charge par eux d'indemniser les deux plus jeunes. Le dernier d'entre eux mourut, et le plus

(\*) Sous son règne (1437), s'ouvrit à son profit, la succession de Sponheim, au sujet de laquelle il s'est élevé en 1827 entre le margrave de Bade et le roi de Bavière un différend très-long, et se rattachant à des prétentions d'un ordre supérieur. Les auctres des deux parties, le margrave Jacques et le palatin de Veldenz, auxquels ce comté de Sponheim échut par indivis en vertu d'une promesse écrite du dernier comte (1425), conclurent en 1437, à Creuznach, une transaction sur leur commune propriété. Voy. là-dessus une dissertation de M. Schœll, dans sa consciencieuse *Histoire des États européens*, 1831, t. XIV, p. 371 et 378. Jacques I<sup>er</sup> acquit aussi, en 1442, des comtes de Saarwerden, la moitié indivise des seigneuries de Lahr et de Mahlberg, deux villes de l'Ortenau. Cette possession sortit ensuite de la maison de Bade pour y rentrer plus tard.

(\*) Il acquit aussi en 1283, d'Otton le Jeune, son beau-frère, le quart du château et du comté d'Eberstein.

(\*) Rodolphe X avait acquis en 1387 la moitié du comté d'Eberstein, dont Rodolphe I<sup>er</sup> avait déjà acheté le quart.

âgé, *Bernard II*, qui, dans le partage, avait eu Pforzheim, Eberstein et Besigheim, résolut d'abdiquer en faveur de son second frère et de se retirer dans un cloître. L'empereur Frédéric III exigea qu'avant de quitter le monde il se rendit dans les principales cours de l'Europe, pour les engager à prendre part à une croisade contre les Turcs qui venaient de conquérir Constantinople. Le margrave alla d'abord, en 1458, comme ambassadeur à Paris. Charles VII qui lui avait destiné, à ce qu'on assure, la main de sa fille Madeleine (mariée ensuite à Gaston de Foix), l'accueillit très-favorablement. Il se rendit de là à la cour de Turin, d'où il devait aller à Rome; mais il mourut subitement à Montcalier, au mois de juillet 1468. Il fut béatifié en 1468. On vit s'opérer, dit-on, beaucoup de miracles sur son tombeau à Montcalier, et cette ville l'a choisi pour son patron. George, son frère, qui était évêque de Metz, lui fit élever un autel dans l'église collégiale de Vic, où, avant la révolution, on voyait sa statue en costume guerrier (\*).

Charles I<sup>er</sup> aurait pu rendre ses sujets heureux, s'il n'avait pas été animé d'un esprit guerrier que la fortune ne secondait pas (\*\*). Il prit en 1461 une part très-active à la guerre de Mayence, et entra, à l'instigation du pape et de l'Empereur, dans la ligue formée contre Frédéric le Victorieux, électeur palatin. Ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire du royaume de Wurtemberg, le margrave fut fait prisonnier à la bataille de Seckenheim (1462), avec son frère, l'évêque George, le comte de Wurtemberg, et nombre d'autres seigneurs. Les deux princes de Bade étaient grièvement blessés. Après leur guérison, l'évêque fut détenu à Mannheim; le margrave, transféré à Heidelberg, y languit un an, chargé de

chaînes, dans un sombre cachot où il manquait même de pain; enfin il obtint, non sans peine, sa liberté, et encore elle lui coûta cher. Beaucoup de villes et de districts furent cédés au vainqueur, ou remis pour sûreté d'une somme de 130,000 florins, dans laquelle n'étaient pas compris 30,000 autres florins, payables si, dans le cours d'une année, Charles ne réussissait pas à faire lever tant l'excommunication que la proscription de Frédéric (\*). Charles fut aussi contraint de renoncer à l'alliance avec le Wurtemberg et avec Spire.

Il chercha ensuite à réparer par la paix les maux passés et à acheter de nouvelles possessions. La peste l'enleva en 1474 ou en 1475. « Ce prince occupe une place distinguée parmi les margraves de Bade. L'empereur Frédéric III, dont il avait épousé la sœur nommée Catherine, en faisait beaucoup de cas; il jouissait d'une grande considération dans les états de l'Empire, et sa réputation de droiture et d'équité fut cause qu'on le consulta

(\*) Comme le margrave ne paya pas les 40,000 florins pour lesquels Pforzheim était donné pour nantissement, cette ville resta fief palatin jusqu'en 1740, qu'on paya pour la racheter, la valeur sextuple de cette somme.

Une autre perte considérable causée par la bataille de Seckenheim, fut celle de la préfecture d'Ortenau, qui s'étendait sur les villes impériales d'Offenbourg, de Zell et de Gengenbach, et sur un certain nombre de villages du canton d'Ortenau, ancien Gau, situé du sud au nord entre le Brisgau et le margraviat, et de l'ouest à l'est entre le Rhin et la forêt Noire. Par un diplôme de 1453, l'Empereur, pour récompenser le margrave des services qu'il avait rendus dans les troubles d'Autriche, lui avait permis de dégager la moitié de cette préfecture d'entre les mains de l'évêque de Strasbourg, qui la possédait depuis 1351. Ensuite, après la proscription de Frédéric le Victorieux, il lui avait aussi adjugé la moitié palatine. Si cette concession fut annulée par la victoire de l'électeur, elle valut néanmoins, en 1701, à la maison de Bade, une possession importante.

(\*) Schœll, ouvrage cité, vol. XIV, page 37a.

(\*\*) D'abord il fut forcé de rendre aux comtes de Saarwerden la moitié de Lahr et Mahlberg.

dans les affaires les plus importantes. Comme capitaine, Aeneas Sylvius le met au même rang que Frédéric le Victorieux et Albert de Brandebourg; il lui reproche toutefois une certaine inconstance de caractère, qu'il ne montra pas du moins dans sa fidélité envers l'Empereur (\*).

Christophe, l'aîné de ses fils, régna d'abord en commun avec Albert, son frère; ensuite il y eut un partage; mais Albert ayant été tué en 1488 au siège de Dam en Flandre, sans avoir été marié, Christophe réunit toute la succession paternelle. En 1503 il ajouta encore à ses possessions les terres de la branche de Sausenberg : ainsi il fut seul margrave de Bade. Il surpassa, dit le chroniqueur badois, presque tous les princes de son temps par les qualités de son esprit et les agréments de son corps. Plein de franchise et de douceur, il était clément et juste dans son gouvernement, constant dans la paix comme dans la guerre, et aussi actif que sage dans ce qu'il entreprenait. C'est pourquoi les trois empereurs sous lesquels il vécut lui accorderent leur estime et leur amitié. Sa conduite envers le palatin Philippe prouve une magnanimité bien rare à son époque. Le pays était en pleine paix, lorsque Philippe prit les armes à l'occasion de quelques contestations avec le duc Albert de Bavière. L'empereur Maximilien excita l'Allemagne entière contre Philippe, et mit tout en œuvre pour déterminer Christophe à se joindre aux autres princes de l'Empire. Le margrave répondit : « L'honneur et le serment doivent passer avant tout le reste. Mon père a été obligé de jurer « fidélité au palatin Frédéric; je veux « garder ce serment envers celui qu'on « accable. » Non-seulement il prêta au palatin 12,000 florins, mais encore il se rendit à Kufstein où était Maximilien, et obtint un armistice en faveur de Philippe.

En 1516, Christophe, après avoir fait des acquisitions assez considéra-

bles (\*), remit pour quatre ans le gouvernement à ses trois fils, Bernard III, Philippe et Ernest, entre lesquels il avait partagé ses États et réglé l'ordre de succession par une disposition connue sous le nom de *pragmaticque sanction de Bade*. Quelque temps après se déclara en lui une maladie mentale, qui engagea Maximilien à lui donner ses fils pour curateurs. Transporté au vieux château de Bade, qui avait été sa résidence jusqu'en 1479 (\*\*), il y mourut en 1527.

#### DIVISION DE LA MAISON DE BADE EN DEUX LIGNES.

Christophe avait eu huit fils : plusieurs embrassèrent l'état ecclésiastique. Philippe, après avoir contracté beaucoup de dettes, mourut sans descendance mâle en 1533 : alors le patrimoine fut partagé entre Bernard et Ernest qui formèrent deux branches, celle de Bade et celle de Durlach. Bernard, l'aîné, reçut Bade avec ses dépendances, et fut l'auteur de la famille de *Bade-Bade*, éteinte en 1771; Ernest eut Pforzheim, Durlach, etc. De lui est sortie la maison de *Bade-Durlach*, qui fleurit encore.

#### HISTOIRE DE LA LIGNE DE BADE-BADE JUSQU'À SON EXTINCTION.

(1527-1771).

Bernard avait obtenu, en vertu de la disposition paternelle, les seigneuries récemment acquises dans le Luxembourg, et, par le partage de 1533, le margraviat supérieur, savoir, les villes et bailliages de Bade, Rastadt, Stollhoffen, Eberstein, Géroldseck, Beinhelm en Alsace, etc. Il passa une grande partie de sa vie en voyages, embrassa

(\*) L'archiduc Philippe, en considération des services que son père et lui avaient reçus du margrave, lui conféra, en 1492, la seigneurie de Rodemacheren dans le duché de Luxembourg, que la maison de Bade a possédée jusqu'aux derniers temps. En 1497, les comtes de Saarwerden lui abandonnèrent définitivement la moitié des seigneuries de Mahlberg et Labr.

(\*\*) Il l'avait quitté alors pour le château neuf qu'il avait fait construire dans la ville.

(\*) Schœll, ouvrage cité, tom. XIV, p. 375.

la réforme, l'introduisit dans ses États, et mourut en 1537.

Sa famille, lors de la majorité de ses fils, se divisa en deux autres branches, celle de *Bade*, par le margrave *Philibert*, et celle de *Rodemacheren*, par *Christophe* (1556). La première s'éteignit dès 1588.

La vie de Philibert fut remplie de vicissitudes, quoique courte. Après la mort de sa jeune épouse, il prit du service en Autriche pour dissiper ses chagrins. Il fit la campagne de 1566 contre les Turcs, et se laissa ensuite gagner par les huguenots de France; en 1567, il amena un petit corps de cavalerie au prince de Condé. Mais, intimidé des menaces de l'Empereur, il retourna au parti catholique, leva un corps de 9,000 hommes pour le duc d'Anjou, et perdit la vie en 1569 à la bataille de Moncontour, à l'âge de trente-trois ans.

Son fils, *Philippe II*, prince éclairé mais prodigue, introduisit de nouveau dans son pays la religion catholique au sein de laquelle il avait été élevé. Il avait trente ans et ne s'était point marié, lorsqu'il mourut en 1588. Ainsi le pays de Bade échut en entier à la branche de Rodemacheren.

Le margrave *Christophe*, qui en était la souche, avait séjourné en Suède, où il s'était marié à la sœur du roi *Erik XIV*, fille de *Gustave-Wasa*; la légèreté de cette princesse, sa prodigalité, sa scandaleuse conduite, jointes aux défauts de son époux non moins dissipé, non moins inconséquent qu'elle-même, avaient attiré sur ce couple les plus grands malheurs. Accablé de dettes et de soucis, *Christophe* avait succombé en 1575.

*Edouard-Fortuné* (\*), l'aîné de ses fils, en eut assez de six années pour ruiner complètement le pays. Les défauts de ses parents avaient dégénéré chez lui en vices monstrueux, dont le

moindre était la dissipation. Ses folles dépenses à la cour fastueuse de l'archiduc d'Autriche, à Bruxelles, lui firent contracter de nouvelles dettes, auxquelles il lui était impossible de faire face. Les excès qu'il se permit pour se procurer de l'argent semblaient exagérés à plaisir par les historiens, si l'on n'en trouvait la preuve dans des dépositions juridiques. A la tête d'une troupe de brigands qu'il avait amenés d'Italie, ou de toute autre bande de voleurs de grands chemins, il chevauchait sur les routes, se cachait dans les blés, pour tomber sur les voyageurs; les aubergistes avaient ordre de l'avertir quand il se présentait une bonne capture. Le margrave ne reculait pas devant l'assassinat, et comme toujours un crime entraîne un autre, il devint aussi faux-monnaieur. Enfin il négocia avec *Fugger*, le fameux banquier d'Augsbourg, la vente de son pays et de son peuple, pour une rente viagère de 37,000 thalers; mais l'Empereur, les agnats de *Bade-Durlach* et ses créanciers l'en empêchèrent. Son pays fut séquestré, et lui-même déposé, après un procès public intenté à ses complices par le margrave, son cousin, qui occupa le pays pour en prévenir le morcellement et la perte totale. Alors il ne lui resta plus qu'à prendre du service parmi les mercenaires. Après une foule d'aventures dans les Pays-Bas, en Suède et en Pologne, il revint au château de *Castelnau*, dans le comté de *Sponheim*, et y subit enfin, en 1600, une mort digne de sa vie. Un jour qu'il était ivre, il se laissa choir du haut d'un escalier.

Son fils aîné, *Guillaume*, n'héritait du pays de *Bade-Bade* qu'en 1622 (\*), car les margraves de *Durlach* s'étaient fait prêter serment par les habitants, et, s'appuyant sur l'union protestante, ils refusèrent de déguerpir jusqu'à l'époque de leurs revers pendant la guerre de Trente ans. Après la bataille de *Wimpfen*, une sentence impériale

(\*) *Élisabeth d'Angleterre* lui avait donné ce nom à sa naissance, à laquelle cependant présida une mauvaïse constellation.

Il était né pendant un voyage de sa mère à Londres.

(\*) Le second, *Hermann-Fortuné*, eut *Rodemacheren*, qui revint à la branche aînée de *Bade*, en 1667.

rendit à Guillaume son patrimoine; une commission d'arbitres régla les intérêts des deux maisons, de telle manière que la supériorité territoriale fut assurée à celle de Durlach.

Le margrave ne fut pas heureux dans les premières années de la guerre de Trente ans. Partisan de l'Empereur, il se vit dépouillé par les Suédois en 1632, puis rétabli, après la bataille de Nordlingen et la paix de Prague, par Ferdinand II, qui lui adjugea même le territoire de la branche de Durlach. Cependant, le traité de Westphalie adoptant une marche plus équitable, rendit à chacun des margraves sa part légitime. Guillaume, naturellement doux, économe et bienveillant, s'efforça désormais de vivre en paix avec ses voisins. Son fils aîné, *Ferdinand-Maximilien*, prince de grandes espérances, mourut en 1669 à la suite d'un accident. Son second fils, *Léopold-Guillaume*, qui serait le héros de la maison de Bade, si sa gloire n'était éclipsée par celle du digne émule d'Eugène et de Marlborough, servit avec éclat dans les armées impériales, contribua à la victoire du Saint-Gothard (1664), et mourut en 1671 (\*). Guillaume lui-même termina ses jours en 1677.

*Louis-Guillaume*, fils de Ferdinand-Maximilien, lui succéda. C'est ce prince qui est devenu si célèbre sous le nom de *Louis de Bade*. Le mariage de son père avec Louise-Christine de Savoie-Carignan (\*\*) fut célébré à Paris. Louis naquit dans cette capitale le 8 avril 1655, et eut pour parrain Louis XIV(\*\*\*). Rappelé bientôt dans

son pays, Ferdinand-Maximilien ne put jamais décider sa jeune épouse à quitter Versailles pour Bade. Il fut forcé de faire enlever l'enfant, âgé de trois mois, et ne revit plus la mère.

Répéter ici tous les services que ce grand capitaine rendit à l'Allemagne et à la maison d'Autriche, ce serait faire le tableau de toutes les guerres de l'Empire contre les Français, les Hongrois et les Turcs, depuis 1674 jusqu'en 1705 (\*). Sur les différents théâtres militaires, aux bords du Rhin et du Danube, dans la Souabe, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Transylvanie, en Valachie, en Serbie, il commanda les Impériaux, et les conduisit de victoire en victoire. Maintes fois la patrie n'eut plus d'espoir qu'en lui, et pourtant il ne recueillit que l'ingratitude. Le capitaine qu'admirait l'Europe entière, qui comptait vingt-six campagnes, qui avait dirigé vingt-cinq sièges et livré treize batailles, sans avoir été jamais vaincu, ce héros mourut de chagrin à l'âge de cinquante-deux ans (4 janvier 1707).

Une activité aussi infatigable pour les affaires de l'Empire lui laissait peu de temps à donner aux siennes. Ainsi, pendant qu'il gagnait, en 1689, la bataille de Nissa (25 septembre), dont la conquête de la Bosnie et de la Serbie fut le résultat, il reçut la nouvelle de la dévastation de son pays par les Français, et de l'incendie de sa résidence. Cependant, il fit ce qu'il put pour le bien de ses sujets; et lorsque les événements le ramenèrent sur le Rhin, il protégea efficacement le territoire contre une nouvelle invasion. La paix de Ryswick lui rendit ses possessions sur la rive gauche du fleuve, ses seigneuries du Luxembourg, perdues par les réunions de Louis XIV. Mais la forteresse de Kehl, bâtie par Vauban, ne fut d'abord qu'un faible dédommagement (1699) pour les millions absorbés par tant de désastres.

En 1701, Léopold ayant besoin de l'épée du margrave pour la guerre d'Espagne, se montra plus généreux :

(\*) Voy. l'ALLEMAGNE, t. II, p. 313 et suiv.

(\*) Son épouse, princesse de Millesimo, lui apporta, comme aïeul transmissible, la seigneurie de Lowositz en Bohême (une ville et 35 villages), que les grands-ducs de Bade possédèrent encore.

(\*\*) Fille de Thomas-François, premier prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons.

(\*\*\*) Par une singulière coïncidence chez les trois ennemis les plus redoutables du roi de France, le prince Eugène, cousin du margrave, naquit aussi à Paris, et Marlborough servit d'abord sous les ordres des généraux français, dans les auxiliaires anglais.

il lui conféra pour lui et ses descendants mâles la préfecture de l'Ortenau (\*).

La ville de Bade ayant été détruite, Louis-Guillaume fit construire le château de Rastadt, et y transféra sa résidence. Ce château, où l'on envoya les trophées de la guerre de Hongrie, et qui a été en partie bâti par les prisonniers musulmans, est digne encore d'être visité. Louis-Guillaume était héritier de la maison de Saxe-Lauenbourg, par son épouse, Sibylle-Auguste, princesse née du dernier duc de cette maison (\*\*).

Il laissa deux fils, dont l'aîné, *Louis-George*, atteignit sa majorité en 1727. Ce prince, d'une grande affabilité, et qui n'avait d'autre passion que celle de la chasse, mourut en 1761.

Comme il n'avait point d'enfant mâle, le margrave passa à son frère, le prince *Auguste-George*. Celui-ci avait pris la soutane, qu'il quitta pour ceindre l'épée, et parvint au grade de feld-maréchal dans les armées des États-Généraux, puis de Marie-Thérèse. Son épouse, *Marie-Victoire*, duchesse d'Ansbach, ne lui ayant pas donné d'enfants, la branche catholique de la maison de Bade s'éteignit, et ses possessions échurent à la ligne de Durlach, le 21 octobre 1771.

HISTOIRE DE LA LIGNE DE BADE-DURLACH,  
JUSQU'À CHARLES-FRÉDÉRIC.

(1545-1738).

Les princes de Bade-Durlach se préservèrent dès l'abord de cet esprit de ver-

(\*) Voir plus haut, le règne de Charles I<sup>er</sup>, note 3.

(\*\*) La margrave a laissé dans la construction et l'ameublement du château de la Favorite, près de Rastadt, un monument de son goût et de sa magnificence bizarres. Dans la chapelle dépendant de ce lieu de délices, des instruments de pénitence témoignent des mortifications auxquelles, à la fin de sa vie, elle soumettait, de temps en temps, son corps, pour expier des péchés qui furent, dit-on, assez nombreux. Ajoutons que pendant sa régence elle paya de ses deniers quelques millions de dettes du pays et ramena l'ordre et l'abondance.

tige auquel s'étaient souvent laissés aller les margraves de la branche aînée. Leur auteur Ernest obtint, suivant la disposition paternelle, Hochberg, Rœteln, Sausenberg et Badenweiler; puis, par le partage de 1533, le margraviat inférieur, savoir : les villes et bailliages de Pforzheim, Durlach, Muhlberg, Altenstaig, Besigheim, etc., avec une redevance en grains et en vin, à payer à l'autre ligne. Il établit sa résidence à Pforzheim.

Le bon margrave resta neutre dans la grande question de la réforme, et gagna l'estime de tous. Il mourut en 1553.

Son fils, *Charles II*, introduisit la doctrine de Luther dans ses États; mais, loin d'imiter les autres princes, qui, en même temps, s'approprièrent les richesses des couvents, il employa ces fonds à des établissements d'utilité publique, au soulagement des pauvres et à l'enseignement de la jeunesse. Ce fut lui qui bâtit le château de Durlach et y transféra la résidence de la famille. Il mourut en 1577, laissant une réputation bien méritée de sagesse et de piété.

Ses trois fils se partagèrent ses possessions (1584). L'aîné, *Ernest-Frédéric*, prit part en 1592 aux troubles causés à Strasbourg par une élection schismatique. Il marcha au secours du prince de Brandebourg, nommé évêque par les chanoines protestants, et ses troupes commirent beaucoup d'excès en Alsace. Deux ans après, commencèrent avec son cousin, Édouard-Fortuné, les démêlés dont nous avons parlé. En dépit des opérations magiques que celui-ci faisait exécuter à deux de ses affidés, Pestalozzi et Marco del Furno, pour abrégier les jours d'Ernest-Frédéric, les troupes de Durlach occupèrent le margraviat supérieur. En 1599, le margrave embrassa le calvinisme, et contraignit ses sujets à se conformer à cet exemple. Il mourut en 1604, sans laisser d'héritiers. Son second frère, *Jacques III*, décéda aussi sans enfants en 1590, après s'être converti au catholicisme, pour lequel il avait éprouvé une première sympa-

thie pendant ses liaisons avec Alexandre Farnèse, l'électeur de Cologne et plusieurs autres princes ennemis de la réforme. La mort de ce jeune prince, que la nature avait donné de rares facultés intellectuelles, arriva trop à propos pour n'avoir pas été attribuée au poison. Son médecin Pistorius, qui avait contribué à sa conversion, écrivit un ouvrage pour prouver l'assassinat. Tout le patrimoine se trouva réuni dans les mains du troisième fils de Charles II, *George-Frédéric*, qui posséda même les terres de la maison de Bade-Bade, excepté Sponheim et Rodemacheren.

Membre zélé de l'union protestante, conclue à Halle sous les auspices de Henri IV, puis ami constant du malheureux Frédéric, palatin et roi de Bohême, ce prince joua un rôle brillant dans les premières années de la guerre de Trente ans. Prévoyant la funeste issue de l'entreprise de son allié, mais résolu à ne pas l'abandonner, il abdiqua dès le commencement de la lutte (avril 1622), en faveur de *Frédéric V*, son fils, s'agissant de réserver la moindre propriété. Ensuite il tira ses épargnes de son coffre, et ouvrit la campagne avec une armée de 16,000 soldats bien exercés et bien équipés. Tilly le rencontra à Wimpfen, le 6 mai 1622. La victoire fut longtemps disputée avec des chances égales; enfin elle se décida en faveur des Impériaux.

Un fait immortel signala cette journée funeste. Quatre cents bourgeois de Pforzheim qui composaient, sous le nom de régiment blanc, la garde du margrave, résistèrent, pour couvrir la fuite de leur maître, à toutes les forces de l'ennemi. Ils se laissèrent tuer sur la place sans vouloir entendre parler de composition. L'ennemi poursuivit sa victoire, envahit le margraviat inférieur. Le vaincu, sur la tête duquel les malheurs ne cessèrent dès lors de s'accumuler, se retira à Strasbourg, après une dernière défaite essuyée en 1627, et y vécut tranquillement jusqu'en 1638. Frédéric V, quoique étranger aux entreprises paternelles, se vit chassé du pays de ses

ancêtres par les troupes de la ligue. Depuis le 25 août 1622, le margraviat supérieur avait aussi été restitué, en vertu d'une sentence impériale, au fils d'Édouard-Fortuné, à condition qu'il rétablirait le culte catholique dans ce pays, qui était inondé de jésuites, de moines, et de tous les prédicateurs protestants persécutés. Tandis que les terres de Bade-Bade, durant la cruelle guerre de Trente ans, restèrent presque à l'abri des armées, dans celui de Bade-Durlach la population protestante fut exposée à toutes les vexations d'un ennemi impitoyable.

Le margrave vivait à Stuttgart, auprès du duc de Wurtemberg, son beau-frère, lorsqu'il forma une alliance avec Gustave-Adolphe, qui lui promit de le ramener à Durlach. Il combattit vigoureusement en Souabe, sous les ordres du maréchal Horn; et au congrès de Heilbronn, le célèbre chancelier Oxenstierna tint à ce que la promesse de son royal ami fût remplie. Il lui expédia, le 13 avril 1633, une donation, non-seulement du margraviat supérieur avec ses dépendances, mais aussi de toutes les possessions autrichiennes entre le Rhin et la forêt Noire, depuis Seckingen jusqu'à Philippsbourg, c'est-à-dire du Brisgau et de l'Ortenau. Frédéric parcourut ces nouveaux domaines, fit prêter serment aux habitants, réunit ses troupes à celles des Suédois, sous le commandement d'Otton Lonis, comte palatin du Rhin, et mit le siège devant Brisach. La défaite de Nordlingen vint interrompre le cours de ces prospérités. Depouillé une seconde fois, Frédéric se réfugia à Strasbourg, et y resta presque constamment jusqu'en 1642. Les victoires de Bernard de Weimar lui rendirent en 1637 une partie de ses États; mais il ne fut complètement rétabli que par la paix de Westphalie, qui lui assura même de grands avantages. Il mourut en 1659. On s'accorde à louer son caractère bienveillant, économe et religieux, et son amour pour les sciences.

Son fils, *Frédéric VI*, avait appris le métier des armes à l'école de Ber-

nard de Weimar, puis il avait combattu sous les ordres de Banner et de Charles-Gustave, tous deux ses beaux-frères. En 1655, il avait fait la campagne de Pologne comme lieutenant général de la cavalerie suédoise.

En 1664, la diète le chargea de présider le conseil établi pour la direction de la guerre contre les Turcs. Dix ans après, nommé feld-maréchal général de l'armée des cercles, il se réunit à Montécuculi, et assiégea Philippsbourg, qui se rendit le 17 septembre 1676. Frédéric ne survécut pas longtemps à ce succès. Ses sujets l'ont nommé avec justice le *père de la patrie*.

*Frédéric Magnus*, qui lui succéda en 1677, avait de grandes qualités, et mit dès le commencement de son règne beaucoup d'activité à remplir ses devoirs. Mais il eut la douleur de voir, depuis l'année 1689, les troupes françaises occuper à plusieurs reprises ses États et leur faire éprouver des souffrances inouïes. Rétabli, sans aucune indemnité, par la paix de Ryswick, il s'occupa aussitôt à guérir tant de maux. La guerre pour la succession d'Espagne interrompit ses travaux. En 1703, il se réfugia pour la seconde fois à Bâle, et y resta deux ans. En 1707, quand le maréchal Villars força les lignes de Stollhofen, le même asile le reçut; mais il put revenir dans le margraviat au bout de quelques mois. Il ne lui restait plus assez de temps à vivre pour assurer le bonheur de ses sujets; il expira en 1709.

Ce fut lui, toutefois, qui, sans recourir à la violence, changea l'ancienne constitution du pays, en profitant, pour laisser tomber en désuétude les assemblées des états, de la lassitude et de l'indifférence politique qui suivirent de si violentes secousses.

*Charles-Guillaume* administra dans le même esprit que son aïeul le *père de la patrie*. En 1715, il commença à construire le château de Carlsruhe (*repos de Charles*), autour duquel vint bientôt se grouper une ville. Les dernières années de son règne furent troublées par la guerre des Français et des Impériaux. Il se retira à Bâle, où

il fit son testament. Il avait perdu son fils aîné Frédéric en 1732; mais celui-ci avait un rejeton, *Charles-Frédéric*. Le margrave l'institua son héritier, et mourut en 1738.

CHARLES-FRÉDÉRIC.

(1738-1811).

L'époque la plus intéressante s'ouvre pour le pays et pour la maison de Bade avec le règne de Charles-Frédéric. Sous ce prince qui, pendant soixante-cinq ans, a cherché, tant que les circonstances le lui ont permis, à mériter les bénédictions de ses sujets, des révolutions importantes ont changé toute la face de l'État, doublé la puissance de la maison de Bade, et élevé les margraves au rang de souverains. Par sa sage administration, le régent Charles-Auguste, neveu du dernier margrave (1738-1746), laissa à Charles-Frédéric une voie toute tracée. Le jeune prince fixa dès lors les yeux sur ce modèle. Bientôt le brigandage, effet inévitable des longues guerres, fut anéanti; l'usure fut réprimée. Comme les dévastations de toute espèce avaient éclairci les forêts, nul désormais ne put se marier avant d'avoir planté trois chênes.

Charles-Frédéric n'était pas un de ces esprits transcendants, plutôt faits pour bouleverser que pour affermir les États; mais il avait la passion du bonheur de ses sujets. Il nous est impossible d'entrer dans le détail de ses ordonnances pour la réforme des lois et des tribunaux, la suppression d'une foule d'abus, l'abolition de la torture, de la servitude (1767 et 1783), l'amélioration du régime des prisons, l'adoucissement du sort des pauvres, des orphelins, des paysans, les progrès de l'instruction publique, de l'industrie et du commerce, etc.

En 1765 il détermina, après des négociations difficiles, le margrave de Bade-Bade à signer un traité d'union perpétuelle et de confraternité héréditaire entre les deux lignes.

Lorsque l'extinction de la branche aînée eut réuni sur une seule tête tou-



tes les possessions du margraviat, il se vit maître d'un beau pays qui avait trois voix à la diète, quoique sa population ne fût alors que de 200,000 habitants. Mais le nouvel héritage était en mauvais état; ses sujets étaient bien plus pauvres et moins éclairés que le reste des Badois. Il s'empessa de fonder des écoles et y appliqua des fonds provenant de la suppression de l'ordre des jésuites, qui avaient un collège à Bade.

A l'époque de la révolution française, le petit pays de Bade était peut-être l'Etat le plus heureux de l'Allemagne; mais sa position entre l'Autriche et la France devait nécessairement le faire souffrir. Les armemens furent un fardeau, qu'allégèrent d'abord les dépenses faites par les émigrés français et les troupes de Condé. Cependant, en 1796, Moreau passa le Rhin. Défaits sur les bords de la Mourg, à Renchen et Ettlingen, le margrave de Bade et le duc de Wurtemberg achetèrent un armistice auquel adhéra l'électeur de Bavière (\*). Comme ces princes ne recevaient aucune protection de l'Empire, ils n'avaient d'autre parti à prendre que de conclure une paix particulière avec la France; en effet, elle fut signée à Paris. Bade cédait toutes ses possessions en Alsace, en Hollande, ainsi que les îles du Rhin. De plus, l'armée française devait séjourner dans le pays et recevoir 20,000 francs par mois jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Autriche. Ce fut par Biberach, à travers la forêt Noire et le val d'Enfer, que Moreau exécuta ensuite sa fameuse retraite. Les préliminaires de la paix, dictés à Campo-Formio, furent portés au congrès de Rastadt, pour fixer les arrangements relatifs à l'Empire. On sait comment ce congrès fut rompu par la guerre qui éclata en 1799, et couronné par un affreux assassinat, dont les instruments portaient l'uniforme autrichien. Bade fut de nouveau écrasé; mais, en revanche, le traité de Lunéville (1801) lui accorda, contre l'attente générale, un

considérable accroissement de forces. Bonaparte voulait à la fois reconnaître le mérite d'un prince éclairé, et le rendre plus puissant par égard pour son voisinage. Charles-Frédéric fut élevé à la dignité d'électeur, et reçut, dans le Palatinat, les bailliages de Brettenberg, Heidelberg et Lodenbourg, avec la ville de Mannheim; puis les territoires des évêchés supprimés de Constance, de Bâle et de Spire, et les droits de l'évêché de Strasbourg sur certaines parties de son territoire; enfin, outre plusieurs abbayes, les villes impériales de Pfullendorf, d'Überlingen, d'Offenbourg, de Gengenbach, de Zell, etc., en tout soixante-quatre milles carrés, avec plus de 250,000 habitants et 2 millions de florins de revenu.

En 1805, lorsque la troisième coalition se forma et que les armées françaises se portèrent sur le Rhin, il n'était aux faibles princes qui habitaient les bords de ce fleuve qu'à se rallier aux aigles françaises. A la paix de Presbourg, le pays de Bade fut constitué comme nous le voyons aujourd'hui. L'électeur eut toutes les anciennes possessions des ducs de Zähringen, et en prit le titre. Six mois après, il adhéra à la confédération du Rhin, fut gratifié de la dignité de grand-duc et devint altesse royale; quelques autres accessions de territoire suivirent. Les victoires des Français en 1809 valurent au grand-duché les bailliages de Homberg, de Rothweil, de Tuttlingen, d'Ebingen, etc.

Dans les dernières années de sa vie, Charles-Frédéric, affaibli par les travaux et les chagrins, ne prenait plus aucune part aux affaires. L'enlèvement du duc d'Enghien l'avait profondément affecté; le spectacle de l'Allemagne soumise tout entière à Napoléon ne lui avait pas fait une impression moins pénible. Et puis, il avait vu sa petite-fille, la belle Frédérique Wilhelmine, reine de Suède, errer avec les siens, sans patrie, sans avenir; ses troupes combattre sur un sol étranger et succomber au climat ou au fer. Ces pensées pouvaient bien ternir à

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 339.

ses yeux l'éclat dont les derniers événements avaient entouré sa maison. Il mourut, en 1811, à l'âge de quarante-trois ans.

Après le décès de Caroline de Hesse-Darmstadt, Charles-Frédéric avait conclu un mariage morganatique avec Louise de Geyersberg, demoiselle d'une maison appartenant à la noblesse immédiate. Depuis 1796, cette dame porta le nom de comtesse de Hochberg. Le grand-duc en eut trois fils. Sa première épouse lui en avait donné autant. L'aîné, Charles-Louis, marié à Amélie-Frédérique de Darmstadt, mourut avant son père (1801), laissant tous ses droits à son fils *Charles-Louis-Frédéric*. Cinq de ses filles épousèrent le roi de Bavière, l'empereur de Russie, le roi de Suède, le duc de Brunswick-Oels et le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt.

#### CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC.

(1811-1818).

Ce jeune prince tenait les rênes de l'État depuis 1808, du vivant de son aïeul, et il paraissait avoir hérité de toutes ses qualités. Après la bataille de Leipzig, en 1813, il se sépara de Napoléon, dont les Badois avaient suivi les aigles depuis 1804. Charles assista au congrès de Vienne en 1815; ses États furent garantis et placés au septième rang dans la confédération germanique, avec obligation de fournir un contingent de 10,000 hommes, tandis qu'ils n'en devaient que 8,000 à la confédération du Rhin.

Le grand-duc avait épousé, en 1809, la fille adoptive de Napoléon, Stéphanie Beauharnais, cette digne amie de la reine Hortense (\*). Il en eut un fils, qui mourut jeune, et trois filles. Lui-même rendit le dernier soupir en 1818, quatre mois après avoir détroué (22 août) une constitution à son peuple. En 1814 et en 1815,

(\*) Tous les Français qui ont été à Bade gardent un touchant souvenir de l'affabilité de cette princesse envers ses compatriotes, de la vénération et de l'amour dont elle est entourée.

il avait cependant été un des princes qui s'étaient le plus vivement opposés à l'article 13 de l'acte fédératif, article qui promettait des constitutions aux peuples de la Germanie. Mais quand le prince céda enfin aux réclamations de ses sujets, il était inquiet sur l'intégrité de son territoire par les prétentions de la Bavière.

#### LOUIS-GUILLAUME-AUGUSTE.

(1818-1830).

Le nouveau souverain était le troisième fils de Charles-Frédéric. Les chambres s'assemblèrent pour la première fois le 1<sup>er</sup> mai 1819. Ce premier essai faisait pressentir un heureux développement de la vie constitutionnelle dans le grand-duché. Cependant la résistance fit, à plusieurs reprises, dissoudre les états. Une fois la corruption assura le succès des gouvernants. C'est ce que certains écrivains ont appelé une administration ferme. Parmi les événements les plus remarquables de l'histoire de Bade, dans ces dernières années, il faut placer la réunion des deux églises évangéliques, qui eut lieu le 28 octobre 1821; le traité d'association commerciale, conclu dès le 8 septembre 1824, avec la Hesse, et préliminaire à la grande association, qui ne fut établie dans le reste de l'Allemagne qu'en 1833; l'adoption, en 1829, d'un système uniforme de poids et mesures, etc.

Le grand-duc Louis mourut en 1830, sans enfants.

#### LÉOPOLD 1<sup>er</sup>.

1830.

Léopold est le fils aîné de Charles-Frédéric et de Louise Caroline de Geyersberg. Or l'un de ses parents étant simplement morganatique, et même devant être, selon des publicistes intéressés à soutenir cette thèse, regardée comme une mésalliance, la maison de Zähringen se fût éteinte avec le margrave Louis, si les grandes puissances, en vertu d'un protocole d'Aix-la-Chapelle, daté de 1818, n'eussent reconnu le droit d'hérédité des comtes de Hochberg. Cette décision

coupa court aux prétentions formées par la couronne de Bavière sur une portion considérable de la masse des indemnités allouées à Bade au traité de Lunéville. Néanmoins, les querelles recommencèrent entre les deux cours, en 1827, au sujet de la succession de Sponheim, équivalant à une surface de huit milles carrés, à une population de 25,000 âmes, et à 162,000 florins de revenu.

Léopold rétablit la constitution telle qu'elle était à son origine; quoique dictée par d'impérieuses exigences, cette mesure honore son gouvernement : aussi ce prince bienveillant, éclairé, a-t-il gagné une popularité dont son prédécesseur ne semblait pas jouir (\*).

#### CONSTITUTION DU GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Dès les temps les plus anciens, on trouve, dans le margraviat de Bade, des états composés de députés des villes, bailliages et abbayes. La noblesse et le clergé n'y prenaient aucune part, parce qu'ils avaient su se maintenir indépendants au milieu des guerres qui agitérent cette contrée, et qu'il y avait très-peu de fiefs nobles. Le peuple, ayant à défendre seul ses intérêts, profita de la position critique où se trouverent plusieurs fois ses souverains pour obtenir des privilèges, ou plutôt pour les acheter contre de belles et bonnes sommes de florins. Ces états durèrent tant que les margraves furent ballottés par la mauvaise fortune. Quand ils eurent agrandi, affermi leur pouvoir, ils laisserent dans l'oubli ces institutions. Le palatinat du Rhin, l'évêché de Constance, les commanderies de l'ordre de Saint-Jean, nouvelles acquisitions, n'avaient point d'états. Cependant le système représentatif fut maintenu dans le Brisgau, où il se composait des trois bans, des prélats, de la noblesse, et des villes et bailliages (\*\*). Parmi les prélats, on distinguait le grand maître de l'ordre

de Saint-Jean; prince de l'Empire, le prince abbé de Saint-Blaise et autres.

La charte de 1818 a adopté le système des deux chambres; dans la première siègent les princes de la famille grand-ducale, l'évêque catholique, un prélat protestant, huit députés de la noblesse seigneuriale, deux de chacune des deux universités, et enfin les personnes que le grand-duc peut nommer membres, sans égard à leur rang et à leur qualité, et dont le nombre néanmoins est limité à huit. La seconde chambre est composée de soixante-trois députés des villes et des bailliages; ce qui donne à peu près un député sur 16,000 âmes. Tout citoyen ayant un domicile, ou remplissant une fonction publique, est électeur; seulement, les députés sont tenus à justifier d'un capital imposable de 10,000 florins, ou d'une charge ecclésiastique ou séculière d'un revenu de 1,500 florins au moins. Ainsi Bade est le premier pays où la propriété n'ait pas été prise pour base du précieux droit d'élection, où les fonctions publiques aient conféré l'éligibilité.

Les chambres ainsi composées se réunirent, comme nous venons de dire, pour la première fois en 1819; mais elles furent dissoutes le 18 juillet, après une durée de trois mois, parce que ni le ministère et les états, ni la première et la seconde chambre ne purent s'accorder. Les droits de la haute noblesse et des seigneurs fonciers, classe encore aujourd'hui privilégiée, et l'édit public sur ces droits, avaient été les principaux obstacles à la bonne intelligence. On avait qualifié de révolutionnaires les prétentions des députés qui se prononçaient contre l'extension des droits seigneuriaux. Les chambres furent convoquées pour la deuxième fois, en juillet 1820, et, quoique à leur ouverture les dispositions réciproques ne parussent pas plus favorables, le temps amena des concessions. Les chambres s'étaient rapprochées dans les débats sur différentes motions importantes (abolissement d'un reste de servitude, loi sur la responsabilité des ministres, représentations contre la rigueur de la

(\*) On n'en trouve guère dans une maison du pays sans y trouver appendu le portrait du grand-duc, même en plusieurs exemplaires.

(\*\*) Le tiers état s'y trouvait en minorité.

censure, règlement municipal), et le gouvernement lui même avait fait des avances conciliatrices. A l'ouverture de la quatrième session, en 1825, les premiers débats des chambres concernèrent les modifications à apporter à la constitution. Au lieu d'un renouvellement partiel, la deuxième chambre demanda et obtint un renouvellement intégral de ses membres à chaque session; et ces sessions durent s'ouvrir au moins tous les trois ans. Bien différentes de celles de 1824, les élections pour la sixième session se firent sans que le gouvernement en contrariât le moins du monde les opérations: aussi l'ouverture, qui eut lieu le 17 mars 1831, excita-t-elle au plus haut degré l'attention publique. Le gouvernement avait préparé les différentes améliorations réclamées par le pays, et la seconde chambre de son côté insista avec succès sur la liberté de la presse, sur la révision des lois concernant la responsabilité des ministres, sur l'allégement du rachat des corvées, sur la

suppression des dîmes. Le peuple proclama dès lors, parmi les plus courageux champions de la liberté germanique, les patriotes de la seconde chambre de Bade, les Rotteck, les Welker, les Duttlinger, les Itzstein, etc. Ainsi dirigée par des citoyens ardents, soutenue par un prince libéral autant que le lui permit la diète de Francfort, et auquel sa position personnelle rend indispensable l'appui de son peuple, secondée par le sénat toutes les fois que les conseils des Wessenberg et autres patriotes y prévalaient, et s'appuyant d'ailleurs sur le prestige d'une liberté nouvelle, dont le reflet tombait sur elle des bords opposés du Rhin, cette chambre donna à l'Allemagne l'exemple et l'impulsion de toutes les réformes. Ainsi ce fut un des plus petits, mais aussi des plus florissants États de la confédération, qui, le premier, revendiqua les droits de la patrie commune, tombés en oubli depuis les promesses de 1813.



## ÉTATS HESSEIS.

### 1 HESSE-CASSEL ou HESSE ÉLECTORALE. STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIE.

L'électorat de Hesse-Cassel a une superficie de 230 myriam. carrés et une population de 652,000 âmes. A l'exception des cercles de Schauenbourg et de Schmalkalde, et de plusieurs autres petits territoires qui sont enclavés dans des possessions étrangères, il forme un État compacte, qui a toujours exercé, par sa position, une grande influence commerciale et politique. Il est borné au nord par le gouvernement prussien de Minden et le Hanovre; à l'est, par le gouvernement prussien d'Erfurt, le grand-duché de Saxe-Weimar et le cercle bavarois du Bas-Mein; au sud par ce même cercle et le grand-duché de Hesse-Darmstadt; à l'ouest par ce duché et la principauté de Waldeck.

Le pays est montagneux, entouré presque de tous côtés de chaînes élevées, et couvert de forêts; sa température est rude et sujette à des variations subites, et les habitants, endurcis par le climat lui-même, se sont toujours distingués par leur valeur guerrière (\*). La région où l'on respire l'air le plus doux est le comté de Hanau: les vignes mêmes y croissent. Les vallées y sont fertiles et la culture très-perfectionnée.

Les courants de la Hesse proprement dite se jettent dans le Weser, formé par la Fulda et la Werra, qui prennent ce nom de Weser après avoir réuni leurs eaux à Munden dans le Hanovre. La Schwalm et l'Edder (l'Adrana des Romains), affluents de la Fulda, charrient quelquefois de l'or; le Diemel tombe dans le Weser, après avoir traversé le Reinhardswald dans la Hesse; la Kintzig, la Lahn et le Mein, affluents du Rhin, appartiennent au comté de Hanau.

(\*) L'impétuosité qu'ils montrent dans les dangers est la cause de cette épithète d'*A-reugle* accolée souvent en Allemagne au nom du Hessois.

Parmi les chaînes de montagnes qui coupent la Hesse on remarque le Thüringer-Wald, qui renferme le cercle de Schmalkalde, et dont le haut Infelsberg forme la limite; le Rhœn pousse dans la partie sud-est de la Hesse électorale ses ramifications, qui séparent la Werra et la Fulda, et vont se joindre au Vogelgebirge. Entre les embouchures des deux fleuves est aussi le Hirschberg, se rattachant au Reinhardswald (l'ancien Hart), dont la plus haute cime, le Stauffenberg, a 585 mètres; entre la Schwalm et la Fulda, un autre bras se dirige vers Cassel, et va se perdre dans la fertile vallée de Schwalm. Deux groupes séparent la Lahn, l'Edder et la Schwalm sur les frontières occidentales: c'est le Burgwald, où est le Christenberg (Kestersberg dans les temps de l'idolâtrie), visité souvent par saint Winfried; et le Kellerwald, plus élevé que le Burgwald. On peut regarder comme un prolongement du Kellerwald l'Oden-Berg (autrefois Wodanberg ou mont d'Odin), où de nombreuses légendes du temps de Charlemagne placent la scène de leurs récits, ainsi que le Langenberg, auxquels se rattachent le Habichtswald et le Winterkasten à Cassel. Les sommets les plus élevés se trouvent dans le Fuldagebirge, rameau qui longe le fleuve auquel il doit son nom. La plupart de ces montagnes portent des traces de volcans éteints: elles forment de nombreuses vallées, et offrent plus de pâturages et de forêts que de terres propres à la culture.

Le gouvernement de la Hesse électorale est une monarchie constitutionnelle, dont nous examinerons les institutions dans la partie historique.

D'après les derniers budgets, la dette publique est de 5,184,000 francs, les revenus de 3,490,000 thalers (environ 13,800,000 francs), et les dépenses de 3,462,000 thalers. La Hesse électorale a trois voix à l'assemblée générale de la diète et prend rang après le grand-

duché de Bade. La force militaire de ce pays est proportionnée au rang qu'il occupe dans la confédération germanique. Dans la guerre de 1813 et de 1814, la *landsturm* (levée en masse) fut décrétée, et 80,000 fantassins et 2,000 cavaliers furent mis sur pied. L'effectif de l'armée fut porté en 1816 à 22,000 hommes, y compris les 6,000 de la *landwehr* (réserve). Ce chiffre est réduit aujourd'hui à 9,000, dont 6,523 forment le contingent que la Hesse doit fournir à la confédération, et font partie du 9<sup>e</sup> corps d'armée.

Le catholicisme est en minorité dans l'électorat : on y compte environ 375,600 réformés, 156,500 luthériens, 114,000 catholiques, etc. Les deux premiers cultes se sont fondus depuis 1818 en un seul, l'Eglise évangélique.

Plusieurs familles descendent de réfugiés français, accueillis dans la Hesse au nombre de 3 à 4,000 après la révocation de l'édit de Nantes.

#### TOPOGRAPHIE.

La Hesse électorale se partage en quatre provinces : la haute et la basse Hesse, le grand-duché de Fulde et le Hanau, qui se subdivisent en vingt-deux cercles.

La ville la plus considérable est *Cassel*, sur la Fulda, capitale du pays, et autrefois capitale du royaume de Westphalie (1807-1814). La partie la plus belle est la nouvelle ville, désignée aussi sous le nom de ville française. La rue de Bellevue, d'où l'on aperçoit le palais, offre un agréable coup d'œil. Les statues des landgraves Frédéric II et Charles ornent deux places publiques de Cassel.

Ce que l'on admire le plus dans ses environs, c'est la maison de plaisance de *Wilhelmshöhe*, qu'on regarde comme une des plus belles de l'Allemagne (\*). La ville compte 26,000 habitants.

Après Cassel vient *Hanau*, agréablement assise au confluent de la Kintzig et du Mein. Sa population est de 13,000 habitants.

*Gelnhausen*, près de la Kintzig, sur une montagne, n'est qu'une petite

(\*) Voyez *Malte-Brun*, vol. V, p. 369.

ville de 3,000 habitants; mais elle possède dans son voisinage les restes remarquables du magnifique palais, bâti par l'empereur Frédéric Barberousse dans une île de la rivière, au centre de l'ancienne Allemagne. Toute la contrée est pleine encore de traditions et de monuments contemporains de ce grand monarque, qui aimait à s'y livrer aux plaisirs de la chasse.

*Marbourg*, sur la Lahn, est le chef-lieu de la haute Hesse. Son église catholique renferme plusieurs tombeaux des princes de Hesse. Son université date de 1527. La population est de 7,000 habitants.

*Schmalkalden*, ville bâtie à l'antique, est fameuse par la ligue qui s'y forma contre Charles-Quint, et doit son importance actuelle à son industrie florissante. Elle compte 5,400 habitants. C'est dans son voisinage que se trouve le *Stahlberg* (mont d'acier), qui n'est, pour ainsi dire, qu'une énorme masse de fer.

*Fulde*, sur le fleuve du même nom, est aussi une ville ancienne avec des rues sinueuses et étroites. Dans sa cathédrale repose l'apôtre des Allemands, saint Boniface (Winfried), dont la mémoire est en grande vénération dans le pays. Cette ville est chef-lieu de province et renferme 9,000 habitants.

#### II. HESSE-DARMSTADT ou HESSE GRAND-DUCALE.

##### STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIE.

La Hesse grand-ducale, dont la superficie est évaluée à 196 myriamètres carrés, est plus peuplée que l'électorat, car elle compte 747,000 habitants. Les extrémités de son territoire sont marquées à l'ouest par la ville de Bingen; à l'est par celle de Schlitz; au sud par la ville de Wimpfen; et au nord par le village d'Eimelrode, dans la seigneurie d'Itter. Il y a solution de continuité dans sa surface, coupée par plusieurs possessions étrangères. Des trois provinces dont se forme le pays, celle de la haute Hesse est séparée de celle de Starkembourg et de la Hesse rhénane par la Hesse électorale et le territoire de la ville libre de Francfort-sur-Mein. Le Starkembourg est borné à l'est par

le Mein, la Bavière et le grand-duché de Badé; au sud par le même duché, le Neckar et le Wurtemberg; et au nord par le Mein et le territoire de Francfort. La haute Hesse touche au nord à la province prussienne de Westphalie et à la Hesse électorale; à l'est, à ce dernier pays; au sud encore à l'électorat, et de plus au territoire de Francfort; enfin à l'ouest à la Prusse et au pays de Hesse-Hombourg et de Nassau. La Hesse rhénane est limitée à l'est par le Rhin; au sud par la Bavière rhénane et la Prusse rhénane; et au nord par le Rhin.

La partie orientale de la province de *Starkenbourg* est presque entièrement occupée par l'Odenwald, que côtoie à l'ouest la belle route des montagnes (*Bergstrasse*). Cette chaîne sépare le pays montagneux de la vallée du Rhin. Vers le Mein, le sol est tantôt uni, tantôt ondulé.

La province de la *haute Hesse* est coupée de montagnes dont les extrémités touchent à l'est au Rhén, à l'ouest au *Westerwald*. On y distingue la chaîne boisée du *Vogelsberg*. Au sud ouest s'élève le *Taunus*, terminé par le *Hausberg*. Les sommets les plus élevés sont ceux de *Sackpfeife* (694 mètres), de *Vogelsberg*, de *Taufstein* (763 mètres). Ces montagnes, comme celles de l'électorat, renferment d'assez grandes richesses minérales, surtout en fer. Les accidents de terrain du canton de *Wetterau* ne sont guère que des collines; le sol en est très-fertile.

La surface de la *Hesse rhénane* se compose alternativement de collines, de vallées et de petites plaines. Le climat est doux et agréable: aussi avait-on anciennement donné à ces contrées le nom de *Wonnegau* (lieu de délices). Les coteaux sont garnis de riches vignobles, les plaines couvertes de champs bien cultivés et de beaux vergers.

Le Rhin et le Mein sont les principaux fleuves du grand-duché; puis viennent le Neckar et la Lahn. Parmi les autres courants on remarque l'*Itter*, le *Diemel*, la *Schwalm*, la *Nidda* et le *Wetter*.

La population se compose d'environ 400,000 luthériens, 86,000 réformés, 20,000 israélites, 1,200 mennonites et 239,000 catholiques. La fusion des deux premiers cultes en Eglise évangélique a commencé en 1822, et se trouve aujourd'hui accomplie.

Le pouvoir du grand-duc est tempéré, en principe du moins, par une constitution dont nous parlerons plus tard.

Le grand-duché occupe dans l'assemblée fédérale ordinaire la neuvième place, et a trois voix à l'assemblée générale.

Ses revenus et ses dépenses se balancent: ils s'élèvent environ à 5 millions 568,650 florins. La dette nationale est de 14 millions 258,570 florins.

L'armée compte environ 9,000 hommes: le contingent fédéral est de 6,198 hommes pour l'armée active, et de 3,078 pour la réserve. Il appartient au huitième corps d'armée.

#### TOPOGRAPHIE.

Au confluent du *Wieseck* et de la *Lahn* domine une ancienne forteresse, dont les remparts ont été transformés en jolies promenades: c'est *Glessen*, chef-lieu de la haute Hesse, connu par son université; on y compte 7,000 habitants.

*Darmstadt*, résidence du grand-duc, n'est bien bâtie que dans la partie neuve: elle a 22,000 habitants.

Au nord on rencontre la jolie ville d'*Offenbach*, rendez-vous des habitants de Francfort dans les beaux jours. Ses 8,000 habitants sont exclusivement voués à l'industrie. Près d'*Heppenheim* on aperçoit, sur les hauteurs de l'Odenwald, les restes du château de *Starkenbourg*, qui a donné son nom à la province.

Au confluent du Rhin et de la *Nahe* est *Bingen*, dans un site charmant, comme le sont tous ceux des bords du Rhin entre Cologne et Mayence. Ses 4000 habitants sont adonnés à la culture de la vigne ou aux travaux des manufactures. Elle était autrefois fortifiée; mais depuis que Louis XIV l'a

démantelée, en 1689, elle n'a plus recouvré son importance stratégique. Sur la rive droite, se dresse à pic le mont Rudesheim, couronné du château d'Ehrenfels. De l'autre côté, les rochers amoncelés offrent sur leur crête les majestueux débris des donjons du moyen âge. Au milieu même du fleuve surgit un roc qui porte la *Tour des rats* ou *Meuselthurm*, vieille construction du treizième siècle, sur laquelle se débitent maintes légendes populaires.

La ville la plus considérable du grand-duché est *Mayence* (Mainz), chef-lieu de la Hesse rhénane. Cette ancienne cité, non moins importante par son commerce actif que par ses souvenirs historiques, compte plus de 30,000 habitants. La forteresse de Mayence, regardée comme un des principaux boulevards de l'Allemagne, est au nombre des forteresses fédérales. La Prusse et l'Autriche y tiennent garnison conjointement avec la Hesse.

Non loin de la ville est le bourg d'*Hochheim*, où l'on récolte le meilleur vin du Rhin.

*Worms*, fameuse dans les siècles passés par les conciles et les diètes qui s'y assemblèrent et par le séjour de plusieurs empereurs, n'offre guère d'autre édifice remarquable que sa cathédrale. C'est de ses environs que vient le vin du Rhin connu sous le nom de *lait de Notre-Dame* (lieben Frauen Milch), un des plus estimés de l'Allemagne. Sa population est de 8,000 âmes.

### III. LANDGRAVIAT DE HESSE-HOMBOURG.

Que pouvons-nous dire d'une principauté qui ne compte pas 23,000 habitants sur une superficie de 8 myriam. carrés, dont les revenus ne s'élèvent pas à plus de 237,000 francs, dont la dette publique est de 1,100,000 francs, et la force militaire de 229 hommes ? Malgré son peu d'importance, elle a encore le désavantage d'être divisée en deux parties éloignées l'une de l'autre de plus de vingt lieues : le *landgraviat de Hombourg*, dans le grand-duché de Darmstadt, et la *seigneurie de Meissenheim*, dans le grand cercle bava-

rois du Rhin, la régence prussienne de Coblenz et la principauté de Birkenfeld.

Le sol de ses deux portions, dont la première a 24 kilomètres carrés et la seconde 56, est arrosé par la Nahe et le Mein, fertile en produits agricoles et riche en mines.

*Hombourg-vor-der-Hoehe* (\*), résidence du landgrave, est une petite ville de 3,000 habitants; *Meissenheim* n'en compte que 2,000.

#### HISTOIRE DES ÉTATS HESSEIS.

##### HISTOIRE ANCIENNE JUSQU'APRÈS LA CONVERSION DU PAYS AU CHRISTIANISME.

Les Hessois, si on en excepte une partie des habitants du grand-duché, dont les ancêtres sont les *Sedusii*, placés jadis entre le Rhin et le Mein, descendent des *Catti*, en germain *Catzen*, puis *Hatzen* et *Hassen*. Ce peuple de chasseurs, dont les Romains disaient que seul d'entre les barbares il savait faire la guerre (\*\*), occupait les contrées renfermées entre la Hesse supérieure et la Hesse inférieure. Après le désastre d'Hermann et des Chérusques (\*\*\*), ils s'avancèrent au sud-est, au delà du Grabfeld ou *Champ des tombeaux* (dans l'évêché de Fulde), jusqu'aux défilés du Harz. Ils furent arrêtés du côté de la Thuringe par les forces des Hermondures. César les compte parmi les Suèves des environs du Buchenwald ou *Forêt de hêtres* (\*\*\*\*). Leurs places principales, que Germanicus atteignit avec ses légions, étaient Matticien, sur l'Edder, et Maden, près de Judensberg.

Ils s'étaient armés contre Hermann, le libérateur (\*\*\*\*\*), et avaient profité de

(\*) *Hombourg-sous-Mont* est surnommé ainsi parce qu'il existe un autre Hombourg en Bavière. Derrière la ville s'élève une hauteur sur laquelle est bâti le château du prince.

(\*\*) Voyez ALLEMAGNE, vol. I, p. 17.

(\*\*\*) Voy. ALLEMAGNE, t. I, p. 20 et suiv.

(\*\*\*\*) Ce canton, le même que le Grabfeld, tirait son nom d'une immense forêt qui s'étendait jusqu'au milieu de la Hesse supérieure.

(\*\*\*\*\*\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 19 et 20



sa ruine. Mais quand se forma la grande ligue des Marcomans (\*), ils avaient été les premiers à franchir le fossé que les Romains avaient creusé entre eux et les barbares. A eux appartenait la première place entre les nations du nord-ouest de l'Allemagne. Cependant peu à peu leur nom s'effaça jusqu'au temps de Valentinien II, ou paraît un Marcomir, duc des Celtes et des Am-grivariens, qui avait sans doute poussé sa domination vers le nord. Lui et son frère s'étaient ligués contre Rome; leurs noms furent célébrés par Venantius Fortunatus. Toutefois le succès trahit leur audace. Marcomir, fait prisonnier, fut emmené en Toscane; son frère tomba sous les coups d'un assassin, Franc de nation. En 417, le fils de Marcomir apparut comme duc des Francs : c'est Pharamond. Peu de temps après que Clodion, son fils, eut passé le Rhin, en 455, on voit figurer les Cattes pour la dernière fois dans l'histoire ancienne. Ils formaient l'avant-garde victorieuse qui marchait contre Avitus, général romain. La Hesse était alors dépeuplée; ses habitants avaient cherché des climats plus doux; un grand nombre s'était fixé dans la Gaule romaine, et Ptolémée indique à peine quelques *gau* de leur pays. Au cinquième siècle, la Hesse appartenait au territoire des Francs ripuaires que Clodwig (Clovis) réunit à celui des Francs saliens.

Le fils de Clodwig, Dietrich ou Théoderick, fonda Frankenberg, sur l'Edder, en face de Saxenbourg (le château des Saxons). Cette ville, dotée ensuite de grands privilèges par Charlemagne, devint comme la clef de ce pays riche et florissant. La chute du royaume de Thuringe porta un coup fâcheux à la Hesse, qui fut pendant des siècles le théâtre de la lutte entre les Saxons et les Francs. Après maints combats acharnés, les deux peuples occupèrent chacun une part du pays. La Hesse des Francs comprenait la plus grande partie de ce qu'on a appelé ensuite la Hesse inférieure (\*\*). Au

nord de ce canton, entre la Fulde, le Weser et le Diemel, s'étendait la Hesse saxonne, en partie couverte par l'immense forêt de Reinhard (\*).

Ce ne fut qu'au commencement du huitième siècle, quand déjà les missions chrétiennes avaient commencé en Saxe, que les efforts des princes francs de la race de Pepin, pour convertir les païens de la Hesse, portèrent leurs fruits.

Après avoir converti la Thuringe, l'Anglo-Saxon Winfried, auquel le pape donna ensuite le nom romain de Bonifacius, pénétra dans les forêts des rives de la Lahn, de l'Edder et de la Fulde. Le culte du feu et d'Hertha, celui de Thor et des bois ténébreux formait la croyance originelle des habitants. Mais ils avaient aussi adopté les dogmes scandinaves, et leur dieu principal était Wodan (Odin). On lui rendait hommage sur le Kesterberg. Ce fut là, dit la tradition, que vint d'abord le saint apôtre. Il y bâtit la première église chrétienne, et depuis, la montagne s'appela le Christenberg (à 4 lieues de Marbourg). On montre encore aujourd'hui, à deux cents pas de l'église, sur une pierre, l'empreinte d'un pas de l'envoyé du Christ.

Dès son premier séjour dans le pays, Boniface acquit beaucoup d'ascendant et de renommée par la pureté de sa vie, la vigueur persévérante de sa volonté, et une douce prudence. Il baptisa en peu de temps plusieurs milliers d'idolâtres (722).

Mais ce fut surtout à son retour de Rome, et quand il put compter sur l'appui de Charles Martel et de ses successeurs, qu'il agit avec énergie, secondé par son disciple, le Pannonien Sturm. Un évêque nommé Witta (Albinus) fut établi à Burabourg, près

Melsungen, Homberg, Ziegenhayn, Rothenbourg, Herzfeld, Münden, Witzenhausen, Lichtensau, Reichenbach, Spangenberg, appartenant à cette province.

(\*) Zierenberg, Arolsen dans la principauté de Waldeck, Stadlberg, l'antique Eresbourg sur le Diemel, Warbourg et Hofgeismar, y étaient situés.

(\*) Ibidem, p. 22.

(\*\*) Cassel, Fritzlar, Wildungen, Waldeck,

de Fritzlar; une église ou un monastère fut érigé à Amenebourg, dans la Hesse supérieure; une colonie de moines anglo-saxons peupla l'abbaye centrale de Fritzlar. Des fondations semblables s'élevèrent à Fulda, à Herzfeld. Bientôt les lois sacrées disparurent, et une foule de couvents et d'écoles consolidèrent les bienfaits de la civilisation chrétienne (\*).

#### LA HESSE SOUS LES COMTES ET SEIGNEURS.

Tandis que Charlemagne conduisait les Hessois en avant-garde à la tête de ses Francs contre les Saxons, qu'il élevait des fortifications sur les frontières (\*\*) et transportait en Hesse quelques chefs de la nation vaincue, des comtes immédiatement soumis à l'autorité royale régissaient les cantons de ce pays. Il se forma alors un grand nombre de familles d'autant plus considérables qu'aucune autorité ducale ne réprimait leurs usurpations.

Parmi les seigneurs les plus distingués, après la mort du conquérant, était *Conrad*, qui habitait Fritzlar, et dont les trois frères avaient des possessions s'étendant jusqu'au Spessart, dans les deux cantons de la Lahn (supérieure et inférieure), la Hesse franconienne et saxonne. C'étaient les descendants du second fils de Welf I<sup>er</sup> et d'une fille de Louis le Germanique. Ce comte Conrad I<sup>er</sup> périt de la main d'Adalbert de Bamberg, dans les plaines de Fritzlar. Son fils, *Conrad II*, devint duc de Franconie, et monta sur le trône d'Allemagne après la chute des Carolingiens (\*\*\*). Ce fut pendant son administration que furent bâtis le château et la ville de Cassel. Comme il mourut sans enfants, son frère *Eberhard* fut obligé d'abandonner la succession à Henri le Saxon. Toutefois Eberhard était encore assez puissant

pour maintenir ses vassaux dans l'obéissance, et son nom demeura respecté dans la Hesse. Il ne tarda même pas, comme nous l'avons vu dans l'histoire générale de l'Allemagne (\*), à lever l'étendard de la révolte (vers 937). Mais la désunion qui se mit dans sa famille facilita la victoire à Otton I<sup>er</sup>, Hermann, duc de Souabe, beau-frère d'Eberhard, et Conrad Kurzpold, comte de la Lahn inférieure, qui était également son parent, le surprirent, en 939, et le tuèrent. Il est probable que, sans cette catastrophe, la branche franconienne des Guelfes eût fondé en Hesse une grande principauté.

Henri I<sup>er</sup> et les trois Otton dotèrent les diocèses saxons des biens des Francs de la Hesse et distribuèrent les comtés de ce pays à leurs favoris d'après leur bon plaisir. Ils établirent le siège d'une diète à Fritzlar. Sainte Cunegonde, épouse de saint Henri II, fonda la riche abbaye de Kauffungen, près de Cassel. Néanmoins les empereurs avaient assez peu d'action sur la Hesse. La famille la plus puissante qu'on y voie paraître après la chute d'Eberhard, fut celle des comtes *Werner* (Garnier), parmi lesquels il faut peut-être chercher les ancêtres de l'empereur Conrad II (\*\*). A cette maison appartenait le jeune étourdi qui partagea avec Adelbert, archevêque de Brême, la faveur de l'empereur Henri II, et fut tué, en 1066, à Ingelheim par les seigneurs mécontents.

Les possessions des Werner passèrent à une autre maison, celle des *Gison* ou *comtes de Gudensberg* (\*\*\*). Hedwige, unique héritière de Gison IV, en se mariant avec le landgrave Henri II, transporta les biens de sa famille dans celle de Thuringe.

(\*) Tome I, p. 237 et 238.

(\*\*) Quatre comtes Werner administrèrent successivement. Le dernier mourut en 1121.

(\*\*\*) Quatre comtes Gison se succédèrent également. Le quatrième mourut en 1137. Maden, siège de leur tribunal, était située dans la proximité du château dont ils prirent le nom.

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 161 et 162.

(\*\*) Il en reste encore des traces à Hersfeld, sur le Diemel, et l'on voit les lignes qu'il creusa sur l'Odeberg, près de Gudensberg, où était alors la ville principale.

(\*\*\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 232.

## LA HESSE RÉUNIT À LA THURINGE.

(1130-1247).

La Hesse devint une partie du landgraviat de Thuringe, lorsque ses comtes et ses dynastes eurent reconnu la suzeraineté des landgraves de ce pays. Ceux-ci en confiaient ordinairement l'administration à leurs fils puînés, qui, depuis Louis III, portèrent le titre de comtes de Hesse ou de Gudenberg. Après la mort de Hermann I<sup>er</sup>, le Mécène des Minnesänger, Louis IV, époux de sainte Élisabeth, gouverna la Thuringe, tandis que Henri Raspon IV, dont le frère fut roi des Romains, dominait sur la Hesse. Le fils de Louis IV, Hermann II, étendit les privilèges de Cassel. Sainte Élisabeth termina ses jours (19 novembre 1231) à Marbourg, où elle fut enterrée. Quant à Henri Raspon IV, adversaire du grand empereur Frédéric II, il consuma sa vie dans les agitations et les combats. Lorsqu'il fut décédé sans postérité, ainsi que son frère Conrad, la race carlovingienne des landgraves de Thuringe se trouva éteinte.

La Hesse s'engagea alors dans la guerre acharnée qui dura depuis 1248 jusqu'en 1265. Elle avait été allumée par Sophie, fille de sainte Élisabeth et duchesse de Brabant. Cette magnanime princesse, au nom de son fils, Henri l'Enfant (*puer de Hessa*), réclamait la Thuringe, occupée par Henri l'Illustre, margrave de Misnie. Un traité, conclu en 1265, décida du sort des deux pays. Le nouveau landgrave de Thuringe abandonna à Henri la Hesse thuringienne, avec plusieurs villes ou châteaux qu'il vendit de se faire abandonner par Albert, duc de Brunswick. Après avoir ainsi assuré la puissance de son fils, l'héroïque hessoise se remit de sa tutelle et retourna dans le Brabant (\*). Quant à Henri, devenu la souche d'une nouvelle maison souveraine dont descendent les maisons

qui règnent actuellement dans le pays, il prit le titre de landgrave de Hesse, soit parce que, maître de la basse Hesse, il était élevé au-dessus des grafes ordinaires, soit parce qu'il ne voulut pas déposer un titre qu'il avait pris comme prétendant à la succession de Thuringe. Ce ne fut néanmoins qu'en 1373 que son landgraviat fut formellement reconnu comme fief d'empire. Depuis ce règne, l'aggrégation successive d'une foule de petits États, comtes, villes et châteaux, commença à former un domaine compact qui, jusqu'à la mort de Philippe le Magnanime, resta presque constamment réuni dans la même main.

## LANDGRAVIAT DE HESSE.

(1265-1567).

**Henri I<sup>er</sup>**, quoique descendant de Charlemagne par Lambert le Barbu de Brabant et Louis le Barbu de Thuringe, se trouvait placé sur une ligne inférieure aux princes d'Empire, puisque aucune de ses terres n'était fief impérial. Aussi abandonna-t-il, en 1292, à Adolphe de Nassau, la suzeraineté de sa ville d'Eschwege, qu'il reprit ensuite des mains de l'Empereur avec le château voisin de Boynebourg. Il établit sa résidence à Cassel. Ses dernières années furent troublées par des dissensions de famille qui nécessitèrent entre ses enfants un partage ordonné par l'Empereur.

Après la mort de Henri (1306) **Jean I<sup>er</sup>**, son fils du second lit, lui succéda à Cassel, tandis qu'un prince issu de son premier mariage régnait à Marbourg et dans la Hesse supérieure.

Mais Jean ayant péri de la peste, en 1311, le pays entier resta à son frère **Otton I<sup>er</sup>**, qui prit le parti de Frédéric d'Autriche contre Louis de Bavière, et mourut en conseillant à ses quatre fils de régler l'ordre de succession par le droit de primogéniture. **Henri II**, dit *de fer*, se signala par sa bravoure, et recula, comme son père et son aïeul, les bornes de ses possessions, soit par l'or, soit par le fer.

La Hesse, à cette époque, était cou-

(\*) Les ruines du château de Frauenbourg, bâti entre Amöneberg, possession mayençaise, et Stauffenberg, manoir des puissants comtes de Ziegenhain, rappellent encore son souvenir.

verte de châteaux forts, où les chevaliers se livraient au brigandage. Henri s'appliqua pendant tout son règne à les détruire. Son nom imposait tellement, qu'on disait proverbialement : « Prends garde au landgrave de Hesse, « si tu tiens à ta peau. » Cependant, les luttes où il se trouva engagé ne l'empêchaient pas de cultiver et d'encourager les sciences. Jean Reidefels, le premier chroniqueur de la Hesse, fut comblé de ses bienfaits, et les trouvères de Souabe eurent place à sa cour.

Henri ayant vu la mort lui enlever son fils unique, Otton l'Arbalétrier, associa à la régence, en 1366, son neveu, *Hermann le Savant*, qui, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, avait reçu une éducation littéraire à Paris et à Prague. Ce fut le signal d'une guerre sanglante. Otton le Quade (le Mauvais), duc de Brunswick, petit-fils du landgrave par sa mère, jaloux de cette préférence, forma contre la Hesse une ligue redoutable.

Les deux landgraves avaient, dans leur propre noblesse, des ennemis dangereux qui se joignirent à lui. Plus de deux mille chevaliers et barons, dont trois cent cinquante pouvaient se retrancher dans un château fort, étendirent autour de Henri et de Hermann, qu'ils appelaient avec dédain le *Bachelier*, le réseau d'une vaste confédération appelée *Société de l'Étoile*, en l'honneur du comte de Ziegenhain, un de ses chefs, qui portait une étoile sur ses armes. Le moment, pensaient-ils, était favorable pour conquérir l'indépendance, à l'exemple de la noblesse de Franconie et de Souabe.

Hermann, au dire de la chronique, versait des larmes à Marbourg, de ne voir dans le parti de son oncle qu'un nombre de chevaliers qu'il pouvait nourrir avec quelques pains (\*). Les

landgraves trouvèrent leur appui le plus solide dans les villes, dont l'existence était aussi mise en question.

Une guerre d'affreux brigandages désolait la Hesse depuis plusieurs années, quand Henri, pour arrêter les progrès de l'incendie, conclut à Eschwege, avec la maison de Misnie-Thuringe, un célèbre pacte de confraternité héréditaire, et de succession réciproque, au défaut d'héritiers mâles de l'une ou de l'autre famille. L'Empereur confirma ce traité, le 13 décembre 1373 ; et, en même temps, il éleva la Hesse au rang de landgraviat sief d'empire. Les villes et les vassaux des trois provinces alliées prêtèrent réciproquement serment de fidélité aux deux maisons. De cette époque date aussi la première convocation des états de la Hesse.

Otton, ayant ainsi perdu tout espoir de démembrer la Hesse, et de voir le succès des confédérés de l'Étoile qui s'étaient laissé battre plusieurs fois, renonça formellement à ses prétentions, en 1375 : la ligue ne tarda pas à se dissoudre.

Mais la paix ne fut pas de longue durée ; des intrigues, que les annalistes contemporains n'ont pas su pénétrer, brouillèrent bientôt les anciens amis, réconcilièrent les ennemis. Le landgrave de Thuringe fut, cette fois, le premier antagoniste d'Hermann, placé seul à la tête du gouvernement ; depuis 1377, son oncle ne vivait plus. La confédération de l'Étoile ressuscita sous le nom de la *Société du vieil Amour* (von der alten Minne) fondée par le comte de Nassau-Dillenbourg, et de l'*Union de la Corne*, ayant à sa tête les seigneurs de Hatzfeld. Puis, parurent les confédérations des *Fauconniers*, des *Spadassins* (Bengler). Trois fois, pendant ces troubles sanglants (1386, 1387 et 1388), Hermann eut à défendre Cassel assiégé. Enfin, en 1392, la lassitude amena la paix.

*Louis le Pacifique*, qui succéda à son père en 1413, fut le législateur de la Hesse. Souvent les princes voisins, dont il gagna l'estime par ses principes

(\*) Ces joyaux serviteurs étaient au nombre de huit ou dix. Les gens qui entouraient les deux princes étaient, pour la plupart, affiliés secrètement aux étoiles.

de modération, s'en rapportèrent à sa sagesse, dans leurs querelles, et eurent recours à sa médiation.

Il admit au bénéfice du pacte d'Eschwege la maison de Brandebourg (1457), et porta les limites de la Hesse jusqu'au Mein, par l'acquisition des vastes comtés de Ziegenhain et de Nidda. Louis aimait les lettres et cultivait l'alchimie. Il envoya ses fils à l'université de Paris.

Après sa mort, en 1458, la maison de Hesse se partagea en deux lignes, celles de Cassel et de Marbourg. Mais cette séparation ne dura pas au delà d'une trentaine d'années.

*Henri III*, auteur de la *ligne cadette de Marbourg*, acquit les beaux comtés de Katzenellenbogen, en épousant Anne, héritière de ces domaines. Son fils, *Guillaume III*, qui régna de 1483 à 1500, étant décédé sans enfants, le landgraviat entier revint à la branche aînée.

*Louis II, le Sévère ou le Courageux*, qui résidait à Cassel, fut l'allié de l'électeur Frédéric dans la guerre du Palatinat, puis soutint la cause opposée, celle du pape et de l'Empereur, dans la guerre de Mayence. Il eut pour successeurs, en 1471, ses fils *Guillaume le Fieux* et *Guillaume le Moyen*, ou *Guillaume I<sup>er</sup>* et *II*. Le dernier de ces deux princes était le plus ambitieux et le plus capable. Il sut réduire successivement à quelques bailliages la part de son aîné, qui revint, en 1491, d'un pèlerinage à Jérusalem avec un extrême affaiblissement de corps et d'esprit. Cet accident rendit Guillaume II seul maître de la Hesse inférieure, et la mort de son cousin l'appela bientôt à gouverner toute l'étendue des terres de sa maison. Il rendit de grands services à son ami, l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, et en obtint, pour ses frais de guerre, les villes d'Ulmstadt, de Hombourg, etc. Il mourut, en 1509, avec la réputation d'un prince accompli, et laissant un fils à qui le destin réservait une grande célébrité. A cette époque, les Hessois sont cités comme des guerriers d'élite, auxquels rien ne résiste; mais

aussi leur bravoure est terrible pour les pays où elle s'exerce.

*Philippe le Magnanime* n'avait que cinq ans lorsqu'il perdit son père, et sa minorité fut très-orageuse. D'abord, Anne de Brunswick, femme du malheureux Guillaume I<sup>er</sup>, fit sortir ce prince de sa reclusion et réclama la régence, en son nom, jusqu'à ce qu'il eût pris la fuite au seul bruit de la marche d'une armée. Puis les états déférèrent l'autorité à l'électeur et au duc de Saxe. De là une suite de troubles et de petites révolutions. Enfin, les bourgeois de Marbourg et de Cassel prirent les armes, et déclarèrent régente Anne de Mecklembourg, veuve du landgrave, qui exerça ses fonctions de 1514 à 1518. A plusieurs reprises, le terrible chevalier François de Sickingen, sous prétexte de venger quelque injustice faite à un de ses parents, porta le ravage dans la Hesse; le jeune landgrave se mit enfin à la tête de ses troupes et le repoussa loin des frontières.

Philippe le Magnanime fut un des plus fermes soutiens de la réforme, un des plus énergiques défenseurs de la liberté de l'Empire, menacée par l'ambition de Charles-Quint. Nous avons raconté ailleurs les principaux événements de cette existence si bien remplie (\*): les expéditions du landgrave contre François de Sickingen, puis contre les anabaptistes dont l'armée était en partie composée de ses vassaux; la ligue des princes *protestants*, à laquelle il prit une part active; ses efforts pour réconcilier Luther et Zwingli; l'union de Smalcalde où il joua un des premiers rôles. Nous l'avons vu arracher le Wurtemberg des mains de l'Empereur (\*\*); puis, avec l'électeur de Saxe, marcher à la tête des confédérés, quand s'engagea la lutte générale; expier, peu à peu, son audace par de tristes humiliations

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 199, 204, 206, 222, 228, 230, 231, 236, 238, 239, 240, 241, 242, 249.

(\*\*) Voyez aussi Histoire du royaume de Wurtemberg.

et par une captivité dont le souvenir est une tache à la gloire de Charles-Quint ; enfin recouvrer sa liberté par le traité de Passau.

Il ne nous reste plus que peu de chose à ajouter au tableau de sa vie, qui est celui du seizième siècle tout entier. Après avoir fait tenir, en 1526 et 1527, à Hombourg et à Marbourg, des colloques entre les ministres des deux religions, qui semblaient purement remplir une formalité oiseuse, Philippe vit ses sujets se déclarer volontairement pour les doctrines nouvelles. Il confisqua alors les biens ecclésiastiques et les employa à la fondation de l'université de Marbourg et de six hôpitaux. Rendu à la liberté il consacra ses dernières années au gouvernement de son pays.

Tous ceux qui étaient persécutés pour leur croyance étaient assurés de sa protection. Ainsi les huguenots de France trouvèrent en lui un ami zélé, auquel ils s'adressèrent pour obtenir des secours. En 1562, il aida Dandlot, frère de Coligny, à rassembler des troupes en Allemagne pour le prince de Condé, et lui donna son maréchal pour les commander.

Philippe le Magnanime mourut le 31 mars 1567, laissant à ses fils, dans son testament, des instructions très-détaillées sur le partage de ses possessions, et de sages conseils ; il les exhortait, par exemple, dans le cas où il y aurait un rapprochement entre les papistes et les luthériens, à donner les mains à cette réunion, pourvu qu'elle ne fût pas contraire à la parole de Dieu.

Cette parole de Dieu, Philippe avait cependant quelquefois une singulière façon de l'interpréter ; nous ne pouvons même nous dispenser de rapporter ici un curieux épisode de sa vie, un événement qui appartient, comme peinture de mœurs, à l'histoire de son époque. « Le landgrave était marié, depuis 1524, à Christine, fille de George, duc de Saxe, dont il avait une nombreuse descendance. Doué d'un tempérament ardent, il se piquait peu d'observer la fidélité conjugale ; mais pendant une maladie qui en 1539

le retint dans son lit, il fit une lecture assidue de la Bible, et fut frappé de quelques passages de saint Paul, qui déclarent la fornication et l'adultère péchés mortels. Au lieu de travailler à se corriger de ces vices pour tranquiliser sa conscience, il établit en these qu'il lui était impossible de mener une vie régulière tant qu'il n'aurait pas une autre épouse (\*). Il trouva dans le Vieux et dans le Nouveau Testament des textes qu'il crut pouvoir interpréter en faveur de la bigamie ; et aussitôt sa résolution fut prise. Il demanda à Luther, à Mélanchton et à Bucer de décider si le mariage qu'il se proposait de contracter n'offenserait pas Dieu, et promit cependant de continuer à vivre avec sa première épouse, bien qu'elle lui fût très-désagréable, et à porter sa croix, comme il le disait. Du reste, s'il ne trouvait pas de consolation auprès des docteurs, il se verrait forcé de s'adresser à l'Empereur, dont il obtiendrait tout ce qu'il voudrait en corrompant ses ministres ; mais une telle démarclé serait dangereuse pour le parti protestant, et il aimait mieux mille fois devoir son repos à leur permission qu'à celle de l'Empereur ou de tout autre homme. »

Grand fut l'embarras des réformateurs, qu'effrayait ce recours indiscret ; il ne fallait pas cependant que leur cause fût privée d'un si puissant défenseur. Aussi, après avoir fait valoir plusieurs considérations, qui pouvaient engager Philippe à renoncer tant à son projet qu'à sa vie licencieuse, ils terminèrent ainsi leur réponse signée par Luther, Mélanchton, Bucer et cinq de leurs collègues : « Enfin, si Votre Altesse est entièrement résolue d'épouser encore une femme, nous pensons qu'elle doit le faire secrètement ; de cette manière il n'en résultera ni contradictions très-importantes, ni scandale, car il n'est point inusité que les princes aient des concubines ; et quand le menu peuple n'y entendrait pas raison, les personnes sensées ai-

(\*) Schell, Histoire des États européens, t. XXVI, p. 84 et suiv.

meront toujours mieux cette vie modérée que l'adultère et autres actions brutales. On ne doit pas s'inquiéter de ce que les gens diront, pourvu que la conscience soit tranquille. L'Évangile, d'ailleurs, n'a ni révoqué, ni défendu ce qui avait été permis dans la loi de Moïse à l'égard du mariage. Pour ce qui concerne l'idée de traiter cette affaire avec l'Empereur, nous estimons qu'il met l'adultère au nombre des moindres péchés, et il est bien à craindre qu'imbu de la foi papistique, cardinalistique, italique, hispanique, saracénique, il n'attache qu'un petit intérêt à votre demande et ne tâche d'en tirer avantage, car nous savons qu'il est trompeur et perfide, ayant oublié les mœurs germaniques. »

Outre ce consentement en bonne forme, Philippe, ce qui est plus étonnant, obtint, sinon celui de son beau-père, du moins celui de Christine de Saxe. Le 3 mai 1540, à Rothenbourg sur la Fulde, il épousa, au pied des autels, et en présence de Bucer et de Melancton, Marguerite de la Saxe, fille d'un pauvre gentilhomme. Il en eut sept fils, qui ne portèrent pas d'autre titre que celui de comtes de Dietz, issus de la maison de Hesse, et moururent tous sans postérité.

## HISTOIRE MODERNE DES ÉTATS HESSEIS.

(1567-1840).

Conformément aux dernières dispositions de Philippe, la Hesse fut partagée inégalement entre ses quatre fils. *Guillaume IV*, ou *le Sage*, en qualité d'aîné, reçut la moitié du pays; c'est de lui que sort la branche de Hesse-Cassel. La Hesse-Marbourg, qui formait un quart, tomba en partage à *Louis*, le deuxième fils, qui mourut en 1604 sans laisser de postérité. Ce pays fut alors partagé entre la Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt. *Philippe*, le troisième, comte de Hesse-Rheinfels, était déjà mort sans enfants en 1583. Avec lui avait disparu ce comté, que ses trois frères s'étaient partagé.

Le dernier huitième échut à *George I<sup>er</sup>*, ou *le Pieux*, auteur de la branche de Hesse-Darmstadt.

## I. MAISON DE HESSE-CASSEL.

La pensée dominante de Philippe le Magnanime, la grande pensée de la liberté religieuse et politique de l'Allemagne, se conserva dans la famille de Hesse-Cassel, tandis que celle de Hesse-Darmstadt inclinait pour la maison de Habsbourg. Nous en trouvons les preuves les plus éclatantes dans l'histoire de la guerre de Trente ans et dans celle des dernières révolutions politiques, où les landgraves se sont constamment opposés à la prépondérance française. Si les princes de Hesse-Cassel ont souvent négligé l'occasion d'agrandir leurs États, il faut l'attribuer à la poursuite de ce système (\*).

*Guillaume IV* hérita du zèle de son père pour la religion protestante, et se fit une grande réputation par sa prudence, son habileté dans les affaires et son économie (\*\*). A la science politique, il joignait une connaissance si approfondie des mathématiques et de l'astronomie, qu'il pouvait rivaliser

(\*) Les landgraves de Hesse-Cassel sont :  
*Guillaume IV* ou *le Sage*. . . 1567-1592.  
*Maurice I<sup>er</sup>* ou *le Savant*. . . 1592-1627.  
*Guillaume V* ou *le Constant*. . . 1627-1637.  
*Guillaume VI* ou *le Juste*. . . 1637-1663.  
*Charles I<sup>er</sup>*. . . . . 1663-1730.  
*Frédéric I<sup>er</sup>*, roi de Suède. . . 1730-1751.  
*Guillaume VIII*. . . . . 1751-1760.  
*Frédéric II*. . . . . 1760-1785.  
*Guillaume IX*. . . . . 1785 jusqu'à 1803 comme landgrave. La Hesse, étant occupée par les Français et faisant partie du royaume de Westphalie, ce prince vivait en Bohême. A son retour, il régna avec le titre d'électeur et sous le nom de *Guillaume I<sup>er</sup>* jusqu'en 1821.  
*Guillaume II*, depuis. . . . . 1821.

(\*\*) Dans une lettre adressée en 1575 à son frère Philippe, il se plaint des progrès du luxe. Il dit qu'il n'y a rien de plus ruineux que la réunion du luxe allemand au luxe français, puisque, si les Français dépensent beaucoup en habillements somptueux, ils vivent d'autant plus sobrement et mangent mal, tandis que les Allemands, tout en recherchant un vain faste de représentation, ne songent qu'à satisfaire leur gourmandise.

avec son ami Tycho-Brahé(\*). Un grand astronome de nos jours (\*\*) préfère même les calculs du prince à ceux du savant danois. Cependant, lorsque Grégoire XIII publia, en 1582, son nouveau calendrier, avec ordre à tous les fidèles de l'adopter, le landgrave, consulté par l'électeur de Saxe, ne voulut pas entrer dans l'examen de ce calendrier, et répondit qu'il ne fallait point l'admettre, à cause du ton impérial que prenait le pape dans sa bulle. Cet avis fut adopté par tous les princes protestants, à la diète tenue à Augsbourg, au mois de juin de la même année.

Guillaume fut le bienfaiteur de son pays en établissant, par son testament, signé en 1576, le droit de primogéniture dans la ligne de Cassel.

Maurice avait vingt ans à peine lorsqu'il arriva au pouvoir. De Thou disait au commencement du dix-septième siècle, que le savoir était un héritage dans la maison de Hesse. Le nouveau landgrave, en effet, était, dès son avènement, capable de figurer parmi les plus doctes personnages. Il connaissait les langues et les antiquités bibliques et classiques, parlait quatre langues modernes outre la sienne, était à la fois poète(\*\*), géomètre et astronome; il voulut aussi être théologien, et ce fut la source de tous ses malheurs. Louis de Hesse-Marbourg avait institué pour héritières par égales portions les deux branches de Cassel et de Darmstadt, mais à condition que ses successeurs ne feroient aucun changement à la religion établie dans ses États suivant la confession d'Augsbourg. Après de longues et vives contestations, des arbitres avaient fixé les deux lots. Mais Louis V de Darmstadt en avait appelé de la sentence au conseil aulique (1606). Ce fut dans ces

circonstances que Maurice gâta sa cause par son entêtement pour le calvinisme, doctrine qu'il avait embrassée par suite de ses relations avec les huguenots français(\*). Il commença sa réforme en 1605, tant à Cassel qu'à Marbourg. Les théologiens récalcitrants de l'université de cette dernière ville furent destitués, et le landgrave lui-même, dans un discours latin prononcé à la grande salle de l'université, justifia ses mesures. Bientôt cependant le prêche d'un calviniste causa une émeute parmi les bourgeois de la ville. Il fallut encore que, pour l'apaiser, il se montrât et fit quelques harangues.

Sur ces entrefaites, une sentence définitive du conseil aulique déclara Maurice déchu de toute la succession, comme ayant, par sa réforme, contrevenu à une des clauses essentielles du testament (1<sup>er</sup> avril 1623). Un grand nombre de seigneuries et de bailliages furent encore adjugés, en remplacement des fruits perçus, à la ligne de Darmstadt, qui ne laissait ainsi à celle de Cassel que quelques bailliages de la Hesse inférieure. En même temps le pays devint le théâtre de la guerre de Trente ans; les armées ennemies le traversèrent en tout sens. Tilly exigea, en 1625, que Cassel, Ziegenhayn et Rheinfels reçussent garnison impériale. Peu après, la ligne de Darmstadt fit exécuter la sentence de la commission impériale, pour les indemnités qui lui revenaient. Rheinfels fut assiégé et pris. Ce coup réduisit le landgrave au désespoir; il abdiqua en 1627 en faveur de son fils aîné, et mourut à Eschwege, en 1632.

Le premier soin de Guillaume F, après avoir assigné une portion de territoire à ses frères consanguins, qui formèrent dès lors la branche collatérale de Hesse-Rothembourg (\*\*), fut

(\*) A Marbourg on montre un globe céleste, ouvrage de Guillaume.

(\*\*) Voyez Zack, *Monatl. correspondenz für Erd und Himmelskunde*, 1805, v. XII, pag. 268.

(\*\*\*) On a de lui plusieurs épîtres latines et une traduction des psaumes de David en vers latins, imprimée en 1595.

(\*) On a publié récemment la correspondance de Maurice avec Henri IV.

(\*\*) Le dernier landgrave de Hesse-Rothembourg, dont la succession s'ouvrit en 1835, possédait, sous la souveraineté de l'électeur de Hesse-Cassel et du duc de Nassau,



d'obtenir de la maison de Cassel le désistement d'une partie des sentences prononcées en sa faveur. L'édit de restitution de l'Empereur (1629) et les exigences de Tilly menaçaient d'aggraver encore sa déplorable position, quand Gustave-Adolphe parut en Allemagne (\*). Alors tout prit une autre face pour le landgrave. Il leva une armée de dix mille hommes, se déclara ouvertement contre l'Empereur, combattit en Westphalie, réuni aux Suédois et au duc de Brunswick, et entra au service de la France comme maréchal de camp. Ni la mort de son protecteur, enseveli dans sa victoire, ni la perte de la bataille de Nordlingen, ne changèrent ses dispositions. Soutenu, depuis 1636, par un subside annuel de la France(\*\*), il continua de faire la guerre à l'Empereur, dont les troupes, pendant ce temps, dévastaient horriblement son pays(\*\*\*).

Il s'était jeté sur l'Ostfrise, quand sa mort vint tout à coup l'arrêter dans ses projets (1637) au siège de Stieckhausen. On prétend qu'il périt empoisonné.

Sa veuve, *Amélie-Élisabeth* de Hanau, se chargea de la régence. On pourrait lui appliquer, et avec plus de raison, ce que le grand Frédéric disait de Caroline-Henriette, épouse de Louis IX, landgrave de Hesse Darmstadt,

« qu'elle avait le sexe de la femme et le caractère de l'homme. » Douée d'un courage à toute épreuve et d'une habileté surprenante, cette femme vraiment héroïque ne fut pas ébranlée des mouvements que se donna George II, landgrave de Darmstadt, pour exécuter, si elle ne lui cédait la régence, l'arrêt de proscription prononcé contre Guillaume par Ferdinand II. L'électeur de Saxe jugeant l'occasion favorable pour forcer la Hesse d'accéder au traité de Prague, se porta comme médiateur du différend. N'étant pas préparée à la résistance, la princesse amusa l'électeur, le landgrave et l'Empereur par de feintes négociations, pendant qu'elle faisait secrètement avec la France, la Suède et la maison de Brunswick, des traités d'alliance et de subsides. Enfin, quand tout fut prêt, elle reprit les hostilités. Dans l'intervalle, une brillante perspective s'était ouverte (1639) pour la Hesse. Le digne émule de Gustave-Adolphe, Bernard de Weimar s'était proposé de demander la main de la régente. Il voulait, unissant la Hesse à l'Alsace par de nouvelles conquêtes sur le Rhin, former une puissance formidable et peut-être un troisième parti en Allemagne. Mais la mort, qui le surprit à l'âge de trente-six ans, renversa ces vastes desseins.

Depuis l'année 1640, le landgraviat de Cassel devint de nouveau le théâtre de la guerre. Ses troupes, réunies à celles de la France, se couvrirent de gloire. Alors la régente crut qu'il était temps de relever la Hesse inférieure de son abaissement. Son général Geissau reprit Marbourg et toutes les places de la haute Hesse (1646). Les Suédois la secoururent jusqu'à ce que les armées choisirent la Bavière pour champ de bataille. Enfin, une transaction conclue en 1648 rétablit la paix. La régente réussit à recouvrer une grande partie des domaines que la décision de la cour aulique avait enlevés à Maurice. Elle fit encore d'autres acquisitions importantes, et quand on négocia la paix de Westphalie, ses prétentions furent très-élevées. Elle ne

huit villes et deux cent dix-neuf villages; mais par suite d'arrangements particuliers, il recevait une rente annuelle de trois cent mille francs. Hermann, l'aîné des auteurs de cette maison, était un prince savant. Il a composé une *Uranographie* et une *Description de la Hesse* insérée dans la topographie de Mérian. Ernest, le cadet, n'était pas moins distingué par ses connaissances : il correspondait avec tous les savants contemporains, notamment avec Leibnitz.

(\*) Malgré tant de malheurs, l'ouverture de l'université de Cassel date de l'année 1629.

(\*\*) Deux cent mille rixthalers.

(\*\*\*) Les Impériaux brûlèrent dix-sept villes, quarante-sept châteaux et trois cents villages. La famine et la peste détruisirent en même temps les trois quarts de la population.

demandait rien moins que les évêchés de Fulde, de Paderborn et de Minden, et une partie des électors de Mayence et de Cologne, et de l'évêché de Munster. On trouva ces exigences exorbitantes, surtout de la part d'une princesse dont les troupes avaient peu ménagé les possessions du clergé. Cependant, en vertu de l'article 15 du traité d'Osnabruck, elle obtint des indemnités considérables, et cela par la protection du duc de Longueville. « Madame la landgrave, disait-il, m'a fait tant de caresses qu'il me faut con-fesser que je ne parle qu'avec quelque passion pour elle. » L'évêque d'Osnabruck ayant représenté à l'ambassadeur combien il serait scandaleux que Jésus-Christ et sa divine mère fussent dépouillés pour enrichir une femme hérétique : « Il faut faire beaucoup, lui fut-il répondu, en faveur d'une dame aussi vertueuse que madame la landgrave. C'est pourquoi, Messieurs, surmontez-vous vous-mêmes et donnez-lui toute satisfaction (\*). »

Le 25 septembre 1650, Amélie-Élisabeth remit à son fils, *Guillaume VI*, les rênes du gouvernement qu'elle avait tenues d'une main si ferme pendant treize ans. Elle mourut dix mois après. Le nouveau landgrave s'occupa de réparer les maux de la guerre de Trente ans, et d'affermir par sa médiation la paix de l'Allemagne (\*\*).

*Guillaume VII* mourut à Paris, à l'âge de dix-neuf ans, pendant qu'il faisait son tour d'Europe et avant d'avoir exercé le pouvoir (1670).

*Charles*, son frère, prit depuis l'an

(\*) Elle obtint, entre autres indemnités, la majeure partie de la principauté de Schaumbourg-Lippe et l'abbaye de Herzfeld.

(\*\*) Sous ce prince se forma encore une branche collatérale, celle de *Hesse-Philippsthal*, ainsi nommée d'un château qui fut construit à la place de l'ancien couvent de Kreuzberg; son auteur est Philippe, né en 1685, et troisième fils de Guillaume VI. Divisée en deux rameaux, *Philippsthal* et *Philippsthal-Barchfeld*, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les résidences de ces princes se trouvent dans le grand-duché de Fulde.

1688 une part très-active à la lutte avec la France, et se distingua personnellement dans les armées. Ce fut ce prince qui, lors de la grande coalition contre Louis XIV, conclut avec l'Angleterre, en 1702, la première de ces honteuses conventions de subsides auxquels la maison de Cassel a eu plus d'une fois recours ensuite. Lui-même, après avoir accédé à l'alliance du Hanovre, en 1726, vendit encore à George I<sup>er</sup> douze mille soldats, comme on vendrait douze mille nègres, au prix de 125,000 livres sterling. Charles était pourtant un prince éclairé, ami des beaux-arts; il se montrait aussi animé d'un ardent désir de développer l'industrie nationale. C'est lui qui est le fondateur du collège Carolin, à Cassel; de la ville de Carlshaven, sur le Weser et le Diemel, et du château de Carlberg (Napoleons Höhe, du temps de l'empire, aujourd'hui Wilhelmshöhe).

*Frédéric*, son fils, servit avec distinction contre les Français, et, par suite de son mariage avec Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII (1715), fut élu roi de Suède. Il céda alors l'administration du landgraviat à son frère, *Guillaume VIII*, sous lequel furent conclues de nouvelles traites de blancs (\*). En 1736, la Hesse s'augmenta du territoire de Hanau. Mais la guerre de Sept ans fut pour elle une époque de malheur. Tandis que ses enfants versaient au loin un sang dont le prince avait trafiqué, les Français et les Impériaux la désolèrent tour à tour.

*Frédéric II*, fils de Guillaume, vit les Français revenir dans le landgraviat, en 1760, et y rester jusqu'à la paix d'Hubertsbourg.

Il embrassa la foi catholique tint une cour brillante (\*\*), augmenta son

(\*) Trois mille deux cents hommes furent vendus à Charles VI en 1733, six mille à la Grande-Bretagne en 1741, neuf mille à Charles VII en 1742, et mille sept cent quarante-quatre en 1744, etc. En 1759, l'Angleterre solda même un corps de dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-douze hommes.

(\*\*) Frédéric aimait beaucoup les Fran-

armée et vendit ses régiments aux Anglais qui les employèrent dans les guerres d'Amérique. De 1776 à 1784, cette source impure lui rapporta, pour vingt-deux mille hommes, 21.276,778 thalers. Ainsi il fonda les richesses de la maison régnante en dépeuplant le pays (\*).

Frédéric eut pour successeur *Guillaume IX*, qui avait été élevé sous la direction de sa mère, fille de George II d'Angleterre, dans les principes du culte réformé.

Non content de fournir le contingent qu'il devait en vertu des lois de l'Empire, Guillaume prit part, comme allié de la Grande-Bretagne, à la guerre de la révolution française; cependant, conjointement avec la Prusse, il souscrivit à la paix de Bâle (1795). Comme indemnité pour la perte de ses possessions transrhénanes, il obtint, en 1803, plusieurs villes et bailliages qui avaient fait partie de l'électorat de Mayence. Élevé, le 25 novembre de la même année, à la dignité d'électeur, il prit le nom de *Guillaume I<sup>er</sup>*. Lorsque la confédération du Rhin se forma, Guillaume fut vivement sollicité d'y accéder, et menacé de perdre une partie de ses possessions, s'il persistait à s'y refuser (\*\*).

La guerre entre la Prusse et la France étant devenue imminente, Guillaume, lié avec la cour de Berlin par des rapports de famille et par le titre de feld-maréchal qu'il en avait accepté, crut pouvoir se sauver par une conduite prudente; mais Napoléon, traversant sa politique équivoque, avait résolu de l'anéantir. Dans un édit officiel du 31 octobre 1806, le chargé d'affaires de l'empereur lui communiqua la volonté de son maître. Ce ne fut qu'avec peine que l'électeur

réussit à mettre en sûreté sa personne et de plus ses richesses, objets de sa vive sollicitude (\*). Dès le lendemain, le maréchal Mortier occupa Cassel et désarma les populations. L'électorat fut incorporé dans le nouveau royaume de Westphalie et dans le grand-duché de Francfort. Cassel devint la résidence de Jérôme Napoléon.

Pendant le temps de l'occupation française, qui, malgré l'inexpérience du jeune roi ne fit pas regretter aux Hessois le régime déchu, l'électeur vécut sur ses terres, en Bohême, et ne revint que le 21 novembre 1813, lorsque le royaume de Westphalie eut cessé d'exister. A la paix de 1814, il lui fallut céder plusieurs enclaves, mais il s'arrondit par l'acquisition de la majeure partie du duché de Fulde. Il y eut à son retour beaucoup de difficultés; ses habitudes de monarchie absolue, son attachement pour l'ancien état de choses, son opiniâtreté à en défendre les restes ou à en rétablir les usages, n'étaient plus en rapport avec les nouveaux besoins, et il lui fallut toute son énergie, son activité, sa sévère justice et même son excessive dureté, pour se roidir quelque temps avec succès contre l'esprit du siècle. Il ne voulut reconnaître aucun des actes du gouvernement intérimaire, et aurait désiré de voir rétablir l'empire germanique. Cependant, ne réussissant pas à se faire proclamer roi des Cattes, il refusa de renoncer à son titre d'électeur qui n'avait plus de sens; il y joignit encore ceux de grand-duc de Fulde et de prince d'Isenbourg, ainsi que la qualification d'altesse royale. L'organisation d'une assemblée d'états promise en 1813 fut pour lui une nouvelle contrariété, à laquelle il se résigna de fort mauvaise grâce.

Il mourut le 27 février 1821, et eut

çais, leurs mœurs, leur littérature, leur théâtre. Un jour, pendant un dîner au milieu d'une société toute française, un des conviés s'écria : « Il n'y a ici d'étranger que monseigneur! »

(\*) Il transmit, dit-on, à son fils, soixante-cinq millions de florins.

(\*\*) Voyez *Math. Dumas*, vol. XV, p. 254.

(\*) L'électeur confia une partie de ses millions au père des barons de Rothschild, qui vivait à Francfort. C'est par cette confiance de l'électeur que cet Israélite créa cette fortune colossale, qui aujourd'hui dicte des lois aux peuples et aux princes.

pour successeur son fils, *Guillaume II*, dont la liaison avec la comtesse de Lessonitz (d'abord comtesse de Reichenbach) eut pour l'électorat des suites si importantes (\*).

La retraite de l'électrice, sœur du roi Frédéric Guillaume III de Prusse, et celle du prince électoral, les difficultés que rencontrait l'établissement de la constitution, enfin des actes arbitraires nombreux, et la défiance que l'électeur marquait à son peuple, avaient produit depuis longtemps une vive fermentation. Enfin, le 9 septembre 1830, le peuple entendit le signal de liberté parti des rives de la Seine. Un violent soulèvement éclata, et la bourgeoisie s'arma pour assurer le triomphe légal de la révolution. L'électeur revint à la hâte de Carlsbad, accompagné de son fils avec lequel il s'était réconcilié. Le 15 septembre, il accorda au conseil municipal de Cassel sa demande de faire publier enfin la constitution, si longtemps promise. L'édit d'organisation du 29 juin 1821 n'avait fait que multiplier les rouages supérieurs et les dépenses de l'État, et enlever au peuple toutes les garanties. Par une ordonnance du 19 septembre 1830, l'électeur convoqua pour le 17 octobre les anciens états hessois. On présenta un projet, qui fut signé le 8 janvier 1831. La constitution fut promulguée le 9, au milieu de l'allégresse générale. Cette cérémonie prit une nouvelle signification en déterminant une réconciliation publique entre l'électeur et son épouse, qui, après une absence de cinq ans, était rentrée dans la capitale. Mais la persistance de l'électeur à résider dans son château de Wilhelmshöhe jointe à la stagnation du commerce, à la disette des grains et au retour de la comtesse de Lessonitz, amena de nouveaux troubles, à la suite desquels cette femme quitta Cassel en toute hâte. Alors l'électeur transporta sa résidence à Ha-

nau. En vain une députation des états vint, le 30 août, lui représenter la nécessité de sa présence au centre du gouvernement, il aimait mieux renoncer à son peuple qu'à la femme dont il était depuis longtemps dominé : il remit la régence au prince électoral *Frédéric-Guillaume*, qui dès lors ajouta à son titre celui de corégent (\*). Cette résolution fut, le 30 septembre 1831, régularisée par une loi. Toutefois, de nouvelles imprudences du jeune prince, qui semblait peu profiter de cette leçon, produisirent des mécontentements graves, notamment le 7 décembre 1831. L'accession de l'électorat au système de douanes prussiennes (1832) ne s'effectua pas sans difficulté. Une insurrection assez vive éclata dans la ville de Hanau et dans les villages environnants où se trouvaient établis des bureaux prussiens. Enfin la liaison du corégent avec la femme qu'il créa comtesse de Schauenbourg, la loi sur les gardes civiques, sur le budget de la guerre, sur le recrutement et sur la presse, furent des sources continues de dissensions. La session de 1832, pendant laquelle le député Jordan défendit avec énergie la constitution et les conquêtes libérales de ses compatriotes, fut brusquement close par une ordonnance de dissolution. Ce n'était d'ailleurs qu'ajourner les difficultés; car, à défaut de la chambre, les populations protestèrent plus d'une fois contre la tendance réactionnaire du gouvernement, que la diète de Francfort prétendait diriger à son gré. Dans la seconde session des états, qui s'ouvrit le 25 janvier 1833, on vit reparaître presque tous les députés de l'opposition. Il y eut de violents débats, l'assemblée fut une seconde fois frappée de dissolution à l'improviste; enfin la résistance opposée par le ministre Hasenpflug (mai 1832 — août 1837) à diverses mesures constitutionnelles donna lieu à une accusation formelle

(\*) Titre emprunté à un domaine que l'électeur acheta pour elle en Moravie. Avant d'être la maîtresse de Guillaume, elle avait porté le nom de mademoiselle d'Orlépp.

(\*) L'ex-électeur se console à Baden-Baden avec les millions qu'il a emportés, la maison magnifique qu'il s'est fait construire, la salle de jeu et la comtesse de Reichenbach.

contre lui. D'autres sessions s'ouvrirent en février 1834, le 6 janvier 1835, le 28 avril 1838, le 29 novembre 1839, sans qu'on vît beaucoup plus d'accord entre les représentants populaires et le gouvernement. Le budget, les exigences de la diète germanique, la loi municipale, la succession du comté de Rotheubourg, firent naître tour à tour des débats soutenus de part et d'autre avec une ténacité dont aucune autre chambre en Allemagne ne donnait plus l'exemple.

Cependant les finances et le commerce de la Hesse se sont évidemment améliorés. Ce pays avait d'abord adhéré à l'association commerciale de l'Allemagne centrale (1828); mais au bout de quatre ans il s'en détacha pour s'unir à la Prusse. Dès lors, les deux ligues placées sous les auspices de la Saxe et du Wurtemberg perdirent toute consistance, et durent se fondre, en 1833, dans la grande association dirigée par la Prusse.

Le nouveau système de douanes a eu d'heureux effets pour l'électorat, qui, d'ailleurs, a fait de grands progrès dans toutes les branches. Quant à ce qui lui reste à faire pour s'affermir dans la voie constitutionnelle, l'éveil est donné à l'esprit public, et les Hessois savent que la persévérance unie à la modération finit toujours par assurer le triomphe du bon droit.

#### CONSTITUTION DE LA HESSE ÉLECTORALE.

La constitution hessoise, si elle était observée religieusement, et si les états de la confédération n'étaient pas entravés dans leur libre développement politique, pourrait être regardée comme une des moins imparfaites entre les diverses constitutions allemandes. Les rapports des différents pouvoirs sont réglés de la manière la plus convenable. Les états, réunis en une chambre unique, se composent de cinquante-deux membres partagés en trois curies : les députés de la noblesse et des universités, ceux des villes et ceux des paysans. Les membres des collèges électoraux sont désignés dans des assemblées primaires.

Voici quelques-uns des principaux articles de cet acte :

« Les droits des Israélites seront réglés par une loi particulière (1833). — Les corvées de différents genres n'auront plus lieu, ou bien elles seront modifiées ou rachetées.

« Il ne sera plus accordé de privilèges pour le commerce et l'industrie. Les monopoles seront abolis.

« Il y aura liberté entière de la presse et de la librairie. Une loi statuera sur les délits de la presse. La censure n'aura lieu que dans les cas fixés par les lois de la confédération.

« Personne ne pourra être poursuivi pour la libre expression de simples opinions.

« Tout homme en état de porter les armes doit ses services à la patrie en cas de nécessité. Le service dans l'armée active ne s'étendra pas au delà de cinq ans.

« L'organisation de la garde bourgeoise sera fixée par une loi. Les droits et les obligations des communes seront réglés par une loi municipale. Les biens ou les revenus communaux ne pourront jamais être réunis à ceux de l'État.

« Les emplois et les charges de l'État ne seront conférés qu'après un examen qui aura constaté la capacité du candidat. Aucun fonctionnaire ne pourra être démis de ses fonctions; son traitement ne pourra être diminué que sur un jugement.

« L'assemblée des états est composée ainsi qu'il suit :

« 1° Un prince de la maison électorale pour chacune de ses lignes apanagées;

« 2° Les chefs de chacune des maisons princières ou comtales, autrefois États de l'Empire possessionnés dans l'électorat;

« 3° Le senior de la famille de Riedesel;

« 4° Un des supérieurs des chapitres nobles de Kauffungen et de Wetter;

« 5° Un député de l'université;

« 6° Un député de la noblesse de l'ancienne Hesse, pour chacun des

cinq districts du Diemel, de la Fulde, de la Schwalm, de la Werra et de la Lahn;

« 7° Un député de la noblesse de Schaumbourg;

« 8° Un député de l'ancienne noblesse immédiate de la province de Fulde et de Hunfeld;

« 9° Un député de l'ancienne noblesse immédiate et de la noblesse possessionnée de la province de Hanau;

« 10° Seize députés des villes, savoir : deux de Cassel, deux de Hanau, un de Marbourg, un de Fulde, un de Herzfeld ou de Melsungen alternativement, un de Schmalkalde, un des villes de Rinteln, Obernkirchen, Oberndorf, Rodenberg et Sachsenhagen;

« 11° Seize députés pour les districts des campagnes.

« Lors de l'élection d'un député, on choisit en même temps un suppléant pour le cas où il serait empêché de vaquer à ses fonctions.

« Lorsqu'un député est nommé fonctionnaire de l'État, une nouvelle élection a lieu. Le même député peut être réélu.

« Les députés ne votent que d'après leur conscience, et non en obéissant aux termes d'un mandat.

« Les membres votent sans égard à la différence des conditions ou des districts. Les séances de l'assemblée des états sont ordinairement publiques.

« Les députés et leurs suppléants sont nommés pour trois ans. On procède aux nouvelles élections sans qu'il y ait convocation de la part du gouvernement.

« Le souverain convoque les états toutes les fois qu'il le juge nécessaire.

« Il doit y avoir au moins une session dans l'espace de trois ans. Il y aura une session sans convocation à chaque changement de règne. Le souverain peut ajourner et dissoudre les assemblées. Les ajournements ne pourront pas être de plus de trois mois. Lors d'une dissolution, les collèges électoraux seront convoqués

immédiatement, et une nouvelle session aura lieu dans les six mois.

« Le souverain fait l'ouverture et la clôture des sessions en personne ou par un commissaire. Les sessions ne devront pas durer, dans la règle, plus de trois mois.

« Hors le cas du flagrant délit, les membres de l'assemblée des états ne peuvent, pendant la durée des sessions et six semaines avant ou après, être arrêtés que du consentement des états. Les états veilleront à ce que l'héritier de la couronne remplisse, à son avènement, les conditions voulues par le § 6, qui porte qu'il promettra de maintenir la constitution et de gouverner conformément à ses lois, et qu'il signera à cet effet un document qui sera déposé dans les archives, après quoi on lui prêtera serment.

« Le territoire ne pourra, en tout ou en partie, être grevé d'une dette qu'avec le consentement des états.

« Le gouvernement rend seul les décrets qui ont pour objet le maintien et l'exécution des lois existantes. Il peut prendre sans tarder, lorsque les états ne sont pas assemblés, les mesures d'urgence que commande la sûreté du pays, avec la coopération, toutefois, du comité des états, qui reste en fonction d'une session à l'autre. L'assemblée sera ensuite convoquée immédiatement. »

## II. MAISON DE HESSE-DARMSTADT.

George I<sup>er</sup>, fondateur de la branche cadette de Hesse, pourvue de la partie supérieure des comtés de Katzenellenbogen (\*), fut occupé pen-

(\*) Les landgraves de Hesse-Darmstadt sont :

|                                            |            |
|--------------------------------------------|------------|
| George I <sup>er</sup> , le Pieux. . . . . | 1567-1596. |
| Louis V, le Fidèle. . . . .                | 1596-1626. |
| George II. . . . .                         | 1626-1661. |
| Louis VI. . . . .                          | 1661-1678. |
| Louis VII ne régna que quelques mois.      |            |
| Ernest Louis. . . . .                      | 1678-1739. |
| Louis VIII. . . . .                        | 1739-1769. |
| Louis IX. . . . .                          | 1769-1790. |
| Louis X. . . . .                           | 1790-1806. |

comme landgrave, et depuis 1806, comme

dant toute sa vie à faire fleurir son pays en y encourageant l'industrie et le commerce.

Un des événements les plus importants du règne de son successeur fut le procès de Marbourg, dont nous avons parlé dans l'histoire de la branche aînée. La Hesse en fut troublée pendant vingt ans, et Cassel et Darmstadt devinrent ennemis jurés.

*Louis V* introduisit l'ordre de primogéniture dans sa maison, en 1606. L'année suivante, il fonda l'université de Giessen. Son attachement à la maison impériale lui valut le surnom de *Fidèle*, et il en donna des preuves éclatantes dans la guerre de l'électeur palatin. Surpris dans sa capitale par les troupes de Frédéric V, du comte de Mansfeld et du margrave de Bade-Durlach, il fut fait prisonnier avec un de ses fils (1622). Cependant sa captivité ne fut pas longue, et l'Empereur lui accorda de beaux dédommagements pour cette disgrâce.

A l'exemple de son père, *George II* refusa de s'allier aux ennemis de l'Empereur. Il travaillait avec grand zèle au rétablissement de la paix, courant d'une cour à l'autre pour y disposer les esprits (\*), quand, en dépit de la grand-duc, sous le nom de *Louis I<sup>er</sup>*, *Louis II* depuis 1830.

La maison souveraine de Hesse-Hombourg descend de Frédéric I<sup>er</sup>, quatrième fils de *George I<sup>er</sup>*. A partir de Frédéric II (au pied d'argent), qui contribua beaucoup à la victoire du grand électeur sur les Suédois à Fehrbellin, en 1675, des militaires distingués ont illustré cette branche. Les landgraves de Hesse-Hombourg de notre temps ont combattu dans la guerre de la délivrance des peuples germaniques.

A l'époque de la formation de la confédération du Rhin, ils furent dépouillés de leurs États en faveur du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Le congrès les leur restitua, et y ajouta même la seigneurie de Meissenheim sur la Lauter. Ils sont admis à la confédération, depuis le 7 juillet 1817, avec une voix virile dans l'assemblée générale et part à une voix curiale à la diète. Ils suivent la religion réformée.

(\*) *Gustave-Adolphe* l'appelait ironiquement le *faiseur de paix*.

neutralité qu'il avait obtenue pour son pays, les Impériaux et les Suédois vinrent, après la bataille d'Heilbronn, y commettre mille excès. Pour récompenser le zèle du landgrave, Ferdinand II lui conféra une partie du pays d'Isenbourg. Mais l'année 1648 fut pour son pays une époque de malheurs. D'abord Turenne y porta ses ravages; puis la régente de Cassel força *George II* à de grands sacrifices. La paix de Westphalie confirma cette transaction, et enleva à la maison de Darmstadt tout ce que, pendant la guerre, elle avait reçu aux dépens de ses voisins : le Palatinat, Solms et Isenbourg.

Les règnes de *Louis VI*, prince avare, mais ami des arts et des sciences, et de *Louis VII*, qui resta au pouvoir à peine une année, n'offrent pas d'événement remarquable.

*Ernest-Louis*, frère consanguin de *Louis VII*, lui succéda sous la tutelle de sa mère, princesse de Saxe-Gotha, qui prit part à tous les armements de l'Empire contre la France, et légua cet exemple à son fils. Aussi le pays devint-il le théâtre de la guerre.

Le même résultat suivit la déclaration d'hostilités faite par son fils et successeur *Louis VIII* contre le roi de Prusse. Ce prince acquit le comté de Hanau-Lichtenberg, situé en Alsace, dans les Vosges et dans la Souabe.

*Louis IX* gouverna son pays avec sagesse et fermeté. C'était un admirateur enthousiaste et fanatique des institutions militaires prussiennes et du grand Frédéric.

Son fils aîné, *Louis X*, perdit par la révolution française, qu'il combattit d'abord constamment, ses possessions transrhénanes. En 1803, il céda plusieurs portions de ses États au grand-duc de Bade et au prince de Nassau-Usingen; mais il fut amplement indemnisé par l'acquisition du duché de Westphalie, des villes de Worins et de Friedberg, et de plusieurs petits territoires dans le Palatinat et l'électorat de Mayence. La création de la confédération du Rhin concourut encore à son agrandissement,

ainsi que les traités qu'il fit subséquentement avec la France et Bade. Il prit alors le titre de grand-duc (1806), et le nom de *Louis I<sup>er</sup>*. Les événements de 1815 et 1816 amenèrent de nouvelles modifications de territoires. Louis I<sup>er</sup> perdit le duché de Westphalie; mais, comme il avait passé aux alliés en novembre 1813, on le dédommagea, en lui donnant Mayence avec un district considérable entre la Moselle et le Rhin.

En 1820, le grand-duc, après avoir longtemps laissé ses sujets le solliciter vainement, a établi dans le pays le système représentatif (17 décembre); jusqu'à présent toutefois le développement en a été bien lent. La représentation nationale est formée de deux chambres, un sénat, dont une partie est héréditaire, et dont dix membres sont nommés à vie par le prince, et une chambre de députés, à laquelle sont appelés six mandataires nobles, ceux des huit villes principales, et trente-quatre représentants des bailliages ou districts. A la vérité, une des bases fondamentales de la constitution octroyée est la liberté de la presse; mais elle a été, comme toutes les autres, complètement faussée par l'influence de la diète et l'arbitraire du prince.

Le nouveau grand-duc, *Louis II*, est entré avec une impudeur obstinée dans la voie réactionnaire. Après avoir brisé

violemment l'opposition des mandataires du peuple(\*), il s'est assuré, en 1835, par la corruption, le concours d'une assemblée complaisante; et depuis ce temps, il a réussi à éteindre complètement dans ses États la vie politique. La presse est enchaînée, les lois demandées par le grand-duc sont votées aussitôt; et l'on ne peut prévoir le terme de cette funeste lethargie. Louis II ne convoque guère les états que lorsqu'il s'agit de lever de nouveaux impôts. Il encourage, d'ailleurs, de tout son pouvoir, l'agriculture, l'industrie et le commerce, et, sous ce rapport, le pays, favorisé par son heureuse situation, est en pleine voie de progrès et de prospérité, surtout depuis l'établissement du nouveau système de douanes (1828) et les derniers traités avec la Hollande. Mais il ne faut pas que les intérêts matériels soient l'objet exclusif de la sollicitude du gouvernement, que le système représentatif ne serve qu'à entraver légalement l'essor des libertés publiques.

(\*) Les chambres ont été dissoutes le 2 novembre 1833 et le 25 octobre 1834, pour cause d'opposition. L'établissement d'une législation uniforme et modelée sur les codes français, la suppression de la censure, la distinction entre les ordonnances et les lois, la résistance aux décrets de la diète, le vote des impôts, furent les principales questions sur lesquelles roulèrent les graves discussions entre les députés et le pouvoir.



## ÉTATS DE LA MAISON DE BRUNSWICK.

La maison souveraine de Brunswick est partagée en deux branches : l'aînée, qui ne possède que le duché de Brunswick-Wolfenbützel ; et la cadette, à laquelle appartient le royaume de Hanovre.

Nous commencerons par faire l'histoire du duché de Brunswick

### I. DUCHÉ DE BRUNSWICK.

#### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Le duché de Brunswick (*Braunschweig*) est situé entre la Prusse et le Hanovre. Il est formé de plusieurs territoires isolés, des principautés de Wolfenbützel et de Blankenbourg, du cercle de Thedinghausen sur la rive gauche du Weser, au milieu du Hanovre; des enclaves de Calwörde en Prusse (province de Magdebourg), d'Olsbourg et de Bodenbourg en Hanovre (province de Hildesheim), ainsi que du bailliage de Walkenried. Sa superficie est de 80 myriamètres carrés; sa population de 270,000 habitants, qui presque tous sont attachés au culte de la confession d'Augsbourg. Outre ces provinces, le duc de Brunswick possède encore la principauté médiée d'OEls, en Silésie, qui nourrit 94,000 habitants et donne un revenu de 150,000 florins.

Le territoire de Brunswick, d'Helmstædt, de Wolfenbützel, est entrecoupé de collines et de plaines que parsèment des bouquets de bois; celui de Blankenbourg est traversé par les ramifications du Harz, et possède à l'ouest de riches vallées, tandis qu'au centre et le long du Weser le sol est plat. Le climat est sain; mais les deux districts du nord ont une température plus douce que les autres. Quoique le terrain soit en général bien cultivé, la principale source de richesse du duché consiste dans l'exploitation des mines. L'industrie y est également florissante.

Les courants principaux sont le We-

ser et quelques affluents de l'Aller (l'Ocker, la Leine, etc.); ensuite quelques rivières (le Bode, le Zorge), qui appartiennent au bassin de l'Elbe.

La dette du pays est de 3,500,000 florins. Ses revenus balancent à peu près ses dépenses, qui, annuellement, s'élèvent à environ 2,376,935 florins. Le duché occupe le treizième rang dans la confédération et jouit de deux suffrages à la diète générale. Il fournit un contingent de 2,096 hommes pour la défense de la patrie commune. Son armée sur le pied de paix est de 1,500 soldats. Le gouvernement est monarchique, avec une assemblée d'états qui participe à la confection des lois. La famille régnante est liée avec celle de Hanovre par un pacte de famille.

Le Brunswick se divise en six districts, portant les noms de Blankenbourg, Wolfenbützel, Helmstædt, Gandersheim, Holzminden et Weser, et renfermant 12 villes, 11 bourgs et 423 villages.

#### TOPOGRAPHIE.

*Brunswick*, capitale et centre commercial du duché, est assez grande et bien bâtie. Elle est située sur l'Ocker, dans une contrée agréable. Sa population s'élève à 38,000 habitants.

Une route agréable et garnie de rangées d'arbres conduit à *Wolfenbützel*, ville industrielle, bâtie sur les bords de l'Ocker, et peuplée de 8,000 âmes. Elle renferme une des bibliothèques les plus complètes de l'Allemagne.

*Helmstædt*, antique cité dont la fondation remonte à Charlemagne, avait autrefois une université, qui fut supprimée en 1809.

La partie du Harz (l'ancienne forêt Hercynienne) appartenant au duché de Brunswick offre les sites les plus variés et les plus pittoresques. Les sommets boisés des montagnes sont couronnés de ruines, dont les masses imposantes dominent les bois environ-

nants. Ainsi, à Harzburg, sur la montagne sainte, jadis consacrée à Crodo, c'est-à-dire au grand dieu; et où les Saxons pratiquaient les cérémonies de leur culte, on voit les restes d'un manoir que l'empereur Henri IV fit bâtir en 1068. Près du bourg de Gettelde sont ceux de l'ancienne forteresse de Stauffenberg. A Blankenbourg, on admire un magnifique château qui passe pour un des plus grands de l'Allemagne (\*). Dans le voisinage est la montagne de Heidelberg, avec sa *muraille du diable*; chaîne presque continue de roches sauvages, qui ne s'abaissent que vers Balleustadt dans le pays d'Anhalt. Les villes qu'on rencontre dans cette contrée montagnueuse sont petites comme dans le Hanovre, mais remplies de vie et d'activité.

## HISTOIRE

DU PAYS DE BRUNSWICK JUSQU'À SON  
ÉRECTION EN DUCHÉ (1235).

Dans les premiers siècles du moyen âge, le duché de Brunswick, dans le sens le plus étendu de ce mot, c'est-à-dire en y comprenant le Hanovre, était une partie de l'ancienne Saxe. Le patrimoine des princes de cette maison se trouvait situé dans l'Ostphalie ou pays entre le Weser et l'Elbe.

Après avoir été gouvernée, sous Charlemaigne et sous son fils, par des *Missi* ou commissaires, sous Louis le Germanique, par le duc *Ludolphe*, qui bâtit Gandersheim, puis, par ses fils *Bruno*, le fondateur de Brunswick (868), et *Otton l'Illustre*, cette contrée resta sous la domination des empereurs de la maison de Saxe auxquels elle dut d'immenses bienfaits, jusqu'à ce qu'Otton le Grand, pour récompenser *Bruno II*, fils puîné de son frère Henri, duc de Bavière, des services qu'il en avait reçus, lui conféra deux châteaux dans les environs de l'Ocker et le village de Brunswick (*Brunonis vicus*). Ce seigneur prit le nom de comte ou margrave. Il passe pour avoir jeté les

bases de la constitution municipale de Brunswick. Son petit-fils augmenta cette ville, et y bâtit plusieurs églises au commencement du onzième siècle; un autre de ses descendants, *Egbert I<sup>er</sup>*, bâtit le château de Wolfenbittel, vers 1060. *Egbert II*, tué en 1090, près de sa résidence, par des soldats de l'empereur Henri IV, son implacable adversaire, fut le dernier rejeton de cette première maison de Brunswick.

Sa sœur Gertrude, à laquelle les habitants avaient prêté serment de fidélité après avoir chassé les agents de l'Empereur, épousa dans la même année *Henri le Gros*, comte de *Nordheim*, et lui apporta ce riche patrimoine, qu'une autre alliance fit passer, peu d'années après, à *Lothaire de Supplinbourg*, élevé sur le trône d'Allemagne en 1125 (\*). Ce prince maria, en 1127, sa fille unique, Gertrude, à *Henri le Superbe*, duc de Bavière, issu de la puissante maison des Welfes ou Guelfes (\*\*), qui réunissait ainsi l'Ostphalie à ses vastes possessions, et domina depuis la mer du Nord et la mer Baltique jusqu'à la mer Adriatique.

Le célèbre *Henri le Lion*, fils de *Henri le Superbe*, dépouillé, en 1180, de ses duchés de Saxe et de Bavière, se maintint si énergiquement dans ses biens allodiaux, situés entre l'Elbe et le Weser, que l'Empereur ne put d'abord les lui enlever ni par ses arrêts, ni par ses armes. Banni, cependant, après plusieurs années de résistance,

(\*) Il épousa Richenza, fille aînée de *Henri de Nordheim* et de Gertrude.

(\*\*) La première maison des Guelfes s'éteignit dans les mâles en 1055 avec *Guelf III*, duc de Carinthie et margrave de Vérone. Sa sœur *Cunégonde* avait épousé *Azon II d'Este*, margrave d'Este, seigneur puissant en Lombardie. De ce mariage naquit *Guelf*, qui fut duc de Bavière, et fonda la seconde maison des Guelfes, comme ayant hérité de son aïeul maternel les biens patrimoniaux des anciens Guelfes. Son fils aîné ne laissa pas de postérité; le cadet, *Henri le Noir*, acquit, par son épouse, héritière de la maison des Billungs, des biens considérables en basse Saxe. *Henri le Superbe* était son fils.

(\*) Louis XVIII y demeura pendant l'émigration.

à la diète d'Erfurt, il reparut vers 1185, établit sa résidence à Brunswick, et réprima, dans les États qui lui restaient, les désordres dont son départ avait été le signal. Lorsque l'Empereur se disposa à partir pour la croisade, il exigea que l'ambitieux et turbulent chevalier, dont il se défiait toujours, le suivît en Palestine, ou qu'il retournât en Angleterre, au lieu de son premier exil. Henri prit ce dernier parti; mais, après la mort de sa femme à Brunswick, apprenant que ses voisins profitaient eux-mêmes de son éloignement, il se rembarqua au bout de quelques mois, et, se tenant pour dégagé de sa parole, il prit aussitôt les armes afin de reconquérir son patrimoine envahi de toutes parts (1189). Reçu à bras ouverts par son ancien ennemi l'archevêque de Brême, qui alors avait besoin de lui, et rejoint par plusieurs de ses fidèles vassaux, il mit bientôt en déroute les Danois et les troupes de Dithmarsen. Il s'empara de Hambourg, de Ploen et d'Itzhoe, prit d'assaut l'industrielle cité de Bardowiek (\*), qui avait refusé de se rendre, et la détruisit presque en entier, ne respectant que la cathédrale, sur les murs de laquelle il fit placer l'image de son lion vengeur, avec cette inscription : *Festigia leonis*. Lubeck et Lunebourg ne tardèrent pas à lui faire leur soumission; mais la fortune lui fut défavorable à la bataille de Segebourg livrée contre Adolphe de Dassel, gouverneur de Holstein (\*\*). Le roi des Romains, Henri, que Frédéric Barberousse avait laissé en Allemagne comme administrateur de l'Empire, se joignit aux évêques d'Hildesheim et d'Halberstadt pour assiéger la résidence du duc, jusqu'à ce que des négociations con-

clues, en 1190, par l'influence des archevêques de Mayence et de Cologne, suspendirent les hostilités. Cependant la paix ne fut pas de longue durée, elle ne devint définitive que lors du mariage de Henri, fils aîné du duc, avec Agnès, héritière du comte Palatin du Rhin, Conrad, frère de Frédéric Barberousse.

Henri le Lion put dès lors s'appliquer à répandre dans ses États le commerce, l'industrie et l'aisance, et à y seconder les arts et les études. Il mourut en 1195. Ce fut sous lui que Brunswick, composé de plusieurs parties éparses, commença à prendre l'apparence d'une cité et à s'élever à un haut degré de prospérité par son commerce avec le Danemark et l'Angleterre. Le corps de Henri et celui de sa femme reposent dans l'église cathédrale. La ville de prédilection du célèbre duc vous montre encore aujourd'hui, avec orgueil, un lion de bronze; dont la légende raconte ainsi l'origine : « Le célèbre Henri, dans une de ses courses aventureuses en pays étranger, rencontra dans un désert un lion aux prises avec un serpent. A demi vaincu, le roi des animaux appelle le voyageur à son secours. Henri se met de son côté et plonge son épée dans les flancs du reptile. Dès ce moment le lion devint son protecteur, son ami. Il le défend contre les bêtes féroces, et va chaque jour à la chasse pour lui apporter sa nourriture. Tous deux restent ainsi plusieurs années sans voir une figure humaine. A la fin Henri, impatient de retourner en Allemagne, se construit un canot et se hasarde encore sur les flots. Le lion, qu'il a voulu quitter, se jette à la nage et l'atteint. Après quelques jours de navigation, au moment où Henri, manquant de vivres, et privé de direction, commence à désespérer, le diable lui apparaît et s'engage à le transporter sur la montagne voisine de sa résidence, à la condition que s'il s'endort il lui appartiendra. Henri accepte; et, malgré sa fermeté, il cède à la fatigue

(\*) Aujourd'hui village du gouvernement de Lunebourg, en Hanovre (l'ancien *Bardingau*).

(\*\*) Ce prince avait été autrefois l'allié du duc; mais il s'était brouillé avec lui parce que Henri lui avait refusé les prisonniers faits à la bataille de Hallerfelde, livrée contre les troupes de Cologne. Cette mésintelligence avait précipité la ruine du duc et amené sa condamnation à Erfurt.

et s'endort; mais les rugissements du lion le réveillent, et le diable, honteux, s'enfuit. Dès que le duc eut repris paisiblement possession de ses États, il s'empessa d'éterniser par une image en métal le souvenir de son fidèle compagnon. »

Les trois fils de Henri administrèrent pendant sept ans, en commun, la succession paternelle. Mais, en 1203, il se fit entre eux un partage : l'aîné, *Henri le Long*, eut Hanovre, Goettingen, etc.; le second, *Otton* qui, sous le nom d'*Otton IV*, empereur, joua un si grand rôle, reçut Brunswick, le Harz inférieur, etc. La ville de Lunebourg, le Harz supérieur, Blankenbourg, etc., échurent à *Guillaume Longue-Épée*.

Ce dernier seul eut un héritier et devint la souche d'une nouvelle maison de Brunswick. Son fils, *Otton l'Enfant*, réunit, en 1227, tous les droits à la succession de Henri le Lion. Il lui fallut, cependant, conquérir d'abord sa capitale; car l'empereur Frédéric, animé de son ancienne haine contre les Guelfes, avait acheté des deux fils de Henri le Long leurs prétentions sur l'héritage allodial de leur père, et s'était emparé de Brunswick. Otton rassemble soudainement des troupes, les amène, pendant la nuit, au pied des murs qu'il escalade, égorge une partie de la garnison, met l'autre en fuite, et reprend la place avec le château de Tanenwerderode.

Renonçant alors à restaurer l'ancienne grandeur de sa maison, Otton réussit à terminer les anciennes querelles des Guelfes et des Hohenstaufen. Ce fut le 21 août 1235 qu'après avoir remis entre les mains de Frédéric II, à la diète de Mayence, toute la succession de son aïeul, il en reçut l'investiture pour lui et ses descendants, à titre de principauté immédiate d'Empire, sous le nom de duché de Brunswick.

DEPUIS L'ÉRECTION DU DUCHÉ DE BRUNSWICK  
JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA SECONDE  
MAISON DE CE NOM.

(1235-1400).

Otton l'Enfant, de retour chez lui, s'appliqua en toute occasion à augmenter ses domaines et mourut en 1252.

Ici commence dans sa maison la série de ces divisions et subdivisions, qui prolongèrent pendant des siècles la faiblesse des descendants des Guelfes. Rarement ils purent prendre part aux grands événements politiques de leur temps : les disputes avec les villes soumises à leur domination, les guerres avec les évêques, leurs voisins, et avec la noblesse remuante de leur pays, usèrent toutes leurs forces et leur activité.

Les fils d'Otton, *Albert le Grand* (\*) et *Jean*, se partagèrent, en 1267, sa succession. Le premier, qui était l'aîné, eut Brunswick, Wolfenbützel, Goettingen, etc.; le cadet, Lunebourg et Zell. Ainsi se formèrent deux lignes appelées par les généalogistes : *Anciennes maisons de Brunswick-Wolfenbützel* et de *Brunswick-Lunebourg*. La branche fondée par Jean s'éteignit à la troisième génération (1368). L'autre fut plus vivace. Albert encouragea parini ses sujets le goût du commerce, de l'industrie et des arts. Il unissait la bravoure à la douceur. Cette dernière qualité ne lui valut cependant que le mépris et les insultes de quelques-uns de ses ministériels. Les ducs de Brunswick portaient dans leurs armoiries deux lions passants, depuis leur illustre aïeul qui avait choisi cet emblème (\*\*); les nobles turbulents mirent sur leur bouclier un loup acharné sur le dos d'un lion. « Cet outrage, » dit Albert Krantz (\*\*\*), émut la « bile du pacifique duc. Le lion tiré par « les oreilles s'éveilla, marcha contre

(\*) Ainsi surnommé à cause de sa haute taille.

(\*\*) Il le tenait peut-être des rois d'Angleterre, ses parents.

(\*\*\*) *Saxonia*, lib. VIII, cap. 21-22.

« ces insolents, les força dans leur « château d'Assebourg et les chassa « de la place impitoyablement. » Albert guerroya encore plusieurs fois, entre autres contre Henri l'Illustre, en faveur du jeune fils de Sophie de Brabant. Durant le cours de cette dernière guerre, il fut appelé en Danemark pour délivrer la reine douairière et le jeune Éric, captifs dans le Holstein. Il réussit dans cette entreprise, et la reine reconnaissante se proposait de lui accorder sa main. Toutefois les Danois ne purent s'accommoder au joug ni aux réformes du prince étranger ; ils l'obligèrent d'abandonner le pays. Albert mourut en 1279. On croit que ce fut sous son règne que la ville de Brunswick entra dans l'association de la Hanse.

Ses deux fils aînés, *Henri* et *Albert*, divisèrent encore la ligne de Brunswick en branches de *Grubenhagen* et de *Göttingen*.

La première s'éteignit en 1596.

La seconde subsiste encore sous les noms de Brunswick et de Hanovre.

La possession de la ville de Brunswick, dotée de grands privilèges et enrichie par le commerce, fut l'objet d'une guerre civile presque continuelle entre les deux auteurs de ces branches. Albert, le plus jeune, déploya vainement la plus grande rigueur pour comprimer l'esprit de liberté qui animait les bourgeois. Il fut réduit à signer avec eux, en 1296, une transaction qui leur fraya la voie de l'indépendance. Dès lors, dégoûté du séjour de Brunswick, le prince établit sa résidence, tantôt au château d'Assebourg, tantôt à Wolfenbützel.

Après la mort de son fils aîné (1344), nouveau partage entre les deux autres, qui formeront dans la ligne de Göttingen deux rameaux, ceux de *Göttingen* et de *Brunswick*. Au premier, qui ne donna que trois générations (1345-1463), appartient cet *Otton le Quade* ou le Mauvais, ennemi redoutable des landgraves de Hesse (\*).

Sous *Magnus I<sup>er</sup>*, fondateur du ra-

meau de Brunswick, commença une longue guerre pour la succession de Lunebourg (1368), adjugée par l'Empereur à la maison de Saxe, et par le testament du dernier duc au fils de Magnus. En 1388 la victoire de Winden mit fin à la domination des ducs de Saxe.

Les trois fils de *Magnus II Torquatus* (au collier ou à la chaîne) se partagèrent encore le pays. *Frédéric*, l'aîné, eut Brunswick, *Bernard* et *Henri I<sup>er</sup>* reçurent Lunebourg en commun. Mais pendant ces longs troubles, le clergé, la noblesse et les villes avaient accru leurs privilèges en vendant leur assistance au parti qui en avait besoin. Les ducs, après leur restauration, se virent forcés de confirmer toutes les concessions nouvelles. Dans la ville de Brunswick s'était formée récemment une espèce d'ordre militaire qui avait pris une grande part aux dernières querelles, et dont le nom se représentait souvent dans l'histoire du pays. C'était une société de plus de soixante nobles, qui entretenaient quatre cents chevaux et se consacraient à la défense de la ville contre le brigandage des chevaliers des environs. Elle prenait le nom d'*Association du Lis* (Lilien-Venthe). Après la mort de Frédéric (1400), tué par un comte de Waldeck à son retour de la diète de Francfort, où un grand nombre d'électeurs lui avaient promis de le substituer à l'empereur Wenceslas, ses possessions échurent à son frère *Bernard*.

#### SECONDE MAISON DE BRUNSWICK.

(1500-1634).

En vertu d'un nouveau partage, conclu, en 1428, après de longues disputes, *Bernard* reçut le pays de Lunebourg et Zell, et *Guillaume I<sup>er</sup>* et *Henri II*, petits-fils de *Magnus Torquatus*, eurent Wolfenbützel, Calenberg, etc. ; Brunswick et Lunebourg restèrent en commun entre les deux maisons. La mort de *Henri* arriva à propos pour empêcher un nouveau partage (1473) ; mais cette mesure n'était que retardée. *Henri l'aîné* et *Eric l'aîné*, petits-fils de *Guillaume*, fondèrent

(\*) Voyez *Histoire des États hessois*.

4<sup>e</sup> Livraison. (BADE, ÉTATS HESSE, etc.)

en 1491 le rameau aîné de Brunswick *Wolffenbuttel* et celui de *Calenberg* (\*). Les deux princes eurent à soutenir une guerre acharnée contre Brunswick, qui, secourue par les villes anséatiques, remporta l'avantage, et obtint la confirmation de ses privilèges. C'est à Henri qu'elle doit ses deux grandes foires, aujourd'hui encore sources de son opulence.

*Henri le jeune*, fils et successeur du premier duc de Brunswick-Wolffenbuttel, eut un règne très-agité. « Il se prononça hautement contre la réforme ; mais ce ne fut pas assez pour lui d'en empêcher les progrès dans son pays. Convaincu, à ce qu'il paraît, que la guerre était le seul moyen d'étouffer la révolution religieuse, il fit tout pour l'amener; aussi travailla-t-il à être nommé chef de la sainte ligue conclue à Nuremberg (1538), en opposition à l'union de Smalcalde.

« Pendant quelque temps, la querelle du duc de Brunswick avec les princes protestants se passa en écrits, que Henri publia contre l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, et auxquels ces deux princes ripostèrent dans le même style. On se traitait réciproquement d'impies, de scélérats endurcis, d'ivrognes, d'infâmes, de menteurs, de débauchés. Luther même publia contre Henri la plus virulente et la plus grossière de ses diatribes (\*\*). Bientôt la conduite violente du duc (\*\*\*) et ses hostilités contre Brunswick, membre de la ligue de Smalcalde, fournirent aux deux princes protestants un

prétexte pour assouvir leur vengeance. Au mois de juillet 1542 ils envahirent son territoire à la tête de 20,000 hommes, l'en chassèrent, et y introduisirent la réforme. En vertu de la capitulation de *Worms*, le duché de Brunswick fut séquestré entre les mains de l'Empereur en 1545. Henri reparut la même année avec 9,500 hommes, enrôlés au moyen des deniers du roi François I<sup>er</sup>. Alors le landgrave, l'électeur et Maurice de Saxe rentrèrent dans le pays, et contraignirent leur ennemi à se constituer prisonnier avec son fils ; il fut enfermé à Ziegenhayn en Hesse. Aussitôt la réforme fut rétablie partout, et le docteur Bagenhagen dut rédiger pour les habitants une liturgie en plat allemand (\*). » La captivité des deux princes cessa par suite de la bataille de Mühlberg (1547). Mais le fougueux Henri n'avait pas pardonné aux Brunswickois d'avoir fait cause commune avec ses ennemis. La guerre contre ces bourgeois orgueilleux et contre le margrave Albert de Brandebourg occupa longtemps ses armes. Enfin, il se réconcilia avec tous ses anciens ennemis, qu'il força néanmoins de lui payer des dédommagements, et employa les quinze dernières années de sa vie à guérir les maux causés à son pays par son humeur violente.

L'attachement que son héritier présomptif montrait pour le protestantisme le brouilla pendant quelque temps avec lui ; il fit même légitimer par le pape un enfant naturel qu'il avait eu de la belle Ève de Trott (\*\*), et songea à lui transmettre sa succession. Cependant, il y eut à la fin une espèce de réconciliation entre le père et le fils. Henri mourut en 1568, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Par un statut de famille, signé en 1535, il avait établi dans sa maison le principe de la primogéniture.

(\*) Schell, *Histoire des États européens*, t. XV, p. 127 et suiv., et t. XVI, p. 42 et suiv.

(\*\*) Les liaisons du duc avec cette dame ont quelque chose de romanesque. Il avait fait répandre le bruit de sa mort et célébrer

(\*) Sous ce dernier nom était compris le pays entre le *Deister* et la *Leine*, avec la principauté de *Göttingen*. Ce rameau s'éteignit en 1584.

(\*\*) Elle porte ce titre : *Contre Jean Saucisse* (Hans Wurst). C'est le nom que les Allemands donnent au personnage qui, dans leur basse comédie, joue le rôle d'Arlequin, de Polichinelle.

(\*\*\*) Les protestants l'accusaient d'être l'auteur de plusieurs incendies qui avaient éclaté dans leur pays, et d'avoir fait mourir une maîtresse qu'il tenait enfermée dans un château.

Son fils, *Jules*, arrivé au pouvoir (\*), s'empessa d'abolir entièrement le culte catholique, et dressa, avec l'aide des deux grandes lumières du luthéranisme, Martin Chemnitz, surintendant à Brunswick, et Jacques Andreae, Wurtembergeois, un corps de doctrine, encore suivi aujourd'hui dans le pays de Wolfenbüttel.

Le duc imagina un singulier moyen de thésauriser aux dépens de ses sujets. Du produit de ses mines il fit frapper, depuis 1574, de grandes médailles d'argent, et obligea chaque habitant riche, ou au moins aisé, d'en acheter une, avec défense de l'aliéner. Dans un cas de besoin, il disposait, à titre d'emprunt, de ces capitaux dormants, et en faisait frapper de la petite monnaie. Les *Julius-Læser* sont aujourd'hui très-recherchés par les amateurs.

Jules acquit un plus beau titre à l'estime de la postérité, en fondant l'université d'Helinstædt (1574).

Il mourut en 1589, laissant à son fils, *Henri-Jules*, un héritage agrandi de toutes les possessions de la branche de Calenberg. Celui-ci, par une heureuse usurpation, y joignit encore les terres de la ligne de Grubenhagen (\*\*), éteinte en 1596, des comtes de Blankenburg, etc. Mais la ville de Brunswick lui suscita de graves embarras. Élevée presque au rang de ville impériale par l'étendue de ses privilèges, et vivant sous un régime où se contre-balançaient l'aristocratie et la démocratie, elle défendait depuis longtemps son indépendance contre les ducs, ou ne leur rendait qu'un hommage très-limité. En 1598, elle refusa de payer à Henri-Jules sa part dans une contribu-

ses obsèques pendant qu'elle vivait cachée dans le château de Stauffenberg.

(\*) Ce prince, par suite d'un manque de soins dans son enfance, avait une constitution physique qui le rendait inhabile au métier des armes; ce défaut tourna à l'avantage du pays, à l'administration duquel il donna tous ses soins.

(\*\*) Cette succession devait revenir de préférence à la maison de Lunebourg, qui commença un procès, et le gagna, contre le fils de Henri-Jules, en 1617.

tion imposée par l'Empire. De là une alternative de négociations et d'hostilités. Enfin une révolution, souillée d'abominables excès, ayant fait triompher, dans la cité, le parti populaire, le duc assiégea sérieusement, avec le secours des Hollandais et des Danois, les bourgeois que secouraient les forces de la ligne anséatique, commandées par le duc de Lunebourg. Ses armes furent impuissantes; mais comme il exerçait une très-grande influence sur l'Empereur, à une court où dominaient cependant l'Espagne et les jésuites, il obtint contre Brunswick une sentence de proscription. Néanmoins la mort de Rodolphe et celle du duc lui-même (1613) en suspendirent l'exécution. Henri-Jules fut un des princes les plus habiles de son temps.

Son fils, *Frédéric-Ulrich*, quoi que naturellement faible, dominé par l'ivrognerie et gouverné par d'avidés ministres, tint à honneur de réduire les bourgeois rebelles. Après un siège de trois mois, qui lui coûta 12,000 hommes, il les força de lui prêter hommage. Cependant il dut leur promettre de confirmer toutes leurs libertés et de solliciter la révocation du ban impérial. En mémoire de cette réconciliation, conclue en 1615, ils restaurèrent le lion de bronze placé par Henri le Lion devant le château. Ce ne fut pourtant que longtemps après cet événement que Brunswick fut réduite au rang de ville municipale.

Le duché eut à souffrir de grands maux pendant la guerre de trente ans. Le roi de Danemark, Pappenheim, Tilly, Wallenstein y dominèrent tour à tour. L'arrivée de Gustave-Adolphe sur la scène ne soulagea même pas beaucoup le pays. Au milieu de ces calamités, Frédéric-Ulrich mourut sans héritiers en 1634, laissant une dette de plusieurs millions d'écus.

#### NOUVELLE MAISON DE BRUNSWICK.

(1633-1840).

La maison qui règne aujourd'hui à Brunswick, descend, comme celle de Hanovre, d'*Ernest le Confesseur*, duc

de Lunebourg-Zell. Lors du partage qu'avaient fait ses fils, en 1569, *Henri*, l'aîné, s'était contenté des bailliages de Danneberg, Luchow, Hitzacker et Schärnbeck; le second, *Guillaume*, devenu la souche de la nouvelle famille de Lunebourg, avait eu tout le reste. Cette inégalité de partage fut la cause première de celle qui existe encore entre la puissance des maisons fondées par les deux frères.

Ce fut *Auguste*, fils du fondateur de la branche de Danneberg, qui acquit la succession de la seconde maison de Brunswick; mais il lui fallut pour cela acheter les droits de son frère *Jules-Ernest*, qui vivait encore, s'arranger avec d'autres prétendants, et assiéger inutilement Wolfenbützel, occupée, depuis 1627, par les Impériaux. Enfin, en 1642, dans une conférence tenue à Goslar, la paix fut négociée entre l'Empereur et toute la maison de Brunswick. Les ducs rendirent à l'électeur de Cologne Hildesheim, conquis en 1523 par *Eric de Calenberg*. De son côté, *Ferdinand III* remit Wolfenbützel à *Auguste* qui y établit sa cour. Les Impériaux évacuèrent toutes les places qu'ils occupaient dans le duché; mais les Suédois, que le prince avait abandonnés, refusèrent d'en faire autant. Ce ne fut qu'à la paix de Westphalie (1648) qu'ils se retirèrent. *Auguste* mourut en 1666, avec la réputation d'un prince des plus savants et des plus sages de l'Europe. Formé par de nombreux voyages, il a laissé plusieurs écrits sous le pseudonyme de *Gustavus Selenus*, et fondé la grande bibliothèque de Wolfenbützel.

RODOLPHE-AUGUSTE.

(1666-1704).

*Auguste* eut pour successeur, au duché de Brunswick-Wolfenbützel, son fils aîné, tandis qu'un rejeton d'un troisième mariage, *Ferdinand-Albert I<sup>er</sup>*, fondait la branche de Brunswick-Bevern, dont la résidence était Bevern, située près d'Holzmunten, sur le Weser (\*).

(\*) Cette branche s'est éteinte en 1809.

Quoique la paix de Westphalie eût, en apparence, rétabli la tranquillité publique, il régnait encore des troubles dans plusieurs parties de l'Allemagne. Brunswick, de même que Magdebourg, Erfurt et Munster, ne voulait pas reconnaître la supériorité territoriale du prince. Le 29 mai 1671, *Rodolphe-Auguste*, profitant de la discorde qui régnait entre les bourgeois et les magistrats, envoya subitement 20,000 hommes devant la ville. Elle fut forcée d'ouvrir ses portes (\*). Le duc laissa ensuite presque toujours la direction des affaires à *Antoine-Ulrich*, son frère, co-régent depuis 1685. Comme il mourut sans postérité mâle, en 1704, ce dernier lui succéda.

ANTOINE-ULRICH.

(1704-1714).

Doué d'autant d'esprit et de savoir que d'habileté politique, passionné comme son père pour les belles-lettres, ce prince leur consacra tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires (\*\*). Son pays eût été même plus heureux, plus tranquille, s'il se fût moins occupé de politique que de littérature. D'abord il décida son frère à prendre, en 1689, le parti de la Hollande contre la France; mais quelques années après, l'élévation de la ligne de Lunebourg à la dignité électoral l'agrita vivement contre ses cousins et contre l'Empereur. Plus que tous les autres princes d'Allemagne, sur lesquels sa maison exerçait une espèce de préséance, il s'opposa de tous ses moyens à cette innovation.

Depuis la paix de Ryswick, et surtout depuis l'ouverture de la succession d'Espagne, il s'établit des relations intimes entre la cour de Versailles et les ducs de Brunswick-Wolfenbützel. *Antoine-Ulrich* envoya son fils aîné à Paris, et les ministres de Louis

(\*) L'armée assiégeante était grossie des secours du duc de Hanovre, comme on le verra dans l'histoire de ce dernier pays.

(\*\*) Ses romans d'Aramène et d'Octavie sont connus.



XIV qui traversaient l'Allemagne, s'arrêtaient toujours à Brunswick, où ils étaient accueillis d'une manière qui inquiétait fort les gouvernements suédois, prussien et hanovrien. Vers 1700 l'armée de Brunswick fut portée à 10,000 hommes; enfin, par un premier traité, Louis XIV s'engagea à ne pas reconnaître le neuvième électorat avant que ces princes, comme ceux du reste de l'Allemagne, eussent obtenu satisfaction, et les ducs s'obligeaient, en revanche, à n'entrer en arrangement à ce sujet qu'avec l'intervention du roi. D'autres articles secrets menaçaient plus directement, disait-on, les intérêts de la ligne de Lunebourg. Une seconde et une troisième alliance, signées le 1<sup>er</sup> mars et le 23 octobre 1701, contenaient, de la part de Louis, la promesse d'un secours si les ducs étaient molestés ou attaqués, et en outre d'un subside mensuel qui les mit en état de résister aux premiers coups, en renforçant leurs troupes.

Ils firent en effet de nouveaux armements, tout en protestant de leur inviolable fidélité à l'Empire et à son chef, de leur sollicitude pour le maintien de la paix. Aussitôt les états de basse Saxe, alarmés, se plaignirent; Guillaume III, roi d'Angleterre, ainsi que le roi de Prusse, écrivit aux ducs pour les engager à rompre leur alliance avec l'ambitieux ennemi du repos de l'Europe. L'Empereur exigea même de Rodolphe - Auguste qu'il exclût son frère de toute part au gouvernement. Cette proposition ayant été accueillie par un refus formel, les troupes hanovriennes entrèrent dans le pays de Wolfenbutter pendant la nuit du 19 au 20 mars 1702, surpris dans leurs quartiers, enlevèrent ou dispersèrent les soldats, et occupèrent toutes les avenues du pays, ainsi que la ville impériale de Goslar et la forteresse de Peina (\*). Le duc Rodolphe prit à témoin de cette violence l'Empereur, la

diète, l'Europe entière. Cependant, par la médiation du roi de Prusse et du landgrave de Hesse-Cassel, l'affaire fut arrangée le 19 avril suivant (\*).

Malgré le fond d'amertume qu'il conservait dans son cœur contre la ligne de Hanovre, Antoine-Ulrich, après le décès de son frère, se rapprocha d'elle et déserta le parti de la France. Sa petite-fille, Elisabeth-Christine, épousa, en 1708, l'archiduc Charles, le prétendant au trône d'Espagne, celui qui bientôt devint Empereur sous le nom de Charles VI. La princesse avait été contrainte à faire préalablement profession de la foi catholique, et ne s'y était décidée que lorsque son aïeul, pour lui prouver combien était peu importante la différence entre les deux religions, lui eut promis de changer aussi. Le mariage conclu, elle insista, pour la tranquillité de sa conscience, sur l'accomplissement de cette promesse. En conséquence Antoine-Ulrich, âgé de soixante-dix-sept ans, se fit catholique, en 1710, après avoir signé l'engagement de ne rien changer à la religion de son duché; son fils lui succéda en 1714.

## AUGUSTE-GUILLAUME.

(1714-1731).

Parmi les événements du règne de ce prince, nous n'avons à mentionner que l'union intime qu'il conclut, le 25 novembre 1727, à Westminster, avec la branche cadette de sa maison, assise sur le trône d'Angleterre. Il mourut sans postérité:

## LOUIS-RODOLPHE.

(1731-1735).

Louis - Rodolphe, décoré, depuis 1707, du titre de prince de Blankenbourg (avec droit de voix et de séance à la diète), était frère d'Auguste-

(\*) Rodolphe consentit à céder à l'électeur de Hanovre deux régiments d'infanterie, trois de cavalerie et deux de dragons. Voyez, pour toute cette querelle, *Allemagne*, t. II, p. 318, et Schell, *Histoire des États européens*, t. XLII, p. 320 et suiv.

(\*) Ces deux localités sont aujourd'hui partie du Hanovre (gouvernement de Hildesheim).

Guillaume; sa fille aînée avait épousé l'Empereur. La seconde fut mariée en 1711 au malheureux Alexis, fils de Pierre le Grand; une troisième épousa le successeur de son père, mort sans descendance mâle.

FERDINAND-ALBERT.

(1735).

Le fils du fondateur de la branche de Brunswick-Bevern hérita, en 1735, des États de Brunswick-Wolfenbützel, mais il ne les posséda que six mois. Outre Charles, son successeur, il eut plusieurs enfants devenus célèbres: *Antoine-Ulrich*, père de l'infortuné czar Ivan III, mourut prisonnier à Kolmogory en 1776 (\*); *Louis-Ernest* fut régent en Hollande; *Ferdinand* se fit un renom brillant dans les armées de Frédéric II, où les bons généraux étaient pourtant nombreux (\*\*); *Albert* et *François* périrent au service du grand Frédéric, qui avait donné sa main à leur sœur Elisabeth-Christine. La quatrième fille de Ferdinand-Albert fut mariée à Frédéric V, roi de Danemark, et joua un rôle important dans la vie de ce prince, ou plutôt de son fils. La cinquième épousa Auguste-Guillaume, prince de Prusse, et devint mère de Frédéric-Guillaume II.

CHARLES.

(1735-1780).

Le nouveau duc transféra en 1754 sa résidence de Wolfenbützel à Brunswick. Lorsque éclata la guerre de Sept ans, il y prit part en fournissant un corps à l'armée hanovrienne-anglaise, mais surtout en y envoyant deux généraux dont l'histoire a retenu les noms, Ferdinand, son frère, et Charles-Guillaume-Ferdinand, son fils. La malheureuse journée d'Hastenbeck termina, pour le duc, la guerre avec la France; mais son pays n'en fut pas plus heureux. On

(\*) Voyez, *Busching's Magazin*, p. 418.

(\*\*) Il est mort en 1792. On avait admiré sa valeur à la bataille de Prague, et ses talents comme général en chef de l'armée de Westphalie, avec laquelle il vainquit à Créfeld, à Minden, etc. Voyez *Histoire du royaume de Hanovre*.

accorda à Charles une prétendue neutralité, et on lui assigna Blankenbourg comme demeure pour lui et sa famille, tandis que le maréchal de Richelieu traitait son duché en pays conquis. Cette occupation, il est vrai, ne dura que jusqu'à la rupture de la capitulation de Closterseven; mais alors commença une nouvelle série de calamités.

Les désastres de la guerre, joints à des frais d'armements trop considérables, avaient épuisé le pays, et cependant Charles, qui ne connaissait nullement le prix de l'argent, ne songea ni à restreindre ses dépenses, ni à mettre des bornes à sa libéralité. Une cour somptueuse, des bâtisses inutiles, des projets mal conçus et plus mal exécutés, une administration livrée à un complet désordre, chargèrent enfin le pays d'une dette de 10 à 12,000,000 de rixthalers, et produisirent à la fin de la guerre un déficit de 80,000 rixthalers dans les revenus. Emprunts, impositions nouvelles, détérioration des monnaies, convocation des états, remèdes de charlatans et d'adeptes de diverses espèces, enfin, tous les palliatifs imaginables, furent employés sans succès pour guérir le mal, jusqu'à ce que le prince héréditaire, après la mort du principal ministre de son père, prit une influence décisive dans le gouvernement (1773). Alors, malgré les obstacles que le duc, incorrigible dans sa prodigalité, opposait aux plans de son fils, un ordre sévère fut établi dans toutes les administrations, dans toutes les branches des dépenses, et les états se chargèrent de l'amortissement des dettes.

La guerre d'Amérique vint ensuite ouvrir au pays une nouvelle source de prospérité; source bien impure, il est vrai, mais qui pendant sept ans versa des sommes considérables dans les caisses publiques, depuis longtemps à vide. Par une convention du 9 janvier 1776, le duc livra au roi d'Angleterre, contre un subside annuel, 4,300 hommes de ses troupes, avec la faculté d'en user à son gré, dans l'ancien ou dans le nouveau monde.

Sans vouloir excuser cet odieux et

immoral expédient, hâtons-nous d'ajouter qu'au moins le duc consentit à en employer tous les profits au paiement des dettes.

Les affaires avaient repris une marche réglée, lorsqu'on reçut à Brunswick un avertissement venu de Hanovre, et portant que le duc devait à l'électorat une somme de 2,000,000 de rixhalers; que le terme du paiement approchait; enfin que, faute d'une satisfaction entière, on saisisait la principauté de Blankenbourg, aux termes de la convention. Ce coup fut d'autant plus accablant pour le prince héréditaire qu'il ignorait absolument l'existence de la dette. Jamais les deux millions n'étaient entrés dans les caisses de l'État; le duc les avait reçus sous la déclaration de *pierres à fusil*, et avait puisé dans ce dépôt jusqu'à ce qu'il ne s'y trouvât plus rien. D'un autre côté, la régence de Hanovre avait attendu, pour parler de ce prêt, que le prince fût entièrement au dépourvu. Dans cet embarras, Charles-Guillaume-Ferdinand s'adressa au roi d'Angleterre lui-même, et la régence eut ordre d'accepter des délais.

Le duc Charles, auquel son caractère humain et bienveillant a presque valu auprès des Brunswickois le pardon de ses fautes, mourut en 1780.

Parmi ses enfants, nous remarquons, outre son successeur, le prince *Frédéric*, devenu prince d'Oels, en 1792, par son mariage avec Frédérique de Wurtemberg-Oels, et mort sans héritiers en 1805; puis le prince *Léopold*, auteur d'un acte de dévouement célébré à l'envi par la poésie et la peinture: ce fut lui qui périt dans l'Oder, à Francfort, le 27 avril 1785, en voulant porter secours à plusieurs personnes que le débordement du fleuve avait mises dans le plus grand danger.

CHARLES-GUILLAUME-FERDINAND.

(1786-1806).

Ce prince, comme on le sait, joua un rôle important au milieu des ennemis de notre révolution, et appela ainsi sur lui les regards de l'Europe entière; mais avant d'exercer au de-

hors son activité, il réussit à tirer son pays de l'ablme des dettes, en suivant avec fermeté et sagesse ses anciens plans de finance. Depuis 1787 jusqu'en 1790 il eut pour ministre le baron de Hardenberg, devenu célèbre, par la suite, au service de la Prusse (\*).

Charles-Guillaume prit, en 1787, le commandement de l'armée prussienne qui rétablit le stathouderat en Hollande. Dans l'espace de quelques semaines, la pusillanimité et la désunion des ennemis qu'il avait à combattre avaient assuré son succès.

En conduisant les mêmes troupes contre les Français, le duc espérait le même résultat (1793); son inactivité acquiescente a acquis une triste célébrité qui nous dispense d'en parler ici; toutefois, après deux malheureuses campagnes, il offrit sa démission, et fut remplacé par le général Mœllendorf.

Les champs de bataille d'Hastenbeck, de Hoya, de Crefeld et d'Emsdorf, dit un historien étranger (\*\*), rappellent les plus glorieux jours de sa jeunesse. Mais son expédition contre la révolution française lui attira, à cause de l'indigne déclaration de guerre que sa main avait signée (\*\*\*),

(\*) Charles-Auguste, prince de Hardenberg, né à Hanovre en 1750, fut appelé à Berlin, en 1795, à l'avènement de Frédéric Guillaume III, succéda au ministre Haugwitz, et fut toujours le représentant du système antifrançais; sa haute influence dans le cabinet prussien date surtout de 1810. Il a attaché son nom à la plupart de ces mémorables travaux de réforme et d'organisation qui ont consolidé la puissance de la Prusse. Le prince de Hardenberg, après avoir assisté au congrès de Vérone, est mort à Gènes, en 1822.

(\*\*) Voyez Mauo, *Histoire de la monarchie prussienne depuis 1763 jusqu'à 1815*, t. II, p. 230.

(\*\*\*) Le comte de Schulenburg était, à cette époque, ministre des affaires étrangères de Prusse à Paris. Il chargea, à ce qu'on prétend, un conseiller de légation, nommé Renffner, de rédiger le fameux manifeste. Celui-ci, dont la femme avait perdu un procès à Strasbourg, sa ville natale, mil

de durs reproches et une longue haine. Il ne contribua pas moins que les autres au peu de succès de l'invasion; et si, vieillard de soixante-dix ans, il se mit encore à la tête d'une armée en 1806, s'il ne montra plus ces talents guerriers éveillés en lui par les leçons de Frédéric le Grand, il faut l'attribuer à la faiblesse de cet âge, qui ne peut jamais croire qu'il soit en arrière du temps. »

Si la vieillesse avait usé pour les combats des forces dont le duc présu-  
mait trop, elle ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut été rendu à son pays, d'exé-  
cuter encore des travaux étendus et  
d'assurer par de sages réglemens la  
prosperité de ses sujets. Nous devons  
citer particulièrement un édit publié  
le 1<sup>er</sup> mai 1794, qui a valu à sa mé-  
moire une reconnaissance et une véné-  
ration méritées. Par un acte passé avec  
le consentement de ses fils et l'accord  
des états, puis érigé en loi fondamen-  
tale du duché, Charles-Guillaume-  
Ferdinand se lia les mains à lui et à  
ses successeurs (ce sont les termes de  
l'acte), pour mettre les princes dans  
l'impossibilité de faire des dettes sans  
motif reconnu juste et légitime par le  
ministère ducal et par le comité des  
états. Tout emprunt contracté hors des  
conditions posées par la loi (\*), devait

en commun ses ressentiments personnels  
avec la haine que Schulenburg avait vouée  
à la France, et trouva très-éloquent de me-  
nacer Paris du sort de Jérusalem. D'après  
la même version, Brunswick signa simple-  
ment le manifeste, sur l'invitation du cabinet  
prussien, et se fit, tout calme et tout homme  
de bonne société qu'il était, la réputation d'un  
furieux et d'un matamore. P. L. Voyez  
aussi ALLEMAGNE, t. II, p. 338.

(\*) « Il existera, dit l'acte, des motifs va-  
« lables pour autoriser un emprunt, quand  
« une occasion se présentera d'acquiescer quel-  
« que domaine, rente ou droit utile, quand il  
« s'agira d'améliorer les domaines, de rem-  
« bourser une dot employée pour le bien du  
« pays, de racheter quelque prétention for-  
« mée à sa charge, ainsi qu'en cas de guerre  
« ou de disette, ou pour la reconstruction

être déclaré nul et non obligatoire. Le  
duc renonçait à la faculté d'aliéner, et  
même d'hypothéquer ses biens allo-  
diaux, autrement que pour en consac-  
rer le produit à l'avantage du pays.  
Toute anticipation de revenus était  
déclarée nulle. Enfin, le prince ne pour-  
rait désormais exiger que ses sujets lui  
prêtassent hommage qu'après avoir,  
par des reversales signées de sa main,  
promis l'exécution de cette loi fonda-  
mentale.

Au commencement de 1806, le duc  
fit, par ordre du roi de Prusse, et  
dans la prévision de la guerre qui de-  
vait éclater, un voyage à St-Péters-  
bourg. Après son retour, il prit le  
commandement en chef de l'armée  
prussienne. Mais il ne lui était plus  
donné de soutenir un si lourd fardeau.  
Il assista à la bataille d'Auerstadt (1806),  
et y fut grièvement blessé; transporté  
à Brunswick, il aurait pu, avec du re-  
pos et des soins, espérer sa guérison;  
mais, dès le 25 octobre, il se vit  
obligé de quitter son château pour ne  
pas tomber au pouvoir d'un ennemi  
justement implacable (\*). Il expira  
près d'Altona, le 10 novembre, em-  
portant les regrets de son peuple. Ce  
prince avait épousé, après la guerre de  
Sept ans, la princesse Auguste de  
Galles.

Le lendemain du jour où le duc  
sortit de sa résidence, elle cessa d'ap-  
partenir aux descendants des Guelfes :  
elle fut occupée, comme le reste du  
pays, par les Français, et devint une  
des villes principales du royaume de  
Westphalie.

« d'un palais ducal détruit par incendie. Après  
« l'observation de toutes les formalités pres-  
« crites pour constater la nécessité ou l'utilité  
« d'un emprunt, les obligations seront con-  
« tre-signées, sous leur responsabilité, par  
« tous les conseillers intimes et chefs de dé-  
« partemens. »

(\*) L'ordre du jour de Napoléon s'ex-  
primait ainsi : « La maison de Brunswick  
« a cessé de régner. Que le général Brunswick  
« s'en aille chercher une autre patrie au delà  
« des mers. Partout où mes troupes le trou-  
« veront, elles le feront prisonnier. »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME D'OELS.

(1813-1815).

Le prince héréditaire, Charles-George, était mort sans postérité, deux mois avant l'ouverture de la dernière campagne contre la France et la fin malheureuse de son père. Deux de ses frères étaient faibles de complexion et incapables de régner. Le plus jeune, *Frédéric-Guillaume*, du vivant même de son père, avait été destiné à lui succéder. Comme tous les membres de sa famille, il s'était voué au service de la Prusse. Après les désastres qui lui enlevèrent son héritage, il séjourna quelque temps en Suède, en Angleterre, et enfin en Autriche. Quand la guerre s'alluma, en 1809, entre la France et cette dernière puissance, il était à Vienne. Affilié à ces associations secrètes qui étendaient leurs trames depuis Kœnigsberg jusqu'aux bords du Rhin (\*), jusqu'en Ita-

(\*) « En 1808, plusieurs hommes de lettres de Kœnigsberg, affligés des maux de la patrie, s'en prirent à la corruption générale des mœurs; elle avait, selon ces philosophes, étouffé le véritable patriotisme dans les citoyens, la discipline dans l'armée, le courage dans le peuple. Les hommes de bien devaient donc se réunir pour régénérer la nation par l'exemple de tous les sacrifices. En conséquence, ils formèrent une société qui prit le nom d'*Union morale et scientifique*. Le gouvernement l'approuva en lui interdisant toutefois la politique. Cette résolution, toute noble qu'elle était, se serait peut-être perdue, comme tant d'autres, dans le vague de la métaphysique allemande, mais le prince Guillaume, retiré dans sa principauté d'Oels, en Silésie, aperçut du sein de ce refuge, les premiers progrès de l'Union morale dans la nation prussienne. Il s'y affilia, et, le cœur tout rempli de haine et de vengeance, il conçut l'idée d'une autre ligue; elle devait se composer d'hommes déterminés à renverser la confédération du Rhin, et à chasser les Français du sol de la Germanie. Cette union, dont le but était plus réel, plus positif que celui de la première, l'attira tout entier dans son sein, et de ces deux sociétés se forma la vaste conspiration des *Amis de la vertu*. » *Séjour, Histoire de Napoléon en 1812*, t. I, p. 18 et 19.

lie, le duc de Brunswick-Oels (car c'est sous ce nom que *Frédéric-Guillaume* est connu en Allemagne) était encore en relation intime avec tous les mécontents de sa patrie: il se rendit en Bohême où il leva un corps de volontaires. Son nom, sa bravoure, sa haine contre la France, attirèrent une nombreuse jeunesse sous ses drapeaux, et bientôt il parut à la tête de 3,000 hommes. Des habits noirs très-courts avec des revers bleus, un shako ayant pour plaque la figure d'une tête de mort au-dessus de deux os en croix, distinguaient la *légion de la vengeance*, des soldats de l'Autriche. Après de petites excursions en Saxe, les *noirs*, comme les appelait le peuple, se réunirent aux Autrichiens et occupèrent Dresde, que le roi de Saxe avait quitté; mais les opérations du maréchal Kiel-Meyer ne produisirent pas de grands résultats, et le duc fut retenu par la prudence et la lenteur autrichiennes, jusqu'à ce que François I<sup>er</sup>, vaincu à Wagram, fut forcé de recourir à un armistice comme au seul moyen de salut qui lui restât. Alors le prince, convoquant ses soldats, leur déclara « qu'il dépendait d'eux de séparer leur sort du sien; que pour lui, il allait abandonner le sol de la patrie sur lequel pesait le joug du conquérant, et se rendre dans un pays libre, en Angleterre. » Tous s'écrièrent qu'ils étaient résolus à le suivre, à partager ses dangers. Dans l'audacieuse pensée de lutter seul contre la puissance de Napoléon, au milieu de l'Europe soumise, il marcha immédiatement sur Leipzig avec 1200 fantassins, 700 cavaliers et 6 pièces de campagne, et entra ensuite à Halberstadt. Dès le 31 juillet, il était à Brunswick. Là, il déclara dans des proclamations, adressées à son peuple et que ses soldats affichèrent dans toutes les rues, qu'il prenait possession de l'héritage de ses ancêtres; mais c'était là une bravade qui ne pouvait avoir d'effet. Le jour suivant il vainquit, par des paroles patriotiques, l'abattement de sa troupe, et par ses armes les Westphaliens qui,

sous Reubel, lui barraient le chemin vers OElpen. Il arriva à Hanovre le 3 août, passa le Weser à Nienbourg, détruisit le pont derrière lui, et marcha en deux colonnes sur Brême et sur Oldenbourg, menacé de toutes parts, ayant sur ses talons des troupes westphaliennes, hollandaises, danoises. Au moment où Reubel arrivait avec des forces supérieures, il gagna la mer à Elsfleth : neuf vaisseaux de guerre anglais qui l'attendaient le reçurent et le transportèrent, lui et les siens, loin du continent.

Les soldats du duc de Brunswick-Oels passèrent en grande partie avec lui dans la péninsule pour grossir les bataillons allemands qui combattirent sous les étendards anglais. Quand l'heure des revers fut arrivée pour les Français, le prince aborda sur un vaisseau anglais, à Hambourg, le 18 mai 1813; mais, ne trouvant aucune troupe à commander, il se rembarqua et ne reparut que pour prendre possession de son héritage, en 1814. Le roi de Prusse convoitait fort cette principauté, qui eût arrondi ses États : des offres très-brillantes avaient été faites à Frédéric-Guillaume, à Vienne, pour le déterminer à consentir à la cession demandée; mais il les avait constamment rejetées. Le 3 janvier 1815, le cabinet de Berlin revint à la charge, mais sans plus de succès. Dès lors, il s'éleva de graves mésintelligences entre le duc et le roi de Prusse. Mais il se préparait des événements qui devaient changer entièrement la face des affaires. Napoléon revint de l'île d'Elbe. Aussitôt le duc, dont la haine contre la France ne s'éteignit qu'avec la vie, recommença ses armements et accourut, un des premiers, avec ses noirs, dans les plaines de la Belgique. A la bataille de Ligny, le 16 juin, il commandait les Brunswickois au plus fort de la mêlée, lorsqu'il fut frappé d'une balle et emporté mourant loin du combat (\*).

(\*) Brunswick possède un monument coulé en fer, qui a été consacré à la mémoire de Frédéric-Guillaume et de son père.

CHARLES-FRÉDÉRIC.

(1815-1830).

Le dernier duc avait eu de son mariage avec une princesse de Bade, deux fils, *Charles* et *Guillaume*. Après la mort de leur père, ils furent élevés, d'après les instructions de George IV, alors régent d'Angleterre, qui, cassant de son autorité privée l'acte de dernière volonté de son beau-frère (\*), s'empara de la tutelle. Ce prince en délégua l'exercice au comte Munster, son ministre dirigeant pour le Hanovre, qui excita de graves plaintes dans le duché. Peut-être cet arrangement, contre lequel les puissances du continent n'élevèrent aucune réclamation, cachait-il des projets ultérieurs d'absorption au profit du royaume. Quoi qu'il en soit, George sacrifia au Hanovre les intérêts commerciaux du duché, et chercha à s'attacher la noblesse en octroyant au pays une constitution passablement aristocratique.

La loi fondamentale acceptée par les états le 19 janvier 1820 ne changea rien aux droits essentiels de cette assemblée; seulement elle la divisa en deux chambres parfaitement égales entre elles pour leurs prérogatives. La première était composée de six prélats de l'ordre équestre; la seconde de sept prélats, de dix-neuf députés des villes, et de dix-neuf députés de la classe jusqu'alors non représentée des propriétaires des terres non seigneuriales.

Charles, émancipé en 1823, à l'âge de dix-neuf ans, refusa de reconnaître ces changements (\*\*). L'an n'était pas le plus

(\*) On connaît l'infâme procès intenté à la reine Caroline, tante des deux princes.

(\*\*) Charles se plaignit, dès les premiers moments de son règne, d'avoir été retenu en tutelle dix-neuf ans au lieu de dix-huit; et ce fut pour ce motif qu'il refusa de reconnaître les derniers actes de son tuteur. Il s'ensuivit, entre lui et George IV, une guerre meurtrière de brochures. Les journaux anglais insinuaient qu'il était à regretter qu'on n'eût pas *mediatisé*, c'est-à-dire soumis à une puissance voisine le duché de Brunswick. Le duc cependant se vengeait sur son peuple de ces

grand mal. Mais, en toutes choses, il suivit une route opposée à celle que lui avaient tracée ses ancêtres. L'amour du peuple, l'estime des contemporains, le jugement de la postérité étaient pour lui de vains mots. L'irritation générale, qu'il aurait pu calmer, en satisfaisant le besoin de progrès et de liberté dont ses sujets étaient tourmentés, fermentait depuis longtemps; la révolution française de 1830 en déterminait l'explosion. Le 6 septembre, lorsque le duc sortait du théâtre, le peuple ameuté le poursuivit jusqu'au palais. Charles-Frédéric effrayé fit demander par l'officier commandant ce que voulait la foule ameutée. C'était, répondit-on, que les pièces de canon braquées sur la ville fussent enlevées; que les états institués sous la tutelle du roi d'Angleterre fussent reconnus; que le duc restât dans son pays au lieu de courir le monde pour échapper aux sentences de la diète. Sur l'assurance donnée que le prince acquiescerait à ces demandes, la multitude se dispersa. Le lendemain, le prince refusa une audience aux députés de la bourgeoisie, et se prépara à réprimer la sédition. Malgré un appareil de défense formidable, des troupes nombreuses et seize pièces de canon placées devant le château, l'attaque commença le jour même. Les troupes, renouées dans le parc, y furent cernées, et, le soir, le palais fut livré aux flammes. Le duc avait eu à peine le temps de s'échapper pour sauver sa vie. Les meubles précieux, jetés par les fenêtres, furent

déplaisirs. En 1829, les états, qui s'étaient réunis au mois de mai de leur propre autorité, réclamèrent auprès de la diète contre l'inobservation de la constitution par le prince. L'aristocratie avait poussé les bourgeois à cette mesure. La diète donna tort à Charles. Mais celui-ci opposa à ses décisions une force d'inertie qui les rendit vaines. Seulement, dans les premiers mois de 1830, il partit pour Paris avec ses trésors. L'entrée des Tuileries lui fut interdite; et bientôt la révolution de juillet le fit fuir à Bruxelles, d'où il revint au bout de quelques semaines dans ses États, pour s'en faire chasser presque aussitôt.

brûlés sur la place publique. Cette scène de destruction et de pillage dura quarante-huit heures sans qu'on fit le moindre effort pour l'arrêter. L'ordre fut du reste bientôt rétabli, et nul autre que le prince n'eut à redouter pour sa personne ou sa propriété. Les états s'assemblèrent; une commission provisoire de régence fut nommée, et l'on appela le frère cadet du duc à lui succéder (\*).

## GUILLAUME.

(1830).

Le nouveau souverain fut confirmé dans l'exercice provisoire du pouvoir par la diète germanique, le 2 décembre 1830, et les princes alliés de la maison de Brunswick prirent le soin d'arranger définitivement des affaires qu'eux-mêmes n'avaient pas peu contribué à embrouiller. Le roi de Hanovre déclara le gouvernement du duché vacant, et le conféra au duc Guillaume, en fixant le 25 avril 1831 pour la prestation du serment de fidélité.

Les habitants, qui d'abord s'estimaient heureux de ces changements, ne tardèrent pas à reconnaître que l'aristocratie s'était ligüée avec eux, et avait encouragé leurs vengeances pour son profit presque exclusif. Ils en furent à se demander, comme bien d'autres, ce qu'ils avaient gagné à leur révolution. Le successeur de Charles leur fit payer chèrement la reconstruction du palais ducal, la réparation de ces ruines qui, seules, avec quelques intrigues du prince déchu, leur rappelaient les événements de 1830.

Le 27 août 1832, les états, qui étaient prorogés depuis dix mois, se

(\*) Depuis lors, le prince Charles, après une tentative infructueuse pour rentrer en possession de ses États (24 novembre — 1<sup>er</sup> décembre 1830), déclaré par la diète incapable de régner, erre dans les pays étrangers, où le suit le mépris qu'il a mérité. Nous l'avons vu chassé de France pour avoir abusé de l'hospitalité qu'on lui avait accordée. Il est maintenant en Angleterre. — Guillaume est né en 1806. Il est plus jeune de deux ans que son frère.

réunirent de nouveau pour délibérer sur un projet de révision de la constitution. Cette session se prolongea deux mois sans accidents remarquables. Dans la première assemblée qui, formant une chambre unique, se réunit à la suite des nouvelles élections (1831), on comptait dix députés de l'ordre equestre, douze de l'ordre des villes, vingt de l'ordre des bourgs et des campagnes, six prélats et dix représentants choisis dans les classes les plus instruites du duché, et parmi lesquels il se trouvait neuf fonctionnaires publics. On put juger des opinions politiques de ces députés par la décision prise sur la question de la publicité de leurs séances, qui fut rejetée à une forte majorité.

Le fait le plus saillant de la session de 1835 fut l'adoption du traité de douanes, conclu, après de longues négociations, avec le royaume de Hanovre, traité que le duc vient de rompre pour adhérer à l'association prussienne, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1842.

En 1836, les deux états rallièrent à leur ligne commerciale le duché d'Oldenbourg, en conséquence d'un traité mis en vigueur le 1<sup>er</sup> août. Dès lors, les lignes intérieures de taxes et de douanes furent suspendues dans les trois pays, où il y eut concurrence libre sur presque toutes les espèces de produits (\*). La levée des impôts dut même s'y faire d'après des monnaies, des mesures et des poids uniformes. Ces conventions étaient d'ailleurs modelées sur celles du grand *Zollverein* : il y avait administration et distribution en commun des revenus d'après la population.

Cette même année fut marquée par un incident qui semblait prouver que la déchéance du duc Charles n'était pas

une affaire définitivement réglée, comme on pouvait le croire.

Le prince Guillaume ayant résolu de se marier, avait choisi une épouse dans une maison royale du midi de l'Allemagne, qui avant de consentir à cette union voulut consulter l'Autriche. La cour de Vienne répondit que la souveraineté n'était que suspendue dans la personne du duc Charles, et que s'il avait des enfants d'une alliance princière, ce serait à eux et non à ceux du duc régnant que reviendrait le duché.

Toutefois, les agnats de la maison de Brunswick ne partagèrent point cette manière de voir. Par une note semi-officielle, ils déclarèrent que les enfants de Guillaume lui succéderaient. Cette prérogative devint encore l'objet d'une disposition importante insérée dans une loi que lit à Brighton, le 19 novembre 1836, Guillaume, roi d'Angleterre et de Hanovre, chef de la maison de Brunswick. Cette loi, qui réglait l'ordre de succession aux couronnes de Hanovre et de Brunswick, ainsi que les rapports de la famille royale, porte dans son chapitre IV :

« Art. 2. La couronne de Hanovre se transmet héréditairement dans la maison de Brunswick-Lunebourg, et d'abord dans la ligne masculine de la famille royale actuelle. Si cette ligne s'éteint, la couronne passera, à l'exclusion des femmes, à la ligne masculine de la maison ducale de Brunswick-Wolfenbützel, et notamment au duc régnant de Brunswick, et la réunion ainsi opérée des domaines de la maison ne pourra être brisée.

« Art. 3. De même, dans le cas de préextinction de la ligne masculine de la famille ducale de Brunswick-Wolfenbützel, la couronne ducale passera à la ligne royale masculine. Les domaines ainsi réunis ne pourront plus être séparés, etc. »

(\*) Le sel, les cartes à jouer et la bière étaient seuls exceptés.



## II. ROYAUME DE HANOVRE.

## GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE, ETC.

Le royaume de Hanovre a une superficie de 695 milles carrés, et comprend deux parties principales séparées entre elles par une bande étroite du duché de Brunswick. La partie la plus septentrionale et la plus considérable est bornée au nord par la mer d'Allemagne et par l'Elbe, qui la sépare des provinces allemandes du Danemark, de la ville de Hambourg, du Mecklenbourg et du Brandebourg; à l'est par la Saxe prussienne et le duché de Brunswick; au sud par ce même duché et par les principautés de Waldeck, Lippe-Detmold et Lippe-Schauenbourg, la Hesse électorale et la province prussienne de Westphalie; et enfin à l'ouest par la Hollande. Dans le nord-ouest de cette division se trouve enclavé le grand-duché d'Oldenbourg. La partie méridionale du royaume confine au nord au duché de Brunswick; à l'est au même pays et à la Saxe prussienne; au sud à cette dernière et à la Hesse électorale; et à l'ouest au même électorat et à la province de Westphalie, dont elle est séparée par le Weser. Outre ces parties principales, le Hanovre possède quelques petites enclaves, parmi lesquelles le comté de Hohenstein, entre les possessions de Waldeck et la province de Westphalie.

Depuis les bords de la mer jusqu'à Göttingen, le terrain monte graduellement à mesure qu'on approche des montagnes du Harz. Dans les parties qui avoisinent la mer, ou que baignent le bas Elbe et le bas Weser, il est formé surtout par les alluvions de ces deux fleuves; aussi est-il souvent exposé à des inondations, dont on ne peut neutraliser les funestes effets que par des digues d'un entretien très-coûteux. Toute cette région septentrionale du royaume paraît avoir été couverte plus longtemps qu'aucun autre point de l'Allemagne par les eaux de la mer, qui la menacent souvent de leurs envahissements. Depuis Brême jusqu'à Harbourg, depuis Harbourg jusqu'à Celle, on ne rencontre que des plaines

arides, sablonneuses, couvertes de bruyères parsemées de bouquets de pins et entrecoupées de marais. Entre l'Elbe et le Weser sont situées les steppes de Lunebourg et de Verden, qui occupent 10 myriam. de longueur sur 96 de largeur de l'est à l'ouest. Sur la rive droite de l'Ems, ce sont les landes de Meppen, tristes déserts qui ne présentent aucune trace de culture; seulement, dans le voisinage des ruisseaux et des rivières, on trouve d'excellentes prairies fertilisées par le limon que charrient les eaux: c'est ce qu'on appelle les *Marschländer* (pays coupés d'eaux).

A partir d'Osnabruck, d'Hildesheim et de Hanovre, on aperçoit des hauteurs qui se rattachent au Harz; la plus grande partie de cette chaîne si riche en métaux, en forêts et en curiosités naturelles(\*), appartient au Hanovre. L'une de ses branches, en se dirigeant vers le sud, forme la ligne de démarcation qui sépare le bassin du Weser de celui de l'Elbe. Vers la source de la Leine elle rencontre le Dungebirge, prolongement du Thüringerwald. De là elle projette au nord-ouest un rameau qui, sous le nom de Wesergebirge et de Solling, s'étend entre la Leine et le Weser. D'autres branches rayonnent encore vers le nord, le nord-est et l'est.

On estime à 15 ou 20,000 le nombre des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. Ils forment une population particulière, originaire de Franconie, et dont la première migration vint s'établir dans le pays au temps de Charlemagne.

Tous les grands fleuves du Hanovre se déchargent dans la mer du Nord. L'Elbe s'y jette près de Cuxhaven, après avoir reçu les eaux de l'Ohra, de l'Ietse, de l'Ilménau et de l'Elbe; et le Weser non loin de Brême, après s'être grossi de l'Aller, de la Leine, de la Wumma, etc.; enfin, l'Ems a son embouchure non loin d'Emden, et reçoit la Hase, la Leda et la Hecht.

(\*) Voyez Malte-Brun, t. V, p. 27 et suiv., et ALLEMAGNE, t. I, p. 4.

Parmi les lacs, nous citerons le Dummersee et le Steinhudermeer, sur la limite de la principauté de Schaumbourg-Lippe; et dans l'Ost-Frise, le vaste lac souterrain de Jordan.

Le climat est généralement tempéré; mais dans les contrées basses et marécageuses, il est d'une humidité qui a de pernicious effets; et dans la plus grande partie du pays, la température est soumise à de brusques variations. Aussi, certaines maladies sont-elles assez fréquentes parmi les habitants.

La population du royaume s'élève aujourd'hui à 1,700,000 âmes, réparties dans près de soixante-dix villes, une centaine de bourgs et cinq mille villages et hameaux. Elle est issue en grande partie de la race cimbrosaxonne, et compte parmi ses ancêtres: les *Fini*, qui, sortis de la Scandinavie, reçurent ensuite le nom de *Longobardi*, et qui, avant d'aller chercher au loin les richesses et la gloire, occupèrent les deux rives de l'Elbe; les *Angli*, établis plus au nord, à la gauche de ce fleuve; les *Chauci*, près de son embouchure; les *Chem*, qui se tenaient près du bas Weser; les *Fuci* ou *Fosi*, du territoire d'Iildesheim; les *Bructeri*, des bords de l'Em; enfin, les *Chamavi* et les *Cherusci*, qui habitaient près des forêts du Harz, et qui plus tard se mêlèrent aux Francs. Lors de la grande invasion des peuples slaves, plusieurs tribus vendes se fixèrent dans les contrées de Lunebourg. Ces dernières populations se sont tout à fait germanisées, tandis que les habitants du nord-ouest de l'Ost-Frise, et surtout des îles de la mer d'Allemagne, ont conservé tous les traits distinctifs de leurs ancêtres, de même que les mineurs franconiens du Harz.

« En général, les Hanovriens ou bas Saxons, dit Malte-Brun, ont, plus que les habitants de la haute Saxe, conservé cette franchise, cette simplicité, cette hospitalité, en un mot toutes ces antiques vertus qui composaient le caractère des anciens Germains. C'est surtout parmi les habitants des landes que l'isolement

et la pauvreté ont empêché la corruption de s'introduire; mais dans les cantons maritimes, appelés *Marsch-Land*, à la simplicité et à la rusticité s'allie un luxe très-grand, une recherche du confortable, suite naturelle de la liberté et de la richesse de ces paysans navigateurs, et de leurs relations avec les Anglais et les Hambourgeois; ce qui ne les empêche pas toutefois de se montrer aussi entreprenants, aussi industriels que leurs ancêtres, dont ils conservent religieusement le costume. Dans les villes et surtout dans la capitale, on remarque, sous plusieurs rapports, l'imitation des mœurs et des manières anglaises. La noblesse est fort attachée à ses préjugés de naissance. Les mêmes hommes s'appuient sur les principes de la philosophie moderne pour s'opposer à l'agrandissement du pouvoir exécutif, et sur les principes de la féodalité pour maintenir entre eux et la bourgeoisie une distance respectueuse (\*). »

La religion dominante du pays est celle de Luther, qui compte près de 1,348,000 sectateurs. Le culte réformé est professé par 105,000 individus; le catholicisme par 210,000. Le reste de la population se compose d'Israélites, de Memnonites et de frères Moraves.

Tous les établissements d'instruction publique sont florissants, grâce à la sollicitude constante du gouvernement.

Les principales ressources du Hanovre consistent, non plus comme autrefois, dans le produit de ses mines, dont on poussait l'exploitation jusqu'à les épuiser, mais dans l'agriculture et l'éducation des bestiaux et des chevaux. Cependant, la culture de la terre y fait bien moins de progrès que dans les contrées voisines, parce que le gouvernement, loin d'encourager les habitants à d'utiles conquêtes sur leurs terres marécageuses et leurs landes désertes, semble s'occuper exclusivement des débats continuels relatifs à la constitution.

Le Hanovre n'est pas riche en ma-

(\*) Malte-Brun, I. V, p. 20 et 21.

nufactures : aussi l'on n'y trouve pas de grands centres de population, et l'on compte à peine deux cités commerçantes : l'une, Emden, située aux extrémités du royaume; la seconde, Munden, au confluent de la Werra et de la Fulda. Quant aux autres villes, elles sont entièrement soumises à l'influence commerciale de Brême, de Hambourg et de Brunswick. C'est là que le Hanovrien apporte ordinairement les produits surabondants de son industrie et de son sol, pour les échanger contre les marchandises dont il a besoin.

Le Hanovre occupe la cinquième place dans la confédération germanique. Réuni à la couronne d'Angleterre pendant plus d'un siècle, il en a été séparé après la mort de Guillaume IV. Nous parlerons de la constitution du royaume à la fin de notre précis historique; quant aux finances, les derniers budgets portent à peu près les dépenses à 6,103,000 thalers, la dette publique à 19,475,000, et les revenus à 5,258,000.

L'armée se compose, en temps de paix, d'environ 23,000 hommes, sans compter une landwehr de 18,000. Le contingent fédéral s'élève à 13,054 hommes et fait partie du dixième corps.

#### TOPOGRAPHIE.

Le Hanovre comprend six préfectures ou gouvernements (Land-drosteyen), et la capitainerie des mines de Clausthal, qui n'étend sa juridiction que sur le Harz supérieur.

Dans l'ancienne province d'Ost-Frise, formant le gouvernement d'Aurich, on trouve, outre le chef-lieu qui a donné son nom à la préfecture, et qui ne compte que 3,000 habitants : la ville d'Emden ou Emden, favorablement située sur les bords de la mer, et à la droite de l'Ems, à l'endroit où le fleuve se jette dans le golfe de Dollart. De son vaste chantier de construction sortent de nombreux navires qui vont pêcher la baleine sur les côtes du Groenland. Elle expédie aussi beaucoup de barques pour la pêche du

hareng. Son port reçoit annuellement 350 à 400 bâtiments hollandais, danois, oldenbourgeois, et surtout hanovriens ; elle renferme une population de 12,000 habitants.

Depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle de l'Ems, le riyage de la mer du Nord est bordé d'un assez grand nombre d'îles, dépendant du Hanovre. Leurs noms sont : *Spicker-Ooge, Langer-Ooge, Baltzum, Nordey, Juist et Borkum*. Ce sont des dunes que les hautes marées inondent parfois, mais qu'un espace très-peu profond sépare du continent. Malgré leur stérilité, elles sont toutes peuplées. Leurs habitants y élèvent des bestiaux et vivent principalement de la pêche et de la chasse.

Si vous entrez dans le fleuve de l'Elbe, vous découvrirez, à six lieues de son embouchure, la ville de *Stade*, chef-lieu du gouvernement de ce nom, formé des duchés de Brême et de Verden, et du pays de Hadeln. Située au milieu des bruyères, elle compte 6,000 habitants. *Verden* n'a guère plus de la moitié de ce nombre.

Plus loin, en face de Hambourg et d'Altona, vous apercevrez la petite ville de *Harbourg*, place forte avec un vaste château. Elle est comprise dans la préfecture qui doit son nom à l'antique ville de *Lunebourg*, située sur l'Ilmenau. Ce chef-lieu, peuplé de 12,000 habitants, est assez important par son commerce. Il s'y vend annuellement plus de 70,000 chevaux, et le produit de ses salines monte chaque année à 100,000 quintaux. Ses principaux édifices sont : le monastère de St-Michel, qui renferme les tombeaux de plusieurs ducs de Lunebourg; l'ancien château et l'hôtel de ville. Albert Crantz, dans sa chronique, rapporte que le château de Lunebourg existait en 1060. La ville fut bâtie en 1188, par Henri le Lion; elle dut dès lors à ses salines une prospérité toujours croissante.

Après avoir parcouru de vastes landes, on rencontre, au confluent de la Fuse et de l'Aller, *Celle* ou *Zell*, autrefois ville libre et résidence d'une

branche des descendants des Guelfes. Enrichie par un commerce de transit considérable, elle est peuplée aujourd'hui de 10,000 habitants.

La même préfecture offre encore plusieurs localités dont les noms se rencontrent fréquemment dans l'histoire de la famille de Brunswick ; telles sont les petites villes de *Dannenberg* (1,500 hab.), *Hitzacker* (800), *Luchow* (2,000), *Uelzen* (2,600).

Dans la préfecture de Hanovre, formée de l'ancienne principauté de Calenberg et des comtes de Hoya et de Diepholtz, on trouve, au milieu d'une plaine bien cultivée, *Hanovre*, capitale du royaume, située au confluent de la Leine et de l'Ihine. Extérieurement, cette ville offre un aspect assez pittoresque, et quelque, dans sa partie ancienne, qui jouit du droit et du titre de cité depuis l'an 1178, on ne voit que des rues étroites et tortueuses, elle possède aussi des quartiers bien bâtis, de beaux édifices et des monuments dignes de l'attention du voyageur. Ainsi l'esplanade est décorée d'un buste de Leibnitz, placé sous une coupole de forme antique; et l'église de St-Jean se glorifie de posséder les restes de cet homme illustre qui vécut longtemps à Hanovre, et y mourut en 1716. La population est évaluée à 28,000 individus. N'oublions pas de rappeler que Hanovre, qui possède de nombreux établissements scientifiques et littéraires, est la patrie de W. Herschell, d'Iffland, des deux Schlegel, etc.

*Hamelu* (5,000 hab.) est, après la capitale, la ville la plus peuplée de cette préfecture; elle a été démantelée par les Français en 1807.

A mesure qu'on avance vers Göttingen, dans le gouvernement d'Hildesheim, le terrain devient plus accidenté. Des collines assez élevées, couronnées de vieilles ruines, annoncent l'approche du Harz. En remontant la Leine, on arrive à *Einbeck*, ville de 4 à 5,000 habitants, autrefois capitale des princes de Grubenhagen, dont elle possède les mausolés et dont le château en ruine se voit encore

dans les environs. Puis, sur les bords de la même rivière et dans une fertile vallée, on aperçoit l'antique cité de *Göttingen*, qui doit à sa célèbre université, à sa inagnifique bibliothèque et à ses nombreux établissements littéraires et scientifiques, d'être regardée comme un des principaux foyers de lumières du monde civilisé : elle renferme 11,000 habit.

La ville de *Munden* ou *Minden*, au confluent de la Werra et de la Fulda, qui prennent, à partir de ce point, le nom de Weser, est la seconde du royaume par son commerce. Elle contient 5,000 habitants, comme *Duderstadt* qui, située à cinq lieues de Göttingen, fait aussi un commerce considérable. Au nord de Duderstadt, au milieu des montagnes du Harz, est *Osterode*, entrepôt des fers dont les mines s'exploitent dans ses environs. Le même gouvernement renferme aussi *Goslar*, sur les bords de la Gose, jadis ville libre et souvent choisie par les empereurs pour y tenir leur cour ou y assembler la diète : ses murs élevés, ses maisons sombres et gothiques portent un vénérable cachet d'ancienneté. On prétend qu'elle eut pour fondateur Henri l'Oiseleur, et que c'est dans ses murs que « en un trop malheureux an, ung trez mechant et subtil Alleman, moine ou lay, par art diabolique en son esprit inventa la pratique d'entremesler les salpestres et sulphres avec vin aigre et en faire les pouldres, pour ruyner, par son artillerie par lui forgée, en fureur et brairie, mainte cité, maint chasteau et muraille qui resistoyent aux assauts de batailles (\*). » Goslar renferme environ 6,000 habitants.

Des brasseries considérables forment une branche importante de leur industrie. A peu de distance de la ville, s'élève le mont Ramelsberg, dont la mine de cuivre passe pour la plus ancienne de l'Europe.

Au bord de la Fuse, dans une plaine marécageuse, nous remarquerons en-

(\*) Miroir d'éternité, ms., par Robert le Rocqueux.

core la petite ville de *Peina*, avec une enceinte de murailles et un château fort.

Au pied des pentes septentrionales du Harz et sur les bords de l'Innerste, est bâtie *Hildesheim*, cité déjà assez importante lorsque Charlemagne pénétra dans ces contrées; elle est grande, mais mal bâtie, et renferme 13,000 habitants. Ses vingt églises, dont douze appartiennent encore au culte catholique, rappellent la splendeur dont elle a joui sous le gouvernement de ses évêques. Le plus remarquable de ses édifices est la cathédrale, dans laquelle on voit, dit-on, encore la colonne, objet de la vénération des anciens Saxons, et qui portait la figure d'Hermann, l'Hermansul ou l'Irmensul (\*). Lorsque Charlemagne, en 772, s'empara de la forteresse d'Ehreshourg, les prêtres d'Irmensul furent immolés sur les débris de leur idole renversée, et la colonne fut enterrée près du Weser; mais Louis le Débonnaire la fit transporter dans l'église d'Hildesheim, où elle soutint d'abord un chandelier à plusieurs branches. Aujourd'hui, comme pour rappeler sa destination première, elle sert de piédestal à une statue de la Vierge.

Le gouvernement d'Hildesheim a été formé de la principauté de ce nom, de celles de Göttingen et de Grubenhagen, et du comté de Hohenstein.

L'ancienne principauté d'Osnabruck, les comtés de Lingen et de Bentheim, et les cercles de Moppen et d'Emsbühren, constituent aujourd'hui la préfecture d'Osnabruck, si fertile en classiques souvenirs. Sur ses confins est le mont *Teutoberg*, nommé aujourd'hui *Osning*, et qui a vu les légions de Varus tomber sous les coups des hordes de Hermann (\*\*). Dans les environs, l'habitant vous nomme une foule de localités qui rappellent cette glorieuse tradition: le *Wintfeld*, ou

champ de la victoire; le *Rodenbach*, ou ruisseau de sang; le *Knochenbach*, ou ruisseau des os; le *Feldrom*, ou champ des Romains; le *Varenholz*, ou bois de Varus; l'*Hermingsberg*, ou mont d'Hermann.

Non loin de la ville d'Osnabruck, qui existait déjà du temps de Charlemagne, les Saxons livrèrent aux Francs des combats sanglants, dont ces plaines conservent encore de nombreuses traces. Près du village de *Rulle*, on montre les ruines d'un château de Wittekind, appelé *Wicksbourg*. Le duc saxon, suivant la tradition, reçut l'eau du baptême dans la bourgade de *Bellun*, où repose son épouse Gewa. Enfin, c'est, dit-on, sur l'emplacement même où Hermann sacrifia à ses dieux les prisonniers romains, que fut bâtie *Osnabruck*. La salle de conférences de l'hôtel de ville, où se conclut, en 1648, le traité de Westphalie, conserve les portraits des ambassadeurs qui l'ont signé. La ville a 12,000 habitants et sert de résidence à un évêque catholique. Avant de sortir de cette préfecture, nous mentionnerons encore la petite ville de *Papenbourg* (3,600 habit.), située près de l'Ems et remarquable par le grand nombre de navires marchands qui se construisent sur ses chantiers.

Gravissons maintenant les montagnes boisées du Harz. Là règne une activité infatigable: à chaque pas ce sont des forges, des usines et de petites cités, où les métaux tirés du sein de la terre se transforment de mille manières. La ville la plus importante de ces contrées montagneuses, dont une partie est comprise dans la préfecture d'Hildesheim, est *Clausthal*, peuplée de 8,000 habitants, et bâtie à 568 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est le siège d'une administration supérieure des mines, et possède un hôtel des monnaies et une école des mines et forêts (\*).

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 23.

(\*\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 19, 20, 21.

(\*) Ouvrages à consulter: Sonde, *Description du royaume de Hanovre*, Munich,

HISTOIRE ANCIENNE DU HANOVRE JUSQU'À  
L'EXTINCTION DE L'ANCIENNE MAISON DE  
BRUNSWICK-LUNEBOURG EN 1368.

Pour toute la période qui précède le milieu du treizième siècle, nous ne tracerons pas une histoire distincte du Hanovre. En effet, elle se confond d'abord avec celle de la Saxe, puis avec celle du duché de Brunswick (\*). Les destinées du pays réuni sous la main d'*Otton l'Enfant*, petits-fils de *Henri le Lion*, ne commencèrent à se scinder que lorsque les deux fils de ce prince, *Albert le Grand* et *Jean*, partagèrent leur héritage, en 1267, et formèrent deux duchés, celui de Brunswick-Lunebourg et celui de Brunswick-Wolfenbützel.

*Jean*, qui était le cadet, eut Lunebourg et Zell. Göttingen, Calenberg et une foule de possessions, aujourd'hui comprises dans le territoire de la maison dont il fut le premier auteur, échurent à *Albert*, le fondateur de la ligne de Brunswick-Wolfenbützel. *Jean* était un prince débonnaire et faible, sous lequel la noblesse s'arrogea des droits importants. Son fils *Otton le Sévère*, qui lui succéda en 1277, reprima ces empiétements et fit d'assez belles acquisitions. Il régna jusqu'en 1330, et avec son fils *Gutlaume*, mort en 1368, s'éteignit l'ancienne ligne de Lunebourg.

Cependant, les fils d'*Albert le Grand* continuaient à régner sur une grande partie du Hanovre actuel. L'aîné, *Henri I<sup>er</sup> l'Ancien*, souche du rameau de Grubenhagen, posséda Grubenhagen, Einbeck, Herzberg, Osterode, Duderstadt (\*\*), la moitié de Hameln(\*\*\*), une partie des mines du Harz et des fiefs. *Henri de Grèce*, son fils aîné, qui voyagea en Orient et revint dans ses foyers avec une princesse cyprïote,

nommée *Hélène*, eut deux fils, d'humeur aussi chevaleresque, aussi aventureuse que lui, et avec lesquels cessa sa postérité, en 1389. Du second fils de *Henri I<sup>er</sup>*, nommé *Ernest*, sortit une assez longue descendance, qui s'éteignit en 1596.

Le frère cadet de *Henri I<sup>er</sup>*, nommé *Albert le Gros*, fondateur de la branche de Göttingen, reçut dans son lot, en 1279, Göttingen, Münden, et le pays sur la Leine. Au bout de trois générations, son territoire accrut celui de Brunswick (1463).

Ainsi, l'on voit que le pays qui forme aujourd'hui le royaume de Hanovre fut longtemps morcelé entre un grand nombre de petits souverains, dont l'histoire n'offrirait qu'une série monotone de partages, de querelles avec les nobles et les villes de leurs domaines ou des pays voisins. Nous nous bornerons à suivre rapidement, à travers ces faits peu intéressants, d'ailleurs, pour la plupart, à suivre, dis-je, dans l'histoire de la branche de Brunswick-Wolfenbützel, les annales des princes de Lunebourg, dont les descendants sont devenus souverains du royaume de Hanovre.

Rappelons encore que, depuis les longues querelles qui suivirent la mort de *Henri le Lion*, les habitants comprirent les avantages et la sécurité que présentaient les lieux fortifiés et le principe de l'association; que de tous côtés on vit alors se former des communes, s'élever des bourgs, dont plusieurs devinrent rapidement des cités florissantes (\*). La ligue anséatique établie dans le voisinage trouva chez elles un accueil favorable. Des 85 villes qui s'y étaient associées, 13 appartenaient à la partie de la basse Saxe formant le Hanovre actuel. Elles durent à leur puissance et à leurs richesses une grande influence politique; si bien, que les souverains furent forcés d'admettre les députés des villes aux

1829-34, 4 vol. in-8°; Ubbelohde, *Sur les finances du royaume de Hanovre et leur organisation*, Hambourg, 1834; Marcard, *Sur la prospérité nationale, le commerce et l'industrie du Hanovre*, Hanovre, 1836.

(\*) Voyez la SAXE et le BRUNSWICK.

(\*\*) Gouvernement de Hildesheim.

(\*\*\*) Gouvernement de Hanovre.

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. I, p. 332 et suiv.; Privilèges des villes, nos 15, 17, 22, 31, et aussi à la page 332, Bourgeois et non bourgeois.

diètes, composées jadis exclusivement de nobles ecclésiastiques ou laïques; et dès la fin du quatorzième siècle, les représentants des trois grandes villes y avaient autant d'autorité que tous les nobles réunis. Mais la découverte de l'Amérique et de la nouvelle route des Indes ayant fait déchoir la hanse, les seigneurs employèrent tous les moyens en leur pouvoir, afin d'attirer le commerce dans les villes qui leur étaient soumises, aux dépens des villes libres.

Plusieurs d'entre elles surent toutefois garder longtemps leur indépendance. Voici ce que dit de l'antique cité de Lunebourg, un voyageur français qui la visita en l'an 1600 :

« Monsieur le duc y est souverain, mais non pas absolu; car, quand ils luy ont payé certains tributs, il n'a que faire à la ville qui se gouverne en république (\*). »

DÉPUIS L'EXTINCTION DE L'ANCIENNE FAMILLE DE LUNEBOURG JUSQU'À LA CRÉATION DE L'ÉLECTORAT DE HANOVRE.

(1368-1692).

Nous avons déjà eu occasion de parler de la guerre qui suivit l'ouverture de la succession de Lunebourg (1368), succession disputée vivement par *Magnus II Torquatus*, ou à la chaîne d'argent, duc de Brunswick, et par la maison de Saxe, jusqu'à ce qu'un pacte de confraternité héréditaire, conclu en 1389, réconcilia les deux familles et laissa le pays en litige aux deux plus jeunes fils de Magnus, nommés *Bernard* et *Henri*. Ce dernier obtint exclusivement pour lui, en 1400, le duché de Lunebourg. Ainsi se forma une nouvelle maison de ce nom. À la mort de *Henri*, arrivée en 1416, ses deux fils suscitèrent encore des contestations sur le partage fait entre leur père et leur oncle. Enfin, en 1428, *Bernard*, en vertu d'un traité dont les articles changeaient entièrement la po-

sition des parties, eut dans son lot les pays de Lunebourg et de Zell. Il mourut en 1434.

*Frédéric le Débonnaire*, son fils cadet, se vit, en 1445, par la mort d'un frère, appelé seul au gouvernement du duché. Ses querelles avec la ville de Lunebourg, sans cesse agitée par des révolutions que ne pouvaient apaiser ni ses armes, ni les mandats de l'Empereur, ni les censures du pape, lui inspirèrent un tel dégoût des affaires et du monde, qu'il alla s'enfermer à Zell dans un couvent de franciscains fondé par ses libéralités. Mais il fut bientôt obligé de reprendre la régence après le décès de ses deux enfants, dont l'aîné, *Otton le Magnanime*, ne laissait qu'un héritier en bas âge (1471). Lorsque la mort vint lui assurer (en 1478) le repos qu'il avait tant désiré, ce petit-fils n'avait pas encore atteint sa majorité.

*Henri I<sup>er</sup> le Moyen* lui succéda, mais il ne prit lui-même les rênes du gouvernement qu'en 1486; ce fut lui qui, en 1512, termina les querelles qui existaient depuis un demi-siècle entre les deux lignes pour la possession du pays de Göttingen; il céda ce territoire, à perpétuité, aux ducs de Brunswick-Wolfenbützel. Cependant la réconciliation ne fut pas de longue durée. En 1517, *Henri* prit la défense de l'évêque d'Hildesheim, attaqué par *Henri* de Wolfenbützel, que soutenaient *Éric* de Calenberg, son oncle, et *François*, évêque de Minden, son frère. Après des ravages et des cruautés réciproques, on en vint à une bataille décisive livrée dans la bruyère de Soltau, près de Werden, le jour même de l'élection de *Charles-Quint* (28 juin 1519) : 4,000 hommes périrent; *Henri I<sup>er</sup>* fut vainqueur. Mais, en 1521, le nouvel empereur ayant interposé sans succès son autorité pour faire cesser la guerre et frappé le duc désobéissant d'un arrêt de proscription, celui-ci, pour en arrêter les effets, résigna ses États à ses deux fils, et passa en France où il resta six ans.

*Otton* et *Ernest*, ses successeurs, profitèrent de son absence pour intro-

(\*) Voyage du duc de Rohan, imprimé à la suite de ses Mémoires sur les choses advenues en France depuis la mort de *Henri IV* jusqu'en 1629. Paris, 1661.

duire dans leur duché la religion protestante à laquelle leur père avait toujours fermé l'entrée du pays, non qu'il fût zélé catholique, mais parce que méfiant la nouvelle doctrine sur la même ligne que l'ancienne, il ne voulait pas se donner le tracas du changement. Henri mourut en 1532, sans avoir repris le gouvernement, comme il le désirait, quand il vit le triomphe de la réforme. A cette époque, le catholicisme fut aboli successivement dans le pays de Grubenhagen (1531), à Gœttingen (1531), à Hanovre (1536), et dans tout le duché de Calenberg (1540).

Ernest, en vertu d'un partage fait avec Otton, eut à peu près tout le duché de Lunebourg, fonda la ligne de Zell, et devint la souche commune dont descendent les deux maisons aujourd'hui régnantes à Hanovre et à Brunswick. La fermeté qu'il déploya à la diète d'Augsbourg, en 1530, son ardeur à soutenir et à propager la réforme lui valurent de la part de ses coreligionnaires le surnom de *Confesseur*. Comme nous l'avons vu ailleurs, Henri III, duc de Brunswick-Wolfenbùttel, zélé défenseur de l'ancienne religion, éprouva plus que tous ses ennemis la force de ses armes, que secondaient encore le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe. Il mourut en 1546.

Par le partage conclu entre ses fils, en 1569, la maison de Lunebourg-Zell se divisa en deux branches : *Henri*, qui était l'aîné, ne se réserva que le comté de Dannenberg et quelques autres terres : de lui sont issus les ducs de la nouvelle maison de Brunswick ; *Guillaume* eut tout le reste des États paternels. Il est l'auteur de cette famille qu'une fortune constamment favorable poussa jusqu'au trône d'Angleterre. Plein de zèle pour le protestantisme, il fit publier un corps de doctrine auquel son nom est encore attaché. Le soin des affaires religieuses ne l'empêcha pas d'ailleurs de travailler au bonheur de son peuple, dont il gagna l'affection par sa justice et sa bienfaisance ; il mourut en 1592, laissant à ses sept fils un pays augmenté

du comté de Diepholz et d'une grande partie de celui de Hoya (\*).

*Ernest II*, son fils aîné, lui succéda seul, du consentement de ses frères. Lorsqu'il mourut en 1611, les six premiers survivants conclurent entre eux un pacte, qui établissait le droit de primogéniture et l'indivisibilité de toutes les possessions présentes et à venir. En même temps ils convinrent qu'un seul se marierait et continuerait la maison. Le sort décida que ce serait *George*, le cinquième. *Christian*, l'aîné, administrateur de l'évêché de Münden, succéda à Ernest II. En 1617, après un procès qui avait traîné pendant vingt et un ans, il obtint la succession de Grubenhagen, envahie par la seconde maison de Brunswick. Plus tard il se brouilla avec l'Empereur, prit le parti de Frédéric V, électeur palatin, s'allia au roi de Danemark, joignit ses forces à celles du duc de Mansfeld, et se rendit fameux pendant la guerre de Trente ans par ses cruelles dévastations. C'est ce prince qui, enrichi des dépouilles des églises, fit battre une monnaie, portant d'un côté une main armée d'une épée, et sur l'exergue ces paroles : *Ami de Dieu, ennemi des prêtres* ; il aurait pu ajouter : *et fléau des peuples*. Ses efforts néanmoins restèrent inutiles pour celui qu'il prétendait venger. Il mourut en 1633.

Son frère *Auguste*, administrateur de l'évêché de Ratzebourg, régna après lui, hérita de la principauté de Calenberg lors de l'extinction de la seconde maison de Brunswick-Wolfenbùttel (1634), et mourut en 1636.

*Frédéric II*, le quatrième frère, fut alors appelé à gouverner le duché de Zell. Après sa mort, arrivée en 1648, toutes les possessions de la maison de Lunebourg se trouvèrent réunies sur la tête de son neveu.

Le nouveau duc était le fils aîné de ce *George*, auquel toute la succession avait été destinée d'après le traité de 1611, et qui, en 1636, à l'ouverture de la succession de Calenberg, avait

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 118.



été chargé par ses deux frères survivants du gouvernement de cette principauté. Longtemps avant cette cession, George s'était fait un nom par sa valeur et son habileté, d'abord dans les troupes du célèbre Maurice de Nassau, puis au service du roi de Danemark, et enfin, quand la fortune devint contraire à son parti, sous le commandement de Tilly dans les rangs des Impériaux (1626). L'édit de restitution (1629) le fit encore une fois passer dans les rangs des ennemis de l'Empereur. Ayant réuni quelques régiments aux troupes que Gustave-Adolphe lui confia, il remporta d'éclatants succès, forma le siège de Calenberg, investit Wolfenbüttel, battit les Impériaux en 1633 à Reuteln, à Olendorf, à Münden, et leur enleva Hildesheim, qu'il remit au duc de Wolfenbüttel. Mais la victoire de Nordlingen le rapprocha de Ferdinand et le fit accéder à la paix de Prague. Bientôt néanmoins il se détacha de nouveau de la cour de Vienne, lorsqu'il vit que l'Empereur exigeait de sa maison la cession de l'évêché d'Hildesheim et refusait de rendre Wolfenbüttel. Sur ces entrefaites, George devint prince de Calenberg (\*); cet agrandissement ne lui fit en rien modifier ses projets. En 1638, il conclut une alliance avec le landgrave de Hesse; six mois après, il signa un traité avec la France et la Suède; mais au moment où la maison de Brunswick allait avoir le plus grand besoin de ses talents et de son épée, la mort l'enleva subitement le 11 avril 1641.

Malgré les pactes de famille de 1611 et de 1636, il ordonna, par son testament, que tant qu'il y aurait des descendants mâles de deux de ses quatre fils, les terres de sa maison ne formeraient que deux principautés, Calenberg et Lunebourg; que son fils aîné, *Christian-Louis*, lui succéderait dans le duché de Calenberg, et qu'à l'extinction de la branche de Lunebourg,

il choisirait entre les deux duchés, dont l'un serait abandonné au plus âgé de ses frères puînés.

Christian-Louis fut un prince faible et pusillanime; mais plusieurs événements importants signalèrent son règne. En 1642, la paix fut signée à Goslar, entre l'Empereur et la maison de Brunswick; l'année suivante se termina la longue contestation relative à l'évêché d'Hildesheim. En 1648, la paix de Westphalie acheva d'assurer le repos de l'Allemagne (\*), et à la fin de la même année (30 décembre), la mort de Frédéric II, duc de Lunebourg ou Zell, appela le fils aîné de George à succéder à son oncle.

Alors, en vertu du testament paternel, Christian-Louis céda à *George-Guillaume I<sup>er</sup>*, son frère cadet, ses anciennes possessions, ruinées par la guerre de Trente ans, et manquant de ressources pour réparer tant de désastres. George-Guillaume n'était pas le prince qu'il fallait au pays dans ces malheureuses circonstances. Malgré les représentations de ses conseillers, il dissipait ses revenus dans de fréquents voyages à Venise, où les plaisirs du carnaval l'attirèrent et le retinrent quatre fois.

En 1665, Christian-Louis mourut sans postérité; le duc de Calenberg ou Hanovre ne pouvait prétendre à réunir les deux principautés, parce que le testament de George avait statué que les terres de la maison formeraient toujours des duchés séparés pour deux de ses fils. Cependant, en sa qualité d'aîné, il réclama le droit d'opter entre Zell et Hanovre. Prévenu par son frère cadet, *Jean-Frédéric*, qui, avant la

(\*) Ce traité assignait à la famille de Brunswick-Hanovre, comme indemnité pour la sécularisation des archevêchés de Brême et de Magdebourg, et des évêchés d'Halberstadt et de Ratzebourg : 1<sup>o</sup> l'alternative avec les catholiques dans l'évêché d'Osnabrück; 2<sup>o</sup> la prélatrice de Walkenried avec la terre de Schauen dans le comté de Hohenstein en Thuringe; 3<sup>o</sup> le couvent de Gröningen avec le domaine direct du château de Westerbourg; 4<sup>o</sup> deux canonicats dans la cathédrale de Strasbourg.

(\*) Sa capitale était Hanovre, et ce fut depuis cette époque qu'il y eut une maison de Hanovre.

mort de Christian, s'était déjà rendu à Zell pour y être à portée en cas d'événement, il persista dans ses prétentions, et la querelle devint, comme tout ce qui arrivait en Allemagne, une affaire de religion. Jean-Frédéric, dans un voyage en Italie, avait embrassé le catholicisme (1651); cela suffisait pour que les deux partis qui divisaient la diète se déclarassent l'un pour le frère cadet, l'autre pour l'aîné. La France, la Suède, les électeurs de Brandebourg et de Cologne, les ducs de Wolfenbuttel et l'évêque d'Osnabruck, frère cadet des prétendants, se mêlèrent de cette dispute. George-Guillaume eut recours à la protection de la confédération du Rhin; au bout de cinq mois de négociations on allait en venir aux mains, lorsque les trois frères prirent le sage parti de se réunir à Hildesheim et de s'arranger à l'amiable. Le 2 septembre on convint d'un nouveau partage. La clause testamentaire relative à l'option fut abolie pour l'avenir, et George-Guillaume exerça le droit, pour la dernière fois, en choisissant le lot qui contenait la principauté de Lunebourg ou Zell, avec Hoya et Diepholz; Calenberg et Grubenhagen, formant le duché de Hanovre, échurent à Jean-Frédéric.

Le duc de Zell, de même que son frère l'évêque d'Osnabruck, fournit des troupes aux États-Généraux pour la guerre avec Louis XIV (1668), et ensuite aux Vénitiens, contre les Turcs. En 1661, il aida le duc de Brunswick-Wolfenbuttel à réduire sa capitale à l'obéissance. Ce prince lui céda alors les bailliages de Daunenbourg, Hitzacker, Luchow, etc., rachetant ainsi les anciennes prétentions de la ligne de Lunebourg sur Brunswick, qui, dans plusieurs partages entre les deux maisons, était, ainsi que Lunebourg, resté en commun. Ensuite George-Guillaume, l'ami et le conseil de Guillaume d'Orange, entra dans la grande coalition contre la France, assista à la bataille de Turckheim (1674), remporta, sur le maréchal de Créquy, la victoire de Consrabruck (1675), con-

quit le duché de Brême (1677), et signa, en 1679, la paix avec la France et la Suède. Il mourut en 1705, ne laissant d'Éléonore d'Émiers, sa femme, issue de la maison d'Olbreuse, en Poitou, qu'une fille, Sophie-Dorothée, mariée. En 1682, au prince héréditaire de Hanovre, qui recueillit, comme nous le verrons plus bas, les possessions de Zell, accrues depuis l'an 1689, du duché de Saxe-Lauenbourg (\*). Jean-Frédéric, devenu duc de Hanovre, en 1665, était marié à une princesse née et élevée en France, et qui se regardait plutôt comme Française que comme Allemande, à Henriette, fille d'Édouard, comte palatin du Rhin, et de cette Anne de Gonzague, si connue à la cour de Versailles sous le nom de la princesse palatine (\*\*). Ces liaisons de famille déterminèrent Jean-Frédéric à embrasser, dans la guerre de 1673, la cause de la France, tandis que le duc de Zell était l'allié de l'Empereur et des États-Généraux. Ce fut lui qui fonda la bibliothèque de Hanovre et en confia la garde au grand Leibnitz. Il mourut le 28 décembre 1678, ne laissant d'autre descendance que trois filles, dont l'une épousa le duc de Modène, et l'autre l'empereur Joseph. Il eut pour successeur le dernier fils de George.

Ernest-Auguste, né en 1629, évêque d'Osnabruck en 1662, était marié depuis l'an 1658 avec Sophie, la plus jeune des filles du malheureux Frédéric, roi de Bohême, et d'Élisabeth d'Angleterre, reine sans royaume qui vivait à la Haye. Le jeune prince était réduit, à l'époque de ce mariage, pour toute subsistance, à l'expectative de son évêché, qui semblait encore très-éloignée. Sophie n'apportait rien, ni argent, ni territoire, qui pût augmenter la puissance de son mari; en revanche, elle avait toutes les vertus de sa mère et se montrait digne des plus hautes destinées (\*\*).

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 117.

(\*\*) Henriette avait aussi pour sœur la princesse de Condé, bru du grand Condé.

(\*\*\*) Sophie était la protectrice et l'amie

Aussi peut-on dire que ce fut plutôt elle que son mari qui jeta les fondements de la grandeur de la maison de Brunswick. Mais qui eût pu prévoir un si brillant avenir? Les Stuarts, auxquels Sophie appartenait par sa mère, erraient fugitifs en Europe. Il fallait bien des révolutions et des décès pour qu'elle devînt l'héritière du trône de la Grande-Bretagne! Cependant, la maison de Brunswick-Lunebourg consolidait de plus en plus son existence politique. Depuis 1673, Ernest-Auguste avait suivi un système politique entièrement autrichien. Parvenu au duché de Hanovre, il persista dans la même voie, prit part à toutes les alliances contre la France, fournit des troupes dans toutes les guerres de l'Empereur sur le Rhin, sur le Danube et en Hongrie, contribua particulièrement par ses secours à la délivrance de Vienne, fit en personne plusieurs campagnes, et perdit trois fils dans les guerres contre les Turcs. Enfin, il songea à réclamer le prix de tant de services rendus par lui et par sa famille à l'Empire et à la maison de Habsbourg. Or, la seule récompense qu'il ambitionnât, c'était l'érection de ses États en électorat. Pour parvenir à ce but, il gagna, à force d'argent, les ministres de l'Empereur, et son habile ambassadeur Otton de Grote mit en œuvre tous ses moyens. Mais avant qu'une décision fût prise à Vienne, Ernest-Auguste voulut s'assurer, ainsi qu'à son fils aîné, la succession entière de la maison de Brunswick-Lunebourg, et prévenir de nouveaux partages, en concluant avec le duc de Zell un traité qui rétablissait le droit de primogéniture. Cette mesure ne rencontra aucune difficulté de la part de George-Guillaume, qui n'avait point de fils, et bientôt elle fut adoptée, malgré la résistance d'Antoine-Ulrich de Wolfenbüttel et du troisième fils du duc, le

prince Maximilien, qui quitta sa patrie, se fit catholique et devint général au service de l'Empereur. Le principal instrument des intrigues qui alors agitérent la cour ducale, l'homme qu'on accusait d'avoir suggéré au jeune prince des idées de conspiration, était le grand veneur Moltken : il trouva la mort sur l'échafaud (1692).

A la fin, les vœux d'Ernest-Auguste furent accomplis. Le 22 mai 1692, Léopold I<sup>er</sup> lui conféra, pour lui et ses descendants mâles, par ordre de primogéniture, la dignité électoral (\*), et la déclara attachée aux États possédés par le duc et par son frère. Les deux princes s'engagèrent à reconnaître cette faveur, en fournissant à leurs frais, pendant deux campagnes, 6,000 hommes contre les Turcs et 3,000 contre les Français, auxiliaires qu'on réduirait à 2,000, si au bout de ce temps la guerre n'était pas finie. Ernest-Auguste promit encore pour sa part le paiement de 600,000 rixhalers. Le même jour, une alliance perpétuelle fut conclue entre les maisons

(\*) Pour expliquer comment Léopold a pu se résoudre à introduire dans le collège des électeurs un quatrième prince protestant, on allègue la corruption. Ce moyen fut employé, on n'en doute pas, auprès des ministres d'Autriche et de Saxe; mais il ne devait pas suffire. Le célèbre Busching, dans son *Hist. mag.* (vol. VIII, p. 461), a publié, en 1774, une pièce qui jette un grand jour sur cette intrigue. Otton de Grote proposa au feld-maréchal Schöning, qui gouvernait Jean-George IV, électeur de Saxe, la formation d'un tiers parti dans l'Empire, parti neutre entre la France et l'Autriche, et qui, renforcé par l'accession de plusieurs maisons protestantes, obligerait les deux puissances à faire la paix. Le vaniteux feld-maréchal goûta ce projet, et le fit adopter par son ministre. Des négociations furent entamées pour la formation d'une ligue. Elles n'étaient que simulées de la part de Grote, qui, muni de pièces suffisantes pour prouver l'existence du plan, se rendit à Vienne et le révéla à l'Empereur, en lui persuadant que le meilleur moyen de traverser ce projet c'était de conclure avec la maison de Brunswick une union étroite dont la dignité électoral serait le prix.

de Leibnitz, avec lequel elle entretenait une correspondance très-spirituelle. Voyez *Lettres choisies de la correspondance de Leibnitz*, Hanovre, 1805, in-8°.

d'Autriche et de Hanovre. La communication de cette nouvelle création fut faite aux électeurs le 27 mai 1692. Mayence, la Saxe et la Bavière firent des remontrances; Trèves, le Palatinat et Cologne protestèrent, alléguant qu'une pareille innovation était une violation manifeste de la bulle d'or. Mais ce fut surtout le Wurtemberg et Antoine-Ulrich de Wolfenbützel qui opposèrent une vive résistance. A Ratisbonne (février 1693), les princes héréditaires non-électeurs voulaient déclarer la nomination nulle et non avenue. Pour prévenir l'orage qui se formait (\*), l'Empereur fut obligé de consentir à ajourner encore l'investiture; de sorte qu'Ernest-Auguste n'eut pas la satisfaction de la recevoir avant de mourir. Il expira en 1698, laissant, outre son successeur et plusieurs autres fils, une fille mariée à Frédéric III, électeur de Brandebourg.

#### ELECTORAT DE HANOVRE.

GEORGE-LOUIS OU GEORGE I<sup>er</sup>.

(1698-1727).

*George I<sup>er</sup>*, né à Osnabrück le 28 mai 1660, s'était distingué dans les guerres contre les Turcs, puis, en Flandre et en Allemagne, contre les Français. Mais sa jeunesse n'avait pas été remplie seulement par les agitations de la guerre. Un drame de famille, dénoué par de sanglantes catastrophes, en attristait les souvenirs. Destiné d'abord à épouser la princesse Anne Stuart, qui fut ensuite reine d'Angleterre, il avait été subitement rappelé de Londres par son père, en 1682, et marié, comme nous l'avons déjà dit, à Sophie-Dorothée, sa cousine germaine. Pour cette union, on n'avait nullement consulté les inclinations des deux époux; on ne voulait que concilier des intérêts politiques. George-Louis était d'une humeur sombre et inconstante. La princesse, âgée de seize ans, jolie et spirituelle, transportée tout à coup de la cour, à demi française, de son père à Ha-

novre, où les habitudes étaient plus austères, ne tarda pas à ressentir un ennui profond. Ajoutez à cela, que son mari la négligea; que sa belle-mère parut la mépriser, parce qu'elle n'était pas issue d'un sang princier, et l'on ne trouvera pas étonnant que la princesse Dorothée souhaitât de retourner au sein de sa famille. A cette époque, le séduisant comte de Koenigsmark se trouvait à Hanovre: issu d'une famille illustre et frère d'Aurore de Koenigsmark, mère de Maurice de Saxe, il devait être d'autant plus sûr de plaire à Sophie-Dorothée, qu'avant de se trouver à Hanovre, il avait déjà témoigné pour elle une vive passion. Il ne sut pas cacher les sentiments qui se réveillaient dans son cœur. Bientôt le bruit courut que la princesse lui était favorable; on disait même qu'un enlèvement se préparait. Mais un soir, le jeune comte tomba sous les coups de quatre assassins apostés dans un des couloirs du château, et fut jeté dans un fossé. Le meurtre se commit, dit-on, en présence d'Ernest-Auguste, pressé de venger l'honneur de son fils, qui alors combattait à l'armée de l'Empire. La princesse était mère de deux enfants, dont l'un monta sur le trône d'Angleterre, dont l'autre donna le jour à Frédéric le Grand; néanmoins, elle fut enfermée pour toute sa vie au vieux château d'Ahlden, sur la rivière de l'Aller (\*). Séparée de son mari en 1694, sans que son père semblât s'intéresser beaucoup à son sort, elle voua tout son temps à des œuvres de bienfaisance, supporta sa longue infortune avec douceur et dignité, gagnant l'amour de tous ceux qui la connaissaient, et protestant de son innocence chaque fois qu'elle approchait des saints sacrements. Après que George-Louis eut été appelé au

(\*) Ce manoir avait appartenu depuis le quinzième siècle à la famille d'Alten, qui existe encore dans le Hanovre. M. le comte d'Alten était ministre quand Guillaume IV mourut en 1837. L'armée le regardait comme son héros, son chef, sa plus grande illustration. Il avait pris part aux travaux de la constitution de 1833.

(\*) Voyez l'ALLEMAGNE, t. II, p. 318.

trône d'Angleterre, il tenta deux fois de renouer des liens si violemment rompus. « Dites-lui, répondit-elle à son « messenger, que si je suis coupable, je « ne suis pas digne de lui; et que si je « suis innocente, il n'est pas digne de « moi. » Elle mourut en 1726 (\*).

Secondé par un habile ministre, Théophile de Bernstorff, George-Louis réunit à son duché celui de Zell, vacant par la mort de George-Guillaume. En 1708, il termina toutes les difficultés qu'avait éprouvées la création du neuvième électorat. Le 7 septembre, Joseph I<sup>er</sup> signala son autorité dans l'Empire, en introduisant le duc au collège des électeurs et en le faisant reconnaître dans sa nouvelle dignité par la diète de Ratisbonne. Seulement, comme George était protestant, les États catholiques firent ajouter à son admission la clause : que dans le cas où le nombre des protestants viendrait à égaler, dans le collège électoral, celui des catholiques, ceux-ci jouiraient d'un suffrage surnuméraire. La diète exigea aussi de l'Empereur la promesse de n'accorder, à l'avenir, la dignité électorale à aucun prince sans le consentement du corps germanique. Peu de temps après, l'électeur obtint aussi la dignité d'architrésorier de l'Empire, et commanda contre les Français l'armée des cercles (\*\*).

Le pays de Brunswick-Hanovre en-

(\*) Il est possible que Sophie-Dorothée ait protesté avec raison de son innocence, qu'elle ait été victime de la fureur jalouse de la maîtresse du vieil électeur, la comtesse de Platen, éprise pour Koenigsmarek d'une passion à laquelle il ne répondit pas, puis secondée dans sa vengeance par la présomption du comte, qui tomba dans le piège qu'elle lui avait tendu.

Si la princesse avait vécu six mois de plus, son fils l'eût fait reconnaître comme reine douairière. Après son divorce, George-Louis contracta une alliancemorganatique avec la comtesse de Schulenburg, sœur du célèbre feld-maréchal de ce nom, et qui depuis longtemps était sa maîtresse. Cette femme le suivit à Londres et prit le nom de duchesse de Kendal.

(\*\*) Voyez ALLEMAGNE, I. II, p. 325.

trait alors dans une ère de bonheur et de repos auparavant inconnue. On ne savait ce que c'était que la dette privée du prince; la plus grande partie des revenus des riches domaines administrés par une chambre spéciale était consacrée à l'entretien de la force armée ou aux diverses institutions publiques; une contribution unique et indirecte, établie en 1686, remplaçait tous les impôts directs (\*). Depuis la sécularisation des biens ecclésiastiques, au temps de la réforme, la plus grande partie de ces richesses étaient appliquées à l'amélioration de l'instruction publique; enfin, l'électeur consultait les états provinciaux sur toutes les questions importantes.

La prospérité du pays et celle du souverain devaient encore s'accroître.

Dès 1701, un acte du parlement ayant reconnu à Sophie, duchesse douairière de Hanovre, le droit de succéder au trône d'Angleterre si le roi et la princesse Anne, fille de Jacques II, ne laissaient point de descendants, l'électeur reçut le titre de duc de Cambridge. Anne mourut sans enfants en 1714, quelques mois après la princesse Sophie, et George de Brunswick, arrière-petit-fils de Jacques I<sup>er</sup>, fut aussitôt proclamé roi de la Grande-Bretagne, sous le nom de George I<sup>er</sup>.

Ainsi l'Angleterre put prendre une part plus active aux affaires du continent.

Pendant la guerre du Nord, en vertu d'une convention du 26 juin 1715, l'électeur-roi se fit céder les duchés de Brême et de Verden par le roi de Danemark, qui les avait conquis sur la Suède. Alors il déclara la guerre à Charles XII, et la paix de Stockholm (1720) lui assura cette double acquisition.

George I<sup>er</sup> avait l'habitude de faire de fréquentes visites au Hanovre. Pendant un de ces voyages, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et mourut à Osnabruck, le 22 juin 1727.

(\*) Cette accise, appelée *Leent*, a subsisté dans le pays jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

## GEORGE II.

(1727-1760).

Ce prince était né à Hanovre en 1683. Il paraît que la haine de George-Louis contre son épouse s'était reportée sur son fils unique; mais cette animosité n'empêcha pas *George II* de témoigner à son père une affection toute filiale.

Dans la guerre qui suivit la mort de l'empereur Charles VI, il commanda les troupes hanovriennes et anglaises à la bataille de Dettingen, perdue par la témérité du duc de Grammont, au moment où nos ennemis couraient à une perte certaine.

Vers la fin de son règne, éclata la guerre de Sept ans, dans laquelle ses états héréditaires eurent beaucoup à souffrir. Allié de Frédéric II, son cousin, il attira sur le Hanovre tout le poids des armes françaises. Soixante mille hommes passèrent le Rhin sous les ordres du maréchal d'Estrées, et menacèrent l'électorat, après avoir battu le duc de Cumberland, Guillaume-Auguste, second fils de George, à la bataille de Hastenbeck (1757). Cependant, une cabale de cour donna pour successeur à d'Estrées le maréchal de Richelieu (\*), qui suivit ses plans de campagne, accula les Hanovriens près de Stade-sur-l'Elbe, et força Cumberland à signer la capitulation de Closterseven. Ce traité plaçait l'électorat entier sous la main de la France; mais il ne fut pas ratifié par l'Angleterre. Dès le mois de novembre, le duc Ferdinand de Brunswick, qui se disait étranger à la capitulation, reparut à la tête des Hano-

vriens. Au bout de peu de mois, cet habile capitaine, digne élève de Frédéric II, eut chassé les Français du Hanovre. Le 23 juin 1758, il battit encore le comte de Clermont à Crefeld, en deçà du Rhin. Moins heureux, le 13 avril de l'année suivante, dans son attaque de Bergen contre le duc de Broglie, il prit sa revanche sur le maréchal de Contades, le 1<sup>er</sup> août, à Munden, en Westphalie. Mais les malheurs de Frédéric II affaiblirent trop Ferdinand pour qu'il pût désormais faire de grandes choses, obligé qu'il était d'envoyer des renforts à l'armée prussienne. La défense du Hanovre fut moins remarquable par des affaires importantes que par la tactique habile du général en chef. Cette guerre fut désastreuse surtout pour le pays de Göttingen, qui resta deux ans au pouvoir des Français. George ne vit pas le retour de la paix, car il mourut en 1760.

A l'exemple de son père, George II avait conservé une prédilection toute particulière pour ses sujets du Hanovre. En temps de paix, il allait les visiter tous les ans. Ce fut lui qui, d'après le plan du premier ministre, baron de Munchausen, fonda, en 1737, l'université de Göttingen, la dota richement, et y plaça une magnifique bibliothèque et une académie des sciences, devenue très-célèbre.

Du reste, George unissait à une humeur brusque et violente un esprit étroit et mal cultivé, et une intelligence assez bornée. Il avait épousé, en 1705, la princesse Wilhelmine d'Anspach.

## GEORGE III.

(1760-1820).

*George III*, petit-fils de George II, était né le 24 juin 1738. Lorsqu'il prit possession de son patrimoine, il était entièrement épuisé par la guerre, qui dura encore trois ans. Mais quelques graves que fussent les plaies du Hanovre, elles ne tardèrent pas à se cicatriser pendant une paix de trente années. Le défrichement de plusieurs contrées incultes contribua à ramener

(\*) On sait quelles exactions ce favori de la Pompadour commit dans le royaume, et quel usage il en fit. Un pavillon élégant et meublé avec une voluptueuse recherche fut construit au bout de son jardin (il se trouve aujourd'hui placé près d'un des boulevards de Paris). Pour toute vengeance, le public lui donna le nom de *Pavillon de Hanovre*, et cette épigramme a survécu.

Le maréchal de Richelieu était aimé des soldats parce qu'il leur permettait le pillage et leur en donnait lui-même l'exemple. Ils l'appelaient le *petit père la Maraude*.

le bien-être. L'accroissement prodigieux du commerce de Brême, d'Altona et de Hambourg avec l'intérieur de l'Allemagne, devint surtout une source abondante de richesses pour l'électorat. A la vérité, depuis le printemps de 1793, il fut entraîné dans la guerre contre la France; mais ses troupes étant soudoyées par l'Angleterre, il n'eut pas à supporter un trop lourd fardeau, et au bout de deux ans, la Prusse s'étant retirée de la coalition, George accéda au traité de neutralité quant à ce qui concernait ses États héréditaires (le 17 mars 1795). Dans toute l'Allemagne septentrionale, le commerce reprit alors une activité nouvelle. En 1801, quand des contestations s'élevèrent entre le cabinet de Saint-James et les puissances du Nord, la Prusse refusa de reconnaître la neutralité du Hanovre, et envoya 24,000 soldats, qui occupèrent le pays militairement jusqu'à la paix d'Amiens (\*).

Ce dernier traité n'était encore qu'une suspension d'armes. Après sa rupture, une armée française, sous les ordres du maréchal Mortier, marcha sur le Hanovre. La résistance était impossible; une députation des habitants conclut d'abord la convention de Suhlingen, par laquelle les troupes hanovriennes devaient évacuer le pays jusqu'à l'Elbe; mais cet arrangement ayant été rejeté à Londres, Mortier s'avança contre le comte de Wallmoden, qui commandait les Hanovriens et qui s'était retiré dans le duché de Lauenbourg. Celui-ci fut obligé de signer le traité d'Artlenbourg, en vertu duquel tout le Hanovre tomba au pouvoir des Français. Les soldats et les officiers, mécontents et impatientes de combattre, cherchèrent peu à peu à gagner le sol de l'Angleterre, et pendant que leur patrie était soumise au joug étranger, ils formèrent une légion

célèbre, qui porta les armes dans toutes les parties du monde où l'Angleterre possédait des colonies et avait des guerres à soutenir. Cette occupation coûta cher au pays; dont les pertes, dès la première année, furent évaluées à 14 millions de florins.

Au mois de juin 1804, Mortier fut remplacé par Bernadotte, qui s'efforça de modérer les charges de la guerre, sans pouvoir empêcher que les dépenses ne s'élevassent à 26 millions de florins en deux ans et demi. Bientôt la guerre d'Autriche fit une diversion qui rétablit à peu près les choses dans leur ancienne place; toutes les troupes de Bernadotte furent d'abord dirigées sur Wurtzbourg, afin de faire leur jonction avec les Bavares, puis appelées à combattre dans les champs d'Austerlitz, et alors une armée russo-suédoise s'avança pour soutenir les droits de l'ancienne maison de Lunebourg. Mais après la célèbre bataille du 2 décembre, la Prusse se retourna vers le vainqueur, et comme Napoléon, pour accomplir ses vastes desseins, avait besoin de dissimuler son mécontentement, elle obtint (15 décembre) le Hanovre en échange d'Anspach, de Neufchâtel et de Cleves (\*). Le 27 janvier 1806, un corps prussien entra dans le pays pour le préserver, suivant les termes du manifeste, de l'envahissement des étrangers, et sous la condition d'obtenir à la paix le consentement de l'Angleterre. Le comte de Munster, ministre de George III, re-

(\*) D'abord la possession du Hanovre séduisit Frédéric; mais quand il fallut signer, sa pudeur hésita; il ne voulut accepter cette province qu'à demi et comme un dépôt. Napoléon ne put concevoir une politique si timide. « Ce prince, s'écria-t-il, n'ose donc faire ni la paix, ni la guerre? » Me préfère-t-il les Anglais? Est-ce encore une coalition qui se prépare? Méprise-t-on mon alliance? Cette supposition l'indigna, et, par un nouveau traité, il força Frédéric à déclarer la guerre à l'Angleterre, à s'emparer du Hanovre et à recevoir des garnisons françaises dans Wesel et dans Hameln. « Ségur, *Histoire de Napoléon pendant l'année 1812*, t. I, p. 15.

(\*) Les réclamations de la cour de Berlin, au sujet des frais d'occupation, ne furent réglées que le 23 mars 1830, par une convention en vertu de laquelle le Hanovre payait une somme de 3;5,000 thalers.

pondit au nom du gouvernement hanovrien, que, malgré les assurances de la Prusse, malgré sa sollicitude apparente pour la sûreté de l'Allemagne septentrionale, il ne pouvait tolérer cette occupation. Les Russes évacuèrent, tandis que le roi de Suède seul s'obstinait à garder le Lauenbourg pour l'Angleterre. Aussitôt, sans tenir compte de la protestation du comte de Munster, on organisa l'administration comme dans les États de l'ancienne Prusse. La guerre fut déclarée (8 mars) entre George III et Frédéric; les embouchures de l'Elbe et du Weser furent fermées, et les côtes, depuis Kuxhaven, se couvrirent de batteries élevées par les Prussiens.

Cet état de choses ne dura pas longtemps. La Prusse, se croyant seule appelée à triompher du vainqueur de l'Europe, entra en lice avec Napoléon et se vit en quelques jours humiliée et conquise. Alors le Hanovre fut de nouveau inondé de troupes françaises. Après la paix de Tilsitt (1807), les territoires de Göttingen, de Grubenhagen, de Hohenstein et d'Osnabrück (\*) entrèrent dans le royaume de Westphalie; le reste forma une province administrée par un gouverneur général. Au commencement de 1810, tout l'ancien électorat, à l'exception du Lauenbourg, fut incorporé aux États de Jérôme Bonaparte. Cependant, il en fut encore détaché vers la fin de la même année. Napoléon traça une ligne depuis l'Elbe, vis-à-vis de Lauenbourg, à travers la Westphalie, dans la direction du sud-ouest. Tout ce qui était au nord de cette ligne, joint aux villes anséatiques et au pays d'Oldenbourg, fut incorporé à l'empire sous le nom du département Anseatique. Le mécontentement s'accrut alors de jour en jour; et quand, au commencement de 1813, les Russes parurent dans l'Allemagne septentrionale, tout le Hanovre appelait de ses vœux les plus ardents le mo-

ment de sa délivrance. Les provinces du Nord prirent même les armes sur-le-champ; mais les Français revinrent avec de nouvelles forces, et, malgré leur défaite à Lunebourg (2 avril), ils rétablirent leur autorité sur tout le pays, jusqu'à ce que le combat livré sur la Gœrde (16 septembre), puis la marche de Tchernitchef sur Cassel, jointe au désastre de Leipzig, en eussent amené l'évacuation complète. L'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, passa par le Hanovre, et, le 4 novembre, le ministère hanovric reprit les rênes du gouvernement. Les institutions françaises firent place aux institutions caduques des temps féodaux, et, d'après une note communiquée au congrès de Vienne par le comte de Munster, toutes les possessions de la maison de Brunswick-Lunebourg furent réunies en une monarchie, dont le duc de Cambridge fut nommé plus tard gouverneur général (24 octobre 1816).

#### ROYAUME DE HANOVRE.

Le nouveau royaume, en compensation du duché de Lauenbourg cédé au Danemark, et de plusieurs petits territoires abandonnés à la Prusse et au duché d'Oldenbourg, reçut Hildesheim, l'Ost-Frise (\*), la ville impériale de Goslar, le comté de Bentheim, hypothéqué à son profit depuis 1753, des parties du territoire d'Eichsfeld, de Munster et de Lingén, Bovenden, Gleichen, Plesse, Hockelheim, Uchte, Freudenberg, Aubourg, Wagenfeld, Meppen, Enisbühren et Wolbeck. Le gouvernement adhéra à la confédération germanique, et fonda peu à peu l'organisation actuelle du pays.

Jusqu'alors il n'y avait jamais eu d'états généraux en Hanovre; seulement certaines provinces avaient leurs assemblées particulières, composées ordinairement de trois ordres : les pré-

(\*) Ce dernier territoire avait été cédé, comme indemnité, au Hanovre en 1803. VOYEZ ALLEMAGNE, t. II. p. 342.

(\*) VOYEZ ALLEMAGNE, t. II, p. 118 et 315, pour ce qui concerne l'Ost-Frise avant son incorporation au Hanovre. Une grande partie de ces acquisitions provenaient de la Prusse ou de la Hesse.



lats, les députés de la noblesse et ceux des villes. Le clergé n'avait point de droits politiques dans les duchés de Brême et de Verden, ni dans les comtés de Hoya et Diepholz; dans les autres provinces, ses prérogatives étaient en partie exercées par les nobles. On comptait dans les principautés de Calenberg, de Grubenhagen et de Lunebourg, les duchés de Brême et de Verden, et le comté de Diepholz, 459 terres nobiliaires, auxquelles était attaché le privilège d'assister à la diète, tandis qu'il n'y avait en tout que 35 villes qui y fussent représentées. Le seul pays d'Hadeln n'avait ni ordre de noblesse, ni prélats; les droits politiques y étaient exercés par la ville d'Otterndorf et par les 12 paroisses. L'Ost-Frise, les principautés de Hildesheim et d'Osnabrück avaient également leurs constitutions spéciales. Dans l'ancienne province de Hanovre, les organes les plus importants des vœux publics étaient les chambres du trésor, composées en majeure partie de nobles, auxquels on adjoignait un ou deux conseillers, versés dans la jurisprudence. Chaque principauté, chaque duché, chaque comté avait d'ailleurs son système d'impôts, ses dettes, etc.

Toutes ces disparates opposaient des obstacles presque insurmontables à l'unité du gouvernement. A la restauration, chaque pays reprit son régime provincial; en même temps une diète générale s'ouvrit à Hanovre (15 décembre 1814); mais incapable de s'élever à la hauteur d'une assemblée nationale et agissant sans plan déterminé, elle s'occupa uniquement des impôts et de la dette. Néanmoins le gouvernement lui soumit le projet d'une nouvelle constitution, définitivement sanctionnée par le prince-régent le 7 décembre 1819.

C'est cette constitution, légalement abolie en 1833, qui fut remise en vigueur par la seule volonté du roi actuel. Nous croyons donc devoir en examiner avec quelque détail les principales dispositions.

Les états généraux étaient divisés en deux chambres. La première comptait

dans son sein environ 15 pairs héréditaires, soit par leur naissance, soit par leurs fonctions, les titulaires de majorats, et, en outre, 35 députés de la noblesse. La seconde était formée des 4 membres roturiers du collège du trésor (les 4 membres nobles et le président appartenaient à la chambre haute); de 6 députés des chapitres, joints à celui de l'université de Göttingen et à 2 des consistoires; de 34 mandataires, qu'envoyaient un égal nombre de villes, et de 23 députés des francs-tenanciers. Les chapitres, les consistoires, l'université et les villes n'étaient pas tenus de choisir ces représentants dans leur sein. Les états conservaient le droit de voter les impôts, de surveiller l'emploi des fonds publics par l'intermédiaire du collège du trésor, de discuter les lois d'intérêt général, de faire des représentations au chef de l'État pour tout ce qui était de leur compétence. Pour être apte à siéger dans l'une ou l'autre chambre, il fallait appartenir à l'une des trois confessions chrétiennes, avoir vingt-cinq ans accomplis, et posséder un revenu de 6,000 thalers pour les possesseurs de majorats, de 600 pour les députés de la noblesse, et de 300 pour les autres.

La diète nommée en vertu de cette patente royale, fort incomplète et peu satisfaisante, s'assembla pour la première fois le 28 décembre 1819, et tint ensuite une session chaque année; mais elle n'exerça aucune action marquée sur la marche des affaires. Ses séances n'étaient pas publiques, et les procès-verbaux même, quoique imprimés, étaient tenus secrets.

George III mourut en 1820, après soixante ans de règne, entièrement privé de l'usage de sa raison.

GEORGE IV.

(1820-1830).

*George IV*, né en 1762, avait épousé la princesse Caroline de Brunswick, et s'en était séparé après un procès dont le scandale affligea l'Europe entière. Il visita en personne ses États

héréditaires, qui, favorisés depuis longtemps aux dépens du duché de Brunswick-Wolfenbützel (\*), ne se ressentaient presque plus des maux causés jadis par l'oppression étrangère (\*\*). Cependant, avant la fin du règne de son père, la noblesse hanovrienne, connue pour son orgueil et ses idées de retour à la féodalité, avait déjà repris ses anciennes tendances en dépit de la constitution. L'expérience du passé était perdue pour elle. D'ailleurs, malgré les améliorations incontestables introduites en 1822 et 1823, le gouvernement, avec ses formes gothiques, n'inspirait pas la confiance; une réforme plus large était indispensable. Cet état de choses ne produisit toutefois aucun fâcheux résultat jusqu'à la mort de George IV (26 juin 1830).

GUILLAUME IV.

(1830-1837).

Ce prince, né le 21 octobre 1765, était plus libéral et plus populaire que son frère. Néanmoins lorsqu'au bruit du canon de juillet l'Europe tressaillit, et que dans l'Allemagne entière la fermentation des idées libérales agita les peuples honteux de leur long asservissement, le Hanovre aussi manifesta son mécontentement.

Des troubles éclatèrent, le 5 janvier 1831, à Osterode; le 8, un mouvement plus sérieux eut lieu à Göttingen, et un libelle intitulé *Accusation contre le ministère Munster* porta au comble l'irritation des amis de la liberté nationale. La force armée rétablit l'ordre, il est vrai, et l'on arrêta les auteurs supposés du pamphlet; mais le gouvernement sentit pourtant la nécessité de donner satisfaction à l'opinion publique. Le 7 mars, la diète fut ouverte avec solennité, et, dès les premières séances, elle montra une énergie et une prudence qui semblaient promettre les plus heureux résultats. Le duc

de Cambridge, nommé vice-roi le 22 février 1831, fut invité à déposer au pied du trône les doléances du pays, et cette démarche entraîna, à la grande satisfaction des Hanovriens, la démission du comte de Munster, président de la chancellerie allemande, à Londres. Il fut remplacé par le baron d'Ompéda.

Le duc de Cambridge avait recommandé, dans son discours d'ouverture, de procéder graduellement aux réformes; mais au bout de quelques mois il put se convaincre de la nécessité d'établir la constitution sur de nouvelles bases. Le 16 juin 1831, le ministère déclara donc à la diète qu'il s'occupait de la rédaction d'une nouvelle loi fondamentale; une commission, composée de sept commissaires royaux et de quatorze membres de la diète, en prépara le projet. Son travail achevé et révisé à Londres, une diète, à laquelle avaient été adjoints, par ordonnance, quinze députés des paysans, fut convoquée à Hanovre pour le 30 mai 1832. La nouvelle constitution fut adoptée par elle le 13 mars 1833; puis, sanctionnée avec quelques modifications par Guillaume IV, à Windsor, le 26 septembre 1833, elle devint la charte fondamentale du royaume. Bien loin d'être révolutionnaire, elle conservait des traces nombreuses de féodalité: le pouvoir royal et l'aristocratie y étaient très-bien partagés. Cependant elle satisfait le pays, auquel elle valut en effet quelques bonnes lois.

Sous ce régime, des états provinciaux particuliers étaient accordés aux principautés de Calenberg, Goettingen, Grubenhagen et Lunebourg, aux comtés de Hoya et de Diepholz, aux duchés de Brême et de Verden (y compris le pays d'Hadeln), aux principautés d'Osnabruck, de Hildesheim (avec la ville de Goslar) et d'Ost-Frise (avec le pays d'Harling). Les états généraux se composaient de deux chambres, parfaitement égales en droits. La première était formée des princes, fils du roi ou chefs des lignes collatérales de la famille royale, des ducs d'Arem-

(\*) Le duc Charles était mineur et placé sous la tutelle du comte de Munster.

(\*\*) De 1803 à 1808, la dette avait été grossie de 5 millions de thalers.

berg et de Looz-Corswarem, et du prince de Bentheim, tant qu'ils seraient en possession de leurs biens médiatisés; du maréchal héréditaire, des comtes de Stolberg (\*), du grand

(\*) La révolution française, après avoir placé pour peu d'années dans la ligne des maisons souveraines de l'Europe, la famille d'*Arenberg*, une des douze anciennes familles de princes d'empire, l'a dépouillée finalement de son indépendance et l'a soumise à la souveraineté de deux rois allemands; les d'*Arenberg*, dont le duché, situé dans l'Yffel et peuplé de 15,000 habitants, s'est perdu par la paix de Lunéville, reconnaissent la suzeraineté du Hanovre, pour le pays de Meppen, jadis appartenant à l'évêché de Munster, et celle de la Prusse, pour le comté de Recklinghausen, ancienne dépendance de l'électorat de Cologne. Ils forment une branche de la maison de Ligne.

Les ducs de *Looz-Corswarem* qui comptent parmi leurs agnats les princes de Horn, ont la même origine que les anciens ducs de Brabant, car ils descendent des comtes de Hainaut. Ils furent élevés en 1734 et en 1778 au rang de ducs, et obtinrent par le reces de la députation de l'Empire de 1803, une partie de l'évêché de Munster, sous le titre de principauté de Rheina-Wolbeck, avec suffrage à la diète; mais l'acte de la confédération du Rhin les soumit au grand-duc de Berg. Aujourd'hui la principauté qui, sur 16 kilom. carrés, a 9160 habitants, et rapporte-120,000 fr., est en partie sous la souveraineté prussienne et en partie sous celle du Hanovre.

Les princes de *Bentheim-Bentheim* (une autre branche porte le nom de Bentheim-Tecklenbourg) avaient engagé leur comté au Hanovre en 1763 moyennant 200,000 rixthalers. Cette convention a été annulée en 1822. Ils possèdent de plus le comté de Steinfurt, Alpen, etc., le tout peuplé de plus de 28,000 habitants. Leurs possessions se trouvent dans le gouvernement d'Osnabrück, et sont en parties placées sous la souveraineté de la Prusse.

Il y a eu successivement plusieurs maisons de Bentheim. La plus ancienne s'est éteinte en 1150; la troisième et dernière a commencé en 1421.

De la maison de *Stolberg*, qui remonte, dit-on, à une haute antiquité, il ne subsiste plus que les comtes de *Stolberg-Wernigerode* (rameau de la première branche prin-

cepal maître héréditaire des postes, de l'abbé de Loccum (prêlat protestant) et de celui de Saint-Michel (titulaire séculier), du directeur du couvent de Neuenwald, de l'évêque catholique, de deux ministres du culte évangélique spécialement élus pour chaque session; des titulaires de majorats, des trente-cinq députés des sept ordres de la noblesse nommés pour une session, et de quatre membres choisis par le roi. La seconde chambre se composait de 3 mandataires des chapitres, pris parmi les pasteurs protestants ou les professeurs des écoles supérieures, de manière cependant que deux fussent des théologiens; des 3 membres désignés par le roi en sa qualité d'administrateur des biens des monastères; des 2 représentants du chapitre d'Hildesheim et de l'université de Göttingen; des 2 députés des consistoires protestants, des 37 députés de certaines villes et bourgs, et des 38 membres nommés dans les autres localités par les propriétaires fonciers, francs-tenanciers et paysans. Les députés de la noblesse devaient posséder dans le pays un revenu net de 600 thalers. Il fallait que les autres eussent soit un revenu de la moitié de cette somme, soit une pension de 800 thalers, ou qu'ils jouissent comme fonctionnaires publics d'un traitement de 400 thalers, ou qu'ils parvinssent à se créer par leurs talents et leur industrie un revenu de 1,000 thalers, et cela trois ans avant d'entrer à la chambre. Le vote annuel des impôts ne devait être lié à aucune condition qui n'en concernât pas immédiatement la nature ou l'emploi. Le pouvoir exécutif était exercé par un ministère dépendant du roi ou de son représentant, et dont chaque membre était responsable individuellement. La

capitale, fondée en 1710, et résidant à Wernigerode, dans le Harz, où ils possèdent un pays peuplé de 14,000 habitants, et les comtes de *Stolberg-Stolberg* (rameau fondé en 1704), à qui appartenaient les bailliages de Stolberg, Hays et Hohenstein (12,000 hab.). Ces comtes reconnaissent la souveraineté de la Prusse, du Hanovre et de la Hesse grand-ducale.

cour d'appel supérieure était seule compétente pour juger un ministre, et son jugement n'admettait ni révision, ni acquittement, ni recours en grâce.

Les états s'assemblèrent le 5 décembre 1833, après des élections faites en général dans le sens de celles de l'année précédente. La principale affaire dont ils eurent à s'occuper fut le traité de commerce avec le Brunswick, traité qui reposait moins sur des raisons d'intérêt commercial que sur des motifs politiques. Le Hanovre, en effet, qui n'avait pas oublié l'occupation prussienne, voyait avec crainte sa puissante voisine s'assurer sur les petits États, par son système de douanes, fatal du reste à l'Angleterre, une prépondérance politique, dont pourrait résulter un jour une véritable domination. Il avait donc essayé, dès le principe, de traverser ses desseins, et, en 1828, il avait réussi à faire entrer dans ses vues plusieurs États de la confédération; mais ses associés l'avaient tous abandonné successivement pour s'unir à la Prusse (\*). La ligue des deux pays de la maison de Brunswick ne put se conclure qu'en 1835, et, l'année suivante, le grand-duché d'Oldenbourg, enclavé dans leur territoire, y donna son accession. Cette union douanière devait durer jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1842, époque à laquelle les trois états y ont renoncé pour entrer dans la grande association prussienne.

Depuis longtemps on prévoyait que la mort de Guillaume amènerait de grands changements. Ce souverain n'ayant pas d'héritier direct, la couronne de son royaume allemand, qui, à la différence de celle d'Angleterre, ne pouvait tomber en quenouille, reve-

nait de droit au duc de Cumberland (\*). Or ce prince, que les torys reconnaissent comme leur chef, s'était dans plusieurs circonstances déclaré hautement l'adversaire des idées nouvelles. Il avait toujours protesté contre les changements introduits dans le gouvernement du Hanovre, et déclaré que si un jour il était appelé à la couronne, il entendait régner comme avaient régné ses pères. Les appréhensions du parti libéral, bien justifiées par la conduite politique et morale du futur souverain, augmentèrent encore lorsqu'on le vit en 1836 quitter Hanovre, le jour même de l'ouverture de la session, et se retirer à la maison de campagne du comte de Munster, principal auteur de la constitution abolie. Les dispositions connues du prince encouragèrent l'hostilité de l'aristocratie, dont le chef apparent était M. de Schœle, homme de talent et d'influence. Inquiet lui-même de l'attitude prise par le parti ennemi des réformes, le gouvernement se hâta de présenter aux états la loi régulatrice du service public, dont la disposition la plus importante était l'abolition de la chambre des domaines, sur laquelle l'héritier présomptif comptait s'appuyer dans ses projets rétrogrades. Dès lors la chambre haute s'abstint de toute participation à l'exercice du pouvoir législatif.

Ce fut au milieu des plus sinistres prévisions qu'arriva la mort du roi Guillaume IV (20 juin 1837).

ERNEST-AUGUSTE.

(1837).

Le nouveau souverain, né le 5 juin 1771, rompit, par son avènement au trône, l'union du pays avec l'Angleterre. La masse entière de la population était trop contente d'avoir son roi à elle, résidant au milieu du pays,

(\*) Voici le tableau généalogique des enfants de Georges III :

|                |           |                |              |          |
|----------------|-----------|----------------|--------------|----------|
| Geor. Guil. IV | Edmond    | Ernest         | Aug.         | Adolphe  |
| ge IV.         | Henri     | Aug. Kent      | Aug. Freder. | Frédéric |
|                | Clara     | + 1830.        | Canb. Summ.  | Cambr.   |
| FUSÉE.         |           |                |              |          |
|                | Victoria  | George         | George       | Auguste, |
|                | née 1819. | Alb., né 1819. | né 1819.     | né 1822. |

(\*) Un diplomate prussien écrivait, vers cette époque, dans un *Mémoire sur la politique de la cour de Berlin* : « Le Hanovre, ce gage coûteux de nos relations avec l'Angleterre, doit être ménagé et flatté; mais en même temps il faut s'efforcer de l'isoler. »

Cité dans une brochure intitulée : *Examen de la confédération contre la France et l'Angleterre, nommée ligue prussienne*, par W. Cargill; traduit de l'anglais et publié à Paris, chez Dufart, 1840.

son gouvernement tout à fait national, pour n'être pas disposée à lui pardonner beaucoup. Mais *Ernest* ne perdit pas un instant pour montrer à ses sujets ce qu'ils devaient attendre de lui. Son plan était arrêté d'avance; il avait répété son rôle, et il le joua avec une assurance et un aplomb étonnants. A peine eut-il fait son entrée à Hanovre (28 juin) que les chambres furent prorogées (29 juin). Elles étaient si peu préparées à ce coup, qu'elles se séparèrent, sans qu'une seule voix s'élevât pour protester.

Les événements se succédèrent dès lors avec rapidité. M. de Schoele fut nommé ministre; et, dès le 5 juillet, parut une proclamation, où le roi déclarait qu'il ne se regardait pas comme lié légalement par la constitution de 1833, imposée arbitrairement aux chambres par le pouvoir royal, et renfermant douze dispositions plus ou moins importantes, sur lesquelles il n'y avait eu aucun arrangement préalable avec les états (\*). Une telle audace souleva un mécontentement si général, que le prince, hésitant à brûler ses vaisseaux, se vit obligé de soumettre à l'examen d'une commission la question qu'il s'était tant pressé de trancher.

Cependant, l'agitation était extrême dans le pays. De tous côtés la bourgeoisie demandait énergiquement le maintien de la constitution de 1833; on s'encourageait à résister si le pouvoir voulait passer outre; et Ernest, alarmé, dut faire publier (\*\*): qu'il n'avait nullement aboli la constitution; qu'il avait seulement exprimé des désirs de changements, et des doutes qui seraient soumis aux états. L'espérance commençait à renaître, lorsque parut le fameux décret du 1<sup>er</sup> novembre 1837, qui supprimait expressément la charte de 1833, et rétablissait celle de 1819, en maintenant toutefois les lois votées dans l'intervalle. Le gouvernement s'engageait à soumettre le projet d'un

nouveau système représentatif aux chambres assemblées en vertu de la loi de 1819. Les prérogatives des états provinciaux recevaient plus d'extension; mais les états généraux ne devaient plus se réunir que tous les trois ans; enfin les impôts étaient diminués de 100,000 thalers. Cette dernière mesure avait été calculée par le pouvoir, pour mettre la masse populaire de son côté dans la lutte où il s'engageait, de même que déjà il s'était, par des caresses et des prévenances nombreuses, assuré la faveur de l'armée.

Ce coup d'État, qui jeta le royaume dans la stupeur, eut un grand retentissement en Europe, et causa une espèce de terreur dans toute l'Allemagne constitutionnelle. Le peuple divisé restait sans organe légal, sans moyen de défense contre l'arbitraire; chacun se demandait ce qu'il y avait à faire, lorsque l'université de Göttingen prit une honorable initiative; le 18 novembre, sept professeurs, MM. Dahlmann, Albrecht, les deux frères Grimm, Gervinus, Ewald et Weber, signèrent une protestation, où ils établissaient qu'une ordonnance, un caprice, n'avait pu abolir légalement la constitution, et déclaraient en même temps qu'ils ne prendraient aucune part à l'élection du député de l'université, si elle devait se faire d'après le régime de 1819. Cette protestation fit une sensation d'autant plus vive, que les signataires étaient des hommes d'un mérite reconnu. La destitution et l'exil furent la peine de leur courage. Alors, les fonctionnaires publics, effrayés, s'empressèrent de se soumettre, et les élections se firent d'après l'ancien mode, malgré le refus de voter manifesté par quelques corporations.

La session fut ouverte, au mois de février 1838, par un discours où le roi disait hautement et sans pudeur, qu'il avait toujours haï le despotisme, et que sa ferme intention était de gouverner conformément aux lois: il annonçait en même temps la présentation d'un projet de loi, qui obten-

(\*) Termes de la patente royale.

(\*\*) Dans la *Gazette* semi-officielle de Hanovre.

drait, disait-il, l'assentiment général, ajoutant que, s'il était trompé dans son attente, il se verrait obligé de s'en tenir à l'organisation de 1819.

D'après ce projet, les prérogatives de la couronne étaient maintenues telles qu'elles se trouvaient établies depuis 1823; mais les précautions les plus minutieuses étaient prises pour les préserver de toute atteinte; l'élément démocratique, au contraire, était renfermé dans les limites les plus étroites possibles. Le pouvoir des chambres devait se borner désormais à émettre des avis sur les lois qu'on leur soumettait; encore était-il loisible au roi de ne tenir aucun compte de ces avis; à lui appartenait le droit de fixer le budget. Les états conservaient bien celui de voter les impôts, mais ils ne pouvaient refuser ceux que le souverain jugeait nécessaires. L'ancienne séparation entre les revenus publics et ceux des domaines royaux, dont la réunion à peu près complète (\*) était un des plus grands bienfaits du nouvel ordre de choses, était rétablie; les ministres ne devaient compte de leur conduite qu'au roi. La diète, dont les membres étaient élus pour six ans, ne devait s'assembler que deux fois pendant cet intervalle; les séances étaient secrètes. On ne devait imprimer que le résultat des délibérations.

Telles étaient les conditions auxquelles l'ex-duc de Cumberland pouvait se résigner à n'être qu'un roi constitutionnel; et il espérait être en mesure de les faire adopter. Il avait eu soin d'écartier par la violence et par l'arbitraire tous les députés dont il redoutait le plus la résistance. Cependant, la majorité antinationale montra elle-même de l'hésitation. Le gouvernement prorogea de nouveau les chambres.

Il fut alors décidé par l'opposition,

(\*) Le roi Guillaume avait consenti à n'affecter exclusivement à sa maison qu'un sixième du produit des domaines et revenus de la couronne; tout le reste était versé dans les caisses de l'État.

que toutes les corporations, qui avaient jusque-là refusé de voter, nommeraient leurs députés, et chaque élection nouvelle contribuait à rétablir l'équilibre entre les deux partis. La commission nommée par la seconde chambre pour l'examen du projet ministériel, poursuivait son travail et y introduisait des amendements, qui en modifiaient absolument l'esprit. Quand elle eut terminé ses opérations, les chambres furent assemblées et son projet admis. Les libéraux voulaient réserver toutes leurs forces pour la question d'incompétence, qui fut en effet résolue affirmativement à une majorité de 10 voix. Il était impossible dès lors au gouvernement de marcher avec la diète; il la prorogea indéfiniment. Mais la décision des mandataires du peuple avait ranimé l'espoir des électeurs, qui résolurent de saisir de la question la diète germanique, et de lui demander le maintien de la constitution de 1833, quoiqu'elle n'eût pas été garantie par elle. Ce qui les enhardissait et leur promettait un succès certain, c'est que la diète avait condamné déjà la these singulière du roi Ernest en se prononçant contre le duc Charles de Brunswick, qui refusait, lui aussi, de reconnaître une constitution donnée à ses sujets par son tuteur, pendant sa minorité. Le cas était plus favorable, et le duc n'en avait pas moins perdu son procès avec dépens. L'ex-duc de Cumberland, d'ailleurs, avait si mauvaise réputation comme homme, que ses actes comme souverain, quand même ils eussent flatté certaines passions, devaient rencontrer fort peu de sympathie.

La pétition des Hanovriens donna lieu à une longue délibération. Enfin, elle fut rejetée (septembre 1838).

Pouvait-on attendre autre chose d'une assemblée toujours docile aux injonctions de deux puissances prépondérantes qui n'y siègent que pour arrêter tout progrès, toujours complice des souverains, chaque fois qu'ils voulurent enfreindre les promesses faites au moment du danger, et habi-

tuée à ne sortir de sa nullité, à ne retrouver sa voix que pour condamner les patriotes?

Cependant le moment approchait où la question des impôts allait exiger une solution quelconque dans toutes ces difficultés. La levée des contributions n'ayant point été précédée du vote du budget, n'aurait pu s'accomplir sans illégalité flagrante. De toutes parts, les contribuables se préparaient à résister. Dans ces circonstances critiques, le magistrat d'Osnabrück résolut de consulter les universités les plus célèbres de l'Allemagne. Le gouvernement prussien fit défense à celle de Berlin d'émettre son opinion; mais celles d'Iéna et de Tübingen n'hésiterent pas à se déclarer pour la loi fondamentale de 1833, acte d'indépendance qui motiva la dernière résolution contre les universités.

L'arbitraire fit de nouveaux progrès à la fin de 1838. La chambre des domaines royaux fut rétablie; le conseil privé fit place à un conseil d'État, composé de quinze membres ordinaires, dont quatorze appartenaient à la noblesse, et de trente-six membres extraordinaires, qui pouvaient être appelés par le prince aux délibérations. Ces changements, et beaucoup d'autres, s'opérèrent sans que le roi convoquât les états qu'il était cependant tenu de consulter, même aux termes de la constitution de 1819.

La session de 1839 s'ouvrit avec beaucoup d'éclat. Cependant, vingt-huit députés seulement s'y présentèrent. Il en eût fallu neuf de plus pour valider les débats. Une prorogation devint encore nécessaire. Nous ne rappellerons pas toutes les manœuvres employées, d'abord en vain, par le gouvernement, pour compléter la chambre des députés à la réouverture des états. Le chiffre légal ayant été enfin atteint avec le temps, le dernier budget, voté sous l'empire de la loi de 1833, fut maintenu pour un an, malgré les instances du pouvoir afin d'en obtenir un nouveau. Deux commissaires, pris dans le sein de chaque chambre, furent ensuite chargés de rédiger, de concert

avec ceux du gouvernement, un projet de constitution, et la session fut close. Il parut ensuite une ordonnance sévère contre les citoyens qui continuaient à refuser l'impôt; et à force d'intrigues et d'illégalités, Ernest parvint enfin à son but en 1840 : les députés de l'opposition furent presque tous écartés, et une majorité complaisante admit une nouvelle loi constitutionnelle. On remarque dans cette constitution, conforme du reste au projet de 1838, les dispositions suivantes :

L'assemblée générale des états n'a le droit de voter, modifier, abroger que les lois concernant les impôts. Pour toutes les autres lois, le roi se réserve le droit de les faire élaborer d'après les principes constitutionnels, et d'en ordonner la promulgation.

La séparation qui avait existé jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1834, entre la caisse royale et la caisse de l'État, est rétablie.

L'administration de la caisse de l'État appartient à la chambre du trésor, dont les membres sont nommés par le roi ou par les chambres avec l'approbation du roi. L'administration de la caisse royale appartient au roi seul.

Si la loi fondamentale est abolie inconstitutionnellement, le roi réclamera en sa faveur, la garantie de la diète germanique, etc., etc.

Le triomphe d'Ernest est complet, mais il ne peut être qu'éphémère. Tout récemment, la seconde chambre a protesté de nouveau, par le refus du budget, contre le coup d'État de 1837.

Le roi s'est aussitôt vengé de cet acte de résistance, en prononçant la dissolution des états.

La *Gazette de Hanovre*, du 1<sup>er</sup> juillet, contient, dans sa partie officielle, l'ordonnance suivante, en date du 30 juin 1841 :

« Ayant jugé à propos de dissoudre l'assemblée générale des états du royaume, et attendu que les impôts n'ont pas été votés, conformément au § 155 de la loi constitutionnelle du 6 août 1840, nous ordonnons que les impôts votés dans la dernière session

continueront d'être perçus pendant une année encore, c'est-à-dire jusqu'au 30 juin 1842. » De nouveaux états ont été convoqués depuis, mais les députés de l'opposition ont résolu de se tenir à l'écart, de se retirer de la lice.

Il est impossible qu'un pouvoir tellement antinational continue longtemps encore à se mettre impunément au-dessus des lois. Que les citoyens se pénètrent seulement de ces vérités : que les résistances les plus dangereuses pour un gouvernement qui commet des actes illégaux, sont les résistances légales ; que la modération est une preuve de force réelle et de confiance dans son droit ; que les armes fournies par la légalité sont assez bien trempées pour assurer la victoire à ceux qui savent s'en servir.

On n'est peut-être pas fâché à Vienne et à Berlin, de voir cette politique téméraire légitimée jusqu'ici par le succès. Cependant, il ne faut pas qu'on s'y fasse trop d'illusions sur l'état des choses dans le pays de Hanovre. Il est vrai de dire que la constitution n'y avait pas encore jeté de profondes racines ; que l'aristocratie, toujours très-puissante, ne l'avait subie qu'à regret ; que la bourgeoisie n'y est pas fortement organisée ; que le peuple,

à peine sorti des liens de la féodalité, que les paysans, à peine émancipés, y prennent peu d'intérêt. Mais c'est précisément pour cela qu'alors même que le Hanovre se soumettrait tranquillement, cette résignation ne prouverait rien. L'expérience serait à refaire ailleurs pour être concluante.

Le roi vient de perdre (29 juin 1841) son épouse, née duchesse de Mecklenbourg-Strelitz, et sœur de Louise, reine de Prusse. Il n'a qu'un fils, frappé de cécité, et dont les droits à l'exercice de la royauté ne sont pas solidement établis. En cas d'extinction de la ligne masculine de la maison régnante, le sceptre doit passer aux ducs de Brunswick. Mais, suivant une loi faite à Brighton, le 19 novembre 1836, par Guillaume IV, roi d'Angleterre, et que nous avons déjà citée ailleurs, il est établi qu'à Ernest-Auguste et à sa descendance, succédera d'abord Auguste-Frédéric, duc de Sussex, frère de Guillaume IV, et, s'il y a lieu, sa ligne masculine ; qu'en cas d'extinction de cette dernière, le royaume passera au duc de Cambridge et à sa ligne. C'est seulement à défaut de ces divers prétendants que le duc Guillaume ou ses successeurs pourront monter sur le trône de Hanovre.





## PRINCIPAUTES DE MECKLENBOURG.

### GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE (\*).

Le pays qui forme les deux principautés de Mecklenbourg, celle de Schwerin et celle de Strelitz, comprises tous deux dans l'ancien cercle de basse Saxe, est une vaste plaine, basse, sablonneuse, entrecoupée d'un grand nombre de lacs (\*\*), assez riche en forêts, et dominée par quelques montagnes. Sur une superficie de 733 lieues carrées, il possède une population d'environ 587,000 habitants.

Considéré comme un État unique, le Mecklenbourg confine, à l'est, à la Poméranie; au sud, à la marche de Brandebourg; à l'ouest, au royaume de Hanovre, au duché de Lauenbourg et au territoire de Lubeck; enfin au nord, à la Baltique. Ses principaux cours d'eau sont la Warnow, la Steckenitz, la Reckenitz, la Peene, qui appartiennent au bassin de la Baltique; puis l'Elde, la Boitze, le Hawel et la Sude, affluents de l'Elbe, qui ne fait que toucher ce territoire.

Le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, sur lequel une alliance récente avec la famille d'Orléans a appelé l'attention de la France, est de beaucoup la plus grande de ces deux principautés; il compte environ 500,000 hab. et 633 lieues carrées, et s'étend de l'est à l'ouest, sur une longueur non interrompue de 36 lieues (20 de largeur); la température y est moins douce que dans le Strelitz; mais le pays est plus riche en bestiaux et surtout en chevaux estimés. Son commerce n'est pas sans importance et prendra plus d'extension à l'intérieur, quand les communications seront devenues plus faciles et plus nombreuses.

(\*) Voyez *Geographisch-statistische Darstellung*, etc., par W. Crome et Malte-Brun, *Géogr. univ.*, V, 56 et suiv.

(\*\*) La principauté de Stargard, dans le Mecklenbourg-Strelitz, en renferme à elle seule cinquante-trois, dont le plus petit a au moins un quart de mille de longueur.

Les revenus s'élèvent à-peu près à 5,000,000 de francs, et la dette publique à 20,000,000. Le contingent est de 3,580 hommes.

Le grand-duché de Mecklenbourg-Strelitz comprend les extrémités occidentales et orientales des possessions de la maison (\*); sa superficie n'est que de 100 lieues carrées, et sa population de 87,000 âmes. Le chiffre des revenus ne s'élève pas à plus de 1,200,000 fr., celui de la dette est de 3,600,000, enfin, celui du contingent de 718 hommes.

### CONSTITUTION, ÉTAT DES PERSONNES ET DES TERRES, ETC.

Par suite de pactes de famille conclus en 1701 et en 1755, les deux principautés sont liées par des rapports intimes. Elles occupent ensemble la quatorzième place dans le conseil de la diète germanique, et ont une seule voix à l'assemblée ordinaire, tandis qu'à l'assemblée générale Schwerin en a deux, et Strelitz une. L'organisation politique et administrative est tout à fait semblable pour les deux pays; le luthéranisme est dans chacun d'eux la religion dominante; les souverains ont les mêmes armoiries et portent les mêmes titres; les députés, nommés par les principales villes et convoqués annuellement (\*\*), ne forment qu'un seul corps; et les princes et les états nomment concurremment les membres de la haute cour

(\*) La partie la plus orientale est la seigneurie de Stargard, l'autre est la principauté de Ratzebourg.

(\*\*) Ces députés s'occupent des affaires relatives aux contributions et délibèrent sur les lois que le prince leur présente par écrit. Ils ont le droit d'exposer les plaintes de leurs commettants. La noblesse forme aussi un conseil de douze membres, chargé de diriger les affaires seigneuriales et provinciales; elle a des assemblées particulières dans les chefs-lieux de justice, et forme quelquefois des assemblées provinciales, après en avoir averti le souverain.

d'appel séante à Parethim. Quant au reste, les deux grands-ducs gouvernent indépendamment l'un de l'autre.

Il est peu de pays en Allemagne où la féodalité ait laissé des empreintes aussi profondes que dans le Mecklenbourg. Elle y est pour ainsi dire encore vivante. Le système représentatif est à peu près resté sur ses vieilles bases; la noblesse a conservé presque toute son autorité; elle partage avec le grand-duc le produit des contributions et le droit de rendre la justice, et forme des assemblées particulières. Les domaines de la maison ducale comprennent les quatre dixièmes du territoire; les seigneurs, formant une centaine de familles, en possèdent cinq dixièmes, et les villes un dixième. La classe des paysans n'a été affranchie des hideuses entraves du servage que depuis l'année 1820; et tout en supportant, comme le reste de la population, sa part des charges publiques, elle ne peut encore prétendre à posséder des propriétés foncières.

Les deux princes ont refusé jusqu'à ce jour d'accéder au système de douanes de la Prusse, quoiqu'ils soient étroitement unis à ce royaume par des traités et par des liens de famille (\*). Cependant, on croit que les difficultés éprouvées par ce projet seront levées prochainement.

#### VILLES PRINCIPALES. MECKLENBOURG-SCHWERIN.

*Schwerin*, capitale du pays, est une ville industrielle, assez bien bâtie, et située entre deux lacs, dont le plus considérable, qui porte son nom, a plus de cinq lieues de long du sud au nord. Le palais ducal s'élève sur une île du grand lac, il est entouré de beaux jardins.

La population de la ville est de 17,000 âmes. Le prince réside ordi-

nairement à *Ludwigslust*, joli bourg bâti dans une position charmante, et où il possède un magnifique château.

*Rostock* sur la Warnow, à deux lieues de son embouchure, est la ville la plus grande et la plus peuplée de la principauté (20,000 habitants). Siège de l'université et du commerce, elle jouit de grands privilèges et se gouverne par ses propres lois; *Warnemünde* peut être considérée comme son port. Blucher est né à Rostock, où une statue élevée sur une place publique rappelle sa mémoire. Cette ville possède en outre le tombeau de Hugo Grotius.

*Wismar*, située au fond d'un golfe, est importante par son commerce maritime, son port et ses chantiers. Elle compte 10,000 habitants.

*Gustrow*, ville florissante de 9,500 âmes, renferme un grand nombre d'établissements industriels, de même que *Parchim*, petite ville de 5,600 habitants, où siège le tribunal suprême d'appel.

*Dobberan*, autrefois célèbre par son abbaye de bénédictins, où ont été ensevelis plusieurs anciens ducs du pays, ne doit plus sa renommée actuelle qu'à ses bains de mer et à sa belle situation (pop., 2,200 habit.). Non loin de ce bourg, situé à une lieue de la Baltique, commence pour s'étendre au loin dans la mer, une digue élevée, formée de pierres diversement colorées, polies, et jointes sans ciment. Connue sous le nom de *Digue sacrée*, elle passe pour un des plus anciens monuments religieux des peuples du Nord. Suivant la tradition, un tremblement de terre l'aurait fait surgir en une nuit.

Parmi une foule d'autres petites villes et de bourgades, qui presque toutes se glorifient d'une antique origine, nous ne citerons plus que *Mecklenbourg*, jadis capitale des Obotrites, et si peuplée, que son nom slave de *Meklinborg* fut traduit par les chroniqueurs latins en *Megalopolis* (la grande ville), puis déduit par les érudits de l'adjectif gothique *Mykil*, nombreux. Aujourd'hui, ce n'est plus

(\*) Paul-Frédéric de Schwerin a épousé, en 1822, une fille du roi de Prusse; George-Frédéric-Charles de Strelitz a eu une fille mariée à Louis, prince de Prusse, et la célèbre épouse de Frédéric-Guillaume III, morte en 1810, était sa sœur.

qu'un misérable village de 600 habitants.

#### MECKLENBOURG-STRELITZ.

*Neustrelitz*, capitale du pays et résidence du grand-duc, est une jolie ville située sur deux petits lacs. Fondée en 1733, elle offre des rues droites, partant de la place du marché comme les rayons d'une étoile. Elle compte 6,000 habitants. *Alt-Strelitz* (vieux Strelitz) n'a que la moitié de cette population; elle se recommande par son industrie. Les autres villes principales sont : *Neu-Brandebourg* (6,000 habitants), *Friedland* (4,000), *Stargard* (1,300); enfin, *Schønberg* (1,500), dans la principauté de Ratzebourg, dont une grande partie appartient au Danemark, etc.

#### HISTOIRE (\*).

HISTOIRE ANCIENNE DU PAYS DE MECKLENBOURG JUSQU'À SON ÉRECTION EN DUCHÉ, ET SON PARTAGE ENTRE DEUX LIGNES.

(1352).

Les plus anciens habitants du Mecklenbourg appartenaient probablement à la race scandinave; subjugués au commencement de notre ère par les Vénèdes ou Slaves orientaux, connus sous le nom de Vandales, ils étaient divisés en plusieurs tribus : les Hérules, les Warnes, les Vilses, les Obotrites, etc. Ces derniers finirent par dominer seuls dans le pays; et vers le neuvième siècle, leurs souverains ou *Korals*, dont la famille, encore subsistante, est de toutes celles qui règnent aujourd'hui en Europe, la plus ancienne et la seule d'origine slave, se faisaient obéir depuis la *Steckenitz* jusqu'à la *Peene* (\*\*).

(\*) Voyez Lutzow, *Histoire pragmatique du Meckl.*, 1 vol., Berlin, 1827. Burkholtz, *Essai sur l'hist. de Meckl.*, Rostock, 1749. Beehr., *Rerum Mecklenburgicarum* lib. VII, 1741. Rudloff, *Hist. pragmatique de Meckl.*, Schwerin, 1780, et *Codex diplom. hist. Megale-pol. medii ævi*, Schwerin, 1789. Nettelblatt, *Notitia succincta script. Meckl.*, Rostock, 1744; enfin, Gebhardi, *Hist. du Mecklenbourg*.

(\*\*) Selon les uns, la maison de Mecklen-

bourg descendait du Vandale *Genséric* qui sacragea Rome en 455; selon les autres, de *Wislas*, chef des Hérules, bisaïeul de *Mistew II*, mort vers l'an 1025.

Henri le Lion, duc de Saxe, pour prendre sa revanche des fréquentes incursions que ces barbares païens avaient faites sur son territoire, attaqua, vers 1167, *Przibislas*, fils de *Niclot*, le delfin près de Demmin, et le chassa de ses États. Toutefois, le vaincu répara cet échec en acceptant le baptême (\*). Henri, tout en le forçant de renoncer à son titre de roi pour prendre celui de prince des Vénèdes, lui rendit alors comme fief la plus grande partie des possessions obotrites; mais de ce don furent exceptés Schwerin et Ratzebourg, concédés à des comtes particuliers; Stragard, remis au margrave de Brandebourg; et la Wagrie, réunie au Holstein. Przibislas suivit, en 1172, son suzerain à la terre sainte, et mourut en 1178.

Canut VI, roi de Danemark, profitant des disputes qui s'élevèrent entre *Henri Burewin I<sup>er</sup>* et *Niclot*, fils et neveu de Przibislas, les força de reconnaître sa suzeraineté (1201). Ils combattirent ensuite contre Adolphe III, comte de Holstein, jusqu'à ce que Burewin, après la mort de son cousin, fût la paix pour ne plus songer qu'à relever les ruines de son pays, à le policer, et à en extirper les derniers restes du paganisme. En 1219, il remit le trône à ses fils, *Henri Burewin II* et *Niclot*. Le dernier mourut sans postérité. Les fils du premier fondèrent, vers 1236, quatre branches : les seigneurs de Mecklenbourg, qui subsistent encore; les princes vénèdes, résidant à Gustrow ou Werle, éteints en

bourg descendant du Vandale *Genséric* qui sacragea Rome en 455; selon les autres, de *Wislas*, chef des Hérules, bisaïeul de *Mistew II*, mort vers l'an 1025.

(\*) On prétend que *Mistew II* avait aussi abandonné le culte de ses pères, mais cette opinion est peu vraisemblable. Il n'est pas possible d'affirmer avec plus de certitude qu'un prince nommé *Godsfol* fut le premier chrétien de cette famille souveraine, et mérita le titre d'apôtre et de martyr de ses sujets. Quoi qu'il en soit, de pareils exemples ne trouverent pas d'imitateurs jusqu'au douzième siècle.

1436; les princes de Rostock, qui disparurent en 1314 (\*); et les princes de Parchim, qui ne survécurent que deux ans aux précédents.

Pendant le treizième siècle, la constitution générale du pays subit d'importantes modifications. La conversion des habitants au christianisme et la suzeraineté des princes allemands avaient depuis longtemps transformé les vieilles institutions vénèdes. Des colons allemands de Brunswick, de Westphalie, d'autres de Flandre, étaient venus, dès l'année 1160, cultiver les terres et se fixer sur le sol, principalement dans le comté de Schwerin et dans le pays de Mecklenbourg. De là naquirent des classifications nouvelles entre les individus, qui furent divisés en prélats, nobles et chevaliers, hommes libres et serfs. Ce fut dans le cours de cette période (vers 1218) que commença à disparaître la différence établie d'abord entre la noblesse vénède et la noblesse allemande, différence tout à l'avantage de la première, et que l'on vit se former une bourgeoisie au sein des villes, devenues plus fortes, plus indépendantes et plus riches par l'industrie et par le commerce, et régies en grande partie par le droit de Magdebourg (\*\*). Ce fut aussi vers 1223 que le pays secoua le joug de la suzeraineté danoise.

La souche de la maison de Mecklenbourg est *Jean I<sup>er</sup>*, qui était appelé dérisoirement par ses frères *le Théologien*, parce qu'il avait étudié dix ans à l'université de Paris, d'où il revint avec le bonnet de docteur. Le règne de ce prince fut signalé par une administration sage et régulatrice, par une alliance intime avec les chevaliers teutoniques, dans leurs guerres contre les idolâtres, et par la fondation ou l'agrandissement de Wismar, devenue la résidence du prince, au lieu de l'antique ville de Mecklenbourg (1328);

(\*) Sous le dernier d'entre eux, la ville et le district de Rostock passèrent au roi de Danemark (1301).

(\*\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 336, n° 23.

celui de son successeur, *Henri de Jérusalem* (1264-1302), par une expédition malheureuse en terre sainte, et une captivité de près de 26 années en Égypte (\*); enfin, celui de *Henri II*, dit *le Lion ou le Chauve* (1302-1329), par des guerres vaillamment soutenues contre Valdemar de Brandebourg, contre l'empereur Albert d'Autriche, contre les Danois, contre le duc de Wolgast, contre les Poméranais, etc. Les acquisitions les plus importantes de Henri le Lion furent la seigneurie de Stargard, qui forme la majeure partie du duché actuel de Mecklenbourg-Strelitz (\*\*), et la seigneurie de Rostock.

Ses fils *Albert* et *Jean* (1329-1377 et 1379) lui succédèrent en bas âge. Charles, roi de Bohême, cherchant des alliés qui pussent occuper Louis, l'ancien électeur de Brandebourg, jeta les yeux sur les seigneurs de Mecklenbourg. Par un diplôme impérial du 16 octobre 1347, il brisa les liens de vassalité qui rattachaient la terre de Stargard aux électeurs de Brandebourg, et la déclara fief de l'Empire; puis, le 8 juillet de l'année suivante, il éleva les deux frères au rang de princes d'empire et de ducs.

En vertu d'un partage conclu en 1352, l'aîné eut Mecklenbourg et Rostock; et Jean, la seigneurie de Stargard. Nous parlerons d'abord des descendants de ce dernier, dont la famille s'éteignit en 1471.

#### LIGNE DE MECKLENBOURG-STARGARD.

(1352-1471).

Les successeurs de Jean I<sup>er</sup> furent continuellement occupés de guerres avec les Danois, les margraves de Bran-

(\*) Le prisonnier ne subsista que par le secours d'un fidèle serviteur nommé Martin Bleyer, qui apprit à tisser des étoffes de soie, pour partager son faible gain avec son ancien maître. La femme de Henri, pendant cette absence, fut successivement la dupe de deux imposteurs qui se donnèrent pour le prince.

(\*\*) Elle lui fut apportée en dot par sa femme, fille du margrave Albert de Brandebourg.

debourg (\*), les ducs de Poméranie, les seigneurs de leur propre pays ou les princes de leur famille. Le dernier d'entre eux mourut en 1471, pour avoir bu par mégarde d'un poison qu'il avait préparé pour un de ses gens.

LIGNE DE MECKLENBOURG-SCHWERIN JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DES BRANCHES DE SCHWERIN ET DE GUSTROW.

(1352-1621).

*Albert I<sup>er</sup>* (1352-1379), fondateur de la ligne aînée des ducs de Mecklenbourg, forma en 1357 des prétentions au comté de Schwerin, au nom de sa bru, fille du dernier comte, et, en 1358, il mit fin à toute opposition en achetant ce comté au prix de 20,000 marcs d'argent : dès lors, les ducs de Mecklenbourg en prirent le titre.

Depuis 1363, *Albert II*, le second fils du duc, porta pour son malheur et pour celui de ses nouveaux sujets la couronne de Suède (\*\*). Un autre *Albert*, petit-fils d'*Albert I<sup>er</sup>*, devait, en 1375, hériter du trône de Danemark, comme petit-fils de Waldemar III; mais l'opposition qu'il trouva dans ce royaume fit échouer ses prétentions.

*Albert I<sup>er</sup>* eut pour successeurs le roi de Suède et ses deux autres fils *Henri*(\*\*\*) et *Magnus*. Ces deux derniers

(\*) *Jean III*, livré par les seigneurs de Quitzow à Frédéric I<sup>er</sup> de Brandebourg, fut forcé de signer, en 1427, l'humiliante transaction de Rathenau, remplacée, en 1442, par le traité de Witstock, qui brisait définitivement les liens de vassalité du Mecklenbourg à l'égard de la maison de Brandebourg, mais qui accordait à cette maison la succession éventuelle à ce duché.

(\*\*) Sa mère, Euphémie, était sœur de Magnus, roi de ce pays.

(\*\*\*) Ce prince fut surnommé, *le Pendeur*, à cause de la rigueur avec laquelle il châtiât les brigands qu'il pouvait saisir. Le principal soin d'*Albert I<sup>er</sup>* avait aussi été d'extirper ce fléau.

*Albert II* n'avait pas pourvu aussi bien au repos de la Suède. Battu et fait prisonnier avec son fils à la bataille de Fålköping (1388), par Marguerite, reine de Danemark, il n'obtint sa liberté, en 1395, qu'en renonçant au trône.

moururent au bout de peu d'années, et furent remplacés par leurs fils *Albert III* (\*) et *Jean II*. La guerre d'extermination que les ducs déclarèrent aux nobles châtelains, pour réprimer leurs brigandages, leur attira des inimitiés puissantes : *Albert II*, en particulier, attira ainsi sur sa tête une partie des malheurs qui ne tardèrent pas à l'accabler. Quand il revint de la captivité où le fit languir pendant sept ans Marguerite, la Sémiramis du Nord, il partagea le gouvernement du Mecklenbourg avec *Jean II* (*Albert III* était mort en 1387).

Le quinzième siècle commença au milieu des désordres les plus déplorables : sur mer, c'étaient les excès des forbans sortis des ports des villes anseatiques; sur terre, c'étaient les déprédations effrénées des nobles ou les rébellions des villes vénédées associées à la hanse. Ainsi, à l'exemple de *Lubeck*, *Wismar* et *Rostock* chassèrent leurs magistrats, affectèrent une complète indépendance, comme elles le firent encore à plusieurs reprises dans la suite, et ne se réconcilièrent qu'à grand-peine avec les ducs.

Sur ces entrefaites, *Albert II* mourut en 1412, laissant un fils en bas âge, *Albert IV*, qui, placé d'abord sous la tutelle de *Jean*, gouverna ensuite avec lui jusqu'en 1423, époque où tous deux moururent à peu de mois de distance (\*\*).

*Henri le Gras* et *Jean III*, fils de *Jean II*, devenus majeurs en 1436, héritèrent cette même année, conjointement avec leurs cousins de Stargard, de la seigneurie de Werle ou principauté des Vénédées, qu'ils défendirent contre Frédéric I<sup>er</sup> de Brandebourg. Cette querelle fut terminée, en 1442, par le traité de Witstock. Frédéric II fit

(\*) Le même qui avait prétendu à la couronne de Danemark.

(\*\*) *Jean* et *Albert* fondèrent, en 1418, l'université de Rostock, la première que posséda l'Allemagne septentrionale.

*Albert IV* avait essayé de renouveler ses prétentions sur le Danemark et la Suède; mais il fut bientôt forcé d'y renoncer formellement. Il ne laissa pas de postérité.

abandon de tous ses droits, à condition qu'on le reconnaîtrait comme héritier éventuel du duché de Mecklenbourg, à l'extinction des deux lignes de la maison régnante.

L'extinction de la famille des princes des Vénèdes, seigneurs de Gustrow, avait réuni entre les mains des ducs de Stargard et de Schwerin tout ce qui constitue le Mecklenbourg actuel (à l'exception des évêchés de Schwerin (\*) et de Ratzebourg, qui ne leur appartenaient pas encore), c'est-à-dire, le duché de Mecklenbourg, le comté de Schwerin, la principauté des Vénèdes, et les seigneuries de Rostock et de Stargard. Comme Jean III mourut sans postérité en 1443, et que la ligne de Stargard s'éteignit 28 ans après, Henri le Gras devint seul duc de tout le pays, où il sut maintenir la tranquillité.

De nouveaux partages, de nouvelles disputes avec la ville de Rostock suivirent sa mort (1477). Enfin, en 1508, il ne restait plus que deux de ses petits-fils, *Henri VI le Pacifique* et *Albert VI le Beau*. Ils régnèrent d'abord en commun, de manière pourtant que Henri eût la principale direction des affaires, tandis qu'Albert poursuivait des projets ambitieux, qui l'éloignaient de son duché. Celui-ci cependant ne tarda pas à demander le partage perpétuel et sans réserve du Mecklenbourg; et Charles-Quint, pour lequel il affectait un entier dévouement, expédia même de Madrid un décret conforme à ses vues (1523). Mais ce décret n'était pas encore arrivé dans le pays, que les états, prévenus de la funeste mesure qui les menaçait, formèrent une confédération pour le maintien et l'indivisibilité du pays. Ils comprenaient que ces partages fréquents avaient arrêté le développement de la puissance extérieure des princes, empêché tout accroissement du pays et entravé tout progrès, parce qu'un tel état de choses n'engendrait que des querelles et des dettes. Leurs remontrances suspen-

dirent l'effet des menaces de Henri, mais n'empêchèrent pas ce prince de renouveler de temps en temps sa demande. Enfin, en 1534, comme Albert était sur le point de prendre une part active aux troubles de Danemark (\*), où il prodigua, sans nul profit, son argent et sa valeur, il intervint un arrangement qui prorogea pour 20 ans la communauté.

Henri profita de ce délai pour introduire la réforme dans le duché. Il y procéda cependant avec la plus grande modération, et refusa d'entrer dans la ligne de Smalkalde, sans doute parce que son frère, désireux de plaire à Charles-Quint, revint bientôt dans le sein de la religion catholique. Albert mourut en 1547, et Henri en 1552.

Ce dernier ne laissa qu'un fils, imbécile, incapable, dont les cousins *Jean-Albert* et *Ulrich*, régnèrent en commun, non sans se quereller continuellement sur le partage. Les graves désordres dont Rostock devint le théâtre furent une autre source de troubles assez sérieux pour amener l'occupation militaire de la ville par les ducs, et la construction d'une citadelle destinée à maintenir ces bourgeois turbulents (\*\*). De là procès, séquestre, puis transaction, en vertu de laquelle la ville reconnut la souveraineté des deux princes, et obtint la confirmation de ses privilèges et la destruction de la nouvelle forteresse.

Jean-Albert, surnommé *le Salomon du Mecklenbourg*, se montra animé d'un grand zèle pour la religion protestante, et supprima plusieurs couvents pour doter de leurs revenus l'université de Rostock. Par son tes-

(\*) Il avait entrepris de délivrer le roi Christiern de Danemark. Cette guerre, connue sous le nom de *guerre des comtes ou du comte d'Oldenbourg*, eut une issue fort malheureuse. Accablé de dettes et ne pouvant se faire rembourser ses frais, Albert mourut de chagrin dans sa résidence de Gustrow.

(\*\*) La police et l'administration des villes étaient tout entières aux mains des bourgeois, qui se trouvaient fort souvent en querelle avec les magistrats.

(\*) Il ne faut pas confondre le comté avec l'évêché ou principauté de ce nom, qui ne renfermait que Butzow.

tament, que l'Empereur confirma, il établit, pour l'avenir, dans sa maison, l'ordre de primogéniture, et statua que *Jean IV*, l'aîné de ses fils, lui succéderait seul dans le gouvernement. Il mourut en 1576.

Ce fut pendant la minorité de son fils que les bourgeois de Rostock reconnurent véritablement la souveraineté du duc; encore fallut-il pour cela que le roi de Danemark, *Frédéric II*, gendre du duc *Ulrich*, mit l'embargo sur leurs navires, le séquestre sur leurs dettes actives, et le blocus devant leur port (1584).

Jean étant mort en 1592, et le vieux *Ulrich* l'ayant suivi au tombeau en 1603, sans laisser d'héritiers mâles, *Charles*, frère d'*Ulrich* et évêque de Ratzebourg, devint corégent et tuteur des jeunes fils de Jean, auxquels il remit le gouvernement en 1608, en leur conseillant de ne pas faire de partage. « Les finances, leur disait-il, « sont dans un tel délabrement, qu'elles « ne suffisent pas à l'entretien de deux « cours; et les états (\*), qui ont toujours « été très-récalcitrants, refusent les « sommes nécessaires pour dégager vos « revenus, presque tous grevés d'hypothèques. » Ces conseils furent suivis jusqu'au décès du grand-oncle (1610). Mais à cette époque, les ducs, après avoir fait un partage provisoire des revenus seulement, convinrent, en 1621, malgré les sollicitations des états, de fixer définitivement deux lots distincts, en laissant toutefois en commun la ville et l'université de Rostock, le tribunal suprême et le consistoire (\*\*); ainsi s'établirent les deux lignes de *Schwerin* et de *Gustrow*. La dernière s'est éteinte en 1695; la première subsiste, divisée depuis 1658 en deux branches.

(\*) On y distinguait quatre ordres : les prélats, les nobles, les bourgeois et les paysans libres ou fermiers.

Une grande partie de la population des campagnes était asservie à la glèbe.

(\*\*) La religion luthérienne fut déclarée seule religion du pays. Jean-Albert professa le culte réformé.

DEPUIS LA DIVISION EN DEUX LIGNES (DE SCHWERIN ET DE GUSTROW) JUSQU'AU PARTAGE ENTRE LA NOUVELLE BRANCHE DE SCHWERIN ET CELLE DE STRELITZ.

(1621-1791).

*Adolphe-Frédéric*, fils aîné de Jean et fondateur de la ligne de *Mecklenbourg-Schwerin*, eut pour sa part le duché de Schwerin qui comprenait Wismar, Schwerin, Mecklenbourg, Dobberan, Gadebusch, etc. Pour engager les deux frères à ne pas prendre part aux armements du cercle de la basse Saxe, l'Empereur leur fit plusieurs concessions. Ils réunirent néanmoins leurs troupes à celles du roi de Danemark. Aussi encoururent-ils, en 1628, le ban de l'Empire. Ferdinand II fit occuper par ses troupes leur duché, et il en donna l'investiture à Wallenstein. Ils avaient été réintégrés par Gustave-Adolphe, quand le fondateur de la ligne de *Gustrow*, *Jean-Albert II*, second fils de Jean IV, possédant Gustrow, Teterow, Malchin, Neu-Brandebourg, Friedland, etc., mourut, en 1636. Il laissait un fils de trois ans, nommé *Gustave-Adolphe*.

Par la paix de Westphalie, le duc de Mecklenbourg-Schwerin fut obligé de céder à la Suède les bailliages de Poel et de Neuen-Kloster, et la ville de Wismar (\*). L'article 12 du traité d'Osnabruck lui accordait, comme indemnité, les évêchés de Schwerin et de Ratzebourg, devenus principautés séculières, avec double voix à la diète, et la faculté de laisser s'éteindre les canonicats des chapitres. On lui abandonnait de plus deux commanderies de Malte, deux canonicats dans la cathédrale de Strasbourg (\*\*), et divers avantages pécuniaires. Il mourut en 1658.

*Christian-Louis I<sup>er</sup>*, fils aîné d'A-

(\*) Rachetés en 1803 des mains de cette puissance et réincorporés à Schwerin moyennant 1,200,000 ecus (4,500,000 francs).

(\*\*) En vertu d'une décision rendue en 1803 par la députation de l'Empire, sept villages lubeckois enclavés dans le Mecklenbourg ont été adjugés au duc de Schwerin, en dédommagement de ces deux canonicats.

dolphe-Frédéric, inaugura tristement son règne. D'abord il refusa d'ensevelir son père, qui avait dû châtier sévèrement les désordres de sa jeunesse; il viola les dispositions testamentaires qu'il avait faites en faveur de ses autres fils; puis il se hâta de se faire séparer de sa cousine, avec laquelle il était marié depuis plus de dix ans. Une commission complaisante prononça la sentence de divorce; mais, prévoyant que le juge supérieur la réformerait, il se rendit aussitôt à Paris et y embrassa, le 29 octobre 1663, la religion catholique; après quoi, le pape cassa son mariage pour cause de parenté. Quelques mois plus tard, le duc en contracta un autre avec la sœur du maréchal de Luxembourg, Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville, veuve de Gaspard IV de Coligni, duc de Châtillon. Pour mieux témoigner son dévouement au roi de France, il joignit à son nom celui de Louis; bien plus, il résolut d'échanger le Mecklenbourg avec l'électeur de Brandebourg, contre le duché de Clèves. Mais l'électeur, quoique sollicité par Louis XIV, rejeta cette proposition. Après une absence de six ou sept ans, Christian, ayant conclu un traité d'alliance perpétuelle avec la France, reprit le chemin de sa résidence. Mais sa femme s'y déplut souverainement, comme bien on peut croire, et l'obligea de la ramener sans délai à Paris, où lui-même passa désormais la plus grande partie de son temps. En 1672, il fournit des troupes à son puissant allié; ce qui, deux ans après, donna un prétexte aux armées de Danemark et de Brandebourg pour ravager son territoire. Cependant, il finit par se brouiller avec Louis, qui, en 1684, le fit pour quelque temps enfermer à Vincennes.

Ses longues absences mécontentèrent aussi les états de Mecklenbourg avec lesquels il eut fréquemment des difficultés. Retiré à la Haye, depuis 1680, il y mourut sans postérité en 1692.

*Frédéric-Guillaume*, fils de Frédéric, duc de Grabow, né du second

mariage d'Adolphe-Frédéric I<sup>er</sup>, s'étant mis en possession des états de Christian-Louis, son oncle, eut pour compétiteur *Adolphe-Frédéric II*, duc de Mecklenbourg-Strelitz, frère posthume de celui-ci. On s'accommoda en 1694. Mais l'année suivante la querelle se ranima après la mort de Gustave-Adolphe, dernier duc de Gustrów, et se compliqua d'une foule d'incidents divers (\*).

La médiation de l'Empereur, du roi de Danemark, de l'évêque de Lubeck et du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, amena enfin la conclusion d'un traité signé à Hambourg, au mois de mars 1701. On fit un partage de toutes les possessions de la maison, et l'on confirma en même temps, dans les deux lignes, le droit de primogéniture et la succession par souche.

NOUVELLE BRANCHE DE SCHWERIN JUSQU'À NOS JOURS.

(1701-1841).

La branche aînée garda ou obtint : le duché de Mecklenbourg (\*\*), le

(\*) Avant la mort de Gustave-Adolphe, l'Empereur avait déjà chargé les directeurs du cercle de basse Saxe, savoir : le roi de Suède, l'électeur de Brandebourg et le duc de Brunswick-Zell, d'occuper militairement et d'administrer le pays aussitôt que le prince aurait fermé les yeux. Dès l'origine de la querelle entre les deux prétendants à la succession, le comte d'Eck, ministre impérial auprès du cercle, prit l'administration au nom de Léopold I<sup>er</sup>, et les trois princes directeurs furent avertis qu'on n'avait pas besoin de leurs troupes. Mais ils ne tinrent pas compte de cet avis et firent entrer 2 à 3,000 soldats à Gustrów. Néanmoins, le comte d'Eck se refusa obstinément à quitter son poste, jusqu'à ce que le colonel suédois Klinkenström le fit emporter sur la chaise où il était assis et enfermer dans une voiture. L'Empereur se montra très-offensé; les trois princes se décidèrent enfin à faire des excuses au chef de l'Empire et à désavouer le colonel, qui fut puni des arrêts.

(\*\*) Le village de Mecklenbourg, les villa de Gadebusch, Rhena, Buckow, Grevesmühlen, Kröpelin, Bruel.



comté de Schwerin (\*) et la principauté des Vénèdes (\*\*) dans leurs anciennes limites, la seigneurie de Rostock (\*\*\*) et la principauté ou le ci-devant évêché de Schwerin (\*\*\*\*). Mais Frédéric-Guillaume ne jouit pas tranquillement du pouvoir. Aux contestations avec les états, qui depuis plus de trente ans refusaient de contribuer aux frais des garnisons et des légations, et à l'entretien des fortifications (\*\*\*\*\*), succédèrent les ravages des alliés qui, pendant la guerre du Nord, violèrent plus d'une fois la neutralité du Mecklenbourg.

Charles-Léopold, frère et successeur de Frédéric-Guillaume, décédé en 1713, ne put parvenir malgré une levée de douze à seize mille hommes fort onéreuse au pays, à éloigner définitivement de son duché les Danois, les Prussiens et les Hanovriens. Tout son règne, qui dura trente-quatre ans, fut une suite de troubles et de désastres. Toujours on le vit en querelle, soit avec ses frères, soit avec la ligne de Strelitz, soit avec la ville de Rostock, et surtout avec la noblesse du pays que favorisait George, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. Ses procédés, toujours inspirés par la passion la plus brutale, ses actes arbitraires, et ses outrages violents envers les gentilshommes qui avaient refusé de voter des contributions demandées aux états, décidèrent enfin l'Empereur à le priver du gouvernement. Les troupes de Brunswick, chargées de l'exécution de la sentence, refoulèrent les Mecklenbourgeois et en même temps les Russes qui les soutè-

naient (\*), et occupèrent tout le duché, à l'exception de Doemitz d'où le duc se retira bientôt à Danzig, fatiguant toutes les cours de ses sollicitations, et les princes-commissaires et l'Empereur lui-même de ses lettres offensantes.

Le 11 mai 1728, Christian-Louis, son frère, fut désigné pour exercer le pouvoir sous le titre d'administrateur, puis sous celui de commissaire impérial. Une tentative faite par Charles-Léopold, dans le but de reconquérir ses États par la force, échoua complètement. Les troubles ne faisant qu'augmenter, le roi de Prusse, pour rétablir l'ordre, envoya de nouveau quelques régiments dans le duché. Peu à peu, cependant, presque tous les étrangers se retirèrent, non sans s'être fait rembourser leurs frais; et il ne resta que les troupes de Holstein et de Schwartzbourg qui, soldées par les états, assiégèrent et prirent la ville et le château de Schwerin (\*\*). Le commissaire-administrateur fit tout ce qu'il put pour ramener la tranquillité sans cesse troublée par les intrigues du duc, jusqu'à ce que celui-ci mourut à Doemitz, en 1747 (\*\*\*).

Alors la concorde put enfin se rétablir. Christian-Louis II, revêtu du titre de duc régnant, fut secondé par une commission arbitrale qui termina tous les différends, et fit conclure une transaction le 18 avril 1755.

Christian-Louis eut pour successeur, en 1756, son fils aîné Frédéric,

(\*) Le czar Pierre, qui avait donné au duc sa nièce en mariage, convoitait la possession du Mecklenbourg, et Görtz, l'habile ministre de Charles XII, lui offrait en 1716 de l'aider dans ces projets d'acquisition. Il avait même été question alors d'engager les ducs de Mecklenbourg à céder leurs États à Charles XII, contre une partie de la Pologne qu'on leur eût donnée en dédommagement.

(\*\*) Cette place et celle de Doemitz tenaient seules pour le duc destitué.

(\*\*\*) Sa seconde femme fut Catherine-Ivanovna, fille du czar Jean Alexiovitch et mère de la régente Aune, morte en exil.

(\*) Schwerin, Kriewitz, Banskow, Wittenbourg, Boitzenbourg, Hagenow.

(\*\*) Parchim, Sternberg, Doemitz, Grabow, Gustrow, Krakow, Goldberg, Malchow, Wahren, Rabel, Penzin, Stavenhagen, Malchin, Teterow, Neukalden.

(\*\*\*) Rostock, Gnoien, Sulte, Marlow, Ribnitz, Tessin, Laage.

(\*\*\*\*) Butzow, Wahren.

(\*\*\*\*\*) La noblesse surtout se montrait fort récalcitrante pour ces paiements.

qui favorisa l'industrie et l'agriculture, rebâtit plusieurs villes incendiées, abolit la torture, etc.

Celui-ci décéda en 1785, et fut remplacé par son neveu, *Frédéric-François*, qui entra, en 1808, dans la confédération du Rhin, prit, en 1815, le titre de grand-duc, aux termes de l'acte du congrès de Vienne (art. 35), et mourut en 1831.

La faiblesse et la situation topographique du duché de Mecklenbourg-Schwerin, ainsi que de la principauté voisine, ne permettaient guère à ces petits souverains de traverser sans encombre les guerres de Napoléon, contre la Prusse et la Russie, et pendant plusieurs années leur existence politique fut gravement compromise. Un traité signé par eux, le 25 octobre 1805, avec le cabinet de Pétersbourg, ayant livré passage sur leur territoire aux troupes du général Tolstoy, Napoléon avait fait occuper les deux duchés par ses armées. Les deux princes y étaient néanmoins rentrés après la paix de Tilsitt et avaient accédé à la confédération du Rhin, mesure qui n'avait apporté que de faibles modifications à leur système de gouvernement. En 1815 nouvelles alarmes. La Prusse, à laquelle un traité conclu au quinzième siècle accordait l'expectative de la succession aux deux duchés, en cas d'extinction de la maison de Mecklenbourg, trouvait ce terme trop éloigné. On avait songé à les réunir au royaume, en indemnisant les princes par des possessions situées sur la rive gauche du Rhin. Cependant le congrès avait fini par tenir compte du refus formel des ducs et leur avait laissé leurs États. Mais vint de nouveau une crise générale, et les deux petites principautés subirent les nécessités de leur position.

Le souverain actuel est *Paul-Frédéric* (\*), fils du grand-duc héréditaire *Frédéric-Louis*, mort en 1819, et d'Hé-

lène Paulovna, grande-duchesse de Russie, fille de Paul I<sup>er</sup>.

Le 30 mai 1837, le duc d'Orléans a épousé la sœur consanguine du duc régnant, la princesse Hélène-Louise-Élisabeth, née à Ludwigslust, le 24 janvier 1814, du feu grand-duc héréditaire et de Caroline-Louise de Saxe-Weimar, décédée en 1816.

#### BRANCHE DE MECKLENBOURG-STRELITZ.

(1701-1841).

*Adolphe-Frédéric II*, souche de la ligne cadette, devait, d'après le testament de son père Adolphe-Frédéric I<sup>er</sup>, posséder, après la mort de ses frères aînés, la principauté de Ratzebourg; mais par un arrangement conclu avec Christian-Louis, il se contenta, au lieu de plaider, du bailliage de Mirow, auquel son beau-père, Gustave-Adolphe de Mecklenbourg-Gustrow, ajouta ceux de Feldberg et de Strelitz. Par la transaction de 1701 il obtint la principauté de Ratzebourg, la seigneurie de Stargard (\*), les ci-devant commanderies de Mirow et de Nemerow, une rente annuelle de 9,000 écus (environ 54,000 francs), et 8,000 écus pour bâtir une résidence.

*Adolphe-Frédéric III*, son fils aîné, lui succéda en 1708 et gouverna jusqu'en 1749. Après lui régna son frère *Charles-Louis-Frédéric I<sup>er</sup>*, qui, en 1752, fut remplacé par *Adolphe-Frédéric II*, son fils.

En 1794, le pouvoir passa à *Charles-Louis-Frédéric II*, frère de ce dernier et de la reine d'Angleterre, et qui mourut en 1816, un an après avoir reçu le titre de grand-duc.

Le prince actuellement régnant, nommé *George-Frédéric-Charles* (\*\*), est son fils du premier lit. D'un au-

(\*) C'est-à-dire, Neu-Brandebourg, Friedland, Woldeck, Stargard, Strelitz, Furstenberg, Vassenberg.

(\*\*) Né en 1779. Il a eu trois sœurs, mariées à un duc de Saxe-Hildbourghausen, au prince de la Tour-Taxis, et à Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, et une qua-

(\*) Né en 1800, marié, en 1822, à une fille de Frédéric-Guillaume III, dont il a eu deux fils.

tre mariage du premier grand-duc était issu le duc *Charles-Frédéric*

trième qui avait successivement épousé Louis, prince de Prusse, mort en 1796, et plus tard, le duc de Cumberland, devenu roi de Hanovre.

*Auguste* (\*), général au service de Prusse et président du conseil d'État de ce royaume.

Le grand-duc héréditaire est *Frédéric-Guillaume-George Ernest-Charles-Adolphe-Gustave*, né en 1819.

(\*) Né en 1785.



# GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG

ET

## SEIGNEURIE DE KNIPHAUSEN.

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Ce grand-duché, dont la superficie totale est de 341 lieues carrées, et dont la population s'évalue à plus de 248,000 habitants (727 par lieue), se compose de trois parties distinctes. L'Oldenbourg, proprement dit, avec ses dépendances, en forme le noyau. Compris dans l'ancien cercle de Westphalie, il est borné au nord par la mer d'Allemagne, et sur tous les autres points par le Hanovre, à l'exception d'une frontière de quatre lieues de longueur, où il touche au territoire de Brême.

La seconde partie consiste dans la principauté de Lubeck et Eutin, située jadis dans les limites du cercle de basse Saxe, et enclavée aux extrémités orientale et méridionale du duché danois de Holstein.

La troisième partie, la principauté de Birkenfeld, qui appartenait au cercle du Haut-Rhin, se trouve placée au nord-ouest de la Bavière rhénane, et entre les régences prussiennes du haut Rhin et la principauté de Lichtenberg.

L'Oldenbourg proprement dit se déroule en une surface plane, que des digues, des élévations défendent le long de la côte contre les envahissements de la mer. Indépendamment du bas Weser qui le baigne à l'est, ses principaux cours d'eau sont : la Hunte, affluent de ce fleuve, l'Idde, qui a son embouchure dans une vaste baie; l'Imme, la Vehne, la Soeste, la Léda ou Saterems et la Haase, tributaires de l'Eme. Ce n'est que sur les bords de ces rivières qu'on rencontre un terrain gras et fertile; le reste du pays n'offre guère que des sables, des lacs et des marais, et souvent le voyageur y marche plusieurs heures sans apercevoir un arbre, une habitation (\*).

(\*) Les principaux végétaux utiles que

La température est humide et brumeuse; aussi les récoltes de grains ne suffisent-elles pas à la consommation. Les pâturages nourrissent de nombreux troupeaux (\*), surtout des chevaux estimés; dans les bruyères des landes, les paysans n'ont d'autres richesses que leurs moutons et leurs abeilles. La pêche offre aussi à un grand nombre d'individus des ressources productives.

La petite principauté de Lubeck et Eutin, qui, sur une plaine de 25 lieues carrées, compte 22,500 habitants (900 par lieue), possède seule un terrain où le laboureur recueille assez abondamment les fruits de son travail. Le pays de Birkenfeld, en effet, appartient à la région stérile, froide et montagneuse du Hunsrück; et ses 25,500 habitants, répartis sur une superficie de 23 lieues carrées (1,108 habitants par lieue), sont presque tous occupés à la forge des fers, ou à l'exploitation et à la taille des agates, des jaspes, des calcédoines, richesses naturelles que le sol leur fournit en prodigieuse quantité.

Le cours d'eau principal de cette dernière contrée est la Nalie; l'autre est arrosée par la Trave et la Schwartau, et entrecoupée de lacs.

Le gouvernement du pays est encore basé sur ses vieilles lois constitutives. Il a pour chef un grand-duc, dont le pouvoir, transmissible par droit de primogéniture dans la descendance mâle, n'est pas limité par les états nationaux, lesquels ne sont convoqués que pour le vote de l'impôt. La plus sévère économie

l'on cultive dans le pays sont le houblon, le lin, le chanvre, le colza. Les établissements industriels les plus considérables sont les brasseries, les fabriques de draps et de toiles, les moulins à huile.

(\*) A peu près 35,000 chevaux, 140,000 bêtes à cornes, 200,000 bêtes à laine, 32,000 porcs.

régne d'ailleurs dans toutes les branches du service public.

Les revenus annuels s'élèvent à près de 4,000,000 de francs.

Le contingent fédéral est de 2,180 hommes. Le grand-duc a en outre sur pied 1,800 hommes; et le tout forme deux régiments d'infanterie, une brigade de dragons et une batterie d'artillerie.

Le grand-duc, avec Anhalt et Schwartzbourg, occupe dans la diète, la quinzième place; les trois principautés y possèdent une voix; à l'assemblée générale, Oldenbourg a une voix à lui seul.

L'association de douanes du Brunswick et du Hanovre, établie à côté de celle de la Prusse, a rallié l'Oldenbourg en vertu d'un traité mis en vigueur le 1<sup>er</sup> août 1836.

Les Oldenbourgeois parlent le dialecte appelé *bas-allemand* (\*). La plupart d'entre eux sont attachés à la communion luthérienne; cependant on compte dans le grand-duché près de 70,880 catholiques (\*\*), 2,314 réformés et 980 juifs.

#### CERCLES ET VILLES PRINCIPALES.

La province d'Oldenbourg comprend sept cercles, qui portent les noms de

(\*) Les habitants catholiques du canton marécageux de Saterland (dans le Kloppenbourg, district situé sur la frontière de la Frise orientale, 5 lieues de long sur 2 de large) ont conservé les mœurs et l'ancienne langue des Frisons, leurs ancêtres. Depuis l'âge de cinq ans jusque dans la vieillesse la plus avancée, les individus des deux sexes s'occupent à tricoter des bas de laine. Au produit de ce travail ils joignent celui de la vente des gazons mouvants qui recouvrent leurs marais. Jusqu'à l'invasion française, ces pauvres gens ont joui d'une constitution républicaine.

La petite île de Wangeroog (cercle de Jever) nourrit aussi une population de 246 individus parlant un idiome particulier. Ce sont des marins et des pêcheurs, descendant des anciens Angles.

(\*\*) Dans les bailliages de Vechta et Kloppenbourg.

leurs chefs-lieux, et sont subdivisés en bailliages et en paroisses.

OLDENBOURG, chef-lieu de tout le duché, est le centre d'une industrie et d'un commerce assez actifs, que favorisent les embouchures de deux fleuves, des rivières, des canaux et des ports nombreux. La nouvelle-ville est assez bien bâtie, et la petite capitale s'accroît et s'embellit journellement. Sa population est évaluée à plus de 6,000 âmes.

DELMENHORST renferme 2,000 habitants et fait un grand commerce de chevaux. *Wildeshausen*, dans le même cercle que cette ville, est un peu plus peuplée, et possède des fabriques de drap et des tanneries considérables.

La petite ville de WECHTA (1,800 habitants), entourée de murs et de fossés, est le chef-lieu de l'un des cercles les plus peuplés.

Le bourg de *Farel*, dans le cercle de NEUENBOURG, possède un bon port à l'embouchure de l'*Idde*, des marchés de chevaux et de bœufs, un palais des comtes de Bentink, qui sont seigneurs de cette ville, et une population de 2,600 habitants.

JEVER doit aussi au commerce une assez grande importance, et il s'y tient annuellement douze foires de bestiaux: on y compte 3,600 habitants.

KLOPPENBOURG et OVELGÖENNE, autres chefs-lieux de cercles, ne méritent pas de mention particulière: ils renferment à peine 8 à 900 âmes.

Le territoire de *Birkenfeld* n'offre pas non plus de centres de population dignes du nom de villes. Son chef-lieu est un bourg contenant près de 1,400 habitants. Les matières siliceuses se travaillent principalement dans les moulins et les ateliers des villages d'*Oberstein* et d'*Idar*, au milieu d'une petite vallée arrosée par la *Nahe*.

*Eutin*, chef-lieu de la principauté de Lubeck, est une ville de 3,000 âmes, située à trois lieues de la mer. Elle possède un château et un palais moderne entourés de beaux jardins. Mais ce qui la rend surtout remarquable, c'est le souvenir du séjour qu'y ont fait pendant quelques années Stol-

berg, Voss, Bredow, C. Marie de Weber, et plusieurs autres personnages célèbres.

On ne rencontre que des villages dans les autres enclaves qui forment la principauté.

*Seigneurie de Kniphausen.* — Sur la côte occidentale de la baie d'Iahde, au milieu de la seigneurie d'Iéver, s'étend un territoire appelé la Seigneurie de Kniphausen, et compté parmi les puissances indépendantes qui font partie de la confédération germanique : c'est le plus petit de tous les États de l'Europe. Sa superficie n'est que de 2 lieues carrées, sa population de 3,000 individus, presque tous marins exercés; ses revenus de 40,000 francs, son armée de 23 hommes, son contingent fédéral de 28. Il n'a pas de voix individuelle aux assemblées générales de la diète, et doit joindre son contingent à celui du grand-duché d'Oldenbourg, dans lequel il est enclavé.

KNIPHAUSEN, décorée du nom pompeux de capitale, n'est autre chose qu'un assez joli château fortifié, où vivent une cinquantaine d'habitants. Le prince, autocrate au petit pied, réside ordinairement à *Farel*, l'une de ses possessions médiates (\*).

#### HISTOIRE DU GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG.

Plus d'une maison souveraine d'Allemagne tient à honneur de faire remonter son origine jusqu'au héros saxon, à Wittekind. S'il y en a une qui puisse le faire avec quelque fondement, c'est celle des comtes d'Oldenbourg et Delmenhorst; encore n'en descendrait-elle que par les femmes. L'illustre famille saxonne se serait partagée en quatre lignes, celles de Saxe, de Wettin, de Welf et de Ringelheim ou Rustringen. De cette dernière seraient issus les comtes d'Oldenbourg. Il paraît assez certain que Wittekind, son fils et son petit-fils, résiderent à Wildeshausen (\*\*). Parmi leurs

derniers descendants connus, on compte deux seigneurs, qui sont devenus les héros de certains contes populaires répandus dans toute l'Allemagne. L'un est le comte *Otton*, auquel une fée vint apporter en 989 une corne de vermeil, que l'on voit encore aujourd'hui au Musée de Copenhague (\*); l'autre est *Frédéric*, qui prouva l'innocence de son père accusé de félonie, en combattant et en terrassant un lion féroce devant la diète de Goslar présidée par Henri IV. Pour récompenser ce jeune chevalier, si digne du noble sang qui coulait dans ses veines, l'Empereur lui concéda diverses terres, et brisa le lien féodal qui attachait son comté à l'Empire. Oldenbourg devint ainsi une possession allodiale. Frédéric eut pour héritier *Élimar I<sup>er</sup>* ou *Égilmar*, son neveu (\*\*), et de celui-ci descendent les comtes d'Oldenbourg, ainsi que toute la maison actuelle de Holstein.

Le petit-fils d'Élimar, *Christian I<sup>er</sup> le Belliqueux*, fut un des compagnons d'armes de Henri le Lion, qui lui construisit, près de l'ancienne cité d'Oldenbourg, le château du même nom : dès lors Christian, établi dans cette nouvelle résidence, prit et transmit à ses descendants le titre de comte d'Oldenbourg. Les possessions de cette famille se composaient des cantons d'Ammerland, Rustringen occidental, et Steding.

Un des petits-fils de Christian acheta un territoire sur la Delme, bâti vers 1230, entre cette rivière et les terres hautes (*horst*), le château et la ville de Delmenhorst, et fit ériger ses biens en comté. Ils furent bientôt réunis au comté d'Oldenbourg; mais, au commencement du quatorzième siècle, se formèrent dans cette maison deux bran-

Schneid., *Orig. Guelph.*, IV, 343), ce dernier, appelé Walbert, y fonda, en 872, une église collégiale.

(\*) Elle est connue sous le nom de *corne d'Oldenbourg*.

(\*\*) Peut-être Élimar appartenait-il à la même souche, puisqu'il possédait les domaines de Wittekind, dans l'Ammerland. Voyez *Chron. Oldemb. de Hamelmann*, et Meibom, *Scr. rer. germ.*, II, p. 179, etc.

(\*) Il a d'autres biens médiats dans le Brabant, la Gueldre et l'Over-Yssel, provinces du royaume des Pays-Bas.

(\*\*) Par un livre encore existant (voyez

ches distinctes, Oldenbourg et Delmenhorst. Enfin *Thierry*, surnommé *le Fortuné* (1423-1440) réunit, en 1436, par son mariage avec Adélaïde, héritière de Delmenhorst, toutes les possessions de sa famille (\*). Un second mariage de ce comte avec Hedwige, sœur d'Adolphe VIII, duc de Sleswig, valut à *Christian*, son fils aîné, la couronne de Danemark (1448), puis la succession de Sleswig et du Holstein (1460).

*Gérard* (1440-1449), comte d'Oldenbourg, le plus jeune des fils de *Thierry*, porta le surnom de *Belliqueux*. En effet, son règne ne fut qu'une suite de guerres contre son frère, contre les Frisons, ses voisins, contre l'archevêque et la ville de Brême, ou de brigandages sur tous les négociants qui traversaient ses États. Il s'était allié avec Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, pour faire la conquête de l'Ost-Frise; mais la mort de ce prince renversa toutes ces belles espérances (\*\*). Enfin *Henri* de Schwartzbourg, archevêque de Brême et évêque de Munster, lui enleva Delmenhorst (\*\*\*), le vainquit lui-même et le fit prisonnier, puis contribua à le faire bannir et à hâter le terme de ses jours. *Gérard* mourut en France en 1492.

Son fils, *Jean XIV*, se joignit aux ducs de Brunswick contre *Edzard le Grand*, comte d'Ost-Frise (1501), et il eut une bonne part dans les dépouilles (\*\*\*\*).

En 1531, *Antoine I<sup>er</sup>*, l'un des fils de *Jean*, pour garantir son héritage con-

tre l'ambition d'un frère, l'offrit en fief à l'Empereur et à l'Empire. Charles-Quint s'empessa de lui expédier son diplôme d'investiture, et lui rendit à cette occasion le comté de Delmenhorst, enlevé illégalement, disait-il, à son aïeul par l'évêque *Henri*. Cependant, la ville de ce nom ne reconnaissait pas encore la supériorité territoriale du comte, lorsque les Impériaux entrèrent en Westphalie pour châtier les alliés de *Smalkalde*. Bien que la réforme eût été portée dans l'Oldenbourg depuis 1525 (\*), *Antoine* n'était pas entré dans cette confédération; il put donc se faire autoriser par le général de Charles-Quint à s'emparer de la place de Delmenhorst et du bailliage de Harpstedt, ce qui s'accomplit en une nuit.

Ce fut en 1570 que le comte conféra au roi de Danemark et aux ducs de Sleswig-Holstein l'expectative de ses deux comtés, en cas d'extinction de sa postérité mâle.

Quelques années après, deux fils d'*Antoine* se partagèrent sa succession, et chacun d'eux prit pour soi l'un des comtés; mais la ligne cadette ou de Delmenhorst s'éteignit en 1647. La branche aînée, qui, dans l'intervalle, s'était enrichie par les acquisitions importantes des seigneuries d'Iéver et de Kniphausen, était alors représentée par *Antoine Gunther* (Gonthier), avec qui elle devait aussi disparaître (\*\*); en effet, ce prince, dans la main duquel toutes les terres de la maison se trouvaient ainsi réunies, était arrivé à un âge avancé sans avoir d'héritier légitime.

(\*) *Thierry* est célèbre dans l'histoire, par la défaite que *Focko Ukena*, *hœuptling* d'Ostfrise, lui fit essuyer, en 1426, sur la Leda, ainsi qu'à ses alliés l'archevêque de Brême et les comtes de Hoya et de Diepholz.

(\*\*) Il put cependant se consoler quelque peu par l'acquisition de la seigneurie de Varel, qu'un *hœuptling* (chef) frison lui légna en 1481.

(\*\*\*) La maison d'Oldenbourg ne reconvra cette possession qu'au bout de cinquante ans.

(\*\*\*\*) Les districts dits *Stadtiland* et *Butia-dingen* ou *Ovelgönne*, petits États démocratiques placés sous la protection de l'Ost-Frise.

(\*) Le premier prédicateur de la réforme dans l'Oldenbourg fut *Edo Belling*, pasteur d'Esenhamm; ensuite vint *Umme-Ulrich Ilksen* (1518), tête ardente qui croyait avoir reçu d'une vision céleste l'ordre de prêcher. Le principal appui de ce fanatique fut *Jean Hoddersen*, pasteur de Hammelwarden, qui, de 1523 à 1533, traduisit en bas allemand les saintes Écritures. Sa traduction fut la première qui parut dans ce dialecte vulgaire. Elle fut imprimée à Lubeck en 1533.

(\*\*) Nous n'avons pas besoin de dire que le pays d'Oldenbourg souffrit d'horribles dévastations pendant la guerre de Trente ans,

Toutes ses affections se reportaient sur un fils naturel nommé *Antoine* ; ayant échoué dans ses tentatives pour le faire reconnaître comme son successeur , il parvint du moins , à force de négociations , de cessions et d'échanges , à lui obtenir un diplôme impérial qui lui conférait la dignité de comte d'empire , avec la dénomination d'*Aldenbourg*. Enfin , par son testament , signé en 1663 , Gunther transmit Oldenbourg et Delmenhorst au roi de Danemark et au duc de Holstein-Gottorp. Les princes de Brunswick - Lunebourg et d'Anhalt recurent divers autres lots : quant à Antoine d'Aldenbourg , Varel et Kniphausen lui furent légués pour lui et pour ses descendants des deux sexes.

Gunther étant mort en 1667 , son comté passa en effet à la couronne de Danemark , laquelle était toujours possédée par la branche de Holstein , issue de Christian , le frère aîné de Gérard le Belliqueux. Vers cette époque , la maison de Holstein-Gottorp monta sur le trône de Russie , et le Danemark échangea avec elle l'Oldenbourg contre les possessions de la famille de Gottorp dans le Sleswig et le Holstein. Le grand-duc *Paul* en fut investi en 1773. Le lendemain même de la ratification du traité définitif , il transporta , conformément aux conventions , les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst à son cousin , *Frédéric-Auguste* , premier représentant de la branche cadette de Gottorp et évêque de Lubeck (14 décembre). L'année suivante , cet échange et ce transport furent confirmés par l'Empereur , qui érigea même les deux comtés en duché , les déclara fief masculin de l'Empire , et conféra au prince titulaire , dans le sein de la diète , la voix appartenant à l'ancienne ligne de Holstein-Gottorp.

Le premier duc (mort en 1785) gagna les cœurs de ses sujets par son gouvernement sage et paternel. Son fils et son successeur , *Guillaume-Pierre-Frédéric* , était malheureusement atteint d'aliénation mentale. La régence fut confiée à son cousin germain , *Pierre-Frédéric-Louis* , évêque de Lu-

beck , et représentant de la quatrième branche de Holstein-Gottorp (\*).

En 1803 , l'évêché de Lubeck , érigé en principauté héréditaire , fut réuni au grand-duché , ainsi que les bailliages de Vechta et de Kloppenbourg dans l'évêché de Munster , et le bailliage hanovrien de Wildeshausen. Le prince administrateur fut néanmoins le dernier de l'Allemagne qui accéda à la confédération du Rhin formée sous le protectorat de Napoléon , puisqu'il n'y entra que le 14 octobre 1808. Deux ans après (14 décembre 1810) , l'empereur des Français le dépouilla de ses Etats , pour en former les deux départements des Bouches-du-Weser et des Bouches-de-l'Elbe (\*\*). Cette décision violente irrita le cabinet de Saint-Petersbourg , qui n'accepta pas plus que le duc les indemnités offertes par la France. La guerre ayant éclaté entre Alexandre et Napoléon , Pierre-Frédéric-Louis leva une légion , dite *légion russo-germanique* , et son fils se distingua à la bataille de Borodino. Les événements de 1813 rétablirent les anciennes relations du duché d'Oldenbourg. Le duc régent entra , le 27 novembre , dans sa capitale. Le congrès de Vienne lui conféra , en 1815 , la dignité de grand-duc , et lui céda la principauté de Birkenfeld , auparavant comprise dans le département français de la Sarre , et anciennement dans le duché de Deux-Ponts. De plus , l'empereur de

(\*) Cette maison se partageait alors en branche aînée ou russe , branche suédoise , branche d'Oldenbourg et branche de Lubeck ou d'Eutin.

Le siège de l'évêché luthérien de Lubeck avait été fixé dans la ville de ce nom ; mais le titulaire , qui avait le rang de prince d'empire , résidait à Eutin. La maison de Holstein ayant rendu d'importants services à cet évêché , il fut convenu , en 1647 , que le chapitre choisirait ses évêques parmi les princes de cette famille.

(\*\*) Il est à remarquer que le décret de Napoléon , ordonnant la réunion du duché à l'empire , est daté d'un 14 décembre , comme l'acte par lequel le grand-duc Paul transféra les deux comtés à l'évêque de Lubeck.



Russie lui fit abandon de la seigneurie de Léver (\*), qui avait déjà été réunie au comté pendant le seizième siècle. Guillaume étant mort le 2 juillet 1823, sans avoir été marié, *Pierre-Frédéric-Louis* prit le titre de duc de Holstein-Oldenbourg, et jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mai 1829, il ne négligea rien pour le bonheur de son pays. Ainsi, il promulgua plusieurs sages réglemens pour les institutions charitables, améliora le système qui régissait les églises et les écoles, fonda une bibliothèque publique, une école normale, et abaisa les impôts à un taux beaucoup plus modéré que dans tous les États voisins.

Son fils et son successeur, *Paul-Frédéric-Auguste* (\*\*), lieutenant général au service de Russie et gouverneur général d'Esthonie, n'accepta que le 28 août 1829, le titre de grand-duc. Sa fille, la princesse Amélie, est devenue reine de Grèce en 1836. Il a épousé en troisièmes noces la princesse de Suède, fille de Gustave-Adolphe et de la belle et malheureuse reine Frédérique-Wilhelmine.

#### HISTOIRE DE LA SEIGNEURIE DE KNIPHAUSEN.

Il nous reste à parler de la petite seigneurie de Kniphausen. Nous avons vu plus haut comment elle fut acquise

(\*) Nous avons, dans notre II<sup>e</sup> volume de l'*Histoire d'Allemagne*, p. 119, suivi les destinées de cette seigneurie jusqu'en 1575.

En 1660, elle échut, par testament de Gonthier, à la maison d'Anhalt-Zerbst; en 1793, elle passa par héritage à l'impératrice Catherine II; en 1807, Alexandre, par le traité de Tilsitt, la céda au roi de Hollande, Louis Napoléon.

(\*\*) Né le 13 juillet 1783.

par les comtes d'Oldenbourg, et comment le dernier d'entre eux la conféra à son fils naturel, le comte d'Aldembourg, avec la seigneurie de Varel, soumise à la supériorité territoriale d'Oldenbourg. Cette maison d'Aldembourg s'étant éteinte dans les mâles en 1738, l'héritière épousa *Guillaume*, comte de Bentinck, dont la descendance possède aujourd'hui ces seigneuries.

Varel suivit toujours le sort du comté d'Oldenbourg devenu duché. Il n'en fut pas de même de Kniphausen, dont Napoléon adjugea, en 1807, la souveraineté au nouveau royaume de Hollande. Un sénatus-consulte de 1810 réunit ensuite ce petit pays à la France. L'armée russe l'occupa en 1813, et en remit l'administration au duc d'Oldenbourg, malgré les protestations du légitime propriétaire. L'acte du congrès de Vienne ne fit pas la moindre mention de cette iniquité flagrante. Cependant le comte de Bentinck continua de réclamer, et après de longues et difficiles négociations, la diète germanique le reconnut enfin comme seigneur indépendant et comme membre de la confédération, en vertu d'un acte du 9 mars 1826 (\*).

(\*) Sa position est cependant aujourd'hui une espèce d'anomalie politique, car, bien qu'il jouisse pleinement de la seigneurie territoriale sur Kniphausen, de la puissance législative et de la juridiction, il n'a que la souveraineté que possédaient, avant 1806, les électeurs, princes et autres États de l'Empire. Le grand-duc d'Oldenbourg exerce à son égard celle que l'Empereur et l'Empire exerçaient jadis à l'égard de ces États. Le tribunal d'appel ducal remplace pour Kniphausen les anciens tribunaux d'empire.

## DUCHÉ DE NASSAU.

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Le duché de Nassau, compris dans les ci-devant cercles du Haut-Rhin et de Westphalie, est borné à l'ouest et au nord par les possessions rhénanes de la Prusse, à l'est et au sud par l'enclave prussienne de Wetzlar et le grand-duché de Hesse-Darmstadt. Long d'environ 88 kilomètres et large de 60, il occupe une superficie de 1,004 kilomètres carrés, sur laquelle sont répartis 28 bailliages, 31 villes, dont les plus peuplées n'ont guère plus de 3,000 habitants, 36 bourgs, 816 villages, et près de 363,000 habitants.

Presque tout le pays est montueux : deux chaînes principales, couvertes de forêts, mais médiocrement élevées, le parcourent de l'ouest à l'est : c'est le Westerwald au nord, avec ses rochers volcaniques et son aspect sauvage, et au sud, le Taunus et ses romantiques vallées. Entre ces deux chaînes s'étend le bassin de la Lahn, rivière qui, parvenue à l'extrémité du duché et grossie par plusieurs petits cours d'eau, va se jeter dans le Rhin. Ce fleuve forme, en effet, la limite des terres de Nassau depuis le point où il reçoit le Mein jusqu'à celui où la Lahn devient son tributaire.

Partout on rencontre dans le duché un sol accidenté de la manière la plus pittoresque, des hauteurs couronnées de belles forêts ou de vignobles, qui produisent les vins du Rhin les plus estimés (\*), des pâturages fertiles, des

champs bien cultivés (\*), des sources d'eaux minérales (\*\*) célèbres et fréquentées. Le climat est doux dans les vallées, et principalement au sud, sur les rives du Rhin et du Mein ; plus froid dans les montagnes, il est partout salubre.

L'industrie ne s'exerce guère en grand que sur la fonte des métaux, et principalement du fer (\*\*\*). Quant au commerce, malgré de nombreux éléments de prospérité, malgré de grandes voies navigables, des railways, et des routes bien entretenues, il a eu jusqu'à présent peu d'activité, parce que les capitaux se portent de préférence sur l'agriculture (\*\*\*\*).

L'instruction publique, favorisée et encouragée dans le pays de Nassau avec cette sollicitude que l'on remarque en général dans toute l'Allemagne, y est répandue par 658 établissements, non compris les écoles supérieures. Par un accord passé avec le Hanovre, l'université de Göttingen a été déclarée université nationale du duché.

La religion professée par le prince et par la majorité des habitants est le culte évangélique (\*\*\*\*\*). D'ailleurs la plus

ces, chacune contenant sept mesures et demie, et vendue au prix de 3 à 4,000 florins.

(\*) Le duché comprend 1,814,967 arpents (*morgen*) de terres imposables, dont 702,331 arables, 15,498 en vignobles, 106,991 en pâturages, 39,660 en landes et chemins, et 739,112 en forêts.

(\*\*) Elles se trouvent à Selters, Niederselters, Fachingen, Geilnau, Oberlahnstein, Wiesbaden (14 sources d'eaux thermales), Ems (33 bains thermaux), Schwalbach, Schlangenbad, etc.

(\*\*\*) Les mines, forges et carrières occupent plus de 8,000 ouvriers, et donnent de l'argent, du plomb, du fer, du cuivre, du marbre, de la houille, de l'argile, etc.

(\*\*\*\*) Pour l'accession aux douanes prussiennes, voyez la partie historique, vers la fin.

(\*\*\*\*\*) L'Église catholique compte 26,700 adhérents de moins que l'Église évangélique formée, depuis 1817, par la réunion des

(\*) Surtout à Hochheim, Budesheim, Sanct-Marcusbrunnen, Asmaunshausen, Oëstrich, Hatteshausen, Geisenheim, Schierstein, Argenfels, Hammerstein et Johannisberg. Ce dernier domaine, situé dans le Rheingau, appartient, de 1807 à 1815, au maréchal Kellermann, duc de Valmy. En 1815, l'empereur d'Autriche en prit possession, et, au 1<sup>er</sup> juin de l'année suivante, il en fit don, sous la réserve de ses droits de souveraineté, au prince de Metternich. En 1819, les vignobles de Johannisberg produisirent cinquante-deux pié-

complète tolérance religieuse règne parmi les habitants. L'Eglise catholique et l'Eglise évangélique ont chacune leur évêque. Le pouvoir du prince est tempéré, en principe du moins, par des états divisés en deux chambres : la première, composée des princes de la maison régnante, de six seigneurs, propriétaires de biens médiats, comme membres héréditaires, et de six députés de la noblesse, élus pour chaque session; la seconde, de vingt-deux mandataires, représentant les ecclésiastiques des deux communions chrétiennes, les établissements d'instruction supérieure, les industriels et les propriétaires. Un conseil d'Etat, qui compte neuf membres, est chargé de prononcer sur les hautes questions administratives. Une commission générale de contrôle, composée de membres de tous les départements administratifs, un ministère d'Etat et une chancellerie régissent les affaires du pays. La cour suprême d'appel compte sept juges, et réside à Wiesbaden. Les revenus s'élèvent environ à 6,400,000 francs, et la dette publique à 9,500,000. Le contingent fédéral est de 3,028 hommes, et l'armée de 4,014.

Le duché de Nassau occupe, avec celui de Brunswick, le treizième rang dans la Confédération, où il a, conjointement avec cet Etat, une voix aux assemblées ordinaires : il possède deux suffrages pour son propre compte aux assemblées générales.

Dans son état actuel, le pays est formé de plus de vingt portions de territoires successivement réunies. Il comprend, outre la plus grande partie des anciennes possessions de la maison de Nassau, des fractions des électors de Mayence et de Trèves, et les domaines des princes médiats de Leiningen-Westerbourg, de Wied-Runkel, etc.

#### VILLES ET LOCALITÉS PRINCIPALES.

La capitale du duché est *Wiesba-*

den, jolie petite ville bâtie au milieu des montagnes, dans une position charmante. Elle compte plus de 8,000 hab., qui s'enrichissent annuellement par les tributs qu'ils lèvent sur des milliers de visiteurs étrangers. On sait que ses eaux thermales, déjà connues des Romains (\*), et les jeux publics de son *Kursaal* (\*\*), sont le motif ou le prétexte qui fait accourir dans cette vallée pittoresque, à la recherche de la santé ou du plaisir, le monde élégant de Paris, de Londres, de Saint-Petersbourg, etc.

Un chemin de fer conduit de Wiesbaden à Francfort. C'est à une petite lieue de la capitale, à *Hiberich*, près du Rhin, qu'est la résidence ordinaire du duc. Il y possède un magnifique château, dont nous avons parlé ailleurs (\*\*\*).

Les autres villes sont toutes très-peu considérables, mais elles intéressent, soit par leurs souvenirs historiques, soit par leur industrie ou par leur agréable situation. Nous avons déjà eu occasion de parler de *Niederlahnstein* (\*\*\*\*) et de son château de *Lahnneck* (\*\*\*\*\*); d'*Oberlahnstein*, dont le poète Ausone a célébré les délicieux environs (\*\*\*\*\*); de *Sanct-Goarshausen*, dominé par les belles ruines du vieux manoir du *Katze* (\*\*\*\*\*). Nous citerons encore, dans la partie septentrionale, *Braubach* et *Holzappel* (\*\*\*\*\*), près desquelles on exploite des mines d'argent; *Dietz*, ville de

(\*) On a découvert à Wiesbaden, en 1816, des thermes anciens (*fontes mattiaci*). Les fouilles opérées dans ses environs ont mis au jour de nombreux objets d'antiquité, des tombeaux, des restes d'édifices, etc.

(\*\*) Voyez ALLEMAONE, t. II, p. 476, n° 191.

(\*\*\*) Voy. Ibid., p. 473, n° 152.

(\*\*\*\*) Voy. Ibid., p. 459, n° 67.

(\*\*\*\*\*) Voy. Ibid., p. 460, n° 72.

(\*\*\*\*\*\*) Voy. Ibid., p. 470, n° 129 et 130.

(\*\*\*\*\*\*) Voy. Ibid., p. 460, n° 71.

(\*\*\*\*\*\*) Cette dernière, avec la seigneurie de Schaumbourg, appartient à l'archiduc d'Autriche Étienne-François-Victor, né en 1817. Ce domaine compte 4000 habitants.

2.500 habitants, qui possède une célèbre école d'horticulture, et se trouve voisine de l'ancien château d'*Oranienstein*, résidence des ducs de Nassau; *Dillenburg*, dont le bailliage renferme beaucoup d'usines de fer et de cuivre; le bourg d'*Erbach*, sur le Rhin, célèbre aujourd'hui par son excellent vin (le *Markbrunner*), et autrefois par son couvent, où reposent les cendres de plusieurs comtes de Nassau et d'autres nobles personnages; *Weilbourg*, bâti sur une montagne, au pied de laquelle coule la Lahn, dans l'ancien canton de Wetteravie, et au milieu d'une contrée riche en mines d'argent, de fer et de cuivre; *Limbourg*, ville épiscopale de 3.100 habitants, entourée de murs et de faubourgs; *Nassau*, que dominent les ruines de son antique manoir, berceau de la famille ducale; *Embs*, bourg de 2.000 habitants, dont les bains thermaux sont presque aussi célèbres que ceux de Wiesbaden, et attirent de même un grand nombre de voyageurs de tous pays; *Herborn* (2.064 habit.), où l'on trouve une école renommée et un séminaire protestant, fondé en 1584, etc.

Les localités les plus remarquables de la partie méridionale sont : *Langenschwalbach*, qui possède des sources abondantes et des bains d'eau minérale; *Runkel*, chef-lieu d'une principauté médiante (7.000 habitants), appartenant au prince de Neu-Wied; *Hæchst*, qui, favorisée par sa position sur le Mein, fait un commerce d'expédition fort actif, et possède un assez grand nombre de fabriques de toute espèce; le château d'*Ingelheim*, monument qui remonte sans doute au temps des premiers empereurs romains, et qui, ensuite, fut une résidence fameuse des Carlovingiens (\*); puis, dans le même bailliage (celui de Rudesheim), le domaine si célèbre de *Johannisberg*, etc.

Parmi les sources minérales du duché, celle de *Nieder-Selters* est connue dans toute l'Europe et jusqu'aux Indes

orientales. Ce village exporte par an près de 2.800.000 bouteilles de son eau, dont le produit net est évalué annuellement à plus de 80.000 florins. Il est à remarquer que cette même source fut affermée, après la guerre de Trente ans, pour la somme annuelle de 2 florins 20 kreutzers; et en 1760, pour 13.000 florins.

#### HISTOIRE.

JUSQU'À LA DIVISION DE LA MAISON DE NASSAU EN DEUX BRANCHES, EN 1255.

La maison de Nassau est une des plus anciennes de l'Europe, et elle occupe dans l'histoire une place plus honorable encore que dans l'héraldique. Les rois d'armes la font sortir d'un chef des Suèves, que César appelle *Nasua*. D'illustres généalogistes (\*), sans s'aventurer dans les ténèbres d'une antiquité aussi reculée, ont cherché les ancêtres des ducs de Nassau parmi de puissants seigneurs qui vivaient au neuvième ou au dixième siècle. Cependant ils n'ont pu tous s'accorder dans leurs systèmes. D'après les uns, ces princes descendent des comtes de Laurenbourg, dont l'ancienne résidence, tombée en ruine, se voit encore sur le sommet d'une haute montagne, près de la Lahn, dans le comté de Holzapfel (\*\*), et dont la souche aurait été *Otton*, frère de *Conrad I<sup>er</sup>*, roi d'Allemagne. Suivant les autres, ils sont issus d'un *Guebhard*, comte du Lahn-gau, décédé en 879. Celui-ci aurait eu deux fils, *Otton* et *Werner*. Du second, possesseur de terres situées dans le Spirgau et le Womrsgau, descendrait cette illustre maison salique qui, depuis 1024 jusqu'en 1125, a donné quatre rois à la Germanie et un pape à l'Église (\*\*\*). Quant à *Otton*, il aurait eu trois fils : *Conrad*, père de *Conrad I<sup>er</sup>*, l'héritier de la branche allemande des Carlovingiens; *Eberhard*,

(\*) Ecard, Gebhardi, Scheidt, Kremer, Wenck, Koch.

(\*\*) Dans le bailliage de Dietz, à deux lieues au-dessus de la ville de ce nom.

(\*\*\*) Grégoire V.

(\*) VOYGE ALLEMAGNE, I. I, p. 477.

comte du Lahngau, dont descendraient les maisons de Nassau et de Gueldre; enfin, *Guebhard*, comte de la Wetté-ravie.

Ce qui est certain, c'est qu'une partie des possessions primitives de la maison de Nassau était située dans le Rhingau supérieur (\*), dans le gau (*canton*) de Kunigsundra, la Wetté-ravie et le Lahngau supérieur; l'autre partie, comprenant les pays de Siegen, Dillenburg, et Hadamar, se trouvait dans le Westerwald et l'Ittergau.

Les ancêtres des ducs de Nassau prirent d'abord indifféremment les titres de comtes du Lahngau, de Laurenbourg, ou d'Idstein. Le premier qui se qualifia de comte de Nassau (\*\*), s'appelait *Walam*; il mourut en 1198. *Henri le Riche*, son fils, est la souche des deux branches qui, issues de ses héritiers, se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Dans le partage de ses possessions, la Lahn fut prise pour ligne de démarcation. *Walam*, l'aîné, eut toutes les terres situées au sud de cette rivière, nommément Weilbourg, Wiesbaden et Idstein; *Otton* reçut tout ce qui se trouvait au nord; savoir: Siegen, Dillenburg, Herborn, Beilstein, Hadamar et Ems. La ville de Nassau, avec son district et quelques autres domaines, resta en commun (\*\*\*). Ce partage eut lieu en 1255. Depuis lors les deux lignes ne se réunirent plus.

(\*) Au sud du Mein, jusqu'au Rhin.

(\*\*) Le territoire où se trouvaient le bourg et le château de ce nom, était un domaine royal que Conrad, roi d'Allemagne, donna, en 915, avec toutes ses dépendances sur les deux rives de la Lahn, au chapitre de Saint-Walpurgis de Weilbourg. Ce domaine était appelé *Nassowa*, *Nassau*, à cause de sa situation dans une vallée agréablement arrosée par les eaux d'une rivière (de *nass*, arrosé, haigné).

(\*\*\*) Cette communauté de droits sur le vieux manoir de Nassau a été solennellement renouvelée, en 1814, entre les divers princes de la famille dont ce manoir est le berceau.

LIGNE OTTONIENNE OU CADETTE.

La ligne Ottonienne des comtes de Nassau est celle qui porte aujourd'hui la couronne de Hollande. Dès l'origine, la situation géographique de ses États la mit en rapports fréquents avec les Pays-Bas. Par des mariages heureux, et par une politique habile et persévérante, elle fit de riches acquisitions, qui bientôt surpassèrent ses possessions allemandes: *Jean III*, le Jeune, mort en 1516, eut deux fils, *Henri* et *Guillaume le Vieil*. Le premier posséda les terres des Pays-Bas (\*). Au second échurent les biens d'Allemagne, accrus de la moitié du comté de Dietz que la maison avait acquise par mariage, vers 1420, et à laquelle Guillaume lui-même ajouta encore une nouvelle portion de ce comté en 1557 (\*\*). *Henri*, en épousant Claude de Châlon, princesse d'Orange, rehaussa le nom de sa famille d'une illustration nouvelle. Il eut un fils, nommé *René*, que son oncle *Philibert*, dernier prince d'Orange de la troisième race, institua son héritier, et qui, devenu la tige des princes d'Orange-Nassau, prit pour devise *Je maintiendrai* (\*\*\*). N'ayant pas eu d'enfants, il légua sa principauté à son cousin, *Guillaume de Nassau*, surnommé *le Jeune*, fils aîné de Guillaume le Vieil.

Le successeur de René fut ce *Taciturne*, qui joua un rôle si brillant sur l'éternel théâtre de troubles où la fortune l'avait placé; fonda la république des Provinces-Unies, et fut le père du fameux *Maurice* et le bis-aïeul de *Guillaume*, roi d'Angleterre depuis 1689. L'histoire de sa ligne est étrangère à l'Allemagne. Les possessions de Guillaume le Vieil avaient été toutes abandonnées par le *Taciturne* à son frère

(\*) Le comté de Vianden, la baronnie de Bréda et la vicomté d'Anvers.

(\*\*) En vertu d'une transaction conclue avec Philippe, landgrave de Hesse.

(\*\*\*) Le roi de Hollande continue d'arborer cette devise, bien que des événements récents en aient un peu compromis l'exactitude.

*Jean le Vieil.* Celui-ci fut l'auteur de la branche de *Dillenburg*, qui, après lui, se subdivisa en quatre rameaux : *Siegen* (\*), *Dillenburg*, *Dietz* et *Hadamar*.

En 1654, ces quatre familles obtinrent deux voix viriles au collège des princes, membres de la diète. Trois d'entre elles s'éteignirent dans le cours du dix-huitième siècle (\*\*); quant à celle

(\*) Celle-ci se partageait encore en deux rameaux distincts et ennemis entre eux, parce que l'un était catholique et l'autre protestant.

(\*\*) Hadamar en 1711, Dillenburg en 1739, Siegen en 1734 et 1743. Cependant, il apparut encore un prétendant à l'héritage des Nassau-Siegen, postérieurement à l'époque que nous venons d'indiquer comme celle de leur extinction. Le dernier de ces princes avait été marié à une demoiselle de Nesle, fille du marquis de Mailly, tante de madame de Châteauroux. Ayant abandonné son mari en 1715, la princesse accoucha en 1722 d'un enfant qu'elle déclara fils du prince de Nassau, sans doute en vertu de la maxime : *Pater is est*, etc. Le mari refusa de reconnaître cette progéniture comme sienne, et en 1746, une sentence du conseil aulique vint aussi débouter le prétendant de sa demande; mais le parlement de Paris, jugeant la question d'après le droit civil français, le reconnut, en 1756, comme prince de Nassau, et lui permit d'en porter le titre en France. Ce fut son fils, *Nicolas-Otton*, qui devint si célèbre à la fin du dix-huitième siècle, par sa vie aventureuse. La nécessité de se créer un état lui fit rechercher une gloire anticipée; il entra au service à l'âge de quinze ans, en qualité de simple volontaire, et fut successivement aide de camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766, il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, se distingua ensuite dans les armées de France et d'Espagne, et fut enfin appelé par Catherine II, au commandement d'une escadre contre les Turcs. L'attaque et détruisit entièrement, sur la mer Noire, les forces navales de la Porte. En 1790, il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau; il lui refusa son bras, et vint en France à l'époque du traité d'Amiens,

qui a survécu, elle changea de nom en 1702. Guillaume III, roi d'Angleterre, et dernier rejeton de l'ancienne maison d'Orange-Nassau, se voyant sans enfants, légua la plus grande partie de ses possessions situées dans les Pays-Bas, à *Jean-Guillaume*, prince de Nassau-Dietz et statholder de Frise. Celui-ci reprit alors le titre de l'ancienne principauté d'Orange, abandonnée à la France par la paix d'Utrecht. Son petit-fils, *Guillaume I<sup>er</sup>*, roi des Pays-Bas, qui vint d'abdiquer la couronne, et ne conserve plus que le titre de comte de Nassau, perdit, en 1807, la souveraineté de ses biens héréditaires d'Allemagne.

Mais le congrès de Vienne, pour l'en dédommager, agrandit son nouveau royaume du grand-duché de Luxembourg. D'un autre côté, presque toutes les possessions de la ligne Ottonienne passèrent à la maison de Nassau-Weilbourg de la branche aînée; enfin, les deux lignes renouvelèrent leurs anciens traités de famille par un pacte de succession relatif aux duchés de Nassau et de Luxembourg.

#### LIGNE WALRAMIENNE.

*Walram*, fondateur de la ligne aînée de Nassau, vécut encore trente-

pour y voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe; il mourut quelques années après dans l'obscurité. (Voyez Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, 1<sup>er</sup> vol.)

Un autre prince de Nassau-Siegen acquit aussi une brillante réputation militaire. C'est *Jean-Maurice*, né en 1604. Nommé capitaine général des possessions hollandaises dans le Brésil, en 1636, il eut aux Portugais plusieurs places importantes, et ruina leurs établissements sur la côte d'Afrique. En récompense de ses services, il fut nommé général en chef de la cavalerie hollandaise. A sa mort, en 1679, il était gouverneur du duché de Clèves, pour le duc de Brandebourg. La Bibliothèque royale possède un ouvrage de la main de ce prince, en 2 vol. in-fol, qui contiennent les animaux les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions.

quatre ans après le partage de 1255. Il eut pour successeur *Adolphe*, qui fut élu empereur en 1292, et périt à la bataille de Gelheim, de la main de son compétiteur *Albert (\*)*. *Gerlach I<sup>er</sup>*, fils d'*Adolphe*, eut deux enfants qui formèrent encore deux lignes distinctes; l'aînée eut pour son lot *Idstein* et *Wiesbaden*, et s'éteignit en 1605; la cadette, qui obtint *Weilbourg*, a survécu. Cette dernière ayant acquis, par des mariages avantageux, *Saarbruck* et plusieurs autres seigneuries, se subdivisa de nouveau en trois branches : *Saarbruck*; qui se perpétua jusqu'en 1816, après avoir été partagée, de 1735 à 1797, en deux rameaux : *Saarbruck-Usingen* et *Saarbruck-Saarbruck*; *Idstein*, qui s'éteignit en 1721, et *Weilbourg*, que nous voyons aujourd'hui en possession du territoire de ses ancêtres et de la dignité ducale.

Les comtes de Nassau, de la branche aînée, commencèrent, en 1688 et en 1737, à porter le titre de prince déjà accordé, en 1366, à un de leurs aïeux par l'empereur *Charles IV*. Cependant ils n'obtinrent qu'en 1803 un siège et une voix au collège des princes, membres de la diète. La révolution française leur fit perdre le comté de *Saarbruck* avec plusieurs bailliages situés sur la rive gauche du Rhin, le tout ayant vingt milles carrés et cinquante-trois mille habitants. Le recez de 1803 céda en échange à la branche d'*Usingen*, un territoire de trente-six milles carrés avec une population de quatre-vingt-treize mille âmes. Celle de *Nassau-Weilbourg* obtint en même temps de nouvelles terres, ayant une superficie de seize milles carrés et trente-sept mille habitants, ce qui équivalait au double de ses pertes. Lors de leur accession à la confédération du Rhin, en 1806, les princes de Nassau virent encore augmenter leurs possessions d'un domaine de trente et un milles carrés, comptant quatre-vingt-quatre mille cinq cents habitants (\*\*). Ce fut aussi du protec-

teur de la confédération que l'aîné des Nassau de la ligne *Walramienne* obtint le titre de duc et la présidence du collège des princes. Toutes les possessions de cette maison furent alors déclarées réunies en un État souverain et indivisible. Par des échanges conclus avec la Prusse le 31 octobre 1815, le duc de *Nassau-Usingen* et le prince de *Nassau-Weilbourg* établirent leur souveraineté sur le patrimoine presque tout entier de la ligne *Ottonienne*, et acquirent le comté de *Katzenellenbogen*, et le congrès de Vienne confirma ensuite leurs droits héréditaires sur le grand-duché de *Luxembourg*, en cas d'extinction de la ligne *Ottonienne*.

Les princes de Nassau, jusqu'à la fin du siècle dernier, gouvernaient leurs petits domaines d'après les usages suivis par leurs aïeux, les droits à eux concédés par l'Empereur ou l'Empire, et les vieilles institutions du moyen âge, mais sans abandonner aucune part d'autorité à une assemblée d'états. Ce qui faisait leur sûreté à l'extérieur, ce qui établissait un lien commun entre des possessions divisées, éloignées les unes des autres, régies par une multitude de lois diverses, c'était le vieux pacte de succession, souvent renouvelé et confirmé par toutes les branches de la maison. Ces conventions, ratifiées une dernière fois en 1783, formaient pour ainsi dire la loi fondamentale des diverses principautés. Elles déclaraient que toutes les terres des Nassau, sises en Allemagne, formaient un corps indissoluble, dont la jouissance seule était divisée; elles assuraient à un membre de la famille l'assistance de tous les autres; elles fixaient les règles à suivre pour les dettes, la décision des querelles, les douaires, les dots, les apages; enfin, elles confirmaient le droit de primogéniture, la succession agnatique, et la substitution réciproque des branches et des lignes.

Les secousses produites par la révolution française, l'extinction des princes de *Saarbruck*, le renversement de l'empire germanique, les augmentations et

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 10 et 11.

(\*\*) Ibid., p. 347, art. XXIV.

échanges de territoires, firent entrer les pays de Nassau dans une ère toute nouvelle. Il devenait urgent d'établir sur des bases solides un État successivement formé de tant de parcelles diverses, et où l'unité, la centralisation étaient entravées par de graves obstacles, conséquences naturelles de l'esprit différent d'une foule de fiefs féodaux et d'une organisation qui a laissé subsister, même jusqu'à nos jours, beaucoup de petites seigneuries au milieu du duché. Le duc *Frédéric-Auguste*, dernier rejeton de la ligne de Nassau-Usingen, et le prince *Frédéric-Guillaume* de Nassau-Weilbourg, commencèrent activement cette œuvre de régénération. Par des lois qui se succédaient avec rapidité, ils abolirent la servitude personnelle, les corvées et les peines avilissantes, établirent un système d'impôts fondé sur une égale répartition des charges, et assurèrent à leur peuple la liberté de conscience, la liberté de l'industrie et celle de la presse. On les compte aussi parmi les premiers princes allemands qui, après la conclusion de la paix, octroyèrent une constitution à leurs sujets (2 septembre 1814).

Frédéric-Auguste étant mort le 24 mars 1816, trois mois après le prince Frédéric-Guillaume, le fils de ce dernier, le duc *Guillaume*, prit possession de tous les pays de Nassau, et continua, par ses édits, de travailler à leur organisation administrative et politique. La première session des états s'ouvrit au mois de janvier 1818. Mais, depuis ce moment, jusqu'en 1822, le duché offrit le triste spectacle d'une mésintelligence complète entre les chambres et le gouvernement. Ces débats avaient pris leur source dans les prétentions du prince sur les domaines que les députés voulaient faire restituer à l'État.

Comme dans presque tous les pays de l'Allemagne constitutionnelle, l'irritation et le mécontentement se révélèrent et se manifestèrent avec une vivacité nouvelle en 1830. Il s'agissait de refuser absolument l'impôt à un gouvernement qui ne re-

culait devant aucune mesure inconstitutionnelle, quand l'assemblée des états fut indéfiniment ajournée. le 2 mai 1831. Après avoir inutilement cherché à gagner l'opinion publique, le duc convoqua de nouveau les chambres au mois d'octobre de l'année suivante. Mais comme elles doivent se réunir pour voter ensemble les impôts, le gouvernement avait trouvé moyen de se former une majorité, en augmentant de sept membres la chambre des seigneurs et en y appelant les députés des princes d'Orange-Nassau. Ainsi, les suffrages d'une assemblée de seigneurs représentant une trentaine de maisons nobles allaient étouffer la voix et paralyser l'action des mandataires de 84.000 familles bourgeoises. La question était éminemment vitale pour le peuple. Aussi, les députés protestèrent-ils, dans une adresse au prince, contre ces nominations qui violaient la loi fondamentale. La chambre récalcitrante fut aussitôt dissoute. Cependant les habitants sympathisaient avec leurs députés, et leur offraient des banquets et des fêtes, et le système réactionnaire du gouvernement fut sur le point de pousser les esprits hors de toutes les bornes et d'amener la guerre civile.

Ce fut au milieu de ces fâcheuses circonstances que le duc rouvrit l'assemblée des états par un discours où il exprimait l'immuable volonté de maintenir ses prétentions. La réponse des seigneurs, flattés de leur importance, ne fut qu'un écho complaisant : mais l'autre chambre, en annulant quelques élections, se montra dès l'abord de si difficile composition, que les commissaires du duc quittèrent la salle. Il y eut alors scission parmi les députés. Seize sur vingt-deux signèrent une nouvelle protestation. On n'en tint nul compte. Enfin, de graves désordres, des luttes sanglantes éclatèrent à Wiesbaden. Sept députés de l'opposition furent condamnés à un emprisonnement de deux ans. Puis les décrets de la diète de Francfort, rigoureusement appliqués, comprimèrent le



mouvement des esprits; et les intrigues du pouvoir lui assurèrent la majorité dans les chambres. Dès l'année 1833, le pays ne put plus espérer de voir le triomphe de l'opposition (\*). Le système représentatif n'y diffère du gouvernement absolu que par un

vain semblant de quelques formes constitutionnelles.

L'un des plus importants des derniers actes de la vie politique du duché, c'est son accession à la ligue des douanes prussiennes, en 1835; accession qui suivit de près celle du duché de Bade, et ne rencontra plus aucun obstacle à l'extérieur, quand le duc eut profité d'un assez mauvais prétexte pour se dégager d'un traité de commerce conclu en 1833 avec la France. Guillaume est mort le 20 août 1839 et a eu pour successeur son fils *Adolphe-Guillaume Charles-Auguste-Frédéric*, né en 1817

(\*) En 1837, les chambres ont voté une loi ayant pour objet de déclarer l'inaliénabilité des domaines de l'État, sauf le cas où l'aliénation serait faite dans les limites du droit du prince; rédaction peu précise, qui laisse une grande latitude aux interprétations de la couronne.

## DUCHÉS D'ANHALT

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Les possessions de la maison d'Anhalt forment, entre le Hartz et l'Elbe, une grande enclave de la province prussienne de Saxe, dans le cercle de la haute Saxe. Depuis 1793, elles sont divisées en trois petits duchés, possédés par les branches de Dessau, Bernbourg et Köthen. Elles constituent néanmoins un tout sous plusieurs rapports : certains droits et revenus leur appartiennent par indivis ; elles partagent, avec les pays d'Oldenbourg et de Schwartzbourg, la quinzième voix à la diète germanique, bien que, dans les assemblées plénières, chacune des trois maisons princières vote séparément ; enfin, les trois ducs ont des armes et des titres communs, et ils sont unis par un pacte de famille.

Le pays, considéré dans son ensemble, présente une superficie d'environ 130 lieues carrées, sur lesquelles sont répartis : 27 villes, 8 bourgs, 341 villages et hameaux, et 152,000 habitants. Jusqu'en 1820, la religion réformée était celle des princes et du plus grand nombre de leurs sujets. Maintenant les luthériens et les calvinistes ne forment plus qu'une communion, sous le nom d'Eglise évangélique.

La plus importante, la plus étendue des trois principautés, est la principauté d'ANHALT-DESSAU. Elle se compose de plusieurs territoires situés sur les rives de l'Elbe et de la Mulde et dont la superficie totale est évaluée à 45 lieues carrées, et la population à 66,000 âmes. Ses revenus s'élèvent à 1,500,000 francs environ, et sa dette à 1,600,000. Elle fournit un contingent fédéral de 529 hommes.

La constitution de ce duché est monarchique, comme celle des deux autres ; il y existe bien d'anciens états, mais, depuis un siècle et demi, les princes n'ont point convoqué de véritable diète. Les délégués des prélats,

de l'ordre équestre, et des quatre villes de Dessau, de Zerbst, de Bernbourg et de Köthen, ne se réunissent, d'après une loi fondamentale de l'année 1652, que pour voter l'impôt.

L'industrie, l'agriculture et l'éducation des bestiaux occupent les habitants, et leur procurent généralement une honnête aisance. Le chemin de fer de Leipzig à Magdebourg traverse le pays.

Le duc possède, en propriétés particulières placées sous la souveraineté de la Prusse, 26 lieues carrées, avec 66,000 habitants, et un revenu annuel de 200,000 florins.

Dessau, capitale du duché, siège de plusieurs établissements littéraires et de toutes les autorités supérieures, est une jolie ville, d'environ 12,000 habitants ; elle est bâtie sur la Mulde, non loin de son confluent avec l'Elbe et à 14 lieues de Leipzig. Ses environs sont charmants, surtout le pays qui la sépare de la petite ville de *Fierlitz* (2,000 hab.), où le duc possède un beau château et de magnifiques jardins.

Zerbst, sur le bord de l'Elbe, quoique bien déchue depuis qu'elle n'est plus résidence ducal, est encore importante par son industrie, son gymnase, son ancienne école protestante de demoiselles (\*), et son tribunal d'appel, dont le ressort embrasse les trois duchés et le pays de Schwartzbourg. Elle compte 8,000 habitants.

Le territoire d'ANHALT-BERNBOURG, dont la superficie est évaluée à 44 lieues carrées, et la population à 46,000 habitants, se trouve coupé en plusieurs parties par les possessions de la Prusse. Un espace d'une lieue environ sépare la principauté inférieure, située sur la rive gauche de la Saale et contiguë au duché d'Anhalt-Köthen, de la principauté supérieure, qui occupe une portion du Hartz.

(\*) Fondée au seizième siècle.

*Bernbourg*, décorée du titre de capitale, s'élève sur le penchant d'une colline et au bord de la Saale ; elle est assez bien bâtie, et compte 7,500 habitants.

Elle est comprise dans la principauté inférieure, dont le terrain présente de grandes plaines et des terres très fertiles.

L'aspect du pays change complètement lorsqu'on passe dans la principauté supérieure, région montagneuse, boisée, soumise, en général, à une température froide, mais riche en sites pittoresques. L'industrie y est aussi plus active et plus variée ; l'exploitation des mines y occupe un assez grand nombre d'individus.

La ville principale de cette partie du duché est l'antique cité de *Ballenstädt*, avec un château ducal où le prince réside habituellement (4 000 hab.). Nous citerons encore : *Gernrode*, dont l'ancienne abbaye impériale renferme le mausolée de son fondateur, le margrave Gero ; *Hoymb*, ville entourée de murailles, et qui possède un château ; *Hartzgerode*, bâtie à 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et remarquable par ses exploitations métalliques et ses eaux minérales (2,500 hab.), etc.

On estime les revenus du duché à 1,200,000 fr., et la dette à 1,700,000. Le contingent fédéral est de 370 hommes.

Le duché d'ANHALT-KOETHEN possède une population de 40,000 habit., et une superficie de 41 lieues carrées. Divisé en deux portions par l'Elbe, qui le traverse, il offre un terrain plat et fertile, qu'arrosent encore la Saale, la Bode, la Wipper, la Mulde, etc. Mais son industrie est moins active que celle des deux autres principautés. Ses habitants s'occupent surtout à cultiver la terre et à élever du bétail. Ses revenus sont évalués à 700,000 fr., et sa dette à la somme exorbitante de 3,140,000. Le contingent est de 367 hommes.

*Koethen*, sur la Ziethe, est la capitale de ce petit Etat, et la résidence du prince. Elle renferme plusieurs établissements d'éducation, et compte 6,000 habitants.

Le duc possède encore la seigneurie de *Pless*, dans la haute Silésie. Ce domaine compte 50,800 habitants, et produit un revenu annuel de 90,000 florins.

## HISTOIRE

JUSQU'AU DERNIER PARTAGE EN 1603.

Le pays d'Anhalt est une partie de l'Osterland, ou de la province de l'ancien royaume de Thuringe, qu'occupaient les Saxons auxiliaires des Francs (\*). Cependant les Slaves ou Vénèdes s'y établirent de bonne heure, comme le démontrent les noms des *gau* ou cantons qui le composaient (\*\*).

Les princes souverains actuels de ce petit territoire sont issus de l'une des familles les plus illustres et les plus anciennes de la Germanie. Cette maison ascanienne, qui a donné des souverains à la Saxe, au Brandebourg et au duché de Lauenbourg, leur doit son origine. Dans les temps les plus reculés, les ducs d'Anhalt possédaient, à titre de fiefs héréditaires, non de l'Empire, mais du duché de Saxe, une étroite région du Hartz, Aschersleben, Bernbourg et Ballenstädt. Le berceau de leur race fut probablement le château d'Anhalt ou Anholt, dont on voit encore les ruines à peu de distance de la ville de Hartzgerode (\*\*\*). On fait remonter les auteurs de cette famille, divisée, presque dès son origine, en différents rameaux, à l'année 775 ; suivant d'autres même, au milieu du sixième siècle (\*\*\*\*) ; on prétend que,

(\*) Voyez Saxe, p. 7 et suiv.

(\*\*) Par exemple : *Cieriwisti* (Zerbst), *Serimundi*, *Nizizi*, *Saisli*, etc.

(\*\*\*) Ce vieux manoir, bâti au commencement du dixième siècle, et renversé depuis l'an 1376, a été, dit-on, appelé *Anholt*, parce qu'il s'élevait près du bois (*am Holtz*), ou parce qu'il fut entièrement construit sans bois (*ohne Holtz*). Ses ruines sont dominées par un frêne gigantesque, dans le tronc duquel on monte par un escalier de cinquante-trois marches.

(\*\*\*\*) Des généalogistes, des historiens, ont imaginé, sans craindre le ridicule que des peuplades de l'Ascanie (en Bithynie) étaient

dès l'année 984, elle devint importante par la réunion de plusieurs de ses domaines dans une seule branche. Mais, son histoire ne commence guère qu'à dater de l'an 1076, où *Otton le Riche* ou *le Grand*, en épousant *Eilika*, fille de *Magnus*, dernier duc de Saxe de la maison des *Billung*, échangea son titre de comte de *Ballenstædt* contre celui de comte d'*Aschersleben* ou d'*Ascanie* (\*). Son fils, *Albert l'Ours*, qui fut le premier margrave de *Brandebourg* et devint ensuite duc de Saxe, après avoir ravagé à plusieurs reprises, et avec une fureur digne de son surnom, le domaine de son parent d'*Anhalt*, finit par l'expulser, en 1140, de sa propriété. Il réunit ensuite à ses possessions *Zerbst*, ou le pays des *Serbes* (*Slaves Sorabes*). *Bernhard*, un de ses fils cadets, eut le comté d'*Anhalt*, fut nommé duc de Saxe (1180), et partagea encore son lot entre ses deux enfants : *Henri*, l'aîné, choisit le pays d'*Anhalt*, et prit le titre de prince, auquel il joignit celui de comte d'*Aschersleben* ou d'*Ascanie* (1212). *Albert*, l'autre fils de *Bernhard*, eut le duché de Saxe, que ses descendants gouvernèrent jusqu'en 1422, et fut en même temps la souche des ducs de Saxe-Lauenbourg, dont le dernier mourut en 1689 (\*\*).

Quoique la nouvelle principauté ne fût pas bien étendue, elle ne tarda pas à être démembrée, suivant les règles du droit public alors généralement reçu, et qui n'admettait pas encore pour les successions le droit de primo-

venues dans la Germanie sous la conduite d'un certain *Ascenazus*, issu d'un petit-fils de *Noé* et auteur de la famille des comtes d'*Ascanie*,.... (Voyez *Limnæus, de Jure publico imp. Rom.-Germ.*, Strasbourg, 1629).

(\*) *Aschersleben* est aujourd'hui situé dans la Saxe prussienne.

(\*\*) La maison d'*Anhalt* n'a jamais renoncé à ses prétentions à l'électorat de Saxe et au duché de *Lauenbourg*, comme descendant de *Bernhard*, premier acquéreur; mais l'électorat, en tant qu'elle peut y avoir droit, se borne au cercle et à la ville de *Wittemberg*, qui appartiennent aujourd'hui à la Prusse.

géniture. Les fils de *Henri 1<sup>er</sup>* fondèrent, en 1252, trois branches distinctes : *Aschersleben*, *Bernbourg* et *Zerbst*. La première s'éteignit en 1315; la seconde, en 1468. Quant aux princes de *Zerbst*, qui descendaient de *Sigefried*, le plus jeune des trois frères, et possédaient, outre *Zerbst*, *Koswig* et *Roslau*, *Dessau* et *Kœthen*, ils furent l'origine de toutes les branches, encore florissantes, de la famille d'*Anhalt*. Depuis la fin du treizième siècle, ils étaient devenus, comme les membres des deux autres branches, princes immédiats de l'Empire, et indépendants de la Saxe, qu'avaient affaibli des démembrements successifs. Leur autorité fut même assez grande pendant le siècle suivant pour qu'un d'eux fût admis à signer, en 1356, la bulle d'or de l'empereur *Charles IV*. Mais eux aussi formèrent bientôt deux lignes : *Zerbst-Kœthen* et *Zerbst-Dessau* (1405). Cette dernière survécut à toutes les autres. Un des petits-fils de *Sigismund*, son fondateur, assistant au couronnement de *Maximilien 1<sup>er</sup>*, reçut, pour lui et pour sa famille, la charge d'*Oberstabelmeister* (\*), ou deuxième maréchal, adjoint à l'électeur de Saxe, archimarchal de l'Empire.

Les princes de *Zerbst* figurèrent parmi les plus zélés partisans de *Luther*, et jouèrent un rôle actif dans les guerres du seizième siècle. *Joachim-Ernest*, l'un d'eux, doit même être regardé comme un des princes les plus distingués de cette époque. La maison d'*Anhalt* avait la souveraineté de toutes ses possessions, patrimoniales, à l'exception du comté d'*Ascanie*, tombé en 1315 au pouvoir des évêques d'*Halberstadt*; mais il y avait eu encore des communautés et des partages, lorsque *Joachim-Ernest*, après avoir recueilli, en 1570, l'héritage de ses frères, réunit la principauté entière et devint le fondateur d'une maison nouvelle. Sous son administration habile, le poids des dettes fut allégé (\*\*), par

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. I, p. 429.

(\*\*) Elles se montaient à 720,000 rixhalers (plus de 8 millions de francs).

des mesures prises de concert avec les états; le pays obtint une espèce de constitution, réglant les affaires judiciaires, ecclésiastiques et de police (1572). Un château fut construit à Dessau (1578), et un gymnase fondé à Zerbst (1582). Joachim-Ernest jouissait d'une grande réputation dans l'Empire et à l'étranger. En 1585, après la publication de l'édit de Nemours, le roi de Navarre lui écrivit lui-même une lettre, qu'il lui fit remettre par Jacques de Ségur, sieur de Pardeillan, pour l'exhorter à venir au secours des protestants de France. Henri III, de son côté, le pria de lui permettre de lever, dans son pays, des troupes pour combattre ses sujets rebelles, et lui offrit pour un de ses fils une cornette de cavalerie. Le prince d'Anhalt, dans sa réponse au roi de France, se plaignit de la manière dont Henri traitait les réformés, et déclara qu'il ne pouvait refuser aux deux partis la faculté de lever des recrues dans son pays, mais que sa conscience lui défendait de souffrir qu'un de ses fils aidât à verser le sang des chrétiens.

Jean-George, l'aîné des cinq fils de Joachim-Ernest, gouverna d'abord au nom de ses frères, encore mineurs (1586-1603). Ce fut lui qui, malgré l'opposition de la noblesse, abolit dans le pays le culte luthérien, et publia (en 1596) un formulaire de foi réglant la croyance de ses sujets d'après les doctrines de Calvin, des lors devenues dominantes.

DERNIER PARTAGE DU PAYS D'ANHALT.

Le nouveau partage, celui dont les effets subsistent encore, pour la majeure partie du moins, fut conclu en 1603, et exécuté en 1606, entre les cinq fils de Joachim-Ernest, qui, dans cette circonstance, agirent avec une modération et une sagesse dont les exemples sont rares dans l'histoire des maisons souveraines d'Allemagne. On convint de ne faire que quatre parts, et de laisser indivis les vénérables ruines du château d'Anhalt, le gymnase de Zerbst, les prétentions sur le do-

maine d'Ascanie, l'impôt territorial, les mines, et quelques autres droits et charges. Ainsi se formèrent les quatre principautés de *Dessau*, *Bernbourg*, *Zerbst* et *Kœthen*. Le troisième frère, *Auguste*, ayant volontairement renoncé à l'exercice de ses droits, eut le bailliage de *Plötskau*, avec la faculté de prendre la première des quatre parts qui deviendrait vacante (\*).

DUCHÉ D'ANHALT-DESSAU.

Les princes de cette ligne furent presque tous des capitaines distingués, dont l'épée servit activement les intérêts des électeurs de Brandebourg, puis des rois de Prusse. Les armées allemandes gardent encore la mémoire de *Léopold I<sup>er</sup>*, surnommé *le Vieux Dessau*, et regardé comme un des héros de la guerre de Sept ans. Ce prince, d'ailleurs, fut aussi bon souverain qu'habile général; il ramena l'aisance dans son pays, qui avait été cruellement éprouvé par les fléaux des guerres du dix-septième siècle, et fit établir dans sa maison le droit de primogéniture (1727). Ses fils se montrèrent tous dignes de lui. *Léopold-Frédéric-François*, son petit-fils, qui régna depuis 1758 jusqu'en 1817, se voua tout entier au bonheur de ses sujets, à son goût pour les arts et aux inspirations de sa philanthropie éclairée(\*\*). Après l'extinction de la ligne de Zerbst en 1793, il recueillit dans le partage de la succession, la ville de Zerbst et son bailliage.

Par égard pour le prince de Dessau, Napoléon respecta l'indépendance du pays d'Anhalt, et le ménagera dans ses guerres. En entrant dans la confédération du Rhin avec le prince d'An-

(\*) Trois de ces branches existent encore. Celle de *Zerbst* s'est éteinte en 1793. La célèbre Catherine II était sœur du dernier prince d'Anhalt-Zerbst, et elle avait hérité de la seigneurie d'Iéver. Le reste de la succession fut partagé par tiers entre les trois autres lignes de la maison.

(\*\*) Ce fut lui qui le premier encouragea le fameux Basedow dans ses vastes plans pour la réforme de l'éducation de la jeunesse.

halt-Kœthen, Léopold-Frédéric-François prit le titre de duc (1807). Cependant, après avoir beaucoup souffert des sacrifices exigés par son protecteur (\*), et des marches continuelles des troupes qui traversaient le pays, il entra en 1815 dans la confédération germanique, à laquelle sa maison fournit environ 1,200 soldats. Son petit-fils *Léopold* (Frédéric), marié comme lui à une princesse de Prusse, lui a succédé le 9 août 1817 (\*\*).

#### DUCHÉ D'ANHALT-BERNBOURG.

*Christian I<sup>er</sup>*, fondateur de la ligne de Bernbourg, avait, en 1592, formé un corps de 20,000 hommes, avec lequel il servit en France contre la ligue. Congédié bientôt faute d'argent, il alla offrir son épée à l'électeur Palatin, fut battu à la bataille de Prague, proscrit par l'Empereur, puis rétabli en 1624. Son fils *Christian II* fut forcé de prendre part à la guerre de Trente ans, et vit son pays horriblement dévasté. Il travailla néanmoins, après la paix de Westphalie, à guérir les plaies causées par cette guerre. Cet exemple fut suivi par son fils *Victor-Amédée* (1656), qui parvint à éteindre les dettes de la principauté, à en assurer le bien-être, à faire l'acquisition de plusieurs domaines importants, et à y introduire le droit de primogéniture (1660). Le plus jeune de ses fils reçut en apanage après sa mort, arrivée en 1718, le comté de Hoym, et fonda la ligne collatérale de *Bernbourg-Hoym-Schaumbourg*, qui s'éteignit dans les mâles en 1812 (\*\*\*). Le pays éprouva de grandes pertes par la guerre de Sept ans, qui lui coûta près d'un million de rixthalers.

(\*) Le contingent anhaltais fut détruit en Espagne, puis assiégé à Dantzick quand il eut été renouvelé.

(\*\*) Il est né en 1794.

(\*\*\*) La fille aînée du dernier prince de cette ligne, mariée à Joseph, archiduc d'Autriche, et morte en 1817, avait hérité de la seigneurie de Schaumbourg, que possède aujourd'hui Étienne, fils de l'archiduc, soumis ainsi à la suzeraineté du duc de Nassau.

C'est en vertu d'un diplôme de l'empereur François II, qu'*Alexis*, prince d'Anhalt-Bernbourg depuis le 9 avril 1796, prit en 1806 le titre de duc. Il entra cependant, comme les autres princes de sa famille, dans la confédération du Rhin. Une ordonnance du 22 juillet 1826 a fait accéder le duché de Bernbourg au système de douanes prussien. Le souverain actuel est *Alexandre Charles*, né en 1805, et qui a succédé à son père, Alexis, le 24 mars 1834.

#### DUCHÉ D'ANHALT-KOETHEN.

*Louis*, le plus jeune des fils de Joachim-Ernest, était un prince éclairé, ami des sciences et des arts, qui eût pu rendre son pays florissant sans les calamités de la guerre de Trente ans. Nous n'oublierons pas de rappeler qu'il fonda en 1617 la *société fructifiante*, ou *ordre du Palmier*, qui devait être, pour la langue et la littérature allemandes, ce que devint, pour la langue française, l'Académie fondée dix-huit ans plus tard par Richelieu. La première ligne de Kœthen s'éteignit, en 1665, avec son fils. Alors les possessions vacantes passèrent, conformément au pacte de partage, à la ligne de Pletzkau, qui prit le nom de Kœthen. Ce duché fut partagé d'abord en deux lots, puis réuni en une seule main en 1669. Le droit d'aînesse se trouvant établi depuis 1702, une branche aînée obtint le duché, et le garda jusqu'à ce qu'elle s'éteignit, ce qui arriva en 1818 (\*). La branche cadette, qui, en 1765, avait acquis la seigneurie de Pless en Silésie, recueillit alors l'héritage.

Le nouveau duc vint à Paris en 1825, et y embrassa, ainsi que son épouse, la foi catholique. Il mourut sans postérité, le 23 août 1830, et eut pour successeur *Henri* son frère, dont l'avènement a rassuré ceux de ses sujets qui suivent la religion réformée. Ce prince est né en 1778.

(\*) L'oncle et le prédécesseur du dernier duc s'occupait d'une nouvelle organisation de son gouvernement et de l'introduction des lois françaises dans ses États, lorsqu'il mourut, en 1812.

## PAYS DE SCHWARZBOURG.

Le pays de Schwarzbourg, situé dans le ci-devant cercle de la haute Saxe, est gouverné par deux princes représentant deux branches d'une même famille. Il est divisé en deux parties distinctes et non contiguës : le *comté supérieur*, qui est enclavé dans les possessions des maisons grand-ducale et ducal de Saxe et dans le gouvernement prussien d'Erfurt; et le *comté inférieur*, qui est enclavé dans la Saxe prussienne.

La première de ces deux régions occupe le versant du Thüringerwald, et s'étend sur les rives de la Géra, de l'Ilm et de la Saale : elle est riche en bois et en mines. La seconde, montagneuse aussi, mais plus abondante en produits agricoles, comprend les vallées et les plaines fertiles qu'entourent l'Unstrut, la Wipper, l'Helme et l'Elbe.

Ces territoires réunis forment une superficie de 106 lieues carrées, et comptent 119,000 habitants, presque tous luthériens, comme leurs princes. Il semblerait naturel que chacun dans son entier constituât l'apanage de l'une des deux branches principales; mais il n'en est point ainsi. La plus grande partie du comté inférieur appartient au prince de Schwarzbourg-Sondershausen; la plus grande partie du comté supérieur au prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, de sorte que, sous le rapport administratif, ce pays est un petit dédale.

### PRINCIPAUTÉ DE SCHWARZBOURG-RUDOLSTADT.

#### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Une superficie territoriale de 57 lieues carrées, une population de 66,000 âmes, un revenu d'environ 800,000 francs, contre-balancé par une dette publique de 600,000 francs, un contingent fédéral de 539 hommes, une part à la quinzième voix de la diète, à laquelle ont encore droit les princes d'Oldenbourg et d'Anhalt, tels sont les élé-

ments de puissance du prince de Schwarzbourg-Rudolstadt.

Depuis le 8 janvier 1816, le pays jouit des bienfaits du régime représentatif. L'assemblée législative se compose de dix-huit députés élus pour six ans, et pris par tiers dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans la classe des paysans.

La plus considérable des sept villes de la principauté, la capitale de l'État, la résidence du prince, est RUDOLSTADT, jolie petite cité de 5,000 habitants, bâtie sur la rive gauche de la Saale, dans le haut comté, et à laquelle plusieurs établissements littéraires et scientifiques et quelques usines donnent une certaine importance.

*Frankenhausen*, ville de 4,000 habitants, est située sur la Wipper, dans le bas comté, au versant méridional de la chaîne des monts Kyffhäuser (\*). Dans ses environs se trouvent des bains minéraux et une saline abondante. *Ilm* ou *Stadt-Ilm*, qui porte le nom de la rivière qui l'arrose, compte 2,200 habitants, principalement occupés à la fabrication de diverses étoffes de laine. *Leutenberg*, dominée par un château, comme plusieurs autres petites villes de la principauté, est située dans un vallon retiré et possède des mines d'argent et de cuivre.

C'est dans la sombre vallée de Schwarzthal (\*\*), vallée qu'arrose la Schwarza et qu'animent de nombreux hameaux, des scieries, des forges et des carrières, que l'on rencontre le village de *Schwarzbourg*. Près de là, sur un roc escarpé et haut de 250 pieds, est construit le château d'où est sortie la maison régnante.

Le prince de Rudolstadt, représentant de la branche cadette, est fort riche, possède de vastes domai-

(\*) C'est dans le Kyffhäuser que repose, selon la tradition populaire, Frédéric Barberousse, avec ses trésors et ses preux.

(\*\*) En allemand, *schwarz* signifie noir

nes patrimoniaux, et partage encore avec le comte de Stolberg, dans la régence de Mersebourg, sous la souveraineté du roi de Prusse, la propriété des deux petites villes de *Heringen* et de *Kelbra*, la première peuplée de 2,000 habitants, la seconde de 800.

PRINCIPAUTÉ DE SCHWARZBOURG-SONDERSHAUSEN.

#### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Le chef de la branche aînée de la famille de Schwarzbourg possède un territoire de 49 lieues carrées, peuplé de 54,000 habitants. Les revenus de la principauté sont évalués à peu près à 675,000 francs ; sa dette publique est de 550,000 ; son contingent fédéral de 451 hommes. Elle participe, comme la précédente, à la quinzième voix de la diète.

Par une constitution publiée seulement le 24 septembre 1841, le gouvernement représentatif a été définitivement établi dans le pays. La chambre se compose de 2 membres de la noblesse, de 4 députés des villes et bourgs, de 2 mandataires du commerce, et de 2 députés des savants (\*).

SONDERSHAUSEN, sise dans le bas comté et agréablement construite au confluent du Béber et de la Wipper, est la capitale de la principauté. Environnée de murailles, elle renferme 4,500 habitants. Le château offre aux curieux diverses collections, au milieu desquelles on remarque surtout le *Pustrich*, idole des Vendes, coulée en bronze.

Plus importante et plus peuplée, la ville d'*Arnstadt*, sur la Gera, dans le comté supérieur (5,050 habitants), fait un commerce assez considérable. Elle renferme, entre autres édifices, une église, bâtie, dit-on, par les templiers, et dans ses environs plusieurs ruines du moyen âge et une riche mine de cuivre.

(\*) Ainsi, dans cette petite principauté, comme d'ailleurs dans toute l'Allemagne constitutionnelle, le principe de la capacité est admis, et il ne l'est pas en France, dans le royaume qui se glorifie d'être le pays le plus éclairé du monde.

Nous citerons encore : *Greussen*, cité de 2,000 habitants, qui cultive beaucoup de lin et où l'on compte beaucoup de manufactures de toiles et de flanelles ; les sources sulfureuses de *Gunther*, qui attirent au bourg de *Stockhausen*, sur la Wipper, un grand nombre de baigneurs et de promeneurs ; sur le mont *Frauenberg*, les restes du château de *Zechabourg*, détruit par les Hongrois en 933, etc.

Le prince de Sondershausen possède en outre, sous la souveraineté du duc de Gotha, une partie du bas comté de *Gleichen*.

#### HISTOIRE.

Dès le onzième siècle, la maison de Schwarzbourg possédait en Thuringe des biens considérables. On la fait descendre, ainsi que celle des comtes de *Kæfernbourg*, d'un fils du roi mérovingien Lothaire, de *Gunther* qui, vers le milieu du huitième siècle, construisit le château de *Kæfernbourg*, dont les ruines se voient encore près d'*Arnstadt*. Un des descendants de *Gunther*, *Sizzo III*, fit élever Schwarzbourg, et fut le premier qui prit le titre de comte et le nom de ce château. Son fils, *Henri I<sup>er</sup>*, transporta en 1160 sa résidence de *Blankembourg* au nouveau manoir, tandis que son frère *Gunther IV* continuait à habiter *Kæfernbourg*. *Henri I<sup>er</sup>* étant mort sans postérité, l'aîné de ses neveux hérita de ses domaines et fonda la maison actuelle de Schwarzbourg.

Au treizième et au quatorzième siècle, ces princes possédèrent aussi le pays de *Saalfeld*, qui était devenu successivement et à plusieurs reprises un domaine de la couronne et une propriété de l'archevêque de Cologne, et leur avait été vendu en 1209 par l'Empereur (\*). En 1306, ils achetèrent aussi des comtes d'*Orlamunde* et de *Weimar*, une moitié de la seigneurie d'*Arnstadt* ; et enfin, en 1340, des seigneurs de *Beichlingen*, la ville et le bailliage de *Frankenhausen*. Ils fourni-

(\*) Les margraves de Misnie le leur achetèrent en 1389.



rent en 1349, pendant quelques instants seulement, un chet à l'Allemagne (\*). Après la mort du brave et infortuné compétiteur de Charles IV, *Henri*, son frère aîné, conserva le comté, qui, en 1356, s'agrandit de la seigneurie de Sondershausen et de quelques autres domaines.

Deux lignes se formèrent en 1376; mais au bout de quarante-deux ans la ligne cadette resta seule, et réunit toutes les possessions de la famille, les bailliages d'Arnstadt, de Blankenberg, de Plauen, avec les villes et châteaux de Rudolstadt, Sondershausen, Frankenhäusen, etc. Quant au comté de Kærfernbourg, dont les seigneurs héréditaires s'étaient éteints en 1385, il était passé aux landgraves de Thuringe. Ce fut en 1467 que le duc de Saxe le revendit à la maison de Schwarzbourg (\*\*).

Au reste, après le treizième siècle, ces comtes eurent à lutter pendant plus de quatre cents ans, pour leur indépendance, avec les princes de Saxe; et leur souveraineté territoriale ne fut solidement établie qu'en 1699, lorsque l'électeur de Saxe, par un recez du 18 décembre, la reconnut formellement pour la plus grande partie de leurs domaines, reconnaissance qu'il leur fallut néanmoins payer au prix de 100,000 rixthalers.

Il y avait alors précisément un siècle, année pour année, que les biens de la maison de Schwarzbourg avaient été partagés entre les deux branches qui

se sont perpétuées jusqu'à nos jours, et dont l'aînée se subdivisa continuellement jusqu'en 1713, époque où le droit de primogéniture et la prohibition de tout partage d'hoirie furent introduits dans la famille.

La ligne aînée de Sondershausen fut élevée à la dignité princière en 1697, celle de Rudolstadt en 1710. Toutes deux obtinrent enfin voix et séance à la diète de l'Empire, en 1754, après un arrangement définitif avec l'électeur de Saxe et le duc de Weimar, leurs anciens suzerains (en 1719 et 1731).

Les deux princes gardèrent jusqu'en 1806 le titre de grands veneurs et d'archicuyers de l'Empire qui leur fut conféré alors, ainsi que le droit de conférer la noblesse; ils prennent encore, dans leurs actes, le titre un peu problématique de *viergraves* (c'est-à-dire *des quatre comtes de l'Empire*) (\*). En 1807, ils adhérèrent à la confédération du Rhin, et, le 13 juillet 1815, à la confédération germanique.

La principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt est actuellement gouvernée par *Gunther* (Frédéric), né en 1793, et arrivé au pouvoir le 28 avril 1807; le prince de Schwarzbourg-Sondershausen est *Gunther* (Frédéric-Charles), né en 1801; il exerce la souveraineté depuis le 3 septembre 1835.

(\*) Les comtes de Clèves, Cilleij et Savoie, portaient aussi ce titre, dont la signification n'est pas claire, et que les comtes de Schwarzbourg se firent confirmer plusieurs fois, entre autres, en 1518, par Maximilien 1<sup>er</sup>.

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 33 et 34.

(\*\*) Il fait encore aujourd'hui partie du bailliage d'Arnstadt.

## PRINCIPAUTÉS DE HOHENZOLLERN.

Le territoire de Hohenzollern, situé dans l'ancienne Souabe, est englobé dans le Wurtemberg au sud, à l'exception d'une portion qui est limitrophe du grand-duché de Bade; il se trouve divisé en deux principautés souveraines, qui font partie de la confédération germanique.

### PRINCIPAUTÉ DE HOHENZOLLERN-NECHINGEN.

Cet État a une superficie de quatorze lieues carrées, et une population de plus de 21,000 habitants, la plupart catholiques, et répartis dans une ville, trois bourgs et vingt-cinq villages. Situé dans une contrée montagneuse que traverse le Rauhe-Alp, il est borné par le Wurtemberg, Bade et Hohenzollern-Sigmaringen. Le pays est arrosé par le Starzel, affluent du Neckar, et par quelques petits courants tributaires du Danube. Ses vallées, dont le Killertal est la plus fertile, donnent une quantité de grains suffisante pour la consommation des habitants, et ses forêts, des bois dont l'exportation est assez productive. La seule industrie de la principauté est le tissage de la laine et la filature du coton.

Comme nous le verrons dans le précis historique, ce petit pays a, depuis 1796, une constitution. Ses revenus s'élèvent à 300,000 francs (\*), et sa dette publique à 1,200,000 fr. Il a une part de la seizième voix dans l'assemblée ordinaire de la diète, et une voix entière dans l'assemblée générale. Son contingent est de 145 hommes. Le prince professe la religion catholique.

La capitale et la seule ville est NECHINGEN, petite cité de 3,000 âmes, bâtie sur une colline au pied de laquelle coule le Starzel. Sur une mon-

tagne voisine, haute de 800 pieds, s'élève le manoir nouvellement restauré de *Hohenzollern* ou *Zollern* (\*\*), berceau de la famille régnante et de la maison royale de Prusse, détruit par Henriette, comtesse de Wurtemberg et de Montbéliard, et rebâti au milieu du quinzième siècle, après que Josse-Nicolas, comte de Hohenzollern, Philippe, duc de Bourgogne, Albert, électeur de Brandebourg, Charles, margrave de Bade, et Albert, duc d'Autriche, armés de truelles et de marteaux d'argent, en eurent solennellement posé la première pierre.

### PRINCIPAUTÉ DE HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN.

La superficie de ce pays, borné par le Wurtemberg et Bade, est évaluée à cinquante-six lieues carrées, et sa population à 43,000 habitants, la plupart catholiques comme leur prince, et répartis dans 4 villes, 7 bourgs et 70 villages et hameaux.

La principauté, qui comprend la région nord-ouest et la région méridionale de tout le pays, se divise, sous le rapport politique, en deux parties: la première dépend immédiatement du prince, et renferme les bailliages de Sigmaringen, Vöhringen, Haigerloch et Glatt; la seconde est formée des possessions seigneuriales et médiates des maisons de Furstemberg, de la Tour et Taxis, et du baron de Späth.

Les terres situées au sud, sur la rive droite du Danube, offrent beaucoup de plaines fertiles et jouissent d'un climat tempéré. Dans la contrée septentrionale, sur la rive opposée du fleuve, le sol est au contraire pierrenx et ingrat, et placé sous une température âpre et froide, produite par

(\*) Plus du tiers de ces revenus provient des seigneuries de Bünd, Wistraten, Maufain, Baillonville, Gemeine et Strassberg, dans les Pays-Bas.

(\*\*) *Hohe* signifie en allemand *haut*. On dit de même indifféremment : le château de *Hohenstaufen* ou de *Staufen*.

le voisinage de la chaîne de l'Alp et de ses immenses forêts. Cependant la persévérance des habitants, encouragée par le gouvernement, est parvenue à vaincre cette nature infertile. L'industrie est moins avancée que l'agriculture; elle ne consiste que dans l'exploitation et le travail du fer, et dans la filature et le tissage du lin et de la toile. Il est bon de remarquer que le Danube, qui serait d'un si grand secours au pays pour ses relations intérieures et sa prospérité commerciale, n'y est pas encore navigable. Il s'y grossit cependant de plusieurs affluents: le Lauchart, la Schmiech, etc.; le Necker, autre affluent de ce fleuve, arrose aussi la principauté, et y reçoit l'Eyach et le Glatt.

Les revenus de Hohenzollern-Sigmaringen s'élèvent à environ 600,000 fr.; sa dette publique est de 1,500,000 fr., et son contingent fédéral de 370 hommes. Pour le droit de suffrage à la diète, la condition est la même que pour la principauté précédente. La constitution qui a introduit dans le pays le système représentatif n'a été promulguée qu'en 1833.

SIGMARINGEN, capitale, est une très-petite ville de 2,000 habitants, bâtie sur la rive droite du Danube, à neuf lieues de Hechingen. *Haigerloch*, sur l'Eyach, est située dans une contrée pittoresque, au pied d'une montagne que couronne un château entouré de hautes murailles. Elle compte 1,500 habitants. *Trochtelfingen*, chef-lieu de bailliage dans les possessions des princes de Furstemberg, n'est guère plus peuplé. Les autres localités sont trop peu considérables pour être mentionnées.

#### HISTOIRE

JUSQU'AU PARTAGE DE LA MAISON DES COMTES DE HOHENZOLLERN EN DEUX BRANCHES.

(15-6).

Dans le huitième siècle, les premiers aïeux de la famille de Hohenzollern, riches propriétaires fonciers, remplissaient en Souabe l'office de comtes cantonaux. *Thassilo*, à partir

duquel on prétend suivre leur filiation, mourut au commencement du neuvième siècle. Il tirait, dit-on, son origine de la famille souabe des comtes d'Altorf, qui descendaient d'Ettichon, duc d'Alsace, souche des maisons de Habsbourg, de Lorraine et de Bade. Ce qui est plus certain, c'est que *Frédéric*, comte de Zollern, bâtit, vers 980, le château de ce nom. Parmi ses descendants, nous remarquons *Frédéric III*, le compagnon constant de l'empereur Henri V; *Rodolphe II*, qui remporta, en 1164, près de Tübingen, une victoire signalée sur le comte palatin de cette ville, et fut quelque temps l'allié du duc Henri le Lion, contre l'empereur Barberousse. Deux des quatre fils de Rodolphe, *Frédéric IV* et *Conrad*, fondèrent les deux lignes principales de la maison de Hohenzollern: la ligne de *Souabe*, qui possède encore les domaines héréditaires de la famille; et la ligne de *Franconie*, d'où sortit plus tard la maison de Brandebourg, la famille royale de Prusse.

*Frédéric IV*, frère aîné du premier bourgrave de Nuremberg (\*), eut un fils, *Eitel-Frédéric*, qui, suivant quelques écrivains, acquit aussi, après la mort de son oncle, le bourgraviat franconien, et le donna en fief à son fils *Frédéric*. Quoi qu'il en soit, à un autre de ses héritiers, *Eitel-Frédéric II*, échut le comté de Zollern. Cette ligne ne parvint cependant à s'illustrer qu'à la fin du quinzième siècle, par les services que rendit à la maison d'Autriche le descendant, au 8<sup>e</sup> degré, de *Frédéric IV*, *Eitel-Frédéric IV*, conseiller privé de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, chevalier de la Toison d'or, et juge de la chambre impériale. Ce comte obtint en 1507 la charge héréditaire de grand chambellan de l'Empire, titre que les princes de Hohenzollern ont porté jusqu'à la dissolution du corps germanique, et acquit la seigneurie de Haigerloch en échange de celle de Razuns, dans le pays des Grisons. Il mourut en 1512.

Son fils, *Eitel-Frédéric V*, ami de jeunesse de Charles-Quint à Bruxelles,

(\*) Voyez Histoire de Prusse.

Devint ensuite général des armées impériales, et périt empoisonné à Pavie, en 1525. *Charles I<sup>er</sup>*, son fils, hérita de la bienveillance de l'Empereur pour son père. Les comtés de Sigmaringen et de Vöhringen lui furent conférés en 1534, à l'extinction de la famille des comtes de Werdenberg. Il mourut en 1576, et ses deux fils qui se partagèrent ses domaines, fondèrent les deux branches qui les possèdent encore aujourd'hui.

#### LIGNE DE HOHENZOLLERN-HECHINGEN.

Le fondateur de cette ligne, *Eitel-Frédéric V<sup>1</sup>*, fils aîné de *Charles I<sup>er</sup>*, hérita du comté de Zollern proprement dit, bâtit le château de Hechingen, et mourut en 1605. *Jean-George*, son fils, conseiller de la chambre impériale et aulique, fut élevé, en 1623, au rang de prince, et obtint que les aînés de sa descendance conserveraient ce titre, tandis que les puînés continueraient à porter celui de comte. Il mourut en 1624. Son fils, *Eitel-Frédéric* (deuxième du nom dans cette branche), colonel au service de l'Empire, entra, en 1653, avec droit de suffrage et de séance, dans le deuxième collège de la diète. Il eut pour successeur (1661) son frère, ancien chanoine des chapitres de Cologne et de Strasbourg, marié après dispenses du pape, et dont le fils aîné, *Frédéric-Guillaume*, feld-maréchal dans les armées impériales, et commandant de la place de Fribourg, obtint, en 1691, l'extension de la dignité princière à tous les mâles des deux branches. Il conclut un traité de succession avec la maison de Brandebourg, et régna jusqu'en 1732. Son petit-fils, *Joseph-Guillaume-François*, donna à ses sujets une constitution en vertu de laquelle des députés choisis par le peuple, deux par la capitale, et dix par les communes rurales, s'assemblaient chaque année pour voter l'impôt et discuter les propositions du gouvernement. Il eut pour successeur, en 1798, son neveu *Hermann-Frédéric-Otton*, qui perdit ses possessions médiatisées des Pays-Bas, obtint quelques

indemnités en 1803, devint souverain par son accession à la confédération du Rhin, et mourut en 1810. Son fils, *Frédéric-Hermann-Otton*, fut colonel dans les armées de l'empereur Napoléon, et passa, en 1813, dans les rangs des alliés. Il a eu pour successeur, le 13 septembre 1838, son fils *Frédéric-Guillaume-Hermann-Constantin*, né en 1801, marié, en 1826, à *Eugénie-Hortense*, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

#### LIGNE DE HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN

La branche cadette eut pour fondateur *Charles II*, mort en 1606. Celui-ci laissa le comté de Sigmaringen et Vöhringen à son fils *Jean*, qui fut élevé au rang de prince de l'Empire en 1623, sur la demande de l'électeur de Bavière dont il présidait le conseil privé. Toutefois les princes de Hohenzollern-Sigmaringen n'obtinrent voix et séance à la diète qu'en 1703. *Aloys-Meinhard-François*, mort en 1831, perdit par la paix de Lunéville ses droits féodaux dans les seigneuries néerlandaises de Boxmeer, Berg, Dixmuiden, Gendringen, Elten, Wisch, Pannerden et Muhligen, ainsi que ses domaines en Belgique; mais il reçut en dédommagement la seigneurie de Glatt avec trois couvents. En entrant dans la confédération du Rhin, il devint maître d'un État souverain, vit passer sous sa domination plusieurs seigneuries et couvents, et obtint la souveraineté de toutes les terres nobles de ses États, un vaste territoire sur la rive septentrionale du Danube, et la suzeraineté des domaines enclavés, appartenant aux barons de Spath, aux princes de Furstenberg et à la famille de la Tour et Taxis. En 1813, il se déclara pour les alliés. L'année suivante, le congrès de Vienne le reconnut comme membre souverain de la confédération germanique; enfin il obtint aussi la restitution de ses anciennes possessions des Pays-Bas, sauf les changements amenés par les événements politiques (\*).

(\*) Nous avons dit qu'un tiers des revenus

Son fils aujourd'hui régnant, *Charles-Antoine-Frédéric*, né en 1785, marié en 1808 à Antoinette Murat, nièce du roi de Naples, est arrivé au gouvernement le 17 octobre 1831. Ce prince avait déclaré, dès les premiers mois de son règne, sa ferme intention d'exécuter définitivement l'article 13

de l'État provenant des biens médiatisés en Bavière et des huit seigneuries des Pays-Bas.

de l'acte fédéral, par la voie d'un accord avec les députés du pays. Cette promesse ne s'exécuta qu'en 1833. Le 11 juillet de cette année fut promulguée la constitution. Les états se composent des nobles de famille princière ou de leurs délégués, d'un député du clergé et de quatorze députés des communes. Ils participent à la confection des lois et à l'administration des finances ; ils votent l'impôt et discutent les propositions du gouvernement

## PAYS DE LIPPE.

Le pays de Lippe, dont la possession est partagée entre les deux branches princières de *Lippe-Detmold* et de *Lippe-Schauenbourg*, est situé dans l'ancien cercle de Westphalie, et se trouve enclavé dans le gouvernement prussien de Minden et dans les territoires de la maison de Brunswick; il touche en outre en partie aux enclaves de la Hesse électorale et de Waldeck.

### PRINCIPAUTÉ DE LIPPE-DETMOLD.

Le territoire de cette principauté, situé entre le comté de Pyrmont (principauté de Waldeck), le pays de Rinteln (Hesse électorale), une partie du Hanovre et la province prussienne de Westphalie, est formé des comtés de Lippe et de Sternberg, et des bailliages d'Oldenbourg, Schwalenberg et Stoppelberg. Sa superficie est évaluée à 57 lieues carrées, et sa population à près de 82,000 habitants, professant la plupart le culte réformé, et répartis dans 6 villes  $1/2$ , 6 bourgs et 145 villages. En général, le sol est montagneux et peu fertile. Les montagnes, qui dans la partie méridionale appartiennent à la chaîne du *Teutoburgerwald* et constituent ailleurs le *Sennerwald*, sont couvertes de forêts de chênes; plusieurs cantons n'offrent que du sable et des bruyères; ceux qui jouissent de quelque fertilité produisent du lin, du chanvre, du grain, etc. Les habitants élèvent beaucoup de bestiaux et d'abeilles (\*).

Les principaux courants qui arrosent le pays sont : le Weser, la Lippe, la Werra, l'Emmer, l'Exter, la Kalle, l'Ems et l'Aach.

La température est douce, mais humide et fréquemment nébuleuse.

L'industrie la plus importante de la principauté consiste dans la fabrication

des toiles. Un grand nombre d'habitants trouvent aussi des ressources annuelles dans des émigrations en Ostfrise et en Oldenbourg, où ils sont employés aux travaux des tuileries et des briqueteries (\*).

Les revenus de l'État s'élèvent à 1,250,000 francs, et sa dette publique à 1,500,000. Lippe-Detmold envoie un représentant à l'assemblée générale de la confédération, et se joint aux princes de Lippe-Schauenbourg, Waldeck, Reuss, Hohenzollern et Lichtenstein, pour en envoyer un à l'assemblée ordinaire. Il occupe, avec ces principautés, le seizième rang à la diète, et fournit un contingent fédéral de 690 hommes.

Le prince exerce un pouvoir limité par une chambre des représentants, nommés par les propriétaires, les bourgeois et les paysans. Il professe le culte réformé.

La capitale est DETMOLD, petite ville de 3,500 âmes, sur la Werra, au pied du mont Teutberg. Le vieux quartier, que Cluvier croit être l'ancien *Teutoburgium*, est mal bâti; mais le nouveau est propre et régulier.

Il est une autre cité plus importante et plus peuplée que la capitale, c'est Lemgo ou Lemgow, arrosée par la Bega. On y compte près de 4,600 habitants, en général très-industrieux.

Uffeln possède dans ses environs des sources salées, et renferme 1,400 habitants.

Horn, située près de la forêt de Teutobourg, possède la même population. Non loin de là s'élève cette série

(\*) Près de mille jeunes gens émigrent chaque été, conduits par deux individus assermentés, qui passent les contrats pour la fixation des salaires. Cent cinquante tuileries environ s'exploitent dans les deux pays que nous venons d'indiquer, avec le seul concours des ouvriers de Lippe. Il rentre ainsi annuellement dans la principauté une somme de 45,000 rixhalers.

(\*) Les chevaux, élevés à l'état sauvage dans le Sennerwald, sont les plus estimés de toute l'Allemagne, comme chevaux de selle.

de rochers connus sous le nom d'*Extersteine* ou *Eggestersteine* (\*). On a beaucoup disserté sur l'origine de ces pierres qui sont au nombre de 13, creusées en partie, et dont quelques-unes ont jusqu'à 130 pieds de hauteur. Quelques enthousiastes des antiquités germaniques y ont vu des pierres druidiques, les autels même sur lesquels coula le sang des tribuns et des centurions de Varus. Ce qui est certain, c'est qu'elles étaient déjà consacrées au culte chrétien au onzième siècle, que les grottes étaient devenues des chapelles que visitaient de nombreux pèlerins, et que ces masses de grès appartinrent depuis l'an 1093 jusqu'au temps de la réforme à l'abbaye d'Abdinghof.

*Lippstadt*, cité fortifiée de 3,400 habitants, bâtie sur la Lippe, possède un petit territoire enclavé dans la province prussienne de Westphalie. Autrefois libre et impériale, elle se trouve aujourd'hui soumise à deux maîtres : le prince de Lippe-Detmold en a la souveraineté conjointement avec le roi de Prusse.

#### PRINCIPAUTÉ DE LIPPE-SCHAUENBOURG.

Au nord de l'État de Lippe-Detmold s'étend la partie principale de celui de Lippe-Schauembourg, qui en est séparée par le pays hessois de Rinteln formant sa limite à l'est. Au nord, elle est bornée par le Hanovre; à l'ouest et au sud, par la province prussienne de Westphalie. L'autre partie est située au sud de la précédente, entre l'État de Lippe-Detmold, le territoire de Pymont et le Hanovre. Le territoire entier, formé de 4 bailliages du comté de Schauembourg et de 3 bailliages de celui de Lippe, a une superficie d'environ 27 lieues carrées et une population de plus de 26,000 habitants, répartis dans 2 villes, 3 bourgs et 99 villages. La plupart d'entre eux sont protestants, quoique la maison régnante suive le culte réformé.

Le sol de cette principauté, entre-

coupé par les monts *Deister* et *Suntel* et par la chaîne du *Wesergebirge*, est à peu près de la même nature que celui de Lippe-Detmold; cependant il est généralement plus fertile. Ses cours d'eau sont l'Emmer et d'autres petits affluents du Weser.

Les revenus de l'État s'élèvent à 530,000 francs environ, la dette publique à 1,030,000; le contingent fédéral est de 240 hommes. La position de la principauté à l'égard de la diète est la même que celle de Lippe-Detmold. Le gouvernement est représentatif.

La capitale est *BUCKENBURG* sur l'Aue, petite ville de 3,000 habitants. Vient ensuite *Stadthagen*, entourée de murailles et située dans une vallée agréable où coulent des sources d'eaux minérales. Elle n'a qu'une population de 1,600 âmes. Sur la frontière du territoire de Pymont, on rencontre les ruines de *Hermannsburg*, ancien séjour, dit-on, d'Hermann ou Arminius.

#### HISTOIRE

JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DES DEUX BRANCHES AUJOURD'HUI RÉGNANTES (1613).

Comme plusieurs autres maisons d'Allemagne, la maison de la Lippe a la prétention de descendre de Wittekind, le célèbre duc des Saxons; et quelques généalogistes, peu satisfaits d'une origine cependant si reculée, la font remonter jusqu'aux nobles germains du temps de la domination romaine. Cette famille, à ce qu'on assure, jouissait, du moins sous Charlemagne, d'une si grande considération, qu'en temps de guerre, les peuples des bords du Weser choisissaient de préférence leurs chefs parmi ses membres, à qui Charlemagne conféra le titre de comtes. Mais cette généalogie ne repose sur des preuves diplomatiques qu'à partir de l'année 1129, où l'on trouve cité, dans une chartre, un seigneur nommé *Hermann de la Lippe* (\*). *Bernhard I<sup>er</sup>*, frère d'Hermann, ob-

(\*) De la chaîne de montagnes appelée *Esge*, près de laquelle ils se trouvent.

(\*) Ce nom lui venait de la rivière sur les bords de laquelle la ville de Lippe ou Lippstadt fut bâtie au douzième siècle.

tint de Lothaire II la ville de Lemgo. *Bernhard II* fut un des plus braves guerriers de Henri le Lion, et parut, en 1184, avec une suite nombreuse, à la diète de Mayence, où l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> le traita avec distinction, et lui assigna une des premières places parmi les grands de l'Empire. Il finit cependant par se faire moine, et alla comme missionnaire en Livonie.

Vers le commencement du quatorzième siècle, *Simon I<sup>er</sup>*, son petit-fils, qui, le premier, se nomma comte de la Lippe, acquit la moitié du comté de Schwalenberg par son mariage avec l'héritière de ce pays. En 1368, un de ses descendants, *Simon III*, à qui échut de la même manière le comté de Sternberg, établit le *pacte de paix*, en vertu duquel la succession au comté devait être réglée par le droit de primogéniture. Cependant, les seigneurs de la Lippe, fiers de leur ancienne noblesse et de leur indépendance (leurs terres étant entièrement allodiales), refusèrent longtemps de prendre le titre de comtes, qui les aurait constitués vassaux de l'Empire, et ce fut seulement au seizième siècle qu'ils consentirent à le porter.

À la mort de *Simon VI*, en 1613, la maison se divisa en plusieurs lignes, savoir : *Detmold*, *Bracke* et *Lippe-rode*, plus tard *Schauenbourg*. La première et la dernière seules nous occuperont ; l'autre s'est éteinte en 1709, et son histoire n'offre aucun fait assez important pour être mentionné.

#### BRANCHE DE LIPPE-DETMOLD.

*Simon VII*, fondateur de la branche aînée, légua d'assez longs troubles à ses descendants, parce qu'en épousant, en secondes noces, une princesse de Waldeck, qui lui apportait en dot la moitié des bailliages de Schwalenberg et d'Oldenbourg, il stipula dans le contrat que ses fils des deux lits lui succéderaient par portions égales, contradiction formelle à la loi de succession confirmée dans le testament de Simon VI. *Josse Hermann*, issu du second mariage, fonda une nouvelle branche celle de *Bisterfeld*, avec la-

quelle la branche principale continua un procès jusqu'en 1762. Enfin les descendants de *Josse Hermann* rendirent leurs bailliages et acceptèrent des rentes à titre d'apanages (\*).

La maison de Lippe constituait un État d'empire, et siégeait, à la diète, dans la curie des comtes. L'empereur Charles VI l'éleva à la dignité princière en 1720. Mais elle ne porta son nouveau titre que lorsqu'il lui eut été formellement confirmé par l'empereur Joseph II, à la fin du dix-huitième siècle (1789).

Après la mort de *Frédéric-Guillaume-Léopold* (1802), à qui cette faveur fut octroyée, le pouvoir revenait à son jeune fils *Paul-Alexandre-Léopold*, né en 1796. Pendant la minorité du prince (1802—1820), sa mère, *Pauline*, née princesse d'Anhalt-Bernbourg, exerça la régence. Cette femme, dont les habitants bénissent le souvenir (\*\*), a marqué son administration par une foule de mesures sages et généreuses et de réformes bienfaisantes que pourraient envier bien des États puissants de l'Allemagne et des autres parties de l'Europe. Grâce à elle, 110 écoles primaires furent fondées, et confiées à des instituteurs qui, dès la première année de leurs fonctions, devaient être fort honorablement rétribués (\*\*\*). Un décret de 1808 (27 décembre) abolit la servitude corporelle, avec d'autres abus féodaux ; en 1816 et 1817, les contribuables furent délivrés de l'impôt sur les vins, de la contribution de guerre, et d'une foule de charges qui pesaient sur eux. Les droits sur les eaux-de-vie, le timbre et les cartes à jouer, furent seuls conservés.

Pendant la guerre de 1814, la principauté de Lippe-Detmold, devenue souveraine en 1807, avait armé, suivant Stein, un corps de 11,677 soldats. La régente songea au moins à accom-

(\*) Ils existent encore aujourd'hui, divisés en deux rameaux apanagés : *Bisterfeld* et *Weissenfeld*.

(\*\*) Elle est morte le 28 décembre 1820.

(\*\*\*) Leurs honoraires étaient fixés à 120 rixhalers.



plir les promesses prodiguées à cette époque aux patriotes : une constitution, publiée le 8 juin 1819, remplaça les anciens états, composés des délégués de la noblesse et de la bourgeoisie, par une assemblée des représentants des trois classes de la population : propriétaires, bourgeois et paysans.

En vertu de cette loi fondamentale, chacune des trois classes élit sept députés. La chambre vote l'impôt, et a le droit de proposition, de remontrances, etc. Les fonctions de député sont incompatibles avec le service militaire, avec les hautes charges du consistoire, de la justice, de la cour, etc. Enfin, les états sont convoqués, en principe, tous les deux ans.

Pendant longtemps, cette constitution a été paralysée dans ses effets par l'opposition qu'elle formèrent contre elle, à la diète de Francfort, et dès le 2 août 1819, non-seulement les anciens états de la noblesse et de la bourgeoisie, mais encore le prince de Lippe-Schaumbourg, en sa qualité de plus proche agnat.

Le prince régnant, *Paul-Alexandre-Léopold*, né en 1796, exerce le pouvoir depuis le 3 juillet 1820. Vers la même époque, il a épousé une princesse de Schwarzbourg-Sondershausen; et de cette union sont nés quatre fils et quatre filles.

Tout récemment (1841), le prince a convoqué la représentation du pays pour obtenir son adhésion au traité qu'il vient de passer avec l'union de douanes prussiennes. Le cabinet de Berlin comprend fort bien que son œuvre n'aura toute sa valeur que lorsque tout obstacle, même le plus faible, aura disparu. Il tient autant à l'accession des petits États que des grands; aussi compte-t-il à recueillir avant peu les fruits de son habileté.

#### BRANCHE DE LIPPE-SCHAUMBURG.

La maison de Lippe-Schaumbourg, aussi appelée de Schaumbourg-Lippe, descend de *Philippe*, troisième fils de Simon VI, qui avait eu pour sa part Alverdisen, Lipperode et Uhlénbourg; mais elle ne prit son nom actuel qu'en

1640, où elle s'agrandit d'une partie du comté de Schaumbourg, sur le Weser.

Les anciens comtes de Schaumbourg, ligne aînée de la famille de Holstein, s'étant éteints, la mère du dernier de ces princes, Elisabeth, prit possession de la moitié du domaine, et la céda à Philippe de la Lippe, le plus jeune de ses frères. Des contestations s'élevèrent d'abord à ce sujet avec l'évêque de Minden, qui prétendait réunir les bailliages de Schaumbourg, Buckebourg, Stadthagen et Sachsenhagen, comme fiefs échus de son église; mais le temps n'était pas favorable aux prétentions ecclésiastiques. Les Suédois forcèrent l'évêque à se taire; ensuite la maison de Brunswick et celle de Hesse-Cassel réclamèrent quelques autres bailliages, jusqu'à ce que, en 1647, intervint un accommodement qui fut confirmé par la paix de Westphalie. En vertu de ce traité, la moitié du comté de Schaumbourg (ayant pour capitale Bielefeld) fut adjugée au landgrave, dont une fille épousa le comte Philippe. L'autre moitié fut conférée à ce dernier à titre de fief hessois.

A la mort de Philippe, en 1681, il se forma encore deux lignes. L'aînée, celle de *Lippe-Schaumbourg-Buckebourg*, s'éteignit en 1777, avec l'homme le plus remarquable que la maison de Lippe ait produit, *Frédéric-Ernest-Guillaume*, devenu célèbre comme feld-maréchal des troupes du roi de Portugal (\*). La succession passa à la ligne cadette, ou de *Schaumbourg-Lippe-Alverdisen*.

Le comte *Philippe*, qui représentait,

(\*) « Continuellement occupé du perfectionnement de l'art militaire, auquel il devait sa gloire, le comte Guillaume fit faire une île dans le lac de *Steinhude* (non loin de *Hagenbourg*), et construire dans cette île une forteresse en pierre de taille, pour l'instruction de l'école militaire dont il était le fondateur. Il y appliqua diverses fortifications de son invention, et donna à *Wilhelmstein* (tel est le nom de ce polygone) une telle force qu'il faudrait 12,000 hommes pour l'assiéger. » (Schöll., *Hist. des États europ.*, XLIII, 206.) Aujourd'hui *Wilhelmstein* est changé en lieu de détention.

cette ligne, mourut le 13 février 1787, laissant un fils de deux à trois ans. Le 17 février, un corps de troupes de Hesse-Cassel arriva inopinément à Buckebourg, et prit possession de la ville et du château; et en même temps, un commissaire du landgrave exigea le serment de fidélité de tous les habitants. Tout céda, à l'exception de la garnison de Wilhemstein (\*), forte de 40 hommes et de deux officiers.

Cependant, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Allemagne contre cette violence inouïe. Les tribunaux de l'Empire, sur les plaintes de la régente, se hâtèrent de condamner le prince perturbateur du repos public, et des troupes prussiennes reçurent ordre de se mettre en marche pour exécuter la sentence. Enfin, après une usurpation de trois mois, le landgrave se vit contraint de se retirer et de payer les frais de sa mauvaise action.

*George-Guillaume*, parvenu à sa majorité en 1807, adhéra, la même année, à la confédération rhénane, et reçut, à cette occasion, le titre de prince. Des traités postérieurs lui conservèrent la souveraineté, qu'il s'était arrogée en même temps.

Le 8 février 1810, toutes les charges de servitude personnelle furent abolies, sauf quelques corvées et redevances auxquelles resta soumis le peuple

des campagnes. Le 15 janvier 1816, le prince conféra aux députés des districts le droit d'examiner les dépenses administratives, de régler la quotité des contributions et leur mode de perception, de délibérer sur les lois, et enfin de faire des propositions relatives aux intérêts du pays. Tous les ans, ils se constituent en assemblée générale, convoquée par le gouvernement. Suivant la loi fondamentale, la diète se compose de trois délégués de la noblesse, quatre délégués des villes et bourgs, et six députés de la classe des paysans.

La principauté de Lippe-Schaumbourg a fait jusqu'à ces derniers temps partie de l'association douanière que formèrent séparément le Hanovre, l'Oldenbourg et le Brunswick. Mais cette union distincte est aujourd'hui en complète dissolution. La Prusse a signé un traité avec les trois puissances associées. Comme nous l'avons dit, elle a agi de même à l'égard de la principauté de Lippe-Detmold. Lippe-Schaumbourg ne peut donc manquer de suivre bientôt l'exemple de ses voisins.

George-Guillaume a épousé, en 1816, une princesse de Waldeck, et de ce mariage sont issus deux fils et trois filles.

Le prince de Schaumbourg est lié à la branche aînée par un pacte de famille. Toutefois, à l'extinction de la descendance mâle, le comté de Schaumbourg doit revenir, comme fief échu, à l'électorat de Hesse-Cassel.

(\*) Voyez la note de la page 125.

## PAYS DE REUSS.

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Les États de la maison de Reuss, partagés en trois principautés, comprennent deux territoires du Voigtland (cercle de haute Saxe), séparés par une distance de deux lieues. La région septentrionale, qui est la plus petite, et qui ne renferme que la seigneurie de Géra, se trouve située entre la province prussienne de Saxe au nord, le duché de Saxe-Altenbourg à l'est et à l'ouest, et le grand-duché de Weimar au sud. Elle a six lieues de long de l'est à l'ouest, et 4 de large du nord au sud. La région méridionale a pour bornes à l'est le royaume de Saxe, au sud la Bavière, à l'ouest le duché de Saxe-Meiningen, la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, et une enclave prussienne; enfin, au nord, le grand-duché de Saxe-Weimar. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est de seize lieues, et sa plus grande largeur, du nord au sud, de sept lieues.

La population totale du pays de Reuss s'élève à 86,000 habitants, qui, à l'exception de quelques centaines d'*herrnhuter* et de juifs, professent tous, comme les princes, la religion luthérienne.

Le sol est généralement montueux; car on y rencontre des ramifications de l'Erzgebirge, et une partie du Thüringerwald nommée, dans le pays, Frankenwald; mais entre les montagnes s'étendent un grand nombre de larges et fertiles vallées.

Les principaux cours d'eau sont l'Elster-Blanc, la Goelzsch, la Saale, le Wiesenthal et la Rodach.

L'industrie est fort active, et l'on compte dans le pays un grand nombre de manufactures d'étoffes de laine, de toiles, de forges, d'usines, de fabriques d'acier, de tanneries, etc.

Les pays de Reuss ont une part à la seizième voix dans l'assemblée ordinaire de la diète. Chacune des lignes

principières possède une voix dans l'assemblée générale.

Les états, formés par les délégués de la noblesse et des villes, se réunissent dans les capitales respectives de chaque principauté; mais leur action politique est très-bornée.

A la branche aînée appartient la PRINCIPAUTÉ DE REUSS-GREIZ, dont le territoire se compose de la seigneurie de Greiz et de celle de Burgk, situées à l'est et à l'ouest de la région méridionale. On en évalue la superficie à 19 lieues carrées, la population à 25,000 habitants, et les revenus à 360,000 fr.; la dette publique est de 500,000 fr., et le contingent fédéral de 210 hommes.

La capitale est GREIZ, sur l'Elster, dans une agréable et fertile vallée. On y remarque des manufactures importantes et une population de 7,000 habitants. Ensuite vient Zeulenroda, petite cité commerçante de 4,500 âmes.

Ce sont les deux seules villes de la principauté.

La ligne cadette se divise aujourd'hui en deux branches. La première gouverne la PRINCIPAUTÉ DE REUSS-SCHLEIZ, qui se compose de la seigneurie de Schleiz et de la moitié de celle de Géra et du bailliage de Saalbourg. Sa superficie est de 27 lieues carrées, sa population de 32,000 habitants, ses revenus de 330,000 fr., et sa dette publique de 600,000 francs.

SCHLEIZ, la capitale, est une jolie petite ville sur le Wiesenthal, peuplée d'environ 5,000 habitants; Tanna, où se tiennent des foires considérables, n'en compte que 1,300; deux petites seigneuries en Silésie, celle de *Quarnbeck* dans le Schleswig, et quelques villages dans la province de Brandebourg et dans le royaume de Saxe, forment encore une population de 3,000 habitants qui sont aussi soumis au prince de Reuss-Schleiz.

Un territoire de 38 lieues carrées, y compris la moitié de celui de Géra,

constitue la PRINCIPAUTÉ DE REUSS-LOBENSTEIN-EBERSDORF, dont la population s'élève à 29,000 habitants, les revenus à 550,000 fr., la dette à 800,000 fr., et le contingent à 285 hommes.

Le prince fait sa résidence à LOBENSTEIN, sur le Lemniz, petite cité industrielle d'environ 3,000 âmes. *Ebersdorf* n'est qu'un bourg; mais les 400 *herrschaften* répartis au milieu de ses 1,300 habitants l'enrichissent par leur industrie et par leur activité commerciale.

La ville la plus importante des trois principautés est la riche et industrielle GERA, que la prospérité de son commerce a fait surnommer le *petit Leipzig*. Elle est bâtie sur les bords de l'Elster-Blanc, et renferme 11,000 habitants. Les deux princes de la branche cadette s'en partagent la souveraineté.

Ajoutons qu'une branche collatérale de la ligne cadette, portant le nom de REUSS-KÖSTRITZ, et élevée depuis 1817 à la dignité princière, possède un petit territoire placé sous la suzeraineté des deux branches principales, et qui renferme deux bourgs : *Hohenleuben*, dans le territoire de *Reichenfels*, population : 1,900 habitants; et *Köstritz*, situé dans la seigneurie de Gera, sur l'Elster, au milieu d'une contrée pittoresque. Population : 1,200 habitants.

#### HISTOIRE.

La *Terre des Avoués* (Voigtland ou Vogtland) est située entre les anciennes provinces de Misnie et de Thuringe, au sud de l'Osterlande; elle comprenait, dans l'origine, le district du royaume de Saxe, qui a conservé ce nom, et dont Plauen est le chef-lieu(\*); le cercle de Neustadt, dans le grand-duché de Weimar(\*\*); toutes les possessions de la maison de Reuss; enfin la seigneurie de Ronneberg, dans le duché d'Altenbourg(\*\*). Cette province était appelée Terre des Avoués

ou Avoyers, parce que les empereurs la faisaient gouverner par des officiers revêtus du simple titre de *vogt*. Ces avoués paraissent avoir été subordonnés au comte Palatin du Rhin, suprême conservateur des droits régaliens et des domaines de l'Empereur; car il existe un diplôme de l'année 1294, par lequel le comte Palatin leur donne l'investiture par l'écu et la bannière, en les obligeant à l'assister dans ses fonctions à la diète. La dignité d'avoué de ce pays était devenue héréditaire dans la famille des comtes de Glitzberg. Ces seigneurs remontent à *Eckbert*, comte d'Osteroda au Harz, qui vécut dans la seconde moitié du dixième siècle, et épousa l'héritière des comtes de Schwarzenberg (dans l'Erzgebirge) et de Gleissberg ou Glizberg en Hesse. Son petit-fils, *Henri III le Riche*, qui vivait vers l'an 1200, fut le dernier entre les mains duquel tous ces domaines se trouvèrent réunis. Il distribua le Voigtland entre ses quatre fils (1206). L'aîné fut avoué de *Waida*, le second de *Plauen*, le troisième de *Greiz*, et le dernier de *Gera*. La ligne de Plauen seule a survécu: elle constitue aujourd'hui la maison de Reuss; les trois autres se sont éteintes en 1226, en 1535 et en 1550, ne laissant que des héritages amoindris par des aliénations ou par les conquêtes des margraves de Misnie.

Ce fut un arrière-petit-fils de *Henri le Riche*, un prince de la ligne de Plauen nommé *Henri le Jeune*, qui fit donner le nom de *Reuss* à la famille dont il fut la souche. Il faisait la guerre en terre sainte avec l'empereur Frédéric II, vers l'an 1238, lorsqu'il tomba entre les mains des infidèles, et fut vendu à un marchand russe. Son maître l'emmena dans son pays, où il le garda douze ans comme esclave. Mais des Tatars étant venus ravager la partie de la Russie où vivait le pauvre chevalier, l'emmenèrent en Pologne et en Silésie, d'où il s'échappa et vint se réfugier à la cour de l'Empereur. Il conserva toujours ensuite le surnom de *Ruzzo* ou de *Reuss*, le Russe (1307). Quant au prénom de

(\*) Voyez SAXE, p. 4 et 18.

(\*\*) Ibid., p. 5.

(\*\*\*) Ibid., p. 6.

*Henri*, qui est commun à tous les princes de cette maison, ils le portent depuis le douzième siècle, en l'honneur de l'empereur *Henri VI*, dont une parente avait épousé un avoué de Plauen (\*). La branche aînée de Plauen obtint, en 1426, de l'empereur *Sigismond*, la dignité de prince d'empire avec le bourgraviat de Misnie (\*\*), que les margraves de Misnie ou électeurs de Saxe ne lui laissèrent pas longtemps. Elle s'éteignit en 1572.

La branche cadette s'est subdivisée en un grand nombre de rameaux et de rejetons qui ont disparu successivement. Aujourd'hui encore, la ligne de Schleiz forme les rameaux de Schleiz et de Lobenstein-Ebersdorf.

(\*) On distingua d'abord cette foule de *Henri* par leur âge, ensuite par des surnoms, plus tard par des chiffres, et l'on convint, en 1668, que chaque ligne aurait une série particulière, mais que les nombres passeraient d'une branche à l'autre, à mesure qu'il y naîtrait un prince. Enfin, en 1700, on convint de n'aller que jusqu'à cent, puis recommencer.

(\*\*) Ce bourgraviat est différent du margraviat de Misnie. Les margraves avaient été, dans l'origine des commandants militaires, les bourgraves des juges. Les fiefs attachés au bourgraviat de Misnie étaient le bailliage de Frauenstein, situé dans l'Erzgebirge, le comté de Hartenstein et la seigneurie de Wildenfels.

En 1824, avait disparu, dans la même ligne, le rameau de Lobenstein, et en 1802 celui de Géra.

La succession par ordre de primogéniture a été introduite dans la famille par un recez du 13 novembre 1668, confirmé en 1681, et en 1690.

Quoique la maison de Reuss ait toujours été immédiate, et qu'en 1427 une de ses lignes ait obtenu la dignité princière, la ligne dont descendent les Reuss d'aujourd'hui, ne portait pas même le titre de comte avant l'année 1671, où l'empereur *Léopold* le lui conféra ou le lui renouvela. Ce fut seulement en 1778 que toutes les lignes et branches, à l'exception des branches collatérales de Koestritz, furent élevées à la dignité princière. Par suite des événements de 1806, les Reuss sont entrés dans la catégorie des souverains européens. Les charges de guerre qui ont pesé sur eux depuis cette époque jusqu'en 1814 ont produit dans leurs finances un dérangement qu'ils ont eu de la peine à réparer. Depuis une dizaine d'années ils ont adhéré au système de douanes prussien. Le prince actuellement régnant de Reuss-Greiz est *Henri XX*, qui est né en 1794 et a succédé, en 1836, à son frère. La branche cadette est représentée par *Henri XLII*, né en 1785, prince de Reuss-Schleiz depuis 1818, et par *Henri LXXII*, né en 1797, prince de Lobenstein-Ebersdorf depuis 1822.

## PRINCIPAUTÉ DE WALDECK.

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

Les territoires qui constituent la principauté de Waldeck comprennent l'ancien comté de Waldeck proprement dit et celui de Pyrmont, et forment une superficie totale de 66 lieues carrées. La population du pays s'élève à plus de 57,000 habitants, dont 56,000 professent le culte évangélique, et le reste la religion catholique et le judaïsme. Elle est répandue dans 14 villes et 105 villages.

Le comté de WALDECK, qui forme la plus grande partie de la principauté, présente une superficie de 55 lieues carrées. Il est borné, d'un côté, par la province prussienne de Westphalie, de l'autre, par la Hesse électorale et une enclave du grand-duché de Hesse-Darmstadt. C'est un des pays les plus élevés de l'Allemagne. Les ramifications des monts Rothaar et des monts Egge avec les hautes cimes du Pœn ou Teutoburgerwald et du Dommel le traversent du sud-ouest au nord-est; on remarque même, dans la contrée orientale, plusieurs volcans éteints, dont le plus considérable est le Lammberg. On y exploite des mines de fer, de cuivre et de plomb, des carrières de marbre et des ardoisières. Un grand nombre de rivières y prennent leur source, telles que l'Aar, l'Urbe, la Twist, le Diemel, le Walter, l'Erpe, l'Edder, la Werbe, la Nette et l'Itter. Le sol est, en général, pierreux et médiocrement fertile. L'éducation des bestiaux, la fabrication de divers tissus, la filature des laines et l'exploitation des mines sont les principaux genres d'industrie qui occupent la population.

CORBACH, ville de 2,200 habitants, bâtie sur l'Itter, a le titre de capitale de la principauté. La résidence ordinaire du prince est *Arolsen*, sur l'Aar, petite cité de 2,000 âmes, avec un beau château. Vient ensuite *Waldeck*, bâtie sur une montagne au bord de l'Edder et peuplée de 2,000 habitants;

*Bergheim*, résidence d'une branche paragée de la famille régnante (population 1,200 habitants); *Schacken*, avec un chapitre luthérien de femmes, dont l'abbesse est toujours une princesse de la maison de Waldeck; *Niedérwildungen*, dont le château sert de résidence d'été (population, 1,700 habitants); etc.

L'ancien comté, aujourd'hui bailliage de PYRMONT, situé plus au nord que le pays de Waldeck, entre Lippe-Detmold et le Hanovre, n'a qu'une superficie de 5 lieues carrées et une population de 6,000 habitants. Ce petit territoire, où vient se terminer la chaîne d'Egge, est montueux, couvert de forêts et riche en eaux minérales. Son principal cours d'eau est l'Emmer, affluent du Weser.

Le chef-lieu, la seule ville du bailliage, est PYRMONT, cité de 2,000 habitants, bâtie à l'extrémité septentrionale de la charmante vallée de l'Emmer, et célèbre surtout depuis le quinzième siècle par ses sources minérales. Plusieurs milliers d'étrangers viennent annuellement y chercher la santé ou le plaisir (\*). Peu d'eux ont joui d'une vogue aussi grande. Après la guerre de Trente ans, l'affluence des voyageurs malades ou curieux y fut prodigieuse. On attribuait alors à ces sources des vertus universelles : les aveugles en espéraient la lumière, les paralytiques le mouvement; d'autres croyaient y rajeunir. Il arriva, dit-on, que dix mille personnes s'y trouvèrent rassemblées simultanément, et qu'elles furent contraintes de camper en plein air, comme une armée, faute de logements. Rien n'était plus desiré qu'un voyage à Pyrmont. Une riche héritière imposait presque toujours à son mari, par une clause expresse insérée au contrat de mariage, l'obligation de la conduire au moins une fois à ces eaux si célèbres par l'affluence qu'elles

(\*) Pyrmont exporte tous les ans près de 350,000 bouteilles de ses eaux, dont les droits de sortie produisent au trésor environ 52,500 francs (15 centimes par bouteille).

attiraient et les plaisirs qu'on y trouvait. Dans les environs on rencontre le village de *Friedensthal*, peuplé d'une colonie de quakers, qui s'occupent de la fabrication de l'acier et de divers objets de coutellerie.

Les revenus des deux territoires s'élevaient à 1,035,000 francs (\*); la dette publique est de près de 3,000,000 de francs. Le pays fournit à la confédération un contingent de 518 hommes, et il a une part à la seizième place dans les assemblées ordinaires de la diète et une voix dans les assemblées générales. Depuis 1816, le gouvernement est représentatif.

## HISTOIRE.

La maison des comtes de Waldeck est encore une de celles qui font remonter leur origine au fameux Wittekind. Ces seigneurs s'appelaient originellement comtes de Schwalenberg, d'après deux châteaux dont l'un, situé dans l'évêché de Paderborn, est devenu peu à peu une ville, et se nomme aujourd'hui Oldenbourg, et dont l'autre a conservé son nom, dans la principauté de Lippe. *Wittekind IV*, comte de Schwalenberg, et en cette qualité vidame ou avoué de l'évêché de Paderborn, au commencement du douzième siècle, avait épousé une riche héritière, qui lui apporta assez de terres, sur l'Edder et le Diemel, pour qu'il pût les laisser sous le titre de comté de Waldeck, à *Wolcwin*, son fils aîné, tandis que le cadet continua la maison de Schwalenberg, qui s'éteignit en 1350, et dont sortirent les comtes de Pymont, qui disparurent en 1494.

*Wittekind V*, fils aîné de *Wolcwin*, s'étant croisé pour aller en terre sainte, et voulant réparer les torts qu'il avait faits par ses armes à l'église de Paderborn, lui engagea, en 1190, sa vidamie pour 300 marcs d'argent, avec la condition que, s'il ne revenait pas, elle appartiendrait en propre à l'évêché. Le cas prévu se réalisa, et le marché fut exécuté. Ce fut *Hermann*, selon d'autres *Henri*, l'un des frères de Wittekind, qui continua la maison

de Waldeck. *Adolphe*, son fils, fut nommé par l'empereur, *Adolphe de Nassau*, préfet des villes du Rhin. *Adolphe*, *Godefroi* et *Otton*, fils de ce seigneur, aimant tous les trois la belle *Sophie*, fille de *Henri l'Enfant*, premier landgrave de Hesse, convinrent que celui d'entre eux qui obtiendrait sa main, aurait le comté de Waldeck en entier, et que les deux autres embrasseraient l'état ecclésiastique. *Otton*, le plus jeune, gagna le cœur de la princesse ou celui de son père, et devint en 1271 comte de Waldeck; ses aînés parvinrent aux sièges épiscopaux de Minden et de Liège. En 1294, l'électeur de Mayence ceda à *Otton* le château et le bailliage de Wildungen, ancienne possession thuringienne, lambeau violemment arraché de l'héritage de *Henri Raspon*. A la même époque, la maison de Waldeck possédait dans le duché de Westphalie plusieurs francs-comtés ou sièges de tribunaux secrets (*freigerichte*), auxquels appartenaient de petits districts (\*).

*Henri II*, fils d'*Otton*, dressa, de concert avec ses frères et ses fils, un statut de famille, qui établissait en principe l'indivisibilité du comté. Malgré ce pacte, *Henri* et *Adolphe*, fils de *Henri III*, dit de *Fer*, se partagèrent la succession en 1397, et fondèrent deux lignes, dont la cadette porta le nom de Landau (\*\*) et s'éteignit en 1495. La désunion qui éclata bientôt entre ces deux branches, puis les inimitiés que s'attira *Henri* en tuant *Frédéric*, duc de Brunswick, le 5 juin 1400, et enfin le besoin d'argent, engagèrent l'une et l'autre à se soumettre, en 1431 et en 1438, à la suzeraineté de la maison de Hesse.

Les effets de cette transaction subsistent encore aujourd'hui. Car, après l'extinction de la descendance mâle des princes de Waldeck, l'ancien comté doit revenir à la Hesse électorale. La ligne aînée, restée seule maîtresse du comté à la fin du quinzième siècle, se partagea de nouveau, en 1588, en

(\*) Voyez ALLEMAGNE, t. II, p. 123 et suiv.

(\*\*) Bourg de 700 habitants, dans l'ancien comté.

(\*) Les bains de Pymont y contribuent pour une grande part.

deux branches, qui furent appelées *Eisenberg* et *Waldungen*, et dont les fondateurs furent *Christian* et *Volrath*, fils de *Josias*. La dernière s'éteignit en 1692, avec *George-Frédéric*, feld-maréchal dans les armées de l'Empereur, et qui avait été, dix ans avant sa mort, élevé au rang de prince d'Empire. La première, qui a réuni toutes les possessions de la famille, subsiste encore aujourd'hui.

Ce fut en 1625 que la maison de Waldeck fit l'importante acquisition du pays de Pyrmont, ancienne dépendance de la principauté de Göttingen, et que le dernier comte de Gleichen lui remit en vertu d'un ancien pacte de confraternité héréditaire. Dans la guerre de Trente ans, l'archevêque de Cologne, évêque de Paderborn, faisant revivre de vieilles prétentions, s'empara de cette nouvelle acquisition et d'un district du comté de Waldeck; mais les Suédois rétablirent les comtes dans la possession de Pyrmont, et l'archevêque fut obligé, par une des clauses du traité d'Osnabrück, de restituer ce qu'il avait conservé des terres du comté de Waldeck. Néanmoins, se fondant sur le silence du traité au sujet de Pyrmont, le prélat persista, pour ce territoire, dans ses prétentions. Il finit cependant par y renoncer, mais en stipulant qu'à l'extinction de la maison de Waldeck, le comté de Pyrmont serait dévolu à son évêché. Cette condition s'accomplira, le cas échéant, en faveur de la Prusse, qui a hérité des droits du prélat.

L'inféodation du comté de Waldeck à la maison de Hesse était devenue une autre cause de querelles que n'avait pu terminer, en 1549, un jugement du conseil aulique, lequel assurait aux comtes les privilèges des comtes de l'Empire. Ces querelles s'aggravèrent encore à l'époque de la guerre de Trente ans. Les princes de Hesse prétendaient que les comtes de Waldeck n'étaient pas seulement leurs vassaux, mais qu'ils étaient encore soumis à leur supériorité territoriale. En 1621, le landgrave Maurice envahit le comté gouverné alors par *Christian*; les cha-

teaux d'Arolsen et de Waldeck seuls purent lui résister. Les troupes ennemies se livrèrent dans le pays aux plus cruelles devastations; enfin la cour impériale, sur la plainte de *Christian*, prononça un décret de restitution. Quand le landgrave y eut obéi, un long procès s'éleva au sujet du dédommagement réclamé par le comte. Une transaction fut projetée en 1635, et exécutée en partie seulement, parce que les landgraves de Cassel et de Darmstadt ne s'accordaient pas. Cependant les deux maisons de Hesse la confirmèrent en 1648, et le traité de Westphalie la ratifia. Les landgraves renoncèrent alors à toute prétention relative à la supériorité territoriale, et reconnurent le comté de Waldeck comme État immédiat de l'Empire, sauf le lien de vassalité qui l'attachait à la Hesse. Enfin, on renonça réciproquement à toute réclamation pour indemnités, frais de procédure, etc.

Un autre événement non moins avantageux pour le repos du pays fut l'introduction du droit de primogéniture, établi par *Christian-Louis*, père de vingt-cinq enfants, et confirmé par l'empereur Léopold, le 22 août 1697. L'aîné de cette nombreuse famille, *Frédéric-Antoine-Ulric*, s'étant attaché à Charles VI, fut élevé, en 1717, à la dignité de prince de l'Empire. Ce ne fut cependant qu'en 1803 que la maison de Waldeck obtint voix et séance à la diète. Elle entra, le 18 avril 1807, dans la confédération rhénane. Le prince actuellement régnant est *George-Henri-Frédéric*, né en 1789. Il est arrivé au pouvoir le 9 septembre 1813, et a épousé, en 1823, une princesse d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg. De cette union sont nés deux filles et deux fils.

La constitution a été publiée le 19 avril 1816. D'après cette loi, les états, composés des possesseurs des biens seigneuriaux, des députés de treize villes, et de dix membres représentant la classe des paysans, fixent les impôts, discutent les lois, et proposent au prince les améliorations dont l'administration du pays est susceptible.

Waldeck a, depuis 1826, adhéré au système de douanes de la Prusse.



## PRINCIPAUTE DE LIECHTENSTEIN.

### GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE.

La principauté de Liechtenstein, l'une des plus petites de l'Allemagne, est située sur le Rhin supérieur, à 5 lieues au sud du lac de Constance, entre la Suisse et le Tyrol. Sa longueur du nord au sud est de 5 lieues; sa largeur moyenne de l'est à l'ouest, d'une lieue et demie, et sa superficie de 6 lieues carrées. Elle est peuplée de 6,150 habitants, professant, comme le prince, la religion catholique, et répartis dans deux bourgs et neuf villages et hameaux.

Le pays est composé des seigneuries de WADUZ et de SCHELLENBERG. Il se trouve aussi partagé en deux parties par un rameau des Alpes qui le couvre au sud et le traverse du sud au nord. A l'ouest, c'est la vallée du Rhin; à l'est, celle de la Samina, petit courant tributaire de l'Il, qui, lui-même, est un affluent du fleuve. La température est douce, et le sol presque partout fertile et couvert de belles forêts. Les habitants sont agriculteurs, vignerons, et s'occupent de l'éducation des bestiaux.

Les revenus publics sont de 44,000 francs. Quant au prince, qui peut passer pour un riche particulier, il jouit personnellement d'un revenu de plus de 3,000,000 de francs, car il possède de grandes propriétés en Moravie, en Silésie et en Autriche, ainsi que dans d'autres parties de l'Allemagne: telles sont, entre autres, les belles principautés de Troppau et de Jägerndorf, placées sous la souveraineté de l'Autriche et de la Prusse et peuplées de 150,000 habitants.

Suivant une loi fondamentale du 9 novembre 1818, le pays est entièrement régi d'après le système autrichien; les états sont organisés sur le même pied qu'en Autriche, et l'on ne peut guère donner à cette forme de gouvernement le nom de gouvernement représentatif.

La principauté a une part à la seizième place dans les assemblées particulières de la diète, et possède une voix dans les assemblées générales. Elle fournit à la confédération un contingent de 55 hommes.

Le siège de l'administration est à LIECHTENSTEIN, autrefois *Waduz*, bourg de 1,800 habitants, agréablement situé près de la rive droite du Rhin.

Le château de *Schellenberg*, dans la seigneurie de ce nom, est à peine entouré d'une cinquantaine de maisons éparses.

Le prince réside ordinairement à Vienne.

### HISTOIRE.

La maison de Liechtenstein, originaire de la Styrie et de l'Autriche, est une des plus anciennes dans la monarchie autrichienne, une de celles qui lui ont donné le plus de preuves d'attachement. Sa généalogie remonte, dit-on, à *Azon II d'Este*, mort en 1073. Ce fut *Ditmar*, issu, par *Adalheron*, de cette antique souche, qui prit le premier, en 1206, le titre de seigneur de Liechtenstein. Anciennement, la famille florissait en deux lignes principales: celle de *Liechtenstein-Murau* en Styrie, et celle de *Liechtenstein-Nicolsbourg* en Autriche. *Hartman II*, de cette dernière ligne, réunit de nouveau les possessions de sa maison. Il mourut en 1585. Ses fils, *Charles* et *Gondacre*, furent élevés par l'empereur Rodolphe au rang de princes de l'Empire, le premier en 1618, le dernier en 1623, et fondèrent deux lignes auxquelles ils donnèrent chacun leur nom.

Charles obtint en 1614, de l'empereur Mathias, la principauté de Troppau, et en 1623, de Ferdinand II, la principauté de Jägerndorf en Silésie. En 1699, le petit-fils de Charles, *Jean-Adam-André* (né en 1656, mort en

1712), acheta, du comte de Hohenembs, la seigneurie immédiate de Waduz, ainsi que celle de Schellenberg; il eut en même temps un vote au collège souabe des comtes de l'Empire, collège auquel il avait prêté un capital de 250,000 florins sans intérêts. Comme il n'avait point d'héritiers mâles, ses possessions passèrent à la ligne de Gondacre. Celle-ci était elle-même composée de deux branches.

L'aînée s'éteignit en 1748, et *Joseph-Wenceslas*, chef de la cadette, renit sous sa main tous les biens de la famille. Les terres de Waduz et de Schellenberg avaient été élevées, en 1719, sous le nom de Liechtenstein, au rang de principauté d'Empire, et les possesseurs avaient obtenu une voix virile au collège des princes. *Joseph-Wenceslas*, créateur de l'artillerie autrichienne, à qui *Marie-Thérèse*, reconnaissante, a fait ériger un monument dans l'arsenal de Vienne, mourut en 1772 sans descendants.

Ses neveux se partagèrent sa succession et formèrent de nouveau deux lignes, dont l'aînée eut ce qu'on ap-

pelle le grand majorat de la maison, c'est-à-dire les principautés de Liechtenstein, Troppau, Jægerndorf, etc.

Le prince *Jean*, père du prince actuellement régnant, avait à son insu, ou malgré lui, été admis à la confédération du Rhin : c'est pourquoi il céda, en 1806, la principauté de Liechtenstein à son troisième fils; il entra, le 3 juillet 1815, dans la confédération germanique, et figura même, en 1817, parmi les signataires de la sainte alliance. Il était feld-maréchal général au service de l'Autriche. Son fils *Aloys-Marie J. J. Nép.-Joachim-François*, né en 1796, lui a succédé le 20 avril 1836.

Pour achever le tableau historique des États de la confédération germanique, il nous resterait à parler du grand-duché de Luxembourg et des duchés de Holstein et de Lauenbourg; mais le premier appartenant au royaume de Hollande et les deux derniers au Danemark, nous renvoyons, pour ce qui les concerne, aux histoires spéciales de ces deux royaumes.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DERNIÈRE PARTIE DE L'HISTOIRE  
DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

## BADE.

|                                         | Pages. |                                                      | Pages |
|-----------------------------------------|--------|------------------------------------------------------|-------|
| Géographie et statistique.              | 1      | Ligne de Bade, depuis Bernard I <sup>er</sup> , jus- |       |
| Topographie.                            | 3      | qu'à l'origine des branches de Bade-                 |       |
| HISTOIRE. Histoire ancienne du pays     |        | Bade et de Bade-Durlach.                             | 13    |
| de Bade, jusqu'à la conversion de       |        | Division de la maison de Bade en                     |       |
| ses habitants au christianisme.         | 3      | deux lignes.                                         | 15    |
| Le christianisme sur les bords du Rhin. | 7      | Histoire de la ligne de Bade-Bade, jus-              |       |
| Origine de la maison de Zähringen.      | ibid.  | qu'à son extinction.                                 | ibid. |
| Le duc Berthold le Barbu, et ses des-   |        | Histoire de la ligne de Bade-Durlach,                |       |
| cendants de la ligne de Zähringen,      |        | jusqu'à Charles-Frédéric.                            | 18    |
| jusqu'à leur extinction.                | 8      | Charles-Frédéric.                                    | 20    |
| Premiers margraves de Bade, jusqu'à     |        | Charles-Louis-Frédéric.                              | 22    |
| Hermann IV.                             | 10     | Louis-Guillaume-Auguste.                             | ibid. |
| Ligne cadette de Hochberg.              | 11     | Léopold I <sup>er</sup> .                            | ibid. |
| Ligne de Bade, depuis Hermann IV,       |        | Constitution du grand-duché de Bade.                 | 23    |
| jusqu'à Bernard le Grand.               | ibid.  |                                                      |       |

## ÉTATS HESSEIS.

|                                      |       |                                        |       |
|--------------------------------------|-------|----------------------------------------|-------|
| I. <i>Hesse-Cassel.</i>              |       | ancienne, jusqu'après la conversion    |       |
| Géographie et statistique.           | 25    | du pays au christianisme.              | 28    |
| Topographie.                         | 26    | La Hesse sous les comtes et seigneurs. | 30    |
| II. <i>Hesse-Darmstadt.</i>          |       | La Hesse réunie à la Thuringe.         | 31    |
| Géographie et statistique.           | ibid. | Landgraviat de Hesse.                  | ibid. |
| Topographie.                         | 27    | Histoire moderne des États hessois.    | ibid. |
| III. <i>Hesse-Hombourg.</i>          | 28    | I. Maison de Hesse-Cassel.             | 35    |
| HISTOIRE DES ÉTATS HESSEIS. Histoire |       | Constitution de La Hesse électorale.   | 41    |
|                                      |       | II. Maison de Hesse-Darmstadt.         | 42    |

## ÉTATS DE LA MAISON DE BRUNSWICK.

|                                      |       |                                                |       |
|--------------------------------------|-------|------------------------------------------------|-------|
| I. <i>Duché de Brunswick.</i>        |       | Guillaume.                                     | 59    |
| Géographie, statistique.             | 45    | II. <i>Royaume de Hanovre.</i>                 |       |
| Topographie.                         | ibid. | Géographie, statistique.                       | 61    |
| HISTOIRE. Le pays de Brunswick, jus- |       | Topographie.                                   | 63    |
| qu'à son érection en duché.          | 46    | HISTOIRE. Histoire ancienne du Hano-           |       |
| Depuis l'érection du duché de Bruns- |       | vre, jusqu'à l'extinction de l'an-             |       |
| wick, jusqu'au commencement de       |       | ciennne maison de Brunswick-Lu-                |       |
| la seconde maison de ce nom.         | 48    | nebourg.                                       | 66    |
| Seconde maison de Brunswick.         | 49    | Depuis l'extinction de l'ancienne fa-          |       |
| Nouvelle maison de Brunswick.        | 51    | mille de Luncbourg, jusqu'à la cré-            |       |
| Rodolphe-Auguste.                    | 52    | ation de l'électorat de Hanovre.               | 67    |
| Antoine-Ulrich.                      | ibid. | Électorat de Hanovre. George I <sup>er</sup> . | 72    |
| Auguste-Guillaume.                   | 53    | George II.                                     | 74    |
| Louis-Rodolphe.                      | ibid. | George III.                                    | ibid. |
| Ferdinand-Albert.                    | 54    | Royaume de Hanovre.                            | 76    |
| Charles.                             | ibid. | George IV.                                     | 77    |
| Charles-Guillaume-Ferdinand.         | 55    | Guillaume IV.                                  | 78    |
| Frédéric-Guillaume d'OELS.           | 57    | Ernest-Auguste.                                | 80    |
| Charles-Frédéric.                    | 58    |                                                |       |

**PRINCIPAUTÉ DE MECKLENBOURG.**

|                                                                                                                      |       |                                                                                                                                            |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Géographie et statistique.                                                                                           | 85    | Ligne de Mecklenbourg-Schwerin, jusqu'à l'établissement des branches de Schwerin et de Gustrow.                                            | 89 |
| Constitution, état des personnes et des terres.                                                                      | ibid. | Depuis la division en deux lignes (de Schwerin et de Gustrow), jusqu'au partage entre la nouvelle branche de Schwerin et celle de Stréliz. | 91 |
| Villes principales.                                                                                                  |       | Nouvelle branche de Schwerin jusqu'à nos jours.                                                                                            | 92 |
| <i>Mecklenbourg-Schwerin.</i>                                                                                        | 86    | Branche de Stréliz.                                                                                                                        | 94 |
| <i>Mecklenbourg-Stréliz.</i>                                                                                         | 87    |                                                                                                                                            |    |
| HISTOIRE. Histoire ancienne du pays de Mecklenbourg, jusqu'à son érection en duché et son partage entre deux lignes. | ibid. |                                                                                                                                            |    |
| Ligue de Mecklenbourg-Stargard.                                                                                      | 88    |                                                                                                                                            |    |

**GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG et SEIGNEURIE DE KNIPHAUSEN.**

|                                 |    |                               |       |
|---------------------------------|----|-------------------------------|-------|
| I. <i>Oldenbourg.</i>           |    | II. <i>Kniphausen.</i>        | 98    |
| Géographie, statistique.        | 96 | HISTOIRE. Duché d'Oldenbourg. | ibid. |
| Division et villes principales. | 97 | Seigneurie de Kniphausen.     | 101   |

**DUCHÉ DE NASSAU.**

|                                          |     |                                 |     |
|------------------------------------------|-----|---------------------------------|-----|
| Géographie, statistique.                 | 102 | son de Nassau en deux branches. | 104 |
| Villes et localités principales.         | 103 | Ligne ottonienne ou cadette.    | 105 |
| HISTOIRE. Jusqu'à la division de la mai- |     | Ligne walramienne.              | 106 |

**ÉTATS DE LA MAISON D'ANHALT.**

|                                     |     |                           |       |
|-------------------------------------|-----|---------------------------|-------|
| Géographie, statistique.            | 110 | Duché d'Anhalt-Dessau.    | 113   |
| HISTOIRE. Jusqu'au dernier partage. | 111 | Duché d'Anhalt-Bernbourg. | 114   |
| Dernier partage du pays d'Anhalt.   | 113 | Duché d'Anhalt-Koethen.   | ibid. |

**PAYS DE SCHWARTZBOURG.**

|                                                                      |     |                                      |       |
|----------------------------------------------------------------------|-----|--------------------------------------|-------|
| I. Principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt. Géographie, statistique. | 114 | dershausen. Géographie, statistique. | 116   |
| II. Principauté de Schwartzbourg-Sou-                                |     | HISTOIRE.                            | ibid. |

**PAYS DE HOHENZOLLERN.**

|                                              |       |                                                  |       |
|----------------------------------------------|-------|--------------------------------------------------|-------|
| I. Principauté de Hohenzollern-Hechingen.    | 118   | son des comtes de Hohenzollern en deux branches. | 119   |
| II. Principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. | ibid. | Ligue de Hohenzollern-Hechingen.                 | 120   |
| HISTOIRE. Jusqu'au partage de la mai-        |       | Ligue de Hohenzollern-Sigmaringen.               | ibid. |

**PAYS DE LIPPE.**

|                                       |     |                                      |     |
|---------------------------------------|-----|--------------------------------------|-----|
| I. Principauté de Lippe-Detmold.      | 122 | deux branches aujourd'hui régnantes. | 123 |
| II. Principauté de Lippe-Schaumbourg. | 123 | Branche de Lippe-Detmold.            | 124 |
| HISTOIRE. Jusqu'à l'établissement des |     | Branche de Lippe-Schaumbourg.        | 125 |

**ÉTATS DE LA MAISON DE REUSS.**

|                          |     |           |     |
|--------------------------|-----|-----------|-----|
| Géographie, statistique. | 127 | HISTOIRE. | 128 |
|--------------------------|-----|-----------|-----|

**PRINCIPAUTÉ DE WALDECK.**

|                          |     |           |     |
|--------------------------|-----|-----------|-----|
| Géographie, statistique. | 130 | HISTOIRE. | 131 |
|--------------------------|-----|-----------|-----|

**PRINCIPAUTÉ DE LIECHTENSTEIN.**

|                          |     |           |     |
|--------------------------|-----|-----------|-----|
| Géographie, statistique. | 133 | HISTOIRE. | 133 |
|--------------------------|-----|-----------|-----|

# EXPLICATION DES PLANCHES

## CONTENUES

### DANS LE TROISIÈME VOLUME DE L'ALLEMAGNE.

N° 1. *Château de Durenstein* (Voyez *AUTRICHE*, p. 3 et 27). — « Le roi d'Angleterre, dit la chronique d'Otton de Saint-Blaise, aborda avec pen de monde sur les terres du duc Léopold : se ressouvenant de l'outrage qu'il avait fait au prince allemand, lors de la prise d'Acre, et craignant d'être reconnu, il quitta tout ce qui pouvait le déceler, et entra, sous un habit fort simple, dans une auberge, près de Vienne (à Erdbourg, village sur le bord du Danube), pour y prendre de la nourriture. Afin de se mieux cacher, il se mit dans la cuisine à tourner la broche. Mais il avait oublié d'ôter de son doigt un anneau de prix. Quelqu'un de la suite du duc, qui avait vu le roi à Acre, sortit par hasard de la ville et entra dans l'auberge où Richard faisait rôti des poulets. A la rue de son anneau, cet homme examina le roi, et le reconnut; mais il dissimula et retourna aussitôt à Vienne où il fit part de sa découverte au duc. Celui-ci en ressentit beaucoup de joie. A l'instant même il monta à cheval et, suivi d'une troupe armée, il alla faire Richard prisonnier, avec force railleries sur son déguisement et son nouveau métier. Il le fit jeter dans une étroite prison. » Le chevalier Hadamar de Chunring fut chargé de garder le prince au château de Durenstein.

On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu le roi, lorsqu'un gentilhomme, de Picardie, appelé Blondel de Nesle, jura en lui-même qu'il querroit en toute terre le roi Richard tant qu'il l'averait trouvé. Il alla donc chercher les traces de son maître, et parcourut l'Allemagne avec l'habit et la vielle d'un ménestrel. Il arriva ainsi, par aventure, à Durenstein devant un manoir où gémissait, disait-on, un illustre captif. Suivant le récit d'une chronique du treizième ou du quatorzième siècle (MS. de Sorbonne, n° 454, à la bibliothèque du roi), Blondel, qui s'étoit hébergé, dit à son hôte :

La dame lui répondit qu'un prisonnier y était renfermé depuis quatre ans. Satisfait de cette nouvelle, Blondel demanda la permission de séjourner, ce qu'il obtint du châtelain qui était jeune chevalier et joli. Le ménestrel demeura tout l'hiver, jouant mult air sur sa vielle et cherchant à voir le captif. Or, comme il estoit en cette pensée, au pied de la tour, le roi le vit; et, voulant se faire connaître, il chanta le premier couplet d'une chanson qui ys avoient fais entre eus deus, que nul ne savoit fors que il roi. Si commencha haut et clerement à enner le premier vier, car il cantoit très-bien; et quant Blondiau l'oït, il sot eertènement que c'étoit ses sires. Et, prenant sa vielle, il chanta le second couplet pour faire entendre à Richard qu'il l'avait compris, puis le fidèle serviteur alla vers le châtelain et lui dit : « Beau sire, je m'en irai volontiers en mon pays; » le chevalier li oetroya son congé, et Blondel revint en Angleterre annoncer qu'il avait retrouvé Richard. — Mills (*additional notes of the history of Crusades*) cite les deux couplets de la chanson de Richard : ce chant est en langue romane :

#### I.

Domna vostra beutas  
Elas belas faisos  
Els bels oïls amoros  
Els gens cors ben taillats,  
Dons sieu empresenats  
De vostra amor que mi lin.

#### II.

Si bel trop affansia  
Ja dei vos non portrai  
Que major honorai  
Sol en vostre deman  
Que santra des beisan  
So can de vos volrai.

Effrayé de la découverte de Blondel, le duc d'Autriche n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et ce fut alors

qu'il le vendit, moyennant 60,000 marcs, à l'empereur Henri VI.

N° 2. *Salle gothique du couvent de Heiligen-Kreuz* (Sainte-Croix). — Ce couvent, situé au pied du *Badenberg* (montagne de Baden), dans une vallée solitaire, sur la route de *Mariazell*, fut fondé en 1136 par saint Léopold, qui le fit desservir par des moines envoyés de l'abbaye de Morimond, en France. Quatorze princes et princesses de la maison de *Bainberg* y sont ensevelis. Les promeneurs de Baden ont fait de ce couvent et de sa charmante vallée un rendez-vous de plaisir plutôt que de dévotion.

Nos 3 et 4. *Couvent de Kloster-Neubourg*. — Sur la rive droite du Danube, à environ 12 milles au-dessus de Vienne et dans une contrée pittoresque, on rencontre le couvent appelé *Kloster-Neubourg*. Il fut fondé par le margrave Léopold en 1110.

« Ce prince était avec sa femme à une fenêtre du château de *Kahlenberg*, huit jours après son mariage, et les deux époux causaient ensemble de la fondation d'un couvent que proposait Agnès. En ce moment survint un coup de vent violent qui emporta le voile de la belle duchesse. On le chercha vainement partout. Huit ans après, Léopold, chassant dans les bois, le retrouva sur une haie de sureau. Jadis Léopold avait refusé autrefois d'accéder à la proposition d'Agnès : « Quand ton voile se retrouvera, avait-il dit, je ferai bâtir ton couvent. » Alors, regardant cet événement comme une indication du ciel, comme un prodige, il bâtit en cet endroit même le monastère qu'il avait fait vœu de construire. »

Telle est la légende. Aujourd'hui, encore, on montre dans le trésor du couvent un morceau du voile miraculeux. Parmi les autres objets précieux qu'on y conserve, se trouve aussi la couronne archiducal. On la transporte à Vienne pour le couronnement de chaque nouveau souverain.

Les prévôts de *Kloster-Neubourg* acquièrent rapidement des richesses considérables et une influence qui s'étendit souvent jusque sur les affaires de l'État et du souverain.

L'ensemble de ces vieux bâtiments offre un aspect imposant, quoique ce soit un mélange du gothique du treizième siècle et du goût moderne.

La place du couvent est décorée d'une colonne gothique construite en 1450.

N° 5. *Monument du treizième siècle près de Neustadt*. — Cette colonne, à laquelle on

reconnait une grande ressemblance avec le *Spinnerinn-am-Kreuz* (voyez n° 6), est devenue célèbre en 1452, lorsque le jeune roi Ladislas fut remis par l'empereur Frédéric III au comte Ulrich de Cilley. Un homme d'armes y grava le chiffre de cette année et l'écusson de ses armes (voyez *Autriche*, p. 72).

N° 6. *Monument nommé Spinnerinn-am-Kreuz, sur la route de Vienne à Baden*. — Ce monument servait sans doute de station de piété, ou marquait un événement mémorable. Les reliefs qui le décoraient représentent des scènes de la passion de J. C. Sa hauteur totale est de 36 pieds.

La tradition raconte qu'une pauvre femme voulut le faire ériger en l'honneur de Dieu; qu'en conséquence, elle fila, fila sans cesse, jusqu'à ce qu'elle eût amassé, par son travail, l'argent nécessaire pour cette œuvre pieuse.

De là le nom de *Spinnerinn-am-Kreuz* (*La fileuse à la croix*).

N° 7. *Entrée de Vienne par la porte de Carinthie*, avec l'esplanade qui la précède. Ce côté de la ville est le plus fréquenté. Non loin de la barrière, sur la gauche, s'élève un monument gothique d'une structure élégante. C'est une de ces croix isolées si fréquentes au treizième et au quatorzième siècle, et dont les planches précédentes ont déjà offert plusieurs modèles (voyez nos 4, 5, 6). La tour qu'on aperçoit à l'horizon est celle de la cathédrale de *St-Étienne*.

Nos 8 et 9. *Église de St-Étienne à Vienne*. — Aux détails que nous avons déjà donnés sur cette église (*Autriche*, p. 56 et suiv.), nous ajouterons qu'elle possède les restes des anciens ducs et empereurs d'Autriche, et que, parmi ses nombreux tombeaux, on distingue ceux du prince *Engene de Savoie*, de *Frédéric IV*, de plusieurs évêques, archevêques et cardinaux, etc. Bieu que les corps de la famille impériale soient déposés à l'église des Capucins, leurs entrailles sont portées à celle de *Saint-Étienne*, et leur cœur à celle des *Augustins*.

N° 10. *Château gothique de Lazembourg* (voyez *Autriche*, p. 17 et suiv.).

N° 11. *Salle du trône du château de Lazembourg* (voyez *Autriche*, p. 18).

Nos 12 et 13. *Salle à manger et chambre à coucher du château de Lazembourg*. — Le salon destiné aux repas, dans le château gothique que nous avons décrit ailleurs (*Autriche*, p. 17 et 18), est décoré en marbre rouge antique. La table, en bois

bron, incrusté d'or, d'ivoire et de nacre de perle, est du dix-septième siècle. Dans le pied se trouve ajusté un orgue. — Le buffet ou *dressoir* est remarquable par la quantité de vases précieux qu'il renferme.

La chambre à coucher est ornée du lit que Rodolphe II faisait porter avec lui dans ses voyages.

N° 14. *L'empereur Maximilien I<sup>er</sup> en costume de chasse* et tel qu'il était vêtu lorsqu'il parcourait les montagnes du Tyrol et de la haute Autriche pour tirer des chamois. Ce portrait est conservé à Luxembourg.

N° 15. *Église de Saint-Charles à Vienne.* — En 1713, l'empereur Charles VI fit vœu de bâtir une basilique à son saint patron pour faire cesser la peste qui exerçait d'horribles ravages dans la capitale. Les fondements en furent jetés en 1716, et elle fut achevée au bout de vingt ans. De chaque côté du portique de cette belle église, la plus régulière de toutes celles que possède Vienne, s'élève une colonne dorique de 45 pieds, ornée de bas-reliefs représentant les événements les plus remarquables de la vie de saint Charles Borromée.

La rangée de bâtiments contigus à l'église est l'école polytechnique, construite en 1815.

La petite rivière de la Vienne sépare de la cité l'église Saint-Charles, bâtie dans le faubourg de Wieden.

N° 16. *Cour du palais impérial à Vienne.* — Le palais impérial est un assemblage de bâtiments appartenant à des époques différentes et ne présentant aucun ordre uniforme d'architecture. Continuellement agrandi et embelli depuis Albert I<sup>er</sup> jusqu'à Marie-Thérèse, il doit à cette souveraine toutes les améliorations dont il était susceptible.

Nos 17 et 18. *Palais du Belvédère.* — L'illustre Eugène de Savoie avait bâti ce palais et en faisait sa résidence d'été pendant les derniers temps de sa vie. La famille impériale l'acheta ensuite, et y plaça, en 1776, une grande galerie de tableaux. Le Belvédère est situé dans un faubourg, au sud-est de Vienne, sur une éminence d'où l'on découvre entièrement la capitale et une grande étendue du pays environnant.

N° 19. *Le manège impérial à Vienne.* — Ce monument, bâti en 1729 par ordre de Charles VI, sur les dessins de Fischer d'Erlach, célèbre architecte, est regardé

comme un des plus beaux de l'Europe dans son genre. Il sert pour les fêtes et bals de la cour. Sa façade est contigue au palais impérial.

N° 20. *Place Joseph à Vienne.* — De toutes les places de la capitale autrichienne la plus belle est la place Joseph. Au milieu d'un carré régulier s'élève la statue équestre en bronze de Joseph II, en costume romain.

Ce monument, dû à la piété de l'empereur François II, est l'ouvrage de Zauner, qui y a déployé un grand talent, sans réussir à lui donner cette beauté idéale, ce grandiose que le génie seul connaît.

Les bâtiments dont la place est entourée sont la bibliothèque, le musée d'histoire naturelle, le palais du comte Fries, et la salle des redoutes.

La hauteur du monument, y compris le piédestal, est d'environ 34 pieds.

N° 21. *La Schlagbrücke à Vienne.* — Ce pont, établi sur le bras du Danube qui arrose Vienne, forme la principale communication entre le faubourg de Léopoldstadt et la ville.

Nos 22, 23 et 24. *Palais de Schœnbrunn près de Vienne.* — A la place où est aujourd'hui ce palais l'empereur Mathias avait fait construire une maison de chasse que les Turcs détruisirent en 1683. Léopold I<sup>er</sup> y bâtit ensuite un château assez modeste. Mais Schœnbrunn (*Belle-Fontaine*) était complètement abandonné quand Marie-Thérèse l'agrandit et l'embellit pour en faire son séjour d'été.

La façade du côté du jardin a 100 toises de longueur; elle présente de belles lignes et un noble ensemble; mais les détails en sont de mauvais goût. L'intérieur n'offre rien de remarquable.

La *Gloriette*, imitation d'une *Sala terrena* romaine, termine d'un côté la perspective des jardins; d'un autre côté, ce sont des ruines, un obélisque, la fontaine, la ménagerie, etc.

Plusieurs décrets de Napoléon sont datés du château de Schœnbrunn où le fils de l'homme termina ses jours, le 22 juillet 1832.

N° 25. *Fontaine de Schœnbrunn.* — A en croire la tradition, c'est de cette source pure et limpide (*das Brunnchen*) que le château de Schœnbrunn tire son nom. Elle fournit d'eau le palais, et l'on en porte tous les jours à Vienne pour l'usage de la famille impériale.

N° 26. *Serres chaudes de Schœnbrunn* (voyez AUTRICHE, p. 16, note).

N° 27. *Chemin de fer entre Budweis et Linz* (voyez AUTRICHE, p. 12).

N° 28 (par erreur, 23). *Eglise appelée Domkirche* (dôme, cathédrale) à Prague. — La cathédrale, dont l'architecture gothique est d'un très-beau style, s'élève dans la ville haute ou Hradschin, près du château royal. Elle communique par une longue galerie avec l'aile de ce vaste édifice, occupée en 1833 par Charles X et sa petite cour. Elle contient les tombeaux de plusieurs souverains de la Bohême et celui de saint Jean de Népomuck ou Népomucène. L'église de Saint-Veit est aussi située dans le Hradschin. Son clocher est plus élevé encore que celui du Dôme.

N° 29. *Tour du pont de la vieille ville à Prague*. — Cette tour, sous laquelle on passe pour arriver de la vieille ville au pont de la Moldau (voyez n° 31) est un de ces antiques édifices qui donnent au panorama de Prague un caractère si étrange et si poétique.

N° 30. *Tour des poudres à Prague*. — Située dans la ville haute, à côté du palais archiépiscopal, la Tour des poudres est un des débris de l'ancien château.

Le multiple édifice qu'on appelle le *château royal* du Hradschin eut à subir de nombreuses vicissitudes. Wenceslas 1<sup>er</sup> le bâtit; un incendie le consuma en 1316; on le reconstruisit en 1333 sur le modèle du Louvre. En 1378, après la mort de l'empereur Charles, il resta inhabité, abandonné durant un siècle entier, jusqu'au jour où Rodolphe II vint préserver ce beau monument d'une ruine inévitable, le peupler de statues et l'embellir par de nombreux travaux. 56 ans après (1652), l'électeur de Saxe assiégea Prague et dépouilla le château du Hradschin de ses richesses; bientôt après, le Suédois Kornigsmark n'y laissa que des ruines. Enfin Marie-Thérèse releva le Hradschin, et les travaux de reconstruction ne furent guère terminés qu'en 1774. Aujourd'hui il ne reste plus de l'édifice que quatre tours. L'une d'elles, appelée *Daliborka* (tour blanche), servit, en 1402, de prison à Wenceslas; une autre, la *Mihulka* (tour noire), servait de prison aux coupables condamnés à mourir de faim.

N° 31. *Pont Saint-Népomuck à Prague*. — Nous avons déjà donné ailleurs (BOHÈME, p. 9) quelques détails sur ce beau pont, qui établit la communication entre

la petite et la vieille ville. Il doit son nom à Jean de Népomuck, le martyr, qui fut de là précipité dans la Moldau (voyez BOHÈME, p. 76), et dont la statue est la plus vénérée parmi les 28 images de saints qui ornent les rampes du pont.

N° 32. *Portrait de Mathias Corvinus* (voyez HONGRIE, p. 52 et suiv.).

N° 33. *Château de Huniade*. — Suivant certaines versions, ce château, situé sur les frontières de la Transylvanie, entre Warasdin et Klausenbourg, et dont le nom passa dans la suite à l'un des 3 comitats de cette province, avait été bâti par les ancêtres d'Élisabeth Morsinai, mère de Jean Huniade (voyez HONGRIE, p. 50). D'autre part, on assure que le jeune Jean ne reçut le nom d'Hunyadi, avec le château qui le portait et plus de soixante villages placés sous la dépendance de ce manoir, que lorsqu'il se présenta devant Sigismond avec l'écrit et l'anneau d'or laissés par l'Empereur à sa mère. Enfin, d'après d'autres écrivains, ce fut le héros lui-même qui donna au château le nom de *Vaida-Hunyad* (Waidode Huniade), qu'il porte encore, et qui se transmet au comitat.

N° 34. *Théâtre à Pesth* (voyez HONGRIE, p. 35).

N° 35, 36 et 37. *Costumes hongrois* (voyez HONGRIE, p. 5-17).

N° 38. *Église Friederichswerder à Berlin*. — Ce temple a été bâti de 1821 à 1830 en style gothique moderne, sur l'emplacement d'un vieux manège converti en église depuis 1669. Elle est tout entière en brique, et offre beaucoup de ressemblance avec quelques églises anglicanes construites dans ces dernières années. Sa longueur est de 189 pieds, sa largeur de 51; la hauteur de ses deux tours de 134; celle de son vaisseau intérieur de 77.

N° 39. *Palais du roi à Berlin*. — La demeure du dernier chef de la monarchie prussienne ne se distinguait point des bâtiments qui l'avoisinaient par le grandiose et la pompe de l'architecture. L'apparence de l'ancien palais du roi était fort simple; ce n'était guère que la maison d'un riche particulier. Frédéric-Guillaume III s'accommodait parfaitement de cette modeste demeure où la comtesse de Leignitz avait un appartement. Mais son successeur est revenu habiter le château royal (celui que notre planche représente). Cet édifice, qui primitivement était un manoir construit en 1451 par l'électeur Frédéric II, fut depuis cette épo-



que modifié, embelli, agrandi à chaque règne. Les travaux les plus importants sont dus au roi Frédéric 1<sup>er</sup>. La longueur de la façade est de 430 à 460 pieds.

N° 40. *Palais à Potsdam*, bâti par Frédéric le Grand, après la paix de Hubertsbourg, de 1763 à 1769. La façade postérieure donne sur les jardins de Sans-Souci. L'intérieur de ce palais est richement orné de peintures, sculptures, marbres et tapisseries.

N° 41. *Sans-Souci à Potsdam* (voyez PRUSSE, p. 12). — Six terrasses en gradins conduisent au château, dont l'architecture est de la plus grande simplicité. Ce n'est qu'un bâtiment d'un seul étage flanqué de deux pavillons ronds. Au pied des terrasses, garnies d'orangers, on aperçoit le grand bassin, que décorent des statues de Pigalle, Adam et Michel. Notre vue est prise de la grande allée qui conduit à cette belle création du grand Frédéric.

Nos 42 et 43. *Palais du prince Albrecht* (ou *Albert*) à Berlin, bâti de 1737 à 1739 par un Français réfugié, le baron de Vernezdorff, d'après les plans d'un architecte français, et sur le modèle de l'hôtel Soubise à Paris (aujourd'hui l'imprimerie royale); habité ensuite 15 ans par la sœur de Frédéric le Grand, puis par le prince Louis de Prusse, par le dernier roi, encore prince royal, et par divers personnages princiers; enfin agrandi et embelli en 1831 par le prince Albert.

N° 44. *Hôtel de ville à Potsdam*. — Frédéric II fit élever cet édifice en 1754, d'après le modèle de l'hôtel de ville d'Amsterdam. On remarque à côté une petite maison qui peut-être a donné lieu à l'anecdote du meunier de Sans-Souci, et dont l'histoire fait en tout cas le pendant du trait que Andrieux a si bien narré. Frédéric avait fait au propriétaire (c'était un boulanger) les offres les plus avantageuses pour qu'il lui vendît sa maison, dont le terrain était à la convenance des architectes. Mais le bourgeois résista obstinément; le roi dut céder et se contenter pour son hôtel de ville d'une façade plus étroite. — Lorsque ensuite Frédéric fit remettre à neuf les maisons de la place du marché et gratifia les propriétaires du profit de ces embellissements, la petite maison du boulanger fut seul laissée dans son état primitif; aujourd'hui encore l'opiniâtreté et la rancune se transmettent, dit-on, parmi les héritiers du bourgeois. Ils refusent encore, comme sous le grand Fré-

déric, de vendre leur habitation pour l'agrandissement, devenu indispensable, de l'édifice municipal.

N° 45. *Théâtre royal et nouvelle église à Berlin*. — Vue prise de la vaste place du marché de la gendarmerie dans le quartier appelé ville de Frédéric.

Le théâtre royal a été construit de 1819 à 1820, sur les dessins de l'architecte Schinkel. La longueur de l'édifice est de 245 pieds; sa hauteur de 120.

L'église qui se trouve à gauche du théâtre, et qui, avec l'église française élevée à droite de ce dernier monument, forme un imposant ensemble architectural, date des années 1701 à 1708. La tour a été bâtie seulement sous Frédéric II et achevée un an avant la mort de ce prince. Elle a 225 pieds d'élévation.

N° 46. *Le Muséum à Berlin*. — Cet édifice renferme la riche galerie de sculpture disposée autour d'une rotonde magnifique, éclairée par le vitrage d'une immense coupole; la galerie de tableaux; puis, à l'étage inférieur, les collections d'antiques : vases, monnaies, etc. La longueur de la façade est de 276 pieds, sa hauteur de 61 pieds. Un pareil monument atteste le culte intelligent que la Prusse sait rendre aux beaux-arts. Sa fondation est due au dernier roi, Frédéric-Guillaume III.

Au bas des degrés du Muséum, on remarque l'immense coupe de 22 pieds de diamètre et de près de 4 de hauteur, taillée dans un bloc de granit du Brandebourg. La place du Muséum forme une vaste et belle promenade appelée le *Lustgarten*.

N° 47. *Le Pont royal à Berlin*, avec la colonnade, formant l'entrée de la rue Royale, la plus animée de la capitale. Le pont, construit en 1777, est en pierre; sa largeur est de 25 pieds sur 160 de longueur. Il établit la communication entre la ville de Berlin proprement dite et le quartier appelé la ville Royale (*Königsstadt*). Le point de vue est pris du théâtre de la *Königsstadt*, sur la place Alexandre.

N° 48. *Eglise Saint-Martin à Cologne*. — Entre les trente-trois églises ou chapelles de Cologne nous avons représenté de préférence, outre sa cathédrale, l'église de Saint-Martin, moins à cause de sa beauté que parce que la position en est pittoresque. Les bâtiments qui l'entourent présentent le style général de l'architecture de la ville (voyez ALLEMAGNE, tome II, page 474).

Nos 49 et 50. *Cathédrale de Cologne*. —

Nous ne reviendrons pas ici sur la description de ce chef-d'œuvre malheureusement inachevé de l'art gothique. Nous renvoyons au 2<sup>e</sup> vol. de l'ALLEMAGNE, p. 422 et 423; 468 et 469.

N<sup>o</sup> 51. *Hôtel de ville de Wernigerode* (Saxe prussienne). — Wernigerode est située à 827 pieds d'élévation sur la pente du *Brocken*, la montagne la plus haute de la chaîne du *Harz*. Son hôtel de ville offre un curieux modèle de l'ancien style d'architecture de l'Allemagne septentrionale. Le rez-de-chaussée seul est construit en pierre. Le reste du bâtiment est en bois, orné de sculptures bizarres, diversifié de briquetages. Le toit et les deux flèches sont couverts d'ardoises.

Wernigerode, qui renferme plus de 4000 habitants, s'enrichit par le commerce de ses blés et de ses bois, par ses forges et ses distilleries.

N<sup>o</sup> 52 (par erreur 48). *Quedlinburg*, dans la Saxe prussienne (voyez PRUSSE, p. 18). — La ville de Quedlinburg, une des plus peuplées de la régence de Magdeburg, est assise dans une plaine que le *Harz* borne au sud et l'*Elbe* au nord. Ses nombreuses églises, ses remparts, ses hautes tours, et surtout la vieille abbaye qui, placée sur un rocher, domine toute la contrée d'alentour, lui donnent un aspect imposant.

L'abbaye de Quedlinburg était jadis souveraine du pays, et, malgré les vœux d'humilité attachés à sa pieuse profession, jouissait de la noble prérogative de siéger parmi les prélats membres de l'Empire. Une partie du château qu'elle habitait est aujourd'hui réservée à un hospice où l'on reçoit les orphelins et les enfants des criminels. L'église collégiale, qui est à côté de l'abbaye, renferme le tombeau de Henri l'Oiseleur et de l'impératrice Catherine, ainsi que plusieurs reliques ou objets d'antiquité plus ou moins authentiques, entre autres une des amphores des noes de Cana, don de l'empereur Otton le Grand.

N<sup>os</sup> 53 et 54. *Tombeau de Rodolphe de Habsbourg dans la cathédrale de Spire*. — *Cathédrale de Spire* (voyez BAVIÈRE, p. 8). — Cette cathédrale, comme celles de Mayence, de Saint-Sébalde à Nuremberg, etc., est, dans ses parties primitives, conforme au pur style byzantin; elle renferme les tombeaux de trois impératrices et de huit empereurs : Henri III, Conrad II, Henri IV, Henri V, Philippe, Rodolphe

de Habsbourg, Adolphe et Albert 1<sup>er</sup>. Ces tombes furent profanées et la basilique fut livrée aux flammes et au pillage pendant l'invasion française de 1689. Le roi de Bavière actuel a fait faire dans cet édifice de nombreuses réparations.

N<sup>o</sup> 55. *Abside de Saint-Laurent, à Nuremberg*. Voyez la description de cette cathédrale dans le tome II de l'ALLEMAGNE, p. 462.

N<sup>o</sup> 56. *Hôtel de ville de Nuremberg*. — La façade de cet édifice, construite de 1616 à 1619, en pierre de taille rougeâtre, dans le style italien, a 275 pieds de longueur et 36 fenêtres de front; trois grandes portes sculptées y donnent entrée. L'intérieur offre encore des restes intéressants de sa splendeur antique (voyez ALLEMAGNE, tome II, p. 462). Sur la gauche on aperçoit une partie de l'extrémité orientale de l'église Saint-Sébalde (ibidem, p. 463 et 464).

N<sup>o</sup> 57. *Cathédrale d'Ulm*. — L'époque de l'érection de cette basilique remonte au quatorzième et au quinzième siècle. Commencé par Mathieu d'Ensingen, l'édifice fut continué par Boblinger et par Engelberger d'Augsbourg, qui éleva la tour. Quoique le plan primitif des architectes n'ait pas été exécuté complètement dans toutes ses parties, leur œuvre n'en est pas moins admirable pour ses belles dimensions, sa riche architecture, son magnifique portail.

La longueur de la cathédrale est de 416 pieds sur 160 de largeur. 400 marches mènent au haut de la tour qui orne la façade occidentale. Comme on le voit, cette tour est enclose dans une tour extérieure, élégamment décapée à jour.

N<sup>o</sup> 58. *Place du marché à Ulm*. — Une particularité qui frappe le voyageur dans la plupart des villes et même des villages de l'Allemagne méridionale, c'est le nombre et la structure des fontaines publiques. Les unes offrent des modèles de style gothique; les autres attestent les efforts d'un dessin classique, et représentent des allégories : des Neptunes, des Naiades, etc., etc.

La place du marché à Ulm, outre la fontaine gothique dont elle est décorée, mérite encore quelque attention par les antiques bâtiments qui l'entourent. L'aspect de leurs hauts pignons, de leurs étages surplombants, de leurs façades vénérables, donne une idée assez juste des anciennes villes allemandes.

N<sup>o</sup> 59. *Cathédrale de Mayence* (voyez ALLEMAGNE, tome II, p. 470).

N° 60. *Château du prince de Waldeck à Pyrmont.* (C'est par erreur qu'on a inscrit au haut de cette planche le nom de Bada.) La renommée des eaux minérales de Pyrmont dont nous avons parlé dans la seconde partie de ce volume, page 130, et sa situation avantageuse au milieu d'un grand nombre de villes florissantes du nord de l'Allemagne, y attirent annuellement un concours considérable de visiteurs. Le château du prince régnant de Waldeck est à peu de distance de la source principale. Il est entouré d'un large canal; l'on ne peut y pénétrer que par un pont-levis. Les petits remparts du manoir sont plantés d'arbustes et de fleurs, et l'habitation entière offre un coup d'œil pittoresque, vue des belles promenades ombragées qui bordent le canal.

N° 61. *Bückburg (Lippe).* — Parmi les principaux édifices de la capitale de la principauté de Lippe-Schaumbourg, on cite l'église, qui a été bâtie sur les dessins d'un architecte italien et présente un style et une ornementation assez bizarres.

N° 62. *Église Saint-Martin à Brunswick.* — Cette vue, prise du vieux marché, offre à gauche la grande église de Saint-Martin, édifice où le byzantin se mêle au gothique, et à droite, l'ancien hôtel de ville.

N° 63. *Saint-André à Brunswick.* — Le clocher de cette église a 318 pieds d'élévation, et produit surtout un bel effet quand on le considère au point de vue de notre planche, où l'autre tour, plus basse, se trouve cachée.

N° 64. *Église Sainte-Catherine à Brunswick.*

N° 65. *Fontaine à Brunswick.* — Cette ancienne fontaine se trouve à l'extrémité du vieux marché, vis-à-vis de l'église de Saint-Martin (n° 62). Elle est en bronze, ornée d'un grand nombre de devises, d'armoiries, d'inscriptions et de figures en haut-relief.

N° 66. *Église Saint-George et rue Knebinger (Hanovre).* — Vue prise de la rue Knebinger, en face du marché de l'ancienne ville. Comme la plupart des maisons de la ville, la tour de l'église Saint-George, ou église du Marché, est bâtie en briques. La toiture de la flèche est en cuivre.

N° 67. *Marché et église de la Nouvelle Ville à Hanovre.* — Vue prise de la rue Calenberg, l'une des plus belles du quartier Neuf (Neustadt).

N° 68. *Maison de Leibnitz à Hanovre.* — Cette antique et belle habitation de l'il-

lustre philosophe se trouve dans la rue dite *Schmiede Strasse*. Au-dessus de la porte on lit: *Posteritati.* — Anno 1652 (voyez aussi la 2<sup>e</sup> partie de ce volume, p. 64).

N° 69. — *Vue de Hameln (Hanovre).* — Cette jolie petite ville est située sur la rive droite du Weser, dans une belle et fertile vallée, entourée de forêts magnifiques.

N° 70. *Château de Hardenberg, près de Göttingen (Hanovre).* — Le manoir de Hardenberg, belle ruine du moyen âge, est situé dans le Harz, sur le sommet d'une colline, à peu de distance de la route de Göttingen à Osterode. Il a donné son nom à une illustre famille.

N° 71. *Vue de Münden (Hanovre).* — Ville située dans une belle vallée au confluent de la Werra et de la Fulda qui, par leur réunion, forment le Weser.

N° 72. *Blankenbourg, dans le duché de Brunswick.* — (C'est par erreur que le nom de HANOVRE se trouve inscrit au-dessus de cette planche) (voyez seconde partie de ce volume, p. 46). Entre les villes du Harz, il en est peu qui soient plus agréablement situées que Blankebourg. Elle est bâtie sur la pente d'une colline, au pied du gigantesque mont *Brocken*. Le château, placé sur une éminence boisée derrière la ville, passe pour un des plus vastes de l'Allemagne. C'est dans ses murs que fut élu empereur, en 1349, Gunther de Schwarzbourg, ce souverain d'un jour (voyez ALLEMAGNE, tome II, p. 33). Louis XVIII l'habita pendant quelque temps.

N° 73. *Hohenstein en Saxe.* — Le vieux château de Hohenstein est situé sur la cime d'un rocher isolé, au bord d'un ravin profond, dont les flancs sont revêtus de la plus riche végétation. Bâti par des seigneurs héroïques, les Dubs, puissante et belliqueuse famille, il a joué un rôle important pendant les guerres des hussites, et plus tard, pendant la guerre de 30 ans, où il défia tous les efforts des Suédois et des Impériaux. Dans la suite, il a servi de prison d'État. La petite ville du même nom, dont les environs romantiques fournissent à l'artiste d'inépuisables points de vue, est le chef-lieu d'un district du cercle de Misnie. Elle se trouve à 20 milles à l'est de Dresde, dans la contrée appelée à juste titre la Suisse saxonne.

N° 74. *Dresde.* — Cette vue de la capitale de la Saxe est prise de l'*Elb-Schlag*, au-dessous du magnifique pont de 16 arches, dans la Nouvelle Ville. A droite du pont est l'église catholique, dont la belle tour a

plus de 300 pieds de hauteur. Dans le lointain, le dôme de l'église Notre-Dame (*Frauen Kirche*) s'élève au-dessus des édifices qui l'entourent.

N° 75. *L'église catholique à Dresde.* — La première pierre de cette basilique fut posée le 28 juillet 1739. Le nonce la consacra en 1741, mais la tour ne fut achevée qu'en 1756. L'architecte était un artiste italien, Gaetano Chiaveri. La tour porte sur

la façade cette inscription : D. O. M. *Sacr. hanc, ædem, Augustus III condidit. A. M.DCCCLIV.*

N° 76. *Château de Falkenstein, dans le duché d'Anhalt-Bernbourg.* — Le château de Falkenstein est placé sur le plateau rétréci d'un rocher élevé qui domine la belle vallée de la Selke, à peu de distance de Ballenstädt, capitale du duché (voyez la dernière partie de ce volume, p. 110).

*Table générale des matières contenues dans ce volume.*

- I. AUTRICHE.
- II. BOHÈME.
- III. HONGRIE.
- IV. SAXE.
- V. PRUSSE.
- VI. BAVIÈRE.
- VII. WURTEMBERG.
- VIII. GRAND-DUCHÉ DE BADÉ, etc.

SPN 646849









